





# JOSEPH LIES

SA VIE, SES ŒUVRES, SES ÉCRITS ET SES JUGES.

*A toi qui sus toujours encourager mes heures de travail, en me montrant le but à atteindre, c'est à dire la gloire de celui que nous nous plaisions à appeler le FRÈRE JOSEPH ;*

*A toi, amie absente, je dédie ce volume.*

*Ecrit, page à page, près de ton lit de douleur, il t'a sans cesse intéressée, consolée.*

*En associant ton nom à celui de LIES, je rends hommage aux deux plus nobles esprits qu'il m'ait été donné de connaître intimement.*

*E. L.*



# JOSEPH LIES

## SA VIE

### ses Œuvres, ses Écrits et ses Juges

PAR

ÉMILE LEFÈVRE

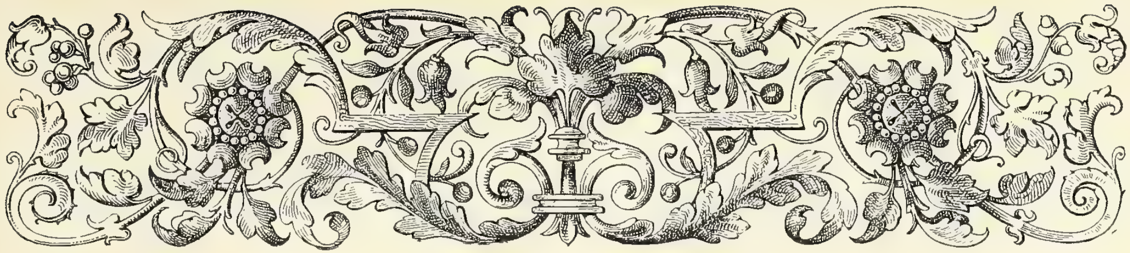
PORTRAIT DE L'ARTISTE
Eau-forte
DE P. VERHAERT



ANVERS

JOS. THEUNIS, ÉDITEUR

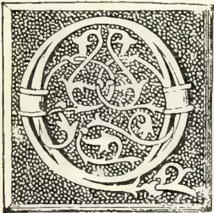
MDCCCLXXXVIII



## CHAPITRE Ier.

# L'HOMME.

SOMMAIRE : Appréciation générale. — Nature de son esprit et de son talent. — Le flamand. — Dix-neuf tableaux. — Premières recherches. — Articles de journaux et conférences. — Ses lettres. — Emploi des deux langues. — Son journal de voyage. — L'homme qu'il fut.



UAND on examine superficiellement la vie de Joseph Lies, et qu'on se rappelle ses épreuves ; quand on constate que, vingt ans après sa mort, ses œuvres sont à peine connues ; quand, surtout, on s'avoue que sa ville natale, la métropole des arts, et son pays, la patrie des grands Flamands, n'ont encore rien fait pour sa mémoire... on se sent disposé à croire qu'une espèce de fatalité a pesé sur cette existence modeste mais utilement, noblement dépensée.

Si, comme je l'ai fait depuis dix ans, on va, de porte en porte, parler de Lies à tous ceux qui l'ont connu ; si l'on fouille son existence et si l'on étudie ses œuvres ; si, surtout, on interroge l'histoire de son temps, tout se comprend.

Le sage ne peut croire à la fatalité, parceque les choses et les événements ont une logique qui explique tout. Lies eut la vie triste, mais son histoire n'en est que plus belle et son existence de labeur plus méritoire.

Je dégagerai sa personnalité des fables dont on l'a enveloppée. C'est une tâche que je me suis imposée depuis longtemps ; je vois, au milieu des incertitudes de l'avenir, le jour de gloire poindre, pour lui, à l'horizon.

Il ne fut pas seulement un aimable et véritable artiste, mais encore un poète, un philosophe. Ses meilleures distractions étaient faites de causeries fines et d'études sérieuses. Ses amis le surprirent souvent un livre de science pure à la main (1). Dans tout ce qu'il a écrit et composé, on trouve la trace de méditations profondes.

Avec tout cela, il était d'un enthousiasme qu'on lui reprocha souvent. Jamais il ne perdit ce joli défaut. Mais, ôtez-nous l'enthousiasme, que deviendra le monde? Voulez-vous l'abandonner aux égoistes seuls?...

Ce qui domine dans ses œuvres, c'est le printemps, cette jeunesse de la nature (2) ; c'est plutôt

(1) Lamorinière le trouva bien souvent lisant des ouvrages de mathématiques et d'astronomie ; Max Gossi reçut, de la part de la famille, plusieurs de ces livres après la mort de Joseph.

(2) Tout me fait songer ! l'air, les prés, les monts, les bois.

V. Hugo. — *Les Orientales* (Enthousiasme).

la nature elle-même, cette jeunesse sans cesse renaissante d'un monde où les plus heureux d'entre nous laissent un peu de toile couverte de couleur, deux ou trois blocs de marbre, quelques pages d'écriture, le souvenir de mélodies vantées en leur temps, et le bon exemple de quelque action utile et généreuse.

A ce point de vue, Joseph Lies est grand entre tous. On l'aime pour sa droiture; on l'admire dans tout ce qui lui survit.

Son printemps promet, son été est brillant, son automne est rempli de belles choses. De l'Italie, où il va, cinq ans avant de mourir, il rapporte des qualités artistiques nouvelles, des accents plus énergiques qui font paraître son trépas encore plus douloureux et plus regrettable.

Lies n'eut pas d'hiver; comme une plante trop délicate, les premiers froids l'emportèrent!

On sent, aujourd'hui mieux que jamais; on comprendra mieux, dans vingt ans qu'aujourd'hui, quelle perte les beaux-arts ont faite en la personne de Lies, le jour où il paya son tribut à la nature.

Si le souvenir de ce grand artiste provoque la sympathie et certaine mélancolie, il est facile de trouver la raison de ces sentiments; on la rencontre dans la nature même du peintre et dans le mérite exceptionnel de ses productions. Lies aima le bien et le beau d'une égale passion.

Au moment où toute son existence se reconstitue, dans ma pensée, il me semble que, pour en parler, je n'ai qu'à conduire mon lecteur à travers un jardin où les fleurs sont prodiguées, ou bien par la prairie qui ondule sous la brise de Mai.

Ce printemps, ce bosquet tapageur, les grâces de la nature, les longues allées à l'ombre mystérieuse, les joies calmes de la famille, les belles illusions de la vie, tout cela c'est lui, c'est l'homme que l'on apprend à aimer toujours un peu plus, en apprenant à peser ses pensées et ses actes où la bonté, la justice et l'abnégation dominent. Quelle suite d'œuvres aimables, spirituelles, consciencieuses, modestes ou brillantes! J'y vois un poème dont il n'y a plus qu'à écrire les paroles.

Aucun artiste flamand n'a laissé de nom plus sympathique. Où trouver un talent plus frais? Quel œuvre est plus jeune de sève que l'ensemble des choses ravissantes qu'on lui doit?

Fauché dans sa fleur, Joseph attire à lui tout ce qui a un peu de sensibilité, de poésie ou de pitié dans le cœur. On espérait encore beaucoup en son pinceau quand la terrible moissonneuse l'enleva d'une scène où l'artiste s'était fait de nombreux amis, grâce à ses qualités solides et aimables, à la finesse de son esprit et à l'inépuisable bonté de son cœur.

Pauvre Lies! Les amateurs de belles choses disent qu'il fut l'ornement du temps où il vécut.

Pourquoi ces regrets persistants envers un homme qui ne semble qu'absent? Il sut rester jeune, vrai et bon. Voilà le secret de cette existence pure, consacrée au travail, vouée au devoir, à l'amitié et constamment préoccupée du bien.

La nature où se meuvent ses personnages est toujours parfaitement étudiée; elle donne, du pays flamand, l'idée aimable et douce qu'en conservent ceux dont l'enfance s'est écoulée dans ce milieu paisible, ou qui, après s'en être momentanément éloignés, ne peuvent perdre le souvenir de tout ce que le souvenir fait revivre dans leur esprit.

Les étrangers non initiés à ces scènes champêtres, à ces beautés simples, à ces jeux d'enfants, à ces épisodes délicieux, à cette vie tranquille, à cette nature particulière, en admirent pourtant et sincèrement les traits inspirés et les tons reposés: habitudes naïves, habitations rustiques, personnages à figure sans ombre, enfants à visage épanoui, animaux paisibles, toits de tuiles, volets verts, murs blanchis à la chaux..... Viennent encore les grands arbres et les allées jaunissantes, les chênes étêtés et les haies épaisses, les jardins maraîchers et les fossés profonds, les cours d'eau où le ciel se réfléchit, enfin, tout ce je ne sais quoi qu'on n'oublie plus quand on s'est pris à l'étudier c'est-à-dire à l'admirer et à l'aimer.

C'est la Flandre, en un mot. La Flandre avec ses mille détails et ses grâces particulières, soit que le brillant soleil l'éclaire, soit que le fin brouillard en raccourcisse les horizons immenses. C'est la Flandre du paisible paysan, de l'intrépide travailleur des champs et du revenu sérieux. C'est la Flandre des amoureux naïfs dont Henri Conscience, en son bon temps, a fait des portraits si charmants. C'est la Flandre dont la guerre fratricide ou tyrannique rougit le sol tant de fois.

La Flandre de Lies est tout cela; elle est aussi le pays fier où les citoyens faisaient, à la patrie, le sacrifice de leur vie, sans jamais compter avec le danger. Il l'a chantée en véritable poète, cette chère Flandre, et ses poèmes, aimables ou attristés, sont d'impérissables plaidoyers en faveur de la paix et de la fraternité.

S'il est un flamand digne de ce nom, c'est bien Lies, fils délicat et respectueux, frère bon et persévérant, ami sincère et dévoué, artiste plein de zèle et de délicatesse, homme ferme et convaincu, penseur profond et indépendant....

D'autres ont dit ce qu'il fut; j'espère avoir le bonheur de montrer ce qu'il est, ce qu'il sera pour toujours.

Nul ne choisit ses affections. Il est des amitiés qui s'imposent pour ainsi dire à nous et qui, une fois entrée en notre cœur, ne peuvent plus en sortir. Tel est mon inépuisable attachement pour Lies, que je n'eus cependant pas le bonheur de connaître personnellement. Je raconterai plus loin comment, en face de ses œuvres pour la première fois, ma pensée chercha tout ce que l'artiste avait mis dans ses tableaux.

Il y avait là une personnalité remarquable, une individualité originale, un talent indiscutable, une verve primesautière et abondante. Dessin irréprochable, composition toujours soignée, coloris brillant et solide, pensée d'une élévation peu ordinaire même dans ses manifestations les plus modestes.

Dès le premier moment, j'eus la nostalgie du passé de Joseph Lies et, sans jamais me décourager des difficultés accumulées devant moi, je continuai mes recherches. Ce qu'elles m'imposèrent de travail, nul ne le saura jamais. J'eus, pour soutenir mon ardeur, l'estime de l'homme que je voyais peu à peu sortir du passé comme la statue se dégage insensiblement du bloc de marbre où le ciseau du pratiquant va la chercher. Si, dans mes trouvailles, j'ai tremblé quelquefois de découvrir quelque chose capable de nuire à mon admiration pour Lies, homme et artiste, jamais la moindre désillusion ne se produisit. Sa vie est pure de la moindre tache ; c'est l'existence entière d'un homme de bien et d'un artiste profondément attaché à l'art

Son nom est digne du souvenir que lui gardent ses concitoyens admirateurs de son talent ; il passa en faisant le bien.

On m'a dit : — Pourquoi tant d'extraits de journaux? — Mais, ces journaux, il m'a fallu les rechercher, les parcourir, les lire, afin de retrouver les tableaux et me faire une opinion moyenne sur les œuvres du peintre. Ce que je voulais, c'était moins l'éloge de ce dernier que la vérité sur lui. On n'est juste qu'à condition d'être complétement édifié sur le point à juger.

Etait-il possible de taire tout ce dont la vie de l'artiste est faite : ce qui l'a instruit, charmé, encouragé, affligé? Tout cela c'est l'histoire. Les journaux sont quelquefois insuffisants, flatteurs ou cruels, mais tels qu'ils se présentent, ils reflètent toujours une opinion plus ou moins accréditée du temps, les goûts du siècle, la jalousie des contemporains, l'ignorance du critique ou sa malice et, par dessus tout, ce je ne sais quoi qui est l'homme dont on parle.

Lies n'est pas un artiste ordinaire et ses qualités personnelles ne pouvaient passer inaperçues. Pourquoi telle critique lui a-t-elle été presque toujours hostile? Pourquoi telle autre l'a-t-elle sans cesse encouragé, soutenu? C'est ce qu'il faut dire, car l'amitié qu'il inspira lui demeura toujours fidèle. De là, l'influence qu'il exerça autour de lui, influence qui subsiste encore dans

certaines œuvres. Il faut donc s'aider du jugement de ses contemporains car, de nos jours, Lies modifierait considérablement le choix de ses sujets, la composition de ses tableaux et quelque peu son coloris, pour répondre aux goûts de l'époque où nous vivons. Tout cela, parceque l'artiste aurait fait des progrès dans tel ou tel sens et qu'il subirait l'influence du milieu sur les œuvres artistiques. Il est tout aussi évident, en cette dernière hypothèse, que Joseph resterait lui-même c'est-à-dire une nature d'élite ayant son instruction personnelle, ses mérites propres et une technique parfaitement originale.

Sur tout cela donc ma conviction reste celle d'Eugène Fromentin (*Nos Maîtres d'autrefois*, p. 2) et ma conduite semble toute tracée par lui : « L'art de peindre, dit-il, n'est que l'art d'exprimer l'invisible ; petites ou grandes, ses voies sont semées de problèmes qu'il est permis de sonder pour soi comme des vérités, mais qu'il est bon de laisser dans leur nuit comme des mystères. Je dirai seulement, devant quelques tableaux, les énervements, et non moins précisément les dépits qu'ils m'ont causés. En cela, je ne ferai que traduire avec sincérité les sensations sans conséquence d'un pur dilettante ».

C'est en 1875 que, pour la première fois, il me fut donné de voir les 19 tableaux de Jos. Lies exposés à la Salle Verlat, par le comité de l'*Exposition-Tombola au profit des inondés du midi* (1). Comme tout le monde, j'avais admiré l'*Ennemi approche* et les *Prisonniers de guerre* du Musée d'Anvers, aussi bien que les *Maux de la guerre* et *Justice pour les faibles* du Musée Royal de Bruxelles, mais où aurais-je pu trouver quelque chose qui me fît imaginer la *Visite à la ferme*, la *Conversation au bord de l'eau*, le *Retour des champs*, la *Cascade*, le *Paysage aux environs d'Anvers*, la *Visite aux ouvriers* et le *Mauvais riche*? Ces tableaux parlaient plus aux cœur qu'à l'imagination. Tous chantaient les sentiments humains, naïfs et charmants, dont Georges Sand a animé quelques uns de ses meilleurs romans. C'étaient l'enfance et ses joies, l'innocence et le village, la nature et la poésie, l'idylle et l'amour sous ses formes les plus douces (2).

A côté de cela, on voyait l'artiste s'essayer dans plusieurs genres. Au début de sa carrière, le *Chimiste*, l'*Odalisque* et la *Chasse au faucon*. Plus tard, la *Cour de Marguerite d'Autriche*

---

(1) La circulaire du 20 Juillet 1875 donnait la composition du comité : MM. Victor Lynen, *président* ; Jean Nauts, *vice-président* ; J. Isenbaert, *trésorier* ; J. Dupont, *secrétaire* ; *Membres* : Jos. David, Ernest Grisar, P. J. Huybrechts, Flor. Joostens, Gustave Lagye, Ch. Pécher, A. Vanden Nest, L. van Montenaken.

(2) *Le Salon en faveur des inondés de France.* — Nouvelle exhibition. — A partir d'aujourd'hui le public est admis à visiter au Salon des Inondés une collection de tableaux du regretté Lies. Nous n'avons pu encore que jeter un coup-d'œil, et nous sommes sorti du local sous l'empire d'une profonde émotion. Quel magicien de la couleur ! Quel peintre et quel poète ? Tel est le triomphe des vrais artistes que leur gloire supérieure aux engouements de la mode, s'affirme de plus en plus, à mesure que leur œuvre passe à la postérité. Ceux qui ont admiré Lies à l'époque de la création de ses chefs-d'œuvre, l'apprécieront plus encore aujourd'hui ; ils seront frappés davantage de l'étonnante puissance de son pinceau et du sentiment profond avec lequel il étudiait, comprenait et rendait la nature. Son imagination active, sa pensée brûlante s'est portée sur les sujets les plus divers, et avec quelle intensité d'émotion n'a-t-il pas su exprimer la poésie de la campagne à l'heure mélancolique du crépuscule, les horreurs de la guerre, les angoisses de la proscription, les sentiments naïfs des villageois et les grandes allures amoureuses des joyeux hôtes de Versailles ou de Trianon. Et toujours sa peinture est saine et vigoureuse. Chez lui l'effet produit ne résulte pas d'une combinaison de certains moyens pittoresques à la disposition de ceux qui veulent se donner la peine d'y recourir ; il réside dans le caractère complet de chaque œuvre, où tout a été mûri, compris, où tout est vrai, où la forme se retrouve, où la lumière se joue, où la couleur est vivante. Le travail est à la hauteur de la pensée. Rarement l'on a rencontré autant d'harmonie et autant de puissance. Il y a notamment une esquisse où l'on surprend, dans son essence même, toute la vitalité du talent de Joseph Lies : c'est l'esquisse de *Faust au Sabbat*. Lisez le récit de la Nuit de Walpürgis dans Gœthe et arrêtez-vous devant le panneau de Lies : dites-nous si la terreur ne s'est pas emparée de votre esprit pendant que votre regard était fasciné par cet éclatant poème de couleur. L'esquisse de *Faust au Sabbat* est l'œuvre d'une heure de génie. Lies lui-même ne l'eût pas réussie une seconde fois, tant il y a là de spontanéité et de grandeur morale. (Extrait du *Précurseur*).

et ses richesses, la *Promenade*, le *Soir* et la *Conversation* avec leurs parcs qui rappellent Versailles et leurs beaux arbres qui font songer à l'automne. *Faust* était au dessus de tout cela, par la force d'un coloris que bien peu d'artistes connaissent ; puis le héros du plus grand des poèmes allemands semblait si bien en scène, que toute l'action imaginée par Goethe se reconstituait dans l'esprit des amateurs échangeant leurs impressions à la vue de cette composition si inattendue.

Les *Maux de la geurre* et les *Fugitifs* indiquaient la tendance philosophique et humanitaire du peintre. En en rapprochant les œuvres des Musées d'Anvers et de Bruxelles, on se trouvait en face d'un artiste grandi par la réflexion et par le grand art, puisque ces œuvres étaient essentiellement historiques.

La *Tête d'homme* (1) exposée par M. Lamorinière, faisait supposer que Lies peignait le portrait avec succès.

Quant à la *Promenade sur l'eau*, on savait qu'elle était la dernière page signée par l'artiste, et l'on y trouvait une mélancolie indicible.

Je vivrais cent ans qu'il me serait impossible d'oublier l'impression produite sur moi par ces œuvres si diverses et si remarquables pour la plupart.

Témoin de mon émotion, Lamorinière voulut m'entretenir de Lies, son ami, mais je le priai de n'en rien faire, parceque le désir m'était venu d'en parler moi-même, ce que je fis en quelques feuilletons dans l'*Opinion* d'Anvers.

Il était si facile de comprendre Lies ! Il semblait si bon de courir après sa pensée et d'évoquer ses émotions.

On trouva généralement que j'avais saisi les traits principaux de son caractère.

Dès ce moment, je me suis à rechercher les artistes ayant connu particulièrement le peintre, les tableaux faits par lui, ses lettres et celles de ses amis.

Il devait rester quelques membres de sa famille. Je les découvris entourés d'œuvres de leur beau-frère et oncle. On me raconta que M^lle^ Gabrielle Lies, tout enfant, avait sauvé une corbeille de papiers déclarés inutiles par le notaire ; alors qu'on allait les jeter au feu !

Chemin faisant, je parviens, à me faire une idée exacte de la vie de l'artiste. Superficiellement, on pouvait l'estimer heureux, mais en l'examinant de près, il fallait changer d'appréciation. La pitié se mêlait à l'estime. Pourquoi ? Pas un de ses tableaux ne se vendit à sa valeur. Pas un !

Obligé, pour vivre, de produire, à ses débuts, une foule de petits portraits bourgeois (2) qui, sans être indifférents, n'ont pas une bien grande valeur artistique, il dut également se lancer dans le genre et profiter de la veine.

Plus tard, ses tableaux meilleurs sans contredit subirent une influence qui les mit sans cesse au-dessous de leur valeur réelle (3). Nous avons calculé que les 122 numéros de son catalogue authentique représentent un chiffre de vente de 126,063 francs. Pendant les 25 années de son dur labeur, l'artiste travailla à raison de 5000 fr. par an. Le dieu des marchands est d'une férocité impitoyable quand il s'y met. Le travail automatique d'un commis rapporte plus que l'enfantement des œuvres d'art.

---

(1) C'est la tete de Van Rossum, dans le tableau *Les Maux de la guerre*.

(2) Chacun sait que le tableau du musée d'Anvers, très improprement appelé *Prisonniers de Guerre*, fut vendu, en 1860, sous le titre de *Scène du moyen-âge*, pour la somme de 1600 fr. à M. Couteaux de Bruxelles, La ville d'Anvers l'a acquis. en 1865, pour 8000 fr.

(3) L'*Ennemi approche*, vendu en 1857, à M. Couteaux, pour 2500 fr. fut payé 12,000 fr. pour le musée d'Anvers, *après la mort de l'artiste*...

Le beau paysage avec figures : *Causerie*, de M. Flemmich, acheté à l'artiste 1600 fr. par M. Huybrechts, fut vendu par ce dernier, en 1875, au propriétaire actuel pour la somme de 16,000 fr.

Lies disparu, ses tableaux se recherchèrent à un point tel qu'on peut raisonnablement estimer les 122 numéros ci-dessus à 600,000 francs, en prenant pour base les sommes réalisées par les possesseurs des œuvres de Joseph (1).

La pitié s'ajoutait à mes sentiments d'admiration et j'aimais Lies parceque ses douleurs s'imposaient à moi qui allais faire revivre, pour ainsi dire, son existence de lutte.

Par ses amis, d'autres papiers me furent remis, si bien que, mon trésor augmentant, je songeai à publier, sur l'artiste, autre chose que des articles de journaux.

C'est alors que mon embarras commença, car s'il était impossible de provoquer l'exposition d'œuvres très-disséminées, il était peut-être imprudent, de parler seulement de l'artiste sans reproduire, en quantité suffisante, ses œuvres les plus recommandables.

Dès ce moment pourtant, je nourris le projet de consacrer à Lies ce qu'il faudrait, de mon activité et de ma vie, pour le faire connaître comme peintre de genre, de paysage, de portrait et d'histoire. Quelques amis m'approuvèrent, car chacun comprenait comme moi qu'un sacrifice d'argent était nécessaire. Plus renseigné qu'eux, sur l'œuvre général et la correspondance de Lies, je disais qu'il n'existe pas de talent à la fois plus original, plus frais, plus intéressant. Non seulement il était peintre remarquable mais écrivain, critique de talent et penseur profond. Jamais on n'en a parlé comme il est digne et juste qu'on le fasse.

Quelques-uns ajoutèrent bien à mes affirmations qui corroboraient ce qu'ils pensaient des mérites de l'artiste; d'autres me laissèrent *à mon idée fixe* qui les amusait. Toutefois un homme de goût et de persévérance, Max Rooses, me dit un jour : « Il n'existe pas, dans la pléiade » artistique flamande, un homme qui, mieux que Lies, prête plus au travail que vous avez » entrepris. — Vous avez du bonheur ! » Cela me rendit du courage, car tout n'est pas rose dans la vie du chercheur.

De nombreuses lettres de l'artiste m'arrivèrent. De plus, je pris le temps d'aller voir ses tableaux un peu partout. En les étudiant, je découvris une foule de choses que l'on trouvera dans mon étude.

Le moment arriva où je pus m'occuper publiquement de l'artiste. Le *Cercle Artistique, Littéraire et Scientifique* d'Anvers me permit, le 24 Février 1885, de développer cette thèse :

## LIES, ARTISTE-PEINTRE ET ÉCRIVAIN.

Je détache la note suivante de cette étude, parcequ'elle est une appréciation de l'œuvre écrite de l'artiste :

« J'ai à parler du voyage que Joseph Lies entreprit, en Octobre 1859, et qu'il termina en Juin » 1860, voyage ayant un *but apparent*, l'étude préparatoire d'un grand tableau commandé par le » gouvernement belge, et un but réel, la santé du peintre. A cette époque, l'excellent Dr de » Forchaux savait que les années de l'artiste étaient comptées. Lies lui écrivit plusieurs fois, sans » jamais parler de cette correspondance à sa famille.

» C'est au cours de ce voyage qu'il écrivit les lettres intéressantes et le journal que l'on jugera » d'après les quelques extraits qui suivent.

» Ces documents suffisent à faire connaître Lies; il s'y montre fils pieux, frère attentif et

(1) J'en ai acquis trois, en 1883, chez Dirickx, qui nomma l'auteur ! Lies vendait chaque petit panneau 150 fr. On me les adjugea pour 75 fr. en tas. C'était une réalisation de *mobilier*. Ces bons bourgeois avaient songé à léguer leurs traits chéris à leur postérité, et la postérité...

De 1840 à 1846 inclusivement, je trouve une vingtaine de tableaux variant de 120 fr. à 1058 fr.; l'ensemble forme une somme de 8473 fr... !... En sept ans, cela donne une moyenne annuelle de 1210 fr. !..

» aimant, ami dévoué, homme de bon goût et de bon ton, artiste passionné pour l'art, voyageur » instruit et, ce qui est trop rare parmi les artistes, *écrivain distingué.*

» Quelle leçon et quel exemple pour ceux dont toute la vie devrait être faite de poésie, de » talent illuminé par la lecture, de patriotisme chaud, et de réflexions fortifiées par l'érudition » artistique !

» Lancé dans un courant où ses études lui permettaient de se soutenir, Lies aurait montré » qu'il était de la race des Fromentin et des Regnault dont les écrits sont si personnels et si » dignes d'être connus.

» Cette conviction me donne la joie précieuse d'ajouter quelque chose à sa gloire, et j'en suis » d'autant plus heureux que ce quelque chose lui appartient tout entier.

» L'esprit d'ordre de l'artiste se révèle en ces lettres toujours soignées, jamais banales; elles » sont d'une écriture ferme, nette, qui se possède parfaitement. Pas de marge. Les alinéas sont » indiqués par des traits courts et gras qui marquent la fin d'une idée et le commencement d'autre » chose. Les pages sont remplies autant que possible; souvent, elles portent, en tête ou en travers, » en une écriture plus serrée, des recommandations finales.

» Le journal est en grande partie, à mon avis, le résumé des lettres perdues, malheureusement. » Lies les avait adressées à des amis, sur les beautés artistiques de quelques villes, après un certain » séjour au milieu de leurs collections et de leurs trésors.

» Ce qui me conduit à parler ainsi, c'est que le journal est plus homogène, plus concis, plus » réellement artistique et moins personnel par conséquent. Il semble fait au moment où l'artiste » est en pleine possession de tout ce qui concerne la ville qu'il va quitter; c'est plutôt une synthèse » qu'une analyse.

» La fin de sa narration est presque toujours accompagnée de *phrases sténographiées* (1) se » rapportant aux meilleurs des amis faits le long de la route et desquels, par discrétion, il ne livre » le nom à personne. Il y marque aussi le montant de ses dépenses et le prix de ses excursions.

» Le voyageur ne pouvait guère espérer que ses lettres seraient conservées; cependant il dit » qu'il aura plaisir à les relire... plus tard. Dans le doute où il est de les retrouver complètes, il » consigne, en son journal, ses observations les plus générales; de là, un travail au deuxième » degré, fort intéressant, travail confié à un petit cahier sans tournure, fait de deux cahiers » d'écolier peu élégants.

» Il y a là des pages d'une très grande valeur.

» Les lettres à sa mère et à sa famille composent un tout curieux. Quelquefois l'enthousiasme » le plus lyrique y éclate; d'autre fois, le découragement s'y fait jour, mais il faut savoir le » deviner.

» Toujours le même respect pour sa mère qu'il désigne presque invariablement par le mot : » « *Eerweerdige.* — *Respectable* ou *vénérée;* » toujours la même préoccupation du bien-être » des siens, à qui il parle de sa santé, de ses petites joies, de ses grandes admirations, de ses » espoirs, des misères de son voyage, de son travail, de ses pérégrinations, de tout ce dont sa » nouvelle existence est faite, puis du bonheur du retour.

» Le souvenir de la maison maternelle et des habitudes du foyer, le besoin incessant des » amitiés laissées au pays, la préoccupation des évènements possibles en Belgique, tout cela » domine ses émotions nouvelles au milieu des amis gracieux et aimables qui l'accueillent si bien.

» Lies était d'une bienveillance inépuisable; la crainte de déplaire à quelqu'un le rendait » malheureux.

(1) Aucun sténographe n'a pu découvrir la clé exacte du langage figuré de Lies.

» J'ai dû exposer ce qui précède pour expliquer l'allure assez complexe de la correspondance » de l'artiste.

» Tant qu'il s'agit de choses plus ou moins indifférentes aux siens et à lui-même, ou de » détails inhérents aux pays qu'il traverse; tant qu'il apprécie ces pays, leurs monuments ou leurs » collections ou encore la vie des autres, *il écrit en français.*

» Si ce qu'il raconte ou ce qu'il agite dans son esprit appartient à sa famille, à lui personnel- » lement ou à son pays; c'est-à-dire au cercle intime qui compose sa vie, *il emploie le flamand.* » Alors, sans la moindre arrière-pensée, le *patois d'Anvers* entre dans sa phrase, l'allonge, la » coupe et, le plus souvent, l'égaie.

» C'est la Flandre qui s'attache à lui, l'émeut, le charme, l'enveloppe et partout le retient à » elle, par l'esprit, l'habitude, les détails, les affections, le langage. En vain il s'éloigne des lieux » et des choses où son passé s'est écoulé, son modeste bonheur n'est complet que dans son pays » et parmi les siens.

» Ces comparaisons multiples, ces confidences amicales, ces remarques ingénieuses, ces traits » d'esprit, ces souvenirs intimes donnent, aux lettres de l'artiste, une saveur toute particulière ; » elles confirment, d'une manière curieuse, tout ce qui a été dit de quelques-uns des poètes » nationaux et des hommes illustres dans les arts, le commerce, l'industrie, les armes, dont le » génie est né de leur amour pour la Flandre, ce pays qui fit tant d'artistes et tant de héros. »

Le journal de Lies a 57 pages ; les lettres écrites à sa famille pendant son voyage forment 174 pages d'un papier léger et d'une écriture fine et serrée, mais correcte. Pas de ratures, pas d'hésitations ; les plus belles phrases sont les plus correctement écrites.

J'insiste sur un point. Dès qu'il souffre ou qu'il s'ennuie, quelque trouble se produit ; l'écrivain entre dans une phrase en français, il l'achève en flamand. Si ses sentiments intimes prennent le dessus, presque toute la lettre sera en flamand ; même alors, et cela semble bizarre, tout ce qui est grand ou artistique est exprimé en français.

D'où vient cela ? Je pense que, dans la vie ordinaire et dans l'intimité, Lies employait sa langue maternelle ; je crois que la question des Beaux-Arts et l'enseignement de l'Académie furent toujours traités, par les professeurs et par lui, en français. Il pensait, il rêvait en deux langues, en deux pays ; il valait deux hommes.

A ce point de vue, ses lettres seront l'objet de nombreux commentaires. Il ne me déplaît pas, à moi, français, de constater que les belles pensées de ce grand artiste s'exprimèrent en une langue douce, claire, énergique et toujours élégante.

Lies sait bien ce qu'il doit à la France ; on verra en quels termes il parle de Paris.

Détail précieux, ces belles lettres, c'est pour sa mère, âgée de 72 ans, pour ses frères et sœurs, famille modeste, qu'il les écrivit ! En leur parlant de tout ce qui faisait son admiration, Joseph ne pensait pas se survivre ainsi ; c'est pourtant ce qui arrive, aussi, dans l'étude que l'on fait du caractère et du talent de Lies, il faut tenir compte de sa sincère modestie.

Le lecteur comprendra bientôt comment toutes ces trouvailles me consolèrent du retard forcé subi par mon travail.

Le 26 Février, m'arriva, de la *Section des Arts Plastiques* (1), la lettre suivante :

« Monsieur,

» Nous avons l'honneur de vous adresser nos sincères remercîments pour la remarquable conférence » que vous avez donnée sur Joseph Lies.

(1) Cercle Artistique, Littéraire et Scientifique d'Anvers.

» Les artistes ayant répondu avec empressement à l'appel que nous leur avions fait, nous croyons » être l'interprète de leurs sentiments de reconnaissance pour le talent que vous avez consacré à faire » revivre les travaux de notre collègue regretté.

» En vous présentant nos sincères félicitations, sur le succès de votre conférence, nous vous prions » d'agréer, etc. »

*Les Secrétaires* :
GODDING,
P. VERHAERT.

*Le Président* :
FRANS VAN KUYCK.

En toute sincérité, j'avoue que ce me fut un bonheur de voir les artistes rendre ainsi hommage aux mérites éclatants de Lies.

Le 1er Mars, la *Section de Littérature française* du Cercle, de laquelle je fais partie, m'envoie la pièce que voici ;

« CHER MONSIEUR LEFÈVRE,

» Mes collègues me chargent de vous dire que vous avez bien mérité de la *Section de Littérature* » *française*, en nous faisant connaître comme écrivain distingué, Joseph Lies, que nous savions déjà un » artiste de talent et un homme de grand caractère.

» Elle exprime le vœu de voir ajouter un fleuron de plus, à la gloire de notre concitoyen et de sa ville » natale, par la publication des lettres et documents qui ont servi d'éléments à votre conférence. Vous » feriez œuvre utile et agréable à notre public ; c'est répandre le culte du beau et du vrai que nous » familiariser avec ceux qui l'ont pratiqué.

» Comptant que vous ne serez point égoiste, et espérant que vous ferez droit à notre légitime » requête, je vous présente nos remercîments et nos salutations distinguées.

» *Le Secrétaire :*
» ARMAND WOUWERMANS. »

J'étais heureux de voir enfin la vérité se faire jour et je me disais, avec l'abbé de Saint Pierre : « La vérité ne se noie jamais, on a beau la plonger, elle revient toujours sur l'eau. » Donc, il fallait persévérer.

Le *Précurseur*, journal le plus important d'Anvers parle à son tour, le 26 Février :

« Joseph Lies mérite une place à part parmi les peintres flamands de ce siècle. Chez lui » l'artiste, très sincère, très original, très complet, se doublait, chose très rare, d'un penseur et » d'un homme.

» Etranger à toute espèce de charlatanisme et d'intrigue, il eut beaucoup de peine à arriver à » la notoriété, et ce n'est guère qu'après sa mort qu'on a commencé à lui rendre pleine justice. » Mais si le public connait aujourd'hui et admire ses tableaux, le noble caractère de l'homme, ses » éminentes facultés intellectuelles, le ton humoristique de son esprit n'ont pu être appréciés que » de sa famille et de quelques amis. C'est cette lacune que M. Emile Lefèvre a entrepris de com- » bler dans la Conférence qu'il vient de donner au Cercle Artistique.

» Pendant plusieurs années M. Lefèvre s'est attaché avec un soin pieux à recueillir les lettres » adressées par Lies à sa famille et à ses amis, pendant le voyage qu'il fit en Italie, d'Octobre 1859 » à Juin 1860, ostensiblement pour faire des études pour un tableau commandé par le gouverne- » ment, en réalité pour tâcher de rétablir sa santé, compromise par l'affection de poitrine qui finit » par l'emporter. C'est au moyen de ces lettres, complétées par des extraits d'un journal de voyage, » que M. Lefèvre a fait voir à ses auditeurs le peintre anversois sous un jour nouveau.

» C'est avec le plus vif intérêt que nous avons suivi Lies en France, où nous le voyons donner » libre cours à son admiration d'homme intelligent pour ce grand Paris, cette capitale des capi-

» tales, cette Mecque de la civilisation occidentale, qui n'est blasphémée que par les petits » prophètes qui n'ont aucune chance de s'y voir élever des autels ; puis en Italie, où il caractérise » les villes, les monuments, les chefs-d'œuvre de l'art qui défilèrent successivement sous ses » regards, par quelques traits sobres, profondément sincères, toujours, souvent d'une admirable » justesse, parfois neufs et piquants.

» Ce que nous admirons surtout, à chaque page de cette correspondance, qui n'a jamais été » destinée à la publicité, c'est l'inaltérable bonne humeur qui, après avoir soutenu l'artiste dans » les rudes épreuves de ses premiers et difficiles débuts, dans sa longue lutte contre les aridités » de l'art, et contre les nécessités prosaïques de la vie, ne l'abandonne jamais, même aux heures » de souffrance et de maladie. Rarement Lies fait allusion à ses maux physiques, à ses forces qui » allaient s'affaiblissant, à la toux qui lui déchirait la poitrine, si ce n'est pour y chercher quelque » thème de plaisanterie mi-gaie mi-triste.

» Chose remarquable, Lies écrivait toujours en français lorsqu'il avait à raconter les incidents » de son voyage, à donner ses impressions d'artiste et de penseur, — par contre il se servait du » flamand pour les épanchements intimes et les saillies humoristiques. C'est pour lui la langue des » relations familières, comme le français est celle de la vie intellectuelle. Il écrit le flamand comme » un véritable Anversois, plus soucieux de l'effet pittoresque que de la forme littéraire, et le français » comme un homme d'un esprit cultivé, qui trouve toujours l'expression précise et élégante pour » l'idée qu'il a parfaitement conçue. S'il eût vécu dans un milieu plus littéraire, il se fût certaine- » ment élevé, comme écrivain, à la hauteur de Fromentin et des Regnault, qui maniaient la » plume d'une main presque aussi habile que le pinceau.

» Nous ne pouvons que féliciter M. Lefèvre de l'œuvre de justice qu'il a entreprise, et du » service qu'il a rendu à la cité natale du grand artiste et de l'excellent homme pour qui le succès » vint trop tard, puisqu'il ne devança sa mort que de bien peu. Nous admirons Lies avant d'avoir » entendu le conférencier : maintenant, nous l'aimons. P. A. »

Ce compte-rendu passait mes espérances, car je n'avais eu qu'un but : faire aimer Lies. On l'aimait, on l'admirait, on le louait !

Consolé, plein d'espoir pour l'avenir, je me remets à l'ouvrage et je publie, dans la *Chronique des Beaux-Arts* deux longues études accompagnées de huit reproductions phototypiques de tableaux et de dessins de Lies.

Un peu plus tard, le *Journal des Beaux-Arts* donna, en cinq numéros, un travail de moi sur Joseph Lies ; j'y étudiais sa vie d'artiste et ses écrits. En recevant mon manuscrit, le Directeur, M. Ad. Siret, bon juge en la matière, m'avait écrit (15 Mai 1885) : « J'ai lu. C'est d'un naturel » charmant et j'y retrouve tout entier le brave et noble garçon. Merci, encore une fois, de la » communication que vous voulez bien faire, à mon journal, de ces documents inédits. »

Le *Conseil communal d'Anvers*, saisi de la question, nomme une commission composée de MM. Allewaert, échevin, président, Van den Nest, échevin, Van Beers, conseiller communal, du chevalier L. de Burbure, du baron G. van Havre, pour étudier l'opportunité de la publication dont je parle. Avis favorable.

L'un après l'autre, les journaux répètent un appel adressé par moi à tous ceux qui possèdent des tableaux de Joseph Lies. Je remercie bien sincèrement ici : Le *Journal des Beaux-Arts*, le *Précurseur*, l'*Opinion*, la *Chronique des Beaux-Arts*, l'*Indépendance Belge*, l'*Etoile Belge*, la *Chronique*, l'*Art Moderne*, le *Journal de Liége*, l'*Union libérale de Verviers*, le *Journal des soirées populaires de Verviers*, le *Journal Franklin*, etc., ainsi que quelques feuilles étrangères. Tous m'ont aidé à obtenir des renseignements et à augmenter la liste des tableaux connus de Lies.

Avec une bonne grâce, qui est de tradition pour cette feuille artistique, le journal de M. Ad.

Siret s'occupa encore de mes travaux, et le *Précurseur* du 20 Septembre 1885 voulut bien le faire remarquer dans l'entrefilet suivant :

« Nous publions sous nos *Echos anversois* une lettre par laquelle M. Emile Lefèvre nous » remercie d'avoir inséré son appel à ceux qui posséderaient des œuvres non connues par lui » de Joseph Lies ou des documents inédits sur sa carrière. Voici en quels termes le *Journal des* » *Beaux-Arts*, sous la signature de M. Ad. S., appréciait récemment le travail auquel se livre » M. Emile Lefèvre :

« Il était nécessaire de réunir les documents qui permettront de rendre à Lies la part qui lui » revient dans le mouvement artistique anversois où il joua un rôle dont l'avenir saura lui » tenir compte. Il y a vingt ans qu'il est mort en pleine efflorescence et son souvenir est resté » vivant parmi ceux qui l'ont connu et qui ont admiré, en tête de ses qualités, son coloris d'une » force et d'une distinction extrêmes et le sentiment avec lequel il savait rendre sa pensée.

» Ceux qui viennent doivent apprendre quelle est la somme de gloire qui revient à Joseph » Lies. Cette part, de son vivant, n'a pas été ce qu'elle devait être, parce que l'on a ignoré » certaines circonstances de sa vie et, aussi, à cause de la ressemblance de son nom avec celui de » Leys dont il fut l'ami (1).

» Le temps est venu de montrer réellement ce qu'est Lies et de dire de quoi son œuvre se » compose.

» M. Emile Lefèvre s'est donné la tâche difficile de recueillir les lettres et les souvenirs de » l'artiste. Les articles qu'il a successivement publiés dans l'*Opinion* d'Anvers, lors de l'*Exposition* » *des innodés du Midi*, puis dans *la Fédération artistique* et dans un ouvrage spécial : *Etudes* » *artistiques et littéraires*, suffisent à montrer que son but est de faire revivre *notre Joseph Lies* » tel qu'il fut. Plus récemment, le même écrivain a donné, à *la Chronique des Beaux-Arts*, » deux études très importantes sur l'auteur des *Maux de la guerre* et de tant d'autres fines et » excellentes pages. Sa conférence si nourrie, donnée, cet hiver, au *Cercle artistique* d'Anvers » *(Lies artiste et écrivain)*, avait intéressé vivement un nombreux public pour qui les lettres de » l'artiste en voyage, lettres d'une naïveté si charmante, étaient une véritable révélation.

» Tous nos lecteurs ont pu apprécier la manière dont Lies envisageait la vie, la famille, » les amis, les beautés naturelles et les magnificences artistiques. Sa philosophie était douce, sa » foi simple, ses principes ceux de l'homme honnête dans toute l'acception du mot. Tel il se » montre dans ses lettres, tel nous l'avons connu. Tous, tant que nous sommes, nous aimons » Lies ; c'est à nous tous qu'il appartient d'assurer sa gloire. Déjà l'on cherche à écrire malhon- » nêtement son nom au-dessous de tableaux qu'il renierait et dont le catalogue de ses œuvres, » catalogue écrit de sa main, ne fait aucunement mention.

» A part quelques tableaux qu'il sera peut-être possible de retrouver, M. Emile Lefèvre a » décrit tout ce qui est sorti du pinceau de l'artiste ; son catalogue général sera certainement » chose précieuse.

» Qu'attend-il pour publier son travail, fruit de dix années de recherches ? Ne se sent-il pas » assez encouragé ? Les amis de Lies ne lui feront pas défaut ; ils sont moins nombreux que ses » admirateurs, mais il faudrait désespérer de l'art chez nous, si, de nos jours, on ne rendait pas » à l'artiste flamand la justice qui lui est due. »

*L'Art Moderne* donna, de moi, en Novembre 1885, une nouvelle étude de Lies. Les vues

---

(1) On ne saurait trouver aucune ressemblance entre les tableaux de Leys et de Lies, et cependant il y a eu des écrivains étrangers, trompés par les noms, qui, des deux peintres, n'en ont fait qu'un.

(Note du *Journal des B.-A.*)

de l'artiste, sur l'enseignement des Beaux-Arts, frappèrent bien des gens qui, depuis 1854, époque où Lies écrivit ces lignes remarquables, croyaient avoir inventé quelque chose, en cherchant à organiser le désordre là où l'ordre le plus parfait est indispensable.

Enfin, je lançai mon prospectus ; ce fut encore M. Ad. Siret qui, le premier, parla en faveur de Joseph Lies (N° 24 du *Journal des Beaux-Arts)* :

« Nous distribuons, avec le présent numéro, le prospectus du beau livre consacré par M. » Emile Lefèvre à Joseph Lies, un de nos maîtres-peintres enlevé à sa patrie et à son art alors » qu'il avait déjà donné à son nom un éclat qui renaît plus vif que jamais, grâce à la persévérante » étude que M. Lefèvre a faite de son modèle. Il est juste de le dire : l'œuvre de Lies était » disséminée ici et au loin ; c'est à peine si le public auquel il s'adressait, a retenu son nom ; » aucune monographie n'avait été publiée sur lui; il était mort et sa gloire se mourait lentement » dans cette indifférence qui caractérise notre époque pour les disparus. Et pourtant parmi les » maîtres du temps il fut un des plus originaux, des plus expressifs et, sans aucun doute, si à » l'époque où il parut, la scène n'avait pas été occupée par une personnalité artistique aussi » absorbante que celle de Leys, on peut dire que celui dont le nom, par une coïncidence bizarre, » ressemblait au sien, eut joui d'une part considérable de renommée. Aujourd'hui que la mort » et le temps ont parlé, le jugement s'oriente plus librement. C'est le moment choisi par M. » Lefèvre pour la publication d'une œuvre à laquelle toutes les sympathies arrivent avec un » empressement précurseur du succès dont elle est digne autant sous le rapport littéraire que » sous celui de l'exécution. »

Il me restait un devoir, c'était d'aider le nom de Joseph Lies à devenir populaire J'entrepris une tournée de conférences publiques (Anvers, Bruxelles *(Cercle Artistique)*, Malines, Liège, Marchienne-Monceau), et j'acquis la certitude que bientôt notre cher artiste flamand jouirait de la renommée qui lui est due.

Parler d'un homme grandi par ses propres mérites est une tâche toujours agréable. Le public est avide d'admiration et d'affection. Je m'en rendis compte bien vite ; aussi, dans ce cœur qui palpite à la vue et au récit du bien, je versai le trop plein de mon cœur.

Le lecteur ne sera pas indifférent aux joies de celui qui a tout cherché et tant trouvé. « S'il existe un sixième sens, dit Kotzebue, ce doit être le sens poétique et des arts. Il faut un sens particulier pour entendre le silence du sentiment. Un instant de jouissance du cœur vaut mieux que des heures de plaisir. »

Ainsi, quand de tels morts sont couchés dans la tombe,
En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe,
Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons ;
Chaque jour, pour eux seuls se levant plus fidèle,
La gloire, ombre toujours nouvelle,
Fait luire leur mémoire et redire leurs noms.

V. Hugo. *Les chants du crépuscule*. Hymne.





## CHAPITRE II.

# LA FAMILLE.

SOMMAIRE : Généalogie de Lies. — Mariage de ses parents. — Ses parents, ses frères et sœurs. — Correspondance, relations, voyages, tableaux. — La mère, centre de la famille. — Ses amis. — Tableaux : Eléonore et le Tasse. — Une Madone. — Portrait de famille. — Le convoi. — Au chateau de Ferrare. — Françoise de Rimini.



IL est toujours intéressant de connaître la souche de l'homme dont on veut étudier la vie, parce que la loi d'hérédité s'y montre quelquefois d'une façon bien singulière. Joseph Lies en hérita des qualités aimables et de légères imperfections de caractère qui ne nuisirent qu'à lui et à sa célébrité, au moment même où la gloire couronnait ses œuvres, de son vivant. Il fut modeste, inquiet, et parce qu'il fut modeste il souffrit.

Dès ces lignes, je comprends la nécessité d'affirmer des convictions nées de conversations multiples et contradictoires, aussi bien que de documents innombrables et authentiques. Que le lecteur impartial m'accorde le temps de lui présenter sous toutes ses facettes le diamant que j'ai taillé et il partagera mon opinion générale. « Je le supposerai assez semblable à moi (1) pour me » suivre sans trop de fatigue et cependant assez différent pour que j'aie du plaisir à le contredire » et que je mette quelque passion à le convaincre. »

Au surplus, je n'ai pas encore rencontré un seul homme qui ait adressé l'ombre d'un reproche à la mémoire de Lies. Suprême éloge! Suprême justice!

Le nom grandit quand l'homme tombe,

a dit V. Hugo; c'est ce qui arrive pour notre gracieux artiste.

A l'occasion du 81e anniversaire du grand poète, un album réunissant les témoignages d'admiration et de sympathie des littérateurs et des artistes de l'Europe entière, lui fut remis; j'y ai trouvé cette phrase de M. Gustave Lauka :

« L'immortalité a différents degrés; on ne peut pas lui assigner de limite définie. Celui qui » possède le cœur de tout le monde est au sommet de l'humanité. »

Lies est de ceux dont on peut écrire ces belles lignes; il possède le cœur de tout le monde.

(1) Eug. Fromentin. — *Nos Maîtres d'autrefois*. Introduction.

Je prendrai sa vie à l'époque connue la plus éloignée et, en rendant justice à ceux dont il descend, je montrerai que sa noblesse date de l'honnêteté des parents qui l'ont précédé dans cette vie de lutte et de travail incessant.

Lies, Pierre, arrière grand-père de Joseph, épousa Jeanne Van der Heyden. Il demeurait à Anvers, marché aux Souliers, comme cela résulte d'un testament fait par lui, le 4 Septembre 1742. Il eut 3 enfants : 1° Paul-Xavier, 2° Jeanne-Thérèse, 3° Jean-Ferdinand.

Lies, Jean Ferdinand, baptisé le 21 Décembre 1732, dans la cathédrale d'Anvers, apprit le métier de maréchal, qu'il exerçait dans sa maison, marché aux Souliers. Le 7 Octobre 1764, il épousa Anne-Catherine Coppens. En 1813, le 14 Avril, il mourut, laissant 3 enfants : 1° Maria, épouse Schellemans; 2° Jeanne, épouse Van Lamoen; 3° Henri.

Lies, Henri, fut baptisé, dans la cathédrale, le 12 Septembre 1773. Il apprit le métier de son père, et, le 29 Septembre 1813, il épousa Marie-Catherine-Josèphe Van Grimbergen, fille de Charles-Joseph, lapidaire, et de Marie-Jeanne-Josephe Heyliger. Son acte de mariage constate que les parents du fiancé étaient décédés.

Henri mourut subitement en 1834; sa veuve le suivit dans la tombe, en 1862, laissant cinq enfants :

1° Marie-Catherine (1818-1858) épouse de Vincenzo-Costantino de Reggio (Italie), mourut à Odessa, à la suite de couches;

2° Chrétien-Henri (1819-1875) mourut à Bruxelles d'un anthrax; le médecin le soignait pour une autre maladie!

3° Joseph-Henri-Hubert naquit à Anvers, marché aux Souliers, le 14 Juin 1821 et mourut à Anvers, 19, rue de la Station (aujourd'hui rue Leys), le 3 Janvier 1865;

4° Jeanne (1822-1871) mourut à Bruxelles, des suites d'un coup de crosse de fusil, qu'un soldat brutal lui donna lors de l'exposition du corps de Léopold I, au palais de Bruxelles;

5° Louis (1823-1877) mourut de la rupture d'un anévrisme à Comblain-le-Pont, où il était allé passer quinze jours de villégiature. Il faisait partie, comme comptable, de la maison De Naeyer et C°, fabricants de papier, quai au Foin, n° 21, Bruxelles.

Lies, Chrétien-Henri (1819-1875) épousa Louise de Jardin, née en 1821. D'abord négociant en houblons à Anvers, il devint directeur de la papeterie De Naeyer et C° à Crainhem près Saventhem. Il eut 6 enfants :

1° Henri (Anvers 1850); 2° Maria (1851) épouse Kennedy Anet, pasteur évangélique; 3° Georges (Anvers 1854), négociant à Bruxelles; 4° Gabrielle (1855); 5° Bertha (Anvers 1858 — Bruxelles 1872); 6° Charlotte (Bruxelles 1863).

* * *

J'ai trouvé une pièce assez curieuse, d'une certaine harmonie, en vers flamands, mais dont la longueur semble fastidieuse en français ; afin de montrer les goûts littéraires du temps et de faire ressortir quelques points concernant la famille même dont il s'agit, j'en donne une portion :

« A L'OCCASION DU MARIAGE DE MONSIEUR HENRI LIES ET DE MADEMOISELLE » MARIE-CATHERINE-JOSÈPHE VAN GRIMBERGEN, UNIS *à Anvers, le* 5 *Octobre* 1813.

» Quoique le paganisme fut aveugle, il ne frappait pas l'esprit aveuglement ; de la fable » naissait la vérité ; de l'obscurité, l'éclatante lumière.

» La morale sortait de la fiction.

» Les poètes racontent que, pour récompenser les victoires de Cadmus sur les bêtes féroces » et les monstres, Jupiter lui donna la vierge Concordia d'une beauté sans égale.

» Les dieux, au grand complet, s'assirent à la table du festin nuptial ; chacun d'eux offrit un » riche présent au jeune couple.

» Minerve donna la robe nuptiale et un voile tissu d'or et d'argent ; Mercure, une lyre aux » sons agréables ; Bacchus, du vin, breuvage des dieux. Le noir Vulcain sortit de sa forge et » présenta un anneau forgé de ses mains. Cérès vint avec du froment et des fruits, Cybèle avec » des instruments de musique : des cymbales, une harpe et des flûtes. Apollon, accompagné des » Muses, chanta l'hymne nuptial renfermant l'éloge de Cadmus et de Concordia ainsi que les » vœux de bonheur en faveur des fiancés. »

Ici, l'auteur se demande s'il lui est permis de passer au christianisme, et d'expliquer la vraisemblance et la moralité de cette fable. Il ne voit, dans la personne de Cadmus et de Concordia, que les deux fiancés, si chers l'un à l'autre, qu'ils vont devenir *un* par l'amour et le mariage. « La » fiancée a nom *Concordia Grimbergen* ».

« Notre vrai Dieu, des hautes régions célestes, semble faire descendre sur eux ses bénédictions.

» Les dons de l'aveugle paganisme montrent l'excellence et la valeur du mariage chrétien.

» Le *voile* de Minerve dit que les époux doivent vivre vertueusement ; la *robe nuptiale* les » orne comme la vertu embellit l'état de mariage.

» La *lyre* de Mercure parle de l'union de tous les actes des époux. Union difficile ! Souvent » on vit les pleurs succéder aux joies du début. *Se marier c'est se garder*, dit l'adage. Oui, » souvent se marier c'est se repentir. Il est difficile aux époux de savoir gouverner leurs cinq sens.

» Le *vin* de Bacchus rappelle l'eau que Jésus changea en vin. Que Jésus les visite et bientôt » ils goûteront le vin de la joie et de la prospérité. Le mariage est rempli de soucis, mais Jésus » embellit tout.

» L'*anneau* de Vulcain, cercle sans fin, est comme la fidélité et l'amour du mariage. Dieu » sortît la femme du côté d'Adam ; elle doit rester près du cœur de son époux. Le seigneur Jésus » a prouvé, à son église, tout son amour en versant son sang et en mourant pour elle.

» Le *froment* et les *fruits* de Cérès parlent de la nécessité des occupations. Il faut que le » marteau retentisse jusqu'à ce que, sur les vieux jours, tous les moutons soient rentrés à la » bergerie. *Le patron Lies est forgeron* et laborieux, ce dont sa petite femme ne devra jamais se » plaindre. Son métier prospèrera de plus en plus si, avec lui, elle met la main à l'ouvrage.

» Les *instruments* de Cybèle indiquent quelle sera la joie du ménage, quand le lit nuptial » s'enrichira d'enfants. Dieu veuille que le premier soit un fils et qu'au caractère du père, il ajoute » les vertus de la mère.

» Si Apollon termina la fête par des chants joyeux, cela me trace mon devoir ; je souhaite, » aux époux, un bonheur durable.

» Bonheur ! au nom de votre vertueux *grand père*, de *vos parents*, de *vos frères* et *sœurs !*

» Bonheur ! au nom des amis du mari, des amis de la mariée et de tout le monde !

» Bonheur ! en mon nom ! Que Dieu vous donne vertu, joie véritable et existence humaine !

» Vivez, couple béni, vivez longtemps sans chagrin, jusqu'à ce que vous voyez les petits- » enfants de vos enfants. Vivez heureux, jusqu'à l'âge des cheveux gris. Que cette fête se change » un jour en noce d'argent et même en noce d'or !

» Ah ! vivez la loi de Jésus, pour qu'après votre mort vous puissiez vivre de la vie éternelle » et revoir vos amis dans le royaume des cieux. Amen ! »

Ce long factum est suivi de 5 couplets à refrain où la vie éternelle prend la plus grande place. Ce retour aux idées religieuses n'empêche en aucune façon une incursion sur le terrain des libertés gauloises, témoin ce couplet :

« Voyez les frères et les sœurs de ce couple, joindre à notre joie leurs vœux sincères pour » souhaiter un petit pendant l'année. »

C'est ainsi que, dans cet épithalame qu'on ne refera plus, et qu'on ne donnera point comme modèle de logique à aucun élève de philosophie, l'auteur mêla le profane au sacré. Le blâmera-t-on d'avoir sacrifié aux goûts du temps ? Nullement, d'autant plus que, il le dit lui-même, « le tout a » été fait et offert par amitié par un neveu, C. J. Michielsens ».

Le père de Joseph Lies était un homme intelligent, travailleur et parfaitement honnête, mais les charges et la famille l'accablèrent trop tôt ; à ses grands éclats de gaîté, succédaient de profonds découragements. Parmi ses amis, il continuait à jouir d'une réputation excellente, restant jeune de caractère et chaud de cœur. Un jour, en face de la maison où il demeurait alors, place Verte, à l'endroit même où l'on ouvrit la rue Nationale, il construisit un moulin à redresser les bossus. Ses amis, déguisés en musiciens ou en garçons meuniers, passaient, par la merveilleuse machine, d'autres amis tout contrefaits, qui bientôt sortaient de l'engrenage la taille élancée et l'air joyeux.

La mère vécut jusqu'à l'âge de 74 ans. D'une grande activité, elle se distinguait des femmes de son rang par des goûts qui l'obligèrent à faire donner, à tous ses enfants, une instruction soignée; tous auraient fait honneur aux parents les plus recommandables. Le 27 Mars 1860, Joseph écrit d'Italie, à sa famille, une lettre où je lis les mots suivants, après une visite : « c'est » une bonne et brave femme, mais elle ressemble un peu à une cantinière. Oui, *Respectable,* » (*Eerweerdige*), elle a à peu près votre âge, mais quand je pense comme vous êtes toujours » propre et soignée, cela me fait vraiment plaisir et j'en suis fier. »

De bonne heure, les enfants furent utilisés dans le *petit-ménage* (expression de Joseph) et dans le petit commerce de quincaillerie que la veuve laborieuse continua.

J'ai parlé des parents de l'artiste, parce qu'il tient de l'un et de l'autre. De là, cet excès de conscience qui l'agite quand une résolution est à prendre, et ce trouble qui l'inquiète à la pensée d'une gêne même imaginaire. Il a la constante préoccupation du bien-être des siens.

Les enfants Lies, appréciant beaucoup les habitudes affectueuses de leur mère, s'appelaient, entre eux « mes enfants ». Dans ce milieu joyeux, régnait une certaine liberté; les enfants appelaient leur mère: *Mensch* (Bonne femme) ou *Menschken* (petite bonne femme) ou *Eerweerdige* (Respectable) ou bien *Respectable veuve.*

Quand elle mourut, le 27 Avril 1862, il lui restait quatre enfants : Henri, Joseph, Jeanne et Louis.



M. D. Dansaert de Bruxelles, président de l'Ecole professionnelle de jeunes filles et de la Société protectrice de l'enfance, m'a dit avoir été très lié avec les trois frères Lies. Ses goûts le portèrent toujours vers les beaux-arts; il possède aujourd'hui une des plus belles galeries de peinture de Bruxelles.

« Lié avec Louis de Naeyer, l'intelligent directeur de l'usine de Willebroeck, je contractai des » relations d'amitié avec Louis Lies, caissier et homme de confiance de de Naeyer. Louis était » grand admirateur du talent de son frère. Il possédait un grand fond de philosophie ; c'était » un cœur excellent et un homme instruit.

» Henri, également attaché à la maison de Naeyer, excellent homme, avait un caractère bien » plus ouvert au bon côté des choses.

» Joseph Lies, grand artiste, était aussi un grand penseur, un grand savant. D'une nature » foncièrement honnête, il jugeait les choses conformément à l'équité et à la justice, et, plaçant » la raison au sommet de tout, il n'admettait que ce qu'il pouvait comprendre. »

Maria, l'aînée de la famille, fut une espèce de petite mère pour les plus jeunes qui l'appelaient *Mimie*. Elle était très jolie.

Joseph et Louis s'aimaient d'une amitié toute particulière. Ils étudièrent en commun l'italien, que Joseph parlait assez bien, ainsi que l'anglais et l'allemand.

Louis était un esprit excellent, d'une bonne instruction, d'une amitié sûre et délicate. C'est à lui que, dans son voyage en Italie, Joseph adressait ses lettres à Bruxelles. Louis les dirigeait, lecture faite, sur Anvers où il avait conservé l'habitude de venir tous les samedis.

Maria et Jeanne (Mimie et Jeannette) avaient un talent tout particulier pour laver les dentelles; à la mort de Joseph, Jeannette enseignait cet art à une demoiselle Aulit qui demeura quelque temps avec elle. Devenues sincères amies, elles ne se quittèrent qu'à la mort de Madame Lies. Céline Aulit mourut avant Jeanne Lies.

En famille, on pratiquait un *petit français* mélangé de flamand, pour rester à la portée de la mère qui ne parlait pas la langue française couramment.

Joseph avait un remarquable talent de conteur; c'était un plaisir pour tous de l'entendre.

L'éducation intime et les sentiments de famille des enfants Lies se montrent bien dans la correspondance de ceux qui, ayant quitté Anvers, demeurent en relations fréquentes avec le foyer maternel.

Les extraits suivants sont détachés de lettres adressées à Madame veuve Lies, rue des Douze Mois à Anvers.

Maria est mariée depuis peu à Costantino.

*Cologne*, 18 *Mai* 1847 :

« Seuls en diligence, de Liège à Aix-la-Chapelle, nous ne faisions que courir de droite à » gauche, en jetant des expressions d'admiration sur ce que nous voyions. Enfin, je ne formais » qu'un souhait: c'est qu'un jour vous pussiez tous faire ce voyage, surtout maman qui aime tant » admirer les beautés de la nature. »

*Vienne*, 25 *Mai* 1847:

Récit des merveilles entrevues.

« A Ratisbone, nous avons eu de nouveau les bateaux à vapeur, sur le Danube, dont les » bords sont encore bien beaux mais plus sauvages. Sur le sommet des rochers se trouvent » plusieurs beaux couvents. Ah! que je souhaite qu'un jour Joseph puisse faire ce voyage, si vous » ne pouvez le faire tous! »

*Odessa*, 13 *Juin* 1847 :

Arrivés après 31 jours de voyage!

Très longue lettre où il est question de M. Bauck (1).

M. Van Put avait recommandé V. Costantino à M. Raffalowich, banquier. Maria enverra à *Jeannette*, sa sœur, des fleurs sauvages pour sa collection.

(1) *Catalogue général*. Tableau inconnu.

*Odessa*, 26 *Novembre* 1847 :

Maria envoie à sa mère une paire de pantouffles brodées par elle. « Je vois avec plaisir, dit-
» elle, que Joseph a beaucoup de succès et que vous êtes tous contents. » Plus loin : « Joseph
» écrit vraiment bien l'italien. »

Elle se soucie peu du théâtre : « Nous aimons passer nos soirées chez nous. Nous sommes
» heureux, contents de notre sort présent. » Quelques fêtes ont lieu, ils y vont ; elle parle de la *Polka*, de la *Mazurka*, danses toutes nouvelles.

Costantino écrit, au bas de la lettre : « Jef, salut ! Je suis bien content de ton succès (1). »

*Odessa*, 29 *Décembre* 1847, lettre adressée à Mme Ve Lies, *Rue du Ciel.*

Par M. Léon Raffalowich, Maria envoie différents petits cadeaux, à sa mère et à Jeannette, entre autres « un objet circassien tout national. »

*Odessa*, 10 *Mai* 1848 :

M. Raffalowich aurait bien voulu avoir son portrait fait par Joseph. « Il se rappelle avec
» plaisir les soirées qu'il a passées à l'atelier de Joseph. » Il trouve Jeannette une charmante personne.

*Odessa*, 20 *Mars* 1848 :

« Toute mon ancienne gaîté de caractère m'est revenue. »

*Odessa*, 20 *Août* 1848 :

« Ecrivez-moi tous. Que maman y ajoute sa phrase flamande. » Costantino écrit ce post-scriptum : « Maman, quelques passages de chronique ». Il explique à Louis ce que ce dernier aurait à faire, s'il se décidait à partir pour Odessa (2).

*Odessa*, 20 *Octobre* 1848 :

Maria dit son bonheur d'avoir reçu une lettre en flamand de sa mère ; elle console celle-ci du départ prochain de Louis.

*Odessa*, 15 *Décembre* 1848 :

« Votre lettre, comme toujours, nous a fait beaucoup de plaisir, surtout l'article concernant
» Joseph. Comme nous sommes heureux de son succès ! Lorsque j'ai lu ce passage de la lettre à
» Vincenzo, il a pleuré de joie. Comme maman doit être contente et fière d'être enfin la mère
» d'un grand artiste ! » Maria dit encore : « Le détail des fêtes de Bruxelles me plaît. Ah ! mon
» pays, de tes belles fêtes je garde un touchant souvenir. »

*Odessa*, 1r *Janvier* 1849 :

« A Joseph, continuation dans le bon succès qu'il vient d'avoir dans le courant de l'année
» passée. Qu'il se trouve sur la liste de nos artistes les plus renommés ! »

*Odessa*, 13 *Février* 1849 :

Costantino ouvre un crédit de 400 fr. à Louis, pour son voyage.

*Odessa*, 28 *Mai* 1849 :

« M. X. s'est fait baptiser catholique. Vincenzo et moi nous avons été parrain et marraine.
» Ne rien dire ! Chez les juifs, changer de religion est une grande honte. » — « Vous me
» demandez ce que vous pourriez donner aux enfants R. Pour la fille aînée : un joli livre,
» l'*Emblème des fleurs*.

(1) Jef, abréviatif de Joseph.

(2) Louis partit ; son beau-frère en eut le plus grand soin et lui procura une belle situation.

*Odessa*, 30 *Avril* 1849 :

« L'épître poétique de Joseph m'a fait beaucoup de plaisir. Je regrette seulement que le » voyage qu'il a fait les yeux fermés, ne puisse se faire en réalité. Mais, patience, cela viendra ; » notre consolation est que, quoique éloignés les uns des autres, nous nous savons mutuellement » heureux. »

Maria parle de ses travaux, de leurs promenades et des visites qu'ils font et reçoivent. « J'ai » une correspondance très suivie avec l'Italie, avec ma belle-mère et mes belles-sœurs ; il faudra » bientôt que je prenne un commis. » Elle espère voir sous peu Louis arriver.

*Odessa*, 20 *Mai* 1849 :

« J'ai encore une demande à vous faire. Ceci s'adresse particulièrement à Joseph. Je voudrais » qu'il me peignit une jolie *madone* pour mettre dans ma chambre à coucher. Ce serait une » grande satisfaction pour moi que d'adorer la mère de Dieu dans l'œuvre de mon frère. Je l'en » l'aimerai davantage, si c'est possible. Il aura tout le temps de faire ce tableau pendant ses » moments de loisir avant le départ de Louis. »

*Odessa*, 19 *Octobre* 1849 :

« J'ai lu avec plaisir la lettre de M. Eekhout (1) ; c'est vraiment un homme extraordinaire » pour son âge. Dites-lui de ma part que bientôt je lui répondrai. » P. S. de Costantino : « Joseph, envoyez-moi un extrait du journal où l'on parle de vous. A vrai dire, je suis bien » content de votre réussite. »

*Odessa*, 14 *Novembre* 1849 :

« Pour Joseph, son avenir et sa réputation sont faits. » — « Que Joseph finisse ma Madone » et, si c'est possible, que Louis m'apporte une lithographie de son Christophe Colomb. »

*Odessa*, 21 *Décembre* 1849 :

« Enfin, nous voici à la fin de la fatale année 1849. Il faut espérer qu'avec elle vont finir » toutes les calamités et que l'autre moitié du siècle sera meilleure. » — « Faites parvenir ma » lettre à Papa Eekhout. »

Maria se montre très préoccupée des détails de sa toilette ; elle y revient souvent.

*Odessa*, 23 *Janvier* 1850 :

« Je vous félicite, ma chère maman, sur le grand évènement qui vient d'arriver dans notre » famille (2). Vous avez une nouvelle fille et bien charmante, à ce qu'il paraît. J'en suis contente, » pour vous surtout, puisqu'ils demeurent dans votre voisinage. De cette manière, vous ne sentirez » pas tant le départ de Louis. »

Ce gentil Louis, la joie de la famille, a enfin quitté Anvers. Le 10 Mars 1850, il écrit à sa mère, n° 5, rue du Ciel, chaussée de Berchem. A Berlin, contre son attente, il ne trouve pas de lettre à la poste ! « Si seulement j'avais quelques mots disant que vous êtes tous bien portants ! » Cela m'aurait fait tant de plaisir ! — Pourquoi Joseph ne m'a-t-il pas écrit ? Il me l'avait » promis avant mon départ. »

Un P. S. de la lettre dit : « Je ne suis plus triste. — Ne pas lire la partie barrée de ma lettre... » Hourra ! Je viens de la poste. J'ai la lettre de Joseph. Merci, merci des bonnes nouvelles que tu » me donnes. Je suis content, je partirai le cœur joyeux. J'ai de vos nouvelles, puis le ciel est

---

(1) *Catalogue général*. M. Eekhout était père de Mme Bruno chez qui M. Siret vit une ébauche d'un *Embarquement*.

(2) Mariage d'Henri.

» beau, un beau soleil de printemps. Tout cela me rend le cœur content ; j'irais jusqu'au bout du » monde.

» Adieu, *Menschken*, adieu, mes enfants. J'espère vous annoncer ma bonne arrivée.

» Mille remercîments à ma tante Milo (?) pour toutes les bontés qu'elle a eues pour maman. » J'espère pouvoir, un jour, lui dire de vive voix combien je lui suis reconnaissant. »

« LOUIS. »

*Odessa*, 13/25 *Mars* 1850 :

« Menschken-lief en kinderen,

» Arrivé ! Arrivé ! Hier matin, j'ai fait mon entrée à Odessa. J'ai revu Maria et Vincenzo. » Oh ! comme j'ai été content de les revoir. Après avoir erré, pendant quinze jours à trois » semaines, dans les pays étrangers, j'ai été si heureux de rencontrer enfin quelqu'un de la » famille ! J'ai trouvé Maria peu changée, heureuse et contente. » Suivent des détails spirituellement racontés.

« LOUIS. »

*Odessa*, 3/15 *Juin* 1850:

Maria félicite sa mère devenue grand'mère. « Je suis très contente du frère Joseph. Il » s'acquitte très bien de ses fonctions de secrétaire. La seule chose que j'aie à lui demander, c'est » qu'à la première occasion, il m'envoie ma madone, qu'il me la fasse avec le petit enfant Jésus. » Elle dit son bonheur de l'arrivée de Louis; elle a reçu les cadeaux et toutes les lettres. « Je me » réserve un jour pour répondre et remercier chacun en particulier. »

*Odessa*, 15 *Juin* 1850:

De Louis: « J'ai souvent entendu parler de certains pick-pockets qui, après avoir vidé les » poches de l'un ou de l'autre, se mettent à crier au voleur, dans l'espoir de détourner les soup- » çons. Eh bien, Joseph me semble employer la même tactique que ces honorables industriels. Il » est resté pendant plusieurs mois sans nous écrire et, après, il croit se tirer d'affaire en me » renvoyant les reproches que je lui fais ; de plus, menaces, exploits d'huissier, etc.! Cela est » très facile, mais ce n'est pas juste. Une simple addition suffirait pour le prouver. Mais je ne » veux pas prolonger cette discussion qui, du reste, ne vient que d'un malentendu et qui ne » paraît me prouver qu'une chose : le grand désir que nous avons tous de faire disparaître autant » que possible la distance qui nous sépare. »

« Les lettres de Jos (1) sont de véritables feuilletons, bien écrits, bien pensés, pleins d'esprit » et de verve. J'ai eu, un moment, l'idée de les envoyer au journal d'Odessa, pour remplacer » les misérables tartines qu'il met quelquefois au bas de son carré de papier. Elles nous ont bien » réjoui le cœur (les lettres, pas les tartines du journal), bien fait rire et aussi fait verser quelques » larmes en apprenant la mort de notre vieux Jean.

» Il paraît que je ne vous ai pas donné assez de détails. Je vais tâcher de réparer mon » erreur, prendre ma plus belle plume, ma meilleure encre, changer, comme dit Jos, mon encrier » en palette, et, si mes tableaux ne vous paraissent pas, pour l'effet, des Mieris et des Rembrandt, » c'est, croyez-le bien, faute de talent et non de bonne volonté. »

Vers la fin de la lettre : « Eh bien, Mensch, êtes vous contente maintenant ? Ai-je donné » assez de détails ? Il me reste à peine assez de place pour vous dire quelques mots de vous, pour » vous dire avec quel plaisir nous avons appris que vous avez repris vos bonnes promenades à » l'*Harmonie* et à la *Zoologie* (2).

(1) Abréviatif de Josephus, Joseph.

(2) Sociétés particulières d'Anvers où l'on paie une rétribution annuelle ; ce détail prouve que la famille Lies jouissait d'une certaine aisance.

» Vous allez quelquefois avec les H. Bravo ! c'est une bonne société. Mes compliments à » cette aimable famille.

» Et Jos, comment va-t-il? Comme il vend bien ses tableaux ! Dieu veuille que cela continue » ainsi. J'ai vu, l'autre jour, dans l'*Indépendance*, que, dans la *Revue de Belgique*, il y a une » gravure d'après un de ses tableaux « *Le Convoi* ». Quel est ce tableau ? Je ne le connais pas (1). » Ne manquez pas, à l'occasion, de nous envoyer la lithographie du Christophe Colomb (2) et » l'autre. Elles serviraient de pendants au portrait de l'artiste (3) qui est dans notre salon.

« LOUIS. »

*Odessa*, 12 *Juillet* 1850 :

Louis parle d'une gravure : *Eléonore et Le Tasse au château de Ferrare*, d'après un tableau peint par Lies (4).

*Odessa*, 19 *Septembre* 1850 :

Louis annonce que le petit enfant tant attendu n'a pas vécu ! « Adieu, Menschken, adieu, » mes enfants, c'est la première fois que je viens vous attrister par de mauvaises nouvelles. Il est à » espérer que ce sera la dernière, aussi longtemps que je serai dans ce pays. Mille baisers. — LOUIS. »

P. S. « La Marietta est aussi bien portante qu'il est possible de l'être. »

D'autres correspondances ayant trait à Christophe Colomb, à Jeanne d'Arc ; on les trouvera plus loin. En tout, les sentiments les plus fraternels se font jour.

*Odessa*, 20 *Décembre*, 1er *Janvier* 1851 :

De Louis : « Menschken-lief ! — Au moment où je vous écris, vous aurez probablement déjà » reçu les souhaits de Jos, Henri, Jeannette, Louise, de tous vos amis et connaissances, et, pour » la première fois, je n'aurai pas été là pour joindre ma voix à celle des autres. J'ai beau crier de » toutes mes forces *Geluk en Zegen !* (5) dans l'espoir que le vent, un nuage, un oiseau qui passe » recueilleront ces paroles, pour vous les porter en un instant et les faire retentir dans notre salon » en même temps que les souhaits de mes frères et sœurs... etc.

» Je n'ai jamais eu, et je n'aurai jamais qu'un seul désir : c'est de vous voir heureuse, aussi » heureuse qu'il est possible de l'être sur terre et, si je désire quelque chose de plus, c'est de » pouvoir contribuer à ce bonheur et reconnaître ainsi ce que vous avez fait pour moi, pour nous » tous ! Reconnaître tant de bonté, d'amour, de sacrifice pour vos enfants. »

---

(1) *Le Convoi* a été gravé par Ch. Billoin. Le catalogue autographe de Lies ne fait pas mention de ce tableau ; je n'ai pu le découvrir.

(2) Lithographie de Schubert.

(3) Ce portrait n'est probablement pas revenu en Belgique ; mes recherches à Odessa ont été inutiles.

(4) *Catalogue général.*

ELÉONORE ET LE TASSE

H. 0,463 L. 37 (1)

Le Tasse, tête nue, justeaucorps de velours noir, est assis au pied d'une tour du 13e siècle. Grand col blanc rabattu.

Eléonore est également assise ; sa tête s'incline sur celle de ses mains qui touche l'épaule de son amant. Ce dernier la regarde tendrement. Jupe de satin de soie blanche, vêtement foncé avec revers de teinte plus légère. Le haut de la robe est échancré ; broderie. Grand voile blanc. La chevelure est emprisonnée dans un écran orné de perles.

Le groupe est au bord d'une terrasse qui domine la vallée où serpente un cours d'eau. Dans la plaine, des arbres et la silhouette d'un château en ruine. C'est l'heure du crépuscule. Grand effet de soleil. Les mains, toutes visibles, sont parfaitement faites.

(1) Mention : Le Tasse et la princesse Eléonore au château de Ferrare, peint par Lies 1847. Gravé par Cornillet. Publié (Paris) par Jeannin, place du Louvre. — Londres, Publ. 15 Octobre 1846, by E. Gambart, Junin & Cie, 25, Bernersstreet Oxfordstreet. Imprimée par Chardon Jne.

(5) Bonheur et Paix !

Louis envoie à sa mère « quelque chose qu'il voudrait pouvoir allonger d'un zéro. »

« Je fais une masse de souhaits à la famille, à *notre Rubens*, auquel je souhaite, pour » beaucoup de raisons, un succès monstre à l'Exposition de 1851. »

P. S. « Je n'ai pu trouver de papier sur Anvers. Je suis donc obligé de vous envoyer une » traite de £ 24 sur Londres. Cela doit faire de 608 à 610 fr. n° 17589, sur G. D. Raffalovich » & C°, à Londres. »

*Odessa*, 15/27 *Août* 1851 :

De Louis : — « J'ai vu avec regret que notre héritage n'est pas aussi rond qu'il était permis » de l'espérer. Enfin 8 à 9000 fr., c'est toujours bon à prendre. Cela suffira, je pense, chère » Menschken, à vous mettre et à vous tenir tout à fait à flot. J'attends avec impatience le résultat » du partage, pour savoir combien vous avez eu en argent et quelle est l'importance de nos terres. » — Laissez-moi vous dire combien je me sens le cœur réjoui, à chaque lettre, quand je vois » comme vous vivez heureux et contents. — Chaque fois qu'arrive l'*Indépendance*, je tombe » dessus et je cherche l'article *beaux-arts*, pour voir s'il n'y a rien. D'après ce journal, nos » artistes brilleront au-dessus de tout, et je suis sûr que notre ami Jos aura sa part de gloire. »

*Odessa*, 9/21 *Décembre* 1851 :

De Louis : « Toutes les nouvelles que contient votre lettre nous ont été bien agréables. Vente » des tableaux de Joseph, etc., etc. Léon R., qui partira d'ici à la fin de l'année, vous apportera » deux magnifiques coussins pour le sopha sur lequel vous vous dorlotez depuis quelque temps. »

*Odessa*, 11 *Août* 1852 :

De Louis : — « Léon R. vient d'arriver. Il m'a fait de grands éloges de Jos, auquel il est » très attaché : « *c'est un charmant, bon, excellent*, etc., etc., *garçon !* » Si toutes les jolies » femmes pensent de même, tu dois être un heureux coquin. »

*Odessa*, 22 *Octobre* 1852 :

De Maria à sa mère. — « Avec quel plaisir je vois que le petit Henri est une grande distrac- » tion pour vous ! Je le comprends, d'autant plus que vous aimez tant les petits enfants.

» Ah ! pourquoi Odessa est-il si loin d'Anvers ? Ce n'est pas vous, ma chère maman, à qui il » faudrait le courage de venir, mais ce serait bien moi qui volerais vers vous. Espérons que ce » jour tant désiré viendra.

» J'ai vu avec plaisir le succès à l'exposition de Joseph. J'espère qu'il aura vendu ses deux » tableaux et reçu une masse de commandes. Il me paraît que les journaux ne le traitent pas tout » à fait bien, car j'ai vu un article à son égard, dans l'*Indépendance belge*, qui ne lui est pas » trop favorable. J'espère que le public avait une toute autre opinion (1). Ecrivez-nous cela » bientôt. »

Par un petit mot, en italien, adressé à Joseph, elle réclame *la Madona tanta desiderata*. Elle désire que l'artiste prenne le petit Henri, son neveu, pour modèle de l'enfant Jésus. Cela lui ferait un bien grand plaisir.

*Odessa*, 22 *Octobre* 1852 :

De Louis : — Il parle du théâtre italien d'Anvers. Jos a l'abonnement à très bon compte. Il paie 50 fr. pour 12 représentations. « La troupe est passable mais le répertoire peu varié. » C'est aujourd'hui Verdi ; demain Verdi ; et Verdi toujours. » « Nous avons été heureux de » vous savoir tous joyeux et en bonne santé, et d'apprendre que le *stieltje* de notre artiste, » membre de plusieurs sociétés savantes, va bien. »

Ce brave Louis se montre véritable anversois calculateur dans la lettre suivante :

(1) Jamais l'*Indépendance belge* ne parla bien de Lies, si ce n'est à propos de l'*Embarquement*.

*Odessa*, 28 *Octobre* 1852 :

« Jef, mon ami, je vois avec plaisir que tu vends bien. Ceci me porte à me ranger du côté de » Henri et à t'engager à hausser le prix de tes tableaux. Règle générale : en commerce (tu diras que » ce n'est pas ton affaire), quand une marchandise est recherchée, elle se vend plus cher et les » détenteurs augmentent leurs prétentions. Donc, il me semble que, quoique tu ne sois pas » négociant, et que tes tableaux ne soient pas une marchandise, tu pourrais en faire autant. »

A chaque lettre, il éprouve le désir de voir les tableaux de Joseph. « Je n'ai pas même pour » me consoler un tableau de maître, une bonne gravure pour reposer mes regards. Dans ces pays » barbares, il n'y a que de mauvaises lithographies à deux sous. — Je voudrais savoir comment » sont ces paysages à figure dont Henri me parle. Que Jos me fasse de cela un petit dessin. Je ne » demande pas un dessin achevé. C'est une fantaisie que j'ai, et comme je n'en ai pas beaucoup, » Jef, mon ami, vous la contenterez. »

La lettre adressée à M. J. C. Van Put, avec prière de la faire remettre à l'atelier de Joseph, chez M. Breedenzaedt, sellier, au coin de la rue de l'Hôpital et des Tanneurs.

*Odessa*, 17-29 *Novembre* 1852 :

De Louis : Il annonce son départ d'Odessa pour Berdiansk, petite ville de la mer d'Azof, à quelque distance d'Odessa. Il va prendre la direction du bureau d'une des principales maisons de commerce M. P. Première année : 3600 fr. plus la nourriture et le logement. Il a accepté sur les conseils de M. Raffalovich. « Plus avec Mimie ! » s'écrie-t-il. Il envoie une petite carte avec le tracé du bateau à vapeur.

En 1855, Maria souhaite encore la fête à sa mère.

En 1856, 17 Mai, elle demande à qui est échu le tableau de Jos.

En 1857, elle s'occupe beaucoup de l'Exposition de l'artiste à Bruxelles. Le 18 Décembre : « La lettre d'Henri m'a fait bien plaisir, surtout qu'elle m'apprend le bon succès de Joseph. J'attends » avec impatience la bonne nouvelle qu'Henri me promet, c'est-à-dire sa décoration, car j'espère » que cette fois-ci, ce ne sera pas un vain espoir. » Lies fut décoré en 1858.

Des jours de tristesse se préparent ; Maria, toute à la joie d'être mère, écrit les lettres les plus douces et les plus confiantes. Elle semble avoir acheté son bonheur par mille précautions, mais elle succombe dans cette nouvelle épreuve.

Costantino écrit d'Odessa, le 14-28 Mars 1858 : « Très cher Joseph. Dans ma désolation » et ma douleur sans bornes, je viens accomplir un devoir auprès de vous. Le 10 du courant » Maria.... Vingt heures après elle a rendu sa belle âme au Tout-Puissant, munie des secours de » notre religion.

» Ainsi, tu le vois, mon très chèr ami, j'ai perdu mon épouse, ma plus chère amie, mon » conseiller, l'ornement de ma maison, enfin mon tout. »

Il réclame à Joseph un portrait de Maria, fait par lui et donne les instructions pour l'expédition.

» Soumettez, à maman, cette triste nouvelle avec beaucoup de précautions, et dites lui que » je suis toujours son dévoué beau-fils et, vous autres, recevez cette poignée de main que vous » connaissez et croyez-moi toujours votre Beau-Frère,

COSTANTINO.

Ce bon cœur souffre profondément. Il tombe malade de douleur. Le 11-23 Avril, il écrit à sa belle-mère qu'il entre en convalescence. En la priant de dire à Joseph, Louis, Henri que leurs lettres lui sont arrivées, il ajoute : « les lettres me parlent de ma chérie, de ma bien aimée *Maria*, » de mon unique trésor, qui m'est toujours présente.

» Chère maman, je suis votre inaliérable V. Costantino. »

On verra comment Costantino fut fidèle à l'amitié qu'il avait vouée à sa famille d'Anvers. Lors de son voyage en Italie, en 1859, Joseph entretient une correspondance avec lui. Son grand désir est d'aller faire une visite à la mère de Costantino, laquelle habite Reggion, mais c'est bien long et coûteux. Le beau-frère insiste ; il envoie mille francs à l'artiste qui, dès ce moment, ne peut reculer. De là quelques lettres affectueuses.

En 1860, Costantino fait un cadeau d'argent à la *bonne maman* Lies ; il se dit inconsolable.

Si cette union est l'œuvre de la mère de famille vénérée et chérie des siens, cette femme a droit aux respects de tous. La correspondance, dont je viens de donner des extraits nombreux, prouve que la délicatesse de notre artiste n'était pas chose exceptionnelle dans la famille. Au milieu de ses enfants, désireux de travailler à son bonheur, la mère est consolée de ses épreuves. Cette distinction, cette délicatesse de sentiments filiaux ne contribua pas peu à mettre Joseph Lies aux prises avec les plus grandes difficultés artistiques, c'est-à-dire l'expression fine des affections. Sa mère aimait les *petits enfants*, il fit comme elle et l'on peut dire que ses meilleures œuvres sont celles où il chanta l'enfance, la jeunesse, l'amour vrai et l'affection maternelle.

Tous ses amis disent ses belles qualités. Que de témoignages sincères, enthousiastes, je reçus d'aimables inconnus près desquels le nom de Lies me créa de précieuses sympathies.

*Paris*, 19 *Septembre* 1885.

Je ne puis que vous féliciter, Monsieur, d'avoir entrepris le travail dont vous me parlez au sujet de notre ami regretté Jos. Lies, si plein de talent, de cœur et d'avenir, etc.

Laissez-moi vous remercier de votre aimable lettre et vous prier de transmettre à mes vieux compagnons d'atelier.... et du reste, l'expression de mes plus vives cordialités. Hélas! comme vous le dites, bien peu survivent. Sont-ils plus heureux que les morts? Je le désire de tout mon cœur, etc.

Ed. Hamman.

Extrait d'une lettre (7 Octobre 1885) de M. C. Dansaert de Bruxelles :

« Joseph Lies était un des hommes que j'aie le plus aimés. »

MM. Verlat, Lamorinière, Dewinter, Du Fief, Didron, Arnould, Cruysmans, Lambrechts, Dens, J. B. Michiels, Auguste Michiels, etc., etc., m'ont sans cesse encouragé à persévérer dans mes recherches pour l'amour de Lies.

God. Guffens m'a écrit : « Je l'ai connu très longtemps. C'était un grand artiste qui possédait un bon cœur ».

Un de ses plus intimes amis du même âge, dont on retrouvera le nom plus loin, un de ceux avec lesquels il fit ses débuts en peinture, M. Fissette m'a dit :

« Lies était le plus honnête homme que j'aie jamais connu. Timide jusqu'à un certain point, » il causait peu et avec la crainte de déplaire aux autres. Quand il s'ouvrait à ses amis, c'était avec » la plus entière franchise.

» Il m'a donné, en peinture, des conseils excellents que j'aurais dû suivre, puisque le succès » était venu avec les tableaux faits par moi dans cette gamme agréablement comique.

» Sa plaisanterie était fine, sans grands éclats. Il lisait beaucoup, il dessinait très bien, » facilement ; bref, je le regrette toujours, car bien souvent encore je pense à lui. »

L'excellent Dr de Forchaux m'écrivit, le 4 Janvier 1881 :

« Je me tiens volontiers à votre disposition pour vous renseigner et vous éclairer sur l'œuvre » de notre ami tant regretté. Comme artiste, vous avez pu le juger déjà, c'est une personnalité à » laquelle il est difficile de trouver un parallèle. Comme homme, c'était la perfection si tant est » qu'elle soit de ce monde. »

M. Eug. Devaux (lettre du 3 Janvier 1886) me dit : « Si j'en juge par le souvenir » sympathique que j'ai gardé de Joseph Lies, vous pouvez dire de lui tout le bien imaginable ; » je le croirai sans peine.

» Comme artiste, il a tenu plus qu'il ne promettait, mais il a suppléé à la facilité naturelle » qui lui manquait, par un travail ardent et passionné, qui l'a conduit enfin à cette technique » serrée et si personnelle qui est une des supériorités de son talent ».

Un jour, que je demandais à M. Dansaert (1) ce qu'il pensait de Lies comme *homme*, comme *ami* et comme *artiste*, il me répondit, avec la brièveté d'un Spartiate :

« De caractère et de principes ferme et loyal, libéral et distingué. »

On ne peut mieux peindre Lies en moins de mots.

L'espoir de retrouver un tableau, des lettres, des souvenirs, me fit un jour écrire à M. Dansaert ; voici ce qu'il me dit :

« J'avais beaucoup d'estime pour Joseph Lies qui était de bon conseil, excellent camarade. » Mon appréciation, à l'égard de son talent, est qu'il eut été encore bien plus grand et original s'il » n'avait pas tant écouté le baron Leys qui avait le talent de trop déteindre sur ses collègues et » amis. Lies ne peignait presque pas d'après nature, il prenait tout dans son cerveau et, s'inspi- » rant de la nature, faisait une petite maquette et, avec un petit morceau d'étoffe, faisait son » bonhomme.

« Il peignait bien le paysage et allait assez souvent sur la nature. »

Enfin, M. Dansaert termine sa lettre par un souvenir à *notre cher et regretté Joseph*.

Ces appréciations ne manquent pas de justesse, mais s'il est vrai de dire que Lies possédait cette qualité merveilleuse de voir ce qu'il voulait peindre, il faut ajouter que ses recherches, avant de se mettre au travail, étaient d'une conscience poussée jusqu'à la minutie. Non seulement il étudiait ses personnages dans les œuvres artistiques les plus authentiques, mais dans les livres d'histoire les plus accrédités.

C'est ainsi qu'il puisa, dans les musées et les bibliothèques, une foule de documents des plus intéressants, et qu'il amassa une quantité d'études faites d'après nature dans les endroits les plus poétiques.

Il avait le sens de la couleur à un si haut degré, que sa seule habilité le tira souvent de cruels embarras. Un exemple. M[me] la comtesse Du Bois d'Aische posait pour son portrait, avec une robe de satin de soie blanche. Impossible à Lies d'accepter ce blanc plus ou moins cru ; l'harmonie générale voulait une teinte adoucie. Il la trouva au bout de son pinceau, et cette jupe, qui occupe une très grande surface, est une véritable merveille.

Lies ne peignit pas ses fonds de tableaux, paysages, d'après nature. Mais que d'études poussées très loin il fit d'après nature. Elles sont devenues de véritables petits tableaux.

Joseph Lies fut un fils des plus respectueux ; en face d'un devoir de famille, il ne broncha jamais. Tant que vécut sa mère, il la laissa maîtresse absolue au milieu d'une famille dont les charges les plus lourdes retombaient sur lui. On peut même dire qu'il exagéra ce sentiment, car, sans défense contre la « Respectable Veuve », il la laissa, plus d'une fois, offrir en vente ses tableaux dont le produit rentrait dans la caisse commune. Ces démarches le contrariaient, mais quand on lui avait dit, de par la sagesse maternelle, que cela devait se faire, il passait condamnation.

(1) M. Léon Dansaert est un peintre de talent qui habite maintenant la France (Ecouen). Né à Bruxelles (2 Oct. 1830), il fit une partie de ses études dans cette ville sous Navez et Frère Edouard ; de 1849 à 1857 il habita Paris où il revit plusieurs fois Joseph Lies pour qui il éprouvait une vive sympathie. La liaison des deux artistes date de 1846 ; ils ne s'oublièrent jamais.

Ses dépenses étaient des plus modérées ; il se contentait d'un prêt hebdomadaire fort modeste (1). Avec des ressources bornées, sa mise ne laissait jamais rien à désirer. Ses amis le respectaient assez pour ne pas l'entraîner dans des parties coûteuses. Tous disent que sa conduite était exemplaire. Jamais il n'oublia que sa mère tenait à ce qu'il ne rentrât point, n'importe l'heure avancée de la nuit, sans venir déposer sur son front un baiser filial.

L'idée d'une lutte quelconque le mettait hors de lui ; aussi le jeu ne le reposait pas. Il adorait les échecs, mais sans pouvoir se faire à l'idée d'une défaite, non parce qu'il s'en suivait une perte, mais parce que ce n'était pas une victoire. Un soir, au Cercle artistique, la partie se prolongeait sans qu'il pût mater son adversaire ; un de ses amis, impatienté (il l'attendait pour rentrer à la maison), jeta sur l'échiquier son sac à tabac... Pauvre Lies ! Il se leva pâle, tremblant, et ne joua plus aux échecs.

Très heureux d'obliger tout le monde, il ne comprenait point l'égoïsme. S'il supposait qu'un ami ou un indifférent se fut blessé d'une de ses paroles, il n'en dormait pas.

Déjà malade, il entendit un membre peu parlementaire du cercle lui dire qu'il ne ferait pas de vieux os. Joseph ne se fâcha pas, mais à cet homme malingre et souffrant, il dit d'une voix moitié méchante, moitié moqueuse : — « Vous ne vous voyez certainement pas. Je durerai assez longtemps pour aller jouer, sur votre tombe, aux osselets, avec vos os blanchis. » Ce vieillard fut cruellement frappé de cette réplique. Lies sut qu'il s'en affectait ; aussi chercha-t-il, par mille bons procédés, à la lui faire oublier. La peine faite à autrui le rendait malheureux.

Dans toutes les relations et transactions que sa profession amenèrent, il se montra de la plus grande délicatesse. Au milieu du monde, la mise en doute de sa parole l'eut désespéré.

Il adorait les enfants. Véritable oncle gâteau, il ne souffrait, dans son atelier, que son neveu Georges dont le portrait figure dans *l'Ennemi approche* et *Baudouin à la hâche*. La petite Gabrielle y pénétra un jour et fit, en se retournant, tomber un mannequin. Le peintre alla à elle, toute tremblante, marchant à grandes enjambées, les yeux terribles... La mignonne effrayée se réfugia près de tante Jeanne ; il s'en suivit une attaque de nerfs que le malheureux croquemitaine n'oublia jamais. Il chercha, par des câlineries, des jouets et des bonbons, à se faire pardonner ses torts.

Détails artistiques :

1° Nous avons vu que Louis Lies, dans sa lettre du 15 Juin 1850, datée d'Odessa, parle du *Convoi* et demande quel est ce tableau. Nous avons le devoir de répondre à cette question, car cette œuvre fut faite pour la *Fête artistique* de Bruxelles, du 5 Janvier 1850 (2).

La *Revue de Belgique* (5e année, t. V, p. 175) accompagne la gravure de la note suivante :

LE CONVOI

H. 12 L. 17

Lies *pinxit* Ch : Billoin

Fond de paysage avec arbres et plus loin, à gauche, rochers et bout de ciel. Une voiture attelée d'un bœuf, voiture dans laquelle, sous une bâche, se trouvent trois ou quatre malades, soldats éclopés depuis la dernière bataille ou le dernier coup de main, va descendre le chemin raide où la précèdent d'autres soldats et un autre véhicule.

---

(1) Un jour qu'il jurait ses grands dieux qu'il n'avait pas besoin d'argent, sa mère lui demanda d'ouvrir son porte-monnaie ; il s'y trouvait *cinquante centimes !*

(2) Au 31 Décembre 1849, les sommes encaissées par le trésorier de la *Caisse centrale des artistes* s'élevaient à fr. 4102,33 ; la fête du 5 Janvier 1850 augmenta la recette d'une somme de 4760 fr.

La voiture est attelée d'un bœuf de forte taille, monté d'un individu qui n'est autre chose qu'un voiturier ou le propriétaire mécontent de la voiture réquisitionnée.

Quelques soldats marchent à l'avant-plan. Un autre s'assied, succombant à la fatigue.

L'eau-forte est bien traitée. Les parties en relief ont de la vigueur, autant qu'il en faut. Le reste est tenu dans des gammes discrètes.

Extrait de *Le Peintre-Graveur* au XIXe siècle — Bruxelles, 1874.

## LE CONVOI DE BOHÉMIENS, d'après LIES.

L. 0.205 H. 0.145.
T. c., L. 0.175 H. 0.115.

Dans un paysage, orné d'arbres et de rochers, on voit passer une troupe de Bohémiens vêtus de peaux, se dirigeant de la droite vers la gauche, les uns à pied et les autres dans un chariot traîné par un bœuf. Le chemin va en descendant, et à la gauche il y a dans le fond quelques personnes que l'on ne voit qu'à moitié.

1r état. Seulement avec les noms de l'auteur et du graveur à la pointe dans la marge d'en bas. A droite : *Ch. Billoin aq. f.* et à gauche : *Lies pinxit.* Ce premier état est léger et lumineux.

2me état. On lit au dessus de la planche *Revue de Belgique;* à gauche et à droite 5e *année*, 2e *série, tome V*, et au bas, outre les noms du premier état : *Fête artistique*, 5 *Janvier* 1850, en deux lignes. Cet état est beaucoup plus vigoureux et poussé au noir ; l'effet est plus condensé.

Cette planche se trouve à la page 175 du tome V, de la *Revue de Belgique.*

Malgré nos recherches, il nous a été impossible de retrouver le tableau même; il devait certainement avoir de la valeur puisque, gravé par Ch. Billoin, il était postérieur à des œuvres déjà hautement louées par la presse : l'*Embarquement* et le *Récit.*

2° autre tableau

## ÉLÉONORE ET LE TASSE AU CHATEAU DE FERRARE.

Le catalogue autographe de Lies ne fait pas mention de ce tableau, mais voici ce que Louis, son frère, écrivait, d'Odessa, le 12 Juillet 1850 : « Les affaires de Jos vont toujours bien ; tant » mieux. A propos, nous possédons une charmante gravure d'après un de ses tableaux.

» L'autre jour, j'aperçois, à la fenêtre d'une boutique de la rue Richelieu, une gravure que » de loin je crois reconnaître. Je m'approche. Quelles furent ma surprise et ma joie en lisant : » « Eléonore et le Tasse au château de Ferrare, peint par Lies ». Et c'est à peine si j'ai pu me » rappeler quel était ce tableau peint il y a longtemps. Il n'était pas très bien réussi, je pense ; un » peu noir. Je ne me rappelle plus qui l'a acheté. Mais comme il fait bien maintenant !

» C'est une belle grande gravure à la manière noire par Cornilliet, publiée en 1846 par Jeannin à Paris et Gambart et Jumin à Londres. »

Il m'a été impossible de retrouver le tableau et j'ai inutilement cherché la gravure dans les collections de Londres et chez les éditeurs ; ce n'est qu'à la Bibliothèque des estampes de la Bibliothèque nationale de Paris, qu'il m'a été donné de la voir.

Vers la fin de sa lettre, Louis dit encore : « Jos, réclame des droits d'auteur ! Je l'ai achetée » 4 roubles (16 fr.). Nous allons la faire encadrer ; elle ornera notre salon comme pendant au » portrait de l'artiste, en attendant, je l'espère, les lithographies que vous ne manquerez pas de » nous envoyer à la première occasion. »

3° Un matin, je reçus de l'obligeant M. H. Hymans, conservateur à la Bibliothèque Royale (Estampes) de Bruxelles, la note suivante :

« Dans le *Zeitschrift für Bildende Kunst* ; Beiblatt nº du 16 Mai 1876, page 495, il est dit » que le Salon de l'Exposition de Karfeinkel contient plusieurs tableaux de l'école moderne, » Verboeckhoven, Keelhoff, Koeckoeck, Van Os, Swertschkow, Van Thoren, etc.

» Le plus important toutefois de ce que fournit l'étranger vient de Joseph Lies.

» Son tableau, la *Chasse au héron* (1) pêche quelque peu par un ton mat et édulcoré, bien » que le mouvement, le costume et l'expression soient intéressants et pleins de goût.

» Mais l'autre œuvre est d'une profondeur extraordinaire d'harmonie et d'une suprême » finesse. Elle représente FRANÇOISE DE RIMINI (2), assise au bord de l'eau avec son bien » aimé. Plus loin, d'autres figures. On les voit préparant une nacelle.

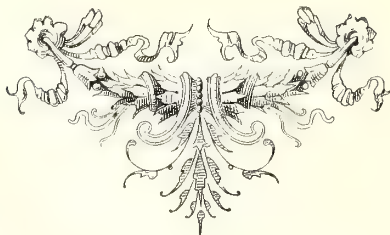
» La tonalité parfois un peu lourde constitue une véritable élégie de coloration ; il y a là » une profondeur, une sorte de passion, une teinte dont il est difficile de se faire une idée sans » avoir vu l'œuvre. C'est un des spécimens les plus excellents que l'on puisse trouver de l'accord » du paysage avec le sujet de genre. »

A quelle époque remonte cette œuvre ; est-elle de Lies, dont le nom figure au bas de quelques tableaux d'artistes peu scrupuleux et désireux de vendre sous les auspices d'une grande réputation acquise ? Nous avons vu de ces vols, car il n'est pas possible de qualifier autrement une telle malhonnêteté. Cependant certains détails font croire à la vraisemblance des renseignements qui précèdent et que nous ne pouvons accepter que sous bénéfice d'inventaire.

Lors de cette exposition, 1876, il y a avait déjà dix ans que Lies avait cessé d'exister. Son catalogue ne parle pas de *Françoise de Rimini*, il est vrai qu'il n'y est pas fait mention d'*Eléonore et le Tasse*. Il faudrait voir l'œuvre en question avant de rien décider.

(1) C'est la *Chasse au faucon* qu'il faut lire.

(2) M. Ad. Thiem de Berlin possède ou a possédé un très beau tableau : « Malatesta et Francesca de Rimini » qui a été reproduit en photographie par Ernest Milster, photog. à Berlin. (Lettre de M. Pappelendam d'Amsterdam).





## CHAPITRE III.

# ENFANCE ET JEUNESSE.

SOMMAIRE : Habitudes de famille. — Première instruction. — A l'Académie Royale des Beaux-Arts. — Ses camarades d'étude. — Ses talents appréciés par M. de Keyser, son professeur, et les élèves. — La Fleur de Lys. — L'Atelier de Claes.

TABLEAUX : L'Aumone. — Charles VI a la bataille de Roosebeke. — Petit tableau. — Double pêche. — Lecture du billet. — Le billet, deux dames. — La jeunesse de Brauwer. — Brauwer. — Brauwer et sa femme. — Retour de la promenade.



IL ne peut y avoir qu'une opinion sur les habitudes calmes et l'union de la famille Lies ; l'un après l'autre, les enfants suivaient l'impulsion qui leur était donnée par les parents même. J'ai retrouvé une foule de papiers se rattachant à cette période intéressante, et transcrit des lettres de Joseph, à l'occasion du jour de l'an, de 1828 à 1834. La première porte pour épigraphe : *Zeer Beminden Papa en Zeer Beminde Maman* (1). Les autres n'ont qu'un intérêt relatif, puisque, à cet âge, nous obéissons tous à ceux qui dirigent nos actes. Pourtant, le fait d'avoir conservé ces lettres prouve que les parents ne fermaient pas les yeux sur les attentions de leurs enfants. En effet, elles sont nombreuses ces marques de respect. Jusqu'en 1834, c'est aux *Chers Parents* qu'elles sont destinées ; dès 1835, c'est à la *Très-chère Maman*. La tristesse avait visité la famille, mais la mort de son chef aimé ne fit que rendre l'union des survivants plus intime. Il est possible que la situation de la mère et les inquiétudes qui en résultèrent aient contribué à faire naître en Joseph, garçon d'une très grande sensibilité, cette mélancolie tempérée, songeuse, que ses amis lui connurent de bonne heure.

Du *Marché aux Souliers*, on était venu habiter une maison de la *Place Verte*, à l'endroit où fut ouverte la Rue Nationale. Là, Joseph, tout bambin, couvrait les murailles de dessins plus ou moins bizarres ; selon lui, c'était tout bonnement merveilleux. Ses discours indiquaient tout ce que sa petite main ne pouvait encore crayonner. Ces dispositions, que nul ne comprenait encore, eurent pour premier résultat d'exaspérer la *respectacle veuve* très soigneuse, qui ne laissa au futur artiste, que la jouissance du corridor où le jour était médiocre.

Lies fréquenta l'institution Delin (2), Place de Meir, probablement jusqu'au décès de cet

(1) Très-cher Papa et Très-chère Maman.

(2) Père du peintre anversois.

instituteur, en 1834. Il passa ensuite, avec quelques camarades, à l'Ecole de l'Etat (Rue du Mai, là où sont aujourd'hui les bureaux du Génie) sous la direction de M. Lambrechts. Cette école déclinait.

En 1835, le 15 Juin, une nouvelle institution s'ouvrit, (Poids de la ville) sous le patronage de quelques pères de famille : MM. De Boe, De Lisle, Pecher, De Hender et Dr Hymans. Joseph Lies y passa avec une quarantaine de ses condisciples parmi lesquels étaient les jeunes Smekens et Ed. Pecher. L'artiste y occupait le 5e ou 6e rang. Quitta-t-il l'école avant ceux qui entrèrent, en Octobre, à l'Athénée ? Son nom ne figure pas au livret de la distribution des prix d'Août 1836.

M. Pothier (1), le seul professeur encore existant de cette époque, dit avoir connu Joseph Lies, comme élève doux et tranquille, avec lequel il a toujours été, depuis lors, en rapport d'amitié. Cela peut faire supposer que l'artiste fréquenta l'Institution Volman (Esplanade), mais M. Charles Cornelis qui y alla, en quittant l'école de la rue du Mai, aussi bien que M. Charles Verlat, assurent n'y avoir jamais vu Joseph.

Il n'est donc pas téméraire de supposer que Lies termina ses classes en 1835 pour suivre plus assiduement les cours de l'Académie Royale d'Anvers. Quoi qu'il en soit, il laissa, aux élèves de son temps, des souvenirs qui diffèrent ; ceux-ci lui reconnaissent une pointe de taquinerie moqueuse, ceux-là le donnent comme aimable et bon camarade. Quelque fois, il plaisantait d'une façon assez libre, mais c'est un travers qui exista de tout temps ; il ne faut pas insister sur un détail sans portée réelle, puisque dans l'âge mûr, Lies se fit remarquer par la distinction de sa conversation.

A l'âge de 13 ans Joseph entra au cours élémentaire de l'Académie Royale des Beaux-Arts ; il y avait deux heures d'étude, l'hiver, de 6 à 8 heures du soir. C'était en 1834 : le cours (dessin de figure) était donné par J. B. Van Hool (père). Lies obtint, à la fin de l'année, le 5me rang pour le *Dessin de têtes au trait.*

En 1838, Lies est classé 3e pour les *Têtes ombrées.*

On le trouve de 1838-39 à 1841-42, à l'enseignement moyen (*Dessin d'après l'antique — Statues*), cours d'hiver.

Impossible d'obtenir aucun renseignement sur les concours de cette époque ; les archives de l'Académie laissent infiniment à désirer sous ce rapport. Ce n'est qu'à partir de 1855, qu'avec M. Kempeneers, l'ordre s'y établit absolument.

Les principaux jeunes gens que Lies rencontra à l'Académie, de 1838 à 1842, sont avantageusement connus : J. Swerts, J. Angus, J.-B. Michiels, L. Dewinter, A. Piron, A. Minguet, Ed. Hamman, A. Marckelbach, Cl. Cantineau, F. Keelhoff, G. Guffens, F. Sacré, Ch. Verlat, J. Van Lerius, A. De Wilde, L. Schaefels, B. Sano, Eug. Devaux, N. Baudin, Ch. Serrure, etc.

Joseph n'entra pas au *cours de la nature* de l'Académie, mais à l'atelier de M. N. de Keyser. Il s'y montre capable d'une grande application et d'une correction de dessin telle que le Maître lui confie les corrections des autres élèves, en son absence. G. Guffens et Ch. Verlat s'en souviennent et vantent les procédés toujours courtois de leur ami qui les étonnait par son adresse et sa science. — « Tantôt c'était au bord de sa palette, m'a dit le Directeur » actuel de l'Académie Royale d'Anvers, qu'il peignait un nez, un œil, une oreille ou un » petit personnage d'une désespérante perfection, tantôt c'était sur un bout de faïence ou sur » un fragment de boîte à cigares. Tout cela était remarquable de vérité et de talent ».

Joseph Lies ne voulut pas prolonger ses études à l'Académie, parce que, étant maître de son dessin, la nature seule pouvait lui inspirer la force d'aller plus haut et plus loin. Devenir lui-

(1) Bien connu de MM. Delin et Jos Isenbaert d'Anvers, de qui je tiens ces détails.

même un artiste original, telle fut son ambition. Comme Victor Cousin il pensait que « Si » l'artiste est un écolier servile, il est condamné à n'être jamais qu'un écolier impuissant ». Toute sa vie, Lies sera dominé par le désir de faire toujours mieux. (1)

Le voici donc aux prises avec l'art difficile, celui qui, tant en imitant la nature, crée une foule de choses dont la réputation de l'homme se forme. Que d'efforts, d'impuissance, d'espoirs et d'illusions ! Une foi robuste le soutient ; autour de lui, on vante son talent et, au milieu des camarades qui travaillent en commun, en le cite parmi les plus forts. Il est comme le centre de gaîté, de mérite et d'amitié, d'une réunion, *La Fleur de Lys*, où l'on peint un peu, où l'on jase beaucoup. Nous retrouverons bientôt ces expansifs amis, (2) alors qu'ils s'évertueront, à qui mieux mieux, à faire oublier, à leur ami éloigné, les ennuis de l'absence.

Le premier essai sérieux de Joseph semble être son propre portrait (nº 1) ; celui de sa mère nº 2) le suit de très-près, si l'on juge par le costume qu'elle porte. Cette deuxième œuvre, déjà fort importante, se signale par des qualités auxquelles les amis ne furent pas insensibles. Quelques encouragements décident Lies à composer enfin un tableau. Le brave jeune homme puise dans son bon cœur l'idée d'une composition assez médiocre que son oncle maternel, M. Van Grimbergen, lui paie 300 francs, somme fabuleuse pour l'époque, dans les mains d'un artiste de 17 ans !

L'AUMONE.

Toile H. 0.50 L. 0.30

Signature J. Lies.

XX

1838.

Une châtelaine, suivie d'un page qui reste dans la lumière de la porte entr'ouverte, pénètre chez une veuve à qui elle remet une pièce de monnaie. Cette pauvre femme (son costume est plutôt soigné que négligé), a, sur ses genoux, un jeune enfant, et, à côté d'elle, debout, un garçon dont la mine attristée fait trop songer aux mendiants habiles à se composer un visage suppliant.

Un vieillard, assis sous le manteau de la cheminée, regarde ce qui se passe, sans se déranger le moins du monde. On n'est pas venu pour lui, il le sent et reste impassible.

Tout cela a peu d'élévation comme art et, si le dessin est correct, le coloris ne présente rien de transcendant.

* * *

Encouragé par son oncle, Joseph laisse libre cours à sa noble ambition. Il a subi le *genre*, c'est l'*histoire* qu'il vise. Les annales flamandes lui fournissent un épisode magnifique, pense-t-il.

Il s'agit en effet de la bataille de Roosebeke, où l'armée flamande entourée des deux aîles des forces françaises commandées par le connétable de Clisson est broyée jusqu'au dernier homme. « Là était le cliquetis des épées, des haches, des maillets plombés et maillets de fer frappants sur » bassinets (sur les casques), si grand et si haut, que si tous les *haumiers* (armuriers) de Paris et » de Bruxelles eussent été ensemble, leur métier faisant, ils n'eussent pas mené plus grand bruit. — » *Froissart.* » 25,000 hommes restèrent sur le carreau avec Artevelde percé de plusieurs coups de lance.

(1) Je n'aime pas les écoles, je n'aime pas les drapeaux, je n'aime pas les systèmes, je n'aime pas les dogmes. — *Champfleury*.

(2) Léopold Fissette né en 1814 à Dison ; Molyn, 1819 Rotterdam ; L. de Winter, 1819 Anvers ; Ed. Hamman, 1819, Ostende ; Versommen, 1815 Anvers.

Charles VI, âgé de 14 ans, avait voulu assister à cette action ; furieux qu'il était de la révolte des Flamands, il voulait les écraser jusqu'au dernier. On dit qu'il foula aux pieds avec colère le corps du régent de Flandres, en le traitant de *vilain*, et le fit pendre à un arbre. L'histoire, qui le nomma d'abord le *Bien aimé*, le désigne plus généralement sous le nom d'*insensé*.

Voyons quel parti Lies tira de tout cela.

## CHARLES VI A LA BATAILLE DE ROOSEBEKE

Toile, H 1,16, L 1,24

vendu en 1839 Fr. 300,—.

Ce tableau est certainement un de ceux que je désirais le plus vivement retrouver, précisément à cause de son sens historique.

Charles VI, enfant, domine la scène. Le chef découvert, les jambes emprisonnées de fer, le jeune monarque, l'air courroucé, exprime d'un mot, d'un regard et d'un geste, sa volonté implacable. En vain, on le supplie, il ne fera pas grâce ; entre ce cadavre et cet arbre dépouillé de feuilles (27 Nov. 1382) il n'est qu'un rapport possible.

Le noble vaincu, la poitrine découverte et tachée de sang, gît à terre. Deux compagnons d'armes le soutiennent tout en témoignant de leur respect pour la personne du roi.

Quelques personnages secondaires emplissent la toile ; un guerrier est à cheval, plusieurs autres mordent la poussière. En tout une vingtaine de figures.

Il fallait certainement de l'audace, au jeune Lies, pour entreprendre chose aussi considérable.

Le ciel est assez mouvementé ; on y pressent l'artiste si habile à saisir ces grands effets, qui donnent, à ses paysages une profondeur considérable.

* * *

Lies produit successivement : *Savoyards* (n° 42) *Marie-Stuart* (n° 153) et *Gaîté* (deux hommes n° 43), trois œuvres non encore retrouvées par moi.

Le n° 44 intitulé *Petit Tableau*, et vendu 80 francs, à M. Veryken, architecte à Anvers (1) appartient à M. W. Flecken, (Anvers).

## PETIT TABLEAU

Bois H 41 L 33

Un homme de vingt et quelques années, cause d'amour à une jeune fille aussi jolie que blonde. La main placée sur l'épaule de la femme aimée, la fête flamande du fond de la scène, la conversation intime, tout cela fait supposer que nous avons devant nous de nouveaux mariés.

La jeune femme porte un de ces costumes aux tons adoucis que l'artiste excelle à peindre ; la robe est relevée assez haut, de façon à faire ressortir la jupe de dessous, de couleur un peu plus foncée.

Jolie main que celle sur laquelle s'appuie le visage féminin.

Le vêtement de l'homme est rouge, ce qui nuit quelque peu à l'harmonie de l'ensemble, sur le visage déjà fort coloré de ce personnage souriant.

La partie paysage est faible. La perspective manque de justesse car les maisons du fond ne semblent pas assez éloignées. Ciel mouvementé. La nuit arrive et le reflet rouge du soleil donne à ce ciel, une certaine vigueur.

Quoique Lies ait inscrit ce tableau dans ses œuvres antérieures à 1840, je dois dire que la signature est accompagnée du chiffre 1843.

(1) M. Flecken, ami des neveux de Joseph Lies, acquit ce tableau, en 1882, de M. Veryken fils.

Nous ne connaissons pas : *Rêverie* (nº 45), *Toilette* (nº 46), *Causeur* (nº 47), *Portraits* (19 et 20), *Ménestrel* (48) vendu en Angleterre en 1840.

DOUBLE PÊCHE (nº 49)

Toile H 0.35 L 0.30

Fond de paysage rappelant les beaux fonds de certaines compositions de Lies.

Un petit ruisseau coule à gauche. C'est là qu'un pêcheur jeune, barbu et content, vient de prendre un beau poisson encore attaché à la ligne.

Derrière lui, sur un banc rustique, sa jeune femme blonde, cheveux à la mode de 1840 à 1845, le visage impassible, laisse tomber, dans le chapeau d'un amoureux au visage radieux, une lettre qui semble sortir d'un bureau, tant elle paraît irréprochable.

Composition naïve mais déjà satirique et plus animée. La robe de satin a un châtoiement que Lies cultivera avec le plus grand soin. L'artiste tout entier se trouve en germe dans ce tableau intéressant que l'oncle Van Grimbergen paya 400 fr.

⁂

Vinrent ensuite : *Rêve indiscret* (nº 50), *Retour de la Promenade* (54), *le Billet* (55), le *Portrait de M. Moretus-Geelhand* (18) n'a pas été jugé digne d'être conservé ; il aurait son prix aujourd'hui, car il indiquerait d'une manière certaine le talent de Lies à l'âge de 19 ou 20 ans.

LECTURE DU BILLET (nº62).

Bois H. 0.48. L. 0.37.

Ce tableau est un des plus clairs de l'artiste ; après être resté, depuis 1846, dans les mêmes mains, il a conservé sa fraîcheur première.

Une jeune femme, vêtue d'une robe rose pâle, où les plis soyeux font rêver aux riches costumes imaginés plus tard par Lies, tourne le dos au soleil dont la lumière éclate à travers de légers nuages, et à un tout jeune homme qui, en épiant l'attitude de sa bien-aimée, attend d'elle un geste d'encouragement. Il fuit lentement ; elle lit ce que, dans sa naïveté d'amoureux transi, il vient de lui remettre.

Deux vases de fleurs décorent la terrasse. L'artiste y a mis un raffinement de dessinateur, car la corbeille est supportée par deux amours-enfants d'excellente facture.

Dans le fond, une décoration d'arbres et un château aux formes assez massives comme les constructions relativement récentes des Flandres.

Il ne faut pas confondre ce tableau avec un autre portant le même titre à peu de chose près. Ils diffèrent de dimensions.

LE BILLET, deux Dames.

vendu à M. Geelhand, fr. 900 (nº 55).

Vente du 10 Octobre 1864 (1) chez le greffier Edouard Terbruggen, rue des Sœurs Noires, à Anvers :

« Nº 67. LE BILLET DOUX (2). — *Deux jeunes dames assises dans un parc semblent lire » avec plaisir un billet qu'un cavalier, qui les épie de loin, a fait parvenir à leur adresse.*

» Bois. — H. 70. — L. 60. — Vendu fr. 125. » Signé avec date 1843.

(1) Note de M. Désiré Van Spilbeeck.

(2) Cette idée est déjà celle de *Double pêche*. Une esquisse de tableau doit remonter à cette époque ; quoique fort imparfaite elle accuse de belles qualités et dénonce la même ruse d'amant.

Malgré son désir d'étudier la nature, Lies observait beaucoup les anciens. Teniers, Van Ostade et Brauwer et peut-être Craesebeeck, lui donnent quelque chose de ce qui les fit illustres. En ce temps-là, H. Leys, l'ami de Joseph, débutait dans la vie artistique, par des tableaux de genre jugés favorablement ; on y voyait des promesses d'avenir. Le caractère particulier d'Adrien Brauwer, grand artiste et joyeux viveur, frappa-t-il davantage Lies ? C'est possible puisqu'il inspira aussi Madou. Ce Brauwer avait de qui tenir. Né vers 1606, il apprend son art chez Frans Hals, et, en 1631, se fait inscrire comme franc-maître à Saint-Luc d'Anvers.

A la même époque, Craesebeeck s'établit comme boulanger dans la même ville. Le peintre et l'ouvrier se lient d'amitié ; le second quitte le pétrin pour la palette. Grands coureurs de guinguettes et autres lieux propres aux *joyeulsetés*, ils observent une foule d'endroits et de personnages qu'ils mettent en scène ; tout leur est bon, pourvu que tout soit amusant ou drôle.

L'œuvre de Brauwer est considérable et d'une grande valeur ; Craesebeeck est plus vulgaire mais quelquefois fort intéressant aussi.

Quoiqu'il en soit, Lies les vit et s'en souvint ; ils étaient coloristes, ce qui fixa les affections de notre artiste.

Lies composa

LA JEUNESSE DE BRAUWER (nº 51) (1)

où l'on voit le peintre en question au moment où, jeune homme, encore au lit, il agite en l'air, d'un air de jubilation parfaite, la bourse qui renferme le premier argent que son talent lui rapporte.

Plusieurs personnes ont souvenir de ce tableau. M. Lamorinière en a connu une étude dont il m'a été parlé trop tard ; elle fut vendue publiquement et l'on en a perdu la trace.

Quant au tableau, voici tout ce que j'en sais, car il fut vendu, le 10 Octobre 1864, chez le greffier Edouard Terbruggen, rue des Sœurs noires, à Anvers avec cette mention : « Nº 66. — » L'artiste heureux et chantant dans sa mansarde en l'honneur des beaux écus que son travail » vient de lui rapporter. Signé avec date 1843. Bois H. 0.56. L. 0 50. — Vendu fr. 66. »

BRAUWER (nº 52).

M. Siret m'a dit avoir vu une composition de Lies où Adrien Brauwer, appuyé sur le devant de la porte de Craesebeeck, cause avec la femme du boulanger qui, dans le fond, pétrit sa pâte. On prétend que Brauwer fit des avances très pressantes à cette jolie créature.

BRAUWER ET SA FEMME (nº 53).

H. 0.59. L 0.48

appartient à M. Van Pappelendam, d'Amsterdam.

Le peintre, à terre, la chemise entr'ouverte (2), porte, sur la poitrine, une blessure affreuse.

---

(1) A la vente de Bom le même tableau fut offert sous ce titre : « *Craesbeeck touchant le prix de son premier tableau.* — Bois H. 0.56. L. 0.24. » Craesebeeck pour Brauwer.

(2) Amsterdam, Collection de feu H. A. Van den Wall Bake. Vente 16 et 17 Décembre 1874.

Nº 178. — ÉPISODE DE LA VIE DE JAN STEEN.

Bois. H 59. L. 48 cent.

» Le peintre facétieux s'était peint, un jour, sur la poitrine, une blessure dangereuse ; mais au moment où sa » femme en semble sérieusement inquiète, il lui découvre la vérité.

» Le tableau, quoique un des premiers de Lies, prouve déjà les bonnes dispositions de cet artiste, mort » si jeune. » Extrait du catalogue.

Sa femme alarmée se penche sur lui et découvre que le peintre facétieux ne doit cette blessure qu'à son pinceau.

Tout cela n'est pas élevé comme conception artistique, mais quel jeune artiste n'a pas pêché sous ce rapport. Le coloris gagne et se perfectionne.

Pas plus que H. Leys, Joseph Lies ne dissimule son goût pour Brauwer ; de là, ces scènes d'intérieur, ces avant-gardes, ces personnages plus pittoresques par leur physionomie que par leur entourage.

La verve caustique de Lies s'amusait des détails d'une composition comique. Jusqu'à la fin de sa vie, ses œuvres seront marquées d'un sentiment de ce genre que l'âge et l'éducation assoupliront en lui donnant une finesse pleine de distinction.

Le premier atelier où il travailla d'une manière reposée est celui que Fl Claes (1) lui offrit de partager, Marché aux Bœufs. Les biblots y abondaient. Le jour y était bon. C'est de là que viennent les menus objets que l'on retrouve dans les premiers tableaux de Lies, à son retour de Liège. P. Verhaert, gendre de Fl. Claes, possède des accessoires de l'atelier de ce dernier et l'infolio que l'on voit aux pieds du *Chimiste* (n° 58) ; il y fait excellente figure. C'est dans cet atelier que le tableau du Baron Van Havre vit le jour.

Des tableaux de ce temps, nous n'avons guère que des descriptions assez rapides, mais elles ne peuvent nous laisser indifférents, parce que le talent et l'esprit de Lies s'y montrent constamment à la recherche d'œuvres toujours plus fortes.

### RETOUR DE LA PROMENADE

vendu à M. Geelhand, fr. 400 (n° 54).

Vente du 10 Octobre 1864 (2), chez le greffier Edouard Terbruggen, rue des Sœurs Noires, à Anvers :

« N° 68, *Un vieux couple entre au logis en se rappelant le bonheur des jours passés.*
» *Derrière eux suit une jeune fille qui reçoit les confidences de son amant.* Signé avec date
» 1842.
» Bois H. 58 L. 50 Vendu fr. 70. »

L'artiste est visiblement sollicité par la même pensée qu'il répète dans ses œuvres ; cela se conçoit, de la part d'un jeune homme qui ne met rien au dessus d'une intrigue ou d'une satire plus ou moins fine.

Il pensait comme le vieil adage anglais :

A little nonsense, now and then
Is relished by the wisest men. (3)

Lies était d'un caractère toujours ouvert à la joie et ses premières années d'études furent d'heureuses années. La lettre qui suit en dit quelque chose.

« L'appétit vient en mangeant.... le préambule est capable de vous effrayer, mais, maestro
» Lies, si vous vous rappelez certaine fable du bon Lafontaine, les *Batons flottants*, bannissez
» votre frayeur ; ma faim dévorante ne serait au physique que semblable en tout à la fable sus-
» dite : de loin Gargantua ; de près Lilliput. Au moral, de près comme de loin, elle est inva-
» riable pour vous et pour Flor.

(1) Claes allait du genre Pompadour aux compositions de Serrure avec un succès relatif. C'était cependant un vaillant brosseur que Guffens et Swerts utilisèrent pour la peinture murale de l'église St-Georges.

(2) Note de M. Désiré Van Spilbeeck.

(3) Un brin de folie de temps en temps fait la joie des hommes les plus sages.

» Par le véritable plaisir que j'ai ressenti en vous adressant mon barbouillage, je me trouve » excusé de l'ennui que vous ressentiez peut-être en lisant mes phrases à batons rompus.... Et, » pour en finir avec ma faim, je n'en ai plus qu'une toute d'impatience, d'être sûr que ce souvenir » d'un vieux compagnon ne vous aura pas déplu. *Ita est*....

» A mesure que je traçais ces lignes, je me retrouvais encore à la vieille Boucherie, maniant » la brosse, au son de votre formidable voix entonnant cette charmante romance : *où est-il le* » *temps et la saison que je gardais les chèvres, etc.. etc., etc.*, ou bien, autour du poêle, fumant » le calumet vulgairement appelé brûle.... Halte-là ! laissons de côté le mot collectif.

» Si je continue ainsi je n'aurai jamais fini. Il faut bien vous dire que j'ai toujours un » souvenir frappant de vous ! Oui, Lies, un admirable portrait de Van Dyck, que le Louvre » possède. Allons, bon, qu'a à faire Van Dyck ? C'est vous trait pour trait, même front, même » yeux, même nez, même bouche aux lèvres grassement rebondies. Je n'invente pas, j'ai deux » témoins irrécusables, nos bons amis Swerts et Guffens que je vois partir avec chagrin. Je vais » me retrouver encore une fois si isolé. Mais j'ai tort de parler ainsi : c'est presque de l'ingra- » titude. Il me reste encore un fidèle... Boucquillon, un digne enfant des Flandres, lui aussi.

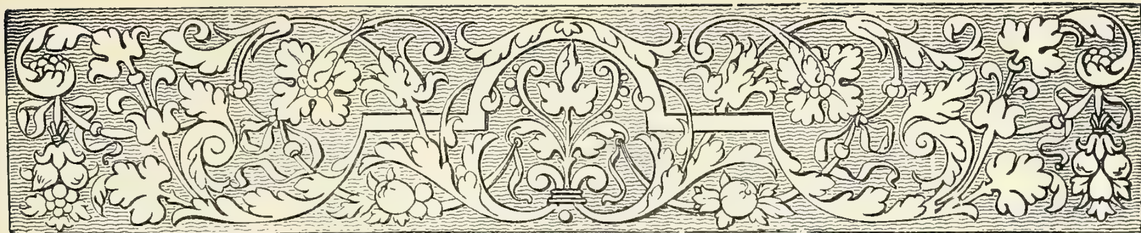
» Je n'ai plus qu'à vous souhaiter une bonne et heureuse année. C'est une phrase bien banale, » mais vous l'interprêterez dignement, j'en suis sûr et, fort heureusement pour lui, le petit » François est flamand en ce sens que le cœur et la tête et les mains sont parfaitement d'accord » pour exprimer ce qu'il ressent énergiquement.

» Je vous envoie compliments sur compliments et poignées de mains ad hoc

CHARLES LASSERRE ».

Déjà à l'époque où nous arrivons, Lies avait donné la mesure de son talent. Quelques unes de ses œuvres produites dans des conditions véritablement anormales, car l'artiste n'avait encore rien à lui, ni atelier, ni renom, ni ressources capables de lui procurer les modèles et les accessoires nécessaires, quelques unes de ses œuvres de jeunesse resteront et parleront bien de lui.





## CHAPITRE IV.

# LIES SOLDAT.

SOMMAIRE : Au 1er Régiment de ligne. — Liège. — Première lettre. — Le colonel van Assche le protège. — Joie délirante. — Lettres de et a ses amis. — M. N. de Keyser. — Études, expositions, artistes en pantoufles. — Lies collabore a un journal. — La Bohème artistique d'alors.

TABLEAUX : Frontispice d'album. — Escalier gothique.



JOSEPH LIES subit le sort qui l'appela sous les drapeaux ; son congé définitif, daté de *Bruges, le* 15 *Juillet* 1848 nous apprend :

1° Qu'il est libéré en vertu d'une autorisation ministérielle du 14 Juillet ;

2° Qu'il avait *un mètre sept cent quarante millimètres,* le visage rond, le front rond, les yeux bruns, le nez ordinaire, la bouche ordinaire, le menton rond, les cheveux et les sourcils bruns.

3° Qu'il a servi en dernier lieu en *qualité de soldat* ;

4° Qu'il a reçu le certificat de *bonne conduite ;*

5° Qu'il fut incorporé, pour le terme de cinq ans, comme milicien de la levée de 1840, sous le n° 844 ; réserve, le 18 Mai 1840 ;

6° Qu'il entra en activité le 15 Mars 1842 ;

7° Qu'il fut congédié *pour expiration de service* le 15 Juillet 1848.

Une pièce émanant du ministre de la guerre, (12 Mars 1842) répond, à la requête de la dame veuve Lies *tendant à ce que son fils obtienne un délai de deux mois afin de se faire remplacer*, que, par suite des instructions en vigueur, *cette demande ne peut être prise en considération.*

Joseph Lies, si peu fait pour l'état militaire, dût obéir aux ordres supérieurs et partir pour Liège.

Il semble que ses supérieurs eurent pour lui tous les égards possibles. Le Colonel van Assche lui accordait un congé de *quinze jours*, dès le 30 Juillet 1842.

Lies se trouva tout de suite, grâce à sa bonne tenue, ses dehors distingués et sa réputation d'artiste, dans les meilleurs termes avec le chef de son régiment. Voici une lettre de ce dernier, trouvée dans les papiers du peintre :

Liège, ce 15 Février 1843.

« Le colonel van Assche, commandant le 1r Régiment de Ligne, informe monsieur Jos. Lies, » peintre à Anvers, que *sa permission* a été prolongée jusqu'au *premier Mars* 1844 et envoyée » au Commandant militaire de la province depuis plus de huit jours.

» Il ferait très-bien d'envoyer le montant de sa dette à la masse car, sans cette mesure, il » pourrait fort bien être rappelé, je le lui conseille. Il doit fr. 33,52.

» Le Colonel VAN ASSCHE.

» P.S. Je vous engage même à me faire parvenir cette somme le plus tôt possible, afin de me » mettre à couvert de la faveur que je vous ai accordée. »

La pièce suivante fait supposer que le conseil donné fut suivi :

« Je prie monsieur Lies de remettre à mon domestique son livret que l'on me demande du » 1r régiment de ligne, afin d'y inscrire son versement volontaire de fr. 33,52. Cette opération » terminée, je le lui retournerai.

Le Colonel CAPIOMONT. »

Une lettre datée de *Liège*, 28 *Février* 1847, est ainsi conçue :

« Répondant à votre lettre du 4 courant, j'ai l'honneur de vous informer que vous pouvez » sans crainte rester dans vos foyers, des ordres ayant été donnés pour que tous les miliciens » jouissant de congés jusqu'au 1er Mars prochain, reçoivent des prolongations d'un an.

» Le Général-Major,
« CAPIOMONT. »

Il résulte de ce qui précède que Joseph Lies, entré en activité le 15 Mars 1842, obtenait un congé vers *le* 1r *Février* 1843 jusqu'au 1r *Mars* 1844. Cette permission se renouvela et dès le mois de Février 1847, il était définitivement de retour à Anvers. Sa présence effective sous les drapeaux dût être d'un an environ. S'il reparut à Liège, ce fut d'une façon intermittente.

Pourquoi ses chefs n'auraient-ils pas encouragé l'artiste ? L'examen de son catalogue dit que, dès 1840 (1), il avait déjà produit 12 tableaux, et que de 1840 à 1843, il en avait *vendu* 8 autres. De 1843 à 1846, je ne trouve que deux tableaux (2). En 1846, Lies vend onze tableaux ; en 1847, trois seulement. L'année 1848, au contraire est très fertile ; le catalogue signale la vente de onze œuvres, parmi lesquelles on trouve des choses qui compteraient comme très bonnes de la part de n'importe quel artiste.

Lorsque Joseph Lies fut libéré, en Juillet 1848, sa belle réputation de peintre distingué était commencée.

Tout ce qui précède montre les goûts studieux de l'artiste, ses rêves d'avenir et ses succès.

Il reprit ses habitudes de travail à Anvers ; sa vie ordinaire continuait comme autrefois, si

FRONTISPICE D'ALBUM.

(1) En 1840, Joseph Lies dessina le frontispice d'un album littéraire qui fut mis en loterie pour couvrir les frais de construction du char de Rubens.

La Commission directrice se composait de : MM. Henri Le Grelle, *président* ; Van Isacken, *vice-président* ; Auguste Le Grelle, *trésorier* ; Hendrik Conscience, *secrétaire*. Membres : MM. Félix Ceulemans, David, A. De Bie, Ern. Geelhand, Moretus, C. Van den Nest, Van der Linden, J. Van Havre et Jos. Wuyts.

Cet album contenait un dessin de J. A. Dillens et deux compositions musicales de Léon Kennis et Auguste Beckers d'Anvers.

Qu'est devenu ce catalogue ?

(2) Plusieurs ne furent pas inscrits à leur date véritable.

j'en crois le permis que voici, trouvé, collé sur toile et plié en quatre, de façon à être mis en portefeuille :

> N° 622 **VALABLE JUSQU'A NOUVEL ORDRE.**
>
> Monsieur LIES Joseph et sa famille sont autorisés à entrer et sortir par les portes de la ville après leur fermeture, à pied ou en voiture.
>
> Anvers, le 22 Octobre 1847.
>
> *Le Colonel Commandant d'armes,*
>
> DE DEKEN.

Ainsi se résume l'existence du peintre pendant quelques années très utiles à son art, car il fut jeté tout d'un coup dans un milieu bien différent de celui où il avait d'abord vécu. Il en profita certainement, son esprit s'affermit, ses goûts se précisèrent, son instruction gagna au contact de nouveaux amis autrement instruits que ceux qu'il quittait.

La vie sérieuse du régiment commence. Dès le premier jour, sa bonne tenue le met en lumière ; au milieu des nouvelles recrues, il brille d'un éclat modeste. Sa bonne éducation le protège ; elle va lui éviter mille corvées pénibles.

Quelques amis d'Anvers, qui l'avaient bien apprécié, le recommandent chaudement à leurs camarades du régiment.

Le colonel Van Assche l'accueille dans sa famille et lui accorde une liberté relative qui permet à l'artiste de continuer ses études.

Le colonel Capiomont n'est pas moins bon. Lies oblige tous ceux qui le connaissent à respecter en lui un homme de talent et de bon ton.

Dès son arrivée à Liège, il a hâte d'écrire à sa famille. Sa première lettre, non datée, porte le timbre de la poste : LIÈGE (date illisible). ANVERS, 25 *Mars* 1842, et l'adresse suivante : *Madame la Ve Lies, rue des Douze Mois à Anvers;* la voici :

« Chère Mère, Frères, Sœurs !

» Le soleil se lève.

» Bonnes nouvelles!! Bonnes nouvelles!!... Réjouissez-vous, gens de la noce... Bonheur, » plaisir, ivresse... Je suis soldat...

» Pardonnez-moi ce commencement désordonné; j'ai besoin de verser quelque part mon » superflu de bonheur; je danse, je chante, je suis heureux.

» Le bonheur est égoiste. J'ai si peu de temps à vous consacrer; et je le passe à vous dire une » masse de riens qui ne sont pas faits pour satisfaire votre impatience. — Au fait!! Au fait!! Le » mot de l'énigme. Quel est ce bonheur! — Calmez vous, je ne veux pas vous torturer plus » longtemps, vous allez tout savoir, mais prenez des airs graves et une certaine dignité, car vous » qui n'étiez, ce matin, que la mère, les frères et les sœurs d'un pauvre conscrit qui croyait vous

» annoncer comme un succès la manière aimable dont il a été reçu à la caserne par les officiers de » toute classe, vous êtes devenus les proches du . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(sur l'autre page)

» *futur professeur de peinture de M. le fils de M. le Colonel Van Assche*, ayant mon domicile » en ville et mon atelier au logis du colonel, en commun avec son fils, mon futur élève; faisant » mon exercice le matin et ayant, l'après-dîner, complètement libre.

» Dieu sait ce qui adviendra après quelque temps de connaissance particulière du colonel et » de son fils.

» Je crois avoir justifié le commencement de ma lettre. Donc, je finis car la poste attend ou » plutôt n'attend pas (1).

» Mais avant de cacheter, je dirai deux mots de la manière dont j'ai été reçu par M. et » Mme Van Roy, et de l'intérêt qu'ils me portent. Ils me logent, j'y dîne, je me promène tout le » jour avec M. Van Roy — remarquez que la caserne est jusqu'ici la place que je connais le » moins bien — qui ne s'épargne aucune peine; enfin, il me faudrait plus de temps pour placer » les termes de reconnaissance que m'inspire leur conduite envers moi. Demain ou après, un » récit détaillé de mon voyage et des deux jours qui ont enfin amené le résultat susdit.

» Des embrassements pour vous et des poignées de mains aux amis de la part du futur » professeur, etc. etc.

» JOS. LIES. »

La deuxième lettre de Joseph Lies est sans date :

« CHÈRE FAMILLE,

» Voilà déjà un quart d'heure que je tourne ma plume, me gratte la tête et regarde mon » papier, et ma feuille est encore blanche.

» Je vous l'avoue franehement, c'est à peine si je sais comment je remplirai la tâche que je » me suis imposée de vous donner un récit détaillé des premières journées de mon expédition » guerrière.

» Je me trouve dans une situation d'esprit tout à fait extraordinaire. Mon temps passe » vite et agréablement, et cependant quand je pense au jour de mon départ, il y a déjà un certain » vague dans mes souvenirs et c'est à peine si je puis me rappeler ces mille et une petites » circonstances qui seules pourraient vous donner une idée exacte de la position excentrique » dans laquelle je me trouve. Si tous les soirs, en rentrant chez moi, j'avais pris la plume, j'aurais » pu remplir des pages entières des impressions de la journée, qui malheureusement étaient pour » ainsi dire complètement effacées par celles du lendemain.

» Mais, après tout, vous connaissez déjà le grand résultat. Quand on est arrivé au bout, » qu'importent les moyens pour y atteindre.

» Je crois voir d'ici maman qui n'est pas du tout de mon avis sur ce dernier point ; » elle trouve que quand on a gravi une montagne pour jouir d'un beau point de vue, on peut » bien, tout en se reposant, causer de la difficulté de la montée, et, tout considéré, je crois devoir » me ranger à son opinion.

» Donc, pour être conséquent, et surtout pour être agréable à la chère maman, je vais prendre la lunette d'approche du souvenir pour voir dans le passé qui, quoique si rapproché, me » paraît déjà bien loin. Pour abréger, j'emploierai la forme simple du journal et ferai le moins de » réflexions possible. Attention je commence ! !

(1) La lettre de Lies porte, en effet, cette marque rouge si connue autrefois : APRÈS LE DÉPART.

» Dimanche.

» Comme vous savez, mon voyage n'a pas commencé sous des auspices très heureux. Il » faisait un temps lourd et pluvieux qui, je l'avoue, dans la position dans laquelle je me trouvais, » ne laissait pas de faire une impression assez désagréable sur mon esprit. Malgré cela, les châ- » teaux en Espagne que je bâtissais et même les idées moins gaies qui venaient de temps en temps » m'assaillir, m'ont empêché de trouver la route aussi longue et aussi ennuyeuse qu'elle l'est en » réalité.

» Enfin, fatigué et raide de froid, je suis arrivé à Ans où j'ai été emballé dans un omnibus et » conduit à Liège.

» Dans une des rues, j'ai eu le bonheur de rencontrer M. Van Roy qui m'a de suite conduit » chez lui.

» Après avoir diné, nous avons parcouru la ville que j'ai trouvée très-agréable. Nous avons » visité les cafés ; enfin nous avons passé cette soirée très agréablement.

» Lundi.

» J'avais promis à Seuten de me rendre à la caserne vers neuf heures, pour y attendre » l'arrivée du grand convoi de recrues. Je m'y rendis avec Van Roy et un nommé Michiels (1) » graveur à Anvers, qui se trouvait alors dans le même cas que moi.

» Vous dirai-je que j'étais triste ?

» Non. Cependant cette idée que j'allais être soldat, que je coucherais à la caserne, au milieu » de cette multitude avec laquelle je serais confondu, pour laquelle je n'aurais aucune sympathie, » enfin la conviction que j'allais être si seul parmi tout ce monde que je ne connaissais pas, » nécessitait la présence de toute ma philosophie pour pouvoir voir ma position dans son jour » le plus riant.

» A l'heure fixe, nous entrons dans la caserne St Laurent, qui est près de la demeure de Van » Roy. Les conscrits n'étaient pas arrivés ; il fallait attendre dans une grande et belle cour au » milieu de laquelle se trouvait un groupe d'officiers.

» Après nous être promenés un peu, je pris le parti de m'adresser à ces messieurs pour savoir » où je pourrais trouver le capitaine Baillé.

» Je m'approche d'eux et, après les excuses et les saluts d'usage, je fais ma demande aussi » poliment que possible. Un vieux lieutenant a l'obligeance de se détacher du groupe pour aller » s'informer avec moi si le capitaine était arrivé. Chemin faisant, nous causons de choses et » d'autres, entre autres de son fils jeune musicien précoce qu'il m'invitait à venir entendre chez lui. » A la fin, je lui explique ma position, le dérangement que ce service forcé allait porter dans ma » carrière, etc., etc.

» Bref, un quart d'heure après, tous ces officiers savaient que j'étais un jeune artiste anver- » sois, que je.... etc., etc., etc., etc.... c'est trop long à dire, il faudrait une lettre pour chaque » journée.

» Les recrues sont arrivées, se sont mises en rang ; on a fait l'appel et l'on a classé les hommes. » J'ai été fait grenadier à l'unanimité.

» Le colonel est arrivé ; je lui ai demandé la permission de lui présenter, chez lui, une lettre » que j'avais à lui remettre de la part du colonel Capiomont. Accordé. J'avais déjà alors distribué » quelques lettres, et j'étais bien avec tout le monde, ce qui était visible aux marques d'intérêt » qu'on me prodiguait.

» Exemple. Un lieutenant : mettez-vous trois hommes en arrière, vous serez dans ma com-

(1) J. B. Michiels, professeur à l'Académie Royale d'Anvers, artiste graveur de grand mérite.

» pagnie. — Un sergent major : mettez-vous ici, vous aurez un bon capitaine. — Plus tard, un » sergent major : on vous donnera votre ami — Michiels, le graveur, — pour camarade de lit, » car on couche à deux ici. — Un sergent à un caporal : vous donnerez un matelas à ces » *messieurs*. — Enfin, la permission de mon lieutenant de ne pas coucher ce soir à la caserne.

» Mardi.

» A dix heures, chez le colonel. Je lui ai remis ma lettre ; il m'a reçu d'un air paternel, m'a » beaucoup plaint, mais, en définitive, il m'a dit ne pouvoir faire beaucoup pour moi. Il me » donnerait un instructeur particulier, peut-être un lit en commun avec un sous-officier.

» Après avoir longtemps causé de mon affaire, je lui ai offert aussi délicatement que » possible, le dessin que j'avais emporté.

» Je retourne à la caserne où, une demi-heure après, me vient l'ordre de me rendre de » nouveau chez le colonel qui, ayant changé d'idée, m'apprit enfin... tout ce que vous savez déjà.

» Depuis ce temps, c'est à peine si j'ai vu la caserne pour venir prendre mon habillement et » le faire transporter à la citadelle. Je n'ai encore assisté à aucun appel et je n'ai mis mon » déguisement militaire que pour aller prendre, ce matin, ma première leçon d'exercice à la » citadelle.

» Hier, j'ai été voir l'ouvrage de mon futur élève, et je trouve qu'il va très-bien pour le peu » qu'il a fait jusqu'ici.

» Je finis cette lettre hâchée, décousue, sans arrangement, sans orthographe et sans ponctua- » tion, que je vous prie de ne laisser voir à personne. Il y avait trop à écrire pour le peu de » patience que j'ai en ce genre. J'avais commencé une lettre pour laquelle il m'aurait fallu 5 ou 6 » feuilles de papier et plus de bonne volonté d'écrire que je n'en possède.

» Faites des compliments à tout le monde et surtout à sœur Carels ; dites-lui que son » chocolat m'a goûté (1). Qu'Henri fasse des remercîments de ma part à tous les officiers qui » m'ont donné des recommandations ; je lui laisse toute latitude, qu'il brode un peu. Ces lettres » m'ont beaucoup servi.

» Dites au cousin Mattysens que je regrette de n'être pas allé le visiter ; de même à la » famille Grimbergen

» Qu'Henri dise, aux amis des ateliers, (2) qu'ils ne doivent pas encore s'attendre si tôt à des » lettres de ma part. Vous voyez mes dispositions.

» Si cette lettre arrive encore à temps envoyez moi ma montre.

» Ouf ! ouf ! c'est enfin fini.

» Je vous embrasse tous,

» LIES. »

P. S. « Je n'ai pas le courage de revoir ma lettre, tâchez de la déchiffrer, je n'ai pas » mis les points sur les i.

» J'attends de vos nouvelles, comment se porte-t-on ? Que fait-on ? Qu'y a-t-il de nouveau ?

» (Au crayon) Je viens, à l'instant même, de recevoir la lettre de Henri. Je crois déjà y avoir » répondu en partie dans ma seconde lettre Remerciez la famille de l'intérêt qu'elle me porte. » Une *poignée de main* de ma part à Costantino. »

Le caractère de Joseph ne repose-t-il pas là tout entier ? Sa manière d'être lui gagne la sympathie de tous.

(1) Expression belge (germanisme). *Il me goûte : je le trouve bon.*

(2) Probablement La Fleur de Lys et l'atelier de H. Claes, dit Flore.

La bonne harmonie des frères Lies ressort d'une lettre datée du 1er Avril, quelques jours après le départ de Joseph ; elle est écrite par Henri.

*Anvers*, 1er *Avril* 1842.

« Joseph ! Je t'envoie un paquet tout plein de chemises, chaussettes, bottes, essuie-mains, » robe de chambre et autres effets, des esquisses, des études, puis un délicieux petit baiser que » Louiske, (1) le charmant modèle, m'a prié de t'envoyer, mission assez difficile, surtout » pour qu'il t'arrive aussi chatouilleusement et aussi amoureusement qu'il m'a été donné. Une » masse de compliments et de *shake hands* d'une foule d'amis et connaissances.

» A propos de cette foule d'amis et connaissances, il faut que je te dise que je voudrais que » tu n'en eusses pas tant, car depuis ton départ, ils m'ont forcé plus de cinquante fois à narrer ton » entrée sous les armes et l'extraordinaire réception qu'on t'a faite. Ce qui était un plaisir pour » moi, les premiers jours, est devenu maintenant une charge ; ce qui prouve combien est vraie » cette grande vérité que tout bonheur trop souvent multiplié devient monotone.

» Voilà ta garde-robe renforcée et Maman espère que ce sera pour quelque temps.

» Ce que je désirerais savoir, c'est la position de ta caisse. Comme tu ne loges pas à la » caserne, je crains que cette faveur ne diminue considérablement tes fonds, ce qui t'obligeras à » battre monnaie. A cet effet, j'ai cru devoir t'envoyer ton tableau presqu'achevé, mais je désire » savoir avant si tu crois pouvoir le finir et le vendre à Liège.

» Réponds-moi à ce sujet et, dans cette attente, je reste

» Ton frère
« HENRI. »

De Joseph à sa famille :

*Liège*, 12 *Avril* 1842.

« Chère famille,

» Mon Dieu ! mon Dieu ! mes chers amis, que vous êtes pressés ! Voilà trois lettres qui » m'arrivent de suite remplies d'expressions peu aimables. Je ne suis rien moins qu'un grand » fainéant ! Dieu merci, vous n'êtes pas forcés d'être des fainéants à ma manière.

» Le matin, je pars à 7 heures pour me rendre à la citadelle où il ne me faut pas moins de » trois quarts d'heure pour arriver. A moitié chemin, j'ai l'agrément de faire une petite montée de » ce genre. (Il dessine une ligne ascendante de 45° environ). Arrivé là-bas, je fais, en manière de » délassement trois heures d'exercice avec mon fusil de 24 livres. L'ordonnance dit 2 heures mais » je reste là de 8 à 11.

» Après cela, je redescends. Vers 12 h. 1/2, je vais chez le colonel (il y a quatre fois la » distance de chez nous à mon atelier) où je reste une heure, puis je retourne chez moi pour aller » faire le portrait d'un sergent (2). J'ai calculé que, pour mes courses de la citadelle et du colonel, » je ne fais pas moins de 11.000 pas par jour. Il y en avait 600 de mon atelier chez nous. Ainsi » jugez. Si vous appelez cela du fainéantisme, c'est que sans doute ce mot a changé de signifi- » cation.

» Je crois que vous oubliez que le port de lettre coûte énormément d'argent ; ma solde peut » à peine y suffire.

» Enfin nous voilà réconciliés. Je vous envoie des lettres, et vous me pardonnez ; de mon » côté, je ne vois plus que la bonne intention qui vous a poussés à m'adresser ces reproches qui

(1) Diminutif flamand de Louise.

(2) Non retrouvé.

» m'ont fait de la peine. Si vous aviez voulu attendre, je vous les aurais envoyées par Van Roy » qui va dimanche à Anvers. Veuillez lui remettre ma montre.

» Je remercie maman du grand envoi d'habillements. Je l'ai bien reconnue à tous ces petits » soins de bonne mère ; il ne manquait rien. L'écharpe m'a fait plaisir et m'est venue à point.

» A propos, j'ai été à un concert d'une des premières sociétés de Liège où M. Smyers m'a » introduit comme étranger. Pas de jolies figures parmi les dames comme à Anvers.

» Vous voulez m'envoyer mon tableau, mais c'est inutile, pour le moment du moins, car » c'est à peine si j'aurai le temps de faire les portraits qu'on m'a promis. Il n'y a pas ici la » moindre ressource pour faire des tableaux.

» Je commencerai probablement le portrait de Van Roy (1) au commencement de la semaine » prochaine.

» Vous m'avez aussi demandé si je n'étais pas à court d'argent. Je vous remercie bien, mais » je puis vous assurer ne pas encore avoir changé mes pièces d'or. Depuis que je suis ici ma solde » fournit largement à mes besoins journaliers ; quant aux autres dépenses, avec les portraits que » je ferai, je n'aurai pas besoin d'avoir recours à vous. Vous le voyez, tout va bien et je suis » parfaitement heureux.

» Vous menez votre bonne petite vie ordinaire, donc je suis tranquille de ce côté-là.

» Mes chers enfants, je vous embrasse tous. Je ne voudrais partir d'ici que pour vous revoir » une fois.

JOS.

» Dites aux amis d'atelier que, s'ils me pardonnent mon silence, je les en aimerai quatre fois » plus ».

Les camarades d'atelier ne chôment pas et, vu leurs habitudes acquises, ils disent, à l'ami absent, leurs impressions sur son nouvel état social.

Une de leurs chansons, qui n'est pas d'une portée bien élevée, commence ainsi :

» O mon cher Lies ! comme vous voilà beau avec votre paletot large de sept aunes ! » etc.

Un autre ami, Molyn, qui donnait, hélas! tant d'espoir à ceux qui le connaissaient, embouche une trompette moins lyrique mais non moins enthousiaste. Sa lettre est écrite comme par un coup de vent, si tant est qu'un coup de vent puisse se livrer à semblable besogne. C'est la suite de ces conversations folles où la joie la plus franche, la plus communicative fut toujours à l'ordre du jour :

« Soldat,

» Du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent !

» La victoire vous appelle, sachez boire et sachez fumer.

» J'ai appris avec plaisir que votre sergent se conduit proprement avec vous.

» Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin les allouettes sont prises.

» Rien de neuf, si ce n'est qu'Hamman s'est enfin décidé à s'acheter un chapeau propre ; » Buschmann aussi, et moi aussi.

» Votre lettre nous a fait beaucoup de plaisir et nous voyons avec le même sentiment que » vous êtes sur le chemin de la gloire, des honneurs et de la fortune.

» Il paraît que, de votre fenêtre, vous voyez le lever du soleil, et que vous jouissez des » émanations des fleurs et du chant des oiseaux ; vous êtes réellement fait pour le bonheur.

» Je vous recommande le bois de Quinquanpoix. C'est une promenade magnifique.

(1) Inconnu.

» Le batave M. est revenu ; nous demeurons ensemble chez Scumons, chapelier, (coin de la » Rue Haute), cela vous donne le pourquoi des chapeaux !

» Salut au soldat Lies !

» Votre P. M. MOLYN. »

Ici, un petit dessin (un soldat le petit doigt sur la couture de la culotte et regardant à quinze pas devant lui), avec cette note :

« Continuez, nous sommes contents de vous, » puis ce mot :

« Salut cordial,

» L. FI. 7. (1) »

Figure, l'ami dévoué de toujours, n'oublie pas l'absent; il complète les renseignements donnés » par Molyn. Il écrit :

« A toi ma première pensée et mon premier bonjour du samedi matin. A toi qui parles du » luxe étourdissant en fait de chapeau, mais qui ne nous as pas encore vus dans tout l'éclat de » notre toilette printanière.

» Le cher Hamman a toujours montré qu'il aimait l'harmonie des couleurs ; il déteste ces » oppositions de tons qui tirent l'œil et distraient l'attention ; c'est pourquoi, ayant l'avantage de » posséder déjà une cravate abricot, un gilet pomme cuite, des brodequins bouse de vache et un » pantalon cacao, il s'est fait fabriquer un paletot chocolat, ce qui produit l'harmonie la plus » complète possible. Aucune partie ne se fait valoir aux dépens de l'autre. On dirait un person- » nage d'une gravure à l'aquatinte qui serait partie de la vitrine de Tessaro (2) pour se promener » dans les rues. Ses amis se prennent parfois à le nommer par distraction : Monsieur Chocolat » ou bien M. Cacao.

» A toi donc, qui as peut-être eu la patience de me déchiffrer jusqu'ici, je te souhaite de nous » écrire encore, et tant et plus, et de te souvenir de ta vieille

FIGURE. »

C'est de ces lettres, de ces souvenirs, de cette amitié quelque peu bruyante, que sont faits les petits bonheurs de Lies.

En se peignant eux-mêmes, ses amis disent ce que fut l'artiste dont les qualités et les goûts se trouvent ainsi mis en lumière.

*Anvers*, 1e *Juin* 1842.

« Mon cher Lies,

» Hier, en faisant une visite à l'atelier des amis Buschmann et Hamman, j'ai pris lecture de » ta longue et intéressante lettre, tout en chassant devant moi les bouffées du classique 220. Le » rire a bien souvent effleuré ma frimousse pendant que je lisais ces détails d'intérieur de caserne, » qui, pour les autres amis, sont de peu d'importance, mais qui m'intéressent beaucoup.

» Vis-à-vis d'un bourgeois, un sergent d'infanterie est de très-minime importance, mais nous » savons comment il se fait valoir dans la chambrée ; s'il passe inaperçu dans la rue, son impor- » tance grandit à vue d'œil en passant près du fonctionnaire de garde. Il passe ensuite à l'état de » demi-dieu quand il daigne se rendre dans le sein de sa section.

» Et dire qu'il y eut un temps pour moi où je m'enivrais tous les jours de cette gloire » militaire ! *Sic transit gloria mundi....*

(1) Anagramme de Fissette, un autre ami artiste.

(2) Marchand de gravures d'Anvers.

» Enfin, mon vieux, n'y pensons plus. Le soldat s'est fait laboureur, expression poétique » qui, quoique allégorique, indique assez la mutation.

» Je suis enchanté d'apprendre que tu te plais aussi bien à Liège et que ta palette et ton » pinceau ont fait, sur tes supérieurs rébarbatifs, l'effet produit jadis (?) par la lyre d'Orphée sur » les bêtes sauvages et carnivores.

» J'ai été deux fois à Liège et, sans bien connaître tous les beaux sites qui environnent cette » antique cité, je suis assez à même d'en juger et de partager ton admiration pour les beaux » environs. J'ai été à Chokier sur la route de Huy, et à Chaufontaine, sur la route de Verviers, » mais je t'assure que je n'ai jamais vu de plus beau pays de ma vie.

» Le club des amis de l'atelier de la Fleur de Lys (1) se réunit encore de temps en temps, » mais les leçons d'escrime et d'exercice n'ont pas repris.

» Les amis Buschmann et Hamman travaillent assiduement à leurs tableaux. Je n'en donne » pas de détails ; ils s'acquitteront beaucoup mieux que moi de cette tâche, et je ne veux pas leur » couper l'herbe sous les pieds, mais je suis sûr que si tu pouvais obtenir un jour ou deux de congé » et nous venir voir, tu serais content d'eux, du moins autant que je puis en juger. Je trouve qu'ils » font de crânes progrès, aussi méritent-ils de réussir par leur assiduité et leur courage.

» Je fais des vœux pour que toute notre école de peleton devienne.... de grands artistes. Je » tâcherai, de mon côté, de devenir riche banquier ou grand négociant, afin de pouvoir acheter » de vos tableaux, mais, le diable m'emporte ! si j'en entrevois seulement les moyens. Enfin, » nous ferons notre possible.

» Pour ce qui regarde nos promenades, nous n'en faisons pas souvent ; les amis travaillent » aussi longtemps que le bon Dieu veut leur accorder le jour nécessaire et, après cela, nous » prenons ordinairement le frais au Pavillon du Commerce, au Port, où nous fumons le houka, » à la porte, quand il fait beau et, quand le temps est moins favorable, nous restons à l'intérieur » et terminons notre soirée en jouant au domino ou au bac. C'est ainsi que nous filons, comme » toi, des jours monotones mais heureux et sans souci de l'avenir.

» Je ne sais pas comment cela s'arrange ici mais en Hollande, on n'a qu'un an à rester au » régiment ; les autres années, on assiste pendant un mois aux grandes manœuvres au camp, en » temps de paix s'entend.

» Adieu, vieux, portes-toi bien et donnes nous de temps en temps de tes nouvelles.

» Ton affectionné ex-instructeur

» J. Uytman. »

Autre lettre d'un enthousiaste :

« Le premier qui fut roi fut un soldat heureux ! Ah ! quel plaisir d'être soldat !

» Honneur, honneur, ô mon enfant,

» A qui succombe en combattant. En combattant pour la patri-i-i-i-e.

» En un mot, invincible guerrier (car je me plais à croire que tu n'a pas encore été vaincu), » j'ai débuté par tout ce qu'il y a de plus brillant au sujet de la noble carrière des armes qu'il t'as » plu de choisir, choix que j'honore et respecte, afin que tu ne prennes pas en mauvaise part » qu'un humble pékin comme moi ose s'adresser à toi, ô guerrier redoutable et magnifique. J'ai » été touché, ému, transporté, lorsque j'ai vu avec quel sangfroid, avec quelle sublime résignation, » avec quel inébranlable courage, tu as su braver le feu.

(1) Rue des Peignes, au dessus d'un estaminet.

» C'est bien, mon fils, conduis-toi toujours ainsi et n'oublies pas que la patrie a les yeux fixés » sur ses défenseurs pour les punir ou les récompenser suivant leurs mérites.

» En avant, marchons contre!.. Vraiment il me prend des envies de m'engager, d'aller te » rejoindre et puis de nous promener à mort, sur les bords de l'Ourthe et de la Meuse, à Tilff et » à Chaudfontaine, etc., etc. et à fumer une masse de pipes. En voilà un pays pour flâner ! Je » voudrais que ce bon gouvernement veuille me donner des appointements pour y rester.

» Je ne puis continuer sans te rappeler les paroles du général Foy : « Grâce à l'égalité des » rangs, a-t-il dit, chaque jeune conscrit porte dans sa giberne le sceptre d'empereur. » Ainsi en » avant, mon troupier ; la postérité t'attend. Les chemins sont ouverts !

» Oublions un instant le guerrier pour nous rappeler l'ami.

» Te dire que ta bonne et gentille lettre nous a fait le plus grand plaisir à tous, c'est ce que » tu concevras bien toi-même. Nous comptons en recevoir encore de temps en temps de pareilles. » Les plus longues possibles et le plus souvent sera le mieux.

» Il y a deux ans que j'ai fait avec Fisette la route de Liège à Tilff, que nous avons visité la » grotte (nous y sommes presque restés pour avoir perdu nos chandelles), que nous avons expédié » les vivres et la bière jaune à l'auberge qui la précède et que nous sommes revenus perchés sur » une barque chargée de sacs de grains, ce qui doublait le plaisir de descendre les cascades.

» Je me plais à croire que tu vas faire une bonne quantité d'études, des fonds de montagnes, » quelques bouts de rochers, des accidents de terrains, des chûtes d'eau, en un mot, tout ce qui » pourra nous servir. Surtout aies bien soin de soigner le tout ; une étude doit l'être pour pouvoir » servir convenablement.

» Je vais à l'atelier où mon modèle m'attend. Adieu jusqu'à midi.

» A propos, et l'Exposition de Liège ?

» Aussitôt qu'elle sera ouverte, tu te précipiteras en foule vers des petits bonshommes égarés » dans le bleu de Prusse ; tu te serreras, tu te presseras d'une manière compacte devant et tu » feras entendre divers murmures des plus flatteurs les uns que les autres, tels que oh, oh, oh ! » qu'il est beau ! etc. etc. Puis tu t'écouleras rempli d'admiration et de surprise. Tu auras même » le droit d'en faire autant devant *Jean Sapeur* d'Hamman, l'*Exil* et le *Rabateur* de Ficette.

» Blague à part, si tu connaissais quelque membre de la direction, dis lui que mon tableau » est fort beau et pas cher, et que je voudrais bien en avoir des pièces de cinq francs de Liège » pour savoir uniquement comme elles sont faites.

» Je suppose que tu exposes quelque chose. Profite de l'occasion, elle est bonne pour toi, » sans compter le droit que tu auras de mettre dans le catalogue : J. Lies, peintre, artiste, » grenadier du centre au 1er de ligne. Vois-tu l'effet mirobolant ?

» La renommée nous a dit que tu as fait le portrait de Van Roy, qu'il était crânement bien. » Cela n'a rien d'étonnant, mais cela m'a fait plaisir.

» A propos de celui-ci, Van Roy est un de mes vieux amis. Je te prie donc de lui donner de » ma part une immense poignée de mains et de lui dire tout ce que l'amitié peut inspirer à deux » anciens compagnons d'atelier.

» Et la Fleur de Lys ? Morbleu, parlons de l'illustre Fleur de Lys. Et bien, mon cher, elle est » toujours rue des Peignes, près la Place Verte. Il y a encore la même poussière, le même et » magnifique désordre, la même bière. Les armes, l'exercice, les promenades, tout cela est remis » à l'exposition de Bruxelles. En attendant, on pioche ou l'on fait semblant de piocher.

» Le tableau d'Hamman, son Zurbaran, plaît à tout le monde en général et à moi en parti- » culier. Je n'en dirai pas tout à fait autant du mien ; tu sais, le récit du pélerin avec la chapelle

» d'Anis van Pannard. En sus, je crains de ne pas avoir fini pour l'époque voulue, ce qui serait » parfaitement ridicule.

» Donc, nous disons que nous avons vu avec plaisir le respect que vous avez pour vos supé-» rieurs, sergent et autres, et que, par conséquent, lorsque vous rencontrerez le caporal des » mineurs, Gargantua, vous lui ferez le salut militaire et lui présenterez les armes avec tout le » respect voulu par la loi.

» Je viens de faire l'indiscrétion de lire la lettre de Fi-7. Il y a calomnie; les chapeaux de » Busch et Hamman sont payés.

» Je ne puis continuer, car je suis entouré de blagueurs avec lequels je suis et serai toujours

» Ton vieux

» FIGURE. »

La *Fleur de Lys* n'avait garde d'oublier un de ses plus fidèles membres. Voici une pièce curieuse adressée à Jos. Lies chez M. F. C. Van Roy, rue Sainte Véronique, 82, à Liège.

« Nous, soussignés, assemblés en conseil extraordinaire, en notre local de *La Fleur de Lys*, » ce Lundi, six Juin, midi précis, affirmons et certifions que le porteur de la présente, M. Félix » C., peintre-artiste et français de profession, est le plus charmant garçon que tu aurais jamais » connu si tu ne nous connaissais pas encore, et que venant dans une ville étrangère, il lui sera » agréable d'y trouver un peintre tel que toi.

» 1° comme co-artiste,

» 2° comme co-bon-enfant,

» 3° et dernier, pour que, s'il était mystifié, vous soyez obligé, en votre qualité de guerrier, » de lui porter aide et protection.

» Sur ce, nous vous expédions, par la même occasion, un million de poignées de mains.

» Sig. Gustave Buschmann, E. Hamman, H. Claes, dit Flore, Uytman, W. Vertommen. »

M. de Keyser, ancien Directeur de l'Académie Royale d'Anvers, (1) a conservé le meilleur souvenir de Joseph Lies, c'était, m'a-t-il dit, un petit jeune homme d'une grande douceur de caractère, poli, aimable et d'une complaisance parfaite. Il m'a confirmé ce que m'a dit M. Guffens, en ce qui concerne les corrections faites aux compositions des élèves un peu plus jeunes et moins habiles que lui.

En m'en parlant, M. de Keyser me semblait voir revivre un passé lointain dans lequel s'agitaient ses anciens élèves dont plusieurs sont arrivés à la célébrité (2). Comme le souvenir de ceux qui nous ont aimé est bon à notre cœur ! Comme le sentiment de leur reconnaissance est doux !

M. de Keyser me remit la seule lettre qu'il possédait de Joseph.

Je commençai à la lire à haute voix, mais bientôt l'émotion me fit hésiter et cesser... Je me représentais le petit conscrit si éprouvé d'abord, puis si rassuré ; je voyais le futur artiste poursuivant, dans une voie difficile déjà, la carrière choisie par lui. Ces alternatives de tristesse et

(1) Nicaise de Keyser né à Santvliet, le 26 Juillet 1813, mourut à Anvers, le 16 Juillet 1887. Il repose en paix dans son pays natal qu'il quitta jeune et où il avait été pâtre. Elève de Van Brée, d'une imagination vive, d'un dessin correct, il succéda à Wappers comme directeur de l'Académie d'Anvers. Homme d'une grande bienveillance, chef d'une famille respectée; artiste arrivé à tous les honneurs imaginables, il eut des funérailles princières. Une des couronnes qui décoraient le char funèbre portait cette inscription : « A celui qui fut grand par le cœur ; l'intelligence et le talent ».

(2) Lies, Swerts, Wittcamp, Verlat, Guffens, Ooms, Bellemans, etc. (*Journal des Beaux-Arts, n° 14, 1887*).

d'espoir, de peine et de joie, d'abandon et de protection, de faiblesse et de force, tout cela c'est la vie de celui qui doit être le fils de ses œuvres.

Un nuage passa sur mes yeux. Sans avoir honte d'une émotion que comprendront les amis de Lies, je levai mon regard sur l'homme excellent qui m'écoutait. Il était aussi ému que moi ; je compris toute sa bonté. Nos mains se serrèrent affectueusement.

Voici cette lettre :

*Liège*, 12 *Avril* 1842.

Monsieur De Keyser, (1)

Vous rappelez-vous, Monsieur de Keyser, le jour de mon départ où j'eus le plaisir de vous revoir à la station du chemin de fer, à Anvers ; il pleuvait à verse, le temps était lourd et le ciel était partout couvert.

Tout cela était bien fait pour nourrir les idées tristes que me fournissait naturellement la position où je me trouvais alors. Je vous l'avoue, j'étais loin de posséder intérieurement le calme et l'indifférence que j'affectais.

Mais quel changement inespéré ! Avec quel bonheur je vous écris maintenant, à vous qui avez tant contribué à rendre ma position ici si belle. Oh ! mille fois je vous en remercie.

Si j'apprends la peinture au fils du colonel, si je porte l'habit bourgeois et ne loge pas à la caserne, et surtout si j'ai le bonheur de consacrer la plus grande partie de la journée à mes études, c'est en grande partie, à vous, à votre recommandation près de M. Van Assche, que je le dois.

Tout semble me sourire maintenant. Au lieu du brouillard gris et uniforme qui était répandu partout, je puis voir maintenant ce beau pays éclairé par le soleil qui, depuis quelques jours, s'est dégagé des tristes nuages qui l'avaient continuellement voilé jusqu'alors. Que de beaux fonds de tableaux je vois ici !

Vos souvenirs d'Ecosse me reviennent bien souvent à la mémoire. De ce côté-là, je crois que mon expédition guerrière ne m'aura pas fait de tort car, au moins une partie de ces beautés restera gravée dans mon souvenir et, du reste, j'espère bien ne pas rentrer sans avoir fait quelques études d'après nature.

J'ai déjà trois ou quatre portraits à faire, ce qui me prendra assez de temps, car quoique je n'aie que deux heures d'exercice à faire, le matin à commencer de 8 heures, je vous assure que, quand on a manié pendant ce temps le léger pinceau de 24 livres qu'on m'a donné ici, on peut très-bien se reposer jusqu'à l'après-midi, surtout après une heure et demie de promenade que j'ai à faire pour aller à la citadelle où je prends mes leçons d'art militaire.

Enfin, malgré cela, je puis dire que je suis maintenant parfaitement content et heureux et que c'est à vous que je le dois. Voilà ce qui ne sortira jamais de ma mémoire.

Dieu fasse qu'un jour je puisse m'acquitter envers vous de la double dette de reconnaissance dont la moitié date du jour où je suis devenu votre élève.

Recevez, Monsieur de Keyser, les témoignages de reconnaissance et d'estime que vous porte.

Votre élève dévoué,
J. LIES.

C'était à qui apporterait à Lies sa part de distraction, d'amitié et d'esprit. Les joyeux amis de *La Fleur de Lys* n'épargnaient ni les choses spirituelles, ni les lettres désopilantes. Partout la plus franche gaîté.

Le caractère de Lies se prêtait à tout cela, il aimait la douce plaisanterie et le fou rire ; ami

(1) Lies a écrit trois fois, dans cette lettre, *Mr de Keyser*.

dù beau, il ne dédaignait pas le comique et même le gaulois. Il lisait, avec un égal plaisir, Lamartine, Victor Hugo, Gœthe ou Rabelais.

Son nom se prêtait à certains jeux d'esprit. Les uns l'appelaient *l'ami Lies* et, par corruption, *La Milice* ; les autres le nommaient *Ulysse*. Cela ne peut être mis en doute, car j'ai une lettre, que je soupçonne d'être de X., garçon d'esprit, laquelle lettre porte pour suscription :

*Monsieur Ulysse, roi d'Itaque,*
*fils de Laërte et père de Télémaque.*

C'était pousser l'analogie un peu loin, mais la jeunesse a de ces générosités.

Une autre pièce plus curieuse est celle qui suit.

« A sa seigneurie, au moult mirifique, riche en deniers et hault en pouvoir sur ses subjects, » roy d'Itaque, mary de dame Pénélope qui ung si long temps, durant lé voyaiges du dict roy, et » pour ne poinct se laysser choire au doulces, mignonnes, mieulleuses paroles de ses poursuivans, » brodait d'apuys que la damoiselle aurore, avecque ses doigts de rose ouvrait l'huys de cest mon- » de, jusques à l'heure où dame lune monstrait sa figure, et puis decousait pendant la nuict tout » ce qu'elle avec faict durant le jor, et pourquoy ?

» Voicy la moult bonne rayson :

» Dame Pénélope, moult lassée de tous ces tracas, il advint qu'ung jor, estant à dyner, elle » parla ainsy à ses prétendans quy estaient en ung grand numbre :

« « Mes seigneurs, compte de Chios, marquis de Sparte, vicomte d'Athènes, roy de Crète, »» duc des Macevoniens, et aultres hault personnaiges et gentils chevaliers, oyez ce que j'ai à »» vous dire :

»» Quand cetuy tapis en broderie sera à bone poinct, je prendrai parmi vos seigneurées, un »» novel maistre et seigneur, d'aultant que le roy Ulysse estant parti pour conquester la cité de »» Troie, qui ne fust detruicte qu'après dix ans, et que depuis si long tems je n'ai rien ouï sur luy. »

» Sur ce dict, lé Seigneurs et chevaliers battirent des mains, et leur fut octroyé par la royne » Pénélope de faire un tournoy d'armes où vingt d'entre eulx, tombérent morts sur leur cul.

» Or doncques, ô grand Ulysse, qui avez unge si fidèle épouse, voiez ce que vostre très- » dévoué, le chevalier E. V. L. vient escryre à votre Seigneurie.

» Icy, dans la bien heureuse contrée dicte la maison de santé, où se trouvent les bons frères » de la charité et quelques amis précieulx dont le duc Victor, qui est de loing le meilleur. Grâce » à Saint Luc patron des peintres et portraitistes, le dict duc a son chasteau près d'Antverpia, » dans le duché du mesme nom.

» Enfin, ô Ulysse, roi d'Itaque, fils de Laërte et père de Télémaque, daignez ouir ce que je » viens humblement vous escrire :

» Je retourne à la saincte confrérie des bons frères de la charité, où se trouve un billard faict » dans la ville de Samos, un peu vieil mais fort ainsy qu'ugne barre de fer, bon mais trop grand, » moult trop grand, grand ainsi que la place verte d'Antverpia ; il y a trois billes qui sont faictes » autrement l'ugne que l'autre, et dont l'ugne a la bosse de son dos plate ainsy que lé pôles de » la terre ; de plus lé queus sont moult courbées de plusieurs façons et les blouses sont trois fois » plus grands que lé dictes billes.

» Or, mon chier maître, il est advenu qu'il fault eschangier le dict billard avecque un aultre » plus petit, ainsi que l'est celuy de la salle où jouent au domino et avec carambolaiges lé » archontes spéciaux de la ville de Antverpia.

» Vous trouverez bien, ô Ulysse, dans vostre royaulme un bon maistre facteur pour le dict » billard, toutefois votre haultesse me permet de luy bailler ung advis, et s'il veut bien, je lui

» escript de demander aux dicts archontes en quel endroict et à quel maistre ils ont acheplé le » dict billard, combien de sols ils ont donné, et escrire au dict maître pour sçavoir tous ses prix.

» Le billard dont j'ai l'honneur de vous escrire doit être très-modeste. Il doit avoir 12 queus » avec moult bonnes pomérances, 3 billes blanches et deux noires, non faictes comme icy ; de » plus les petites billes qu'on close dedans ung triangle, et le moyen de boucher lé blouses por » jouer le carambolaige.

» Le grand et mirifique Saint Luc, ô roy Ulysse qui debviendrai un jour chrestien, vous ait » en sa saincte guarde.

» Le chevalier ERNEST DE LOMPENBERG.

» N'oubliez poinct de venir dans ceste contrée, demain, jeudi, jor de Jupiter. »

Tout cela n'est pas de la farine la plus fine, mais comme on y sent la jeunesse, l'amour de la vie, le besoin de rire et le bonheur de l'amitié ! Il n'appartient qu'à un tout jeune homme de confier au papier ces épanchements aussi exempts de soucis que remplis de bonne humeur.

L'auteur de cette boutade épistolaire écrivait deux jours plus tard :

*Jeudi* matin.

« Mon cher Ulysse,

» J'ai oublié, dans ma lettre d'avant-hier, plusieurs choses que tu trouveras ici. D'abord, j'ai » écrit, il y a plusieurs jours de faire relier les *annales antverpienses* avec dédicace à notre cher » et bon Père-Directeur. C'est pour les lui offrir le jour de sa fête qui arrive au commencement » de la semaine prochaine. Il faudrait qu'on couvrit complètemant la reliure des volumes d'une » étoffe et que, dans le prémier volume, la dédicace, qui est séparée du titre, y fut renfermée.

» Je n'ai encore reçu, des ouvrages historiques que le directeur m'a conseillé de préférer et » que j'ai demandés depuis longtemps, que le volume de romans, etc. »

Il s'agit donc d'études entre ces correspondants doués tous deux sans doute de goûts littéraires. Mais quelle idée se faire de leurs travaux ou de leur manière de plaisanter, quand, dans une troisième lettre du même ami, on trouve une phrase comme celle-ci :

« Voici les livres qu'il faudra faire venir de Paris, car il s'y en trouve de nouveaux qui ne » sont pas venus en Belgique. Ecris aux libraires de Paris qu'ils les envoient ici avec (?) rembour- » sement.

» Les nouvelles compositions faites pour l'orgue (5 ou 6) ; 2 dictionnaires allemand et » français et réciproquement ; 3 espagnol id.; 4 anglais id.; 5 suédois id.; 6 portugais id.; 7 arabe » id.; 8 latin id.; 9 grec id.; 10 hébreu id.

» Quand on sait quatre langues du nord et du midi, le latin, le grec un peu, et l'hébreu un » tout petit peu, il est facille de traduire mes ouvrages en ces langues, même en arabe qui me sera » d'ailleurs utile lorsque je visiterai les deux bords de la Méditerannée.

» Je m'arrête ici pour pouvoir fermer cette lettre. Bonjour.

» X. »

*Lundi*, 4 *Juin*.

» A Lies Joseph très-cher et très-bon.

» Joie, santé, prospérité, plaisir, etc., etc., etc.,

» Mais avant d'arriver au fait de ma lettre, je te dirai la bonne nouvelle d'hier; Fi 7 a reçu » une lettre ou ne peut plus flatteuse de la Direction de Cologne où on a l'extrême politesse de » lui dire que son *Exil* a été acheté par la société au prix de mille francs. Pas bête, hein ! et cela » encore, le second jour de l'exposition.

» Hier, Dimanche, ont été distribués par la ville un nombre considérable de premiers » numéros de la *Revue d'Anvers*.

» La Revue paraît tous les Dimanches et c'est mon frère qui en est rédacteur en chef.

» Voici le service que je réclame de ta bonne volonté: c'est d'aller à l'exposition, de prendre » note des principaux tableaux, d'en dire un peu de bien et un peu de mal, selon qu'il y aura » lieu; enfin d'écrire de quoi remplir une ou deux colonnes du petit journal.

» Les articles ne seront pas signés.

» Tu ne t'attendais probablement pas au singulier usage que je fais de ta bonne volonté et » de ta complaisance.

» Reçois l'assurance de la cordiale amitié de

» FIGURE. »

Du même :

« A Monsieur, monsieur Joseph, grand correspondant particulier, pour Liége et la province » de ce nom, de la très-respectable *Revue d'Anvers*, salut !

» Pour commencer par ordre, je dirai que je ne t'ai pas répondu plus tôt parce que j'ai été » exorbitamment occupé ces jours derniers. Je n'ai fini mon tableau qu'avant hier, et j'ai pioché!

» Quoique je sois assez embarrassé pour trouver des termes assez justes, pour te remercier de » la corvée que tu as bien voulu faire pour moi, j'arrive au fait. Ce sont de ces besognes qui ne » sont pas des plus agréables, et il fallait que je connusse bien toute ta bonne volonté, pour t'avoir » demandé cela. Du reste, ainsi que tu l'as fait, cela a été parfaitement inspiré. Encore une fois, » merci.

» Je me plais à croire que les premiers numéros de la *Revue* te sont parvenus.

» Me voici arrivé à te demander un supplément de complaisance, c'est-à-dire à te prier d'aller, » vers le commencement de la semaine prochaine, de nouveau à l'exposition, et de voir s'il n'est » pas arrivé quelque tableau dont on soit obligé de parler.

» Si cela est, voudras-tu bien me l'écrire? Si tu peux y joindre quelque bonne méchanceté » contre la direction, fais-le ; des gens qui n'achètent pas nos tableaux méritent d'être écartelés.

» Tu vois que je t'en donne, de la corvée; mais aussi tu es si bon garçon !

» Fissette est enchanté de toi !

» Baillet, qui est de retour, nous a dit que, dans trois semaines, tu reviendrais probablement » à Anvers. Le plaisir que cela nous a fait, tu dois le concevoir. Donc je me dispenserai de te le » dépeindre.

» Sur ce, comme il est temps que je me mette à l'ouvrage, je te dis, de rechef, merci pour ce » que tu as fait et merci pour ce que tu vas encore faire.

» Je reste, très-cher correspondant, ta même

» FIGURE. »

Cette lettre est aussi adressée, 82 Rue Ste-Véronique à Liége.

*Anvers*, 4 *Juin* 1842.

« Mon cher ami,

» A quelque chose malheur est bon, dit un vieil adage, seulement il me semble qu'il est rare » qu'il profite à celui à qui il arrive. Nous avons vu, ce que nous savions déjà, que tu fais une » heureuse exception à la règle et que c'est à toi qu'est échu le bon lot.

» Ta lettre si bien détaillée, si vraie qu'il nous semblait t'entendre parler (sauf un peu plus » d'éloquence et de prolixité, ce qui ne nuisait pas) ; ton aimable lettre, dis-je, nous a fait infini- » ment de plaisir. L'épisode du sergent est profondément comique, mais ce qui surpasse tout,

» c'est quand tu avoues t'être trouvé mauvaise tournure dans ta livrée de héros. Cette idée de » revêtir de nouveau le paletot pour voir si l'on est resté le même homme! O vanitas vanitatum !

» La veste tombe, Lies reste,
» Et le héros s'évanouit !!

» Si tu trouves cette dernière épithète trop flatteuse, tu peux hardiment y substituer le » premier venu des substantifs consacrés dans la belle langue française, pour exprimer le titre » d'aspirant défenseur de la patrie : piou-piou, conscrit, Jean-Jean, tourlourou, fantassin, pousse- » caillou, chair à canon, etc.

» A propos de cela, sais-tu bien que nous, contribuables, qui en fait de fonds, ne possédons » que nos fonds de culottes (quand ils sont payés), c'est nous qui t'entretenons, qui te donnons » une nourriture saine et abondante appelée ratatouille, des vêtements chauds en hiver et frais en » été, en un mot, tout ce qui peut contribuer à ton bien-être, sans compter le sou net par jour, » comme disait l'autre. Il me semble que tu ne peux assez nous témoigner de reconnaissance » pour cela. C'est une chose qu'il ne faut pas que tu oublies.

» Ces réflexions, que, j'aime à le croire, tu trouveras profondément justes, ne sont pas de » moi ; elles m'ont été suggérées par une drôle de scène.

» Il y avait, à la promenade de l'Escaut, un vieil ivrogne qui se livrait, avec tout l'esprit » alcoolique dont il était rempli, à des diatribes violentes contre le gouvernement et le pouvoir » militaire représenté par un malheureux Jean-Jean, incapable de lui tenir tête.

» — Ik, disait-il, ik G..... ik onderhoud allen (1).

» Koning en staten
» Paepen en soldaten.

» Ce distique, probablement de sa composition, il le répétait à satiété, avec toute la persévé- » rance et l'entêtement de l'ivresse.

» — Ik... Ik...

» Et l'auditoire de rire. J'étais là à flâner quand une idée me frappa à la tête comme un » coup de marteau. Tiens, me dis-je, Lies... Minute! nous allons lui faire sentir cela, afin qu'en » sa qualité de guerrier, il ne se donne pas l'air de nous mépriser. Et ce fut fait.

« Parlons d'affaires. Il parait que les tiennes vont bien ; les nôtres marchent sur trois pattes.

» Tu auras vu, à l'exposition de Liège, mon tableau de *Jean-Sapeur*. Je me recommande à » toi pour en dire tout le bien possible. On peut quelquefois mentir pour rendre service. » Non pas que je prenne les Liégeois pour des crétins, mais une approbation d'un homme » compétent peut-être bonne à quelque chose.

» J'ai jusqu'à présent travaillé au *Zurbaran*, qui se trouve mis ensemble, donc je suis » parfaitement à mon aise et sans crainte de manquer l'exposition de Bruxelles. Ah ! ça, j'espère » que tu y auras quelque chose et que nous nous y verrons.

» Ici l'auteur devient sentimental.

» Par toutes ces belles matinées et soirées d'été, j'envie ton sort et ta demeure. Oh ! » que de jouissances tu dois avoir dans cette belle campagne et environné d'amis aussi bons que

(1) Je, je, Godverdoem (gros juron corespondant à nom de D....), je le soutiens à tous.

Le roi et l'état
Le pape et les soldats.

» ceux que tu as laissés ici. Le spectacle de cette belle nature et ces courses dans la montagne » doivent agrandir l'âme et faire pousser les moustaches, ce qui n'est pas un petit agrément pour » un grenadier. A propos, si tu pouvais retirer de l'eau un chien ou un enfant quelconque tu » serais peut-être décoré. Hein, dis-donc, c'est ça qui t'irait.

» .... Il s'avance, l'étoile des braves brille sur sa poitrine, le.....

» Le diable m'emporte si je me rappelle le reste ; tu le trouveras dans le premier roman venu » de l'Empire.

» A toi, mon premier maître de guitare, à toi l'honneur d'avoir le premier mis en moi » le goût de cet instrument. A présent, j'en suis fou. J'ai une bonne guitare à moi et je me fais » de fortes douleurs au bout des doigts à force d'en pincer. J'apprends la musique simultanément. »

Tout à toi.
E. HAMMAN.

24 *Juin* 1842.

« Carissimo Liessissimo ! !

» Nous sommes tous on ne peut plus étonnés de la faconde que tu déploies dans tes lettres » longues et si nombreuses. Il paraît que, si tu n'as pas le don de la parole, tu as celui de la » parole écrite.

» Tu es bien bon de te figurer que mon tableau est réussi. Cela prouverait toujours que tu » le désires. Merci.

» J'ai vu ce matin un léger tableau qui nous enforce tous en masse et en particulier. L'heu- » reux auteur est Slingeneyer. C'est l'épisode du *Vengeur*, que tu dois connaître. Tu verras cela » à Bruxelles. C'est de la grande, belle et bonne peinture et qui se ressent peu ou point de » l'école de Wappers dans ce qu'elle a de mauvais.

» Ne te figures pas avoir jamais à t'enivrer de l'orgueil d'avoir fait naître un grand pinceur (1). » Je n'ai pas les pattes formées à cela.

» Mon embarras est d'entamer un chapitre nouveau sans tomber dans la phrase la plus » vulgaire, la plus redite, la plus prosaïque que l'on puisse articuler, c'est-à-dire, je voudrais bien » vendre mon tableau ! A ceci, les amis, qui sont sans pitié pour le malheur, vous disent d'un » air très grave : — Au fait, qu'est-ce que ça te fait ? Il faut le vendre. — Vends-le, va ! — Dis » donc, si j'étais toi, je vendrais ce tableau, sais-tu, etc. etc.

» Je te demande si ce n'est pas une dérision.

» Au fait, je vais le vendre, ne fût-ce que pour avoir de l'argent (métal rare) ; j'espère que je » suis logique.

» Ah ! quelques nouvelles. Le British Queen est arrivée ce matin. — Bataille se marie posi- » tivement. — Verkommen quitte probablement la Fleur de Lys, mais à l'amiable. — On dit que » le grand tableau de C. est horrible. Pas nouveau cela. — Nous avons un nouveau rapin, un » bon, cette fois-ci. — Van B. fume et a barbe et moustaches. — Flor travaille. Je lui ai donné » sa lettre sans la faire voir aux autres. Il m'a dit que j'avais très bien fait. *Voi sapete perche* (2).

Tout à toi,
E. HAMMAN.

(1) de guitare.

(2) Vous savez pourquoi.

A Monsieur Fissette (peintre) chez M. Scheurmans, coin de la rue Haute,
à Anvers.

« Mon cher Fi 7,

» *Horriblement* flatté de l'aimable préférence que tu as bien voulu m'accorder, et pour » justifier, autant qu'il est en mon pouvoir, l'heureux choix que tu as fait en me prenant pour ton » agent dans la ville de Liége, je crois de mon devoir de te faire un détail de la manière dont j'ai » conduit l'affaire que tu m'as confiée.

» Donc — voici :

» Le lendemain de la réception de ton *honorée*, je me suis rendu au salon de l'exposition, » où, d'après les informations que j'avais prises, j'étais sûr de rencontrer M. Florenville. En effet, » il ne tarda pas à arriver et, après lui avoir remis ta lettre, j'eus avec lui une conversation qui » m'a mis dans un certain embarras et dont voici le résumé.

» Après avoir favorablement répondu à ma demande de faire dépendre ton tableau dans » l'après dîner, afin que je pusse l'emballer et l'envoyer le lundi matin, il me dit tout à coup : — » Mais ce tableau n'est donc pas à vendre ? — Je ne sais pas ; je pense cependant que c'est dans ce » but là qu'il est envoyé à Cologne.

» Enfin, bref, il paraît que ton tableau était désigné pour être acheté par la Commission.

» Il me demanda si je ne savais pas le prix de ce tableau, ou si je ne voudrais pas t'en écrire. » Autre difficulté. Il était samedi soir, et une réponse ne pouvait me parvenir avant lundi 27, » terme que tu avais fixé pour le départ de ton exil. Comme M. Florenville m'assurait qu'on avait » parlé de cette affaire à M. Grivigne, je pris le parti de me rendre chez celui-ci, espérant trouver là » de quoi me décider. Donc me voilà en route. Arrivé, on me fit voir une lettre de toi qui me » laissa dans l'incertitude. Enfin il fut décidé que je courrais vite chez moi, pour voir si je ne » trouverais pas dans ta lettre la date de l'ouverture de l'exposition de Cologne, pour (si cela était » possible) retarder d'un ou deux jours l'envoi de ton tableau. Comme je n'ai rien trouvé de ce » genre, et que d'ailleurs ta lettre à M. Grivigne disait positivement que ton tableau était destiné » pour Cologne, j'ai pris le parti de l'envoyer, car s'il y avait beaucoup de chances de vente ici, » ton prix pouvait ne pas convenir et alors tu manquais l'Exposition de Cologne où je sais que tu » a eu jusqu'ici du succès.

» Voilà, ami, ce que j'ai cru faire pour le mieux. J'espère que tu seras content. Amen.

» J. Lies. »

« Tu me demandais dans ta lettre de payer les frais de transport de Liége à Cologne. J'ai été » excessivement étonné quand on m'a assuré (je me le suis fait redire trois fois) que les tableaux » parvenaient à Cologne sans frais. On m'a fait payer en tout vingt centimes dont j'ai l'intention » de disposer sur toi au premier jour. »

La fin d'une lettre de E. Hamman :

« Sur ce, une bonne poignée de main ; au revoir. Portes-toi bien. Mon plus grand désir est » de te voir bientôt .

» A propos, tu feras de bonnes études de paysage, afin que nous puissions nous en servir.

» Adieu. Je t'embrasse.

» Tout à toi
» E. Hamman. »

Précédemment (page 94) nous avons vu le même désir exprimé par un autre artiste, ce qui prouve la haute estime de ses amis pour son talent, son goût et son admiration de la nature.

A mon cher et illustre LIES,

« A toi, qui me parais prendre la vie bonnement et joyeusement, comme doit le faire tout » disciple de la chère *Fleur de Lys*, à toi, qui ouvres ton âme à tous les épanchements qu'y versent » la belle nature, les beaux lointains et surtout les premiers plans lorsqu'ils sont garnis d'acces- » soires pittoresques, tels que bouteilles de Bourgogne, pâtés, etc..., à toi enfin qui, si jadis ne » voulais employer que deux mots pour exprimer ce qui en exigeait dix, sais le racheter en nous » écrivant maintenant de ces bonnes et longues lettres qui nous font à tous tant de plaisir ; » à toi....

» Oui, mais... je vais dîner. A tantôt.

» Ma foi, voilà un dîner qui a coupé mon enthousiasme au beau milieu. C'est dommage » pourtant, je me disposais à faire une phrase qui aurait été bien longue, et le dîner a été bien » court et mauvais. Un vendredi, mon illustre!

» Avant de l'oublier, il me repasse par la tête que, parlant de toi (ce qui nous arrive souvent) » devant S. V., celui-ci m'a tout particulièrement recommandé de te faire savoir qu'il pensait » toujours à toi et qu'il s'intéressait à tout ce qui peut t'arriver de bon ou de mauvais.

» Cela fait, pour l'acquit de ma mémoire et de ma conscience, je reprends comme plus haut.

» A toi, qui sais si bien quels sont les respectables devoirs que la Société impose aux » inférieurs pour les supérieurs, au soldat envers le sergent, à Lies envers Gargantua (ce qui » n'empêche pas que j'aurais donné bien des choses pour assister à cette reconnaissance atten- » drissante); à toi qui....

» Oui, mais voilà, mon vieux, qu'on m'annonce une tasse de café pour racheter notre » maigre dîner maigre.

» Voilà qui est fait. Le café était bon, vrai Moka venant d'un vieil ami. J'y ai joint la » sérénissime goutte de Schiedam et maintenant, retiré dans mon grenier, je prends une feuille » de mon petit cahier de la *Fabrica de Vicente Arutinbly comez en al coy*, j'y mets une pincée » du 220 bien aimé, je roule le tout, avec la gravité et la dextérité imaginaire et fume la cigarette » la plus fine, la plus serrée, la plus coquette, la plus parfumée et la plus savoureuse qui ait jamais » été tortillée entre les lèvres d'un habitant de la Castille-Vieille.

» Et avec ça le doux plaisir de parler baliverne à un ami absent! Que diable, ne voilà-t-il » pas de quoi contenter le plus égoiste et même presque faire oublier un dîner maigre?

» Mais je continue. A toi, qui goûtes le 220 dans la pipe culottée à sa 7me puissance, plongé » dans les voluptés qui....

» Ici, je t'arrêterai un moment, pour un fait qui t'affligera peut être, mais, que veux-tu? » tout, en ce monde, est sujet aux coups de la fortune, et la pipe, notre bonne, vieille et respec- » table pipe de terre-cuite a été humiliée par la fringante cigarette (ô, cigarette, mes amours...), » l'aimable cigarette à laquelle toute espèce de jus est totalement inconnu, et qui donne le tabac » dans toute la pureté et la naiveté de son goût. Elle y joint un parfum mais un parfum tel que » l'on croirait marcher sur des bouquets de jasmin et de roses, dans les jardins toujours fleuris » des îles de l'Ionie.

» Enfin, j'en aurais trop long à dire, si je voulais te narrer touts ses mérites. Je finirais par » le plus grand de tous, le mérite par excellence: elle dispense de tout autre espèce d'occupation.

» Si la cigarette est vite faite, elle se fume vite aussi. A peine est-elle née que déjà elle s'élève » vers les cieux comme un encens léger agréable à Dieu. Son existence ne tient qu'à un souffle; » comme tout en ce monde, elle dure peu et finit en fumée; elle paraît et disparaît. A peine » allumée, elle meurt, et il faut être leste pour en rouler une seconde et l'allumer encore à temps, » aux cendres, tristes restes de la première !

» Sens-tu bien, ami, tous les avantages de la chose? Plus d'embarras, plus de tristes occu-
» pations. On ne perd plus de temps à mettre de la couleur sur du blanc sous prétexte de
» tableaux ; on roule des cigarettes, on en fume; dans la rue, plus de canne, fardeau inutile; on
» n'en a plus besoin pour se donner une contenance. On sort la cigarette à la bouche et en en
» roulant une seconde que l'on allume à la première: puis on fait la troisième qui prend le feu de
» la seconde, et, au bout de la quatrième, j'ai fait le chemin de l'atelier chez moi, sans ennui, sans
» embarras, et même sans m'apercevoir de la peine que j'ai dû prendre de mettre une jambe
» devant l'autre et *vice versà*, comme dit V. G.

» Et à l'estaminet donc! C'est là le trône, le règne, que dis-je? l'apothéose de la cigarette.

» Inutile de vous creuser la tête pour soutenir la conversation ; vous êtes même dispensé
» d'écouter celle des autres et, à la rigueur, rien ne vous force de répondre aux questions que l'on
» pourrait vous adresser. Un homme qui roule et fume des cigarettes a bien autre chose en tête !
» Plus de stupide domino, de bac tapageur, ni d'échecs narcotiques et stupéfiants. Vous êtes
» dispensé de tout cela. C'est déjà beaucoup si, de temps en temps, vous vous gargarisez la rate
» avec quelques gorgées d'Uitsette.

» Oui, je le répète, vive la cigarette!

» Mais cette digression m'a conduit un peu loin et j'en reviens à ma phrase.

» . . . . . A toi, que la cigarette n'a pas encore initié aux mirobalantes douceurs du *far*
» *niente* castillan.

» Mais, diable! ce mot d'initié me rappelle une chose à laquelle j'ai déjà pensé souvent et
» regrettée aussi, c'est que tu ne sois pas compté au nombre des frères de la franche-maçonnerie,
» à Liège, où elle brille de tout son éclat, où tous les frères pratiquent si bien tous les devoirs que
» l'ordre leur impose. Il est un peu tard pour y penser, mais enfin ; ce diable de maigre me revient
» encore une fois et j'ai couru prendre un léger petit verre pour le chasser définitivement.

» Aussitôt fait, aussitôt dit ; aussitôt pendu, aussitôt pris ; l'homme dispose et Dieu propose...
» Je crois que je m'embrouille un peu, mais, que veux-tu? un coup terrible vient de me frapper ;
» il n'y avait plus de Schiedam!... *O horror horribilis !*

» J'y reviens donc, à mon discours.

» A toi que le destin de la guerre a conduit sur une terre étrangère et non inhospitalière.

» Je voudrais que tu pusses nous voir, mon fier Hamman et moi, à notre atelier. V. nous a
» abandonnés provisoirement et j'espère définitivement. Nous avons mis holà aux visites du soir.
» Notre atelier n'est plus une caserne, nous y sommes chez nous et seuls, ce qui est une fort
» bonne société; elle me convient beaucoup.

» Il a apporté sa guitare et quelques cahiers de musique. Il en pince comme un andalous, au
» point, ami, que moi qui suis un cuistre, en fait de musique, j'y ai eu plusieurs fois du plaisir et
» jamais d'ennui. Pour ce qui est de moi, tu le vois déjà, un verre de bière chérie. Couché sur le
» dos autant que possible et les jambes plus haut que possible et puis la cigarette, la cigarette mes
» amours, et puis une recigarette, et une rerecigarette, et 50 cigarettes à la file, et du bonheur,
» de l'occiput au grand orteil, et voilllà!

» Mais je continue....

» A toi qui, je l'espère, ne prendras pas en mauvaise part que je parte pour aller encore un
» peu à l'atelier, et à qui je dis adieu jusque demain matin ; à toi qui voudrais peut-être aussi que
» j'en reste là de mon gribouillage, ne fût-ce que pour épargner tes yeux et ta patience; à toi....
» Mais dis-moi donc, dans ta prochaine, est-il vrai que le C., que nous t'avons expédié, en y
» joignant Molyn était si désagréable que celui-ci nous l'a dit? Nous avons eu de la peine à le
» croire, l'ayant jugé tout autrement pendant le temps que nous l'avons connu.

» A toi donc, jusqu'à demain. » F.

A Monsieur Joseph Lies, chez Monsieur Van Roy, rue Ste-Véronique, n° 82,
à Liége.

« Mon cher Joseph,

» Ne trouves-tu pas avec moi que la Géométrie est une chose souverainement absurde. Suis » bien mon raisonement et puis tu répondras.

» Que disent tous ces livres qui prennent des airs savants? Que, d'un point à un autre, le » chemin le plus court est la ligne droite. Absurde!

» Le chemin est plus long, de la *Fleur de Lys* à la Bourse, que de la dite *Fleur de Lys* à » la rue Ste-Véronique à Liége, car, si je devais aller à la Bourse, faire *l'étude de la rampe* » *d'escalier gothique* (1), il est officiellement prouvé que cela serait infiniment plus long et » considérablement plus ennuyeux que d'écrire à Liége, chez Joseph Lies, pour qu'il expédie, » par la première occasion qu'il pourra trouver, la dite étude devers les dits lieux nommés *Fleur* » *de Lys*. Et tu obligeras supérieurement ton ami Buschmann, qui ne soupire qu'après l'occasion » de pouvoir être à même, un de ces jours, de t'en emprunter encore d'autres qui pourraient lui » servir, car je t'assure que tes études sont fort bonnes et, modestie à part, il est on ne peut plus » commode de s'en servir.

» Et maintenant, quid novi? — Nix, nichts, nothing, rien, pas la moindre chose, car il n'est » pas possible que tu trouves juste que l'ami Hamman et moi nous soyons admirablement » mal placés au Salon de Bruxelles.... C'est une faveur que nous partageons avec un assez grand » nombre de disciples anversois et à laquelle nous avons eu le temps de nous accoutumer depuis » que nous y exposons.

» Liège fait un, Bruxelles deux, Amsterdam, où je vais envoyer quelque chose, fera probable- » ment trois. Quand je serai à dix, je ferai une croix, de crainte d'oublier le nombre des » mortifications.

» Ce qui ajoute un charme particulier à celle de Bruxelles, c'est que, la veille de l'ouverture, » Leys, Bataille, le petit Smetje et, je ne sais qui encore, ont vu nos deux tableaux à de bonnes » places dans le premier Salon. Ils n'ont eu rien de plus pressé que de nous l'annoncer et de nous » féliciter.

» Nous voilà donc arrivant dimanche à Bruxelles, dressant la tête. A dix heures, nous allons » au Musée.... L'ouverture se fait officiellement au bruit de la musique des guides et des discours » des Ministre, Président et autres asperges. Nous entrons, en suivant le cortége et en ayant l'air » d'écouter la musique, pour ne pas avoir celui d'être trop pressés. Mais la démangeaison me » prend et je quitte le Salon des grands tableaux où la musique s'exécutait. Exécuter est le vrai » mot. Satanée musique, va !... Et je pénètre gravement dans la galerie. Je lance un coup d'œil » rapide et dédaigneux, mais... je ne trouve pas mon tableau !

» — Peste ! dis-je, Leys s'est trompé en indiquant la place; ce sera dans la seconde partie de » la grande galerie.

» J'y vais. Diable! c'est donc dans la troisième?

» J'y vais. Fichtre! ça n'y est pas d'avantage !

» Je crois m'être trompé; je reviens sur mes pas. Pas plus de tableaux que d'artichauds » cuits. Je vais jusqu'à la salle des grands tableaux. Bernique! Et je voyais partout de si mauvaises » marines, de si détestables paysages, de si déplorables tableaux de genre, de si pénibles tableaux » d'histoire, profanes ou religieux, s'étalant, se vautrant au premier rang, que je n'en revenais pas.

(1) Le catalogue de Lies porte ce titre: *L'escalier*.

» Je re-retraverse la galerie. Ne le trouvant pas d'avantage, je m'engouffre dans les petites » salles et.... et, quatre fois malheur! croirais-tu bien que je ne le trouve pas encore!

» J'aperçois cependant, au second rang, dans une des petits salles, bien triste dans son cadre » brisé, le tableau d'Hamman, qui brillait de tous les luisants que les reflets de soleil peuvent » donner.

» Mais, avec cela, je ne trouvais pas le mien! Enfin, une personne officieuse me montre une » petite porte, je l'enfile et, dans une petite chambre de côté, je trouve : un Carpentéro (cabaret), » une marine, six portraits d'étalons du haras royal et mon malencontreux tableau.

» Il est à la meilleure place de ce cabinet, c'est vrai, mais que la foudre du ciel me tombe sur » la sorbonne, si, pendant la durée de l'exposition, plus de dix personnes pénètrent dans ce désert. » Car c'en est un et, auprès de lui, celui du Sahara en Afrique est une cohue.

» ... Le tableau d'Hamman a été descendu au premier rang, mais le jour est toujours très- » mauvais. On m'a aussi promis de me faire sortir de ma triste solitude; mais qu'est-ce qu'une » promesse faite par quelqu'un qui veut se débarrasser de vous? Comptez dessus et buvez... du » grog; c'est le seul moyen d'y compter.

» Nous sommes restés trois jours à Bruxelles.

» Pour ton instruction particulière, et pour que ton jugement ne soit pas faussé par la lecture » des journaux, voici la vérité, rien que la vérité :

» Le tableau de *Calame* est une *œuvre parfaite*, aucun paysage connu n'en approche. Le » tableau de *Slingeneyer* est le meilleur grand tableau. Ceux de Kremer, Van Vrendyck, Wauters, » Robbe, médiocres; ceux de Navez, P. Van Brée, Wirtz, bien mauvais. Celui de Correns, » horrible. Voilà pour les grands. Les Jacquard sont comme toujours mais ils ne valent pas le » Gaston. Lebron ne se soutient pas. Biard est bien mauvais. Duval, fils de madame Camus, est » pitoyable, aussi est-il décoré pour cela. *Leys* emporte le genre d'assaut. Hanin a un tableau » comme ceux qu'il fait seul; Houzé brille et le reste marche du train ordinaire.

» Je m'aperçois que j'ai rempli quatre pages et que je n'ai dit que deux choses : que nous » sommes mal placés et que j'ai besoin de ton étude. Quel bavard, je fais! Ce que c'est que de nous » quand nous devenons vieux!

» Que te conterai-je encore? Te raconterai-je une scène que nous avons vue en allant vernir » nos tableaux, lundi matin, au Salon?

» Van Gingelen et Van Eekhout, venus ensemble pour se soutenir et se donner un mutuel » coup d'épaule, afin de se faire mieux placer, se prennent de dispute, devant la direction réunie, » et se disent réciproquement que leurs tableaux sont assez bien placés pour leur mérite, et autres » compliments de même calibre.

» Te citerai-je le petit bossu V. le marchand de tableaux, qui, voulant entrer au Salon avant » l'ouverture, fut refusé par Calamata, à qui il dit alors :

» — Quand vous viendrez encore chez moi, je vous mettrai à la porte.

» Calamata répondit :

» — Et moi, je vais vous f. à la porte.

» Ce qui fut dit fut fait, et voilà!

» Te dirai-je encore, à propos de bossus, que, hier, en allant me baigner dans l'Escaut, j'ai » eu l'ineffable satisfaction d'en voir un, tout nu, de le voir de profil, de trois quarts et de dos?

» Je te dirai encore que Pit.. est ici et qu'il se joint à Hamman pour t'envoyer une grande » quantité d'amitiés.

» Sur ce, je reste pour le plus longtemps possible,

Ton ami,
FIGURE.

» En post-scriptum, le dessin d'un cadre avec, en guise de tableau, une surface entièrement noire unie ; puis ces lignes :

» Ceci représente un tableau de M. Letton, peintre de marine, qui est très grand (le tableau)
» et occupe une des plus belles places du Salon. Plus je regarde ce croquis, que j'ai pourtant fait
» de souvenir, plus je le trouve juste d'effet et de couleur. Ce tableau appartient au Roi. Les
» figures que tu vois sont peintes par M. Huard. »

Nous en avons dit assez pour montrer qu'à Liége, les bons procédés de ses supérieurs, les attentions de sa famille, les encouragements de ses amis, en un mot, tous les petits bonheurs de la vie ne manquèrent pas à Lies. Il en revint comme grandi en sérieux, en talent, en valeur morale ; déjà il comptait pour quelqu'un, nous le verrons bientôt.

Lies quitta Liège et n'y retourna pas de sitôt. La lettre suivante dit qu'il y était toujours désiré par ses bons amis trouvés au début de sa carrière militaire.

« AMI JOSEPH,

» Des vœux pour votre bonheur ; ils sont sincères.

» Ne viendrez-vous donc jamais ? Je fais presque le vœu que notre très-noble régiment
» vienne ici et vous rappelle sous son drapeau pour un petit mois, toutefois sous réserve de vous
» laisser toute liberté, de vous laisser loger chez moi, que de temps en temps, vous diniez chez
» votre général et votre colonel, et que vos majors vous saluent en passant devant vous. Voyons,
» cela ne vous va-t-il pas, que le gouvernement paye votre voyage et que vous passiez quelque
» temps avec nous, libre à vous de vous en aller lorsque bon vous semblera.

» Maintenant, autre chose. Le petit tableau dont je vous ai parlé dans le temps a subi bien
» des malheurs ; il a été au rebus, puis, après un long repos, il touche à sa fin. Je dois le livrer le
» plus tôt possible. Pourriez-vous me rendre le grand service d'y mettre un, deux ou trois êtres
» quelconques ? Je présume qu'il sera terminé vers le quinze du mois et que cela vous prendra un
» jour.

» Je vous laisse carte blanche, seulement rien de libre ; c'est pour une famille très pieuse mais
» sans hypocrisie. Si je puis vous l'envoyer, ne me répondez pas ; je sais que, pour vous, écrire
» est une corvée. Si vous vouliez nous donner un mot de vos nouvelles, croyez bien que cela nous
» fera un véritable plaisir. Si donc, d'ici à quinze jours, je n'ai point reçu de vos nouvelles, je vous
» expédie ma petite caisse. Si vous m'écriviez, donnez-moi l'adresse de votre atelier.

» Célestin et Eugène se joignent à moi pour vous dire toutes les choses aimables possibles.

« VAN ROY. »





## CHAPITRE V.

# LE JEUNE PEINTRE.

SOMMAIRE : NATURE DE SES ÉTUDES. — GOÛTS MALHEUREUX. — JUGEMENT D'IMMERZEL EN 1843. — VOYAGE EN HOLLANDE ; SON INFLUENCE. — ANNÉE 1848. — JUGEMENT DE LA PRESSE.

TABLEAUX : PORTRAIT DE Mlle JANS. — JEUNE HOMME A CALOTTE ROUGE. — DEUX MARIAGES. — L'ANTIQUAIRE. — UN CHIMISTE. — VISITE AU CHATEAU. — CONVERSATION AU BORD DE L'EAU. — L'EMBARQUEMENT. — LE RÉCIT. — SOLEIL COUCHANT. — UNE FÊTE. — LA DIME. — GUERRE. — ASSAUT. — PAYSAGE SOMBRE. — ENTRE BERCHEM ET BORGERHOUT. — PROMÉTHÉE.



NOUS avons vu comment Joseph Lies, malgré les préoccupations à lui imposées par le service militaire, réussit à se faire un nom.

Devenu libre, c'est vers la Hollande, où les merveilles signées de Rembrandt l'appellent, qu'il dirige ses espoirs. Ses œuvres exposées y ont du succès ; on l'acclame en lui promettant un bel avenir. En effet, son dessin s'embellit, son coloris se perfectionne et s'éclaire, son talent s'affirme tandis que sa pensée plus maîtresse d'elle-même se dégage des premières fantaisies nées de son pinceau mais désormais condamnées par lui.

L'inspection du catalogue de l'artiste suffit à prouver que, dans ses compositions, il hésite encore entre diverses voies qui s'offrent à lui ; jeune, aimable, spirituel, homme de talent, il est sollicité par les sentiments qui éclosent dans un cœur de vingt et quelques années. De là, ces *Baigneuses*, ces *Femmes endormies*, ces *Toilettes*, ces *Indolences*, prétextes à nudités qui n'ont rien de remarquable. Lies s'affranchira de cette tyrannie des sens, quand son bon goût lui aura fait entrevoir des beautés et des harmonies artistiques au-dessus de celles où son imagination se complait sans lui donner la force et le bonheur de faire un bon tableau. Que d'excellente poudre jetée aux moineaux ! Que de temps perdu ! Comme l'éducation soignée et quelque peu raffinée de l'artiste lui eût été utile ! Avec elle, il n'aurait pas dû attendre, des années, de la lecture, de la fréquentation des musées, des voyages et de l'exemple des maîtres, le goût, seconde source de ses meilleurs succès. Il lui fallut se dépouiller peu à peu d'une foule de préjugés artistiques, de traditions d'atelier, d'habitudes de rapin, de routines d'école et de sentiments qui, s'ils dominent trop longtemps l'artiste, abaissent son goût, affaiblissent sa volonté et quelquefois ruinent son génie.

Ces choses naissent aussi d'une éducation artistique trop molle. On n'apprend pas assez, aux

jeunes travailleurs, à aimer le beau dans ses manifestations les plus nobles ; il s'en suit une véritable débauche de projets, d'études, d'œuvres qui portent généralement la marque d'une hâte que tout condamne et d'une pauvreté d'inspiration que tout réprouve.

Il est si facile de faire un choix mauvais. Millevoye le dit, en des vers charmants (La Marchande d'Amours) :

— Venez, passant, que je vous accommode ;
Achetez-moi de ces oiseaux si doux
Qu'on nomme Amours. Voici l'Amour jaloux,
L'Amour timide... — Ils sont passés de mode.
— L'Amour grondeur... — Je le laisse aux époux.
— L'Amour paisible... — Il n'est pas de mon âge.
— L'Amour heureux... — Jour et nuit il s'endort.
Mais, dites-moi, n'avez-vous point en cage
L'Amour constant ? — De vieillesse, il est mort.
— Sauve qui peut ! je prends l'Amour volage.

Au début de sa carrière artistique, Lies obéit un peu à l'impulsion du temps, des mœurs, des goûts. Heureusement il était d'une nature honnête et saine ; son égarement ne fut pas de longue durée. Des goûts réfléchis, embellissant ses qualités innées, devaient faire de lui un artiste remarquable. Dès lors, on le voit s'attacher aux choses qui de tout temps brillèrent dans l'Ecole Flamande et dans les œuvres des Hollandais. De la malicieuse intention des *Deux mariages* (nº 56), il passe au calme de l'*Antiquaire* (nº 57) et à la science du *Chimiste* (nº 58) ; puis, avec la *Visite au château* (nº 69), l'*Avant-poste* (nº 73) et le *Retour d'une expédition militaire* (nº 155) il gagne ses premiers éperons non seulement à Amsterdam, mais à Gand et à Stuttgart. C'est tellement vrai qu'un auteur recommandable de tout point, Immerzel, lui donne, dans son ouvrage, le titre de *peintre d'histoire* (1).

Jusqu'ici, Joseph Lies, presque inconnu en Belgique, jouit, à l'étranger, d'une réputation excellente qu'il ne doit qu'à son talent.

Voici une lettre écrite par lui, vers cette époque, à sa famille :

« *La Haye.* (2)

» ZEER GEACHTE, (3)

» Dieu sait, mes chers, si déjà vous n'avez pas dit que je tarde longtemps à vous écrire, mais » vous savez que, là où tout est neuf, les besoins continuels des yeux donnent trop d'occupations » aux jambes, pour permettre aux mains de vous communiquer les impressions qui, par les » lentilles de nos yeux, viennent se reproduire dans la chambre obscure de notre cerveau. Puis, » les fêtes pour lesquelles j'ai hâté mon départ et dont je vous donnerai une légère idée... Mais » commençons par le commencement.

» Vous devez vous rappelez que je me suis embarqué sur le bâteau à vapeur. Vous n'avez » sans doute pas oublié non plus qu'il faisait une de ces petites pluies fines accompagnées de

(1) *De Levens en werken der Hollandsche en Vlaamsche Kunstschilders*, etc. p. 178, 2e volume. Amsterdam 1843, je trouve cette note qui suffit à montrer que, dès cette époque, notre jeune artiste attirait déjà l'attention des amateurs et des connaisseurs :

Lies (Joseph), te Antwerpen den 8 Julij 1821 geboren, legt zich, onder de leiding van den vermaarden N. de Keyser, op het schilderen van het zoogenaamde *genre historique*, etc. — C.-à-d. : « Joseph Lies, né à Anvers le.... se mit, sous la direction du célèbre N. de Keyser, à peindre ce qu'on appelle le *genre historique*.

(2) Cette lettre ne porte pas de date, mais elle est certainement de la Haye où il exposa *Erasme sur la route d'Italie*.

(3) Très chers.

» brouillard, qui promettent, au voyageur sur l'eau, la brillante perspective d'une journée passée » dans une cabine, en société de gens qui bâillent et d'autres qui dorment, avec accompagnement » des roues tournant dans l'eau.

» Vous voyez que j'avais plusieurs bonnes chances d'ennui. J'étais donc décidé, par forme de » récréation, à compter sur mes doigts combien de fois les aîles des roues viendraient à toucher » la surface de l'eau, dans le courant de la journée, ou à composer une complainte sur ce mouve- » ment, lorsque, par hasard, en me promenant sur le pont, je parvins à faire la connaissance » d'un jeune négociant anglais établi depuis longtemps à Rotterdam, et avec lequel j'ai très- » agréablement passé le temps de mon voyage. Si je vais à Rotterdam, je dois aller lui faire une » visite ; nous verrons plus tard.

» Bref, arrivé à Rotterdam à 8 heures (par la moindre question de passeport) ; arrivé à 9 heures » à la Haye, fait la connaissance de M^lle^ Jans qui est une charmante et bonne personne, de » M. Lemaître dont je puis faire le même éloge, revu M. Van den Bergh qui est toujours ce que » vous le connaissez ; enfin arrivé, accepté, réconforté par un bon souper ; chauffé, reposé, couché, » défatigué, réveillé, voilà ce qui jusqu'ici m'est arrivé.

» Vous pensez bien qu'une de mes premières pensées a été pour le Musée, où M^r^ V. D. B. » m'a conduit et où, pendant qu'il allait à son bureau, je suis resté dans un état d'admiration » contenu et compliqué difficile à décrire. Grâce à M. V. D. B. j'y ai maintenant mes entrées » libres ainsi que dans une Société (1) dite Witte Society, où il a eu la bonté de m'inscrire et où » nous passons ordinairement avant le dîner.

» Pour ne pas entrer dans de trop grands détails qui feraient tort à la narration verbale, que » je me réserve de faire plus tard, de mes impressions de voyage, je vous dirai simplement que » cette ville est un des plus charmants séjours que j'aie vus. En été, cela doit être véritablement » un grand jardin, tellement ses grandes places, ses belles rues larges et agréablement coupées de » canaux sont plantées de beaux et grands arbres qui maintenant, dépourvus de feuillage, peuvent » tout au plus faire deviner l'aspect agréable qu'ils doivent donner à la ville à une autre saison.

» Enfin, ouverture du chemin de fer, fêtes, parades, illuminations, monde dans les rues, » fête de S^t^-Nicolas ; tout cela présente, moins les détails pour lesquels je vous renvoie à mes » impressions de voyage sus-annoncées, à peu près l'aspect que cela a chez nous.

» Mes compliments à tout le monde de la famille ou autres, à la famille Lents en particulier ; » dites-leur que j'apprécie de plus en plus le service qu'ils m'ont rendu en me faisant faire la » connaissance de M. V. D. Bergh, que je leur en suis bien reconnaissant. A la même famille, les » compliments que tout le monde d'ici me charge de lui transmettre ainsi qu'à vous.

» Dites aux amis que nous nous parlerons plus tard et qu'en attendant ils boivent à ma santé, » etc., etc., etc.

» Weerdige en kinderen, ik salueer u (2).

» Jos. LIES.

» Pour ce qui est de la chose principale, je ne puis encore rien dire, si ce n'est que je com- » mencerai ces jours-ci, je crois, le portrait de M^lle^ Jans. En attendant, attendons et espérons.

» Deux messieurs, dont l'un directeur du musée, je crois, sont attendus chez nous ; ils verront » mes tableaux. »

(1) Un cercle ou un club.

(2) Respectable (sa mère) et enfants, je vous salue (?).

Les relations de Lies, avec la Hollande, durèrent encore plusieurs années (1), mais ses voyages à Paris tournèrent ses idées vers d'autres compositions auxquelles, dans la suite, il revint toujours avec un sentiment, un amour d'artiste qui l'attacha, jusqu'à son dernier souffle, au tableau qui lui valut la médaille d'or, au Salon de Bruxelles (1848) : l'*Embarquement* (nº 100). C'est chose à établir plus tard, lorsque, vers la fin de sa carrière, nous étudierons l'ensemble de son œuvre.

En attendant, voyons ses premiers débuts sérieux et n'oublions pas que c'est de la Hollande que lui vinrent les premiers et véritables encouragements. On verra plus tard que, dès 1848, l'Académie des Beaux-Arts d'Amsterdam, le nommait membre correspondant. Un peu partout, on prononce son nom avec intérêt ou admiration; cela résulte de nombreux documents dont nous avons le devoir de parler.

C'est à cette époque de sa vie qu'il faut rattacher l'excellent tableau de M. Ed. Peltzer, de Verviers, le

## JEUNE HOMME A CALOTTE ROUGE

H. 0.51. L. 0.38 1/2. — Bois.

Le propriétaire de ce portrait-étude (?) le vit, pour la première fois, chez un des ouvriers-mécaniciens employés dans son usine, au milieu d'autres tableaux sans valeur. La vivacité de l'œuvre et la signature *J. Lies* le frappèrent. Il acheta la chose. En 1885, j'offris à M. Peltzer de demander à Nicolié de laver le tableau et de lui donner un bon vernis. Ce fut fait. Le tableau était méconnaissable !

C'est un jeune homme en pourpoint noir, avec une double chaîne en or au collet. Cheveux longs, clairs; calotte rouge légèrement inclinée en arrière. Figure vivante, coloration splendide. Coup de lumière sur le front, yeux bien ouverts, lèvres fines.

Nicolié dit que pour obtenir un coloris plus vif, l'artiste peignit sur un fond vermillon.

Quant à certaines autres compositions de Lies, il est facile de reconnaître qu'il a vu et retenu les intéressants tableaux de Van der Neer (1643-1703), tels que *La Visite* du Musée d'Anvers, où l'on voit une dame dans une toilette qui rappelle si bien les charmantes œuvres de Joseph. Il est non moins certain que ses deux *Plaisirs de l'hiver* lui ont été inspirés par la Hollande. Le Musée d'Anvers possède un hiver de Van de Velde (1633-1707) *Hiver* (nº 686) qui est dans les gammes choisies par Lies.

« *Amsterdam*, 5 *Juin* 1849.

» Estimable Ami !

» Il me semble que j'aperçois votre surprise, en recevant de mes nouvelles, car il y a déjà si » longtemps que je n'en ai pas eu de vous, qu'en effet notre amitié me paraîtrait un songe, si » vous ne viviez au milieu de nous par vos charmants ouvrages, qui font mon admiration,chaque » fois que j'ai l'avantage de m'approcher d'eux.

» Vous allez me trouver hardi, indiscret, mais je nourris une envie tellement prononcée » d'avoir dans mon domaine un souvenir de mon ami Joseph Lies, que je ne saurais résister plus » longtemps à vous l'exprimer.

» Cependant comme je ne puis satisfaire cette inclination qu'autant que, mon cher, vous » vouliez bien me traiter en ami et m'établir un prix abordable, non pas celui des marquis, des

(1) Ceux qui connaissent bien les Musées hollandais et les œuvres de Lies disent les rapports intimes qui existent entre l'artiste et les maîtres tels que Rembrandt, Van der Neer, Ad. Brauwer etc., *Erasme et Holbein*, les *Plaisirs de l'Hiver*, le *Corps de Garde*; les premiers tableaux de genre qu'il serait trop long de nommer, sont plus hollandais que flamands. On y trouve la grande admiration de Joseph pour les meilleurs artistes qu'il n'oubliera jamais, même dans les plus beaux des portraits dûs à son pinceau.

» barons, ou des princes, mais d'humble citoyen. Je dois vous fixer que cette fantaisie (non » compris le cadre) ne devrait me coûter qu'une centaine de francs environ. Si c'est davantage, » vous me le direz en toute franchise, sans vous formaliser de la mienne, ce qui me ferait de la » peine; surtout comptez sur ma discrétion.

» Pour ce qui regarde le sujet, mon cher, je ne le désignerai pas, mais je sais que vous » excellez dans les jardins et le beau sexe; bref, dans un de vos moments de loisir, quand vous » m'accorderez un instant, dites-moi si je puis espérer avoir quelque chose.

» Vous savez, en revanche, que quand mon ministère peut vous être de quelque utilité ici, » vous n'avez, en toute occasion, qu'à en disposer.

» Veuillez me rappeler au bon souvenir de votre aimable famille et recevoir l'assurance de » tout mon dévouement.

» M. J. VAN DER HULST. »

« *Amsterdam*, 29 *Septembre* 1846.

» ILLUSTRE PROFESSEUR !

» Quoique je n'aie que peu de moments à vous donner, je veux vous tranquilliser sur votre » produit. Aussitôt son arrivée et, conformément à vos instructions, la caisse est allée au cercle » de la Commission. Auparavant j'avais en soin de leur jeter un peu de poudre dans les yeux et, » comme cela, vos deux princesses (1) se trouvent exposées on ne saurait mieux. Tout le monde » doit les voir.

» Je vous dirai que le sujet est très-piquant. A la bonne heure, mon cher, voilà qui vaut » mieux que cet ivrogne d'autrefois (2); c'est gracieux, c'est bien, je vous en fais mon compliment.

» Vous avez très-bien fait de disposer de moi, pour correspondant ; aux nombreuses corres- » pondances qui correspondent avec nos fonctions, je suis volontairement disposé à joindre une » correspondance de plus.

» A l'occasion, dites-moi pour quel chiffre vous voulez abandonner ces Princesses. En atten- » dant, portez-vous bien.

» Votre dévoué ami,

» M. J. VAN DER HULST. »

## DEUX MARIAGES,

*Précurseur*, 1r *Septembre* 1843.

« Le monde n'est pas encore changé au point que nous ne voyions plus apparaître, sous le » couvert de nos mœurs plus ou moins pudibondes,de ces épisodes domestiques pareils à celui que » nous offre M. Lies.

» *Un mariage de convenance et un mariage d'inclination*, cela se voit encore tous les jours. » Mais était-ce une raison pour ne pas nous le rappeler? — Au contraire,surtout quand on sait le » faire avec autant d'esprit et de talent que M. Lies.

» Comme l'indique assez le titre, nous allons être témoin d'un double mariage. Déjà, le notaire, » assis au fond du tableau, dresse ou paraphe les conditions matrimoniales — probablement pour » ceux-là que la convenance va jeter dans les bras l'un de l'autre.

» L'autre couple — qui me paraît s'en rapporter tout uniment à quelque chose qui ressemble » au triste paradoxe de Scribe : *Une chaumière et son cœur*, — ne saurait logiquement participer » au luxe des contrats par devant notaire.

(1) Probablement le tableau *Baigneuses*, vendu à Amsterdam, en 7bre 1846 F. 530.
(2) Il est sûrement question du tableau *Brauwer et sa femme*, vendu à Amsterdam, en 1846, F. 150.

» Les figures les plus saillantes de cette composition aussi jolie que spirituelle, sont certaine-
» ment celles du notaire affairé et du financier orgueilleux et bête. La tête du premier est merveille-
» ment bien traitée de couleur et de dessin ; c'est le faire d'un maître habile. Cependant M. Lies
» est bien jeune encore ! — ce qui est loin de diminuer le grand mérite de cette page, la première,
» croyons-nous, que l'artiste expose aux regards de la foule et de la critique.

» Le caractère de l'époque est généralement rendu avec intelligence : le Louis XV domine
» partout.

» Les étoffes sont d'un style élevé ; le moëlleux et riche tapis de table est d'une grande vérité
» et accuse des plis qui font illusion.

» Après cela, si la fiancée de Tincaret annonce bien cette douloureuse résignation de la jeune
» fille sacrifiée à un sac d'écus de par le bon plaisir de ses chers parents, nous n'aimons pas trop la
» physionomie du jeune homme du mariage d'inclination, qui nous semble exprimer un sentiment
» faux et peu répondre, par l'exécution, au rang qu'il occupe dans la distribution des rôles.

» A côté de cette légère observation, vient se ranger une remarque bien plus grave : c'est celle
» que le tableau de M. Lies perd beaucoup de son mérite à cause de la couleur dure et rousse, par-
» tant on ne peut plus fausse, qu'il y a répandue — on dirait de parti pris. Quand donc M. Lies se
» sera débarrassé de ce ton un peu criard qui règne sur cette scène si spirituelle, si bien conçue,
» nous pourrons le ranger, sans crainte, parmi nos très-bons peintres. Et si, comme le disait
» Goethe — l'art est long et la vie courte, — nous ferons remarquer que l'avenir est bien large,
» bien immense, quand on est jeune comme M. Lies.

» Mais, à propos du tableau de M. Lies, nous demanderons s'il ne serait pas piquant de con-
» naître lequel des deux — ou du mariage de convenance ou du mariage d'inclination, constitue
» l'élément le plus fécond des époux assortis. Nous croyons la question assez intéressante pour
» que quelque académie des sciences morales s'en empare et la mette au concours. On en appren-
» drait de belles, cela est sûr ! et peut-être ne serait-ce pas les mariages de convenance qui per-
» draient à l'enlèvement du boisseau.

» HENRI DE BRÈS. »

## L'ANTIQUAIRE.

Nous voyons trois tableaux portant ce nom ; l'un (n° 57) vendu à M. Carolus pour 400 fl. ; le second (n° 62) cédé avec 2 autres œuvres à M. Van Isacken pour 425 fl. ; l'autre (n° 61) vendu à Amsterdam, fl. 1058.

Or, nous ne connaissons qu'une lithographie non signée (1) de l'*Antiquaire*. A notre sens, elle est trop importante pour être attribuée à autre chose qu'au n° 61. Qu'on en juge !

Le savant au front dénudé, à l'œil vif et intelligent mais adouci par l'étude ; le savant à barbe longue, aux traits fins, est assis dans un fauteuil, devant une table au dessus de laquelle se trouvent les rayons d'une bibliothèque où les vieux livres ont l'éclat modéré qui charme l'amateur des choses antiques.

L'homme se retourne au bruit causé par sa femme et sa fille qui l'appellent, probablement pour le repas ; sa longue main gauche s'appuie sur les larges feuilles de papier étalées devant lui ;

(1) H. 32, L. 40. Sur un feuillet isolé, tout chargé de notes et de dessins de la main de Lies, nous avons trouvé ces mots :

« *Antiquaire*, placé chez M. V. 28 Mai. Reçu offre 500 fl., datée 9 Juin. Reçu, le 8 Juillet, la somme moins le courtage 5/100 »

« *Baigneuses* vendues exp. Amsterdam 250 fl.

la droite, munie d'une plume d'oie, (détail très adroit car la petite tâche blanche aide aux illusions d'optique) repose sur un bras du fauteuil.

Un escabeau a reçu la toque du savant habillé d'un vêtement noir distingué.

Entre l'antiquaire et sa femme, une table sur laquelle sont déposés un joli coffret et des liasses de parchemin. La tâche rouge du sceau ne manque pas !

Les deux femmes ont l'expression voulue. La mère semble anxieuse, la jeune fille est toute gracieuse ; on sent qu'elle doit souvent intervenir entre la ménagère consciencieuse et le savant absorbé par l'étude.

D'autres détails font valoir l'œuvre sans rien ajouter d'important à ce que nous avons décrit. L'ensemble est charmant et aussi intéressant que juste.

Cette opposition de sentiments, chez le savant et la femme, flatta Lies ; on la retrouve dans le *Chimiste* (n° 58) et la *Science rivale de l'amour* (n° 91).

* * *

## UN CHIMISTE (n° 58).

Bois H. 0.50, L. 0.70.

Un savant chercheur s'attarde à la lecture d'un vieux livre qu'il feuillette de la main droite. Le coude gauche s'appuie sur la jambe du lecteur dont la tête repose sur une main parfaitement dessinée.

Une bonne vieille, sa femme, arrive timidement de la salle voisine où la lumière est vive ; elle en a descendu les trois marches pour arriver dans le laboratoire du savant. Elle hésite, el e ose à peine parler, mais, sur la table, le dîner réfroidit !

Quel joli fond de bric à brac scientifique ! L'eau forte de P. Verhaert fait parfaitement ressortir les qualités de ce tableau essentiellement flamand.

Joseph Lies avait alors vingt-quatre ans environ !

## VISITE AU CHATEAU (n° 69).

Voici ce que m'en ont écrit MM. Goupil & Cie de La Haye : « La collection Van Walcheren » possédait un seul tableau de Lies ; il figurait dans le catalogue de la vente (à la Haye, les 17 et » 18 Novembre 1875) sous le n° 93, sujet : *L'Arrivée d'une visite au château*. Daté 1847. Bois » H. 0.35, L. 0.39. Il fut acheté par M. Van Pappelendam (1), marchand de tableaux à Amsterdam, » au prix de 300 florins ». L'acquéreur m'a dit ne pas connaître le propriétaire actuel de l'œuvre. Depuis j'ai appris que feu Dupont l'acheta et la fit rentrer en Belgique. Qui le possède ?

## CONVERSATION AU BORD DE L'EAU (n° 98)

Bois, H. 0.41. L. 0.53.

M. Ch. Sedelmeyer, marchand de tableaux à Paris, après avoir longtemps habité Vienne, m'a dit que ce panneau fit partie, jusqu'en 1872, de la galerie F. J. Gysell de Vienne, c'est-à-dire

(1) *La rentrée au château*, de la collection Van Walcheren van Wadenagen, vendue en 1876 à Là Haye. — Note de M. Van Pappelendam et Schouten d'Amsterdam, 26 Août 1885. — M. Van Pappelendam ajoute qu'il a connu *Premier amour* (99) et la *Chasse au Faucon* (106), mais « je ne me rappelle pas avoir rencontré, » dit-il, d'autres tableaux de Lies en Hollande, quoique je connaisse presque toutes les collections particulières » et que je me sois donné (de 1873 à 1880) bien de la peine pour en trouver.

» Les autres œuvres du charmant maître qui ont orné des collections hollandaises avaient probablement » déjà passé la frontière hollandaise avant ce temps-là. »

jusqu'à la mort du propriétaire. En 1875, le tableau passa dans les mains de Ch. Sedelmeyer qui le revendit alors à MM. Delehaye frères à Anvers. Après dix années il parle encore avec enthousiasme de ce ravissant tableau.

Au bord d'un ruisseau qui coule tranquille, une jeune fille tricote, tout en prêtant l'oreille aux propos aimables d'un jeune garçon qui se vautre dans l'herbe haute de la rive. Il vient de lancer un mot qui ne manque ni n'audace ni de douceur, car l'attitude de la jouvencelle, ses doigts qui s'arrêtent, son front qui s'empourpre, tout dit que le jeune vainqueur a frappé juste.

L'heureux mortel, bien bâti et joyeux, jouit de son succès ; la jeune personne, avenante et rieuse n'en semble ni affligée, ni à plaindre.

* * *

Cette scène est du meilleur et du plus fin comique. C'est une idylle que Théocrite aurait signée.

Assis au bord de l'onde transparente, Anacréon eût dit à Bathylle (1) :

Ecoute bruire
Ce petit ruisseau ;
En coulant, son eau
Persuade, inspire.

O site enchanteur
Offert à la vue,
Qui ne te salue
Des yeux et du cœur ?

Rien n'est plus pénétrant, en effet, que la poésie qui se dégage de ce petit coin silencieux.

Le soleil, avant de s'éteindre derrière les grands arbres, lance, pardessus le village, à travers le feuillage, des jets de lumière qui viennent discrètement caresser la surface de l'eau, le toit de la maison et les arbustes qui l'entourent.

L'onde est transparente ainsi qu'aux plus beaux jours. Pas une ride ! Les arbres du bord s'y mirent, pendant que les barques taillées en plein bois se reflètent sur cette surface pure.

On ne se lasse pas de revenir à cette ravissante chose dont la composition accuse des qualités hors ligne.

Peu de peintres interrogent ainsi la nature ; c'est pourtant par l'analyse consciencieuse des beautés champêtres, que le paysagiste trouve la vérité, le succès, l'avenir.

Joseph Lies se montre toujours sensible aux enchantements de la nature.

On était dans le mois où la nature est douce. (2)

Tel pourrait être le commencement de l'analyse de maints tableaux.

Un écrivain belge, M. G. Lagye, a dit de cette œuvre : « Là encore, il y a un fond qui est une » merveille. La ferme, devant laquelle sont amarrés de légers batelets, le village mirant ses con- » structions pittoresques dans l'eau d'une transparence étonnante, sont touchés avec une sûreté de » main, une ampleur, une sincérité admirables. C'est la nature elle-même, comprise et traduite » par un grand artiste, doublé d'une âme de poète. »

Il n'est pas inutile de remarquer combien le sentiment d'affection se poétise chez Lies. En

(1) Anacréon, trad. d'Henri Vesseron.

(2) V. Hugo *(La Légende des Siècles)*. Booz endormi.

cela, il cédait au courant qui entraînait la littérature française vers les romans champêtres et les scènes d'une grande délicatesse. Balzac, George Sand, Eugène Sue et bien d'autres, faisaient admirer, de leurs lecteurs, des scènes où la naïveté, l'innocence et la vie à la campagne remplaçaient les fortes émotions des romans de cap et d'épée. Cette impression subie par l'artiste durera toute sa vie; il lui doit les grâces de son œuvre.

L'année 1848 est peut-être la plus importante de la carrière de Joseph Lies qui, pour la première fois, va affronter les dangers d'une exposition à Bruxelles. La critique! Quel minotaure! Qu'on se figure les émotions de l'artiste, qui vient de vendre un chef-d'œuvre *(La Conversation au bord de l'eau)* pour 580 francs! Son *Premier amour* figure sans prix sur son catalogue. Ses *Militaires* obtiennent 250 francs. Tout cela est peu encourageant.

Au Salon de Bruxelles, Lies envoie:

L'*Embarquement* (n° 100, le *Récit* (corps de garde) (n° 72), et *Soleil couchant* (n° 101).

Presqu'un mois se passe sans qu'il aît aucune proposition d'achat; enfin arrive la lettre suivante:

« *Bruxelles*, 28 *Août* 1848.

» MONSIEUR,

» Je viens de faire l'acquisition de votre joli tableau l'*Embarquement*, n° 574 du catalogue, » au prix de fr. 800, qui est celui demandé par la commission de l'Exposition.

» Je suis, Monsieur, enchanté de trouver l'occasion de vous faire mon compliment sur vos » œuvres.

» Je viens, Monsieur, vous déclarer que je voudrais avoir pour pendant du dit numéro, votre » petite toile (intérieur d'un corps de garde) etc....

» J'attends votre réponse par un prochain courrier et vous présente, Monsieur, l'assurance » de ma considération.

» JEAN VERHEYDEN,
» 19, rue des Sœurs Noires. »

L'affaire se conclut pour 800 francs, plus 500 francs. J'ai, en 1885, offert inutilement, pour un ami, 4000 fr. du *Récit !*

## L'EMBARQUEMENT.

Bois.

Extrait du *Journal de Bruxelles :* (1)

« Voici venir un jeune homme de 27 ans qui a conquis toutes les sympathies du public. Elève » de De Keyser, Joseph Lies a exposé pour la première fois, croyons-nous, *Un convoi de militaires* » *revenant d'une expédition;* c'était à Anvers, il y a trois ans. Dans cette petite toile éclatait » l'avenir qui commence pour Lies. Examinons en détail les deux sujets bien simples qu'il a traités.

» L'EMBARQUEMENT. Quelques gentilshommes et dames de la cour de Charles IX, montent » dans une frêle embarcation tout ornée d'écussons et lambrequins; la barque penche, les dames » sont effrayées et témoignent de leur effroi, l'une en cherchant un bras, l'autre en poussant les » petits cris qui sont de rigueur dans ces sortes d'évènements.

» Le fond du tableau est meublé par une rangée d'arbres qui conduit au castel. Rien de plus » vrai, rien de plus gracieux que cette scène dont un artiste médiocre n'aurait tiré qu'un triste parti.

(1) Ces articles ont été réunis en un petit ouvrage de 120 pages: *Revue du Salon*, par ADOLPHE SIRET. — Bruxelles, Ch. J. A. Greuse, 1848.

» L'insuffisance du sujet n'a point effrayé Lies, il a abordé franchement sa création et il ne s'est » arrêté qu'après avoir produit une œuvre complète.

» Les costumes sont dessinés avec une exactitude qui ne sent en rien la gravure de mode, » écueil difficile à éviter. Les physionomies sont charmantes, mutines chez les femmes, joyeuses et » franches chez les hommes. Le coloris a un charme particulier qui ne rappelle en rien celui » auquel nous sommes habitués. C'est le toucher français combiné avec la manière solide des » vieux pinceaux italiens; c'est une facture à part, pleine de force et de légèreté ; on dirait l'art » ancien rafraîchi par l'art nouveau.

» AD. SIRET. »

*Indépendance Belge*, 15 Septembre 1848 :

« En voyant l'*Embarquement* de M. Lies, on ne se douterait pas que cet artiste est d'Anvers. » Jamais peintre n'eût moins le cachet de l'école anversoise. Composition, dessin, coloris, tout » rappelle plutôt le goût français.

» Les gentilhommes et des dames en costume du temps de Charles IX montent dans une » espèce de gondole amarrée au bord d'un étang. La barque vacille, au grand effroi des prome- » neuses ; l'air craintif de celle qui pose le pied sur le bord du léger esquif est plein de naturel.

» On a abusé du costume moyen-âge, on a beaucoup usé du costume Louis XIII ; le Pompa- » dour a été fort exploité également; le costume Charles IX est une nouveauté, chez nous du moins. » M. Lies en a tiré un excellent parti. Son embarquement a eu du succès; il en aurait partout.

» X. X. »

L'*Observateur Belge*, 13e année, 23 Septembre 1848 :

« Un bon tableau de M. Lies. »

*La Renaissance*, 10e année, p. 67, 1848 :

« Récompenses. — *Médaille d'or* : Lies (Joseph), peintre à Anvers, pour son tableau repré- » sentant l'*Embarquement*. »

Extrait de la *Revue de Belgique* (1848, p. 68) :

« L'*Embarquement* est un petit tableau charmant.

» Reculons jusqu'au règne de S. M. Charles IX de sanglante mémoire, et transportons-nous » dans quelque noble château. Une barque aux rideaux armoiriés est retenue au rivage par un » manant aux robustes épaules; déjà un jeune page, une belle et son sigisbé sont installés dans » l'embarcation ; on n'attend, pour voguer sur le vaste étang, qu'une craintive et ravissante jeune » femme et son noble chevalier. Elle va entrer dans la barque; la planche qui y conduit, vacille et » imprime un mouvement d'oscillation à l'élégante gondole. Le page se précipite au secours de » l'imprudente, tandis que la dame qui l'a devancée, pousse un grand cri et que le cavalier de la » jeune femme lui serre la main avec bonheur et la rassure sur un danger imaginaire.

» Au fond, le parc et ses allées où errent de galants seigneurs en compagnie de quelque folle » marquise.

» L'ensemble est des plus heureux; les moindres détails sont rendus avec une conscience » infinie. L'*Embarquement* est une œuvre spirituellement composée, bien dessinée, peinte avec » goût. La touche est pleine de finesse, de distinction. Chaque personnage a la physionomie qui » lui convient. Les attitudes sont fort naturelles. M. Lies n'est jamais maniéré, il se contente » d'être vrai. Le paysage qui occupe le fond est bien à son plan ; peu de paysagistes exécuteraient » avec autant de goût l'allée placée à gauche.

Salon de 1848 (Exposition des Beaux-Arts de Bruxelles), feuilleton du *Précurseur*, 22 Septembre :

« Le plus éloquent éloge qui puisse être fait des trois charmants tableaux de M. Lies, l'*Embar-*
» *quement*, le *Récit* et le *Soleil couchant*, c'est de dire, qu'à peine exposés de quelques jours, ils ont
» achetés par des particuliers, et à de très-bons prix (1), paraît-il. Nous en félicitons les possesseurs.

» Le talent de M. Lies présente une antithèse singulière : il nuance la couleur avec un certain
» laisser aller et cependant sa brosse arrive à des résultats qui enchantent le regard. »

LE RÉCIT, n° 72. — (H. 44 × L. 38, panneau),
appartenant à Madame Crombez au château de Limelette près Ottignies.

A gauche, au point le plus bas, assis dans un fauteuil, la tête nue, un jeune militaire de distinction, le visage délicat et plein d'expression, la moustache brillante, le teint fleuri, la lèvre vibrante, parle, en ajoutant le geste à la parole, à trois personnages qui l'écoutent attentivement. Son costume est élégant. Une cuirasse métallique disparaît presque entièrement sous un manteau qui ne recouvre pas tout le buste. La manche, d'un vert délicieux, brille comme une lumière douce dans ce milieu où aucun ton de couleur ne heurte l'oeil complaisant qui examine ce corps de garde d'un autre siècle. Les mains gantées de peau mate forment des taches adoucies et encore lumineuses.

Tout cela est d'un dessin parfait et d'un coloris qui fait vaguement penser à Rembrandt.

Le tableau est bien composé. Cela ressort surtout du groupe formé par les trois auditeurs.

Le premier, à droite, est assis ; sa toque de fourrure commune, la pipe qu'il fume, sa lourde épée, sa cuirasse épaisse, tout indique un homme fait à la dure plutôt qu'aux belles manières. Il forme, avec le narrateur de gauche, un contraste frappant. Pose très-naturelle.

Les deux autres militaires sont debout, à une certaine distance l'un de l'autre. Celui-ci, la main appuyée sur son épée, porte un justaucorps rouge vif et un manteau gris-blanc qui modère l'éclat du rouge et sert de transition entre le premier plan et le dernier dont il est séparé par le quatrième personnage presque effacé ; il tient en main une hallebarde. Chose secondaire dans le tableau et dans la conversation, cet homme surveille plutôt qu'il ne prend part à l'action générale. Sa joue et sa main reçoivent une caresse de la lumière qui, arrivant du premier plan, éclaire le premier soldat, et touche plus faiblement le second. Quelle adresse ! Comme tout cela est délicat, charmant ! Coloris délicieux.

Extrait du *Journal de Bruxelles.*

« Le *Récit* est traité dans un ton plus sévère ( que *l'Embarquement.* )

» Quelques soldats devisent entre eux. Celui de droite est d'un adorable fini, celui du milieu
» rappelle le portrait de Rembrandt et par son dessin et par sa lumière.

» Ce tableau peint dans une gamme de tons un peu trop sombres nous suggère une réflexion
» dont nous nous hâtons de faire part à Lies. Ne craint-il pas que, dans un temps non éloigné, ses
» œuvres ne tournent au noir? (2) Quant à nous, nous le pensons, et nous engagerons l'artiste à
» tempérer sa vive ardeur pour les ombres trop accusées. Si les œuvres de Lies devaient mourir

(1) Ces très bons prix du début de la carrière d'un artiste nous semblent toujours douloureux. Cinq cents francs, pour le *Récit* en 1848, paient le travail du peintre ; quelques années plus tard on en refuse 4000 francs. Ce que c'est que le génie et la gloire, deux fleurs qui ne croissent que sur les tombes !

(2) Que Monsieur Siret se rassure. Ayant trouvé ce tableau, en 1885, au château de Limelette, chez Madame F. Crombez, nous avons eu la bonne fortune de pouvoir le faire graver par P. Verhaert. Après 40 ans, il avait besoin d'un nettoyage intelligent. Nicolié accomplit cette opération avec une délicatesse d'autant plus grande qu'il donna, au panneau de Lies, un vernis blanc sous lequel tout le coloris du *Récit* reparut. Aucun ton n'a changé. Les bleus, les rouges, les bruns et les chairs, tout est resté dans la jeunesse et la fraîcheur qui font, de Lies, un maître véritable.

» avec lui, nous laisserions de côté des appréhensions que nous ne lui communiquons que dans » l'intérêt de sa réputation d'outre-tombe.

» AD. SIRET. »

Extrait de la *Revue de Belgique* (1) (2e vol., p. 67) :

« M. Joseph Lies est un anversois qui, — sans s'inquiéter le moins du monde du grand-prêtre, » M. le baron Gustaf *(sic)* Wappers, — s'est insurgé dans le sein même du sanctuaire et a établi » le culte de l'esprit, de l'élégance et du style, au grand scandale des fidèles de l'endroit. On » fulmine nécessairement l'anathème contre M. Lies et ses affreuses doctrines. Le spirituel révolté » ne daigne pas même prêter l'oreille à ces malédictions prononcées d'une voix chevrotante, il n'a » pas de temps à perdre à s'occuper de ces vieillards impuissants ; animé par une jeune et sainte » ardeur, il continue courageusement son œuvre et fait, chaque jour, — sans s'en douter, — de » nombreux prosélytes.

» On s'est disputé les trois tableaux de M. Lies, dont le succès a été très beau, très légitime. » Il a réuni les suffrages du peuple, des amateurs et des artistes.

» Le *Récit au corps de garde* révèle une étude sérieuse de la manière de Rembrandt. Le » coloris est vigoureux; M. Lies comprend parfaitement le clair-obscur. Il ne nous a point » représenté de misérables soudards; il a cherché à donner à la plupart de ses soldats une physio- » nomie intelligente, et il y a réussi.

» On devrait toujours étudier les maîtres, comme le fait M. Lies, c'est-à-dire, travailler à » découvrir leurs secrets et à les mettre à profit, sans jamais se laisser entraîner à copier servile- » ment leur manière. »

*Indépendance Belge*, 15 Septembre 1848 :

« Le *Récit*, de M. Lies, est d'un tout autre style que l'*Embarquement*. L'artiste trouve au » besoin deux gammes sur sa palette ; il n'est pas de ceux (nous en connaissons malheureusement » ainsi) qui passent leur vie à peindre le même tableau, en le retournant de cent façons, et qui » pensent avoir fait une composition nouvelle, parce qu'ils ont mis à droite ce qui était à gauche.

» Le *Récit* est une scène de corps de garde avec des costumes d'il y a cent cinquante ans. Les » figures ont du caractère; elles sont touchées largement et spirituellement.

» M. Lies est un peintre duquel il est permis d'espérer beaucoup. »

Extrait d'une lettre de P. Verhaert, peintre graveur à propos du *Récit*:

« Je viens de voir le tableau de Lies ; il est admirable et on le dirait peint pour être gravé à » l'eau-forte. Charmant d'effet et de couleur, le format des figures se prête admirablement à la » gravure. »

## SOLEIL COUCHANT (N° 101).

*Indépendance Belge*, 5 Octobre 1848 :

« M. Lies, l'auteur de l'*Embarquement* et du *Récit*, dont nous avons parlé précédemment, » est moins heureux dans le paysage que dans les tableaux de genre. Son *Coucher de Soleil* est » d'une peinture facile, mais faible ; on n'y retrouve pas l'habileté de pinceau dont il a fait preuve » dans ses autres tableaux. XX. »

(1) La *Revue de Belgique*, 2e série, 3e année, date de 1848. Elle a pour épigraphe:

.....La Muse aime la jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

Extrait du *Journal de Bruxelles* :

« Le *Soleil couchant* de J. Lies est une erreur de son pinceau. Tout est noir dans ce paysage.
» Les deux hommes qui causent au bord de la mare sont traités avec une négligence impardon-
» nable, comme du reste toute la toile.

» J. Lies fera bien de se contenter des succès qu'il obtient dans le genre et que bien certaine-
» ment le paysage ne lui donnera jamais. » (1)

Extrait de la *Revue de Belgique*, 1848, p. 68:

« M. Lies ne s'est pas uniquement consacré au genre ; son talent est multiple. Il peint le
» paysage avec beaucoup de charme. Nous n'en voulons d'autre preuve que son *Soleil couchant.*
» C'est la nature comprise en poëte. Il y a de fort jolies parties dans le ciel ; les fonds sont très
» vaporeux ; tout le tableau a un air de distinction qui vous attire. Nous engageons M. Lies à
» retoucher les terrains du premier plan qui manquent de solidité. »

## SOLEIL COUCHANT.

Extrait d'une lettre de Louis Lies.

*Odessa*, 10 *Août* 1850.

« Je suis allé voir les tableaux de M. Koenig, (inspecteur des musées de la Haye qui dit avoir
» à former plusieurs cabinets). Quelle fut ma surprise en reconnaissant, parmi les diverses toiles
» qu'il me montrait, le paysage de Joseph, acheté par Godecharle.

» J'aurai voulu le montrer à Maria (sa sœur) mais cela ne fut pas possible. Il aura fait le
» tour de l'Europe, car il arrivait de St.-Petersbourg. »

Extrait d'une lettre de Louis Lies.

*Odessa*, 20 *Décembre* 1851.

« Nous avons eu une exposition de tableaux ; celui de Joseph, le *Paysage*, y figurait, ainsi
» qu'une belle toile de Hamman. »

J'ignore ce que ce *Soleil couchant* est devenu. S'il est le premier effet du déclin du jour peint par Joseph, il sera suivi de beaucoup d'autres car notre ami affectionnait tout particulièrement la lumière adoucie du crépuscule, sans doute parce qu'elle poétise ce que le poëte et l'artiste admirent. La mélancolie où le peintre se complaisait le porta sans cesse à préférer le crépuscule à l'aurore et l'automne au printemps.

Il a pu dire, avec l'auteur des *Feuilles d'Automne* :

J'aime les soirs serins et beaux, j'aime les soirs,
Soit qu'ils dorent le front des antiques manoirs
Ensevelis dans les feuillages ;
Soit que la brume au loin s'allonge en bancs de feu ;
Soit que mille rayons brisent dans un ciel bleu.
A des archipelles de nuages.

V. Hugo : *Soleils couchants.*

L'époque des premiers voyages de Lies à Paris est assez difficile à déterminer mais la façon dont furent appréciés ses tableaux exposés à Bruxelles semble dire que déjà il s'était imprégné du goût français.

(1) L'auteur de ces lignes a été bien mauvais prophète. Lies a composé d'excellents paysages où le mérite de l'exécution est digne du charme de la nature prise dans sa plus intime vérité.

M. Eug. Devaux (lettre du 3 Janvier 1886) m'a dit : « Quant à l'époque de son voyage à » Paris, il est certain que c'était entre 1843 et 1849. »

La lettre signée B., que nous donnons est de 1846; elle dit assez qu'à cette époque l'artiste ne connaissait pas la grande ville. Celle d'Ed. Hamman du 5 Juillet 1848, après la révolution, prouve simplement que Lies avait envoyé un tableau pour l'exposition.

En 1850 (10 Août) le *Comité de l'Association des Artistes* (peintres, musiciens, artistes dramatiques, inventeurs, artistes industriels) invita les camarades anversois à une grande fête donnée le 25 Août, au Parc d'Asnières. Parmi les 28 noms des signataires se trouvent ceux de Jules Simon, Léo Lespès, C. Proust, A. Comte, Jouffroy, Lockroy, Petit, L. Tissin, etc. Quatrevingts artistes se font inscrire à Bruxelles et à Anvers. Joseph Lies est du nombre; pouvait-il manquer cette occasion magnifique de se rencontrer avec une foule d'hommes distingués et déjà célèbres ?

« *Paris*, 16 *Février* 1846.

» A M. LYS.

» Vous êtes bien heureux, mon cher Lys, de faire des tableaux en les peignant suivant votre » caprice, tout en suivant la fantastique inspiration. Que ne puis-je vous imiter au naturel, » teindre les hommes et les choses et faire, au dessus de mes têtes, un brillant horizon. Trois » fois heureux vous qui réalisez vos rêves par la magie du pinceau, tandis que nous.....

» Poête et jeune que vous êtes! ce mot: Paris, a enflammé votre imagination. Allez, gardez » la perspective et conservez vos rêves, mais, pour Dieu, ne touchez jamais Paris, fut-ce même du » pied; vos illusions suaves et candides finiraient, et vous, dépouillé, atteint dans l'âme par » l'épouvantable réalité, vous seriez comme nous, malheureux et souffrant, enchaîné à ce sol qui » brûle, à ce monde flétri.

» Décidément, je perds la tête. Merci de votre bonne lettre. Vous êtes de ces hommes que » l'on aime à rencontrer; je vous fais grâce des compliments. Merci de l'intérêt que vous me » témoignez si cordialement. Vous et Bauer vous n'êtes pas des hommes qu'on oublie.

» En êtes vous donc arrivé à couler des jours bariolés de couleurs? Ah, peintre, que ne » puis-je faire arriver votre âme à l'état de bonheur, de calme, de béatitude où se trouve la » mienne! Béatitude? Les jouissances matérielles me répugnent depuis mon arrivée ici. Tant » d'hommes ont les yeux fixés sur un point noir, que je ne puis penser à moi en égoiste.

» Je regrette Anvers, mais, que voulez vous? L'homme, dans sa stupide bêtise, passe sa vie » à désirer, et il est possible qu'il désire un jour monter sur les nuages dans leur fuite rapide.

» Paris est beau, splendide, pailleté, rutilant d'or, de bronzes, de femmes, de lumières; c'est » une éblouissante courtisane ornée de ses atours, courtisane sans cœur, au sang gâté, à l'haleine » mauvaise, aux charmes flétris mais cachés sous le rouge et les oripeaux.

» Vous vous étonnez d'entendre ces paroles, candide poëte. Dieu vous garde d'expérience. » Songez que ce pays chérit ses maîtres et se croit libre après avoir ri de ses fers; et pourtant, de » tous côtés, l'archet de la folie fait bondir les masses. Le plaisir semble inonder la ville; les » saturnales commencent, on s'étourdit et l'on ne pense pas. Le carnaval, les bals étourdissants » commencent.

» Paris entier rugit de plaisir, se tord dans l'ivresse, et moi, je regarde passer ces gens sans » pouvoir les comprendre.

» Merci et gratitude pour votre bonne amitié; pour savoir et pouvoir bien vivre il faut savoir » aimer, et je suis heureux de me dire Votre ami dévoué

» Je vous serre cordialement la main B.

» Je vous en écrirais bien davantage mais je suis exténué. Nous avons l'âme chevillée dans le » ventre. J'ai failli crever il y a trois jours. Après ça, c'est une vie de fièvre, je le sais, mais baht, » au bout le bout. J'envie votre bonheur calme, ignoré de vous même, votre rêve paisible; — » mais c'est folie. Adieu. Il faudra bien qu'un jour j'aille vous retrouver. Ménagez-vous. Dieu » vous garde de ce qui m'a fait tomber deux ou trois fois! »

« *Paris*, 5 *Juillet* 1848.

» MON CHER AMI LIES,

» J'avais, avant les évènements affreux donc tu sais les détails, fait réclamer ton tableau; » mais, dans la masse, il ne s'était pas encore trouvé. Aussitôt que le calme fut rétabli, je revins » à la charge et le dit tableau me fut délivré. Je le fis emballer hier et je pense qu'il est en route » et que, sous peu de jours, tu pourras, hélas! le serrer dans tes bras.

» Je dis, hélas! parce que, moi, je suis d'avis qu'il vaut mieux qu'un tableau reste dans la » circulation. J'espère que tu pourras l'y mettre bientôt,après avoir, sauf meilleur avis, ôté un peu » la crudité du rouge qui se trouve au milieu.

» J'ai eu la chance, mon ami, de vendre mon *Rabelais* deux heures après son retour dans » l'atelier; pas très cher, mais une somme largement suffisante pour me permettre de continuer » mes travaux et me mettre pour longtemps à l'abri du besoin.

» Dans ces temps-ci, par les Républiques et les coups de fusil qui courent, et les pièces d'or » qui ne courent pas assez, il faut prendre les occasions aux crins et des deux mains. Je t'en » souhaite autant.

» Si tu vois Baron, dis-lui bien des choses amitieuses de ma part pour tout le bien qu'il dit » de moi; fais-lui savoir le grand état que je fais de son suffrage. Plait-il aux Anversois? Que » dit-on, de ses œuvres?

» Serre la main pour moi aux Buschmann et à Leys, ainsi qu'aux autres bons amis. Au reste, » je viendrai faire mes commissions moi-même au mois d'Août, si je vis. « Utile dulci ».

» En attendant, disposez de moi tous en tant que je puisse vous être utile, et crois-moi, en » ton particulier,

» Ton tout dévoué,
» ED. HAMMAN. »

Dans ses belles heures d'inspiration et de force créatrice, Lies allait au devant de ses propres rêves qui toujours empoignaient ses pensées et les fixaient au bon endroit. A mesure qu'il peignait, sa main acquérait une habileté plus maîtresse d'elle-même, elle osait ce que, dans ses doutes, Joseph n'eut pas cru pouvoir confier à la toile. Son œil pénétrant voyait tout d'une fois ce que son pinceau avait à représenter et, dans cette double vue que Charles Verlat possède à un si haut point, lui qui jamais ne trace d'esquisse ou de croquis, Lies trouvait la foi qui fait l'artiste. Il l'était absolument. Confiant et plein d'espoir en ses destinées, il doutait quelque fois de lui-même et de ses succès; aimable toujours et obligeant, on le voyait souvent agité par la crainte d'avoir déplu à quelqu'un. Il fallait l'en consoler et lui persuader que son doute ferait injure à la personne en question. D'autres jours, son contentement le poussait à une espèce d'exaltation poétique. La nuit continuait le rêve du jour et, plus d'une fois, à la lumière douteuse d'une lampe ou d'une bougie, il confia à la toile le projet qui lui avait semblé si beau.

Cette fièvre use l'homme, elle peut compromettre le rêve de l'artiste. Celui-ci n'a pas toujours un fond inépuisable et nous en connaissons qui, après avoir charmé le monde par l'excellence de leurs productions, l'étonnent ensuite par la nullité de leurs efforts. Lies ne tomba pas

dans cette misère artistique mais, à certaines répétitions d'idées et de tableaux, on comprend qu'il se fatigua outre mesure.

Il essaya tous les genres. En voulez-vous la preuve? Examînez cette étude poussée presque aussi loin qu'un tableau.

### UNE FÊTE,

Bois. — H. o.32. — L. 41.

Appartient à M. Nys, à Anvers.

Une plate-forme élevée d'une marche conduit à un large escalier de six pas, qui précède la terrasse sur laquelle la fête se donne, au milieu d'arbres dont plusieurs annoncent, par la nuance de leur feuillage, la fin de l'été.

Le bal est dans tout son élan. Un jeune danseur agite en l'air un tambour de basque.

Ce groupe animé, où resplendissent maintes taches agréables à l'œil, ne forment, avec les arbres si justes dans leurs tons opposés, qu'une espèce de décor. Il en est de même de la statue qui représente un personnage mythologique tenant d'une main une épée, de l'autre une tête à longue chevelure.

Au premier plan, tout près d'une fontaine, qui sort d'une muraille ornée de bas-reliefs représentant des formes féminines, on voit un homme assez âgé coiffé à la Pétrarque, en conversation avec deux jeunes femmes élégantes et un jeune chevalier blond à barbe soignée, au teint frais et rose. De ces dames en vêtement de fête, l'une porte une robe noire et tient une rose; l'autre, en robe blanche n'est visible que de dos.

Plus à droite encore, une femme accroupie, une rose dans la chevelure, étale à terre, près d'un vase, des grenades. Ses appas véritablement plantureux ajoutent à la confusion de cette composition d'autant plus étrange et énigmatique, qu'on voit accourir, du côté gauche, une jeune fille presque nue (elle est légèrement enveloppée d'un voile vert) que retient un vieillard au visage presque sévère.

Près du bord, de jolies petites pêches à terre.

Impossible de trouver le sens de cette esquisse. Certains détails accusent un rêve espagnol.

M. Nys nous a dit avoir acheté ce tableau dans une vente et sans un autre nom que celui de Lies.

Le tableau suivant fait pénétrer l'artiste dans le domaine de l'histoire et de la philosophie.

### LA DIME

Papier. H. 32. L. 31.

appartient à M. H. Bource à Anvers.

Cette étude faite à l'huile, sur papier, fut donnée, après la mort de l'artiste, à un ami de la famille qui, plus tard, désireux d'en faire de l'argent, l'offrit à M. Nys pour 100 fr. Ce dernier crut devoir ne pas l'accepter, l'estimant davantage; toutefois il demanda, pour sauver cette relique, qu'on lui permit de la faire mettre sur un bon support de toile. L'opération réussit incomplètement, ou bien un accident se produisit, car une boursoufflure s'y trouvait quand, des mains de Dupont qui l'acheta en vente publique pour 130 fr., elle passa dans celles de M. Jean Nauts qui l'offrit gracieusement à M. H. Bource. M. Bource fit rentoiler l'étude; elle a acquis, depuis, cette jolie teinte que donne le temps et qui adoucit les choses un peu hâtées.

Un moine est debout; il reçoit l'hommage et les biens des paysans, hommes et femmes: fruits, légumes, animaux domestiques, etc.

Un autre moine, la plume à la main, inscrit tout ce qui passe sous ses yeux.

Au fond, un balcon de fer devant lequel descend un large rayon de soleil qui enveloppe le premier religieux.

Fond assez sombre, comme en une salle basse. L'ensemble est d'un aspect agréable ; on y découvre quantité de ces taches lumineuses dont Lies avait le secret et le sentiment à un si haut degré.

La *dîme* était une contribution qui se payait en nature et qu'on prélevait sur le produit brut du sol ou de l'industrie. Dixième du revenu imposable.

Il y avait les *dîmes écclésiastiques* et les *dîmes laïques.*

Les premières vinrent de ce que, les dons volontaires du commencement de l'Eglise ne suffisant plus, le clergé prit des mesures pour assurer ses revenus. En 585, le concile de Mâcon menaça d'excommunication ceux qui refusaient de payer la dîme. Un capitulaire de Charlemagne dit (an 789) que « tous, nobles, hommes libres et lites, donnent aux églises et aux prêtres le » dixième du produit de leur terres et de leur travail. » Ce bénéfice ecclésiastique dura en France jusqu'en 1789.

Les dîmes laïques étaient tenues en fief par des laïques qui en recevaient l'investiture du roi, à la charge de foi et hommage et des autres obligations féodales. Il est plus probable que ces dîmes furent prélevées par les seigneurs qui se substituèrent aux églises trop faibles pour faire respecter leur patrimoine. C'est ainsi que le mal, au lieu de disparaître, fut doublé.

La révolution française fit disparaître cet impôt dont Lies comprit l'injustice, car ce n'est pas par hasard qu'il songea à cette réception chez le *dîmeur* ; elle prêtait à une mise en scène agréable à l'œil.

Voici quelque chose de plus emporté, tout y est fièvre et combat. Le tableau prend l'aspect fugitif d'une vision.

## GUERRE, ASSAUT

Bois. H. 47. L. 60

C'est un rêve vite et habilement confié à un panneau. C'est une espèce de débauche de pinceau où les sentiments les plus divers se font jour : la beauté du jour, l'éclat des couleurs, le scintillement des vêtements brillants, la danse macabre endiablée de la bataille et la pensée lointaine du désastre.

On y sent de l'exaltation, de l'imagination, du goût, et un désir immense de réaliser une chose presque impossible.

Comment sur cet espace restreint placer une forteresse dont les remparts sont détruits. Les assiégés se pressent en foule du côté du pont brisé déjà bien éprouvé et, en dehors, là où la mêlée est épaisse, acharnée , on combat corps à corps et l'éclat des uniformes ajoute à la tristesse qu'inspire cette boucherie.

L'esprit s'arrête sur une foule de détails finement indiqués.

On se demande jusqu'où aurait pu aller l'intelligence qui avait entrevu un semblable tableau ! L'artiste lui-même s'ignorait !

Enfoncé dans sa rêverie Lies ne songe qu'au lugubre ou au fantastique. Où a-t-il vu ce ciel, cette mise en scène, ce je ne sais quoi qui est osé et navrant ?

### PAYSAGE SOMBRE

H. 36. L. 44.

appartient à M. Raymond Michiels.

Un individu chevauchant un cheval noir, s'arrête dans une vallée étroite pour demander son chemin à un vieillard près de lui, à droite.

Sur l'herbe, et à gauche, est assis un troisième personnage.

Le fond est sombre. La nuit tombe. C'est un milieu où l'imagination de Salvator Rosa se serait trouvée chez elle (1).

Les grands arbres du premier plan sont déjà en pleine ombre. A gauche, la montagne escarpée est couverte de petits arbres qui se détachent assez vigoureusement sur un ciel où le bleu se mêle aux tons rouges et jaunâtres.

L'ensemble a poussé au noir, mais il ne cesse pas d'être intéressant.

Il revenait vite de ces équipées tristes, le bon, l'élégant Lies ; son bon sens lui disait que l'ombre n'est pas plus favorable à l'art qu'à la vie. Alors il se reprenait à examiner la nature flamande si simple dans ses formes, si douces dans ses expressions. Soit qu'il se promenât autour d'Anvers, soit qu'il bornât sa récréation au spectacle lui offert par les champs qui l'entouraient, il se reprenait à aimer cette terre, cette végétation, ce ciel auxquels il demanda toutes ses inspirations.

Alors qu'il demeurait Chaussée de Berchem (au n° 167 actuel de la Chaussée de Malines), par la fenêtre élevée de son atelier mansardée, il peignit la plaine qui s'étendait alors

### ENTRE BERCHEM ET BORGERHOUT.

Bois H. 16, L. 38.

Appartient à M. Stephany, à Anvers.

Voici l'histoire de cette jolie étude et de l'admirable eau forte qu'Al. Elsen en a faite.

M. V^er^ Lagye avait mis la main à un tableau de Lies, tableau resté inachevé; souvenir de Venise fait, probablement, sur des études rapportées de là-bas. La famille reconnaissante donna, à l'artiste obligeant, ce.... petit souvenir qui prouve que la valeur d'un tableau ne dépend pas de ses dimensions.

Je ne crois pas que Lies ait rien fait de plus fin que cette chose sans signature. La pleine vue à vol d'oiseau est coupée d'un petit ruisseau et rayées de haies et de lignes d'arbres. A droite, une maison perdue dans les arbres ; à gauche, deux maisons entourées d'une foule d'autre arbres, comme cela se voit dans les Flandres. Entre ces deux massifs, des jardins. Plus loin, d'autres maisons et des peupliers qui jetteraient en l'air leur verte flamme, comme aurait dit Pierre Dupont, si le ciel n'était gris.

Ce ciel ! Il s'adoucit à l'horizon, mais les couches supérieures sont plus lourdes, plus mélancoliques. On songe, on s'interroge; on erre en pleine nature, en examinant ce tableautin. Charme précieux, talent du peintre incomparable. Qu'il est donné à peu d'artistes de faire ainsi voyager l'esprit des autres autour de leur propre pensée.

(1) Le jour s'enfuit des cieux ; sous leur transparent voile
De moments en moments, se hasarde une étoile ;
La nuit, pas à pas, monte au trône obscur des soirs ;
Un coin du ciel est brun, l'autre lutte avec l'ombre ;
Et déjà, succédant au couchant rouge et sombre,
Le crépuscule gris meurt sur les coteaux noirs.

V. Hugo. *Soleils couchants.*

Lies avait ce don précieux. Je dirai de lui ce que Lamartine écrivait d'un ami à M. le comte de Virien. « Il goûtait les soirs gris d'automne. »

L'eau forte que M. Alfred Elsen a bien voulu faire pour nous de ce petit tableau est un chef d'œuvre. Non seulement elle reproduit la physionomie de ce dernier, mais la façon dont elle est traitée constitue une habilité fort grande. Plusieurs artistes de renom en avaient jugé la reproduction impossible; le graveur hésita devant les difficultés à vaincre, mais il en triompha en brave et habile travailleur de la pointe. Nous l'en remercions bien sincèrement; il a puisé sa force dans l'admiration qu'il éprouva toujours pour Lies, et dans la sincérité de son affection pour la nature.

Pour compléter notre jugement sur les resources intellectuelles et les forces artistiques de Lies, parlons d'une de ses plus remarquables et plus simples compositions:

## PROMETHEE.

Bois H. 33, L. 37,

Appartient à M. Victor Arnould, à Bruxelles.

Ce tableau est plus qu'une étude.

C'est en 1856, suivant la signature, que Jos. Lies jeta sur le panneau l'idée qui l'obsédait. Cette époque est pour lui fertile en grandes idées. Il avait lu beaucoup et il se trouvait réellement porté audessus de tout ce qu'il avait fait jusque là.

Ses études philosophiques étaient dans tout leur élan ; il arrivait à l'âge où l'artiste résume dans une de ses œuvres une grande partie de ce qu'il pense.

Promethée, fils de Japet, fils lui même du Ciel et de la Terre, forma les premiers hommes du limon de la terre, dit la mythologie. Avec le secours du géant Pallas, il monta au ciel où il déroba du feu pour animer ses créatures. Le maître des dieux fit attacher le voleur sur le mont Caucase où un aigle lui dévorait le foi sans cesse renaissant. Hercule délivra Promethée.

Cette allégorie montre quelle peut être la victoire de la volonté sur la toute puissance aveugle et tyranique. On songe malgré soi, en prononçant le nom du voleur de feu, aux longues misères, aux profondes souffrances résultant de l'ignorance du peuple. Le feu qui lui manque, c'est celui qui éclaire l'intelligence et l'arme non seulement pour la lutte mais aussi pour la victoire. Chaque conquête du peuple repousse l'ombre qui l'enveloppe et la douleur née de sa pauvreté.

Sur le rocher nu des injustices humaines, les poètes prétendent toujours que le géant est enchaîné. Jusqu'ici, il n'a pas encore eu la force de secouer ses chaînes et de vaincre la tyrannie des injustices et des superstitions.

Joseph Lies savait ce qu'il faisait en enveloppant le sommet de son Caucase d'une nuit profonde. Promethée subit son supplice et l'aigle a le bec ensanglanté. Epouvantable tourment!

L'artiste a fait revivre cette scène au moyen de teintes véritablement fantastiques. C'est chaud, c'est puissant, c'est rapide. L'aigle est parfait et cependant ses ailes sont formées de traits qui ressemblent à une arabesque. On sent que le pinceau du peintre obéissait absolument à la pensée du poète, et à son inspiration.

Au fond, à droite, se détachant sur la lumière blafarde du ciel, Lies a peint l'image d'un pape dont la tiare chancelle.

Ch. Grandmougin a écrit, sur Promethée, un poème saisissant. Voici quelques uns de ses vers :

Rien ne sert d'écraser une race rebelle,
Un peuple résolu naît d'un peuple martyr;
Et nous saurons trouver une force nouvelle
Dans ce feu qui devait tous nous anéantir.

PROMETHÉE dit à Jupiter:

Garde ton air altier de fureur satisfaite;
Nous penserons à toi, céleste meurtrier,
Et les peuples futurs ne sauront oublier
Qu'il leur reste à venger une antique défaite;

JUPITER, n'écoutant que sa colère, répond au martyr de sa foi:

Pendant que tu mourras au milieu des supplices,
Loin de toi périront tes profanes complices.
Dans l'oubli saignera ton cœur abandonné,
Et tu pourras à l'aise exhaler tes colères,
Te tordre de douleur en appelant tes frères,
Et maudire sans fin ceux qui t'ont condamné.

PROMETHÉE ne doute pas de l'inflexible colère du dieu des dieux.
Un jour, cette terrible captivité cesse.

PROMETHÉE *se dressant de toute sa hauteur sur le Caucase et illuminé par le soleil.*

Libre!... Salut à vous, nations de la terre,
Pour qui j'ai tant souffert en vous aimant toujours;
Dans mon sein orageux le sang reprend son cours
Et des larmes d'orgueil roulent de ma paupière.

Salut! beaux forgerons aux invincibles bras!
Sur vos seins haletants votre sueur ruisselle,
L'ivresse de la joie en vos yeux étincelle,
Les voilà donc tous ceux que je croyais ingrats!

Salut! j'étends vers vous mes deux mains délivrées,
Tumultueux essaims qui gravissez les monts,
Foules aux cris joyeux par le matin dorées!
Salut! Titans nouveaux dont j'ignore les noms!

Les temps sont révolus, l'humanité veut vivre:
Trompettes, vers le ciel lancez vos fiers accents,
Et que les longs éclats de vos bouches de cuivre
Se mêlent aux clameurs des peuples frémissants.

Votre sol n'est plus vierge, antiques solitudes,
Et l'on vous foule aux pieds, effroyables déserts!
Vieux rochers impuissants, vos flancs noirs sont couverts
Par les flots bourdonnants des sombres multitudes!

Immuable soleil au regard redouté,
Tes rayons ont vibré longtemps dans ma prunelle :
Eh bien ! contemple-moi ; ta lumière éternelle
Me trouve enfin debout devant l'immensité !

Tout l'univers s'éveille et l'infini s'éclaire ;
Tyrans silencieux, où donc est le tonnerre ?
Devant mes poings levés pourquoi vous taisez-vous ?
Mes frères à vos coups viennent s'offrir encore :
Ils sont là. Vous tremblez, et les feux de l'aurore
Vous ont vus chanceler sur vos divins genoux !

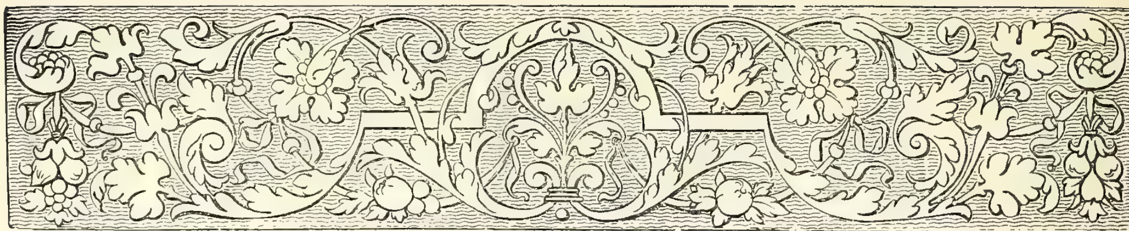
Comme la poésie et l'art s'allient bien !

Lies croyait au triomphe du peuple par la force intellectuelle, seule capable de faire durer les conquêtes du peuple. Cela est bien permis à celui qui, malgré des dons innés, rencontra sur sa voie des cailloux pointus si nombreux et des ronces si aiguës. Pour être fils de ses œuvres, c'est à dire réussir, il faut, à l'enfant du peuple, du courage et du mérite.

Après la mort de l'artiste, ce tableau fut donné par la famille, sur sa recommandation expresse à Victor Arnould, son sincère ami. *Promethée* ne pouvait être confié à meilleur juge, à plus intelligent appréciateur.

Au point où nous en sommes, il nous est bien permis de jeter un regard reposé sur l'œuvre de Joseph et de dire qu'il a déjà bien mérité de l'art.



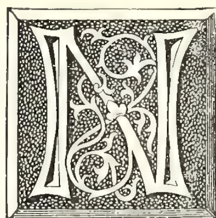


## CHAPITRE VI.

# EAUX-FORTES.

SOMMAIRE : Correspondance de l'artiste avec M. Ad. Siret. — Lettres de ce dernier a Joseph Lies. — De Geuzenwacht. — Stylographie. — Ernest Buschmann. — Artistes graveurs contemporains.

TABLEAUX : Le corps de garde. — Erasme et Holbein. — Une tête de gueux. — Une tête de reître. — Le Convoi gravé par Ch. Billoin. — Etude du Récit.



OUS ne connaissons que quatre eaux-fortes de l'artiste :

1° Le *Corps de garde* très semblable au tableau le *Récit* vendu en 1848 à M. Verheyden, mais de composition plus compliquée. Les différences ressortent de la reproduction de l'ancienne eau-forte et de la planche de M. P. Verhaert, planche exécutée pour nous.

2° *Erasme et Holbein*, d'après le tableau du même nom. L'eau-forte porte cette mention : J. Lies, *sulp.* 1850.

3° *Une tête de gueux*, qui ne se rattache à aucun tableau connu de nous jusqu'ici, mais que le Musée Plantyn possède en trois états ;

4° *Une tête de reître* tirée à un seul exemplaire en la possession du British Museum.

Au premier aspect, ces eaux-fortes semblent bien plutôt faites par un graveur habile que par un aquafortiste dominé par sa fantaisie, son talent tout spécial ou son génie. Lies était l'homme du travail consciencieux avant tout ; il ne cédait pas assez au premier mouvement, pour permettre, à sa *pointe*, le moindre enthousiasme ; plein de calme, il ne fouillait le cuivre qu'après mûre réflexion. Puis, on le verra bientôt, il expérimenta plutôt un genre qu'il ne se livra à un travail entrepris par goût ou par amour de l'art.

Le *Corps de garde* a toute la quiétude des anciennes gravures ; c'est correct, égal de ton, monotone de facture mais consciencieux à l'excès.

*Erasme et Holbein* dénote un sentiment plus profond d'un art où Lies excèle déjà et qui le porte vers la gravure proprement dite.

La *Tête de gueux* est un essai d'un genre tout différent.

Un grand intérêt de curiosité s'attache à ces travaux de Lies. Il est regrettable que Joseph ait borné là ses tentatives remarquables, mais la couleur était sa passion et il touchait à l'époque de ses plus belles productions.

En ce temps-là, l'eau-forte ne jouissait pas de la vogue qu'elle acquit depuis.

D'après quoi Lies fit-il le *Corps de garde ?* Si c'est d'après un tableau, nous l'ignorons. Aucun panneau de ce genre ! Plusieurs compositions de Lies ont ainsi disparu ; le *Convoi*, gravé par Ch. Billoin et exposé à la Fête artistique de 1850 (Bruxelles) n'est connu de personne. Il est possible que d'honnêtes marchands aient altéré la signature, dans un temps où H. Leys était demandé et Joseph Lies pas du tout. Les deux artistes ont produit, dans leurs commencements, des choses qui se ressemblent par la composition et le coloris.

La correspondance de Joseph Lies avec M. Ad. Siret (1) jette, sur les travaux du peintre, une lumière curieuse. Le directeur du *Journal des Beaux-Arts* fut, de tout temps, un fanatique de l'eau-forte. On ne sait pas assez, en Belgique, comment il encouragea ce genre et combien il se montrait heureux des résultats obtenus (2). C'est à ses conseils peut-être que l'on doit certains progrès ; c'est, sans aucun doute, à sa générosité qu'il faut attribuer les tentatives intéressantes de nos jeunes artistes.

Avant de donner ces lettres, il est bon de lire la pièce suivante :

INSTITUT
des
BEAUX-ARTS.

*Malines, le* 12 *Mai* 1847.

*A Monsieur J. Lies, artiste-peintre à Anvers.*

MONSIEUR,

» Nous avons l'honneur de vous témoigner nos bien vifs remerciements pour l'envoi de votre » charmante gravure à l'eau forte, dont vous venez de gratifier l'exposition tombola de notre » Institut.

» Cette production remarquable a été justement appréciée et elle a contribué efficacement, » tant à ajouter un nouveau lustre à nos expositions annuelles, qu'à offrir un puissant stimulant » au zèle de MM. les membres, soutiens de notre institution tout artistique.

» En vous exprimant les sentiments de reconnaissance dont nous sommes pénétrés, nous » vous prions, Monsieur, d'agréer l'assurance de notre considération distinguée.

» La commission administrative de l'Institut des Beaux-Arts,

» *Le Secrétaire*, » *Le Président*,

» MOUSTEN. » » LÉON VIVIER.

Grâce à l'obligeance de M. Geets, directeur de l'Académie de peinture de Malines, j'ai retrouvé l'eau-forte en question. C'est le *Corps de garde*, (Geuzenwacht) gagné par M. Smout, pharmacien, grand père de M. Edgar Buedts, pharmacien à Malines, dans la famille duquel la gravure en question est précieusement conservée.

Les lettres de M. Siret sont adressées, de Namur, à *M. J. Lies, artiste-peintre, rue du Ciel, section* 5, *Anvers.* A cette époque, il était encore permis de ne pas employer d'enveloppes pour la correspondance ; c'est un bien qui j'apprécie d'autant plus que d'autres et nombreuses lettres sans date n'ont qu'un intérêt secondaire.

---

(1) Nous avons retrouvé de M. Siret, le prospectus d'un ouvrage qu'il se proposait de faire paraître en 1854 : *Les Graveurs Belges* (manuel de l'amateur d'estampes en Belgique). L'histoire de la gravure y était traitée depuis 1815. Ce devait être un monument national, mais, si nos renseignements sont exacts, le livre ne parut point, parce que trente amateurs seulement répondirent à l'appel de l'auteur. Ces choses là sont assez tristes à dire, dans un pays où le goût du beau est si développé, dit-on.

(2) Le *Journal des Beaux-Arts* organisait tous les ans, un concours d'eaux-fortes ; les prix variait de 100 à 400 Francs. Il a disparu avec son estimable et regretté fondateur.

« *Namur*, 22 *Février* 1853.

» MON CHER MONSIEUR LIES,

» Je fais un grand et pénible ouvrage (dont je vous prierai d'accepter un exemplaire après son » impression) sur la gravure en Belgique depuis 1830. Je désire voir vos gravures, et j'ai pensé » qu'il n'y avait rien de plus court et de plus franc qne de venir vous les demander. L'indulgence » accompagne toujours un beau talent. Je suis donc sûr d'être exaucé.

» Il me faut *toutes* vos gravures, car le catalogue raisonné qui forme le nœud de mon livre, » ne doit, à cet égard, avoir aucune lacune.

» J'ai vu de vous, dans l'album Van der Kolk, un *récit (scène de soldats) dans le corps de » garde*, qui est vraiment une chose bien remarquable. Mais là ne se borne pas, sans doute, votre » œuvre.

» Je vous serre amicalement les mains et vous prie, en terminant, de venir à mon secours en » ce qui concerne vos gravures. » ADOLPHE SIRET. »

« P. S. Avez-vous reçu une brochure intitulée *Notes*, etc. sur le *Musée de Bruxelles* ?

» Adressez la chose au Gouvernement provincial à Namur (1). Ne pas affranchir, s.v.p. C'est » la règle que j'ai adoptée pour les envois de cette nature que me font les graveurs et les peintres.

» Oserais-je vous prier de demander en mon nom, à vos amis graveurs, de me faire le même » envoi que celui que je viens solliciter.

» Serrure (2) n'a-t-il pas gravé ?

» Busschman (3) (est-celui qui vient de mourir) a fait aussi de belles eaux-fortes. Croyez-vous » que je pourrais me les procurer ? »

## DE GEUZENWACHT. (4)

L'eau-forte de Lies semble avoir son histoire, puisqu'elle se trouve dans un recueil : *Het Taalverbond* (5) publié sous la direction de Hendrik Peeters (6), année 1850-1851.

### DE GEUZENWACHT

DOOR

PRUDENS VAN DUYSE.

Zie daer 't ellendig volk dat, Flip, u kan doen beven,
Zyn rechterhand aen 't zwaerd, zyn linker aen de pyp;
Het doet den naem van Geus ten spook u tegenzweven
Door bosschen en op zee, tot wraekzucht aengedreven
By ieder tergend dwangvergryp.

Voor dien vermolmden stoel zal eens de troon verdooven
Waerop 't Escuriael zoo overtrotschig boogt;
Hy leent een kryger plaats die, Alva's galg te boven,
Aen 't onverdelgbaer beeld der vryheid durft gelooven,
Op 't heilig landsaltaer verhoogd.

Door 't harnas van dien Geus, met breeden dos omhangen,
Dringt nimmer 't vliegend lood eens Geraerts, heet op bloed,
Heet op 't blazoen en goud, den moord tot loon te ontvangen;
Die Geus (een edelman, met duister nu omhangen)
Bezit tot lyfwacht list en moed.

Die denker, rustend op zyn vriend, op zyn beschermer —
Een goed geweer — doorpeinst uw val in Nederland,
Hy ademt zaligheid : meer dan 't paleis van marmer
Geldt hem die schaemle hut : zyn Koning is de ontfermer
Eens volks dat vloekt op slavenband.

(1) M. Siret y était attaché en qualité de chef de cabinet et de division.

(2) Condisciple de Lies à l'Académie, peintre de talent bien connu.

(3) Ami de Lies.

(4) La Garde des Gueux.

(5) L'union de la langue ou l'union par la langue.

(6) Imprimerie de J. E. Buschmann.

Une poésie, qui ne manque ni d'harmonie ni de face, l'accompagne; en voici la traduction :

« Regarde là, Philippe, le peuple misérable qui peut nous faire trembler, la main droite au » glaive, la gauche à la pipe. Dans les bois et sur la mer, poussés par la misère, ils s'emparent » par surprise et par force du bien d'autrui; autour d'eux on prononce avec frayeur le nom de » Gueux.

» Devant cette chaise vermoulue, le trône sur lequel l'Escurial se tient orgueilleusement, » s'humiliera quelque jour; on y voit assis un guerrier qui, bravant l'échafaud d'Albe, les yeux » tournés vers l'autel sacré de la patrie, ose penser au bonheur suprême.

» A travers l'armure de ce Gueux enveloppé d'un manteau, le plomb aîlé d'un Geraerts avide » de sang, d'honneurs et d'or, ne pénètre plus pour lui donner la mort comme récompense ; ce » Gueux (un noble qu'on méprise maintenant) possède, pour se défendre, le courage et la ruse.

» L'homme qui réfléchit, appuyé sur son ami et sur son défenseur, — un bon fusil — » fait songer à votre entrée dans les Pays-Bas. Il respire le bonheur. Cette hutte de paille vaut » plus, pour lui, que le palais de marbre; son roi est le bienfaiteur d'un peuple qui maudit » l'esclavage. »

L'eau-forte a : haut. 0.13, larg. 0.18 1/2.

Elle est d'un beau travail, d'une finesse remarquable. Les mains et les visages sont traités avec une grande habileté et de façon à bien faire valoir les clairs qui se détachent sur un fond relativement sombre.

On voudrait peut-être un peu plus de fougue, mais nulle part, dans les eaux-fortes de Lies, ce premier mouvement du graveur n'est visible. Il voulait faire bien et, consciencieusement, il descendait dans les moindres détails, de façon à composer un tout exact et harmonieux.

Cet homme barbu, du premier plan, qui du coude s'appuie sur un escabeau de bois, et, d'une main, tient une longue pipe, pendant que, de l'autre, il maintient son épée droite, cet homme est certainement travaillé habilement. Au poignet, une manche de chemise bien faite; au cou, tout le désordre d'une mise que demandent l'ampleur et la liberté des mouvements.

Derrière lui, un grand gaillard, la tête couverte d'une casquette de fourrure à longue visière; son visage sec, sa moustache longue, son manteau ample, jeté au-dessus d'une cuirasse, tout lui donne l'aspect sévère d'un homme qui méprise le danger.

Dans le coin gauche, un personnage au visage bien éclairé. Dans le fauteuil de bois et de cuir où il cause, il semble moins redoutable, mais ses traits sont fermes, empreints d'une certaine rudesse. Toutefois il répand quelque charme dans cette composition qui respire le sang et la poudre, mais aussi la force, le calme et le contentement.

Des Gueux debout, l'un s'appuie des deux mains sur le haut du canon de son fusil ; l'autre écoute.

Le fond, plat, est égayé par une fenêtre qui ne jette aucun jour dans l'intérieur.

## ÉTUDE DU RÉCIT (CORPS DE GARDE),

Bois H. 10 1/2 cent. L. 13 1/2, appartient à M. Fissette à Bruxelles.

C'est la tâche bien plus même que l'étude du *Récit*, tableau appartenant à Madame Crombez-Verheyden.

La chose est si exacte qu'on y retrouve le tableau.

Détail essentiel. Dans l'étude, le soldat du fond s'appuie sur l'épaule du soldat qui se tient devant lui. Cela était aussi familier que peu élevé de conception ; Lies l'a supprimé dans le tableau où l'on voit le soldat du fond s'appuyer sur une halleharde. Cette dernière attitude relève l'ensemble et donne à l'œuvre un air relativement distingué qui n'échappe à personne.

J'ai trouvé la note suivante dans l'ouvrage bien connu *Le peintre graveur hollandais et belge* au XIX$^{e}$ siècle par T. Hippert et J. Linnig, Bruxelles 1874.

SCÈNE DE CORPS DE GARDE.

L. 0,193 H. 0,138.

Au premier plan, trois guerriers, l'un, à gauche, assis dans un fauteuil, l'autre, au milieu, accoudé à une table sur laquelle est assis le troisième. Au fond deux autres guerriers debout.

1$^{er}$ état. — Avant que la planche aît été recoupée en haut.

2$^{e}$ état. — La planche coupée n'a plus que 134 milimètres de hauteur.

Joseph Lies avait une extrême habilité de dessin, mais, s'il esquissait rarement ses tableaux, il en faisait souvent la tache sur un panneau minuscule ou sur le coin d'une toile réservée à ces essais. C'est ainsi que nous trouvâmes, en possession de son neveu, M. G. Lies, une quantité d'ébauches qui, exposées en 1886, à Bruxelles, attirèrent à un haut point l'attention des amateurs. Ces derniers ne se rendirent pas bien compte de la valeur relative de ces petites mais intéressantes choses ; elles ont toutes un intérêt historique.

« *Anvers*, 24 *Février* 1853.

» Mon Cher Monsieur Siret.

» J'aurais bien des excuses à vous faire pour mon long silence après le charmant envoi que » vous avez eu la bonté de me faire (de votre intéressante brochure) si je n'avais de bons motifs » pour justifier ce retard.

» En effet dans le désir de vous être, autant qu'il est en mon pouvoir, utile pour votre » nouvel ouvrage, je tenais beaucoup à vous envoyer quelques gravures, mais surtout celle » *(Corps de garde)* dont justement vous me parlez dans votre lettre. Or, comme je n'en ai jamais » tiré qu'une dizaine d'épreuves qui se sont dispersées, Dieu sait où ; j'ai eu beaucoup de peine à » découvrir celle que j'ai enfin le plaisir de vous envoyer ; elle m'est parvenue ce matin seulement.

» Jointes à cela vous trouverez toutes les gravures de mes amis ou de moi, que j'ai pu retrou- » ver en remuant la poussière de quelques vieux portefeuilles. Je regrette que malheureusement » cela se réduise à si peu de chose ; mais, vous le savez, ce travail si intéressant de l'eau-forte est » presqu'entièrement abandonné aujourd'hui, c'est tout au plus si, à Anvers, trois ou quatre » artistes ont fait, par ci par là, un essai de peu d'importance, et depuis bien longtemps, je n'ai » plus entendu parler d'un nouvel effort dans ce genre.

» Wouters ou Serrure n'y ont jamais mis la main que je sache. Je le leur demanderai en tout » cas avant de vous envoyer ceci.

» Donc vous trouverez ci-jointes :

» 1° Quatre gravures de Hamman ; les trois grandes ont été, je crois, faites pour un ouvrage » de Félix Bogaerts, traitant de la ville d'Anvers, puis une petite fantaisie ;

» 2° Une gravure de feu Gustave Buschmann, faite il y a très-longtemps ;

» 3° Une épreuve d'essai de mon Holbein et Erasme, faite sur du papier de rebut d'impri- » merie chez mon ami Ernest Buschmann, qui vient de mourir. Je n'en ai que des épreuves » d'essai à vous offrir attendu que moi-même je n'en ai jamais eu d'autres ;

» 4° Une tête de gueux qui est toujours restée dans l'état où vous la voyez, et dont je vous » envoie, je crois, la seule et unique épreuve ;

» 5° Deux épreuves de *stylographie* : un corps de garde et une petite tête qui est la toute » première épreuve de ce genre de gravure.

» Je ne me rappelle pas si, quand j'ai eu le plaisir de vous voir ici, je vous ai parlé de cette

» gravure stylographique, ainsi nommée par son inventeur, un Danois qui, il y a quelques » années, communiqua son invention à l'Académie de Belgique. Voici en quoi consiste ce » procédé.

» Avec quelques résines et du noir, amalgamés de certaine manière, on coule des planches » qui, après avoir été couvertes d'une couche mince de poussière d'argent, se prêtent admirablement » à la gravure au burin. En effet, elles sont d'une consistance telle que le burin puisse les entamer » facilement, et, comme elles sont noires, on voit parfaitement le travail qu'on fait, attendu qu'en » taillant on enlève la couche blanche de l'argent.

» Quand la planche est gravée, on prend, à la galvanoplastie, une reproduction en relief, puis, » sur celle-ci, une troisième en creux qui est la planche avec laquelle on imprime.

» Vous le voyez, ce système qui offre de très-grands avantages, donne lieu aussi à certains » embarras qui feront probablement qu'il sera peu pratiqué et sera ou est peut être déjà enfoui » dans la poussière de l'oubli.

» Ernest Buschmann a gravé aussi une grande planche d'après Leys, par le même procédé. Je » n'ai pu me la procurer. Si je la trouve, je m'empresserai de vous la faire parvenir. De même » d'une jolie eau-forte de Hamman, d'après un tableau de Leys, un extérieur. Du reste, je pense » bien que vous la connaissez.

» Voilà tout ce que je connais et puis retrouver dans mes souvenirs. Si vous voulez d'autres » détails sur ce qui précède, écrivez-moi, je m'empresserai de vous donner entière satisfaction. » Maintenant, comme il vous sera facile de le voir, je vous écris un peu à toute vapeur et j'oublie » peut-être bien des choses.

» Il ne me reste plus qu'à vous remercier de l'envoi de votre brochure si utile, si érudite, si » claire et si pleine d'observations neuves; elle est un véritable service rendu de nouveau aux arts » par vous, dont on ne peut vraiment qu'admirer l'infatigable activité avec laquelle vous poursuivez » vos intéressantes recherches.

» Je vous remercie comme artiste de vous dévouer à ces difficiles recherches sur une matière » qui nous intéresse particulièrement et je vous sais bien gré aussi d'avoir pensé à moi et de » m'avoir envoyé votre ouvrage que j'ai lu avec la plus grande satisfaction.

» Maintenant je vous quitte presto et vous salue amicalement.

» Vostrissimo
» JOSEPH LIES.

» J'oublie de vous dire que je n'ai jamais fait autre chose en gravure que ce que je vous » envoie. »

Note. — Cette lettre porte cette mention : *Répondu* 29 *Fév.* 53.

En effet, à cette date, voici ce que M. Ad. Siret répond à Joseph Lies.

« *Namur*, 29 *Fév.* 1853

» MON CHER MONSIEUR.

» Mille remercîments pour votre aimable et précieux envoi, ainsi que pour votre bonne » lettre.

» Je n'ai point trouvé dans le paquet la petite tête stylographiée dont vous m'anoncez l'envoi. » J'y tiens pourtant énormément. Si vous la retrouvez envoyez-la moi sans faute. A moins que ce » ne soit la tête de gueux, exemplaire coupé à l'angle droit inférieur, mais je ne le pense pas. » Votre lettre me paraît claire à cet égard. Vous me direz à l'occasion ce qui en est.

» Si vous saviez combien les eaux-fortes que je reçois de toutes parts me rendent heureux ! Je » revis au milieu de vous tous, artistes aimés, loin desquels je suis condamné à vivre! Enfin, nul » n'échappe à son étoile.

» Fouillez, fouillez, mon cher peintre, dans vos portefeuilles et dans ceux de vos amis, et » aidez-moi dans mon patriotique travail. J'aurai 4 à 500 pages et cela fera un exemplaire que je » vous prierai d'accepter vers la fin de l'année courante.

» Tout à vous de cœur.

» ADOLPHE SIRET.

» Je voudrais bien qu'il vous fût possible de me procurer les gravures d'Ernest Busschman, » mon pauvre et ancien ami !

» Tâchez s. v. p. de savoir si Léon (1) (mort récemment), et Firmin Bauvy ont gravé. » Dans l'affirmation, quelle sont ces gravures?

» Que d'embarras je vous cause! Mais je compte sur votre indulgence pour me pardonner et » sur votre cœur pour m'aider.

» La *stylographie* ne pouvait pas vivre à cause des complications. Ensuite je trouve que c'est » beaucoup moins *gras* que l'eau-forte proprement dite. »

* * *

Cette correspondance est très-intéressante; les deux amateurs d'eaux-fortes vont se lier et devenir amis.

## HOLBEIN ET ERASME.

Quoique la description du tableau de Lies n'ait pas ici une place marquée, nous croyons bon de ne pas la différer plus longtemps, parcequ'elle complète ce que nous avons à dire de l'œuvre même de l'artiste, que son imagination et ses études littéraires et philosophiques portaient vers tant de sujets divers et élevés.

Erasme (1466-1536), naquit à Rotterdam et mourut à Bâle. Il changea son nom de Gérard en celui de Didier (Desiderius) puis il adopta définitivement le nom d'Erasme (Erasmus). Philologue, poète latin, littérateur érudit, il devint moine, mais sans goût pour cette carrière, il prit le grade de docteur en théologie, à Boulogne (1506), et partit pour l'Italie où il voyagea avec son pupil, le fils naturel de Jacques IV, roi d'Ecosse. Sa réputation de savant le mit en relations avec Léon X, Henri VIII, François Ier et Charles V. La finesse de son esprit, le sérieux de sa critique, la sincérité de ses études, tout cela lui acquit une renommée universelle et il n'est pas étonnant que Jos. Lies se soit arrêté à cette physionomie.

Holbein (1498-1554), un des fondateurs de l'Ecole Allemande, s'établit de bonne heure à Londres où il mourut de la peste. Ses relations avec les grands personnages de son temps lui créèrent une situation véritablement exceptionnelle comme artiste. La collection de ses portraits, gravée par Bartolozzi, parut à Londres (1791-1800); elle forme deux volumes in-f°.

Le père d'Holbein était peintre à Augsburg, aussi végéta-t-il quelque temps dans la pauvreté, dépensant, malgré son talent et son goût, avec des femmes et en orgies bachiques, ce que son art lui rapportait déjà.

A cette époque, Erasme vivait retiré à Bâle. Il jugea bien le jeune artiste et le recommanda à Amerbach, célèbre imprimeur, à qui l'on doit certains caractères d'imprimerie appelés encore *saint-augustin*, parcequ'il s'en servit pour la première édition de Saint-Augustin. Holbein fit son portrait en 1519.

(1) Inconnu.

Erasme recommanda aussi l'artiste à Sir Thomas More, chancelier d'Angleterre, qui le reçut dans sa maison de Chelsea. Il y travailla trois ans. Le roi voit Holbein et lui offre une place dans son palais avec un salaire annuel de 200 florins plus le prix de sa peinture.

Les relations d'Erasme et d'Holbein eurent plus d'un orage, mais le plus violent fut causé par la verve satirique du peintre qui, ayant fait, sur la marge de l'*Eloge de la Folie*, une certaine quantité de dessins, écrivit le nom d'Erasme sous le portrait d'un vieux savant peu sympathique. Outré de cette moquerie, l'écrivain décora du nom d'Holbein, l'image d'un vieil ivrogne.

On doit à Holbein plusieurs portraits d'Erasme à différents âges. Ce dernier ne consentit jamais à poser devant un autre artiste.

Jos. Lies consulta certainement ces portraits et même celui d'Holbein, peint par lui-même, avant d'arrêter leurs traits respectifs. Les nombreux dessins de Joseph en fournissent la preuve, preuve que j'ai également trouveé dans la magnifique collection des estampes du British Museum.

La composition du peintre flamand nous montre Holbein droit mais appuyé sur le haut d'un lambris, près de la table de travail d'Erasme. Le peintre a l'air enjoué.

Autour du savant assis et causant, des livres et des paperasses. Les rayons de la bibliothèque, fort intéressants, sont remplis de volumes charmants de couleur et de vieillesse. Le parchemin a un éclat modéré qui fait admirablement sur ce fond. Une petite lampe suspendue à une branche qui pivote sur un axe fixé contre le montant en bois de la bibliothèque, ajoute un charme de plus à tout ce que l'on voit.

Le costume d'Holbein est aussi éclatant que riche; il est celui d'un homme heureux. La mise d'Erasme, discrète et sombre, appartient bien à un savant uniquement occupé d'études.

On a, plus d'une fois, désigné ce tableau sous l'appellation de *Erasme et Henri VIII d'Angleterre* (1), mais c'est à tort et je crois avoir été le premier à le faire remarquer. Non seulement le catalogue autographe de Lies n'en fait pas mention, mais dans sa lettre du 24 Février 1853 à M. Siret il dit : *mon Holbein et Erasme.* Les physionomies d'Henri VIII et d'Holbein diffèrent complètement. Comment de telles erreurs peuvent-elles se produire? Se représente-t-on Erasme assis devant sa table de travail et Henri VIII debout derrière le savant?

Cette hypothèse ne se soutient pas.

Ce tableau de Jos. Lies fut exposé, pour la première fois, à la Fête artistique du 5 Janvier 1850 (1). Quelqu'un l'acquit alors pour la somme de 1000 francs.

Quelles furent ses destinées? Je l'ignore, mais pourtant je sais que, acheté par le Cercle Artistique de Liège, il fut laissé en paiement au propriétaire du café où se réunissaient les membres de cette société défunte. C'est alors que M. Fissette l'acheta pour 900 francs. Le tableau avait quelque peu souffert, dit-on; son acquéreur affirme le contraire et raconte que, l'ayant lavé à l'œuf, il le vît reparaître dans tout son éclat.

*Revue de Belgique*, 1850, 5[e] année, p. 234 :

« Il y a d'excellentes qualités dans le pinceau de M. Joseph Lies, *Erasme adressant des* » *remontrances à son ami Holbein sur sa conduite déréglée.*

» L'expression d'Erasme est sévère, celle du célèbre artiste pleine de finesse railleuse. La » composition se distingue par l'élégance, et un arrangement de bon goût.

---

(1) Le livret de l'*Exposition Historique de l'Art Belge* (1830-1880) à Bruxelles, porte cette mention : n[o] 508, Henri VIII d'Angleterre et Erasme, à M. Fissette. C'est une jolie erreur !

(2) Elle eut lieu au théâtre de la Monnaie. Organisateur principal : Léon Gaucher, marchand de tableaux.

» Nous engageons M. Lies à se préoccuper un peu plus de la nature, à y chercher davantage » ses effets. »

Extrait de l'ouvrage *Le peintre graveur Hollandais et Belge*, par Hippert et Linnig (1874).

« ERASME ET HOLBEIN

» L. 0.243. H. 0.170.

» T. c. 0.200. H. 0.150.

» Erasme, assis à une table surchargée de livres, cause, en se retournant, avec Holbein, qui » est accoudé à son fauteuil.

» 1er état, avant le nom,

» 2me état, avec le nom *J. Lies*, au bas de la gauche, dans la marge.

» 3me état, le nom effacé dans la marge, est reporté dans la planche où on lit : *J. Lies*, dans » le coin de gauche au bas.

» Cette planche forme le n° 21 de l'*Album de la fête artistique du 5 Janvier* 1850.

Extrait du *Handbuch für Kupferstichsammler*. Leipzig 1873.

« I. Gruppe von fünf Soldaten in einem Zimmer, der zur Linken in einem Lehnsessel sit » zende erzählt. Aeteck. H. 140 Mm.; Br. 193 Mm.

» Vor verkleinerung der Platte.

» II. Holbein bei Erasmus. qu. fol.

Album de la fête artistique. Bruxelles 1850.

2 *Mars* 1853.

MON CHER SIRET,

» Ainsi que vous me le recommandez, je fouille et refouille partout dans l'espoir de pouvoir » encore trouver quelque chose qui ait de l'intérêt pour vous, malheureusement je cherche avec la » conviction de ne pas faire de bien grandes découvertes. Je le regrette vivement ; je vous vois si » heureux avec vos chères gravures que faute de mieux je finirais presque par en faire de nou- » velles pour avoir le plaisir de vous les envoyer.

» Mais parlons des trouvailles que j'ai encore faites et que je m'empresse de vous faire » parvenir.

» 1° l'épreuve stylographique par notre pauvre Ernest, d'après un tableau de Leys.

» Cette planche est vraiment remarquable pour être l'œuvre de quelqu'un qui ne savait pas » dessiner. L'effet est heureux et rend très bien celui du tableau. L'hésitation du coup de burin » trahit seule l'inexpérience du graveur et du dessinateur. C'est en tout cas une preuve remar- » quable des efforts de cette active intelligence qui s'est appliquée à tant de choses diverses, qui » saisissait tout si vite et si bien, mais qui s'est peut-être hélas ! usée avant le temps par cette » activité surabondante.

» Je me rappelle encore une eau-forte gravée par lui d'après Hamman (une tête de moine) » mais qui, à force d'essais de toute espèce, a été complètement détruite. Je n'en connais pas » d'épreuves. C'est, je pense, tout ce qu'il a fait, à part ses gravures sur bois dont nous ne par- » lons pas ici.

» J'ai demandé hier, à Leys, s'il ne lui restait plus d'épreuves d'une gravure qu'il a faite » dans le temps, ainsi que de l'eau-forte de Hamman d'après un de ses tableaux. Il m'a promis » de chercher. Avant de vous envoyer ceci j'irai m'informer du résultat de ses recherches.

» Vous me demandez la petite tête stylographiée que vous n'avez pas trouvée dans le paquet. » Au moment de fermer celui-ci, elle doit avoir glissé à terre où je l'ai trouvée.

» Vous verrez que c'est bien peu de chose et que vous n'y perdiez pas beaucoup. Vraiment » avec un peu d'amour-propre je ne vous enverrais pas tous ces riens, tous ces essais inachevés » tout au plus bons pour rester éternellement dans les oubliettes de quelques vieux portefeuilles.

» Je suis de votre avis quant à la non viabilité du système stylographique par suite des » ennuyeuses difficultés dont il est entouré, mais je ne pense pas comme vous qu'on ne pourrait » pas obtenir d'aussi bons résultats qu'avec l'eau-forte : j'ai au contraire la conviction qu'avec un » peu d'expérience on obtiendrait identiquement les mêmes effets. Quoiqu'il en soit elle est morte » et enterrée.

» Je m'informerai de ce que vous désirez savoir quant à Lion et Bouvy (vous savez que ce » dernier ne demeure plus ici). Du reste, j'adresse maintenant, à tous les artistes que je rencontre, » cette question : — Avez-vous gravé ? Ce à quoi on m'a jusqu'ici répondu invariablement : » — Non.

» En finissant, je vous remercie d'avance pour l'exemplaire de votre prochain ouvrage que » vous avez l'obligeance de me promettre et, m'engage à faire, en attendant, tout ce qui est en mon » pouvoir pour que vous puissiez le rendre le plus complet possible. »

6 Mars.

» Je viens de faire une petite pêche de gravures, sinon miraculeuse pour la qualité, du moins » assez bonne pour la quantité. Je m'empresse de faire de cela un rouleau et de vous l'expédier. » (Dieu sait si vous ne trouverez pas cette manière de faire voyager des gravures un peu barbare). » Je vous envoie bon et mauvais, vous ferez le triage à votre goût.

» Connaissez-vous le Verpoorten dont vous trouverez ci-joint des gravures ?

» C'est un peintre du temps de David, qui a survécu à son époque, ne faisant du reste plus » rien en peinture, vivant tranquillement comme un bon, honnête et respectable bourgeois qu'il » est et ne se faisant plus remarquer que par quelques originalités de caractère un peu étranges.

» Leys n'a pas pu me donner d'épreuve de sa gravure ni de celle de Hamman d'après son » tableau. Je le regrette. Cela aurait peut-être mieux valu que tout le fatras que je vous envoie » maintenant, mais qu'y faire ? En cela, je suis comme la plus belle fille du monde qui, comme » dit le proverbe, ne peut donner que ce qu'elle a.

» Quoiqu'il en soit, j'ai tendu partout des filets; si j'en retire encore quelque chose, je m'em- » presserai de vous le faire parvenir.

Salut amical
JOSEPH LIES.

« *Namur*, 10 *Mars* 1853.

» MON CHER MONSIEUR LIES,

» Recevez de nouveau mes remercîments pour l'envoi que vous m'avez fait et dont vous avez » trop déprécié la nature, selon moi.

» En effet, sans parler de la petite tête stylographiée, de peur de vous effaroucher, j'ai vu » avec un vif bonheur la grande planche d'Ernest (1) qui était aussi mon camarade et ami, les » planches *sages* de Van der Poorten, le dernier romain, et les gravures pittoresques de » Hamman.

» Et pourquoi ne graveriez-vous pas ? Si vous vouliez vous y mettre, vous seriez un des plus » forts et, en compagnie de Vertommen et de Dillens, vous feriez aimer la gravure qu'on aime

(1) Buschmann.

» peu parce qu'il faut être juste, jusqu'ici on n'a pas fait de grands efforts pour la mettre en bonne » odeur dans le public. Certaines excentricités de certaines gens, qui se croyaient le droit de tout » faire et de tout imposer à la foule, ont gâté la chose, mais présentez-lui un *Corps de garde* » comme celui que vous avez fait, la *Jeanne d'Arc* de Dillens et quelqu'intérieur de Vertommen, » et vous verrez qu'on vous aidera, car au bout du compte les bonnes choses finissent toujours » par avoir raison. Donc, gravez, mon cher et excellent artiste, gravez, au nom de l'art, au nom » des plaisirs du public, au nom de vos admirateurs, pour vous-même enfin, et, si vous le per- » mettez, un peu pour celui qui aime tant votre talent.

» Leys a gravé à ma connaissance *quatre* planches. Seriez-vous assez bon, à l'occasion, de » lui demander s'il en a gravé d'autres? Vous m'obligerez. Ces quatre planches sont : 1° un petit » *intérieur* à peine ébauché; 2° un *intérieur* plus grand, dans lequel une femme ouvre une » armoire; 3° un *homme assis jouant du violon*, et 4° le *condamné marchant au supplice*. Je » serais bien aise de savoir si son contingent de gravure se borne à ce qui précède.

» Comme vous le dites, la planche d'Ernest est bien remarquable comme effet, mais quel » dommage qu'elle laisse tant à désirer sous le rapport du dessin ! Cette œuvre serait réellement » bien belle si tout y était à la hauteur du talent avec lequel les jours sont rendus. Le pauvre » Ernest a eu un tort qui l'a tué, c'est de tout entreprendre avec une ardeur fébrile. S'il avait pu » s'attacher à une seule chose, il s'y serait positivement *illustré*. Si, par hasard, vous rencontrez » la *tête de moine* dont vous me parlez, ce serait avec bonheur que je la joindrais à la planche » d'après Leys.

» J'abuse en vérité et de votre temps et de votre complaisance, et il me faut la conviction que » j'ai de votre bon et fraternel caractère pour venir avec cette persistance vous pousser l'épée dans » les reins. Ah! qu'on serait heureux dans les entreprises de la vie, de rencontrer des gens qui, » comme vous, comprissent la valeur d'un but, d'une mission, d'une idée. Mais non, pour une » belle âme on en rencontre dix mauvaises et.... J'ai l'air de me plaindre, en vérité, je m'arrête, » car ce serait de l'ingratitude. Je n'ai jusqu'à présent rencontré que des sympathies autour de » mon livre futur; aussi en profiterai-je pour le rendre aussi curieux et aussi exact que possible.

» Les de Block sont-ils difficiles à rencontrer ? Je pense que oui car je n'en vois nulle part. » J'ignore s'il est encore à Anvers. Si oui, obligez-moi de lui parler de mon livre et sollicitez, en » mon nom, l'indication de ses gravures si c'est possible. Notez qu'il me faut l'indication du *tout* » car le *complet* n'est qu'a ce prix.

» Je vais m'arrêter car j'irais trop loin et le bonheur de bavarder avec vous finirait par deve- » nir un verbiage dont vous ne sauriez que faire. C'est votre faute aussi. Votre sympathie parle à » mon cœur et, ma foi, je vais, je vais.... signer pour en finir.

Bien à vous,
ADOLPHE SIRET.

» Marinus, qui est ici, près de moi, me charge de vous faire ses compliments.

*Namur*, 21 *Mars* 1853.

MON CHER ARTISTE,

« J'ai fait un livre.

» Ce livre, ainsi que d'autres, dormait dans l'oubli. Un éditeur est venu le réveiller et » m'offre de le publier.

» C'est une série de huit à dix biographies de Belges célèbres représentant chacun la person- » nification d'une vertu.

» Il a été fait en vue de la jeunesse de mon pays, afin de réveiller en elle des sentiments que

» l'on devrait s'attacher, dans nos collèges, à exploiter davantage au bénéfice de notre belle patrie.

» L'éditeur en question veut publier la chose pour être donnée en prix.

» D'après mes conseils , il y joindra deux gravures, mais il veut agir économiquement et m'a » laissé la direction de cette partie de la publication.

» Il me donne à cette effet, une somme de 100 fr.

» Or, pouvez-vous, pour cette somme, me faire deux eaux-fortes grandes comme le papier » ci-joint ? Je vous donnerai les sujets quand vous m'aurez répondu.

» Ce serait un petit livre crânement national, signé du nom de deux jeunes et bons belges, » vous et moi.

» Pour ma gouverne, dites-moi ce que coûterait en sus une troisième gravure et une » quatrième.

» Dites-moi aussi si vous êtes en mesure, pour le temps, de faire cela le plus tôt possible.

» Il va sans dire que ma demande ne vous oblige à rien. Je vous l'adresse parce que j'ai une » sympathie extraordinaire pour votre talent et que je préférerais le voir s'attacher à l'interprêter » mon œuvre plutôt que tout autre.

» Mille amitiés en hâte.

» ADOLPHE SIRET. »

26 *Mars* 1853.

« MON CHER SIRET,

» Depuis quelque temps vous devez me croire parti pour les antipodes, ou mieux encore pour » le royaume des ombres. Cela seul aura pu expliquer et justifier mon interminable silence à » votre égard. Mais écoutez mon plaidoyer, et quoiqu'il soit le même que celui que j'ai déjà pro- » duit, pour le même motif, il n'en est pas moins bon pour cela, et il m'aura bientôt fait acquitter » devant votre tribunal.

» Voici : après la réception de votre première lettre, j'avais de nouveau tendu mes filets, dans » l'espoir d'attraper encore quelque chose qui fut digne de vous être envoyé. Mais, hélas ! pendant » longtemps ce fut en vain et j'allais me décider à vous communiquer ce triste résultat, quand » tout à coup je découvris une nouvelle piste qui me fit encore retarder de vous écrire. *Chi va* » *piano va sano*, me dis-je ; patientons encore un peu.

» Voici ce que c'était. Corneille Seghers, me dit-on, avait gravé, beaucoup gravé et bien » gravé. Je me rendis plusieurs fois mais en vain chez lui. Finalement j'ai obtenu, par un membre » de sa famille la promesse que bientôt il m'enverra (de Bruxelles où il demeure) un échantillon » de tout ce qu'il a fait. Aussitôt que cela me parviendra, je vous l'enverrai sans retard.

» Si je ne puis vous envoyer cela maintenant, j'ai heureusement, ainsi que vous l'avez proba- » blement déjà vu, une magnifique compensation ; c'est une grande et belle gravure faite d'après » un tableau de Leys par un jeune graveur nommé Van Reeth dont vous connaissez probable- » ment une planche au burin également d'après un tableau de Leys.

» Cette eau-forte mérite l'attention à plusieurs titres :

» 1° parce qu'elle est vraiment belle et faite avec le sentiment artistique qu'on ne trouve pas » souvent dans les œuvres des graveurs quand ils font des eaux-fortes ;

» 2° parce que si cela était encouragé, cela pourrait devenir pour ce jeune homme une » spécialité profitable à lui aussi bien qu'à l'art en général. Ce serait peut-être un moyen » nouveau de reproduire et de populariser les œuvres des peintres belges, ce qui jusqu'ici manque » en notre pays, parce qu'il offre trop peu de ressources aux graveurs au burin. En second lieu, ce » moyen-ci étant plus expéditif, il est plus productif et moins coûteux, tout en conservant une

» grande valeur artistique. C'est pour cela, mon cher, que je viens vous demander si vous ne » voyez aucun moyen de faire mousser cela un peu, de sorte que ça puisse avoir pour le graveur » des résultats qui l'engagent à persévérer. Il a, en ce moment, je crois, l'espoir de la vendre à la » Société pour l'encouragement des Beaux-Arts, sans cela je vous aurais demandé si vous n'avez » pas d'influence sur l'un ou l'autre éditeur. Enfin, bref, si vous avez un bon avis à donner, » faites-moi le plaisir de me le communiquer.

» Maintenant il me reste à répondre aux demandes que vous m'avez adressées dans vos deux » dernières lettres. Procédons par ordre.

» 1° Leys n'a gravé que les 4 planches que vous décrivez ;

» 2° Je n'ai pu trouver jusqu'ici la *Tête de moine* d'Ernest B.;

» 3° Je ne puis rien vous dire quant aux gravures de E. de Block. Il demeure depuis » quelques années à Bruxelles et je ne connais ici personne qui soit en relations directes avec lui.

» 4° Puis-je faire les gravures que vous me demandez ? Ce serait avec le plus grand plaisir » que je contribuerais pour quelque peu à l'œuvre que vous avez entreprise, parce que je suis » convaincu que ce sera une bonne chose. Travailler à la moralisation de la jeunesse, c'est un des » meilleurs moyens de travailler à la civilisation ; c'est de la bonne semence jetée sur une terre » encore pleine de sève et de vigueur. C'est donc un travail méritoire auquel je viendrais coopérer » de grand cœur, mais... (toujours ce mais) je vais en voyage, à Vienne, peut-être en Turquie » dans 10, 15 jours, un mois, je ne sais au juste ; pour un mois, 6 semaines, peut-être plus, » peut-être moins ; mais en tous cas vous le voyez bien, mon cher, je ne puis pas m'engager à » quelque chose ; attendu que je devrai travailler comme un Oncle Tom pour finir ce que j'ai » commencé, avant de partir. Et après... ce sera dans 2 mois, 3 mois, Dieu sait ; cela est encore » si loin et vous êtes pressé...

» Donc, mon infatigable littérateur, tout en vous remerciant pour avoir en premier lieu » pensé à moi, je dois renoncer à regret à faire cette fois-ci voile avec vous sur les mers orageuses » de la publicité.

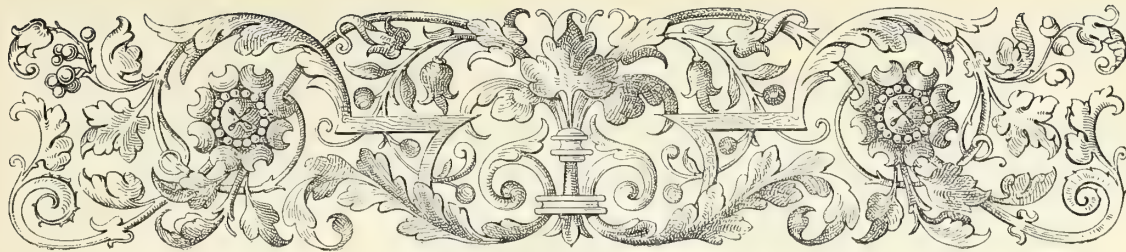
» Maintenant, assez causé ; j'essuie ma plume, je vais faire votre paquet et je vous envoie des » poignées de mains cordiales.

» JOSEPH LIES.

» J'ai rencontré avec plaisir dans votre lettre un souvenir de Marinus à mon adresse. » Faites-lui à l'occasion bien des amitiés de ma part.

Note : Cette lettre porte la mention : *Répondu le 2 Avril* 1853.





## CHAPITRE VII.

# SUCCÈS ET CRITIQUE.

TABLEAUX : Christophe Colomb. — De Grondwet. — Appréciations des journaux. — Dames dans un parc. Blonde, brune et noire. — Erasme compose l'éloge de la folie sur la route d'Italie. — Une facheuse rencontre. — Mauvaise rencontre. — Toilette. — Femme nue. — L'Odalisque. — La chasse au Faucon.



Désormais Lies va marcher dans la voie tant enviée des artistes en général et où le talent consciencieux trouve plus de ronces, de crève cœur et de fatigue que la médiocrité ; par la raison bien simple que, comme l'ours de la fable, elle n'offusque personne. L'artiste aura beau grandir dans ses qualités de dessinateur, de compositeur et de coloriste, on le discutera quand même. Nous aurons à citer des appréciations (1) trop sévères puisqu'elles sont injustes, mais nous ne les passerons pas sous silence, parce qu'elles disent ce que fut la vie du peintre anversois.

Du moment où ce dernier fit preuve de qualités exceptionnelles, certains critiques *l'entreprirent*, comme ils le disent si bien, sans se lasser, jusqu'à sa mort. Plusieurs n'ont pas désarmé. Heureusement qu'à côté de ces petitesses, la vérité et la bonne foi donnent un témoignage impartial, précieux.

### CHRISTOPHE COLOMB.

Joseph Lies savait fort bien ce qu'il fallait penser de Ferdinand, roi d'Espagne, et d'Isabelle, sa femme, douée de grandes qualités, mais entièrement sous la domination des idées de Rome, puisque reine de Castille, à la mort de son frère Henri IV, dit l'*Impuissant* (1474), et au préjudice de Jeanne sa mère, elle créa la milice de la Sainte-Hermandad, organisa l'Inquisition (1480) et

(1) Journaux parus à Anvers : *Journal du Commerce des Pays-Bas*, 1826-1852 ; — *Antwerpsch Nieuwsblad*, 1829-1853 ; — *De Grondwet*, 1857-1864 ; — *Het Handelsblad*, 1846, paraît encore ; — *Courrier d'Anvers*, 1846-1847 ; — *Revue d'Anvers*, 1842-1843 ; — *De Roskam*, 1847-48 ; — *Het Vaderland*, 1848 ; — *L'Avenir*, 1856-63 ; *De Schelde*, 1853-1859 ; — *De Toekomst*, 1858-1860 ; — *Union commerciale*, 1858-1860 ; — *De Burger*, 1857-1859 ; — *Reinaert de Vos*, 1860-1868 ; — *De Koophandel*, 1863, paraît encore ; — *De Hekelaar*, 1863-1865 ; — *Belgique littéraire*, 1861 ; — *L'Escaut*, 1863, paraît encore.

(1) Né en 1452, mort en 1516.

(2) Née en 1450, morte en 1494.

anéantit le pouvoir des Maures en Espagne par la prise de Grenade (1492). C'est à cette époque que Ferdinand et Isabelle prirent en commun le titre de roi et de reine d'Espagne.

Ferdinand V, le *Catholique*, établit l'Inquisition en Espagne (1480); il se ligua avec Louis XII contre Frédéric III, roi de Naples, et se fit donner l'investiture du royaume de Naples par le pape, en 1510. Plus tard (1512), il s'allia au pape et aux Vénitiens contre la France, s'empara de la Navarre et du royaume de Sicile et chassa les Français d'Italie. Son petit-fils Charles-Quint lui succéda.

Ferdinand V eut pour ministre le cardinal Ximenès et pour général Gonzalve de Cordoue.

Le premier, fils d'un receveur des décimes, entra chez les Franciscains, devint archevêque de Tolède, confesseur de la reine, grand-inquisiteur et administrateur de la Castille. C'était un homme éminent, un protecteur distingué des lettres, puisqu'il fit publier à ses frais la *Bible polyglotte* d'Alcala. Charles-Quint l'écarta du gouvernement ; il en mourut de chagrin. L'histoire lui reproche son fanatisme et sa cruauté.

Gonzalve de Cordoue, dit le *Grand Capitaine*, fut un des généraux les plus remarquables de son temps. Après de nombreuses et heureuses batailles, on le nomma vice-roi d'Espagne ; rappelé, il passa les dernières années de sa vie en démêlés avec Ferdinand.

Christophe Colomb, né dans l'Etat de Gênes, vers 1440, mourut en Espagne en 1506. Il se distingua dès son plus jeune âge par son goût pour l'étude des mathématiques et par l'amour des voyages. Il songea à la possibilité de gagner les Indes sans doubler le Cap de Bonne-Espérance. La cour de Portugal et la république de Gênes lui refusant leur aide pour un voyage d'exploration, il s'adressa aux souverains d'Espagne, qui, au bout de huit années de sollicitation, lui accordèrent trois caravelles avec lesquelles il partit de Palos (Andalousie) le 3 Août 1492. On sait le mauvais vouloir de ses matelots qui se croyaient toujours sur le point de tomber dans les cataractes du monde extrême. Le 8 Octobre il aperçut la terre. Quelle gloire ! Que d'honneurs l'attendaient au retour ! Ferdinand le fit asseoir près de lui sur le trône.

Plus tard, le navigateur, calomnié auprès du roi, fut dépouillé de son commandement par Bovadilla (1500) et ramené en Espagne chargé de fers. Il obtint sa liberté, fit un nouveau voyage (1502) et revint mourir en Espagne, accablé d'infirmités et de chagrins.

On voit que si Ferdinand et Isabelle encouragèrent le grand penseur, le monarque espagnol le paya bien mal des services, des richesses immenses et de la gloire qu'il lui avait apportés, car c'est lui et non Americ Vespuce qui, le premier, vit le continent américain.

Au moment où la scène que Lies fait revivre se passait, le roi pouvait avoir une quarantaine d'années, la reine presque autant et Colomb était âgé de 45 à 50 ans. Le peintre reste dans la vérité historique.

Isabelle, dans sa grâce féminine et l'éclat d'un riche costume, prête toute l'attention possible au discours du navigateur debout devant elle et ayant sous la main une carte, un livre et un compas déposés sur une table. Le roi est dominé par la confiance de Colomb en ses propres hypothèses ; appuyé d'une main au dossier du fauteuil d'Isabelle, il a placé son coude droit sur la table du grand explorateur. C'est presque de la familiarité ou au moins une condescendance amicale.

Un homme plus âgé, et dont le visage est savamment éclairé, (est-ce Ximenès âgé alors de 50 à 55 ans ?) écoute avec un sérieux où perce une pensée bienveillante.

Un moine doute, un vieillard se croise les mains en signe d'incrédulité, un guerrier couvert de son casque se tord la moustache, des dames sourient avec étonnement, un jeune homme contient à peine son admiration, et, au premier plan, un religieux dont le crâne dénudé est seul visible, regarde Christophe Colomb dont la figure et le geste, beaux dans leur éloquence, annoncent un homme d'imagination, d'enthousiasme mais de cœur aussi.

Le fond, architecture mauresque, est remarquable d'élégance et de tons assez vifs, adoucis de façon à faire ressortir la richesse de la mise en scène imaginée par l'artiste fort heureux en tout cela.

Ce tableau est l'acte de foi d'un penseur en faveur de la science mise au service d'une grande cause. Christophe Colomb domine, de toute sa hauteur intellectuelle et morale, la puissance royale, la tyrannie dogmatique, l'autorité occulte des grands à intrigues. En ce moment, Colomb est grand ; il semble, dans toute sa retenue de sujet et de solliciteur, s'élever, comme pouvoir, au dessus de tous ceux qui l'entourent. On devine que la cause qu'il plaide est désormais gagnée.

A l'Exposition d'Anvers de 1849, ce tableau eut un grand succès. La Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts le fit lithographier par J.Schubert.(Imp. de Simonou et Toovey, Bruxelles). (1)

Voici ce qu'on lisait, à propos de ce tableau, dans le n° du 30 Août 1861 du journal anversois *De Grondwet* ; l'auteur, Jan van Ryswyck, rappelait ce qu'il avait dit de Lies en 1849 : (2)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Er is nog iets van Lies, dat aller aendacht bloeit,
En daer de menschen met verwondering van spreken....
Hier hangt het.... Ja 't is waer, dat 's verre van geknoeid.
Het is Columbus die het plan van zyne ontdekking,
Den hofraed voorlegt en vertrouwt;
En die er breed en wyd, het nut en doel en strekking,
Van 't geen hy in zyn brein gevonden heeft, ontvouwt.

(1) Extrait d'une lettre de Louis Lies.

« *Odessa*, 6/18 *Juillet* 1851.

» J'ai reçu la gravure qui est magnifique.

» Maria ne l'a pas encore vue, car je l'ai portée chez l'encadreur, et notre *Sorella* (sœur) ne verra *Christophe* » *Colomb* que dans un beau cadre. Je lui porterai cela demain. »

Cette lithographie a H. 25, L. 30.

Une autre lithographie du même tableau a H. 0.147, L.18. (British Museum) porte cette légende : Lies pinxit. Imp. Bertrants. Ghemar, lith. J. Géruzet, édit. à Bruxelles.

(2) CHRISTOPHE COLOMB.

Il y a encore un Lies, qui captive l'attention de tous, et dont tout le monde parle avec admiration... Le voici... Oui, vraiment, c'est loin d'être mal fait. Il s'agit de Colomb qui parle de ses découvertes et montre ses cartes au Conseil de la Cour. Par de minitieux détails, il prouve l'utilité, le but et la tendance de la vérité qu'il a fait jaillir de son puissant cerveau.

Touchante beauté! Qui aurait pu penser qu'un peintre tel que Lies, si jeune dans son art (3), nous eût donné de tels tableaux ! Voilà la marque d'une grande âme d'artiste.

Le Conseil de Cour est fort bien disposé.

Que dire de ce prélat tout bouffi d'embonpoint qui laisse errer son regard terne sur les dessins de Colomb, comme un hibou pourrait le faire sur une carte de géographie ? Et ce père, perdu dans sa barbe inculte, ce moine, trapiste ou frère augustin ? Tous déclarent, dans leur sagesse profonde, que, suivant la sainte bible, ces plans ne peuvent être que mensonge.

La reine elle-même, vous le voyez, prend part aux délibérations ; à la place d'honneur, elle semble commander, mais elle ne fait qu'obéir et ne croit qu'à la sagesse de son Eminence. Opiner, elle le peut ; discuter, elle ne le doit pas.

Plus loin, un chevalier tourmente sa moustache ; le noble sang guerrier, qui coule dans ses veines, bout d'impatience au seul mot de *découvertes !*

Quel art dans ce contraste ! Quelle justesse d'expression ! Le peintre ajoutera un fleuron à notre couronne artistique.

JAN VAN RYSWYCK.

(3) Lies avait 27 ans.

Wat is dat treffend mooi! Wie had toch kunnen denken,
Dat een artist als Lies, en nog zoo jong van stiel,
Ons zulke stukken zoude schenken!
Dit kenmerkt aenleg van een groote schilderszieI,
Die hofraad is, my dunkt, al heerlyk zaemgeweven...
Hoe vindt ge dien prelaet die in zyn vet bezwykt,
En op Colombus plan zyn dommen blik laet zweven,
Net als een boschuil die in eene landkaert kykt?
En daer dien pater, in zyn ruigen baerd verloren.
Dien monik dien Trappist of broeder Augustyn?
Zy laten allen in hun hooge wysheid hooren,
Dat, volgens 't heilig schrift, dit plan bedrog moet zyn!
Zie, ook de koningin maekt deel der *Conferentie*,
En schynt er baes te zyn : zij heeft de plaets van eer:
Maer 't schaep gehoorzaemt en gelooft zyn *Eminentie*;
Zy mag eens knikken, doch geen enkel woordje meer.
Ziet gindschen ridder met zyn lange knevels trekken!
Het kokend krygsmansbloed dat door zyne aedren woelt,
Bruischt ongeduldig op het hooren van ontdekken..
Wat kunstig schoon contrast, hoe juist is dat gevoeld!
Die schilder zal een strael aen onzen kunstkrans zetten.

*Précurseur* du 27 Août 1849

« M. Lies a exposé trois tableaux dont l'un, comme nous l'avons déjà dit, appartient à la » peinture d'histoire. Occupons-nous d'abord de celui-là.

» CHRISTOPHE COLOMB *expliquant son projet de découverte devant le roi et la reine » d'Espagne. Ferdinand le Catholique et Isabelle de Castille*, (353) témoigne d'études solides et » d'un grand talent à varier et à caractériser les physionomies.

» La tête du navigateur génois est d'un excellent type. Elle est vigoureusement accentuée » et respire la conviction, l'audace, la fermeté (1). Ses auditeurs attentifs laissent lire sur leurs » traits les sentiments qui les animent: celui-ci l'admiration, celui-là le doute, un autre l'incré- » dulité. Il y a surtout une figure de gros et vieux cardinal qui est excellente d'expression.

» Le coloris est riche, mais les ombres un peu trop poussées au noir.

» Le personnage que nous avons pris pour le roi Ferdinand est d'un dessin un peu aventuré; » sa pose est assez difficile à comprendre. Enfin, il nous a semblé que le tableau manquait d'air; » la muraille du fond avance trop vers le second plan.

» A part ces défauts assez légers, c'est là un bon tableau qui fait honneur à ce jeune artiste.»

*Revue de Belgique* 1849, p. 209:

« *Christophe Colomb*, œuvre incomplète, il est vrai, et qui prête beaucoup plus à la critique » qu'aucun des tableaux exposés par l'artiste dans la capitale, mais qui ne révèle pas moins, sous » plus d'un rapport, un progrès réel.

(1) J'ai vu quatorze portraits différents de C. Colomb, produits au temps le plus voisin de sa vie de navigateur; un seul a quelque ressemblance avec le type choisi par Lies.

(2) D'une lettre de Louis Lies:

« *Odessa*, 20 *Décembre* 1851.

» Koenig (marchand hollandais de tableaux) m'a dit avoir acheté le *Christophe Colomb* qui se trouve en ce » moment à St-Petersbourg. »

» Les personnages sont entassés les uns sur les autres; il n'y a pas assez d'air entr'eux; les » ombres n'ont pas de transparence; M. Lies a poussé au noir jusqu'à l'excès; enfin la figure de » Colomb qui explique son projet de découverte à Ferdinand-le-Catholique et à Isabelle de » Castille, manque de caractère; rien ne révèle l'homme de génie.

» De tous ces défauts, le plus sérieux, celui sur lequel nous appelons principalement l'atten- » tion de M. Lies, c'est cette tendance au noir qui peut lui devenir funeste; s'il ne revient en » toute hâte aux tons blonds, pleins de finesse et de transparence, qui distinguaient le peintre » de l'*Embarquement*.

» Quelques parties du *Colomb* sont largement peintes, et certains tons sont d'une grande » richesse: — nous citerons comme exemple la robe rouge d'un des personnages placés au premier » plan. Bien que nous devions applaudir à ce progrès partiel, nous ne pouvons cacher à M. Lies » que nous préférons à cet éclat, l'harmonie élégante et vraie de la délicieuse composition dont » nous avons l'année dernière, — proclamé avant tous l'incontestable mérite.

» Nous avons vu avec plaisir dans le *Colomb* que le dessin est toujours l'objet d'un soin » particulier; cela nous surprend d'autant plus agréablement qu'en général les artistes anversois » ne sont pas coutumiers du fait. — Les contours cependant sont arrêtés avec trop de sécheresse, » surtout dans les deux *erreurs* du jeune artiste.

» Nous disons un dernier mot à M. Lies: — nous critiquons ses œuvres, l'impartialité nous » y oblige, mais nous ne l'attaquons pas, parce que nous avons toujours foi dans son talent, » parcequ'avec une organisation comme la sienne, on peut s'égarer un instant, mais on ne reste » pas longtemps aveuglé, on prête l'oreille à des avertissements bienveillants, et on n'hésite pas » à retourner sur ses pas pour rentrer dans la voie de ses premiers succès.

» T. DECAMPS. »

## DAMES DANS UN PARC. (1)

Vendu à M. Sano en 1850. F. 650.

Ce tableau, exposé à Anvers en 1849, sous le n° 345, portait alors ce titre au catalogue : BLONDE, BRUNE et NOIRE, *fantaisie*. Deux autres tableaux l'accompagnaient.

Une poésie expliquait l'œuvre; la voici :

Qui n'a rêvé souvent, aux jours où la jeunesse
Répand sa sève ardente au plus profond du cœur,
Rêvé que deux beaux yeux, humides de tendresse,
D'un regard, l'enivraient d'extase et de bonheur ?

O fantômes charmants, dont la forme divine
Puise au sein du rêveur l'idéal enchanté !
— Brune au piquant sourire, à l'œillade mutine,
Capricieuse, aimant surtout la liberté !

— Enfant à tête blonde, en tes songes ravie,
Qui livres ta jeune âme à de vagues espoirs ;
— Et toi, dont l'œil ardent interroge la vie,
Fière et le front pensif sous tes longs cheveux noirs !

Vous toutes, frêle essaim, qu'un léger souffle enlève,
Balance mollement dans un ciel embrasé,
Qu'avez-vous fait des cœurs où naquit ce doux rêve ?
Beaux anges, pour combien s'est-il réalisé ?

E. B.

(1) Titre de Lies : *Dames dans un jardin*, n° 103, ou *Causerie*, 3 figures dans un parc, n° 112.

Monsieur D. Van Spilbeeck pense que ces initiales sont celles d'Ernest Buschmann. Je le crois aussi. Il avait une très-bonne instruction, un esprit vif et un beau talent de graveur. Lies a fait de lui un portrait fort intéressant.

*Précurseur* du 27 Août 1849 :

« *Brune*, *Blonde* et *Noire* (nº 354 à l'exposition), est une gracieuse fantaisie. (1)

» Trois figures de jeunes femmes, représentant chacune un type de beauté différent,caractérisé » par la couleur, l'une blonde avec des yeux bleus et un teint rose, à l'air doux et timide ; l'autre » brune à l'œil agaçant ; la troisième, pour qui semble créé le nom de Mélanie, cheveux noirs, » teint brun, grands yeux noirs cernés de bistre et ombragés de longs cils comme ceux d'une » cavale arabe, lèvres rouges ombragées d'un léger duvet — sont assises sur un tertre de gazon, » dans une forêt, et semblent attendre le jugement d'un nouveau Pâris. A la place du fils de » Priam, nous serions vraiment embarrassés.Seulement nous reprocherions, à la noire, d'exagérer » un peu les caractères distinctifs de son genre de beauté; à la brune, d'abuser des châtoiements » de son écharpe de satin bleu, et de reproduire fidèlement les traits qui caractérisent le type juif; » à la blonde, de ne pas pousser assez loin cet idéal vaporeux dont quelques belles filles d'Albion » nous offrent d'incomparables modèles. En somme, elles sont toutes trois fort piquantes, et le » médaillon qui les renferme figurera admirablement dans quelque riche salon, ou dans le boudoir » d'une jolie femme. »

*Revue de Belgique* 1849, p. 129.

» M. Lies est inégal; nous le retrouvons en partie dans le *Christophe Colomb*, mais nous le » cherchons en vain dans sa fantaisie de *blonde*, *brune* et *noire*.

P. 208.

» On n'a pas été plus juste pour M. Lies que pour M. Hamman. Il est vrai que sous » certains rapports, la chûte de M. Lies est très-grande, et qu'il est même de toute impossibilité » de reconnaître la main du peintre de l'*Embarquement* dans *blonde, brune et noire*, *fantaisie* des » plus malheureuses, et surtout dans les *Portraits de famille*, tableau détestable que nous » devons frapper d'un blâme sans restriction ; — on y cherche vainement cet esprit, cette » élégance, cette distinction, cette harmonie, qui ont valu à M. Lies un si légitime succès au » dernier salon de Bruxelles.

» Nous avons de profondes sympathies pour le talent de M. Lies, aussi n'hésitons nous pas » à lui faire rude guerre, quand il s'égare pour ainsi dire à plaisir. Il eût voulu peindre deux » mauvais tableaux, qu'il n'y eût certes pas plus déplorablement réussi. Mais faut-il en conclure » que M. Lies soit à jamais perdu? doit-on désespérer de son avenir? Est-il surtout permis de » mettre, comme nous l'avons entendu faire, — sur le compte du hasard, ses premier succès? — » Est-ce là de la loyauté? On oublie donc que M. Lies a à Anvers son *Christophe Colomb*? etc.

» T. DECAMPS. »

## ERASME COMPOSE L'ELOGE DE LA FOLIE SUR LA ROUTE D'ITALIE (1).

Ce tableau, exposé à la Haye, en 1848, et vendu fr. 700, est depuis passé dans les mains de

(1) Extrait d'une lettre de Louis Lies.

*Odessa*, 8/20 *Juin* 1851.

« Nous avons été heureux d'apprendre que tout s'annonce bien pour la vente de nos terres (provenant » d'héritage), et que Jos. s'est défait de ses trois femmes. Ont-elles épousé un milord ? »

(2) Une très-bonne étude : *Tête d'Erasme*, sur papier H. 0,24 L. 0,19. C'est la copie du portrait de l'écrivain Hollandais par son ami Holbein. Traits rapides et sûrs. Très-intéressant de facture.

M. Delehaye qui, en 1882, le vendit, à M. Kerstens, banquier à Anvers, pour la somme de 3500 fr.

Erasme chevauchait sur un beau cheval blanc, dans un pays charmant; il voyait de loin les montagnes au sommet neigeux, quand, obéissant à l'idée qui le presse, il met pied à terre et confie au papier la phrase maligne ou fine à laquelle il donne une tournure toute soignée, si l'on s'en rapporte à son attitude.

Assis et souriant, il se gratte le menton, de la main gauche, tandis que, de la droite, il s'apprête à écrire.

Il porte son grand manteau à fourrure et la toque que chacun connait. Son livre repose sur le genou droit. Le pied solidement serré dans une botte épaisse est bien placé.

Tête de cheval (1) d'une finesse remarquable. La peau de mouton de la selle est parfaitement comprise.

M. F. Van Kuyck possède l'étude de la tête du cheval. Elle est d'un dessin très fin et d'un coloris très distingué.

Le paysage est romantique en ce sens qu'il encadre plutôt le sujet qu'il ne forme un tout où se passe une action quelconque. Ici, l'objet principal est Erasme, peut-être Erasme et son cheval. A coup sûr Lies n'a pas voulu faire un paysage. Le bouquet d'arbres sur le devant du tableau, est adroitement fait pour relier le premier et l'arrière plans.

L'*Eloge de la Folie* devait beaucoup contribuer à répandre dans le monde la réputation d'Erasme qui comprenait bien ce qu'on lui opposerait, puisque, dans une préface, il dit (Lettre adressée à Thomas More);

« Pour ceux que la légèreté et le plaisant du sujet peut choquer, ils devraient songer que je » ne prends pas l'initiative mais que je suis un exemple fréquemment mis en pratique. Voilà bien » des siècles qu'Homère s'est joué, dans la *Batrachyomachie* (2), Virgile dans le *Moucheron* et » le *Moretum*, et Ovide, etc. Polycrate a fait le *Busiris* qui devait être refusé par Isocrate; » Glaucon a loué publiquement l'injustice, Favorin Thersite et la fièvre quarte; Synésius, la » calvitie; Lucien, la mouche parasite. Senèque a exercé sa verve sur l'apothéose de l'empereur » Claude; Plutarque, sur le dialogue d'Ulysse et de Gryllus (3); Lucien et Apulée sur l'*âne d'or* » et je ne sais qui a laissé le testament d'un porc dont témoigne saint Jérôme. »

Erasme disait du but de son livre: Admorere voluimus, non lœdere; consulere moribus honinum, non officere (4).

Il l'offrit à Thomas More (Morus) son ami et chancelier d'Angleterre. « Adieu, très-éloquent » Morus, lui disait-il, à la fin de sa lettre d'envoi, prenez soigneusement la défense d'un ouvrage » qui porte un peu votre livrée quant au nom et à la matière. » (5)

Thomas More patronna l'ouvrage, puis il devint un véritable martyr de la foi romaine. Résolu à ne pas prendre part aux réformes religieuses de Henri VIII, il fut arrêté, emprisonné et exécuté à Londres, le 6 Juillet 1535.

« Il me semble que ma vie s'est éteinte avec Morus, tant nous étions une seule âme en deux » corps, » s'écria le savant après la mort de son ami.

« Erasme, a écrit Emmanuel des Essarts, avait près de quarante ans quand il lui fut donné, vers la fin de l'été de 1506, de partir pour cette Italie qu'il invoquait de tous ses désirs. Il y

(1) Etude (n° 213) Tête du cheval blanc, appt à M. F. Van Kuyck.

(2) La guerre des grenouilles et des rats.

(3) Changé en pourceau.

(4) Notre but est d'instruire non d'offenser, de contribuer au bien des mœurs non d'y nuire.

(5) L'ouvrage fut, dit on, écrit en sept jours, pendant une indisposition d'Erasme (violent mal de reins) à son retour d'Italie.

voyagea en érudit, comme tous les hommes de son temps; ni du Bellay, ni Montaigne eux-mêmes ne rapporteront comme lui, de l'Italie, l'impression du paysage, la sensation de la nature directement observée. Milton le premier, et bien brièvement encore, trahira l'effet produit sur son imagination de poète par quelques sites et surtout indiquera l'inoubliable prestige de la lumière. »

C'est pendant ce voyage qu'Erasme ébaucha l'*Eloge de la Folie*.

L'avènement de Henri VIII le rappela en Angleterre. Montjoy, son ami, lui avait écrit : « Le roi vous dira : Soyez riche. »

L'écrivain crut qu'il allait naviguer sur le Pactole, mais il resta sur le bord du fleuve et, après quelques années de travail, de gêne continuelle et de déception profonde, il revint sur le continent.

Le tableau de Jos. Lies indique que tous les détails qui précèdent lui étaient connus.

## UNE FACHEUSE RENCONTRE. (1) (2)

Bois. H. 40 cent. — L. 56.

Au point culminant d'une route creusée dans les rochers, deux jeunes filles cueillaient des fleurs, quand tout à coup apparaît un soudard rentrant chez lui, l'épée sur l'épaule, le carnier garni de volaille volée.

A la vue de ces deux jeunes filles, le spadassin s'arrête et, frisant sa moustache d'un air conquérant, leur adresse des propos d'une galanterie équivoque. Il ne sait laquelle des deux choisir, elles sont toutes deux charmantes et forment le contraste le plus frappant ; l'une est blonde, l'autre est d'un noir de jais.

Celle-ci, plus hardie que sa compagne, cherche à tenir son interlocuteur en respect, en lui montrant, du bout de sa serpe, un personnage imaginaire qui vient à leur secsour.

## MAUVAISE RENCONTRE.

H. 0.44. — L. 0.56.

M. d'Huyvetter, qui acheta ce tableau pour 500 fr., fit remarquer à l'artiste que l'Amérique voulait un support de *toile* et non de *bois*. De là, la copie que le même acheteur acquit pour 250 francs !

En 1882, ce dernier tableau revint d'Amérique. Confié à M. Nicolié, d'Anvers, il fut vendu pour le prix de 2200 fr. à M. H. Tieman, Consul Général à Anvers de l'empire d'Allemagne.

Le sujet est de ceux qui plaisaient à Lies, car, plus tard, il le reprit, le traita d'une autre façon et le vendit à M. Gambart pour 1600 fr.

Deux jeunes filles cueillaient des fleurs au pied d'une roche, l'une d'elles en porte une gerbe dans son giron, lorsque, tout à coup, survint un militaire encuirassé, le sabre sur l'épaule droite et la main gauche frisottant sa moustache brillante et bien assouplie. Effroi des deux jolies créatures ! Le soldat, au manteau gris relevé de bandes bleues sourit. Sa toque ornée d'une plume, son costume brillant, son œil qui semble menacer et flatter à la fois, son visage charmant et légèrement moqueur, tout parait jeter l'épouvante dans le cœur des belles.

L'aînée tourne sa faucille du côté de l'intrus, mais elle sent que ce n'est pas même une arme défensive.

Qu'arrivera-t-il ?

---

(1) Extrait du catalogue de la vente des *tableaux modernes* composant la riche galerie de M. le Baron Jules de Hauff, amateur à Bruxelles, le Jeudi 20 et Vendredi 21 Avril 1876, par le ministère de Me Martroye, notaire à Bruxelles, 11, rue de Ruysbroeck, sous la direction de M. Etienne Le Roy, commissaire-expert du Musée Royal, assisté de M. Victor Le Roy, expert, 8, rue des Chevaliers.

(2) Titre de Lies : *Mauvaise rencontre* (n° 104).

Ne nous en inquiétons pas. Lies n'en a cure, tant son esprit soupçonne peu le mal. Ce garçon est trop beau, trop élégant pour être un scélérat. La peur qu'il cause aboutira peut-être à un baiser donné de mauvaise grâce.

Le ciel sourit. Au loin, le bleu des montagnes ; tout près, des fleurs que tout le monde aime.

Lies avait fait, de ces rochers, une étude approfondie ; son grand album en contient deux spécimens très-consciencieusement traités.

Ces tableaux, vendus en 1850 ou en 1851, doivent dater de quelques années plus tôt. Je les placerais, comme exécution, vers 1847. Le visage du militaire, plus solidement dessiné que celui des jeunes filles, dit que le peintre avait déjà fait le *Récit* et *Erasme*. Il n'avait vraisemblablement pas encore peint *Christophe Colomb*, où le visage de la reine Isabelle est délicatement traité.

Pour ces raisons, il est constant que Jos. Lies, non encore maître de lui-même, à cette époque, se souvenait encore trop de Wappers.

## MAUVAISE RENCONTRE.

Cette deuxième composition, de laquelle nous possédons une photographie faite par Aug. Michiels, a été l'objet d'une note de A. Le Roy fils, ainsi conçue : « *Fâcheuse rencontre*, adjugée à la vente du Baron Jules de Hauff, faite par Etienne et Victor Le Roy à M. Delahaye d'Anvers pour fr. 1800. » M. Van Spilbeeck m'a donné un autre renseignement : « Bois, H. 0.40, L. 0.56. Vendu en Avril 1876, de la galerie de M. le baron Jules de Hauff ».

Lies avait vendu ce panneau fr. 1600 à M. Gambart, de Londres, dont nous avons retrouvé la lettre que voici :

French Gallery, London, S. W. *Londres*, 22 *Avril* 1864.
120, Pall Mall.

« Cher M. Lies,

» Notre exposition annuelle de Peinture Française et Flamande est ouverte depuis quelques » jours et votre tableau du *Loup et des Brebis* (deux paysannes surprises par un maraudeur), y » est très-admiré.

» On m'en a offert un prix aujourd'hui qui, quoique en dessous de ce que je l'avais estimé » d'abord, me semble cependant mériter considération.

» Je désire, avant de me décider, savoir ce que vous avez en train en ce moment, et si vous » pouvez me réserver ce que vous faites, dans le cas où le sujet conviendrait dans notre pays.

» Je serai charmé aussi, au cas où vous auriez disposé de votre travail actuel, que vous me » disiez ce que vous comptez faire ensuite.

» J'espère que vous allez bien et reste

» Votre tout dévoué,
» Gambart. »

Le marchand anglais avait cru bon de changer le titre du tableau dont l'idée se trouve dans la composition même de l'œuvre précédente et du même nom.

A quelle époque Lies reprit-il ce thême ? C'est difficile à dire. Il est permis de croire que c'est vers 1860.

Le paysage est plus complet ; non seulement la campagne est plus vaste, mais on y trouve, au milieu de quelques arbres discrètement traités, l'église d'un village flamand.

Si près du village, que peuvent redouter ces deux jolies filles ? L'une cueille des fleurs à terre ; l'autre, qui s'est aperçue de l'arrivée d'un étranger, se relève, l'étonnement et l'effroi peints sur

son visage. Une de ses mains tient les coins de son tablier rempli de fleurs, l'autre éveille l'attention de sa sœur.

Le soldat, car l'homme porte une cuirasse et un grand sabre, fait tout ce qu'il peut pour paraître farouche. Le coq dérobé pend à sa ceinture, mauvais indice, conscience peu délicate.

C'est tout le tableau joli d'aspect et harmonieux dans ses parties, supérieur de composition à la *Mauvaise rencontre* de 1851. Il a été photographié assez heureusement par Auguste Michiels.

Vendu par l'artiste, à M. Gambart, pour 1600 fr.

## TOILETTE.

Bois.

Appartient à M. Ed. Huybrechts.

Exposé, pour la première fois, en 1875, à l'Exposition en faveur des Inondés de France, et sous le nom étrange de l'*Odalisque*, ce tableau fut ainsi apprécié par moi :

« Le nu n'est pas toujours indécent ; le demi-nu l'est souvent.

» L'artiste consommé et convaincu, qui cherche le grand art, abandonne la draperie en se gardant bien d'en laisser passer le moindre coin, ridicule concession à des gens qui ne lui en savent aucun gré; l'homme jeune, à l'imagination chaude, agit tout autrement, et, sans se douter de l'avenir auquel il est appelé.... peut-être, il ne craint pas de donner la forme voluptueuse à un rêve ou à un souvenir que, plus tard, on rapprochera sans pitié de ses travaux les plus sérieux.

» C'est dommage pour le peintre, c'est heureux pour l'exemple.

» Il m'est bien permis de dire tout haut ce que j'avance, car, même dans cet écart, Lies brille encore par la délicatesse de son exécution.

» Pourquoi ce titre?

» Pourquoi ce sujet même?

» Le mot *odalisque* est une corruption du mot *odalik* dérivé lui-même de *oda*, chambre. La chambrière ou odalisque remplissait primitivement des fonctions domestiques près des *kadina* ou femmes en titre du sultan. Ce dernier ne pouvait, d'après le Koran, posséder plus de quatre épouses légitimes.

» Il paraît que cela ne suffit pas toujours, et que le sultan étendit ses bontés aux suivantes de celles qui étaient destinées à perpétuer les dynasties.

» Si Lies a raison, nous devons supposer que le harem se composait de jolies filles dont le goût et la chasteté n'étaient pas le plus bel ornement.

» Qui donc imagine, ainsi couchée, l'œil complaisant et provocateur, la main au rideau, (dans quel attirail!) une femme simplement... femme? Qu'en penser, si elle appartient à un roi?...

» L'histoire de la piraterie est pleine de rapts tapageurs que lord Byron a dépeints d'une façon merveilleuse. Les victimes eurent des fortunes diverses ; à plusieurs, échut la royauté *in partibus infidelium*.

» Plus belle encore dans sa tristesse,
» Ses yeux étaient deux talismans.
» Elle valait mille tomans ;
» On la vendit à Sa Hautesse.
» Elle eut beau dire : Je me meurs !
» De nonne elle devint sultane.

* * *

» L'œuvre de jeunesse de Lies a son excuse. Son imagination bouillante cherchait de l'aliment à sa flamme.

» C'est là encore de la bonne peinture, mais ce n'est pas encore du Lies.

» Si j'avais connu l'artiste au moment où il descendit ce tableau de son chevalet, j'aurais retourné le cadre du côté du mur, en disant, comme Lamartine :

» Ainsi qu'on choisit une rose
» Dans les guirlandes de Sârons,
» Choisissez une vierge éclose
» Parmi les lys de nos vallons.

» Et Lies, l'honnête et poëtique Lies, eût fait un chef-d'œuvre de plus. La note aigüe, même en volupté, n'était pas dans ses cordes.

» Que de peintres se sont amoindris ou perdus pour avoir choisi des types moins élevés que l'idéal dans la contemplation duquel leur pensée créatrice se complait d'ordinaire ! »

Je pense encore aujourd'hui ce que j'écrivais, il y a dix ans, mais, mieux qu'alors, je suis fixé sur les œuvres et les intentions de Lies.

Comme tous les jeunes peintres, il demande aux charmes de la femme, ce qui doit faire la beauté de son tableau. L'imagination aidant, il produit,

vers 1840, *Toilette*, tableau cédé à M. Carels sans prix,
en 1846 *Baigneuses* » vendu à Amsterdam fr. 530
» » *Toilette*, » » » » 580
» 1847 *Baigneuses* » » » » 680
» 1848 *Indolence* (femme nue) tableau vendu à Amsterdam fr. 500
» 1850 *Toilette* » » » à M. d'Huyvetter fr. 400.

A partir de ce moment, Lies renonce à peindre le nu, et je crois pouvoir affirmer que le n° 60 est d'une date antérieure à celle de la vente.

Le tableau de M. Huybrechts a donc l'intérêt qni s'attache à une chose première ; il ne faut pas lui en demander plus.

Lies dût se répéter plusieurs fois dans ses compositions ; j'en trouve la preuve dans l'étude n° 151 que j'ai désignée sous le nom de *Femme nue*. C'est aussi ce qu'aurait dû faire l'artiste ; plusieurs de ses titres ajoutent à la confusion des choses et des mises en scène.

## FEMME NUE

Bois H. 15 1/2 L. 19.
Appartient à M. Max Gossi à Anvers.

C'est l'esquisse-étude du tableau de M. Ed. Huybrechts (n° 60), c'est aussi complet que possible et très exact de dessin, de forme et de couleur, toutefois le visage n'est qu'indiqué.

Ce panneautin fut donné au propriétaire actuel, ami intime de l'artiste, par la famille de celui-ci.

## FEMME NUE

Collection de feu le Dr de Forchaux
Bois haut 0,25, larg 0.34.

Ce petit tableau n'est rien autre chose qu'une esquisse datant de loin, que M. Aulit donna, au Docteur de Forchaux, de la part de la famille de Jos. Lies, après la mort de ce dernier.

Le paysage avait souffert ou bien il était resté inachevé ; Lamorinière le rétablit adroitement.

Le visage du modèle était resté insuffisamment fait ou bien il avait été quelque peu effacé ; Dillens le retoucha.

Somme toute, la chose, dans son ensemble, n'a qu'un intérêt bien relatif.

## LA CHASSE AU FAUCON. (1)

Apppartient à M. J. Van Gastel-Gantois.

Le sujet est bien traité, mais il semble que l'artiste ne s'y sentait pas dans sa voie. C'est une suite d'oppositions de couleurs ; c'est aussi une composition compliquée où l'artiste a mis en jeu les habitudes et les étoffes du temps fameux de la chevalerie.

Les belles châtelaines ne dédaignaient pas ce divertissement. (2)

Voici un extrait du *Lion de Flandre*, le meilleur roman, à mon avis, d'Henri Conscience :

« Les chevaliers flamands prirent leurs faucons sur le poing. Les chiens furent partagés en » différents groupes et les liens des faucons détachés.

» Les dames se mêlèrent alors aux chevaliers, et il arriva que Charles de Valois se trouva » près de la belle Mathilde.

» — Je crois, charmante dame, lui dit-il, que le prix de la chasse ne saurait être incertain ; » jamais je n'ai vu aussi bel oiseau que celui que vous portez, jamais plumage ne fut aussi égal, » bec aussi robuste et serres aussi puissantes; pèse-t-il lourdement sur le poing ?

» — Oh ! oui, très-lourdement, monseigneur, répondit Mathilde, et bien qu'il ne soit dressé » qu'au bas vol, il saurait aussi chasser le héron et la grue au plus haut des airs.

» — Il me semble, observa le comte, que votre seigneurie lui laisse prendre trop d'embon- » point. Ne vaudrait-il pas mieux réduire un peu sa nourriture ?

» — Non, non, pardonnez moi, s'écria la jeune fille avec orgueil, mais vous vous trompez, » monseigneur; mon faucon est juste à point. Ne riez pas; quoique jeune fille, je m'entends en » fauconnerie. J'ai moi-même élevé ce noble faucon, et l'ai dressé à la chasse, je l'ai veillé à la » lumière pendant la nuit... Rangez-vous, monseigneur, rangez-vous, ajouta-t-elle vivement, » voilà une bécasse qui vole au-dessus du ruisseau !

» Pendant que le comte tournait les yeux vers le lieu indiqué, Mathilde avait dégagé la tête » de l'autour de son chaperon et le lançait dans l'air.

» L'oiseau, se sentant libre, donna quatre ou cinq coups d'aîle et se mit à planer gracieuse- » ment devant sa maîtresse.

» — Va donc, mon oiseau chéri, va ! s'écria Mathilde.

» A cet ordre, l'oiseau s'éleva rapide comme une flèche ; l'œil avait peine à le suivre. Pendant » un instant, il resta en haut des airs, comme immobile et bercé sur ses aîles, et chercha de son » œil perçant la place désignée. Il aperçut la bécasse qui fuyait à tire d'ailes, et alors se laissant » tomber comme une pierre sur le pauvre oiseau, il l'étreignit dans ses serres aiguës.

» — Vous voyez, monseigneur, s'écria la jeune princesse, vous voyez que la main d'une » femme s'entend aussi à dresser les faucons ! Voyez comme mon fidèle oiseau revient bien avec sa » capture.

» Elle avait à peine prononcé ces mots, que l'autour s'abattit sur sa main avec sa proie.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(1) On lit à l'envers du panneau :

Ce tableau représentant une *Chasse au Faucon* a été peint par moi et vendu à Monsieur Huybrechts d'Anvers. Joseph Lies. — Anvers, 6 Janvier 1851.

(2)

La chasse est un noble exercice
Et des Grands l'unique plaisir
Empêchant que leur vain loisir
Ne s'occupe à l'infâme vice.

Devise d'une estampe du XVI^e siècle (Charles IX) appartenant à M. Lechevalier-Chevignard et reproduite dans l'ouvrage *Costumes Historiques* de M. Georges Duplessis, p. 142.

» Après que les principaux seigneurs eurent lancé leurs faucons, la chasse devint générale. » En deux heures, on prit toute espèce de gibier de haut vol, tel que canards, hérons, grues et » aussi beaucoup de basse volerie, des perdreaux, des grives et des courlis. Lorsque la chaleur du » jour devint trop forte, les cors de chasse retentirent dans la plaine. Le cortège se reforma et » reprit la route de Wynendael. »

Joseph Lies, qui avait beaucoup lu et qui s'était, de plus d'une façon, attaché à la vie des châtelains, Lies connaissait à fond, comme Walter Scott et quelques autres romanciers, les ressources, au point de vue artistique, de cette existence que nous ne comprenons plus guère.

Il s'est essayé en bien des genres, mais la vie simple avec ses émotions douces, semble avoir fixé son génie. Je le préfère ainsi. Il est du reste toujours revenu, de lui-même, à ses chères amours.

### CHASSE AU FAUCON.

« Ce qui surprend, et déroute même l'observateur dans l'œuvre de Lies, c'est cette diversité de manières, cet eclectisme artistique, frappant à toutes les portes, pour en arriver à dégager une personnalité, latente et mûrie, d'études consciencieuses et d'essais persistants. La *chasse au faucon* est un tableau allemand par l'ordonnance et le dessin, français par la coloration et le mouvement, qui font songer à la peinture d'éventails du siècle dernier et aux gracieuses illustrations de la manufacture de Sèvres. On dirait une vignette de Studgard, enluminée par Célestin Nanteuil. Notez que les dessinateurs de Studgard sont des maîtres et que Célestin Nanteuil, un siècle plus tôt, eut eu sa vogue et sa notoriété.

» Le noble cortège est arrivé au haut d'une colline, au moment où, dans la vallée, le héron abaisse son vol sous le cercle fascinateur de l'oiseau de proie. Ils sont tous là, les brillants oisifs se délassant de la chasse au cerf, par des plaisirs plus innocents ; la dame descendue de sa blanche haquenée, qui attend, à quelques pas, l'honneur de lui servir de remonte ; le galant seigneur qui guide les pas craintifs de la beauté timide entre les ronces et les rocailles ; l'ordonnateur de la chasse, suivant d'un œil expert les exploits de son élève emplumé ; enfin, le valet, avec ses faucons de rechange, encapuchonnés de rouge. La scène est vivante et animée.

» J'ai entendu des farouches partisans de la couleur à outrance, regretter que Lies eut pactisé avec les partisans du frais et du joli, dans cette œuvre que, riche et propriétaire d'une galerie, je m'empresserais d'acquérir. Pauvres gens, qui ne comprenez point la valeur des tâtonnements d'un esprit créateur, avide de s'assimiler tous les genres et toutes les tendances ! Tournez dans votre cercle routinier, comme un cheval de brasseur aveugle ; ce n'est point vous qu'on accusera de sortir d'une spécialité exploitée avec un bonheur que Lies n'eut jamais songé à jalouser ! » *(Fédération Artistique)*, GUST. LAGYE.

Aucun tableau de Lies ne connut plus d'aventures que celui-ci. Il fut acheté par MM. Van Pappelendam & Schouten d'Amsterdam, fr. 800, et cédé à M. Delehaye pour 1300 fr. Ce dernier le revendit au marchand hollandais qui le céda à M. Karfunkel pour la somme de 4000 fr. Silber et Zeller de Berlin, qui en firent une lithochromie, l'acquirent pour 3000 thalers et le revendirent après l'impression à Van Pappelendam & Schouten pour 1000 thalers. Le tableau, acheté par Dupont d'Anvers 4500 fr., fut cédé, par ce dernier, à M. Van Montenacken. M. Van Gastel-Gantois en est le propriétaire actuel.

Lies continuait à lire, à travailler, à s'instruire. La correspondance qu'il eut avec G. Podesta (1) prouve autant en quelle estime on le tenait, que ses droits à une pareille confiance.

(1) Les lettres belges doivent à GEORGES PODESTA : *Les Bords de la Semoy en Ardenne* ; Bruxelles, G. Stapleaux, 1850. — *Le Petit Brabant* : Anvers, G. Van Merlen et Fils, 1854. — *Essai sur la Campine anversoise* ; Anvers, L. J. De Cort, 1852.

Lettre de Georges Podesta à Jos. Lies :

*Dimanche soir.*

« MON CHER AMI,

« C'est avec une vive reconnaissance que je réponds à votre charmante épître. Je ne m'attendais pas à une si large récompense pour un si pauvre travail.

» Merci, mon ami, mille fois merci, car vous m'avez donné du courage, car vos expressions me vont droit au cœur et y répandent un baume salutaire.

» Je suis si heureux de vous savoir satisfait de mon petit livre, que je viens d'ajouter un chapitre à mon roman (futur). Tout y respire la gaîté d'esprit dont je vous suis redevable.

» Quelques journaux bienveillants et quelques amis de votre aloi m'ont encouragé et prôné plus que je ne le mérite, mais que de peines, que d'amertumes, que d'ennuis pour attraper ce fantôme auprès duquel soupirent peintres et poètes ! Et quand même vous seriez arrivé à cueillir une branche du fameux laurier, que vous croyez poser sur votre front sans le flétrir, les épines poussent au contact, le sang en jaillit, vous forçant à étouffer les cris douloureux dans les ténèbres et la solitude.

» C'est la triste réalité, mon cher et bien aimé Lies ; pour l'oublier, il n'y a qu'à soulever les regards vers le firmament toujours beau dans sa grandeur, toujours divin par sa variété ; ou bien les détourner vers la terre remplie de malheureux cent fois plus malheureux que nous le sommes.

» Pourquoi ne suis-je pas né peintre ? Au moins j'aurais, comme vous, le bonheur d'admirer (oui d'admirer, s'il m'eut été donné d'avoir votre talent !) mes productions ! Mais un pauvre homme de lettres, obscur et inconnu comme moi, n'a d'autre ressource que de regarder l'affiche de son ouvrage étalé devant le magasin pour défendre aux passants d'y toucher.

» Le monde est ainsi fait, mais l'insouciance des badauds ne me décourage nullement, et le jugement des hommes intelligents et rares, tels que vous, me dédommage des peines qui sont toujours le résultat d'une œuvre quelconque. Je finirai donc mon bavardage par une franche poignée de mains et pour vous dire un millier de choses que je voudrais vous répéter de vive voix bientôt, mais que je crains de ne pouvoir pas faire sortir de ma bouche aussi vite que de ma plume, car le destin, ce régulateur inexorable des actions humaines m'enchaîne encore, je ne sais pour combien de temps, à Bruxelles.

» En attendant, si vous venez par hasard dans ces parages, cherchez, je vous prie, dans la Longue rue Neuve, 120, le pauvre maçon de la maison devant laquelle vous avez eu la patience de vous arrêter.

» Dites bien des choses à ce coquin de Léon qui s'avise de me bouder, et de me garder rancune, parceque je traîne mon boulet sur le pavé de Bruxelles au lieu de le traîner à la Place verte d'Anvers.

» Adieu, adieu.

» Tout à fait votre ami.

» GEORGES PODESTA. »

Cette lettre enthousiaste peint deux caractères en même temps qu'elle est un sincère hommage rendu au talent de notre artiste et à sa délicatesse de lecteur et d'ami.

Le brouillon de la lettre de Jos. Lies, qui avait provoqué cette épitre quelque peu déclamatoire, a eté conservé ; c'est un pauvre petit chiffon de papier de 0,11 de hauteur sur 0,14 de largeur, écrit sur trois pages d'une écriture microscopique. Il est net, formé tout d'un trait et fort intéressant. Le voici.

« Mon cher Podesta,

» Je viens de lire votre charmant petit livre et, quoique j'aurai probablement bientôt la » satisfaction de vous complimenter de vive voix, je ne veux pas tarder de vous dire combien » cette brochure m'a été agréable.

» Je revenais de Paris. J'avais les yeux éblouis de voir, l'esprit fatigué d'admirer toujours. Je » ne pouvais mieux trouver pour reposer, rafraîchir mon esprit, que de vous suivre dans votre » course aventureuse, de flâner avec vous le long des bords de la charmante rivière que vous » faites tant aimer de vos lecteurs — m'égarer à perdre et à retrouver ces mille sinuosités capri- » cieuses, enfin me laisser aller au charme des ravissants paysages que vous peignez si bien avec » leur belle verdure, leurs fleurs dorées, leurs roches gigantesques, leurs châteaux, leurs ruines » mélancoliques, leurs joyeux villages et leurs lointains brumeux.

» Aussi c'est avec un attrait continu que j'ai parcouru cette route où l'intérêt ne languit » jamais, où tout semble vous sourire, depuis le flot de la Semoy jusqu'a la mare du village ; » depuis le bon curé, son jardin et sa fameuse hospitalité jusqu'à St-Remacle, son rocher et sa » puissance miraculeuse.

» Quel agréable compagnon de voyage vous êtes. Quel esprit, quelle verve, quel laisser- » aller, quelle insouciance! Quel imprévu dans vos allures. Comme vous racontez bien l'histoire » du pays, la légende populaire. Comme vous vous abandonnez bien aux douces impressions que » vous sentez naître en vous. Comme vous comparez bien qu'ils sont faux, banals et injustes, ces » larmoyants poètes qui ont appris quelque part que les natures impressionnables et poétiques » soupirent toujours, pleurent souvent, rèvent sans cesse et ne mangent jamais (1),

. . . . . . . . . ces pleurards à nacelles,
Ces amants de la nuit, des bois, des cascatelles,
Cette engeance sans nom qui ne peut faire un pas
Sans s'inonder de pleurs . . . . . . . . .

» qui (2) ne comprennent pas que la campagne c'est la vie de l'oiseau, le grand air, la liberté du » corps comme de l'esprit, l'oubli momentané des soucis, des inquiétudes, des ennuis de la ville. » Ici, le calme, la douce rêverie ou la chaleureuse admiration; plus loin, l'insouciance, la gaîté » et le bonheur. Nulle part l'abattement ou la mélancolie noire.

» Aussi est-elle belle et fleurie la course que vous nous faites faire. C'est une véritable école » buissonnière à travers un beau pays, nous baignant dans la rivière, nous couchant à l'ombre » des grands arbres, nous arrachant à tous les buissons, nous abandonnant aux impressions les » plus diverses. Ici, c'est l'enthousiasme de l'artiste devant un majestueux paysage; là, c'est le » charme de l'idylle à la vue d'une belle prairie, d'un joyeux village, d'un miroitement de votre » amoureuse rivière ; partout c'est l'esprit et l'entrain d'un homme qui sent vivement et qui exprime » avec chaleur et vérité.

» Jamais vous n'assombrissez votre lecteur, nulle part vous ne vous croyez forcé de faire » mention de vos *pensées sinistres !* de vos *rêveries sombres !* des *impressions funestes !* des » *bruits lugubres !* etc., etc. Vous n'inscrivez pas, au fronton de ce que, dans votre dédicace, » vous appelez une masure, le fameux

Lasciate ogni speranza,

» au contraire; « vous qui me suivez, faites bagage de vos albums, de votre gaule, de vos espé- » rances; si, déjà, elles ont été quelque peu écornées par le contact de la société, venez le

(1) Lies semble répondre aux reproches que ces détracteurs lui adressaient, en citant Alf. de Musset.

(2) Les larmoyants poètes.

» retremper dans les eaux limpides de ma jolie rivière. C'est le Lethè que la Semoy. Venez redorer » vos espérances aux rayons brûlants de ce beau soleil qui inonde la belle campagne que je vais » déployer devant vous.

» En finissant, je vous remercie, mon ami, comme lecteur, pour m'avoir fait passer une heure » délicieuse que je renouvellerai, pour m'avoir rappelé quelques souvenirs bien agréables. Je vous » remercie, comme artiste, pour m'avoir donné le vif désir de voir ce pays que maintenant je suis » honteux de ne pas connaître. Je vous remercie, comme Belge, pour avoir tiré de l'oubli un coin » de mon pays que peu connaissent et à qui il ne manque, pour devenir à la mode, que d'être » beaucoup plus loin, d'être minutieusement décrit en Anglais, d'avoir des ciceroni et des admi- » rateurs de commande, ce dont, du reste, Dieu le prive, dans l'intérêt des hommes de cœur qui » voyagent comme vous. »

« Mon cher Joseph,

« Combien de fois avons-nous dit, chemin faisant, si La Milice (1) était avec nous, combien » il serait enchanté de telle ou telle chose que nous admirions.

» Non, mon cher ami, vous ne vous faites pas idée des belles choses à voir ici, pour vous » surtout qui possédez à un aussi haut point le sentiment artistique. Vous ne vous faites pas idée » non plus de la peinture moderne en Allemagne, des choses qui, à mon avis, sont mauvaises et » dont on fait des chefs-d'œuvre.

» Quand nous avons comparé la superbe galerie de Dresde, qui à elle seule vaut le voyage, à » toute cette ribanbelle de fresques et wasser glas, il me semble qu'on peut leur appliquer presqu'à » à tous les paroles de l'évangile : « Ils ont des yeux et ne voient pas », hormis pourtant » Kaulbach, dont les deux fresques du musée moderne de Berlin sont, je crois, ce qu'on peut » faire de mieux dans ce genre de peinture.

» Au dire de ses confrères pourtant Kaulbach se perd, il est dans une mauvaise voie.

» Chose étrange même ici, à Venise, la patrie et le centre de l'école coloriste, les quelques » peintres que j'ai déjà vus copient Overbeck, le grand ospodar de l'école puriste moderne.

» Un peintre, en Allemagne, qui avait vu le tableau de Dell' Acqua à Vienne, disait à ce » dernier, pour tout compliment, qu'il verrait de si belles choses à Rome ! Lui ayant demandé » quoi, il nous répondit Overbeeck et toujours Overbeeck.

» Ici, à l'Académie, les images ou gravures de ce grand homme se trouvent placées au-dessous » des Titien, P. Veronèse, Carpaccio, Tintoretto et autres grands maîtres, et professeurs et élèves » copient Overbeeck à qui mieux mieux.

» J'ai visité les classes de dessin et de sculpture, mais cela fait pitié à voir.

» Sciavoni, celui qui a souvent exposé chez nous des bustes de femmes, est regardé ici comme » l'ultimateur du coloriste moderne. On a bien entendu parler un peu de Gallait, mais on n'a » jamais vu de ses tableaux. Paul Delaroche, Robert Fleury, Horace Vernet, Ingres leur sont » connus de nom ; quant à Delacroix, Leys, Decamps, Couture et autres, ils leur sont complète- » ment inconnus.

» Ces fameuses peintures à fresque de Bendeman, à Dresde au Palais du roi, sont aussi plates » et aussi faibles de couleurs qu'un de ces vieux tapis usés. Je ne comprends vraiment pas com- » ment deux peintres de notre connaissance peuvent en être si enchantés. Il me paraît clair » comme le jour que tout cela est faux et cherché. Ce purisme, ce classisisme (2) sont on ne peut

(1) Pour : l'ami Lies.

(2) Mot assez employé en Belgique.

» plus anti-nature. Maintenant j'ai vu et j'ai mon opinion arrêtée. Somme toute, de grands noms.
» Cornelius sonne admirablement bien à l'oreille mais ses cartons pour le Campo-Santo de Berlin
» ne me plaisent pas du tout, encore bien moins sa peinture à l'huile qui est détestable.

» Ma mère vous tient probablement au courant de mon voyage. Je lui ai écrit quelques
» lettres sans portée aucune ; je n'ai ni le talent, ni le temps de faire des phrases.

» Bien des choses de ma part à Madame Lies ainsi qu'à Mlle Jeannette (1). Présentez aussi
» mes amitiés à Leys.

» J'espère avoir un mot de vos nouvelles.

» Votre tout dévoué,

» CONST. WAUTERS.

» Mon excellent compagnon présente ses amitiés à La Milice. »

***

A propos d'Overbeeck, il me semble piquant de placer ici ce que J. B. Huysmans devait écrire en 1856, dans son VOYAGE EN ITALIE sous ce titre *Overbeeck et son atelier* : « Overbeeck
» habite une petite maison de campagne, à proximité de la ville, non loin de Tivoli. Son atelier
» est ouvert au public tous les dimanches.

» Au moment de ma visite, le maître y était, et j'eus l'honneur de faire sa connaissance.

» Il me donna l'explication d'un carton grandeur académique, auquel il était en train de
» travailler. Il représentait *Jésus-Christ arrivant aux noces de Cana.*

» Cette idée me parut toute neuve. Autour de cette composition, de petits sujets allégoriques
» faisaient encadrement. Le *mariage spirituel* et le *mariage matériel* formaient quasi les volets
» du tableau.

» Le maître me montra ensuite un autre carton presque terminé, ayant pour sujet
» l'*influence de la religion sur les arts*, et enfin l'esquisse en aquarelle, et le carton grandeur
» naturelle, d'un tableau auquel il travaillait et représentant *les Juifs s'efforçant en vain de jeter*
» *le Christ à la mer.*

» Overbeeck, autant que je pus le juger pour le peu d'instants que je passai avec lui, me fit
» plutôt l'effet, en m'expliquant ses œuvres, d'un apôtre de la religion voulant faire de la propa-
» gande, que de ce qu'il est réellement : un grand artiste !

» Mais les apparences sont parfois trompeuses, et rien ne s'oppose du reste à ce que le grand
» artiste sente la religion qu'il peint avec tant de ferveur. »

(1) Sœur de Joseph Lies.





## CHAPITRE VIII.

# LES PHILOSOPHES DU VENDREDI.

SOMMAIRE : Réunions hebdomadaires. — Leur but. — Etudes philosophiques de Lies. — Six questions a résoudre. — Son culte pour l'art. — Bases de sa conviction sur le libre-arbitre. — Elévation de son caractère. — Ressemblance morale de Lies et de Fromentin. — Lies spiritualiste.

TABLEAUX : Paysage (Edeghem).



DANS la correspondance de Joseph Lies, il est souvent question des *Philosophes du vendredi*.

Etant donné ses goûts studieux, cette appellation n'était pas difficile à comprendre. Obtenir, sur ces réunions devinées, des renseignements précis, semblait plus délicat et moins aisé ; puis, au bout de vingt ans, les souvenirs s'éloignent du milieu où l'on a vécu. De là, des à peu près, des hésitations, des pertes de temps.

Un jour, je me rendis chez M. Florent Cruysmans, pour y voir un petit tableau de Lies. (1) Accueil charmant. J'emporte le paysage, pour lui faire donner quelques soins auxquels il devra plus de fraîcheur encore.

J'allais quitter M. Cruysmans, quand je lui dis :

— Vous avez connu Lies ?

— Si je l'ai connu ! Nous nous réunissions, chez moi, chaque semaine, à quelques amis....

— Le Vendredi ?

— Le Vendredi.

---

PAYSAGE

Bois H. 24 L. 35

Lies a dû peindre ce petit tableau, qui est plutôt une étude qu'autre chose, après son retour de Paris ; toutefois c'est un beau coin de la propriété d'Edeghem de son ami le comte du Bois d'Aische.

Une maison de grande apparence est perdue dans la verdure des arbres. Audessus, le ciel clair où se montre un nuage. La pièce d'eau occupe une longue étendue. A gauche, assises sur un borne, à l'ombre du feuillage, deux dames, en costumes du XVI$^{e}$ siècle, causent. Un élégant personnage se dirige vers elles.

La teinte des arbres jaunissant est harmonieuse. L'eau est très-réussie.

M. Cruysmans gagna ce tableau à une loterie de bienfaisance, à laquelle, bien certainement l'artiste l'avait offert.

— Mais alors, vous étiez un de ces *philosophes de Vendredi* que je cherche... sans lanterne.

Et nous voilà riant, causant, racontant, nous interrompant, parlant de Lies, citant d'autres noms, parlant de différentes histoires et prolongeant ainsi un premier entretien véritablement amical.

Je priai M. Cruysmans, qui est l'obligeance même, de vouloir bien interroger ses souvenirs et de préparer une petite note capable de jeter quelque lumière sur ces réunions dont Lies faisait ses délices et desquelles j'avais des traces dans les papiers non encore définitivement classés par moi.

Un matin, je me rendis chez mon aimable correspondant qui, tout en semant sa lecture d'observations intéressantes, me donna connaissance de ce qui suit.

« Dès 1848, quelques amis, parmi lesquels se trouvait Lies, se réunirent, mais assez irrégulièrement, pour causer de sujets divers.

» En 1850, ces causeries devinrent périodiques. On s'installa chez M. Florent Cruysmans, un des amis en question. (1)

» Les théories socialistes et communistes en pleine ébullition alors, et dont quelques-unes semblaient prendre un caractère pratique, furent l'objet de discussions suivies auxquelles Lies prenait une part considérable. Ses raisonnements, appuyés d'observations judicieuses, parfois piquantes et originales, prouvaient les ressources de son esprit et la droiture de son intelligence.

» Comme ses amis, Lies suivit avec intérêt les expériences sociales que fit la France, sans s'enthousiasmer, car sa raison lui montrait combien étaient utopiques les espérances attachées à tel ou tel système. Le coup d'Etat de Napoléon III vint étouffer brusquement ces généreuses aspirations.

» Sous le régime du sabre, la liberté de la presse disparut. Ses effets s'étant étendus à d'autres pays, il en résulta une compression des intelligences, qui se fit sentir dans les productions nouvelles, littéraires et autres ; elles ne présentèrent plus un intérêt suffisant pour alimenter les discussions (2). Pour remplir les soirées, on se rejeta sur les œuvres anciennes. Les classiques français furent lus en commun et commentés. La Bible eût son tour ainsi que d'autres ouvrages de science, d'histoire et de philosophie.

» Lies, avec une grande liberté d'esprit, apporta dans l'examen de ces œuvres, des aperçus nouveaux et parfois ingénieux. (3)

» Les questions scientifiques l'intéressaient tout particulièrement. Chose curieuse, cet esprit artistique par excellence avait un penchant et une aptitude tout à fait remarquable pour les sciences en général et, en particulier, pour les sciences exactes. Il y eut peut-être excellé si une faculté dominante, celle des beaux-arts, lui en eût laissé le temps.

(1) Au début, outre Lies et Cruysmans, on trouvait là MM. Finck, Haghe et Rul, avocats, MM. F. Stappers, J. Hermans, comptables, Ch. Rigouts ; plus tard, MM. E. Vaes et de Meester, avocats en firent également partie. MM. Const. Lambrechts, commissaire provincial à Anvers et L. de Taye, professeur à l'Institut Royal d'Anvers, assistèrent aussi à ces réunions mais pendant un certain temps et avec plus ou moins d'assiduité.

(2) Elles portaient sur tout, mais toujours sur des sujets sérieux.

(3) « *Anvers*, 5 *Mai* 1885.

» Mon cher Lies,

» Un évènement heureux ou malheureux suivant les appréciations d'un chacun, a suspendu, pour cette semaine » la réunion hebdomadaire ; ma femme a donné le jour à une fille ; la mère et l'enfant se portent bien.

» J'ignore si la nouvelle vous intéresse. Pour nous, je dois avouer que cette naissance nous a bien réjouis. » J'espère bien que votre santé se ressent favorablement de la vie douce que vous menez et de l'air pur que vous » respirez. Notre désir à tous c'est de vous voir reparaître bientôt à ces bonnes *soirées du vendredi* où votre absence » laisse un fameux vide.

» Adieu, mon cher Lies, soignez-vous bien et croyez aux sentiments affectueux de

Votre dévoué,
J. B. Huysmans.

» L'histoire de la philosophie était une de ses lectures favorites. Sous ce rapport, le sérieux de ses études ressort d'un fait caractéristique.

» C'était vers la fin de 1856. Les entretiens avaient perdu quelque peu de leur énergie ; pour les ranimer, les amis convinrent de rédiger, chacun de son côté, quelques questions à soumettre à tour de rôle à la discussion. Le sort devait régler la marche des choses. Voici les questions posées par Lies :

I

» L'homme, comme tous les êtres, a été créé complet, c'est-à-dire que la suite des temps n'introduisit aucune modification fondamentale dans sa nature physique, ni aucun accroissement dans la puissance des facultés morales et intellectuelles dont il a été doué. Par conséquent, considéré à ce point de vue, nous disons : l'homme n'est point perfectible.

II

» L'homme naît-il bon comme disent certains optimistes, ou méchant comme affirment certains pessimistes ?

III

» La vérité de la science phrénologique étant admise, y a-t-il dans son principe fondamental : que l'homme agit fatalement en raison des facultés dont les organes sont localisés dans les différentes parties de son cerveau ? — Y a-t-il là une objection plus grande contre l'hypothèse du libre arbitre que dans tout autre système ?

IV

» Quand on considère qu'il n'y a pas un seul des instincts, passions ou besoins de l'homme auquel l'humanité en masse puisse se soustraire sans cesser d'*être* immédiatement, ne doit-on pas conclure que la véritable philosophie est celle qui cherche, d'accord avec la raison, à leur donner une satisfaction légitime, et non pas celle qui conclut à leur complète annihilation ?

V

» Quand on voit, dans la nature, tous les êtres lutter continuellement et s'entredétruire, et quand on réfléchit que cette destruction naturelle est une des nécessités impérieuses de leur existence, ne serait on pas tenté de conclure que, pour l'homme aussi, la guerre est une des nécessités de sa nature à laquelle il ne lui sera jamais donné de se soustraire ?

VI

» L'étude sérieuse de l'histoire ne doit-elle pas faire croire que les cultes en général ont fait plus de mal que de bien à l'humanité ? »

Ces notes avaient été confiées, comme d'autres que j'avais, à un papier jauni sur l'identité duquel il était impossible de se méprendre. Ces phrases largement écrites ont la rectitude d'un esprit parfaitement affranchi.

« Quand en 1859 surgit la question d'Anvers (1), Lies ne partagea pas l'opinion de la plupart de ses amis ; plusieurs prirent une part active au mouvement. Il n'avait aucune confiance dans le succès des réclamations meetinguistes (2) ; d'après lui, les prétentions du meeting étaient exagérées

(1) Servitudes militaires et démolition des deux citadelles.

(2) Meeting, fusion d'une portion du parti libéral avec le parti catholique.

et irréfléchies, elles ne pouvaient avoir d'autre résultat que la désagrégation du parti libéral auquel le liaient ses convictions personnelles.

» Lies avait une intelligence ouverte à l'examen de n'importe quel sujet; toujours il était prêt à la discussion. Sur une chose seule il se dérobait: la question des beaux-arts.

» Sa foi artistique était-elle fondée sur des données qu'il ne voulait pas voir mises en question, ou bien considérait-il ses amis comme des profanes inhabiles à se prononcer sur des choses, selon lui, plutôt du ressort de la raison et dont, par conséquent, l'initiation était difficile sinon impossible; nul ne le sait, mais Lies prit rarement part aux discussions ayant les beaux-arts pour objet. Ce n'est que dans la conversation intime, seul à seul, qu'il consentait quelquefois à communiquer ses idées; alors on pouvait constater l'enthousiasme de l'homme, le culte de l'artiste pour une profession que, malgré les immenses difficultés rencontrées et les désenchantements des débuts, il chérissait et plaçait au-dessus de toutes les autres.

» C'est dans cette intimité qu'avec une modestie rare, il confia, à un ami, ses mécontentements, ses désespérances de l'imperfection de ses œuvres dont il n'était jamais satisfait. »

Ce passage de la note de M. Cruysmans me frappèrent profondément. Je m'étais fait plus d'une fois cette réflexion, en voyant combien l'esprit et le pinceau de Lies avaient tâté de voies différentes. Ce jour-là, par un singulier hasard, une lettre de George Sand était tombée sous mes yeux et j'y avais lu quelque chose véritablement écrit pour notre artiste toujours inquiet. S'il gagnait d'un côté, ne perdait-il pas d'un autre? S'il s'était trompé. S'il allait s'amoindrir!

« Vous dites, écrivait à Fromentin, de Nohant, l'illustre écrivain, qu'on perd d'un côté ce que l'on gagne de l'autre: je ne crois pas que l'on perde ce que l'on a, seulement une autre acquisition se développe et nous fait croire qu'elle a tout absorbé, ou plutôt, nous mettons au service de la seconde acquisition ce qui était une qualité *crue* et elle se trouve *fondue*, mais non effacée. Je suis donc bien sûre que vous êtes en grand progrès, et votre doute de vous-même est une raison de plus pour que j'y croie. Je n'ai jamis vu les gens enchantés d'eux-mêmes faire un pas de plus. »

Tel était Lies. C'est pourquoi, à la vue de ses compositions, on sent que l'on a affaire à un talent tout personnel. Ce que ses tableaux disent, tout le monde l'éprouve.

La note de M. Cruysmans contenait ces mots: « Quant à ses convictions philosophiques, Lies, quoique libre-penseur, était profondément spiritualiste et sa croyance en Dieu était entière. Le libre-arbitre de l'homme était pour lui un dogme, aussi avait-il, pour la doctrine matérialiste, une répulsion autant d'instinct que de raison. »

Sur ce point, je puis compléter les souvenirs de M Cruysmans, car je possède une pièce curieuse qui probablement a été écrite pour les discussions des philosophes du Vendredi. On y sent la droiture de l'homme honnête, la bonne volonté du chercheur éprouvé, la grandeur d'âme du penseur désillusioné, la responsabilité morale acceptée par l'être libre, enfin la noblesse du philosophe en face d'un doute commode ou d'un aveu lourd à la conscience. Lies n'hésite pas. Pourquoi eut-il hésité? N'avait-il pas, toute sa vie, été l'homme du devoir, le travailleur affamé de vérité? Quelle obligation pénible avait-il rejetée? Aucune. Aimé des siens, estimé des autres, il avait droit à tous les respects.

## BASES DE MA CONVICTION SUR LE LIBRE ARBITRE.

### I.

« La rationalité absolue consiste dans cette faculté de juger infailliblement une chose bonne ou mauvaise d'après les véritables motifs.

II.

» La liberté absolue consiste à pouvoir mettre ce jugement en action.

III.

» Elles coexistent, l'une et l'autre, en Dieu, à l'état absolu.

IV.

» L'existence de l'une de ces facultés, sans l'autre, au moins dans une certaine mesure, serait une absurdité dans une création intelligente.

V.

» Quand je rentre en moi-même, je reconnais avec évidence que je porte, à chaque instant, des jugements sur la moralité des actions; que je distingue parfaitement, dans la plupart des cas, une bonne action d'une mauvaise; il faut donc aussi que je puisse, dans l'état normal de mon être, gouverner dans une certaine mesure, mes actions.

» L'idée de Dieu créateur est intimement subordonnée à cette déduction.

VI.

» Je découvre de même, avec certitude, dans mon corps, des mouvements que je commande et d'autres qui s'accomplissent malgré moi. Je vois avec joie qu'il y en a très peu de la deuxième catégorie.

VII.

» Je reconnais de même, avec évidence, que ma liberté est restreinte par une foule de circonstances telles que : l'état de maladie, la perclusion de mes membres, le dérangement dans les fonctions de mes sens, l'absence de moyens matériels, la fortune, la puissance, l'éloquence et l'influence de position sociale.

VIII.

» Je reconnais encore, avec la même évidence, que je suis maître de tous mes désirs.

IV.

» Aussi je ne me fais aucun reproche relativement aux mouvements de mon corps, que j'ai la conviction de ne pouvoir gouverner. D'un autre côté, je me reproche tous les mouvements que j'ai la conviction de pouvoir gouverner et tous mes désirs, lorsqu'ils tendent à l'accomplissement d'un fait que mon jugement à condamné comme mauvais.

X.

» Tous les hommes de tous les âges, à de très-rares exceptions près, ont pensé ainsi.

XI.

» Ils ont appliqué cette pensée, dans leurs relations avec leurs semblables. Peines et récompenses, controverses, admiration, mépris, opinions publiques, conventions, serments, enthousiasme, règle dans les arts et les sciences ; tout cela n'a de sens que sous l'idée du libre-arbitre. A la vue de tout cela, d'Alembert s'écrie avec justesse: Des êtres vraisemblablement libres n'auraient pas un sentiment plus vif de leur liberté que nous.

XII.

» Les hommes exceptionnels, dont nous avons parlé tout à l'heure, ont agi dans la pratique, comme les autres et contrairement à leur théorie.

XIII.

» Moi-même, j'ai expérimenté bien souvent l'effet produit par des moyens immatériels tels que la peur, la persuasion, la récompense, sur les actions de mes semblables; effet complètement indépendant de l'homme machine physique.

XIV.

» La tradition religieuse confirme ma conviction. Toutes les religions ont admis des punitions et des récompenses, et s'il y en a qui ont admis, à côté de cela, l'homme machine ou le fatalisme, elles ont commis par là, une contradition si évidente à mes yeux, que leur témoignage, sous ce rapport, outre qu'il s'explique par des contradictions politiques, ne me semble pas contre balancer d'un iota le témoignage contraire. »

Cette question, que tant de philosophes n'ont pas même assayé de résoudre, Lies l'a parfaitement éclairée des lumières de ses méditations. Quoi de plus simple que son argumentation? Quoi de plus honnête?

Est-il possible de conclure autrement qu'en faveur de la liberté?

Je pense, comme Joseph Lies, que l'homme est libre, et que, plus il perd les habitudes qui, par le corps, le lient à la création et l'attachent à la tyrannie des sens, plus il s'élève vers la perfection morale.

Cette théorie, le grand artiste l'expérimenta sur lui même. Tout en souffrant profondément de certaines douleurs et d'un dépérissement qu'il avait trop de bon sens pour ne pas voir, il s'exerçait à y rester insensible. C'est ainsi que, le jour même de sa mort, étouffé par la toux, il disait, à son ami Lamorinière: « Je vous assure que l'on ne souffre pas. La maladie est longue mais pas cruelle.... »

Ce qu'il fut envers lui-même, il ne cessa de l'être pour les autres. Vous n'entendrez pas le moindre reproche adressé à cette mémoire sans tache. Infatigable au travail, persévérant dans ses entreprises, dévoué à ses amis et au bien public, grand dans ses espérances, indulgent aux autres, il laisse le souvenir le plus sympathique qu'un ami puisse désirer pour son ami.

C'est à peu près en ces termes que je parlai de Lies, à celui qui depuis longtemps l'avait si bien apprécié. Voici la fin de la note :

« Le climat de l'Italie n'avait pas rendu la santé à Lies. Au retour de son voyage et jusqu'à quinze jours avant sa mort, il continua à assister aux réunions du vendredi qui étaient devenues pour lui une distraction à ses lugubres pensées. S'il aimait à se faire illusion, il ne sentait pas moins toute la gravité de son état, et puis ces réunions lui rappelaient des souvenirs heureux, non sans douceur, pour son âme d'élite dans cette douloureuse situation.

» Ces entretiens ont-ils exercé sur Lies une influence quelconque? Sa belle intelligence a-t-elle gagné à ce contact? Nous nous abstiendrons de répondre. Ce qui est certain, c'est que la largeur de ses idées, la bonté de son cœur, la noblesse de son caractère n'y ont jamais subi la moindre atteinte. Son argumentation, en maints débats, n'a pas été sans produire d'effet. Sa mort a laissé, au milieu de ses amis, un vide qui n'a pu être comblé, et des regrets encore vivants dans leur mémoire. »

J'ai acquis une conviction inébranlable de la tolérance complète et de la patience incroyable de Lies. Cela ne l'empêchait pas de penser, comme l'écrivain anglais, que dans l'esclavage on

n'acquiert pas de vertus et que les hommes ne sont pas faits pour porter le bât de la servitude (1); il se révoltait contre toute idée capable de nuire à la liberté et à la dignité humaine. S'agissait-il du progrès des institutions, de l'avancement et du bien-être des masses ; de l'amélioration de tous et de la marche en avant des choses ? On le voyait, d'un geste rapide, arrêter les discoureurs-pour-ne-rien-dire, et l'œil vif, la parole nette et précise, entasser argument sur argument en faveur de la liberté tempérée par la prudence qui assure le triomphe des réformes essentielles.

Ne devançons donc pas le lever des idées,
Ne nous irritons pas des heures retardées,
Ne nous enfermons pas dans l'orgueil de nos lois !
Du poids de son fardeau, si l'humanité plie,
Prêtons à son rocher notre épaule meurtrie,
Servons l'humanité, le siècle, la patrie :
Vivre en tout c'est vivre cent fois !

C'est ainsi que vivait Joseph Lies. Les mots de Lamartine lui semblaient aussi sacrés que ceux de la Bible, parcequ'ils répondaient à sa raison et à ses aspirations. Et quand nous écrivons le mot Bible, nous n'oublions pas que ce livre fut, de la part de notre artiste, l'objet de longues méditations. Pourquoi pas ? Elle est l'histoire de plusieurs âges de l'humanité.

Lies avait de ces idées larges qui nous rattachent à tout ce qui est et à tout ce qui doit être.

A ses amis sceptiques, il répondait aussi par des hypothèses qui les embarrassaient fort. L'idée de Dieu lui expliquait tout ; la matière et le hasard seuls ne lui expliquaient rien. Il ne niait pas, ne pouvant assez affirmer, mais sa base de raisonnement lui paraissait saine et bonne.

Il n'admettait pas facilement qu'il put se tromper, car son esprit, à la recherche de la vérité, avait des affirmations instinctives, des espérances raisonnées, des convictions claires.

. . . . . . . . . . Se trompe-t-elle
L'eau qui se précipite où sa pente l'appelle ?
Se trompe-t-il le sein qui bat pour respirer,
L'air qui veut s'élever, le poids qui veut descendre,
Le feu qui veut brûler tant que tout n'est pas cendre,
Et l'esprit que Dieu fit sans bornes pour comprendre,
Et sans bornes pour espérer !

La poésie de Lamartine le charmait autant que la grandeur philosophique de Victor Hugo, car Hugo fut un croyant, lui qui reprochait *à un riche* de ne pas s'émouvoir au spectacle de la nature :

Toi qui ne sens pas Dieu frémir dans le roseau,
Regarder dans l'aurore et chanter dans l'oiseau.

*(Voix intérieures.)*

Rien des belles choses qui ont charmé notre jeunesse, élargi notre intelligence, échauffé nos cœurs, n'a échappé à Lies.

C'est dans ces pensées réconfortantes qu'il cherchait le contrepoids à ses douleurs et à l'affliction immense qui l'envahissait en sentant ses forces diminuer et la vie lui échapper.

Il n'est pas douteux que la fréquentation des philosophes du vendredi ait été chose excellente et salutaire. Qui nous aide à vivre, si ce n'est l'amitié ? L'amitié est si rare ; si imparfaits sont les hommes !

(1) In slaverny men can learn no virtues ; men are never fit to be slaves.

Lies avait le grand bonheur de ne pas voir ses relations amicales doublées d'intérêts personnels. L'intérêt divise parcequ'il est difficile, à tout homme, de s'oublier assez pour ne voir que ce qu'il est juste d'admettre en faveur des autres.

C'est parmi les hommes les plus distingués par leur éducation et leur savoir qu'il choisissait ses amis; c'est aussi parmi les artistes les plus éminents qu'il prenait ses bons camarades. D'un côté, la philosophie; de l'autre, l'art. Cet éclectisme dura toute sa vie. On ne trouvera pas un seul nom de ses amis qui ne soit celui d'un homme au-dessus de la moyenne.

On a dit de Lies que c'était une belle âme et l'on ne s'est point trompé. A ce propos, il convient de faire remarquer que, nourri des meilleures choses, il partageait ses plus intimes croyances avec les hommes les plus autorisés. Qui blâmera le spiritualiste? Si Lies fut l'homme que l'on sait, c'est qu'il s'éleva au dessus de la matière.

De l'âme, il pensait ce que Socrate en avait dit avant son trépas (1) :

. . . . . . . . . . . elle vit de pensée,
De désirs satisfaits, d'amour, de sentimens,
De son être immortel immortels alimens !
Grâce à ces fruits divins que le ciel multiplie,
Elle soutient, prolonge, éternise sa vie,
Et peut, par la vertu de l'éternel amour,
Multiplier son être, et créer à son tour.

Je ne sais pourquoi je rapproche sans cesse Lies de Fromentin. Leur nature sensitive, leur délicatesse, leur instruction, leur adoration du beau auraient dû leur mettre la main dans la main. Ce qu'un critique a dit de celui-ci, je puis le dire de celui-là, certain qn'aucun des philosophes du vendredi ne me contredira: « Chez lui la personne était d'accord avec son talent sérieux et gracieux. Il avait l'élégance et la correction de l'attitude. Doux et poli, il avait les abords aimables. Il n'était pas froid, il était seulement grave. Il recherchait les délicatesses dans les hommes et dans les choses ».

Pour en finir avec les philosophes du vendredi, je dirai que M. Haghe, avocat, regardé comme le président de ce cercle intime, affectionnait particulièrement l'Histoire universelle de Laurent, à laquelle on revenait toujours dès que l'ordre du jour était épuisé ; il me disait un jour : « Je n'ai rien conservé de mon ami Joseph Lies si ce n'est le meilleur des souvenirs ».

L'artiste se regardait comme obligé d'assister à ces séances et, dès qu'un empêchement l'en éloignait, il prévenait un des plus jeunes de la compagnie, M. Lambrechts, en le priant de présenter telle ou telle question et de produire ses observations personnelles. Cet ami fidèle connaissait parfaitement le goût de Lies qui aimait à aller respirer l'air des bois de sapin et à se dilater les poumons au milieu de la Campine. Pour lui, c'était la santé. Il y passait des heures agréables, admirant les grâces modestes de cette campagne particulière.

A l'appui de ce témoignage, je possède un portrait fait en 1840, dans ce milieu, et qu'un autre excellent ami de l'artiste, M. E. Hamman m'envoya un jour avec quelques lignes aimables.

» Pouvez-vous en faire quelque chose ? Cela prouverait, une fois de plus, qu'il ne faut rien
» détruire de ce qui a été fait sur nature. Le croquis où l'on voit ce bon Jef travaillant d'après
» nature, avec son gibus, est à coup sûr un document unique, fort ressemblant et que les
» contemporains reconnaîtraient s'ils n'étaient pas morts.

» Veuillez me croire, cher Monsieur, *in nomine* Lies, votre tout dévoué,

*Paris*, 6 *Novembre* 1885. ED. H. (2).

(1) LAMARTINE. — *La Mort de Socrate.*

(2) Nous devons à ce même artiste, un autre portrait de Lies.

Quant à la philosophie de Joseph, nous affirmons qu'il était spiritualiste. Un seul de ses amis soutient le contraire, en nous accusant charitablement d'attribuer, à celui qui n'est plus, nos propres convictions ! Cet ami n'a-t-il pas plus ou moins subi l'influence des temps et la tyrannie des doctrines qni nient plus qu'elles n'affirment ? Sous ce rapport, Lies a toujours été d'une grande modération ; avant de conclure, il voulait voir et savoir ; jusqu'à la preuve faite, il croyait à l'action de l'esprit sur la matière.

Ce qu'il a dit de plus osé, à mon avis, se rapporte à la création parfaite de l'homme. S'il avait connu les travaux de Darwin, eut-il été moins catégorique ? Son esprit investigateur aurait peut-être trouvé, dans l'hypothèse de la sélection des espèces, un aliment à des réflexions capables d'ébranler ses premières affirmations.

Herbert Spencer a écrit, dans une note de son *Etude de Sociologie* : « l'*évolution*, comme je la conçois, et la *création*, comme on la comprend généralement, sont deux choses qui s'excluent. S'il y a eu une formation et un arrangement spéciaux appelés communément création, il n'y a pas de place pour l'évolution ; si l'évolution s'est produite, il ne s'est pas produit de création spéciale. De même, les lois immuables, comme les conçoivent les hommes de science, rejettent la conception d'un gouvernement divin qui implique des actes providentiels. Si les lois sont immuables, elles ne sont pas modifiées par une volonté divine qui en suspende le cours ; si Dieu altère de temps en temps la marche préétablie des choses, les lois ne sont pas immuables. »

A coup sûr, Lies n'était ni matérialiste, ni athée. Sur ce point, j'ai le témoignage de ses amis Aug. Michiels et F. Lamorinière, témoignage qui ne peut être suspect à aucun point de vue.

Dans ses lettres à sa famille, pas une seule allusion à ses convictions philosophiques, uniquement parcequ'il avait pour règle inflexible de ne parler jamais de chose au dessus de la portée intellectuelle de ses interlocuteurs ou correspondants. A chacun, il laissait l'exercice complet de son libre arbitre. On le savait, partout où il allait, absolument dégagé des obligations imposées par les dogmes religieux, mais on estimait hautement son indépendance qui lui défendait d'attenter à celles des autres. Jamais il ne contraria sa mère et ses sœurs dans leurs pratiques religieuses ; elles n'en professaient pour lui qu'une estime plus sincère et une amitié plus grande. Les faiseurs de zèle, plus empressés à démolir qu'à édifier, n'ont pas toujours trouvé cette tolérance bien louable, mais Lies leur répondait invariablement :

— Mon petit monde sait bien qui je suis ; liberté... *libertas !*

Quant au reste, nous pensons que si la liberté n'avait pas existé, il l'eut inventée. Comme L. Ulbach, (1) il aurait dit : « La liberté est une vertu de l'intelligence. Instruire le peuple, c'est » l'affranchir. Voilà pourquoi ceux qui ne veulent pas de la liberté ne veulent pas de l'instruction. » Lamartine dit dans un beau vers :

» Marcher seul affranchit, penser seul divinise. »

En tout cela, Lies agissait par conviction et non par calcul ; j'ai trouvé, sur un coin d'un vieux papier, ces mots de Marc-Aurèle qui durent le frapper : « Ou je ne serai plus rien ou je serai mieux, et je ne serai mieux qu'à la condition d'avoir obéi à la raison, au devoir, qui sont la loi divine. »

On ergotera, on discutera, on niera, on tempêtera, voilà Joseph Lies tel qu'il fut.

(1) Ecrit le 26 Février 1885, à ma prière, pour l'Album d'autographes de M. Jean Nauts, à Anvers.





## CHAPITRE IX.

# LIES AU CERCLE LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SCIENTIFIQUE D'ANVERS.

SOMMAIRE : Fondation de l'Association des artistes d'Anvers (1848). — Lies est élu secrétaire (1851). — Fusion de l'Association avec le Cercle littéraire, artistique et scientifique sur la proposition de L. Dewinter. — Rapport de Lies. — Travaux de Lies comme secrétaire. — Conférences artistiques. — Convictions de Lies sur l'art. — Sa correspondance. — Projet de réorganisation de l'Académie. — Haute intelligence de l'artiste sur les questions mises en discussion.



IL nous semble intéressant de suivre les phases de cette belle institution qui, fondée le 9 Mai 1848, sous le nom d'*Association des artistes d'Anvers,* rendit à l'art, aux artistes et à la masse des habitants de la ville, les services les plus précieux.

Sur la demande de M. Sano (1) un comité provisoire est formé.

M. Sano est *élu président à une forte majorité.* M. G. Buschmann remplit les fonctions de secrétaire.

Les séances sont fréquentes, l'organisation se fait, le règlement se discute et s'achève. Tout sourit à l'œuvre des artistes qui, dès le 15 Mai, décident que le nombre des membres du conseil sera porté à 20 (2).

Le 25 Mai, 86 artistes avaient adhéré aux statuts; ils se réservaient le droit de parler les deux langues en assemblée.

Le zèle est tel que, du 9 Mai au 1er Juin, 7 séances ont lieu !

Il est bon de faire remarquer qu'à cette époque, Mai 1848, Leys, que l'on trouve avec toute son activité et son intelligence dans la commission, était âgé de 33 ans et que Jos. Lies n'avait que 27 ans, âge auquel, même parmi les artistes, on ne jouit pas d'un grand prestige.

A l'assemblée générale du 9 Mai 1849, le conseil d'administration (3) est soumis à l'élection.

---

(1) Voici les noms des artistes élus : 1. M. Leys, 2. Sano, 3. Slingeneyer, 4. de Keyser, 5. G. Buschmann, 6. de Braekeleer, 7. Verheyden, 8. Ghémar, 9. Dyckmans, 10. Wappers, 11. J. Geefs, 12. Verscharen.

(2) Deux n'ayant pas accepté, on élit : 1. M E. Corr, 2. De Block, 3. Kremer, 4. Van Regenmorter, 5. Venneman, 6. J. de Cuyper, 7. Verlinden, 8. Bourla, 9. Ruyten, 10. Van Roy.

(3) En voici la composition : 1. Emmanuel Sano, 63 suffrages, 2. J. B. de Kuyper, 61 id., 3. Leys, 61 id., 4. Dyckmans, 60 id., 5. Van Regenmorter, 58 id., 6. Bourla, 57 id., 7. Buschmann, 57 id., 8. De Braekeleer, 57 id., 9. J. Geefs, 57 id., 10. Corr, 56 id., 11. de Keyser, 56 id., 12. Kremer, 55 id., 13. Verschaeren, 51 id., 14. Van Roy, 49 id., 15, Venneman, 48 id., 16. Verlinden, 44 id., 17. Wappers, 44 id., 18. Hompus, 31 id., 19. J. Lies, 30 id., 20. Verbeeck, 27 id.

A partir de ce moment, le registre de présence porte toujours le nom de Lies qui prend part aux travaux, aux discussions ; il est souvent rapporteur de commissions. Rendons hommage à la bonne volonté de tous et à l'activité du président, M. Sano, à qui l'assemblée vote des remerciements par d'unanimes applaudissements, le 29 Janvier 1850. Pareil honneur est accordé le 8 Mai 1850 à Leys « pour reconnaître le zèle et le dévouement qu'il met en toute occasion, à défendre » les propositions présentées par l'association. »

De grosses questions qui intéressent les Beaux-Arts sont soulevées au sein du Conseil communal, Leys les aborde avec une grande énergie. Le 15 Mai, « M. Van Regenmorter propose de » voter de nouveaux remerciements à M. H. Leys, dans le but de lui témoigner la satisfaction » que sa conduite, au sein du Conseil communal, a fait éprouver aux membres de l'association. » Ainsi s'explique la popularité toujours croissante du grand artiste flamand.

Un autre ami de Lies, L. Dewinter, accepte une large part des travaux et le 25 Juillet 1850, on décide, au milieu de chaleureux applaudissements, que son mémoire sera déposé aux archives.

De quoi n'est-il pas question, dans cette remuante association ? Elle est animée d'une vie qui, en exaltant les imaginations, pousse tous ces artistes à une activité fort grande. Par-ci par-là, il y a bien quelques orages, mais le beau temps a le dessus, un peu trop même, car l'apathie tend à remplacer le mouvement d'autrefois.

Le 30 Juillet 1851, à M. Bourla, 2e président, succède M. Leysen. J. Lies et L. Dewinter sont élus secrétaires.

Le 12 Novembre (on ne s'était pas réuni depuis le 30 Juillet), le président parle « de la nécessité pour l'association de redoubler d'ardeur ; c'est le seul moyen de sauvegarder les intérêts » artistiques de notre ville et la possibilité de lui rendre son ancienne renommée. Il pense que, » sous sa forme actuelle, l'association voit décroître toute son influence. « Il est d'avis qu'elle doit » entrer dans une nouvelle voie d'activité, qu'elle doit tâcher de s'adjoindre des membres honoraires. A cet effet, et pour mieux atteindre ce but, il juge qu'il serait convenable que l'association » donnât une belle fête artistique lors de l'exposition triennale de notre ville en 1852 » (1).

C'est en cette mémorable séance que Lies et Dewinter prirent, pour la première fois, place au bureau en qualité de secrétaires. A partir de ce moment, ils alterneront les comptes-rendus, jusqu'à ce que Dewinter déclare (le 5 Juin 1852) ne pouvoir plus se charger de ce soin. Lies accepte seul la tâche difficile, et l'on peut dire qu'il s'en acquitta avec un zèle, un tact, un dévouement au-dessus de tout éloge.

De grosses questions, la *Réorganisation de l'Académie d'Anvers*, par exemple (7 Janvier 1852), arrivent en discussion, mais qu'on est loin de quelque chose de définitif ! Le 26 Janvier 1852 « M. le président rend compte des démarches faites pour obtenir l'atelier de feu M. G. » Buschmann, afin d'en faire un local pour nos réunions. » En attendant une solution, on choisit » la salle de l'hôtel Rubens ».

Le 15 Mai 1852, une proposition de 10 membres a pour but de demander à l'*Association des artistes d'Anvers*, de se fusionner avec une « nouvelle société qui vient de se créer, en notre ville, » sous le titre de : *Cercle Artistique, Littéraire et Scientifique* ». Le compte-rendu de Lies est beau de concision, d'énergie et de clarté. Comment en eut-il été autrement ? C'est son ami Dewinter qui introduit et défend la proposition ! Les timorés veulent ajourner la question ; ils craignent de compromettre leur liberté d'action. Le scrutin se fait ; sur 48 membres présents, 39 se prononcent en faveur de l'adhésion, 7 contre. *Deux billets blancs !* « Par conséquent, dit le

(1) Une fête artistique avait eu lieu le 5 Janvier 1850, à Bruxelles ; Lies y avait exposé *Erasme et Holbein*.

secrétaire Lies, il est décidé que l'*Association des Artistes* se réunira au *Cercle Artistique, Scientifique et Littéraire*, dont elle formera l'une des subdivisions, la *Section des Arts plastiques.* »

On bataille quelque temps. Sur des têtes d'épingle, on voudrait bâtir les impossibilités les plus graves. Bref, le procès-verbal du 27 Août dit : « Le secrétaire donne lecture du procès-verbal. » Il est adopté, après une rectification qui consiste à faire constater plus catégoriquement : que » par un vote de l'*Association des Artistes*, celle-ci avait déclaré s'unir au *Cercle Artistique,* » *Scientifique et littéraire* dont elle formerait désormais l'une des sections, celle des arts » plastiques ».

C'est Lies qui met l'ordre dans cette discussion ; son rapport est d'une clarté parfaite. Il suit les commissions, analyse les travaux, écrit les procès-verbaux.

A l'assemblée générale du 30 Octobre 1852, c'est Lies (1) qui, en l'absence du président, dirige les travaux. Je ne puis résister au plaisir de retracer cette séance dont il écrit et signe le compte-rendu en qualité de secrétaire.

« Le président, prenant la parole, sur l'objet à l'ordre du jour, dit que la commission nom- » mée dans la dernière séance pour rechercher les moyens de contribuer aux soirées artistiques, » littéraires et scientifiques qui seront organisées dans le Cercle, a pensé qu'il serait désirable de » voir consacrer quelques-unes des réunions de notre section à des occupations spécialement » instructives telles que des cours de toutes les branches scientifiques en rapport avec l'art.

» Dans la conviction que la proposition à introduire à cet effet serait agréée par l'assemblée, » elle a fait des démarches auprès d'un de nos membres, M. de Taeye, qui a bien voulu consentir » à donner quelques séances sur un sujet du plus haut intérêt pour nous, l'histoire de l'art, depuis » les premiers temps jusqu'à nos jours.

» Cette proposition étant agréée par acclamation, M. de Taeye prend la parole.

» Après quelques mots d'introduction, pour faire comprendre que les séances données par » lui seront bien plutôt des causeries familières sur un sujet intéressant pour les artistes qu'un » véritable cours d'histoire de l'art, il entre en matière par un aperçu philosophique de quatre » grandes civilisations (adamique, noamique, brahamique et chrétienne) principaux jalons » marquant la route suivie par l'homme pour arriver jusqu'à nous.

» Il fait connaître la pensée religieuse et le but social de chacune d'elles afin de faire com- » prendre l'esprit artistique qui en émanait, et de rechercher ainsi l'origine de l'art et sa marche » progressive à mesure que le sentiment religieux et le lien social se dégageaient de leur imper- » fection primitive.

» Après ces considérations générales, M. de Taeye revenant à l'histoire particulière et détaillée » de chacune de ces quatre grandes époques, fait une description très étendue des mœurs, usages » et coutumes des premiers peuples, de leurs lois sociales, de leurs croyances, de leur théogonie, » enfin des formes et cérémonies de leur culte.

» Il décrit avec soin tous les monuments funéraires et religieux des premiers âges qui ont

---

(1) Circulaire du 27 Octobre 1852.

« La Commission administrative aura l'honneur de proposer à l'assemblée, de consacrer à l'avenir quelques- » unes de nos séances à des travaux d'une autre nature que ceux qui ont fait jusqu'ici l'objet de nos discussions.

» Dans ces réunions, ceux de nos membres qui ont fait des études spéciales en rapport avec quelqu'une des » branches des arts, seraient engagés à donner un résumé de leurs connaissances.

» Dans le cas où cette proposition serait agréée par l'assemblée, l'un de nos membres, auquel la Commission » administrative s'est adressée, ouvrirait cette série de séances instructives par un aperçu de ses recherches sur une » époque peu connue de notre histoire.

*Le Secrétaire,*
JOSEPH LIES.

» survécu au temps et sont parvenus jusqu'à nous. Il fait connaître leur forme, leur destination et » ce perfectionnement successif dont l'enchaînement non interrompu est l'histoire de l'art depuis » son berceau jusqu'aux temps modernes.

» Il termine cette première séance principalement consacrée à l'étude des richesses archéo- » logiques de l'Europe, en annonçant que, dans une prochaine conférence, il s'attachera plus » particulièrement aux monuments déjà plus perfectionnés de l'Egypte, de l'Inde et de l'Amérique.

» Les applaudissements de l'assemblée témoignent de l'attrait que M. de Taeye a su donner » à cette séance.

Pour la Commission administrative :
*Le Secrétaire*,
JOSEPH LIES.

J'ai retrouvé, dans les annales du cercle, un petit brouillon qui me semble être le tracé d'un compte-rendu ou bien l'esquisse d'un travail se rapportant à la conférence en question ; le voici. Lies y a laissé la trace d'une précipitation fort grande.

« La pensée religieuse et sociale créa seule l'expression de l'art,et il ne se soutient que par elle ; » le culte divin en inspira toujours la forme première et le temple en fut l'unité puissante aux » yeux du peuple. C'est pour cela qu'il est nécessaire de se rendre compte des divers buts sociaux » que possèdent les différentes civilisations, afin de comprendre l'esprit artistique qui en émanait.

» Quatre grandes civilisations ont roulé l'humanité jusqu'à nous.

» La première fut la civilisation adamique ; elle s'étend depuis la création d'Adam jusqu'au » déluge, et le devoir qu'elle imposa à l'humanité fut celui de la parole et du lien de famille.

» La deuxième fut la civilisation noamique ; elle enseigne, pour but d'activité, la dispersion » des hommes sur le globe, l'occupation de la terre. Comme doctrine sociale, la tribu remplace la » simple famille. Les hommes étaient séparés en deux races infranchissables, l'une bonne et issue » des dieux, l'autre mauvaise et née de la matière.

» La troisième fut la civilisation brahmanique. Elle reposa sur la doctrine de la chûte » comme dogme suprême de la religion ; les hommes étant tous des anges tombés destinés à expier » sur la terre une faute commise au ciel. Comme loi sociale, la distinction entre les hommes » d'origine divine et les hommes d'origine matérielle était effacée par le système des castes » qui répondait à une hiérarchie d'expiation. » (1)

Qu'il me soit permis de faire remarquer que Lies avait 31 ans alors et qu'il maniait déjà la plume comme quelqu'un dont la pensée est très cultivée.

L'histoire des conférences données au Cercle date de là. M. de Montalembert invité à prendre la parole (M. de Taeye avait cru pouvoir le décider) décline cet honneur, mais propose M. Rio,un de ses amis de Paris. Ces deux étrangers sont nommés *membres honoraires* du Cercle, le 19 Février 1853.

M. Delin avait proposé de rechercher les moyens de relever l'art religieux ; c'est sur l'art religieux que M. Rio fera ses conférences.

Le 20 Mars, le D[r] Place de Bruxelles propose de faire au Cercle un cours de phrénologie appliquée aux arts.

---

(1) Il n'est pas parlé ici de la quatrième civilisation ; on trouvera plus loin des appréciations de Lies qui complètent en quelque sorte à ce travail.

Circulaire du 2 Novembre 1852.

M. de Taeye continuera le cours d'Histoire de l'Art, commencée par lui dans la précédente séance.

Je ne saurais trop vous engager à venir à ce cours, d'une si haute importance pour les artistes, et qui a si vivement intéressé tous ceux qui ont assisté à la dernière réunion.

JOSEPH LIES.

M. Heymans donne une conférence sur l'esprit des institutions de l'Angleterre (1).

Joseph Lies n'était pas homme à rester en arrière même sur les plus vaillants et les plus compétents ; déjà il avait beaucoup lu et réfléchi. Un brouillon de rapport offre un grand intérêt. En y reconnaissant la trempe de son caractère, on regrette que les artistes d'aujourd'hui soient aussi indifférents aux faits de l'histoire, à l'énergique travail de l'esprit humain à travers les siècles, aux conquêtes des anciens sur la misère, l'ignorance, le despotisme et l'indifférence générale.

Lies agissait dans l'ombre de son atelier bien modeste, il écrivait sans viser au style, et pourtant sa phrase arrivait leste ou gaie, sérieuse ou grave, mais toujours simple, correcte, aimable et disant quelque chose.

Pour qui écrivait-il de semblables choses ? Ses amis l'écoutaient volontiers ; quelques-uns ne dédaignèrent pas la plume, mais lequel d'entre eux atteignit cette élévation de pensée ?

Il est probable que Lies préparait un travail sérieux sur l'ordre d'idées dont il a été question plus haut, car c'est à cette époque de sa vie qu'il convient de rattacher cette pièce curieuse.

La modestie de notre artiste lui nuisit au point de vue des intérêts matériels ; il se faisait petit pour n'offusquer personne et surtout parce que la mise en scène lui déplaisait. Qu'on ne s'étonne pas s'il passa sans être estimé à sa valeur par les neuf dixièmes de ceux qui l'ont connu.

Les étonnements profonds qne je provoquai au jour en parlant de lui comme écrivain et penseur, me le prouvèrent.

Voici la question qu'il s'agissait de traiter ou que l'artiste désirait élucider :

» *L'art est-il né, s'est-il développé, perdu ou régénéré, sous l'influence des idées philosophiques ou sociales qui ont caractérisé les grandes époques de l'histoire ?*

» *Notre temps a-t-il un principe social nouveau qui doive donner à l'art une direction et une expression nouvelles ?* »

Je laisse la parole à Lies :

» Partout où une société est arrivée à un certain degré de civilisation, l'art a pris naissance.

» Seulement, dans ces divers pays, on l'a vu, ou bien être entravé dès ses premiers développements, ou n'arriver que lentement à une limite restreinte, ou bien encore s'élancer sans efforts vers sa perfection la plus élevée.

» Est-ce à des dispositions toutes locales, au caractère des divers peuples, à leur organisation physique, qu'il faut attribuer ces différences dans le développement de leurs facultés artistiques ?

» Evidemment non, car on a vu les mêmes peuples offrir, à des époques diverses, tous les degrés de perfection, de dégénérescence et parfois de régénération de ces facultés.

» Il faut donc chercher ailleurs la cause de ces lacunes ou de ces modifications, et, quand un coup d'œil sur l'histoire nous les aura fait voir se produisant généralement, en même temps que des changements profonds, soit dans les institutions, soit dans les idées sociales des peuples, on sera bientôt convaincu qu'il faut attribuer, à ces idées et à ces institutions, une action toute puissante sur l'art.

» En effet, un coup d'œil rétrospectif nous ferait voir, en premier lieu, l'Egypte arrivée à un certain degré d'expression artistique ; mais bientôt arrêtée, circonscrite, emprisonnée en quelque sorte par l'action puissante du dogme, rester stationnaire et immuable comme sa formule religieuse.

» En Grèce, au contraire, là où la pensée s'élève libre et dégagée d'entraves, et où d'autre

(1) M. de Taeye demande qu'une réunion obligatoire ait lieu tous les mois. Amende 0.50, Appuyé. Cette obligation dure encore, seulement l'amende est de 1 fr.

part, le culte est en quelque sorte la divinisation de la matière, l'art se développe librement et arrive bientôt à son expression la plus élevée, c'est-à-dire à l'idéalisation presque surhumaine de la beauté physique.

» Mais le paganisme meurt noyé dans l'excès de ses délires. A sa place, s'élève le culte de l'abnégation, de la pureté virginale, de la contemplation toute spirituelle. L'art, qui prend naissance à la suite de ce dogme nouveau, subira son influence ; l'amour du beau physique se perd, tout l'effort se porte sur l'expression tout idéale des sentiments et de la pensée.

» Quand, plus tard, le catholicisme arrivé au plus haut degré de sa puissance eut entouré les cérémonies du culte d'une grandeur et d'une richesse jusqu'alors inconnues ; quand, d'autre part, la chûte de l'empire d'Orient eût reporté, vers l'Italie, les souvenirs de la civilisation de l'ancienne Grèce, ses trésors artistiques et littéraires, l'art, subissant cette double influence, unit, à l'amour de la forme, la recherche de la pensée spirituelle et s'éleva à un degré de puissance, de richesse et de splendeur que, jusque-là, il n'avait point atteint.

» *Depuis, de profondes modifications ont changé l'ancien état social : des idées, des institutions nouvelles régissent le monde. Les arts ne subiront-ils pas leur influence ?*

» De même que l'histoire s'est déjà placée à un point de vue nouveau, pour relater les annales du passé, de même l'artiste n'est-il pas appelé à dépeindre des faits et des sentiments jusque-là délaissés ou dédaignés dans la vie des peuples ? La glorification des actes du grand citoyen ne devra-t-elle pas remplacer l'illustration de la grandeur souveraine ? En un mot, *ne sont-ce pas les monuments, où un peuple est appelé à produire les actes de la vie civile, qui devront être illustrés par la représentation des faits qu'il cite avec un juste orgueil dans son histoire ?* . »

Là s'arrête cette chose inachevée ! N'est-ce pas dommage ?

On entrevoit les conclusions de Lies ; il sent que l'*idéal artistique d'un peuple change avec sa civilisation.* C'est très-juste ; c'est pourquoi *la peinture de l'avenir devra chanter d'autres faits que ceux qui ont inspiré les artistes illustres ayant vécu à d'autres époques.*

Plus je m'attache à cette étude, plus l'homme me semble grandir. Lies n'a alors que trente-deux ans et il est certain que c'est à ses lectures seules qu'il doit son instruction.

Le 7 Mai 1853, le nouveau règlement est adopté et le Conseil d'administration élu. Lies, dans cette séance, fait preuve d'un grand tact ; sa proposition met l'ordre partout. Sont nommés : *Président* : MM. Van Regemorter ; *vice-président* : E. Corr ; *trésorier* : Putersen ; *secrétaires* : Swerts et Jos. Lies ; *membres :* de Keyser, Leys, De Braekeleer, Dyckmans, Versweyvelt, Geefs, Berckmans, Dens, Jacob Jacobs et De Taeye.

11 *Juin* 1853. — La section devrait faire en sorte de « se procurer les publications artistiques » qui paraissent dans différents pays » afin que « par des traductions et des lectures, les membres » soient, à chaque séance, tenus au courant des faits importants qui surgissent dans le domaine » des arts. »

Il s'agit bientôt des constructions à élever sur le terrain du Cercle.

15 *Août.* — On se préoccupe de la fête à donner lors de la pose de la première pierre du Cercle.

Le duc de Brabant accepte le titre de Président honoraire de cet établissement.

24 *Août.* — Lies s'oppose à une proposition qui a pour but de faire porter, aux membres du Cercle, un signe distinctif ; cela n'est pas utile. Il n'en est pas de même pour les sociétés de musique qui se déplacent.

Le duc de Brabant présidera la fête de la pose de la première pierre. Le projet adopté satisfait tout le monde.

*Octobre* 1853. — Lies est d'avis que les acquisitions du Cercle doivent être réservées à ses membres.

22 *Novembre*. — Lies parle du cours du Dr Laussédat de Bruxelles.

« *Anvers, le* 24 *Novembre* 1853.

» *A Messieurs les Président et Membres de la section de Littérature française du Cercle,*

» MESSIEURS,

» Ayant appris que vous avez résolu de donner hebdomadairement, par le concours successif » de tous vos membres, des conférences sur des questions littéraires ou scientifiques, nous venons » vous demander de vouloir bien permettre aux membres de notre section d'assister à ces séances.

» En vous adressant cette demande, Messieurs, nous avons la conviction que, parmi les » résultats que doivent nécessairement avoir les louables travaux auxquels vous allez vous livrer, » vous voudrez surtout avoir en vue celui qui est précisément dans la pensée qui a présidé à la » création du Cercle, c'est-à-dire, en donnant une tribune aux hommes de talent et de savoir, de » répandre l'instruction en appelant le grand nombre à profiter du fruit de leurs études.

» C'est plein de cette conviction et dans l'espoir de voir notre demande favorablement accueillie, que etc.

» *Le Secrétaire,* *Le Président,*
» JOSEPH LIES. VAN REGEMORTER. »

1er *Décembre* 1853. — M. Lies s'étend longuement sur la position ainsi que sur le mérite scientifique de ce professeur.

La salle de la Cité sera appropriée pour l'exposition de l'album de Madame la comtesse de Beaulieu.

9 *Décembre* 1853. — Dix membres proposent qu'un album composé des dessins de tous les artistes, soit fait et mis en loterie au profit des classes nécessiteuses.

29 *Mars* 1854. — M. Huysmans lit le rapport de la Commission nommée pour formuler le réglement de l'*exposition préparatoire* qui aura lieu au Cercle avant l'exposition de Bruxelles.

7 *Juin*. — Le titre de membre correspondant est décerné à M. Fissette qui quitte Anvers.

26 *Juin*. — On décide qu'une exposition se fera au Cercle; elle durera 2 jours.

8 *Juillet*. — Un membre ayant dit que jusqu'ici le Cercle n'avait rien fait pour les arts, M. De Taeye réplique: — « Comment! Ces magnifiques séances littéraires, ces expositions nom- » breuses d'albums qui renferment les œuvres des maîtres de tous les pays, ces solennités musicales, » ce n'est pas là faire de l'art, de la littérature et de la science!.., Comment, êtes-vous parvenus à » appeler à votre tribune les hommes les plus remarquables de notre pays; n'est-ce là rien faire » pour la propagation du goût des arts? — On peut dire au contraire, que, prenant en considé- » ration le peu de durée de notre Société, ainsi que la difficulté de réunir les grandes ressources » dont elle avait besoin, elle a beaucoup fait, car elle est parvenue à donner le goût des choses » intellectuelles à un public qui avait besoin d'être initié et qui maintenant assiste avec amour aux » belles solennités qu'elle est parvenue à créer. »

2 *Octobre* 1854. — Il s'agit de la création d'un musée d'antiquités à Anvers. Il y a des avis pour, d'autres contre. « M. Lies déclare qu'avant de faire ou d'appuyer une demande, il faut savoir » si elle a quelque probabilité sérieuse de succès; il est donc important d'étudier la question sous » toutes ses faces avant de prendre une décision. »

20 *Novembre* 1854. — Il est question de la réorganisation de l'Académie. On s'en occupe pendant plusieurs séances.

8 *Janvier* 1855. — Lies prend attitude d'une façon très énergique. Au Conseil communal, paraît-il, du tapage s'est fait autour de tout cela. Lies raconte divers incidents. On décide qu'une lettre de protestation sera adressée au Conseil, en évitant toute désignation personnelle, mais en lui donnant un caractère collectif.

La date du document suivant est obtenue, par une lettre du 4 *Décembre* 1854, adressée par le Président du Cercle, M. Van Regemorter, au Secrétaire Joseph Lies. Il y est dit que le projet de lettre a été approuvé en assemblée générale, par 30 voix contre 5 et que la *requête* doit être signée par les sept membres de la Commission.

Le projet avait certainement été élaboré par Lies, et, des six grandes pages qui le composaient, il ne reste que les nos 5 et 6; les pages 1 à 4 ont été recopiées.

## PROJET DE RÉORGANISATION DE L'ACADÉMIE.

« *A MM. les Président et Membres du Conseil Communal d'Anvers,*

» MESSIEURS,

» La section des arts plastiques du Cercle littéraire et scientifique, qui comprend dans son sein la presque totalité des artistes résidant à Anvers, s'est préoccupée vivement des questions importantes sur lesquelles vous avez à émettre un avis.

» Après un examen approfondi, elle a chargé son bureau, Messieurs, d'insister auprès de vous, pour que vous inscriviez dans le règlement organique de l'Académie Royale d'Anvers, les grands principes qui suivent et dont l'application doit contribuer à développer l'enseignement et jeter sur l'Ecole d'Anvers un nouveau lustre.

« 1° Division de la direction de l'enseignement et de l'administration matérielle de l'Académie ;

» 2° Suppression du principe d'une direction unique et personnelle pour l'enseignement;

» 3° Maintien de l'organisation actuelle de l'enseignement primaire, moyen et supérieur, avec cette seule modification de remplacer l'ancien directeur par un professeur de peinture d'histoire;

» 4° Organisation d'un conseil général chargé de diriger et de donner l'enseignement universitaire, corps qui sera composé des Académiciens belges effectifs, des Académiciens agrégés, des professeurs de l'enseignement supérieur de l'Académie Royale d'Anvers;

» 5° Institution d'un comité permanent élu par le grand Conseil qui précède et qui sera chargé de la direction journalière de l'enseignement, ayant à sa tête, un président temporaire choisi par le même Conseil mais agrégé par Sa Majesté le Roi.

» L'organisation de l'enseignement universitaire que nous prenons la liberté de vous soumettre, Messieurs, aurait (nous en sommes convaincus) infailliblement ce résultat, qu'elle rendrait à notre Académie le rang qui lui appartient, en y créant un système d'enseignement large, grandiose, complet dans toutes ses parties et véritablement universitaire qui la placerait de niveau, peut-être au-dessus même de toutes les écoles artistiques du monde.

» Ce serait en outre le moyen de faire de nouveau converger vers notre ville toutes les gloires artistiques qui aujourd'hui sont disséminées dans différentes villes de notre pays. Certes, Messieurs, nous ne soutiendrons pas qu'aussitôt la réforme introduite, cette concentration s'accomplira au premier jour. Elle se produira lentement mais sûrement. Une fois le principe déposé dans

le règlement organique de notre école, tous les talents trouveraient à Anvers à se former, à se développer, à se produire et à fructifier.

» L'expérience a trop souvent fait voir, Messieurs, combien sont graves les inconvénients d'une direction unique. Si elle est au pouvoir d'une individualité vigoureuse et fortement trempée, on voit toute une école, toute une époque subissant cette influence omnipotente se courber sous un nouveau niveau, perdre toute inspiration individuelle, ne plus produire que de tristes plagiaires, que de pâles imitateurs d'un seul talent, d'une seule pensée.

» Si elle est entre les mains d'un homme faible, alors les inconvénients sont trop apparents pour que nous croyions devoir y insister ici.

» Ou bien encore le Directeur, au moment où il se placera à la tête de l'Ecole, sera digne de la grande tâche à laquelle il se voue; mais après avoir dépassé la période où son talent brille du plus vif éclat, il se verra distancé par des talents jeunes et vigoureux, qui marchent toujours énergiquement vers le progrès. Alors se produit le triste spectacle d'un chef d'école appartenant par son style, par ses idées, à une autre époque et d'une génération qu'il devrait diriger et pour laquelle il devient une véritable entrave.

» Bien au contraire, dans le système que nous avons l'honneur de vous soumettre, l'enseignement ne vieillit jamais; il est toujours à la hauteur de l'esprit artistique de l'époque, il se renouvelle et se fortifie sans cesse. Chaque individualité artistique, chaque talent nouveau qui se produisent, aussitôt qu'ils sont consacrés par l'opinion publique, sont un nouvel élément de progrès pour l'Académie, et jamais, Messieurs, il ne faudra craindre dès lors, pour notre belle institution, ces temps d'arrêt résultant de décadence physique ou morale, d'absences, de démissions, de décès ou d'autres causes encore qui doivent nécessairement se produire dans le système opposé à celui que nous préconisons.

» Nous sommes heureux de pouvoir dire, Messieurs, que notre projet, pour être mis en pratique, n'exige aucun changement à l'état actuel de l'enseignement de l'Académie. Bien au contraire, nous nous plaisons à reconnaître que l'enseignement théorique existant, a toujours produit les meilleurs résultats et ne mérite que des éloges. Mais suffit-il de produire de bons élèves pour justifier l'ancienne renommée de notre Ecole et lui faire mériter le beau titre d'Université des Arts en Belgique? Evidemment non. Pour créer des artistes complets, de plus grands efforts restent encore à faire, et un enseignement plus large doit faire fructifier ces premières bases de l'instruction.

» Quand l'élève a surmonté les premières difficultés de l'art, quand il a acquis assez de force pour suivre sa propre inspiration, quand il n'a plus besoin que des conseils de l'expérience pour le diriger et contenir ses premiers efforts personnels dans les limites du vrai et du beau, alors ce n'est plus la voix d'un seul homme qu'il doit entendre s'il veut développer son originalité et acquérir les différentes qualités qui forment la perfection dans l'art. Il doit au contraire pouvoir retremper son inspiration aux sources diverses de talents qui ne se rencontrent que dans différentes individualités artistiques.

» Aucun genre de beauté ne doit lui rester inconnu; il faut que le dessinateur l'initie à la grâce et à la pureté de la ligne; le coloriste doit lui faire comprendre la magie, la chaleur et la poésie insaisissable de la couleur; l'homme de style et de sentiment élèvera son esprit et lui apprendra à donner le caractère vrai à l'expression de sa pensée. En un mot, Messieurs, quand toutes ces grandes bases du beau dans l'art seront fixées dans son esprit, il pourra librement suivre son inspiration personnelle, car elle ne sera entravée ni par les limites étroites d'un système, ni

par l'ignorance des nombreuses ressources de l'art, qui sont toujours applicables quelque soit le genre qu'il adopte. » (1)

20 *Janvier* 1855. — Soirées artistiques. — Portraits des artistes décédés.

8 *Février*. — Publications artistiques et littéraires.

15 *Février*. — Question de la critique artistique.

M. De Taeye dit : « la critique telle qu'elle se pratique le plus souvent, fait plus de tort que de » bien à l'art ; elle est ou banale ou mal intentionnée. Nous devons donc accueillir une proposition » qui tend à prouver qu'on a l'intention de lui donner un caractère de dignité et d'impartialité » qu'elle devrait toujours avoir. »

M. Lies parle dans le même sens.

On écrit à la fabrique de l'église des Augustins au sujet du tableau de Rubens qui est en mauvais état.

31 *Mars* 1855. — Amende appliquée aux membres du Cercle absents aux assemblées.

9 *Juillet* 1855. — Exposition triennale à Anvers.

23 *Juillet* 1855. — Monument à élever à la mémoire de feu Berckmans. Lies met encore tout le monde d'accord sur les voies et moyens à suivre ou à employer.

Ce compte-rendu est l'avant-dernier qui ait été *entièrement écrit et signé de Lies*. Une lacune existant dans le livre des délibérations du Cercle, indique qu'un résumé de séance n'a pas été dressé (2) Les feuilles qui suivent portent la signature d'autres secrétaires.

Joseph Lies ne se condamne cependant pas à l'immobilité.

*Le* 3 *Novembre*, il est nommée secrétaire d'une commission.

*Le* 13 *Novembre*, à l'assemblée générale, il dit que la commission qui fait circuler les listes de souscription pour une couronne à offrir à M. Leys réussira complètement, mais qu'il serait bon que les artistes se chargeassent aussi de listes afin de recueillir autant de signatures que possible, en engageant leurs amis et connaissances à souscrire parceque un grand nombre de signatures aurait plus de poids et plus de valeur.

Il demande qu'une œuvre d'art soit offerte à Leys dont le succès à Paris a été si grand. (3)

12 *Décembre*. M. Madou ayant obtenu aussi une haute récompense, le Cercle de Bruxelles veut faire une démonstration à cet égard. On propose que le Cercle d'Anvers adresse à M. Madou, une lettre de félicitation. Des applaudissements unanimes se font entendre, toute fois Lies, « tout » en protestant de sa vive admiration pour le beau talent de M. Madou qu'il considère comme » un des hommes qui honorent le plus la Belgique, exprime la crainte que cette démarche,

(1) A la fin de son rapport sur la Réorganisation de l'Académie (Décembre 1854), Joseph Lies avait écrit les lignes qui suivent, lesquelles me semblent bien expressives dans le sens qu'il est permis de leur attribuer au point de vue du talent personnel de Lies :

« S'il fallait expliquer plus clairement encore et donner la force possible à notre pensée, heureuse, dirions-nous, » l'Ecole qui pourrait, à la fois, entendre notre grand Rubens enseigner la vigueur, la hardiesse et la grandeur de » la composition ; Raphael la noblesse et la pureté du style, et Rembrandt le mystère, l'éclat et la magie de la » couleur. »

Cet alinéa constituait, dans l'esprit de Lies, une espèce de hors-d'œuvre ; il avait raison, c'est pourquoi ces belles lignes furent biffées. Dans la marge de la page, le rapporteur a écrit : *je n'ajouterais pas cette partie*.

(2) Le brouillon existe, il porte la date du 30 Octobre.

(3) RECETTES :

Liste déposée à la société *Philotaxe*, liste déposée au bureau du *Précurseur*, dons divers etc. . . Fr. 1099.60

DÉPENSES :

| | | |
|---|---|---|
| Frais divers, impression, une feuille de papier velin . . . . . . . . . . . . . . . . | Fr. | 81.75 |
| Remis à M. Verbist, président de la commission . . . . . . . . . . . . . . . . . . | » | 942.85 |
| | Fr. | 1099.60 |

» adressée à M. Madou exclusivement, ne froisse d'autres artistes. M. Willems, entr'autres, a » obtenu une grande distinction dans les mêmes circonstances, d'autres artistes ont aussi obtenu » des récompences plus ou moins importantes. » On discute, on propose une lettre générale de félicitation au Cercle. Lies trouve singulière cette lettre générale, si l'on ne félicite par personnellement et particulièrement les artistes récompensés, bref, il propose à l'assemblée de revenir sur son vote de projet de félicitation. Un membre appuie cette manière de voir. Dans l'epoir de resserrer l'amitié des deux Cercles, on ne doit pas s'exposer à froisser plusieurs membres et ainsi nuire au but qu'on se propose. Lies revient donc à sa proposition; il est rappelé à l'ordre. Il s'explique et « répond que l'on peut revenir sur un vote séance tenante, que de pareilles décisions ne sont » pas sans antécédants dans les annales des assemblées parlementaires; il maintient sa proposi- » tion. » Bref, on décide que l'on enverra une adresse de *remercîment* au Cercle de Bruxelles, qui a pris part à la manifestation Leys, et une lettre de *félicitation* à M. Madou.

Lies n'avait eu que partiellement gain de cause, mais il avait fait acte de grande fermeté et d'une réelle délicatesse.

28 *Février* 1856. — M. Delin rend compte de sa mission près de M. Foder d'Amsterdam pour le prêt de sa collection de gravures. Lies n'est plus secrétaire, cependant c'est lui qui le 4 Mars écrira la lettre de remerciement adressée au riche collectionneur !

Un membre de la section est à nommer comme délégué au Comité Central; Dewinter obtient 15 suffrages, Lies 10. Dewinter déclare qu'il ne peut accepter dans de telles conditions; il donne sa démission.

8 *Mars*. — Le président fait remarquer que ces élections se font à la majorité relative. Dewinter persiste et Lies déclare qu'il n'acceptera pas ce mandat. Un nouveau vote donne 29 voix à Dewinter qui accepte.

15 *Avril*. — Perte d'un procès par le Cercle, condamné à payer à la Société *Guillaume Tell* la somme de 18.000 fr. — Le cercle est obéré; en dehors de cela, il doit 27.000 fr. Proposition de doubler la cotisation annuelle; Dewinter se fait l'éloquent défenseur de cette proposition. Vote secret; 25 *oui*, 17 *non*, 3 voix perdues. Le Cercle est sauvé.

24 *Mai* 1856. — Assemblée générale. L'année sociale commencera dorénavent le 1r Juillet. Le conseil d'administration et le bureau sont nommés: président: Van Regemorter; secrétaires: J. Lies et L. J. Fuchs. Ce dernier fait et signe les comptes rendus. Lies continue à s'occuper des discussions. Son nom figure dans toutes les commissions.

*Le* 29 *Juin* 1857, il reprend exceptionnellement la plume, lors de l'assemblée générale où les élections se font. Le résultat de ce vote est enregistré par le consciencieux Lies (1).

Le nom de Lies n'apparait plus qu'à de rares intervalles dans les comptes-rendus du cercle. Il part enfin pour l'Italie.

La correspondance de J. Lies comme Secrétaire du Cercle est véritablement aimable, distin-

(1) Sur 62 votants, sont élus: *Bureau*: Président, Van Regemorter, 57 voix. — Vice-président, Er, Corr, 61. — Secrétaire, L. Fuchs, 60. — Idem, J. Lies, 41. — Trésorier, Pluyms, 54.

*Conseil d'administration:* De Keyser, 62 voix; P. Kremer, 61; Dens, 61; Leys, 60; Jacobs, 60; Dyckmans, 59; de Braekeleer, 46; de Taeye, 39; Geefs, 36; Schadde, 30.

Pour le Comité Central, de Taeye, 32.

27 *Octobre* 1858. — Les secrétaires ci-dessus demandent à être remplacés dans leurs fonctions.

23 *Décembre* 1858. — Lies affirme sa résolution définitive, et sur 53 votants sont élus :

Président: M. Dyckmans, 51 voix. — Vice-président: M. E. Corr, 46. — Secrétaire: M. Fuchs, 51. — Idem, M. Huysmans, 48. — Trésorier: Pluyms, 51.

*Conseil d'administration*: de Braeckeleer, 52 voix; de Keyser, 52: Leys, 52; Kremer, 50; Dens, 48; de Taeye, 45; Schadde, 45; Jacobs, 43; Ducaju, 25; Valerius, 25; Comité central Swerts 28.

guée et gracieuse. Sa politesse exquise, son bon goût, son savoir, tout cela se fait jour dans tout ce qu'il dit.

Le livre spécial *commencé par lui* (c'était un progrès réel et un bon exemple que bien des secrétaires, hélas ! n'ont pas suivi) le livre du Cercle contient les lettres suivantes :

11 Novembre 1852, à M. Van den Berghe à Bruxelles.

22 » » au même.

28 Décembre » au Comité central du Cercle.

28 » » à M. le Comte de Montalembert à Bruxelles.

28 » » à M. Loos, bourgmestre et représentant d'Anvers, à qui l'on vote des remerciements pour la façon dont il a défendu les intérêts des artistes à la tribune.

13 Septembre 1853, à M. Benoni Verhelst à Gand.

9 Novembre » au même.

Exposition de dessins.

29 Novembre 1853, à la Section de littérature française du Cercle.

19 » » à M. Ghemar, artiste dessinateur à Glasgow.

L'association le nomme son correspondant ou représentant en Angleterre, afin de lutter contre la contrefaçon de leurs œuvres dont les artistes belges souffrent beaucoup.

19 Novembre 1853, au Dr Laussedat à Bruxelles.

Cours d'anatomie à faire au Cercle.

12 Décembre 1883, à Mme la Comtesse Duval de Beaulieu à Bruxelles.

Remerciements pour le prêt de son album de dessins.

19 Décembre 1853, à M. L. Tuerlinckx, peintre à Bruxelles.

» » Slingeneyer, » »

Afin de ne pas pas rompre d'excellents rapports avec ces artistes qui quittent Anvers, la Section des arts plastiques les nomme *membres correspondants*.

14 Février 1854, à M. Kareman, conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles.

Prêt de sa collection de dessins.

12 Avril 1854, à M. Corr Van der Maeren à Bruxelles, pour le remercier de la façon dont il a pris soin des intérêts des artistes à l'Exposition de Dublin.

Sans date, à MM. le Président et Membres du Conseil de fabrique de l'église N.-D. à Anvers.

22 Juillet 1854, 2e lettre aux mêmes.

8 Octobre » à M. Ed. Ter Bruggen.

14 » » au même.

Refus d'appuyer la demande concernant cette question « exécution et complément de musées. »

16 Février 1854, au rédacteur du journal l'*Avenir* ; il y est dit : « Rien ne peut être plus » utile aux arts et contribuer mieux à leurs progrès qu'une critique indépendante, sérieuse et » bien intentionnée, aussi les artistes ont vivement applaudi à votre louable initiative parcequ'elle » est pour eux le gage de l'impartialité et de la conscience que vous mettez dans vos appréciations. »

1855, 1r Mars, à MM. de Keyser, Gevers, Foulon et van Havre, pour les remercier du prêt de leurs collections de dessins.

1855, 15 Novembre, à MM. les Président et Membres du Cercle artistique de Bruxelles. Remerciements pour la part prise par le susdit Cercle aux manifestations organisées par la ville d'Anvers en l'honneur de M. H. Leys.

Cette lettre déborde de sentiments confraternels d'appréciations élevées et de reconnaissance.

1856, 4 Mars, à M. Foder à Amsterdam.

Prêt de dessins sur la demande de M. Delin.

Sans date, à M. le Comte Cornelissen à Bruxelles.
Prêt de tableaux pour une exposition.
18 Octobre 1856, au même.
24 Avril 1857, à M. Van den Berghe.
Prêt de tableaux pour une exposition.
24 Juillet 1857. Demande au ministre de l'intérieur de reculer d'une dizaine de jours le délai de rigueur pour l'envoi des tableaux à l'Exposition générale.

La correspondance de Jos. Lies, comme secrétaire du Cercle (Section des arts plastiques), ne va pas plus loin. Il ne convient pas d'y comprendre une foule de convocations imprimées ou manuscrites dans lesquelles son esprit d'ordre, de travail et de goût se montre toujours.

Je ne puis résister au plaisir de faire connaître trois de ces lettres, parcequ'elles sont aussi vraies aujourd'hui, qu'au moment où elles ont été écrites. Les mêmes besoins existent, seulement on ne sent pas aussi intimement qu'il y a 30 ans, la nécessité de s'instruire.

S'instruire ! c'est l'idée fixe de Jos. Lies. Partout où il se trouve, partout où il va, il lui faut des sujets propres à augmenter son savoir, à stimuler son goût, à satisfaire l'amitié généreuse qui le lie à tant d'hommes jeunes et remuants.

Avant Lies, l'Association des artistes comptait des hommes dévoués, de grands artistes et des citoyens distingués, mais elle n'avait pas encore trouvé le travailleur de savoir et de goût qui lui convenait. Avec Lies, de réels progrès se produisent pour ne plus s'arrêter.

Telle est l'opinion qui m'est faite par l'étude réfléchie des archives du Cercle ; telle est la conviction de tous ceux qui, comme moi, les ont compulsées.

Sous ce rapport, Lies a rendu des services inappréciables ; nul n'a, plus et mieux, mérité du Cercle artistique. D'autres ont peut-être été aussi dévoués, aussi travailleurs, mais ils n'avaient ni son initiative, ni sa science, ni le besoin incessant qui le dévorait, d'être utile aux autres, soit dit sans diminuer en quoi que ce soit des mérites dont il faut certainement faire le plus grand cas.

*Anvers*, 11 *Novembre* 1852.

*A Monsieur Van den Berghe, à Bruxelles*

MONSIEUR,

» Il vient de se former, à Anvers, une grande association intellectuelle, sous le titre de » *Cercle Artistique, Littéraire et Scientifique.* Cette société, qui s'est imposé la noble tâche de » réunir et de diriger vers un but commun tous les efforts, jusqu'ici isolés, qui se produisent dans » le domaine de l'intelligence, compte déjà dans son sein tous les hommes qui, dans notre ville, » ont su acquérir, dans les sciences, les lettres et les arts, des titres à la renommée, ainsi que » l'élite de ceux dont le jugement éclairé et l'intelligent appui leur viennent si puissamment en » aide dans leurs travaux.

» Toute l'action de ces éléments divers unis par la même pensée, sera employée à répandre » l'instruction, à développer le goût des sciences, des lettres et des arts, et à en favoriser la culture » et à créer ainsi un foyer d'intelligence dont l'action civilisatrice doit nécessairement produire » les résultats les plus heureux.

» La Société donnera des concerts, elle organisera des soirées scientifiques et littéraires, elle » ouvrira des expositions partielles et générales ; et, à cet effet, elle aura recours, non seulement » au travail de nos artistes, mais encore elle sollicitera la bienveillante coopération des amateurs » distingués dont les galeries renferment les œuvres des maîtres de tous les pays.

» A ce titre, Monsieur, votre nom devait, un des premiers, se présenter à notre souvenir,

» aussi avons-nous pensé que si vous vouliez nous permettre d'exposer avec quelque solennité » votre magnifique collection de dessins, non seulement cette réunion d'œuvres des maîtres de » différentes écoles pourrait être à un haut degré instructive pour ceux qui s'occupent spécialement » d'art, mais encore aurait cet heureux résultat de montrer le noble usage qui peut être fait de la » fortune quand elle est unie à un sentiment profond du beau et à la volonté intelligente d'être » utile.

» Nous sommes convaincus, Monsieur, qu'en invoquant auprès de vous l'intérêt des arts, » nous n'aurons pas en vain fait un appel à votre obligeance, aussi nous croyons pouvoir, au nom » du Cercle Artistique, Littéraire et Scientifique, vous offrir d'avance les expressions de notre » gratitude ainsi que l'assurance de notre considération toute distinguée.

» Signé par de Keyser, Leys, Corr, Berckmans, Jacob-Jacobs, de Braekeleer, Dyckmans, » pour le conseil d'administration et le *secrétaire* Jos. Lies. »

M. Van den Berghe accéda à cette demande. Une soirée fut organisée. L'album si précieux contenait « une centaine de dessins de grande dimension et tous du plus haut intérêt artistique, » etc. — Lettre de Lies — au Comité central du Cercle, — 28 Décembre 1852. »

« *Anvers*, 12 *Décembre* 1853.

» *A Madame la Comtesse Duval de Beaulieu à Bruxelles.*

» MADAME,

» Nous sommes chargés de vous présenter, au nom de la Section des arts du Cercle » Artistique Littéraire et Scientifique d'Anvers, de chaleureux remerciements pour la gracieuse » complaisance, que vous avez eue de permettre l'exhibition de votre précieux album de dessins.

» C'est avec bonheur que nous nous acquittons d'une tâche qui, non seulement nous donne » le moyen de vous exprimer notre reconnaissance personnelle, mais encore nous permet d'être, » auprès de vous, Madame, l'écho des sentiments d'admiration de la foule si nombreuse qui s'est » s'est rendue à cette exposition.

» En effet, s'il nous était possible de reproduire ici les mille exclamations de surprise, les » mille expressions d'enthousiasme que nous avons pu recueillir, vous seriez, nous en sommes » convaincus, Madame, à juste titre, fière de votre ouvrage, car toutes les voix répétaient l'éloge » du bon goût et de la profonde connaissance artistique qui ont présidé au choix des œuvres qui » forment votre magnifique recueil.

» Veuillez donc, Madame, accueillir les expressions de gratitude sincère que nous sommes » chargés de vous présenter au nom de notre section et agréer l'assurance de notre considération » la plus distinguée.

» *Le secrétaire :* *Le président :*
» JOSEPH LIES. VAN REGEMORTER.

le conseil d'administration :

» Ont signé: Messieurs de Keyser, Leys, de Braekeleer, J. Jacobs, Verzweyvelt, Dens, » Berckmans, Corr, J. Swerts, J. Geefs, Dyckmans, Pretersen, de Taeye. »

« (1e *quinzaine de Juillet* 1854, *probablement*).

» *A Messieurs les Président et Membres du Conseil de fabrique de l'église N.-D., à Anvers.*

» MESSIEURS,

» Si, depuis l'époque où une noble phalange d'artistes immortalisa la gloire de l'art flamand, » notre ville a toujours continué à mériter le beau titre de ville artistique par excellence, c'est en

» grande partie parce que, malgré les siècles, l'esprit de ces immortels créateurs de notre Ecole est » resté présent parmi nous, dans les nombreux chefs-d'œuvre que renferment nos églises, nos » musées et nos collections particulières.

» En effet, ces belles productious de leur génie sont, pour les artistes, comme des phares » lumineux qui les guident par la route du beau et du vrai, vers le but qu'ils doivent atteindre.

» Parmi les trésors artistiques que possède notre ville, on doit citer, en premier lieu, les » deux admirables pages que renferme la cathédrale, les tableaux de Rubens, ces merveilles de » l'art, où toutes les qualités se trouvent, où toutes les difficultés ne semblent réunies que pour » être vaincues avec bonheur. Elles sont par conséquent exemple de perfection et sujet d'étude pour » ceux qui veulent parcourir la route si difficile de l'art.

» C'est donc avec un vif regret, Messieurs, que les artistes se voient, depuis si longtemps, » privés de la vue journalière de ces chefs-d'œuvre, aujourd'hui surtout qu'ayant été si habilement » restaurés, ils ont acquis une double valeur en montrant des qualités qui avaient pour ainsi dire » été perdues jusqu'ici.

» Ce sont ces considérations, Messieurs, qui ont fait prendre, à la Section des Arts Plastiques » du Cercle, la décision de vous adresser une demande tendant à obtenir, pour les artistes, la » libre entrée du local où se trouvent actuellement ces tableaux, soit en leur accordant une » carte permanente, soit en acceptant à cet effet celle qui, dans le même but, leur a été donnée » par l'administration du musée, soit par tout autre moyen qui vous semblerait plus convenable.

» Dans la conviction, Messieurs, etc., etc. »

*Anvers*, 22 *Juillet* 1854.

Lettre aux mêmes, en réponse à leur missive du 17 Juillet. On cherche les moyens de s'entendre, mais, en principe, on est d'accord.

Voici la fin : « en un mot, Messieurs, nous ne demandons que le possible et, en nous reposant » sur votre bienveillant désir d'être utiles aux arts, nous sommes convaincus que nous aurons » lieu d'être pleinement satisfaits de la décision que vous prendrez sur notre demande. »

A l'assemblée générale du 16 *Juillet* 1860, Lies déclare qu'il ne peut accepter le mandat que, malgré son refus, on lui a donné de faire partie du jury de placement à l'exposition de Bruxelles.

Le 17 *Septembre* 1860, le 18 *Octobre*, le 10 *Décembre*, il reste ferme dans la lutte, puis, peu à peu, on le voit opposer plutôt des objections sages ou faire des réflexions justes sur les choses à l'ordre du jour. Presque toujours présent aux séances, il laisse, aux membres plus remuants, le soin de produire des travaux et d'alimenter l'activité de tous.

Le 23 *Juillet* 1861 on le nomme de la commission d'organisation d'un Congrès artistique dont Ch. Rogier accepte la présidence, et qui s'ouvrira le 19 Août.

Sont nommés secrétaires MM. L. Dewinter et Eug. Gressin-Dumoulin; ce dernier en rendit compte dans un volume fort intéressant.

C'est le 12 Octobre 1861 que, pour la dernière fois, Lies prend la parole, son avis triomphe encore.

Le 17 *Décembre* M. Dyckmans se retire, Lies ne se présente plus. (1)

---

(1) Sur 32 votants. sont nommés : Président · M. Leys, 30 voix ; vice-président : M. Delin, 31 ; secrétaires : M. De Winter, 30 et M. Van Reuth, 26 ; trésorier : Pluyms, 30.

Conseil d'administration : de Braekeleer, J. Jacobs, Kremer, Ducaju, de Taeye, Van Lerius, Moerenhout, de Keyser, Dens, Schadde. Pour le Comité central de Taeye.

D'autres feront probablement l'histoire du Cercle Artistique; il y a là un ouvrage intéressant à écrire; personne ne niera l'influence réelle qu'eut Jos. Lies sur ses destinées.

Depuis l'époque où j'arrête cette nomenclature de faits, bien des évènements intéressants se sont produits ; quelques individualités instruites et remuantes ont exercé leur activité au profit de l'œuvre générale, en dehors même de la présidence, mais le démontrer n'entre pas dans mon cadre. Je puis dire toutefois que deux amis de Lies, L. Dewinter et J. B. Huysmans, s'y distinguèrent d'une manière toute particulière.

A travers cette longue histoire écrite au jour le jour, j'ai vu revenir les mêmes noms bien des fois: il en est un qui se trouva toujours à l'appel, c'est celui de M. de Keyser.

Les fonctions de secrétaire furent remplies par Jos. Lies, du 30 Juillet 1851 au 17 Décembre 1861, il est permis d'ajouter qu'elles s'exercèrent, avec une conscience parfaite, pendant la période la plus difficile et la plus périlleuse du Cercle.





## CHAPITRE X.

# QUELQUES TABLEAUX.

SOMMAIRE : Tableaux : Peintre d'histoire ? — Jeanne d'Arc. — Interrogatoire de Jeanne d'Arc. — Articles de journaux. — L'héritier d'un alchimiste. — Amour, deux figures sur un balcon. — Le soir. — Cour de Marguerite d'Autriche. — Le soir. — Les loisirs. — Les plaisirs de l'hiver. — Albert Durer descend le Rhin. — Jeux d'enfants. — La science rivale de l'amour. — Visite aux ouvriers. — Visite a la ferme.



ORSQU'ON parcourt l'œuvre de Lies, la somme de ses connaissances acquises paraît grande, tant les sujets entrevus ou traités par lui sont divers et rentrent dans le domaine des choses sérieuses. Sur ce point, le lecteur nous permettra de ne pas insister, puisque un coup d'œil jeté sur notre catalogue suffit à l'édifier.

Plus l'artiste va, plus son intelligence s'élève et si, un à un, il envisage de grands faits historiques, dans l'avenir, il se réserve de confier à la toile la synthèse de toutes ses convictions.

Il serait donc injuste de dire, comme on l'a fait plus tard, qu'il n'y avait pas en Lies l'étoffe d'un peintre d'histoire. Si, au lieu de ses tableaux de genre, il avait peint exclusivement l'histoire, eut-il vendu ses œuvres, lui qui, malgré tous ses mérites, éprouva tant de déceptions ? Il faut avoir suivi la carrière des artistes; il faut avoir assisté à leurs désespérances pour devenir patient, généreux, bienveillant. Jan Van Beers avait donné des signes sérieux auxquels on pouvait reconnaître en lui le peintre d'histoire ; le public ne s'y attacha que platoniquement, les frères artistes discutèrent ou se moquèrent et des productions vraiment remarquables restèrent dans l'ombre et la poussière. Le jeune peintre se lança dans un genre tout différent ; il y rencontra des imitateurs mais il en est réellement le créateur et le maître.

### JEANNE D'ARC.

« A la retraite de Saint-Denis commence, dans la courte carrière de Jeanne, une période pleine de troubles d'âme et de douleurs ignorées, transition obscure entre les splendeurs de la victoire et celles du martyre. La nuit du *Jardin des Oliviers* devait durer huit mois pour la Pucelle !

» Cette belle armée de volontaires, qui avait quitté les bords de la Loire deux mois et demi auparavant, avec la ferme confiance de délivrer la France entière, et qui avait fait la campagne

sans solde et sans pillage, le plus grand miracle de Jeanne! repartit donc tristement de St.-Denis le 13 Septembre, laissant son œuvre inachevée. »

Elle brilla encore à Nevers, puis la contre-fortune l'abattit d'autant plus facilement que le roi obéissait à d'autres influences que la sienne. Jeanne ne voyait que la grandeur de la patrie et la gloire du roi.

A Compiègne, elle tomba entre les mains des Anglais. « Les vainqueurs étaient ivres de joie; ils faisaient *plus grands cris et resbaudissements*, dit Monstrelet, que s'ils eussent pris toute une armée (1). »

« Ce n'était pas assez pour eux de tirer Jeanne des mains des Bourguignons; qu'en faire quand ils la tiendraient? Sa captivité ne pouvait suffire ni à leur vengeance ni à leur politique (2). Et cependant, mettre à mort *une personne de si grande chevalerie*, pour avoir vaillamment soutenu son parti par les armes, eût soulevé par toute la chrétienté une indignation qu'ils n'osaient braver.

» Il fallait qu'elle mourut, mais déshonorée, en déshonorant avec elle son œuvre, son roi et son parti. Une seule voie s'offrait pour ce but: un procès d'hérésie ou de sorcellerie, qui montrât dans les miracles de Jeanne des prodiges néfastes, dans la mission qu'elle s'attribuait une révolte contre l'Eglise, dans le sacre de Charles VII un ouvrage de l'enfer, dans le supplice de la Pucelle la conséquence légale d'un jugement de l'autorité ecclésiastique; qui, enfin, s'il était possible, obtint une victoire plus décisive encore que la condamnation et que le supplice, c'est-à-dire, une rétractation, un désaveu de la mission de Jeanne par elle-même!

» C'était là précisément ce que l'université de Paris venait offrir à l'Angleterre.

» Winchester avait précisément sous la main un excellent intermédiaire pour traiter avec l'université et user d'elle sans se livrer à elle. C'était l'évêque exilé de Beauvais, Pierre Cauchon, etc.

» Chassé de sa ville épiscopale, en Août 1429, par l'insurrection nationale, il ne respirait que vengeance, et le Conseil d'Angleterre s'était d'ailleurs assuré de son dévouement sans réserve en sollicitant auprès du pape sa translation au siège de Rouen alors vacant. »

Les évènements tristes se succèdent et Jeanne est en proie aux plus cruelles angoisses.

« Le 3 Janvier 1431, ordre du roi *de France et d'Angleterre* à ses officiers ayant en garde *Jehanne, dite la Pucelle* de la *bailler et délivrer* à l'évêque de Beauvais, *toutes et quantes fois que bon lui semblera.*

» Le 9 janvier, l'évêque de Beauvais convoqua quelques théologiens et juristes, et, de leur avis, choisit les officiers qui devaient fonctionner au procès, etc. Le promoteur fut un chanoine de Beauvais, chassé de son église avec l'évêque, Jean d'Estivet, l'âme damnée de Cauchon, aussi pervers que Cauchon même, avec la grossièreté et la brutalité de plus.

» Les témoignages recueillis à Domremi étaient, même au point de vue ecclésiastique, tout à l'avantage de Jeanne, et Cauchon accueillit le porteur du procès-verbal, *l'appelant traître et mauvais homme.*

» La procédure inquisitoriale offrit à Cauchon le moyen de simplifier la situation en amenant Jeanne à fournir des armes contre elle-même. *Que nul n'approche l'hérétique (en prison), si ce n'est, de temps à autre, deux fidèles adroits qui l'avertissent avec précaution, et comme s'ils avaient compassion de lui* (3) *de se garantir de la mort en confessant ses erreurs, et qui lui promettent que, s'il le fait, il pourra échapper au supplice du feu.*

(1) *Histoire de France*, p. 216.

(2) HENRI MARTIN, t. VI, pp. 232 et 237.

(3) Doctrina de modo procedendi contrà hæreticos.

Les ruses les plus viles et les plus atroces furent employées par Cauchon. Cinq semaines s'écoulèrent à préparer l'acte infâme d'accusation. « Cauchon décréta qu'il y avait matière suffisante pour citer *la dite femme en cause de foi.* »

Le Conseil d'Angleterre payait à chacun des assesseurs une indemnité de 20 sous tournois par vacation (1). Ceux qui rendirent les meilleurs services reçurent en outre des présents.

Le procès commença le 21 Février. « Procès qui n'avait pas eu son semblable au monde depuis celui qui s'acheva sur le Calvaire (2) ». La peinture de la salle, par Henri Martin, révolte l'âme la plus dure! « Jeanne paraît, pâle, chancelante, brisée par les angoisses de deux mois d'une horrible captivité.

» Dans cette séance, dans les suivantes, on la pressa, on la harcela en vain. »

Cette longue lutte est si pénible qu'il nous semble inutile de la rappeler car tout le monde en connaît le dénouement.

Le 24 Mai arrive. « Ce matin-là, on peut remarquer pour la première fois, dit Henri Martin, de l'incertitude sur la physionomie de la Pucelle. Son regard est inquiet et voilé. L'immense effort qu'elle soutient depuis trois mois a épuisé ses forces; la nature ploie et la chair trouble l'âme. Elle aussi, elle demande en vain *que ce calice soit éloigné de ses lèvres !* »

Il semble que tout le tableau de Joseph Lies est sorti de cette situation poignante.

## INTERROGATOIRE DE JEANNE D'ARC (3).

Jeanne assise s'appuie de la main droite sur son banc de bois. Elle est vêtue d'une riche robe peu voyante où la fleur de lys disparaît presque, quoique semée sur tout le costume. L'héroïne a des jambières de fer. Sa chevelure abondante et brune, son œil noyé d'ombre mais perdu dans une sphère au-dessus de la nôtre, elle semble détachée des choses de ce monde.

Devant elle, Cauchon, l'évêque infâme, debout, la regarde d'un air dur, implacable.

Derrière elle, et assis, un scribe à figure rébarbative qui, la plume à la main, se montre prêt à consigner, en son registre placé sur ses genoux, les aveux de la jeune prisonnière.

Ces trois personnages ne sont pas des meilleurs de Lies, mais ils donnent de son talent une idée déjà élevée. Le costume rouge de l'évêque a une grande vigueur. Son visage est l'antithèse de celui de sa victime.

Les autres figures du tableau sont assez nombreuses et assez heureusement traitées. Le vieux personnage au vêtement riche, qui parle à l'accusée, a le visage sévère mais d'autant plus expressif que cet homme, en interrogeant Jeanne d'Arc, joint le geste à la parole.

Quelques soldats à l'air farouche, puis deux personnages qui se perdent dans l'ombre répandue sur le fond.

L'*Observateur belge*, 16e année, — 28 Octobre 1851.

« Un artiste qui a donné de grandes espérances, M. Lies, a deux tableaux qui méritent des » éloges.

» Sa *Jeanne d'Arc* surtout se distingue par de bonnes qualités de couleur ; c'est très-bien, » mais ce n'est pas mieux. Sans doute celui qui a peint ces deux cadres est un homme de talent,

(1) Plus de 6 fr. de notre monnaie ; 36 à 40 fr. en valeur relative d'aujourd'hui.

(2) Page 253.

(3) N° 158. Vendu à l'exposition de Bruxelles pour fr. 1000 pour la tombola. Gagné par Madame Bal de Forest près Bruxelles ; elle habite Gand aujourd'hui. Toile haut 76 ; larg. [illegible]

» mais les hommes de talent sont la plaie de notre époque. Ne tenir que du talent lorsqu'on » promet beaucoup mieux, ce n'est pas assez. » X. »

Extrait du *Revue du Salon de peinture* (1851) par Ad. Van Soust de Borkenfeldt (1).

Voici encore un des peintres de la jeune école, qu'il faut ranger au nombre de ceux appelés à de glorieuses fins.

Les œuvres de M. Lies décèlent en effet un talent remarquable ; c'est la force harmonieuse de coloris des anciens, unie à un sentiment profond et relevée par un goût plus épuré. Seulement cet artiste pèche par l'excès de ses qualités, lesquelles dégénèrent parfois en défauts par l'abus qu'il en fait.

La facture de M. Lies rappelle singulièrement celle des vieux maîtres (2). C'est la même touche hardie et sûre; c'est la même vigueur et la même richesse de tons, et c'est la même habileté à fondre ces tons.

Ce en quoi nous ne pouvons louer l'artiste, c'est de donner à ses toiles l'aspect que celles des anciens doivent à la seule action du temps. Il en résulte que l'œuvre principale de M. Lies, *Jeanne d'Arc interrogée dans sa prison*, a l'air d'une disparate (3) au milieu des autres œuvres qui l'entourent, et qui toutes ont un cachet parfaitement moderne.

Mais ce ne nous sera pas un motif de ne pas rendre à l'artiste la justice qui lui est due. Jeanne placée au centre de la composition, est bien cette jeune fille qui, au dire des historiens, répondit à ses juges avec une douceur admirable. L'évèque qui l'interroge, debout devant elle, est posé carrément et bien compris. Quant au personnage assis à côté de Jeanne et qui remplit l'office de greffier, pour celui-ci c'est une création de grand mérite. Cet homme flaire sa proie ; dépité de ce que les réponses de l'infortunée ne servent pas ses vues, il se déchire les doigts avec ses ongles. C'est la personnification de l'esprit infernal des Anglais qui, dans leur diabolique orgueil, avaient décidé que l'héroïne de Domrémy serait brûlé comme sorcière, afin que son supplice expliquât leurs défaites.

Derrière Jeanne, il y a une figure de hallebardier qui est peinte avec une science de modelé qui égalera l'artiste aux premiers maîtres, le jour où il dégagera ses compositions de l'épaisse nuit dans laquelle il les ensevelit.

Ici, un coup droit est encore porté à l'artiste par le grand journal de Bruxelles, l'*Indépendance belge*. Son compte rendu du 22 Septembre 1851 est aussi malveillant que possible.

« M. Lies avait bien débuté. Les amateurs se rappellent son joli tableau d'il y a trois ans : l'*Embarquement;* c'était une œuvre distingué par le fond et par la forme. On y aimait surtout la franchise avec laquelle s'était manifesté le sentiment personnel de l'artiste dégagé de tout esprit de système.

» M. Lies s'est lassé d'obéir à l'impulsion de ce sentiment intime ; il a voulu se poser en coloriste (4), et chaque pas qu'il fait dans la nouvelle voie où il est entrée, l'éloigne davantage de la nature en même temps que de son originalité.

» Le tableau qu'il a exposé cette année, sous le titre de *Jeanne d'Arc interrogée dans sa prison*, en est un témoignage. Tout y est parti-pris et convention.

» L'ordonnance est médiocre ; le sujet est mal exprimé ; le spectateur demeure froid en présence d'une scène froidement rendue. Pourquoi serait-il ému ? Evidemment, le peintre ne l'a pas

(1) Ces articles ont été publiés d'abord dans le *Journal du Commerce d'Anvers*.

(2) Il faut noter cette appréciation de tendance. E.L.

(3) C'est le reproche après le compliment. E. L.

(4) Est-il possible d'émettre un jugement plus malveillant ? Lies est essentiellement coloriste.

été; il n'a songé ni à Jeanne d'Arc, ni à son héroisme, ni à ses bourreaux ; il ne s'est préoccupé que des effets de la gamme dont il s'efforce d'emprunter les tons à Rembrandt.

» M. Lies, ignore-t-il que chaque peuple a des types particuliers dont il faut tenir grandement compte, lorsqu'on a la prétention de traiter une donnée historique? Les personnages qui entourent Jeanne d'Arc, dans son tableau, sont des Hollandais de Rembrandt ou des Flamands de Teniers, mais pour des Anglais, jamais, il n'y en eut de cette espèce.

» Sous le rapport des procédés de l'exécution, le tableau de M. Lies nous rappelle les œuvres de l'école d'Anvers il y a quinze ans, alors que nos jeunes artistes croyaient devoir, pour se montrer les dignes héritiers de Rubens, prodiguer les empatements et les tons éclatants, persuadés que les peintres qu'on appelle coloristes étaient ceux qui employaient le plus de couleur et les couleurs les plus vives.

» Beaucoup sont revenus de cette erreur. Autant en arrivera-t-il, nous l'espérons du moins, à M. Lies.

» X. X. »

Cette mauvaise humeur du critique X. X. qui ne désarme pas s'explique; nous la verrons grandir encore. Le but était surtout de discuter Joseph Lies pour faire ressortir davantage son grand rival et maître Leys, comme on disait en certain monde, ou plutôt en certaine coterie.

On en prenait presque son parti dans l'entourage de notre artiste. Nous avons trouvé, dans une lettre de Louis, son frère, lettre datée d'Odessa 12/24 Octobre 1851 les lignes que voici : « L'article du journal que vous nous avez envoyé nous a fait beaucoup de plaisir. J'espère que, l'un de ces jours, vous pourrez nous annoncer la vente de *Jeanne d'Arc*, à propos de laquelle je viens de lire encore quelques mots dans l'*Illustration*. Quant à l'*Indépendance*, je n'en attendais rien de bon et son article ne m'a pas étonné. C'est la suite de celui de 1849. »

Malgré l'*Indépendance*, Lies obtint la médaille d'or. Rapportez-vous en donc aux critiques d'art !

## L'HÉRITIER D'UN ALCHIMISTE. N° 79.

Nous ne pouvons analyser cette œuvre introuvable ; il nous est aussi impossible de la juger d'après les lignes suivantes trouvées dans l'*Indépendance belge* du 22 Septembre 1851 :

« Est-ce une énigme que ce peintre a voulu poser dans le tableau intitulé : l'*Héritier d'un* » *alchimiste?* Nous déclarons qu'il est impossible d'en préciser le sujet. Ce dont nous sommes » certains seulement, c'est qu'on y voit un pêle-mêle d'accessoires faits d'une façon très-ordinaire.

» X. X. »

## AMOUR, 2 FIGURES SUR UN BALCON

bois 34 × 28 — date 1851,
Tableau (probablement) vendu à M. Van der Donck, 450 fr.
appartient à M. Nicolié.

La jeune femme rappelle les beaux dessins de Jacob Cats calqués si bien par Lies ; l'homme, très-jeune, à la barbe bien taillée, sa toque est surmontée d'une plume d'autruche blanche. Le haut de son visage jusqu'à l'œil est dans l'ombre, le reste très éclairé et charmant. Justaucorps très riche. jambes fines serrées dans un maillot rouge, haut de chausses bouffant.

La main droite du bel élégant joue avec la chaîne d'un bijou placé sur sa poitrine. La main gauche renversée sur la hauche est aussi d'une grande finesse.

J'ai vu, dans les dessins de Lies, un portrait de Robert Dudler, duc de Leicester, gouverneur

et capitaine général des Etats-Unis, qui pour le visage, ressemble beaucoup à cet homme qui porte un costume riche de la dernière moitié du XVI[e] siècle.

Ce groupe élégant cause agréablement. L'homme est légèrement appuyé sur le mur qui termine une terrasse de laquelle on a une vue splendide : parc aux belles lignes droites, escalier riche et large, massifs d'arbres séculaires, joli ciel d'un bleu léger qui charme.

La jeune femme porte une coiffure de soie rouge au bord relevé de pierreries de couleur. Collerette large et empesée. Sur un jupon rouge, retombe la jupe d'un costume de soie de satin blanc bordé d'un large galon noir. Manches de velours foncé, riche, à dessins, portant aux épaules des crevées rouges de soie qui, piquant le velours l'allègent et l'embellissent encore. Taille élancée, gracieuse. Visage vu au tiers. Profil très-fin. Tout y est, la jeunesse, la beauté et la grâce.

Cette charmante créature tient à la main et étendu, un parasol rose tendre à la frange de même couleur ; cependant, la lumière du soleil fait pâlir cette frange qui forme ainsi une heureuse transition entre le groupe élégant et le fond plus pâle sur lequel il se détache.

L'appellation « *Deux figures sur un balcon* » semble inexacte, après ce que je viens de dire, cependant je persiste à croire que tel est le tableau désigné par Lies. « Amour, deux personnages sur une terrasse » me semblerait plus juste. Les flamands qui traduisent souvent leur pensée en français et par à peu près font de ces confusions.

Comme il est impossible de se prononcer absolument, je laisse subsister mon hypothèse.

## LE SOIR.

Paysage accidenté avec grandes figures (1).

L'œuvre porte près de la signature, la date de 1854. L'artiste ne produisit, cette année là, que trois œuvres, si l'on s'en rapporte à son catalogue autographe ; il est vrai que *Le Soir* et la *Cour de Marguerite d'Autriche* sont importants.

Comme paysage : un parc, une île, de l'eau par conséquent. Est-ce pour gagner des ombrages plus frais que ces deux jolies dames accompagnées d'un jeune seigneur aimable, se disposent à descendre dans le batelet rattaché au bord de la terrasse par une planche (2). Déjà la douairière y a pris place sous la garde d'un homme qui sourit.

Gracieuses et charmantes créatures ! Celle que l'on voit de profil est d'une beauté presque idéale. Lies l'a vêtue d'un costume d'une coupe et d'une richesse inimaginable.

Le castel est de la fête. Monde choisi. Ciel bleu comme au printemps. Le vert des arbres est un peu cru. C'est le soir, mais le soleil est encore assez haut ; c'est aussi

Le temps d'admirer en rêvant
Tout ce que la nature a de beautés divines
Qui flottent sur les monts, les bois et les ravins
Avec l'onde, l'ombre et le vent. (3)

## COUR DE MARGUERITE D'AUTRICHE.

Marguerite d'Autriche (4), fille de Maximilien I[er] et de Marie de Bourgogne, fut nommée, en 1506 (elle avait 26 ans), par Maximilien, *régente des Pays-Bas*. C'était une femme d'une haute

(1) Bois H. 52 1/2 L. 71, appartient à M. Warocqué (château de Mariemont).

(2) Lies s'est souvenu là de son succès retentissant de 1848, avec l'*Embarquement*.

(3) Victor Hugo. *Les voix intérieures*.

(4) Cette appréciation de nous parut le 28 Janvier 1876 dans la *Fédération Artistique*.

intelligence. Elle conclut, en 1529, avec la duchesse d'Angoulême, Louise de Savoie, le traité de Cambrai, dit *Paix des Dames*, traité fort avantageux à l'Autriche.

« Marguerite d'Autriche survécut peu à la conclusion du traité de Cambrai ; elle mourut le » 1er Décembre 1530. Des regrets universels suivirent dans la tombe cette régente, dont l'admi- » nistration avait été une époque de splendeur pour la Belgique. Par sa politique essentiellement » nationale, par sa bienfaisance, par la part qu'elle prenait à tout ce qui pouvait honorer le pays, » la tante de Charles-Quint s'était acquise une immense popularité.

» Venue dans le siècle des Médicis, en pleine Renaissance, Marguerite comprit quelle pouvait » être sa mission ; elle se constitua donc la restauratrice des lettres ; elle imprima un nouvel élan » au mouvement intellectuel de la Belgique.

» La Cour des Pays-Bas était alors le rendez-vous d'une foule de célébrités littéraires et » artistiques; la science se trouvait représentée par Erasme de Rotterdam, par Jean Lemaire, par » Corneille Agrippa, et par le chroniqueur Jean Molivet; la peinture par Rogier Van der Weyde » et par le célèbre Bernard Van Orley ; la sculpture par Conrad de Malines, auquel la cathédrale » d'Inspruck doit le mausolée de l'Empereur Maximilien ; enfin, la musique avait de dignes inter- » prètes dans Josquin Desprès, Henri Isac, Bruhier, Compère, Brunel et Pierre de la Rue. Du » reste, Marguerite donnait l'exemple ; elle sacrifiait elle-même aux Muses avec goût et succès. »

Or, Marguerite d'Autriche et Marguerite d'York, sœur d'Edouard IV, roi d'Angleterre et veuve de Charles le Téméraire, *princesse de grands talents et de beaucoup de vertu*, dit un chroniqueur, s'étaient chargées du soin de former l'enfance du futur empereur d'Allemagne.

Cette parenté royale explique le luxe déployé dans la composition de Lies, dont la mise en scène, la variété fort grande des visages, des vêtements et des attitudes, rehaussent le mérite.

« Le roi adolescent impose par son noble maintien ; il a la correction d'une fine statuette » sortie parfaite des mains d'un maître. Son vêtement l'enveloppe à ravir ; la soie, l'or, la fine » broderie et le jeu des fleurs en font un véritable objet d'art. »

La princesse a l'attitude calme et réfléchie d'une personne de haut rang.

Parmi les personnages qui figurent dans ce grand tableau, je découvre les portraits d'artistes qui, tout en illustrant les Pays-Bas, n'allèrent jamais à la Cour. Quentin Massys et tant d'autres sont bien là à leur place, dans la pensée du peintre qui a voulu faire ainsi une toile historique, mais ils n'y sont que *pro aequitatis et justitiæ causâ*.

Il est à regretter que les détails de cette vaste composition ne soient pas plus connus. Evidemment Joseph Lies n'a pas commis de non-sens. Son talent et le sérieux de ses études se manifestent ainsi d'une façon inattendue. Lorsqu'il nous sera donné de juger toutes ses œuvres, on verra à quel homme Anvers devra, quelque jour, rendre publiquement, solennellement, justice.

Charles-Quint n'avait que seize ans, lorsque son grand-père, Ferdinand d'Aragon, mourut, en lui laissant la couronne d'Espagne.

La scène, à laquelle Lies a donné la vie, se passait donc avant cette époque, ou à peu près vers ce temps-là, ce qui est encore possible, puisque le cardinal Ximenès exerçait la régence depuis quelques années, quand le jeune roi prit possession du trône.

Charles-Quint semble presque indifférent à ce qui se passe devant lui ; sa main qui tombe avec nonchalance, son regard que rien ne fixe, prouvent que le monarque en herbe n'accorde pas grande attention à l'artiste voyageur. Ce dernier a déposé sa guitare et sa musique au pied du trône : il n'est pas venu de si loin pour ne pas débiter un habile et cérémonieux discours aux oreilles des courtisans qui l'écoutent avec complaisance.

De l'Italie montaient alors la peinture et la poésie. On acceptait avec avidité tout ce qui arrivait en Flandre, réchauffé ou doré des reflets du soleil du midi. L'art national en souffrit quelque peu, mais les enthousiastes du temps s'en parèrent sans la moindre arrière-pensée.

Est-ce donc un poète flamand qui parle?

Non. Nul n'est prophète en son pays. Ce bel artiste vient de loin. Vagabond de l'art, il va de cour en cour, protégé par sa réputation et quelque protecteur puissant, débitant compliments et légendes, madrigaux et complaintes, couplets et ballades. C'était la mode!

Que dit-il?

Il nous rappelle Zanetto du *Passant* de Coppée. Le poète et l'artiste ont peut-être puisé leur inspiration aux mêmes sources.

Insouciant et léger de bagage, comme le papillon bleu, Zanetto répond à Silvia qui lui demande s'il ne va pas à Florence:

..... Je vais par là; mais si la route
Se croise de chemins qui me semblent meilleurs,
Eh bien, je prends le plus charmant et vais ailleurs.
J'ai mon caprice pour seul guide, et je voyage
Comme la feuille morte et comme le nuage.
Je suis vraiment celui qui vient on ne sait d'où
Et qui n'a pas de but: le poète, le fou,
Avide seulement d'horizon et d'espace,
Celui qui suit au ciel les oiseaux, et qui passe,
On n'entend qu'une fois mes refrains familiers.
Je m'arrête un instant pour cueillir aux halliers
Des lianes en fleurs dont j'orne ma guitare,
Puis je repars. Je suis le voyageur bizarre
Que tous ont rencontré, léger de ses seize ans,
Dans le sentier nocturne où vont les vers luisants.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Ne la cherchant jamais, je trouve naturel
De n'avoir pas encore rencontré la fortune.
Je suis le pélerin qui marche sous la lune,
Boît au ruisseau jaseur, passe le fleuve à gué,
Va toujours et n'est pas encore fatigué.

Cette toile importante est bien faite pour montrer le côté sérieux du talent de Joseph Lies.

Le jour où il la conçut, le clinquant de la grandeur le frappa en plein cœur. Lui, qui n'aimait rien tant que la vie simple et ignorée, il fit ce rêve....

Celui qui est le centre de tous les regards, c'est un pauvre méconnu d'hier.... peut-être. Quelque courtisan aura parlé de lui, et le voilà devant cette majesté royale, plus puissante, pour les flatteurs, que Dieu éternel!....

Lies a voulu ce triomphe d'un faible. Il l'a sincèrement voulu, lui qui ne devait jamais triompher. Jusqu'à son dernier souffle, la vie fut, pour lui, une lutte acharnée.

Dans ses moments de mélancolie, que sa belle âme dût être attristée! On n'est pas homme sans éprouver les défaillances humaines.

L'amitié le relégua toujours au deuxième plan, et son nom ne servit qu'à grandir le nom d'un autre.

Il était pourtant permis à Lies, le grand artiste, de rêver de gloire aussi; hélas! le jour du triomphe ne devait jamais luire pour lui....

« COUR DE MARGUERITE D'AUTRICHE.

» Une des compositions les plus compliquées de Lies (1) c'est sa *Cour de Marguerite d'Au-*
» *triche*, appartenant actuellement à M. Bernheim ainé, et exposée au Salon des Inondés. (2).

» Ce fut cette princesse qui, fiancée à Charles VIII, se vit renvoyée à son père, avant la
» consommation de son mariage, pour Anne de Bretagne, et qui, au moment de joindre son
» deuxième époux, Juan, infant d'Espagne, se composa elle-même, pendant une violente tempête,
» cette épitaphe badine, ayant trait à ses malheurs matrimoniaux :

» Ci-git Margot, la gente demoiselle,
» Qu'eut deux maris et si mourut pucelle.

» La prédiction ne se réalisa point, mais l'infant n'en mourut pas moins quelque temps après.
» Marguerite s'en consola en épousant Philibert le Beau, duc de Savoie, qu'elle garda deux ans.
» Devenue veuve, pour la troisième fois, elle se retira chez son père, Maximilien 1er, pour prendre
» la régence des Pays-Bas, pendant la minorité de Charles-Quint.

* * *

» L'artiste a représenté la princesse, entourée de poètes et de savants. Un jeune disciple
» d'Apollon est en train de lui lire une production de sa muse. Peut-être est-ce un personnage
» historique que Lies a voulu mettre en scène, mais faute de renseignements son nom m'échappe.
» Parmi les illustres membres de la docte académie, je n'ai guères reconnu que Erasme, alors
» précepteur de Charles d'Autriche, depuis Charles-Quint, qui se tient à la droite de sa tante, en
» costume de grand d'Espagne.

» Le tableau est intéressant. On y remarque une grande entente de la figure, dans la façon dont
» sont caractérisés les divers personnages. Lies aurait conquis dans la peinture d'histoire, propre-
» ment dite, une incontestable notorité. Mais son tempérament primesautier le portait plutôt à
» étudier la nature humaine autrement que dans l'atmosphère menteuse des cours. Sa gouvernante
» manque un peu de l'énergie qu'on attribue à l'ardente adversaire du Luthéranisme et son Charles-
» Quint ne fait point prévoir le trop fameux auteur des placards que l'on sait. A l'époque à laquelle
» le tableau fut exposé, il est douteux, toutefois, qu'en Belgique, à l'exception de Leys et Gallait,
» aucun de nos peintres eut pu faire preuve de plus d'intention archaïque et de véritable science.

» GUST. LAGYE. »

*Indépendance belge*, 2 Septembre 1854 :

« En 1848, M. Lies avait exposé un petit tableau clair et fine intitulé: l'*Embarquement*,
» simple de composition et tranquille d'aspect. En 1851, cherchant par système le coloris qu'il
» avait par nature, il poussa au sombre et tomba dans la convention.

» La toile qu'il a envoyée au Salon de cette année, présente un mélange de ces deux manières,
» avec tendance prononcée d'un retour vers la première. C'est un progrès rétrospectif dont nous
» le félicitons.

» Son sujet est la *Cour de Marguerite d'Autriche.* Nous sommes dans le jardin du palais de
» Malines près d'une colonnade style Renaissance. Marguerite est assise; près d'elle se tient

(1) Cette composition contient vingt-six personnages parfaitement visibles.

(2) Le tableau appartient aujourd'hui à M. Ch. Dansaert de Bruxelles (Toile H, 0.80 L. 1.20) L'artiste le vendit, en 1854, fr. 2000. Ch. Sedelmayer l'acheta en Janvier 1875 et le céda, le 8 avril 1875, à Bernheim aîné. Le propriétaire actuel nous a dit en avoir refusé 20.000 fr.

» debout le jeune fils de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, qui s'appellera bientôt Charles-
» Quint. Il y a nombreuse assemblée de seigneurs, de dames, de savants et d'artistes parmi
» lesquels: Erasme, Albert Durer, Quentin Metsys et Luc de Leyde. Un poète, pas trop rapé, à
» l'air timide et modeste (nous ne parlons que de l'air) lit des vers auxquels les assistants prêtent
» une attention bien exprimée.

» Les portraits sont exacts; ceux d'Erasme et d'Albert Durer surtout. Les têtes sont bien
» peintes et les ajustements, dessinés avec goût, sont d'un faire assez large. La gamme est
» brillante; l'harmonie en est malheureusement rompue par le costume de Charles-Quint dont le
» blanc mat contraste trop fortement avec le ton généralement chaud du tableau. Le paysage est
» trop italien; ce n'est pas là de la végétation flamande. Peut-être aussi la lumière est-elle distri-
» buée sur la toile avec trop d'uniformité; un parti pris d'ombre sous la colonnade, à gauche, eût
» mieux fait valoir les plans en pleine lumière. Quoiqu'il en soit, malgré ces critiques, le tableau
» de M. Lies reste une œuvre distinguée où les qualités l'emportent de beaucoup sur les défauts.

» X. X. »

Il y a, en Joseph Lies, deux peintres bien distincts; comme, en Georges Sand, deux écrivains bien marqués.

Dans l'un et dans l'autre, c'est toujours la même originalité et la même valeur, mais les moyens employés diffèrent souvent.

Qui ne se rappelle, toujours avec plaisir, les romans champêtres de l'illustre romancier français : *La petite Fadette*, *La Mare au Diable*, *François le Champy*, *Mauprat* et le *Péché de M. Antoine ?* Plus tard, on songera, à l'artiste anversois, pour louer sa grâce, sa simplicité et ses beaux sentiments, comme on le fait de Georges Sand, lorsque, l'un après l'autre, on citera ses tableaux : *Le Mauvais Riche*, *Le Paysage des environs d'Anvers*, *Le Bord de l'eau*, *La Cascade*, *La Visite à la Ferme*, etc.

Dans ces productions hors-ligne, le génie de Lies brille d'un éclat sans rival; naïveté, simplicité, science, cœur, nature, amour, délicatesse, art incontestable, tout y est.

* * *

Par d'autres de ses travaux, Lies était quelque peu rentré dans les choses de convention dont les écoles et les professeurs embarrassent trop souvent les débuts de la carrière des artistes, si indépendants qu'ils soient.

Quelque énorme que semble cette appréciation, je sens que Leys avait fait tort à Lies.

Leys est et demeurera un de nos plus illustres modèles, mais ce qui lui allait si bien, ce grandiose, ces vêtements riches, cette mise en scène splendide, ce moyen-âge en toute chose, ces couleurs cherchées, tout cet ensemble particulier, quelquefois un peu compassé, toujours voulu et savant, n'était vraiment pas le fait de Lies au cœur tendre et poétique.

Au premier : le tumulte de la vie politique, l'éclat de la rue, la passion bruyante et le bruit qui triomphe; au second: la douce nature, le ruisseau babillard, les jeux des enfants, le soleil de notre pays et, par dessus tout, l'indépendance sentimentale la plus sincère.

Leys nous rappelle les Gothiques, les Allemands, tout aussi bien que les Byzantins de la meilleure souche, sans faire oublier les plus illustres Flamands; mais Joseph Lies est avant tout un Flamand sentimental. Voyez les choses dont il emplit ses tableaux, interrogez ses paysans qui parlent, regardez comme il habille ses petits personnages Que c'est vrai ! que c'est juste! que c'est agréable à voir! Partout, la liberté la plus entière.

Sous ce rapport donc, nous ne connaissons aucun peintre plus complet que Joseph Lies. Les Flamands le comprennent ainsi car, pour eux, le nom de l'artiste contient toute la joie des yeux et tout le bonheur du cœur.

Leys impose l'admiration ; Lies émeut.

Leys est grandiose; Lies est ingénieux.

Leys étonne par sa grandeur; Lies charme par sa simplicité.

Je parle bien entendu des *tableaux champêtres* de l'artiste et j'emploie ce mot parce que l'on désigne sous le mot de *romans champêtres* les œuvres de Georges Sand dont il a été question plus haut.

Lies s'est essayé dans deux genres bien distincts ; entre ceci et cela, quelle distance !

## PROMENADE.

Ce tableau porte au catalogue autographe le n° 81 et le titre *Promenade* (1). Cependant, au revers du panneau on lit ceci : « Je déclare que le tableau ci-contre, intitulé le *Soir*, a été peint par moi, Joseph Lies. Anvers, 2 Janvier 1863 ».

Le *Soir* est un charmant tableau auquel le temps a donné l'émail cher aux amateurs.

Une teinte de mélancolie, comme l'artiste dût en éprouver souvent, se répand sur le tout. C'est l'automne et ses derniers jours. Les grands massifs d'arbres ne chantent plus le printemps

Sur la terrasse d'un de ces grands et seigneuriaux parcs tracés au cordeau, un jeune couple se promène. Ce sont deux beaux inutiles, comme le grand siècle en produisit tant. Ils marchent, ils respirent, ils voient et posent comme on savait le faire alors ! Sous ce rapport le tableau est vrai. Je préfère Lies au village. A Versailles et même à Trianon, il me semble égaré, lui l'homme modeste toujours désireux de se soustraire à une manifestation capable d'effaroucher ses sentiments de poète contemplateur.

Arbres superbes. A droite, un groupe de personnages plus petits ; à gauche, d'autres et minuscules flâneurs. Il y a là, dans la perspective et les proportions, quelque chose qui cloche. Coloris charmant.

Ce tableau exposé à Paris y eut un grand succès.

Joseph Lies a fait, de ce tableau, une aquarelle (2) des plus délicates . La teinte légère à l'eau est relevée d'un vigoureux coup de plume. Il en naît un effet aussi étonnant que réussi.

« C'est encore une fantaisie purement archaïque et picturale que la *Promenade du soir*, » appartenant à MM. Delehaye frères, d'Anvers.

» Cette fois, les costumes appartiennent au règne de Louis XIV. Seul un couple d'amoureux » ou de récents époux, et quelques retardataires, indiqués au loin, rompent la grandiose solitude » d'nn parc, aux vastes pièces d'eau, aux charmilles artistement taillées, aux parterres dessinés » par la main correcte d'un jardinier architecte. Le crépuscule commence à jeter un glacis roux » sur le paysage, tranchant sur le ciel veiné de lueurs cuivrées. La jupe rouge de la dame forme, » avec le manteau jaune et la veste en satin blanc du cavalier, une harmonie puissante et chaude, » dont l'œil a peine à se détacher.

* * *

» La donnée de la *Promenade du soir* a servi à Lies dans l'aquarelle prêtée par Mme Van » Montenaecken, au *Salon des Inondés du Midi*. Le dessin est sobrement teinté, mais les lignes » sont d'une pureté et d'une crânerie magistrales. « Si je n'étais Corneille, je voudrais être

(1) Bois H. 60, L. 57. Vendu 1200 fr. en 1855 à M. Coutreaux. Acheté depuis par M. Frévart, banquier à Liège qui le revendit pour 1800 ou 2000 fr. à M. Van der Donck. Acquis par Dupont d'Anvers. Revendu à Delehaye. M. Aug. Michiels le paya 5500 fr.

(2) Appartient à M. van Montenaecken.

» Racine, » disait l'auteur du *Cid.* A défaut du tableau, je me contenterais parfaitement de » l'aquarelle. »

GUST. LAGYE *(Fédération Artistique).*

## LES LOISIRS.

Bois, haut. 0.55, long. 0.70, appartient à M. Joostens.

Ce tableau fut vendu, en 1855 à M. Couteaux, fr. 1200. Il appartint à M. John David qui, par l'entremise de Dupont d'Anvers, le vendit 7500 fr. au possesseur actuel.

Le tableau est coupé, vers le milieu par une pièce d'eau.

Au premier plan, vers le milieu, un groupe de deux amants, je crois. Elle joue d'un air distrait avec la cordelière de sa robe, comme si elle écoutait un aveu. Il est beau et agréablement éloquent sans doute.

Dessin et coloris excellents ; cependant Lies a fait plus fin que cela.

De l'autre côté de l'eau, près du pont, à droite, quelques jeunes gens babillent ; on voit sur la surface liquide, le reflet de deux d'entre eux.

Fond de grands arbres avec château. Soleil couchant.

L'ensemble a une certaine mélancolie.

Lies a multiplié ces sujets, je dirais avec une certaine justesse, ces duos d'amour. Il aimait entretenir sa pensée de ce rêve qui toujours le charmait.

Il connaissait le poème sans fin que toute la création chante, et il trouvait un certain bonheur à l'exprimer à sa façon. Victor Hugo en a dit :

Ce qui remplit une âme, hélas ! tu peux m'en croire,
Ce n'est pas un peu d'or, ni même un peu de gloire,
Poussière que l'orgueil rapporte des combats,
Ni l'ambition folle, occupée aux chimères,
Qui ronge tristement les écorces amères
Des choses d'ici-bas.

Non, il lui faut, vois-tu, l'hymen de deux pensées,
Les soupirs étouffés, les mains longtemps pressées,
Le baiser, parfum pur, enivrante liqueur,
Et tout ce qu'un regard, dans un regard peut lire,
Et toutes les chansons de cette douce lyre
Qu'on appelle le cœur.

Il n'est rien sous le ciel qui n'ait sa loi secrète,
Son lieu cher et choisi, son abri, sa retraite,
Où mille instincts profonds nous fixent nuit et jour ;
Le pêcheur a la barque où l'espoir l'accompagne,
Les âmes ont l'amour.

Extrait de la *Fédération Artistique.*

« La scène se passe dans un parc aux allées ombreuses, coupé par une rivière à laquelle » mène, au premier plan, un escalier de marbre. Contre la rampe, un jeune homme, vêtu à la » mode du temps de Charles IX ou du Balafré, a l'air de commenter, par anticipation, à sa com- » pagne attentive, les strophes à *Mignonne* du vieux Ronsard.

Donc, si vous m'en croyez, Mignonne,
Pendant que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme une autre fleur, la vieillesse
Viendra ternir votre beauté !

» De l'autre côté de l'eau, où se déroule un fond de paysage, avec château, d'un agencement » merveilleux, on cause, on pêche, on projette quelque divertissement nouveau. Ce panneau » d'assez grandes dimensions, est d'un éclat et d'une richesse de coloris prestigieux.

* * *

» J'ai dit que ce qu'il fallait peut-être le plus admirer chez Lies, ce n'était pas le dessinateur » et le coloriste, mais la féconde imagination, le cœur vaillant et généreux au service de toutes » les causes justes, de tous les progrès.

GUST. LAGYE.

## LES PLAISIRS DE L'HIVER.

Lies en fit deux tableaux avec scènes de patinage et une foule de détails qui nous font supposer que l'artiste a vu et admiré les panneaux du même genre de Van der Neer. Le Musée d'Amsterdam en possède deux (1) qui, en un mouvement considérable de choses diverses, montrent bien la vérité de ces divertissements toujours les mêmes en Hollande : patineurs emportés, gens qui tombent, traîneaux qui passent, arbres dépouillés, silhouette d'une ville, etc.

## LES PLAISIRS DE L'HIVER (2).

C'est à ses souvenirs de Hollande qu'il faut certainement attribuer l'idée première de ce tableau. Paysage inconnu. Coin d'une ville du moyen-âge avec un pont sur lequel deux voitures passent. A droite, une lourde porte ou un donjon. Le jour est à son déclin. C'est l'heure où les patineurs redoublent d'ardeur. Le ciel est admirable, très fin, papillottant ; sa lumière adoucie se répand sur une scène fort compliquée. Plus loin, quelques barques dont les mâts ajoutent à l'ensemble quelque chose de très hollandais.

Au premier plan, un groupe gracieux de citadins ; la dame hésite à mettre le pied sur la glace. Entre ce couple et les barques, un homme et une femme du peuple rient aux éclats en voyant les patineurs qui s'étalent sur la surface durcie par le froid. Un autre groupe glisse gracieusement ; leurs corps se lient au mouvement nécessité par la courbe qu'ils décrivent.

Au bord, un marchand sert deux clientes de rencontre ; une bonne femme dont la friture fume rend raison à deux enfants alléchés par la bonne odeur.

Un individu boucle ses patins, un enfant le regarde faire. Au fond du tableau la glace fuit, fuit, fuit.

Ce tableau très amusant, fort juste, a de grandes qualités. On pourrait lui reprocher d'être trop étoffé ; j'y ai compté vingt personnages et une foule de détails. Tout celà n'est-il pas dans le goût hollandais ?

---

(1) 1° *Temps froid et neigeux* (Vue de Santvliet), ou bien *Le divertissement d'Hiver*. Le British Museum a deux eaux-fortes du même tableau avec les titres différents ci-dessus.

2° Le *Canal glacé*. (Rivière Schie près de Delft).

(2) Bois, H. 52 1/2, L. 71. Appartient à M. Warocquié, château de Mariemont.

## LES PLAISIRS DE L'HIVER

vendu à M. Couteaux en 1858. Fr. 1100.

Cette composition est une des plus belles de Lies, malheureusement nous n'avons pu la juger que sur une photographie achetée, il y a une vingtaine d'années à M. Jos. Maes, photographe à Bruxelles, rue des Fripiers, par M. H. Hymans, conservateur de la bibliothèque des estampes au Musée de Bruxelles, et à qui nous sommes redevable du plaisir de parler de l'œuvre en question.

C'est l'hiver. La surface de l'eau qui dort dans un fossé de château est prise. Quelques patineurs s'y exercent; un charmant groupe de deux personnes hésitent à s'y aventurer, l'homme ne semble pas plus solide que sa compagne. A peine ont-ils quitté le bord, que deux gamins, arrivant à fond de train, jettent à terre l'étal d'une marchande de friture. Quelle affaire! La bonne femme jette les hauts cris en levant les bras vers le ciel. Son réchaud est bouleversé, le vase de terre dans lequel cuisaient ses gâteaux délicieux et brûlants, gît à terre, brisé, avec la grande cuiller. Un pot plein de café se répand. Bref, c'est chose fort triste et tout à fait flamande.

Les auteurs de ce coup de théâtre ne sont pas rassurés. Le plus éloigné de la femme tend la main à un curieux qui rit de l'aventure, mais l'autre est trop près du fatal établissement démoli, pour penser à autre chose qu'à son mal. Le fait est qu'il a l'air de savoir quelle partie de son individu a touché la glace, ce qui ne l'empêche pas de comprendre la situation qui lui est faite par l'épouvante de la marchande.

Ce qui est aussi charmant que tout cela, c'est le castel à pignon situé de l'autre côté du fossé, sur son bord élevé. Devant, un mur blanc avec grande porte ouverte dans la muraille. Deux bouquets d'arbres dépouillés de feuillage et, dans le lointain du fond, une délicieuse ligne d'arbres très vrais.

A l'avant-plan, un bout du bord avec un petit déversoir de construction bien élémentaire mais suffisant pour donner du relief au reste du tableau.

En tout cela, Lies se montre habile metteur en scène. Tout est juste. Les petits personnages qui, de loin, suivent la course rapide des patineurs, sont un véritable ornement qui emplit l'œuvre et lui donne ce je ne sais quoi qui est la vie.

La photographie de M. H. Hymans a haut. 15, long. 22.

Voici la description que m'en donna M. H. Hymans ;

« Dans un ravissant paysage, borné par des maisons, dans le goût du XVIIe siècle, l'on voit, sur la glace, occupant le devant de la scène, un cavalier et une dame vêtus à la mode des Pays-Bas, vers 1610. Un gamin vient de faire la culbute, entraînant l'étalage d'une marchande qui occupe l'avant plan à la droite.

» Le désastre excite l'hilarité du monsieur et de la dame. Les autres personnages sont accessoires. La rivière fuit à droite, vers le fond. Dans l'éloignement, des patineurs. (1)

## ALBERT DURER SUR LE RHIN.

appartenant au Musée d'Anvers (2)

Extrait du *Précurseur*, 27 *Août* 1855.

« Il faut que M. Lies soit un artiste d'une bien grande valeur pour ne pas perdre, à côté de

(1) Plusieurs artistes pensent que la scène est placée dans un fossé des anciennes fortifications d'Anvers.

(2) Acheté par M. Drake et revendu par lui au Musée d'Anvers. Le tableau a dû souffrir beaucoup ; il a des repeints qui nous semblent pénibles.

» ce maître, et presque son homonyme, et pourtant son *Albert Durer, descendant le Rhin dans* » *une barque*, se maintient parfaitement à sa hauteur.

» Ce tableau est plein de caractère, et s'il y a un peu moins d'ampleur dans ses personnages » que dans ceux de M. Leys, il y a peut-être plus de finesse et de grâce dans certains détails.

» La petite bonne qui tricote est une ravissante figure, qui vaut, à elle seule, tout un poème. » Le paysage est bien dans l'aspect du temps. C'est le vrai Rhin de la fin du moyen-âge, tel que » le décrivent les poètes, et c'est bien ainsi que devait être la nature autour du vieux donjon des » princesses palatines.

» Peut-être la perspective est-elle un peu trop sacrifiée à l'aspect du temps et l'inclinaisen de » la barque laisse-t-elle à désirer. Peut-être aussi la profondeur manque-t-elle un peu à ce tableau, » dont le fond pèse sur les premiers plans. Mais ce sont là des vétilles en présence de ce charme » de couleur et de style. D'ailleurs il n'y a plus moyen de ne pas appeler M. Lies un maître, » après avoir vu son *portrait d'enfant.*

» BRUYÈRE. »

## EXPOSITION DES BEAUX-ARTS D'ANVERS

Salon de 1855,

Extrait du journal L'*Avenir*, (*Septembre*):

449. — Albert Durer et sa famille descendant le Rhin dans une barque.

» M. Lies est un peintre d'un grand talent, qui a fait de son art l'objet d'études persistantes et qui a pris rang parmi les artistes les plus aimés du public. Son *Albert Durer sur le Rhin* offre des qualités réelles et précieuses que nul ne cherche à révoquer en doute ; il y a dans ce tableau des parties, qui sont de véritables chefs-d'œuvre de vérité, de caractère ; Albert Durer descend le Rhin, il vient de passer le Plaffenthurm, près de Bingen, cet endroit si charmant ; il est à l'entrée du Lörley, où le Rhin est encaissé entre des montagnes d'un aspect si sauvage et si grandiose ! Le peintre voit les merveilles de cette belle nature avec l'œil de l'artiste ; Agnès Frey sa femme, assise sur le pont, est en extase devant ces beautés qui saisissent l'âme ; à côté d'elle, une petite fille qui tricote et dont la tête expressive forme à elle seul tout un tableau ; au gouvernail, un timonier d'une vérité, d'une individualité frappantes.

» Cette œuvre, nous tenons à le bien constater, a un mérite réel ; elle offre tous les caractères de l'œuvre d'art dans la pleine acception du terme ; elle a du style, du caractère, du cachet ; elle est conçue d'après les vrais princiqes du beau et exécutée avec talent, avec savoir, avec un goût parfait. Cependant, elle ne produit pas sur le public l'effet qu'on serait en droit d'attendre d'une œuvre de cet ordre.

» C'est que le public ne la considère que comme une imitation d'une œuvre transcendante de la même tempe, du magnifique Albert Durer de M. Leys, exposé à quelques pas de la création du peintre qui nous occupe. Au fond, il y a bien des dissemblances, bien des gammes diverses entre les deux œuvres ; mais il y a tant de circonstances qui semblent donner complètement raison au public, le choix du sujet même notamment, que nous ne voulons pas nous inscrire contre son jugement.

» Nous avons d'autant moins de raison de chercher à le faire, que M. Lies ne manque absolument d'aucune qualité pour constituer un genre radicalement original et un genre où il obtiendrait un succès éclatant : la nature, le caractère, l'âme de cet artiste, le portent naturellement vers les sujets calmes, tranquilles, doux ; il ne vit et ne respire que de la plus intime poésie du cœur ; c'est une de ces natures d'élite qui trouvent le beau, le touchant, le sublime, sans s'élever

au delà des régions ordinaires de la vie de tous les jours, de toutes les heures. Or, il y aurait une gloire immense à prouver, avec l'éloquence que M. Lies y saurait mettre, que l'art, même circonscrit dans ces limites en quelque sorte inférieures, sait s'imposer à tous les cœurs et y exercer son irrésistible empire.

» Les figures les mieux senties, les plus vraies de la nouvelle œuvre de M. Lies, sont, sans conteste, le timonier et la petite tricoteuse; ce seul fait ne dit-il pas le genre que M. Lies pourrait adopter, avec la certitude d'y briller avec un éclat extraordinaire: que de vertus cachées, que de dévouements de toutes les heures, que de sacrifices silencieux, ignorés de la foule, dans la classe ouvrière, dans les rangs les plus infimes de la société! Chaque jour, dans la vie du peuple, apporte sa page sublime dans le livre de l'abnégation, du dévouement, des sacrifices intimes.

» Que si un peintre de talent, comme M. Lies, esprit intelligent et observateur, voulait scruter cette vie, ouvrir ce livre admirable, en détacher de loin en loin quelque fait silencieux, mais irrésistiblement éloquent, il y puiserait de quoi se tresser une immortelle couronne, tout en faisant l'action la plus belle qu'il soit donné au talent d'accomplir! »

M. Max Gossi était, de deux ou trois ans, l'aîné de Lies dont il se rapprochait sans cesse à cause de convictions philosophiques similaires et par besoin de discuter. Sa maison voyait souvent de ces réunions amicales où les questions politiques avaient la plus grande place. C'était après le coup d'état de Napoléon III, alors que les réfugiés français donnaient, à la vie belge, tant d'animation et tant d'éclat. L'histoire de ce temps est encore à faire.

Les anciens exilés s'en souviennent avec autant de plaisir que les amis qui les accueillaient si bien.

Lies était toujours au plus épais des questions sérieuses soulevées.

Pendant plusieurs années, Lies passa le Dimanche avec Max Gossi qui, sur son conseil, avait pris en location une maison de la Chaussée de Berchem (1). Ils étaient presque voisins. Un peu plus tard, c'est W. Good, un autre cœur d'or, qui rechercha plus particulièrement la compagnie du peintre. Leys ne l'accapara qu'après cela, alors qu'il était dans toute sa gloire.

Max Gossi se rappelle fort bien avoir vu Lies peindre *Albert Durer sur le Rhin*, *Faust et Méphistophélès sur le Broken* et les *Proscrits*. Lies peignit ce dernier aussi, malgré la partie paysage fort importante, dans son atelier où il avait fait amener un tronc d'arbre assez fort. Au printemps l'arbre commença à végéter. L'artiste parlait de sa forêt, en montrant les quelques feuilles venues là comme par miracle.

Max Gossi m'a encore parlé d'un tableau où l'on voit des enfants jouant dans une barque, sur le Rhin. Le paysage représente le pays un peu au-delà de Coblentz.

Cela se passait, m'a-t-il dit, à peu près à l'époque où Lies fit son *Albert Durer*. Il est probable que c'était en 1855 et que le tableau en question peut être donné comme celui que l'artiste a appelé *Jeux d'enfants*, vendu pour 1100 fr. à M. Couteaux.

A la mort de Lies, la famille donna, à Max Gossi, une partie des livres de sciences de son ami, dont ce dernier ne parle qu'avec un respect mêlé d'affection.

## LA SCIENCE RIVALE DE L'AMOUR.

Bois, haut. 0.47, larg. 0.60. Appartient à M. Leclercq-Michiels.
vendu par l'auteur, en 1856, à M. Couteaux, fr. 900, — acheté par feu Aug. Michiels à M. Dupont, fr. 5000.

L'idée première de ce tableau se trouve être tout-à-fait le sujet du *Chimiste*, avec cette différence qu'ici c'est la science qui est la rivale de l'amour, tandis que, en 1845, Lies attribuait tout

(1) Aujourd'hui, chaussée de Malines, 167.

pouvoir à la science et rien aux habitudes de deux époux ayant longtemps vécu ensemble. Le vieux savant perdu dans sa lecture se soucie bien de la femme et du dîner qui attendent ! Quelle est jolie, gracieuse et charmante dans son costume où rien ne heurte l'œil, cette jeune femme aux traits ravissants! De sa main élégante et fine, qu'elle pose sur le bras du jeune savant, elle cherche à sortir son bien-aimé de ses occupations absorbantes. Elle sait qu'elle triomphera. On le désire avec elle. L'œil perdu dans des livres qu'il fouille, le mari poursuit cependant ses recherches. Sur une table, à côté de lui, d'autres paperasses ; par terre, encore des livres, des instruments de précision, et un in-folio d'une reliure admirable !

La petite table de travail a vieilli, mais que la couleur en est douce à l'œil!

Sur la droite du tableau, tout un attirail de réchauds, de cornues et d'alambic. On voit réellement le cabinet de travail d'un homme qui, quoique jeune, est tout à l'étude et aux recherches expérimentales.

Le fond est formé d'un vitrage à carreaux de verre de petites dimensions, et d'un mur plat sur lequel se détache un bahut très foncé.

Sous les pieds du travailleur, une natte assez large dont la teinte adoucie ne fait pas tache sur le parquet.

La jeune femme est admirablement traitée. Visage très-réussi, mains parfaites, taille élancée, attitude éloquente. Elle est coiffée d'un petit bonnet de dentelle et vêtue d'une robe grise sur le côté de laquelle pend une aumonière. Sur la robe, un joli tablier assez étroit dont le bas est orné d'arabesques peu apparentes.

La collerette est délicieuse. Lies excellait à faire ces corsages délicats et élégants.

Le jeune mari n'est pas moins agréable dans sa casaque noire de laquelle sortent les bras aux manches couleur tabac d'Espagne. La tête, fort expressive, est couverte d'une petite toque plate et noire.

La signature *Joseph Lies* se trouve sur un bout de parchemin tombé à terre.

Ce tableau, qui est de la belle époque de Lies, peut certainement être regardé comme un des meilleurs de l'artiste.

## LA VISITE AUX OUVRIERS.

appartient à M. Victor Lynen, à Anvers.

Le Seigneur, tout plein de sa dignité, donne le bras à sa jeune femme qui, dans les alentours du château visible au fond du paysage, parcourt son domaine, la joie au front.

Au détour d'une allée du parc aux grands arbres, on a aperçu les ouvriers qui rentrent le foin nouvellement coupé. L'année est dans toute la splendeur de sa force.

Une mère, la femme du fermier sans doute, a servi aux travailleurs leur modeste repas. Pendant que ces derniers se remettent à l'ouvrage, elle joue avec son bébé déposé sur un tas de foin. La jolie tête d'enfant! Les bons petits bras! La mère sourit; elle voudrait que le marmot fît risette aux visiteurs.

Il est si beau, l'enfant avec son doux sourire,
La douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toute part sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers!

La jeune mère n'épargne pas plus ses exclamatioas que ses caresses.

La sensibilité de Lies est mise à la question.

— Me réjouir de la joie de ces manants ! semble penser le Seigneur.

— L'heureuse mère ! se dit la jeune châtelaine encore sans famille.

Et la femme admire le bébé de la fermière avec l'intérêt qu'elle aurait à admirer son propre enfant.

L'enfant, c'est un feu pur dont la chaleur caresse ;
C'est de la gaité sainte et du bonheur sacré ;
C'est le nom paternel dans un rayon doré ;
Et vous n'avez besoin que de cette humble flamme ;
Pour voir distinctement dans l'ombre de votre âme.

Ces beaux vers de Victor Hugo disent l'état de la pensée de l'élégante jeune femme.

Le paysan heureux comprend tout cela ; il a un œil sur son fils, mais sans perdre de vue son seigneur. Il dirait, s'il l'osait, comme Nisus : Hic adsum qui feci.

Si le sujet est ravissant, l'exécution est irréprochable. La taille du fermier constitue peut-être une légère exagération ; elle n'a rien qui choque cependant. La pensée dominante est celle du poète :

Voir, couvant des yeux son trésor,
La mère contempler, ravie,
Son enfant, cœur sans ombre encore,
Vase que remplira la vie !

Ah ! je dois le dire, dans tout ce qu'il fit, Lies a cette bonté, cette délicatesse, cette expérience du cœur.

Son Seigneur ressent peut-être tout cela plus qu'il ne veut le paraître. En somme, il a l'air bon.

Ce tableau est un charme réel. Outre son coloris merveilleux, il possède un sens intime qui toujours appelle l'admiration et l'émotion.

« Pour moi, la *Visite aux champs*, est un des chefs-d'œuvre de Lies, au même titre que » l'*Ennemi approche*, cette perle du Musée d'Anvers, à côté de laquelle elle figurerait avec » éclat.

» L'éminent artiste a rarement déployé une aussi mâle énergie, unie à plus de grâce, de » verdeur et de poésie rustique. Il y a donné sa note individuelle sans restriction ou, pour être » plus exact, son talent y a librement parcouru la gamme entière de ses étonnantes facultés.

» Dans un paysage, d'un brun fin et transparent, au fond duquel on aperçoit les tourelles » d'une vaste ferme, les bons moissonneurs sont occupés à rentrer les foins, avant que la pluie » n'obscurcisse d'un voile sombre le ciel chaudement éclairé par les rayons du soleil couchant. » Le seigneur châtelain et sa jeune dame ont dirigé leur promenade de ce côté. Et les voilà, se » faisant montrer par la fermière, glorieuse et ravie, un gros poupon se roulant sur le foin mis » en tas. Les bras et les jambes nus, fièrement armé de son trident, comme un toucheur de la » Camargue, le paysan, émerveillé de la noble visite, agite sa main calleuse, en poussant une » longue et enthousiaste acclamation. D'un côté l'orgueil protecteur, dispensant, comme une » grâce, les marques d'un passif intérêt, de l'autre la joie naïve et sereine du travailleur, heureux » de son humble destinée. Il n'y a pas dans ce panneau une figure qui ne soit un type longuement » étudié et qui n'exprime un sentiment éloquent et vrai, un mouvement pris sur nature avec la » foudroyante spontanéité du génie.

* * *

» Tandis que le visage du seigneur ne laisse voir qu'une hautaine bienveillance, celui de la » jeune dame s'éclaire, en revanche, de sympathie pour le petit manant, brûlé de soleil et se

» vautrant, avec de grands éclats de rire, dans l'herbe séchée. Celle-là, du moins, n'est pas de » l'école de cette jolie duchesse, estimant que, Dieu lui-même ayant divisé les hommes en nobles » et en vilains, le diable devait se servir, pour rôtir les premiers, de bois de rose, et les seconds de » vulgaires fagots. Quant à la mère elle est sublime d'expansive reconnaissance et de sain conten- » tement. J'ai parlé du fermier si largement compris et caractérisé ; il n'y a pas, jusqu'au valet de » ferme occupé à charger le foin sur la lourde charrette, qui n'ait son mot à dire dans l'ensemble » et ne complète le tableau.

» La couleur de ce joyau pictural, encore émaillée par les années, est d'une richesse inouie. » La robe de satin rouge de la châtelaine, tranchant sur le pourpoint gris de son époux ; les oppo- » sitions des chairs, ici roses et pâles, là d'un ton brun violent ; l'exquise délicatesse du fond ; les » scintillements de la paille ; l'éclat du ciel, tout se fond et s'enchaîne avec une indissoluble » cohésion. Notons encore que le costume est d'une rigoureuse fidélité.

« G. LAGYE. »

## VISITE A LA FERME.

Bois, H. 57, L. 71. Appartient à M. Thys à Anvers.

Cette page est une de celles que nous pouvons appeler complètes. Elle suffirait à établir la réputation d'un artiste. C'est Lies dans tous ses moyens, c'est Lies aux sentiments délicats, c'est Lies le poète, c'est Lies le grand maître anversois.

— Vous vantez Van de Velde, et vous parlez de Van Ostade devant ce tableau, comme vous avez parlé de la légèreté du pinceau de Ruysdaël devant la *Cascade*...

Vous avez raison. Toutefois la peinture, dans les œuvres de ces peintres immortels, ne donne pas, comme chez Lies, la vie aux personnages mis en scène. La Hollande et la Flandre n'ont rien d'aussi animé que le poême dont je veux parler.

Veuillez bien le regarder avec moi.

Un pauvre enfant idiot est le centre muet de cette scène toute simple, et c'est sur ce petit être déshérité de la nature, que porte toute l'attention des grandes personnes occupées, semble-t-il, d'autre chose.

La châtelaine, en effet, s'arrête, en passant, à la ferme. Lies a, cette fois, baissé d'un bon ton l'élégance de la propriétaire aristocratique dont le costume, plus en rapport avec le sérieux de son âge, se rapproche davantage de nos modes villageoises actuelles.

La noble et délicate visiteuse connaît l'enfant infirme ; elle lui fait une caresse muette et rapide et donne toute son attention à la petite sœur espiègle, enfant gâtée, qui refuse de faire un pas en avant.

La mère se prête à ce jeu, toutefois, sans quitter la main du petit idiot, elle excite, de la voix et du geste, la petite sauvage à répondre aux avances de la châtelaine.

Le bonhomme de père sourit niaisement ; on voit que le petit garçon a de qui tenir.

La campagnarde est bien la ruse maternelle en personne. Sa préoccupation est visible. Les villageois ressentent profondément l'infériorité physique, fut-elle innée.

Quel trésor que le cœur d'une mère ! Jamais on ne lui enlèvera ces sentiments qui font de la femme, l'ange placé ici-bas, sur notre chemin, pour nous protéger, petits ; pour nous consoler... plus tard.

Voilà l'hymne que chante le tableau de Lies. Quel fils il dût être !

La partie champêtre du panneau est ravissante. Le puits et ses accessoires, la maison et la

baraque couverte de chaume, le poirier au tronc tourmenté, le pigeonnier minuscule, les arbres du fond, tout cet ensemble est délicat, vrai et flamand (1).

» La *Visite à la ferme* forme le pendant naturel de la *Visite aux ouvriers*. Il y a cependant, » dans cette dernière, un cachet plus local. Idéaliste dans la façon dont il interprète, dans la » première œuvre, les abruptes campagnards dont il se fait, à son insu, le chantre inspiré, Lies se » rapproche davantage de la réalité, en typant, dans la seconde, la famille de laboureurs, surprise » au dépourvu par la châtelaine du lieu. Brauwer et Teniers ont rendu avec la même simplicité » leurs modèles de prédilection. La pensée n'a rien à voir avec ce bénêt de mari, aussi intimidé » que la peureuse fillette qui s'est retranchée avec lui derrière la margelle d'un puits. Seule, la » mère, présentant à la *dame* son massif dauphin, qui se trouverait plus à l'aise dans les branches » d'un châtaignier, a conservé quelque sang-froid. La bonne femme, empaquetée dans ses chiffons » comme une matrone du pays des Esquimaux, ne perd point la tramontane. Elle fait l'éloge de » son beurre, de sa volaille, de son *homme* et de ses enfants. On a décidément baptisé à tort notre » sexe du titre de fort et de prépondérant. La moindre guenuche campagnarde, en remontrerait, » en fait de savoir-vivre, à un académicien.

» Ce serait me répéter que de décrire le fond, comme toujours d'un intérêt et d'une délicatesse » surprenante. Moins important, comme dimensions, que la *Visite aux ouvriers*, la *Visite à la* » *ferme* est d'une couleur plus nourrie et sentant mieux son terroir. C'est un petit chef-d'œuvre » comme son émule. Entre les deux tableaux, la seule distinction qui pourrait être faite, c'est que » le tableau de M. Lynen (2) a des allures un peu françaises et que celui de M. Van Monte- » naecken (3), lui, est foncièrement flamand. »

G. LAGYE *(Fédération artistique)*.

---

(1) Le catalogue de Lies donne, à ce tableau, la date de 1856. Le tableau est signé : Joseph Lies 1857. Il est probable que, lors de son marché avec M. Couteaux, Lies avait seulement l'idée ou l'étude de la visite à la ferme.

(2) Visite aux ouvriers.

(3) Visite à la ferme.





## CHAPITRE XI.

# LE PEINTRE FLAMAND.

SOMMAIRE : Il renonce aux cours de l'Académie pour étudier la nature. — Ses amis l'encouragent. — Ce qui fait le peintre. — L'œuvre de Lies. — La peinture flamande. — Les progrès de l'artiste. — Ses maîtres favoris. — Ses études littéraires rehaussent son talent. — Faire vrai. — Influence de la Hollande, de la France et de l'Italie. — Lies reste flamand.



E passé glorieux de l'art flamand est tellement vaste (1) par la somme des œuvres qui lui assurent une place considérable dans l'histoire, que, bien souvent, on ne sait à quel maître il est permis de rattacher telle ou telle légende concernant la carrière, les goûts personnels et les œuvres non signées des artistes de notre temps ou de l'âge qui a précédé le nôtre.

Il faut bien admettre cependant que la pensée de l'art, qui s'éveille dans l'artiste enfant, naît de quelque chose, et que ce quelque chose domine, chez lui, toutes ses préoccupations et tous ses rêves de l'avenir. A quelle impulsion obéirait-il quand, tout jeune, il s'ingénie à représenter ce que son inexpérience de la ligne et du coloris lui fait rendre si mal encore, ce que son amour instinctif du beau voudrait si exact, si agréable et si bien ?

Personne ne peut dire comment Lies devint peintre. Ses camarades du jeune âge le voient bien encore crayonnant, sur tous les murs de la maison de son père, dans l'allée basse surtout où on le laissait à peu près maître des larges surfaces ; ses amis d'atelier disent ses grandes facilités, mais rien de plus ne nous est connu. Les compagnons d'études libres racontent la grande indépendance de ses vues et ses progrès rapides, mais c'est tout. La sévérité et la monotonie du cours de l'antique le poussent à rompre avec l'Académie ; il ne veut pas s'étendre dans le moule où les professeurs tristes enferment et façonnent les talents naissants. La muse chante en lui, et, puisqu'on ne le juge pas digne de passer au *cours de la nature*, il cherchera lui-même la liberté. F. Lamorinière en fit autant. C'est ainsi que ces deux artistes apprirent à connaître et à aimer la nature et qu'ils devinrent d'illustres peintres flamands.

Jos. Lies promettait beaucoup. Le succès de Van Regemorter, un continuateur de Craesbeeck (2); l'influence de Ferd. De Braekeleer entouré d'élèves qui devaient faire mieux que lui ; la correction de N. de Keyser, son maître ; tout cela le poussa à l'étude d'un art que nul, dans sa famille,

(1) L'ouvrage de M. Van den Branden, comprend 660 biographies d'artistes flamands.

(2) A. Wouters. La peinture flamande, page 382.

n'avait pratiqué. Au milieu des nombreux commençants qui l'environnent, on le distingue pour son bon goût, sa belle humeur, son amabilité ; malgré les difficultés de la vie, que sa famille rencontre, le bon petit jeune homme, comme aimait à le dire M. de Keyser, marche dans une voie où il ne faiblit jamais.

Cette carrière, qu'il embrassa avec autant de vocation que d'enthousiasme, semble avoir été du goût de ses parents les plus proches. C'est son oncle maternel, M. Van Grimbergen, qui lui achète son premier tableau, l'*Aumône*, et le lui paie trois cents francs, somme fabuleuse, si l'on s'en rapporte aux prix de l'époque, à l'âge de l'artiste (il avait 17 ans) et surtout à la maigre valeur de l'œuvre.

Ceci se passait en 1838.

Presqu'aussitôt, on lui prend deux autres tableaux, au prix de 300 francs chacun, et, en 1840, il lui vient un autre encouragement de son généreux oncle, qui accepte *Double pêche* au prix de 400 francs.

Désormais Jos. Lies est peintre ! Il possède une profession où on le distinguera de façon telle, qu'incorporé, au 1er de ligne, en 1842, faute de pouvoir s'assurer contre les chances du sort, il conquiert du premier coup les sympathies et l'amitié de ses chefs supérieurs.

Le régiment ne pesa lourdement sur lui (il n'était pas d'une forte constitution) que pendant la première année ; on lui laissa ensuite le temps et la possibilité de travailler, ce dont il profita largement.

Loin d'Anvers, pendant quelque temps, il eut bien des occasions de voir une nature différente de celle du pays flamand et de s'affranchir des esclavages qui naissent toujours et fatalement du milieu où l'on vit. « Fais de bonnes études, des études poussées très loin, des études qui puissent » nous servir, des rochers, des montagnes » lui écrivaient ses amis. Pour leur plaire, il est certain qu'il obéit à ce désir, puisque j'ai trouvé, parmi ses dessins, des études excellentes de rochers au crayon et à la gouache.

L'idée de peindre le paysage lui vint probablement ainsi et, dans ses plus beaux tableaux, on retrouvera toujours la trace d'essais consciencieux ou de coins pittoresques ; partout le sentiment distingué des grâces de la nature se trahit.

Ainsi le peintre de genre ou d'histoire se transforma ou se complèta, grâce à ses forces déjà acquises, puisqu'il ajouta le paysage à ses premières études.

Peu à peu on voit la nature, qui n'avait joué dans ses œuvres qu'un rôle secondaire, y prendre une place plus considérable. Ce progrès s'accomplit lentement mais sûrement Une volonté ferme et une conviction parfaite poussent l'artiste vers l'amélioration, l'embellissement et la poésie des milieux. L'expression des scènes représentées devient plus saisissante et plus éloquente. De là, ce charme irrésistible qui gagne tous ceux qui admirent les œuvres de Lies ; elles les font penser et causer ; ils y découvrent que l'artiste est peintre, poète, historien et philosophe.

Les difficiles par tempérament, les critiques coupables de partialité, les gens d'un positivisme étroit discutent encore Jos. Lies ; c'est qu'ils le connaissent imparfaitement. Ce peintre parle le langage qui lui est propre ; écoutez-le, vous saurez ce qu'il dit ; étudiez ses œuvres, vous saurez ce qu'il veut. Il communique à son œuvre tout ce qu'il a en lui, tout ce qui est lui, tout ce qui le fait sympathique ou grand aux yeux de ceux qui savent voir, analyser, penser.

Un talent de peintre peut donc être, doit donc être, absolument personnel. Cet idéal sublime et intimement lié à la nature de l'artiste, pourra en faire dire qu'il est l'interprète de tels ou tels effets, d'une nature vue sous des dehors particuliers, d'une race humaine quelque peu choisie et, pour la beauté des types, l'élégance des manières, la richesse du costume, au-dessus de notre temps et du passé dont les traditions sont vivantes encore, mais jamais, aux yeux des juges impartiaux, il

n'impliquera un blâme plus ou moins direct de la manière dont le peintre a senti et interprété les effets entrevus ou imaginés par lui.

Plus l'artiste vrai aura obéi à sa nature, plus il aura chance d'être réellement un grand artiste, s'il possède vraiment la valeur intellectuelle capable de lui faire discerner les choses, et de lui permettre de les représenter telles qu'il les sent et les comprend. De là, de nouvelles difficultés à résoudre et une personnalité originale à acquérir. Disposé, par la nature, à cette conquête, l'artiste devra vaincre par ses propres talents, dit M. H. Hymans (1) :

« L'art est essentiellement subjectif, écrit M. H. Hymans ; l'habileté plus ou moins grande » en peinture entre en ligne de compte au même titre que la mémoire, l'érudition, si l'on préfère, » dans le domaine de l'histoire ou de la jurisprudence.

» Etre artiste implique toute autre chose qu'une somme d'adresse plus ou moins grande. »

Le point de départ de la carrière de l'artiste est tellement en harmonie avec son idéal ou son but, qu'Ernest Chesneau (2) affirme que « le but de l'art est de manifester l'âme humaine (3), » toutes ses émotions, tous ses sentiments, ses troubles, ses joies, ses passions et ses adorations, » ses amours et ses haines, ses défaillances et ses espérances, sa connaissance du réel et ses aspira- » tions vers l'audelà ; l'âme tout entière, aussi complètement que le permettent les possibilités » d'expression propres à chacun des arts particuliers et sans autres limites que celles de ces » propriétés. »

Lire dans les œuvres de l'artiste, c'est lire en son âme, c'est définir ses habiletés, analyser ses convictions, et pénétrer tout son être. En face de la vérité, en présence des faits, au milieu de la nature, cet homme privilégié se manifeste par des dehors qui sont lui, s'il a une valeur personnelle, ou qui trahissent son infériorité, s'il n'est qu'un copiste. « L'œuvre d'art, a-t-on dit, est » un reflet plus ou moins sincère de l'œuvre du créateur. »

L'artiste aurait donc tort de se croire appelé à la gloire, par ce seul fait qu'il se sent artiste. Une telle ambition peut-être fort mal justifiée.

M. F. Brunetière (4) tient pour fausse cette affirmation que ce qui fait l'harmoniste en musique et le coloriste en peinture, c'est une aptitude à résoudre d'instinct et d'emblée les problèmes que les savants se chargent de mettre en équation. « M. Taine, dans ses leçons d'art, avait dit quelque chose de semblable. On voudrait seulement qu'il en eût donné la preuve démonstrative. Jusque là, nous persisterons au contraire à penser, avec les hommes du métier, que l'embarras n'est pas de savoir « comment Rubens a fait, mais comment il a pu si bien faire en faisant comme il a fait ; » et que « ce qui constitue les beautés d'une symphonie de Mozart, c'est quelque chose de libre qui ne saurait s'évaluer en chiffres. »

M. Sully-Prudhomme applique la psychologie à l'étude de l'artiste et des beaux-arts et penche vers cette aptitude instinctive du talent et du goût. Il y a certainement là quelque chose d'indéniable qui nous frappe, dans la carrière d'une foule de savants, d'artistes ou d'hommes de génie.

On ne saurait nier ces vocations fortes qui poussent l'homme vers un art plutôt que vers une autre profession. Après avoir discuté cette théorie, M. Brunetière (5) écrit :

« M. Sully Prudhomme, en divers endroits de son livre, a fortement appuyé sur la nécessité » de cette aptitude originelle de l'artiste. En effet, posez-la, vous avez un artiste qui pourra man- » quer par beaucoup de côtés, mais vraiment un artiste ; ôtez-la, vous n'avez plus, selon la juste

(1) Le *Réalisme*, p. 59.
(2) L'Education de l'artiste, 29.
(3) Définition de Socrate.
(4) L'*Expression dans les Beaux-Arts*. Revue des Deux-Mondes, 1er janvier 1884.
(5) L'Expression dans les Beaux-Arts. Paris 1883. Alph. Lemerre.

» expression de M. Sully Prudhomme, qu'un poète fourvoyé dans les arts. — Nous en avons » beaucoup connu, nous en pourrions nommer beaucoup encore, dans notre école française, à qui » rien n'a fait défaut de ce qui s'acquiert par l'étude et le travail, par la patience et par la volonté, » par l'enseignement de l'école et par l'intelligence de la tradition : quelques mètres de toile qu'ils » aient couverts, ou quelque vaste pan de mur, c'était ce que l'on voudra, mais non pas des » peintres ; et leur réputation pouvait bien être légitime, mais leur nom était usurpé. Pour être » peintre ; il faut naître peintre ; on ne le devient pas. »

Eustache Lesueur avait certainement cet idéal qui porte l'artiste en avant et le fait sortir, tôt ou tard, de l'obscurité ; qui, plus et mieux que lui, se prépara un grand avenir ? L. Vitet, qui l'apprécia si bien, le montre « travaillant à s'affranchir de l'enseignement reçu et à se frayer des » voies nouvelles vers un but encore vague dans sa pensée. »

N'est-ce pas ce que Lies voulut toujours ? Par un travail que rien ne décourage, par des méditations incessantes,par des études ayant le beau pour objectif, il fait, de lui-même, un homme hors-ligne.

« Outre l'imagination et la raison, l'homme de goût doit posséder l'amour éclairé mais ardent de la beauté : il faut qu'il se complaise à la rencontrer, qu'il la cherche, qu'il l'appelle. Comprendre et démontrer qu'une chose n'est point belle, plaisir médiocre, tâche ingrate ; mais discerner une belle chose, s'en pénétrer, la mettre en évidence et faire partager à d'autres son sentiment, jouissance exquise, tâche généreuse.

» L'admiration est à la fois, pour celui qui l'éprouve, un bonheur et un honneur. C'est un bonheur de sentir profondément ce qui est beau ; c'est un honneur de savoir le reconnaître. L'admiration est le signe d'une raison élevée servie par un noble cœur. Elle est au dessus de la petite critique, sceptique et impuissante ; mais elle est l'âme de la grande critique, de la critique féconde : elle est pour ainsi dire la partie divine du goût.

» Après avoir parlé du goût qui apprécie la beauté, ne dirons-nous rien du génie qui la fait revivre ? Le génie n'est autre chose que le goût en action, c'est-à-dire les trois puissances du goût portées à leur comble, et armées d'une puissance nouvelle et mystérieuse, la puissance d'exécution (1). »

L'art ainsi entrevu demeure au dessus du peintre et de la nature de convention comme le soleil au dessus de la nature elle-même et du peintre qui l'interprète ; c'est pourquoi les conquêtes de l'art sont infinies et ses trésors inépuisables.

L'interprétation des choses vues ou rêvées établit, entre les artistes, de considérables différences de métier ; elle signale aussi les qualités de race. Tel peint, au moyen de sa palette et de son pinceau, des choses qui ne charment ni n'émeuvent ; tel autre peint avec son esprit et son cœur. Ce dernier nous ravit ou nous émotionne. Il y a eu, il y aura toujours des tâcherons et des artistes, c'est-à-dire des manœuvres et des poètes, des esclaves et des hommes libres.

Tout l'œuvre de Jos. Lies montre qu'il marcha de conquête en conquête vers le but sublime et lointain qui brillait dans son rêve ainsi que devait briller sans cesse la lampe des vestales consacrées au culte de la pureté idéale. Si son éducation première le courbe devant certaines choses de convention, qu'il subit mal et des quelles il éprouve le besoin instinctif de toujours s'éloigner, on le voit bientôt rejeter toute contrainte, briser d'un mouvement plein d'énergie les liens qui le retiennent faiblement mais encore à une tradition ayant fait son temps. Il avance timidement mais toujours ; il ose, souriant à ses propres efforts et se faisant aimable à tous. Il se domine enfin et devient l'homme à qui la postérité rendra un tardif mais complet hommage.

(1) Victor Cousin. — *Du vrai, du beau et du bien.* — Librairie acad. de Didier et C° p 144

Lies n'était pas un tempérament comme le furent des artistes d'une envergure plus considérable, mais *il alla au bout de son tempérament.* Toujours modeste, quelque peu timoré, délicat jusque dans les moindres choses, d'une grande conscience et passionné de savoir, il *sut persévérer dans son être.* Les amis qui, comme Dewinter, Hamman et Fisette le connurent à sa vingtième année n'ont pas un seul instant, varié d'opinion sur son compte. Quant à ses études patientes, logiques, fortifiantes, elles firent de lui un artiste habile à asseoir toutes les scènes qu'il imagina ou à réaliser les beaux rêves auxquels son pinçeau donna une forme élégante parfaitement en harmonie avec la délicatesse de sa nature et l'excellence de ses aspirations.

Que portait-il au milieu de la campagne à laquelle l'attachait une affection filiale digne des flamands les plus fins et les plus dévoués aux beautés de leur pays ? Une admiration sincère et une joie presque enfantine. Tout le charmait : le petit ruisseau babillard, la nappe d'eau dormante, le torrent qui écume, l'arbre isolé, l'allée ombreuse, les champs cultivés, le chemin vert qui court à travers une prairie resserrée, le parc sablé et les vasques de pierre des grands domaines, les montagnes et les lignes d'arbres lointaines, les ciels profonds et les nuages qui se colorent diversement sous les feux différents du jour, les intérieurs où la lumière embellit un désordre qui amuse, les jeux des petits, la comédie des grands, l'éternel cantique de l'amour, qui rend beaux ceux dont le cœur et les lèvres s'agitent à la vue ou au contact de l'être aimé.

Lies passe à travers tout cela comme Lamartine et Alfred de Musset au milieu du monde des idées et des sentiments auquel ils arrachent tant d'aveux, tant de sublimes plaintes et tant de secrets. Partout il reste ce que furent ces deux poètes, les plus personnels et les plus sensitifs de nos poètes. Qui osera leur reprocher d'avoir chanté ceci ou cela ? Ils ont dit ce qui était en eux. Ce qu'ils doivent, au siècle qui les interroge et les juge ? c'est la beauté et la sincérité de leur talent, c'est l'expression vraie de leurs propres sentiments.

Pour rester un digne flamand, Jos. Lies voulut ne rien ignorer de tout ce qui avait servi la cause de l'art naissant, aussi bien dans les Flandres, qu'en Italie, en Allemagne et en France; ses cartons étaient remplis d'études et de dessins qui le prouvent. Comme L. Pfau (1), il pensait que « ce qui frappe tout d'abord dans l'école belge, c'est l'habileté d'exécution, c'est un sentiment de « la couleur, particulier à la race, et qui, pour manquer souvent de cachet individuel, témoigne « du moins d'une bonne tradition; c'est enfin une tendance moderne, qui s'éloigne de l'idéal « académique pour se rapprocher de la réalité. »

Au point de vue de la grâce, de la distinction, de la poésie et de l'indépendance personnelle, Jos. Lies est certainement à bonne place parmi les meilleurs flamands, de petites dimensions.

M. Ch. Potvin (2) a dit, de son côté : « La peinture flamande a aussi ses règles de composi- « tion; elles peuvent s'exprimer en deux termes : le vrai et l'héroïque, le mouvement et la gran- « deur, la vie et l'idéal. »

Il est facile de faire en cela la part de Lies, puisqu'on l'a comparé avec une telle obstination au plus célèbre des Flamands modernes; si Leys eut en partage l'héroique et la grandeur, il n'est pas indifférent de faire remarquer que Lies eut le vrai, le mouvement, la vie. Quant à l'idéal, je réserve ce point pour plus tard.

A Lies s'applique complètement ce mot de Schiller : « ce qui ennoblit l'homme, c'est de comprendre en son cœur ce que sa main crée. »

L'expression, chez Lies, est toujours poétique. Constatation précieuse, car, de l'avis de Victor Cousin, l'expression est la loi suprème de l'art. « L'expression, dit-il, s'adresse à l'âme comme la

(1) *Etudes sur l'art*, p. 13.

(2) *La peinture flamande ancienne et moderne.* Revue des cours littéraires, p. 741.

forme s'adresse au sens.» Il faut bien ajouter que la forme aide à la manifestation intime de l'expression.

Il me serait facile de montrer combien Lies avait souci du sens intime de ses compositions. Si un sujet le frappe ou le captive, il se hâte de lui donner la vie, mais alors, quelquefois l'idée est faible; plus tard, il y revient, après avoir longtemps réfléchi et son tableau refait est un chef-d'œuvre.

Son premier tableau l'*Aumône*, n'est qu'une visite d'une châtelaine à une famille pauvre. Sa *Visite à la ferme* est une perfection et sa *Visite aux Ouvriers* une autre perle.

Sa première *Mauvaise rencontre* est faible de sentiment; la seconde est infiniment supérieure.

Son *chimiste* est l'idée première quoique déjà élevée d'un bon tableau; sa *Science rivale de l'amour* est un chef-d'œuvre.

Les *Maux de la guerre*, idée première ; *Van Rossum*, la philosophie et le grand art.

De ceci à cela, toujours, en tout, un progrès à constater, que ce progrès relève l'idée ou souligne le talent.

* * *

Il résulte de ce qui précède que Lies, sans trop subir l'influence des causes extérieures et l'entraînement des talents alors en lumière, imposa peu à peu sa manière de voir, ses goûts et ses préférences aux artistes de son entourage, aux amateurs curieux de ses œuvres ou aux contemporains qui découvraient en lui une personnalité originale.

Sans doute, il hésita plus d'une fois, mais comme l'écrivit George Sand à Eug. Fromentin, « ceux qui ne doutent jamais d'eux-mêmes ne font jamais de progrès. » Elle ajoutait : « Que cette » certitude-là vous console ».

Jos. Lies se consola ainsi d'une foule de souffrances que les indifférents ne comprennent point. Il avait, pour lui, et heureusement pour l'art, cette conviction forte qui fait les hommes de caractère ou les hommes de génie. « Que l'on soit apprécié ou non, on peut toujours se sentir » artiste vrai, quand on a précisément ces joies et ces angoisses de la production ; et que l'on soit » triomphant ou désespéré, c'est comme cela qu'il faut vivre puisqu'on est né pour cela. (1) »

Dès le début de sa carrière, cette conscience de sa valeur se manifeste dans ses œuvres. S'il commence par le genre, il finit par l'histoire. Le genre était encore l'école, la camaraderie, la timidité du talent naissant, le moyen d'arriver à l'amateur, l'habitude des débutants, l'avenir peut-être du peintre distingué visé par la foule. L'histoire, chez Lies, était l'idéal.

Quels encouragements reçut-il ou ne reçut-il pas? Quelles appréciations le déterminèrent à rentrer dans le genre? Il est impossible de le dire, mais on le voit, dès ce moment, demander les secrets du métier aux deux grands artistes les plus rapprochés de ses goûts. Comme imagination et couleur, il n'avait rien à leur envier.

Il va donc à David Teniers et à Adrien Brauwer. Leurs *intérieurs* l'amusent, leurs *cabarets* et leurs *corps de garde* le charment par leur naïveté ou leur esprit d'observation. Il choisira des types moins vulgaires, mais il se souviendra des justes proportions de leurs œuvres. Son cadre sera toujours en rapport avec les dimensions de la composition.

Lies ne tarde pas à s'affranchir. Dès 1847, il est Lies lui-même. On croirait voir Brauwer transfiguré dans le *Récit* (1848). *Erasme et Holbein* fait songer à Rembrandt. Dans la *Science rivale de l'amour*, la *Visite à la ferme* et les *Plaisirs de l'hiver* on sent l'influence élevée de Teniers et de Van Ostade.

Si Lies avait été un artiste ordinaire, il se serait certainement renfermé dans ces jolis petits

(1) Lettre de George Sand à Eug. Fromentin.

tableaux où sa verve et son talent pouvaient si tranquillement s'exercer; il eut fait et refait le *Page du château et la fille du moulin*, la *Visite à la ferme*, le *Retour des champs*, le *Paysage des environs d'Anvers*, la *Conversation au bord de l'eau* et une foule de ces choses charmantes que nul ne songe à discuter, mais il fallait, à cet homme ingénieux et chercheur autant que poète et artiste amoureux du bel art, des horizons plus larges, des conceptions plus élevées, des lignes plus en harmonie avec sa noble ambition. Il hésite, il doute: il hésiterait moins et il ne douterait pas du tout si les succès d'argent venaient couronner ses efforts.

Il passe cependant du genre à l'histoire, du paysage au portrait avec un égal bonheur, sans qu'on lui voie perdre la modestie qui, suivant une lettre de Proudhon à Courbet, est une des choses les plus délicates qu'il soit donné à l'homme de goûter.

Le même artiste a dit : « Où manque l'âme, la sensibilité, il n'y a point d'art, il n'y a que du » métier. »

Chez Lies, la poésie ne cesse de chanter, aussi ses tableaux vivent et parlent; s'il souffre, on le devine à peine car sa philosophie est plus forte que les misères de la vie. Il lutte, il s'améliore, il s'instruit; suivant ses lectures, ses études artistiques incessantes et les conversations de ses amis dont il fait grand cas, à cause de leurs talents personnels remarquables souvent, il obéit à son idéal.

S'il aborde le moyen-âge, c'est après en avoir longtemps étudié l'histoire, les caractères et les artistes. Il couvre de calques et de dessins où l'aquarelle et le crayon soulignent les nuances multiples des costumes brillants, d'immenses étendues de papier. Il assouplit son merveilleux talent de dessinateur dans cet exercice fastidieux pour les gens superficiels mais toujours plein d'intérêt pour lui C'est en connaisseur qu'il parle de ce temps, de ces hommes, de ces merveilles; il en parle d'autant mieux qu'il est préparé, par la culture de son esprit, à saisir les types des personnages qu'il va mettre en scène.

Après son premier grand succès de Bruxelles (1), en 1848, il rêve quelque chose de plus solide au point de vue de l'idée. Il choisit: 1° *Erasme composant l'éloge de la folie sur la route d'Italie*, c'est dire qu'il connaît l'écrivain hollandais et la finesse de son génie; 2° *Christophe Colomb* expliquant, à la Cour d'Espagne, en présence de Ferdinand, d'Isabelle et des grands du royaume, le monde nouveau dont il veut doter sa patrie ; 3° *Erasme et Holbein* où les deux amis se montrent avec la physionomie qui leur appartient si bien ; 4° *Interrogatoire de Jeanne d'Arc*, médaille d'or; 5° *Parcs avec figures, Versailles* ; 6° *Cour de Marguerite d'Autriche* peuplée de personnages historiques; 7° *Albert Durer sur le Rhin*; 8° *Faust et Méphistophélès*; enfin tous ces tableaux où son horreur de l'injustice met en scène les laideurs des violences attribuées aux seigneurs omnipotents, en des temps où, pour se soutenir, la royauté avait besoin de ces nobles qui disposaient toujours de ressources demandées à des origines impures et criminelles, aussi bien que de compagnies armées, capables d'anéantir, en quelques jours, la richesse d'un voisin plus ou moins gênant.

Toute la vie de Lies est celle d'un penseur convaincu et d'un artiste rempli de délicatesse. Jamais il ne cessa de lire, de causer, de réfléchir, aussi son œuvre inspire-t-il autant d'estime pour l'homme que d'admiration pour le peintre.

Ces goûts et ces études auraient autrement servi Lies, s'il avait vécu. Malgré la hauteur atteinte par l'artiste, il n'est point arrivé au degré d'élévation qu'il lui était permis d'espérer.

Je me suis fait cette conviction en observant le léger manque d'harmonie de certaines compositions. Ce défaut marquera les œuvres de tous ceux qui, trop adonnés à l'étude des détails n'ont ni le temps ni la puissance de s'affranchir de ce que j'appellerai le mot à mot du texte.

---

(1) Il avait exposé : l'*Embarquement*, médaille d'or, *le Récit*, *Soleil couchant*.

Au premier plan, des personnages relativement grands; au deuxième, des êtres humains d'une taille trop petite; au troisième, des bonhommes presque microscopiques. Ici, la terrasse relativement vaste; un peu plus loin, un bassin de pierre considérable dont l'extrémité la plus éloignée se termine d'une manière invraisemblable. Au cadre, les grandes courbes du feuillage du parc; au milieu du tableau, le paysage trop diminué.

Lies étudiait la nature, mais il composait ses tableaux dans l'atelier. Il isola trop certains groupes, sans tenir assez compte du milieu fait pour eux, mais non à leur taille. Quelques-uns de ses personnages, aussi élégants que gracieux, semblent se détacher sur la nature comme un portrait photographique sur le paravant placé derrière le modèle.

Leys a le même défaut.

Cela tient peut être à la façon dont ces deux artistes étudièrent. Pris d'une égale admiration pour les Allemands de la grande tradition, ou pour le costume du moyen-age, allemand, flamand ou français, ils ne virent que le corps et le vêtement. La nature leur sembla quelquefois l'accessoire; pas toujours, pas très-souvent, mais quelquefois, c'est à dire à tort. Trop pleins d'une image, ils ne virent pas assez le milieu qui devait l'encadrer.

A cela il y a des excuses. George Sand a dit: « L'art n'est pas une étude de la réalité positive; le but de l'artiste devrait être de faire aimer les objets de sa sollicitude, et, au besoin, je ne lui ferais pas un reproche de les embellir un peu. »

Théophile Gautier a été plus loin. « Le but de l'art, dit-il, on l'a trop oublié de nos jours, n'est pas la reproduction exacte de la nature, mais bien la création, au moyen des formes et des couleurs qu'elle nous livre, d'un microscosme où puissent habiter et se produire les rêves, les sensations et les idées que nous inspire l'aspect du monde. »

Malgré moi, je préfèrerais plus d'unité. Je le sens trop pour ne pas le dire. Cependant j'aime infiniment quelques tableaux où la justesse de la perspective diminue un tant soit peu le charme du coloris.

« La théorie du *faire vrai*, dit M. H. Hymans, ne peut-être absolue, car notre raisonnement est applicable à toute création artistique, au même titre qu'au portrait, dans lequel, incontestablement, il y a un degré de ressemblance matérielle à poursuivre. On peut être plus vrai dans un sujet de pure imagination que dans une scène copiée sur nature ».

Cela, il faut le dire avec courage, vaut mieux, appliqué aux œuvres des artistes qui n'existent plus, parce que nous les aimons tels qu'ils sont avec leurs qualités et leurs défauts, que donné en précepte aux jeunes peintres aujourd'hui à l'œuvre de leur réputation et de l'avenir. Nul n'oserait formuler ces excuses en règles d'art; il ne faut donc pas trop s'y arrêter.

Tout, dans les beaux-arts, doit concourir au but final. Plus l'harmonie existera entre le milieu et la vie humaine, entre la beauté des lignes et la noblesse du coloris, plus l'œuvre sera parfaite. Une qualité ne doit pas faire tort à l'autre. L'imagination ne doit pas l'emporter sur la vraisemblance.

« Cette vivacité d'imagination si précieuse au goût, quand elle est un peu contenue, ne produit (1), lorsqu'elle domine, qu'un goût très-imparfait, qui, n'ayant pas la raison pour fondement, n'en tient pas compte dans ses jugements, et risque de mal comprendre la plus grande beauté, la beauté réglée. L'unité dans sa composition, l'harmonie de toutes les parties, la juste proportion des détails, l'habile combinaison des effets, le choix, la sobriété, la mesure, sont autant de mérites qu'il sentira peu et ne mettra pas à leur place. L'imagination est pour beaucoup sans doute dans les ouvrages de l'art, mais enfin elle n'est pas tout. Ce qui fait de *Polyeucte* et

(1) Victor Cousin, *Du vrai, du beau et du bien*, librairie académique, Didier et C^o, p. 153.

du *Misanthrope*, deux merveilles incomparables, est-ce seulement l'imagination ? N'y a-t-il pas aussi dans la simplicité profonde du plan, dans le développement mesuré de l'action, dans la vérité soutenue des caractères, une raison supérieure, différente de l'imagination qui fournit les couleurs, et de la sensibilité qui donne la passion ?

Qu'arrive-t-il quand on ferme les yeux sur de telles vérités ?

Louis Pfau disait en 1862, dans ses *Etudes sur l'art*, à propos de la *Publication de l'édit de Charles V, de* 1550, *introduisant l'inquisition dans les Pays-Bas :*

« Leys a un talent hors ligne pour l'épisode, pour le côté intime de l'histoire ; qu'il se contente donc de produire des chefs-d'œuvre. Le grand mouvement de l'histoire lui est interdit ; sa nature plus contemplative que passionnée s'y refuse. Libre à lui de s'y risquer, mais libre aussi à la critique de lui dire qu'il y a défaut de jugement à concevoir un pareil sujet d'une pareille manière. »

L'écrivain ajoute aussitôt :

« Lies, un adhérent fort remarquable de l'école de Leys, est plutôt un partisan du principe qu'un imitateur aveugle du maitre. Si Leys montre plus d'unité et d'ensemble, Lies paraît plus apte à rendre le mouvement et la passion. Son dessin est très-ferme et très-étudié ; mais ses contours sont souvent durs et sa peinture manque d'air. C'est, en somme, un artiste distingué et d'une tendance sérieuse. »

La conclusion de L. Pfau n'est peut-être pas complètement juste, mais on ne pourrait nier qu'elle contient quelque chose de réellement vrai ; la voici :

« L'école, en général, prend des allures trop pittoresques et il faut appuyer sur ce point, car là est le danger. Leys lui-même ne se contente pas toujours de s'inspirer du sentiment des anciens ; quelquefois il emprunte leurs formes et frise le pastiche. Ce que Leys fait *un peu*, ses imitateurs le font *beaucoup*, et que devient alors cette régénération de l'art flamand-italien par l'exemple national des maîtres germaniques? Ce n'est plus le développement des principes des Durer et des Holbein, c'est l'imitation de leurs faiblesses. Eh bien, pastiche pour pastiche! S'il s'agit d'histoire et de mouvement, j'aime encore mieux que l'on s'adresse à Michel-Ange et à Rubens qu'aux frères Van Eyck ».

J'avoue que le danger dont parle L. Pfau ne me semble pas bien redoutable. Faut-il condamner les artistes d'un même temps aux mêmes tendances ? C'est chose impossible par le fait même que, plus l'éducation deviendra un bienfait pour tous, plus l'artiste voudra vivre indépendant. Là où il y a valeur réelle et individuelle, le talent se manifeste d'une façon variable. Qui croirait qu'Alma Tadema est l'élève de Leys? Celui-ci appartient au passé, l'autre est jeune, frais, plein de sève et de verve.

Leys est allé aux Allemands, Lies est incontestablement d'une tendance plus jeune, plus flamande. Pas un de ses personnages ne fait songer aux Van Eyck. Leys nous ramène à Durer, à Holbein, aux frères brugeois, par des chemins plus ou moins détournés. Quant à l'Italie (1), on diait que le cœur de Lies palpite sous les lignes pures, correctes, admirablement soignées des formes au coloris merveilleux. Cela tient à ses goûts et à son amour du dessin.

En somme, le partage de ce dernier est fort beau ; sa part de gloire est enviable, et je n'hésite pas à dire que l'auteur de tant d'œuvres poétiques et remarquables aura plus d'influence, sur l'art flamand, que l'auteur de l'*Edit de Charles V*.

(1) Ce qui importe, c'est de savoir si tel peintre a goûté ou non les eaux troublantes de l'Arno ou du Tibre. A-t-il ou n'a-t-il pas visité l'Italie ? Tout est là. Et rien n'est bizarre comme ce mélange, à hautes et à petites doses, de culture italienne et de germanisme persistant, de langue étrangère et d'accent local indélébile, qui caractérise cette école de métis italo-flamands. — Eug. Fromentin, *Nos maîtres d'autrefois*, p. 19.

Lies est un pur flamand; il n'entrera dans les calculs de qui que ce soit, de lui attribuer une autre tendance, malgré une espèce de prédilection pour certaines grâces du corps, du costume et de l'architecture des maisons et des jardins.

Quelques-unes de ses compositions rappellent les lignes architecturales du temps de Louis XIV, qu'il admira sur place ; elles le frappaient par leur grandeur, leur richesse, leur élégance. Tout cela était un autre monde, monde plus riche, plus élevé, plus raffiné même, que tout ce que l'artiste avait trouvé dans son pays. Quelle époque! Quels hommes! Quelles passions! Les artistes luttaient à qui se surpasserait en éclipsant ses rivaux.

La nature même avait, en France, une richesse, une beauté inconnue en Belgique. Du haut des collines élevées qui entourent Paris, la campagne prend des aspects inattendus. Lies en fut émerveillé. « Mon Paris ! » s'écrie-t-il dans une de ses lettres. « La merveille des merveilles, le Louvre! » dit-il encore. Il voit tout, admire tout, étudie tout, aussi bien les premiers artistes indigènes que les peintres étrangers les plus renommés; de ceux-là à ceux-ci, il a mesuré tous les progrès.

M. H. Hymans s'exprime, à cet égard, en des termes auxquels j'applaudis:

« A l'esprit qui l'a toujours caractérisée, la France a su joindre la couleur qui lui manquait ; sans perdre son originalité, elle s'est appropriée les procédés des écoles de Venise et d'Anvers... Nul crayon ne dessine mieux que le sien, nulle brosse ne peint mieux que sa brosse... Elle peut opposer Ingres à Delacroix, Decamps à Meissonnier, Flandrin à Couture, Aligny à Rousseau, réunissant tous les contrastes, conciliant les originalités les plus diverses. (1). »

« Et cela était absolument vrai. Si d'autres écoles, comme celles de la Belgique et de l'Angleterre, furent appréciées avec faveur, elles se présentaient, dans leur ensemble, avec une supériorité moindre, et beaucoup de peintres belges trahissaient une influence évidente de la France. Celle-ci, on peut le dire, était devenue l'expression éloquente, la représentation de l'art contemporain dans ce qu'il avait de plus complet, de plus élevé, de plus vigoureux.

» En réalité, l'exposition universelle de 1855 clôt d'une manière très précise une des périodes les plus importantes de l'histoire de la peinture moderne » (2).

C'est précisément à cette époque que Lies étudie la France et qu'il expose à Paris pour la première fois.

Il revient ébloui de Versailles. Dans ce palais immense, il a vu passer l'ombre du roi. La cour la plus brillante de toute la monarchie française a revécu un instant pour lui.

Quelle magnificence! Des fêtes splendides, des intrigues sans fin ; les grands du palais, les chefs les plus illustres de l'armée, de la magistrature et du clergé y prennent part. Les grandes allées du parc se peuplent, les bosquets les plus retirés ont des conversations mystérieuses. Des pièces d'eau s'élèvent, aux rayons du soleil, des gerbes qui retombent en pluie de perles. Les arbres arrondissent leur dôme de feuillage, les charmilles tapissent les bas côtés des promenades favorites où l'on se rencontre comme au hasard. La foule des courtisans s'agite ; ses vêtements sont riches, ses propos badins, remplis de médisance. Qui se vend? Qui achète? Il faut de l'or toujours et encore; la vertu passe après cette considération, car, le mot date de là « Pas d'argent, pas de Suisse ». Le soleil dore tout. Les dehors sont beaux et il n'est pas étonnant que les poètes et les artistes aient chanté la gloire et les magnificences de Versailles.

Lies en fut littéralement ébloui.

Pour se soustraire à cette obsession, il court à Trianon, mais là, c'est l'amour qui chante ses

(1) *Le Réalisme*, son influence sur la peinture contemporaine — *Les beaux-arts en Europe*. Paris, 1855, 1re période, p. 5.

(2) *Le Réalisme*, p. 17.

plus douces chansons. De la moindre des soubrettes à la plus orgueilleuse des reines, on babille, on plaît, on aime !

Watteau apparaît. Ne fallait-il pas un peintre à ce milieu tout particulier ? Il se jette corps perdu dans les goûts de cette cour affamée de plaisirs, et crée un nouveau genre de peinture. Lies en a conscience, il comprend le gracieux artiste et ne l'oubliera plus.

Lancret imitera son maître en peignant les personnages et les mœurs de son temps, goûts et habitudes qui lui vaudront le surnom de *peintre des fêtes galantes.*

Lancret n'est certainement pas un poète (1) mais un élégant écrivain en prose. Son idéal se bornait au salon ; son imagination avait pour cercle les raffinements du monde à la mode. Tous ses personnages sont gens de qualité, à figure gracieuse et à l'air quelque peu hautain. Il ne faut pas s'attendre à les rencontrer à travers les champs, mais dans des paysages de convention aux arbres épais plus ou moins en formes d'arcades ou de voutes gothiques,ou dans ces retraites artificielles appelés *cabinets de verdure.* On y joue de quelque instrument de musique, on y danse le menuet, etc.

Lies ne tomba pas dans ce goût efféminé, trop précieux, où la galanterie avait la plus grosse part, mais il en retint le meilleur: charme du dessin, délicatesse de la mise en scène, brillant du coloris, expression très fine du visage humain.

Se jeter en plein moyen-âge immobile et souvent attristé, comme le fit Leys, la chose ne lui convint pas. Il préféra la France à l'Allemagne, le mouvement aux traditions germaniques quelque peu byzantines ; c'est visible. Son admiration pour la beauté plastique lui fit aimer l'élégance et la distinction françaises, d'autant plus que ses études excellentes lui permettaient de tout oser et de tout entreprendre.

Notre voyageur revint de France le cœur et l'esprit tout remplis de ces choses. De là, des tableaux où la disposition des lieux semble une réminiscence des artistes admirés.

Le paysage de *La conversation galante* de Lancret fait songer à *La causerie* de M. Flemmich. Même éclat des costumes, même causerie sur l'herbe, même partie de musique, même guitare et surtout même importance du paysage.

Joseph Lies entra dans cette voie avec la conviction intime d'un succès accentué, mais l'argent n'était jamais le corollaire naturel de ces tentatives. On voyait, on admirait, on imitait, mais personne ne se risquait à payer l'œuvre à sa valeur !

Lancret ne fut pas plus heureux. Un an après sa mort, ses *Voleurs détroussant un voyageur* se vendirent 81 francs. Le même jour, le *Château* de Teniers n'obtint que 220 fr. (2).

Longtemps on n'employa les tableaux de Lancret que comme devants de feu. Jugez donc les artistes par l'argent que leurs œuvres produisent ! En 1845, à la vente Vasserot, on paya 3650 francs, le *Bal dans le Jardin de Trianon*, (Lancret).

Joseph Lies vit Watteau et son élève reprendre faveur ; il n'était donc pas étonnant qu'il leur gardât un bon souvenir. Les quatre *fixès* qu'il exécuta pour M. le comte de Liedekerke-Baufort, et dont j'ai sous les yeux les études intéressantes, en sont la meilleure preuve.

Est-ce pour tout cela qu'on dit que Lies se jeta corps perdu en plein moyen-âge, à l'imitation de Leys ? Mais leur moyen-âge n'est pas du tout pareil. Pas du tout ! Leys va en Allemagne et lorsqu'il rentre en Flandre, on s'aperçoit qu'il a laissé, de l'autre côté du Rhin, toute son imagination, tout son cœur, toute son ambition du beau faire. Il peint avec un parti-pris dont rien ne le sort. Succès oblige, dit-on. C'est possible, mais c'est en Allemagne qu'il faut chercher Leys.

(1) *The works of eminent masters.* London 1854, vol. 1, p. 98.

(2) A la vente Larangère, sous la direction de Gersaint, en 1744.

Lies, au contraire, reste le gracieux fils de la Flandre. S'il a étudié Holbein, Durer, Cranach, Lucas de Leyde, Memling, les Italiens et les Français, c'est pour ajouter à ses œuvres quelque chose qui leur imprime un charme particulier. Aucun de ses tableaux ne porte le cachet du néo-germanisme qu'on lui reproche d'avoir emprunté à Leys.

Ceux qui ont écrit ou répété ces absurdités feraient bien d'étudier quelque peu l'art flamand du XVI[e] siècle, ils verraient que Lies y a puissé de nombreuses inspirations, qu'il en a allégé les formes lourdes en les revêtant de couleurs plus claires, plus fines, mieux combinées et plus chaudes. Si ses lignes extérieures, ses contours restent un peu rudes quelquefois, c'est regrettable, mais Leys n'est pas exempt de ce reproche non plus.

En fin de compte si Lies connaissait l'Allemagne en artiste, et s'il l'admirait, ce qui n'est pas douteux, il lui préféra les Flandres et la France. Qui l'en blâmera? C'est entre ces deux pays qu'il partagea ses affections et ses admirations, jusqu'au jour où il connut l'Italie. En ce moment, il subit un ascendant nouveau que nous étudierons lorsque le moment sera venu.

Ce fait, Lies ne le dissimula jamais; il eut un vrai bonheur à faire son tableau de Florence, *Scène du Moyen-âge*, du musée d'Anvers. Il faut voir ce qu'il en écrit, en 1859, de Florence même. Depuis, il n'oublia plus la péninsule, ni son soleil, ni ses charmes, ni ses œuvres remarquables; plein d'admiration pour l'art italien, il pensait, avec Eug. Fromentin, « qu'il a cela de commun avec tous les arts fortement constitués, qu'il est à la fois très cosmopolite parcequ'il est allé partout, et très altier parcequ'il s'est suffi. »

Joseph Lies est un peintre flamand, essentiellement flamand, dans le choix de ses sujets, dans l'excellence de son dessin, dans la multiplicité de ses détails et surtout dans son admirable coloris. Si en son ouvrage sur la Peinture Flamande (2) M. Wauters ne parle pas de l'artiste, il lui accorde un bon rang parmi les peintres flamands contemporains, dans le travail touchant l'Académie d'Anvers: »

Ce témoignage suffit et j'espère que désormais on rendra à Lies la justice dûe à un grand et beau talent.

(1) *Nos maîtres d'autrefois* p. 11.

(2) Voir le feuilleton du *Précurseur* — Nov. 1885.





## CHAPITRE XII.

# LE PAYSAGISTE.

SOMMAIRE : Teintes personnelles. — Plus de soirs que de matins. — Romantique ou réaliste ? — Opinion de Théodore Rousseau. — Les promenades de Lies. — Son amour de la nature. — Flanerie en campine. — Ses qualités d'artiste.



On a parlé des paysages de Lies et des teintes *personnelles* données par lui à une nature quelquefois cherchée ou romantique ; ce qu'on n'a pu faire, c'est de trouver l'artiste en défaut, au point de vue de l'exactitude du dessin, de l'expression générale et surtout en flagrant délit d'interprétation contraire à ses sentiments propres.

On s'est plu à dire qu'il est rêveur, mélancolique sinon triste ! Il a peint plus de *soirs* que de *matins*, plus de grands parcs que de bosquets, plus de rideaux d'arbres que de coins lumineux où l'amour chante dès l'aurore.

Tout cela, c'est Lies. L'artiste véritablement digne de ce nom, porte en lui quelque chose qui l'isole quelque peu, au milieu des amis qui l'aiment, des admirateurs qui le fêtent, des critiques qui le jugent, des marchands qui l'évaluent. Il reste fidèle à sa foi, à ses goûts, à ses études privilégiées, à ses convictions acquises, à son tempérament, à ses prédilections, à ses pressentiments, à son beau idéal. Quand la délicatesse physique ou une souffrance intime s'ajoute à tout cela, faut-il demander compte, à l'artiste et au poète de ce qu'ils chantent ? De Musset n'a pas plus entrevu la vie comme Lamartine que comme V. Hugo ; Th. Rousseau et Corot n'ont pas vu la nature comme Decamps ou Courbet. Vous laisserez vivre cent ans, côte à côte, F. Lamorinière, et Van Luppen, que jamais ces artistes ne se rapprocheront dans l'expression donnée par eux à la même nature.

Il serait facile de multiplier ces détails et d'accumuler des preuves, mais à quoi bon ? Quelque chose nous aide à devenir des hommes spéciaux, si nos études nous permettent de donner, à ce que nous éprouvons, une forme pour ainsi dire palpable et originale. Cette émotion passe dans l'œuvre sortie de nos mains. Qu'est-elle ? Tout simplement la nature jugée ou sentie par nous.

C'est pour cela que l'art est encore à définir. C'est pour cela aussi que la définition du beau sera éternellement à faire. Socrate disait que le but de l'art est l'expression de l'âme.

Lies a vu la nature ; il l'a sentie et interprétée autrement que de nombreux autres artistes. Qu'on le place parmi les romantiques pour les arbres et parmi les réalistes pour certains personnages et d'autres sujets, peu importe ! Qu'on le voie, qu'on l'interroge et qu'on le comprenne !

A-t-il agi autrement que d'autres artistes sacrés illustres et grands maîtres par la renommée ? Non.

Il faut bien avouer aussi qu'en face de la nature, le peintre sera toujours petit et d'une impuissance relative. Qui le sait mieux que lui, s'il est de bonne foi ? Partout des difficultés, partout des découragements ; il nage en plein à peu près et ce n'est qu'à force de valeur réelle et d'abandon véritable, qu'il traduit ce qu'il voit, dans le langage que lui ont donné la délicatesse de sa nature, le sérieux de ses études et surtout l'honnêteté de son talent.

Ce qu'il faut demander à l'artiste, c'est d'être lui-même. Pour cela, tout ce qui fait l'homme dans l'expression la plus noble de ce mot doit devenir sa richesse.

Cicéron a donné, de l'avocat, une définition qui sera toujours vraie: l'homme de bien habile à bien parler; on pourrait définir l'artiste, l'homme de bien habile à bien voir et à bien interprêter.

Demandons-nous, à l'avocat, de colorer sa phrase de telle façon ; le prions-nous d'être tour à tour simple, énergique, fougueux, souple, terrible ou simplement ému ? Non, nous l'écoutons et nous subissons, non seulement le charme de sa parole mais aussi la conviction qui l'anime.

Pourquoi serions-nous plus exigeants envers l'artiste? Est-ce nous que nous devons vouloir retrouver en lui? N'est-ce pas plutôt sa pensée qu'il nous faut chercher, afin de la comprendre, de la partager ou de la discuter?

Cet examen n'a pour point de départ que la bonne foi, et la bonne foi repose uniquement sur la justice.

Soyons donc équitables dans nos appréciations. Ne nous flattons pas de pouvoir, en quelques instants, juger d'une façon complète, un artiste dont les œuvres vont bien au delà de nos connaissances, quelquefois. Ne disons pas, à brûle pourpoint, ceci est faux, cela est mauvais; cherchons, par le raisonnement et la comparaison, la force de la vérité et la vérité d'une interprétation plus ou moins poétique.

Trop souvent, nos estimons une œuvre comme le ferait un peintre en bâtiment, qui dit qu'au printemps tous les arbres sont verts, sans songer que la lumière varie quotidiemment du plein soleil à l'ombre la plus épaisse.

A côté de l'exactitude des formes, voyons le sens poétique des choses.

C'est parce qu'il n'est pas donné à tout le monde de sentir certaines délicatesses, que les jugements des critiques trop personnels sont toujours frappés d'appel.

Si l'on voulait, sur la même œuvre de valeur, réunir tout ce qui s'écrit de phrases contradictoires, on croirait avoir affaire à plusieurs choses différentes soumises aux investigations d'hommes plus ou moins passionnés.

Pourquoi refuserait-on au peintre d'avoir ses passions ? Pourquoi lui enlèverait-on le droit de s'exprimer dans sa langue spéciale?

Donnez le même morceau de cuir à deux cordonniers; l'un fera quelque chose de vulgaire, l'autre façonnera la matière première avec un goût extrême.

Placez deux peintres en face du même paysage, en leur laissant le droit de le transporter sur la toile; vous obtiendrez deux œuvres absolument différentes.

Priez deux poètes de chanter la même nature; ils trouveront des gammes de sentiments tout à fait personnelles, si l'un est enthousiaste et si l'autre demeure froid ou contenu.

Si encore nous avions tous la même éducation! Nous pourrions comprendre également les efforts de l'artiste et du poète pour nous charmer; malheureusement cette bonne volonté ne compte jamais pour rien, quand il s'agit de juger leurs œuvres. C'est un grand malheur, puisque l'ambition de tout poète est de se survivre à lui-même à travers les siècles, grâce à l'administration des hommes.

On le voit, deux éléments bien différents se trouvent en présence : l'artiste, le public. Or, il est acquis que ce dernier n'a pas tous les dons innés, c'est pourquoi l'artiste devra se courber sous son joug quand l'éducation générale du peuple sera faite. Donc, en face d'une œuvre essentiellement délicate et sentimentale, faisons preuve de délicatesse et de distinction.

Théodore Rousseau a laissé un nom qui l'élève très-haut dans la hiérarchie des artistes ayant remué la couleur en générale, et des paysagistes en particulier. Juge très-éclairé et très-compétent en la matière, il devait confier au papier ses impressions d'homme éclairé, comme il confia à la toile ses convictions d'artiste habile et distingué.

Il écrivait, un jour, à un de ses amis, quelque chose que chaque artiste devrait savoir par cœur. Cet abandon de l'homme est charmante ; cette confidence d'ami est délicieuse :

« Ne craignez pas pour mon tableau le *Village*; si j'y mets la dernière main à Paris, je n'en aurai pas moins présentes les impressions virginales de la nature : elles datent de loin et ne peuvent s'effacer; mais en ce moment, la plus belle campagne ne m'aurait pas suscité autant de forces pour les mettre en œuvre que l'indignation dont je viens d'être pris à Paris, en voyant abattre des arbres chargés de toutes les tendresses du printemps. Comment empêcher les abatteurs d'arbres de commettre insoucieusement de pareils actes et leur faire aimer assez des *êtres* qui ne leur sont que bienfaisants ? Ceci, mon cher X..., est un puissant levier d'action, et me demande de nouvelles forces pour achever la composition de mon tableau. Il y a longtemps que la délinéation en est déterminée ; mais j'entends par composition ce qui est en nous, entrant le plus possible dans la réalité extérieure des choses.

« Si c'était autrement, le maçon armé de sa latte en aurait fini bien vite avec la composition d'un tableau représentant la mer. Il suffirait d'une ligne tracée à n'importe quelle hauteur sur la toile. Maintenant, qui composera la mer, si ce n'est l'âme de l'artiste ?...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« ...... Il y a composition quand les objets représentés ne le sont pas pour eux-mêmes, mais en vue de contenir, sous une apparence naturelle, les échos qu'ils ont placés dans notre âme.

« Si l'on peut contester qu'ils pensent (les arbres), à coup sûr ils nous donnent à penser, et, en retour de toute la modestie dont ils font usage pour élever nos pensées, nous leur devons, pour prix de leur spectacle, non l'arrogante maîtrise, ou le style pédant et classique, mais toute la sincérité d'une attention reconnaissante dans la production de leurs *êtres*, pour la puissante action qu'ils éveillent en nous. Ils ne nous demandent, pour tout ce qu'ils nous donnent à penser, que de ne pas les défigurer, de ne pas les priver de cet air dont ils ont tant besoin.

« Ils nous demandent grâce aussi, pour ce que nous appelons *modeler* en terme d'atelier, ce qui consiste ordinairement à leur colorer un côté noir, bleuâtre, et un autre mélangé d'une demi-teinte ; ils ne veulent avoir de relief que celui qui leur est commun, et qu'ils empruntent à l'air. Ils sont eux-mêmes dans un mode, et ne demandent que leur très-petite part de la plénitude de relief que nous devons consacrer à leur vie de ce monde. A cette condition, ils sauront supporter la critique qui les trouvera plats et découpés, en les regardant isolément, et comme si on voulait en dénombrer les profils et les accents. Ils se trouveront cependant réellement modelés dans l'air, si le tableau semble vivre de son atmosphère.

« Ils ne sont pas plus difficiles que cela ; mais c'est bien assez, je vous assure, pour me mettre martel en tête; et de tous les esprits que l'on puisse évoquer, il n'en est pas qui, sous une apparence plus humble, ait donné au téméraire chevalier qui en fait l'évocation, pareil dragon à combattre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« ...... Pour Dieu et en récompense de la vie qu'il nous a donnée, faisons que dans nos

œuvres la manifestation de la vie soit la première de nos pensées; faisons qu'un homme respire, qu'un arbre puisse réellement végéter. Celui qui sait faire vivre est Dieu ; mais celui qui ne peut que disposer avec goût des contours ondoyants, couleur de lys ou de rose, manifeste seulement du goût pour l'état de tapissier et celui de parfumeur; il cumule, l'ambitieux !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« N'allez pas me trouver pédant, mon cher X, si je résume un peu dans cette lettre ce que je vous ai déjà dit à bâtons rompus; mais la corvée que je donne à votre bonne amitié pour moi vaut bien la peine que je me mette en frais de quelques paroles, pour justifier l'abstraction où je suis de toute affaire, et que le motif en est louable puisque j'ai bien à craindre que l'œuvre qui en est cause ne le dise pas assez d'elle-même. »

Puisque cela est vrai, jugeons simplement Lies par ses œuvres; c'est déjà lui rendre hommage.

Reconnaissons surtout que, sous sa modestie bien connue de tous, il cachait un cœur plein de fierté et d'indépendance. Si jamais il ne s'abaissa jusqu'au rôle de solliciteur, toujours il eut la dignité de croire à ses forces, à ses convictions et au bon goût de ses contemporains.

Il travailla pour peu d'argent mais, quoiqu'il en souffrit, on ne le vit point négliger ses œuvres ou bâcler ses tableaux. L'art d'abord, l'argent après.

Se faire imitateur, plagiaire! Il aurait pu écrire comme Viollet le Duc: « Protéger le goût, c'est protéger un goût; protéger un goût, c'est tuer l'art ». Tout, dans son œuvre, parle de valeur personelle et personne n'encouragea plus que lui ses amis à chercher le succès dans la voie qui leur semblait la meilleure. L'art est une république et une république ne repose que sur la valeur personnelle des individus. Joseph Lies connaissait le mot de Platon, que j'ai retrouvé sur une feuille de papier, parmi tant de choses venues de chez lui : « L'art est un oiseau des bois, qui haît la cage et ne peut vivre qu'en liberté. »

Que tous les artistes pensent ainsi et, en contemplant la vie de Lies, ils comprendront qu'il ne fut grand que parce qu'il était sincère et absolument libre.

Lies paysagiste est aussi digne d'être étudié par les artistes; ce qu'il produit a toujours un cachet de grâce et de vérité, quoiqu'on en dise. Il aime ce qu'il fait; il ne fait que ce qu'il aime.

Il avait la préoccupation constante du beau. Ce qu'il voyait d'agréable ou de grand, il voulait toujours le reproduire. Sa nature sympathisait continuellement avec la grande nature à laquelle il demandait sans cesse de nouvelles forces.

Un soir du commencement de l'hiver, entre quatre et cinq heures, il se promenait sur les remparts d'Anvers en compagnie de Jules Pécher, rêveur comme lui. Le ciel était dans une de ces heures mystérieuses que le soleil d'or rend si précieuses au véritable artiste. La campagne en était veloutée et ce qu'elle conservait encore de sa végétation passée brillait d'un éclat aussi doux qu'inattendu.

Les deux amis ressentaient ce charme intime avec une égale émotion, mais pendant que Jules Pécher regardait encore, Lies crayonnait quelques traits sur sa manchette de chemise, en ayant soin d'en faire ressortir des lignes horizontales au bout desquelles il écrivait: *vert*, *jaune*, *brun*, *or*, *rouge*, ou *plus sombre* et *plus clair*.

De retour chez lui, Lies confia à la toile ce rêve d'un artiste éveillé, cette fantasmagorie crayonnée par un poète plein d'enthousiasme. Qu'est devenue cette chose? S'en est-elle allée, avec tant d'autres, en des mains ignorantes de ce qu'elles touchaient?

Nul ne trouvait mieux que lui les *bons endroits*. Un jour qu'il présentait une admirable étude d'arbres à quelques-uns de ses amis (Lamorinière se trouvait du nombre), tous s'émerveillèrent sur cette trouvaille. Et le bon Lies de rire, comme il savait rire quelquefois, disant :

— Allez donc jusqu'au jardin botanique !

Il avait la passion de la belle nature. Ayant entendu parler de sites splendides aux environs d'Anvers, et de la facilité avec laquelle les artistes pouvaient y aller travailler, le peintre se mit en route, son carnet d'étude en poche. Il entre. Le parc est si vaste qu'un homme comme lui peut y disparaître bien vite. Sans doute, il comprenait qu'une autorisation eût mieux fait son affaire, mais on l'avait dîte inutile ; aux environs d'Anvers, les propriétaires sont d'une grande tolérance. A peine était-il installé en face d'arbres qu'il cherchait depuis quelque temps, pour un de ses tableaux, que la châtelaine vint à lui, homme toujours soigné, de mise et d'aspect comme il faut. Elle lui reproche son indiscrétion !... Sans doute elle était en compagnie de deux hommes, mais n'était-ce pas une raison pour agir autrement? Lies partit sans mot dire et très mortifié ; on ne l'y reprit plus.

Comme on comprend son admiration pour Edeghem, séjour de son grand ami le comte du Bois d'Aische. Il y était chez lui, aussi ils sont nombreux, les tableaux où le paysage a été fait d'après cette belle campagne.

C'est dans une foule de détails semblables qu'il faudrait puiser toutes les idées capables de servir à la réédification de la physionomie de l'artiste.

La beauté du milieu le poussait à poétiser son sujet lui-même. J'ai dit qu'il ne fut pas indifférent aux œuvres de Watteau (1); il était coloriste comme lui. Comme lui encore, il possédait la grâce du dessin, le brillant du coloris, l'élégance du goût. Les lignes architecturales soignées, les courbes larges des feuillages épais, la phrase colorée des arbres du déclin de l'été, les personnages qui charment, autant de choses qui rapprochent les deux artistes. En songeant à l'*Arlequin jaloux*, du peintre français, on ne peut que penser aux beaux paysages de Lies où rien n'est marchandé. Ils paraissent quelquefois un peu trop romantiques ces paysages, mais l'artiste ne les voulait que comme accessoire, comme embellissement du milieu où il plaçait ses personnages, grands par la naissance ou vulgaires d'état. La *Promenade* est l'existence seigneuriale avec le parc aux arbres séculaires ; la *Conversation au bord de l'eau* n'est qu'une causerie de deux jeunes paysans dans leur costume habituel, mais quel ravissant paysage ! Les milieux diffèrent parce que les sujets sont absolument opposés.

Lies combat victorieusement certaines appréciations de son talent, de ses goûts et de sa personne. Sa lettre à G. Podesta est chose précieuse :

« Comme vous comprenez bien qu'ils sont faux, banals et injustes, ces larmoyants poètes
» qui ont appris quelque part que les natures impressionnables et poétiques soupirent toujours,
» pleurent souvent, rêvent sans cesse et ne mangent jamais.

» . . . . . . ces pleurards à nacelles,
» Ces amants de la nuit, des bois, des cascatelles,
» Cette engeance sans nom qui ne peut faire un pas
» Sans s'inonder de pleurs. . . . . . . .

» qui ne comprennent pas que la campagne c'est la vie de l'oiseau, le grand air, la liberté du
» corps comme de l'esprit, l'oubli momentané des soucis, des inquiétudes, des ennuis de la ville.
» Ici, le calme, la douce rêverie ou la chaleureuse admiration ; plus loin, l'insouciance, la gaîté et
» le bonheur. Nulle part l'abattement ou la mélancolie noire.

(1) L'art allemand n'inspira pas Lies très heureusement, témoins ses deux tableaux : *Albert Durer descendant le Rhin* et le *Chevalier de Toggenburg*. Cette nature mouvementée, sévère, ces choses de convention n'étaient pas dans les affections de l'artiste.

» Aussi est-elle belle et fleurie, la course que vous nous faites faire. C'est une véritable école » buissonnière à travers un beau pays, nous baignant dans la rivière, nous couchant à l'ombre » des grands arbres, nous arrachant à tous les buissons, nous abandonnant aux impressions les » plus diverses. Ici, c'est l'enthousiasme de l'artiste devant un majestueux paysage ; là, c'est le » charme de l'idylle à la vue d'une belle prairie, d'un joyeux village, d'un miroitement de votre » amoureuse rivière ; partout c'est l'esprit et l'entrain d'un homme qui sent vivement et qui » exprime avec chaleur et vérité. »

Pour tracer ces lignes, il fallait vraiment que Lies fut en intime communion d'idées avec l'écrivain dont il analyse les sentiments. On ne s'exprime pas ainsi sur des choses non senties.

Il dit, quelques lignes plus bas : « Si vos espérances ont été quelque peu écornées par le con- » tact de la Société, venez les retremper dans les eaux limpides de ma jolie rivière. C'est le Léthé » que la Semoy. Venez redorer vos espérances aux rayons brûlants de ce beau soleil qui inonde » la belle campagne que je vais déployer devant vous. »

Lies croit à ce charme du milieu, parce qu'il sait que la nature est un réservoir de forces ; s'il pensait autrement, il ne serait pas paysagiste.

Tous ceux qui étudient ses œuvres arrivent à cette conviction ; c'est donc les tableaux de Lies qu'il faut voir pour le juger impartialement.

Nul peintre n'a, plus vivement que Lies, senti ce qu'il représentait. Si ses compositions historiques sont le résultat de longues recherches studieuses au point de vue du fait, des costumes et des mœurs ; ses œuvres champêtres disent la beauté de son caractère, la bonté de son cœur, en même temps que son admiration pour la belle et douce nature flamande.

Qu'on songe à ses émotions au milieu de la Campine. Le large cercle de l'horizon, les lignes agréables et fines formées par les villages lointains, le vert des arbres isolés ou des bois de sapin, le reflet du soleil sur les montagnes de sable, la surface indescriptible des étangs où le ciel se reflète si diversement suivant les heures du jour et l'intensité de la lumière, tout cela l'émerveillait. Les moindres plantes excitaient son admiration. Les perles que la rosée dépose sur les toiles d'araignée, quant les nuits commencent à devenir fraîches, il les regardait briller jusqu'à ce que le soleil les eût fondues. Le beau scarabée parti en chasse, d'un pas délibéré et d'un air qui ne doute de rien, provoquait sa gaité. Le vent qui emplit les sapinières d'un murmure semblable à celui de la mer dilatait ses poumons au point de lui arracher des exclamations de joie. Il se *faisait cuire* au soleil, paresseusement étendu sur le dos, le visage caché par le bord de son chapeau, et l'esprit occupé de poésie. Il rêvait, il s'exaltait, il philosophait, quand il n'était pas venu là pour dessiner ou peindre. Personne n'était plus heureux que lui, au milieu des riens qui sont des bonheurs pour ceux qui savent voir, réfléchir, interroger.

Cela fait qu'en face d'un tableau de Lies, notre pensée voyage sans cesse autour de quelque chose de délicat, d'élevé, de rêveur et d'indéfini... Ce quelque chose, c'est la rêverie de Lies.

Plus je l'étudie, plus je l'apprécie à sa valeur. Plus je découvre de ses œuvres, plus je m'étonne de certains jugements portés sur lui.

Ces habitudes de Lies ne sont pas celles d'une âme ordinaire. N'aime pas qui veut tout ce qu'il recherchait, choses simples, vulgaires mais faites de toutes les délicatesses de la nature. Qu'est un soleil levant pour un joueur fatigué de sa veille? Qu'est un coucher de soleil, pour le viveur qu'une bonne table attend? Pour l'artiste, ces phénomènes sans cesse renaissant, deviennent des bonheurs indicibles parceque, à chaque minute de ces fantastiques visions, à chaque seconde de ces rêveries délicieuses, correspondent d'autres phénomènes et d'autres pensées.

L'artiste complet n'est point un homme vulgaire. La vulgarité des mœurs est aussi nuisible à l'art qu'à la science elle-même. Si un savant marche de découverte en découverte, parce qu'il

réfléchit sans cesse à l'objet de ses recherches, un artiste ne devient grand qu'à la condition expresse de faire, de son art, le but de toute sa vie.

Sous ce rapport, Lies est encore un modèle. Ses aspirations les plus chères n'ont qu'un objectif. S'il souffre, c'est parce que son tableau ne lui donne pas toute satisfaction ou parce qu'il ne le voit pas assez complètement ; s'il est joyeux, c'est que le travail lui cause un enchantement que le tâcheron ne comprendra jamais.

Joseph Lies était artiste jusque dans les moindres détails de la vie. D'une nature sensitive, il éprouvait des satisfactions et des souffrances que le commun des martyrs ne ressent pas. Pour se consoler d'une injustice à lui faite, il se réfugiait dans la campagne toujours chère à son cœur ; il y trouvait l'oubli, la paix et composait alors ces petits tableaux ravissants qui disent sa distinction et toute son intelligence.

Les plus anciens amis de Lies le connaissent comme je le comprends par ses œuvres (1).

Je crois en avoir assez dit pour établir que notre artiste, de bonne heure dans la vie, comme dans les dernières journées de son existence, en Campine comme autour de l'enceinte fortifiée d'Anvers qu'il parcourut tant de fois, dans les coins pittoresques de la cité flamande comme sous les beaux arbres d'Edeghem, demanda, à la nature ce qui conservera, à ses œuvres, leur jeunesse, leurs charmes et leurs intentions.

Dès 1848, Lies débute en maître dans le paysage, avec la *Conversation au bord de l'eau* où la nature parle au cœur autant que l'entretien de ces jeunes amoureux. Viennent ensuite, la même année, l'*Embarquement* qui, exposé au Salon de Bruxelles, fait dire qu'un nouveau maître est né à la Flandre, et *Erasme sur la route d'Italie.*

En 1850 : *Dames dans un jardin*, *Mauvaise rencontre*, *La chasse au faucon*, *Une dame sur une terrasse ;*

En 1851 : *Jeune ménage* ;

En 1852 : *Parc, dames et seigneurs, — Amour, deux figures sur un balcon, — Jardin avec des dames — Paysage avec grande figure, — Causerie, trois figures dans un parc, — Parc avec figures, Versailles.*

En 1853 : Ces titres peuvent paraître étranges, mais ils se comprennent quand on sait que certaine critique bornait le talent de Lies exclusivement au genre ; l'artiste réagit en affirmant, par des appellations presque uniformes,des tableaux qui gagneraient à avoir des titres plus allégoriques. Il voulait être peintre de *paysages avec figures* ; il le fut.

En 1854 : *Le soir, paysage accidenté avec grandes figures, — Petit paysage, environs d'Anvers, — La cour de Marguerite d'Autriche* ;

En 1855 : *Promenade, Les plaisirs de l'hiver, Albert Durer sur le Rhin, Le page du château et la fille du moulin, Jeux d'enfants, Les loisirs, Le soir, Visite à la ferme* ;

En 1857 : *L'ennemi approche, Portrait de M<sup>me</sup> la comtesse Du Bois* où le paysage est très considérable ;

En 1858 : *Les horreurs de la guerre, Enfant dans la prairie*, *Retour des champs, Paysage des environs d'Anvers* ;

En 1859 : *Scène du moyen âge, Le soir, Rêverie, Le chevalier de Toggenburg, Au bord d'une cascade* ;

En 1860 : *Faust et Méphistophélès* ;

(1) Qu'on se rappelle la lettre et le portrait de Lies par Ed. H. Joseph Lies a laissé, de lui-même, un portrait à l'huile, un peu plus jeune que celui crayonné par Ed. Hamman, c'est là même physionomie sans la moustache.

En 1861 : *Justice pour les faibles*, *Paysage*, *Rêverie*, *Venise*, *Rapt, pillage et incendie* ;

En 1862 : *A la campagne*, *Les deux mariages*, *Deux figures dans un parc* ;

1863 : *Effet du soir, parc avec figures*, *Portrait du comte du Bois*, fait à la campagne de ce dernier, avec paysage très important, *Visite aux ouvriers*, *Causerie*, peut-être le plus considérable et le plus réussi des paysages de Lies, *Proscrits*, *Le mauvais riche* ;

En 1864 : *Bords de l'Escaut*, *Le soir*, le dernier tableau fini de l'artiste ! L'acheteur en prit livraison 7 jours avant la mort de Lies.

Je laisse de côté bien des études qui valent des tableaux.

Et l'on a dit que Lies ne fut pas paysagiste ! Ce propos vient-il de peintres de genre qui font faire leur fond de paysage par des confrères paysagistes, ou de critiques acerbes toujours prompts au blâme ou au dénigrement ?

C'est ainsi que l'on écrivit l'histoire du vivant de Lies ; aujourd'hui encore des esprits bornés ou circonvenus depuis longtemps, lui en veulent de toutes les qualités que le recommandent à la postérité.

Si la vie des heureux de ce monde tentait le pinceau de Lies, c'est surtout parceque ce dernier admirait la mode du temps, la richesse du costume, le poème des couleurs. Partout il voulait l'homme élégant et la femme gracieuse et belle. Tous ses types humains ont ce cachet particulier. Dans les tableaux où la beauté n'est pas désirable, le jeu de la physionomie a l'énergie et même la rudesse voulues.

La campagne avec ses grâces innées et ses habitations spéciales fait ses plus chères délices. On dirait que c'est à propos de lui que M. H. Hymans a écrit ces lignes : « Il est doux de se reposer, dans le calme des choses agrestes, des excitations de la vie fébrile des grands centres : de là, le puissant attrait de certains paysages, de certains épisodes rustiques (1). »

Quoi de plus naturel, pour l'artiste que d'embellir ce milieu ou de le parer, si c'est son désir, de la richesse des couleurs que le soleil, à son couchant, donne à la nature, qui va s'endormir ? Tout prend alors des formes plus vagues et plus poètiques. Les hommes qui n'observent pas en nient la vérité ; ceux qui ont l'âme tournée à la mélancolie en raffolent. Entre ces deux extrémités, Lies trouve encore une place fort honorable.

J'ai voulu le connaître par ses œuvres et par ses amis.

Voici ce que m'a écrit, l'un deux, M. Du Fief, homme de savoir distingué et toujours cher à ceux qui l'ont connu ou le connaissent.

« Je n'ai pas grand chose de neuf à apporter au dossier que vous avez si vaillamment rassemblé. Voyant Lies presque tous les jours, j'ai eu peu à lui écrire et il a eu encore moins à me répondre.

« Je n'ai qu'une seule lettre de lui, écrite de Venise, rapide et courte. Je n'ai ni tableau, ni esquisse, ni dessin. On n'échange guère de souvenirs, quand on se voit souvent, comme si le lendemain devait toujours venir comme d'habitude.

« Je lui ai vu faire la plupart de ses tableaux durant la période de 1855-65 que j'ai passée à Anvers. Je n'entreprendrai pas de vous analyser sa manière de faire et la nature de son talent ; je n'ai rien à vous apprendre sous ce rapport et je n'y ai pas de compétence (2). Il dessinait peu

(1) *Le Réalisme*, p. 69.

(2) La modestie de l'auteur de cette lettre serait suspecte, si on ne le connaissait pas, car le reste de la lettre montre combien l'ami de Lies est bon juge en la matière. E. L.

d'avance un tableau, il n'en faisait pas le *carton* où toutes choses sont académiquement à leur place; les grandes masses ou les principaux personnages étant esquissés, les détails se décroulaient d'eux-mêmes.

« Lies cherchait toujours à mettre dans ses tableaux une idée, un sentiment ; même ses petits sujets, les plus banals en apparence, recevaient dans l'exécution une teinte de philosophie ou de poétique mélancolie. Il peignait légèrement, empâtait peu, effaçait ou surchargeait assez souvent, butinait par ci par là une pointe de couleur dans le fouilli d'une palette indescriptible pour arriver finalement à la finesse et à l'élégance de tons qui le distinguent.

« Lies avait un esprit sérieux, souvent humoristique dans la forme, une nature fine et distinguée, un caractère droit et modeste. Il était désireux de s'instruire et cherchait à compléter par les lectures, ce que son instruction première avait eu d'insuffisant.

« Souvent j'ai eu à répondre à ses questions, et à causer avec lui de sujets historiques. Je l'ai même entretenu assez longtemps, dans son atelier et sans interrompre son travail, de l'histoire du moyen-âge; l'époque des invasions des barbares et celle de la lutte de la papauté et de l'empire l'intéressait particulièrement.

« Je le répète, je n'ai rien à vous apprendre que vous ne sachiez déjà ; la présente lettre ne peut avoir d'autre résultat que de réveiller en moi un agréable souvenir d'amitié, plus facile à détailler en paroles que par écrit, et de vous exprimer toute la satisfaction que j'éprouve de vous voir entreprendre la consécration historique, (je ne sais pourquoi j'allais mettre la réhabilitation) d'un artiste de cœur et de talent.

» F. Du Fief. »

Comme on retrouve toutes ces convictions de l'ami dans les œuvres de Lies ! Aucun peintre n'a révélé, plus complètement que lui, ses goûts et ses qualités.

Eut-il trop d'imagination? Nous ne l'en blâmerions pas non plus, car c'est un don souvent trop rare. Elle est aussi utile au paysagiste qu'au peintre de genre. M. Hymans, parlant du paysage, a dit avec enthousiasme ; « Ici même l'imagination conserve ses droits, et le charme du souvenir, le voile d'idéal qui enveloppe les choses lointaines sont des facteurs d'une puissance infinie dans toute création artistique. »

Il n'y a que les hommes à caractère sec, à principes trop sévères, qui puissent soutenir le contraire, mais ce n'est pas à ceux là qu'il faut demander d'encourager les œuvres d'imagination et de goût. On peut encourir leur blâme et demeurer un artiste fort recommandable.

Pauvre cher Lies! Il me semble que je le console de certaines critiques trop bornées et, jusqu'à un certain point, malveillantes. Que ne donnerais-je pas pour avoir pu lui écrire quelque chose comme ces lignes envoyées par George Sand à Eug. Fromentin?

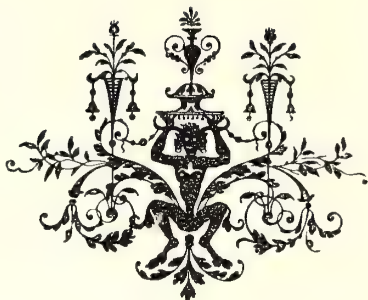
« J'ai eu trois grandes joies à Paris à cause de vous. D'abord celle de vous voir et de trouver votre *vous* si bien d'accord avec votre talent et tout ce qu'il revèle. Et puis, celle de voir votre peinture, dont votre modestie m'avait presque fait peur et qui est aussi belle que vos livres; ce n'est pas peu dire Enfin celle de voir comment Delacroix vous apprécie et vous aime. Tout cela fait que je vous aime aussi et que je suis heureux de vous voir prendre votre place dans l'opinion. »

Lies aussi est *lui-même* dans ses tableaux; il écrit comme il peint, avec le naturel, la couleur, la chaleur et le goût qui distinguent ses œuvres ; il reste toujours modeste et bienveillant, poète et inquiet de la page nouvelle que son pinceau va mettre au monde; il jouit de l'estime et de

(1) M. J. Du Fief, professeur honoraire de l'Athénée royal de Bruxelles est secrétaire général de la Société royale Belge de Géographie.

l'amitié des grands artistes, des hommes recommandables dans toutes les branches de l'activité humaine; enfin, il occupe, dans l'opinion, une place incontestable aujourd'hui.

J'aurais honte de le vanter outre mesure; si je sens profondément ses mérites et si ma plume prend, pour les dire, des mots aussi rapides que sincères, qui me le reprochera ? La vérité est, aujourd'hui, audessus de Lies, de ces œuvres et de tous ceux qui les apprécient. Je dis, comme je le comprends, tout ce que je vois, tout ce que je sais, et je vois parfaitement, je sais pertinemment que, comme peintre paysagiste, Lies serait capable d'en remontrer aux cinq sixièmes des peintres de paysage de notre temps. En quoi que ce soit il ne perd à être comparé aux plus célèbres Flamands. De combiens d'artistes contemporains peut-on en dire autant ?





## CHAPITRE XIII.

# LE DESSINATEUR.

SOMMAIRE : Erudition de Lies. — Comment il étudia l'art. — Ses admirations pour les maitres anciens. — La critique. — Les dessins de Lies et leur place dans les œuvres des illustrations artistiques. — Idées premières. — Le costume dans ses œuvres. — La conscience avec laquelle il composait ses œuvres.

A somme des choses diverses que l'on trouve dans l'œuvre de Lies est tellement considérable, qu'il convient de chercher les sources où il a puisé tant d'éléments capables d'exercer sa main, d'élever sa pensée, de purifier son goût. Pour ces raisons, nous désirons que le carton où l'on a réuni ses dessins et ses calques soit conservé malgré le désordre de l'arrangement. On y voit la marche de ses études, on y pressent le bonheur de ses découvertes, on y trouve l'histoire de quelques compositions fort intéressantes où le costume de l'époque revit, non pas seulement pour les gens de la noblesse mais pour le menu fretin du peuple. De cette harmonie découle le charme de certains tableaux que de nombreux artistes de notre temps, malgré les ouvrages récents sur la matière, ne pourraient produire parce qu'il ne suffit pas de voir, il faut savoir. Joseph savait.

Où sont allées les reliques de son atelier, ses cahiers, ses albums, ses ébauches après sa mort ? (1) Quelles mains inconscientes ou prodigues, infidèles peut-être, ont jeté au vent ou au feu tant d'études et tant de documents précieux mais encombrants ? Plus nous étudions la matière, plus elle nous attriste et, si nous ne racontons par certains faits, c'est que la prudence nous le conseille encore. Lies avait des tiroirs remplis de morceaux d'étoffes, et de costumes riches ayant servi à ses travaux ; il possédait des objets curieux que ses tableaux rappellent ; tout a été éparpillé. Si encore les détenteurs de ces choses aimaient l'artiste autant qu'ils le disent, il nous eut été possible de montrer, au monde des arts, les progrès opérés dans les goûts de Lies et d'établir l'époque de la naissance de certaines compositions, mais non, ils gardent tout pour eux, disant que c'est leur bien et que nul n'a le droit d'en disposer !

Il en est de même de dessins et de tableaux donnés par le peintre en reconnaissance de quel-

(1) Nous pourrions raconter sur ce point des faits scandaleux qui prouvent que la famille Lies n'a pas, après la mort de Joseph, donné tout ce qu'on trouve en certains endroits.

ques services rendus ; nous n'avons pu même en avoir communication. Les faire reproduire, nous eût été un bonheur. Il est vrai d'ajouter que d'autres nous ont fait voir des œuvres où la signature de Lies a été indignement imitée.

On nous saura quelque gré, nous l'espérons de n'avoir rien jugé à la légère. Le temps nous était nécessaire pour établir nos convictions ; elles nous amènent aussi près que possible de la vérité de laquelle seule nous nous soucions.

L'œuvre de Lies est si complète que, pour en être juge, il faut l'analyser dans ses moindres détails. En cela, une seule manière de procéder est possible, H. Taine la décrit dans sa ***Philosophie de l'art.***

« Les différentes œuvres d'un artiste, dit-il, sont toutes parentes comme les filles d'un même père, c'est-à-dire qu'elles ont entre elles des ressemblances marquées.

» Vous savez que chaque artiste a son style, un style qui se retrouve dans toutes ses œuvres. Si c'est un peintre, il a son coloris, riche ou terne, ses types préférés, nobles ou vulgaires, ses attitudes, sa façon de composer, même ses procédés d'exécution, ses empâtements, son modelé, ses couleurs, son faire. Si c'est un écrivain, il a ses personnages, violents ou paisibles, ses intrigues, compliquées ou simples, ses dénoûments, tragiques ou comiques, ses effets de style, ses périodes, et jusqu'à son vocabulaire.

» Cela est si vrai, qu'un connaisseur, si vous lui présentez une œuvre non signée d'un maître un peut éminent, est capable de reconnaître de quel artiste est cette œuvre, et cela presque certainement ; même, si son expérience est assez grande et son talent assez délicat, il peut dire à quelle époque de la vie de l'artiste, à quelle période de son développement appartient l'œuvre d'art que vous lui avez présentée.

» Voilà le premier ensemble auquel il faut rapporter une œuvre d'art. Voici le second :

» Cet artiste lui-même, considéré avec l'œuvre totale qu'il a produite, n'est pas isolé. Il y a aussi un ensemble dans lequel il est compris, ensemble plus grand que lui-même, et qui est l'école ou la famille d'artistes du même pays et du même temps, à laquelle il appartient, etc.

» Voilà le second pas. Il en reste un troisième à faire. Cette famille d'artistes elle-même est comprise dans un ensemble plus vaste qui est le monde qui l'entoure, et dont le goût est conforme au sien. Car l'état des mœurs et de l'esprit est le même pour le public et pour les artistes ; ils ne sont pas des hommes isolés. C'est leur voix seule que nous entendons en ce moment à travers la distance des siècles ; mais, au-dessous de cette voix éclatante qui vient en vibrant jusqu'à nous, nous démêlons un murmure et comme un vaste bourdonnement sourd, la grande voix infinie et multiple du peuple qui chantait à l'unisson autour d'eux. Ils n'ont été grands que par cette harmonie.

» Nous arrivons donc à poser cette règle que, pour comprendre une œuvre d'art, un artiste, un groupe d'artistes, il faut se représenter avec exactitude l'état général de l'esprit et des mœurs du temps auquel ils appartiennent. Là se trouve l'explication dernière ; là réside la cause primitive qui détermine le reste. Cette vérité est confirmée par l'expérience ; en effet, si l'on parcourt les principales époques de l'histoire de l'art, on trouve que les arts apparaissent, puis disparaissent en même temps que certains états de l'esprit et des mœurs auxquels ils sont attachés. »

C'est ainsi que Lies a étudié l'histoire de l'art, individuellement et collectivement, c'est-à-dire dans les œuvres des artistes principaux et dans l'ensemble des travaux artistiques de leurs contemporains. Il est certain que, s'il a mis Erasme en scène, par exemple, c'est après s'être rendu compte de la valeur du célèbre et courageux écrivain et après avoir vu et médité l'œuvre colossale d'Holbein, son peintre et ami.

Joseph a connu tous les livres curieux existant à son époque. Il se complait dans l'examen

des trouvailles de M. X. Villemin (1), et s'arrête principalement aux choses allant du VIe au XVIIe siècle; des pages entièrement remplies de sujets divers le disent assez.

D'abord son dessin manque de grâce, sa copie est faible; il va d'une école à une autre, de la Flandre à la Hollande, de l'Allemagne à la France ou à l'Italie, comme une abeille d'une fleur à une autre fleur. L'ordre n'est pas fait en lui, parce que la lumière intellectuelle manque encore. A mesure que le cercle de l'horizon s'élargit pour lui, c'est-à-dire qu'il s'élève vers le sommet de l'art, les artistes principaux prennent place là où leur naissance et leur génie ont marqué leur passage en ce monde. Avec une érudition relative, un progrès se manifeste en tout: choix, trait, goût. Il s'arrête d'abord aux artistes dont Jules Renouvier (2) a pu dire : « des formes courtes, des » têtes grosses et inégales, des attitudes mouvementées et mal campées, des expressions grima- » cières; à ces traits on peut déjà reconnaître l'école allemande. » Notre artiste a un triple but: voir, apprendre, progresser; aussi, c'est un crayon à la main (habitude qui durera toute sa vie) qu'il parcourt l'œuvre colossale d'Albert Durer (1471-1528), de Jean Burghmaire (1474- ) et d'Holbein (1498-1528), prenant, dans leurs dessins, les choses qui le frappent particulièrement, au point de vue de la pose, du costume et de la pureté de la ligne. Lucas de Leyde (1494-1533) l'attire aussi; les illustrateurs de Jacob Cats (1577-1660), surnommé le La Fontaine de la Hollande avec un peu trop d'emphase, le charment à bon droit: costumes délicieux, compositions dramatiques, attitudes gracieuses. L'œuvre de Venne est un chef-d'œuvre.

Jacques Callot (1593-1635) est d'un tout autre tempérament; Lies ne s'y méprend pas, on le verra. Memling, dont la correction est grande, et Raphaël, dont la grâce est parfaite, l'arrêtent aussi, mais on dirait que, pour ces derniers, les éléments d'étude lui manquent.

Et tout cela s'accumule sur de grandes feuilles de papier sans que rien n'indique à quel tableau ou à quel drame les personnages ont pris part. L'artiste le sait, et, le jour venu, chaque chose aura pour lui sa raison d'être. La question n'est pas de faire une œuvre historique, mais de réunir de précieux éléments capables d'être utilisés plus tard. Il travaille pour son art exclusivement. Ainsi, sur les pages d'un cahier qui sera décousu, tous les siècles se confondent. Près des personnages du temps, les pièces de l'équipement d'alors, les tuniques dont ils sont revêtus, les armes qu'ils doivent manier ou porter.

Qu'importe l'œuvre, si elle aide à l'instruction de l'artiste ! La *Bible* de 1657 fait ses délices. Le *Magasin pittoresque*, encyclopédie excellente de l'honnête Ed. Charton, lui est familier ; il n'en sort que pour y revenir, tant est grand et universel le charme de cette publication remarquable. Les dessins de Fragonard (1732-1806), les aquarelles de Deveria et l'ouvrage de Georgio Vasari l'occupent aussi. Parmi les 121 portraits de la *Vie des peintres, sculpteurs et architectes*, il en copie 34 dont le trait gras, rapide, correct est préférable au dessin légèrement teinté de la plaque d'acier originale.

L'album où l'on a réuni une portion de ces calques et de ces essais, offre un grand intérêt ; il dit que Joseph n'obtint cette habileté incontestable de dessin et de composition qu'à force d'étude. Interrogez les amis qui survivent, tous vous diront son enthousiasme, son activité dévorante, son besoin de savoir et son goût des belles choses.

Les critiques de son temps l'apprécièrent de façons bien diverses. Voici un curieux document (3) ; on croit à peine que c'est de J. Lies qu'il s'agit.

« On est unanime à reconnaître son talent ; c'est dommage, dit-on, qu'il reproduise Breu-

(1) Auteur du *Traité des Types et Manières des Maîtres graveurs du XVe siècle*, publié à Montpellier en 1853.

(2) La citation est extraite des publications de la Société Archéologique de Montpellier, 1856.

(3) L'*Observateur belge*, Sept. 1857. Reproduit dans l'*Ecole Belge de peinture en 1857*. Etudes sur l'état présent de l'art en Belgique et sur son avenir, par Adolphe Van Soust.

ghel. Hier, c'était Leys qu'il imitait, qui lui-même était un fac-simile de Holbein, de Memling, etc. Nous essayerons de faire justice, au sujet de M. Lies, le mieux doué des disciples de Leys (1), de l'espèce de discrédit où l'on voudrait envelopper le maître et le disciple en criant aux copistes.

» Le maître et le disciple, avons-nous dit : c'est, en effet, dans cette situation, nous semble-t'il, qu'il convient de placer ces deux talents vis-à-vis l'un de l'autre. Ils ont des points de contact, tout en conservant chacun leurs traits distinctifs. Tous deux ils marchent à un but commun, mais c'est Leys qui a ouvert la route et ce sera là sa gloire.

» Oui, Leys s'inspire des Van Eyck, des Memling, des Van der Weyden, et d'autres encore. Il les imite même, nous le concédons, comme imitait Albert Durer, qui puisait aux vieilles traditions « en illustrant ses plagiats au lieu de les déguiser », et qui s'en allait « glanant dans le passé avec une intelligence tournée aux choses nouvelles (2) ».

» Possédant, au service d'une imagination active, un instrument admirablement assoupli, Leys, semblable à un improvisateur, étonne et captive par la mobilité de ses impressions, qu'il traduit toujours avec bonheur. Tout profite à sa verve, et généralement ses inspirations vous agréent, parce qu'elles sont toujours empreintes de ce sentiment profond de la vie universelle qui domine l'artiste et qui est comme la source d'où elles jaillissent.

« L'arrangement pittoresque de la mise en scène des sujets qu'il traite ; la représentation des personnages et celle des lieux qui leur servent de théâtre attestent tour à tour l'excellence du peintre.

» Sa palette est un prisme où l'image du monde extérieur apparaît dans une transformation enchanteresse. Il n'y a que le génie qui puisse imiter ainsi et son originalité persiste dans l'imitation. Les petits-fils qui ressemblent aux grands parents en ont-ils une individualité moins distincte ?

» Leys et Lies sont deux petits-fils de ces maîtres brugeois (3) dont la tradition a été traversée par la décadence italienne et la domination de Rubens ; deux explorateurs qui cherchent à rouvrir à l'art les chemins perdus où il marchait à ses destinées ; deux flamands enfin, qui obéissant aux instincts du bon sens, et dans leur admiration pieuse, s'évertuent à raviver le vieux génie de leurs pères. C'est là leur originalité.

« Les imitateurs sont ceux qui font obstacle à cette renaissance par l'importation des nouveautés étrangères.

« Ne disons donc plus de Leys par dénigrement : « c'est de tel ou tel maître », afin que l'exemple de la justice et du respect que nous devons à nos vrais grands artistes, ne nous vienne plus du dehors. Les critiques, dit M. De La Borde, en nous désignant, disent maintenant de Leys : c'est du Hemling, comme en France nous sapons la réputation de M. Ingres en disant : c'est du Raphaël. Admirons les Hemling et les Raphaël modernes quand ils vivent de leur propres vie : l'avenir fera le partage (4). »

Le même écrivain revient à cette question de *Leys et Lies*, dans son Etude *l'Ecole belge de peinture en* 1857.

« Nous nous étions proposé de faire justice au sujet de M. Lies, le mieux doué des disciples de Leys, de l'espèce de discrédit où l'on voudrait les envelopper tous deux, en criant aux copistes. Nous ne pouvions mieux réduire à néant tous ces faux reproches qu'en rendant évident tout ce qu'a de sain, de vigoureux et de rationnel le talent du maître. Mais si celui-ci compte encore des

(1) Toujours la même accusation ! Pourquoi ? Ignorance de critique.

(2) J. Labarte, préface du catalogue de la collection de Debruge-Dumenil.

(3) On verra combien cette appréciation s'applique peu à Lies.

(4) De l'union des arts et de l'industrie.

détracteurs, médiocrités vaniteuses et impuissantes pour la plupart, est-ce la peine de s'y arrêter? Le sort de ces évincés de la gloire n'est-il pas toujours d'avoir le déplaisir d'entendre leurs jalouses clameurs mourir à leur oreille dans le bruit de la renommée qu'ils voudraient étouffer? La réputation de l'artiste ne va-t-elle pas en effet grandissant de jour en jour? La carrière qu'est-elle, sinon un long succès, en Belgique comme à l'étranger !

« Toutefois, disons-le, ne connaissant la fortune que par la constance de ses faveurs, il en use avec elle en homme averti de ses retours. Point d'heures paresseuses dans les habitudes d'une vie aisée, mais une vigilance toujours en haleine, un labeur toujours fécond. Profitant de la vogue, comme de raison, ce sont des succès durables qu'il ambitionne, c'est un but glorieux qu'il se propose. Aussi, loin de rester stationnaire, le voit-en toujours en progrès. Point de halte dans sa marche : c'est un soldat qui, pressé de combattre et de vaincre, brûle les étapes et se porte constamment en avant !

« Après le maître, le disciple. Mais qu'on ne s'y trompe pas, le disciple est maître lui-même.

« Il y a longtemps que Lies a fait ses preuves. Les qualités qui le recommandent sont à lui. Ce qu'il a de commun avec Leys, c'est le but qu'ils poursuivent de concert, et ce but nous l'assignons à l'école entière. Que disons-nous, l'école? elle n'existera réellement que lorsque le but sera atteint. Une école n'est pas une collection d'artistes, c'est une agrégation de talents ayant entre eux des rapports généraux, quoique distincts les uns des autres par des signes particuliers. Les rapports généraux, ce sont les grandes ressemblances de famille, les distinctions particulières, c'est tout ce qui constitue l'individualité.

» Or, plus Leys et Lies se rendront familiers les modes d'expression, si riches, de nos anciens maîtres, tout en cultivant leur intelligence, plus leur individualité apparaîtra manifeste et triomphante. Mais ce ne sera pas là le seul mérite des deux artistes. Ils auront aussi l'honneur d'avoir été des premiers à s'évertuer à recomposer dans l'art les traits effacés de notre type national.

» Le talent de Lies a des faces auxquelles on semble, de parti-pris, ne pas vouloir s'arrêter. Nous n'avons pas à revenir ici sur ses portraits. On n'en connaît que deux de lui, mais ils n'en ont pas moins leur signification. Si le portrait d'enfant du dernier Salon d'Anvers (1) ressemblait à quelqu'un, c'était au petit modèle, et cette similitude-là était à la louange du peintre. On n'a pas pu contester non plus que la facture n'en fut d'un pinceau magistral. Le grand portrait de femme, sorti en dernier de son pinceau, décèle aussi un mérite tout à fait propre à l'artiste (2). En outre, nous avons vu de celui-ci, dans des cabinets d'amateurs de sa ville natale, des paysages heureusement compris et traités. Les fonds qu'il dispose si habilement pour ses sujets, révèlent du reste assez cette autre aptitude spéciale. Enfin, il y a longtemps déjà, alors qu'on avait encore en vue d'autres errements, une composition que la Société anversoise pour l'encouragement des Beaux-Arts jugea digne d'être reproduite par la lithographie, annonçait identiquement les mêmes signes que ceux qui font encore aujourd'hui, en grande partie, la valeur de la dernière œuvre de Lies.

» Cette sage entente de l'ordonnance, ce choix heureux et varié de physionomies, cette vérité des gestes et des attitudes, en un mot toutes ces qualités qui donnent à une œuvre d'art le caractère humain, et dont la réunion est à louer dans la toile que l'artiste a exposée cette année sous la désignation : *L'ennemi approche!* on la retrouve dans le sujet de *Christophe Colomb*, répandu par le crayon de Schubert, voilà près de dix ans. Seulement, depuis, le talent de Lies a pris plus de fermeté. On sent moins l'arrangement dans la disposition de ses groupes. Il a moins d'expressions composées, d'attitudes étudiées. Il est à la fois plus vrai et plus naïf. A une élégance qui paraît

(1) Mlle Leys.

(2) La Comtesse Du Bois d'Aische.

instinctive est venue se joindre l'abandon du naturel. Avec moins d'effort apparent il produit plus d'effet, surtout sur ceux-là dont le goût est formé et qui savent sentir et discerner. Enfin les qualités innées se sont accrues du savoir acquis.

» C'est assez d'indices, nous semble-t-il, d'une nature riche de son propre fond, et d'une invididualité faite pour briller déjà par elle-même, si n'était cette faiblesse de l'artiste de se complaire dans le commerce des anciens maîtres et de chercher à éclairer son jeune talent de leur vieille expérience.

» Il est plaisant d'entendre aucuns gémir sur ce malheur. Mais si à quelque chose malheur est bon, c'est bien ici le cas assurément. Il est consolant, en effet, d'avoir en une telle infortune, pour se soutenir, l'exemple de la plupart des grands artistes qui sont devenus grands et sont restés originaux sous la discipline des maîtres qu'ils prenaient pour modèles et surpassaient quelquefois, en les imitant, précisément parce que sous leur joug, c'était leur propre caractère qu'ils cultivaient, et qu'il y avait entre eux similitude d'instincts et de génie !

» Que Lies persévère donc, comme peintre de genre et comme peintre de portraits, dans sa double voie, s'appuyant tantôt sur les maîtres, tantôt sur la nature, et contrôlant l'un par l'autre ces modèles éternels, ce ne sera pas de ce côté que lui viendront nos reproches. »

A quoi, à qui répondait Adolphe Van Soust, en traçant ces lignes que sa haute situation rendait plus importantes encore ? Uniquement à une cabale ourdie contre Lies, l'homme généreux entre tous, l'ami sans pareil, l'artiste désintéressé par excellence. Sur ce point, notre opinion s'appuie sur des témoignages parfaitement indépendants et honnêtes. Lies n'est plus, son œuvre reste, c'est par l'œuvre seul que nous jugeons l'homme et l'artiste.

L'étude, comme la comprenait Joseph était un vrai bonheur ; pour le démontrer, il suffit de dire qu'il s'est seulement arrêté aux artistes dignes d'admiration.

*Lucas de Leyde* était un travailleur sans pareil. Dès l'âge de neuf ans, il entreprend l'art de la gravure qu'il ne cessera que quelques heures avant sa mort (1) ; il y consacre ses jours et ses nuits. Pas d'existence plus laborieuse, aussi notre artiste y revient sans cesse.

Quand le désir de voir les peintres des Pays-Bas, lui vient, Lucas, alors âgé de 33 ans, équipe un navire pour ce voyage. A Middelburg, il donne une fête à Jean Mabuse qu'il emmène avec lui à Gand, à Malines, à Anvers. Les deux artistes faisaient grande figure, Mabuse habillé de drap d'or, Lucas de camelot de soie jaune d'un pareil éclat. Le moindre repas coûtait soixante florins au graveur de Leyde ami du faste. La faiblesse de son tempérament le cloua sur son lit pendant les six dernières années de sa vie. Sentant sa fin prochaine, il se fit transporter au grand air pour jouir encore une fois de l'aspect du ciel.

On lui doit une multitude de dessins qui ressemblent beaucoup, pour le choix des sujets à ceux d'Albert Durer. Entre lui et ce dernier, existait une noble rivalité exempte d'envie. Adam Bartsch (2) dit : « Albert vint le voir à Leyde où ils se peignirent sur un même panneau, en signe de leur amitié et de leur estime mutuelle. » Le même auteur ajoute : « On ne saurait assez admirer la fécondité du génie de Lucas dans *la variété des caractères et des habillements* qu'il introduisit dans ses compositions. Les Italiens lui ont rendu justice là-dessus et le Guide ne désavouait pas qu'il avait souvent étudié, pour cet effet, les ouvrages de Lucas, et qu'il en avait tiré des grands secours. Aussi Vasari n'hésite point à le mettre au rang de ceux qui ont excellé dans le maniement du burin. »

Il est évident que l'étude des œuvres de Lucas a profité à Lies, et que, dans ses

(1) La dernière planche est *Pallas*.

(2) Le peintre graveur — 7e vol. — Vienne 1808.

*Maux de la Guerre* (Van Rossum) et les *Martyrs chrétiens et les Esclaves payens conduits au supplice*, certaines dispositions dramatiques des anciens ont eu leur conséquence chez notre artiste. La *Conversion de St.-Paul* (1509), une des plus considérables et des plus rares de l'œuvre du Hollandais (1), nous montre l'incrédule aveuglé par la lumière du ciel; il a une marche embarrassée, entre deux hommes qui le soutiennent et dont l'un conduit par la bride le cheval que Paul avait monté. Beaucoup de gens armés, à pied ou à cheval. Chez Lucas et chez Lies, même mouvement qui porte l'œil en avant ; deux plans, dont celui du fond est plein d'intérêt ; dans les deux compositions, un château. Le cortège, ici et là, contient des gens indifférents à ce qui se passe : c'est la vie ; à côté du drame, la comédie.

Les dessins de Jos. Lies, *d'après* HOLBEIN, font partie d'un précieux ouvrage intitulé : *Œuvre de Jean Holbein ou recueil de gravures* (2) *d'après les plus beaux ouvrages de ce fameux peintre.*

La 1e partie se compose du *Triomphe de la mort*, d'après des dessins à l'encre de chine (Galerie impériale de St.-Petersbourg). Beau frontispice avec ces mots : *Mors sceptra ligonibus æquat* (3). 47 dessins des plus fins et d'un esprit satirique que rien n'égale.

Lies n'a presque rien pris à cette série dont la portée philosophique l'a certainement frappé sans le décider à entrer dans cet ordre de choses.

De la 2e partie : *La passion de notre Seigneur* (dessins à l'encre de chine (Bibliothèque publique de Basle), il a détaché quelques raccourcis fort intéressants. Par ci par là, une tête typique, 12 belles planches. La dernière, le *Christ au tombeau*, sous une voûte, ainsi que cela se pratiquait à Jérusalem, semble avoir inspiré le tableau de M. Henner (4), avec cette seule différence que le cadavre dessiné par Holbein accuse des qualités anatomiques que l'autre ne possède pas. Son Christ est mort ; le corps a souffert, jeuné. Ses plaies sont béantes ; c'est une image pleine de désolation.

La 3e partie : *Costumes d'hommes et de femmes du XVIe siècle* (Dessins à la Bibliothèque de Basle) a fourni une ample matière à notre artiste. Quoique *suisses*, ces costumes sont en harmonie avec les principales compositions de Lies ; il s'en est inspiré largement.

Nous engageons les artistes qui étudient, à bien voir ces gravures curieuses que relève la teinte chaude à la sépia. Les *soldats suisses* (pl. 4, 5 et 6) ont une grande tournure ; le dernier, fort original, a été copié par Lies.

Les jolies dames (pl. 2, 3, 4, 5, 6) portent la ceinture plus ou moins riche, plus ou moins longue, l'aumonière, la double jupe avec bandes plus ou moins nombreuses, les manches bouffantes, la chemisette élégante et plissée ou la pélérine bordée de lignes sombres, la collerette assez haute ou le collier riche. La tête varie d'élégance et d'ornements suivant le rang social ou l'importance des circonstances. La planche nº 4, avec la jupe traînante et à longs et beaux plis, aussi bien qu'avec le jupon à triple bande étroite, la ceinture ornée dont l'extrémité touche presque au sol, et tout le buste, a fait l'admiration de Lies qui y trouvait grâce, élégance, sobriété d'ornement et matière à coloris.

Notre artiste a aussi emprunté des dessins aux grandes planches : 1º *Le prophète Samuel annonce à Saül qu'il cessera d'être roi* ; 2º *Scène de la guerre des Paysans en Suisse*, *an* 1525,

(1) Larg. 15 p. 4 lign. Haut. 10 p. 7 l.

(2) Exemplaire soigné, reliure en parchemin, gr. in 4º. Publication de *Chrétien de Mechel* 1780. Basle, chez Guillaume Haas, typographe.

(3) La mort confond le sceptre et la bêche.

(4) Salon international d'Anvers, voir le catalogue, 1885.

planches dans lesquelles la force alliée au dessin, imprime à la composition une allure véritablement tragique ou héroïque.

La 4e partie a fourni à Jos. Lies les portraits de *Thomas Morus*, de *Bonifax. Amerbach*, d'*Erasme*, de *Jacob Meierus* et d'*Holbein* lui-même, Holbein jeune, imberbe, au vêtement large où d'épaisses lignes foncées relèvent les plis d'un drap uniforme.

Notre intention n'est pas de passer sous silence l'œuvre colossal d'ALBERT DURER que Lies connut particulièrement et auquel il prit de si jolis portraits. L'esprit reste confondu devant les trésors réunis par le British Museum et pourtant ce n'est là qu'une faible portion du tout. Dessins originaux au crayon ou à la plume, gravures sur bois et à l'eau forte, tout porte un cachet particulier, celui du grand allemand. Nous reviendrons sur ce point ; en attendant, notons ses études du corps humain, homme ou femme, ses personnages isolés, ses groupes où l'action s'exerce d'une façon plus ou moins dramatique, ses apôtres, ses saints, ses vierges, ses guerriers à cheval ou à pied, qui disent que Durer ne connaissait aucune difficulté matérielle. Les attitudes ne sont peut-être pas la perfection même, mais quel sens on leur trouve et comme on les admire malgré leurs défauts ! Je connais, dans un tableau de Lies, un soldat armé d'une hallebarde qui eût certainement Albert Durer pour grand père.

Le beau portrait de ce dernier (1) fut retracé plusieurs fois par Joseph qui lui imprima une distinction de lignes que l'on cherche inutilement dans l'original certainement moins fin que le crayon de notre artiste.

Impossible d'analyser ces études intéressantes qui nous ont tant occupé et tant édifié sur les recherches de Lies. Ce dernier avait une qualité que Camerarius décrit très bien en parlant de Durer : « L'accord de la main avec les conceptions de l'esprit était tel que souvent il dessinait séparément diverses parties, non seulement d'un sujet, mais d'un corps, et que ces parties rapprochées les unes des autres, s'harmonisaient si bien entre elles qu'il aurait été impossible de faire un homme mieux proportionné. » Lies voyait son tableau tout entier avant de le peindre (2).

Si, dans les reliques d'Albert Durer, on retrouve les dessins des bras, des poings, des jambes du célèbre tableau *Adam et Eve* (British Museum), puis le buste du Christ et les mains de Dieu le père (Musée de Brême), on comprend, après avoir passé en revue les études de la Bibliothèque nationale (Paris) et vu, un peu partout, ces contours de trait si hardi, et les courbes décrites par les divers membres qui composent la machine humaine, on comprend qu'il ait pu écrire le *Traité des proportions du corps humain.* De même, après examen des travaux multiples de Lies, on devine qu'il avait en lui tout ce qui convient à un artiste clairvoyant, capable de donner son avis, par exemple, sur la réorganisation d'une institution toujours en formation, parce que ses destinées ne peuvent être entrevues par des hommes étrangers à l'art. Quand donc le comprendra-t-on? Les grands artistes sont de l'essence des grands poètes ; ils portent en eux l'étincelle divine à laquelle la vie de l'art est attachée. Contenez ce feu, emprisonnez-le, vous n'obtiendrez plus que des surfaces

(1) Ce portrait porte la mention : PICTORVM ET CHALCOGRAPHOR. GERMANIÆ PRINCIPIS. ALBERTI DVRERI *Genviva effigies*. Lucas Kilian anno 1608 ab excellentissimo pictore Johanne Rothenhamero Boio exoriginali ipsius Alb. Dur. depict.

(2) A petits coups de pinceau il en faisait la tâche, ainsi que l'indiquent les études dont nous avons déjà parlé. Il poussait ces travaux préparatoires assez loin ; M. Lamorinière possède l'étude du seigneur mis au supplice du tableau *Baudouin à la hache*, — la famille en a plusieurs aussi — et la figure de Van Rossum *(les Maux de la guerre)*. M. Gressin-Dumoulin est l'heureux propriétaire du paysage flamand que l'artiste transporta d'une manière si distinguée dans le *Mauvais riche*. L'étude du *Charron de Village* contient la promesse des deux marmots qui se roulent à terre dans le *Paysage des environs d'Anvers*. M.F.Van Kuyck a l'étude du cheval blanc d'*Erasme sur la route d'Italie*, et l'ébauche de la vache de *Justice pour les faibles*. Chez M. L. De Winter nous avons vu un projet de tableau et un paysage qui nous rappelle ce mot de Corot : « Je rêve mon tableau, plus tard je peindrai mon rêve ».

couvertes de couleur, que des pages chargées de lignes; elles ne seront ni l'expression de l'âme, ni la représentation d'une nature qui vit et encore moins la manifestation d'un cœur qui bat.

Cette question n'est pas neuve et c'est, pour Lies, un grand honneur de compter parmi les artistes de talent qui l'ont entrevue sous son vrai jour (1), comme c'est pour lui un grand mérite d'avoir, à l'imitation d'Albert Durer, apporté dans ses travaux une honnêteté parfaite, une conscience indéniable. En liant son esprit à tant de raisonnements, il obligea sa main à vaincre toutes les difficultés.

Son album contient, pour la *Chasse au faucon*, diverses études de héron et toutes les parties du corps de l'oiseau de proie: bec, ailes, pattes, griffes. Son carnet de poche (Voyage dans le midi) renferme de curieux dessins faits à Pau et l'idée première du tableau de Florence, les *Captifs*. Que de notes, à d'autres pages, indiquent l'étoffe dont les costumes sont faits et la couleur des tissus ou des ornements! Certains croquis de paysages portent des mentions écrites sur place et dont le peintre devra tenir compte pour son tableau. Ce n'est pas ainsi que procède un vulgaire artiste; il se contente de l'à peu près; les œuvres de Lies ont une harmonie résultant de ses habitudes réfléchies.

Malgré ses voyages il resta flamand. Ses goûts se modifient quelquefois, il subit momentanément l'influence étrangère, s'il visite la Hollande, la France, l'Allemagne ou l'Italie, mais il n'est lui-même qu'en Flandre.

Le dr Thausing (Vie d'Albert Durer) dit que l'Italie exerça sur l'esprit de Durer cette influence subtile qui élève l'intelligence et élargit l'esprit, mais que l'essence même de son art ne subit pas l'influence étrangère et qu'il retourna à Nuremberg in-italianisé (un-Italianised) et fidèle à ses premiers principes.

M. Charles Ephrussi (Albert Durer et ses dessins, Paris 1882) est du même avis. « Son originalité est tellement forte, tellement distincte de toute autre, si vraiment *sui generis*, qu'elle veut, pour être saisie, une lente initiation et une longue familiarité. Il en est de lui comme de tous les génies fortement trempés, ses défauts inévitables font ressortir ses qualités maîtresses et ne forment pas moins que celles-ci une partie intégrante de sa nature. Ses inégalités troublent parfois les juges de race latine; il parle une langue qui n'est pas la leur et qu'ils n'entendent jamais sans effort; mais cette langue, si elle manque des séductions d'une esthétique moins rude, n'en a que plus d'éloquence naturelle; il la manie aussi bien que d'autres font de leur idiome plus doux; les Italiens attirent, Durer s'impose et subjugue. »

Comme les délicatesses des compositions de Lies l'élèvent au-dessus de cette rudesse du peintre de Nuremberg! Comme sa nature fine ressort de l'examen de ses œuvres! On l'aime d'autant plus qu'on le connaît davantage, parce qu'il est impossible qu'en l'étudiant on n'apprécie pas les qualités qui le distinguent à un si haut degré.

« Albert Durer, dit Emile Galichon (2), génie tout d'analyse inclina trop vers la nature et

(1) En 1648, fut instituée l'Académie royale de peinture, Eustache Lesueur étant l'un des douze fondateurs. « Cette nouvelle institution ne faisait que consacrer un fait depuis longtemps accompli, la ruine et la disparition de nos anciennes écoles provinciales. L'Académie se constituait leur héritière unique, et rendait à jamais impossible leur résurrection. C'était un principe de mort pour l'art, car il ne fleurit qu'en liberté; il faut qu'il puisse être cultivé simultanément sous des influences et par des méthodes diverses, non-seulement parce que la rivalité est un stimulant nécessaire, mais parce que tout est plus ou moins exclusif et incomplet dans les œuvres des hommes, et que le seul moyen pour que le beau nous apparaisse sous toutes ses faces, c'est de laisser ceux qui le cherchent nous le montrer sous des points de vue différents.

» La création de l'Académie, c'était la consécration d'un moule unique où devaient aller se fondre les idées d'art sur toute la surface du royaume: c'était un instrument puissant comme toute centralisation, mais un instrument d'uniformité et de monotonie. » — *Eustache Lesueur*, par L. Vitet. Bruxelles, 1841.

(2) *Albert Durer, sa vie et ses œuvres.* — Paris 1861.

compromit ses forces dans l'expression des détails, au lieu de les utiliser à développer, dans une juste proportion, l'idéal et le naturel, la forme et la pensée. »

Lies comptera toujours parmi les premiers des dessinateurs belges et ce n'est pas peu dire, en comparant ses mérites à ceux des artistes que les siècles vanteront tant que le monde sera monde, que chez lui, flamand de pure race, ce n'est pas les détails dont ses œuvres abondent qui prennent le dessus mais la vie telle qu'elle est, la nature telle que nous l'aimons.

Emile Galichon a encore dit de Durer : « Avide de savoir et modeste, il étudia toute sa vie sans jamais se croire savant ; aussi progressa-t-il toujours, et ses dernières œuvres sont-elles ses plus belles et ses plus grandes créations. Observateur intelligent, patient, laborieux, il est un des peintres qui ont le mieux compris la nature dans toutes ses variétés ». Est-ce être trop hardi que d'avancer une telle appréciation au sujet de Lies ? Qui oserait dire aujourd'hui qu'elle manque de justesse et surtout de justice ?

Nous le jugerons par d'autres travaux et la conclusion à tirer du tout ne sera que plus parlante, car à l'exemple de Molière il prit son bien partout où il le trouva ; c'est ainsi qu'il s'arrêta à la magnifique Bible de Van Sichem (1).

Cet ouvrage contient des dessins, des ornements (culs-de-lampe, filets, médaillons ou lettrines) qui ont dû, à l'époque, le faire rechercher beaucoup des bibliophiles. Les fondeurs de types actuels y trouveraient d'excellentes choses.

L'inspiration du graveur et l'exécution des bois sont bien inégales quant à la qualité ; on sent que plusieurs artistes et différents praticiens s'y sont exercés avec un succès bien variable (2).

Joseph y a certainement pris les scènes les plus correctes et les plus dramatiques, en les rehaussant de l'élégance de son trait de plume. Il donne ainsi, aux physionomies, quelque chose qui ne se trouve pas dans l'ouvrage primitif.

On se convaincra de cela, en ouvrant la *Biblia Sacra* à la page 401, où se trouve l'histoire (3) de l'infâme Amnon, fils du roi David, qui viola sa sœur Tamar. La composition, quoique naïve, est mouvementée et expressive. Elle dit la confidence que fait Amnon, à son ami Jonadab, fils de Scimha, frère de David, homme fort adroit, de son violent amour. Puis la brutalité d'Amnon envers sa victime qu'il chasse bientôt honteusement :

« Il appela donc le garçon qui le servait et lui dit : Qu'on la chasse maintenant d'auprès de moi hors de la maison, et ferme la porte après elle. »

Deux ans après, Absçalon, autre fils de David, fit tuer Amnon dans un festin. Le dessin de Van Sichem reproduit cette scène ; le meurtrier lève son arme sur le misérable, avec un mouvement véritablement tragique.

Joseph Lies, dans l'ensemble des dessins que nous reproduisons, a rapproché cet assassin de la scène du viol dans la chambre à coucher d'Amnon.

Ce qui frappait notre artiste, en tout celà, c'était l'action dramatique. De là, le choix excellent qu'il fit de nombreux et divers éléments d'étude ; il ne pouvait guère, en emmagasinant tant de dessins, prévoir qu'il lui serait donné de les utiliser pour des compositions à lui.

Rogier Van der Weyden, nommé souvent Rugerius Brugiensis, Rogerius Gallicus (Tournai 1399-1466), s'appelait Rogier de la Pasture (Van der Weyden en est la traduction flamande).

Son œuvre la plus considérable, le *Jugement dernier*, appartient à l'hôpital de Beaune (Côte d'Or). Ses *Sept Sacraments* sont au Musée d'Anvers.

(1) *« Biblia Sacra » dat is de geheele heylige schrifture, beleydt in 't oudt en nieuw testament, etc. verciert met veel schoone figuren, gesneden door Christoffel van Sichem. Eerst t'Antwerpen by Jan van Moerentorf en nu herdruckt by Pieter Jacopsz Paets. 1657.*

(2) La plupart des dessins sont signés V

(3) Livre deuxième, Ch. XIII de Samuel.

« Il traita avec un vif enthousiasme le mysticisme du moyen-âge ; par la pureté du style des draperies, il tient davantage encore de Hubert van Eyck, mais il ressemble à Jean par sa façon magistrale de rendre les objets et par le peu de soin de la beauté qu'on remarque parfois dans ses ouvrages. La préoccupation trop absolue du réel le conduisit même quelquefois à représenter des objets repoussants et sans goût Sa couleur a une étonnante vigueur. »

Nous avons trouvé, au British Museum, diverses gravures d'après ses tableaux, entre autres les trois parties du triptique du Musée de Munich. La partie centrale, l'*Adoration des Mages* est moins soignée que les volets : la *Présentation au Temple* et l'*Annonciation*. Cette composition porte certainement le cachet irrécusable de son origine ; cela n'a pas empêché un homme de fort entêtement, de la publier à Stuttgard sous le nom de J. van Eyck.

Hans Memling (Bruges 1425-1495) reçut les conseils de J. van Eyck, puis il entra à l'atelier de Rogier van der Weyden qui le prit en affection et lui permit de travailler à ses ouvrages ; c'est ainsi que du triptique de *Marguerite d'Autriche* (XVI[e] siècle) le panneau central fut peint par le maître, les volets par le disciple.

Charles-le-Téméraire se l'attacha. L'artiste était à la bataille de Granson, à Morat et à Nancy (1477) où il reçut une blessure qui l'obligea à se retirer à Bruges, à l'hôpital St-Jean, après la mort du duc de Bourgogne.

Il se remet au travail. Son chef-d'œuvre est l'*Adoration des Mages*. Après un riche mariage, il fait la *Châsse de Ste-Ursule*.

Son idéal le portait un peu au-dessus de la nature elle-même qu'il cherchait à transfigurer. Avec cela un manque de goût si flagrant qu'un critique a écrit : « Ma ménagère perce dans un grand nombre de ses femmes, de ses saintes, de ses vierges. Les fonds de ses panneaux tiennent souvent du genre. Quelque brume empêchait son regard de monter jusqu'au firmament. » C'est, malgré tout, un génie essentiellement flamand.

La belle ordonnance de quelques compositions, le fini de certains visages et de nombreux détails, le coloris vif, l'expresion des figures, tout cela dût charmer Lies.

Dans l'*Adoration des Mages*, il se trouve (coin à droite) deux chevaux. Celui qui boît ressemble par l'attitude au cheval du tableau d'*Erasme sur la route d'Italie*.

Burgkmair (Augsbourg 1470-1543) était en relations d'amitié avec Durer. Trop fidèle à la manière allemande de son temps, il perdit peu à peu sa rudesse tout en conservant l'énergie du trait et de l'expression, quand il se fut inspiré des œuvres des Italiens. L'ampleur des formes, la disposition des draperies, l'harmonie de l'ensemble, tout cela frappe dans certains de ses ouvrages. Il manque parfois de style ; on dirait que sa facilité native est indomptable. La vérité le frappe avant tout. Manque-t-il de souplesse ou de bonne volonté ? Ses têtes ont le caractère de portraits, rien d'aimable n'y domine.

Sa nature le portait à la satire. Sa *Tentation de St.-Antoine* le dit trop. On y voit deux femmes nues dans une attitude qui veut être provoquante. Au milieu d'elles, un diable offre au saint des pièces d'or, voulant dire que, malgré leur impudicité, il ne les obtiendra qu'à prix d'espèces monnayées.

Burgkmair était un maître à étudier ; Lies n'y manqua pas. J'ai retrouvé de ses dessins provenant du Triomphe de l'Empereur Maximilien, où l'on voit un magnifique groupe de cinq joueurs de trombone à cheval ; ils ont la tête empanachée. Leur visage bien traité dit que le tout a été fait d'après nature. C'est ainsi que, dans les compositions de Lies, on trouve une étonnante variété de types humains.

J. Callot (1592-1635) s'échappa deux fois de la maison paternelle, afin d'aller étudier les maîtres anciens en Italie. Il doit plus sa célébrité à son burin qu'à son pinceau. Caractère

noble, grand et généreux. Mort d'excès de travail. — *Ad. Siret*, — Dictionnaire des Peintres.

O maître sublime, s'écrie Hoffmann, pourquoi ne puis-je me rassasier de tes œuvres bizarres et fantasques? Pourquoi toutes tes figures, dont un seul trait hardi marque les contours. restent-elles si bien gravées dans mon esprit avec un aspect humain et surnaturel à la fois?

J'ai écrit cette vie de Callot en y prenant un plaisir extrême ; j'ai analysé son œuvre avec passion. — Preface (de Marius Vachon) de l'ouvrage *Jacques Callot*, Paris J. Rouam 1886.

Lies subit le charme de cet homme de génie ; il dessina quelques portions des *Misères de la guerre*, des *Capitans*, des *Escrimeurs*, des *Gueux*, du Musée des Uffizi. La dame de qualité (Florence) est un dessin au lavis très-curieux et je m'imagine que Joseph le vit.

C'est aussi vers la fin de sa carrière que Callot fit les *Misères de la guerre* (1633). Il avait dessiné et gravé des combats. des sièges, des massacres, mais c'est seulement deux ans avant sa mort qu'il philosophie son horreur de la guerre et de tous les maux qui en découlent.

La verve de JACQUES CALLOT, ce Français né malin et habile entre tous, a été l'objet de trop de commentaires pour que nous lui consacrions de nombreuses lignes. Puis, la petite plaque mise, sans doute par un écrivain du temps, près de l'épitaphe de l'artiste lorrain, commande le silence à tous ceux qui la connaissent :

En vain tu ferais des volumes
Sur les louanges de Callot ;
Pour moi, je n'en dirai qu'un mot
Son burin vaut mieux que nos plumes (1).

Lies connut ses œuvres principales : les *Exercices militaires* (13 planches), les *Batailles de Médicis* (16 pl.), la *Noblesse* (12 pl.), les *Gueux*, les *Misères et les malheurs de la guerre* (17 pl.), ainsi que ses *portraits*, ses *fantaisies* et tant d'autres choses où les seigneurs, les dames, les soldats, le même peuple et les saintetés prirent place tour à tour. Les cinq grands volnmes du British Museum sont du plus haut intérêt.

Le portrait portant cette dédicace : « A Claude Deruet Escuier-Chevalier de l'ordre de Portugal, son fidèle Amy Jacques Callot fecit — A Nancy 1632 » rappelle le *soir* de M. R. Michiels, en ce qui concerne le seigneur de ce tableau.

Je ne suis pas loin de supposer qu'il s'inspira aussi de *Les misères et les malheurs de la guerre* (2), au moins du titre et de la tendance généreuse de l'œuvre, pour la composition de ses tableaux où il fait apprécier les horreurs de ce fléau. Ainsi, dans le nº 1, on voit un village qui brûle pendant qu'on enlève le bétail, ce qui occasionne un mouvement considérable d'hommes, de femmes, de chevaux et de militaires.

Le nº 4, contient, dans le coin de gauche, un individu qui s'enfuit tout en regardant derrière lui ; c'est un pillard, la volaille qui pend, les ailes étendues, au bout de son bâton, le dit assez. Dans le tableau de M. Nauts, même brigand.

Ainsi du bien d'autruy leur honneur s'accommode
Quand on les a saulez et servis à leur mode.

Le nº 5 est très mouvementé et d'un réalisme que Lies n'aurait jamais commis. La légende de la gravure explique tout :

Et tout d'un mesme accord commettent méchament
Le vol, le rapt, le meurtre et le violement.

(1) *Recherche sur la vie et les ouvrages de J. Callot.* — Ed. Maume Paris 1860.

(2) Représentées par Jacques Callot, noble lorrain et mis en lumière par Israel, son ami. Paris 1633.

N° 7 :

Ceux que Mars entretient de ses actes méchans,
Accommodent ainsi les pauvres gens des champs ;
Ils les font prisonniers, ils brûlent leurs villages,
Et sur le bétail même exercent des ravages,
Sans que la peur des Lois non plus que le devoir
Ny les pleurs et les cris les puissent émouvoir.

Pour un esprit aussi fier que celui de Lies, il y avait là matière à réflexion et tout un champ nouveau à cultiver ; si ses devanciers et ses contemporains s'étaient essayés, comme lui, du reste, à peindre des corps de garde, il allait bravement et avec autant de bonheur que d'habilité mettre en œuvre toutes ses qualités. Cette dernière période de sa vie laborieuse est certainement celle où il accomplit ses œuvres les plus grandes ; il y est peintre d'histoire.

Les œuvres de JACOB CATS, admirablement illustrées se trouvent, à la Bibliothèque d'Anvers, en deux éditions remarquables. (1)

En dehors du mérite littéraire que l'on reconnaissait alors à J. Cats, l'œuvre était admirablement soignée sous le rapport des illustrations. Lies en fut comme ébloui. Composition ingénieuse finesse d'esprit, exécution excellente, tout s'y trouvait, même le costume comme il le comprenait et le voulait, surtout au point de vue féminin.

Il serait trop long de descendre dans des détails minutieux, mais, si l'on ouvre le volume intitulé *Spiegel*, on trouve, page 101, une gentille petite dame, (2) avec une robe à jupe ornée, et comme dessous, un jupon uni que relèvent quelques bandes parallèles. Col large et empesé. Manches bouffantes, manchettes assez hautes.

Dans la 3e partie du *Spiegel*, p. 33, on voit, au dessus de ce distique :

Die jaeght met katten
Vanght niet als ratten. (3)

l'homme orné d'un chapeau à plume et sur l'épaule duquel repose une longue canne à laquelle pendent six rats par la queue.

Ce dessin, excellent pour Lies, à cause du costume caractéristique de l'époque, a été reporté par lui assez exactement, dans son tableau *Les malheurs de la guerre*, appartenant à M. Jean Nauts.

Ces plaques de cuivre de A. V. Venne, seraient encore consultées avec fruit par nos artistes. Elles dénotent une connaissance complète des ressources de la gravure, une grande science du corps humain, une admiration sincère de la nature et une affection très vive pour les choses de l'esprit. Elles rattachent Lies, par le dessin, le costume et la composition, aux Pays-Bas, c'est-à-dire à la partie flamande ; ce détail a son prix et son importance car, en tout ce qu'il fit, l'artiste dont nous parlons reste flamand.

(1) L'une, en 8 volumes, a été successivement imprimée : 1 vol. à Amsterdam (1622), 1 vol. à Rotterdam (1627), 1 vol. à Dordrecht (1635), 1 vol. à la Haye (1635), 1 vol. à Dordrecht (1637), 1 vol. à Harlem (1642), 1 vol. à Amsterdam (1656), 1 à Amsterdam en 1680. Le dernier volume est le moins intéressant. Chaque ville briguait l'honneur de donner le jour à des poèmes qui réussissaient parfaitement près du public, mais qui aujourd'hui sont démodés même en Hollande.

(2) La gravure porte ces mots comme moralité : Il ne faut qu'un faux pas pour casser sa bouteille.

(3) La chasse des chats ne prend que des rats.

Le bel ouvrage des œuvres complètes de Cats, (1) est un véritable monument élevé au poète hollandais. Cet infolio reprend les illustrations des six premiers volumes et les accompagne de titres de toute beauté. C'est la comédie humaine dans toute sa splendeur ; quelques plaques ont un entrain, une vie, un diable au corps qu'on ne trouve plus guère aujourd'hui dans les choses hâtées de nos artistes.

Page 71, du *Ouderdom en Buyten Leven*, une composition très-fine et très-intéressante ; plus loin, 99, un costume d'homme parfaitement semblable à celui que portaient les français du règne de Louis XIII (2). Ce genre abonde.

Une grande planche qui décore l'*Afbeeldinge van 't Huwelyck, en 't gheen daer ontrent is, onder de ghedaente van een* FUYCK est entièrement curieux au point de vue des études spéciales de Lies. La mode, là aussi, a fait un progrès et le haut de chausse tend à devenir, suivent la mode importée de Venise, le simple pantalon. (3)

Dans le DOODT-KISTE *voor de Levendige* of SINNE-BEELDEN *uyt Godes Woordt*, p. 23, une petite dame qui semble sortir d'un tableau de Joseph Lies. Ce dernier a laissé de côté tout le merveilleux et il a bien fait. Son but était le costume et la vie ; il a rencontré l'un et l'autre dans ce précieux ouvrage où on le retrouve tout entier.

Le *Sic transit gloria mundi* du DOODT-KISTE *voor de Levendighe*, p. 66, n'a pas moins de h. 31 sur l. 44 ; on y reconnait plusieurs personnages d'un raccourci excellent et d'une exécution parfaite. Joseph Lies n'a eu garde de ne pas les étudier ; on les trouve dans ses calques et ses dessins.

H. de Balzac, le grand romancier français dit quelque part : « On ne fera plus des Cranach. » Ce mot m'a souvent frappé et je lui dois mon affection pour le grand artiste du XV^e siècle, affection qui m'a fait rechercher partout les œuvres du maître. Elles abondent, puisque Ch. Blanc a pu dire (4) : « Si le cordonnier de Nuremberg, ce rival du maître chanteur Hans Folz le barbier, a laissé trente-six volumes in-folio, contenant 6243 tragédies, comédies et lieder, où le sublime et la pensée philosophique se trouvent en société du puéril bourgeois et de la farce de brasserie, Cranach a inondé son pays de peintures qui, malgré les défauts signalés, ont aidé à déblayer une nouvelle voie à l'art allemand, *trop habillé* jusque-là par le respect de la tradition pour les peintures chrétiennes du moyen-âge ».

Et plus loin : « D'une nature fort éloignée du fantastique, Cranach (5) représente le peintre-graveur-coloriste par excellence, l'artiste rompu au travail technique et le maître enseignant par la pratique journalière ».

---

(1) *Alle de wercken so oude als nieuwe* van de Heer JACOB CATS, *ridder, oudt Raedtpensionaris van Hollandt, etc. t'Amsterdam, by Jan Jacobsz Schipper* 1655, *met privilegie*.

(2) Voir *Magasin pittoresque*, 1857, p. 294.

(3) Les prolétaires de la république de Venise, à la fin du XVI^e siècle, portaient des culottes à longues jambes, réputées par les étrangers une des plus bizarres choses qu'il y eût au monde. Comme les Vénitiens étaient désignés dans la haute Italie par le sobriquet de *Pantaloni*, à cause, dit-on, de Saint Pantaléon, leur patron, ce nom passa à leurs culottes. Les personnages de la comédie italienne firent connaître en France le Pantalon. On l'introduisit dans les costumes de fantaisie qu'on se faisait faire pour les ballets. Il n'est aucun des grands seigneurs de la Cour de Louis XIII qui n'ait dansé en pantalon. Richelieu lui-même fit un jour cette folie de danser une sarabande devant Anne d'Autriche, vêtu d'un pantalon de velours vert avec des sonnettes d'argent à ses jarretières. Quelques tentatives eurent lieu pour faire descendre le pantalon dans la rue ; elles ne réussirent pas : il aurait fallu renoncer aux bottes dont l'heure suprême n'était pas encore venue. Comme transaction, on imagina, après 1630, les chausses à canons allongés. — *Magasin pittoresque* 1857, pp. 188, 292, 293.

(4) *Histoire des peintres de toutes les écoles*, p. 3. École allemande.

(5) Cranach s'appelait Sunder ; il naquit à Cranach en 1472 et prit le nom du lieu de sa naissance.

Peut-être inférieur à Albert Durer, pour la correction du dessin ; il l'emporte sur lui par le coloris. On lui doit des sujets naturalistes, religieux, cynégitiques et beaucoup de portraits d'une grande finesse. C'est sous ce dernier aspect qu'il a plu à Joseph Lies et que celui-ci l'a étudié.

Cranach était d'une belle éducation. « Lettré (1) comme l'est d'ordinaire tout artiste allemand, il aida son ami Luther dans la traduction d'une partie de la Bible, celle de l'Apocalypse, où il s'agissait des pierres précieuses, et pour lequel il lui avait apporté un certain nombre de joyaux qui faisaient partie du trésor de l'électeur. Cranach a souvent illustré et commenté les écrits de Luther par ses dessins ; il avait même gravé et ciselé des fers qui servaient à la dorure des reliures et dont on retrouve les ornements dans les incrustations des terres de pipe françaises du XVI[e] siècle, dites de Henri II (2).

Fragonard (Paris 1734-1806) fut élève de Chardin, de Vanloo et de François Boucher. Il se destina d'abord au notariat puis, à cause de ses merveilleuses dispositions naturelles, de son travail indomptable (il resta à l'œuvre quelquefois quinze heures par jour) l'artiste obtînt des succès de bon aloi. Grand prix de Rome.

« La nature, disait-il, en me poussant à la vie, m'avait dit malicieusement : tire-toi d'affaire » comme tu pourras ; je n'ai fait que profiter de la leçon ».

Quand il partit pour l'Italie, Boucher lui dit : « Tu vas voir les ouvrages de Raphaël, de Michel Ange et de leurs imitateurs, mais je te le dis en confidence et comme ami, si tu prends ces gens-là au sérieux, tu es un garçon perdu ».

Ses impressions furent analysées par lui : « L'énergie de Michel Ange m'effrayait ; j'éprouvais un sentiment que je ne pouvais rendre ; en voyant les beautés de Raphaël, j'étais ému jusqu'aux larmes et le crayon me tombait des mains ».

Fragonard prit le genre facile ; il y réussit. Puis, il eut froid, il eut faim ; la maladie vint et après elle, la mort.

Je m'imagine que Lies sourit de certaines scènes légères (3), lesquelles contribuèrent peut-être à le pousser vers des sujets qui ne brillent pas par l'élévation de la pensée.

Pourquoi Lies s'arrêta-t-il à Deveria (Paris 1805, Pau 1865)? Est-ce parce que l'artiste parisien avait la vogue comme illustrateur? Est-ce parce qu'il trouvait, avec raison, son pinceau hardi et plein de fougue? Ne prenait-il pas des formes larges et de grande allure? L'éblouissement de la couleur qu'il causait, l'admiration qu'il imposait par l'achèvement de certaines compositions, les louanges qu'on lui décernait, tout cela ne frappa-t-il pas l'esprit de Joseph? Nous le croyons. A 22 ans, sa *Naissance de Henri IV* le place très-haut dans l'estime des connaisseurs ; sur le déclin de sa vie, il va chercher, dans le midi, le silence et l'oubli ! Il meurt à soixante ans et, à cet homme si brillant autrefois, la mort est une véritable délivrance.

Etrange destinée ! Elle dit tous les dangers que pouvait courir le jeune peintre trop admirateur de ses succès à tapage.

Il nous est impossible de ne pas croire à l'influence de Deveria sur Lies. Ce dernier eut le bon goût de s'apercevoir vite du dépérissement artistique de son émule français, mais ses cartons contiennent assez de coups de crayons au-dessous desquels apparait le nom de Deveria pour que les titres mêmes des productions de Joseph leur soient absolument étrangers. Exemples : *Toilette* (4)

(1) Ch. Blanc.

(2) Cranach fit, fort jeune, un voyage en Palestine. Il mourut le 16 Octobre, à Weimar, à l'âge de 81 ans.

(3) L'*Armoire*, — l'*Amour ingénieux*, — *Télémaque et Eucharis*, — *Amours et plaisirs interrompus*, — les *Jets d'eau*, — le *Verrou*, — la *Chemise enlevée*, — la *Toilette*, — la *Verre d'eau*, — le *Pot au lait*. Jamais Lies ne songea à un tel sans gêne ; il est certain qu'il ne le regarda jamais comme possible pour lui.

(4) *Revue des peintres*, pl. 106.

*— Le voilà. — Distraction. — Attente. — Volupté. — Désir. — Huit heures du matin (en prière à l'église). — Huit heures du soir (à peu près parée pour le bal). — Le billet doux*, etc.

Ses compositions sont remplies de gens à costumes variés qui frappèrent également Lies.

A travers tout cela, de grandes idées : *La fuite en Egypte. — La bataille de Manaille* (musée de Versailles). — *La résurrection du Christ* (1844). — *La mort de Jane Seymour* et *La réception de Christophe Colomb par Ferdinand et Isabelle* (1861), qui fut son adieu à la vie. Ce tableau arrivait, cette fois, après celui de Lies ; c'est une composition lourde, indigne de Deveria qui excella aussi dans le portrait. Celui du Maréchal de Brissac est d'un grand caractère. Le Maréchal de Crèvecœur est aussi recommandable que quelques portraits de femme. Le meilleur portrait est celui de David.

Rappelons-nous les goûts et la littérature du temps, avant de trop critiquer. Tout portait les jeunes artistes vers un affadissement du goût et cependant le mouvement littéraire ne fut pas sans grandeur. Il est toutefois une limite que ceux qui se vouent aux beaux-arts ne doivent franchir. Conçoit-on que Deveria put illustrer cette phrase d'un roman : « Catalina aurait infailliblement péri, si son cousin ne se fut jeté à la nage (1) » ; et cette autre : « Femme, dit-il, je sais que tu es Jeanne de Bourgogne, adieu, nous nous reverrons un jour (2) ». Il alla jusqu'au tragique, témoin cette grande illustration de Henri III (3) : « — GUISE : Ecrivez, vous dis-je. — LA DUCHESSE (dont la main est emprisonnée dans le gantelet de fer de Guise) : Vous me faites bien mal, Henri ; vous me faites horriblement mal. Grâce ! Grâce ! Ah !!! »

Devira était dans tout son éclat lorsque Lies devint peintre et s'enthousiasma pour les artistes ayant un nom et jouissant de la faveur du public. De là l'influence affaiblissante du français sur le flamand. Le premier trop fade et lâché ne pouvait élever l'esprit de Joseph vers le beau idéal. Ce dernier le vit assez vite et ne pensa plus à la France que pour son bon goût, sa clarté et son esprit ; il fit bien de rester flamand et, dans l'étude sérieuse, celle qui orne l'esprit de qualités viriles, de chercher tout ce que son éducation première ne lui avait pas donné.

Le costume joue, dans les compositions deLies, un rôle très-important.

Il l'a étudié dans maints ouvrages de plusieurs pays, mais principalement dans les recueils les plus précieux de France, d'Allemagne et d'Italie.

Prenant un peu, par ci par là, il s'est fait un petit monde à part créé à l'image des modes passées et suivant sa fantaisie. L'anachronisme frise quelque peu la réalité, mais faut-il en faire un reproche au peintre, quand son imagination enfante cette harmonie des mises que l'on admire dans ses œuvres ?

Ayant tout passé en revue, il se sentit libre de choisir ; il choisit et fit bien.

Son poème ne date que du moyen âge, mais alors la mode envahissait le monde. Au XIV^e^ siècle l'Eglise demande à Philippe le Bel de régler le costume que chaque classe de citoyen doit porter. Au vêtement plus simple succède, au XVI^e^ sciècle, « le pourpoint, la heuque, la jaquette, le paletot, le gipon, la robe, le manteau à chevaucher, les mahoîtres ou maheutres et les braguettes (4). »

Les étoffes les plus belles, le brocart et le velours à ramages passent au costume de la femme.

Olivier de la marche, chroniqueur et poète, donne, dans son *Parements des dames*, de curieux détails.

(1) *L'Artiste*. — Le *Coin du feu d'un hollandais*.

(2) d° — *L'Ecolier de Cluny*.

(3) Acte 3. S. V.

(4) ERNEST BOSE, *Dictionnaire de l'art ; de la curiosité, etc.*, p. 221.

Du plus fin or que l'on pourra trouver
Esmaillé de blanc, noir et rouge cler,
Pour à madame faire saincture chère...
. . . . . . . . . . . . . . . .

Cette ceinture est un ornement qui plait à Lies tout autant que l'aumonière :

Une bource qu'on dit une aumosnière
Nous convient pendre à cette sainturette
D'or et de perles bordée...
La bource doit, pour estre plus parfaite,
Avoir fermant pour seurement garder
Ce que dame veut tenir et donner.

Au XVI[e] siècle, le costume est d'une grande richesse. Ern. Bosce donne le costume d'un page de la vénérie de Louis XII. Sa coiffure est de celles que Lies aima à peindre bien souvent : longs cheveux bouclant en dedans et toque sans visière. « Les personnes aisées portaient des pantalons aux couleurs éclatantes, une sorte de long veston de velours ou de satin qui descendait jusqu'à la naissance des cuisses et par dessus, une sorte de robe de chambre dont le grand collet, garni de fourrures, couvrait les épaules. »

Sous François 1[r] « l'influence italienne et le goût espagnol firent ajouter à la partie supérieure du haut de chausse, pour le rendre plus décent, une *trousse* ou *tonnelet*, c'est-à-dire ces sortes de bouffettes ou étoffe plissée ornées de bandes d'une autre couleur que celle du vêtement, et la longue robe, un peu disgracieuse, fut remplacée par un manteau qui se raccourcit sous Henri II et sous Henri III. »

A l'époque où ce dernier roi parait, le luxe est dans tout son éclat ; il dégénère à un point tel que la frivolité des goûts en fait un objet de moquerie. C'est le peuple qui réagit en attendant les réformes amenées par l'austérité du calviniste Sully, ministre de Henri IV.

Les dessins de Jos. Lies montrent cette époque et il n'est pas douteux qu'il connut ce portrait d'Henri III, par D'Aubigné dans ses *Tragiques* :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Si bien qu'un jour des Rois, ce donbteux animal,
Sans cervelle en son front, parut tel en son bal ;
De cordons emperlés sa chevelure pleine,
Soulz nn bonnet sans bords faict à l'italienne,
Faisait deux arcs voûtés ; son menton penceté,
Son visage de blanc et de rouge empâté,
Son chef tout empoudré nous firent voir l'idée,
En la place d'un roy, d'une femme fardée.
Pensez quel beau spectacle et comme il fit bon voir
Ce prince avec un busc, un corps de satin noir
Coupé à l'espagnole, où des déchiquetures
Sortaient des passements et des blanches tirures,
Et afin que l'habit s'entresuivist de rang,
Il montrait des manchons gauffrés de satin blanc,
D'autres manches encor qui s'estendoient fendues ;
Et puis jusques aux pieds d'autres manches perdues.
Pour nouveau parement, il porta tout le jour
Cet habit monstrueux, pareil à son amour,
Si, qu'au premier abord, chacun estoit en peine
S'il voyait un roy femme ou bien un homme reine.

Quant aux Mignons dont ce roi s'entoura « ils portaient. dit Lestoile, leurs cheveux longuets, frisés et refrisés par artifices, remontant par-dessus leurs petits bonnets de velours, et leurs fraises de chemises de toile d'atour empesés et longues de demi-pied, de façon qu'à voir leur testes dessus leur fraise, il semblait que ce fust le chef de Saint-Jean sur un plat. »

Ce fut lui, écrit Paul de Saint-Victor, qui introduisit à la cour de France cette étiquette byzantine qui règlementa la servilité. Il prit, le premier, le titre de Majesté, auquel un long usage nous a habitués, mais qui indiqua les esprits libres du temps, comme s'il s'était déguisé en dieu.

Bernard lui-même, protesta par un fier sonnet contre ce titre féminin, qui semblait revêtir les rois français de la robe des empereurs de Bysance :

Ne t'étonne, Binet, si maintenant tu vois
Notre France. qui fut autrefois couronnée
De mille lauriers verts, ores abandonnée,
Ne servir que de fable aux peuples et aux rois.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

On ne parle en la cour que de Sa Majesté.
*Elle* va, *Elle* vient, *Elle* est, *Elle* a été.
N'est-ce faire tomber le royaume en quenouille.

Joseph Lies s'arrêta plutôt aux costumes du XVII^e siècle ; ses dessins le disent assez. Il prend, pour ses dames, les vêtements et les ornements du commencement du siècle. Un poète inconnu a laissé, en de forts mauvais vers, une satire de la mode de 1613. (1)

Mais je veux maintenant te dire en quelle sorte
Une galante femme en habits se comporte.
Il lui faut des cancans, chaines et bracelets
Diamants, affiquets et montants de collets
Pour charger un mulet, et voire davantage.

La femme du bourgeois, qui aime l'inconstance
Pour le moins tout autant que la Dame de France,
Pour se couvrir le sein la façon a appris
D'user de points coupés en ouvrages de prix,
Et non d'avoir le haut de la robe fermée,
Comme elle avait jadis de faire accoutumée.

Aux robes de taftas a perdu son usage
Envers celles qui sont de noble personnage.
Il leur faut le satin ou velours figuré ;
Autour des ailerons force bouton doré,
La manche détaillée à grande chiquetade ;
Le taftas seulement sert dessous de parade.
Voire le plus souvent les robes de satin,
Qui sont de couleur rouge ou bien d'incarnadin,
Des damoiselles sont les plus chères tenues
Et dont journellement on les voit revêtues.
La robe de taftas a pris ailleurs son cours ;
La bourgeoise s'en sert à présent tous les jours.

---

(1) *Magasin pittoresque*, 1857, p. 116.

Les cottes de taftas ont beaucoup de crédit ;
La bourgeoise s'en sert sans aucun contredit,
Ainsi communément qu'elle faisait naguère
De drap et camelot, son étoffe ordinaire ;
Mais pour une que vêt la femme du bourgeois,
La dame en a sur soi, l'une ou l'autre, trois,
Que toutes elle fait également paraître
Et par là se fait plus que bourgeoise connaître.

L'artiste n'a eu garde de négliger ce détail et ses jolies petites dames n'oublient pas souvent d'étaler, comme objet de grand luxe, leur jupe dessous. (1) Le peintre a, pour les oppositions de couleur, ainsi que pour la richesse des étoffes, un tact merveilleux.

Vers le temps de la naissance de Louis XIV, cette mode dure encore, Le règne de Charles IX avait brillé sous ce rapport.

A cette époque aussi. « Les bas de soie rouges (bas de fiammette) (2) continuèrent d'être de bon goût. On chaussait par dessus, soit les souliers à la Choisy, en satin rouge ou bleu, soit les muletins de maroquin violet, jaune ou fauve ; et tout cela se couvrait, pour sortir, de patins en velours cramoisi, à hautes semelles de Liège (3). »

Tous ceux qui connaissent les tableaux de Lies se rappellent les bas et les chaussures élégantes dont il orne ses pages et quelquefois ses hauts personnages.

C'est surtout le règne de Louis XIII qui semble l'avoir attiré. Ses hommes élégants sont à la mode du jour. On sait que le roi, dévoré d'ennui, eut l'idée, un jour, de couper la barbe à tous ses officiers, de manière à ne leur laisser qu'un petit toupet de barbe au menton. Tout le monde eut bientôt la barbe *à la royale*.

Alors aussi la botte qu'on avait portée fort haute n'atteignit plus que milieu de la jambe, s'épanouissant par un large revers que recouvraient en partie des pièces de linge garnies de dentelle.

Le bas de Milan (tricot de soie), le castor, chapeau de feutre gris, à bords immenses, légèrement retroussèes sur le devant, puis retroussé sur les côtés.

Dans le *Banquet des Muses* (1628), Auvray fit le portrait d'un godelureau du temps (4).

Son collet bien vidé d'empois,
Et dentelé de quatre doigts.

La rotonde s'étalait en montant jusque vers la nuque ; le col vidé retombait sur les épaules avec une légère concavité.

D'un soyeux et riche tabit
Etait composé son habit.

Le tabit était un gros taffetas ondulé et cylindré. Un tabit céladon ou vert tendre était ce qu'il y avait de meilleur goût. On en était encore aux couleurs voyantes, aux soieries barrées ou mouchetées d'or, aux broderies de bouquets.

---

(1) De *flamæus*, couleur rouge qui imite celle du feu.
(2) *Magasin pittoresque*, 1857, p. 191.
(3) Le tableau de M. Flecken, indique déjà cette tendance de Lies à s'attacher à ces modes réellement riches.
(4) *Magasin pittoresque*, 1857, p. 292.

Le pourpoint en taillade grande,
D'où la chemise de Hollande
Renflait en beaux bouillons neigeux,
Comme petits flots écumeux.

Le pourpoint se serrait à la taille par un ceinturon ; le baudrier porté en écharpe supportait une longue rapière.

La moustache en barbier d'étuve,
Et recoquillée à l'écart,
Comme les gardes d'un poignard.
La barbe, confuse et grillée,
En pyramide était taillée
Ou en pointe de diamant.

Plus tard, on ne s'habilla plus guère que de velours noir ou de drap. La coupe du pourpoint fut charmante. Il devint comme une veste ajustée sur le haut du buste et boutonnée depuis le cou jusqu'au sternum. Les pans s'écartaient vers le bas et laissaient voir par l'ouverture du devant un bouillon de la chemise. Les manches de celle-ci apparaissaient encore par une fente unique pratiquée aux manches du pourpoint sur le dedans de chaque bras.

Nous avons puisé les documents qui précèdent dans les livres mêmes où Lies a cherché l'inspiration et la correction. Avant cela, il avait trouvé, dans des ouvrages spéciaux, des données précieuses, puisque, en maints tableaux, on rencontre des personnages qui appartiennent complètement au moyen-âge. En nous arrêtant, ainsi que nous l'avons fait à cette époque de transition, notre but a été de montrer à ceux qui s'occupent d'art, comment l'étude aide aux succès des artistes.

Si ces derniers veulent se rendre un compte exact de la façon dont Jos. Lies travaillait, et de la conscience scrupuleuse qu'il mettait dans la reproduction des modes du temps, qu'ils feuillettent l'ouvrage volumineux du D[r] Carl Bohrbach (1). C'est tout un monde, comprenant les temps anciens, le moyen-âge et l'histoire moderne. Le texte n'a pas moins de 342 pages in-4° ; les illustrations forment 100 planches suffisamment dessinées et coloriées.

On y voit toutes les modes étudiées par Jos. Lies, avec les essais de couleur dont il releva quelquefois ses dessins ; c'est ainsi qu'il fit de l'histoire en peignant le genre. Ses petits pages aux formes sveltes et pures, ses robustes guerriers, ses dames mignonnes, ses princes hautains, tout est là. Peu à peu on suit les transformations du costume, en même temps que l'on reconnaît les progrès du goût et des étoffes.

Je ne sais comment nos artistes actuels peuvent peindre, d'idée, un temps aussi fertile en changements. Il est vrai qu'ils entassent anachronisme sur anachronisme.

Les costumes de l'ouvrage allemand sont pris dans l'histoire universelle et puisés un peu partout. Lies a connu les modes du XVI[e] siècle ; on s'en convaincra en examinant les planches 63, 68, 69, 70, 72, 83, 84, dont ses dessins portent la trace. Il ne les vit pas où je les trouve, le livre en question date de 1864, mais il les découvrit là où son esprit travailleur les chercha avec une très grande persévérance.

L'ouvrage « MODES ET COSTUMES HISTORIQUES, *dessinés et gravés par Panquet Frères, d'après les meilleurs maîtres de chaque époque* », contient encore bien des choses que Lies connut

---

(1) *Die Grachten der Volker*, d'ALBERT KRETSCHMER et du d[r] CARL BOHRBACH.

L'époque de Henri III est illustrée de quelques beaux dessins que je retrouve dans l'album de notre artiste. Henri IV, Louis XIII et Louis XIV ne sont pas moins intéressants.

Un croquis à la plume de Lies montre, avec une extrême légèreté de main, ce qu'étaient *les Paniers* des dames, au temps de Louis XIV, d'après les modes de 1729, (pl. 56).

J'ai contrôlé l'exactitude de nombreux détails dans l'ouvrage plus récent de M. George Duplessis de la Bibliothèque de la Rue Richelieu (1), mais sans rien pouvoir y trouver de particulier. Cependant, c'est un plaisir pour moi de le signaler à l'attention des artistes. Certaines planches sont de véritables bijoux : 1er vol. pl. 31.

Avant tout cela, on avait publié les *Costumes des XIIIe, XIVe et XVe siècles*, en 1829, 1er édition française, mais il ne m'est pas du tout prouvé que Jos. Lies connut l'ouvrage de Camille Bonnard. Il dit, dans sa préface, que « du XIIIe au XVIe siècle les costumes n'ont éprouvé en général que des variations momentanées ou peu importantes », et tout ce que nous savons prouve, au contraire, l'immense mobilité de la mode. La race humaine fut presque toujours la même, ondoyante et diverse. Voltaire écrivit à Madame de Flamarens, qui avait brûlé son manchon parce qu'il n'était plus à la mode (2) :

Il est une déesse inconstante, incommode,
Bizarre dans ses goûts, folle en ses ornements,
Qui paraît, fuit, revient. et naît en tous les temps :
Protée était son père, et son nom est la mode.
Il est un dieu charmant, son modeste rival,
Toujours nouveau comme elle et jamais inégal,
Vif sans emportement, sage sans artifice :
Ce dieu, c'est le mérite.

Dans l'*Indiscret*, le grand écrivain fait dire à Damis :

Oui, la mode fait tout, décide tout en France;
Elle règle les rangs, l'honneur, la bienséance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs. . . . . . .

Lies étudie souvent le *Vade Mecum du Peintre* (3) dont la première partie va du IIe au Xe siècle, et la seconde, du XIe au XVIIe. Le dessin est bon. C'est surtout à partir de Philippe le Bon, XVe siècle, que l'attention de Joseph s'éveille; il y trouve plus de grâces. Le costume s'embellit; la coiffure de la femme a plus de piquant.

Au XVIe siècle, le goût s'affirme. Les hommes adoptent les fourrures, la richesses des étoffes rivalise avec la beauté des bijoux. Le dessin s'accentue, il s'anime. C'est alors que la toque en fourrure fait son apparition, ornée ou non de la plume qui la rehausse. Les armes sont décorées d'ornements précieux. La fauconnerie est à la mode. L'uniformité de certaines étoffes ne nuit guère à la grâce du costume ; une ligne brillante simple ou double en relève le ton. Le peintre y trouve de beaux plis soyeux. La chaussure est originale, pittoresque. La grande collerette des femmes, les crevés, les bouffants au haut des manches, les toques à plume, tout cela est bon à retenir.

Bientôt le costume se complique; on y cherche un luxe de dessin inconnu jusqu'alors. Les hommes adoptent le petit manteau et un chapeau qui rappellerait notre coiffure à haute forme actuelle si celle-ci était moins élevée.

(1) *Costumes historiques des XVIe, XVIIe ei XVIIIe siècles*. Paris, 1867, 2 vol.
(2) *Costumes historiques*, par Georges Duplessis. Introduction.
(3) *Recueil de costumes du moyen-âge*, par Félix de Vigne, peintre, membre de la *Société royale des Beaux-Arts et de Littérature de Gand*. — Bruxelles, 1835-1840.

On peut dire que Lies suivit ces progrès de la mode pas à pas; de là l'harmonie de ses compositions. Tout y est juste et à sa place.

En écrivant ces dernières lignes, je ne puis que me rappeler les objections et les procédés malveillants auxquels Van Soust répondait en 1857 et qui tendaient à donner Lies comme un copiste. L'être au prix de tant d'études serait dejà un mérite véritable, mais pour émettre un jugement impartial, à l'heure où nous vivons, nul ne doit ignorer ce dont un tableau de Joseph se compose. Que l'on compte le nombre et la variété des personnages dont il emplit ses paysages toujours flamands, c'est-à-dire peuplés d'une foule de détails et d'une vie rare à rencontrer; qu'on se demande quelle habileté possède la main capable d'animer cette nature ; qu'on cherche la valeur de l'esprit qui s'est assimilé des notions si diverses, des époques si éloignées, des habitudes si différentes des nôtres. Quelle distinction ! Que de physionomies fines ! Que de traits d'esprit et surtout quel beau langage du cœur ! « Quand on se propose pour modèle un chef-d'œuvre de simplicité, d'expression, de sentiment, dont la beauté provient de la précision du trait, de la finesse des contours, de la suavité du pinceau, n'imite pas qui veut ; la maladresse et l'impuissance se trahissent aux yeux des moins exercés. Mais quand il s'agit de tourner le dos à la nature, pour s'abandonner à la fantaisie, quand il n'est question que d'outrer, d'exagérer, d'enfler sans mesure toutes les proportions il devient beaucoup moins difficile, je ne dis pas d'égaler un homme de génie, mais de faire sa carricature ». Ces mots de L. Vitet seront toujours vrais ; ils concluent en faveur de Lies.

J'ai dit à ce propos (1), avec une conviction inébranlable : « Le développement de l'esprit se fait parallèlement à l'amélioration du cœur. La force est ornée par la grâce. La grâce s'acquiert. Le goût se purifie. L'Art est une résultante, et lorsque l'art s'épanouit en un homme de génie, c'est que de nombreuses existences, de grandes forces, des luttes puissantes, des efforts courageux, des qualités précieuses, des études longues et patientes, des convictions élevées, des tendances grandioses se sont fondues, résumées, réunies, concentrées, unifiées dans le cerveau d'un être privilégié.

» L'artiste d'élite a toujours été un homme de choix ; il n'existe pas autrement. L'homme vulgaire, terre-à-terre, n'a pas le droit d'élever les regards vers la montagne sacrée où vivent Apollon et les neuf Sœurs. A quoi bon ? L'être qui se consume dans la flânerie, le manœuvre qui remue la couleur ou l'ébauchoir, sans faire jaillir l'éclair qui donne la vie, le meurt-de-faim attaché à son entreprise comme un ouvrier à son métier, l'habitué de la taverne, le coureur de mauvais lieux, l'artiste indigne de ce beau nom, ne fera jamais rien que déshonorer peu à peu l'art qu'il exerce et lui-même. »

Le bon et délicat Joseph Lies toujours avide de connaissances nouvelles, toujours admirateur de la forme, toujours en extase devant les merveilles de l'art et les splendeurs de la nature est un des types de l'artiste arrivé, par la force de l'étude, de la méditation et de l'honnêteté des moyens employés.

Parti de rien, il va s'améliorant sans cesse, et, quand il rend sa belle âme agrandie et améliorée, c'est le grand artiste et l'homme de bien que l'on trouve en lui.

Ce n'est pas en vain qu'il a demandé, à l'étude, des forces nouvelles ; l'étude donne au centuple ce qu'on lui emprunte.

Plus on étudiera l'œuvre de Lies, plus on trouvera dans ses pages élégantes, agréables et originales, la pensée de l'artiste devenu poète, historien, philosophe, moraliste surtout.

Que l'on ôte, à cet artiste, son travail incessant de la bibliothèque et de la méditation, il se

(1) *Études artistiques et littéraires*. 1881-1882). — *Le monde enchanté des formes et des couleurs*, p. 386.

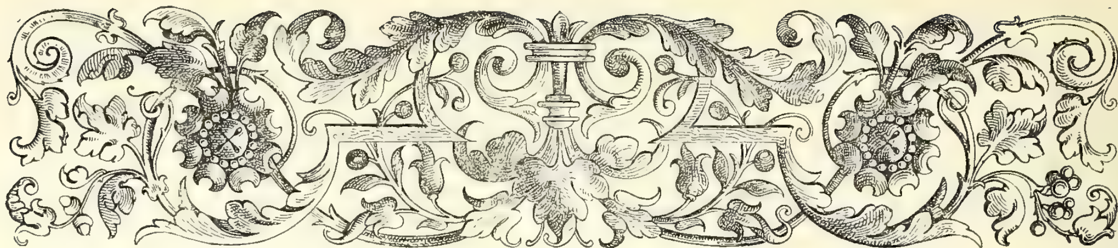
traîne dans le terre-à-terre, il use ses talents naturels de peintre à reproduire des scènes que tout le monde voit, que chacun connaît et que personne n'admire. Etre artiste à ce prix ?

Soyez plutôt maçon si c'est votre talent.

« La Gloire, sachez-le bien (1), la vraie gloire ne se prostitue pas. Elle n'a de lauriers durables que pour le front élargi par l'étude. Arrière les tempes aplaties de l'ignorance ! L'immortalité n'y placera point le sceau divin qui marque, pour toujours, les hommes dont le souvenir mérite d'être conservé par la postérité.

(1) *Etudes artistiques et littéraires*, p. 389.

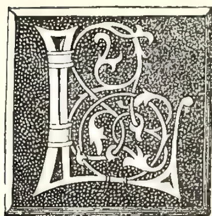




## CHAPITRE XIV.

# LEYS ET LIES.

SOMMAIRE : On a écrit Lies et Lys on a prononcé Leys. — L'erreur dure encore. — Leur amitié. — Leurs qualités distinctives. — Oubli des écrivains et des critiques. — Lettres de Leys. — Succès et personnalité de Lies. — Médaille d'or. — Lies n'est pas, n'a jamais été l'élève ou le plagiaire de Leys.



Le 24 Février 1885, je faisais, au *Cercle Artistique* d'Anvers, une conférence sur JOSEPH LIES, *artiste-peintre et écrivain.* Ce titre, fait pour étonner bien des gens, ne fut pas trouvé exagéré, lorsqu'on vit ce que le peintre avait mis, dans sa correspondance, de son esprit et de son cœur. Toutefois deux messieurs, officiers de régiments en garnison à Anvers, se disaient, après la séance :

— Comme on voit bien que le conférencier est français ! Il a toujours prononcé *Lies* au lieu de dire *Leys.*

— Pardon, Messieurs, fit M. Jos. Maes, c'est bien Lies qu'il faut dire. L'erreur où vous êtes encore a été un des malheurs de l'artiste dont on vient de vous parler.

Ce propos me détermina à publier, dans la *Chronique des Beaux-Arts,* deux articles qui parurent en Mars et Avril.

A quelque temps de là, étant allé travailler à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, un bibliothécaire me proposa de m'aider dans la recherche de mes notes; je lui laissai quelques lignes fort claires concernant *Joseph Lies.* Quinze jours plus tard, il me remit une longue liste d'ouvrages à consulter sur *Leys.*

De telles confusions, vingt ans après la mort de Lies, montrent assez tout ce qu'il eut à souffrir (1).

On verra, au cours de cet ouvrage, que Leys fut toujours, dans le cœur de Lies, un homme hors ligne et un ami. Il admirait, chez lui, tout ce qui lui manquait personnellement : la taille, la physionomie virile, l'entrain, l'œil qui commande, le geste qui ordonne. Artiste heureux et adulé, Leys marchait rapidement vers la fortune, il avait des amis puissants, ses succès le faisaient rechercher ; il recevait lui-même avec beaucoup de cordialité.

Le milieu flamand, au moment où le talent de Leys s'était révélé, semblait extrêmement propice à l'éclosion d'une personnalité de ce genre.

(1) Deux lettres du Doct. Laussédat adressée au Secrétaire du Cercle Artistique en Janvier 1854 portent en vedette « Mon cher Monsieur *Lys* ».

Quand Lies débute, en 1838, Leys a déjà un nom. On le cite comme célébrité de l'avenir. (1)

## HENRI LEYS.

« Leys (Henri-Jean-Auguste), né à Anvers, le 8 février 1815, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais un goût invicible l'entraînait vers la peinture. En 1830 il quitta l'étude du latin et du grec, pour entrer dans l'atelier de son beau-frère, le peintre de Braekeleer, qui lui enseigna le dessin. L'année suivante, il commença à peindre, et fit des progrès si rapides qu'il envoya au salon de Bruxelles de 1833, un tableau composé dans le style de Wouwermans et plein de qualités qui firent présager dès lors un peintre de grand mérite. En 1834 il exposa à Anvers un *Combat entre les Gantois et les Bourguignons*, toile pleine de verve, de mouvement et de couleur. L'exposition nationale de Bruxelles en 1836 nous montra de lui trois tableaux dont l'un représentait : *une Famille de Gueux se défendant contre une troupe d'Espagnols* (aujourd'hui dans la galerie de M. Van der Schrick à Louvain); le second : *une sorcière prédisant l'avenir à un chef de Bandits* (dans la collection de M. Jacobszoon à Rotterdam); et le troisième : *le Massacre des Magistrats de Louvain par le peuple, en* 1379 (appartenant à M. Van Malder à Bruxelles). En 1837 Leys exposa à Anvers une composition intitulée *Riche et Pauvre*, et représentant le contraste de deux familles dont l'une sort avec pompe d'une église, et dont l'autre demande l'aumône à la porte ; ce cadre a été acheté par le gouvernement. La même année, il montra au salon de Bruges un intérieur représentant *l'atelier de Rembrandt*; cette toile fait partie du cabinet de M. le chevalier de Coninck à Gand. Enfin, en 1838 il composa sa *Fête de famille* qui se trouve en ce moment à Berlin. »

« Leys est peut-être un des premiers coloristes de ce siècle. Imagination pleine de fougue et de poésie, il lui arrive parfois de heurter un peu les lois du dessin ; mais son pinceau a tant de magie et de puissance qu'il vous séduit et vous entraîne par la richesse, la splendeur et l'harmonie de sa couleur. Il se complaît à traiter des scènes du moyen-âge avec ses hommes bordés de fer, ses villes aux maisons sculptées et ses turbulentes communes ; et du XVII[e] siècle avec ses graves bourgeois aux feutres gris, et ses femmes aux robes de satin et aux jaquettes de velours. Il y a dans cet artiste du Rembrandt, du Netscher et du Terburg. Il y a quelquefois la grâce de ceux-ci et toujours la magie de la palette de celui-là. Si l'on joint à ces qualités l'imagination la plus abondante et la plus originale, on aura jugé Leys. »

Nous tenons essentiellement à bien établir les points de rapprochement possibles entre ces deux artistes, car il est incontestable que l'exemple de Leys profita à Lies. Ce dernier n'hésita pas longtemps à entrer dans la voie ouverte par son ami alors l'artiste le plus en lumière? Son talent dénotait un progrès sur les choses de la génération précédente, chacun se devait d'affirmer ce progrès.

De son côté, Leys trop intelligent pour faire fi des qualités de Lies et en mépriser la Science le consulta à son tour et non sans profit.

D'une nature chercheuse, Lies avait l'étude comme passion dominante. Ses cartons renfermaient des dessins dont il est impossible de méconnaître le caractère et l'importance, au point de vue des recherches artistiques effectuées; sa bibliothèque contenait des livres de la science pure :

(1) Leys fut d'abord destiné à la carrière ecclésiastique et fit ses études dans un séminaire. En 1830, à l'âge de 15 ans, il entra dans l'atelier de son beau-frère de Braekeleer. Dès 1833, il exposa au Salon d'Anvers, son *Combat d'un grenadier contre un cosaque* qui fut remarqué. Décoré de l'ordre de Léopold en 1840 ; officier en 1851, commandeur en 1855. Membre de l'Académie royale de Belgique, en 1845. (Vapereau — *Dictionnaire des contemporains* — année 1865). Cette année est celle de la mort de Lies ; Vapereau ne lui a pas consacré une seule ligne !...

mathématiques, physique, chimie, histoire, philosophie et astronomie. Il connaissait admirablement le costume, et la certitude historique lui semblait un impérieux devoir.

Un ami de la qualité de Lies ne pouvait qu'être utile à celui qu'il aimait. Sa nature confiante, délicate et généreuse exigeait, de sa part, des épanchemants amicaux qui profitèrent à tous les artistes de son temps, même à Leys. Des peintres encore existant le disent. Quoi de plus naturel? Il en fut, il en est, il en sera ainsi de tout temps.

Cependant Leys eut tous les honneurs et tous les profits ; la gloire s'attacha à lui, on s'arracha ses tableaux.

Lies continua à vivre humble, presque délaissé ; ses joies étaient toujours celles de l'homme modeste cherchant la voie qui conduit aux succès les plus sérieux ; ses tableaux se plaçaient à petit prix.

Les amis de Lies ne purent rien contre cela ; ils n'essayèrent même pas de réagir. Pouvaient-ils faire que le mot *Leys* se prononçât autrement que *Lies*, et que, là où l'on lisait *Lies* on ne prononçât pas *Leys ?* Que d'étrangers tombèrent dans cette erreur!

Plus tard, quand on s'aperçut que le talent des deux amis différait, on remarqua surtout les tableaux de Lies, qui se rapprochaient le plus des œuvres de Leys ; on vit partout le type du moyen-âge, on ne connut pas les tableaux champêtres qui sont bien l'œuvre d'un artiste de génie.

— Ils ont peint la même époque! s'écrièrent quelques personnes capables de faire l'opinion publique.

La masse des curieux ne vit pas autre chose. Sans chercher à distinguer les mérites différents de l'un et de l'autre, on alla, répétant partout :

— Lies!... y pensez-vous? Il n'est que clair de lune de Leys.

Aujourd'hui, on s'aperçoit que Lies, au contraire, est un astre qui a sa lumière propre.

Lies fut lui-même le complice inconscient de cette erreur incroyable, elle semble au moins telle aujourd'hui, puisque toujours il s'effaça devant son ami pour lequel il avait une estime complète et une admiration sans borne. (1)

Quand, en 1854, on songea à offrir une couronne d'or à Leys, Lies, nommé secrétaire de la commission, multiplia ses efforts pour que le succès de l'entreprise fut éclatant. On aurait dit que décerner ce prix d'admiration, au grand artiste anversois, c'était aussi le grandir en grandissant son amitié ; il savait gré, à tout le monde, de rendre hommage à H. Leys.

En tout, il s'effaça ainsi devant ce dernier. Ses propres travaux lui semblaient destinés à moins de succès, moins de durée que ceux de son ami. Pensait-il à la gloire pour lui-même? Nulle part on ne découvre un sentiment d'orgueil légitime. Il reste le travailleur de la pensée et de la couleur, mais sans se croire destiné à un triomphe quelconque. Volontiers il eut dit, comme le petit oiseau de Brizeux (Poème de Marie) :

Madame, les linots et les petits pinsons
N'ont garde de chanter près des hautes maisons,
Car là sont rossignols, oiseaux de Canarie,
Plus savants à jeter une âme en rêverie ;
Ainsi fais-je, Madame ; et, linot que je suis,
Je chante à qui m'entend, et frédonne où je puis,
Au bois, le long des eaux limpides et courantes,
Et pour quelques enfants belles mais ignorantes.

Pour Lies, H. Leys était un rossignol ; il n'était, lui, qu'un linot, à ses propres yeux.

(1) Il signa d'abord ses tableaux J. Lies ; ce n'est que plus tard qu'il écrivit son nom en toutes lettres : Joseph Lies.

Aujourd'hui, on commence à revenir de cette opinion, car ces deux artistes ne se ressemblent aucunement. De plus, Lies dessine avec une correction, une science et une facilité qu'on ne trouve pas toujours dans Leys. Leur coloris diffère. L'inspiration n'est pas la même. Si Leys est plus solennel, Lies est certainement plus naturel et plus gracieux.

Loin de moi la pensée de chercher à amoindrir Leys ; je l'admire avec la plus grande sincérité, mais un peu d'ordre dans l'histoire permet de rendre à chacun ce qui lui appartient.

Que Charles Blanc, le roi des critiques d'art de notre époque, ait omis de parler de Joseph Lies, dans son ouvrage *Les Artistes de mon temps*, cela semble étonnant, mais, si l'on songe combien les tableaux du peintre anversois furent de bonne heure disséminés en Europe et même en Amérique, il faut bien admettre que l'écrivain français n'a rien, absolument rien connu du gracieux contemporain de Leys qu'il admire.

Que M. A. J. Wauters *(La Peinture Flamande)* ignore Lies, cela passe l'imagination On lit, page 14, cette appréciation énergique dont la fin est étonnante à ce point de vue :

« Lorsque les soldats de la convention envahirent les Pays-Bas autrichiens, l'art flamand » avait disparu. Ni la République, ni l'empereur Napoléon, ni le Roi Guillaume ne devaient le » faire renaître.

» La révolution de 1830, qui donne enfin l'indépendance à la Belgique, ouvre la sixième et » dernière période de la peinture flamande. Avec la liberté et la prospérité renaissantes, l'art a » refleuri. L'école française, si longtemps effacée, a pris à son tour virilement la parole et a » conquis le premier rang. La Belgique, violemment détachée de l'Autriche, et profondément » remuée par vingt ans de réunion active à la France, ne pouvait plus rester indifférente aux » évolutions de l'atelier parisien. David et les classiques, Géricault, Delaroche et les romantiques, » Courbet et les réalistes firent successivement entendre leur voix jusque dans la ville de Rubens. » Leur enthousiasme réveilla l'art national, le réchauffa et le féconda.

» Depuis 1830, l'école néo-flamande, n'a cessé de s'affermir ; depuis 1855, ses artistes parti- » cipent avec éclat aux grands concours internationaux institués par le cosmopolitisme démocra- » tique du temps. Celle-ci n'est-elle qu'une période de transition, à laquelle est réservée une » floraison plus brillante? L'avenir répondra.

« Mais déjà l'on peut dire, sans trop craindre un démenti, que l'école belge du XIX^e^ siècle » marquera à la suite de ses aînées. Navez, Wappers, Gallait, Leys, Madou. les Stevens, Fourmois, » Verlat, de Winne, Clays, Boulanger, Verwée, Henri de Braekeleer, Hermans, Emile Wauters » ne sauraient passer dans l'histoire sans y laisser le souvenir de leur talent. »

Le nom de Joseph Lies n'est pas même cité; il est vrai que celui de Lamorinière est également oublié.

Dans le même ouvrage, page 384, M. Wauters écrit, et c'est de plus fort en plus fort:

« La note nouvelle. inattendue, etrange et si attrayante de Leys devait faire *accourir les* » *élèves* et surtout les pasticheurs. *Parmi les premiers*, nous citerons tout d'abord le Frison » Alma Tadema, qui continue, sur une autre époque et avec un art infini, la manière du maître; » puis Joseph Lies (1821-1865) l'auteur des *Maux de la guerre* (Musée de Bruxelles), Félix de » Vigne (1806-1862) et Victor Lagye.

Voilà, j'ose le dire, quelque chose d'absolument inattendu.

Ainsi, Henri Leys, né en 1815 et mort en 1869, eut pour élèves : Félix de Vigne, né en 1806 et mort en 1862 et Joseph Lies, né en 1821 et mort en 1865 !...

Est-ce ainsi que M. Wauters écrit l'histoire ?

Croit-il avoir parlé de Joseph Lies ?

Afin de bien préciser l'époque à laquelle Lies naquit au monde des arts, et montrer, une fois

pour toutes, qu'il ne prit rien à personne, je citerai tout au long un passage de Ch. Blanc (*Les Artistes de mon temps*).

« Henri Leys eut pour maître, un peintre de genre assex faible, Ferdinand de Braekeleer. (1)

» Vers 1830, l'Ecole belge était dirigée par *quelques professeurs pseudo-classiquss.* qui » appartenaient à la *mauvaise queue de David*, et qui croyaient enseigner les vrais principes de » ce maître illustre, *sans avoir aucune de ses qualités supérieures.* Un *dessin froid. convenu et* » *poncif*, *une couleur languissante et pâle*, *une peinture sans sève*, *sans vie et sans ressort* ; » tels étaient les caractères de l'école flamande à l'époque où Leys fit son apparition. Mais il est » juste de dire qu'*il ne fut pas des premiers à rajeunir l'art de son pays*. Cet honneur appartient » surtout à MM. Wappers, Gallait, de Keyser, qui n'étaient au surplus que des réformateurs très- » modérés, dont l'audace équivalait à celle de Paul Delaroche, de simples Casimir Delavigne, » comme l'a dit avec justesse notre confrère Paul Mantz.

» *Longtemps indécis* et *devenu timide*, confiné dans les petits tableaux de genre, où il » recommençait de son mieux Ostade, Metsu, Pierre de Hooch, *Leys demeura dix ans sans* » *percer la foule*, ou de moins sans se faire connaître en dehors de son pays ; toutefois, ses » peintures n'étaient pas sans trouver des acheteurs, même en France, et M. Delessert, particu- » lièrement, possédait dans sa galerie trois morceaux de Leys.

» Chez son maître Ferdinand de Braekeleer, dont il était le beau-frère, il avait contracté » l'habitude de certains tons jaunes, clairs et doucereux, qui ont affadi ses tableaux jusque vers » 1846. Mais un jour vint où cette tisane débilitante se changea en une liqueur généreuse, et où » le peintre, jeune encore, voulut s'élever du *genre* tout pur au *genre historique*.

» Ce fut seulement à l'Exposition de 1855 que Leys fut connu du public, du grand public. »

Force m'est d'interrompre cette citation pour faire remarquer qu'en 1855, Joseph Lies entrait aussi dans la plus belle partie de son existence artistique.

Si l'on se dit qu'à cette époque, il avait vendu déjà :

*Deux Mariages*, *Antiquaire*, *Visite au Château*, *Retour d'une expédition militaire*, *Erasme compose l'Eloge de la Folie*, *Christophe Colomb*, *Erasme et Holbein*, *Interrogatoire de Jeanne d'Arc*, *Parc*, *Dames et Seigneurs*, *Jardin avec des dames*, *Causerie*, 3 figures dans un parc, *Parc avec figures*, Versailles, *Le soir*, *La cour de Marguerite d'Autriche*, Exposition Bruxelles, *Promenade*, *Les plaisirs de l'hiver*, *Albert Durer sur le Rhin*, *Le page du château et la fille du moulin*, *Jeux d'enfants*, c'est-à-dire une vingtaine de tableaux remarquables, si surtout on se rappelle que, de la fin de 1855 à 1862, Joseph Lies produisit vingt-cinq œuvres dont la plupart commencent seulement, de nos jours, à jouir d'une réputation hors-ligne, on conviendra que la renommée ne fut pas juste envers lui.

En vain, il produit : *La science rivale de l'amour* (1856). *la Visite à la ferme* (1856), l'*Ennemi approche* (1857), *les Horreurs de la guerre* (1857), et l'admirable *portrait de la comtesse du Bois d'Aische* (1837) ; inutilement il donne : le *Retour des champs* (1858), le *Paysage des environs d'Anvers*, *Scène du moyen-âge* (1860) *Au bord d'une cascade* (1860), *Faust et Méphistophélès allant au sabbat* (1860), etc.

Que l'on réunisse ces œuvres aujourd'hui ; elles exciteront une admiration universelle. Notre temps leur doit cet hommage, car tant que justice n'a pas été rendue à un artiste hors ligne, cet artiste est une victime, victime de l'ignorance de ceux-ci, de la mauvaise foi de ceux-là, de l'indifférence des fonctionnaires chargés, de par leur mandat officiel, de veiller sur les beaux-arts.

Reprenons le récit de Ch. Blanc, là où nous l'avons laissé :

(1) Nous soulignons les mots qui nous frappent le plus.

« Ce fut seulement à l'Exposition de 1855 que Leys fut connu du public, du grand public.

» Un sens nouveau s'était révélé en lui, le sens historique. *Passant par dessus Rubens,* » *Van Dyck et Teniers*, pour remonter *jusqu'aux Flamands et Allemands du* 16^e^ *siècle, et* » *même du* 15^e^ *siècle*, il s'était retrempé dans la *contemplation des anciennes images*, des enluminures de manuscrits et des *peintures indigènes ou tudesques*. Il avait étudié Van Eyck, Van der » Weyden, Mabuse, Memling, Quentin Metsys, et aussi Lucas de Leyde, Holbein et Albert » Durer, enfin Breughel le Paysan, et jusqu'à Van Orley, dont il aimait les *jolies figures de* » *femmes si délicates de peau, si fines de traits.*

» Dans le *commerce de ces maîtres,* Henri Leys, disions-nous, se transforma. D'une part, » *il se pénétra de leur esprit*, au point qu'il crut se reconnaître de *la même race qu'eux*, et qu'on » put le regarder bientôt, non-seulement comme leur *compatriote* et *leur parent*, mais comme » leur contemporain. D'autre part *son dessin devient plus serré, plus curieux*, et il comprit qu'on » pouvait obtenir l'*harmonie avec des colorations plus intenses.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Chez Leys, il semble que certaines images d'une existence précédente ont persisté dans » son esprit ; de telle sorte qu'il a pu les reproduire, non pas de souvenir, mais comme d'après » nature.

» Leys est un artiste qui tient le premier rang dans l'école belge moderne, et ce n'est pas » pour rien que le jury de l'Exposition universelle lui a décerné deux fois la grande médaille » d'honneur, en 1855 et en 1867.

» Les juges compétents ont admiré, comme nous les admirions, *ses couleurs montées et* » *opulentes, qui s'harmonisent sous un glacis de mystère, la chaleur de ses ombres, la puissance* » *de ses effets*, qui ne sont cependant pas concentrés, et *l'attrait de ses fonds*, qui *rappellent* » *parfois ceux de Pierre de Hooch et de Rembrandt.* Sa peinture appréhende le regard et mord » sur l'imagination. Les *rouges somptueux* y sont surexcités par des verts profonds ; les *orangés* » et les *jaunes* y éclatent, exaltés par des bleus sombres ; mais *ces violences vont se réconcilier,* » *s'apaiser et se fondre dans un ensemble chaleureux* et roussi, qui ressemble aux splendeurs » étouffées des anciennes tapisseries façon de Flandre, ou de cuir de Cordoue.

» Il va sans dire qu'après de tels honneurs reçus chez les nations étrangères, Leys devint » prophète dans son pays. *Il fut de plus en plus respecté, consulté, applaudi.* Le roi Léopold le » combla de croix et de rubans, et lui donna le titre de baron. »

Nous n'avons pas retranché un seul mot de cet éloge, mais nous ajoutons que Joseph Lies n'a pas à souffrir de la comparaison, lui toujours gracieux, toujours coloriste fin et, suprême éloge, toujours jeune. Son œuvre, tel qu'il se présente, est une page toujours vivante de l'humanité.

Sur ce point, les avis sont unanimes aujourd'hui, aussi ferai-je remarquer que, lors de l'Exposition Universelle de 1867, Ch. Blanc écrivait ce qui suit (1) :

« A l'inverse de M. Leys, *qui ne vit que dans le passé* et qui *mourra contemporain de Holbein et de Van Orley*, M. Alph. Stevens est aussi moderne que possible. Il peint la femme qu'il a vue hier, et la robe qu'elle porte aujourd'hui. *Se mettre ainsi face à face avec la nature et savoir lire dans ce livre-là, sans aide, sans truchement, c'est une grosse difficulté.* »

Les âmes charitables (tous les temps en produisent), qui me reprochent de trop hausser le ton à propos de Joseph Lies, feront bien de méditer les quelques lignes qui précèdent et, mieux encore celles qui suivent :

(1) *Les Artistes de mon temps*, page 301.

« En retournant au quinzième siècle, dans le dix-neuvième, les Allemands ne pouvaient faire » que des copies (1).

» Si transporter la peinture d'une époque dans une autre est une faute capitale pour le » succès d'une fondation d'école, transporter la peinture d'un pays dans un autre n'est pas une » moindre erreur. On ne comprend, on n'apprécie pleinement les maîtres italiens qu'en Italie, les » Espagnols qu'en Espagne, les Flamands que dans les Flandres. Il faut avoir sous les yeux la » nature où ils ont vécu, les types vivants qui leur servaient de modèles, les mœurs, les habitudes » qu'ils partagaient avec leurs concitoyens, pour s'expliquer le choix des sujets, le style, la manière » la forme, la couleur, enfin tout ce qui compose leurs ouvrages.

» La peinture est une forme des idées, modifiées par le milieu où l'homme exerce son intel- » ligence. Elle s'explique surtout, comme la littérature, comme les idées même, par l'époque et » par le pays, et, plus que la littérature même, par le pays, puisqu'elle en reproduit objective- » ment les aspects visibles. »

A ce point de vue, Joseph Lies est un pur flamand. Tout ce qu'il a fait a ce sens, cet amour, ce goût, ce besoin, cette véritable et incontestable nature du peintre né en Flandre et à l'art flamand.

L. Viardot ajoute aussitôt :

« Faire de l'art italien en Allemagne était donc un second contre-sens, égal à celui de faire, » au dix-neuvième siècle, de l'art emprunté à la primitive renaissance. »

Nous croyons en avoir dit assez pour que, à l'avenir, on ne confonde ni les œuvres de Leys, et de Lies, ni leurs talents, ni même leurs noms.

Pour bien expliquer ces deux personnalités, il est nécessaire de montrer, sous son vrai jour, le temps où elles ont vécu.

M. Wauters et Ch. Blanc ont raison de parler des progrès considérables qui datent de 1830, mais cela ne suffit pas, parce que ces progrès furent engendrés par des hommes d'un autre temps. L'effervescence qui suivit la révolution de juillet fut favorable aux beaux-arts et aux lettres, mais il avait fallu que de longues années d'étude et de recueillement missent les artistes en possession des moyens et des qualités capables de servir complètement une imagination agrandie, transformée et rajeunie.

Ceux-là seuls qui nient l'utilité, la puissance, la nécessité absolue du dessin pourraient discuter la vérité de ce que j'avance; les autres reconnaitront, comme Ingres l'a dit, qu'en peinture, le dessin n'est que de l'honnêteté.

De 1771 à 1781, Vien (2) dirigea l'école française de Rome. « Devant les œuvres des grands » siècles, il comprit l'inanité d'un genre où l'art périssait en s'avilissant. Il chercha, le premier, à » retourner en arrière, à se rapprocher des sublimes modèles (3). »

Vien avait dit : « Je n'ai fait qu'entr'ouvrir la porte; c'est M. David (4) qui l'a ouverte toute » grande. »

Je ne veux pas louer David dans tout ce qu'il entreprit, car il remonta trop haut dans l'histoire de l'humanité, et son œuvre ne fut pas le fidèle miroir de la société contemporaine, mais je tiens à constater que, par la sévérité du goût et des formes, par le culte des nobles pensées et des

(1) *Les merveilles de la peinture* - Louis Viardot, T. 2, p. 110.

(2) Vien. (1706-1809.)

(3) L. Viardot.

(4) Jacques-Louis David. (1748-1825.)

belles actions, il sut ramener l'art au respect de soi-même, à la dignité, à la vraie noblesse. (1)

Les élèves de David continuent son influence sur l'art : Jean-Germain Drouais (1763-1788), — Louis Girodet, — Trioson (1767-1824), — Guérin (1774-1833), — Guillon Lethière (1760-1832), — Gérard (1770-1837).

Avec Gros (1771-1835), le despotisme de l'empire, despotisme dont David s'était rendu coupable, fait place à une espèce de romamtisme. « Les statues de David, dit poétiquement L. » Viardot, descendirent de leur piédestal pour recevoir la lumière du soleil, pour s'animer de la » vie des vivants. — Que, dans ces innovations hardies, des défauts se soient produits à côté des » mérites; que, pour être plus animé, le dessin soit devenu moins correct ; que la couleur, plus » riche, ait quelquefois un éclat de convention ; que la verve de l'exécution la rende souvent » molle, lâchée, insuffisante; qui en doute? Mais à tout prendre, la manière Gros est un progrès; » plus même, un essor. »

Etrange existence que celle de Prud'hon (1758-1823) ! Il avait 49 ans, quand on lui commanda son premier tableau : *la Justice et la Vengeance divine poursuivant le crime*. On le surnomma le Corrège français.

Géricault (1791-1824) a d'heureuses témérités de pinceau que l'école de David n'a pas connues ou pas atteintes. Il se révèle à l'époque où la liberté littéraire renaît avec la liberté politique et où la société tout entière marche au progrès par l'Indépendance. « L'exemple de Géricault, venant » avec la force de l'à propos, suffit pour entraîner l'art français dans ce mouvement général de » l'esprit humain. — Viardot. »

Son émule Léopold Robert (1794-1835) revient au paysage historique ; il mêle l'histoire aux scènes de la nature.

Granet (1775-1849) anime par des scènes de la vie humaine ses portraits de monuments ; « rapproché sur ce point de Pierre de Hoogh, il élevait ses sujets, moins familiers, à des propor- » tions plus vastes, à celle de l'histoire. »

Le musée du Louvre finit avec Léopold Robert, le musée du Luxembourg commence avec Ingres, (1780-1867).

Il y aurait beaucoup à dire sur cet illustre artiste ; je me contenterai d'écrire que j'espère voir longtemps encore son influence dominer dans les beaux-arts.

Ary Scheffer (1795-1858), Eugène Delacroix (1779-1863), Horace Vernet (1789-1863), Paul Delaroche (1797-1856), Decamps (1803-1860), autant de noms glorieux, autant d'hommes célèbres dont les œuvres forment un ensemble d'autant plus remarquable qu'il s'augmente des tableaux dûs à nos contemporains : MM. Meissonnier, Gérôme, Cabanel, Théod. Rousseau, Diaz, Corot, etc.

Voilà ce que H. Leys et Jos. Lies ont pu voir en France, alors que les beaux-arts y étaient l'objet d'un véritable culte. Il est hors de doute que ces deux hommes profitèrent de tant d'exemples; nous allons chercher quels avantages personnels leur éducation, leurs habitudes studieuses, leur instruction et leur tempérament leur permirent d'en tirer.

* * *

D'abord étudions le milieu où ils apparaîtront bientôt ; il a son passé immédiat et son présent.

Aux splendeurs de Rubens ont succédé les richesses multiples de ses élèves. Une nouvelle floraison artistique a fait suite aux enchantements du grand maître flamand. Les bienfaits de la

---

(1) « David n'avait pas une foi inébranlable dans la durée de son école. » Dans une promenade au salon de 1808, il disait à sa fille : — Dans dix ans, l'étude de l'antique sera délaissée. Tous ces dieux, ces héros seront remplacés par des chevaliers, des troubadours chantant sous les fenêtres de leurs dames, au pied d'un antique donjon. La direction que j'ai imprimée aux beaux-arts est trop sévère pour plaire longtemps en France... Quand je disparaîtrai, l'école disparaîtra avec moi. » — Henri Hymans, *La réalisme*, p. 11.

paix remplacent les terreurs de l'inquisition et les tyrannies d'un despotisme affreux. « A la mort » des archiducs, le pays retombe sous le joug débilitant de l'Espagne. Le traité de Westphalie » (1648) ferme l'Escaut ; c'est la ruine d'Anvers (1) au profit d'Amsterdam. Après 1660, la grande » génération s'éteint homme par homme.

» Les provinces belges sont devenues le champ de bataille de l'Europe, la guerre n'a cessé de » les ravager. Espagnols, Français, Hollandais, Anglais et Allemands vivent sur elles.

» Le traité d'Utrecht (1713) les cède finalement à l'Empire. Tant de domination, tant de » maux affaissent et amollissent l'énergie et l'esprit national. — Wauters. »

Il faut attendre DAVID pour voir le goût renaître en Flandre et l'artiste reprendre courage.

Les événements politiques le poussèrent en Belgique ; c'est même à Bruxelles qu'il mourut.

Après avoir embrassé avec ardeur les principes de la révolution, David vota, en qualité de membre de la Convention, la mort de Louis XVI ; plus tard, comblé des faveurs de Napoléon, il se rallia à l'empire. Doublement désigné aux misérables rancunes de la Restauration, il fut proscrit apres la promulgation de la loi dite *d'amnistie* (1815).

« Les quinze années de réunionion à la Hollande qui suivirent, dit M. Wauters, furent » encore pour l'école belge une sombre période. Malgré les efforts de *quelques chefs-d'atelier*, » tels que HERREYNS et VAN BRÉE, malgré les encouragements officiels largement distribués, » la peinture ne parvint pas à se dégager des bas-fonds obscurs où plus d'un siècle de décadence » l'avait plongée. Français (1759-1851), Van Huffel (1769-1844), Odevaere (1783-1859), peintre » du roi Guillaume 1er, Paelinck (1781-1839), peintre de la reine, et Mathieu Van Brée (1773-1839) » peintre du prince d'Orange, n'ont pas laissé à eux tous une œuvre qui marque. — Les héros » grecs et romains continuaient à régner en maîtres. L'élégance et la correction du trait, la » recherche naïve de la composition, la simplicité sculpturale de l'expression étaient proclamées, » sinon les seules, du moins les premières qualités à admirer chez un peintre. »

En Belgique, une réaction est inévitable. « La présence du chef de l'école classique, avec ses » grandes et belles qualités de style, la retarda seule de quelques années. Lorsque enfin elle éclata, » elle n'en fut que plus violente. A Anvers, elle prit le caractère d'une protestation de l'art » national contre l'influence étrangère. — Wauters. »

François Navez, (1787-1869), disciple de David, hérite de l'influence de ce dernier et forme, sans imposer jamais à ses élèves sa façon de voir et d'interpréter la nature : De Groux, Alfred Stevens, Ch. Hermans, Portaels, Smits, Baron. Stallaert, Robert et Van der Haert.

« L'année 1830, ajoute M. Wauters, qui ouvre l'ère de l'indépendance belge, donna le signal » de la lutte du romantisme contre le classicisme. A l'exposition des Beaux-Arts qui s'ouvrit à » Bruxelles,quelques semaines avant les journées révolutionnaires de Septembre, Navez vit tout à » coup surgir à ses côtés un jeune et fougueux élève de l'école d'Anvers bien décidé à lui disputer » la direction du mouvement artistique. »

Gustave Wappers (1803-1874) « avec son mouvement désordonné, son sentimentalisme » exubérant et sa couleur outrée, personnifie bien l'école révolutionnaire et enthousiaste de 1830. » Une légion de jeunes artistes se jeta aveuglément dans la voie nouvellement tracée et tel fut » l'engouemeut patriotique du moment que, pendant plus de dix ans, leurs productions tapageu- » ses et déclamatoires. mais non sans valeur, furent décrétées, à l'exclusion de tout autres, pein- » tures *nationales* et décorées pas acclamation du titre de chefs-d'œuvre. C'est l'époque des

(1) Pour dépeindre à quel point était déchue la superbe ville,naguère la reine de l'Occident, un fait caractéristique entre tous, suffira : en 1655, l'arrivée d'un navire étranger y provoqua un enthousiasme tel, que les magistrats offrirent au capitaine une récompense communale - Wauters.

» *Batailles des Epérons d'or* (musée de Courtrai) et de *Woeringen* (musée de Bruxelles), par » Nicaise de Keyser ; des *Belges illustres*, par Henri de Caisne (1799-1852), (musée de Bruxelles) ; » du *Vengeur*, d'Ernest Slingeneyer ; (musée de Cologne) et du *Judas errant*, d'Alexandre » Thomas (musée de Bruxelles.)

» C'est aussi l'époque d'Antoine Wiertz (1806-1865,) qui fut pris au sérieux jusque dans ses » extravagances et conduit sur l'heure au capitole. — M. Wauters. »

Nourri à l'école du romantisme froid et réfléchi de Paul Delaroche, Louis Gallait introduisit dans la peinture belge la note touchante et intime que l'école de Wappers, toute à l'imitation matérielle de Rubens, avait volontairement et avec affectation laissée de côté. Ses débuts furent des coups de maître. Autour de lui vinrent successivement se grouper De Biefve (1809-1881), Hamman, Cermack, Robert, Pauwels, Stallaert, Hennebicq, etc.

Le *genre*, dit encore M. Wauters, avait ses représentants dans les deux villes. A Bruxelles, Madou (1796-1877), interprète consciencieux de la justesse de l'expression et des attitudes, pinceau adroit, metteur en scène intelligent, talent naïf, aimable, amusant, qui a fait revivre avec infiniment d'esprit les villageois, les discoureurs et les ivrognes du XVIIIe siècle ; à Anvers, Pierre Van Regemorter (1755-1830), un continuateur de Craesbeeck, et Ferd. De Braekeleer (1792-1883), le maître de Leys.

C'est dans un milieu ainsi préparé par le temps, que Leys naît en 1815 et Jos. Lies en 1821 ; le premier ayant pour maître un homme sans inspiration et d'un dessin souvent médiocre ; le second gagnant, sous la direction de De Keyser, une correction de ligne irréprochable.

Chez l'un et chez l'autre, les toiles du début sont d'une naïveté grande, d'une gaucherie mignarde et d'un coloris qui sent son époque fadasse.

Les productions du jeune âge de Leys portent déjà la marque particulière d'un coloris que je qualifierai de glorieux, afin de bien montrer le sentiment qu'il m'inspire, mais aussi la trace de faiblesses de dessins qui font croire à l'insuffisance de Ferd. De Braekeleer son professeur.

Lies se dépouille plus vite que Leys de cette gaucherie.

M. Wauters dit de Leys : « Il débuta modestement par des *Intérieurs*, des *Corps de garde* » et des *Gentilhommeries* ; puis, petit à petit, il se tourna vers l'histoire et s'arrêta au XVIe siècle, » sur lequel il bâtit son œuvre. »

Lies imita son ami sous ce rapport ; cela est incontestable, mais, de tout temps, les artistes heureux ont tracé aux autres une voie ou plus d'un rencontra le succès.

M. Wauters dit encore : « L'année 1852 est une date à part dans la biographie de Leys ; » une soudaine révolution vint bouleverser sa manière, modifier son idéal. En cette année, il fit » un voyage en Allemagne et visita Cologne, Francfort, Leipzig, Dresde, Prague, Nuremberg, » Heidelberg, etc. »

Leys avait 37 ans à cette époque. Si j'ouvre le catalogue de Joseph Lies, je constate qu'en 1852, il avait déjà produit 73 tableaux, dont plusieurs sont de véritables chefs-d'œuvre ; tous indiquent une imagination d'une richesse fort grande.

Il est indéniable que Leys et Lies vivaient étroitement unis par l'amitié ; ils durent être, l'un pour l'autre, l'*alter ego* artistique dont les conseils sont toujours précieux. Cette liaison ne diminue en aucune façon les mérites de chacun ; elle explique leurs goûts particuliers, leurs ressemblances, leurs travaux mêmes.

J'ai eu le bonheur de retrouver la lettre suivante adressée par Leys, à son ami, au moment même où l'Allemagne se révèle à lui. Que de choses ces pages renferment ! Comme on y voit cette union pressentie par tous ceux qui étudient les œuvres de ces deux artistes ! Cette lettre a une importance considérable au point de vue de la nouvelle manière de Leys et des relations qui existaient entre ce dernier et Joseph Lies.

« *Dresde*, *ce* 20 *Août* 1852.

» MON CHER AMI,

» Je reçois à l'instant votre lettre qui me fait tant de plaisir. Nous la relisons, elle nous » rappelle si bien notre Anvers, qui a bien ses qualités.

» Voyager est une agitation continuelle qui a son charme mais aussi ses déceptions. Si je » devais vous écrire toutes nos impressions, une lettre n'y suffirait pas, mais l'ensemble, je puis le » dire, si ce n'est pas toujours de l'enthousiasme, est souvent une surprise et quelquefois c'est plus » qu'un rêve réalisé.

» En entrant en Allemagne par le Rhin, je commençais à craindre. Je ne rencontrais ni les » jeunes filles chantant des hymnes religieux sur des radeaux flottant sur le Rhin, ni les montagnes » gigantesques, ni cette poésie allemande dont nos confrères nous ont entretenus, mais bien la vie » matérielle avec ses comptes en silbergrossen dont personne de nous ne pouvait sortir. Le Godes- » berg (1), l'Appolonarisberg (2) et tout le Rhin jusqu'à Coblentz, me rappelaient parfaitement » bien les plateaux en laque noire avec vue lithographique dont nous nous servons pour prendre » le thé ; aussi, en voyant Undernach, je dis à ma femme : — Tiens, voilà *ons cabaret* (3). Mais » passé Coblentz, mon cher, le Rhin devient admirable, plus beau que tout ce qu'on nous dit. » C'est le moyen-âge flagrant. Le fleuve se resserre entre des rochers gris, et, à chaque pas, ce » sont des tours formidables, des petites villes crénelées, bastionnées, le tout d'un caractère, d'une » couleur, qu'on est transporté dans une autre époque, qu'à chaque instant on peut croire aux » burgraves plutôt qu'aux gendarmes, et qu'on pourrait nous réclamer le *tol* (4) plutôt que le » passeport.

» A Anvers, nous causerons de tout cela.

» Je passe à Francfort, la Judengasse (5) est le rêve dont je te parlais au commencement de » ma lettre. Ce que j'ai vu là, je ne pourrais jamais le réaliser en peinture. Les vieux juifs, les » belles jeunes filles de la même race, les vieilles femmes fantastiques, toutes attifées de costumes » bizarres.... C'était le Samedi, jour du sabbat, tous flanaient, étaient sur leurs portes, à leurs » fenêtres, dans leurs corridors sombres, derrière des grillages de fer battu tout contournés, tour- » mentés, ornementés. C'était noir, sombre, chaud, gris. Rembrandt ne l'a pas fait. C'est moderne » et ce n'est pas de notre temps. C'est un monde nouveau.

» Les juifs sont les bouchers de Francfort ; voir leurs échoppes, cela vaut pour moi le voyage. » Malheureusement, toutes ces merveilles je les ai vues en voiture, un diorama passant devant nos » yeux. Je n'en ai plus qu'un souvenir vague. Ce qu'on voit après tue ce qu'on a vu avant.

» Nous sommes à Dresde. La ville est triste, noire, pauvre, assez sale (les peintres Hubner et » Bendemann nous reçoivent parfaitement) ; sous cette enveloppe sale, cette ville contient des » trésors qui ressemblent aux contes des mille et une nuits, des vases d'or, des pierres fines, des » camées, des diamants, des perles — pour des millions. La collection des armures est la plus » belle du monde, et la collection des tableaux surpasse toute attente. Je me réserve tout cela pour » le retour.

» Nous allons partir pour Prague et je crains de ne plus avoir le temps de remplir la page

» Tu me demandes mon avis sur l'école actuelle.

(1) A 10 minutes de Bonn.
(2) Entre Bonn et Coblentz.
(3) Notre cabaret.
(4) Tol.
(5) Rue des Juifs.

» Tu la connais comme moi. Tu l'as jugée, nous l'avons jugée, je crois. J'irai la revoir » encore à Berlin. Je la crois savante, pour ne pas dire pédante et voilà tout. Ils n'ont pas le sens » qui constitue la peinture. Ce qu'ils font est autre chose.

» Nous te remercions, ma femme et moi, de ta bonne lettre. Tu ne peux croire combien les » nouvelles font plaisir au loin. Ecris-nous encore. c'est une œuvre pie.

» Dis à notre ami Huybrechts que je vais lui écrire une longue lettre, soit de Berlin, soit de » Munich. Il est si bon pour nous et pour nos enfants. Nous comptons bien sur votre amitié Des » compliments aux amis, à notre famille. Embrasse nos enfants pour nous.

» Tout à vous,

» H. Leys.

» On m'interrompt à chaque instant. Je ne sais ce que je t'ai écrit. Tu en sortiras j'espère. » Dis à la famille de nous adresser une lettre à Berlin, poste restante. Nous y serons vers le 27 » de ce mois, pour y rester deux jours probablement.

» Au revoir, je te serre la main de cœur.

» Bien des compliments de Valérius. »

A l'âge de 37 ans, alors que H. Leys trouve son chemin de Damas, parmi les gloires du XVI[e] siècle, Jos. Lies avait presque terminé sa glorieuse carrière; il avait produit des œuvres qui resteront toujours jeunes et qui, comme le portrait de la Comtesse du Bois d'Aische, prouvent qu'il y avait en lui autre chose qu'un aimable peintre de genre.

M. Wauters ajoute : « Dans le cadre pittoresque des vieilles cités allemandes *à peine* » *entrevues*, Leys retrouva le siècle de la Réforme, de Luther et d'Erasme avec *un tact prompt*, » éveillé, délicat et sûr. L'effet fut énorme, l'impression profonde, le *résultat immédiat* Revenu » de la patrie de Cranach au pays du vieux Breughel, Leys était radicalement transformé ; car » *si nous devons le juger par analogie, ce sont les traditions de ces deux grands artistes qu'il* » *unit en les continuant, à trois siècles d'intervale : c'est la sévérité du peintre saxon rehaussée* » *par la palette du maître flamand.* »

Impossible de comprendre, après un tel aveu, que M. Wauters ait songé à faire de Lies *un élève* de Leys !

Cranach n'a pas plus déteint que Breughel sur la peinture de Lies. Il n'est ni allemand, ni flamand du XVI[e] siècle; c'est un lumineux, un correct flamand du XIX[e] siècle, et à ce titre, il honore splendidement l'époque où nous vivons.

Il n'est pas possible de décerner, à un artiste, plus d'éloges et plus d'honneurs que ceux accordés à Leys; on cherchera longtemps avant de trouver un peintre plus oublié que Lies.

Je demande simplement si ce relevé impartial de certains faits n'établit pas que Lies est resté dans l'ombre quand il devait être en pleine lumière? Sans attribuer le moindre reproche à Leys qui, en définitive, ne put dicter sa volonté à ses contemporains, n'est-il pas acquis que, dans le concert d'éloges décernés aux deux artistes, les louanges les plus complètes furent le partage de l'un au détriment de l'autre? Le passé n'accorda pas à Lies ce qui lui était dû ; c'est à l'avenir qu'incombe le devoir de grandir son nom, car l'étude seule des deux caractères, des deux tempéraments d'artiste, des deux dessinateurs, des deux hommes (je donne à ce mot le sens le plus intime, le plus élevé, le plus digne), aussi bien que l'ordre de leurs productions et les similitudes et les dissemblances de leur coloris, pourra montrer ce que fut Leys et ce que Lies est appelé à devenir, car il est encore insuffisamment connu.

Un jour, que je causais avec M. Ad. Siret de l'injustice qui consiste à faire dépendre le talent de Lies des études de Leys, il me répondit :

— Il faudrait faire cesser ce malentendu, si c'en est un, mais moi-même, j'ai vu Lies en

gilet de laine, peindre dans l'atelier de Leys. Il est certain aussi qu'il a travaillé, sous sa direction, aux peintures de sa maison. Ils étaient intimes et la Renommée grandit Leys pendant qu'elle laissait Lies se morfondre dans les difficultés de la vie et dans la pénombre d'un astre brillant. Expliquez cela!

L'explication est facile.

De tout temps Joseph Lies rechercha la société de ceux qu'il aimait et dont il estimait le talent. Dès son jeune âge, à peine sorti de l'Académie, on le voit peindre, en un atelier commun, avec plusieurs amis non sans mérites : Moleyn, Buschmann, Dewinter, Hamman, Claes, J. B. Huysmans, Fissette et plusieurs autres.

Les lettres de cette époque, qui subsistent, ne laissent aucun doute sur ce point.

Il transporta plusieurs fois son petit atelier d'une place à une autre et toujours il y accueillit les transfuges de l'Académie ou les camarades non encore dans *leurs meubles*.

Quoi d'étonnant à ce que, admirateur sincère et convaincu de H. Leys il l'ait fréquenté tout particulièrement? Dans toutes ses lettres, il parle de son ami, pour lequel il éprouve l'amitié la plus vraie et l'admiration la plus sincère.

Quant à l'Allemagne, il ne la connut qu'après Leys, mais les travaux de dessinateur de Lies sont si considérables sur ce point, qu'il est certain, pour moi, que les deux amis en profitèrent également.

Qui dit que l'extrême habileté de Joseph n'aida pas Leys à contenir son dessin dans des lignes plus correctes et plus pures? C'est l'avis de tous les artistes qui ont connu ces peintres et qui disent sans hésitation, comme M. Dens : « J'ignore si, comme peintre, Leys a été utile à Lies, mais j'affirme que, comme peintre, Lies a été utile à Leys. »

Au demeurant, il est assez indifférent de discuter ce point; il règne, à cet égard, une opinion qui ne fera que s'accentuer, et qui accorde à Lies des qualités primesautières dont personne ne lui a fait l'aumône, il les a trouvées dans son génie particulier. Considérées dans leur ensemble, les œuvres de Leys et de Lies ne se ressemblent pas, surtout si on les prend au point où chacun est bien lui-même, à l'époque où un passé déjà fort estimable peut faire prévoir un avenir glorieux.

Leurs camarades survivants sont assez nombreux encore et assez indépendants pour qu'on les croie sur parole quand ils affirment que Jos. Lies n'est pas l'élève d'H. Leys. Que l'on consulte Ch. Verlat, F. Lamorinière, H. Schaeffels, J. B. Huysmans, Fissette, Hamman, L. Dansaert, H. Bource, D. Col, Dens, F. Vinck, V. Lagye, J. Isenbaert, Delin, Slingeneyer, Nicolié, et surtout, et comparativement, les nombreux tableaux laissés par les deux peintres.

Pendant que de nombreux contemporains sont encore de ce monde, il convient d'approfondir cette matière et de ne permettre aucune confusion. Je regrette que les dessins de Lies ne portent pas de date particulière; je regrette bien plus de ne pas connaître ceux de Leys, mais il me semble impossible qu'il soient identiques. S'ils existent ici et pas là, quelle conclusion est à tirer?

En précisant cette question, je fournis à d'autres l'occasion de répondre et d'éclairer le jugement défintif à porter sur la nature des relations artistiques de Leys et de Lies.

L'intérieur de la maison de Jos. Lies n'était pas bien gai; entre sa mère et sa sœur, il ne trouvait pas de sujets de conversation capables de le satisfaire. Son talent de narrateur était né d'une foule de choses qui se produisaient en dehors de son cercle habituel. S'il maniait en beau causeur la langue française, cela lui était venu seulement de la fréquentation de ses amis, car, chez lui, on parlait un *petit français* alternant avec le *flamand* à l'usage du peuple; ses lettres le disent parfaitement.

Lies cherchait au dehors ce qu'il ne trouvait pas dans sa maison où il n'eut son atelier que

pendant les dernières années de sa vie (1). Il aimait le beau, le brillant; il admirait la force, il applaudissait au succès avec une sincérité presque enfantine. Dans ses meilleurs jours, ses convictions l'obligeaient à prendre la parole, à diriger la discussion, à fournir des preuves historiques et artistiques de tout ce qu'il annonçait; alors ses amis, presque surpris de sa chaleur et de ses audaces, reconnaissaient qu'il y avait en lui un artiste hors-ligne et un homme dans toute la force du mot. H. Leys subit, plus d'une fois, cet ascendant moral; il eut l'habileté et la bonne foi d'en profiter. Ce n'est pas nuire à son talent et à sa gloire de dire, que s'il était d'une nature plus énergique, d'un tempérament plus *impulsif*, comme disent les Anglais, que Lies, il ne possédait pas l'instruction de ce dernier.

Faut-il admettre dès lors que, de deux artistes, c'est le plus instruit qui profita davantage de l'instruction de l'autre?

Qui dit élève suppose une supériorité et une infériorité incontestables.

L'hypothèse ne se soutient pas en ce qui concerne ces deux hommes. Lies apprend la correction de la ligne à l'Académie et la correction du dessin avec N. De Keyser, puis il travaille seul ou avec des amis de son âge aussi indépendants que lui. Il part pour le régiment et, quand, en 1845-46, il se fixe absolument à Anvers, il est déjà un artiste accompli.

La preuve?

Elle est tout entière dans une lettre du 4 Mars 1847, adressée à Jos. Lies, par le secrétaire de l'Académie royale d'Amsterdam, M. J. de Bies, et ainsi conçue :

« *Amsterdam*, 4 *Mars* 1847.

» A MONSIEUR J. LIES, A ANVERS,

» Le conseil-directeur de l'Académie royale des Beaux-Arts, de cette ville, a le plaisir de » vous annoncer que, rendant hommage à vos talents distingués dans la branche artistique, il » vous a élu membre de l'Académie.

» Il me serait agréable de recevoir de vous immédiatement au local de l'Académie, vos nom » et prénoms, pour les formalités de diplôme d'académicien, que j'aurai l'honneur de vous faire » parvenir ultérieurement.

» Le secrétaire,
» J. DE BIES. »

Le diplôme que j'ai sous les yeux est ainsi libellé :

« *Académie Royale des Beaux-Arts à Amsterdam.*

» Le conseil-directeur de l'Académie Royale des Beaux-Arts, d'Amsterdam, rendant hom- » mage à des services véritables (2) a, en vertu des articles 28 et 30 de cette institution, nommé » Monsieur Joseph Lies d'Anvers, membre de la section de peinture de l'Académie, et donné le » présent témoignage revêtu du timbre ordinaire (3).

» *Amsterdam, le* 3 *Mars* 1847.

» Signé : Le Président du conseil,
» Le Secrétaire, J. DE BIES. »

Son tableau l'*Antiquaire*, vendu fr. 1058 à Amsterdam en 1846, l'avait posé en Hollande où déjà, en 1843, il avait vendu *Les deux mariages* à M. De Mulder pour 850 fr.

(1) N° 19, rue de la Station, aujourd'hui rue Leys. La maison a été reconstruite.
(2) Lies y avait exposé plusieurs fois.
(3) Sceau de cire rouge.

En 1846 aussi, il cède à un amateur distingué, M. Van Walcheren d'Amsterdam (1), la *Visite au château* pour 630 fr. Les *Baigneuses* ne sont vendues qu'en Mai 1847 fr. 680, et déjà Lies est déjà membre de l'Académie d'Amsterdam.

La même année, 1847, il avait exposé à Stuttgart le *Retour d'une expédition militaire*, vendu fr. 1000 environ. J'ai la lettre du Comité de l'Association des Beaux-Arts :

« *Stuttgart*, 28 *Juillet* 1847.

» MONSIEUR JOSEPH LIES, peintre d'histoire à Anvers.

» Le tableau que vous avez exposé au local du Musée Rhénan :

» *Un vieux soldat félicite un jeune homme après une heureuse action d'éclat*,

» a été acheté par nous au prix de 466 f. 40 k. Veuillez bien faire encaisser cette somme chez » notre caissier, M. Rudiger, receveur ministériel des finances à Stuttgart, contre quittance.

» Mes salutations,

» KÜPPLIN. »

Est-ce à un artiste ordinaire que ces témoignages d'estime s'adressent? Non, assurément non. L'année 1848 est une des plus belles de son existence. Il obtient, à Bruxelles, une *médaille de vermeil* avec l'*Embarquement* (n° 42), le *Corps de garde* (n° 43), et un paysage, *Soleil couchant* (n° 44). On lui écrit de là :

« *Bruxelles*, 11 *Juillet* 1849.

» MONSIEUR,

» Vos succès, au Salon de Bruxelles et au Salon de La Haye (2), vous ont placé au premier » rang parmi les artistes de l'Ecole d'Anvers. Peu de succès ont été plus légitimes que le vôtre.

» Nous avons été heureux de nous être trouvés les premiers à publier dans notre recueil un » jugement sur vos œuvres (jugement à la fois élogieux et impartial) et à reconnaître votre incon- » testable mérite.

» M. le directeur de la *Revue de Belgique* n'a eu alors qu'un regret, c'est que des engage- » ments antérieurs trop nombreux ne lui aient point permis de vous demander l'autorisation de » faire reproduire, pour nos abonnés, soit l'*Embarquement*, soit l'*Intérieur d'un corps de garde*. » Cette autorisation, il s'empresse de vous la demander aujourd'hui pour un des tableaux que » vous vous proposez sans doute d'exposer à Anvers.

» M. J. Schubert serait chargé d'en faire la lithographie.

» Si cette proposition vous convient, veuillez, Monsieur, avoir l'obligeance de nous adresser » le plus tôt possible votre réponse et de nous dire s'il vous convient d'envoyer à M. Schubert un » de vos tableaux terminés; il vous serait réexpédié à nos frais dans les huit jours.

» Ayez la bonté, Monsieur, d'envoyer votre réponse à l'adresse suivante :

» Monsieur EDOUARD WACKEN, directeur de la *Revue de Belgique*,

» 36, rue de la Fourche, à Bruxelles.

» Je vous prie, Monsieur, d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

» Le secrétaire du comité de rédaction,

» AD DE MISAGUE. » (?)

---

(1) Depuis la galerie van Walcheren, a été vendue publiquement.

(2) Lies y avait exposé *Erasme compose l'éloge de la folie sur la route d'Italie*. (n° 46).

En 1849, il expose *Christophe Colomb* à Anvers. Le 24 Août de la même année, voici la lettre qu'il reçoit :

« *Société Royale pour l'Encouragement des Beaux-Arts.*

» MONSIEUR LIES, artiste peintre, En v/.

» MONSIEUR,

» J'ai la satisfaction d'avoir à vous annoncer que la Commission Directrice a choisi votre tableau n° 353 de la notice, représentant *Christophe Colomb*, pour être lithographié.

» J'ose espérer que vous apprécierez ce qu'a de flatteur pour vous cette distinction justement » méritée, et que vous voudrez bien m'envoyer sans retard votre consentement.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

» Le Secrétaire,
» EUG. VAN DELFT. »

Autre lettre de la même société :

« *Anvers*, 10 *Mars* 1850.

» MONSIEUR,

» Nous avons reçu quelques exemplaires du dessin lithographique d'après votre tableau ; ce » dessin a parfaitement réussi. J'ai été chargé d'en féliciter l'artiste.

» Au nom de la commission administrative, je dois vous remercier, Monsieur, du concours » que vous avez bien voulu prêter au succès de la Société, en permettant à la commission de » donner la reproduction de votre ouvrage, comme souvenir de son exposition si brillante de 1849.

» Votre tableau se trouve encore à Bruxelles, veuillez me faire savoir où vous désirez qu'il » soit envoyé.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

» Le Secrétaire,
» EUG. VAN DELFT. »

Enfin, en 1851, Jos. Lies obtient, à Bruxelles, la médaille d'or avec l'*Interrogatoire de Jeanne d'Arc*, son 64e tableau connu. L'artiste avait à peine trente ans.

Inutile, pour ce qui va suivre, de chercher à pousser plus loin les renseignements parfaitement exacts, concernant le talent personnel et original de Lies. L'examen de son catalogue en dit plus que ce que nous pourrions écrire. Qu'il me suffise d'ajouter qu'à cette époque J. Lies n'est pas encore en pleine intimité avec H. Leys. Il s'en approchera davantage après la mort de quelques amis du jeune âge et le départ de quelques autres qui quittent Anvers pour des pays meilleurs à leur avis, peut-être aussi après le retour d'Allemagne du grand artiste. « L'année 1852 est une » date à part dans sa biographie (1); une soudaine révolution vint bouleverser sa manière, modi- » fier son idéal. En cette année Leys fit un voyage en Allemagne ; il visita Cologne, Francfort, » Leipzig, Dresde, Prague, Nuremberg, Heidelberg, etc. Dans le cadre pittoresque des vieilles » cités allemandes, à peine entrevues, il retrouva le siècle de la Réforme, de Luther et d'Erasme, » avec un tact prompt, éveillé, délicat et sûr. L'effet fut énorme, l'impression profonde, le résultat » immédiat. Revenu de la patrie de Cranach au pays du vieux Breughel, Leys était radicalement » transformé ; car si nous devons le juger par analogie, ce sont les traditions de ces deux grands » artistes qu'il unit en les continuant, à trois siècles d'intervalle ; c'est la sévérité du peintre saxon

(1) A. J. WAUTERS. — *La peinture flamande*, p. 382.

» rehaussée par la palette du maître flamand. Le Salon de Gand de 1853 annonça immédiatement » sa nouvelle manière, sa *manière gothique.* »

Dans la carrière de Lies, il ne s'est pas produit de choc de ce genre. Les 77 tableaux sortis de son pinceau jusqu'en 1853 annoncent des progrès continuels, mais pas de secousse capable de faire croire à une transformation quelconque ou même à une modification de goûts.

La *Cour de Marguerite d'Autriche* (1854) est d'une perfection plus grande que *Erasme et Holbein* (1850), et d'une intention plus fine que *Erasme compose l'éloge de la folie sur la route de l'Italie* (1848), mais ces trois tableaux sont du même esprit, du même artiste en progrès.

Par la suite, on pourra remarquer chez Lies et le lui reprocher jusqu'à un certain point, des contours un peu dûrs; même, avec cela, il se tient toujours et complètement éloigné de Leys.

Pendant que ce dernier s'absorbe dans le rêve germanique et dans les sévérités du genre, Lies reste l'homme simple, la belle âme qui souffre des laideurs et des injustices sociales. Il s'ingénie à faire gracieux. L'un s'immobilise, l'autre se poétise.

Prenez-les en 1857, et dites si jamais Leys fut capable d'un morceau de peinture semblable aux chairs si admirablement fines et modelées du portrait de la Comtesse du Bois d'Aische (97).

Non, ces deux artistes ne se ressemblent pas. Ils se sont rencontrés dans le choix de quelques sujets, mais ces accidents sout possibles. Là encore, il faut les comparer comme on compare la musique de Berlioz et celle de Gounod sur *Faust* de Goethe. Si tous les goûts sont dans la nature, on peut dire qu'il n'y a qu'une vérité, surtout lorsqu'elle s'exprime sur des caractères aussi tranchés que ceux de Faust, de Méphistophélès et de Marguerite, ou sur des personnalités aussi diverses que Goethe, Berlioz et Gounod. On aime, on chante, on peint suivant son tempérament et, sous ce rapport, Leys et Lies ne se ressemblaient en aucune façon.

Qu'on les juge par cette appréciation que nous croyons absolument vraie :

« Entre toutes les facultés de l'artiste, l'une des plus importantes (on serait presque tenté de » dire la plus importante de toutes), est l'*aptitude à la sympathie.* C'est d'elle que dépend son » aptitude même à comprendre le langage des formes, et c'est elle qui seule lui permet de pénétrer » jusqu'à l'âme même des choses. (1) »

Cette qualité, Lies la possède à un haut degré; d'une nature essentiellement bonne, il a l'attention éveillée sur tout ce qui est capable d'inspirer une idée généreuse ou enthousiaste. Le bien le charme et le console, le beau l'enchante et le grandit. Ce bien, il le cherche partout ; ce beau, il le demande à tous les arts, à toutes les littératures, à toutes les civilisations, à tous les pays.

« La *puissance d'aimer*, pour M. Taine, et, pour M. Sully Prud'homme, *la faculté d'être* » *sympathiquement excité*, voilà dans les arts, et toutes choses égales d'ailleurs, ce qui fait le » grand artiste. Mais réciproquement, l'incapacité d'aimer et l'inaptitude à la sympathie, voilà » dans tous les arts, quelle que soit l'habileté singulière de la main, ce qui fait immédiatement » tomber l'artiste au rang inférieur. » (2)

Il est évident que, du commencement à la fin de sa carrière, Jos. Lies se trouva, sous ce rapport, dans les meilleures conditions possibles; on en trouve la preuve dans cette bienveillance complète que lui reconnaissent tous ses amis, dans cette admiration sympathique que les inconnus, qui lui survivent, éprouvent pour sa personne, dans cet enthousiasme qui toujours le conduisait vers les centres utilement, effectivement travailleurs, et auprès des hommes desquels il lui était possible d'apprendre quelque chose.

Quelle était sa qualité dominante ? La sincérité. On aurait infiniment de mal à trouver dans

(1) F. Brunetière. — *Revue des Deux-Mondes*, p. 218, vol. 61e.

(2) Id. Id.

tous les souvenirs de ceux qui vécurent en son intimité, une seule chose qui dise l'ombre d'une pensée jalouse ou petite. Il semble avoir connu et mis en pratique toute sa vie, cette belle sentence de Shakespeare : « *To thine own self be true* (1) ». Comment, avec la connaissance intime du beau qu'il possédait, avec l'estime complète du bien qu'il pratiquait, comment, au milieu de ceux d'où lui venait une lumière intellectuelle qu'il réfléchissait si bien, Lies ne fut-il pas devenu un grand artiste? Apte à sentir, habile à voir, capable de s'exprimer en un langage artistique aussi fin et distingué que personnel, il conquiert à force de travail, de persévérance et de conviction, au soleil de la renommée, une place parfaitement méritée. Elle est à lui, personnellement, artistiquement, et nul n'a le droit de la lui disputer et encore moins de la contester.

La critique a jugé, du vivant de ces deux artistes, leurs talents par leurs similitudes et leurs dissemblances ; L. Pfau, après une longue étude des œuvres de H. Leys, écrit :

« Lies, *un adhérent* fort remarquable de l'école de Leys, est plutôt un partisan du principe » qu'un imitateur aveugle du maître. Si Leys montre plus d'unité et d'ensemble, Lies paraît plus » apte à rendre le mouvement et la passion. Son dessin est très-ferme et très-étudié, mais ses » contours sont durs, et sa peinture manque d'air. C'est, en somme, un artiste distingué et d'une » tendance sérieuse. »

On est en droit de se demander à quelles œuvres l'écrivain fait allusion quand il dit que la peinture manque d'air. Ce reproche n'est pas d'une injustice complète, mais pour de nombreuses compositions il est absolument injuste.

Dans son étude l'*Ecole d'Anvers en* 1858, Ad. van Soust dit : « Que tous ceux qui, comme » une sève généreuse, sentent le talent fermenter en eux, marchent à la lumière qui le guide vers » le but glorieux qui domine sa route. L'exemple de Lies, hier méconnu et salué maître aujour- » d'hui, est un avertissement et un encouragement. »

Chacun put penser ainsi, mais on ne continua pas moins à regarder Lies comme un des suivants de Leys. Rien n'y fit. Il eut beau multiplier ses tableaux et les varier, l'ombre du grand Leys l'enveloppait et le tenait dans un jour relatif où ses qualités particulières ne se voyaient pas dans leur beauté réelle et essentiellement personnelle.

Extrait de la Revue *De Vlaamsche School* (année 1859), page 74 : Notes sur l'artiste peintre *Joseph Lies.*

« Il y a quelques semaines, on a parlé dans différents journaux des travaux de M. Lies ; c'est pourquoi nous pensons être agréable à nos lecteurs en donnant les renseignements qui suivent sur la carrière de ce peintre.

» Joseph-Henri-Hubert Lies, fils de Henri Lies, forgeron, et de Marie-Catherine-Josèphe Van Grimbergen, vit le jour à Anvers, le 14 Juin 1821.

» Dès son enfance, un penchant irrésistible l'attira vers le dessin. Ses heures de loisir et le temps de ses récréations se passaient à dessiner ; la feuille de papier qu'il avait devant lui ainsi que les murs de la maison étaient recouverts des créations de son imagination chercheuse.

» Devenu jeune homme, Lies entra à l'Académie Royale des beaux-arts dont il suivit les cours jusqu'à la fin de ses études (2). Reçu à l'atelier de M. N. de Keyser, il profita des leçons de ce maître.

» L'Exposition d'Anvers, en 1843, organisée par la Société d'encouragement des beaux-arts, fut la première arène où le talent de nos principaux artistes se manifesta. Lies exposa un tableau qui fit concevoir de grandes espérances pour son avenir ; il avait pour titre *Mariage d'intérêt et mariage d'inclination* (3).

(1) *Sois sincère envers toi-même*, autrement dit *sois absolument moral*.
(2) Nous verrons plus tard que Lies ne passa jamais à la classe de la nature.
(3) N° 20. *Deux mariages*, tableau vendu à M. de Mulder, (Amsterdam) *f* 850.

» Trois ans après, lors d'une remarquable exposition, il donna deux tableaux ; l'un représentait un *Retour de campagne* (un vieillard félicite un jeune homme de ses brillants faits d'armes) (1); l'autre, emprunté à la poésie lyrique représentait *Deux baigneuses* (2). Différents journaux parlèrent avec bienveillance de ces deux compositions, mais c'est en 1848, à l'exposition triennale de Bruxelles que Lies reçut sa première récompense.

» Il y avait envoyé deux tableaux : le *Récit dans le corps de garde* et l'*Embarquement* (3). Par arrêté royal du 24 Septembre 1848, Lies obtint la médaille d'or pour son dernier panneau.

» Succès oblige, dit l'adage français ; Lies voulut justifier ce mot. A l'exposition d'Anvers de 1849, il exposa trois toiles : quelques *Portraits de famille*, l'application d'une poésie de Buschmann : *Blonde, Brune et Noire* et sa jolie toile : *Christophe Colomb développant son plan de découverte au roi Ferdinand le Catholique et à la reine Isabelle de Castille.*

» Grand fut le succès de ces tableaux ; par le coloris du jeune peintre, on prévoyait que ce dernier serait appelé à illustrer notre Ecole nationale. La Société Royale accorda à Lies l'honneur de la gravure de son tableau par M. J. Schubert et la distribua comme souvenir à ses membres.

» Lies avait lié les rapports les plus amicaux avec l'artiste-peintre Henri Leys. Ses conversations sur les Beaux-arts, avec ce maître, eurent sans doute de l'influence sur ses travaux ultérieurs. Cette influence se fit sentir d'abord dans le tableau qu'il exposa à Bruxelles en 1854 et représentant *La Cour de l'Archiduchesse Marguerite d'Autriche.*

» Cette peinture à laquelle, par arrêté du 3 Décembre de la même année la médaille d'or fut décernée, de même que celle exposée à Anvers par Lies, sous le titre *Albert Durer et sa famille*, fut critiquée par quelques personnes, non pas parce que ces tableaux étaient dépourvus de qualités, au contraire, ils les possédaient au plus haut degré, mais parce qu'on craignait que le jeune artiste ne se fut arrêté dans la nouvelle voie qu'il s'était choisie, ainsi que dans celle qu'il avait heureusement suivie jusque là.

» Lies ne se laissa pas effrayer par ces propos. Plein de confiance en ces antécédents il marcha courageusement vers le but qu'il s'était proposé.

» Son *Portrait d'enfant* (4), à la même exposition de 1855, fut très-loué, aussi bien que le portrait de Leys, mais surtout le portrait de Madame Leys, qui orna l'exposition de Bruxelles en 1857. On admira l'imagination simple mais grande cependant, la fermeté du dessin et la force du coloris qui font de cette œuvre une des bonnes productions de l'Ecole moderne.

» Pendant ce temps Lies progressait dans la peinture historique ; son tableau l'*Ennemi approche !* était le précurseur de sa belle œuvre *Pillage de Martin Van Rossum ou les Maux de la Guerre*, que l'on remarquait à l'exposition d'Anvers de 1858. S. M. Léopold I^er^ voulant manifester sa haute satisfaction au peintre, lui donna à cette occasion et par arrêté royal du 23 Octobre 1859, la croix de chevalier de son ordre.

» Lies est maintenant arrivé à un moment où, dans toute la force de son talent, il semble être appelé à produire des travaux qui auront de l'influence sur la direction de nos écoles. Le tableau auquel il travaille et qui représente un épisode de l'histoire romaine : *Chrétiens et païens marchant au supplice*, lui sert à faire ressortir, grâce à une heureuse apparition, le calme des premiers, leur espérance dans leur foi, et l'abattement et la frayeur des autres. Son coloris énergique donnera, sans aucun doute, à cette création poétique, une teinte véritablement pleine de poésie et flamande. »

P. GÉNARD.

---

(1) N° 37. *Retour d'une expédition militaire.* Exposition de Stuttgart en 1847.

(2) N° 32. *Baigneuses*, vendu à Amsterdam en Septembre 1846. — N° 35. *Baigneuses*, vendu à Amsterdam, Mai 1847.

(3) Lies y exposa aussi le n° 44, *Soleil couchant.*

(4) Portrait de Mlle Leys, enfant, devenue Mme Alf. Le Bourguignon.

M. Camille Lemonnier a étudié (1) avec une grande conscience, le caractère du talent de Leys.

« Il a obéi à son instinct.

» Cet instinct se résume, dans le dessin, par l'emploi de la ligne juste plutôt que de la belle ligne, et dans la couleur, par l'emploi des colorations franches, attaquées dans leur plein.

» Vous remarquerez chez lui, comme chez Cranach, Durer et Holbein, l'expression parlante des silhouettes, la réalité rude et grossière des têtes, le craquelé des rides dans le cuir des faces, la lourdeur des épaules carrées et massives écrasant des corps mafflus.

» La maladie, les mélancolies de l'âme, les fatigues du labeur, les oppressions de l'état social, la tyrannie des besoins, la violentation des consciences (*sic*), se lisent dans cette déchéance de la noble structure des membres ; et pareillement les tons nacrés de la chair florissante se corrompent, tournent au lie de vin, ou bien prennent une pâleur cireuse.

» Une seule créature fait exception, chez Leys, c'est la femme ; sa fraîcheur se perpétue à travers l'universelle laideur des hommes, comme une concession au goût de l'aimable et du joli. Ni Durer, ni Cranach, ni Breughel n'ont connu cette galanterie.

» Leys, attiré par la difformité du masque et de la silhouette, devait être porté à se choisir un théâtre d'action particulier ; il prit donc dans l'histoire, la dramatique période pendant laquelle les Flandres à l'agonie connurent, sous le talon de Philippe II, cette farouche inquisition pesant sur les consciences du poids de ses enfers et de ses cachots ; et, comme il avait besoin de modèles, il adopta pour la peindre, les êtres flétris et douloureux qui, dans Anvers, font un contraste étonnant aux hommes actifs du port, surgeons rabougris du vieux tronc flamand épuisé par les exactions sacerdotales et les rapines soldatesques. »

En tenant pour vraie cette appréciation, on peut hardiment affirmer que Jos. Lies n'imita Leys en quoi que ce soit. La ligne de son dessin est non seulement *juste* mais *belle*, non seulement belle mais gracieuse et agréable ; son milieu de prédilection est la Flandre avec ses grâces innées, ses paysages ravissants, ses intérieurs intéressants ; son époque remonte aussi au moyen-âge, mais sans oublier ses costumes jolis, ses modes élégantes; ses personnages n'ont pas la *pâleur cireuse*, mais la vie qui féconde, qui lutte ou qui aime.

Malgré cela, la critique accorde toutes les qualités magistrales à Leys et les refuse à Lies.

Et cependant, M. Camille Lemonnier écrit, p. 182 :

« A force de concentrer l'intérêt dans le drame moral des têtes, Leys avait fini par négliger le corps, qui demeurait dans un état de vie mal débrouillée, pareil a une gaîne inerte de statue. »

Chez Lies, au contraire, on constate des études de plus en plus solides. Ses dernières créations sont celles où le corps est traité avec le plus de conscience. C'est la vie qu'il cherche avant tout et l'on peut dire qu'il la trouve.

Citons encore :

« Le mouvement n'existe plus, s'immobilise sur place, dans une régularité de bras retombants, » d'échines fléchissantes ou dressées, de statures raides et figées ; et comme le système s'est mis » dans la conception, les figures, à l'imitation de certains tableaux de l'école, affectent une ordon- » nance de procession, toutes sur le même plan, ordinairement droites, et les visages plus ou » moins tournés vers le spectateur. »

Ce n'est pas à Lies qu'on peut faire ce reproche, car, en ses compositions si fournies de personnages, on reconnaît la préoccupation constante de l'artiste d'animer sa scène générale d'épisodes qui aident à affirmer l'idée même.

(1) *Cinquante ans de liberté*. Tome III, Bruxelles 1881. p. 181.

« Leys emprunta aux anciens ce procédé (ils traitaient leurs personnages en manière de portraits) pour caractériser la condition de ses sujets ; il se fit l'imitateur de leur imitation de la nature, afin de toucher plus vite et plus profondément au cœur du drame ; et il imagine une succession de portraits; dans des actions calmes où les combats se passaient entre les angles du cerveau. — J'ajoute qu'il leur fut inférieur; il n'eut jamais, en effet, leur bonhomie, ni leur patient labeur minutieux, et tandis qu'ils peignaient la vie, lui ne peignit que de brillants fantômes l'ombre de réalités, avec une sournoiserie de pasticheur. On sait qu'il s'entourait volontiers d'images archaïques, bréviaires et missels, dont il avait fait sa contemplation constante, et petit à petit, il s'était détaché de la nature, se contentant de reproduire les formes rigides des enluminures gothiques. »

Quant à Lies, s'il savait, s'il copiait même, c'était en animant d'une nouvelle vie, le personnage détaché d'une composition étrangère. Il n'est pas un seul de ses tableaux où l'immobilité des personnages soit chose obligée ; au contraire, il ne met en scène que les gens qui doivent dire, faire ou signifier quelque chose. Comment donc l'a-t-on pu comparer à Leys?

M. C. Lemonnier a conscience de certaine faiblesse de ce dernier, quand il écrit : « Nul parmi les artistes n'a montré plus d'indifférence pour les qualités habituelles du tableau, du temps, l'élégance de la silhouette, la beauté des têtes, le charme de l'exécution, la correction du dessin et la mise en place des figures. »

Eh bien, Lies brille par toutes les qualités opposées: la conscience historique, l'élégance du dessin, l'ordre des actes qui s'accomplissent, la beauté des têtes, le charme de l'exécution. En vérité, on doit se demander de quelle justice se sont armés les critiques qui, accordant tout à Leys, ont tout refusé à Lies. Leur tort a été certainement d'exagérer l'importance de Leys et de diminuer outre mesure la valeur personnelle de Lies. Il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque M. C. Lemonnier, après avoir étudié Leys comme un maître, donne Lies comme son élève, ce que Lies ne fut jamais!

« Leys, dit-il, n'a pas été un créateur ; il s'est borné à appliquer une formule existante, avec une ingéniosité fine. »

Puis, plus loin :

« Leys a eu la curiosité et la malice de la naïveté, en peintre corrompu et savant qu'il était ; il n'en a pas eu le don. C'est pourquoi, étudiée d'un peu près, son œuvre qui est basée tout entière sur le sincère et profond naturalisme du XV<sup>e</sup> siècle, en paraît paradoxale et diminuée, comme par l'absence d'une âme. »

Les œuvres de Lies brillent par la naïveté et par quelque chose qui dit l'extrême délicatesse du peintre, aussi bien que la poésie toujours présente à son esprit. Si Leys est parti du XIX<sup>e</sup> siècle pour retourner au XV<sup>e</sup>, Lies a certainement éveillé, en plein XV<sup>e</sup> siècle, une foule de personnages auxquels il donne l'aisance, la volonté et les passions des hommes de notre temps ; il est frais, il est aimable, il est essentiellement jeune.

Quelle est, après tout cela, la conclusion de M. Camille Lomonnier?

« Leys a laissé après lui une assez nombreuse école : *Lies, qui l'imita dans le sentiment et le coloris, librement toutefois, avec un archaïsme moins rigoureux....* »

Ce jugement ne serait rien si, après cela, il était question de Lies en particulier. Il n'en sera plus dit un traître mot. C'est navrant pour l'artiste, mais c'est bien malheureux pour le critique qui montre ainsi dans quelle ignorance il se trouve des œuvres de Lies.

M. C. Lemonnier affirme que Lies imita Leys dans le *sentiment !* Les deux artistes étaient de tempéraments bien différents ; Lies était une sensitive, Leys un homme très positif et essentiellement calculateur. Quant au coloris, Lies l'emporte sur Leys. S'il s'agit d'archaïsme, il est bon de

s'expliquer. Sur quoi M. C. Lemonnier a-t-il jugé Lies? Sur un ou deux tableaux? Lesquels? Juge-t-on une maison sur une des briques entrées dans ses murailles?

Il est cruel de voir un homme sérieux écrire, de gaîté de cœur, que Lies descend de Leys. Ces deux hommes ont vécu l'un près de l'autre, se causant, s'étudiant, s'encourageant, se discutant peut-être, mais sans que l'un d'eux s'intitulât professeur et l'autre élève.

De quoi Leys eut-il été le professeur? Le dessin de Lies est d'une facilité native et naturelle qui charme. Son coloris est à lui, bien à lui. Ses compositions naissent de ses goûts, de ses plaisirs, de ses affections, de ses observations et de ses études.

Tous ceux qui ont connu Lies le donnent comme un poète, un philosophe, un savant; lui faire l'injure de supposer qu'avec tout cela il avait besoin d'être dirigé! De Leys et de son instruction, on ne dit rien qui tende à le faire sortir de pair; voilà un fait absolument positif.

A quelle époque Lies serait-il devenu l'élève de Leys? Dès 1843 on le classe peintre d'histoire et il n'a pas encore approché Leys.

Décidément.... il faut renoncer à ce jeu. L'amitié des deux artistes provoqua entre eux des conversations et des travaux dont ils profitèrent, mais il convient de laisser, en toute propriété, à Lies, sa valeur personnelle d'où sont sorties toutes les choses belles, bonnes et grandes que sa patrie et les beaux-arts lui doivent.

Lies avait l'esprit trop élevé pour marcher à la remorque d'un système ou d'un homme; comme Benjamin Constant (1) il aurait pu dire: « J'ai défendu quarante ans le même principe, liberté en tout, en religion, en philosophie, en littérature, en industrie, en politique; et, par liberté, j'entends le triomphe de l'individualité, tant sur l'autorité qui voudrait gouverner par le despotisme, que sur les masses qui réclament le droit d'asservir la minorité à la majorité. Le despotisme n'a aucun droit. » Lies fut un grand artiste et un grand caractère; il mourut libre après avoir, toute sa vie, travaillé à la conquête de cette liberté. Il ne subit le despotisme de personne.

(1) *Mélanges de Littérature et de Politique.* Préface. 1830.





## CHAPITRE XV.

# LE PORTRAITISTE.

SOMMAIRE : Portrait de Mme Lies (1839 ou 1840). — Joseph Lies imberbe. — Maria Lies, (1840). — Henri Chrétien Lies. — Henri Lies (1844). — Louis Lies (1847). — Joseph Lies (1847). — Mme Lies (1847). — Trois portraits d'homme. — Famille Eeckhoudt. — Mlle Keusters. — Mlle Leys, enfant. — Mme Leys. — Henri Leys. — Constant Wauters. — J. Ph. Jacquelart. — Tête d'enfant. — Ernest Buschmann. — Gusvave Buschmann. — Mme de Ruyt. — Mme la baronne de Cartier d'Yves. — Mlle Maria Lies, enfant. — Portraits de la famille Foulon. — La comtesse du Bois d'Aische, — Le comte du Bois d'Aische. — Ch. Wilmotte.

NON RETROUVÉS : Portrait (10), Portrait (11), a M. Carels. — M. Moretus-Geelhand. — Famille Bauck. — Deux portraits M. & Mme Hasse. — M. Born. — Mlle Brognies.



ALGRÉ le peu d'attrait que comporte une description rapide d'objets plus ou moins importants, nous sommes tenus à relever ici les nombreux portraits dûs à Lies, pour montrer son talent sous un jour nouveau.

Les premiers, consacrés à la famille, disent la bonne volonté du peintre envers tous les siens. Ce sont des choses aimables, agréables, mais elles ne sortent pas sensiblement de pair. Peu à peu, on comprend que Joseph s'intéresse à ce genre et même qu'il en vit ; cela dit aussi son succès.

Parmi les œuvres retrouvées, il est des choses du plus haut intérêt. Les notes peu nombreuses que nous donnons sont plutôt une nomenclature qu'une description de chaque portrait.

### PORTRAIT DE Mme LIES.

Toile H. 0.80 L. 0.67.

Ce portrait de la mère de l'artiste doit être une des plus jeunes productions de ce dernier. Il est probable qu'il date de 1839 ou 1840, c'est-à-dire avant le départ de Joseph pour Liège.

C'est l'image de la bonne femme du peuple dans le costume de l'époque : bonnet à ruches anglaises, rubans voyants, broche assez forte, ceinture avec boucle énorme, robe noire et châle.

La peinture annonce déjà de grandes qualités de coloriste ; le dessin est satisfaisant.

Ce tableau, qui appartient à Mme Ve H. Lies, de Bruxelles, a énormément souffert.

### PORTRAIT DE JOSEPH LIES, (imberbe).

Bois H. 22 L. 18, appartient à Mme Ve H. Lies.

L'artiste semble avoir 18 ans. Son pinceau paraît s'exercer pour la première fois à ce travail

délicat du portrait. Le visage est bon, mais il n'a pas encore acquis ces traits arrêtés qui distinguaient la physionomie de Lies.

### PORTRAIT MARIA LIES.

Bois H. 22 L. 18, appartient à Mme Ve Henri Lies.

Joseph Lies avait une grande affection pour sa sœur aînée. Elle est la première personne dont il ait essayé le portrait.

C'était une charmante jeune fille aux traits réguliers, aux yeux vifs. Sa chevelure noire et abondante lui permettait d'orner son visage de ces jolies papillottes que les femmes portaient alors et qui encadraient la figure si agréablement.

Robe de satin blanc. Châle d'un rouge assez tendre. Fond de rideau.

Ce n'est pas mal, mais c'est bien naïf.

La chose date de 1840.

### PORTRAIT DE HENRI CHRÉTIEN LIES.

Bois H. 0.11 L. 0.10, appartient à M. Georges Lies, à Bruxelles.

Le portrait ne manque pas de finesse, mais c'est chose nécessairement peu importante au point de vue de l'art. La physionomie du modèle est exacte, de l'avis de ceux qui l'ont connu.

### PORTRAIT D'HENRI LIES.

Bois H. 20 L. 17, appartient à Mme veuve Henri Lies.

Le visage est bon, distingué. L'ensemble a une certaine raideur.

Ce portrait date de 1844.

### PORTRAIT DE LOUIS LIES.

Bois H. 22 L. 18, appartient à Mme veuve Henri Lies.

Ce petit tableau porte la date de 1847. Le fond se compose d'un paysage bien naïf.

Le modèle est vêtu d'une redingote marron. Chevelure noire, barbe presque rousse.

### PORTRAIT DE JOSEPH LIES.

Bois H. 22 L. 18, appartient à Mme veuve Henri Lies.

Il est sur fond bleu, chose assez rare, chevelure longue et bouclée. Moustache noire, teint frais, costume du temps, un peu lourd et guindé suivant nos goûts actuels.

Le petit tableau est de 1847.

### PORTRAIT DE Mme LIES.

H. 60 L. 50, de forme ovale appartient á Mme veuve H. Lies.

Physionomie fort agréable, femme d'un certain embonpoint, de 40 à 45 ans. Teint clair, rosé; chevelure noire, relevée de quelques ornements, fleurs, épis et rubans étroits retombant assez gracieusement. Trois papillotes dites anglaises de chaque côté. Col de guipure, broche. Robe de soie noire légèrement ouverte au haut du corsage.

L'expression n'indique pas autre chose qu'un caractère bon, aimable, enjoué. Le modelé est excellent; il dit que l'artiste commençait à être en possession de son talent.

L'œil vif, noir est bien fait, très ouvert et bon.

Ce portrait date de 1847; Joseph Lies avait donc seulement alors 26 ans. Je n'hésite pas à dire que peu d'artistes sont capables, à cet âge, d'un semblable travail.

## TROIS PORTRAITS D'HOMMES.

Bois H. 0,25, L. 0,23, ovale.

Lies a dû peindre ces portraits vers 1848 ou 1850. Ils ont de la finesse, mais ce sont des œuvres assez ordinaires... pour Lies qui probablement les estimait, lui même médiocrement, puisqu'il ne les signa pas.

Toute méprise sur leur origine est impossible. Ce sont des portraits de Messieurs Eeckhoudt (1) et M. Orval les a vus dans la famille. D'un autre côté, M. Claus, artiste peintre, m'a dit les avoir vus chez M. Georges Eeckhoudt petit fils de l'un des modèles.

Je les ai achetés, à une vente publique dirigée par M. Jos. Dirickx d'Anvers, pour la somme de 75 fr.

## PORTRAIT DE M[lle] KEUSTERS.

L'enfant pouvait avoir de douze à treize ans.

Sur un fond uni, le visage se détache agréablement. Mise simple, physionomie douce. Quant au travail du peintre, il est remarquable de simplicité ; peu de couleur employée, bon effet obtenu.

Après la mort de Joseph, M[lle] Jeanne Lies fit cadeau de ce tableau à Madame Robert-Keusters d'Anvers, la jeune fille d'autrefois.

## PORTRAIT DE M[lle] LEYS, ENFANT.

H. 93, L. 67.

Appartient à Madame A. Le Bourguignon-Leys.

La petit fille dont le bon Lies faisait ses délices, en la gâtant d'attentions délicates et de caresses (elle avait trois ans !) est un joli bébé blondinet, au teint fleuri. De sa robe blanche sort un bon petit bras potelé. Collerette empesée.

L'enfant tient en main un petit tambour à manche surmonté d'une folie, et traîne une petite brouette.

Les pieds mignons sont enfermés dans des souliers rouges.

Rien de plus délicat que ce portrait qui m'a toujours rappelé celui de l'Infante Marguerite par Velasquez (au Louvre), car on peut toujours comparer les bonnes œuvres de Lies à ce qu'il y a de meilleur et de plus artistique.

Extrait de l'*Avenir*, (Salon d'Anvers de Septembre 1855).

## M. JOS. LIES, A ANVERS.

N° 448. — Portrait d'enfant.

« A côté de son *Albert Durer sur le Rhin*, M. Lies a exposé un portrait d'enfant. C'est une perle, c'est un bijou, c'est tout simplement magnifique ; il n'y a peut-être pas dans tout le salon une œuvre mieux sentie, plus vraie, plus individuelle. Ce portrait aussi charmant, aussi gracieux que son ravissant original, est un succès éclatant et il a été accepté comme tel par tout le monde, par le public qui a admiré la grâce, la vivacité, la gentillesse ; par les appréciateurs compétents qui y ont découvert toutes les qualités qui sont les bases éternelles et immuables du beau !

(1) M. A. Siret m'a dit que M[me] Eeckhoudt avait pour père M. Emile Bruno, architecte de jardins. Ce M. Bruno avait épousé la fille d'un chef de division au Gouvernement Provincial ; elle portait un nom italien.

M. Bruno a quitté Anvers pour aller demeurer à Cannes. Il possédait un *Embarquement* de Lies. M. Siret dit l'avoir vu vers 1865. Lies avait donné une esquisse à M. Bruno un peu son parent. Dans ses lettres d'Odessa Maria Lies parle de *papa Eeckhoudt*.

Extrait du *Précurseur* du 27 Août 1855.

« Il n'y a plus moyen de ne pas appeler M. Lies un maître, après avoir vu son *portrait d'enfant*.

» Nous n'en dirons qu'un mot, qui suppléera à notre insuffisance. Cela peut se placer sans se déshonorer à côté d'un Velasquez.

» Décidément le genre du portrait tend à reprendre la haute suprématie que lui donnèrent Rubens, Van Dyck, Rembrandt, Velasquez, Philippe de Champagne, Rigaud et tant d'autres artistes.

» Nous constatons avec bonheur cette renaissance d'un genre qui peint si admirablement le caractère d'une époque.

» BRUYÈRE. »

## PORTRAIT DE M^me LEYS.

H. 1.84 L. 1, appartient à M^me ALFRED LE BOURGUIGNON, à Anvers.

Ce portrait est chose de grande valeur. L'artiste y a mis toute son intelligence et son habileté.

Le modèle porte une robe noire de moire de soie. Large col de dentelle, avec broche. Manches flottantes; les mains nagent dans les dentelles. Mouchoir de poche garni de dentelle. Chaîne d'or. Mains délicieuses. Fond presque plat. Tête calme, physionomie douce. La chevelure en bandeaux. La coiffure est violette.

Comme accessoires : une crédence, des fleurs, un éventail.

Le parquet à arabesques est vert.

Extr. des *Etudes sur l'état présent de l'art en Belgique*, par AD. VAN SOUST, p. 74:

« M. Lies qui débutait, il y a deux ans, dans le portrait, par un coup de maître poursuit son succès de ce côté, comme ailleurs. Mais aujourd'hui, au lieu d'une toile brillante où sur un fond clair s'enlevait un bel enfant en robe blanche, c'est une mère de famille qu'il nous montre, la mère même de cet enfant, au milieu d'un entourage tranquille et doux.

» Ce qui frappe aussi dans ce portrait, c'est le naturel, l'expression sentie du caractère du personnage, son attitude aisée, sa mise exempte de recherche. C'est l'élégante simplicité d'une femme de la bonne bourgeoisie par un jour de repos. Mais il n'y a pas de repos pour une mère de famille, et sous cette physionomie placide, on sent les préoccupations journalières. Les carnations et les mains sont du reste à louer également.

» L'effet que MM. Robert et Lies obtiennent au moyen d'une noble simplicité, M. T. prend à tâche d'y arriver par un luxe et une multiplicité de détails qui témoignent d'un manque de goût ».

*Indépendance belge* du 3 Octobre 1857.

« M. Lies a également exposé un portrait de femme, en pied et de grandeur naturelle.

» C'était de la part d'un peintre de genre, une entreprise hardie. Nous aimons la hardiesse, à la condition qu'elle soit couronnée de succès. M. Lies s'est élevé dans cette œuvre, nous en convenons au dessus du niveau où l'avaient placé ses productions précédentes; mais il n'en est pas moins vrai qu'on y sent l'absence des fortes études par lesquelles le peintre d'histoire forme son talent.

» La tête est assez bien modelée ; la main qui tient le mouchoir est d'une finesse de ton qui nous apprendrait que M. Lies est un coloriste, si nous ne le savions déjà. L'étoffe noire de la robe

et les dentelles sont traitées fort adroitement. Cette belle robe, de moire antique, semble se tenir debout par la seule consistance du tissu ; on ne sent pas le corps du personnage sous les plis de l'étoffe.

» M. Lies y a mis toute la conscience possible. Ce n'est pas sa faute s'il n'a pas l'habitude de peindre des figures de grandeur naturelle. » XX.

Ce critique de l'*Indépendance Belge* serait bien étonné aujourd'hui de revoir ce que tout le monde s'accorde à regarder comme une œuvre très-remarquable. Si le tableau avait été parfait, M. XX. lui eut encore trouvé des tâches.

### PORTRAIT DE H. LEYS.

Bois H. 0.55 L. 39. Appartient à Mme Alfred Le Bourguignon, à Anvers.

Les traits du grand artiste anversois sont bien rendus.

La ressemblance est parfaite et le coloris excellent.

### PORTRAIT DE CONSTANT WAUTERS.

Médaillon du monument de l'église St.-André à Anvers.

De l'avis de la famille et de Ch. Verlat, avec qui j'ai visité l'église, ce portrait est très-ressemblant. Les portraits du peintre mort à Naples, portraits que j'ai vus chez son frère, M. Th. Wauters d'Anvers, me donnent la même conviction.

Joseph Lies offrit cette tête expressive pour décorer le monument construit sur les dessins de Dens, architecte.

### PORTRAIT DE J. PH. JACQUELART.

Toile. H. 0.73. — L. 0.59. — Appartient à la Loge maçonnique d'Anvers, — Les Amis du Commerce et la Persévérance réunis. —

Les jeunes francs-maçons artistes ont la coutume de faire, à la Loge où on les reçoit, l'hommage d'un objet d'art émanant d'eux. Lies n'avait garde de se refuser à ce qu'il regardait comme un devoir (1).

J. Ph. Jacquelart, homme distingué, occupait une assez haute position dans la hiérarchie maçonnique. Lies, qui professait une grande estime pour lui, fit son portrait. Le Dr Médecin militaire se montre en uniforme, revêtu de toutes les décorations qu'il avait méritées.

Cette peinture n'a rien de merveilleux. La ressemblance devait être parfaite, mais l'œuvre n'est pas remarquable.

### TÊTE D'ENFANT.

Bois. H. 0.21. — L. 0.20. — Appartient à Mad. Anet Lies.

On pense généralement que cette tête est le portrait d'un fils du comte du Bois d'Aische. L'enfant pouvait avoir 3 ou 4 ans. Ce petit tableau est d'une belle teinte gris-blond, si chère aux amateurs ; on sent qu'il est d'une ressemblance frappante. Le modelé du front, des joues et du menton est d'une grande finesse; l'œil vit, les lèvres vont parler. Malgré soi, on pense à Velasquez en regardant ce portrait d'un coloris si sobre et si fort, ce dessin si pur et si maître de lui-même.

(1) Lies fut initié à la Loge *La Persévérance*, le 2 Novembre 1843. Le portrait en question date de 1846. Plus tard, lors de son élévation à un degré supérieur, il exécuta un autre travail artistique, un *tableau* contenant les noms de tous les frères de la Loge. Cette œuvre a disparu, usée et salie par le temps et des déplacements fréquents.

## PORTRAIT D'ERNEST BUSCHMANN.

Bois. Haut. 0.52. — Larg. 0.45. — Appartient à Mad. veuve Ernest Buschmann.

Portrait d'un beau coloris; il n'a jamais été achevé. Le vêtement n'est qu'ébauché, mais la tête est d'une touche vigoureuse. L'expression, bonne et sympathique, fait de ce tableau une chose précieuse,d'autant plus qu'il était resté dans l'atelier du peintre jusqu'au moment de sa mort, comme souvenir d'un ami qu'il avait beaucoup aimé.

Dans les derniers jours de sa vie, Joseph Lies pria sa sœur Jeanne de donner ce portrait à Mad. veuve Buschmann.

Ce désir pieux fut écouté.

Quoique le portrait n'ait jamais été verni, il est très beau d'aspect ; le temps l'a glacé de cette patine particulière que rien autre ne peut donner.

Ce portrait a été fait vers 1850.

L'*Independance Belge* du 26 Septembre 1848, contient une longue pièce de vers, intitulée *L'Art Flamand* et signé E. Buschmann.

L'art flamand a conquis sa place à la lumière,
Le fleuve que nourrit cette source première,
Tantôt limpide et calme et tantôt irrité,
Dormant sous un beau ciel ou fouetté par l'orage,
Est venu jusqu'à nous, réfléchissant l'image,
De la grande nature et de l'humanité !

Et toujours lorsqu'un nom salué par la foule,
Bercé sur un flot pur ou porté par la houle,
Dans les fastes de l'art s'est inscrit glorieux,
Toujours le maître avait, aux jours de rêverie,
Des forces, des instincts de la mère-patrie,
Entendu dans son cœur l'appel mystérieux !

Aujourd'hui l'art flamand a retrouvé sa voie,
Et l'astre rajeuni des vieux maîtres flamboie
Sur notre belle école au front plein d'avenir.
Qu'il remonte à son gré dans le courant des âges
Des pensées de nos jours qu'il ranime ses pages,
Son principe éternel les peut tous contenir.

Cette pièce de vers est reproduite dans la *Revue de Belgique* (1848) p. 200/201. « Poésie inspirée par le Salon de 1848».— « Ne séparons pas trop la plume du pinceau,le peintre du poète.»

## PORTRAIT DE GUST. BUSCHMANN.

Bois H. 32, L. 25. Appartient à M. Buschmann-Van Beers à Anvers.

C'est un de ces petits portraits comme Lies en a tant fait. Ils ont presque tous la même disposition. Le modèle est droit, assez raide, le visage plus ou moins modelé, un coup de lumière sur le front et un mouvement de lumière adoucie du côté de la poitrine, afin de diminuer l'obscurité du fond et la tache sombre du vêtement.

Gust. Buschmann était l'ami intime de Lies. La physionomie est douce, l'œil bon, la barbe blonde et assez longue. Une épingle d'or relève les plis de la cravate de satin noir. Le gilet est gris, la main bien ombrée et fine.

## PORTRAIT DE MADAME DE RUYT.

Toile H. 56, L. 47 ovale.

Appartient à M. de Ruyt, de Bruxelles.

Ce portrait qui porte la signature de Lies avec la date 1852, est une aimable et sincère peinture, excellente de dessin, et d'un coloris discret mais très sûr. L'expression est douce, le costume modeste, le regard doux et franc, la chevelure admirablement traitée. C'est l'œuvre d'un artiste dans toute la possession de son talent ; rien ne lui a coûté, tout est venu simplement, bonnement.

## PORTRAIT DE MADAME DE CARTIER D'YVES.

(Château de La Plante, près Namur).

Bois, ovale, H. 0.60, L. 47.

La dame est assise, ainsi que sa fille Marguerite, une belle et gentille enfant de trois ans, sur un sopha garni d'une étoffe de soie rayée et à fleurs peu voyantes. Ce meuble n'a qu'un bras ou montant, le dossier s'incline ou vient à rien à l'extrémité où la petite fille se trouve les pieds ballants et une main dans la main de sa mère.

En avant du sopha, sur un tapis dont on voit quelques dessins assez sobres, est une peau d'animal avec un tour en mosaïque de peaux diverses que borde une étoffe d'un rouge assez harmonieux.

La jeune femme, elle peut avoir 23 ou 24 ans, a le visage mignon, aimable, comme celui des jolies dames que Lies faisait déjà si bien ; elle est coiffée de deux bandeaux soufflés, noirs, qui encadrent parfaitement l'ovale de sa figure.

Sa robe, surah de soie bleu léger et changeant, s'ouvre au corsage ; un devant de dentelle rehaussé d'une jolie broche et d'une chaîne d'or forme une gracieuse image. La jupe est faite de trois grands volants où la lumière se joue agréablement.

Jos. Lies qui n'épargna jamais sa peine a mis, dans la main gauche de son modèle, un ravissant mouchoir de dentelle d'un travail surprenant.

L'enfant porte les cheveux assez courts, deux papillottes, de chaque côté, lui donnent un petit air préparé qui ne lui va pas mal. Droite, sans raideur, bien mise sans affectation, elle porte une robe de mousseline blanche, des bottines bleues et des chaussettes blanches. Le genou est à découvert.

Les quatre mains élégantes, sont d'une facture remarquable. C'est déjà du Lies le plus fin.

Tout cela se détache sur un fond de tapisserie rose, près d'une fausse colonne blanc et or. Une applique avec ses bougies y est fixée.

A côté du sopha, une crédence à pied unique, doré, assez massif mais relevé de dessins qui font très bien dans le tableau.

Un joli vase, sur la crédence, jette une note gaie dans cet intérieur où l'on devine de la fortune et du goût.

En somme, portrait fort intéressant. Ne devrais-je pas dire portraits ? Quoique la mère y occupe la place principale elle m'a dit avoir eu surtout pour but de conserver les traits de sa fille morte toute jeune.

Je ne puis qu'insister sur le mérite de la composition qui me rappela le portrait de la Famille Foulon. Lorsque j'en parlai à Mme de Cartier, elle me dit ; « C'est précisément en » voyant ce tableau à une exposition, que l'idée nous vint de demander à M. Lies ce que vous » voyez. »

## PORTRAIT DE M^{lle} MARIA LIES, (enfant).

Bois H. 11 1/2 L. 10 1/2 oval.

L'enfant avant trois ans ; elle est vêtue d'une robe blanche. Un collier rouge au cou, une ceinture bleue, des cheveux blonds qui tombent gracieusement, voilà tout. L'enfant a l'air bien portant, gracieux, aimable. C'est mignon, mais d'une facture facile qui flotte entre la miniature et le portrait. Date 1854 probablement.

## PORTRAIT DE FAMILLE, (Famille Foulon).

Bois H. 0.80 L. 0.90. Appartient à M. Henri Foulon de Vaulx, Paris.

Ce tableau, très important au point de vue de l'œuvre complet de Lies, nous donne une idée de la manière dont il concevait le travail, relativement ingrat, d'un portrait de famille. C'est le seul de ce genre que l'on connaisse aujourd'hui. De plus, cette composition, très complexe, date de la belle année où l'artiste, pour la première fois, obtient la médaille d'or au Salon de Bruxelles avec l'*Embarquement*.

Lies avait de la reconnaissance pour M. André Foulon qui l'encourageait, comme il eût l'habitude de le faire pour toute la phalange artistique de l'époque, et l'accueillait comme un ami ; l'on conçoit le désir sincère de l'artiste de ne rien épargner pour reproduire de son mieux une scène d'intérieur se rapportant à sa famille ; la banalité n'était pas son fait d'ailleurs et il eût eu horreur de s'en rendre coupable, même à propos de plusieurs portraits réunis dans le même milieu. Toute l'intelligence de Lies se manifeste là.

Le cadre choisi par lui est le petit salon de la maison que M. Foulon habitait rue Vénus.

A droite du tableau, debout, contre une cheminée en marbre blanc surmontée d'une draperie de velours rouge, le père vêtu d'une robe de chambre à ramages très discrètement traités, interrompt la lecture d'un journal et contemple d'un œil attendri son plus jeune fils, espiègle de cinq ans, qui, grimpé sur le fauteuil de sa mère, dérobe à celle-ci une de ces caresses qui rendent l'enfance si heureuse.

Sur la gauche, Madame Foulon, en robe de velours vert ouverte sur le devant pour donner passage à un flot de dentelles, les manches en tulle et bouffantes selon l'habitude de l'époque, abandonne un ouvrage de borderie pour se prêter à ce jeu de son Benjamin. Deux autres enfants s'amusent silencieusement entre les parents : une charmante fillette de sept ans, aux pieds de sa mère, sur un coussin très habilement posé, habille sa poupée, tandis que son frère aîné, revenu de l'école avec sa sacoche de travail et posé assez négligemment sur une chaise, suspend un instant la leçon qu'il apprenait dans un livre, pour suivre les mouvements de sa sœur.

Tableau aimable et gracieux s'il en fut, d'autant plus que Madame Foulon était une des plus jolies femmes de la société anversoise d'alors, son mari, d'un port fort distingué, et les trois enfants ravissants de physionomie, de fraîcheur, de santé et d'ailleurs, très élégamment habillés.

Le dessin est facile et d'une grande simplicité d'exécution. Rien de raide ni de contenu. Les poses sont naturelles. La scène est vivante.

Quant aux détails, est-il besoin d'ajouter qu'ils sont très soignés : Le tapis de Smyrne, à teintes fondues, est traité de main de maître ; sur le guéridon posé à l'extrême gauche et recouvert d'un tapis chamois d'une adorable nuance, orné d'une bande de tapisserie bien rendue, un vase contenant quelques fleurs naturelles, un plateau, un sucrier et une carafe de cristal d'une transparence remarquable, forment un coin très harmonieux. Les joujoux qui traînent par terre sont frappants de vérité. Il n'est pas depuis les lambris du mur de fond, jusqu'au vieux portrait du grand père qui les décore, et au reflet de M. Foulon dans la glace, qui ne soient rendus avec une étonnante justesse et une grande sûreté de main.

Quel dommage que ce tableau ne soit pas resté en Belgique ! Il eût été intéressant à consulter, On ne peut que recommander, en effet, aux artistes de s'élever, par le souvenir de ces scènes intimes, au dessus des habitudes des portraitistes qui s'ingénient à nous lasser par des intérieurs de famille rigides, compassés, absurdes de tenue et impossibles de composition et de logique.

L'artiste vendit ce tableau au prix de fr. 800 en 1848. Le propriétaire actuel du portrait, l'acquit en 1874, de la succession d'un de ses oncles, pour la somme de fr. 2000.

*Précurseur* du 27 Août 1849 :

« Le *Portrait de famille* de M. Lies (352), forment un véritable tableau de genre, une scène d'intérieur très-bien ordonnée. Cependant, des trois tableaux de l'artiste, c'est celui qui donnerait le plus de prise à la critique Là, comme dans sa *Fantaisie*, il y a un peu de papillotage et les accessoires, qu'un goût plus sévère eut moins prodigués, ne sont pas tenus dans une teinte assez tranquille pour faire ressortir les figures principales. »

Nous ne partageons pas cet avis, car récemment encore nous avons revu l'œuvre et admiré, réellement admiré la finesse et la perfection de ses détails.

## PORTRAIT DE LA COMTESSE DU BOIS D'AISCHE.

Panneau. — H. 2m10 au sommet de l'arc qui part à 1.90 de h. des deux côtés du cadre. — L. 1.35.

La comtesse, de grandeur naturelle, tournée de trois-quarts à droite, est debout ; elle s'appuie de la main droite, sur la balustrade de pierre grise. Terrasse dallée de larges pierres glacées de jaune. L'autre côté de la balustrade est orné de capucines, de volubilis et de pois fleurs.

C'est le plein air d'un parc dont on aperçoit un coin ravissant, avec un lac où se reflètent les effets de lumière variés du ciel et des grands arbres chaudement teintés par l'automne.

L'eau, la statue, le dôme des arbres, un pan du château à l'extrême limite de la perspective, forment un ensemble agréable à étudier.

L'automne souriait ; les côteaux vers la plaine
Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine
Le ciel était doré.

*Tristesse d'Olympio*. V. Hugo.

La figure a de la simplicité, de la grâce et une grande dignité. La tête est fine ; l'œil bleu, bien fendu est admirablement peint ; la bouche, bien dessinée, est d'une grande délicatesse.

La chevelure se partage en deux larges bandeaux bien assouplis qui laissent à découvert la tempe et l'oreille petite et fine. Un nœud de dentelle doit être attaché au chignon ; on n'en voit que le bout qui retombe avec grâce derrière la tête. Cet ensemble est d'un dessin très-solide, d'une sincérité éloquente ; il impose une émotion intime que l'on ressent à première vue.

Le cou et les attaches des épaules sont d'une grande finesse. La poitrine, aussi bien que le visage, est d'un modelé d'une indéfinissable délicatesse, d'autant plus émotionnante qu'on y sent une fermeté de volonté artistique qui conduit la lumière, depuis les plans du front jusqu'aux extrémités du visage et d'une épaule à l'autre, avec une sobriété savante digne des conceptions les plus fines de Van Dyck.

Le procédé du peintre échappe au raisonnement ; il est tout de premier jet. On perd la trace de la touche et de tout ce qui est matériel. Sous l'épiderme délicat et dans le ton nacré des chairs de la poitrine, on devine la présence de veines légères.

C'est fin, exquis, vivant. Le coloris est d'une pureté parfaite.

Les belles mains ! Celle de droite, de bonne et belle race, repose sur la balustrade ; celle de gauche tient quelques fleurs des jardins et des champs, elles disent les affections de la comtesse.

Le corsage est orné d'un double rang de dentelle fort large et d'une broche très-riche.

La robe de satin de soie grise a de jolis reflets bistre et ambre. La jupe très-bouffante constitue un véritable tour de force. C'est une surface de 1.05 de hauteur sur une largeur de 0.25 au-dessous de la taille et de 1.20 à la base. La mode le voulait ainsi.

Les bras, d'un beau modelé, retiennent une mantille de dentelle blanche relevée de rubans de soie cerise; ils nagent, sans disparaître complètement, dans ces plis aussi délicats qu'agréables à la vue.

Le style qui, dans les tableaux de chevalet de Lies donne à ses images une proportion telle qu'on n'a pas à se préoccuper des dimensions de l'œuvre, cette rare faculté du sentiment du beau, ne lui fait pas défaut ici. Cette pénétration volontaire du dessin, cette solidité scrupuleuse de l'exécution, même dans les détails les plus insignifiants, ce coloris vibrant et chaud, cette intimité de vie qui naît de la juste répartition de la lumière font de ce portrait, un chef-d'œuvre comparable aux tableaux des maîtres les plus éminents.

En 1857 Lies était dans la pleine possession de lui-même et dans la splendeur de son talent.

La comtesse était alors âgée de 34 ans.

Extrait du *Précurseur* du 3 Septembre 1858 :

« M. Lies a exposé un magnifique portrait en pied, celui de Madame la comtesse du Bois-d'Aische.

» C'est une œuvre d'un grand mérite, sortant complètement de la voie battue. L'aspect en est grandiose, la couleur belle et brillante ; c'est une œuvre d'art dans la vraie acception du mot ; c'est un de ces tableaux, pouvons-nous dire, qui rappellent, sans sacrifier les qualités de l'école actuelle, les traditions des maîtres du XVI<sup>e</sup> siècle. »

Extrait de l'*Avenir* du 10 Septembre 1858 :

« Le portrait de femme de M. Lies est fort réussi. Les étoffes sont peintes magnifiquement. »

## PORTRAIT DU COMTE DU BOIS-D'AISCHE.

Mêmes dimensions que le portrait précédent.

Le comte, en habit noir, triste costume masculin! s'appuie de l'avant-bras gauche sur une balustrade derrière laquelle apparaît le fond du parc en harmonie avec le reste du tableau. La tête est ainsi mise en valeur d'une façon fort agréable.

La main gauche est gracieuse, flexible, bonne, un peu émaciée mais d'un fini splendide. Elle tient une badine.

Gilet grenat foncé, breloques en or. Cravate satin de soie avec une perle énorme.

La main droite, appuyée à la hanche, écarte le pardessus et donne de l'ampleur au personnage. Bague au petit doigt.

Ce pardessus léger, gris perle, doublé de satin plus clair, a des plis qui relèvent l'uniformité du costume noir.

Le visage, un peu triste, est d'un beau dessin très-correct,savamment exécuté mais cependant d'une perfection moindre que le portrait de la comtesse. On sent vaguement qu'à cette époque (1863), Lies avait déjà perdu quelque chose de lui-même. Le sourire est discret, le nez long et mince, la bouche ferme, l'expression générale bonne mais mélancolique et un peu froide.

L'œil bleu est bien sous l'arcade sourcillière. Moustache blonde soignée ; menton carré assez long avec barbiche.

Le ton du tableau pris dans son ensemble est simple, fort et harmonieux. Le coloris a la richesse du portrait précédent; sans en posséder la délicatesse, le sentiment de la vie rendue, il est profond et intime.

Je ne puis me défendre d'une certaine tristesse en voyant cette œuvre; elle me semble l'accompagnement d'une promesse et le résultat d'efforts considérables. Lies souffrait déjà beancoup.

Le portrait de la comtesse était chose d'enthousiasme, de gratitude, d'élan amical; le peintre tenait à se surpasser lui-même car son plus cher désir était de satisfaire son ami et d'exprimer son admiration pour le modèle autrement que par des paroles. La poésie qu'inspire la nature dans les derniers beaux jours de l'été, sentiment élevé qui naît dans le milieu admiré et aimé, et la joie intime de l'amitié, concourait à la réussite de l'œuvre.

En 1863, l'aîle de l'ange impitoyable qui nous moissonne tous, avait déjà frolé l'artiste. Lies sentait en lui que la vie s'éteignait, que son ciel se décolorait. Il voulait encore, mais déjà son pinceau trahissait son inspiration. C'est toujours la nature douce et belle qu'il voit, mais déjà la symphonie des grands arbres remplis des lumières que l'automne verse à leur feuillage jaunissant n'a plus pour lui le même sens; au lieu d'exalter son imagination elle l'attriste.

Détail curieux. Par un caprice d'artiste, Lies peignit sa propre main à la place de la main gauche du comte. Ainsi s'explique son expression générale.

## PORTRAIT DE M. CH. WILMOTTE.

Lies était déjà bien malade quand il l'entreprit.

Wilmotte (1) allait poser dans l'atelier de Lies, où un chat gros, gras, au poil luisant, à la mine placide, une bonne bête en somme, vivait en grande intimité avec l'artiste. C'était toujours le même qui parlait, bien entendu, mais l'autre était si intelligent qu'il s'en fallait de bien peu qu'il ne parlât aussi ; il ne lui manquait réellement que... la parole. Lies prétendait même que ça ne lui manquait pas.

Tout en peignant, Lies conversait avec le quadrupède, discrètement, à voix basse ; le modèle était bien un ami, mais c'était un modèle sérieux ; il ne s'agissait donc pas de perdre du temps. Une caresse aurait bien fait, mais la brosse allait, allait toujours...

Le peintre faisait alors le fond, assez bas, car le portrait était de grandeur naturelle. Tom ne put résister. Puisque la main du maître ne venait pas à lui, il irait à la main. Quoi de plus simple ? D'un bond léger, il se dresse sur ses pattes de derrière et appuie les autres sur l'avant-bras de Lies dont la brosse monte et descend. Le chat regarde son maître en clignotant les yeux ; l'artiste sourit sans rien dire et le modèle sérieux part d'un bruyant éclat de rire. La bonne bête fut prise et caressée ; elle n'avait pas volé cette douceur.

Ce portrait ne fut pas achevé. Pour rapprocher le lit du pauvre malade de la fenêtre (tel était son désir) on déplaça le chevalet et l'artiste ne travailla plus !

(1) Wilmotte (Charles), est né à Landen en 1816 ; il a fait ses études au Conservatoire de Liège. Après avoir fourni une carrière brillante, il s'est établi à Anvers et n'a plus fait de musique qu'en amateur. Wilmotte possède une très précieuse collection d'instruments à archet.

Cinquante ans de liberté, p. C. Lemonnier 1881. p. 383.





## CHAPITRE XVI.

# QUELQUES TABLEAUX ET ÉTUDES

SOMMAIRE : Jeune femme lisant. — La Lecture. — Un Bivouac. — Têtes de chevaux. — Un coin de Venise. — Un soldat. — Paysage. — Libation. — La Lettre. — Un charron de village. — Arbres. — Le Marché. — Garçonnet du pays d'Anvers. — La Lecture. — Paysage. — Femme suppliante. — Un fait d'armes. — Sentinelle perdue. — Correspondance. — Extrait de la *FÉDÉRATION ARTISTIQUE*.

### JEUNE FEMME LISANT.

Bois H. 35 L. 28, appartient à M. Vercaren à Bruxelles.

Petit tableau de la première époque de l'artiste. On le retrouve avec des naïvetés bien excusables et des partis pris qui rappellent ses premiers portraits.

Une jeune femme habillée de noir, est assise devant une petite table et lit à la lumière d'une bougie recouverte d'un abat-jour.

C'est peu intéressant et peu important, quoique daté de 1854. Est-ce un portrait ?

### LA LECTURE.

Bois H. 0.45. L. 0.35.

Vente de Jos. Dirickx du 8 Avril (ajournée) 1878 du Dr. Vlytmans d'Oorschot,

Une jeune dame vêtue de velours et de satin blanc, est assise près d'une table ; elle semble être absorbée par la lecture. A ses pieds est un petit chien.

### UN BIVOUAC.

Bois H. 0.19 L. 27. (signature Lies 1846) Appartient à M. Ch. Sedelmeyer, à Paris.

Quatre soldats autour d'un feu. L'un veille appuyé sur son fusil ; un autre est couché devant le feu, pendant que son voisin fume sa pipe. Le ciel est gris, le paysage assez insignifiant. Une bande d'oiseaux passe. On reconnaît là quelque chose de Lies, mais c'est d'un intérêt bien secondaire.

### TÊTES DE CHEVAUX.

Appartient à M. Franz Van Kuyck.

Ce sont de ces choses que Lies peignait très consciencieusement, d'après nature. Il s'en servait pour recomposer ensuite dans son atelier les tableaux imaginés par lui.

L'artiste a placé des chevaux dans plusieurs de ses compositions dont les principales sont les *Maux de la Guerre* (Musée de Bruxelles) et *Prisonniers payens et martyrs chrétiens conduits au supplice.*

Je ne crois pas me tromper en rapprochant ces études de ces deux tableaux.

### UN COIN DE VENISE (Etude à l'huile sur papier).

H. 0.39. — L. 0.20. — Appartient à Mad. Anet Lies.

C'est un de ces passages resserrés dans le fond desquels d'autres détails d'architecture se montrent avec plus de couleur et plus de lumière. La perspective est très bonne. L'effet du jour, qui frappe l'artiste, est exactement reproduit. La chose est intéressante, mais d'une importance secondaire.

### UN SOLDAT (Etude à l'huile sur papier).

H. 0.42. L. 0.22.

C'est l'étude, faite à Florence, du soldat porte-lance du tableau « Scène du moyen-âge » du Musée d'Anvers. Petite chose intéressante, qui montre combien l'artiste était consciencieux dans la préparation de certains tableaux.

### PAYSAGE (Dessin au fusain sur papier).

H. 0.18. L. 0.30.

Fort jolie étude d'une de ces lignes de hêtres gigantesques comme on en rencontre tant dans les environs d'Anvers. Une haie, brisée vers le milieu pour livrer passage aux piétons, embellit le premier plan au-dessus duquel s'élève le feuillage des grands arbres. Sur la droite, dans le fond, apparaissent de grandes lignes verticales qui font pressentir une habitation très-importante.

Ce dessin est remarquable de facilité, de justesse et d'expression.

### LIBATION.

Bois H. 20 L. 18, appartient à Mlle Charlotte Lies.

Cette petite étude est du jeune âge de Lies ou bien elle n'est pas de lui.

C'est une impression assez fausse, puisque, malgré la lampe fixée au plafond dont la lumière descend, par un large réflecteur, sur le groupe éclairé, il y a une portion dans l'ombre. Ce n'est donc pas vrai.

L'homme assis a un riche costume bien en lumière ! Les deux autres ont aussi leurs qualités. L'un lit, l'autre porte un plateau sur lequel sont posés deux verres et un flacon.

### LA LETTRE.

Bois H. 60 L. 50, appartient à Mlle Gabrielle Lies.

Etude inachevée. Deux jeunes dames qu'accompagne un homme jeune et beau, à barbe blonde, se tiennent sur une terrasse regardant au loin. L'une de ces jolies créatures tend la main et reçoit une lettre que lui glisse un amoureux placé en contre bas, près d'une fontaine riche où l'on voit un bas relief assez achevé, c'est un dauphin qui porte un enfant sur son dos.

Ciel bleu naturellement.

De jolis détails. Une colonne de marbre avec une vigne au feuillage foncé et chaud de l'automne

## UN CHARRON DE VILLAGE.

Bois, H. 43. L. 52.

Deux ouvriers réparent une voiture renversée sur l'herbe d'une cour de village. Deux gamins se roulent sur le sol en jouant.

Un homme, appuyé sur la barrière qui clot la cour, cause à une femme qui porte un bébé en chemise ; une petite fille (elle trouve que la conversation dure trop longtemps) tire la jupe de sa mère d'un air grognon et impatienté.

Au fond, une maison devant laquelle passe un homme à cheval. Au milieu de la cour, un grand arbre.

An premier plan, des troncs d'arbres.

Touche fort juste, très largement juste. Coloris, légèrement indiqué mais très chaud.

Cette étude est excellente ; elle était destinée à devenir un bon tableau.

## ARBRES.

Bois H. 0.50 L. 0.44, appartient à M. Georges Lies, à Bruxelles.

Etude d'arbres en pleine verdure assez crue. Œuvre de jeunesse où le talent exprimé ne répond pas tout à fait à la bonne volonté de l'artiste. Le peintre a bien plus voulu étudier l'arbre que faire quelque chose d'agréable et d'une utilité prévue.

## LE MARCHÉ (Etude peinte sur papier et appliquée sur toile).

Haut. 40. larg. 52.

Appartient à M. Jos. Isenbaert, provient, dit-on, de la collection Verbessen de Gand.

Un marchand montre à des dames qu'accompagne un élégant bourgeois, des étoffes brillantes dont il fait ressortir la beauté et l'éclat. Fond de ville flamande.

Il y a là du mouvement, un vif sentiment de la couleur et un ciel agréable.

## GARÇONNET DU PAYS D'ANVERS.

Bois H. 31 L. 13, appartient à M. Ed. Didron, à Paris.

« Jolie étude d'après nature, peinte à l'huile sur un panneau, d'un petit paysan des environs d'Anvers ; c'est un garçonnet d'une douzaine d'années.

» Cette peinture est d'une sincérité remarquable. »

Extrait d'une lettre d'Ed. Didron.

## LA LECTURE.

Toile H. 55. L. 45.

C'était un petit tableau fort légèrement peint. Les couleurs se sont fendillées et elles ont glissé, probablement sous l'action de la chaleur, d'une façon déplorable.

Une mère fait une lecture à sa fille, jeune encore.

Près de ce groupe une table avec une cafetière et des tasses. Un petit chien dort dans un coin.

## PAYSAGE (Dessin au fusain).

Appartient à M. Raymond Michiels.

Trait de crayon noir sur papier gris bleu. Ciel bien compris. Il est mouvementé malgré sa teinte blanche uniforme.

C'est un village avec son église. Est-ce Borsbeeck ?

FEMME SUPPLIANTE (Dessin aux deux couleurs sur papier gris).

H. 31. L. 23

C'est une page intéressante et d'une belle correction.

UN FAIT D'ARMES.

H. 0,75 L. 1.05.

« Guerriers attaquant une maison et le chef de la troupe, à cheval, recevant une balle qui le fait tomber à la renverse. » — Lettre de G. Lies du 26 Mai 1885.

Ce tableau en vente à la salle de vente Bluff, a été adjugé pour 800 fr. à M. Stevens, marchand de tableaux.

Date 1845.

SENTINELLE PERDUE.

B. H. 40. L. 56.

Bruxelles. Vente Galerie St-Luc, par Jules de Brauwere. 10 et 11 Mai 1875.

N° 38. *Une sentinelle perdue* ; XVII[e] siècle. Tableau de 1861 selon le catalogue.

QUATRE FIXES. — LE CHEVALIER DE TOGGENBURG.

Correspondance avec M. le comte de Liedekerke et M. Alph. Balat.

Quelques lettres du comte de Liedekerke (1) trouvées par moi, me décidèrent à lui écrire pour le mettre au courant de mes recherches : « Je serai fort heureux, me répondit-il, de vous aider dans tout ce qui pourrait servir l'œuvre que vous voulez consacrer à J. Lies, qui allait se révéler dans la plénitude de son talent quand il est parti pour toujours. »

Ayant précisé ma demande, je reçus de mon aimable correspondant la précieuse lettre suivante; elle était la clef de la conversation écrite qui va suivre.

« *Noisy, le* 21 *Janvier* 1885.

» MON CHER MONSIEUR,

» Joseph Lies avait peint pour moi quatre sujets, représentant un *Salon*, une *Promenade sur l'eau*, la *Visite du seigneur à la ferme* et une *Promenade dans un jardin*.

» Ces sujets, de forme ovale, étaient peints sur soie et ornaient les volets de deux meubles style Louis XV (époque à laquelle ces sujets se rapportaient également), que M. l'architecte Balat avait dessinés, avec le goût exquis et cette rare distinction qui sont le caractère invariable de tout ce qu'il fait.

» C'était M. Monbro, de Paris, qui avait exécuté le meuble en bois de rose avec des ornements en cuivre doré. Je possède toujours ce meuble.

» Quant à la peinture de Lies, elle se distinguait par la grâce et la naïveté de la composition, la finesse de l'exécution et une chaude harmonie de couleur.

» J'ai un autre tableau de Lies, de petite dimension, représentant un *Site des environs d'Anvers* (2).

(1) M. le comte de Liedekerke-Beaufort s'est toujours occupé des beaux-arts. Il avait, comme amis, Balat l'architecte, Portaels, Lies, Leys, peintres; Fraikin et Simonis, sculpteurs. Au Congrès artistique d'Anvers, en 1862, il fut nommé président d'une section d'étude et il s'y distingua par son savoir et son urbanité bien connue. Pendant le temps que ses fonctions législatives ne le retiennent pas à Bruxelles, il habite le château de Noisy, près Dinant.

(2) *Le Soir*, vendu par Lies, en 1856, 850 fr. à G. Couteaux, qui le revendit à M. de Liedekerke.

» Il y a une maison couverte de chaume, un sentier bordé d'une épaisse haie, et sur la droite, un homme dirigeant une charrue. Le moment est l'heure du soir. Soleil couchant. Le ciel est couvert de nuages ; le crépuscule commence ; à l'horizon une bande argentée au ciel.

» Il y a, dans tout le tableau, une tristesse mélancolique et comme un calme solennel. Le coloris est puissant.

» Le tableau du Chevalier Toggenburg (ballade de Schiller) ne doit pas avoir été exécuté. Nous l'avions discuté avec Lies. Le sujet était fort pathétique. Nous n'étions pas encore tout-à-fait d'accord sur la composition.

» Je connaissais beaucoup Lies. Il m'inspirait le plus vif et le plus affectueux intérêt. Sa nature était enthousiaste, son imagination pleine de feu, son cœur généreux, ses sentiments élevés. Il avait les grandes et nobles qualités d'un véritable artiste. L'avenir seul lui a manqué.

» Je suis fort heureux, mon cher Monsieur, que vous m'ayez donné l'occasion de causer un instant avec vous de cet homme distingué, pour lequel j'ai conservé un sentiment d'estime et d'admiration que rien n'effacera, et je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments distingués et empressés.

» LIEDEKERKE-BEAUFORT. »

« *Bruxelles*, 14 *Janvier* 1855.

» MON CHER LIES,

» Je regrette infiniment de n'avoir point eu le plaisir de vous voir lors de mon dernier voyage à Anvers et espère être plus heureux prochainement.

» Je suis enchanté que la proposition qui vous a été transmise par Leys vous convienne et nous sommes convaincus, M. de Liedekerke et moi, que vous ferez de cela quelque chose de très bien — avec ou sans tous les adjectifs de votre aimable lettre.

» Je vais faire de mon mieux pour répondre aux questions que vous me faites relativement :

» 1° au choix des sujets. La présence du Roy Louis XIV n'est nullement réclamée. Que votre imagination, mon cher peintre, ne se laisse point emprisonner dans les filets de l'étiquette. Choisissez donc, dans l'époque du grand monarque, les personnages et les épisodes qui vous conviendront le mieux. Seulement, votre choix fait, aurez-vous l'obligeance de me le faire connaître, soit par une petite description, soit par quelques coups de crayon ? C'est là une attention dont M. de Liedekerke sera très flatté.

» 2° Les sujets seront peints en hauteur. Je joins à ma lettre un informe tracé du médaillon et une esquisse plus informe encore que j'ai fait faire de la représentation d'un des deux meubles ;

» et 3° pour ce qui concerne la question du matériel, soie préparée et glace, je suis aussi innocent que vous, mon cher Lies, et je me suis adressé à Dero-Becker pour en obtenir quelques renseignements. Dero a déjà fait usage de *fixés* (c'est ainsi qu'on nomme ce genre de peinture), mais jamais dans cette dimension qu'il considère comme tout-à-fait extraordinaire. Il prétend, qu'à cause de cela, l'application de l'*étoffe-peinte* sur la glace ne serait pas sans difficulté ; il voudrait, m'a-t-il dit, en causer avec vous pour beaucoup de menus détails indispensables.

» Cela serait évidemment le plus utile, mais un voyage à Bruxelles deviendrait nécessaire et vous occasionnerait du dérangement tout en me procurant à moi le plaisir de vous avoir à dîner, suivant votre antique promesse.

» Voyez et décidez, et si d'autres renseignements peuvent vous être utiles, comptez que je ferai le possible pour vous les procurer, Il y a ici un autre fournisseur d'objets nécessaires à la

peinture, c'est *Cremetti*, Montagne-aux-herbes-potagères, chez lequel on trouverait peut-être un aide convenable et des conditions économiques.

» Un mot, je vous prie, sur tout cela et, pendant que vous m'écrirez dites-moi donc, je vous prie, mon cher Lies, ce qui est advenu au *Cercle des Arts d'Anvers*, de la proposition si équitable d'adresser à Leys des remercîments pour la manière distinguée avec laquelle il a discuté au Conseil communal, les intérêts des artistes.

» J'étais à Anvers lorsqu'on parlait de cette démarche honorable pour les deux partis et je serais très désireux d'en savoir le résultat. Je n'ai toutefois nul doute sur la réalisation de cette pensée généreuse.

» Recevez, mon cher, une bonne poignée de mains.

» ALPH. BALAT. »

« 15 *Janvier* 1855. »

Alph. Balat écrit qu'il est « inopinément obligé de partir pour Liége. » Il ajoute : « Vous voyez que j'agis sans façon, mais je m'excuse par le désir que j'ai de me trouver à Bruxelles lorsque vous y viendrez. Votre rhume me saura peut-être quelque gré de cet ajournement. (Je risque avec réserve cette adroite insinuation.)

» Mille choses à nos amis d'Anvers. »

« 27 *Janvier* 1855. »

Il regrette de s'être trouvé absent lors d'une visite inattendue de Lies et propose, à cause du temps, un ajournement « il n'y a pas péril en la demeure. Si toutefois, vous vous décidiez à braver les brises et les brouillards glacés, je vous prierai instamment, mon cher Lies, de ne point venir Lundi, attendu que je devrai sortir de la ville, ce jour-là, mais bien Mardi ou Mercredi à votre choix, pourvu que je sois prévenu, afin que je vous attende et vous reçoive d'une manière confortable. »

« 6 *Février* 1855.

» MON CHER LIES,

» Dès le soir même du jour de votre venue à Bruxelles, une indisposition subite m'a forcé de me mettre au lit et m'a retenu chez moi jusqu'aujourd'hui, ce qui est cause que je n'ai pu me rendre chez Daems comme je me l'étais proposé. J'ai dû me contenter, en attendant mieux, de lui écrire pour le prier de vous envoyer la soie préparée, pour un des médaillons. Je lui ai demandé en outre, s'il se chargerait de la fourniture de la glace et de la fixation de la peinture. Daems m'a fait savoir en réponse, qu'il pourrait effectuer le premier point, mais qu'il devait se récuser quant au second, n'ayant jamais rien fait en ce genre. Vous voyez bien que jusqu'à présent *ils* ne sont pas plus malins à Bruxelles qu'à Anvers.

» Au moment où je vous écris, j'apprends par votre lettre, que la soie ne vous est pas encore parvenue. J'envoie votre lettre à Daems avec prière d'y faire droit immédiatement. Aussitôt que je pourrai sortir, je me rendrai chez lui et chez d'autres pour compléter si possible mes renseignements.

» Que me parlez-vous de corvée, mon cher Lies? Je vous prie de croire qu'à part l'intérêt très grand que je prends à la réussite de l'affaire qui nous occupe, j'éprouve le plus vif désir de vous être agréable en toutes choses.

» Recevez mes salutations cordiales.

» ALPH. BALAT. »

Encore une lettre du même correspondant, mais elle n'a aucunement trait à l'affaire; elle se termine par « mes compliments à Leys et à Dewinter, et recevez une bonne poignée de mains. »

Il est probable que les obstacles matériels étant vaincus, Lies fut laissé libre d'agir comme il l'entendait.

C'est probablement de cette époque que date la jolie étude à l'aquarelle de l'album de Lies. A peine le pinceau a-t-il touché le fin papier de soie; c'est léger, gracieux et d'une facture si maitresse d'elle-même, que l'ensemble a une force de volonté qui fait, d'une ébauche bien imparfaite, presqu'un tableau. Jamais le peintre n'allait à l'aventure et, aux lettres de M. Balat, on pressent combien Lies était préoccupé de la réussite complète de son travail.

Pour en revenir aux tableaux du comte de Liedekerke, j'ai quelques lettres de ce dernier où il est établi que les relations les plus affectueuses ne tardèrent pas à unir le noble amateur et l'artiste anversois. Elles sont curieuses à plus d'un titre, car le comte était sensible au beau, à la bonne éducation et aux choses de l'esprit.

« *Ce* 11 *Mars* 1858.

» MON CHER MONSIEUR LIES,

» Je prends la liberté de vous recommander M. le comte Oscar de Sury, dont le père est Suisse et de mes grands amis.

» Il sera charmé de faire votre connaissance et de voir votre atelier. Il pratique avec beaucoup de zèle les Beaux-arts, et vous ne parlerez pas à un indigne.

» Mille amitiés.

» DE LIEDEKERKE-BEAUFORT. »

Cette correspondance n'a pas été conservée entièrement; on sent, dès la reprise des pourparlers, que des lettres manquent.

« *Noisy, le* 12 *Septembre* 1858.

» MON CHER MONSIEUR,

» Certainement, je comptais sur votre tableau, et le plaisir que j'aurais éprouvé à posséder une de vos œuvres ne me rend pas indifférent sur les retards.

» Votre lettre à M. Balat n'avait pu que confirmer mes espérances, et le mérite du tableau que vous avez exposé, les aurait agréablement couronnées. Mais, sur ce que vous me dites dans votre lettre, Monsieur, je sens mes regrets allégés et je consens volontiers à de nouveaux délais, puisque vous y trouvez vos convenances. Mettez-vous tout à l'aise là-dessus, mais permettez-moi de vous dire que votre engagement n'en devient que plus fort et nos liens plus certains.

» Vous savez peut-être que vous faites partie d'une trinité qui marquera par trois tableaux dans un grand salon que j'ai fait arranger par notre ami M. Balat. L'un des panneaux est destiné à M. Leys, un autre est pour vous; je ne sais pas qui se chargera du troisième. Vous feriez peut-être bien de voir ce salon et de connaître votre jour et la teinte de l'appartement. Cela vous donnerait des facilités pour les proportions de votre toile et l'harmonie de vos couleurs. Je pense aussi que vous ne trouverez pas d'inconvénient à communiquer à M. Balat le sujet et un brouillon de son arrangement, afin que nous puissions tomber tous deux d'accord, et qu'il me soit possible de vous faire quelques observations en temps utile.

» Permettez-moi un mot sur la maturité de talent de plus en plus franche que révèle votre tableau. La vigueur de la touche, la beauté du coloris, l'énergie des physionomies, l'accord entre les différentes parties en feraient une œuvre complète. C'est un repos pour l'amateur, pour lequel

il y a bien des tristesses dans votre salon. Le réalisme y abonde, mais un réalisme bas, vulgaire, sans génie d'imitation. La nature y sert de prétexte, plus que d'objet. On la défigure ou on la rapetisse, et, tandis que les uns tombent dans la grossièreté, les autres pèchent par de sèches et mesquines minuties. Ce sont des *manieurs* de couleur mais non des artistes, et la physionomie de la nature, même ses admirables détails leur échappent également. Le *spiritualisme* fait défaut, et, sans lui, l'intelligence, le cœur, le talent, déclinent. Dans cet affaissement moral, il n'y a plus de place que pour le métier ; mais le simple métier, qu'est-il, si non du mécanisme ? On veut réhabiliter la nature extérieure, les formes, mais c'est notre nature intime qu'il faudrait aussi réhabiliter, car plus le cœur et l'esprit s'exercent, plus ils s'élèvent, et les beautés de la forme ne se refléchissent jamais mieux que dans les clartés d'une imagination élevée.

» Mais j'oublie que je ne dois vous écrire qu'une lettre, et je me mets à philosopher.

» Mille pardons, Monsieur, de cet entraînement et acceptez l'assurance de mes meilleurs sentiments.

» DE LIEDEKERKE-BEAUFORT. »

*Bruxelles*, 4 *Décembre* 1858.

« MON CHER MONSIEUR,

» J'espère que vous aurez enfin songé à moi, et que votre fertile et ingénieuse imagination se sera fixée sur un sujet qui sera le beau motif d'un tableau destiné au salon que vous avez vu.

» Vous savez que vous y serez dans une société non seulement d'appelés, mais d'élus.

» Ne me laissez pas languir, Monsieur ; vous me devez quelque réparation pour mes espérances déçues et je compte sur votre générosité pour m'ôter tous regrets.

» Veuillez en causer avec mon ami M. Balat et lui dire la situation de l'affaire. Je sais que vous devez diner prochainement avec lui, et je m'empresserai de le voir dès mon retour, bien convaincu d'avance que je n'aurai qu'à me féliciter du résultat de votre conversation.

» Agréez, mon cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments empressés et dévoués.

» DE LIEDEKERKE-BEAUFORT. »

Ici, la correspondance du comte précise son désir ; nous verrons quels furent les résultats, pour l'art, de ces lettres qui ne pouvaient laisser à l'artiste qu'une liberté d'action relative. Cette liberté n'a jamais rien valu à l'artiste, parce qu'elle emprisonne son imagination et lui ôte l'audace d'une tentative ou le mérite d'un courage parfaitement aux prises avec les difficultés de la conception d'un sujet et les dangers de l'exécution.

Je me hâte de dire que J. Lies eut le tort de ne pas assez réfléchir. Le sujet lui plût-il tout de suite ? J'en doute mais il finit par l'accepter sans se rendre assez compte de la pensée de son correspondant.

La lettre suivante est seulement signée du comte de Liedekerke ; elle fut dictée par lui.

*Noisy*, 23 *Décembre* 1858.

« MON CHER MONSIEUR,

» Je vous envoie la traduction d'une ballade de Schiller, dont je voudrais que vous tiriez parti pour me faire un petit tableau. L'épisode qui me plait le plus dans le poème, et auquel je tiens uniquement, est celui où le chevalier attache ses regards sur la fenêtre du couvent. (1)

(1) Etant donné le talent gracieux de Lies, on se demande ce qu'il pouvait, au premier abord, penser de cette mise en scène, car il fallait voir le couvent .. de loin.

» Vous pourriez le représenter sous les vêtements d'un sombre pénitent encore plein de vie et contemplant avec tristesse les murs du couvent qui renferment l'idole de sa vie ; ou bien vous pourriez prendre le moment où sentant que sa fin approche, étendu, il se soutient d'une main, tandis que de l'autre il se défend d'un rayon de soleil importum, (1) afin de découvrir une dernière fois de son regard mourant et affaibli, la fenêtre où paraît habituellement son amante.

» Il me semble qu'il y a, dans cette dernière scène, quelque chose de simple, de pathétique, qui peut former le noble sujet d'un de ces petits tableaux de sentiment profondément expressifs, qu'on aime à avoir près de soi et à regarder souvent.

» Vous pouvez placer là un paysage romantique et sauvage, que votre habile pinceau exécuterait parfaitement. En vous faisant la description de la scène, je ne me permets point de vous rien prescrire. Je n'ai voulu qu'expliquer ma pensée. Vous pourriez, mon cher Monsieur, faire de cela un petit projet, soit à l'aquarelle, soit au crayon et me le soumettre. Nous verrions ainsi si nous nous sommes bien compris.

» Je me rappelle avoir vu dans le temps soit un tableau, soit une lithographie d'un tableau de Dusseldorf qui représentait une religieuse se promenant sous les arcades du balcon de son couvent devant lequel se déployait une magnifique nature, calme, douce, pleine de soleil ; elle contemplait le monde animé avec une sereine mais profonde tristesse (2) que justifiaient bien les mots gravés sur le cadre du tableau. Les voici :

Tout fleurit et vit autour de moi mais ma vie est brisée.

» Ce petit tableau naïf mais plein d'inspiration avait pour moi un attrait singulier. Si je vous en parle c'est parce que, en vous communiquant le sujet de celui que je vous demande, le vif souvenir en renaît pour moi.

» Je compte toujours que vous ne m'oublierez pas pour le grand tableau. Vous voyez que j'y attache du prix et vous ne pouvez douter du bon accueil que je lui ferai.

» Quant à ce petit tableau que je vous demande, veuillez en garder entre nous le projet jusqu'à ce que nous soyons fixés sur son exécution.

» C'est à Bruxelles que vous voudrez bien me répondre car j'y retourne incessamment.

» Croyez-moi votre affectionné et dévoué serviteur.

» DE LIEDEKERKE-BEAUFORT. »

J'ignore absolument quelle pouvait être, en 1858 et de ce côté du Rhin, l'admiration inspirée aux intelligences d'élite par cette étrange ballade du Chevalier Toggenburg, mais il y a longtemps qu'en Allemagne on en a fait un objet de plaisanterie.

Elle appartient à la jeunesse de Schiller et si la beauté du vers en fait un objet d'art admiré encore des amateurs du langage harmonieux, le ridicule des situations saute aux yeux de tous.

Ces amants qui se quittent et qui ne consentent qu'à se revoir de loin et grâce à une fenêtre d'un couvent. Cette jeune femme, une sœur ! qui de loin, consent à faire chaque jour, le bonheur d'un amant platonique ; un chevalier, guerrier redoutable, qui se meurt dans une contemplation oisive ! Tout cela est inadmissible aussi les jeunes allemands en ont-ils fait une espèce de scie qui se chante sur un air sans noblesse.

Ce sentiment que j'exprime a cours en Allemagne depuis plus de cinquante ans, à ce que

(1) On voit que le Comte de Liedekerke connaissait bien Lies et les finesses de sa peinture.

(2) Cette idée, ce paysage, cette richesse, tout cela était capable de tenter Lies. Il est certain pour moi qu'il ne songea guère qu'à cela.

m'assurent des gens d'un certain âge. Il n'est personne qui, familiarisé avec la langue et les habitudes allemandes, ne connaisse cette ballade. Elle a le privilège, malgré sa tristesse, de mettre tout le monde en gaité.

En voici une traduction littérale :

LE CHEVALIER TOGGENBURG.

— « Chevalier, ce cœur vous garde une fidèle amitié de sœur ; ne me demandez pas d'autre » affection car cela me causerait de la douleur. Je dois, avec calme, vous voir paraître et partir. » Je ne puis comprendre vos larmes. »

Il l'écoute avec une muette souffrance. Le cœur saignant, il s'éloigne après l'avoir serrée passionnément dans ses bras. Il s'élance sur son cheval et rejoint en Suisse tous ses hommes qui, la croix sur la poitrine marchent vers le saint tombeau.

Là de grands exploits sont accomplis par les héros ; leurs panaches flottent au vent à travers les rangs ennemis et le nom de Toggenburg est l'effroi du musulman, mais le cœur du chevalier ne peut guérir de sa douleur.

Cette douleur, il la supporte une année entière, mais il ne peut l'endurer plus longtemps. Pour lui, plus de repos ; il quitte l'armée. Un bateau enfle ses voiles à la côte de Jaffa, il regagne avec lui la contrée chérie où elle respire.

Le pélerin frappe à la porte de son château ; elle s'ouvre, hélas ! avec ce mot qui le foudroie : « Celle que vous demandez porte le voile, elle est la fiancée du ciel ; hier fut le jour de fête qui » l'a vue s'unir à Dieu. »

Il abandonne alors et pour toujours le castel de ses pères ; il renonce à ses armes et à son destrier fidèle. Comme un inconnu, il s'éloigne du château de Toggen. Une robe de bure recouvre son noble corps.

Près des lieux où s'élève le monastère au milieu des tilleuls, il se construit une hutte ; seul, assis, une douce espérance peinte sur ses traits, il attend du matin au soir.

Pendant des heures entières, les yeux tournés vers le cloître, il contemple la fenêtre de ses amours, jusqu'à ce que cette fenêtre s'ouvre et que sa chère bien aimée s'y montre, jusqu'à ce que l'image adorée se penche vers la vallée, tranquille, semblable à un ange.

Il se couchait alors heureux et s'endormait consolé, se réjouissant à l'avance du moment où, le lendemain, il la verrait encore. Ainsi se passèrent pour lui de nombreux jours, sans souffrir, sans se plaindre, il attendit bien des années que le bruit de la fenêtre se fit entendre et que la chère bien aimée se montrât en se penchant vers la vallée, tranquille semblable à un ange.

C'est ainsi qu'un matin on le trouva assis, sans vie, son pâle visage encore tournée vers la fenêtre.

Le Comte de Liedekerke tient à son idée et Lies semble la partager si l'on doit s'en rapporter à la lettre qui suit.

« *Bruxelles*, (7, rue Ducale), 4 *Janvier* 1859.

» MONSIEUR,

» Je suis heureux au possible que le sujet que je vous avais indiqué vous plaise, qu'il réponde à votre sentiment, et que tout ce qui s'y trouve de poésie, de sensibilité vraie, élevée, vous ait frappé. Partout où il y a du *sacrifice*, il y a de la grandeur. Les satisfaits, dans ce monde, sont ou corrompus, ou vulgaires.

» Quel bonheur, Monsieur, que vous *voyez* le tableau ! C'est cela. Toute belle création est

une vision là où elle n'existe pas, il n'y a que du mécanisme ; cette fermentation de l'âme est comme la purification de nos idées qui s'en dégagent pures, limpides, brillantes.

» Suivez, mon cher Monsieur, d'aussi belles dispositions pour but de ce que vous entreprendrez. Résistez au souffle énivrant d'un réalisme énervant, parce qu'il est à la fois but et moyen, et qu'il abaisse les imaginations, le sentiment, l'inspiration. Il ne faut pas décomposer notre nature dans ce qu'elle a d'inférieur, mais l'élever au dessus d'elle-même, la redresser vers le ciel, non l'abaisser vers la terre. Notre regard a été créé pour le soleil. Les poètes, les littérateurs, les artistes sont les *ministres* de l'élévation. N'est-ce pas une belle et sainte mission ?

» Je m'attriste souvent de voir de beaux talents devier et tatonner pour se heurter contre de nombreux écueils, uniquement parce que aucune forte croyance, aucune courageuse conviction ne les anime. Le pinceau conserve sa magie, mais l'âme fait défaut.

» Nous appartenons trop au monde matériel, trop peu au spirituel, nous n'estimons pas assez notre auréole divine, nous la laissons s'affaiblir et se ternir. On ne veut pas assez se persuader que la pensée de Dieu ramène à la vraie grandeur. C'est par là que notre dignité se soutient et se complète le mieux.

» Voyez comme les peintres *émus*, tels que Scheffer et Delaroche, ont trouvé peu leur fin au sujet religieux. Cela me frappe beaucoup.

» N'allez pas croire là-dessus que je veuille condamner tout le monde au sujet religieux. Je ne dis qu'une chose, c'est que toujours on peut et l'on doit nous représenter le *grand côté* de la nature humaine.

» Tout en hâte. Recevez mille amitiés.

» J'inscris dans ma mémoire avec reconnaissance le post-scriptum de votre lettre qui concerne le grand tableau.

« DE LIEDEKERKE. »

C'est assurément un bonheur pour les artistes d'avoir des amis capables de penser et de s'exprimer ainsi. Jos. Lies eût, durant toute son existence, cette satisfaction. Il semble que tous ceux qui l'approchèrent, frappés de la distinction de ses manières et de la beauté de ses idées, firent de leur mieux pour s'élever jusqu'à lui. Pas une lettre, parmi toutes celles que j'ai compulsées, qui soit étrangère à l'art, au beau, au bien ou simplement à l'harmonie des goûts distingués et des manières sociales agréables et respectueuses.

« Ce 7 *Février* 1859.

» Je vous demande pardon de mon retard. Il est involontaire, et de nombreuses occupations jointes à un état de souffrance réelle, ne m'ont pas permis d'écrire depuis plusieurs jours ; c'est à peine si je pouvais suffire au nécessaire.

» Vous pouvez, mon cher Monsieur, faire faire le cadre, mais je le voudrais sans trop de surcharges ; je pense qu'il sera toujours possible d'y rattacher une légende, où je pourrai faire figurer deux vers du poême. Ce serait l'explication du tableau.

» Je suppose que nos amis communs, MM. Leys et Balat auront vu votre tableau qui me paraît devoir être assez avancé. Je serais charmé que vous ayez leur avis qui est toujours d'un si grand poids.

» J'ai vu l'autre jour, dans une publication allemande, une vignette de Ritter (?) qui au point de la composition eut admirablement répondu à la pensée du poète, à la situation dramatique de la scène et à mes idées personnelles. Je la communiquerai à M. Balat, qui pourra vous la montrer. L'idée est pleine de sentiment et de vérité et prêterait à une admirable peinture. Le person-

nage est étendu, mourant, et soutenu par un serviteur ; au loin, de l'autre côté d'une vallée profonde (1), s'élève un manoir, et le fond de la vignette est occupé par un vaste paysage. C'est simple et grandiose, quoique le tout soit à peine indiqué.

» Il faut reconnaître aux Allemands, une puissance d'idée, un élan vers l'idéal, une largeur et une richesse de sentiment, qui fait souvent défaut à l'école française et un peu à la notre. L'intimité de notre nature a pris chez eux un développement qui nous est inconnu ; le monde extérieur nous occupe trop et nous perfectionnons l'enveloppe souvent au détriment de l'âme.

» Mille amitiés, mon cher Monsieur, et croyez à mes sentiments affectueux.

» LIEDEKERKE. »

La dernière lettre du comte date de la veille du départ de Lies pour la France et l'Italie. Huit mois se sont écoulés et le tableau de Lies attend son noble acheteur.

« *Noisy*, 18 *Octobre* 1859.

» Je trouve, à mon retour de Paris, votre lettre du 14 Octobre, Monsieur, et je me hâte de vous répondre.

» J'avais appris avec une vive peine votre état de maladie, et j'y prenais un intérêt bien affectueux, aussi suis-je heureux de la consolante nouvelle, que vous me donnez d'une amélioration pour le raffermissement et la continuation de laquelle je forme les vœux les plus sincères. Hâtez-vous, Monsieur, de courir vers les climats chauds ; mettez-vous sous leurs bienfaisants rayons, respirez longtemps cet air tiède. J'en parle en connaissance de cause. J'ai longtemps habité l'Italie et pendant deux ans, uniquement pour une grave et sérieuse maladie dont j'étais atteint. Ce séjour m'a sauvé. Il aura pour vous un attrait merveilleux.

» Vous trouverez un soleil nouveau, des effets de lumière incomparables, et vous allez mettre le pied dans le palais des arts. La nature et les créations du génie de l'homme y respirent une égale grandeur. Elle vous étourdit d'abord, elle vous séduit ensuite, et plus vous vous familiarisez avec elle, plus vous serez subjugué, émerveillé et captivé.

» Votre talent, après un peu de temps, après des études tenaces, y trouvera des sujets admirables, des types qui vous sont inconnus, qui offrent tour à tour de la grandeur, de la beauté, du pittoresque, et votre belle et riche couleur y puisera un prestige nouveau. J'augure, pour vous au milieu de ces scènes nouvelles, un essor nouveau.

» Vous voulez bien m'entretenir du tableau que vous me destiniez. J'avoue, mon cher Monsieur, que pour ce qui est de la grande toile, rien ne pouvait me faire croire que vous vous en occupiez, car depuis deux ans que j'avais demandé que vous m'indiquiez au préalable un sujet, je n'avais pas réussi à avoir à cet égard la moindre indication. Celui dont vous me parlez n'est point précisément de nature à me tenter, et je n'ai d'ailleurs pas la possibilité de pouvoir l'examiner, car je pars dans deux jours pour une absence de trois semaines. Il me serait donc plus agréable de remettre à une autre époque l'examen d'une œuvre de votre talent qui peut convenir à l'illustre compagnon auquel elle serait associée.

» Quant au chevalier Toggenburg, je vais prier mon ami Balat de le voir.

» J'avais, Monsieur, quelques objections à faire sur la composition que vous m'aviez soumise. L'attitude du chevalier n'était pas celle qui correspondait à la situation dépeinte par le poète. C'était un chevalier expirant qu'il fallait, et non simplement contemplant.

» J'ai montré à M. Balat une illustration gravée qui se trouve dans un recueil de poèmes

(1) Il faut noter que l'on demandait à Lies un *petit* tableau.

allemands et qui reproduisait assez fidèlement ma pensée. Ce tableau est tellement un tableau de sentiment, d'intimité, je dirais de mysticisme de cœur, qu'il le faut réussi, pour qu'il puisse avoir sa valeur pour *moi*, quelque puisse être son prix, comme exécution. Souffrez donc que s'il ne réunit pas ces conditions, et M. Balat sera pour cela un alter ego, je ne le prenne pas ; il en jugera, et je mettrai à profit avec toute franchise, la permission que vous me donnez.

» J'écris aujourd'hui même à M. Balat.

» Agréez encore, Monsieur, mes vœux pour que votre voyage vous réussisse sous tous les rapports ; prenez racine en Italie, et qu'elle ait le temps de rétablir à fond votre santé. C'est un souhait que je forme avec des sentiments d'une véritable amitié et d'une sincère estime pour vous.

» DE LIEDEKERKE-BEAUFORT. »

Je ne connaissais que ces lettres lorsque le désir me prit de rechercher les tableaux ci-dessus et leur propriétaire.

J'avais vu par hasard le *Chevalier de Toggenburg* offert en vente à la Salle Verlat, et adjugé à M. Foulon, directeur de la Banque Nationale à Anvers, le 2 Mai 1881 (1).

Le *Chevalier de Toggenburg* fut acheté par M. Dansaert de Bruxelles au prix de fr. 1000 (2).

C'est un tableau, sur bois, de H. 0.68 sur L. 0 56.

Entre le couvent, où s'est enfermée la bien-aimée, et la hutte que s'est bâtie le comte devenu ermite, il y a une vallée resserrée avec un cours d'eau. Dans le fond, des rochers.

C'était chose impossible à faire ; aussi, près de sa cabane, le comte est beaucoup trop grand. Pour comble d'invraisemblance, son visage est des plus soignés, sa barbe est irréprochable, son air presque souriant ! Le couvent, quoique très petit, est fort visible, mais, à la fenêtre dont parle Schiller, la bien-aimée ne se montre pas.

Partout, de jolis détails et ce coloris charmant qui fait, d'une composition inférieure, une œuvre encore agréable et précieuse.

Je m'imagine que cette composition fut inspirée à Lies par un dessin de Karl Girardet (*Magasin pittoresque* de 1852, p. 177), dessin illustration l'*Oiseau de Paradis*, légende suédoise popularisée en Allemagne par le célèbre Schubert. Même montagne, château lointain, un moine et sa hâche, belle vallée.

EXPOSITION DE LA GALERIE DES ARTS (rue de la Croix de fer, 15) à Bruxelles.

JOSEPH LIES :

N° 81. 6 études. 1° Paysage, une maison blanche au milieu d'un pays boisé; 2° Esquisse de Baudouin à la hâche; 3° Martyrs chrétiens ; 4° Paysage avec figures; 5° Personnages à mise sévère; 6° Croquis d'un portrait de famille.

N° 81. Etudes. 1° Van Rossum; 2° Esquisse du tableau paysage avec figures; 3° Esquisse de paysage; 4° Esquisse des deux mariages; 5° Esquisse paysage avec figures; 6° Etude personnage; 7° et 8° Deux personnages probablement copies de portraits, une femme à pélerine blanche comme dans la *Visite à la ferme*.

N° 82. Scène.

N° 83. Scène flamande (*Le Charron de village*).

N° 84. Assaut.

(1) Note du catalogue. Le comte ermite contemple le château de sa bien-aimée. — Tiré de Schiller.

(2) M. Dansaert donna ce tableau à M. Bernheim aîné, lorsqu'il acheta, à ce dernier, la *Cour de Marguerite d'Autriche* ; il appartient aujourd'hui à M. Foulon (Anvers).

Sous la signature V, le *Journal des Beaux-Arts* du 31 Janvier 1887 disait de ces petites études : « Au-dessus de tout, des pochades grandes comme des cartes à jouer, de J. Lies, et qui épatent, c'est le mot consacré, même des Vingtistes, tant elles sont conçues à la moderne, en coloriste. Quelques taches jetées sur le papier comme notes pour chercher une réunion de tons, pour un portrait projeté ou pour un de ses tableaux, et le romantique si regretté éteint complètement tous les modernes qui l'entourent. On pourrait dire, comme dans la complainte de Framboisy : pour la jeunesse c'est une fameuse leçon !... Si elle avait encore besoin de leçon, mais nous avons changé tout cela. »

Extrait de la *Fédération artistique*, 14 Janvier 1876 :

« JOSEPH LIES, SA VIE ET SON ŒUVRE.

» Il est des existences privilégiées auxquelles tout sourit. Pour ces heureux de la terre, les orages retiennent leur souffle furieux, les flots s'adoucissent ou ne se déchaînent que pour mieux faire arriver leurs barques à bon port. Comme ces pays, bénis du ciel, où le soleil n'a que de fécondantes caresses, ils voient tout germer et tout fleurir sous leurs pas. La moisson se lève devant leurs faucilles, et si leurs épaules se courbent parfois, c'est sous le poids des gerbes dorées. La mort, elle même, leur est douce, et ils s'éteignent sur un lit de richesses et d'honneurs.

* * *

» D'autres, au contraire, naissent marqués du sceau fatal de la déception et de la malchance. Admirablement doués par la nature, ils voient tourner contre eux, leurs facultés mêmes, et leurs vertus. S'ils arrachent à la terre marâtre un fruit longtemps désiré, c'est à force de labeur ingrat et d'indomptable persévérance. Comme le malheur les a trempés pour le combat, ils luttent, cependant, non par grand espoir de la victoire, mais pour l'âpre volupté de la tâche fournie et du devoir accompli. Le monde passe à côté d'eux sceptique et froid. Leurs succès sont empoisonnés et flétris, leur vaillance est taxée de folie ou tout au moins de présomption. A leurs déboires et à leurs revers, le public ne trouve qu'une explication possible : « Ce sont des maladroits ! » Mot terrible, plus mortel que le reproche d'indélicatesse et de déloyanté.

* * *

» Lies était de ces derniers.

» Martyr du travail, de son vivant, il n'a jamais atteint, dans l'opinion publique, la place que la mort, juste glorificatrice d'un talent, aujourd'hui incontesté, devait lui assigner parmi nos grands artistes contemporains.

* * *

» Il y a, au musée d'Anvers, un chef-d'œuvre qu'aurait signé des deux mains, plus d'un ancien maître.

» Episode important d'une série de compositions inspirées par le même esprit, esprit d'humanité et de progrès, l'*Ennemi approche* constitue un plaidoyer chaleureux contre la guerre, cette folie ancienne comme le monde qui la haït et la répudie sans pouvoir l'arracher de son sein gangréné.

* * *

» La scène est dans un village des Flandres. Des paysans, envoyés à la découverte, sont revenus jeter l'alarme. Déjà, au fond, défilent les charrettes, chargées des objets les plus précieux. On rassemble à la hâte le bétail ; les femmes et les vieillards s'apprêtent à fuir, entourant le

bourgmestre et sa fille qui, pâles et tremblants, augmentent encore l'effroi de la population. Cependant les hommes s'arment pour la défense. Le seigneur du lieu, un jeune homme, examine d'un air insouciant la pointe de son épée, pendant qu'à son côté, un robuste paysan, armé d'une fourche, — le héros futur de la journée qui se lève — réalise le type de nos vaillants aieux, défendant leurs franchises ou repoussant l'agresseur avec l'intrepidité des races libres. Un autre paysan ajuste à une perche le fer de sa faux et un jeune garçon s'apprête à battre le rappel des volontaires. La résolution et la terreur se font partout contraste et de cette toile, peinte et composée avec une incroyable maëstria, se dégage un sentiment puissant et généreux qui provoque irrésistiblement l'émotion.

* * *

» Ce chef-d'œuvre, car c'en est un je le répète, Lies mort, a été acheté 12 000 francs pour notre Musée. En présence des prix offerts actuellement pour des toiles, même assez médiocres, n'ayant que l'avantage d'être signées de noms illustres, c'est peu nous dira-t-on. Si l'on en avait accordé seulement la moitié à l'artiste, alors qu'il luttait contre la destinée et, dans sa délicatesse outrée craignait de surfaire le marchand ou l'amateur ! *L'ennemi approche* fut vendu 2 500 francs par Lies qui avait presqu'un remords de conscience d'avoir été si loin dans ses prétentions !

* * *

Que de joyaux ainsi éparpillés et cédés à vil prix, que s'arrachent aujourd'hui les collectionneurs sérieux ! Car Lies était un producteur infatigable, si l'on considère la briéveté de sa carrière et le fâcheux état de sa santé. Son œuvre peut certainement compter parmi les plus considérables des maîtres contemporains.

* * *

» Esprit cultivé, imagination ardente et passionnée, tempérament essentiellement artiste, Lies n'était pas seulement un peintre, c'était encore un penseur. Dans la série des compositions désignées sous le nom générique, *Les malheurs de la guerre*, les yeux ne sont pas seulement attirés par la force du coloris, par l'élégance de la ligne, par l'éclat et la fidélité du rendu ; ils transmettent encore à l'intelligence des impressions durables, sorties vivaces et chaudes de son cœur et de sa raison. Ce grand talent était doublé d'un caractère inébranlable dans ses convictions, mais d'une délicatesse exquise. Rien n'a plus nui à Lies que cette délicatesse tenant parfois de la femme et de l'enfant, si ce n'est sa rare modestie, retournant sans cesse à ses émules les louanges qu'il eut pu si légitimement revendiquer pour lui. Pendant que des amis plus heureux et plus entreprenants forçaient les portes d'airain de la réputation et de la fortune, pensif et résigné, il ne semblait peindre que pour l'accomplissement d'une tâche entreprise avec amour et courageusement poursuivie. Miné par une maladie qui ne pardonne pas, abreuvé de déceptions, dédaigné par la notoriété qui devait plus tard s'attacher à son nom, ce pauvre et grand artiste ne tenait plus à ce monde que par l'art et par le cœur. Disons cependant, qu'il trouvait dans des amitiés solides et dévouées et dans la sympathique admiration d'un groupe d'artistes et d'amateurs, des compensations à l'espèce d'oubli dans lequel il semblait s'être volontairement renfermé.

* * *

» On ne sait pas le mal qu'a fait à la réputation de Lies le voisinage et l'amitié d'un autre artiste, chef d'école, dont les audacieuses innovations attiraient presque sur lui seul l'attention du public. Je veux parler de Leys, cette colossale figure de notre mouvement artistique national, puisant à la source interrompue mais non tarie de l'art ancien, et, par un miracle d'intuition

archaïque ressuscitant toute une époque disparue dans sa physionomie originale et typique. Amoureux d'abord des italiens dont il avait conquis l'éblouissante palette, Lies séduit par la supériorité du rénovateur, en voulut revenir, lui aussi, aux fondateurs de notre école. Comme Leys, dont il sollicita les conseils, il se retrempa dans la contemplation des génies disparus. Il fit du moyen-âge et de la renaissance, tout en restant lui-même et en n'empruntant à son ami que ce que ce dernier avait emprunté, lui-même à ses vaillants précurseurs.

» Ne pouvant entraîner le maître, les envieux se rabattirent sur celui qu'ils se plurent à décorer du nom d'élève. Une malheureuse similitude de noms contribua encore à rejeter sur le premier toute la gloire de tentatives heureuses et d'essais originaux. Pendant longtemps, un certain public, voire quelques critiques confondirent Lies avec Leys, ou, s'ils faisaient la différence, ne s'en servaient que pour établir de malveillants points de comparaison et de puériles rapprochements. Et Lies avait beau s'affirmer à côté de son redoutable homonyme, la foule passait distraite devant ses primesautières conceptions pour reserver ses fanatismes ou ses colères aux œuvres du grand Leys.

* * *

» Il fallait être doué d'une rare malveillance, ou ignorer le premier mot des choses artistiques pour voir un seul moment dans Lies un plagiaire de Leys. Si jamais démarcation fut nettement établie, c'est certes celle qui existe entre ces deux artistes, traîtant, il est vrai la même époque, mais différent essentiellement par le sentiment, par la composition et même par les moyens d'exécution.

» Plus profond peut-être, mais moins expansif, moins *intime*, si je puis m'exprimer ainsi, Leys traîtait l'histoire à la façon de Violet Le Duc, la reconstituant pièce à pièce, dans sa physionomie publique, dans son type social, dans son architecture, ses costumes et son mobilier, mais la reconstruisant plutôt en archéologue qu'en romancier et qu'en poète. Ce qui le préoccupe et le frappe, ce n'est pas le côté humain des époques disparues qu'il évoque à nos regards sous leurs formes extérieures, mais plutôt le moule pictural, la manifestation historique proprement dite, la narration matériellement imaginée. Il ne rend guère que les grands épisodes, les revues de troupes bourgeoises, les prestations de serment, les réceptions, les cérémonies religieuses, les pèlerinages, les prêches, etc. Dans quelques tableaux de chevalet, à la vérité, il a voulu pénétrer plus avant dans les mœurs domestiques de ses modèles. Mais alors, si le coloriste restait toujours inimitable, le penseur dépaysé prêtait le flanc à une critique consciencieuse, ce stimulant salutaire du génie, dont les faibles et les impuissants sont seuls à nier les services et que les forts acceptent, même personnelle et passionnée.

* * *

» Dans sa recherche rétrospective, Lies procédait plutôt à la façon de Monteil, écrivant son admirable histoire des *Français des divers états*. Le détail le séduisait et le retenait ; il aimait la pompe de l'ornementation et l'éclat des costumes, mais ils lui servaient de cadre pour l'expression d'un sentiment ou d'une idée. Poète, il l'était certes, ce pauvre artiste, aux yeux brillants du feu du génie et de la fièvre d'un corps usé par l'excès même d'énergie. Les drames qu'il mettait en scène étaient ceux qui se jouent depuis les origines de l'humanité ; les épisodes, ou tristes ou joyeux, qu'il typait si heureusement, étaient et seront vrais à toutes les époques. Qu'il la revêtit de dehors plus pittoresques, de couleurs plus chatoyantes que celles qui dominent dans notre terne modernité, l'histoire, chez lui, devenait actuelle et vivante. Il la voyait à travers le prisme de sa riche imagination, il la sentait dans les battements de son cœur. L'archaïsme était parfois en

défaut; Durer, Holbein et Cranack qu'interrogeait avidement Leys, eussent peut-être trouvé à redire à sa perspective, harmonisée avec les progrès artistiques actuels. Les anciens flamands, eux-mêmes, eussent désavoué sa couleur, où passait par moments un vif rayon du soleil d'Italie. Mais pour n'être pas si scrupuleusement exactes, ses toiles n'en étaient que plus vulgarisatrices. Ainsi Monteil, auquel je le comparais tout à l'heure, débarrassait ses naïfs récits des difficultés d'orthographe et de langue qui les auraient rendus inintelligibles à la grande majorité des lecteurs et, les passionnant pour une fiction poétique, donnait de l'attrait aux recherches et aux détails, en apparence les plus abstraits.

* * *

» Mais Lies ne traitait pas que le Moyen-Age. Ce pinceau investigateur et fécond a demandé ses inspirations à toutes les époques et à tous les genres, avant d'entrer dans la voie qui devait lui valoir tant de déboires et d'injustes préventions.

» Longtemps, comme le peintre Baron, ce continuateur de Watteau, de Boucher et de Lancret, il fût fasciné par le dix-huitième siècle. Il peignit, dans les grands parcs ombrés et sur les boulengrins tracés par la main de Lenôtre, l'essaim des brillants seigneurs et des grandes dames, secouant négligemment la neige de leurs dentelles et faisant bruire sur le sable d'or les plis cassés de leurs vêtements de soie et de brocard. Il peignit des dîners sur l'herbe, aux mignonnes Cidalises, aux Dorantes, lisant gravement leurs sonnets amphigouriques, aux Mondors, traîtant l'amour en Turcarets, aux Dorines et aux Marinettes querellant Scapin ou Gros René. Sa palette s'irisait de rubis, de saphirs et d'améthistes, se nacrait de teintes tendres et délicates. Nul ne mit plus de verve, d'esprit et d'éclat dans cette amusante revue d'un siècle de poudre, de mouches et d'élégante frivolité.

* * *

» Puis, revenant à l'étude de la Nature, retrempant dans les champs son talent un pen fatigué de cette excursion fantaisiste, il s'attaquait au paysage, dans lequel il eut pu aisément conquérir une brillante notoriété. Aux bergères en falbalas et aux Céladons enrubannés, il substitua de vrais paysans, vêtus de bure et de gros drap. Il retraça sur la toile de vastes et doux paysages flamands, non plus peuplés, comme ses allées ratissées et peignées, de Mélicertes et de Myrtils, mais de robustes fils de la glèbe, noirs de la poussière du travail et baignés de cette sainte sueur qui fait pousser la moisson autant que la rosée du ciel. Après avoir fait de la convention et du caprice, il fit du réalisme sain et vigoureux Ce fut une des plus belles phases de ce talent multiple et instinctif.

* * *

» Il n'est pas indispensable, pour être un homme de génie et de talent, d'être, en même temps, un homme de cœur et un honnête homme. L'élévation des idées n'est malheureusement pas toujours en rapport avec la fermeté des principes et la noblesse de sentiment. Aussi serait-il dangereux de fouiller la vie de ceux dont nous admirons les œuvres et de faire rejaillir sur l'artiste ou l'écrivain la défaveur qui s'attache au désordre ou à l'immoralité. M. Potvin, dans un accès d'indignation assez motivé, déclarait à l'une des séances privées du *Congrès des sciences sociales*, ne point vouloir accepter ce qu'il appelait les saturnales du génie. Voltaire se faisant le courtisan de la Pompadour et Jean Jacques Rousseau mettant ses fils aux enfants trouvés, étaient d'autant plus coupables que leurs idées sur la monarchie et sur l'éducation étaient plus tranchées ; mais leur œuvre, pour ressembler à ces poteaux qui indiquent le chemin sans le parcourir, n'en a pas moins été profitable à l'humanité et digne de notre éternelle vénération.

» S'il est peu de colosses qui n'aient des pieds d'argile, « l'accord d'un beau talent et d'un beau caractère » chanté par le poète, n'en est que plus admirable. Comme Proudhon, se conciliant par sa vie irréprochable l'estime et les respects des plus violents adversaires de sa doctrine, encore aujourd'hui si partialement interprétée, Lies reste inattaquable dans sa vie privée. Cet homme excellent et éclairé a offert le rare spectacle d'un artiste étranger à toutes les jalousies de métier auxquelles les plus indiscutables supériorités n'échappent pas, d'un esprit saturé de principes inflexibles et absolus, rempli de tolérance pour toutes les convictions sincères, d'un malade, enfin, en proie à toutes les horreurs d'une mort lente et prévue, conservant une humeur égale et une imperturbable sérénité au milieu des douleurs les plus cruelles et des soucis les plus écrasants.

* * *

» Cet hommage si simple que je rends à une mémoire chère à tous ceux qui ont connu le pauvre artiste, ravi sitôt à leur sympathique admiration, peut sembler naïf aux pompeux nécrologues, réservant leur éloquence et leurs protestations d'amitié jusqu'au jour où ceux qui en sont les tardifs objets ont fini de combattre et de souffrir et n'ont plus à attendre de personne encouragement ni appui. Je ne veux point ici faire d'éloge funèbre, mais simplement retracer brièvement la carrière d'un martyr de l'art et du travail, mort dans la plénitude de ses facultés et l'intégrité de ses convictions.

* * *

» J'ai parlé de la rare modestie et de la délicatesse de sensitive qui faisaient de Lies un être à part dans le monde des artistes, divisés par l'ardeur même de leurs tendances et la difficulté de se faire jour. Cette modestie ne s'est jamais démentie et elle fut pour beaucoup dans l'acharnement que rencontrait son beau talent. Excessivement sensible à la critique, comme tous ceux qui ont le sentiment de la valeur, jamais on ne le vit protester contre un jugement malveillant, contre une appréciation blessante et, alors qu'il eut pu parfaitement confondre ceux qui, dans leur niaise ignorance, l'accusaient de plagiat, il se renfermait dans un silence qui n'était pas un dédain, mais de la résignation. Vers la fin de sa vie, il avait adopté le parti de ne plus même lire les articles dans lesquels on s'occupait de ses productions, et il fuyait les journalistes, dont il eut pu, si facilement, se faire des amis, pour ne pas avoir l'air de quêter une réclame ou de chercher à réagir contre une injuste prévention. Là où il y a beaucoup d'églises, celui qui n'en veut fréquenter aucune, est bientôt la brebis galeuse de toutes. Lies n'appartint jamais à une coterie, et bien qu'on affectât de voir en lui un séïde de cette école Leys, longtemps représentée comme une caverne de loups dévorants, prêts à se jeter sur les innocentes ouailles de doux bergers artistiques, il ne trempa dans aucune querelle, se contentant de peindre d'après ses goûts et ses convictions. S'il se fut jeté hardiment dans la lutte, et eut arboré un drapeau, il eut rencontré moins de défiance. Et de fait, l'artiste, dans lequel on sent une force indépendante, est pour les groupes serviles une menace et un danger. On lui en veut même de réserver pour lui seul une énergie qu'il pourrait consacrer à amener le triomphe d'efforts collectifs. S'il était resté un mouton à Panurge, peut-être aurait-il philosophé sur le monstrueux égoïsme de cet animal qui se serait refusé à faire le saut en compagnie de ses pareils.

* * *

» Si absorbantes que soient les préoccupations artistiques, Lies n'y vouait point exclusivement son intelligence, ouverte à toutes les idées de réforme et de progrès. Chez lui, je l'ai déjà dit, l'artiste était doublé d'un penseur. Ayant depuis longtemps sondé le vide des dogmes positifs, il avait substitué à la foi religieuse la foi humanitaire et sociale, plus large en ses aspirations qu'un étroit mysticisme, terrifiant le mal par la seule crainte du châtiment. Sa haute raison entrevoyait un évangile plus en harmonie avec les tendances du siècle et, par sa vie simple et

pure, il prouvait que la libre-pensée, cette doctrine des forts, en rendant plus désintéressée l'exercice de la justice et de la fraternité grandit l'homme, au lieu de le diminuer. Et lorsque l'heure du repos éternel vint à sonner pour lui, avant de s'endormir dans l'inconnu, il put jeter derrière lui un regard satisfait, et affirmer les droits imprescriptibles de la pensée humaine en face du problème, redoutable seulement pour les consciences véreuses, et que nul n'a le pouvoir, ni la mission de résoudre sans insulter à la raison.

» Peut-être, quelques-uns de mes lecteurs trouveront-ils que j'ai tort de m'appesantir sur les tendances philosophiques d'un homme dont je n'avais qu'à apprécier l'œuvre picturale. En Lies tout se tient et l'on ne peut séparer l'artiste de l'homme et du citoyen, sous peine d'être un historiographe incomplet et timoré. Et puis, par les temps d'hypocrites réticences dans lesquelles nous vivons, il n'est pas digne d'un écrivain qui se respecte, de cacher, même en fait d'art, les principes qu'il est tenu de défendre et de pofesser.

* * *

» L'épitaphe de Lies pourrait être faite en quelques mots :

« Il naquit pour lutter et pour souffrir. Il mourut pour devenir immortel. »

» Comment retracer cette existence, si pleine d'enseignements et de vivifiants exemples ? Laissons ce soin à la parole autorisée d'un de ses amis les plus chers, à M. Louis De Winter, remettant, il y a quelques années, au Conseil communal et à la Commission du Musée d'Anvers, un des chefs-d'œuvre du maître, l'*Ennemi approche*, au nom de la Commission qui s'était chargée de demander aux autorités compétentes, et aux particuliers, les fonds nécessaires à l'acquisition. Mieux que personne, notre sympatique et dévoué concitoyen remplira cette tâche pieuse et consolante.

» C'est après ce discours que furent découvertes les deux toiles que notre Musée possède de Lies, ainsi que son portrait, généreusement offert par Charles Verlat.

» Un autre et triste honneur devait être rendu, le même jour, à la mémoire de l'illustre défunt, celui de l'inauguration, au cimetière du Stuivenberg, du monument symbolique dû au ciseau de M. Jacques de Braeckeleer.

» Sur cette tombe, fermée depuis deux ans, M. Victor Lynen, aujourd'hui président du Comité de l'œuvre en faveur des Inondés du Midi, prononça, au nom de la Loge Maçonnique, les *Amis du Commerce* et la *Persévérance* réunis, un discours qui complète merveilleusement celui de M. De Winter, en ce qu'il nous montre l'homme après l'artiste, le penseur après le producteur.

» Que pourrais-je ajouter à ces vaillantes et éloquentes paroles ? MM. De Winter et Lynen n'ont-ils pas tout dit sur la carrière de l'artiste dont j'ai dû me contenter d'esquisser la physionomie.

* * *

» La vie si active de Lies, si noblement partagée entre la pensée et le travail, se reflète magnifiquement dans son œuvre. Nul ne s'est confessé avec autant d'abandon, nul n'a traduit avec plus de sincérité les aspirations d'une âme brûlante, ou les radieuses visions d'une imagination créatrice. Je ne puis malheureusement, dans cette étude, pour laquelle j'ai utilisé des fragments déjà publiés, parler *de visu* des nombreux tableaux, aujourd'hui dispersés dans les musées et dans les galeries du monde entier. Mais puisqu'un heureux hasard m'a permis d'en voir réunis quelques-uns, au profit d'une œuvre pour laquelle Lies, s'il vivait, se dévouerait avec enthousiasme, je tâcherai de faire ressortir, autant que possible, et par le seul examen des œuvres exposées, la prodigieuse fécondité et l'universalité de cette nature d'élite, prête au combat aussi bien qu'au martyre, et à laquelle ne doit point faire défaut une légitime et glorieuse apothéose.

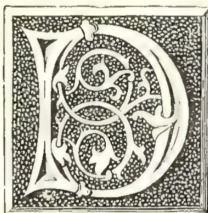


## CHAPITRE XVII.

# L'ARTISTE ARRIVÉ.

SOMMAIRE : L'amitié. — Correspondance. — Van Rossum. — Critique élogieuse. — La décoration. — Joie de ses amis. — Un ver dans le beau fruit. — Exposition de Paris. — Critique vénimeuse. — Lies tousse. — On le trompe sur son état alarmant.

TABLEAUX : Les maux de la guerre.

ES jours remplis de mélancolie se préparent. Si Joseph ne peut plus se tromper sur la gravité de l'indisposition qui l'oblige à des ménagements sans nombre, il essaie encore de conserver, près de ses amis et près des indifférents, une assurance qui les égare et sa constante urbanité qui les charme. Près de bien rares intimes, il est rêveur, désolé quelquefois. La lettre du 26 avril 1859, à son cher Ed. Didron (1) confirme ce que nous avançons.

Dans cet état, la santé de Lies exigeait la plus parfaite quiétude d'esprit, mais la lutte constante auquel l'art l'exposait, mais son ambition bien légitime autant que la nécessité d'un triomphe incontestable, tout cela le maintenait sur la brèche et l'exposait à des critiques quelquefois acerbes dont il souffrit toujours.

L'année 1858-59 va lui donner des joies bien douces et lui imposer le plus grand chagrin de sa vie. Pauvre artiste ! Il faut le suivre sur cette route qui le conduit au temple de la gloire et, bientôt après au pilori de la critique. Ces mots ne sont que l'expression de la vérité ; on le verra bientôt et, en le voyant, on comprendra combien certains écrivains sont cruels lorsqu'ils dépassent le but assigné à leur droit de juge par la vérité, le tact et la justice.

Qu'on me permette de prendre les évènements tels qu'ils se produisirent ; la destinée nous mène par un fil invisible. Les deux amis se retrouvent.

« *Paris, le 2 février* 1858.

» Mon cher Lies,

» Depuis un mois peut-être, chaque matin, je m'éveille en me disant : « je dois aujourd'hui » écrire à mon vieil ami » et chaque soir, je compte sur le lendemain Le temps s'écoule, les jours succèdent aux jours, et mon âme est bourrelée de remords.

(1) M. Ed. Didron habite toujours Paris ; il m'écrivait aux premiers jours de notre correspondance à propos de Lies : « je suis né et je finirai mes jours peintre verrier, archéologue, critique d'art. »

Extrait d'une autre lettre :

« Lies a été, à dater de 1856, l'un de mes meilleurs amis. J'avais, de son vivant, un véritable culte pour lui pour son caractère bon et sincère, pour sa bienveillance, pour son talent et la distinction de son esprit.

» Sa mort prématurée a été un chagrin très-vif pour moi.

» Les lettres que j'ai de lui peignent admirablement l'homme, son esprit, sa verve et sa bonté. »

» Mais, vraiment, si je ne vous écris pas, au moins je pense à vous et beaucoup ; pour deux raisons : la première, c'est que je vous ai en grande estime ; la seconde cause est que vous êtes anversois, ce qui est à mes yeux une grande qualité.

» Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que je vois Anvers et ses habitants par le gros bout de ma lorgnette ; pour moi c'est encore l'Olympe, ce sont toujours des dieux, et je crains qu'il ne me faille encore beaucoup de temps avant d'apercevoir les choses sous leur vrai jour.

» Quant à vous, mon cher vieux, vous serez toujours, je l'espère, un bon et excellent garçon, et toujours je regretterai d'être forcé de vivre à cent lieues de vous et de quelques autres ; mais au moins, à défaut de votre très-aimable personne, faites-moi voir le plus souvent possible votre écriture.

» Je n'entends plus parler des récompenses qu'on a dû ou qu'on devra accorder à la suite du salon de Bruxelles. Où cela en est-il ? Je lis régulièrement chaque jour l'*Indépendance belge*, et il n'en est jamais question. Ceci me paraît singulier, d'autant plus que l'Exposition est close depuis trois mois. N'oubliez pas de m'en parler dans la lettre que je compte recevoir de vous bientôt.

» Et le portrait de la comtesse ? (1)

» Et le général *Lecoq* ?

» Parlez-moi un peu de tout cela, mon cher ami, j'ai soif de nouvelles.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Mille amitiés, etc.

» Tout à vous,
» EDMOND DIDRON. »

De Joseph Lies à Ed. Didron :

« *Anvers*, 15 *Février* 1858.

» MON CHER FILS,

« La voici, la voici, la lettre que vous commenciez à désespérer de voir venir jamais. La voici, la voici ! Elle vient de naître ; je vais la voir croître à vue d'œil, et, bientôt, elle sera assez grande pour parcourir le monde et parvenir jusqu'à vous ; elle va quitter Anvers pour aller à Paris ! Quitter Anvers ! La sotte, direz-vous.

» Il y a déjà bien des jours, mon fils, que j'ai eu la bonne intention de vous écrire ; déjà même j'en étais arrivé à un commencement d'exécution, mais j'ai mis à temps l'embargo sur ce produit de mon imagination voilée de spleen. C'était triste, maussade et ennuyé à faire sourire d'aise une chouette. C'était écrit avec une foule de bémols à la clef, car j'étais dans une série de mauvais jours ; il faisait sombre dans mon esprit, le drapeau noir était arboré aux quatre coins de mon âme et ... enfin, j'étais maussade comme il n'est pas permis de l'être en bonne compagnie.

» Vous voyez donc, mon bien aimé, que ce n'est pas à l'oubli qu'il faut attribuer mon long silence. A l'oubli ! mais non, mais certainement non. Vous habitez toujours dans mon cœur, une chambre au premier étage. A l'oubli ! mais le monde n'est pas déjà tellement pavé de bons et braves garçons, pour ranger, comme cela, vite et vite, leur souvenir dans l'armoire aux fossiles et pétrifications. Non, non, je vois encore là, devant mes yeux, votre gothique personne, vos jambes de Christ d'une école primitive, votre lorgnon et votre expression d'amoureux sans espoir.

» J'ai peut-être tort de parler de cette dernière chose d'une manière un peu légère ; pardonnez-

(1) Portrait de la comtesse du Bois d'Aische.

moi ! Mais je suis, ou je suis devenu un peu disciple de l'école de La Rochefoucauld qui prétend — vous vous rappelez — qu'il en est de l'amour comme des revenants, que tout le monde en parle et que personne n'en a vu. Personne n'en a vu ! Ah ! je crois décidement, et à mon grand regret, avoir rencontré en vous l'exception qui confirme la règle.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» J'ai bien quelque chose à vous dire ; mais hélas ! cela est bien triste. Madame X. est, vous le savez peut-être, malade, bien malade. On me dit cependant qu'aujourd'bui elle va mieux, mais la maladie a été très sérieuse. Pauvre dame ! si jeune, si jolie, si gaie... Et dans les premiers jours, — quelques uns disent les seuls beaux jours — du mariage ! Etre étendue sur un lit de douleurs... Espérons que, bientôt, vous recevrez la nouvelle de son entière guérison.

» Je vois, mon bon ami, ma feuille qui diminue. Et cependant, si je consulte votre lettre, je suis à peine au commencement de celle que j'aurais à vous écrire pour vous répondre. Je devrais vous parler longuement de cet Anvers que vous persistez à regarder par le bon bout de la lorgnette. Je devrais vous parler de vous, de vos succès que j'ai été heureux d'apprendre, de quelques-uns des sujets de tristesse bien légitime dont vous m'entretenez. J'aurais même, pour satisfaire votre amitié, à dire quelques mots de moi-même. Mais tout cela, c'est une autre lettre à commencer. Ayez la patience de l'attendre et contentez-vous, aujourd'hui, d'une cordiale poignée de mains.

» JOSEPH LIES. »

« *Paris*, 2 *Septembre* 1858.

» MON CHER LIES,

» Comme je tiens beaucoup à entretenir le léger souvenir que vous avez pu conserver de moi, qui ai eu l'honneur jadis d'être de vos amis, et comme le seul moyen d'atteindre ce but est de vous écrire quelquefois, je viens vous ennuyer quelques instants, après lesquels vous aurez le droit de m'envoyer à tous les diables.

» Mais auparavant, veuillez descendre, mon cher grand artiste, des régions élevées où, dit-on, vous planez depuis un mois, pour causer avec un indigne.

» Ce que j'ai vu de vos triomphes, mon cher ami, ne m'a nullement étonné. Je m'y attendais Mon culte pour vous et votre talent est plus que jamais justifié, et, plus que jamais aussi, je pourrai vous vanter envers et contre tout.

» J'espère encore que le morceau de ruban moiré, si longtemps attendu pour vous, par vos amis, aura enfin, bientôt, le bon goût de prendre le chemin de votre boutonnière. Mais je sais l'horreur profonde que vous professez pour tout ce qui ressemble de loin ou de près à une flatterie, et comme je ne veux pas vous contrarier, je termine ici ce chapitre.

Vous ne sauriez croire, mon cher ami, combien je regrette de ne pouvoir aller admirer votre beau portrait et votre non moins beau tableau. Du Fief ne pouvait s'arrêter dès qu'il était lancé sur le chapitre de votre succès.

» J'espère que vous vous reposerez quelques instants sur des lauriers si bien gagnés, et que j'aurai l'extrême plaisir de vous voir arriver à votre tour ; prévenez-moi, au moins, pour que je n'étouffe pas en vous voyant.

» Et maintenant, mon cher Lies, je compte recevoir bientôt une missive de vous ; donnez-moi des nouvelles de là-bas, et surtout n'oubliez pas de me parler de vous et de l'Exposition.

» Adressez toutes mes amitiés à nos amis communs que vous verrez et veuillez présenter mon meilleur souvenir à M. et M^me^ Leys,

» Tout à vous de cœur,

» EDOUARD DIDRON. »

Extrait du *Précurseur*, 3 Septembre 1858.

« M. J. LIES. *Les Maux de la guerre.* — En 1542 Martin Van Rossum (1) envahit le Brabant et traversa le pays en marquant son passage par la dévastation, le pillage et l'incendie.

» M. Lies occupe, dans notre Salon, une des places les plus brillantes; *Les Maux de la guerre* réalisent toutes les espérances que le talent hors ligne de cet artiste avait fait concevoir; c'est dorénavant un maître qui apporte sa part, et sa part bien belle, à la renommée de l'école flamande régénérée.

» M. Lies est un peintre plein de sentiment et de naïve observation historique. Il ne prend pas son inspiration dans les grands faits de l'histoire; mais avec une puissance de pensée remarquable, avec une préoccupation touchante, il nous montre la vie intime du peuple dans cette lutte dramatique du passé et de l'humanité.

» A l'Exposition de Bruxelles, l'année dernière, il nous fit connaître le premier acte de la pensée qui se dégage aujourd'hui resplendissante et entière. Dans *L'Ennemi approche*, il nous montrait la panique moitié sérieuse, moitié comique des habitants d'un village du XVI^e^ siècle, leurs autorités en tête, seigneur, bailli et gens notables.

» Aujourd'hui, M. Lies nous donne la suite de ce sujet dans les *Maux de la guerre*: mais quel pas immense sépare l'œuvre de l'année dernière, de celle qui forme un des joyaux les plus précieux du Salon actuel!

» L'ennemi a passé; il laisse derrière lui une longue et douloureuse trainée de pleurs, de ruines et de sang. Le sujet du tableau est un drame calme, navrant, et l'artiste a adapté son style au caractère poignant de son sujet; aussi son œuvre est-elle empreinte d'une vérité saisissante. Le spectateur compatit aux souffrances morales plutôt encore que matérielles de ces victimes du terrible fléau; il éprouve tous les sentiments éprouvés par le peintre lui-même et il saisit sans effort, dans chaque figure, la pensée du maître, triomphe éclatant que les vrais artistes savent seuls remporter d'une manière aussi complète.

» Voyez ce terrible chef au regard farouche, inflexible comme le roc, insensible aux cris de rage des hommes, aux plaintes lamentables des femmes, ne vous montre-t-il pas dès l'abord toute la dureté de ce formidable Martin Van Rossum, qui a grossi notre histoire nationale de nombreuses pages de larmes et de sang?

» Voyez cette soldatesque brutale et grossière, insultant par des propos dont la trivialité se devine, les jeunes femmes traînées à la suite du vainqueur. Voyez-la, qui étale avec l'insolence du plus fort le produit de ses rapts et de ses pillages. C'est bien là cette soldatesque que Charles-Quint lui-même ne pût empêcher de prendre un jour la ville de son allié et ami, le Pape, pour la mettre pendant plus de quinze jours, au sac et au pillage.

» Les *Maux de la guerre!* Avec quelle noble résignation ce vénérable vieillard se laisse conduire, ou plutôt traîner, à la fantaisie de ses farouches ennemis; quelle poignante douleur dans cette

(1) Van Rossum. 1542. — Anvers devait souffrir indirectement de la guerre entre Charles-Quint et François I. Le Duc de Gueldre, allié du roi de France, lâcha sur Anvers Martin Van Rossum, terrible condottière qu'il avait nommé Maréchal de Gueldre. Van Rossum, à la tête d'une troupe de seize mille hommes, ravagea tout le pays et mit le siége devant Anvers. La ville, vide de troupes, tint tête à l'orage avec la plus grande energie. Le magistrat sut trouver des ressources de tous côtés, et, le 27 Juillet, Van Rossum donna l'ordre du départ, après avoir fait incendier tout ce qui avait un toit et des murs, à l'exception du château de Merxem qui lui avait servi de résidence.

Les Anversois se rappellent cet épisode avec orgueil et l'un des panneaux de Leys, à l'Hôtel-de-Ville, représente le bourgmestre Lancelot d'Ursel donnant, à l'échevin Corneille Van Spangen, commandant des troupes, l'ordre de marcher en avant.

(E. GENS, *Histoire d'Anvers*, p. 323.)

résignation même! Et ces jeunes gens qui n'ont point cédé, eux, sans résistance, qu'il a fallu garrotter pour les maintenir, quelle rage concentrée éclate dans leurs foudroyants regards! Et ces pauvres femmes, cette fille si jeune et si candide terrifiée par un propos dont la malheureuse enfant ne comprend pas toute la portée, mais qui la glace de terreur et d'épouvante; tout, dans cette œuvre attrayante, est marqué au loin de la vérité la plus exquise, tout dénote que l'âme du peintre a guidé son pinceau.

» La composition de ce tableau est pleine de caractère, toutes les figures sont profondément senties, les types sont vrais, fortement rendus. Le peintre, on le voit, on le sent, a fait une étude particulière de l'époque, il la connaît, il la possède; ses personnages ne sont pas des hommes de nos jours vêtus des costumes portés dans un autre âge; ce sont des hommes de ce temps; on les voit vivre; ils se meuvent dans leur sphère ordinaire et nous assistons bien réellement, comme si le pinceau de M. Lies nous eut ramené en arrière de trois siècles, à la scène que son âme a invoquée et qu'il a rendue avec tant de cœur.

» Le coloris de cette œuvre consciencieuse est brillant, intense; sous ce rapport l'œuvre de M. Lies soutient avec avantage la comparaison avec les productions les plus estimés du Salon; c'est la vraie, la bonne tradition de notre ancienne, de notre glorieuse école.

» Peut-être y a-t-il un peu de confusion entre le dernier et le premier plan; peut-être le manque-t-il un peu par là de profondeur et n'y respire-t-on pas suffisamment; mais à cette réserve près, nous considérons les *Maux de la guerre* comme une œuvre parfaite, de nature à fixer à tout jamais la renommée de son auteur. »

Feuilleton de l'*Union Commerciale* :

## LES MAUX DE LA GUERRE.

« M. Lies, lui aussi, s'est formé à la grande école du réalisme flamand, seulement son imagination est plus frappée par les aspects pittoresques de la nature; son esprit est moins indifférent à la forme des objets extérieurs, il en subit davantage l'influence; avant de se produire au grand jour, sa pensée veut être vêtue d'une certaine façon, et son goût est si sûr qu'elle sait toujours se donner l'ajustement qui lui sied le mieux. D'ailleurs le pittoresque, tel que le comprend M. Lies, n'a rien de conventionnel; il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un regard sur la toile que cet artiste vient d'exposer. Les *Maux de la guerre* sont un des épisodes de la carrière aventureuse de Martin Van Rossum, un bandit qu'un écrivain flamand nomme l'Achille de la Gueldre, comparaison critique qui ne manque point de profondeur. Achille transporté dans les polders de la Néerlande, n'eût été peut être qu'un Van Rossum aux yeux de la postérité; Van Rossum, sur les bords du Simoïs, eût été chanté sans doute par toutes les lyres de l'Ionie et mis au rang des Dieux par les poètes de l'ancienne Grèce. Mais Van Rossum, seigneur de Rossum et de Poederoyen, n'avait rien de commun avec la terre classique des héros; il était de Bommel, et ses hauts faits s'accomplirent au milieu des brouillards du septentrion, ce qui fut cause, sans doute, qu'ils ont laissé si peu de traces. Van Rossum était un rude homme d'armes comme on en voyait fleurir au XVI[e] siècle; un batteur d'estrade sans foi ni loi, ne se piquant ni de générosité, ni de délicatesse, se souciant peu de la morale et de la religion, prenant son bien où il le trouvait, dans les églises et dans les logis bourgeois, dans les moustiers et dans les cabanes; ne dédaignant aucun butin, fût-il de brocard ou de bure; aimant la lueur des incendies, le fracas des armes, le cri des mourants, les clameurs des villes mises à sac; traînant à sa suite une bande de routiers effrontés qui semblaient avoir été rafflés à toutes les potences de Hollande et d'Allemagne. Où Van Rossum passait, il laissait derrière lui une longue trainée de sang et des ruines amoncelées; son nom était un épouvantail; les femmes d'Anvers menaçaient leurs enfants de Van Rossum comme du diable

cornu. Le fait est que le seigneur de Rossum et de Poederoyen méritait de tout point sa renommée ; son audace tenait du prodige. En 1528, Charles d'Egmont, comte de Gueldre, ayant été attaqué par les troupes des Etats de Hollande, réunit 2000 hommes d'armes dont il confia le commandement à Martin Van Rossum. Celui-ci entreprit d'aller surprendre les Etats à la Haye même. Il usa d'un stratagème assez peu chevaleresque, il arbora la bannière autrichienne et, grâce à ce subterfuge, parvint à traverser les lignes ennemies. Ce ne fut qu'en arrivant à Ryswyck, en avant du bois de la Haye, qu'il reprit ses enseignes ; il envahit la capitale aux cris de Gueldre ! Gueldre ! L'attaque fut si spontanée et la terreur des habitants si grande que ceux-ci ne songèrent même pas à sauver leurs biens. Van Rossum et ses gens s'en donnèrent à cœur joie. Le digne routier, après s'être fait payer une rançon de 20,000 florins, s'en retourna à Utrecht, chargé de butin, pillant et incendiant tous les bourgs qu'il rencontrait sur son passage.

» En 1542, un différend s'éleva entre la Gueldre et le Brabant. Van Rossum en profita pour lever des troupes, sous prétexte d'aller combattre les Turcs, mais la question d'Orient était le moindre de ses soucis ; il se jeta sur la Campine, la dévasta, pillant et incendiant les villages, et s'en fut à Hoogstraeten dont il assiégea et prit le château.

» Le prince d'Orange en apprenant cette nouvelle quitta Utrecht avec 500 cavaliers et huit enseignes dans l'espoir de tourner la bande de Van Rossum, mais celui-ci l'attira dans un piège entre Breda et Hoogstraeten, lui fit éprouver de grandes pertes et le força à se réfugier à Anvers. La ville ne s'étant point rendue après sommation, Van Rossum ne jugea pas à propos d'en faire le siége avec sa petite troupe. Il se rejeta sur le Brabant dont il dévasta les campagnes, et essaya même de s'emparer de Louvain.

» Le sujet traité par M. Lies se rapporte à ce second épisode de la vie de Van Rossum.

» Les collines qui forment le fond du tableau nous montrent que nous sommes en Brabant ; sur le ciel gris se détachent à l'horizon les lueurs de l'incendie ; le paysage est morne et désolé ; sur le premier plan, Van Rossum chemine avec sa troupe. Un groupe de prisonniers et de soldats marche en tête du cortège. Il y a là des vieillards courbés par l'âge et par la douleur, des enfants que les soudards frappent du bois de leurs hallebardes ; un jeune homme au paroxysme de la fureur essaye de briser ses liens, un des routiers le contient en ricanant.

» La joie insolente des vainqueurs et la sombre douleur des victimes forment un saisissant contraste. Sur une charrette sont trois jeunes filles ; l'une d'elles, affaissée sur elle-même, se cache la figure dans ses deux mains comme pour dérober sa honte à ceux qui l'entourent ; l'autre, en proie à un profond désespoir, l'œil fixe et sans regard, semble n'avoir plus conscience de son malheur ; la troisième, blonde et charmante enfant, regarde avec un sentiment de terreur inexprimable un des cavaliers de l'escorte, personnage à la mine hautaine, dont les yeux impassibles semblent la fasciner. C'est Van Rossum qui contemple sa part de butin. Sous son regard la pâle jeune fille tressaille éperdue, elle n'entend pas les quolibets des gens d'armes qui l'entourent, elle ne voit pas leurs gestes hardis ; elle ne voit que Van Rossum dont la sombre beauté se présente sous un jour effrayant pour elle. A la suite et à côté de ce groupe se pressent en foule les reîtres chargés de butin ; l'un d'eux porte des vases sacrés,des ornements d'église, tout un tabernacle mis au pillage ; d'autres poussent devant eux de grands bœufs dont la marche indolente et le regard tranquille contrastent singulièrement avec cette scène de tumulte ; d'autres enfin escortent et pressent les captifs dans un désordre des plus pittoresques. Ce tableau est tout un monde ; chacune de ces figures a son expression propre, son caractère individuel, sa physionomie distincte, en harmonie avec le sujet et avec le mouvement général de la scène. Couleur, expression, caractère, tout ce qui fait le style, se trouve réuni dans cette toile, mais ce que nous y rencontrons surtout, c'est la pensée sans laquelle le peintre le plus habile doit tomber malgré lui dans la tourbe des imitateurs et des

copistes. M. Lies est considéré à bon droit comme un de nos artistes les plus originaux ; nous pouvons ajouter qu'il est un de ceux qui contribueront le plus à assurer la gloire de l'école belge. »

Extrait de l'*Avenir*, 10 Septembre 1858 :

« Les *Maux de la guerre* de M. Lies marquent un progrès immense dans la carrière de cet excellent artiste.

» C'est bien certainement un des tableaux les plus complets, si ce n'est le plus complet du Salon.

» Voici le sujet : En 1542, Martin Van Rossum, envahit le Brabant et traversa le pays en marquant son passage par la dévastation, le rapt, le pillage et l'incendie. On sait que ce fut Martin Van Rossum, ce soudard sanguinaire, ce pillard éhonté, ce fléau de Dieu, cet Attila au petit pied, qui mit à feu et à sang plusieurs parties de notre pays et se fit exécrer par tous ceux qui eurent le malheur de se trouver sur son passage.

» M. Lies nous le montre au retour d'une expédition contre un village, dont on aperçoit les maisons incendiées dans le lointain.

» Les brigands du trop fameux guerrier reviennent chargés de butin et suivis de quelques prisonniers. Martin Van Rossum est à la tête de la troupe, impassible, hautain, implacable ; tel que nous le dépeint l'histoire. Cette scène est rendue avec une vigueur, une verve, une *maestria* étonnantes, surtout après les productions que nous avions vues jusqu'ici de M. Lies, et qui, à côté de qualités incontestables dénotaient des côtés faibles, dont il n'est plus trace aujourd'hui.

» Tout est vrai dans ce tableau, tout y décèle le penseur, en même temps que l'artiste accompli qui se joue en quelque sorte des plus grandes difficultés de l'exécution matérielle. Les moindres détails y sont traités de main de maître. Les figures sont pleines de caractère, et les groupes bâtis savamment.

» La couleur est celle des grands maîtres de l'art flamand, sans qu'il y ait trace d'une imitation quelconque ; le dessin est aussi correct qu'on peut le désirer.

» L'ensemble fait une impression profonde sur le spectateur et justifie parfaitement le titre philosophique de l'œuvre. Ce que nous admirons le plus, ce sont les contrastes dont le peintre a su enrichir le sujet. Ce sont surtout ces contrastes qui rendent les *Maux de la guerre* si complets, qu'en les admirant, on se demande vainement ce que l'artiste aurait pu ajouter à son œuvre, pour la rendre plus éloquente, plus belle. »

*L'Ecole Belge*, *n*° 10, 5 Septembre 1858 :

« M. Lies, au contraire, nous surprend comme coloriste. Il fut un temps où cet artiste imitait M. Leys ; aujourd'hui il est redevenu lui-même, et à sa louange, s'il n'a égalé son maître en certaines parties, il le surpasse, on peut le dire, dans d'autres sous bien des rapports. M. Lies expose un tableau d'une grandeur moyenne réprésentant les *Maux de la guerre*. Comme couleur, cette composition me rappelle les tons les plus chauds et les plus vigoureux de l'école Vénitienne. Et pourtant, l'artiste n'a jamais étudié à Venise, ni dans les villes où abondant les chefs-d'œuvre de Titien, Sébastien, del Piombo et Paul Véronèse. Sa couleur n'est qu'une modification de celle de M. Leys, cela se voit clairement ; et ce reflet de l'école Italienne qui frappe en voyant son tableau, est plutôt dû aux circonstances et au goût de l'artiste qu'à l'inspiration de certains maîtres dont il n'a pu, à coup sûr, étudier la couleur d'après la gravure.

» S'il est encore permis d'appeler les *Maux de la guerre*, un tableau de genre, M. Lies est sans contredit le Gallait du genre. Que le lecteur ne croie pas, en entendant cet éloge, que je m'aveugle devant cette œuvre au point de ne plus en voir les défauts ; au contraire, ce que j'admire le plus dans ce tableau, c'est la tendance ; et je voudrais pour la gloire de notre école,

voir toute notre jeunesse artistique s'élancer avec enthousiasme vers cette peinture énergique qui, unissant la couleur flamande à la pensée, doit infailliblement nous ramener vers l'ancienne splendeur de notre passé artistique. Gallait et Wiertz qui représentent si dignement notre haute école, ont-ils travaillé et travaillent-ils à autre chose qu'à l'union de la pensée et de la couleur ? Le choix des figures du tableau de monsieur Lies est très heureux, ses types sont caractéristiques et beaux. On distingue parfaitement l'élévation de l'esprit des chefs du commun des brigands ; Les prisonniers et les prisonnières que Martin Van Rossum traîne en captivité, sont admirablement composés. Le sentiment qui anime toutes ces physionomies est vrai. Le sujet du tableau se divine aisément. Le dessin en général est soigné, quoique certaines parties, telles que les mains du vieillard laissent à désirer sous ce rapport.

» M. Lies cultive aussi avec succès les belles formes ; et comme il le démontre par la physionomie triviale du soldat aviné qui suit Martin Van Rossum, il n'emploie le commun des physionomies que par contraste et pour relever encore, d'avantage la noblesse, la distinction et le caractère propre à chaque personnage de son tableau. Je ferai observer à M. Lies qu'il y a un manque de relief général dans son œuvre, un manque d'air, dont il doit s'être aperçu. Les figures sont un peu dures, trop collées les unes sur les autres.

» Em. Van Malder. »

Salon d'Anvers 1858, *Etoile Belge*:

« M. Henri Leys, le peintre couronné, la gloire de l'école Anversoise, doit, du moins cette fois-ci, baisser pavillon devant son émule M. Lies. Tandis que le premier semble se préoccuper exclusivement d'un tournoi hardi sans doute, mais bizarre et rude, entre les couleurs les plus violentes, le rouge et le jaune, le vert et le bleu, tournoi dont *le Prêche* d'Adrien Van Haemstede n'est que le prétexte, M. Lies nous déroule une page magnifique, palpitante de vérité, dans son tableau *les Maux de la guerre*. Coloris puissant et harmonieux, dessin hardi, énergique, touche de maître ; pas une figure qui n'ait sa raison d'être et dont l'intention ne se fasse de suite comprendre. Cette toile affranchit à jamais M. Lies du reproche de n'être qu'un *pasticheur;* il y a là une puissante et originale individualité. Son portrait en pied de la comtesse d'A.... est également fait d'une main magistrale. »

M. Ch. Potvin (1) est l'auteur d'un poème qui, quoique écrit autour de l'œuvre de Lies, contient une foule de choses que l'artiste croyait aussi. Nous en détachons deux fragments ; le premier vise le tableau du maître :

La force était sans masque autrefois, et le crime
S'amnistiait par sa grandeur ;
On égorgeait un prince, on fusillait des braves,
On riait des droits offensés,
On traitait les vaincus ainsi que des esclaves
Et l'on achevait les blessés ;
On avouait la proie ardemment convoitée,
Le vol patent, le rapt public.
— Aujourd'hui, des forbans la gloire est éventée :
Le crime se change en trafic.

(1) L'*Art flamand*. Bruxelles, 1867, p. 265 : Les fléaux de la guerre, tableau de Joseph Lies.

Le second extrait est tout philosophique :

Tonnez, canons ! Bientôt la loi sage et féconde
Qui règle nos moindres débats,
N'abandonnera plus les grands conflits du monde
Au sort aveugle des combats.
Tonnez ! Que le forfait soit d'un gueux ou d'un prince,
La même réprobation
Tombera sur tout rapt, de vierge ou de province,
Sur tout meurtre, homme ou nation.
Tonnez ! brûlez les camps ainsi que des Sodomes !
Fauchez les régiments épais !
Abattez par milliers des hommes ! Tous les hommes,
Libres bientôt, vivront en paix.

Le rêve est beau, Joseph Lies en desirait la réalisation mais sans oser y croire. (1)

Les *Maux de la guerre* furent une espèce d'idée fixe de la part de Lies. Son cœur était trop bon, son esprit trop ami de toute justice pour que les afflictions humaines ne lui parussent pas de grands crimes à flétrir. Toutes les convictions de sa vie lui firent détester les tyrans et la guerre. Puis, il faut bien le reconnaître, les grands exemples des artistes renommés eurent de l'influence sur lui. En étudiant leurs œuvres il étudiait aussi leur vie. Partout, je retrouve la trace de ce grand désir d'égaler les hommes de bien en valeur morale sinon en habileté artistique.

Il est évident pour moi qu'il connut l'histoire de Jacques Callot dont les dessins le charmaient.

Callot était né à Nancy, en 1592, et lorsque devenu célèbre, Louis XIII fit son entrée dans la capitale de la Lorraine (1633), le graveur refusa au monarque qui voulait lui confier ce soin, de représenter le siège de Nancy. « Sire, dit-il, je suis Lorrain, et je crois ne devoir rien faire contre » l'honneur de mon prince et de mon pays.» Pour témoigner d'une façon plus formelle encore l'horreur que la guerre lui inspirait, dit M. Georges Duplessis (*Les merveilles de la Gravure*), il inventa et grava, de la pointe la plus fine et la plus mordante, la fameuse suite connue sous le titre des *Misères de la guerre*. Il y représente, en dix-huit pièces, toutes d'un pittoresque étonnant, les maux inouis dont ses compatriotes avaient été affligés pendant la lutte et les affreux supplices qu'on leur avait fait endurer.

C'est peut-être là que Joseph Lies puisa l'idée de ses tableaux où tant de révoltes et de souffrances sont peintes.

VAN ROSSUM, (1° Deux petites études sur toile.)

1re idée H. 18, L. 27; 2me idée H. 16, L. 21. (Appartiennent à M. Georges Lies, à Bruxelles).

Lies avait, si l'on s'en rapporte à ces taches si habilement entrevues par l'artiste, l'intention de reproduire une scène plus cruelle encore que celle de son tableau Les *Maux de la Guerre*, du Musée de Bruxelles. Son catalogue parle des *Horreurs de la Guerre*.

D'une étude à l'autre le projet s'est adouci.

On ne peut qu'en féliciter le peintre, car le calme relatif convient mieux aux tableaux d'histoire.

2° Tête d'homme appartenant à M. Lamorinière, et exposée par lui à l'Exposition des

(1) J'ai acheté les *Maux de la guerre*, en 1859, à M. Couteaux, marchand de tableaux, établi à cette époque à Paris. Je l'ai vendu en 1864, au Baron de Heckeren, ambassadeur hollandais à Vienne, qui plus tard alla habiter Paris. Il y mourut il y a 2 ou 3 ans.

Lettre du 30 Août 1885 de M. Sedelmeyer.

Inondés du Midi. Elle fut donnée, au grand paysagiste, après la mort de Joseph, par la famille. Le panneau fut scié car l'autre face portait une magnifique étude d'arbres, idée première du tableau de M. Flemmich. Lamorinière écrivit au revers de la tête de Van Rossum cette phrase de Lies, au bas d'un de ces portraits: « *Al mio amico Francesco Lamorinièrisky.*

» *Giuseppe Lies* ».

Cette tête pleine d'énergie est brossée de main de maître. Coloration profonde, expression virile, morceau de peinture remarquable. Ce doit être un portrait, puisque Lamorinière se rappelle ce modèle.

Gust. Lagye en a dit, dans la *Fédération artistique*: « Cette tête fait songer aux anciens par l'ardeur de sa tonalité. Cette figure d'apôtre (!) ou de lutteur est typée avec une incroyable énergie et produirait un effet saisissant dans quelque grande composition historique ».

Le triomphe de Joseph Lies est affirmé par tout le monde.

Sur la proposition du Ministre de l'intérieur, *à l'occasion de l'Exposition Nationale des Beaux-Arts d'Anvers* (1858) et *en témoignage particulier de sa satisfaction pour son talent distingué*, le roi signe, le 23 Octobre 1858 le décret qui nomme Jos. Lies, chevalier de l'ordre de Léopold, (1) pour prendre rang à dater du même jour.

Le Ministre Ch. Rogier lui envoie ses félicitations le 2 Novembre.

Le 22 Novembre, il lui envoie le bijou de l'ordre.

Les pièces officielles ont toutes été conservées.

Les amis partagent la joie de l'artiste dont la réputation est enfin consacrée par le Gouvernement de son pays. Voici quelques lettres qui montrent bien l'estime de tous pour l'artiste triomphant.

*Lundi soir.*

MON CHER LIES,

» L'ambassadeur que je vous ai envoyé aujourd'hui pour vous porter toutes mes sincères félicitations ne me paraît pas assez éloquent pour avoir pu vous exprimer toute la joie que j'ai éprouvée en ouvrant l'heureux journal qui m'apprenait cette nouvelle et bien méritée dignité. Personne, mon cher ami, n'apprécie plus que moi tout ce que cet évènement a en lui.

» Il ne faut pas penser au passé quand on a un présent joyeux et un avenir glorieux. Permettez-moi donc de vous donner une étreinte bien cordiale et bien enthousiaste.

» Dès que je le pourrai, je viendrai vous voir. Je compte bien que, dès que vous aurez une demie journée de disponible, vous nous la donnerez. Votre lit, votre couvert et nos mains sont toujours prêts pour vous, vous le savez.

» Etes-vous bien remis de votre toux et de votre mal de gorge ? Travaillez-vous beaucoup ? Etes-vous courant ou à votre atelier ? Questions intéressantes mais difficiles à résoudre sans un mot de réponse de votre part. Donnez-le moi donc et recevez une bonne poignée de

» Votre tout dévoué,

» COMTE DU BOIS.

» Ma femme me fait reprendre la plume pour vous exprimer ses plus chaleureuses acclamations et félicitations. »

---

(1) Les amis de Lies lui offrirent un banquet, au *Rocher de Cancale*, le Samedi 30 Octobre 1858, à 5 h. 3/4.

Voici la liste des noms de ces dévoués, telle que je l'ai trouvée dans les papiers de l'artiste fêté :

MM. H. Leys, Lamorinière, De Winter, Huysmans, Eugène Vaes, A. Balat, Comte du Bois d'Aissche, Lagye, Ch. Wilmotte, Charles Verlat, L. Elskamp, Wm Good, Jos. Delin, G. Couteaux, Ghémar, Louis de Taeye, Jules Pecher, F. Durant, Dufour, F. Stappers, Dumoulin, Jos. Schadde et Dufief.

De Ernest Slingeneyer.

« Mon cher Lies,

» J'apprends à l'instant ta nomination comme Chevalier de l'ordre de Léopold. J'en félicite plutôt le Gouvernement que toi qui, depuis longtemps, possédais des droits largement acquis à cette distinction.

» C'est réparé aujourd'hui. Soyons généreux, réjouissons-nous. Je le fais de bon cœur.

» A toi d'amitié, mon cher chevalier.

» Ernest Slingeneyer.

» Mille compliments aux amis et à Leys en particulier. »

« Mon cher Ami,

» Je viens d'apprendre avec le plus grand plaisir que l'on t'a accordé la haute distinction qui récompense les talents supérieurs.

» Permets-moi de te féliciter de tout mon cœur par ces lignes, ne pouvant pas, comme je le voudrais, le faire de vive voix.

» Un salut bien amical de ton dévoué ami.

» César dell'Acqua.

» *Bruxelles*, 25 *Novembre* 1858. »

« *Courrières, (Pas de Calais)*, 10 *Novembre* 1858.

» Mon cher Lies,

» Cette distinction était due depuis longtemps déjà, aussi suis-je heureux de vous témoigner tout le plaisir que m'a causé cette nouvelle, plaisir qui, j'en suis certain, aura été partagé par la partie intelligente de l'école belge et par tous les véritables amateurs.

» Je vous en félicite de tout mon cœur.

» Cette récompense officielle aura pour effet de fermer la bouche à bon nombre de ces ignorantes connaissances qui ne manquent pas de lancer leurs critiques bourgeoises sur toute œuvre originale qui vient à paraître.

» Enfin, l'Exposition d'Anvers n'aura pas été inutile et le faux art y aura reçu un rude coup de pied. C'est en vain que ses représentants aux abois ont mis en jeu les petites manœuvres jésuitiques pour rabaisser notre cher grand peintre et ceux qui le suivent dans la voie du vrai sentiment et du vrai caractère. Ils sont vaincus. Il est passé le règne des ferblantiers, des fabricants de cire et de porcelaine.

» Bien des choses de ma part à MM. Leys, Verlat, Lamorinière et De Winter. Ne m'oubliez pas auprès de M. le Comte et de Mme la Comtesse du Bois, où nous avons reçu un si charmant accueil.

» Je vous serre cordialement la main.

» Votre tout dévoué,

» J. Breton.

» Ma femme me charge de vous dire bien des choses ainsi qu'à M. Leys et aux amis. »

*Paris, le* 20 *Novembre* 1858.

Mon cher Lies,

» Si, comme je l'espère, vous comptez sur mon amitié, vous devez, non pas en douter mais un peu l'accuser de froideur.

» Pardon, mon cher ami, mais depuis que j'ai reçu la nouvelle de votre élévation à la haute dignité dont la faveur royale vous a revêtu, je veux vous écrire pour vous faire part de toute la joie que j'ai éprouvée et pour vous féliciter. Ma joie n'aurait pas été plus grande si c'eut été moi qui eut été décoré de la croix de Léopold.

» Bravo, très cher, on a eu enfin le bon goût de vous rendre justice, et, ma foi, si cette fois encore, on vous avait oublié, j'aurais jeté feu et flammes.

» Je sais bien que vous avez des idées tout à fait exceptionnelles sur ce chapitre et que vous n'y attachez pas l'importance que d'autres accordent à ce bibelot royal, mais pourtant votre nomination si imparfaitement attendue par vos amis a dû vous faire quelque plaisir. Et d'ailleurs, le contentement qu'ont éprouvés tous ceux qui vous aiment et vous estiment (je me place au premier rang) a dû par contre coup vous rendre heureux.

» Je n'ai pas de nouvelles importantes à vous donner. Je ne puis que bavarder à tort et à travers, pendant le peu de temps que j'ai à vous consacrer aujourd'hui. Quant à ce qui me regarde, sachez que je suis devenu un Phidias en miniature. Sans avoir la moindre donnée en sculpture, je me suis mis à faire une manière de statuette qui m'intéresse au dernier degré. C'est du reste horriblement difficile pour un homme qui n'a jamais fait que du dessin et surtout du dessin à voir au microscope. Enfin le modelage va mieux que je ne pouvais l'espérer.

» En fait de politique, tout Paris ne pense plus qu'à une seule chose depuis quelques jours, au procès du très célèbre comte de Montalembert, procès de presse, qui est destiné à avoir un très grand retentissement, et probablement une importance énorme. Il s'agit d'un article publié dans le *Correspondant* sur l'Angleterre. Le noble comte sera jugé mercredi et très certainement condamné au maximum de la peine, c'est-à-dire à deux ans de prison plus une amende. C'est, comme vous le savez, un ancien pair de France et député ; il a épousé une demoiselle de Mérode, une compatriote à vous. (On craint presque une émeute. Mais je n'y crois pas, moi.)

» Ne me tenez pas rigueur, mon cher Lies, et donnez-moi de vos chères nouvelles.

» Mille amitiés à Du Fief. Son indisposition est-elle passée ?

» Tout à vous de cœur,

» EDOUARD DIDRON. »

De Joseph Lies à Ed. Didron :

« *Anvers, le* 28 *Novembre* 1858.

» MON CHER DIDRON,

» Vite, vite, sans autre retard, quelques mots qui, je l'avoue, trop longtemps se sont fait attendre, quelques mots, dis-je, 1° pour vous remercier de vos chaleureuses, mirifiques, hyperboliques félicitations ; 2° de vos nombreux et toujours bons témoignages d'amitié. Les derniers, je n'ai pas besoin de vous le dire, arrivent toujours *poste-restante* dans l'un des bons coins de mon cœur. Les premiers, c'est-à-dire les félicitations au sujet de la haute distinction ! ! ! qui... que. . etc., etc....

» Quant à cela, mon fils, eh bien, là, en toute sincérité, en toute humilité, franchement, j'avouerai que je ne suis pas fâché d'avoir été mis dans l'occasion de recevoir ce témoignage du bon souvenir de mes amis. Cela ne veut pas dire que, de joie, je danse toute la journée, que j'entonne continuellement des chants d'allégresse, que je me jette au cou de toutes mes connaissances en leur disant : Vous savez la haute distinction qui... que... etc. Mais enfin je suis satisfait, à une condition toutefois, c'est que vos félicitations seront les dernières que je recevrai, car il faut bien le dire, quelque bon que cela puisse être, cela finit toujours par vous mettre un peu dans la posi-

tion d'un homme qui aime beaucoup un mets quelconque, mais qui serait forcé d'en manger 20, 50, 100 fois par jour.

» Les deux premiers jours, cher ami, à force de me serrer cordialement la main, on m'a presque arraché le bras. Cela n'empêche pas, je le répète encore, que je ne suis pas du tout mécontent de l'affaire, et que, quoique j'en dise, les bons témoignages d'amitié de quelques bons amis soient toujours infiniment agréables à recevoir.

» Passons à d'autres exercices.

» Je vois avec plaisir, mon fils, que vous êtes toujours l'un des hommes les plus occupés des quatre ou cinq parties du monde. Et quelles occupations ! ! Rien que cette phrase de votre dernière lettre : *Il y a aujourd'hui fonte de bronze*, suffit pour former dans mon esprit tout un nouveau chapitre des mémoires d'un nouveau *Benvenuto Didrono-Cellini.*

» Je vous vois activant la fournaise de votre souffle puissant ; je vous vois encore, jetant dans la fonte, pour perfectionner l'alliage, tous vos bijoux, toute votre vaisselle d'argent et d'or ; je vous vois remuer des moules de plusieurs milliers de kilogrammes. Enfin, je le redis, je me représente, avec plus de réalité que jamais, le fameux chapitre de Cellini.

» Non content de cela, vous prétendez encore éclipser la gloire de tous les Phidias présents et passés. Eh bien, j'aime cela. Il y a trop longtemps que tous ces gens se tiennent sans crainte aucune sur leur piédestal. Secouez-moi cela et mettez-vous hardiment à la place de l'un d'eux, je *me* masserai *en foule* pour vous applaudir.

» Plaisanterie à part, je serai bien enchanté de voir vos œuvres sculpturales. Je ne serais pas du tout étonné si cela se trouvait être très bien. Qui vivra verra.

» Ici, mon fils, peu de nouveau. On travaille comme toujours avec les éternelles alternatives d'un peu de contentement et de beaucoup de cheveux qu'on s'arrache.

» De la F. je n'ai besoin de vous rien dire ; il vous adresse plus souvent la parole que moi.

» Donc, je clos la présente en vous envoyant une cordiale poignée de mains.

» Vostrississimo
» JOSEPH LIES. »

Le fil invisible de la destinée s'attache ici au grand succès de Lies.

*Paris, le* 18 *Mars* 1859.

MON CHER LIES,

« J'ai appris hier, par L. D. qui arrive de Belgique, que vous étiez décidé, ou à peu près, à envoyer votre tableau de la dernière exposition d'Anvers, à celle qui va s'ouvrir ici dans un mois. Bravo ! Faites un dernier effort, et envoyez-nous votre œuvre qui sera certainement fort bien accueillie. Sans exagération, mon cher ami, je désire autant que vous exposiez votre tableau et qu'il ait beaucoup de succès, que si c'était mon œuvre propre ; cela vous prouve que j'ai pour vous, indigne, une amitié forte et sincère.

» Débarrassez-vous donc, une fois pour toutes, de votre manque de confiance, de votre indifférence. Je ne sais comment appeler ce sentiment qui vous empêche d'exposer à l'étranger, et soyez moins sauvage.

» C'est très bien assurément, d'avoir de la réputation en Belgique, mais c'est encore mieux d'en avoir là et ailleurs, surtout à Paris. Par conséquent, il faut faire, pour cela, ce que tout le monde fait, c'est-à-dire exposer.

» Rappelez-vous l'histoire de notre très-vénéré M. Leys et de son exposition de 1855. Mais, me direz-vous, vous m'apprenez là des choses que je vois mieux que vous ; c'est vrai, vous savez tout

cela très-bien, mais vous n'y songez pas assez souvent et il est nécessaire qu'un ami vienne de temps en temps vous en faire souvenir. Enfin, je tiens tant à voir votre nom dans le livret du salon, que je vous demande, comme une grâce, d'envoyer le susdit tableau.

» Si vous avez besoin d'un correspondant, je suis à vous, corps et âme. Disposez de moi.

» Quentin Massys est envoyé et reçu. J'aurais bien voulu exposer comme sculpteur, mais je n'ai pas eu le temps de terminer, pour le terme de rigueur, un buste de Ste-Madeleine sur lequel je pioche (littéralement) depuis assez longtemps déjà.

» Pour en finir avec cette exposition, on a envoyé environ de 7 à 8000 objets d'art, et on en refuse bien 2000. Jusqu'à présent le jury a refusé à peu près les deux tiers des choses envoyées, mais il y aura révision, par suite de laquelle beaucoup d'artistes refusés seront définitivement reçus.

» M. Robert-Fleury me disait dernièrement que le peintre Breton, votre ami, je crois, avait envoyé un très beau tableau. Somme tout, le salon promet d'être fort intéressant, malgré les bruits de guerre.

» Je vois beaucoup ici un certain nombre de vos compatriotes, entre autres Verlat et Ghémar; le premier aura au salon deux belles choses : l'*Aigle et les Moutons*, que vous avez vu à l'Exposition d'Anvers, et *Une petite fille défendant sa tartine contre un gros chien*, qui est un chef d'œuvre; le tout grand comme nature. Quant à Ghémar, il fait de la gravure qui réussit très-bien. Sa collection de portraits aura du succès au salon.

» Je vous renouvelle mes protestations de dévouement et mes offres de service relativement à ce que vous pourriez envoyer à l'Exposition.

» Rappelez moi au bon souvenir de M. et Mad. Leys. Je vous serre la main et vous dis à bientôt.

» EDOUARD DIDRON. »

Joseph Lies répond à Ed. Didron sans aucun enthousiasme; le péril ne lui échappe pas.

« *Anvers*, 19 *Mars* 1859.

» MON BON DIDRON.

» Vous êtes décidément un digne et brave garçon. Vous savez bien que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je m'en suis aperçu; mais vraiment ma conviction à cet égard devient plus vive chaque fois que je reçois une de vos lettres. On y respire toujours de chaleureuse amitié, de dévouement sincère, d'affectueux intérêt, pour tout ce qui concerne vos amis et de véritable désir de leur être utile.

» Merci, mon bon ami, pour tous vos bons souhaits au sujet de la périlleuse lutte que je vais entreprendre. Merci, pour vos offres de service. Merci pour tout cela, mille fois merci.

» Je viens d'écrire: *lutte que je vais entreprendre* ; cela me donne l'air crâne d'un hardi guerrier qui part résolument du pied gauche pour se rendre au champ de bataille, tandis que, dans le fait, et j'en fais humblement l'aveu, je ne suis qu'un de ces pauvres troupiers qu'à leur insu, ou malgré eux, on mène au combat et qui, une fois là, tirent leur coup de fusil en fermant les yeux et se bouchant les oreilles. En effet, mon cher ami, aujourd'hui je ne sais pas encore d'une manière certaine si mon tableau a été envoyé. Il y a très peu de jours, on m'a demandé une autorisation d'exposer (chose à laquelle je n'avais pas songé le moins du monde). Après quelque hésitation je l'ai envoyée, puis j'ai fermé les yeux et les oreilles, espérant que tout irait au mieux pour moi dans la meilleure des expositions du monde.

» Vous le voyez, c'est une confiance orientale, et cependant!

» Je vois avec un plaisir infini, mon bon, que vous aussi vous tirerez votre coup de feu dans

cette mêlée. J'ose vous prédire que votre plomb ne sera pas perdu et que Madame Renommée jouera pour vous un air sur sa trompette.

» Votre magnifique dessin ne peut manquer de faire l'excellent effet qu'il a déjà produit jusqu'ici. Quel dommage que vous n'y figuriez pas comme sculpteur. Vraiment je suis bien curieux de vous connaître sous ce nouvel aspect. Un buste pour renfermer la tête VÉRITABLE de Ste-Madeleine ! ! Sacristi ! !

» Enfin, pour terminer sur l'Exposition, je ne peux que vous rerereremercier pour vos bonnes offres de service mais vraiment, mon ami, faire quelque chose pour que mon produit ait une bonne place, si par vos accointances vous y pouvez quelque chose, voilà pour le moment tout ce que je puis exiger de votre bonissime volonté.

» En général, tous nos bons amis ici vont bien. Leys et sa famille sont ce que vous avez vu ici. Il travaille beaucoup et *bien!* La Fif, comme il vous l'aura écrit peut-être, joue la comédie de salon. Il ne m'a pas encore été donné de juger de son talent.

» Vous me parlez d'une manière particulière d'une famille de la rue Léopold ; pourquoi de celle-là seulement ? Est-ce qu'aucune autre où l'on fait de la musique ne vous intéresse plus, ou bien ne voulez-vous pas en parler, à moi incrédule ? Mystère...

» Pecher est ici, vous le savez sans doute, par suite de la mort de sa mère.

» Il doit y avoir ici d'autres nouvelles qui vous intéresseraient, mais, ma foi, elles ne me viennent pas à l'esprit. Donc je prends congé de vous en vous serrant cordialement les mains.

» JOSEPH LIES. »

Après le jugement de la critique belge sur les *Maux de la guerre*, voici l'avis de l'ami, homme de goût :

« *Paris, le* 13 *Avril* 1859.

» MON CHER LIES,

» Je reviens de l'Exposition où j'ai pu pénétrer, bien qu'elle n'ouvre réellement que vendredi, et j'ai vu votre tableau dont je suis enchanté (1). Je ne pouvais arriver plus à propos, car on se disposait à vous placer ; je me suis entendu avec la personne chargée spécialement de l'arrangement général, et on vous a mis séance tenante dans un très bon endroit et, ce qui est très important, au premier rang. Je note cela parce que, bien que votre tableau ne soit pas grand et les figures assez petites, on vous aurait peut-être mis au second rang. Malheureusement beaucoup d'artistes sont dans ces conditions-là.

» Enfin, tout va bien ; je ne pouvais espérer pour vous une meilleure place et c'est à votre œuvre maintenant à jouer son rôle. Elle se recommande suffisamment par elle-même.

» Flatterie à part, votre tableau est très bien ; il tranche vigoureusement par sa belle couleur sur son entourage flasque, mou, froid et où le gris-perle domine. Près de vous pourtant, j'ai vu des tableaux de Toulmouche, qui sont charmants, mais comme presque toujours, la couleur ne vaut rien.

» Breton, que vous connaissez, a plusieurs tableaux superbes et tous placés dans le Salon d'honneur ; je crois qu'il aura un très grand succès.

---

(1) Dans une lettre qu'il m'écrivit après que j'eus découvert la correspondance entre lui et Lies, M. Didron me dit : « C'est effectivement sur mes instances très pressantes que Lies s'est décidé, d'ailleurs avec beaucoup de peine, à exposer au Salon de 1859, à Paris. J'ai eu tort d'insister comme je l'ai fait, car le succès espéré n'est pas venu et la critique n'a pas été favorable. On a manqué de justice envers Lies, à Paris, ou, plus exactement, on ne l'a pas compris.

» Le tableau exposé portait le n° 1997 ; il était intitulé *Les Maux de la guerre*.

« ED. DIDRON. »

» Adieu, mon cher ami, je vous embrasse sur les deux joues et vous souhaite un succès aussi grand que vous pouvez le désirer.

» Mon meilleur souvenir à M. et Mme Leys et à tous les amis de là-bas.

» Quand vous aurez une demie minute à vous, écrivez-moi.

» Tout à vous,

» EDOUARD DIDRON. »

Lies est déjà souffrant; il le dit gaiment, à la veille d'une cruelle épreuve :

« *Paris*, 14 *Avril* 1859.

» MON BON DIDRON,

» Merci, mille fois merci, mon très-cher, pour le grand, très-grand, grandissime service que vous m'avez rendu en vous employant si utilement pour le placement de mon produit. J'eusse été vraiment désespéré s'il se fut trouvé dans ces régions élevés où, à mon avis, ils ne servent plus qu'à cacher les murs dont la nudité ferait du tort aux tableaux placés à hauteur convenable. Donc, encore rerereremerci, et je vous exprimerai tout cela à la première poignée de mains que je vous donnerai. Mais quand cela sera-t-il? — Ne-sera ce pas à l'occasion de l'Exposition? me demandez vous. — Je ne dis pas absolument non. En tout cas, on est en train, en ce moment-ci de me pousser hors de chez moi, hors de mon atelier, hors de ma bonne ville, et tout cela pour cause assez grave. Ecoutez.

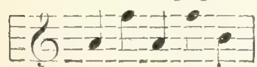
» J'avais peut-être déjà, lors de votre séjour ici, un certain rhume qui était traité par moi comme n'ayant pas grande importance. Ah oui, mais c'est qu'il s'est depuis vengé de mon mépris, en s'implantant et en se fortifiant dans l'un des endroits les plus importants de ma chère personne, et tel que ces anciens barons qui, du haut de leurs châteaux, entravaient à leur gré la navigation sur les fleuves et les rivières, tel ce scélérat de rhume prétend faire le haut baron le long de mon canal respiratoire et y gêner à sa guise la circulation de l'air. Aussi nous en sommes arrivés à une guerre ouverte et j'ai, en vain, hélas ! dirigé contre lui les plus affreux médicaments et les vésicatoires les plus vénimeux.

» Or donc, j'ai consulté, il y a quelques jours, un nouveau médecin très-consciencieux et très-entendu, qui, après m'avoir examiné sur toutes les coutures, m'a dit tout crûment (comme je le lui avais demandé du reste) que mon affaire est très très très-sérieuse, et qu'avant d'entreprendre un traitement, j'avais, avant tout, besoin du grand air et de l'air pur de la campagne. Vous le voyez, mon cher, ce n'est pas de Paris qu'il s'agit là.

» Me voilà donc brutalement arraché du centre ordinaire de mes occupations et envoyé, Dieu sait où. Voilà ce qui m'ennuie beaucoup plus que la chose principale. J'ai, de ce côté-là, vous le savez, une assez grande dose de philosophie. Mais en voilà assez là-dessus.

» Vos renseignements sur l'Exposition m'ont grandement intéressé. Ce que vous me dites de Breton ne m'étonne pas. Nous avons vu et admiré à notre Exposition, l'un des tableaux qu'il expose à Paris. Votre renseignement sur Verlat me fait de la peine, ce garçon n'a pas de chance à vos Expositions. Quant à ce que vous me dites de vous-même, j'espère bien que cela sera complètement démenti par la voix de Messieurs et Mesdames du public.

» Je pourrais vous dire une foule de choses encore, mais voilà du Fief qui entre et qui me demande mon papier et ma plume pour écrire un peu. Donc, je lui cède la place, après vous avoir


fait les salutations les plus chaleureusement amicales.

» Vostrissimo,

» JOSEPH LIES. »

Suit un petit post-scriptum très-affectueux de Du Fief à Didron.

Un homme à qui la critique artistique et l'histoire de l'art doivent de belles pages, M. Ernest Chesneau disait, en 1859, dans un ouvrage imprimé par Chaix (1) :

« M. Lies tendrait-il à se substituer à M. Leys, presque son homonyme mais son maître en tous points ! Les *Maux de la Guerre* (2) ont une allure moyen-âge visiblement cherchée, parfois trouvée, et un aspect de rudesse, d'énergie qui séduit.

» C'est un défilé de soudards emmenant, tant à pied que sur des chariots, les habitants, devenus prisonniers, de la ville qui flambe dans le fond, à gauche. Le sort des femmes, au milieu de ces pendards, est d'avance connu ; les hommes ont déjà un avant-goût de ce qui leur est réservé, ils suivent le cortège les mains liées à la queue des chevaux.

» Il y a loin des *Maux de la Guerre* aux *Trentaines* de Bertall de Haze de M. Leys. »

M. Chesneau débutait alors comme critique ; depuis, il m'a écrit :

« La critique très-certainement s'occupa de ce tableau et je suis à peu près sûr que Th. Gautier fit, du tableau une description élogieuse. Mais il y eut partout des réserves. Lies eut la mauvaise fortune d'exposer à Paris après Leys (qui nous avait déjà montré les *Trentaines de Bertall de Haze* et la *Promenade hors des murs*). En son retour aux sujets archaïques, Lies parut donc moins original. »

M. E. Chesneau dit de Lies (3), après une longue critique du talent de Leys :

« A suite de M. Leys, un groupe d'artistes belges s'est précipité dans le néo-germanisme. L'un des plus célèbres après le maître, M. Lies, est mort. Il avait plus de fougue, plus de mouvement, quelque lourdeur aussi, et il s'était montré un émule dans la même direction plutôt qu'un imitateur. »

Plus loin : « M. Verlat complète son exposition par un beau portrait d'un peintre que nous avons nommé dans notre dernier chapitre. M. Lies, un des adeptes de l'école néo-germanique, qui est mort en pleine force, en plein talent, il y a peu d'années. »

L'exposition s'ouvre et la critique parle de Lies sans enthousiasme. Voici ce que nous avons trouvé de plus élogieux :

*Journal des Beaux-Arts* (1859) p. 68.

Salon de Paris :

« *Les Maux de la Guerre* (4), par M. J. Lies, est un tableau qui gagne à être revu. Un peu d'entassement, de confusion, de manque d'air et d'espace, font d'abord une impression défavorable ; mais lorsqu'on analyse, on trouve de belles et sérieuses qualités ; il y a là des sentiments bien rendus, de la poésie sous diverses formes, un coloris plus brillant peut-être qu'harmonieux, une touche vigoureuse et beaucoup de feu.

« PIERRE BREBIETTE. »

---

(1) Extrait de LIBRE ETUDE SUR L'ART CONTEMPORAIN. — *Salon de 1859*, par Ernest Chesneau. Un vol. in-8° de 168 pages.

(2) Le tableau de Lies avait à l'Exposition de Paris, le n° 1997 ; il était placé, dans la salle n° 12, avec les tableaux de Lamorinière, De Cock, J. Stevens, de Knyff, etc.

(3) *Les Nations rivales dans l'art*. Un vol. in-12, 476 pages. Librairie académique Didier. Paris 1868.

Le volume de critique dont je parle a son histoire. Il avait déjà figuré, en grande partie comme *Rapport officiel du Jury* sur les classes 1, 2 et 3 de l'Exposition de 1867. Au moment de l'impression des *Rapports*, sous la direction de Michel Chevalier, on s'aperçut que les jurys des beaux-arts n'en avait point rédigé. Comme on ne pouvait laisser subsister une telle lacune, M. Chesneau fut chargé après coup, de la combler ; ses articles du *Constitutionnel* firent l'affaire. E. L.

(4) Extrait du *Journal des Beaux-Arts* (1859) p. 72. Nous extrayons de la *Revue des Beaux-Arts* de Paris, du 1r mai, les nouvelles suivantes, etc., etc. :

« La première livraison de l'*Album sur le Salon de* 1859, publié par MM. Martinet et Bingham, renferme une photographie d'après le tableau de M. Lies. »

Voici venir Alexandre Dumas, la dague au poing. Est-ce assez cruel pour lui, d'avoir à constater une pareille absence de modération de sa part ! C'était un homme bon pourtant mais léger au point de faire abnégation de ses propres pensées pour servir la cause d'un ami ou d'un indifférent à lui chaudement recommandé par des intimes. On connait bien l'histoire de cet article publié par le premier journal belge d'alors. Il y régnait un esprit réellement hostile à Lies. Le lecteur est assez prévenu pour lever les masques lui-même et reconnaître les faces hypocrites qui n'eurent cependant que des sourires pour l'artiste immolé.

*L'Indépendance Belge*, 6 mai 1859.

« Salon de 1859, à Paris. Revue de l'Exposition des Beaux-Arts.

» Lies, d'Anvers, a exposé les *Maux de la Guerre* qui figuraient au dernier salon d'Anvers.

» Ne pas confondre Lies avec Leys, l'élève avec le maître, le pasticheur avec l'inventeur du genre.

» Nous avouons que nous nous sentons impitoyable pour cette peinture, parce qu'il nous est arrivé à nous, à notre grand désespoir, en littérature dramatique ce qui arrive en peinture à Leys.

» De même que nous ne reconnaissons aucune qualité à certains drames et mélodrames venus à la suite de *Henri III* et de la *Tour de Nesles*, nous ne reconnaissons aucune valeur à ces toiles pâles, sans dessin, sans couleur, sans invention, sans exécution, sans science, sans vérité, sans individualité, sans charme.

» Tout leur fait défaut.

» Laissez donc à Leys, à cette haute intelligence artistique, à cette savante personnalité, unique, inimitable, à cet artiste original, rêveur archéologue, laissez lui le privilège de cette grande peinture de missel, si nous pouvons nous exprimer ainsi; admirez-le sans l'imiter; en imitant Leys vous devenez le plus grand ennemi de Leys, la plus grande critique de son talent; vous montrez au microscope une peau de satin, et elle devient rude et rugueuse. Nous pardonnions ses défauts à son grand talent, nous faisions semblant de ne pas les voir; maintenant que vous nous les signalez, il faut bien que nous les voyions.

» Quel âge avez-vous, M. Lies? Je ne puis deviner cela devant votre peinture; mais, à coup sûr, vous devez être bien vieux, puisque la nature ne vous parle pas, ne vous dit rien, que vous la dédaignez, que vous passez près d'elle sans la regarder.

» Vous n'avez pas même l'amour des vieux maîtres, puisque vous marchez dans les souliers d'un maître contemporain. Arrêtez-vous, pour Dieu, ne nous montrez pas chez vous ce qui est mieux ailleurs, ce qui nous a été raconté déjà, et mieux raconté que par vous, Dieu merci, raconté par les Holbein, par les Cranach, par les Breughel. Dîtes-nous un peu notre temps, ce qui nous entoure, une idée, un sentiment moderne; faîtes ce qu'ont fait ces maîtres que vous copiez et, un jour, on vous copiera à votre tour.

» Quel intérêt, je vous le demande, aura notre peinture pour ceux qui arriveront après nous? Quel sera l'enseignement que vous aurez laissé? Quelle vérité aurez-vous découverte? Vous aurez donc traversé toute notre époque sans vous y intéresser, sans nous y intéresser, partant, sans laisser un souvenir.

» L'étrangeté des costumes dont vous affublez vos bons hommes de bois explique pour nous votre commencement de succès; mettez à ces bons hommes des costumes modernes, et votre peinture ne sera plus supportable pour personne; les costumes modernes veulent la vérité, les costumes anciens supportent le mensonge ; mais ce mensonge saute aux yeux des initiés dans l'art de la peinture encore plus qu'aux yeux des archéologues, mais ils restent toujours une vérité pour cette partie du public qui *ignore*, c'est-à-dire pour la masse.

» Il n'y a pas dans votre tableau un ton de chair vrai, pas une figure exprimant quelque

chose, pas une main dessinée; de la chair acajou, rouge, blanche, on ne sait pourquoi; des fautes d'harmonie partout, des valeurs de tons de la même force, au premier et au troisième plan, *des couleurs* et non *de la couleur;* un manque absolu de distinction, une exécution brutale sans naïveté, une peinture mince et plate, une absence complète de modelé.

» Pourquoi inventer les cartes?

» Elle sont inventées depuis Charles VI, par Gringonneur.

» Les *Maux de la Guerre* représentent les vainqueurs entraînant à leur suite des vieillards, des jeunes gens, des jeunes filles; au fond, brûle un village.

» Les vaincus ont des figures d'une douceur angélique, les vainqueurs sont des croque-mitaines.

» Pourquoi ne pas intituler cela *moutons* et *bouchers!* Vous auriez au moins inventé quelque chose, un titre.

» Il y a des personnes qui, par ignorance, faute d'éducation artistique, sans méchanceté, tout simplement parce qu'elles ne savent pas lire, prennent *Lies* pour *Leys.*

» Avis à ces personnes-là : elles font une grave erreur!

» ALEXANDRE DUMAS. »

*Journal des Beaux-Arts (*1859*) p.* 68.

« Nous avons vu avec surprise et regret que M. A. Dumas, reniant l'esprit généreux qui lui est habituel, tout en usant d'un droit que nous sommes loin de lui contester, a jugé à propos, dans l'*Indépendance Belge*, de soumettre, à une critique amère, le tableau de M. J. Lies, *Les Maux de la Guerre*, exposé actuellement à Paris et que tout le monde se rappelle avoir vu à la dernière exposition d'Anvers.

» La manière violente dont M. Dumas déprécie le talent de notre compatriote, est en contradiction manifeste avec l'opinion publique qui, en Belgique, a placé depuis plusieurs années, M. Lies parmi nos artistes les plus distingués. Si nous reconnaissons au célèbre romancier le droit de s'expliquer comme il l'a fait, on voudra bien aussi nous accorder celui de protester, au nom de nos compatriotes, contre des paroles cruelles dont M. Dumas serait le premier à regretter la portée s'il avait mieux étudié le talent délicat et poétique de M. Lies.

» La Rédaction du *Journal des Beaux-Arts.* »

Ces paroles de l'honorable et courageux M. Ad. Siret furent à peu près les seules que la presse belge opposa à la malveillance des bons amis inspirateurs d'Alex. Dumas. Chacun se contenta de crier à l'abus. L'injure se retournait contre ses auteurs.

Lies en avait le cœur saignant. Il cachait mal sa peine car si la critique était injuste pourquoi l'attaquait-on, lui toujours prêt à se dévouer pour les autres? A son ami Max. Gossi, il dit qu'on l'avait atteint jusque dans les sources de sa vie.

On va voir bientôt les progrès du mal qui le ronge lentement.

« *Edeghem,* 26 *Avril* 1859.

» MON CHER DIDRON,

» Dans cette lettre, c'est le malade qui seul prendra la parole et vous demandera de lui rendre un service.

» Sans autre préambule, je vous dirai donc que je suis à la campagne pour avaler l'air pur des champs, que mon médecin m'y traite par correspondance et qu'il vient de m'y envoyer une lettre par laquelle il me prescrit de demander à Paris, chez M. J. B. Carric, 6 boulevard

St-Martin, rue de Bondy 38, un flacon de *solution de tartrate ferrico-potassique-ammoniacal.* — (Si je prononce souvent ce nom il pourra me servir de gargarisme).

» Eh bien mon ami, aurez-vous l'obligeance de vous rendre chez le dit pharmacien, de lui acheter le dit médicament et de me le faire parvenir (à mon adresse à Anvers)? Les personnes chez lesquelles je me trouve me disent que ces petites choses donnent souvent beaucoup d'ennuis de douane, quand on les expédie directement ; que par conséquent, si vous connaissez par hasard quelque visiteur de l'Exposition, qui fut sur le point de partir pour la Belgique et qui voulût le mettre dans sa malle et l'expédier à mon adresse, une fois arrivé dans le pays, ce serait d'autant mieux. Si vous n'en connaissez pas, le pharmacien pourra peut-être vous indiquer le meilleur moyen de faire cet envoi. En tout cas, aussitôt que vous vous serez décidé pour l'un ou l'autre moyen, ayez la bonté de m'écrire un petit mot à l'adresse suivante :

» M. Lies, chez M. le Comte du Bois d'Aissche,
» à Edeghem, (près Anvers).
» par Contich.

» Vous le voyez, mon bon ami, je dispose de vous avec un sans façon inexcusable, mais je connais votre bon cœur et votre bonne volonté. Je sais qu'on peut y faire appel impunément. Je vous remercie donc d'avance et vous serre la main tout amicalement.

» Votre tout dévoué
» JOSEPH LIES.

» Ah ! j'oubliais... Dans votre lettre, ayez soin de m'indiquer le prix de mon affreux médicament, afin que je puisse vous retourner cela en timbres-poste.

» Je dois cependant parler un tout petit peu de peinture. Sans doute, depuis la guerre, on s'occupe fort peu de l'Exposition. Y a-t-il du nouveau pictural qui mérite d'être mentionné? L'Exposition vaut-elle la peine qu'on se dérange pour aller la voir ? Avez-vous vu les tableaux de mon comte Du Bois ; sont-ils bien placés, quel effet font-ils ? Etc., etc. »

Lies n'interroge pas Didron sur sa propre exposition ; c'est des tableaux de son ami qu'il s'occupe. Il y avait là plus de bonté d'âme que de satisfaction personnelle, car le jugement de Paris pouvait lui être hostile ; ne l'a-t-il pas prévu, deviné ? Dans cet état mental bien délicat, il attendait l'arrêt qui déciderait de son sort à Paris.

« *Paris, le* 1r *Mai* 1859.

» MON CHER LIES,

» Je viens à l'instant de recevoir une réponse du pharmacien lequel me dit que le prix de chaque flacon de votre élixir est de 3 fr. et le port fr. 6.50 (ce qui me semble énorme) ; il ajoute que 4 flacons ne coûtent que 11 fr. et que le port est le même que pour un seul, etc. etc.

» Maintenant causons d'autre chose. J'écrivais, il y a 3 jours, à Du Fief, une longue dissertation sur la nécessité de vous prendre par les épaules et de vous mettre à la porte de votre atelier et de la bonne ville d'Anvers. Votre lettre m'a appris qu'on avait réussi ; mais ce n'est pas encore assez.

» Je crois que le climat d'Edeghem est, à peu de chose près, aussi mauvais, pour l'affection dont vous êtes atteint, que celui d'Anvers ; de plus, il me paraît qu'un climat plus méridional vous serait nécessaire. Je suis donc persuadé que, si vous vouliez être raisonnable et vous débarrassé à tout jamais des mauvaises suites d'un rhume négligé, vous feriez bien de faire votre malle et d'aller vous installer dans le midi de la France, en passant par Paris, bien entendu.

» Le climat belge est détestable pour les organes respiratoires malades, c'est bien évident.

Mais je connais votre paresse à prendre un parti comme celui-là, et je suis à peu près certain, malheureusement, que je prêche dans le désert.

» En somme, c'est le changement d'air qu'il vous faut, et l'endroit où vous êtes est bien trop rapproché d'Anvers pour que vous puissiez guérir complètement. Je suis bien sûr que votre médecin serait de mon avis si vous le consultiez.

» L'Exposition va son train et vous continuez à être admiré par les artistes, sinon par les autres. Je n'ai jamais été plus fier qu'au Salon de 1859 de me proclamer tout haut votre ami et je le dis à qui veut bien l'entendre.

» Sur ce, mon bon ami, je vous serre les deux mains à vous les briser et je me dis votre ami bien dévoué

» ED. DIDRON.

» Je vous parlerai, dans une autre lettre, de l'Exposition ; elle contient peu de chefs-d'œuvre, mais pourtant elle vaut la peine *qu'on vienne la voir* d'*Edeghem*. Elle est si considérable que, bien que j'y sois allé six fois déjà, je n'ai pu encore découvrir les tableaux de plusieurs amis parisiens. Je n'ai pas vu non plus les tableaux de M. le comte du Bois ; à ma première visite au Salon, je les chercherai. *Ecco.* »

Désormais Lies est réellement malade ; ses amis s'inquiètent et les médecins conseillent le repos, la tranquillité d'esprit, la nourriture fortifiante, le grand air. Allez donc parler de tout cela à l'artiste atteint dans sa réputation ! Est-ce qu'il ne meurt pas de la blessure qu'on lui fait, l'homme d'imagination, de talent et de goût, à qui l'on vient dire que son étoile pâlit et qu'il descend vers un rang réservé aux infériorités artistiques ? Sa peine ne cesse plus ; son esprit, s'il ne désespère pas encore de l'avenir, s'inquiète, car les succès des expositions sont l'expression générale du jugement du peuple.

Et Lies, désenchanté, se prenait de grandes tristesses.

Il s'était remis au travail mais les médecins demandaient autre chose ; on devait absolument l'éloigner d'Anvers et consulter des spécialistes de Louvain, professeurs à l'université de cette ville.

Un excellent homme, riche brasseur de cet endroit, connaissait intimement Lies, Lamorinière et quelques autres artistes ; il l'invita à un diner auquel assisteraient des savants, etc. Cela fit courir Joseph à Louvain ; de tels hommes lui semblaient bons à connaître. Après le dessert, un docteur l'appela en particulier : « Vous toussez (1), lui dit-il, je tiens à vous connaître mieux. Ce qu'on m'a dit de vous, aussi bien que la sympathie que vous m'inspirez, me pousse à chercher à vous être utile. »

Le bon Lies se laissa faire ; je lui laisse la parole car le reste se comprend tout seul.

« *Anvers*, 9 *Août* 1859.

» MON CHER ANTHONY (2),

» Au lieu de moi, en personne, en chair et en os, ce n'est encore qu'une lettre qui vous

(1) Leys lui-même toussait beaucoup aussi. Il souffrait d'un asthme, mais ce n'est pas de cela qu'il est mort.

Ch. Verlat m'a raconté que, dans une des promenades favorites de Lies et de Leys, sur les talus des fortifications, les deux amis furent pris, en même temps, d'un formidable accès de toux, de sorte qu'il se trouva, lui chétif, entre Lies le délicat et Leys l'homme fort, souffrant de leur mal et tout attristé.

— Quelle chance il a d'être fort comme ça ! s'écria Lies en montrant Verlat à Leys. Il ne tousse pas !!! Quelle chance !...

(2) M. Antheunis, directeur de la brasserie Van Tilt, habitait Louvain. C'était un homme fort aimable, généreux, aimant beaucoup les beaux-arts et les artistes.

F. Lamorinière, de qui j'ai obtenu ces détails, possède d'Antheunis un portrait ; il m'a dit que ce dernier, sachant Lies malade, lui avait offert l'hospitalité et ses bons offices près des docteurs Craninx et De Rode, deux célébrités médicales de Louvain.

La lettre transcrite ici m'a été communiquée par M. Alphonse De Bot.

arrive, ce qui veut dire que je suis toujours ancré ici et que je ne me dispose pas encore à aller user de votre bonne et cordiale hospitalité. Voici mon pourquoi plus ou moins raisonnable.

» Vous le savez, je manque absolument de la philosophie nécessaire pour me faire prendre une bonne fois mon parti, et me résigner à faire en conscience le métier (bien facile cependant, dirait-on) de paresseux, pendant le temps que je mettrai à me guérir complètement. J'ai beau me prêcher, je n'arrive pas à être content de moi-même, quand je ne travaille pas. Or, depuis mon retour de Louvain, et en attendant le voyage de Douvres (qui n'a pas eu lieu) je me suis installé dans un bel atelier que j'ai trouvé libre, tout près de chez moi, à la campagne (1). J'y travaille journellement d'une manière raisonnable, après avoir fait ma promenade de rigueur. En outre, je suis fidèlement le régime qui m'a été prescrit par Messieurs Craninx et De Rode, c'est-à-dire que je mange bien et que j'avale consciencieusement mon sirop.

» En un mot, je crois que je suis dans les meilleures conditions possibles pour me guérir, c'est-à-dire que j'ai ce qu'il me fallait avant tout : le repos de l'esprit joint à toutes les facilités nécessaires pour suivre le régime qui m'est prescrit.

» Je sais bien, mon cher ami, que j'aurais pu trouver tout cela chez vous, que nulle part je ne pourrais rencontrer un accueil plus cordial, des soins plus affectueux et des relations plus sincèrement amicales. Mais qu'y faire? Je suis un peu maniaque du côté de la peinture, ce bel atelier avec toutes ses dépendances me séduit, j'y travaille avec bonheur parce que je m'y sens établi d'une manière un peu stable et que j'y suis entouré de cette atmosphère de choses artistiques qui m'est si nécessaire. Aussi ma santé me semble faire des progrès sérieux.

» J'irai bientôt me faire voir à Monsieur De Rode, et j'espère qu'il sera content de son malade malgré son entêtement à rester à Anvers. Ce jour-là, j'irai frapper une contribution de guerre sur vos vivres et, si c'est nécessaire, j'exigerai aussi une botte de paille pour bivouacquer dans un coin ou un autre.

» Faites bien mes amitiés, je vous prie, à tous ces Messieurs dont vous m'avez fait faire la connaissance et, en particulier, à Monsieur.... (son nom m'échappe) l'ami de Monsieur De Rode, qui s'est donné bien des peines pour moi.

» J'ai vu Raeymaekers, il regrette bien de ne pas avoir attendu chez vous, lors de sa visite, mais ne connaissant pas les étrangers que vous aviez chez vous, il n'a pas cru devoir rester.

» *Het figuer* me charge de bien des amitiés pour vous, et moi, en attendant le plaisir de vous voir bientôt, je vous serre on ne peut plus cordialement les mains.

» Votre tout dévoué,
» JOSEPH LIES. »

Voici comment, vers cette époque, on jugeait Lies à l'étranger :

Extrait de *De Levens en Werken der Holland. en Vlaamsche Kunstschilders*, etc., door CHRISTIAAN KRAMM. Amsterdam, 1860 :

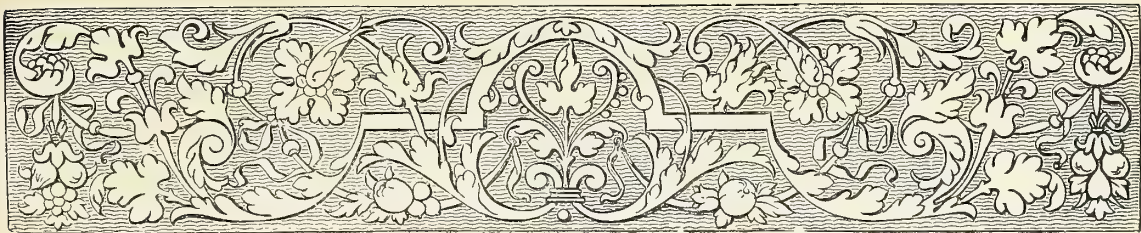
« LIES (Joseph Henri Hubert). Sedert *Immerzeel* dezen jeugdigen Antwerpschen kunstenaar vermeldde, heeft hij, door de ontwikkeling van zijn talent, met het beste gevolg, aan de nopens hem gekoesterde verwachting geheel beantwoord. Op de meeste Tentoonstellingen, te *Antwerpen* en *Brussel*, zag men zijne zoo gewilde tafereelen, als, onder anderen, in 1851, *Jeanne d'Arc, in de gevangenis ondervraagd*; — *De erfgenamen van een Alchimist*; — in 1854, *Het Hof van Margaretha van Oostenrijk*, berustende bij den Heer Huybrechts, *te Antwerpen*; — in 1855, *Albrecht Durer met zijne familie, in eene schuit, den Rijn afvarende*, in het kabinet van den Heer *Drake*, te Parijs; — in 1857, *De vijand nadert*; naar *Rusland* vervoert; — in 1858, *De*

(1) Chez Henri Bource.

*rampen van den oorlog*, berustende te *Weenen*. Verder bevinden zich de meeste zijner tafereelen in *Duitschland* en *Rusland*. Ook heeft hij schoone portretten enz. vervaardigd, waaronder een van Mevrouw *Leys*, geboren *Van Haren*, dat met onverdeelden lof, de woning van haren echtgenoot, den beroemden *Hendrik Leys*, te Antwerpen, versiert. — In 1848 en 1854 behaalde hij te *Brussel*, de *Vergulde* en *Gouden Medalje*, en bij gelegenheid der Tentoonstelling van 1858, te *Antwerpen*, was de hooge regering zoodanig overtuigd van het uitmuntend talent van den Heer *Lies*, dat hij, den 25 October van dat jaar, tot *Ridder der Leopolds-orde* werd benoemd. — Hij heeft ook met goed gevolg de etsnaald gevoerd, blijkens, onder anderen, twee zeer belangrijke prenten. *Een verhaal in het wachthuis*, en *Erasmus en Holbein*, naar zijne eigen schilderij. — De Heer *Lies* is de zoon van *Henri Lies*, en *Marie van Grimbergen*, beiden van *Antwerpen*, en werd aldaar, den 13 Junij 1821, geboren. Hij heeft herhaalde malen *Frankrijk*, *Holland* en gansch *Duitschland* bezocht, en is tegenwoordig ongehuwd in zijne geboortestad gevestigd.

Lies fut nommé membre agrégé du Corps Académique, en séance du 18 Août 1863.





## CHAPITRE XVIII.

# COMMANDE DU GOUVERNEMENT.

SOMMAIRE: Lettre de Ch. Rogier, ministre de l'Intérieur; commande. — Correspondance officielle. — Conseil d'Henri Leys, — Justice pour les faibles. (Episode du règne de Baudouin a la Hache, Comte de Flandre. — Solde de compte. — Le tableau jugé par *LE PRÉCURSEUR*, Louis Pfau, le *JOURNAL DES BEAUX-ARTS*, *L'AVENIR*. — Le *GRONDWET* et Jan van Ryswyck.

ÉTUDES DES TABLEAUX : Grand dessin au fusain. — Étude sur toile, tache du tableau, Une Vache. — Tête de Vache. — Le Seigneur. — Le Jeune Paysan.



C'EST une des plus nobles prérogatives d'un gouvernement que de pouvoir encourager les artistes qui ont bien mérité de leur pays dont ils ont su entourer le nom d'éclat. En cela, un grand tact est nécessaire aux ministres chargés d'interpréter les secrets désirs de cette personnalité mystique, la Patrie. Les hommes n'étant pas parfaits, des abus se produisent, mais qui oserait dire que la manne gouvernementale tombant sur Lies ne fut pas un bienfait mérité par ce dernier ?

En 1859, l'artiste était déjà bien souffrant. Personne ne l'ignorait, lui moins que tout autre. Chacun désirait vivement le voir gagner le midi de la France et l'Italie, avec l'espoir d'un retour heureux. Hélas ! ses moyens financiers étaient alors fort restreints. C'est pourquoi il appréhendait la réponse définitive du ministre, persuadé que ces commandes dépendent souvent de la bonne volonté d'un puissant du jour. Quand, avant son départ, il alla toucher, à Bruxelles la première partie du subside accordé, le pauvre malade monta, à pied et vivement, la rue de la Montagne de la Cour. Au ministère, on vit bien en quel état de santé il se trouvait. Ce résultat, cette impression, Lies les voulait.

Si l'on ne m'avait pas trouvé assez malade !... disait-il, le soir même, à son ami Lamorinière.

S'imaginait-il donc qu'un employé, un caissier, put infirmer la décision ministérielle ? C'était de l'inquiétude maladive et de la naïveté, car chacun sait combien, de tout temps, il fut difficile à un artiste d'avoir une petite part du gâteau portant le nom pompeux : Encouragement aux Beaux-Arts.

La commande officielle fut un triple bienfait ; elle procurait à Lies un voyage agréable, un travail longtemps désiré et la possibilité pécuniaire d'arriver à ses fins. L'opinion publique ratifia cette décision sauf quelques personnes dont un écrivain de talent et de cœur se fit l'écho.

Le tableau né de l'initiative de M. Ch. Rogier n'est pas des meilleurs de Lies, mais fut-il mauvais que personne ne devrait avoir le courage de contester au ministre le droit d'agir avec une noblesse semblable envers un artiste d'une honnêteté parfaite, d'un talent indiscutable, envers

surtout un homme dont les médecins avait déjà prédit la fin prochaine. Soutenir, encourager et consoler est encore une tâche bien enviable ; lorsque le Gouvernement comprend à ce point sa haute mission, on ne peut que le féliciter de se montrer aussi digne de la confiance dont l'honore le respect des citoyens.

Lettre du Ministère de l'Intérieur :

« Bruxelles, le 20 avril 1859.

» *Monsieur Lies, artiste peintre à Anvers.* (1)

» MONSIEUR,

» Par la distinction qui vous a été accordée l'année dernière, à la suite de l'exposition des Beaux-Arts d'Anvers, le Gouvernement vous a manifesté l'estime qu'il fait de votre talent et sa satisfaction de vos progrès. Je vais vous en donner une nouvelle preuve en vous chargeant d'exécuter, pour le compte de l'Etat, un tableau qui devra figurer à l'Exposition Générale des Beaux-Arts de 1860.

» Je désire savoir, Monsieur, si vous acceptez cette commande, et quel est le prix que vous demandez de votre œuvre. Sans vouloir influer sur sa fixation, je suis certain que dans cette circonstance vous tiendrez compte du devoir patriotique que vous impose l'honneur de concourir à la splendeur du Musée de l'Etat. Vous voudrez bien également me faire connaître à l'avance le sujet de votre œuvre et les dimensions du tableau.

» Le Ministre de l'Intérieur,
» CH. ROGIER. »

Je n'ai trouvé que le brouillon de la réponse de Lies. Il disait au Ministre :

« Le grand désir que j'ai d'entamer bientôt un aussi beau travail, augmente le regret que me fait éprouver l'inaction momentanée à laquelle je suis reduit par suite de mon état maladif qui exigera même mon départ pour des contrées moins froides et moins humides, aussi je serais heureux, Monsieur le Ministre, si vous vouliez agréer les indications ci-dessous, quoique non entièrement déterminées quant au sujet du tableau, comme suffisantes pour me donner ce travail d'une manière définitive. Tout en parcourant des pays où l'art est représenté par des merveilles, je pourrais réfléchir mûrement et me préparer par le travail de la pensée à produire l'œuvre que vous attendez de moi. »

La réponse du ministre ne se fait pas attendre longtemps.

Commande du tableau *Baudouin à la Hache* ou *Justice pour les faibles.*

Lettre du Ministère de l'Intérieur :

« Bruxelles, le 7 mai 1859. (2)

» *A Monsieur Lies, artiste peintre à Anvers.*

» MONSIEUR,

» J'approuve la détermination que vous m'annoncez par votre lettre du 26 avril, de prendre dans l'histoire nationale le sujet du tableau qui vous est commandé pour le Musée de l'Etat. Les dimensions que vous indiquez pour cette toile me semblent convenables. Quant au prix, je ne puis prendre l'engagement de vous allouer au delà de 10.000 fr. Je me réserve de fixer, après l'exécution de votre œuvre, la somme qui vous sera accordée définitivement.

(1) Chaussée de Malines, 115.
(2) La lettre originale porte imprimée la date 1858, mais il est évident que c'est 1859 qu'il faut lire.

» J'espère, Monsieur, que l'état de votre santé vous permettra bientôt de vous livrer au travail, mais je désire dans tous les cas vous laisser tous les délais que vous jugerez nécessaires.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

» Le Ministre de l'Intérieur,

» CH. ROGIER. »

A la lettre ministérielle, Jos. Lies répond bientôt.

« MONSIEUR LE MINISTRE,

» J'ai reçu votre lettre du 7 courant par laquelle vous voulez bien me confirmer d'une manière définitive la commande d'un tableau pour le Musée de l'Etat, en acceptant les propositions que j'avais cru pouvoir vous faire quant à la grandeur et au sujet de ce tableau.

» Quant au prix, je regrette que vous ayez cru devoir vous arrêter même audessous de l'estimation la moins élevée indiquée dans ma lettre, car dans le vif désir de pouvoir entreprendre ce travail j'étais allé dans ma demande jusqu'aux limites du possible. Aussi je ne pourrais vraiment accepter ces conditions si les termes de votre lettre ne me donnaient la certitude de voir, après l'exécution de mon tableau, majorer cette rémunération insuffisante.

» C'est avec regret que j'insiste si longuement sur cette question matérielle; il faut des motifs sérieux pour m'y déterminer car je sais, Monsieur le Ministre, combien est grand votre désir de donner aux arts la protection la plus large et la plus féconde.

» En vous renouvelant les expressions de ma gratitude, je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, le témoignage de ma haute et respectueuse considération. »

L'intimité de Leys et de Lies ressort de la lettre que voici; elle prouve combien Lies faisait cas des conseils de son ami :

« *Vendredi matin.*

» MON CHER AMI,

» Je n'ai a vous donner qu'un conseil, c'est de terminer au plus tôt votre affaire, c'est-à-dire de réserver le sujet, malgré que je crois qu'il ne serait pas difficile de le changer plus tard si c'était nécessaire; de déterminer la grandeur, de se mettre d'accord sur le chiffre et d'avoir le tout par écrit, car Dieu sait ce qui va arriver.

» Vous le savez sans doute, les nouvelles sont archimauvaises et je crois que, pour quelque temps, nous pourrons nous mettre à la daube.

» Je pense que l'air de la campagne vous aura retapé et qu'avant peu tout sera oublié. Un peu de calme et beaucoup de flânerie. Du reste vous pouvez vous le permettre et vous voyez que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

» Au voyage, vous ne pouvez pas songer pour le moment, du moins pour l'Italie, mais Madrid, autre mine inexplorée qui n'est pas à dédaigner.

» Allons, je vous laisse à vos douces rêveries sous les *melèzes* et retourne à mes moutons.

» Tout à vous

» H. LEYS.

» Faites bien mes compliments à du Bois et à sa dame. Tout le monde se rappelle ici à votre souvenir. »

Le 6 juin 1859, Jos. Lies reçoit une avance de 2000 fr. « sur le prix du tableau qui lui a été commandé par le gouvernement » ainsi que le dit un reçu sur papier libellé par l'artiste.

Le 13 octobre 1859, nouveau reçu de 2000 fr. pour une avance « sur le prix du tableau qui lui a été commandé pour l'exposition de 1860. »

Quelques jours plus tard Lies part pour le Midi.

Le 27 novembre 1860, le ministre de l'intérieur lui écrit:

« MONSIEUR,

» Une avance de quatre mille francs vous ayant été faite par mon Département, sur le prix du tableau qui vous a été commandé pour compte de l'Etat, il me serait agréable d'apprendre que vous avez pu vous mettre à l'œuvre.

» Vous êtes d'ailleurs appelé par votre talent, Monsieur, à contribuer à l'éclat de la prochaine exposition des beaux-arts d'Anvers, et il est trés-désirable que la production que vous devez exécuter pour le Musée moderne, puisse figurer à cette importante exhibition.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

» Le Ministre de l'Intérieur. »

Le 13 décembre 1860 nouvelle lettre du même ministre:

« Comme suite à votre lettre du 3 du courant, j'ai l'honneur de vous informer que j'approuve le sujet dont vous avez fait choix (*Justice pour les faibles,* épisode du règne de Baudouin à la Hache, comte de Flandre) pour l'exécution du tableau qui vous a été commandé pour le *Musée moderne de l'Etat.*

» A cette occasion, je ne crois pas inutile de vous exprimer de nouveau le désir de voir cette œuvre terminée pour l'époque de la prochaine exposition d'Anvers. »

Le 22 avril 1861, Lies reçoit ce billet:

« MONSIEUR,

» Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous fassiez confectionner à présent le cadre de votre tableau. Veuillez arrêter les conditions avec le doreur. Je vous recommande de viser à ce qu'elles soient modérées. J'aurai le plaisir de vous rendre visite, au premier voyage que je ferai à Anvers.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

» ED. ROMBERS. »

Le tableau de Lies est enfin livré. L'artiste demande le solde qui lui revient. On lui répond, du Ministère de l'Intérieur :

« *Bruxelles, le 7 Mars* 1862.

» MON CHER MONSIEUR,

» Je regrette vivement les retards qu'éprouve le règlement de votre affaire, mais il ne dépend pas de moi de les abréger. Nous sommes obligés absolument de demander un crédit supplémenaire à la Chambre pour payer le solde de votre tableau. La demande de ce crédit va être présentée, mais il s'écoulera encore quelques semaines avant son allocation. Malheureusement le Gouvernement n'a pas les mêmes facilités que les particuliers en matière de comptabilité.

» Pour le prix de votre cadre, je dois vous faire observer qu'il est compris dans celui du tableau. C'est là une règle générale. Il en est ainsi pour tous les artistes auxquels le Gouvernement achète des commandes, des toiles, ainsi que vous pouvez vous en assurer.

» Agréez, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments dévoués.

» ED. ROMBERS. »

Enfin, le 3 Septembre 1862, le Ministère dit à Jos. Lies :

« Afin que je puisse faire mettre en liquidation ce qui vous est dû sur le prix du tableau cédé

par vous au Gouvernement, j'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir m'envoyer, le plus tôt possible, une déclaration en triple expédition, dont une sur un papier timbré de 45 centimes.

» Cette déclaration devra être conçue comme suit :

« Le soussigné déclare qu'il lui est dû par le Département de l'Intérieur, la somme de six » mille francs (fr. 6000) pour solde du prix de son tableau intitulé : *Justice pour les Faibles* » (Episode du règne de Baudouin à la hache) qui a figuré au Salon d'Anvers, pendant l'Exposition » de 1861. »

» Agréez, etc.

« BAUDOUIN A LA HACHE, COMTE DE FLANDRE de 1111 à 1119.

» Comme son contemporain et son suzerain, le roi de France, Louis-le-Gros, il frappa vigoureusement quiconque troublait la paix publique par les moyens barbares que l'époque exigeait. Dans son code, les moyens d'information étaient le duel judiciaire et les épreuves ; la peine, le talion.

» Il aida le roi de France dans sa guerre contre Henri Ier d'Angleterre, et se signala par sa valeur.

» Justicier inflexible et brave capitaine, il mérita le surnom populaire de Baudouin à la hache. Il mourut à Roulers, à l'âge de 27 ans. »

(TH. JUSTE. — *Histoire de Belgique*, t. I, p. 178.)

Extrait du *Précurseur* du 19 Septembre 1861 :

« M. Lies s'est inspiré d'un épisode de l'histoire de Baudouin VII, ce grand justicier dont la hache égalitaire forçait les têtes les plus hautes à se courber devant lui.

» Baudouin à la hache, dit le livret, succéda, à l'âge de 18 ans, à son père Robert de Jérusalem. Aussitôt en possession du pouvoir, il résolut de faire cesser, par une justice prompte et sévère, les désordres, les pillages et les dévastations qui portaient la ruine et la terreur dans les campagnes. Il parcourait le pays, rendant partout justice, même au plus humble.... Un seigneur ayant été accusé d'avoir fait enlever par ses gens de guerre, les vaches d'une pauvre veuve, Baudouin ordonna la restitution des bestiaux et, s'emparant du coupable, le fit exécuter aux portes mêmes de son château.

» Voilà le sujet ; M. Lies l'a traité avec une rare intelligence.

» Devant le donjon est dressé un échafaud massif. Au poteau d'infamie est attaché le coupable, nu jusqu'à la ceinture, lançant une imprécation suprême au comte qui, la hache à la main, se tient devant lui, terrible comme la personnification même de la justice. Deux hommes d'armes, d'une tournure superbe, et qui forment avec le condamné un groupe vraiment magistral, apprêtent les instruments du supplice. Ces trois figures s'enlèvent sur le fond avec une puissance merveilleuse.

» Sur le premier plan, à la droite du spectateur, est la veuve dans une attitude qui tient à la fois du remercîment et de la supplication. Elle rend grâce au comte de la justice qui lui est rendue, mais en même temps elle semble le prier de pardonner au ravisseur.

» Un jeune bouvier revêtu du *sarrau*, cet antique vêtement du soldat, du paysan, de l'ouvrier de tout ce qui fait œuvre de son corps, jette sur le seigneur attaché au pilori, un regard où semble luire déjà l'étincelle vengeresse à laquelle devait s'allumer, quelques siècles plus tard, l'incendie révolutionnaire.

» A l'arrière-plan, à la porte du château, une femme éperdue tend les bras à celui qui va mourir, et semble vouloir conjurer sa destinée.

» Cette toile est d'un coloris puissant qui rappelle les meilleurs maîtres de notre vieille école; elle nous prouve que le talent de M. Lies peut atteindre sans peine aux conceptions les plus hautes de la peinture historique. P. M. »

Dans ses *Etudes sur l'art* (1), Louis Pfau rend compte de l'exposition d'Anvers où, pour la première fois, le public fut admis à voir le plus grand des tableaux de Joseph Lies.

A cette époque, les vrais connaisseurs ne confondaient pas Leys avec Lies; j'en trouve la preuve dans les trois alinéas suivants. (2)

« Ce qu'il y a de plus saillant à l'exposition ce sont les trois tableaux de Leys, que vous connaissez. Leys est un fier artiste, un peintre solide, je suis tenté de dire honnête, car il y a certainement une honnêteté artistique dans cette conscience de recherche, dans cette sincérité de rendu. Malheureusement, dans ces derniers temps, Leys tombe de plus en plus dans le maniéré, il va trop loin dans sa prédilection pour les anciens Germains, et ses tableaux ressemblent un peu trop aux images des vieilles chroniques. Mais, à côté de ces formes surannées, il y a chez cet artiste l'étude sérieuse de la nature, ce qui le tient au dessus du pastiche et l'en sauvera complètement, il faut l'espérer.

» Lies, un partisan de la manière de Leys, a exposé un grand tableau : *Justice pour les faibles*. Voici le sujet : Baudouin VII (surnommé à la hache) succède, à l'âge de dix-huit ans, à son père, Robert de Jérusalem. Aussitôt en possession du pouvoir, il résolut de faire cesser, par une justice prompte et sévère, les désordres, les pillages et les dévastations qui portaient la ruine et la terreur dans les campagnes. Il parcourait le pays, rendant partout justice, même aux plus humbles. Un seigneur ayant été accusé d'avoir fait enlever, par ses gens de guerre, les vaches d'une pauvre veuve, Baudouin ordonna la restitution du bétail, et, s'emparant du coupable, il le fit exécuter aux portes mêmes de son château.

» Je vous raconte l'histoire tout du long; ce bon prince hacheur mérite bien qu'on lui consacre quelques lignes. Lies l'a représenté debout, au milieu du tableau, la hache à la main, faisant lier le chevalier brigand à un poteau. La vieille mère de la famille dépouillée embrasse le pan de son habit. Un garçon et une fille tiennent en laisse les vaches restituées. Les figures sont magistralement dessinées, et le corps à moitié nu du délinquant est supérieurement modelé. La peinture, dénotant l'étude des anciens maîtres germaniques, est d'une grande solidité et d'une belle harmonie malgré des couleurs assez entières. Les jambes nues du garçon, un peu trop couleur de brique, rappellent la facture simple et naïve de Quentin Metsys. Mais les contours durs des anciens ne sont pas absents non plus. La composition, très-claire dans son ensemble, ne l'est pas toujours dans les motifs de détail et montre trop d'intention. Ce tableau, quoiqu'il ne soit pas complètement satisfaisant, est certainement le plus sérieux de l'exposition. »

*Journal des Beaux-Arts* (1861, 30 Septembre, p. 150.) — Salon d'Anvers.

« La *Police de Baudouin à la hache* a inspiré à M. Joseph Lies une page qui marque comme une des œuvres les plus puissamment originales du peintre sous le rapport du coloris et aussi de la composition, car, sous ce dernier rapport, rien n'égale la simplicité et le pittoresque avec lesquels le sujet est rendu.

» L'artiste, pour émouvoir et plaire, n'a pas eu recours à de bien grands moyens, et certes c'est là un des signes évidents du génie de l'homme dans l'art que d'arriver à impressionner la foule avec une donnée dramatique par elle-même, il est vrai, mais simplement exposée.

» Le personnage de Baudouin respire une jeunesse énergique et intelligente, sa pose est pleine

(1) Bruxelles. Lacroix, Verboeckhoven et Ce. — 1862.

(2) Page 137-138.

de fougue et d'imprévu ; la figure et le corps du jeune paysan placé au premier plan, sont une création parfaite comme idée, sentiment et exécution ; le seigneur dont le supplice et le châtiment sont proches, montre une tête aux traits durs et farouches et d'un hardi contraste avec le juvénil visage du célèbre justicier.

» En somme, M. Lies s'est placé par cette œuvre pleine de caractère comme sentiment, et des plus solides comme peinture, à une très-grande hauteur. »

Extrait de *l'Avenir* du 1r octobre 1861.

« M. Jos. Lies expose, sous ce titre humanitaire *Justice pour les faibles*, une page historique d'une grande valeur.

» Baudouin VII succéda à l'âge de 18 ans à son père Robert de Jérusalem; à peine en possession du pouvoir, il résolût de faire cesser, en rendant prompte et sévère justice, les désordres, les pillages et les dévastations qui affligeaient les campagnes. Il parcourait le pays, rendant partout justice même aux plus humbles... Un seigneur ayant été accusé d'avoir fait enlever par ses gens de guerre les vaches d'une pauvre veuve, Baudouin ordonna la restitution des bestiaux et, s'emparant du coupable, le fit exécuter aux portes mêmes de son château.

» C'est cet acte de prompte et bonne justice qui fait le sujet du tableau de M. Lies, tableau capital, bien pensé, heureusement conçu et magistralement exécuté.

» Sur le premier plan, à la droite du spectateur, se trouve la veuve spoliée; elle se tient courbée devant son jeune Seigneur et maître ; elle lui exprime, de son regard, toute sa gratitude, tout son étonnement à la fois, de la justice qui lui est faite ; peut-être son cœur dit-il une touchante prière pour implorer la clémence de l'implacable juge. Un jeune paysan assiste à l'acte solennel qui va s'accomplir ; il ne remercie pas, il ne supplie pas, lui ; son regard assuré est fixé sur le jeune comte, son cœur se gonfle du plaisir qu'il éprouve en présence de cette preuve vivace de l'égalité devant la justice de Baudouin. Il applaudit à un principe ; c'est, dans une seule figure, le peuple heureux de la jouissance d'un droit.

» Cependant la justice a son cours: vers le fond, à gauche du spectateur, le seigneur coupable lié à un arbre attend son supplice. Lui aussi regarde le jeune Baudouin, mais de cet œil farouche qui ne proteste pas seulement contre l'attentat porté à sa personne, mais à sa caste, mais à un principe aussi.

» Deux hommes d'armes préparent les instruments du supplice, tandis que du fond, accourt une femme noble, les cheveux en désordre, mais qui viendra trop tard pour implorer le pardon du coupable.

» Toutes les parties de cette belle, de cette grande œuvre sont traitées avec un sentiment profond ; la toile de M. Lies saisit le spectateur, elle lui fait éprouver une à une les émotions que ressentent les personnages mis en action ; elle le fait assister à l'acte de vigueur et de justice ; elle suscite l'approbation du public pour cet acte, et ce sentiment éprouvé unanimement par la foule, est la preuve la plus évidente de la réussite complète du peintre.

» Le tableau de M. Lies, commandé par le Gouvernement, sera une magnifique acquisition pour un de nos musées nationaux. »

Extrait de la *Grondwet*, du 30 Août 1861.

» Puisque nous avons commencé le grand genre historique en faisant les honneurs à M. le Directeur de l'Académie, nous continuerons d'abord par M. Lies et son grand tableau historique *Justice pour les faibles.*

» Cette œuvre est faite pour compte du gouvernement, ce qui veut dire que Lies sera payé de la grosse bourse, quelle que soit la valeur, bonne ou mauvaise, de son tableau ; nos gouvernants ne se préoccupent pas de cela. Nous ne pouvons donc nuire à Lies, aussi le traiterons nous sans pitié.

» Dabord qu'on nous dise pourquoï le gouvernement commande des tableaux aussi grands et de tels sujets (1) à des artistes n'ayant encore donné aucune preuve d'aptitude sur ce terrain (2) ? Réponse : — Parce que le gouvernement se soucie peu de la manière dont on gaspille l'argent.

» Mais, asseyons-nous un instant devant le tableau ; voici précisément un canapé de velours rouge.

» Le sujet représente ou devrait représenter « Le jeune prince Baudouin à la hache faisant mettre à mort un seigneur devant son propre château, pour avoir fait piller les paysans par ses soldats. » C'est pour cela qu'on a intitulé le tableau, d'après le catalogue *Justice pour les faibles.*

» Il y a des tableaux qu'il faut longtemps et souvent admirer pour en découvrir les beautés ; dans celui de Lies c'est le contraire qui se produit : plus on l'examine, plus il perd et plus ses défauts se manifestent. Si c'est là de l'*Ecole flamande*, nous sommes réellement inquiets sur le sort de cette école. (3)

» Le premier objet qui nous saute aux yeux est une *vache* qui sort sa tête de *bœuf* du cadre et semble dire au public, d'un air innocent : « il ne faut pas vous fâcher, ce n'est pas *ma* faute. » En effet, cette vache à tête de *bœuf* n'en peut rien si Baudouin a des yeux de verre qui ne regardent rien ; ni si le prince danse. Elle n'est pas non plus cause que ce jeune villageois se soit lavé la figure dans un pot de couleur rouge — (ses jambes par jalousie sont devenues rouges aussi), et que cette vieille femme ait une tête de la grandeur d'une maison. Est-ce sa faute si le méchant seigneur lié, les bras croisés à un poteau, exécute corporellement un tour de force dont l'homme caoutchouc de la foire ne pourrait s'acquitter ; si tout l'arrière plan est un ramassis sans nom ; si enfin cet homme couché fait bien de rester étendu à terre, car sa taille est telle qu'il ne pourrait se mettre debout dans le tableau.

» Malgré ces défauts, l'œuvre (on le sent) n'est pas celle d'un rapin. Le corps nu et la tête du seigneur coupable témoignent de la puissance du pinceau de Lies, mais disent aussi que, dans ce tableau, le peintre a nagé hors de son élément et s'est presque noyé.

» On le voit, nous avons été inexorable pour Lies, mais nous devions l'être. Il y a trop de danger, pour notre école, à ce que des maîtres d'un talent incontestable, comme Lies, donnent l'exemple du mauvais goût et entraînent les artistes plus jeunes dans une voie qui conduit inévitablement à la mort de l'Ecole flamande et à la décadence de l'art véritable. Rien n'est aussi dangereux que le mauvais exemple des grands, et quand cette faute est commise avec la hardiesse d'un homme qui a conscience de son talent, elle n'en est que plus contagieuse, car l'homme tient de la nature du singe, (4) il veut imiter ce qu'il a vu faire. Trop peu d'hommes ont un génie inné et personnel qui les gouverne entièrement et qu'ils suivent sans regarder en arrière comme Télémaque aux enfers. Il serait désirable que la plupart des peintres s'efforçassent de perfectionner leur génie

(1) Voir, à ce sujet, la correspondance entre les représentants du Gouvernement et l'artiste. Toujours, partout, l'Etat s'est réservé ce droit à l'encouragement, au secours et même à l'initiative. Que d'excellentes choses en sont nées !

(2) Que l'on tienne compte de la santé de Lies, de son besoin de voyage dans le midi et des œuvres sorties de son pinceau et l'on comprendra la brutalité de cette attaque.

(3) Il faut bien reconnaître que cette œuvre, dans sa composition et son exécution, c'est-à-dire dans la pensée de l'artiste et le coloris personnel au peintre, est absolument flamande.

(4) Le singe ! L'homme ! Mais l'artiste n'imite que les choses qu'il croit destinées à un succès quelconque. Il s'agit en raisonnant et non à la manière du singe.

propre, au lieu de copier ce que font les autres. Chacun pourrait devenir, en son genre, un Rubens. (1) Qu'eut été Teniers, si au lieu de peindre ses Kermesses champêtres, il avait essayé d'imiter Van Dyck ? Un casse cou, rien de plus.

» Ces lignes s'adressent directement à Lies. (2) M. Lies a un talent personnel et beaucoup de poésie dans son coloris.... s'il veut rester Lies. Qui n'a admiré son *Colomb*, il y a douze ans ? Chacun pensait qu'avec le relèvement des arts il était né également un nouveau Rembrandt. Nous le pensions aussi, car nous lisons ce qui suit dans « la promenade dans l'Exposition de 1849, par Jan van Rijswijck, » au sujet du tableau *Christophe Colombe*, etc.

» Mais voilà, depuis lors l'astre de Leys s'éleva dans le ciel artistique ; il greffa le style des anciens sur le tronc de l'Ecole de Rubens. Les premières tentatives eurent un bonheur surprenant ; une nouvelle lumière venait de se produire et qui ne voulait pas admirer Leys n'était plus digne de vivre. L'exemple était tentant. Beaucoup, ne consultant que la partie singe de l'esprit humain, se mirent à la remorque de Leys au détriment de leur talent naturel, de leur génie propre, tout comme s'il avait été nécessaire d'avoir plus d'un Leys, tout comme si Leys devait devenir un type unique.

» Cette fièvre d'imitation fut malheureuse. Leys est un de ces.... Mais n'allons pas plus loin, nous retrouverons plus tard l'occasion de parler de lui. Cet engouement de copiste fut, pour plusieurs, une pierre d'achoppement ; pour Lies aussi qui n'ayant pu devenir un Leys n'a pas voulu rester un Lies. Cependant, il y a douze ans, avec son *Colombe*, Lies était aussi grand que Leys.

» signé : JAN VAN RIJSWIJCK. »

## JUSTICE POUR LES FAIBLES, (BAUDOUIN A LA HACHE).

Etude sur toile H. 12 1/2 L. 0.20, appartient à M. GEORGES LIES à Bruxelles.

Ce n'est que la tache du grand tableau du Musée de Bruxelles. L'artiste cherchait toujours à équilibrer les tons de ses tableaux importants. Pour les choses de moindre valeur, suivant lui, il peignait d'abondance, presque sans esquisse au trait.

## GRANDE ESQUISSE AU FUSAIN.

De ce même tableau (H. 0,85 L. 1,30) sur papier, appartient au même.

Joseph Lies dessina ce tableau plusieurs fois et en fit avec soin les études de détail.

## UNE VACHE.

Appartient à M. FRANS VAN KUYCK.

Les tableaux de Lies, de la dernière période de sa vie, accusaient la tendance de l'artiste vers un genre plus élevé au point de vue des sujets traités. Il quittait le genre pastoral pour l'héroïque ; de là, la nécessité de laisser le genre pour l'histoire. Or, le bétail a toujours été de prise enviée à la guerre. Van Rossum faisait cas de cette richesse (*Les Maux de la Guerre*) tout autant que ce seigneur que Baudouin à la hache condamne à mort pour avoir dérobé les vaches de la veuve.

(1) Un Rubens ! rien que cela. Mais on sent l'exagération de tous les arguments de cet écrivain.

(2) Lies ne s'attaquait pas à une toile qu'il ne pût rendre illustre ; à notre avis, cet essai se produisit trop tard dans sa vie ; l'artiste n'était déjà plus en possession de tous ses moyens.

## TÊTE DE VACHE.

H. 0,27 L. 0,33, appartient à M. Georges Lies.

Cette étude, comme la précédente, se rattache aux tableaux nommés plus haut ; elles indiquent avec quelle conscience l'artiste travaillait. De bonne heure, il s'était habitué à pousser ses études très-loin ; c'est un pli que tout peintre devrait prendre.

## LE SEIGNEUR PUNI PAR BAUDOUIN A LA HACHE.

Bois H. 31 cent., L, 21 cent. Appartient à M. F. Lamorinière.

Ceci est encore une chose entrevue par Lies avant le tableau. Déjà l'homme est attaché au poteau d'infamie. Ce n'est pas le personnage riche du grand tableau de Bruxelles mais c'est le coupable qui va expier son crime.

Le coloris est très-fort et l'ensemble a des teintes fort harmonieuses.





## CHAPITRE XIX.

# DERNIÈRES ANNÉES DE TRAVAIL.

SOMMAIRE: L'Ennemi approche. — Scène du Moyen-age. — Rapt, pillage et incendie. — Les Maux de la Guerre. — Prisonniers, payens et martyrs chrétiens conduits au supplice. — Les Proscrits. — Le retour des Champs. — Paysage des environs d'Anvers. — Au bord d'une cascade. — Les deux Mariages. — Le Botaniste et sa Fille. — Le mauvais riche. — Intérieur de cour. — Un soir d'été en Italie. — Faust. — La Chevauchée de Faust. — Faust et Méphistophélès sur le Hartz. — Paysage avec Figures. — Paysage gris. — A la Campagne. — Causerie. — La Conversation. — A Venise.

### L'ENNEMIE APPROCHE (1).

L'Ennemi approche! L'alarme est générale. Autour du paisible village flamand que le clocher, les maisons à tuiles rouges et les lignes d'arbres caractérisent, des paysans pressent leur bétail et conduisent les voitures chargées de leur pauvre mobilier. Tout le monde fuit, excepté une poignée de braves décidés à défendre leur vie et le coin du monde qui leur appartient.

Au premier plan, des sentiments bien opposés se font jour.

A droite, un vieillard, plié par l'âge, s'appuie sur un bâton et se sert du bras d'une jeune mère ayant deux enfants à protéger, l'un qu'elle porte, l'autre, gentil petit bambin qu'elle entraîne.

Derrière, le Seigneur tout morfondu, peureux, pleurant, et sa fille, jolie femme, que l'habitude de marcher au deuxième rang laisse presque impassible.

Cependant les nouvelles qu'apporte un paysan dont les bras miment l'effarement ne sont pas rassurantes.

A gauche, on est préparé à la lutte. Un beau et élégant jeune homme, plein de confiance, examine son épée avec un calme parfait. Il sourit!

Près de lui, les villageois ont des contenances bien diverses; selon l'expression et la rudesse de leurs traits, on leur prête des sentiments opposés.

Celui qui attache une faux au bout d'un bâton est d'une attitude fort réussie. Le gamin au tambour n'attend que le signe du chef pour mettre tout ce monde en mouvement.

Les choses se passent rarement ainsi à la guerre, vu que d'ordinaire, les faibles, femmes, enfants ou vieillards, ne fuient pas du côté où l'on attend l'ennemi; on ne songe pas à adresser

(1) Acheté en 1869, à Bernheim aîné, à Bruxelles, pour 12,000 fr., payés par le Musée d'Anvers. (Note de M. Kempeneers).

ce reproche à Lies, tant la variété qu'il a semée dans son œuvre parle aux yeux et à l'esprit. Il y a là un monde en peine et des familles menacées; c'est assez pour que l'on admire les scènes qui se présentent et les lieux où elles se passent.

Extrait de l'*Etoile Belge*, (Salon de 1857, n° 10):

« La terreur envahit tout un village: *L'ennemi approche* (1)! Tel est le titre du tableau dont M. Lies est l'auteur. La scène se passe, il y a trois siècles, aux environs d'Anvers, ainsi que l'indique un des poteaux de la route. Nous sommes déjà loin du clocher qui s'efface dans le fond brumeux. Tout fuit, et sans tenter un effort inutile, dans quelque fort, malheureusement peu voisin chacun voudrait bien trouver un asile. Ici la peur rend des jambes à un vieillard qui s'encourt avec une femme et un enfant. Là un paysan bavard et poltron, sans doute celui qui a donné l'alarme, explique le danger, avec force exagérations, à la ravissante jeune femme d'un vieux podagre qui songe en grimaçant au bon vin qu'il abandonne. Un peu plus loin un garçon de ferme et une servante, emportent un coffre, mais tel est leur désarroi, que le valet veut aller à gauche et la grosse fille à droite et si le bahut n'est pas fort solide il pourrait bien sortir de la lutte aux trois quarts démoli. Dans le fond nous voyons encore des fuyards. Les paysans chassent devant eux leur bétail, et les bœufs font ce qu'ils peuvent pour traîner les chariots qui emportent tout le mobilier de l'endroit. Il ne faut pas croire cependant que tout le monde ait peur. L'ennemi n'est pas encore si proche que les fanfarons ne puissent faire montre de bravoure.

» Il y a là un jeune seigneur blond en habit chamois qui fait ployer d'un air crâne une lame qui n'a jamais servi; un gamin brûle d'envie de battre la charge sur un tambour qui n'a jamais résonné que devant les processions d'archers, ou les chasseurs de mésanges; un autre essaie la détente d'un mousquet rouillé qui pourrait bien partir dans ses mains; un autre encore, plus sérieux celui là, fourbit l'arme terrible du paysan, la faulx. La plupart enfin essaient de faire bonne contenance; il n'y a qu'un jeune homme brun à la physionomie ferme et décidée, à l'œil perçant et dur, qui paraît ne pas compter sur ces braves, et ne s'en rapporter qu'à sa fourche qu'il tient avec autant de vigueur que Neptune son trident. Celui-là jette un regard d'indicible mépris sur le hobereau blond à veste chamois. Gare à lui, s'il recule; on lui apprendra que noblesse oblige. Tout ce petit drame villageois pétille d'esprit, de malice et de caractère. Pas une physionomie qui n'ait son cachet de peur, de bravade, ou de tristesse. Au milieu de ces types de paysans, pris dans la vie réelle et rendus avec un art parfait, à côté de cette figure à la fois impertinente et efféminée de gentilhomme, l'œil se repose avec bonheur sur le charmant et gracieux visage de la femme de ce vieux tabellion qu'on a épousé malgré la goutte, afin de partager ses écus. Encore s'il n'y avait dans ce tableau que les personnages spirituellement groupés et décrits, on se bornerait à voir dans M. Lies un peintre de mœurs exact et aimable. Mais le fond de sa composition est empreint d'une telle poésie, lui imprime un tel cachet de grandeur, qu'on est tout disposé à donner place à son œuvre parmi les pages les plus aimées des vieux maîtres flamands. Il y a dans ce tableau beaucoup du caractère de Breughel et de l'inimitable délicatesse de touche du grand Teniers.

» Aussi, quels progrès l'artiste a accomplis, depuis sa *Jeanne d'Arc* de 1851, sa *Cour de Marguerite d'Autriche* de 1854, et son *Albert Durer* de 1855! On voit dans son travail d'aujourd'hui l'énorme influence des conseils de M. Leys, mais en même temps une originalité, une valeur individuelle de style et de conception qu'il est impossible de méconnaître. De tous nos peintres de genre, nous tenons là celui qui a le mieux mérité de l'opinion. Il y a deux ans,

(1) Appartient à M. Couteaux.

M. Lies possédait déjà à un haut degré l'art du dessin et l'entente de la couleur, mais il lui manquait la vie et rien n'est plus vivant, plus vrai et plus réel en même temps, que le tableau qu'il soumet aujourd'hui au public. Nous aurons l'occasion de reparler de M. Lies comme peintre de portraits, mais dès à présent nous pouvons affirmer que, s'il est un artiste qui soit digne d'une récompense qu'un très-petit nombre a le droit cette fois d'espérer, c'est bien celui dont nous venons de détailler l'œuvre à la fois charmante et si sérieusement étudiée. »

Quelques lignes plus loin, le critique, en parlant d'un tableau de M. A. D..., ajoute :

« On ne trouve pas là cette expression diverse des sentiments multiples de la nature humaine, qui donne un si grand intérêt à l'œuvre de M. Lies. »

*Journal des Beaux-Arts*, 1869, 30 Mai, p. 79 :

« Le Musée d'Anvers vient d'acheter un tableau de Joseph Lies : l'*Ennemi s'avance*, cette œuvre si mal composée et si admirablement peinte que tout le monde connaît. »

Même année, page 25 :

« Le tableau de Lies : l'*Ennemi s'avance*, que le Musée d'Anvers a acquis récemment, a été acheté à M. Bernheim, marchand de tableaux, à Bruxelles, pour le prix de 12,000 fr. »

*Indépendance Belge* du 3 Octobre 1857 :

« Nous avons dit précédemment ce que nous pensons de la peinture faite, non dans le sentiment, mais à l'imitation de celle des anciens maîtres. Nous avons fait remarquer combien les artistes qui donnaient à leurs œuvres l'apparence de productions d'un autre siècle, montraient peu de discernement. C'est un point sur lequel nous n'avons pas à revenir théoriquement ; mais il faut que nous en touchions encore un mot à propos du tableau exposé par M. Lies.

« La carrière de M. Lies présente une particularité fort étrange. Cet artiste n'a été lui-même qu'un seul jour.

» On remarqua, au Salon de 1848, une petite toile charmante signée de son nom jusqu'alors inconnu. C'était son début. Un sujet simple et bien conçu, du naturel et de l'esprit dans les figures, un coloris frais et transparent fixèrent l'attention des connaisseurs sur ce tableau qui semblait annoncer un peintre franchement original.

» A l'exposition suivante, M. Lies avait changé de manière, et plusieurs années de suite son talent nous apparut sous un aspect différent. Ce n'était que demi-mal, car les jeunes artistes commencent habituellement par tâter le terrain, avant de choisir la route où ils doivent ensuite s'engager tout de bon. Un fâcheux destin voulut qu'entre les sentiers dont le domaine de l'art est sillonné, M. Lies prit celui qui conduit à l'imitation. Peut-être n'a-t-il pas eu l'intention d'abdiquer son individualité ; peut-être n'a-t-il fait que céder à une attraction sympathique ; mais ce qui est certain, c'est qu'il est devenu l'*alter ego* de M. Leys, en tant que l'ombre ou le reflet puisse passer pour une seconde personne.

M. Lies emprunte alternativement ses sujets au moyen-âge allemand et au dix-septième siècle flamand. Ce sont aussi, chacun le sait, les deux époques qu'affectionne M. Leys. Là ne se borne pas l'analogie ; elle se retrouve aussi dans le goût de la composition et dans une foule de détails où se manifeste la recherche souvent minutieuse de la couleur locale. Seulement M. Lies n'a pas su, comme M. Leys, s'arrêter à temps sur la pente des tendances rétrospectives. Il ne s'est pas borné à s'inspirer des anciens maîtres ; il les a copiés Du principe dont l'un avait usé judicieusement, l'autre s'est servi sans mesure.

» Le tableau exposé cette année par M. Lies est intitulé : l'*Ennemi approche*.

» La scène se passe à l'entrée d'un village flamand, à l'époque de l'envahissement de nos provinces par les troupes de Louis XIV.

» Un rassemblement de paysans s'est formé, sous les ordres d'un gentilhomme campagnard,

pour faire aux soldats français un semblant de résistance. Ceux-ci sont armés de fourches, ceux-là de faulx, d'autres de couteaux ajustés à des bâtons. Plusieurs ont des figures expressives; quelques uns sont de vrais magots, comme dirait le grand roi. Certains de ces types appartiennent à l'artiste ; mais la plupart sont empruntés sans façon aux vieux Flamands.

» M. Lies s'est incontestablement montré habile dans le modelé des têtes et des mains, aussi bien que dans l'exécution des ajustements. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est qu'il n'ait pas été davantage lui-même.

» Le groupe du premier plan, composé de trois figures : un vieillard, une jeune femme et un enfant est, sous le rapport de la peinture, le meilleur du tableau ; mais la position qu'il occupe est le fait d'une étrange distraction et prouve, comme nous le disions dans notre dernier article, que nos artistes ne pensent point assez avant d'exécuter. Ces trois personnages montrent un grand empressement à se soustraire au danger ; or, ils marrchent dans la direction vers laquelle les regards sont dirigés et d'où l'ennemi doit évidemment arriver. N'est-ce pas là un manque absolu de réflexion ? » X. X. »

Extrait des Etudes sur l'*Ecole Belge de peinture en* 1857 :

« Pas plus à Lies qu'à un autre, nous ne devons épargner la vérité. Nous dirons donc que son œuvre, dont nous reconnaissons d'ailleurs tous les mérites, pêche par plusieurs points essentiels et tout d'abord par un vice capital de conception.

» En effet, en ne partant pas, pour base de sa composition, d'une indication précise, l'artiste a rendu impossible la naissance, dans la pensée du spectateur, de tout rapport entre l'action représentée et le fait générateur.

» L'ennemi approche ! C'est bien, mais quel est-il ?

» L'ennemi, pour les gens que je vois, est-ce le prince de Parme investissant Anvers, ou Marnix abandonnant la place ? car c'est au temps de la réforme et des grandes luttes contre les Espagnols que l'artiste veut nous transporter, croyons-nous. Et puis, est-ce un corps d'armée qui s'avance, une troupe, ou sont-ce des hommes à la débandade et profitant des troubles du temps pour exercer des déprédations ? C'est trop de questions insolubles. L'esprit préoccupé laisse l'imagination indifférente ; d'où il s'ensuit qu'on n'entre pas dans l'action et, partant, qu'on s'y intéresse peu.

» Si l'on apercevait au loin cet ennemi, dont on sent partout la menace, dans l'émoi des uns, comme dans la fière contenance des autres, et qu'il parût en nombre tel que les courageux puissent lui faire résistance, on comprendrait ce beau gentilhomme, en pourpoint de soie et à bottes molles, qui palpe son épée ; ce rustre, au regard fauve, appuyé sur sa fourche et qui respire déjà le combat ; cet autre qui, un genou en terre, fixe une serpe au long manche d'un instrument aratoire. Tandis que maintenant ce petit groupe implique une contradiction, au moins apparente, avec cette terreur et ce désarroi général : les uns se cachent, d'autres se bouchent les oreilles pour ne pas entendre le bruit répercuté du canon ; les vieillards, dont les jambes se dérobent sous eux, fuient se soutenant à peine ; les mères ne songent qu'à leurs enfants, les entraînant d'un pas d'autant plus rapide ; enfin il n'est pas jusques à deux des plus pauvres hères, qui, tous perdus à l'idée du danger que courent leurs nippes, ne se sauvent avec leur malle, la tête à l'envers, le mari tirant à gauche, la femme tirant à droite.

» La situation admise, tous ces personnages sont isolément très-intéressants par la vérité et les études d'observation qu'ils dénotent, et quoique l'action, dans son ensemble, ne soit pas suffisamment motivée, ils y concourent heureusement et forment une habile succession de groupes.

» Comme choix des éléments constitutifs et justesse de représentation, l'œuvre de Lies est certainement la plus remarquable du genre, et l'une des plus belles choses du Salon,

» Les indications de mouvement, le modelé des têtes (nous ne parlons pas des mains, qui toutes, mais toutes sans exception, chose singulière! sont d'un dessin incorrect ou grossier), la couleur générale, tout cela est d'un talent fait, solide, nourri, y compris le fond, plein d'une grâce rustique et de charme, malgré la panique qui y règne aussi.

» C'est un vrai paysage flamand, avec son modeste clocher d'ardoise, ses chaumes aux bords des sentiers, ses maisons blanches couvertes de tuiles, telles que le philosophe les aimait, riches dans leur simplicité de l'opulence des vergers qui les entourent, un de ces sites enfin comme nous en portons tous confusément dans notre mémoire et qui ne manquent jamais d'éveiller en nous le souvenir des chères images du sol natal.

» AD. VAN SOUST. »

## SCÈNE DU MOYEN-AGE (ITALIE).

au Musée moderne d'Anvers.

Ce seigneur abusait de son autorité, en ravageant les propriétés des gens moins forts que lui et en accablant les malheureux soumis à ses lois arbitraires. Un jour, la colère du peuple déborda, le château du tyran fut mis au pillage, livré aux flammes (on le voit qui flambe au loin), et le seigneur fait prisonnier. Que deviendra-t-il? Ses bras sont enchaînés; sa colère est celle du chacal pris au piège. Sous son front, son œil vif brille de l'éclair de la colère; ses lèvres n'ont pas une parole de consolation pour sa jeune femme désolée et agenouillée près de lui.

Ce groupe est adossé à une de ces constructions communes en Italie; c'est un petit édifice couronné d'une vigne vigoureuse. Au bord de l'Arno, c'est sans doute une terrasse couverte. A l'intérieur, un soldat monte la garde. Extérieurement, un autre soldat jeune qui s'attendrit quelque peu sur la douleur de cette femme aussi belle qu'intéressante dans son malheur.

A droite, trois soldats cuirassés jouent aux dés, leur part de butin. Au premier plan, des vases précieux.

Au delà de cette scène navrante : le fleuve, quelques maisons qui rappellent l'Italie et des arbres d'une grande finesse.

Coloris très-vif, absolument italien; dessin très-correct, contours parfois un peu trop vigoureux. En somme, l'œuvre d'un flamand habile charmé de faire italien.

Voici en quels termes j'ai parlé de ce tableau, dans le *Journal des Beaux-Arts* du 15 Juin 1855, à propos du voyage en Italie de l'artiste :

« L'observateur Lies ne se laisse pas distraire de son travail, malgré les inconvénients d'une installation bien élémentaire, de laquelle il parlera seulement plus tard, lorsque, attristé par des tentatives qu'il juge trop sévèrement, il avouera qu'à Florence une chaise lui tenait lieu de chevalet.

» Il est, pour le moment, tout à son tableau qu'il peint avec délice. Au bord de l'Arno, au pied d'une colline escarpée, sous le ciel bleu de Florence, son œuvre sera absolument italienne, dans sa composition, dans la vérité du paysage et surtout dans son merveilleux coloris.

« Peu m'importe qu'il pleuve ou qu'il neige ! mon tableau avance, il sera terminé vers la la fin du mois. »

En post-scriptum, il ajoute :

» Voici le sujet du tableau :

» Après le pillage d'un château, scène qui se passait à chaque instant, au moyen-âge, où ces demeures de petits tyrans étaient, à leur tour, souvent envahies et livrées à l'incendie et à la dévastation.

» On voit, dans le fond, un château qui brûle.

» Quand on avait tout détruit, on tuait ou bien on enlevait les seigneurs de ces castels, dans l'espoir d'en tirer quelque rançon.

» Ainsi, à l'avant-plan du tableau, on voit un seigneur et une jeune femme qui attendent, dans la douleur, la fin qui leur est destinée ; de l'autre côté, est un groupe de soldats fort indifférents à ces douleurs, qui jouent aux dés leur part de butin du pillage.

» Entre ces deux groupes, un soldat plus jeune, qui est en quelque sorte la transition entre cette douleur et cette indifférence ; il se laisse un peu attendrir par la vue de la jeune femme qui est à ses pieds.

» Ce tableau figure, sous le n° 100, dans le catalogue autographe de Lies avec ce titre :

» Scène du moyen-âge (en Italie) vendu à M. Couteaux de Bruxelles, 1600 fr.

» Lies avait écrit, de Florence, en l'envoyant à Anvers, qu'il espérait en tirer la moitié de ses frais de voyage.

» Le Musée d'Anvers acquit ce tableau, en 1865, pour la somme de 8000 fr.

» J'ignore pourquoi le Musée d'Anvers a donné, à cette œuvre, le titre impossible de *Prisonniers de guerre*.

» Cet homme n'est pas un belligérant, cette femme a été surprise dans son existence de tous les jours ; ces deux créatures humiliées, maltraitées, ne sont pas des *Prisonniers de guerre*. Au surplus, nous avons la pensée de Lies. En rendant intéressants ces personnages, c'est moins l'humiliation de ces *petits tyrans* qu'il a voulu exposer, que la cause du peuple pressuré, annihilé, qu'il a tenu à défendre. L'artiste se fait justicier. En montrant les maux et les horreurs de la guerre, il prouve, à ceux qui abusent de leur naissance, de leur fortune et de leurs privilèges contre les humbles et les impuissants, que la fortune a des retours cruels.

» Lies n'a jamais flatté personne, il a toujours combattu pour l'intérêt général et pour le progrès par la liberté.

» Le titre du tableau en question doit donc être changé ; le catalogue pourra prendre l'explication même du peintre. Aujourd'hui que les œuvres du maître se recherchent de plus en plus, on doit tenir compte de sa volonté exprimée. »

## RAPT, PILLAGE ET INCENDIE.

» Un éloquent épisode des *Maux de la guerre* qui, dans la pensée de l'artiste, devaient former un cycle de douze tableaux, se trouve au Salon des Inondés. Il a été prêté par M. J. Nauts, vice-président de la Commission.

» Une jeune fille et son fiancé sont emmenés par des soldats, après le sac d'une ville qui flambe à l'horizon. L'infortunée se recule avec horreur pour éviter le déshonorant contact du soudard auquel elle est échue en partage et qui porte sur elle ses mains lubriques. Rien d'atrocement désespéré, de noblement farouche, d'admirable et de poignant comme l'expression, l'attitude et le mouvement du jeune homme, voyant profaner l'objet de ses chastes aspirations. Ses yeux lancent la foudre, mais hélas ! leur feu s'émousse contre la bestiale ivresse du vainqueur. Les cordes qui retiennent ses mains entrent dans la chair et, de sa bouche, s'échappe un cri de rage auquel répondent des huées diaboliques. Ni prières, ni blasphèmes ne peuvent émouvoir aujourd'hui ce Dieu des armées, auquel tu as peut-être toi-même autrefois rendu grâce et qui reste sourd aux plaintes de ses adorateurs malheureux. C'est une divinité qui, comme les génies malfaisants de l'Inde se repait de chair vive et s'abreuve de larmes et de sang. Ces hommes affolés de carnage et de luxure sont ses pontifes attitrés. Ce sera en leur honneur que prêtres et cardinaux entonneront le *magnificat* dans leurs somptueuses basiliques. Celà n'est-il pas juste, après tout, et l'Ecriture n'a-t-elle pas dit : Celui qui se sert de l'épée, périra par l'épée ?

» Pauvres jeunes gens ! Hier elle vous paraissait bien héroïque et bien glorieuse, cette guerre qui aujourd'hui vous souille et qui vous tue. Les ménestrels ont célébré devant vous la gloire des armes et vous avez tressailli d'enthousiasme aux exploits d'Amadis ou de Roland ! Et toi, plus froide déjà que la mort qui suivra ta chûte, tu as peut-être armé toi-même ton chevalier de l'épée brisée dans sa main ? Ce ne sont pas les sons de l'orgue et les flambeaux d'hyménée qui répondront à vos exploits et à votre espérance. Entendez cette soldatesque hideuse vociférant l'épithalame ordurier de son sergent,et d'une vierge violée? Voyez s'abîmer dans des torrents de feu le château où devaient se célébrer vos noces et l'église qui devait entendre vos serments. Demain, sans doute, les vôtres vengeront par de nouvelles hécatombes votre trépas et votre honte ; et de nouveaux sanglots, de nouvelles imprécations monteront vers le ciel ! L'homme a détruit l'œuvre de la nature, le fer a moissonné dans les champs de l'humanité, le feu a dévoré l'holocauste saint offert à Jehovah Sabaot ! L'herbe croîtra sur quelques tombes de plus, l'art et la science feront surgir de ces ruines une ville plus belle, plus riche et plus peuplée. Puisqu'il faut un vainqueur, qu'importe celui qui meurt ou qui triomphe !

» *Te Deum laudamus !* G. LAGYE.

## LES MAUX DE LA GUERRE.

» Pourquoi ces brigands victorieux ont-ils chargé de cordes qui les meurtrissent, les mains de cette pauvre jeune femme que son mari accompagne, sans pouvoir la protéger plus longtemps ? Ils rient, les lâches ! de cette folle terreur et de ces larmes cruelles... Pour eux, cette infortunée ne marche pas assez vite. Le bataillon qui suit et gravit le tertre, pousse tout en avant et en demandant place.

» Affolée, la malheureuse femme s'arrête ; elle hésite, elle recule. Implorer ses bourreaux ?... Non ! Tout son sang se révolte aussi bien que sa fierté ; le dégoût et l'horreur la dominent plus que la peur.

» Horrible guerre !... Qu'ont fait ces gens paisibles, si jeunes et si distingués, à cette horde de pillards enivrés ?

» Le premier de ces vainqueurs magnanimes a garni le haut de sa pique d'un coq dérobé au dernier village. Celui qui le suit soulève en l'air la bouteille où il trouve l'ivresse,ce bonheur idéal d'un lâche brigand.

* * *

» Tout subit la loi du vainqueur, aussi ce dernier soldat ne craint pas d'enlever, sans le moindre scrupule, les vases sacrés d'une église où il avait peut-être, avant les jours du pillage, subi toutes les superstitions religieuses.

» Quel mouvement emporte tout ce flot humain ! Où va-t-il ? Peu importe. C'est la guerre qui passe et, à sa suite, les crimes nombreux se succèdent.

* * *

» Lies a voulu flétrir cette injustice qui crie vengeance. Il a réussi à nous faire deviner quelques uns des maux qui l'accompagnent.

» Déjà, nous avions admiré une scène désolée de ce genre, au Musée d'Anvers, mais si, dans cette dernière œuvre, on pressent le danger et le mal, dans le tableau de M. Nauts on commence à en être le témoin.

» Les groupes formés des amis malheureux sont isolés, abandonnés à leur misère et en butte à la grossièreté d'une soldatesque sans cœur. Réunis, ils pourraient peut-être essayer de se défendre. Hélas ! il n'est plus temps.

## PRISONNIERS PAYENS ET MARTYRS CHRÉTIENS CONDUITS AU SUPPLICE

Bois, haut. 1.12, long. 1.48

vendu à M. Sedelmeyer de Vienne, en 1862, fr. 3500,—, revendu par le même à un amateur de Vienne qui le céda probablement à M. Bernheim. Ce dernier le vendit à M. Meyers de Londres qui, un jour, reçut l'ordre de la reine d'Angleterre de lui présenter le tableau. Cela fit grand bruit. Les journaux s'occupèrent de Lies dont ils dirent beaucoup de bien et M. Perkins, chez qui j'ai vu l'œuvre du peintre anversois, acquit cette dernière au prix de 25.000 et quelques centaines de francs.

Lies avait trop gémi sur les maux et les horreurs de la guerre pour ne pas s'arrêter aux cruautés que la sauvagerie et l'intolérance des gouvernements déchaînent sur le peuple.

Il savait quel épouvantable rôle l'empire romain avait joué alors que la société était travaillée par l'idée nouvelle du christianisme. Aussi terrible que Néron, Constantin n'épargna personne. En face d'un mal qu'il ne comprenait pas, il voulut terrifier ses sujets ; il n'y réussit que trop. Sa colère et celle de ses soldats enivrés des plus folles cruautés tombait sur le peuple, un peu au hasard. C'était un crime de ne pas croire ; c'était aussi un crime de croire encore. Le supplice était le même pour les coupables et pour ceux à qui l'on n'avait à reprocher que leur enthousiasme et leur innocence.

Lies a peint une marche au supplice.

En tête est un farouche soldat romain, armé de pied en cap. Il menace et il réussit à se rendre odieux.

Suivent, marchant nu-pieds, vêtus de longs vêtements, un jeune homme à robe bleue, et une jeune femme dont la robe blanche est en partie recouverte d'une espèce de peplum d'un brun jaunâtre. Quoique leurs mains soient liées, ils semblent résignés. Touché de la beauté de sa compagne, il l'admire encore. Son cœur est plein d'un sentiment qui l'empêche de songer à la mort. Toute à son rêve religieux, la jeune femme semble avoir déjà quitté ce monde. On la dirait transfigurée. C'est l'innocence, la foi, le pardon, en même temps peut-être que le vague chagrin d'avoir aussi peu vécu.

Près d'eux, un groupe non moins intéressant. Ces deux payens ne semblent pas savoir ce qu'on leur veut. L'un, la tête altière, semble en marchant, interroger ses bourreaux ; l'autre, le dos ployé, se révolte et s'expose aux coups du soldat à cheval qui, on le dirait, pousse en avant ce lugubre convoi, derrière lequel se trouve tout un appareil de force militaire armée, à pied et à cheval.

Sur la hauteur, dans le fond, un de ces temples consacrés aux dieux de l'Olympe. Il se perd dans la nuit qui arrive. Le ciel est sinistre. Le jaune y éclate entre des nuages obscurcis.

Les quatre condamnés sont parfaitement rendus. La poitrine nue du premier payen est un chef-d'œuvre. Il est nu, on lui a serré aux reins, une peau d'animal sauvage. Son compagnon porte pour tout vêtement un pantalon bleu.

Le cheval gris du soldat romain est de proportions exagérées. Il fait tache dans le tableau.

Ce tableau est encore un de ceux où Lies voulut faire entrer trop de choses. L'œil aimerait à se reposer sur ces quatre malheureux, mais une foule de détails l'appellent ailleurs. L'acheteur demandait une œuvre complète, bien complète; le consciencieux Lies lui obéit trop scrupuleusement peut-être. Encore s'il avait, lui, touché le prix de son travail ! Des 3500 fr. qu'on lui compta aux 25.000 de 1873, quelle différence !

*Journal des Beaux-Arts*, 30 Avril 1861, p. 67 :

« M. J. Lies vient de terminer une poétique composition que le public verra à l'exposition d'Anvers. C'est, comme sentiment et surtout comme coloris, une des productions les plus remarquables qui soient sorties du pinceau de cet artiste. »

M. Ad. Siret m'a dit qu'il s'agissait ici du tableau *Prisonniers payens et martyrs chrétiens conduits au supplice.* Cette composition n'a jamais été exposée. L'honorable directeur du *Journal des Beaux-Arts* avait vu, dans l'atelier de Lies, le tableau commandé par Ch. Sedelmeyer de Vienne.

Même journal du 31 Juillet 1862, p. 119:

« M. Lies termine en ce moment un tableau important que nous croyons pouvoir intituler *Les deux supplices.* »

### LES PROSCRITS.

Appartient à M. Ed. Huybrechts. (1863). (1)

C'est le plus grand des tableaux de Lies exposé à la Salle Verlat.

Ici, une famille est en fuite. L'ennemi cerne le bois. Comment échapper à sa colère? On pressent un malheur.

Un arbre jauni parle de mélancolie; il semble que les joies de l'été sont finies.

Un vieillard brisé par l'âge se soutient à peine sur son plus jeune fils, pendant que l'aîné prête l'oreille au bruit qui grandit et probablement se rapproche. La femme de ce dernier, un enfant dans les bras, porte ses regards inquiets, de son mari à son second enfant qui joue insouciant avec les fleurs du chemin.

Scène poignante. L'inquiétude est peinte sur tous les visages.

Le frère aîné est prêt à vendre cher sa vie pour protéger les siens, mais il semble croire au succès de ses efforts. Le plus jeune cherche fiévreusement le manche de son poignard.

La mère épouvantée ne sait plus de quel côté aller; pour elle, le danger est partout...

Au milieu de ces agitations terribles, les enfants jouent!

Oui, cela est vrai!

N'ai-je pas vu, moi-même, de ces scènes terribles pour les parents, mais sans gravité et sans signification pénible pour les enfants?

Quelque civilisé que soit le monde, il est encore bien barbare et cruel; les vainqueurs d'aujourd'hui sont encore bien à craindre.

Qui nous délivrera de la guerre?

Le groupe de Lies a voulu éviter ces horreurs, peut-être court-il au devant du danger!... Telle est l'idée générale qui se dégage de cette toile, où l'artiste reprend un thème déjà traité par lui dans le tableau du Musée d'Anvers: *L'ennemi approche.* Cette répétition accuse, de la part du peintre, une fatigue indéniable qui n'échappe pas à l'observateur attentif.

*Le Précurseur*, 6 septembre 1864:

« Dire sobrement et simplement ce que l'on veut dire, sans amoindrir l'idée et sans exagérer; tirer un parti complet de toutes les ressources d'un sujet en écartant avec soin ce qu'il ne porte pas naturellement; obtenir l'effet entier sans viser à l'effet; frapper le but au centre, d'une main ferme, en fixant le trait sans rompre la planche; rester en un mot maître de son sujet, de son art et de soi-même, tel est le difficile et complexe problème que M. Lies a résolu dans sa toile des *Proscrits.*

---

(1) Je me rappelle avoir fait exposer, dans la galerie Franco-Belge 120-121 Pall-Mall, où j'avais fondé une exposition annuelle d'œuvres d'artistes Français et Belges, en 1854, les tableaux de Lies entre les années 1857 et 1866. Je ne puis trop bien spécifier, mais le *Times* et l'*Illustration anglaise* des mois de mai de chaque année donnant des revues de ces expositions, ont dû parler des œuvres de Lies. Je me rappelle que le *Proscrit* y eut du succès et une place d'honneur au centre, à droite en entrant . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je me plais à rendre hommage au souvenir qu'il m'a laissé; c'était un véritable artiste, bon, généreux, honnête, consciencieux. Il avait toutes les qualités aimables du cœur et de l'esprit; je l'aimais et l'estimais beaucoup.

*Lettre de M. Gambart.* — Les Palmiers. — Nice 4 mars 1881.

» Le tableau est historique par la nature des émotions qu'il exprime, par la sévérité du style, par le costume des personnages, il ne lui manque que de s'appeler les *Proscrits* en 1520 ou 30, mais lorsque tant de peintres croient faire de l'histoire en ajoutant une date à des tableaux de genre, M. Lies a voulu montrer que le titre ne fait rien à la chose, qu'il existe un caractère historique indépendant de la chronologie et que la peinture d'histoire est une affaire d'art avant d'être une affaire d'érudition.

» Du reste, la généralité des émotions que l'artiste a voulu peindre ne comportait aucune date.

» Les personnages qui sans pédanterie représentent les différents âges de la vie éprouvent le sentiment que leur âge indique et que tous les proscrits du monde à tel âge doivent éprouver.

» Le vieillard est résigné et triste; l'homme fait est prudent; la mère qui tient le nourrisson, effarée et tremblante; l'adolescent, courageux avec un grain de forfanterie; l'enfant est insouciant,

» Ces différents caractères sont bien saisis et amenés avec bonheur à jouer leur rôle dans une action générale. Tout ce tableau est *venu;* on ne voit pas le travail et pourtant quelle science et quelle richesse de coloris ! quelle pureté de dessin ! Comme on sent au fond de l'ouvrage un mélange heureux d'inspiration et de réflexion, l'inspiration gardant sa fraîcheur, et la réflexion l'éclairant et la contenant en de justes bornes!

» Le paysage qui encadre la scène est très simple et très grand de caractère. L'œuvre de M. Lies est comme un fruit cueilli à sa juste maturité, ferme encore mais dépouillé de sa rudesse, moëlleux déjà mais non amolli, avec cette franche couleur qui est signe de richesse intime ; mais non, c'est trop de recherche dans l'expression pour louer à son mérite une chose simple et belle.

» V. A. »

« *Les Fugitifs* marqueront parmi les œuvres les plus saillantes et les plus complètes de Joseph Lies. L'importance de la composition, l'intérêt du sujet, la dimension des personnages, et, surtout, l'élévation des tendances, en font une œuvre capitale, devant laquelle toutes les écoles sont forcées de s'incliner. En effet, le penseur et le coloriste, le dessinateur et le poète, se sont donnés ici la main pour frapper à la fois le cœur et la raison, l'imagination et le regard. Les Allemands admireront en elle la force de conception, la profondeur de vues et le sentiment philosophique, demeuré trop longtemps le partage des seuls artistes d'outre-Rhin. L'école romantique française se passionnera pour le souffle véritablement épique qui se dégage de cette page mouvementée de nos anciennes luttes politiques et religieuses. Enfin le peintre flamand, épris des divins modèles laissés par nos maîtres d'élection, rendra hommage à cette palette éblouissante et nourrie, à cette technique large et serrée, participant à la fois de Van Eyck, de Rubens et de Rembrandt.

» C'est dans un site sauvage et rocailleux qu'ils se sont réfugiés ; l'aïeul, tristement affaissé sur la pierre, et ayant à ses côtés son petit fils, l'œil déjà héroïque et fier, la main posée sur le manche de son poignard ; le mari écoute anxieusement si aucun bruit n'annonce l'approche de leurs persécuteurs ; la femme, l'œil égaré et le front pâle, serrant contre son sein le plus jeune de ses fils, et, assis sur la mousse, jouant avec des branches sèches et des fleurs poussées comme à regret entre les durs cailloux, un enfant, contrastant par son innocente insouciance avec l'épouvante de tous. La marche a été longue et accablante et les stries orangées qui marbrent le ciel annoncent une nuit tempétueuse. Qui viendra au secours de ces malheureux proscrits, repoussés par l'intolérance humaine et le fanatisme dogmatique? Qui sait! Peut être ce Dieu au nom duquel, on a voué leurs têtes à l'échafaud et leurs corps au bucher !

» Lies a pu être aussi heureux, mais non mieux inspiré que dans cette énergique protestation contre la tyrannie sacerdotale. Et ce qui fait de ses *Fugitifs* une chose d'ordre tout à fait supérieur ce sont l'autorité de l'exécution, la magie de la tonalité dont il a revêtu son drame, pris en pleine histoire et en pleine humanité.



» Si Lies n'avait pas été le général peintre d'histoire que l'on sait, il serait certainement devenu un des princes du paysage contemporain. La nature l'attirait irrésistiblement et il lui a du quelques unes de ses meilleures inspirations.

» Le grand paysage avec figures, appartenant à M. P. J. Huybrechts, nous le montre, perdu dans la contemplation de nos campagnes flamandes, aux cours d'eau sinueux, aux calmes et gris horizons. Grâce au point de vue adopté par l'artiste, et qui doit être pris d'une fenêtre, dominant les enfants qu'il fait se rouler, au premier plan, devant les bâtiments d'une ferme, le fond s'étage en amphithéâtre dans une tonalité fraîche et verdoyante.

» G. LAGYE. »

## LE RETOUR DES CHAMPS.

Appartenant à Monsieur EDM. HUYBRECHTS (Anvers.)

C'est par un des beaux soirs que l'été nous donne. Tout est encore en pleine lumière.

Un clair ruisseau où se reflètent la rive et la silhouette de ceux qui passent sépare deux groupes qui reviennent des champs. Celui du premier plan se compose de deux fillettes légèrement vêtues ; elles rient du propos que leur lance, du chemin opposé, un gamin blond dont l'hilarité semble bruyante. Il accompagne un individu qui pousse une brouette et un bon papa qui porte, au bout de sa bêche, sur son épaule, un vêtement devenu trop lourd et trop chaud. De quoi s'agit-il ? Plus peut-être d'une indiscrétion que d'autre chose.

Un pont relie les deux rives du ruisseau. Sur la gauche, deux paysans à l'allure tranquille et lourde disparaissent en ajoutant au tableau un détail de plus, détail qui sert, avec le costume de ces gens, à peindre un coin de Flandre des environs d'Anvers.

En effet, le village qui s'étale dans le fond est Borsbeeck. On y voit le clocher très caractéristique et le haut de la maison fort connue.

Tout cela est naïf, aimable, rempli de finesse et du désir très-grand, de la part du peintre, de ne pas marchander sa peine. Il veut, avant tout, saisir la réalité du lieu et de la situation. La couleur locale est parfaite. On dirait qu'on assiste à une scène encore vivante. Que signifie-t-elle ? S'agirait-il là de ..... peu importe. Laissons aux paysans leurs secrets. Ils ont des yeux pour voir, des oreilles pour entendre. Au village, on n'est pas aussi aveugle mais on est plus bavard qu'un vain peuple ne le pense. A ces sourires malins des deux femmes, à l'air quelque peu réservé de la jeune fille, je devine que son secret n'en est plus un. De là, les éclats de rire bruyants du gamin qui joue le rôle d'un enfant terrible.

C'est ainsi que, dans les tableaux de Lies, l'action se complète des détails qui concourent à un résultat d'ensemble. L'œuvre entière vit par ses parties.

On peut dire, des personnages imaginés par l'artiste, qu'ils sont toujours en scène. Le véritable acteur n'abandonne rien au hasard, son geste est si étudié qu'il semble toujours naturel ; sa parole est simple, correcte, mesurée. Rien de trop ! Ainsi, le peintre qui possède son art, veut que la vérité devienne sa principale qualité.

Jos. Lies a tout réfléchi, tout pesé, tout disposé avec grâce.

De là, l'intérêt que l'on prend à chacun de ces poèmes. Pardon ! Je voulais dire *tableaux*. En définitive, ma plume a raison ; je laisse le mot.

---

(1) C'est le moment crépusculaire.
J'admire. . . . . . . . .
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

(*Chansons des rues et des bois.*)

Il en est si bien ainsi, que l'œil se promène au milieu de ces jardins où travaillent encore les maraîchers qui n'ont jamais fini leur besogne... si le jour dure. Voyez-les tous à l'œuvre ! Cherchez-les au second plan.

Au second plan !... Il me semble que j'écris une énormité. Lies n'a pas de seconds plans, tant son œuvre est animée. Chez lui, pas de dessous, pas d'accessoires, pas de supercherie, pas de petites choses ; tout a un rôle marqué, défini. N'en est-il pas ainsi dans le monde et dans la nature ? Ce qui nous échappe n'en existe pas moins. A quelque pas du rossignol, qui chante ses amours, passe la diligente abeille qui regagne sa ruche, toute chargée du pollen des fleurs qu'elle a visitées et pillées.

* * *

Cette scène pleine de travail, de sentiment, de gaité villageoise, est d'un fin et délicat observateur au courant des mœurs et des petits secrets du village. Le tableau compte parmi ceux que l'on peut admirer absolument ; il n'a aucun côté faible.

« *A la Vesprée*, que nos lecteurs connaissent déjà par la prime inaugurale de notre première année d'existence, est une des perles de la collection Huybrechts.

« De joyeuses fillettes, portant sur la tête la gerbe glanée pendant la chaleur du jour, ou la faucille qui a secondé les hardis moissonneurs, reviennent au village en causant de leurs galants. Mais voilà que sur la rive opposée passe un groupe de jeunes villageois, qui à leur vue agitent leurs bonnets. Ce sont, apparamment, les héros de l'entretien, car les francs visages des deux amies s'épanouissent comme des roses sauvages sous la rosée printannière. On dirait une églogue de Virgile traduite et localisée par un ancien poète néerlandais. Le décor est à la hauteur des personnages. Ces carrés de choux, ces plans de légumes, couverts d'une végétation grasse et touffue, ce bourg, enfin, coupant l'horizon de sa triple bordure de toits rouges, sont rendus avec une science pleine d'instinct. Les réalistes à tous crins feraient bien d'étudier ce tableau. Ils se convaincraient que rien n'est nouveau sous le soleil, si ce n'est la renaissante prétention d'innover en tronquant ce qui a déjà été si bien fait auparavant. »

GUSTAVE LAGYE.

*La Vesprée.* = La Société pour l'encouragement des Beaux-Arts a fait reproduire par la photographie ce tableau de Lies. Joli fond de village ; à l'avant-plan, deux figures de jeunes filles près d'une rivière. GEETS.

## PAYSAGE DES ENVIRONS D'ANVERS.

appartient à M. HUYBRECHTS.

Trois enfants tout à la joie de leurs ébats, jouent sur l'herbe. Rien de plus naturel que ces poses si familières aux bambins qui folâtrent. Le beau plaisir d'être en liberté, si l'on n'en use à sa guise !

L'enfant, comme l'homme, aime ses aises. Ces petits villageois le prouvent. L'un est debout, l'autre assis ; le troisième se roule sur l'herbe.

Tout jusqu'aux moindres détails du vêtement et de la coiffure, tout dit que l'artiste était un fin observateur et, de plus, un homme excellent. « Dis-moi comment tu comprends et traites les enfants, et je te dirai qui tu es. » Lies donne à ses bambins une physionomie qui toujours dit quelque chose. C'est d'une conscience ! C'est ainsi que le peintre charmant a écrit, dans toute son œuvre, sa bonté, sa douceur, et la poésie qui débordait de son imagination.

* * *

Quel ravissant milieu pour cette scène enfantine.

Le hangar villageois, avec son toit de paille défoncé et les longues branches d'arbre qui l'em-

barrassent, la charrette au repos, le pont si élémentaire, le ruisseau aux rives peu escarpées et peu fleuries, comme cela se voit au pays flamand, ce paysage sobre, ces tons discrets, ce ciel que nous aimons, tout cela nous charme et nous émeut. L'œil se repose avec plaisir sur les arbres du second plan et du fond.

On a prononcé, plusieurs fois aujourd'hui, devant moi, le nom de Van Ostade, un peintre comme on en voit peu.... Oui, Van Ostade, mais Van Ostade d'aujourd'hui, avec toutes les délicatesses et toute la grâce que notre civilisation apprécie à un si haut point.

On parlait aussi de *réalisme !*

Expliquez d'abord ce mot, mes maîtres. Si la vérité se montre, si la nature est prise sur le fait, si l'herbe plie sous le vent, si le flot du ruisseau se meut, si le soleil anime le paysage, si le nuage glisse, si l'émotion se produit, si, enfin, tout cela est du réalisme.... D'accord, Joseph Lies est un peintre réaliste, et je l'en félicite.

On pourrait écrire bien des choses sur ce ravissant tableau ; on n'en pourra jamais faire deviner la vérité, la grâce et l'inexprimable coloris.

## AU BORD D'UNE CASCADE.

Bois H. 0,71 L. 0,57, appartient à M. Thys, à Anvers.

En dehors de l'habileté qui place tout ce paysage en hauteur, sans rien sacrifier de la perspective, il y a, dans ce joli tableau, une foule de choses qui attirent l'œil et font naître la sympathie.

Au dessous de la maison paternelle qu'ombragent de grands arbres, quelques enfants rieurs s'égrennent le long d'un petit ruisseau au lit rocailleux. Le cours d'eau tapageur gagne la plaine, tout chargé des joies, de l'ombre et des chansons des grands bois, comme le disait si bien Charles Dickens.

L'endroit choisi est réellement fait pour de tels ébats. La roche est visible à fleur de sol ; on l'escalade comme un escalier un peu trop rapide. Le jour est doux, la saison est belle.

Au bas de la cascade, une fillette renversée sur l'herbe joue avec les fleurs qu'elle tient ; elle est toute au bonheur du *far niente* champêtre. Elle sourit, mais sa joie vient plutôt de la joie des plus petits.

Près d'elle, son grand frère s'amuse du flot qui passe. Il se trempe le bout du pied dans l'eau claire et chargée d'une mousse légère.

Ils étaient trois à folâtrer. Le gamin qui se détache du groupe, porte une casaque rouge d'un ton ravissant et, tout en escaladant le tertre rapide, il étend la main en avant, comme s'il voulait conjurer le danger qui menace le petit bateau de bois prêt à accomplir le plus périlleux des voyages. Un rapide du Missisipi n'est pas plus dangereux que cette pierre qui barre le lit du ruisseau.

Tombera-t-il ? Ne tombera-t-il pas ? Là est la question. Un moutard fort éveillé et agenouillé retient le bateau du bout d'une baguette.

Plus haut, est une adorable petite fille à vêtement rose léger ; elle assiste en curieuse à la catastrophe sans conséquence dangereuse qui se prépare. Elle réserve son rire frais et sonore pour le moment où, tous ensemble, battant des mains et trépignant, ils suivront de l'œil le malheureux bateau emporté par ce torrent en miniature.

Deux moutons semblent adoucir encore le caractère de cette scène champêtre que chacun de nous a connue dans son enfance.

Les costumes des enfants sont aussi amusants qu'agréables à voir.

« Encore des enfants ! Comment s'appelle le tableau envoyé par M. Van Montenaecken ?

La *Récréation*, le *Torrent*, l'*Ecole buissonnière* ? (1) Il n'est pas besoin d'un titre pour ces choses-là. Un mince filet d'eau bondit en flots d'argent le long d'une pente escarpée et une troupe de lutins, flanqués d'une chèvre moins capricieuse qu'eux, en leurs joyeux ébats, s'étage sur les bords de la source jaillissante. Un bouquet d'arbres, qu'on n'aperçoit qu'à ses racines, fait regretter que le tableau n'ait pas quelques pouces de plus en hauteur. Quelle verve juvénile, quel doux et jovial entrain dans cette grappe enfantine, encadrée dans un paysage ardennais ! Et quelle gamme enchanteresse, quelle harmonie pénétrante, quel divin et génial entraînement ! Non, le véritable artiste ne se cloître pas dans une étroite et routinière spécialité. Son inspiration a le monde entier pour domaine et, comme les géants qui ont marqué dans le mouvement de la Renaissance, il embrasse tout dans son vol aventureux. « GUST. LAGYE. »

## LES DEUX MARIAGES.

Bois H. 0.64, L. 0.86.

Vendu en 1862 par Lies à M. Berheim, 2000 fr., acheté en 1875 à Vienne par M. Ch. Sedelmeyer, revendu un mois après, à M. Hollander de Bruxelles, acheté en 1877 par M. A. Meyers de Londres, pour 3000 fr.

La scène se passe sur la terrasse d'un jardin devant laquelle s'étend la campagne flamande avec ses petites maisons aux tons chauds.

Un banc est adossé à un pilastre énorme de pierre que doit dominer un groupe sculpté.

Sur ce banc, un élégant personnage au visage coloré mais admirablement modelé est assoupi. Il a fait chaud, l'air est lourd. Une jambe croisée sur l'autre, une canne dans une main, ce mari encore jeune semble dominé par les appétits matériels ; il est tout à sa digestion. Justaucorps noir, manteau brun. Devant lui, à gauche une petite table avec fleurs.

Sa jeune femme, vêtue d'une robe de satin gris blanc dont les plis miroitent, souffre d'autant plus de cette apathie, qu'au pied même de la terrasse, un couple villageois vient à passer. La mère porte, étendu sur ses avant bras, un délicieux bébé tout à la joie des caresses que lui font ses parents. Le père, le rateau sur l'épaule droite et, sur le manche du rateau, son tricot gros bleu, sourit à l'enfant. C'est une joie aussi bruyante que communicative.

La villageoise avec son jupon rouge au haut duquel une robe de couleur presque neutre est enroulée ; la villageoise aux traits épais, au visage très coloré, à la forte chevelure emprisonnée dans un bonnet bien juste ; la villageoise fait envie à la châtelaine, mère sans enfants.

Il y a dans ce tableau un double sentiment qui charme et attriste ; il se comprend parfaitement.

Le soleil se couche. C'est un retour des champs.

Près du pilastre, un bel arbre et des roses tremières.

On trouve, dans ce tableau, un souvenir non douteux des œuvres et du coloris entrevus en Italie. Il abonde d'une foule de détails délicieux. L'enfant est adorable, la figure du seigneur est traitée de main de maître ; ce personnage tout entier est du meilleur dessin.

On pourrait reprocher au tableau d'être de trente centimètres trop court sur la droite. Le paysage se développerait mieux, le ciel orageux et lourd aurait plus d'harmonie et le groupe des paysans bien en marche et tout à leur dialogue se dégagerait avec plus de vérité, si l'ensemble avait une ampleur qui lui manque, car le bord de la terrasse coupe disgracieusement les jambes des travailleurs.

(1) Voilà comment les écrivains ont toujours donné, aux tableaux de Lies, des titres de fantaisie ; il en est résulté des confusions regrettables.

Nous verrons bientôt comment Lies reprit l'idée première de cette heureuse conception et quel chef-d'œuvre il en fit.

Ce qu'on trouve dans les *Deux mariages*, c'est l'abondance incroyable des couleurs vives ou adoucies dont la merveilleuse palette du peintre est chargée. Quelle verve, quelle richesse, quelle habileté !

## LE BOTANISTE ET SA FILLE.

Bois, haut. 0.68, long. 0.58

Vendu en 1863 à M. Sedelmeyer, fr. 1000. Ce tableau a fait partie, jusqu'en 1872, de la galerie F. J. Gsell à Vienne (Autriche).

Le 30 Août 1885, M. Ch. Sedelmeyer me disait : « Je ne sais maintenant où est ce tableau, un des plus charmants de l'artiste. »

## LE MAUVAIS RICHE

appartient à M. de Beys.

Il faudrait avoir l'esprit bien étroit et le cœur fort dur, pour ne pas se sentir ému à l'aspect de cette toile aussi fine que ravissante.

Ce titre est étrange, direz-vous...

Si vous saviez qu'il est loin de la chose elle-même !

L'artiste, se faisant philosophe, sonde les sentiments d'un mauvais riche.

Au pied d'un arbre, ce dernier est assis. C'est un marmot villageois qui, les jambes étendues, afin d'élargir le centre de gravité, un poing serré au fruit dans lequel il mord avidement, ferme l'oreille à la prière d'une bambine qui lui demande une petite part de ce morceau envié.

L'enfance n'est pas donneuse ; c'est là son moindre défaut.

La fillette le comprend, mais cependant elle avance une main timide. Sa lèvre est suppliante. L'écervelée a oublié un de ses bas, à la vue du fruit délicieux ou convoité.

Il était bien question de toilette !

Rien ne la détourne de son idée fixe, pas même le rire moqueur de sa sœur aînée qui se roule sur l'herbe, en riant aux éclats et en se moquant à la fois des deux petits qui attirent sur eux toute l'attention de l'admirateur de l'œuvre si mignonne et si réussie.

Le mauvais riche dévore, dévore toujours, pendant que son regard flotte dans le vague ; c'est dire, à la petite quémandeuse, qu'elle n'est pas même écoutée.

L'égoïste n'est qu'un tout petit enfant, mais comme il fait haïr l'égoïsme !

* * *

Le fond du tableau rappelle ces compositions compliquées de Memling, par la multiplicité des détails, l'abondance des personnages et l'importance du paysage capable de devenir, à lui seul, un ravissant tableau flamand, si même le sujet principal, le sujet dramatique, en était supprimé. Ce cheval au travail, chez le maréchal, ces gens qui vont et viennent lavant et étendant leur linge sur l'herbe, se livrant à leurs occupations quotidiennes, tout cela parle, agit, se remue, vit et charme.

Jamais flamand ne fut plus flamand que Lies dans ce tableau admirable.

Quelle naïveté ! quelle finesse ! quel monde de choses !

On dit que ce coin était un de ceux où le pensif poëte allait souvent promener sa douce mélancolie. Tout près des fortifications où il respirait le grand air, se trouvaient ces petites maisons que nous voyons encore dans les villages de la banlieue d'Anvers. Comme c'est vrai !

Un artiste ordinaire eut fixé sur son panneau cette rangée d'habitations modestes, et cela eut suffi ; Lies y plaça ce petit groupe qui dit que les passions des petits ne sont déjà plus de petites passions.

L'allégorie est transparente et la finesse des intentions du peintre donne un charme de plus à la scène enfantine.

* * *

« Ce cœur d'or, fait pour les joies calmes de la famille, et que sa mauvaise santé condamnait au célibat, adorait les enfants. Avec quel paternel attendrissement n'observait-il pas leurs jeux, où se révèlent les germes de qualités naissantes mêlées à d'impérieux penchants. Rarement il laissait échapper l'occasion d'en mettre dans ses tableaux et toujours il variait son thème avec une verve inépuisable.

» Le *Mauvais riche*, appartenant à M. Pierre De Beys, rappelle par sa composition naïve, la simplicité de la facture et la vivace harmonie de la coloration, les plus belles productions de Pieter de Hoogh. Lies, si personnel dans sa peinture, avait fait des anciens maîtres, une étude approfondie et ne dédaignait pas d'entrer en lutte avec eux sur leur terrain de prédilection. Le *Mauvais riche*, sous son étiquette biblique, est un comte de Berquin, adorablement paraphrasé. C'est encore aux champs qu'il prend ses héros, dans une cour de ferme, où une nichée de moutards blonds et roses, fraternise, entre les jambes des chevaux de labour, avec les poules et les canards, voire avec les jeunes porcs, insoucieux de la broche et de la lardoire. Aux pieds d'un arbre, un jeune garçon, ayant des fruits plein son giron, fait la sourde oreille à la prière d'une petite fille, relevant d'un air piteux sa chemise, qui laisse voir ses jambes légèrement torses. Ces jambes là, on les croquerait! Un troisième enfant, une petite fille aussi, éclate de rire à la déconvenue de sa compagne. Voilà le sujet. Mais ce que la plume ne peut rendre, c'est la spirituelle bonhomie, l'humour attendri de ce drame enfantin. Comme Diderot ne pouvait s'empêcher de s'écrier à tout moment, en songeant à l'auteur de Clarisse Harlowe: « Ah! Richardson était un bien grand homme! » Je suis tenté de répéter à tout venant : « Lies était une intelligence supérieure, un voyant, un génie! Et avec lui est morte une des figures les plus sympathiques de notre mouvement artistique national. »

» G. Lagye. »

## INTÉRIEUR DE COUR.

*Etude du paysage du Mauvais Riche.*

Bois H. 43 L. 67. — Appertient à M. Eugène Gressin-Dumoulin.

Cette étude est une des belles de Jos. Lies. Il la fit en compagnie de Verlat.

Ch. Verlat, ayant découvert cet endroit intéressant, y amena Lies. Pénétrer dans la cour ! Cela semblait une bien grosse affaire à ce dernier. — Marchons toujours, dit le futur directeur de l'Académie d'Anvers, si l'on vient nous prier de sortir, nous partirons.

Les artistes ne furent pas dérangés.

Le paysage est d'une vigueur inouie. On dirait que l'artiste inspiré n'a eu qu'à déposer la couleur sur son panneau sans rien chercher. C'est hardi, juste et beau. Le rouge des tuiles, le vert des arbres et du gazon, le bleu du ciel, tout parle à l'imagination. En voyant cela l'esprit flotte entre Lies, de Braekeleer, Schaeffels et Stroobant.

A cette cour primitive, Lies a ajouté la boutique du maréchal, les arbres du tableau et la pelouse sur laquelle se roulent les enfants, mais c'était bien son droit.

## UN SOIR D'ÉTÉ EN ITALIE.

H. 47, L. 61

Du Catalogue de la vente des *tableaux modernes* composant la galerie de feu M. François de Poortere, amateur, greffier du tribunal de 1e instance, à Bruges, les 25 et 26 Octobre 1876, par le ministère de Mc Fraeys, notaire, à Bruges (1).

« Ce tableau », m'a dit l'artiste lui-même, lorsque je me suis rendu chez lui, à Anvers, en 1864, pour le lui soumettre, « a été peint par moi, d'après nature, lors de mon voyage en Italie pour refaire ma santé. C'est le soir d'un jour chaud et orageux; les personnages sont d'imagination; accablés par la chaleur, ils se reposent et rêvent. Une gondole les attend. (Lettre de M. Van Cutsem, propriétaire du tableau).

» En me parlant ainsi, l'artiste me montra l'esquisse du tableau sans figures. — do. »

Cette esquisse, après la mort de Lies, a été donnée par la famille, à M. François Lamorinière d'Anvers, comme souvenir.

Un fragment de lettre, collé sur le chassis, atteste l'authenticité du tableau.

Un jeune homme à coiffe rouge reposant sur une longue chevelure qui ondule, cause à une jeune femme assise près de lui au pied d'un arbre. Les costumes élégants enveloppent les formes parfaites de ces deux êtres gracieux bien faits pour s'aimer. Regrettent-ils l'heure qui s'écoule ou la promenade sur l'eau qui se prépare ?

Sur la droite, un peu plus loin, près de la rive, deux personnages causent assis au bord de l'étang, pendant qu'un jeune page retient ou amène un batelet.

Ce deuxième plan a des couleurs adoucies car c'est l'heure du crépuscule (2). Le grand rideau d'arbres magnifiques qui jettent dans le ciel leur feuillage déjà sombre, permit au peintre de donner à son ciel un mouvement extraordinaire. D'épais nuages d'aspect divers que soulignent des clairs très chauds, ainsi que cela se voit après les journées torrides de l'été, forment un contraste frappant avec le calme du premier plan. Grande profondeur de ciel.

L'ensemble, d'un beau dessin, est doux à l'œil, agréable mais romantique.

## FAUST

( H. 37. L. 25. )

Appartient à Madame veuve de Forchaux à Anvers.

Pour bien comprendre l'importance et le mérite de cette œuvre, il faut se rappeler comment Goethe s'est plu à envelopper le savant et inquiet docteur dans les filets de l'infâme Méphistophélès, ce sombre et moqueur génie du mal.

Faust cesse d'être lui-même pour devenir la chose, le jouet de ce tourmenteur qui le harcèle, le trompe, le deshonore et le laisse enfin tout à sa honte et à sa douleur.

Sur la montagne du Hartz, il s'étonne, s'épouvante et s'écrie :

Quels tourbillons dans l'air !
Sur ma nuque, je sens les coups de la tempête

MÉPHISTOPHÉLÈS

Aux flancs de ces roches accroche-toi, mon cher,
Ou bien tu vas tomber dans l'abîme. Un nuage,
Rend la nuit plus obscure, et l'ouragan fait rage.

---

(1) Acquéreur : M. Van Cutsem, de Bruxelles, au prix de 2600 fr.

(2) Le jour s'éteint; les nids chuchotent, querelleurs ;
Les pourpres du couchant sont dans les branches d'arbre.
*La Légende des Siècles.* — La Rose de l'Enfance.

Dans les bois qu'on entend craquer. De tous côtés,
Dans l'ombre, les hiboux volent épouvantés.
Entends-tu se briser, sous l'effort des rafales,
Les pins, des verts palais colonnes végétales ?
Ecoute : c'est le bruit des rameaux fracassés,
Des tiges et des troncs secoués et froissés.
Le murmure confus des rampantes racines.
Dans leur chute effroyable ils mêlent leurs ruines,
Et des vents, à travers les antres éboulés,
S'engouffrent, en hurlant, les bataillons aîlés.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Cela se presse, pousse, et clapotte et sautille ;
Cela grouille, glapit ; cela siffle et babille ;
Cela pue, étincelle et flambe. — Contre moi
Tiens-toi ferme ; autrement, nous serons, sur ma foi,
Promptement séparés (1) . . . . . . . . . . .

C'est à ce moment que Lies a saisi Faust. Voyez comme Méphistophélès l'enveloppe ! Son manteau rouge, qui est partout, semble retenir et brûler le docteur que l'épouvante a saisi.

Le pied rouge du tentateur limite la place où le philosophe est rivé au sol. La main implacable du mauvais génie, sa figure osseuse qui ricane, cette coiffure que nous ne pouvons plus oublier, tout cela domine le pauvre savant qui n'avait plus rien à apprendre, si ce n'est à se connaître.

* * *

Je ne pense pas que Joseph Lies ait rien pu faire de plus savant.

Si l'on tient compte des dimensions restreintes du tableau, on verra que l'artiste a jeté, sur ce petit espace, une de ces inspirations qui résument, comme une synthèse rapide, toute une série de longues méditations, de rêves réfléchis, et d'études réellement consciencieuses. Arrivé à ce degré de conviction, l'artiste qui sait et qui peut, doit obéir à son génie ; il se met à l'œuvre et cette œuvre devient un morceau de lui-même.

« Dans quel champ n'a-t-il pas fait sa gerbe, ou, tout au moins, glâné en amateur ? Voyez ce *Faust au Sabbat*, dans lequel, se mettant d'emblée à la hauteur du génie allemand, Lies a révélé une si étonnante entente du fantastique abordé par lui pour la première fois. Debout sur un rocher, Faust ayant derrière lui ce clown sinistrement plaisant qu'on nomme Méphistophélès, voit la montagne tout entière embrasée de feux infernaux. Des grappes de sorcières nues escaladent le Brocken « où souffle un ouragan obscène et furieux. » Et les salamandres sortent de terre, arrêtant les pas du voyageur imprudent ; et de la fournaise, faite de ténèbres et d'éclairs, émergent des créations hybrides, comme Jean, l'apocalyptique évangéliste, en rêvait dans l'île de Pathmos. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« C'est trop extravagant, même pour mes pareils ! »

* * *

« Et les sorcières de se hâter vers le sommet infernal où trônent Uriel et Mammon. Les entendez-vous s'appeler, à cheval sur leurs balais, ou, comme Baudo, à califourchon sur une truie ? La belle Lilith doit faire partie de ce groupe flamboyant dont les formes se perdent dans l'intensité même de la coloration. Devant le docteur, reconquis aux joies de la matière, sautille le follet qui

(1) Traduction de Aug. Poupart de Wilde

doit guider les pas des voyageurs nocturnes et l'antique serpent déroule ses écailles glauques. Hourrah ! C'est la nuit de gala à la seule pensée de laquelle Méphisto ronronne de concupiscence, comme un chat enamouré qui se frotte le long des gouttières pour dégager son trop plein d'électricité !

» Quelle merveilleuse faculté d'assimilation et quelle intuition des poètes dont les visions semblent intraduisibles aux imaginations froides et positives. Lies, vivant en Allemagne, eut peut-être été l'un des plus illustres et des plus fidèles interprètes de Gœthe. G. LAGYE. »

## LA CHEVAUCHÉE DE FAUST.

Papier H. 20, L. 29, appartient à M. HENRI BOURCE.

Sur l'avis du Dr de Forchaux, Lies déjà atteint de la maladie qui devait l'emporter, eut à quitter son atelier considéré comme insuffisant ou pas assez sain. C'était peu de temps avant son départ pour l'Italie. Son ami Bource avait deux ateliers ; en bon frère, il en offrit un à Jos. Lies qui accepta. Notre artiste y composa et acheva deux tableaux. Quelques jours avant son départ, il remercia H. Bource et lui offrit ce joli dessin où l'imagination du poète semble si vivement excitée.

Sur la droite, un peuplier de forme étrange auquel grimpe un être fantastique. Sur la gauche, deux arbres aussi tourmentés. Sur le devant, des crapauds aux poses impossibles. C'est le rêve de Gœthe.

Au deuxième plan, Faust galoppe sur un cheval noir. Le docteur avide de curiosité et rempli des craintes les plus chimériques, tire sur la bride du quadrupède endiablé. Derrière lui, l'air goguenard, libre sur son cheval de couleur plus claire, l'implacable Méphisto sourit perfidemment et mène la course.

« Dans mon corps j'ai l'hiver et toute sa froidure ».

Le ciel est mouvementé, triste, sombre, rayé de lignes sinistres. Le Follet le dit à Méphisto :

« La montagne est partout enchantée aujourd'hui ».

Dessin fort intéressant fait au lavis et au crayon noir frottés ensemble. Quelques traits à la anguine relèvent, par ci par là, la masse de la composition.

## FAUST ET MÉPHISTOPHÉLÈS SUR LE HARTZ.

Papier H. 43, L. 30, appartient à Madame Ve DE FORCHAUX à Anvers.

Dessin magnifique tracé d'une main sûre obéissant à une pensée bien arrêtée.

Au sommet de la montagne, Faust et Méphisto regardent ce qui se passe au-dessous d'eux.

Dans la sphère des prestiges
Et des songes nous voici.

Déjà Lies voyait son tableau de Faust ; il le peuple des horreurs que le poète allemand a rêvées.

Au bas du dessin, sur le papier même, ces mots sont écrits :

« Dessin trouvé dans les cartons de mon frère Joseph Lies, 5 Janvier 1865. Louis Lies ».

Le Dr de Forchaux acquit cette intéressante chose pour cent francs. Le catalogue de Joseph Lies, continué après lui, fait mention de cette somme.

*Journal des Beaux-Arts* (1861, 30 juin, p. 95).

LES ARTISTES BELGES A L'EXPOSITION DE PARIS.

« M. Lies, d'Anvers, est l'auteur d'un *paysage* magnifiquement accentué et autour duquel les artistes font rage.

C'est d'une couleur dont nous ne trouvons l'analogue que chez les vieux maîtres, et je ne crois pas vous étonner en vous disant qu'on discute beaucoup autour de cette œuvre flamande que quelques-uns de nos fanatiques réalistes (car il y en a encore) font semblant de mépriser, mais que tous les peintres jalousent au fond.

F. V. B.

N° 2009. — Paysage avec figures. — Lies (sic.) Joseph, né à Anvers (Belgique) chez M. Gorechi, rue Vanneau, 180.

*Journal des Beaux-Arts*, (1862, 30 Juin, p. 94).

EXPOSITION DES ARTISTES BELGES A LONDRES.

« M. Lies et M. Pauwels, après vos maîtres en renom, sont ceux qui ont le plus de succès, l'un pour son coloris très-remarquable, très consistant, très étudié ; l'autre pour sa manière originale, dramatique et assez naturelle de composer. »

J. E. E

## PAYSAGE GRIS.

Bois H. 38, L. 54, appartient à M. JULES PECHER à Anvers.

L'idée première de ce tableau appartient à un peintre hollandais, Jongkind, ami de Lies et parfaitement connu de Lamorinière. Il ne reste ici de Jongkind, que l'ombre légère d'un bateau qui se perd dans la brume. L'heure du jour est avancée, il ne reste de lumière, qu'une bande pâle légère, échancrée, vaccillante, pour ainsi dire, sur laquelle se découpe tout ce que l'on peut voir à l'horizon. Le ciel lui-même est partagé en deux masses énormes coupées par une autre bande lumineuse plus épaisse que celle dont il vient d'être question. Ce ciel ! C'est tout un poème. L'esprit de l'artiste lui prête une légère mélancolie que l'œil du curieux devine. On songe, de loin, à certains beaux ciels de Ruysdael et à certains soirs de Corot.

Une maison des Flandres à toit bas, qu'accompagne la suite des constructions rustiques obligées ; un puits avec sa longue perche et son lourd contre poids ; quelques arbres vigoureusement indiqués mais comme allégés de leurs bras lourds, par les rameaux moins sombres de leur entourage ; un peu d'eau, un peu de terrain, beaucoup de ciel, voilà toute la composition. Cet ensemble est d'une justesse étonnante.

## A LA CAMPAGNE.

Bois, haut 0.63, long 0 77, vendu, en 1862, à M. COUTEAUX pour fr. 1,100 ; vendu en 1872, à M. A. MEYERS de Londres fr. 3000.

Sur une terrasse reliée à une maison seigneuriale sans doute (une colonne de marbre rouge reposant sur un mur avancé en est l'indice certain), se trouve une jeune femme élégante assise en un fauteuil, ayant près d'elle un tabouret riche couvert de fleurs. Ses pieds reposent sur un petit banc de vieux chêne sculpté.

Cette dame, le coude appuyé sur un bras du fauteuil, le menton touchant les deuxièmes phalanges de la main, fait, de la main droite, un geste vague, du côté de la campagne dont elle est séparée par une pièce d'eau encaissée en un bassin de maçonnerie élégante avec deux murs à hauteur d'appui. Elle cause avec une autre jeune femme debout, près d'elle, qu'accompagne un jeune homme qui semble peu à la conversation. Malheureusement pour l'œuvre générale, le mouvement n'est pas dans cette causerie.

Derrière la pièce d'eau, quelques grands bouleaux au tronc blanchâtre et élancé. Deux de ces arbres égaient de leur reflet la surface du bassin. Plus loin, un petit bois avec kiosque ou

belvédère. La colline s'affaisse insensiblement jusqu'au bord d'une petite rivière ayant, sur la rive gauche, un de ces délicieux bosquets aux arbres d'essence variée que Lies savait si bien peindre, et, sur la rive droite, quelques maisons de construction rustique qui se reflètent sur la surface limpide du cours d'eau.

Le fond se compose d'une montagne nue avec falaises, à droite ; plus loin, des montagnes bleuâtres que domine un ciel assez vif et profond.

Ce tableau date certainement du retour d'Italie ou même de Florence. Le visage du jeune homme ressemble beaucoup à celui du gardien en faction de *Scène du Moyen-âge* (en Italie)

Le groupe de maisons a l'aspect des constructions italiennes. Le visage des femmes est traité d'une façon qui rappelle les œuvres de Lies rapportées du midi.

Ce qui n'est pas italien, c'est le ciel et les arbres. Ces arbres sont, plus ou moins, ceux des paysages *Le soir*, rêverie et *Causerie* dont les études poussées très loin appartienent à M. Lamorinière et à M. L. Dewinter.

Le corsage de la jeune femme assise, rappelle cette partie du costume de la jeune châtelaine de l'*Ennemi approche*.

L'ensemble est intéressant quoique peu gai. L'intérêt, ne s'éveille pas assez pour en faire une œuvre hors ligne. C'est un beau tableau. La partie centrale, paysage, eau, maisons et arbres est charmante d'autant plus que, vu l'importance du premier plan, ces détails sont bien secondaires.

Le dessin général est irréprochable. Les costumes toujours soignés forment une gamme de tons délicieux ; les plis soyeux des robes impliquent une habileté remarquable.

Malgré tout cela, on devine déjà, dans certaines redites, que l'artiste se sentait fatigué, chagrin, malade. Le tableau n'en est pas moins intéressant; il est encore digne de notre Lies des bons jours.

## CAUSERIE.

Bois H. 90, L. 102. — Appartient à M. Flemmich.
Ce tableau fut vendu en 1863 à M. Huybrechts pour fr. 1600 ;
il fut revendu par ce dernier, au propriétaire actuel, en 1874, pour fr. 16000.

On a donné, à ce tableau, le nom de *quartet*, parce que quatre groupes de causeurs y attirent tour à tour l'attention.

Au premier plan, à droite, un enfant lutine un cygne qui agrémente la surface du petit lac ; à côté, des amoureux causent de ce que disent tous leurs pareils. Plus à gauche, il ne s'agit que de chansons, si l'on en croit la guitare et le cahier de musique bien en vue. Au dessus de tout cela, sous le feuillage des arbres, les parents, déjà d'un certain âge, babillent et regardent.

Le fond du tableau est superbe avec son vieux castel de grand style et des arbres d'une facture très soignée. Il y règne une poésie quelque peu mélancolique.

C'est surtout dans la mise soignée de ses personnages distingués que le talent de Lies éclate.(1)

(1) Vente du 18 Juillet 1859 chez Ed. Terbruggen :

« N° 52. Dans un boccage touffu au premier plan d'un beau parc orné de statues, une brillante société de » dames et de seigneurs richement vêtus en costume du xv^e siècle, se trouve élégamment groupée sur un gazon en » talus placé au bord d'un étang sur la rive duquel un jeune page agenouillé agace un cygne. Une des dames debout » près d'un cavalier vêtu de noir effeuille une marguerite, tandis qu'une autre assise sur un canapé écoute les propos » galants d'un seigneur qui est debout et s'appuie sur une chaise devant elle, une troisième dame couchée sur » l'herbe fait de la musique avec un autre seigneur. Vers le fond, à gauche, deux vieillards sont assis au pied d'une » statue de Vénus en causant avec un autre personnage. »

## LA CONVERSATION.

(Bois). Appartient à M. Jean Nauts.

Debout, appuyé contre une des colonnes de marbre qui soutiennent le portique d'une maison riche, un seigneur italien cause avec des dames du beau monde; leur mise est élégante, l'éclat de leur toilette parle en faveur de leur rang et de leur fortune.

Plus loin, sur la large bordure de la terrasse de pierre, trois jouvençeaux jouent au palet. Celui qui est assis n'est que d'un intérêt médiocre; celui qui va jeter le petit disque est irréprochable de dessin et de grâce. Le troisième domine le groupe de sa belle tête italienne intelligente et douce.

Paysage sobre vu de haut, mais harmonieux. Beau ciel. Coloris général très fort.

On a reproché, à ce tableau, un certaine manque d'unité. Cette appréciation peut se soutenir et se discuter.

Nulle part, dans son catalogue, je ne trouve de titre capable de désigner ce tableau qui a dû être vendu après la mort de l'artiste.

Force donc est de lui consacrer celui sous lequel M. Jean Nauts, qui le possède, l'a fait photographier par Jos. Maes.

Ce petit panneau a probablement été fait en Italie, car les visages accusent une tendance que les œuvres faites au retour de la péninsule indiquent seules.

En consultant le catalogue de Lies, on reconnaîtra que ce que j'écris doit être la vérité.

Extrait de la *Fédération Artistique*:

« La *Conversation*, appartenant à M. Nauts, se ressent évidemment du voyage que fit Lies en Italie. La tonalité y est plus blonde, plus diaphane, plus claire que dans la plupart de ses œuvres antérieures. Il s'y retrouve aussi quelque chose de ce chatoiement par lequel l'artiste se rapproche quelquefois de Baron et de Diaz. Un seigneur et des dames s'entretenant à l'ombre d'une colonnade, des pages jouant aux palets et, dans le fond, un riant paysage méridional, voilà toute la donnée. Comme on le voit, Lies laissait volontiers reposer son esprit investigateur, demandant à toutes les époques, à tous les peuples, à toutes les passions, à tous les sentiments des thèmes ingénieux, instructifs et moraux. Dans ses heures de nonchaloir, il se laissait tenter, lui aussi, par le seul pittoresque, sans lui demander autre chose que le don de charmer les yeux. Mais à défaut d'idées proprement dites, on retrouvait toujours dans cette catégorie de tableaux, le talent de groupement, l'action et la couleur locale. Les lecteurs connaissent déjà l'œuvre dont il est question par la photographie donnée en prime aux abonnés de la *Fédération Artistique.* Elle type une des manières de l'artiste, et, à ce seul titre, elle était digne de séduire un collectionneur désireux d'étudier Lies sous ses différents aspects.

» Gustave Lagye. »

## A VENISE

Bois, H. 0.70, L. 0.55. — Appartient à M. Georges Lies, à Bruxelles.

Cette œuvre était encore inachevée dans l'atelier du peintre quand la mort vint mettre un terme à ses douleurs.

Quelques portions ont été achevées par M. V. Lagye qui n'est entré pour rien dans la composition.

Le tableau a un fond de rue ou de canal tout-à-fait vénitien. Les maisons se détachent vigoureusement sur un ciel chaudement teinté.

Une jeune femme élégamment vêtue va descendre dans la gondole où l'attend un jeune seigneur aux vêtements merveilleux. Il est assis sur un petit tapis de Smyrne admirablement fait.

Le gondolier, jeune homme de vingt ans, a le costume vénitien du XVIe siècle.

La scène se passe à quelques pas d'un palais dont on aperçoit les riches colonnes de marbre. Des marbres marqués de cette teinte qu'on ne voit qu'à Venise conduisent à la lagune.

La taille de la dame est un tant soit peu hors de proportion avec tout le reste, surtout avec les deux autres personnages.

L'aspect général a quelque chose de vaguement mélancolique. Cependant les visages sourient. Sans même savoir que le tableau est des derniers jours de Lies, on éprouve en le regardant une certaine tristesse.

Le 1 Octobre 1885, M. Ernest Chesneau, à qui j'avais envoyé sept ou huit phototypies (1), reproductions de tableaux de Lies, m'écrivait :

» Les œuvres sont bien intéressantes. Evidemment l'artiste qui a conçu et exécuté ce que vous me montrez est absolument personnel et doit presque tout à l'observation.

» Il pousse parfois l'expression à l'excès, comme dans *L'Ennemi approche*, surtout celle du visage car celle du geste est toujours juste et, ça et là, saisissante de vérité physique et de vérité morale.

» Le peuple et l'enfant : là, il est vraiment maître. *Le Retour des champs* est une géorgique adorable.

Les paysages, villages et villageois doivent faire battre tout cœur flamand. Mais je n'aime guère ses jeunes cavaliers et point du tout ses jeunes dames. Et puis, oserai-je le dire à un passionné comme vous? Eh bien, il manque à tout ce talent un rien, un zest d'amour d'une belle forme, d'un beau pli. Et il faudrait voir la peinture.

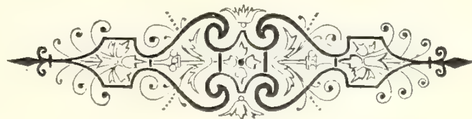
» Malgré tout, vous faites œuvre de justice.

» Maintenant, si l'on a calomnié Lies, c'est en Belgique et non en France, où l'on n'a vu de lui qu'un tableau sur lequel on l'a jugé faussement puisqu'il était si varié. Mais à qui la faute ? »

J'ai tenu à reproduire cette appréciation de mon honorable et habile correspondant, parce que d'autres personnes peuvent éprouver la même impression que lui. Or, s'*il faut voir*, nous avons vu et nous pouvons affirmer que c'est précisément ce *zest d'amour*, *cette belle forme*, *ces plis* qui font Lies si agréable, si correct, si brillant et si fin. Quelquefois toutes ces qualités dominent chez lui à l'excès et si l'on doit alors lui faire un grief de quelque chose, c'est d'être trop ce qu'on lui reproche de n'être pas assez.

Vienne donc l'exposition des œuvres de Lies! Qu'il nous serait agréable de voir le peintre-poète apprécié enfin comme il le mérite!

(1) 2 planches de *Calques*, *La Visite à la ferme*, *Le Retour des champs*, *Le Mauvais riche*, *Paysage des environs d'Anvers*, *L'Ennemi approche*.





## CHAPITRE XX.

# ITINÉRAIRE DE VOYAGE.

SOMMAIRE : Itinéraire. — Paris. — Les Amis. — Etampes. — Bordeaux. — Pau. — Sa santé. — Correspondance. — Toulouse. — Marseille.

### VOYAGE EN FRANCE.

Du 21 Octobre 1859 au 10 Décembre, (50 jours).



La première lettre n'est pas datée ; elle porte cette mention : « Paris, samedi, matin, » et dit « Je suis arrivé hier soir ».

La seconde lettre, datée « Paris 26 Octobre, » fait croire que Lies est resté plusieurs jours dans la capitale, où il a vu ses amis et beaucoup de choses ; elle contient ces mots : « Je compte prendre, demain matin, mon vol vers le Sud ».

Voici les probabilités :

Départ d'Anvers, vendredi matin, 21 Octobre 1859.
Arrivée à Paris, vendredi soir, même jour.
D. de Paris, jeudi 8 heures 10 du matin, 27 Octobre.
A. à Bordeaux, jeudi 10 1/2 heures du soir, 27 Octobre. Séjour à Bordeaux.
D. de Bordeaux, samedi 11.15 heures du matin, 29 Octobre.
A. à Aire, samedi 4.15 heures du soir, 29 Octobre.
D. de Aire, samedi vers 5 heures du soir, 29 Octobre, en diligence.
A. â Pau, samedi 10 heures du soir, 29 Octobre. Séjour à Pau, (35 jours).
D. de Pau, samedi à midi 1/2 3 Décembre, en diligence.
A. à Toulouse, dimanche 5 1/2 heures du matin, 4 Décembre.
D. de Toulouse, lundi 6 heures du matin, 5 Décembre, en chemin de fer.
A. à Marseille, lundi vers 10 heures du soir, 5 Décembre. Séjour à Marseille (4 jours).
D. de Marseille, samedi 6 heures du soir, 10 Décembre, par le bâteau à vapeur l'***Hérault.***
A. à Nice, dimanche, 11 Décembre. (16 heures de route). Séjour à Nice qui appartenait alors à l'Italie.

### 2° VOYAGE EN ITALIE.

Du 10 Décembre 1859 au 13 Juin 1860. (6 mois et 4 jours).

D. de Nice, mercredi 14 Décembre dans la soirée par le vapeur *Eden* (à auges).

A. à Gênes, jeudi 15 Déc. dans la matinée (17 heures de route). Séjour à Gênes, environ 5 jours.

D. de Gênes, lundi 19 Décembre à 9 heures du soir, par le vapeur à hélice *Amalfi*.

Il pense arriver le lendemain de bonne heure à Livourne (en 8 ou 10 heures), mais la mer est mauvaise. On jette l'ancre dans le golfe de la Spezzia. Journée pleine d'ennui et d'incertitude. Vers 4 heures du matin, on se remet en route et l'on arrive dans la matinée suivante à Livourne, 21 Décembre mercredi.

D. de Livourne, mercredi, vers 2 1/2 heures, 21 Décembre pour Pise.

D. de Pise, jeudi matin, 22 Décembre.

A. à Florence, jeudi 22 Déc. vers le milieu de la journée (trajet 2 1/2 h. Séjour à Florence 2 1/2 mois.

Excursion à Fiésole, samedi 3 Mars 1860 (8 kilomètres de Florence).

» à Sienne, lundi 5 Mars 1860 (3 heures de chemin de fer).

D. de Florence, mercredi 7 Mars 1860.

A. à Livourne, » »

Le retard du bateau à vapeur le force à dépenser à Livourne « 48 heures de colossal ennui ».

D. de Livourne, vendredi 9 Mars, à bord du vapeur à hélice *Sorrento*.

Escale dans le port de Civita-Vecchia, vers 3-4 heures de l'après-midi on reprend la course.

A. à Naples, samedi 10 Mars, à 6 heures du matin, après une nuit calme et belle. Séjour à Naples, 11 jours.

Excursion au Vésuve.

» à Sorrento, par Castellamare.

» à Pompéi.

D. de Naples, le mercredi 21 Mars, par le vapeur *Elba*, petit navire qui fait la côte et s'arrête à Paulo et à Pizzo.

Le 2e jour, vers 5 1/2 heures, on entre dans le golfe de Messine. Une lettre est datée : « Devant Pizzo, jeudi, 22 Mars 1860. »

A. à Reggio, le vendredi matin, 23 Mars, « après 2 nuits et un jour d'heureux voyage. » Séjour à Reggio.

D. de Reggio pour Naples, par le vapeur *Archimedo*, vers « 4 heures du soir, par un temps magnifique mais avec de grosses vagues. »

A. à Naples.

D. de Naples, le 1r Avril, pour Civita-Vecchia et Rome, par le vapeur « très confortable » *Hermes*.

A. à Rome, le 1r Avril, à 10 heures du soir. Séjour à Rome, 16 jours.

D. de Rome, le 18 Avril, mercredi, à 6 heures du matin.

A. à Ancône, 20 Avril, vendredi, entre 7 et 8 heures du soir. Trajet de 62 heures en diligence.

D. d'Ancône, 22 Avril, dimanche, dans l'après-midi, « à bord du *Fium*, vapeur du Lloyd autrichien ».

A. à Trieste, 23 Avril, lundi à 1 heure du soir.

D. de Trieste, 24 Avril, vers minuit.

A. à Venise, 25 Avril, mercredi, vers 6 heures du matin. Séjour à Venise, 42 jours.

D. de Venise, 6 Juin 1860, mercredi, 10 heures du matin.

A. à Milan, 6 Juin, vers 10 heures du soir. Séjour à Milan.

## 3o VOYAGE EN SUISSE.

Du 13 Juin au 24 Juin. (12 jours).

D. de Milan, pour la Suisse, mercredi, 13 Juin 1860, matin.

Lac Majeur et l'Ile Borromée.

A. à Domo d'Ossola, 13 Juin soir. Jolie vallée entre le Lac Majeur et le Simplon.

Le 14. Arrêt d'un jour, à cause de la pluie.

D. de Domo d'Ossola, vendredi, 15 Juin, à 7 heures matin, en voiture découverte. Passage du Simplon, (12 heures).

Vers 2 heures de l'après-midi, il atteint la plus grande élévation. (6000 pieds). Hospice St.-Bernard.

A. à Brigg, vendredi, 15 Juin, entre 7 et 8 heures du soir.

D. de Brigg, samedi, 16 Juin, en diligence, pour Sion.

De Sion à Martigny, en chemin de fer.

A. Samedi, 16 Juin à Bouveret, presque à l'extrémité-est du *Lac de Genève*. Genève est à l'extrémité-ouest du Lac Leman.

D. de Bouveret, dimanche 17 Juin, matin, en bateau à vapeur.

A. à Genève, après avoir traversé le lac (1) vers midi.

D. de Genève, en chemin de fer qui longe le lac de Neuchâtel. Traversé le lac de Bienne en bat. à vapeur.

A. à Berne, le soir.

Excursion au lac de Thun, à Interlaken (2), au lac de Brienz, au Gresbach, « à l'endroit où tombe l'admirable cascade de ce nom ». Ascension du Righi, le 23 Juin, samedi (6000 pieds de hauteur).

A. à Bâle, le 23 Juin, soir.

D. de Bâle, le 24 Juin, à 6 1/2 heures par le bateau de Manheim (Rhin).

## PREMIÈRE LETTRE.

« *Paris, Samedi matin.*

» MES TRÈS-CHERS,

» Me voilà enfin à Paris, où je suis entré hier soir par un temps de pluie très froid et fort peu réjouissant; ce qui ne m'a pas empêché de reconnaître de suite mon Paris si gai, si animé, si éblouissant de lumières, si bruyant, si grand, si monumental, que vraiment, quoique je le connaisse déjà bien, il est toujours pour moi un sujet d'étonnement et d'admiration nouvelle.

» Comme on m'avait souvent parlé du fameux *Hôtel du Louvre*, je m'y suis fait conduire, et, en effet, il mérite bien sa réputation. Tout y est sur un pied vraiment colossal (administration, distribution, service). Ma chambre seule n'a rien de plus extraordinaire que la première venue, dans le premier hôtel venu, et encore on voulait me donner beaucoup pis, si je m'étais laissé faire, mais comme je manifestai l'intention d'aller voir ailleurs, on finit par me découvrir (quoique l'hôtel soit littéralement plein) le *numéro* 436, *quartier St-Honoré*, *rue St-Honoré*, car remarquez que l'hôtel est tellement grand, qu'on a cru devoir le diviser par quartiers et rues. Hier soir, en rentrant, je me suis même égaré quelque temps dans le *quartier de Rivoli*, mais heureusement, il y a, de place en place, des lanternes qui indiquent des postes de service. Je suis enfin arrivé à bon port à ma chambre où j'ai parfaitement dormi, et où je vous écris, ce matin, à côté d'un gai rayon de soleil que je salue avec bonheur; aussi vous comprendrez combien est grand mon désir d'aller le voir luire sur les boulevards et ailleurs.

» Je ne serai donc pas très-long aujourd'hui, d'autant plus que je n'ai encore vu personne et que j'ai à peine eu le temps de me promener, hier soir, avec un Monsieur Theodovidès qui habite Anvers et revient de Constantinople.

(1) Le lac Leman à 75 kilomètres de longueur, sa profondeur extrême est de 334 m.

(2) Entre le lac de Thun et le lac de Brienz.

» Donc, *menschken en kinderen* (1) à une prochaine livraison.

» J'espère que vous prendrez légèrement ma petite absence, et que vous ferez tout votre possible pour vivre ensemble heureux et contents; ce sera pour moi toujours un vrai bonheur de l'apprendre pendant mon voyage. Donc, chère mère et famille, portez-vous bien et, en attendant le plaisir de vous revoir, je vous embrasse de tout cœur.

» Votre

» JOSEPH. »

*Ik ben perfekt uytgedost, en er mankeert mij, denk ik, niets* (2).

DEUXIÈME LETTRE.

« *Paris*, 26 *Octobre* 1859.

» EERWEERDIGE EN KINDEREN (3),

» Je saisis au vol un petit moment pour vous écrire, car, de toute la journée, je n'en trouverai plus le temps. D'autre part, je compte prendre, demain matin, mon vol vers le Sud. Donc, écrivez et envoyez les lettres, poste restante, à Pau.

» Je pourrais rester indéfiniment ici, car ce ne sont pas les moyens de s'amuser qui y manquent, mais j'ai un vif désir d'aller vers les lieux que je ne connais pas encore et qui sont, à mes yeux, le véritable but de mon voyage.

» Il me reste à voir jusqu'à quel point les villes que j'irai visiter pourront supporter la comparaison avec le Paris que je vais quitter. Je crains bien que le souvenir de ce dernier ne leur fasse un tort immense dans mon esprit, car enfin tout est grand, tout est beau, tout est agréable ici. Ce qui ne peut, je pense, être surpassé par aucune ville du monde, c'est l'aspect vivant et *agréablement* actif de ses rues, de ses boulevards et de ses places publiques.

» Cette fois-ci, je n'ai pas cru, comme à mes voyages antérieurs, devoir faire des courses au clocher pour ne pas laisser échapper une collection ou une église ; je me suis contenté de vivre sur la voie publique, de flaner au grand soleil (dont j'ai été favorisé ici) et à voir passer Paris devant moi. Il est entendu que cela ne m'a pas empêché de voir certaines choses qu'il eût été un crime de ne pas aller admirer : les admirabilissimes tableaux du Louvre, quelques églises et deux ou trois théâtres.

» En résumé, je suis on ne peut plus satisfait du temps que j'ai passé ici.

» J'ai eu pour compagnons Didron, Bauer, Verlat, etc., avec lesquels j'ai flâné, dîné, etc., etc. J'ai vu ici un Monsieur Paullac auquel j'étais adressé par Monsieur Pecher. Si l'occasion s'en présentait, dites à celui-ci, ou à l'un de ses fils, que ce Monsieur a été on ne peut plus aimable pour moi.

» J'ai vu dans la lettre de Louis (qui m'a fait bien plaisir, parce que j'y vois que vous êtes on ne peut mieux et bien portants), j'y vois, dis-je, que vous jouissez d'un petit commencement d'hiver froid et humide; ici nous avons la chance d'être presque toujours gratifiés de gais rayons de soleil, accompagnés, il est vrai, d'une certaine fraîcheur, enfin juste ce qu'il faut pour me rendre on ne peut plus satisfait de mon vêtement à lignes, qui est on ne peut mieux pour cette saison.

» Louis me parle des lettres arrivées pour moi, entr'autres de Monsieur de Liedekerke. Envoyez-les moi à Pau, et si son émissaire vient pour voir le tableau, faites le lui voir, et

(1) Bonne femme et enfants.

(2) Je suis tiré à quatre épingles et il ne me manque rien, je pense.

(3) Respectable (mère) et enfants.

s'il le trouvait par hasard à sa guise, eh bien, tant mieux, dan zouden wy zyne penningen kunnen binnen palmen. (1)

» 't Is mogelyk dat ik geene goede oogen heb, maer ik heb hier nog geenen enkelen antwerpenaer tegen gekomen.

» Bauer, Mad. Guillams en haere dogters daer ik eenen nagt gelogeert heb, groeten uedele.

» Welnu, Eerweerdige en kinderen, weest hartelyk gegroet, leeft in vrede en rust en zyt content — doet de komplimenten aen vrienden en kennissen, vooral aen de familie Leys, als het te pas komt. Ik zal hun laeter schreyven.

» Je vous embrasse de cœur. (2)

» JOS. »

## PREMIER EXTRAIT DU JOURNAL DE JOSEPH LIES.

« 27 *Octobre* 1859.

» Parti de Paris à 8 heures 10 du matin.

» Un temps triste et pluvieux assombrit encore un paysage assez monotone du reste.

» Vers Etampes, le pays s'élève et on rencontre un grand nombre de petites villes gracieusement posées sur de charmantes collines parsemées de blocs isolés de rocher. Bientôt ces collines s'abaissent et le pays ne présente plus (pendant environ (3) lieues) qu'une succession presque non interrompue de plaines cultivées de l'aspect le plus monotone, sans *arbres*, sans clôtures, presque sans maisons, manquant enfin de tout ce qui anime et donne du charme au paysage. Ainsi on passe Orléans, Blois, Amboise, presque jusqu'à Tours. Là disparaît cette uniformité et, à ces éternelles plaines, succède une nature riche, belle, variée ; aux environs de Poitiers elle présente l'aspect le plus agréable.

» Vers Angoulême, la nuit commence à se faire... et, à 10 1/2 heures environ, j'arrive à Bordeaux. (4)

» Bordeaux. — Très belle ville — rues grandes et larges — promenades magnifiques —pont très-animé et d'un aspect très grandiose — beau théâtre — pont monumental — peu de monuments dignes d'étude.

» Parti, le 29 matin, 11.15 heures par chemin de fer pour Aire.

» Une quarantaine de lieues d'une tristesse et d'une monotonie indescriptibles ; des landes, aussi loin que la vue peut porter, toujours la ligne triste et uniforme des landes.

» Et il pleuvait sans discontinuer !

» Arrivé à 4 1/2 heures à Aire — pris à la hâte un peu de nourriture, puis embarqué dans la classique diligence qui va clopin-clopant, faisant sonner sa vieille féraille, s'arrêtant pour relayer

(1) Alors nous pourrions mettre le grappin sur ses sous.

Il est possible que je n'aie pas de bons yeux, mais je n'ai pas encore rencontré ici un seul anversois.

Bauer, Mad. Guillams et ses filles, chez qui j'ai passé une nuit, saluent vos excellences.

Maintenant, respectable (mère) et enfants, soyez cordialement salués, vivez en paix et en repos et soyez contents. Faites des compliments aux amis et connaissances, surtout à la famille Leys, si l'occasion s'en présente. Je leur écrirai plus tard.

(2) Cette lettre porte en tête cette mention : Si vous avez encore des lettres pour Jos, envoyez-les moi de suite. Je lui enverrai ce que j'ai ici demain ou Samedi avant de partir pour Anvers.

Salut, à Samedi. LOUIS.

Louis habitait Bruxelles, le reste de la famille Anvers.

(3) Le premier chiffre est surchargé, il a dû subir trois transformations : 2, 3 puis 5 ; on pourrait donc lire 20, 30 puis 50.

(4) Ici figure cette note : de Paris à Bordeaux (chemin de fer 1re classe fr. 64.75) *Hôtel Richelieu.*

ou pour prendre le surcroit d'attelage d'une paire de bœufs — et ainsi, après 4 heures de secousses, on est déposé vers 10 heures du soir à Pau. (1)

» Pau. — Charmante petite ville bien bâtie au pied de ravissantes collines que dominent au loin les grandes et belles lignes des Pyrénées. Beau parc. Belles places d'où l'on a généralement la vue la plus agréable.

» Au point de vue de la peinture, assez peu de ressources ; paysage peu accidenté, pas de rochers, offrant pour unique ressource, la toile de fond de ses Pyrénées.

» Population assez caractéristique, langage gracieux et doux (le béarnais) se rapprochant beaucoup de l'Espagnol.

» Château de Henri IV. Spécimen admirable du style de la renaissance. Bâti vers le XII[e] siècle, restauré par Gaston Phebus comte de Foix et de Béarn, et en quelque sorte remis à neuf par Henri II et Marguerite de Valois (sœur de François 1[er]) roi et reine de Navarre.

» Dans l'intérieur, un grand nombre de salles du plus beau caractère de cette époque, garnies des plus précieuses tapisseries de Flandre du XVI[e] siècle et contenant encore beaucoup de meubles des XV[e] XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles.

» Rien de plus imposant que le ton sombre et riche qui règne dans ces immenses salles dont les profondes embrasures ne laissent glisser qu'un jour mystérieux sur les boiseries de chêne bruni ornées de baguettes dorées, et sur les tapisseries aux puissantes couleurs qui couvrent les murailles.

» Dans la cour intérieure, les fenêtres et les encadrements des portes offrent également la forme et les ornements les plus gracieux du style de la renaissance.

» En un mot, c'est un monument qui, sous tous les rapports, présente le plus haut intérêt artistiqne.

## TROISIÈME LETTRE.

« *Hôtel de l'Europe.* *Pau*, 3 *Novembre* 1859.

Département des Basses-Pyrénées.

» Eerweerdige en Kinderen.

» Het was eergisteren alderheyligen, ik heb de eer UE. een zalig hoogteyd te wenschen. — Ik zit dus sedert, eenige dagen in het stedeken Pau te vernestelen, en denk aldaer eenigen tyd te blyven resideeren (2).

» Je suis parti de Paris le mercredi matin, à 9 heures, pour arriver à Bordeaux le soir à 9 1/2, ce qui fait environ 125 lieues de chemin. Het is nog al een endeken, maer och God, het is meest altyd een tristig land, excepté aux environs de Tours ; geen boomen, geen haegen, geen huysen, geen menschen en zelf geen beesten ; op zyn minsten 50 ueren lang van geploegd land daer hier endaer n'en ziekenen boom op staet (3). Cependant cela n'est pas toujours ainsi, certaines parties de la route sont charmantes, malheureusement j'y suis arrivé quand il commençait à faire noir.

» Quant à Bordeaux, ah ! cela est une fort belle ville dont le port surtout, quoiqu'il ne

(1) Note du Journal :
de Bordeaux à Aire chemin de fer 1[e] classe fr. 11.15 — la diligence 7 fr. — Hôtel de l'Europe — Hôtel de la Poste — Hôtel de France (premier.)

(2) C'était avant-hier la Toussaint, j'ai l'honneur de vous souhaiter une bien heureuse fête. — Je suis donc niché, depuis qnelques jours, dans la petite ville de Pau, et je pense y rester quelque temps.

(3) C'est un assez bon bout de chemin, mais, ô mon Dieu, c'est presque toujours un pays triste, excepté aux environs de Tours ; pas d'arbres, pas de haies, pas de maisons, pas d'hommes, pas même d'animaux ; au moins, 50 heures durant, de la terre labourée où se trouve, çà et là, un arbre rabougri.

contienne peut-être pas plus de navires que nos bassins, a quelque chose de grand et de monumental, que le *nôtre* est loin d'avoir à ce degré ; un fort beau théâtre, de magnifiques rues et promenades, en résumé, une fort belle ville.

» Van de kerken, daer zal ik maer niet van spreken, ge zoudt de menschen met plaisiër een almoes doen omdat z'er zoo al 't een en 't ander zouden kunnen in koopen. 'T is armoey. Ze zen hier nochtans katoliek genoeg, maar ze dokken zeker ni af. Ze stinken ook fameus naer den look (ail). Nu das al dak er van weet, want, naer ontrent twee dagen, ben ik her van deur getrokken (1). Comme il n'y a pas de monuments ou de musées à voir. C'est tout ce qu'il faut. En route pour Pau!

» Je parlais tantôt de la monotonie de la route ; ici, c'est bien autre chose, on fait des lieues et des lieues, à travers des *landes* stériles, et, dans tous les sens, de quelque côté qu'on jette le regard, toujours l'immense espace nu ou couvert seulement de la triste et éternelle bruyère. Et il pleuvait ! ! ! Het was een weer om geen honden deur te jaegen. (2)

Grâce à Dieu, j'étais en voiture avec la plus aimable famille anglaise des quatre parties du monde. Oui, d'*aimables* Anglais, tellement aimables, qu'arrivés à un certain endroit où tout le monde croyait dîner et d'où il a fallu partir tout de suite, ils m'ont offert de partager les provisions dont, par une prévoyance tout anglaise, ils avaient eu soin de se munir. Ik had anders van honger gestorven, of tewel ik had gevraegd van te lotten om te zien wie van ons alle zo op geeten worden (3).

» Ainsi nous sommes arrivés à une petite ville nommée Aire, où nous avons pris la diligence classique, qui, au bout de quatre heures de secousses, nous a déposés à Pau.

» Ah! parlons un peu de Pau. puisqu'il semble que je doive y prendre un peu racine.

» C'est une fort jolie petite ville, très proprette et bien bâtie, toute préparée, on le voit, à bien recevoir les étrangers et à en vivre. Elle a un parc et de belles places et promenades d'où l'on a partout des points de vue vraiment ravissants, c'est-à-dire de gracieuses collines baignées par une assez large rivière et dominées par les grandes et belles lignes lointaines des Pyrénées.

» Vous remarquerez que j'emploie plutôt les qualificatifs *joli*, *charmant*, *gracieux*, que majestueux et grandiose. Ah! oui, mais ce n'est pas du tout cela ; et, même de ce côté, j'avouerai que j'ai éprouvé quelque déception ; je croyais rencontrer ici une nature ravagée, des roches, des ravins, des sites sauvages et grandioses, tandis qu'au contraire tout est ici en pente douce, on n'y rencontre pas même l'ombre du plus petit rocher, je dirai même que la peinture a assez peu de chose à voir ici.

» En revanche le climat y est fait, paraît-il, pour réparer les poitrines les plus endommagées. Il y fait doux même le soir. Pendant les deux jours de pluie que j'ai eus, il n'y avait pas ce froid humide que nous connaissons tant. Quand il fait du soleil la température est comme celle de l'été, ook de liefhebbers van hoesten mankeren hier niet (4)

» Entre autres personnes affectées de ce genre de mal, j'ai trouvé M. de Clerembault à qui j'ai été faire visite. J'ai trouvé, en lui et en sa dame, des personnes on ne peut plus simples, bonnes, amicales et aimables en tout point ; il a fallu de suite que j'aille déjeuner ou dîner chez eux.

---

(1) Des églises, je n'en parlerai même pas, on donnerait volontiers une aumône aux gens pour qu'ils puissent leur acheter l'une ou l'autre chose. C'est misérable. On est cependant assez catholique ici, mais on ne lâche sans doute pas un liard facilement. Il y pue fameusement l'ail. Enfin, voilà tout ce que je sais car, au bout d'à peu près deux jours, j'ai filé.

(2) Il faisait un temps à ne pas mettre un chien à la porte.

(3) Autrement je serais mort de faim, ou bien j'aurais demandé qu'on tirât au sort pour savoir qui, de nous tous, serait mangé.

(4) Aussi les amateurs de toux ne manquent pas ici.

Plus tard, Madame, accompagnée de sa charmante fille et d'une gouvernante, m'a conduit visiter le château de Henri IV, ainsi que les promenades. Bref, ce sont des personnes que je serais bien heureux de voir ici.

» Monsieur m'a conduit chez un peintre qui a eu beaucoup de réputation autrefois (Devéria), qu'on a cru mort en France et qui, depuis 17 ans, est réfugié ici.

» Comme j'ai trouvé M. de Clerembault changé! Il est ridé, voûté comme un vieillard et il vit à force de ménagements et grâce à la bonté de ce climat. Madame également n'est pas d'une santé bien brillante.

» J'ai encore des lettres d'introduction pour deux personnes. J'irai les voir l'un de ces jours, car jusqu'ici je me suis principalement occupé de parcourir un peu le pays pour juger de la qualité de ses paysages. Ainsi que je le disais plus haut, cela n'est pas bien merveilleux; cependant j'ai trouvé, au bord d'une rivière, un certain petit site dont je vais m'occuper à faire un petit tableau, car si je ne me donnais pas bien vite une occupation, je ne m'amuserais pas ici d'une manière exagérée. C'est un petit endroit qu'on a bien vite vu et revu sous toutes ses faces et où l'on ne trouve aucune espèce de distraction extraordinaire.

» Le soir, je vais au café avec l'une ou l'autre connaissance de la table d'hôte.

» Aussitôt que j'eus pris la résolution de rester un peu ici, je fis venir la dame de l'hôtel, pour lui demander les conditions auxquelles elle me garderait en pension chez elle; après discussion et après qu'elle eût un peu rabattu de ses prix, nous convînmes que j'aurais logement, déjeuner au café, beefsteak aux pommes de terre à midi, et diner à table d'hôte, avec vin aux deux *repas* (qui sont *très*-bons), le tout pour la somme de six francs par jour, service compris, Vous voyez, cela n'est pas exagéré. Je ne pourrais avoir mieux en me logeant en ville, surtout pour la nourriture, mon médicament principal.

» A propos de médicament, vous me demandez des nouvelles de ma santé; (1) ja, wat zal ik u daer van zeggen, dat is zooal gelyk altyd, nogtans, my dunkt dat ik zooal een bitje gemakkelijker de bergen opmarcheer. Afin, daer moeten me zooal een weynig patientie met hebben. In alle cas gaet het niet slegter gelyk het misschien zou geweest zyn als ik in ons wateragtig en koud klimaetjen gebleven was.

» En, à propos, hoe is het in ons landeke, heeft men er koude of warm? In alle geval, als g' het te koud hebt dan stekte maar den eenen of anderen entrepot aen en dan kund u al weer verwarmen. Saperlot! da gaet daer goed, ik geloof dat de hand Gods van Antwerpen afgetrokken is.

» Voorders hoop ik dat het met u allen perfect goed gaet, dat gy gezond zyt als vischkens en dat gy den tydt goed verdreyft. Ik wou dat ik, nu en dan, eene wandeling tot op den Berchemsche steenweg kon komen doen, maar het is een bitje ver.

(1) En effet, que vous en dirai-je? Çà va à peu près comme toujours. Cependant il me semble que je monte un peu plus facilement les montagnes. Il nous faut prendre un peu patience (a). En tout cas, çà ne va pas plus mal, comme je me serais porté si j'étais resté dans notre petit climat aquatique et froid.

A propos, comment cela va-t-il dans notre petit pays? Y a-t-on froid ou chaud? En tout cas, si vous avez trop froid, vous n'avez qu'à allumer un entrepôt, de cette façon vous pourrez vous réchauffer encore une fois (b). Saperlotte! çà va bien là-bas. Je pense que la main de Dieu s'est retirée d'Anvers.

Pour le reste, j'espère que vous allez tous parfaitement bien, que vous êtes heureux comme de petits poissons dans l'eau, et que vous tuez agréablement le temps. Je voudrais pouvoir, de temps en temps, faire une promenade jusqu'à la chaussée de Berchem, mais c'est un peu loin (c).

(a) « On me prêche la patience, qui est, dit-on, la remède à tous maux; je la prends, comme une médecine qui ne coûte guère, mais aussi qui ne me guérit de rien. » Lettre de Nicolas Poussin à de Chantelou. — *Souvenir d'enseignement* d'Eug. Gandar, p. 340.

(b) L'entrepôt St.-Félix venait d'être détruit par l'incendie.

(c) La chaussée de Berchem est une promenade d'Anvers qui longe le chemin de fer, entre les fortifications et la gare de l'Est.

» Eerweerdig menschken (1), Madame de Clerembault m'a chargé de vous faire ses compliments. Elle se souvenait avec plaisir de cette petite dame qui lui avait montré les églises.

» Het zijn goede menschen (2). Nu moet ik gaen afscheyd nemen, ik heb nu al veel verteld, en als er niets particulier voorvalt zal ik nu n'en dag of veertien blyven zonder de pen op te nemen.

» Aen al de vrienden, Leys vooral, en Winter, Lamorinière, Wilmotte, Dufief en al de ander, myne hartelyke komplimenten. Je leur écrirai un peu plus tard.

» Maintenant j'ai beaucoup parlé de moi et peu de vous, croyez cependant, chère mère et enfants, que vous avez la première place dans mon souvenir, et que c'est de tout cœur que je vous embrasse.

» Votre JOSEPH. »

## QUATRIÈME LETTRE.

« *Pau*, 18 *Novembre* 1859.

» M.

» Ik erneem de pen alhoewel ik u dit mael niet veel nifs zal te verkondigen hebben (3) car, depuis quinze jours, je n'ai fait que vivre comme un honnête bourgeois de Pau.

» Rien de dramatique, rien d'extraordinaire ne s'est produit dans mon existence. Je vivote, c'est-à-dire je dors bien, je pinturlure un peu, je mange autant que possible et je me cuis au soleil comme un lézard, soleil qui, lorsqu'on sait trouver les bons coins, est vraiment encore très-chaud ici ; il a en outre la politesse de ne presque pas nous quitter depuis mon arrivée dans ces parages. En un mot, je fais ce que me conseillait, il y a quelques jours, un médecin d'ici, je vis de la vie purement *animale*. Car il faut vous dire que j'ai été examiné de fond en comble par le médecin de ces excellentes personnes de Clerembault qui m'ont fait venir chez eux à cet effet, tenant absolument à connaître son opinion à cet égard.

» J'ai donc été interrogé, tapoté, ausculté, etc., etc., etc., et le résultat de cette investigation a été à peu près comme toujours, c'est-à-dire que les poumons ont été trouvés en bon état, excepté que le haut du côté droit est, *non pas attaqué*, mais cependant un peu engorgé, ce qui n'est pas grave et se guérira très-bien. C'est du reste à peu près ce que disaient de Forchaux et Cr. . . . .

» Quant au régime, c'est également, comme toujours, la même chanson. Vivre comme un veau, manger beaucoup, ne penser à rien, ne pas avoir de fortes préoccupations, faire un peu de peinture mais sans se passionner, en un mot, ne vivre que par le corps et éviter tout travail de l'intelligence.

» T'is (4) allemael heel gemakkelyk om zeggen en die heeren spreken er logt over — peindre sans se passionner ! — t'is of dat ge zou wagels voorttrekken zonder magt in te spannen. — Enfin, me zullen da na maar voor den moment zoo zien te doen om zoo haest mogelyk mijn peerden weer mogen in te spannen. — En attendant, je vis assez bien dans ce petit endroit où cependant il n'y a pas beaucoup de ressources.

» Au commencement, je me suis trouvé, un jour ou deux, très isolé, mais j'ai bien vite fait

(1) Respectable petite femme.

(2) Ce sont de braves gens. Maintenant je dois prendre congé de vous ; j'ai raconté beaucoup de choses, et s'il ne se produit rien de particulier, je resterai une quinzaine de jours sans prendre la plume.

Compliments cordiaux à tous les amis, surtout à. . . . . . et à tous les autres.

(3) Je reprends la plume quoique je n'aie pas à vous annoncer beaucoup de nouvelles cette fois.

(4) Tout cela est facile à dire et ces messieurs en parlent légèrement — peindre sans se passionner ! — c'est comme si vous vouliez tirer des chariots sans employer la force. Enfin, nous verrons néanmoins à agir ainsi pour le moment, afin de pouvoir, de nouveau et aussi vite que possible, atteler nos chevaux.

quelques connaissances avec lesquelles je passe maintenant la soirée agréablement. En outre, je vais souvent chez les Clerembault dont vraiment je ne puis dire assez de bien, ce sont bien les personnes les plus aimables et les plus agréables qu'on puisse rencontrer.

» Un peu plus tard, en hiver, il y a, paraît-il, ici, beaucoup de bals et de soirées où l'on peut se faire présenter — maer dan zal ik al niet meer hier zyn (1), car enfin, s'il faut rester à peu près à rien faire, je voudrais bien être là où l'on peut au moins travailler des yeux, c'est-à-dire là où il y a de belles choses à voir pour l'art, je veux dire en Italie.

» Dan is er nog een ander rede waerom ik niet al te lang hier kan blyven (2), c'est que mon premier banquier est à Nice, en dat is nog al heel ver van hier (3). Or, quand je serai resté environ un mois ici et que j'aurai tout payé, il me restera bien le double (4) de ce qu'il faut pour aller là-bas; mais enfin il ne faut pas précisément se mettre en route met gepaste ortjes (5), on ne sait ce qui peut arriver.

» Je pense donc partir vers la fin du mois pour Toulouse, Marseille, puis Nice, etc.

» Je ne puis vraiment vous dire où adresser les lettres après ce mois-ci. — A Nice, poste restante, jusqu'au 8 ou 10 du mois prochain ; après cela, je pense prendre mon vol vers Pise, Florence. Donc, poste restante, à Florence, le pays de l'art par excellence. Avant ce temps, je pense pouvoir vous le dire d'une manière plus positive.

» A propos, que cette fois-ci je n'oublie pas de vous dire que j'ai très-bien reçu la lettre poste restante, ainsi que la suivante du 11 Novembre, dans laquelle j'ai vu, avec un bonheur très-grand, que tout va au mieux dans notre petit ménage.

» En zoo (6) zal dië̈n tyd al stillekens omgaen, eerweerdig mensch, zonder dat wy het zelf zullen weten, en dan zullen we alweer koken eten spelen gelyk van veuren. — T'is t'hopen dat myn wielen en blaespypen dan weer heelegans goed zullen gesmeerd zyn, en dan zulle me ons winkeltje weer openen en werken voor de kalanten. — Ik moet regt uyt zeggen daerby, dat als ik me wel examineer, dat mynen blaesbalk al veul gewonnen heeft. Als ik t'huys zal komen zullen er agterlappen, halfzolen, en huyfkens op staen, en zal weer zoo goed zyn als nief.

» Pour le moment, je ne fais en peinture rien de bien brillant ; ce que j'avais commencé ne pourra vraiment aller comme tableau, c'est trop insignifiant, je devrai me contenter de le conserver comme étude. Plus tard, là-bas, en Italie, j'espère avoir meilleure réussite. — T'is spijt. (7)

» Je vois par votre lettre que vous êtes en plein froid, alors je dois constater que nous sommes vraiment favorisés ici. J'ai du reste soin de voir tous les jours l'état de votre température, dans l'*Indépendance* qui, comme vous le comprendrez bien, est mon journal.

» Ici, chère mère et enfants, je prendrai de nouveau congé de vous, en faisant les vœux les plus sincères pour votre contentement et pour votre bonheur pendant mon absence. Je vous embrasse tous de cœur et vous charge d'être l'interprète de mes meilleurs sentiments auprès de

---

(1) Mais alors je ne serai déjà plus ici.

(2) De plus, il y a une autre raison pour laquelle je ne puis rester ici plus longtemps.

(3) Et c'est fort loin d'ici.

(4) Je viens de m'informer, c'est le triple que je devrais dire. (Note de Lies).

(5) Avec des sous comptés.

(6) Ainsi le temps passera tranquillement, respectable femme (mère), sans que nous nous en apercevions nous-mêmes ; alors nous recommencerons à jouer à la dinette, comme avant. — Il faut espérer que mes roues et mes tuyaux d'orgue (mes jambes et mes poumons) seront alors bien graissés de nouveau, alors nous rouvrirons notre petite boutique et nous travaillerons pour les clients. — Je dois avouer franchement, quand je m'examine bien, que mon soufflet a déjà beaucoup gagné. Lorsque je rentrerai chez nous, il y aura des talons, des demi-semelles et des empeignes, et ce sera de nouveau aussi bon que du neuf.

(7) Tant pis.

tous mes amis ; dites-leur bien que je ne les oublie pas et que si quelque chose me manque ici c'est de ne pouvoir aller de temps en temps leur serrer la main et causer avec eux.

Tout à vous
votre JOSEPH.

» Ge zult zeggen dat ik niks gezeet heb van de brieven van *Liedekerke* en *Du Bois*, die ge me gezonden hebt. (1) Van dien van Liedekerke is er voor de moment niet veul te zeggen tot dat ik terug koom. Van Du Bois, (2) als ge de mensch par hasard zaegt doet hem hertelijke komplimenten ik zal hem laeter wel eens schrijven, maer in dees land is er nog weinig te zeggen voor de vrienden en schilders.

» Ik gaen mijnen *wasch* opschrijven. (3)

» Louis, donne de ma part à de Naeyer une bonne poignée de main.

---

(1) Vous me direz que je n'ai rien répondu aux lettres de *Liedekerke* et de *Du Bois*, que vous m'avez envoyées. De celle de Liedekerke, il n'y a, pour le moment, pas grand chose à dire, jusqu'à ce que je revienne. Quant à Du Bois, si par hasard vous rencontiez l'homme, faites-lui mes compliments bien cordiaux. Je lui écrirai plus tard car, dans ce pays-ci, il n'y a que peu de chose à dire aux amis et aux peintres.

(2) Lettre du comte du Bois d'Aissche à J. Lies.

» MON BIEN CHER AMI,

» Je vous ai adressé chez Madame votre mère une lettre, il y a peut être trois semaines ; elles est restée sans réponse ou du moins votre réponse ne m'est pas parvenue.

» Je suis désolé de n'avoir su votre départ plus tôt, je serais allé vous dire un bonjour bien sincère et bien affectueux, car vous ne pouvez vous imaginer quel vide c'est pour moi de ne plus vous voir, d'être privé de nos bons entretiens et de l'échange de nos idées. Je crois qu'il est écrit sur le livre des fatalités que je serai toujours séparé des rares amis avec lesquels je puis me lier.

» Vous voilà donc parti, mon cher ami, pour ces belles régions dorées qui vous feront tant de bien ! Vous serez là au milieu de tout ce que l'art et la nature ont de plus splendide et de plus grandiose. Bientôt vous parlerez cette charmante langue du Dante, que nous ébauchions de temps en temps lorsqu'un heureux hasard nous rapprochait.

» Je vous en conjure, écrivez-moi de temps en temps. Envoyez-moi de là bas quelque inspiration parfumée et rayonnante, car ici je suis désolé, bouleversé et rendu stupide. Figurez-vous que mon cher Edeghem est tout abimé par un fort ! (a) On me prend une partie de mes promenades extérieures, là où sont les beaux et grands chênes que nous aimions tant ! Toute ma propriété va être, jusqu'à ma grille, sous le régime de la servitude militaire. Je ne suis plus maître chez moi. Je ne puis plus ni planter, ni bâtir, et l'on peut me faire raser à 500 mètres, jusqu'au moindre arbrisseau ! ! A part tout ce chagrin, vous comprenez que comme valeur vénale ma propriété perd les 2/3 de sa valeur. C'est une énorme perte et la perspective, au premier coup de canon, de voir mon home en ruine !...

» 26 boniers de notre commune tombent dans ce fort. Plusieurs personnes perdent leurs terres et leurs maisons partant leur pain et leur fortune car une indemnité ne peut jamais compenser ces pertes là. Où ces pauvres gens trouveront-ils à se recaser ?

» Mon cher Jos, j'envoie cette lettre à madame votre mère qui vous la fera parvenir, j'espère, le plus tôt possible. J'attends avec impatience que vous m'envoyez l'adresse de votre résidence là-bas. Ne vous fatiguez pas trop et, dans votre prochaine missive, dites-moi quelque chose de votre santé. Vous saurez combien elle m'est chère et, méchant, dans votre dernière missive, vons ne m'en dites pas un seul mot !

» Supposant que vous vous intéressez un peu à ce que je fais, je vous dirai que j'avais peint un paysage d'aprés un pastel que j'avais fait d'après nature. Je l'ai exposé au Cercle de Bruxelles où il y avait Exposition pour les fêtes de Septembre. On a dit, et je crois qu'on a eu raison, que je m'étais trompé et qu'on ne pouvait rien dire d'une œuvre si pauvre qu'on était tenté de croire à une plaisanterie ! Vous voyez donc que je n'ai rien fait de bon. Que voulez-vous ! J'ai fait quelques études que je compte utiliser pendant l'hiver, mais j'avoue que sans conseil et plus personne ne venant de temps en temps me voir et me guider, je crains de ne plus rien faire de bon, et pourtant je suis si amoureux de l'art et j'ai si bonne volonté !

» Je vais passer l'hiver à Bruxelles avec tout mon ménage. J'aurai un atelier dans la maison. Je vais travailler jour et nuit. Puissent les muses des arts me sourire !

» Allons, au revoir, mon bien cher Jos, bon voyage, bon soleil, bon air ! Pensez quelquefois à un ami dévoué qui regrettera tous les jours votre absence tout en vous louant de votre détermination.

C[te] DU BOIS.

(3) Je vais inscrire mon linge pour le lavage.

---

a) Le fort n° 5. C'est bien là la plainte de l'homme bon et sensible qui regarde comme des amis les objets et les êtres dont il est entouré et qui semblent nécessaire à son bonheur.

## DEUXIÈME EXTRAIT DU JOURNAL DE JOSEPH LIES.

« Parti de Pau 2 ou 3 Décembre pour Toulouse (16 f. intérieur) en diligence, à 1 heure après-midi, pour arriver le lendemain matin à 5 1/2 heures.

» Ancienne et horriblement fatiguante manière de voyager.

» Empaquetés à 4, dans une boîte beaucoup trop petite, j'étais vraiment moulu à l'arrivée.

» Autant que j'ai pu voir, la route m'a paru assez belle mais d'une culture toujours assez médiocre. De temps en temps se montrait le magnifique spectacle de la chaîne des Pyrénées couvertes de neige, éclairées par un splendide soleil couchant.... et puis la nuit est venue....

» Toulouse. — Belles places, rue larges en certains quartiers ; dans d'autres, on rencontre encore le peu de largeur et une certaine malpropreté commune à beaucoup de villes du midi. — Quelques beaux ponts sur la Garonne (non naviguable) — quelques églises intéressantes au point de vue architectural mais généralement dans un état de délabrement regrettable.

» Un musée digne d'être visité — une cour entourée de galeries d'un très beau style, sous lesquelles on a réuni un nombre très grand de spécimens les plus précieux d'art et d'archéologie, tels que des tombes, des statues, des colonnes, des chapitaux et mille autres détails de cette nature, appartenant, soit à l'époque romaine, soit au moyen-âge, depuis les temps les plus primitifs jusqu'à la renaissance.

» Le musée de peinture a quelques tableaux tant anciens que modernes, qui en font une collection assez importante.

» La ville paraît animée et le séjour en est, me dit-on, fort agréable. J'y ai passé le temps fort agréablement, en partie avec mes compagnons de martyre de la diligence.

5-6 *Décembre.*

» Départ pour Marseille.

» Cette fois-ci en chemin de fer. — Que c'est plus commode, moins fatigant et moins désagréable ; d'un autre côté, quel regret de se voir entraîné à toute vapeur à travers un pays et à côté de villes qui mériteraient d'être visités.

» Voilà Beziers, Carcassonne ; voilà Nîmes, Arles... Dans ces deux dernières villes surtout on devrait s'arrêter, mais...

» Vers le soir, je vois, tout au fond du paysage, une ligne droite d'un bleu sombre — c'est enfin la mer — c'est la Méditerannée dont j'admirerai, le lendemain, l'eau d'une transparence si limpide et d'une couleur bleu-verdâtre si belle qu'on ne pourrait la comparer qu'à l'éclat d'une pierre fine (1).

» La nuit qui tombe, à mon grand regret, m'empêche d'admirer cette belle *Provence* qui du reste n'a plus, pour toute verdure, que le triste feuillage du maigre olivier ; elle n'aurait pas eu, à mes yeux, une parure digne de sa renommée.

» Arrivé à Marseille vers 10 heures du soir.

» Ma première visite, le lendemain, a été pour le port tant renommé, les nouveaux bassins et le quartier de la Joliette. Tout cela est grand, beau ; il y règne une activité digne d'une ville dont le commerce est dans la plus grande prospérité.

» Pour le reste, Marseille doit être une déception pour tout touriste qui, connaissant l'importance de cette ville, s'attendrait à y trouver ces monuments, ces collections, ces richesses artis-

(1) Les côtes voisines de Marseille sont splendides, la mer bleue comme une pierre précieuse et unie comme un beau velours. — Corresp. de Henri Regnault, p. 42.
La mer, d'un bleu féerique et inimitable, etc. id.

tiques et archéologiques qui font l'orgueil de presque tous les centres où un commerce florissant a répandu le luxe et la richesse.

» Marseille peut se voir en peu de jours. Quand on a parcouru ses beaux *Cours* plantés d'arbres, mais bordés de pauvres boutiques et de maisons couvertes de poussière ; quand on a admiré ses magnifiques bassins à l'entrée si belle de son port, on a à peu près tout vu. Ni églises dignes même d'un coup d'œil, ni monuments un peu remarquables, ni collections, ni même de théâtre digne d'une ville de cette importance

» J'y ai fait la connaissance d'un monsieur X . . . qui, par sa complaisance, sa serviabilité et son amabilité, m'a rendu le séjour de cette ville on ne peut plus agréable. En outre, fait connaissance, en chemin de fer de M-Z . . . que j'ai revu quelquefois avec plaisir. — Logé à l'Hôtel de l'Europe (mauvais).

## CINQUIÈME LETTRE.

« CHÈRE MÈRE ET ENFANTS,

» T'is lank zestien uren in een diligencie te zitten, in een regte diligence van den ouden tyd en daer ge gevieren in een bakske zit zoodaenig dat ge met plezier u beenen zou laeten afsneyen, en dat ze op het leste zoodanig zeer doen van altyd in de zelfde positie te blyven (1). Ainsi je suis parti de Pau Samedi passé, à midi 1/2, pour arriver à 5 heures du matin à Toulouse.

» Vous le voyez, la plus grande partie du voyage se fait la nuit, et c'est qu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

» Eh bien, le temps que j'ai passé à Pau ne m'a pas été désagréable ; j'y avais suffisamment de bonnes connaissances pour passer agréablement le temps.

» C'est vraiment avec regret que j'ai quitté la famille Clérembault. Ainsi que je vous l'ai dit dans chacune de mes lettres, je ne puis assez faire leur éloge. Ils ont été charmants pour moi et vraiment je leur rendais bien les bons sentiments qu'ils avaient pour moi. Dieu sait si je les reverrai jamais ! Je leur écrirai d'Italie.

» J'avais en outre, à Pau, d'autres connaissances qui m'allaient beaucoup, entre autres un professeur, charmant garçon très-bien élevé et très-instruit.

» Que de connaissances je fais maintenant qui me disent en partant, et auxquelles je dis de mon côté : « Peut-être nous rencontrerons-nous encore quelque part. Qui sait ? »

» Je suis donc arrivé à Toulouse, le Dimanche matin, rompu par cette abominable diligence. J'ai dormi pendant quelques heures, puis je me suis mis en route pour examiner la ville.

» Ja, dat is altyd een bitje vuyl, de menschen kenne dat hier niet anders, ge kunt er niet meer van verwachten (2). Cependant c'est une ville qui a l'air prospère et où il y a quelques belles et grandes rues et places. Je crois même qu'il y a beaucoup de moyens d'amusement ; c'est du reste une ville d'universités et de séminaires ; il y a donc beaucoup d'étudiants, et à propos de cela (3), ge ziet hier deur de straet loopen, heel kladden van kleyn pastoorkens, van 8, 10, 15 jaer, gekleed

(1) C'est long d'être, pendant 16 heures, dans une diligence, dans une vraie diligence du bon vieux temps, où l'on est assis à quatre dans une petite boîte, de sorte qu'on se laisserait avec plaisir couper les jambes, car à la fin, elles font tellement mal, à force de rester toujours dans la même position.

(2) Oui, c'est toujours un peu sale, ici on ne peut mieux et il ne faut pas en demander davantage.

(3) Vous voyez ici tourbillonner dans les rues, des tas de petits curés de 8, 10 à 15 ans, habillés comme chez nous, avec des tricornes, des soutanes et une ceinture ; cela fait plaisir à voir. Mais ce qui est plus drôle encore, m'a dit quelqu'un d'ici, c'est qu'il arrive parfois que ces petits curés, qui sont élèves du séminaire, se querellent et en arrivent à se battre ; alors les tricornes volent comme si c'étaient de simples casquettes laïques. Je ne l'ai malheureusement pas vu.

gelyk by ons, met tikkenhaentjens, n'en toog en ne sluyer; t'is waerlyk vriendelyk om naer te zien. Maer hetgeen da nog aerdiger is (heeft me iemand van hier gezeed) dat is, dat het wel is gebeurd, dat die pastoorkens (die de studentjens van het seminarie zyn) wel eens ruzie krygen en aan het vegten vallen, en dan ziet men die tikkenhaentjens vliegen of dat het maar wereldlyke klakken waren. Ik heb het ongelukkiglyk niet gezien.

Il y a du reste ici différentes choses à voir, entr'autres un musée excessivement intéressant au point de vue archéologique, des places, une colonne élevée sur le champ de bataille de Toulouse, des ponts suspendus et autres sur la Gironde, maer de rivier (1), dat heel breed is, gelyk meest al de rivieren die g'hier voorby gaat, niet diep genoeg om een massepyne schup laeten oup te veeren; ik had nogtans van die Gironde hooren spreken gelyk van iet dat de moeite weerd was, maar het is een bitje gelyk de menschen hier, ze leggen het breed uyt, maer....

» J'ai passé une partie de mon temps à Toulouse avec des jeunes gens fort aimables, dont j'avais fait la connaissance dans cette horrible diligence. En partant, nous nous sommes mutuellement donné nos adresses et... au revoir.,..

» J'ai vu aussi les églises et wat zal ik er van zeggen (2) ? Elles ont bien certains beaux détails d'architecture, mor het zyn allemael stukken en brokken (3). Dans l'une, la cathédrale, je me suis trouvé sur le passage de l'évêque qui m'a donné sa bénédiction (4), 't kan noot geen kwaet, en het kost den man geen geld, zoo min als aan my.

» En dan ben ik den anderen dag, maendag 's morgens alweer gelyk den wandelenden jood vertrokken om 6 ueren naer Marseille om er ten 10 ueren 's avonts te arriveren, maer deze keer in yzeren weg, dus die zestien ueren gaen gemakkelijk voorby (5). Et puis il fait jour, on peut voir les campagnes et les villes qui passent malheureusement pour les campagnes. C'est l'hiver et il n'y a plus une feuille nulle part.

» Toute cette route est plus ou moins monteuse et paraît le plus souvent d'une aridité peu productive.

» Vers quatre heures du soir, j'aperçois, au dessus des monticules sablonneux, une ligne droite d'un bleu sombre. C'est... oui, je vois bien, c'est la mer ; c'est la Méditerrannée.

» Nous arrivons à Cette et, bref, le soir à Marseille.

» Me voilà donc dans la fameuse Marseille dont les Marseillais surtout font si grand bruit. Nous allons voir cela.

» Ma première visite est naturellement pour le port.

» Je ne dirai pas grand chose de ce qui regarde le nombre des navires ; il y en a probablement beaucoup plus que chez nous, mais là cependant cela ne m'a pas paru écrasant pour un Anversois. Ce qui m'a frappé, ce qui m'a paru grand et superbe, c'est l'entrée du port dominé par des forts juchés sur des rochers, et puis la mer semée de deux ou trois îles, et l'eau bleu-verdâtre et transparente comme une émeraude de cette mer.

(1) Mais cette rivière, qui est très-large, n'est, comme presque toutes les rivières qu'on traverse ici, pas assez profonde pour laisser flotter un navire en massepin. J'avais pourtant entendu parler de cette Gironde, comme de quelque chose qui en valait la peine ; c'est un peu comme les gens d'ici, ils blaguent beaucoup, mais.....

(2) Qu'en dirai-je ?

(3) Mais ce ne sont que pièces et morceaux.

(4) Cela ne fait jamais de mal et ça ne coûte rien à cet homme, pas plus qu'à moi.

(5) Et après cela, je suis parti le jour suivant, lundi, à six heures pour Marseille, afin d'y arriver le soir à dix heures, mais, cette fois, en chemin de fer, de sorte que ces seize heures s'écoulent facilement.

» Tout cela est magnifique à voir en de schepen (1) die in de verte, heel ver, heel ver, oupkomen. — Ja, eerweerdige weduwe, daer zoude plaisier in vinden.

» Wat dat na de stad aangaet — ja, dat is een schoon stad (2) Il y a de bien belles rues plantées d'arbres magnifiques qui, en été, doivent en rendre la vue excessivement agréable. On m'a même dit que les gens d'ici — die (3) een bitje met het spek kunnen schieten (4) — croient pouvoir comparer leur ville à Paris. Och (5) arme ! dat kan niet zijn.

» Paris, voyez-vous, c'est partout grand, partout beau, partout éclatant de luxe. On peut s'y promener pendant des jours et des jours, et avoir toujours des motifs d'admiration ; tandis qu'ici, il y a comme je dis, de belles et larges voies de communication, mais presque partout bordées de misérables boutiques — en vuyl ! (6) Les maisons sont bien construites maer (7) oup keurten tyd zien z'er uyt zoo gelyk by ons in een straet daer z'en huys aen het afbreken zen en de vensters met kalk bestoven zen. — K'zien hier ook dat er bluykens zyn aen al de vensters en dat die bluykens meest altijd toe zijn, en als z'open zijn dat ge niet altijd gordijne moet verwachten, de menschen doen het hier veul zonder en dat gaet ook. — Als ge dan een oog in de zystraeten goeyt, ja den ziet het er donker uit zoo gelyk by ons aen de kanten van de brouwerstraet — en in de arm kwaertieren daer ik gistere heb in geweest — ja, daer ben ik maer gouw uyt gevlugt want daer hingen zoedaenig veul vuyl dingen boven mynen kop dat ik er verveert van wier.

» Ik (8) heb hier ook eenige kerken gaen bezoeken; die zien er smakelyk uyt, liefelyk met rooyen katoen behangen, ze gelyken wel naer een bed in een kleyn hotel tot Turnhout — en nogtans de menschen zyn hier heel kristelyk — maer t'is gelyk men zegt — God in Frankryk — ze zien den man wel geren mor ze laeten hem met verakkelde kleeren loopen.

» Dan is er een zoologie — als *Kets* (9) die zo zien, dan zou zynen neus krollen, want de zijn is andere peper. (10)

» Et le spectacle ? Comme ci, comme ça, une troupe de province ; le ténor est un nommé Armandi que nous avons eu à Anvers, il y a quelques années dans la troupe italienne.

» En résumé, comme ville de province, c'est une belle ville, pourvu que, comme certains Marseillais, on ne la compare pas à Paris.

---

(1) Et les navires qui montent dans le lointain, très loin, très loin. — Oui, respectable veuve, cela vous ferait plaisir.

(2) Pour ce qui est de la ville, oui, c'est une belle ville.

(3) Qui aiment à gasconner. Mot à mot : qui tirent un peu avec du lard (balles de lard).

(4) Lies fait allusion aux tireurs qui emploient des balles de plomb ; dans le langage du pays on dit d'un vantaré : « il tire avec des balles de lard ».

(5) Pauvres gens ! cela ne prend pas.

(6) Et malpropres !

(7) Mais en peu de temps elles gagnent un aspect semblable à ce qui est chez nous, dans une rue où l'on démolit, et où les fenêtres sont couvertes d'une couche de poussière de chaux. — Je remarque qu'il y a aussi des volets aux fenêtres, et que ces volets sont presque toujours fermés ; lorsqu'il sont ouverts, il ne faut pas toujours vous attendre à des rideaux, on s'en passe beaucoup ici et cela est admis. Si vous jetez un œil dans les rues détournées, il y fait sombre comme chez nous du côté de la rue des Brasseurs, de plus, dans les quartiers pauvres, j'ai fait hier une excursion ; oui, mais seulement je me suis vite enfui, car il y pendait tant de choses malpropres au dessus de ma tête que j'en eus peur.

(8) J'ai visité aussi quelques églises ; elles ont l'air avenantes et gentilles, tapissées de coton rouge, elles ressemblent beaucoup à un lit d'une petite auberge de Turnhout, et cependant les gens sont très-religieux ici, mais, c'est comme on dit : Dieu en France. Ils aiment bien l'homme mais il le laissent courir avec des habits déchirés.

Il y a aussi un jardin zoologique, mais si Kets le voyait il ne serait pas peu fier car le sien est bien autre chose.

(9) Directeur du jardin zoologique d'Anvers.

(10) Passage intraduisible. Mot à mot : Si Kets le voyait son nez retournerait en l'air (friserait) car le sien est un autre *poivre* (meilleur poivre). Expression populaire. Dans *Germinal*, Emile Zola dit, p. 159 : « Souvarine flattait maintenant les oreilles de Pologne, « *dont le nez se frisait de plaisir.* »

» J'ai ici deux excellentes connaissances : l'une, un jeune homme avec lequel j'ai fait la route ; l'autre, M. Quicrel, négociant auquel j'ai été recommandé par du Bois, le frère du poète. C'est un homme charmant qui se met entièrement à ma disposition. Si vous en avez l'occasion, remerciez bien de ma part le susdit du Bois, car vraiment ce Monsieur m'a rendu le séjour de Marseille excessivement agréable en m'accompagnant partout. Vraiment s'il vient jamais à Anvers, je me mettrai en quatre pour lui être agréable.

» Vous voyez, mes enfants, que, du côté des connaissances, je n'ai pas eu à me plaindre jusqu'ici. En sera-t-il de même en Italie ? Je l'espère car l'isolement est une triste chose. Cependant je dois dire, à la louange de ce peuple-ci qu'il est liant bon et aimable. J'aurai peut-être moins de facilité en Italie, d'autant plus que je parle mal la langue.

» En relisant ce que je viens de dire de Marseille, mon jugement me paraît un peu sévère — want (1) het is altijd een schoon stad en as ge ze aen Antwerpen moet vergelyken — pour l'activité et le mouvement — dan zyn we mor een soort van deurp (2) — maar buyten dat is het hier gelyk ik gezeed heb. (Zegt niet aen du Bois dat ik dees stad een bitje gekritikeert heb, hy zou het kunnen schryven aen zynen vriend hier en da zou ik ni geren hebben.

» Wa (3) da g'hier ook vind da zen alle soorten van Teurken, Grieken en ander soort van menschen me' aerdige kleeren aan, t' is heel plaisant om zien. — t' is hier weinig koud en ik heb daer flus in de zon gewandelt en het was zelf een bitje te heet.

» Ik zal dus profiteeren van dit hemels weerken om naer Nice te vertrekken vandaeg Zaturdag om 6 hueren s' avonds — en zoo zal ik zweven tot dat ik tot te Florence zal gekomen zijn — là, dans ce pays artistique, je verrai s'il n'y a pas moyen de me livrer à mon industrie. Je l'espère ; nous verrons.

» Pendant que je fais, comme cela, le juif errant par le monde, comment vous arrangez-vous dans notre petit pays et dans notre petit ménage ? Ik hoop (4) dat alles op zyn beste gaet, en dat ge den tyd zoo aengenaem doorbrengt als het te wenschen is.

» Quant à ce qui se passe dans notre pays ou dans notre ville, je n'en sais rien ; il y a un siècle que je n'ai trouvé l'*Indépendance*. Donc je ne sais plus rien de rien. Avez-vous du froid, de la pluie ou du beau temps ? Je pense bien souvent à tout cela ainsi qu'à vous tous et aux amis avec le plus vif intérêt. T' is spyt dat da schryven zoo een moeylyk dingen is oup rys (5). Il faut aller se mettre dans une triste chambre d'hôtel où, surtout ici, il fait en général sombre et triste tandis que le soleil luit et réchauffe dans la rue ; sans cela j'écrirais plus souvent aux amis. Quant à ma société d'amis du Vendredi, priez Stappaerts de leur dire que je leur écrirai lorsque je serai établi quelque part en Italie et que, en attendant, je leur envoie une foule d'amitiés. De même pour tous les autres ; qu'ils patientent un peu et que, pour le moment, ils se contentent des témoignages de mon plus amical souvenir.

---

(1) Car c'est toujours une belle ville, et si vous la comparez à Anvers — pour l'activité et le mouvement — alors nous ne sommes qu'une sorte de village, mais à part cela, tout est comme je l'ai dit. « Ne racontez pas à du Bois que j'ai un peu critiqué cette ville, il pourrait l'écrire à son ami d'ici et je n'aimerais pas ça. »

(2) Lies écrivait en 1859 ; depuis cette époque Anvers a été bien agrandi.

(3) Ce qu'on rencontre encore ici, ce sont toutes sortes de Turcs, de Grecs et autres espèces d'hommes aux habits bizarres. C'est très amusant à voir. — Il fait un peu froid ici ; je me suis promené tantôt au soleil, il faisait même un peu chaud.

Je profiterai donc de ce temps céleste pour partir pour Nice, ce soir, samedi, à 6 heures, et je continuerai à errer ainsi jusqu'à ce que j'arrive à Florence.

(4) J'espère que tout va pour le mieux et que vous passez le temps aussi agréablement que vous pouvez le désirer.

(5) Il est regrettable que ce soit chose si difficile que d'écrire en voyage.

» Wel (1), eerweerdige, ik heb speyt da k' u hier met my niet kan laeten zweven en Uedele die nog al liefhebber is van aerdige dingen, ge zoud hier veel plaisier scheppen. En wat de zee aengaet dat is de mooyte weerd, t' is een ander katje als tot Ostende, om dat de kusten schoon zyn.

» K' zal zien als ik t'huyskom dak er veul zal kunnen van vertellen, ge weet dat ik daer nog al sterk in ben; enfin, nous verrons.

» En attendant, chère mère et enfants, je ne puis que vous répéter, comme toujours, que j'espère de tout cœur que vous êtes contents et satisfaits; et, en attendant le plaisir et le bonheur de vous revoir, je vous embrasse le plus cordialement possible.

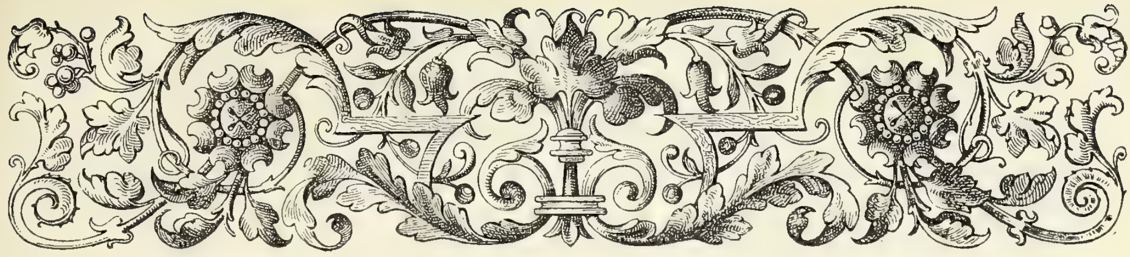
» Votre on ne peut plus dévoué » JOSEPH.

» *Marseille*, 12 *Décembre* 1859. »

(1) Eh bien, respectable (mère), je regrette de ne pouvoir vous faire errer ici avec moi, car comme vous êtes assez amateur de choses curieuses, vous y auriez bien du plaisir. La mer surtout vaut la peine; c'est une autre paire de manches qu'à Ostende, car les côtes sont belles.

Quand je serai rentré chez nous, je pourrai vous en raconter beaucoup; vous savez que c'est mon fort.





# CHAPITRE XXI.

# DE NICE A FLORENCE.

SOMMAIRE : Nice. — Gênes. — Livourne. — Pise. — Florence. — Correspondance.

## TROISIÈME EXTRAIT DU JOURNAL DE JOSEPH LIES.



E 10, départ pour Nice, par le bateau à vapeur l'*Hérault* (première 34 fr.) vers 6 heures du soir.

» Je supporte assez bien la première épreuve de la mer, cependant, vers le matin, le bateau étant assez rudement balloté, j'éprouve quelqu'indisposition, toutefois sans souffrance sérieuse, et, aussitôt que le jour me permet d'aller sur le pont, je me trouve complètement rétabli.

» Une charmante entrée que celle du port de Nice!

» Coquettement placée au pied de belles montagnes et de beaux rochers, cette ville et son port avec tout le paysage qui l'entoure doivent offrir, à celui qui a le bonheur de voir cela éclairé du chaud soleil du printemps, le coup d'œil le plus ravissant; mais, hélas! on est en Décembre, et il pleut, et il fait froid, et même il tombe une espèce de neige...

» Grâce au ciel, un jour de beau temps me permet de faire une course dans les environs jusqu'à Villa Franca, toute petite ville sise dans la plus jolie des baies et entourée des plus gracieuses collines.

» Je puis me faire une idée de ces belles et florissantes campagnes qui, même dans cette triste saison, sont encore animées par la puissante et riche verdure des orangers tout couverts de leurs fruits d'or.

» La ville, proprette et bien bâtie, offre assez peu de ressources, si ce n'est un assez bon théâtre italien, une bibliothèque, un bon cabinet de lecture, etc , etc. Logé à l'hôtel *Paradis*. Bon hôtel.

» 14. — Départ pour Gênes, par bateau à vapeur l'*Eden*, petit bateau à auges, pas trop confortable. — 27 fr. première. — Passagers assez nombreux. — Temps assez peu favorable au départ; la nuit devient très-agité, cependant je supporte la mer sans éprouver le moindre malaise.

» Le bateau traînait à la remorque un navire de guerre, ce qui occasionna plusieurs heures de retard, fort heureusement, puisque, de cette manière, il me fut donné d'admirer, au soleil levant, la Corniche et, pendant toute la matinée, les côtes si belles dont le bateau se tient toujours à une forte petite distance.

» Nous entrâmes par un soleil magnifique dans le port si beau et si pittoresque de Gênes, qui est, paraît-il, après Constantinople et Naples, le plus beau qu'on puisse voir. Il me semble mériter sa réputation.

» On a devant soi le spectacle ravissant de cette belle ville étagée sur un versant des belles montagnes (les Apenins) qui l'entourent, et dont quelques sommets couverts de neige faisaient admirablement ressortir les rochers noirs et les collines couvertes de verdure qu'ils dominent.

» La ville est une de celles, je pense, qui, en Italie, méritent le plus d'être visitées. Elle est surtout intéressante par le caractère tout particulier qui la distingue de celles qu'on a vues ou admirées en d'autres pays. Elle est tout italienne, autant par ses rues étroites et sombres, que par ses marbres, ses innombrables palais, les nombreux souvenirs de son ancienne histoire, ses monuments, ses églises, ses trésors d'art de toute nature ; en un mot, par tout ce qui rappelle son ancienne splendeur et son antique puissance. Cette dernière est partout rappelée par les nombreux débris des chaînes qui fermaient le port de Pise et qui sont les trophées du terrible triomphe de Gênes remporté sur les Pisans.

» Rien de plus beau que certaines de ces rues entièrement bordées de palais de l'architecture la plus splendide et la plus variée ; mais rien de plus étrange et même de plus regrettable que de voir ces mêmes rues avoir une largeur tellement minime, qu'il est impossible d'admirer ou même de bien voir ces constructions monumentales qu'on peut considérer comme de véritables modèles d'architecture.

» Les églises sont riches d'œuvres d'art, de marbres, de dorures, d'incrustations et de mosaïques.

» L'Annunziata entre autres,est d'une richesse tellement prodigieuse qu'il semble même qu'on n'y rencontre pas le calme imposant qui convient à un temple. San Lorenzo lui est, à ce point de vue supérieur. D'une architecture beaucoup plus appropriée à une église, elle est toute en marbre noir et blanc, et, par suite, d'un aspect étrange qui frappe vivement celui qui n'a pas encore visité l'Italie où cette disposition de marbres noirs et blancs se rencontre dans plusieurs villes (1).

» Une foule d'autres églises méritent d'être visitées, autant pour leur architecture que pour leurs œuvres d'art ou leur merveilleuse richesse.

» Beaucoup de palais renferment des œuvres de premiers maîtres des différentes écoles. J'ai visité les Palais Brignoli (2), Durazzo (3), Balbi (4), le palais Royal (5), le palais Ducal et autres.

» Acqua sola, acqua verde sont des promenades qui, en été, doivent être ravissantes.

» J'ai été accompagné à Gênes par T.

» Aujourd'hui que les costumes nationaux ont presque complètement disparu de l'Italie, on peut remarquer que les femmes de Gênes portent au moins encore, dans leur toilette, une chose

(1) Nous avons vu la cathédrale de Gênes, San Lorenzo, construite au douzième siècle avec des marbres noirs et blancs. Le portail est merveilleux, la nef et le chœur d'un aspect sévère et triste qui impose. — Corresp. d'Henri Regnault, p. 49.

(2) Au Palais Brignoli, nous avons trouvé quatre magnifiques portraits par Van Dyck, de Véronèse, une très belle Judith se préparant à mettre la tête d'Holopherne dans un sac que tient une négresse etc. — Id.

(3) Nous avons visité les vestibules, cours et escaliers de l'Université, ancien palais Durazzo, donné à la ville par un descendant de cette famille. C'est d'un aspect original, d'une grâce et d'une élégance dont rien n'approche. On voudrait voir, penchées sur les balustrades qui s'étagent en galeries sur la cour, quelques belles dames du quinzième ou seizième siècle étalant ces brocards d'or et de soie qui devaient briller avec tant de richesse sur les beaux marbres blancs de l'architecture. — id.

(4) Dans le palais Balbi, se trouve un chef-d'œuvre incomparable : un portrait de Titien, exécuté avec toute la souplesse et la largeur dont il est capable, jointes à la fermeté et à la précision d'un Antonello de Messine ; c'est prodigieux. — id.

(5) Au Palais Royal,ancien Balbi,peu de belles choses, si ce n'est un portrait de Philippe II, par Velasquez, etc.— id.

caractéristique ; c'est un voile de tulle blanc gracieusement attaché à la coiffure et ramené sur le visage selon le besoin de la coquetterie.

» Hôtel Feder

## SIXIÈME LETTRE. — PREMIÈRE PARTIE.

« *Gênes*, 19 *Décembre* 1859.

» Chère mère et famille,

» Me voici donc dans la belle Italie au ciel bleu, au soleil chaud et brillant, à la belle et luxuriante verdure; le pays où règne un printemps éternel, le pays où, si les journées sont parfois un peu chaudes, les soirées sont toujours fraîches et agréables. En un mot, je suis dans la belle Italie....

» Hélas! hélas! mes très-chers, je vous écris ces lignes à la lumière blafarde du plus affreux des ciels gris, un ciel qui, après avoir vomi hier, sans discontinuer, des flocons de neige, nous attriste aujourd'hui d'une petite pluie monotone et froide faite pour donner le spleen le plus anglais. Ah! c'est que nous sommes en Décembre, voyez-vous. Je le constate trop souvent à regret, partout les arbres sont dépouillés de leur réjouissante verdure, les montagnes sont couvertes de neige, et, même quand luit le soleil (ce qui, je suis heureux de le constater arrive assez souvent) il y a toujours dans l'air une certaine fraîcheur qui rappelle qu'on est dans les jours froids de la saison de Décembre.

» Vraiment c'est dommage de voir l'Italie sans son soleil et toutes les splendeurs de sa riche nature.

» Je suis à Gênes, Gênes la ville aux palais de marbre, la ville aux grands souvenirs, dont la brillante histoire est encore lisible sur les magnifiques monuments, restes de son ancienne opulence. En effet, nulle part je n'ai vu tant de palais, tant de marbres, tant de somptuosités architecturales de tout genre, et tout cela dans les rues les plus étroites, les plus sombres, où le soleil n'entre jamais, qui permettent à peine d'entrevoir la beauté de ces édifices. T'is (1) waerlyk, zonder exagereeren, of dat ge het paleys van de Meir (2), d'ons livrouwekerk (3), het huys van Van Schil (4) en nog twintig ander in het Jan van Lier straetje (5) zoud neer geplakt hebben.

» Toutes ces constructions ont quelque chose de rude et de grandiose qui leur donne vraiment un air superbe. A l'intérieur, ce sont partout de vastes escaliers en marbres divers, des colonnades, des terrasses, des jardins suspendus, des statues, des tableaux; en un mot, les plus splendides magnificences artistiques.

» Grâce à Dieu, j'ai eu ici deux jours de beau (mais un peu froid) soleil.

» Mon entrée dans le port a été favorisé de cette manière, ce dont je me félicite car ce port est, parait-il, après Constantinople, le plus beau qu'on puisse voir, aussi je dirai que je l'ai trouvé à la hauteur de sa réputation.

» Quant à la ville, elle a l'aspect le plus étrange. C'est une infinité de rues tellement étroites, bordées de maisons tellement hautes, que c'est à peine si, entre les deux toits, on entrevoit une bande de ciel, ce qui n'empêche pas que tout cela ne soit garni de boutiques où il ne pénètre pas

(1) C'est vraiment, sans exagérer, comme si l'on avait jeté, dans la ruelle Jan Van Lier, le palais de la place de Meir, l'Eglise Notre-Dame, la maison de Van Schil, et encore vingt autres.

(2) Le Palais du Roi.

(3) La cathédrale d'Anvers.

(4) L'hôtel du Baron de Schilde, rue Kipdorp, l'une des plus grands d'Anvers.

(5) Petite ruelle d'Anvers, aboutissant à la rue Kipdorp, élargie depuis.

plus de jour que dans une cave profonde. De (1) menschen moeten hier kat oogen hebben, anders is het niet te verstaan.

» Et les églises ! ! C'est là qu'on voit que l'on est en Italie. Quelle splendeur ! Quelles magnificences ! Que de dorures, de mosaïques, que de richesses d'art de toute espèce ! Tout cela a un caractère particulier que nous n'avons pas l'habitude de voir. Vraiment j'ai visité ces églises avec la plus grande admiration. Och (2) arme, als ik nu nog aen die kerkskens van Marseille denk met die roey gordyntjes !

» Il en est ainsi de tout. Les villes de France sont plus ou moins belles, mais toutes sont écrasées par Paris, tandis qu'ici c'est autre chose, on ne pense plus à Paris ; tout a un caractère particulier et il n'y a plus de comparaison possible.

» Nu moet ik nog spreken van de reys, en van de *zee*, en van *Nice*, *daar ik ook geweest ben*. (3)

## QUATRIÈME EXTRAIT DU JOURNAL DE JOSEPH LIES.

» 19 Décembre, départ pour Livourne, par le bateau à hélice l'Amalfi (34 fr. première), à 9 heures du soir.

» Le temps ne me semble pas bien favorable, mais, en 8 ou 10 heures, on sera à destination.

» La nuit, la mer devient très-mauvaise, le navire est violemment soulevé dans tous les sens, les objets qui sont sur le pont roulent d'un bord à l'autre, et le pauvre voyageur n'a qu'une préoccupation, celle de se tenir cramponné dans son lit. — On entend les bruits divers et les gémissements de ceux qui sont malades. — Mon estomac résiste aux plus furieuses secousses.

» Enfin, vers le matin, on s'arrête. Nous voilà donc enfin arrivés! gémissent les malades.... Hélas! loin d'être arrivés, nous sommes revenus sur nos pas, pour nous réfugier dans le golfe de la Spezia, où le navire jette l'ancre, en attendant un temps plus favorable. Désolation, colère, protestation parmi les passagers. Hélas! il faut se résigner. On passe une journée pleine d'ennui et d'incertitude. Enfin, arrive la grande nouvelle qu'on partira la nuit prochaine, vers 4 heures du matin. C'est ce qui se fait en effet et, le lendemain dans la matinée, on entre, par un beau mais froid soleil, dans le port de Livourne.

» Comme Livourne n'offre rien de bien remarquable, à la curiosité du touriste, je comptais traverser la ville en voiture pour me rendre sans retard au chemin de fer, afin de partir pour Pise, malheureusement le train part au moment de mon arrivée. Bientôt cependant je me félicite de ce retard de quelques heures, puisqu'il me permet d'assister à un petit évènement politique, l'arrivée, dans les Etats de l'Italie centrale, du Gouverneur Général Bon-Compagni. Les rues sont pavoisées, on jette des fleurs, on applaudit et finalement un discours est prononcé par le Gouverneur d'un balcon de l'Hôtel de Ville.

» Vers 2 1/2 heures, je pars pour Pise où j'arrive encore assez à temps pour aller jeter un premier coup d'œil sur les monuments presque uniques que cette ville conserve de son ancienne splendeur : le *Dôme*, le *Baptistère*, le *Campo Santo* et la *Tour penchée*, qui se trouvent réunis sur la même place ; ils datent des XI^e^ et XII^e^ siècles.

Ces quatre monuments sont, au plus haut point, dignes d'admiration, autant pour la beauté de l'architecture, que pour la beauté des œuvres d'art qu'ils renferment, la richesse des détails, et même la magnificence de la matière employée.

L'intérieur du Dôme surtout m'a paru admirable.

(1) Les gens d'ici doivent avoir des yeux de chat, sans cela c'est à n'y rien comprendre.

(2) Misère ! quand je songe maintenant à ces petites églises de Marseille avec leurs rideaux rouges !

(3) Il me reste encore à parler du voyage, de la mer et de *Nice où j'ai été aussi*.

» Le Campo Santo, immense cour cloîtrée de style gothique, dont les murs sont, ou plutôt étaient, entièrement couverts de fresque des plus grands maîtres des XIVe et XVe siècles : Giotto Orgogna Cigala, etc., etc. Malheureusement elles n'existent presque plus aujourd'hui qu'à l'état de souvenir ; celles de Giotto surtout sont presque entièrement détruites. Cependant telles quelles sont, elles offrent encore le plus haut intérêt, autant à l'artiste qu'à l'archéologue.

» Le Campanille est surtout intéressant par la *qualité* ou le *défaut* qui le distingue, c'est-à-dire son inclinaison. Est-elle le résultat d'une combinaison architecturale quelque peu excentrique, ou bien est-ce à un affaissement du terrain qu'il faut attribuer cet éloignement de la ligne verticale ? On a soutenu les deux systèmes. Quoiqu'il en soit cela produit à l'œil un effet sinon peut-être bien agréable du moins étrange et nouveau.

» Le Baptistère, belle construction roman-toscane élevée en 1152, renferme une chaise de Nicolas de Pise qui est un véritable chef-d'œuvre. »

## SIXIÈME LETTRE. — DEUXIÈME PARTIE.

*Pise*, 21 *Décembre.*

« Ja, ik heb nu al bekanst zoo veel op zee geveren als broeder Jan Van Derlinden die zyne reysen beschreven heeft. (1)

» J'ai été de Marseille à Nice (16 heures) ; — de Nice à Gènes (17 heures), et de Gènes à Livourne. Ce dernier trajet devait se faire en 12 heures, mais nous sommes restés en route un jour et deux nuits.

» Dans tous ces voyages de long cours, j'ai pu constater (contre mon attente) que je suis destiné à devenir un véritable loup de mer. La première fois seulement j'ai été un peu indisposé et vraiment j'avais pour excuse que le bateau à vapeur était tellement balloté, que j'éprouvais la plus grande peine à ne pas rouler hors de mon lit, et que j'entendais toute la batterie de cuisine faire un vacarme épouvantable.

» Il en a été de même du dernier voyage (de Gènes à Livourne) mais je me suis admirablement tenu et j'ai dormi la plus grande partie du temps (la nuit), pendant qu'une foule de gens, autour de moi, bezig (2) waeren met den walvisch te spelen. (3)

» Je suis enchanté de cette bonne disposition de mon estomac, car vraiment le mal de mer rend, à ceux qui ont l'habitude de l'avoir, ce genre de voyage presque redoutable.

» J'ai donc vu Nice, mais, hélas ! il faisait froid et il pleuvait. Grâce à Dieu, par *un* jour de soleil que j'y ai eu, j'ai pu constater que le pays doit être ravissant, et, même en Décembre, où presque tous les arbres sont dépouillés, on trouve encore ici quelque verdure, grâce au beau feuillage des nombreux orangers chargés de fruits d'or, qu'on y trouve.

» A Gènes, j'ai eu pour compagnons : 1° un russe dont j'avais fait la connaissance sur le bateau ; 2° un Monsieur Vadden auquel j'étais recommandé par une lettre de M. Michiels-Loos. 'T is ne gooijen antwerpschen joungen die kontent was van wat vlaamsch kunnen te spreken. (4)

» A Livourne, je ne devais que traverser la ville pour aller au chemin de fer de Pise, mais, grâce aux retards de mon bateau, je n'ai pu avoir le convoi que je comptais prendre, et il a fallu retarder, de quelques heures, mon départ, ce dont je me félicite du reste beaucoup, non pas pour

(1) Oui, j'ai maintenant voyagé sur mer presque autant que le frère Jan Van Derlinden qui a décrit ses voyages.

(2) Etaient occupés à imiter la baleine.

(3) Allusion à la baleine de Jonas. Le peuple flamand emploie l'expression *baleiner*, pour *vomir*.

(4) C'est un bon garçon anversois qui était ravi de pouvoir un peu parler flamand.

la ville qui, au point de vue artistique, est absolument insignifiante, mais parce que, par un heureux hasard, j'ai pu assister ainsi à un petit évènement de l'Italie centrale, du Gouverneur général Monsieur *Bon Compagni.*

» De huizen (1) waren gepaleerd met schoon lappen vloer en zyde, en ze gooeyden strooysel oup de straet, en de man zat in een voituer, en laeter kwam hy uyt een venster een discoursken doen. — Ik stond er digt by en hebbet goed verstaen — en de menschen klopten in hun handen en schreeuwden : *Viva Vittorio Emanuele, nostro re !* (het geen dat du reste wel twintig duzend keeren op alle mueren en huyzen van de stad geschildert staet), maer ik moet zeggen dat dat applaudisseren veul minder vief was als by ons. 'T is meugelyk dat da komt om dat ze daer deur niet schrikkelyk warm waren. De menschen schynen hier anders heel content te zyn van hunnen nieven staet van zaeken, (2) en ge zoud in 't geheel niet zeggen dat dit volkske voor de moment revolutie agtig is.

» Naer dat (3) ben ik er van deur getrokken, naer Pise, daer ik gedineert heb met n'en *lollepot* (precies gelyk by ons) onder myn voeten om my een bitje te verwarmen, want daer is hier, och arme, geen vierken tegen te komen. En nu zit ik te schreyven in een soort van kabinetje met rooy steentjes, daer gelukkig een schouw was en daer ik een hout vierken heb kunnen laeten aenleggen.

» Il y a ici quelques monuments artistiques de la plus haute importance. J'ai été les entrevoir tout à l'heure ; j'y retournerai demain pour les admirer plus à mon aise, et je continuerai cette lettre à Florence où je serai demain soir et où j'espère bien trouver de vos nouvelles, ce qui ne m'est pas arrivé depuis *Pau.* J'ai cependant été dans toutes les villes (Marseille, Nice, etc.) m'informer s'il n'y a rien poste-restante pour moi, et, dans mon avant dernière lettre, datée de Pau, je vous ai indiqué, je pense, Marseille jusqu'au 10, Nice jusqu'au 15, puis Florence. 'k Zal (4) morgen avond gaan hooren, en ik zo met plaisier een papierken van ulieden vinden, pour savoir comment vous vous portez tous, mes très-chers, et comment va notre petit ménage. J'aurai peut-être aussi quelques nouvelles des amis.

» Il me semble que j'ai quitté tout cela depuis dix ans.

» Si je ne trouvais rien de vous à Florence, j'espère que vous m'écrirez immédiatement, poste restante, en cette ville où je pense rester un peu.

» Nu Eerweerdige (5) en kinderen, goeden nagt, tot morgen, want ik ben tog nog al mueg van die twee nagten en eenen dag stoomboot, en zal met plaisier een oog toe doen in een beter bed als die soort van snuyfdoozen daer ne mensch zig in die schepen moet zien in uytterekken, getweën boven malkander met n'en halven meter spatie.

(1) Les maisons étaient décorées de belles pièces de velours et de soie, on jetait des fleurs sur le pavé de la rue, et notre homme se trouvait dans une voiture. Plus tard il vint, à une fenêtre, faire un speech. J'étais tout près et je l'ai bien compris, et le peuple battait des mains en criant : *Vive Victor Emmanuel, notre roi !* (ce qui du reste était peint au moins vingt mille fois sur tous les murs et sur toutes les maisons de la ville.) Mais je dois dire que ces applaudissements étaient beaucoup moins vifs que chez nous. Il est possible que cela provienne de ce que ce Monsieur n'était qu'une sorte d'homme de paille, et qu'en conséquence on n'était pas terriblement chaud. Les gens d'ici semblent très contents du nouvel état de choses, et on ne dirait pas du tout que ce bon peuple est pour le moment révolutionnaire.

(2) L'union de l'Italie.

(3) Après cela, je suis parti pour Pise, où j'ai dîné les pieds sur une chaufferette (tout comme chez nous) pour me réchauffer un peu, car il n'y a ici, ô misère ! pas la trace du moindre feu. Maintenant j'écris dans une espèce de petit cabinet dallé de petites pierres rouges et où se trouve heureusement une cheminée dans laquelle j'ai pu faire disposer un feu de bois.

(4) J'irai m'informer demain soir et je trouverais avec plaisir un petit papier de vous autres.

(5) Maintenant, respectable (mère) et enfants, bonne nuit, à demain, car je suis tout de même assez fatigué de ces deux nuits et un jour de bateau, et je fermerai avec plaisir un œil dans un lit meilleur que cette espèce de tabatière où l'on doit, en ces navires, tâcher de s'étendre à deux, l'un audessus de l'autre, en un demi-mètre d'espace.

## CINQUIÈME EXTRAIT DU JOURNAL DE JOSEPH LIES.

» Le lendemain, départ pour Florence (2 1/2 heures de chemin de fer).

» Je vais traverser ce beau pays de la Toscane, pays de ravissants paysages, de fleurs de belle culture. Hélas ! hélas ! il fait froid ; un triste linceuil de neige couvre partout la belle et luxuriante verdure, et un triste ciel de plomb me cache toujours le beau ciel d'Italie.

» Florence. — Grâce à Dieu, là, il y a autre chose à voir que les beautés de la nature, et, s'il m'y manque le rayonnement du soleil, et s'il m'est interdit de parcourir les belles campagnes qui entourent la ville, j'ai du moins à visiter et à admirer les immenses trésors d'art qui ont été rassemblés ici.

» Dès les premiers pas, on s'aperçoit qu'on se trouve dans une cité artistique par excellence. On arrive à la place du Grand Duc où sont exposées au grand air une foule d'œuvres d'art dont la réputation est européenne. Le fameux *Persée* de Benvenuto Cellini dont la fonte est décrite avec tant d'enthousiasme dans ses mémoires. Le *David* de Michel-Ange. Un groupe *(l'Enlèvement des Sabines)* par Jean Bologne. La statue de Cosme 1er, du même. Six statues antiques fort belles. Une fontaine monumentale et bien d'autres choses encore.

» Comme architecture, l'admirable loggia de Lanzi, construite par Organo. C'est une espèce de portique dont les proportions et le style sont de la beauté la plus grande.

» Sur la même place, se trouve le vieux palais de Florence dont l'importante et sombre architecture rappelle peut-être, par son caractère militaire, les guerres intestines qui ont désolé Florence, et qui faisaient préférer, pour les palais, un genre de construction propre à résister à l'attaque et à permettre la défense. En effet, les Palais Pitti, Strozzi et bien d'autres se distinguent plus par leur uniforme et sombre mais cependant imposante solidité, que par la beauté et la grâce de leurs formes architecturales.

» Non loin de la Place du Grand Duc, se trouve la place où sont réunis trois superbes monuments : le Dôme, le Campanille et le Baptistère. Ce sont des œuvres auxquelles se rattachent comme créateurs, les noms les plus célèbres : Arnolfo Giotto, Gaddi Orgogna et Brunellesco.

» Le Baptistère date du VIe siècle, les deux autres monuments du XIVe. Ils sont extérieurement revêtus entièrement de marbre blanc et de marbre noir et travaillés, surtout le Campanille, comme de véritables mosaïques. Le style est appelé gothique allemand, cependant il rappelle bien peu ces belles constructions du Nord, si religieuses, si imposantes par leurs grandes lignes, si gracieuses et si élégantes par leur ornementation qui, là, gît surtout dans la beauté de la forme, tandis que, ici, elle doit ressortir plutôt de la richesse de la matière.

» Non, jusqu'ici, aucun des monuments que j'ai admirés n'approche, dans mon souvenir, de l'imposante beauté de la Cathédrale de Cologne.

» Les admirables portes du Baptistère, par Ghiberte, sont connues dans le monde entier ; elles justifient leur réputation.

» L'intérieur du Dôme (Santa Maria della Fiori) est d'une architecture grande mais massive et qui ne produit pas d'effet en raison de l'espace et de la matière employés. Là, comme dans toutes les églises de Florence, on trouve des œuvres de maîtres, soit en mosaïque, soit en peinture ou en sculpture. Il serait trop long de citer tous les chefs-d'œuvre qu'on y rencontre. Notons cependant les fresques de Giovanni da Fiesole à *San Marco* ; celles d'Andrea del Sarto, la madone del Sacco et autres à la *Santissima* Annunziata. A San Lorenzo, la fameuse chapelle qui renferme les tombeaux de Julien de Médicis et de Laurent, duc d'Urbin par Michel-Ange. Sur ces tombeaux, sont couchées les célèbres statues : la Nuit et le Jour, l'Amore et le Crépuscule. Tout cela est grandiose, monumental, magistral au possible ; et cependant ces sculptures m'ont

paru appartenir à ce style qui cherche la beauté à grand effort, dans l'exagération de la grâce ou de la force, plutôt que dans cette vérité simple et digne qui distingue l'art antique.

» Il y a en outre, à St-Laurent, une église dite des Médicis qui se distingue par la splendide richesse des marbres et pierres dures employées dans sa construction, mais qui ne se distingue que par cela.

» D'autres églises seraient encore dignes d'être citées tant par leurs œuvres d'art que pour leurs beautés archéologiques et pour les souvenirs historiques qui s'y rattachent : *Santa Croce*, le panthéon de Florence, San Spirito, San Mignato situé sur le haut d'une montagne et d'où l'on a un panorama magnifique de Florence et des belles collines qui l'entourent, l'église de Santa Maria Novella où Boccace fait les rencontres qui donnent sujet à son décameron, et bien d'autres encore.

» Les vraies merveilles, les vrais trésors d'art de Florence sont ces deux collections de chefs-d'œuvre du Palais Pitti et des Uffizzi. Là, les grandes écoles d'Italie brillent dans toute leur splendeur ; là, tous les maîtres qui ont illustré les grands siècles d'art son représentés par un ou par plusieurs de leurs chefs-d'œuvre ; là, on peut suivre pas à pas les progrès successifs des écoles, depuis Cimabué jusqu'à Raphaël qui est, à mon avis, leur expression la plus élevée ; là, enfin, il y a, autant par la variété que par la beauté des œuvres, une immense ressource d'étude pour celui qui suit la carrière si difficile et si admirablement parcourue par ces maîtres.

» En effet, que de tableaux, que de sculptures dont la renommée est devenue européenne ! De Raphaël, la Vierge à la chaise qui, malgré ou peut-être *à cause* des affreuses copies dont le monde est inondé, produit une véritable surprise. Le portrait de Léon X, celui de la Fornarina, des vierges, des portraits de cardinaux, la Madone du Grand Duc, la Madone au baldaquin, tous admirables, autant par les qualités du sentiment que par la force et la puissance de la couleur.

» Deux magnifiques tableaux de Michel-Ange — les Parques et une Sainte Famille — des portraits de Léonard de Vinci, vrais bijoux, des Vénus du Titien, vivantes et rayonnantes comme si elles étaient peintes avec des rayons de soleil, de Perugin qui, par la pureté et l'élévation de leur sentiment religieux, surpassent tous les autres, des André del Sarto admirables comme composition et dessin et d'une couleur également belle, des Cimabue, des Giotti, des Fra Angelico et mille autres choses dignes d'admiration, qu'il serait trop long de citer ici.

» Il faut ajouter à cela des statues antiques dont quelques-unes sont célèbres : la Vénus de Médicis, le Rémouleur, l'admirable groupe des Lutteurs, le Faune, etc.

» L'Ecole vénitienne, quoique représentée par quelques tableaux de mérite, ne doit pas être jugée ici. Il en est de même des écoles Hollandaise et Flamande, quoique deux salles leur soient consacrées au Palais des Uffizzi. On y voit des tableaux de second ordre, ou bien des maîtres tels que Mieris, Netscher, qui ne montrent pas les écoles sous leur jour le plus favorable. Il y a cependant un très beau Jan Steen, et, au Palais Pitti, un magnifique groupe de portraits de Rubens (Juste Lipse, Rubens, son frère et...,), ainsi qu'un tableau où l'on rencontre toute sa verve admirable mais aussi l'exubérence quelquefois un peu trop généreuse de ses femmes.

» Le Palais des offices possède encore une galerie fort intéressante, c'est celle où se trouvent réunis les portraits des maîtres de tous les temps et de tous les pays, portraits peints par eux-mêmes Ces œuvres d'art généralement, et à *très* peu d'exceptions près, sont peu dignes du talent des hommes dont ils représentent l'image.

» L'académie delle belle arte renferme aussi une collection intéressante surtout comme histoire de l'art.

» Dans le palais du prince Demidoff se trouve également une collection superbe de tableaux et de sculptures tant anciennes que modernes. Parmi les premiers : des Perugini, Van Eyck, Memling, Titien, Rembrandt — le Traité de Munster de Terburg ? — des portraits superbes de

Murillo, de Velasquez, de Rubens — puis plusieurs tableaux de Boucher et de Watteau, choses ravissantes, gracieuses et voluptueuses au possible. Puis, parmi les modernes, la Francesca di Rimini de Scheffer, la Jeanne Gray de Paul Delaroche, des Decamp, un beau tableau de Ingres, un Galait (art et liberté). En fait de statues : des Bertolini, la Bacchante de Clessinger, etc., etc., etc. En outre des richesses de marbres, de tapis, de mosaïques, le tout splendide et d'un goût exquis.

» J'ai vu, à Florence, plusieurs peintres.

» Dans les premiers temps de mon séjour, j'ai fait la connaissance de plusieurs touristes, avec lesquels j'ai visité les monuments et les théâtres (très nombreux mais pas très bons, surtout les 3 opéras. Parmi ces voyageurs se trouvaient trois Russes, un Hollandais, M. Snuddung, et un Américain presque Français ; ce dernier surtout m'était sympathique et son séjour a été plus long que celui des autres, mais successivement tous sont partis, les uns vers le sud, les autres vers le nord, et comme tant d'autres *déjà*... Les reverrai-je encore ?

## SIXIÈME LETTRE. — TROISIÈME PARTIE.

« *Florence.*

» Enfin, je suis à Florence, sous le beau ciel de la Toscane. Och God (1), wat heb ik in da schoon land van Italia al kouw uytgestaen !

» A Pise, pendant que j'admirais les monuments dont je parlais plus haut, et qui sont de véritables trésors d'art, j'avais les pieds gelés.

» En chemin de fer, pour venir ici, de ce pays ravissant, je n'ai vu que de la neige. T'is waerlyk (2) spyt, ik zou er per momenten van erreugie myn haeren van uyt trekken, car je ne verrai rien de ces belles campagnes, de ces féeriques villas, de ce pays de fleurs ; je ne pourrai faire aucune de ces excursions qui rendent la vie de ce pays si attrayante. Afing (3), me moeten het nemen gelyk het komt en patientie hebben.

» La première chose que j'aie faite ce matin à mon lever a été de me rendre à la poste, et c'est avec un bien vif plaisir que j'y ai trouvé la lettre de Louis-Henri.

Ik (4) was bekans verveert van der geen te vinden.

» Ik zien er in dat par kontinnatie (5) de zaeken goed gaan op onzen berchemschen steenweg. Wel, wel, eerweerdige, ik geloof da ge nogal plaisier zoud hebben om hier in de kerken een gebedeken te storten en een fakkeltje aen te steken, en in den zomer geloof ik da ge in dees land ook zoud kunnen gaen zien pikken ; het is het eenigste dat ik tegengekomen heb dat aan het ons gelykt uytgenomen dat het ligt aen den voet van de aller schoonste gebergten. — 't Is spyt dat het zoo veel moeyte kost om er te komen, vooral voor een vrouwspersonnagie. — Och arme, in

(1) Mon Dieu, que j'ai déjà eu froid dans ce beau pays d'Italie !

(2) C'est vraiment assommant, à force d'ennui, je m'arracherais, par moment, les cheveux.

(3) Enfin, nous devons prendre les choses comme elles viennent et avoir patience.

(4) J'avais presque peur de n'en pas trouver,

(5) Les choses *par continuation* vont bien, locution flamande.

J'y vois que les choses continuent à bien aller en notre chaussée de Berchem. Mais, mais, respectable (mère), je crois que vous auriez bien du plaisir à aller verser une oraison dans les églises d'ici et à y allumer un petit cierge, et, l'été, je pense que vous pourriez aller voir moissonner. C'est seulement ce que j'ai rencontré de semblable à ce qui se fait chez nous, avec cette différence qu'ici ça se trouve au pied des plus belles montagnes. C'est dommage que cela coûte tant de peines d'y venir, surtout pour une femme. — Oh ! la pauvre créature. Dans ce steamer où nous fûmes si secoués, j'entendais une certaine dame anglaise soupirer, se plaindre et *baleiner*, et la créature n'osait sortir de sa petite cabine, presque aussi grande qu'une boîte de hanneton, à laquelle il y avait aussi quelques trous pour respirer ; c'était lamentable, mais c'est cependant mieux qu'une diligence, bien entendu quand on n'est pas malade,

diën stoomboot daer me zoo in geschokt wieren, hoorde ik eene zekere engelsche Madame zuchten, klagen en *walvisschen* (1), en het mensch dirf niet uyt haar cabintje komen, zoo groot als een meuldeneers doos en ook met eenige gaetjes om adem te scheppen. — T'was beweenlyk — maer het is tog nog beter als een diligentie, wel te verstaen als ge niet ziek zyt.

» Maintenant je suis dans une ville où j'aurai à ouvrir les yeux. Ce qu'il y a à voir, à admirer et à étudier de tableaux est considérable; j'ai déjà pu m'en faire une idée.

» Dites à Leys qu'il peut sans crainte faire le voyage, que cela en vaut la peine. Ah! que je serais heureux de me promener ici avec lui. Faites-lui, ainsi qu'à toute sa famille, les plus chaleureuses amitiés de ma part. Ah! je donnerais je ne sais quoi pour pouvoir aller lui dire en causant longuement ce que je devrais lui écrire. Ik (2) zal het tog den eenen of den anderen keer wel eens doen (3).

» Après cela, n'oubliez aucun des amis; dites-leur les choses les plus amicales de ma part.

» Je n'oublie pas mon Anvers ni ceux que j'y aime. Je pense bien souvent à tous, malgré les incessantes distractions qui maintenant occupent mon esprit.

» Nu (4) zal ik nog een papierken schryven in antwoord op Ue. laetsten brief, en dan, goeden avond...

» Ik (5) gaen den brief mor zenden; k'heb daer nog naer de post geweest en daer is niks.

» Je veux cependant encore ajouter à ma lettre ce qui suit :

» Je viens de louer un appartement en ville. J'en suis très-content. Il a tapis, sopha, fauteuil, bon feu (6) (ce qu'on ne trouve pas toujours ici), le tout pour 35 paoli par mois, c'est-à-dire environ 20 fr. Vous voyez, cela n'est pas cher, et je ne m'engage que pour 15 jours. Mais ce qui plaira surtout à maman, c'est que cela se trouve chez une espèce de veuve (je crois) et sa mère, qui m'ont l'air d'être les meilleures gens du monde. Ainsi, comme après avoir monté l'escalier qui est assez haut (comme tout ici) elles m'entendaient tousser, elles se sont de suite informées du motif de cette toux, et quand je leur eus expliqué mon affaire, elle m'ont dit qu'elle ne me laisseraient pas un instant de tranquillité si je ne promettais de me soigner comme il était nécessaire, que je devais régulièrement prendre de l'huile de foie de morue. Elle me dit (la mère) qu'elle considérait ses locataires comme ses fils, et qu'il me faudrait absolument suivre ses conseils.

» Vous voyez, eerweerdige (7), que je serai soigné ici comme un ortolan, et, avec cela le repos, dan (8) zullen me weer al eenen stap vooruyt doen en al weer ne lap meer op ons keel nuyen, het zal zyn gelyk eene gelapte broek, maer den dienst zal tog even goet zyn — uytgenomen voor het oupklaferen van torens en pyramidien mor dan zulle me mor beneden blyven.

» Nu (9) voor het laetste mael, nog eens met volle harte gegroet.

» VOTRE JOS.

---

(1) *Baleiner*, vomir.

(2) Je le ferai pourtant un jour (une fois) ou l'autre.

(3) Je tiens de plusieurs amis que *cette* magnifique lettre de Lies à Leys a été écrite ; elle n'a pas été retrouvée chez ce dernier.

(4) Maintenant je vais encore remplir une petite feuille de papier, en réponse à votre dernière lettre, puis bonsoir....

(5) Je vais seulement envoyer la lettre ; je reviens de la poste et il n'y avait rien.

(6) Bon foyer ou bonne cheminée, probablement.

(7) Respectable (mère).

(8) Alors nous ferons de nouveau un pas en avant et nous coudrons encore une nouvelle pièce de plus à notre larynx ; ce sera comme une culotte rapiècée, mais l'usage en sera tout de même aussi bon, excepté pour grimper sur les tours et sur les pyramides, mais en ce cas nous resterons simplement en bas.

(9) Et maintenant, pour la dernière fois, encore salut de tout cœur.

» N'oubliez pas et jamais tous les amis dans mes amicalissimes salutations.

» Ecrivez toujours poste restante. Je vais tous les matins à la poste.

» Dans un café, 30 au soir (1). »

## SEPTIÈME LETTRE.

« *Florence*, 28 *(?) Décembre* 1859, *Vendredi.*

» MON CHER LUIGI,

» Ne m'accuse pas de négligence si je ne te fais pas parvenir les renseignements demandés, au sujet du sieur R. G. Il n'y a vraiment pas de ma faute. J'ai déjà été cinq fois chez mon banquier sans pouvoir mettre la main sur lui; je commence même à croire qu'il ne désire pas sortir de son nuage et que, sans doute dans la crainte des hommes *recommandés*, il désire me voir avoir affaire seulement à son remplaçant au bureau de sa banque.

» D'autre part, je m'étais adressé à un voyageur de commerce que j'ai connu sur l'un de mes bateaux, et qui partait pour Livourne; il s'était offert très-obligeamment à prendre ces renseignements, il m'avait promis de m'écrire sans faute Mardi dernier au plus tard.... et depuis j'attends et je ne vois rien venir. Que faut-il faire maintenant? J'attendrai encore jusqu'à demain, puis je t'expédierai la présente sans autre renseignement.

» Je me suis aussi informé de ton monsieur, à plusieurs voyageurs de ma table, mais personne ne le connaît.

» Je t'avais parlé, dans la lettre d'il y a quelques jours, de Monsieur Vadden, mais, lui, il est à Gènes et non à Livourne.

» Enfin si, d'une manière ou d'une autre il m'arrive des renseignements, je m'empresserai de te les faire parvenir.

» En (2) hoe gaet het met den nievejaer by ons! Onze nichten en matanten zullen dezen keer van het aenscheyns van de *Lieskens* niet genieten.

» Ik lees in de gazet dat ge ginder zoo ne schrikkelyken kouw hebt gehad. Hier is het niet anders als een tristig, nat en smorsig weerken, t'is overal het zelfde. Ik heb er daar eenen gesproken die van Napels en Roomen komt, t'is overal sneeuw en tristig weer, zonder een straeltje zon. 't Is flauw voor n'en vreemdeling. Daer is s'avonds nie anders te doen, in plaats van in dees schoon land kunnen te wandelen, als naer het koffiehuis of spectakel te gaen.

» (3) Wel is waer dat ne mensch dat hier goeyekoop doen kan; dor zyn hier tien spectakels » daer ge heel ordentelijk voor den prijs van 28 centimen in d'een, 56 centimen in d'ander of oup » zyn hoogste 1 1/2 fr. stalle d'orchestre plaets kunt nemen. In de koffiehuysen heeft ne mensch » koffy, of *orgeat*, of limonade, of een *glace* voor het kindergeld van 14 centimen.

» Je n'ai pas encore trouvé à m'occuper ici. En premier lieu, il y a tant à voir! en second » lieu, j'ai beau chercher, je n'ai pas encore pu trouver de chambre où il y eut un jour passable

(1) Cette légère feuille de papier bleu diffère en effet de couleur avec les 8 pages précédentes, d'écriture très serrée, sur papier blanc.

(2) Et que dit-on du nouvel an chez nous? Nos cousines et nos *matantes* ne jouiront pas cette fois de la contemplation de la face des petits Lies.

Je lis dans la gazette que vous avez eu là-bas un froid bien terrible. Ici nous n'avons pas autre chose qu'un temps triste, humide et sale; c'est partout la même chose. Je viens de parler à quelqu'un qui arrive de Naples, et de Rome, partout de la neige, un temps triste et sans le plus mince rayon de soleil. C'est assommant pour un étranger. Le soir, au lieu de pouvoir se promener en ce beau pays, on n'a rien à faire que d'aller au spectacle ou au café.

(3) Il est vrai qu'on peut le faire à bon marché; il y a ici dix théâtres où l'on peut très convenablement prendre une stalle d'orchestre aux prix de 28 centimes dans l'un, de 56 centimes dans l'autre ou au plus pour 1 1/2 franc. Dans les cafés on a, pour le prix enfantin de 14 centimes, du café, de l'*orgeat*, de la limonade ou même une *glace*.

» pour peindre. On donne dans les fenêtres basses et l'obscurité ici ; cela est peut-être bon en été...
» Enfin nous verrons. Tout cela est beaucoup plus difficile dans cette abominable saison —
» il fait froid partout et les moyens de se chauffer sont si médiocres ici ! —

» (1) Ik heb tot hier toe nog geen een Italiaensch costuem tegen gekomen, ik begin te
» gelooven dat die ni existeren als oup den theater en de schildereyen. Het eenigste da zyn de
» *bolivars* van schoon *paille d'Italie* daer de gemeyn maskens hier met over de straat loopen.

» Hoe gaet het met ons fortificaties (2) word er al aen begonnen, zal ik de stad nog erkennen
» als ik zal terug komen? En met de Beurs (3) is er al eene decisieke genomen, wie zal ze
» maken? En ons spectakeltje hoe gaet het, en den cerkel, enz., enz.

» Allons maintenant je vous renouvelle encore à tous, eerweerdige en kinderen, mes souhaits
» de santé et de bonheur pour l'année dans lequelle nous allons entrer, et je vous embrasse de
» tout cœur plutôt dix fois qu'une.

» Votre tout dévoué
» JOSEPH.

» Bulletin de santé. (4) Ja, dat is zoo al altyd het zelfde gelyk ik in mynen laetsten brief
» gezegd heb — krochende wagens, maer gy weet, krochende wagens dueren het langst.

» Mes amitiés aen ouwen *baes* (5). »

« *Florence*, 3 *Janvier* 1860.

» LOFWEERDIG FIGUER, (6)

» Tout vient à temps à qui sait attendre — même les lettres d'amis dont on avait peut-être déjà mis en doute les sentiments affectueux, et qu'on avait déjà reniés, à cause de leur trop long silence.

» Ah ! voyez-vous, c'est qu'il faut un courage de la force de plusieurs chevaux pour aller se mettre le soir, tout seul, dans une chambre d'hôtel, éclairé par la triste lueur d'une bougie, — dans la saison où il fait froid, surtout dans les pays chauds, devant de mauvaises cheminées qui chauffent mal et qui fument, quand en outre on est harassé de parcourir la ville, à la recherche de monuments — et qu'on a l'esprit fatigué de les voir et de les admirer — ou bien encore quand pendant une vingtaine d'heures on a été secoué et moulu dans une abominable diligence de l'ancien régime — ou enfin, après des voyages en mer par des temps tellement bien choisis que la poupe et la proue du bateau semblaient alternativement se défier à qui s'approcherait le plus près de la lune ; — vraiment en pareille saison et pareilles circonstances le voyageur trop laconique a droit à quelque indulgence.

» Où sont maintenant nos calmes voyages sur le Rhin, me disais-je une nuit où nous dûmes nous réfugier dans le Golfe de la Spezzia. — *Si Louis et sa respectable épouse étaient maintenant*

---

(1) Je n'ai pas encore jusqu'à présent rencontré un seul costume italien ; je commence à croire qu'il n'en existe qu'au théâtre ou dans les tableaux. Ce qu'il y a à remarquer seulement ce sont les *bolivards* de *belle paille d'Italie* avec lesquels les filles du peuple courent dans les rues.

Que deviennent nos fortifications ; y travaille-t-on déjà? Reconnaîtrai-je la ville à mon retour? Et la Bourse¿ A-t-on déjà pris une décision ? qui la fera? Et notre petit théâtre, comment marche-t-il? Et le cercle, etc., etc.

(2) On allait travailler à la nouvelle enceinte de la ville.

(3) Détruite par un incendie, la Bourse devait être reconstruite. C'est à l'architecte Schadde que les plans furent confiés.

(4) Oui, ça va à peu près toujours de même, comme je le disais dans ma lettre précédente — charrette disloquée — mais vous le savez, ces charrettes-là durent le plus longtemps.

(5) A votre patron.

(6) Louable figure.

*ici avec leurs petits bagages, on pourrait les voir avec des figures pâles, occupés à vomir* (1) car tout roulait sur le pont d'un bord à l'autre, une partie d'un bordage fût enlevé ; et quant à moi, je n'avais d'autre préoccupation que de me tenir cramponné aux planches de mon lit afin de ne pas être précipité au milieu de la cabine de toute la hauteur de mon premier étage (car j'avais encore un lit sous moi) — et puis les soupirs et les gémissements de ceux qui rendaient familièrement hommage aux dieux de la mer, tandis que je donnais au monde le spectacle d'un estomac au dessus des plus violents efforts de la vague.

» Et il tombait de la neige fondue, et le vent soufflait avec aigreur ; en un mot, c'était bien la réception la plus incordiale que cette inhumaine Italie pouvait faire à un voyageur parti exprès des rivages lointains du septentrion, pour aller l'adorer, se réchauffer dans son sein, et lui faire les déclarations d'amour les plus enthousiastes. — Il me vient là une idée. C'est que mon naufrage dans le Golfe de la Spezzia pourrait bien t'offrir un sujet de tableau; on pourrait imaginer que je me sois fait attacher au grand mat, et les cheveux au vent dessinant le mouvement de la tempête. Pour le reste, marine — à minuit, sans une étoile au ciel —..

» Mais parlons de choses sérieuses, si au moins, faute des rayons du soleil, j'avais eu pour me chauffer quelque feu, quelqu'ébulition populaire, quelqu'animation politique. — Mais là, vrai, je vis au milieu du peuple le plus tranquille, le plus calme, le plus rassuré sur son sort qu'il soit possible d'imaginer. — On jette, il est vrai, de temps en temps, quelques bombes à l'un ou l'autre membre du gouvernement, mais je ne m'aperçois pas que cela produise un effet bien considérable dans la population. Du reste, elles ont été jusqu'ici, grâce à Dieu, sans effet.

» Vraiment, on se croirait ici dans un pays où la paix la plus profonde règne depuis de longues années, si ce n'est qu'on se plaint un peu du petit nombre d'étrangers qui, cette année, ont visité l'Italie ; or, ici, c'est, vous le savez, une des plus grandes *branches du Commerce*, surtout à Rome, ou l'on me dit que la misère est grande. J'irai dans un mois voir cela de près, — pourvu que toutefois, il n'y ait pas vers cette époque trop de cette ébulition dont je me plains plus haut d'avoir rencontré trop peu à mon entrée en Italie.

» Pour le reste de la politique d'ici, vous la lisez comme moi dans l'*Indépendance* ou les journaux français — qui en ce moment, vous le comprendrez bien, sont lus avec fureur. Quant à notre politique belge, j'ai vu dat wy geklopt zyn geweest tot Leuven ; zegt aan den *Thees* dat hem vergif in zyn bier moet doen (2) — et en outre, donnez-lui de ma part la plus cordiale des poignées de mains et qu'il me conserve dans la case de sa mémoire où il met ses bons amis ; je lui rends la pareille. —

» Wel, wel, figuer, het is alweder lank geleden dat ik aen UEdele Baltazars-tafel niet meer genuttigd heb — want ik heb den smaek van den rechten roastbeef al compleet vergeten — hier zette z'hem den eersten van de maendoup het vier as hem den 15[den] moet oupgedient weuren — en ze zen tog ook kontent (3). — Et comment va ton petit ménage, dois tu recourir souvent à ton imposante sévérité paternelle ? — doet hun de komplimente van *Liske*. — En laet UE. madame ook eens uyt haer magazyn komen, ik zou het mensch ook geren eens salueren. Ik zien met plaizier dat z'er goed uyt ziet, ik geloof dat ge gemakkelyk het toekomende jaer, onder u tweeën

(1) Da' Louis nu met zyn eerweerdige echtgenoot hier waren, met hunne gepekskens (a), ge zoudt ze daer zien zitten met bleeke gezichten en bezig met uit te galmen,..

(2) Que nous avons été battus à Louvain ; dites au *Thees* qu'il doit mettre du poison dans sa bière....

(3) Mais, mais, Figure, voilà de nouveau longtemps que je n'ai plus mangé à votre table de Balthazar, car j'ai presque entièrement oublié le goût du vrai roastbeef. — Ici on le met sur le feu le premier du mois quand il faut le servir le quinze — et ils sont cependant contents aussi. —

(a) Gepekskens, du mot allemand *gepäck*, petits bagages.

een rys naer Italia zoud kunnen doen — en als ge me dan alweer wilt mede nemen als Taelman — g'hebt mor te spreken — ik ben sterker in dees tael als in het deutsch (lacrich is regolitzia) (1).

» Et l'apôtre Muller, vous fait-il sa visite hebdomadaire, (ik hoop dat de man gezond is) (2) ou a-t-il posé sa tente, toujours au même endroit — ou bien a-t-il trouvé mieux — geeft den mensch ook al eens een doufken oup zynen rug voor my (3). J'ai depuis quelques jours un motif nouveau pour me ressouvenir de lui : j'ai acheté à un voyageur, revenant de Suisse, son *guide*, et depuis lors j'étudie et je recherche la meilleure route à suivre pour le cas où au retour la saison me permettrait de revenir par là. Faut-il partir de Milan ou Turin, faut-il choisir le Simplon ou le St-Bernard, et après comment faut-il faire pour voir les belles choses sans parcourir toute la Suisse. On m'a indiqué l'itinéraire suivant : Milan, Arona, Domo d'Ossola, Brieg, Sion, Villeneuve, Vevey, Lausanne, Genève, Berne, Bâle, Strasbourg, le Rhin. Mais je vois que le Mont blanc n'est pas là dedans (denkt niet dak er wil oup kruypen) (4). Ik geloof dat ik den mensch een schoon winteroccupatie geef van hem te vraegen van er eens oup te peysen (5), et de m'écrire un petit mot à ce sujet — il a une telle mémoire des lieux qu'il est plus précieux que le meilleur guide — sois l'interprète de mes sentiments très-affectueux auprès de lui. Fais également une visite exprès chez les *Dhalias* pour dire qu'ils ne doivent pas croire que je les oublie quoique je sois muet comme un poisson. En als ge de Lamme daer tegen komt geeft hem eenen vriendelyken stoump oup zyn beurst — « zyne schoone borst » — en zegt hem dat ik nog weinig gezien heb voor zyn schilderfak — wel is waer dat ik nog niet veel van den buyten gezien heb — (6). Cependant la Toscane a quelque rapport (quant à la manière de planter et de cultiver) avec notre pays, seulement la campagne est toujours entourée des montagnes les plus gracieuses et les mieux dessinées. Son collègue Salvator Rosa? 'k zal er niet veul van zeggen (7), je n'ai peut être pas vu ses meilleurs, car en ce cas sa réputation me semblerait exagérée.

» Ici je termine cette représentation, en te recommandant de m'écrire, en t'envoyant à toi, ta madame et ton jeune troupeau (qui j'espère ne s'est par accru — qui sait) les choses les plus sincèrement amicales et les plus dévouées.

» Vostrissimo,

» Jos.

» N'oubliez pas de saluer on ne peut plus amicalement Michiels pour moi. Dis lui que comme je n'ai pas encore été à Milan ou Turin, je n'ai encore pu faire usage que d'une des lettres qu'il m'a procurées — celle de Gênes pour M. Vadden — c'est un excellent et brave garçon d'Anversois qu'il m'a été très-agréable d'avoir pour cicerone et compagnon là bas dans cette superbe ville. »

L'adresse de la lettre est ainsi rédigée :

*Monsieur* Louis Dewinter, peintre
artiste, Kipdorp, 41,
*Anvers.*

(1) Faites leur les compliments de *Liske* (le petit Lies). Et laissez votre madame sortir aussi une fois de son magasin, je voudrais bien pouvoir saluer une fois la bonne femme. Je vois avec plaisir qu'elle a bonne mine, je crois que vous pourriez facilement l'année prochaine venir faire vous deux un voyage en Italie, et si vous voulez alors encore une fois me prendre avec vous comme interprète — vous n'avez qu'à parler — je suis beaucoup plus fort dans cette langue qu'en allemand....

(2) J'espère que l'homme est en bonne santé.

(3) Tapez lui une fois sur l'épaule pour moi. .

(4) Ne pensez pas que je veuille grimper dessus.

(5) Je crois que je lui procure une belle occupation pour l'hiver, en lui demandant de vouloir y réfléchir...

(6) Et si vous rencontrez là Lamorinière, donnez lui une amicale bourrade dans la poitrine — « sa belle poitrine » — et dites-lui que je n'ai encore vu que peu de chose pour son genre de peinture — il est vrai que je n'ai pas encore beaucoup vu la campagne...

(7) Je n'en dirai pas beaucoup.

« *Ce* 3 *Janvier* 1860.

» MON CHER JOS,

» J'écris deux lignes pour donner signe de vie, et bien à la hâte. Ta mère m'a dit que ses lettres partent ce soir et c'est au beau milieu de ma besogne que je griffonne ceci.

» De nouvelles, point. La vie comme toujours, partagée entre des journées trop courtes et des soirées trop longues; piochant ferme et avançant peu. Mon grand tableau n'est pas encore fini, et, en fait d'art, un peu beaucoup le vide à l'entour de moi. Ce n'est pas le moindre de mes ennuis, aussi on cause souvent de toi ici et je regrette de ne pas être là-bas. Si je pouvais je filerais de suite.

» Prends donc ton courage à deux mains et dis-moi les belles choses que tu vois. Tu es à Florence, tu as vu Pise, Ravenne sans doute et comme tu dois en jouir !

» Nous apprenons que ta santé est bonne et que tu reviendras parfaitement retapé. Cette maladie aura au moins servi à te faire voir les plus belles choses du monde. Qui ne voudrait tousser à ce prix? Ne tousse donc pas, soigne toi bien. Regarde bien. Retiens le tout et écris-moi.

» Tout à toi,

» H. LEYS.

» Tout le monde ici se rappelle à ton souvenir. Tous les miens te disent bien des choses amicales.

» Je t'écrirai plus tard plus longuement. »

« *Anvers, le* 5 *Janvier* 1860.

» MON CHER AMI,

» Bon jour, bon an ! Jouis de ton voyage, et reviens nous complètement remis à neuf.

» J'ai eu de temps en temps de tes nouvelles par ta famille; je n'eusse pas été fâché d'en recevoir directement, mais comme je sais ce qu'il en coûte d'hésitations pour se mettre à écrire, je suis sous ce rapport le plus tolérant de tes nombreux amis. J'ai même eu plusieurs fois l'occasion de te défendre auprès de l'avocat Vaes qui, représentant les philosophes, s'est plaint souvent de ce qu'il appelait ton oubli. J'avais compté sur la faconde ordinaire de B. pour avoir un récit de ton séjour à Paris, mais lui ayant écrit à l'occasion de la nouvelle année, il me répond qu'il attend une réponse de moi !

» Je suis toujours *candidat notaire*, etc.

» Notre ami commun Ch. W. est toujours le musicien magnétiseur, le même bel homme que tu connais, etc.

» Je n'entreprendrai pas de te mettre au courant de tout ce qui a pu se passer ici depuis ton départ, il me faudrait trop de temps et j'ai des compositions à corriger ; d'ailleurs, je n'ai voulu, en te faisant parvenir ce papier que me rappeler plus particulièrement à ton souvenir, et t'envoyer, avec les vœux que je fais pour ton rétablissement, de nouvelles assurances de ma vive amitié.

» DU FIEF. »





# CHAPITRE XXII.

# FLORENCE.

SOMMAIRE : Splendeur et réjouissances de Florence.— La vie de l'artiste. — Correspondances de ses amis. — Le carnaval.

## HUITIÈME LETTRE.

« *Florence*, 10 *Janvier* 1860.

» Eerweerdige en Kinderen, (1)

» Ik zal (2) in dees handschrift zoo veul van huyselyke zaeken spreken meugelyk. — Maer vooreerst zal ik uytgalmen het overgroot plaisier dat ik genoten heb by het ontvangen van uwe laetste geschriften van 2 January.

» Uedele papierken, Eerweerdige, heeft my veel genoegen verschaft — als ik het leesde was het of dat ik er by zat en het zag schrijven — eerst wiert er gezegt dat wij altyd zoo en slegte pennen hebben, en dan den ink met een bitje bier of water verlengt, en dan aen het schryven gevallen twee bluyeren vol of dat het niks was. — Ge weurd n'en regten liefhebber in die kunst — als Uedele zoo voort gaet, zult ge nog redakteurke van eene vlaemsche gazet benoemd worden.

» Vraiment cela me fait le plus grand plaisir, parce que rien ne me rappelle plus véritablement notre intérieur et nos anciennes habitudes, dus tot een andermael. (3)

» Maskens (4) J. en C. ge zyt insgelyks hartelyk gegroet pour vos bons sentiments et pour vos vœux si amicaux (et si bien exprimés).

» Ik (5) zien met verwondering in den brief van Louis, dat ge ginder ver zoo maer compleet

---

(1) Vénérable (mère) et enfants.

(2) Je vais, dans ce manuscrit, parler autant que possible d'affaires de ménage. Mais avant je dois exprimer l'extrême plaisir dont j'ai joui à la réception de vos derniers écrits du 2 Janvier.

Votre papier, respectacle (mère), m'a procuré beaucoup de satisfaction. Pendant que je le lisais, c'était comme si je me trouvais près de vous et vous le voyais écrire. D'abord vous vous plaigniez de ce que nous avons toujours de si mauvaises plumes, ensuite l'encre fut allongée d'eau ou de bière, puis vous tombiez (devant une table) pour écrire deux feuilles entières, comme si de rien n'était. Vous devenez un véritable amateur en cet art, et si vous continuez ainsi, vous finirez par être nommée petit rédacteur d'une gazette flamande.

(3) Donc, à une autre fois.

(4) Filles J. et C. vous êtes également remerciées pour...

(5) Je vois avec étonnement, dans la lettre de Louis, que vous êtes là-bas tout simplement en été sans feu ! ! le 1er Décembre, c'est terrible. Ainsi l'homme court après le soleil, et pendant que ce dernier luit sur sa porte, il fait cinq cent lieues pour l'attraper.

in de zomer zyt, zonder vier ! ! den 1ten December, 't is schrikkelyk. En zoo loopt n'en mensch agter de zon en ze staet op zyn deur te scheynen, terwyl hy er al vyf hondert ueren agter geloopen heeft.

» Ici, depuis quelques jours, il ne pleut plus, mais il ne fait pas plus chaud que chez vous, si je consulte *L'Indépendance*. Ainsi, aujourd'hui que j'ai le bonheur de voir le soleil, il faisait, à 11 heures du matin, 7 1/2 degrés centigrades au dessus de zéro.

» Gelukkiglyk (1) schynt de zon in myn kamer.

» Van myn kamer gesproken, moet ik zeggen dat ik er waerlyk kontent van ben (ze heeft maer eenen defaut, dat is dat z'en bitje hoog is) — maer anders wat dat de kamer zelf aengaet, en surtout de menschen, kon ik niet beter vallen. Ik ben hier niet gelyk in meest alle andere logement, ne vremden mensch die z'allen in zijn kamer laeten zitten gelyk n'en uyl, en daer niemand zig mede moeyt ; — dees menschen, 'k ben er zeker van, aenzien me bekanst gelyk van de familie en zoude me als het noodig was alle soort van dienst beweyzen.

» Z'heeten me *Signor Guiseppe* — en ik zien dat ze me ook in het geheel niet zoeken de beurs af testroopen, gelyk het hier nogal gebeurt, onder andere exempeltjes van hunnen goeden wil, aanhoort het volgende.

» Ik had tot hier toe de voedering van mynen frak, die van veur, van onder tot boven gescheurt was, nog niet laeten maken. Als ik daer kwam vroeg ik aen de oude moeder of zij geenen kleermaker kende die my dat goed kon restaureeren. Ze bezag het nauwkeurig, en zegde dat ik haer daer moest me laeten beteyen, da ze daer met haer naeister zou over spreken en het oup zyn beste en goedekooper als by ne kleermaker zou arrangeeren. Ik liet ze doen, en dry daegen laeter kwam den frak met nief boorsel aen de mouwen en goed gerepareerd. — Z'ad stukken uyt de voedering van den rug genomen en daer in plaets nieven merinos gezet en met die stukken het voorste gerepareerd. En al dat, met het fournieren van lint voor boorsel, en merinos koste eenen frank 60 centiemen — ge ziet dat ik niet bestolen was.

» Voorders heb ik niets te doen repareeren uitgenomen een paer of twee kousen.

» Ge vraegt my of dat ik nog niks heb moeten koopen voor groote gala ; neen, want ik heb tot hier toe nog geenen grooten gala moeten houden ; da zal misschien wel is komen, maar tot nu toe niet.

---

(1) Heureusement j'ai le soleil dans ma chambre,

A propos de ma chambre, je dois dire que j'en suis vraiment content. (Elle n'a qu'un défaut, c'est d'être située un peu haut) mais pour ce qui concerne la chambre même, et surtout les gens, je ne pouvais tomber mieux. Je ne suis pas ici comme dans la plupart des appartements, un étranger qu'on abandonne à la solitude de sa chambre comme un hibou dont personne ne s'occupe ; les gens d'ici, me considèrent, j'en suis certain, presque comme étant de la famille, ils me rendraient au besoin toutes sortes de services.

Ils m'appellent *Signor Guiseppe*, et je vois qu'ils ne cherchent pas du tout à me dépouiller de ma bourse, comme cela se fait assez souvent ici.

Entre autres preuves de leur bonne volonté écoutez ceci.

J'avais jusqu'ici négligé de faire remettre la doublure de mon frac, qui était déchirée par devant du haut en bas. Quand j'arrivai ici, je demandai à la vieille mère si elle ne connaissait pas un tailleur qui put me raccommoder cela convenablement. Elle l'examina soigneusement et dit que je n'avais qu'à la laisser faire, qu'elle en parlerait à sa couturière et qu'elle arrangerait tout pour le mieux et à meilleur compte que chez le tailleur. Je la laissai faire et, trois jours après, le frac revient avec une bordure neuve aux manches et bien réparé. Elle avait pris des morceaux de la doublure du dos et mis à la place du mérinos neuf, puis, avec les pièces du dos, elle avait remis le devant en état. Tout cela, y compris la fourniture du ruban pour la bordure et du mérinos, coûta un franc 60 centimes. Vous voyez que je n'étais pas volé.

Maintenant, je n'ai plus rien à faire réparer, sauf une ou deux paires de bas.

Vous me demandez si je n'ai rien dû acheter encore pour un grand gala. Non, car je n'ai pas encore jusqu'ici dû faire de grand gala ; cela viendra peut être mais jusqu'à présent il n'en est rien.

Comment est la nourriture, me demandez-vous ? Mais je n'ai vraiment pas à m'en plaindre ; aussi, comme cela fait partie de mon traitement, je cherche toujours une bonne table et alors c'est aussi bien que partout, sauf qu'on laisse un peu trop cuire la viande.

Maintenant, parlons aussi un peu des affaires financières.

» Hoe is het hier met den kost, vraegt Ue, wel daer heb ik waerlyk niet van te klaegen, maer omdat dat een deel van myn medicament uyt maekt, zuek ik altyd een goede taefel en dan is het zoo al zoo goed als overal, uytgenomen dat z'het vleesch een bitje laeten uytbakken.

» Nu ook eens gesproken van zaken van finantie.

» Eh bien, cela est moins dispendieux que je ne croyais, surtout quand, comme je le fais, on séjourne longtemps dans une ville. Ainsi les premiers mille francs ont duré environ deux mois et dix jours, malgré le séjour à Paris, les voyages en chemin de fer, en diligence et par mer. Ne croyez pas que je tire les choses par les cheveux car j'ai presque toujours eu les meilleurs hôtels. Comme je vous l'ai dit, je soigne beaucoup le manger.

» En France, sur les chemins de fer, j'ai toujours voyagé en premières. (Ici, je prends les secondes, parceque je vois que les gens très convenables font ainsi) ; sur les bateaux, toujours naturellement les premières places. Donc, de ce côté, il y a encore à manger pour longtemps, d'autant plus qu'ici je ne puis faire beaucoup de dépenses; le théâtre et café sont à bon marché, mon logement aussi.

» Voici donc quel serait mon plan pour l'avenir.

» J'abandonnerais à peu près l'idée d'aller m'établir à Reggio chez les parents de Constant. C'est bien loin encore et, dans une ville où il n'y a ni choses d'art à voir et à étudier, ni journaux, ni distractions, je crains bien qu'un long séjour ne m'y devienne bientôt insupportable, tandis qu'ici, il y a tout ce qu'on peut désirer comme artiste et comme touriste.

» C'est une ville agréable, une population douce, polie, bienveillante. On y trouve les journaux de tous les pays, uytgenomen (1) ongelukkiglyk, al de gazetten van onze stad. Enfin, en résumé, on peut rester ici avec plaisir.

» Eh bien, j'ai acheté un panneau et j'ai déjà griffouillé dessus. Si je parvenais à me mettre bien en train ici, (Ik weet het niet, modellen en kostumen, hoe dat da gaen zal (2) j'y resterais un mois, deux mois peut-être. Cela est à voir.

» Après ça, j'irais par mer à Naples, où je resterais le temps de voir cette ville. De là, j'irais par terre à Rome et, après le séjour nécessaire pour admirer tous ses trésors artistiques, je commencerais à prendre le chemin du retour par Florence, Bologne, Venise, puis Milan, Turin, la Suisse, le Rhin en dan tot in huys (3), où j'arriverais vers le temps où notre climat n'est plus à craindre.

» Voilà un plan bien lointain. Il peut être dérangé par mille circonstances, mais enfin c'est un plan. Dites-moi, dans votre prochaine lettre, s'il ne vous semble pas assez bon.

» Vous voyez, en tout cas, que Reggio est laissé de côté. S'il est bien décidé que je n'y vais pas, j'écrirai de Naples une lettre aux parents de Constant pour leur annoncer que je n'irai pas chez eux pour les remercier. Enfin dat (4) zulle me tog nog later zien,

» Pour le moment, je reste dans ce bon petit pays. S'il y a quelqu'un au monde à plaindre, c'est le *Grand Duc* qui n'y règne plus et qui n'a pas, je crois, beaucoup de chance d'y revenir. Les gens d'ici ne se plaignent pas du tout de son gouvernement qui, paraît-il, était très paternel et très libre, mais ils paraissent attachés à la nationalité italienne, et le Grand Duc, malheureusement pour lui, est de famille autrichienne.

» Anders, (5) de menschen hier zyn geen revolutiemaekers, ik heb er nog geen eens ne mensch kwaed gezien.

(1) Excepté malheusement tous les journaux de notre ville.
(2) Les modèles et les costumes, je ne sais comment cela ira.
(3) Et alors jusqu'à la maison.
(4) Enfin, nous verrons cela plus tard.
(5) Sans cela, les gens d'ici ne sont pas des révolutionnaires; je n'ai pas encore vu un seul homme en colère.

» Il paraît qu'à Rome on est bien triste. Comme il n'y a presque pas d'étrangers, il y a beaucoup de misère ; et puis, la-bas, ils sont dans l'incertitude de leur sort, tandis qu'ici, ils ne semblent pas mettre en doute leur annexion au Piémont ou *de préférence*, je crois, leur formation, avec les Romagnes, en Royaume d'Etrurie. »

« Luigi (1), je viens de sortir pour voir une dernière fois, si je ne pourrais t'envoyer aucun renseignement au sujet du sieur R. G. de Livourne. J'ai, grâce à Dieu, obtenu un résultat. J'espère qu'il n'arrivera pas trop tard, car il consiste en ces quelques mots : « Je vous conseille de ne point faire d'affaires avec lui. »

» Le renseignement vient du directeur des bateaux à vapeur français, avec lequel j'avais été mis en rapport, et qui a fait prendre des informations à Livourne même. J'ai, en même temps, reçu une lettre de M. Vadden de Gènes, à qui j'en avais écrit ; il ne peut encore me donner de renseignements, mais il m'en enverra sous peu. Maintenant, je les crois inutiles.

« Ici, je clôture la présente, en renouvelant, comme toujours, ma recommandation de me rappeler au souvenir de tous les amis, et de les saluer tout amicalement pour moi. Un de ces jours, j'écrirai, à Leys, une lettre d'appréciation des œuvres d'art de ces pays ; en attendant, faites, à lui et à toute sa famille, les amitiés les plus vives.

» Toujours écrire poste restante. Cependant voici, en tous cas, mon adresse :

» Chez M. GUISTINI, Place du Grand Duc, n° 526.

» Sur ce, mes très chers, je vous embrasse tous de cœur, aussi bien à Bruxelles qu'à Anvers.

» J'espère que toute la petite troupe de Bruxelles continue à aller à merveille.

» Votre tout dévoué,

» JOS. »

## NEUVIÈME LETTRE.

*Florence, Jeudi* 19 *Janvier* 1860.

« A vous, mes très chers (2), je n'écrirai, cette fois-ci, que quelques mots, car d'après mon envoi, vous verrez que j'ai le droit d'être fatigué d'écrire.

» Faites parvenir les lettres, chacune dans son enveloppe, et que surtout celle pour Cruysmans lui soit remise pour vendredi prochain.

» Je travaille et, je crois, avec succès. J'ai déjà fait une partie d'un tableau, et si le reste répond au commencement, ce sera, je pense, très bien. Cela me rend tout heureux.

» Voici comment mes journées sont réglées. Le matin, on m'apporte dans ma chambre, chocolat, pain et beurre (28 cmes). Vers midi, je vais manger un bifsteck (3) chez un restaurateur qui le fait très bien (66 cmes), et, à 5 1/2 heures, je dîne à une table où se trouve, depuis mon arrivée, une famille nombreuse de personnes très distinguées. — Dames, demoiselles et hommes. — Nous causons et nous passons le temps comme si nous étions en famille.

» J'ai été, avec eux, visiter le palais du prince Demidoff, qui se trouve dans les environs de la ville ; c'est un trésor de goût, de splendeur et de richesses artistiques. Nous avions avec nous un historien fameux et connu aussi chez nous, M. Canti.

» Ainsi je passe le temps à faire la connaissance d'une foule de personnes, avec lesquelles je

(1) Louis.

(2) Cette lettre si courte accompagnait des *lettres aux amis*, desquelles, malgré toutes mes recherches, *je* n'ai pu retrouver la moindre trace.

(3) Sic

vis pendant quelques jours sur un pied presque d'intimité; puis elles s'en vont et disparaissent, vers le nord, vers le sud, pour être remplacées par d'autres.

» Les affaires d'Italie semblent aller bien ; les gens d'ici ont beaucoup d'espoir ; ils sont gais et tranquilles.

» Maintenant, chère mère et famille, je vais me séparer de vous en vous embrassant cordialement, car je suis vraiment fatigué d'écrire. Donc, à la prochaine lettre ; en attendant embrassez amis et famille le plus cordialement qu'il vous sera possible, vous ne dépasserez pas mes intentions.

» Votre tout dévoué fils et frère,

» JOSEPH. »

---

## COMPTE-RENDU DE LA SÉANCE DU 27 JANVIER 1860.

L'assemblée est au complet.

C. — Messieurs, j'ai à vous annoncer une heureuse nouvelle. Je viens de recevoir une lettre de Lies.

*Plusieurs membres.* — La lecture ! la lecture !

H. — Je demande que préalablement on débouche cette bouteille et qu'on entame ce pudding. « Ventre affamé n'a point d'oreilles. »

C. tire un pli de sa poche (mouvement d'attention) et commence la lecture de la lettre au milieu d'un silence profond qui n'est interrompu de temps à autre que par les glou glous des bouteilles et le cliquetis des fourchettes et des couteaux. Lorsque le lecteur arrive au passage où se trouve décrit *con amore* le beau désordre qui règne dans le plan de Gènes, F. jusqu'à cet instant mollement étendu dans un *Indispensable de Cambier d'Ath*, bondit comme s'il eut foulé un aspic et proteste avec force contre cette calomnieuse interprétation de ses principes. Il se réserve de répondre sur cet objet à l'auteur de la lettre. La lecture est reprise et la fin de l'épître coincide très heureusement avec le dernier coup de mâchoire.

C. consulte l'assemblée sur la question de savoir, d'abord, si la réponse à adresser au correspondant de Florence sera collective ou individuelle, ensuite si on passera immédiatement à l'exécution de cette mesure.

— Oui !... Non !... Non !... Oui ! !... Tous les membres parlent à la fois. Ils gesticulent et se lèvent.

H. fait le moulinet avec une bouteille vide. Les interpellations se croisent et s'entrechoquent. On sent que l'assemblée a hâte de se rattraper du long silence qu'elle a été obligée de garder pendant le dépouillement de la correspondance. Bruit. Vacarme. Tempête. Représentation du chaos.

La fatigue et la lassitude ayant amené peu à peu un calme *relatif*, la majorité semble assez d'avis de faire une réponse collective. La minorité ne croit pas à un bon résultat mais se soumet. Il est convenu que chaque membre, à tour de rôle, remplira les fonctions de secrétaire.

M. voudrait avoir quelques données sur l'état de la cuisine chez ces peuples qui prétendent pouvoir dorénavant se gouverner eux-mêmes. Ce n'est pas une vaine curiosité qui le porte à demander ces renseignements. A la solution de cette question se rattachent pour lui les hautes considérations philosophiques. En effet, les recherches auxquelles il s'est livré lui ont prouvé que c'est sur l'état de la science culinaire que se mesure avec le plus d'exactitude le degré de civilisation d'un peuple. M. cite à l'appui de sa thèse Homère, Hérodote, Denys d'Halicarnasse, etc.

Un peuple, dit-il, qui serait réduit pour tout fricot, au macaroni saupoudré de parmesan, ce peuple-là n'est pas mûr pour la liberté!...

C. fait savoir que les philosophes du vendredi s'occupent toujours avec un égal succès de la politique spéculative, mais que jusqu'ici aucun d'eux n'est encore parvenu à se faire nommer à la moindre fonction. pas même à celle de garde-champêtre.

V. (Hoogstraetensis) voudrait savoir si les temples de la péninsule italique sont ornés de verrières. En ce cas, il proposerait au conseil communal de sa ville natale de lui accorder un subside, pour qu'il puisse aller faire un petit tour de promenade aux frais du dit, et constater une fois de plus la supériorité des vitraux de la basilique de Hoogstraeten sur ceux du monde entier.

H. demande des renseignements sur les tribunaux de commerce des divers pays que Lies a visités. Il serait pour lui intéressant de savoir si ces charmantes contrées sont également pourvues de ces bienheureuses institutions et comment elles fonctionnent.

HERM. (marchand de saisies) propose à Lies d'être son correspondant dans le nouveau royaume de l'Emilie. Il pourrait vendre, à un prix très modéré, une excellente levantine cramoisie qui conviendrait admirablement pour leurs longs manteaux d'apparât. Seulement, il croit, dès à présent, devoir avertir que, vu les circonstances, il ne pourra délivrer que contre remboursement.

S. désirerait savoir quel est l'état des sciences mathématiques et physiques chez les compatriotes de Galilée. Il demande également à Lies, lorsque celui-ci visitera le royaume de Naples, de lui envoyer quelques tarentules. Il désirerait faire quelques expériences sur la nature de leur venin.

Il est donné lecture de la lettre ainsi rédigée en collaboration, mais la majorité trouvant le factum trop indigeste et peu digne de l'assemblée dont il émane, décide qu'il sera livré aux flammes et adopte à l'unanimité le système des réponses individuelles. Ces pièces seront réunies et expédiées à Florence à notre cher correspondant.

La séance est levée. Pour copie conforme, etc.

Dans quelle mesure s'exécutèrent les philosophes? Il est difficile de le dire, toutefois voici une lettre d'un homme qui fut toujours bon pour ses amis.

*Anvers*, 12 *Février* 1860.

« MON CHER LIES,

» Les philosophes du Vendredi vous envoient, en réponse à votre lettre, le procès-verbal de la séance où lecture a été donnée de cette aimable épître. Vous verrez que le projet de lettre collective qui fût commencé n'a point abouti et qu'il fut décidé que chacun de nous répondrait individuellement; de sorte que vous devez vous attendre à plusieurs missives, mais je ne puis vous déterminer l'époque à laquelle elles vous parviendront, surtout que, parmi les amis, il y en a qui se hâtent lentement.

» J'ai parfaitement compris l'impression qu'ont dû produire sur vous les villes italiennes. Pour l'artiste, l'aspect des pays se présente avec des caractères différents de ceux perçus par le vulgaire des voyageurs. Comme vous le dites, telle rue étroite, bordée de maisons noires et élevées, où le jour pénètre difficilement, qui, pour d'autres ne serait qu'un objet de dégoût, ou au moins indifférent, devient pour l'artiste le sujet de profondes émotions; c'est qu'au lieu de s'arrêter à la surface des choses, instinctivement son imagination le rapporte vers une autre civilisation. Elle réveille des souvenirs consolants ou tristes qui s'attachent aux monuments anciens, témoins des épisodes historiques qu'on a lus avec bonheur autrefois.

» L'Italie vous promet encore de bien grandes satisfactions. Si les rues de Gênes et de Florence vous ont tant enthousiasmé, que sera-ce quand vous atteindrez Naples, dernière étape de cette gradation de splendeurs que les voyageurs prétendent exister depuis Gênes? Vous nous donnez des rapports sur ces pays, vos lettres nous intéressent à un double titre artistique et politique.

» Dans notre bonne Belgique, pas de nouvelles; il fait ici en plein midi un froid de 4 degrés; heureusement que vous ne résidez plus dans la *patrie.* J'espère que le ciel d'Italie est devenu plus clément et favorable pour votre santé.

» Mon cher Lies, je vous quitte. Je le répète, écrivez-nous. Vos lettres nous font tant de plaisir. N'attendez pas pourtant les lettres des amis, contentez-vous provisoirement à leur égard du procès-verbal.

» Croyez à mes sentiments bien affectueux.

» J. H. HUYSMANS. »

Un autre philosophe écrivait à Lies :

« *Duffel, le* 18 *Février* 1860.

« MON CHER JOSSE,

» J'ai lu avec le plus grand plaisir ta lettre du 3 Janvier dernier que Louis Dewinter m'a communiquée ; le ton général qui y règne a fait d'autant plus de plaisir à tous les amis qu'ils y voient la preuve de l'amélioration de ton affection puisqu'ils se disent que, le moral agissant toujours sur le physique, un homme aussi gai ne peut être que bien portant. Pour moi, je te vois devant une belle glace de Venise, passant tes doigts à travers ta chevelure ondoyante, te répèter les fameuses paroles du célèbre Van Gils : *en blond ook ! !*

» Comme je tiens beaucoup à ce que ma lettre te parvienne, j'ai soin d'éviter de te parler politique. D'ailleurs, je vois que tu lis les journaux belges. Tu es peut-être mieux renseigné que moi sur les faits et gestes de nos hommes d'état.

» Tu auras déjà remarqué que je date ma lettre de Duffel. C'est là que j'ai posé ma tente pour le moment. J'y habite l'ancienne cure, un peu grande, il est vrai, pour contenir mon modeste mobilier, mais pourvue d'un grand jardin bien arbré et dont tu viendras, j'y compte bien, goûter les fruits à ton retour d'Italie.

» Nous voici arrivés à la partie de ma correspondance qui peut t'être utile dans tes pérégrinations. Mon métier de cicerone commence.

» Prends ton guide (qu'il soit de *Baedeker* n° 1, de *Joanne* n° 2 ou de *Richard* n° 3) et tu en as bien le temps, lis la description des lieux portés sur l'itinéraire que je vais te tracer.

» De Turin par Romagnans à Vorallo, y voir son Campo Santo. Le lac d'Orta, le plus romantique des lacs italiens.

» Par Baveno aux îles Borromées, si tu veux éviter la plaine monotone et les routes poudreuses où ont eu lieu les boucheries de Buffalora. A Magenta prends le bateau à vapeur jusqu'à Luino, et rends-toi dans la jolie Lugano aux magnifiques femmes. De là, par Mendrisio, Côme, Monza à Milan.

» Si tu ne crains pas les tracasseries de la police autrichienne, tu iras visiter Venise pour revenir, j'en suis sûr, bien vite à Milan.

» De nouveau à Côme par chemin de fer. Visiter son lac si pittoresque, avec ses magnifiques villas. S'arrêter, s'il est possible, à Bellagio. Revenir à Lugano par Menazzio et Porlezza.

» A Billinzona par le Monte Cinere, passer le San Bernardino pour déboucher par la via

Mala à Caire. Les bains de Pfeffere et le gouffre de la Tamixa. De Caire pour Lucerne, deux routes se présentent. Celle par la vallée supérieure du Rhin dont une partie doit se faire à cheval, l'autre, par les bois de Wallenstadt et de Zurich, est parcouru par les diligences. Celle des montagnes offre un parcours plus pittoresque sans présenter de difficultés sérieuses, elle descend le Gothard depuis Andermatt jusqu'à Altorf dont les chemins sont tous verts (1) et vous conduisent au lac des 4 cantons aux souvenirs historiques. »

La lettre continue ces conseils excellents, mais on verra que l'itinéraire général de Lies était plus simple et plus heureux.

## DIXIÈME LETTRE.

« *Florence*, 29 *Janvier* 1860.

» CHÈRE MÈRE ET JEUNE FAMILLE,

» Cette fois-ci encore, vous voyez que je m'acquitte de mon arriéré envers les amis et connaissances. J'écris à Wilmotte, à Dufief et à Dewinter ; ce sera naturellement un peu aux dépens de la lettre qui vous est adressée. Du reste, je n'ai pas aujourd'hui beaucoup de nouveau à vous relater.

» Il fait généralement un temps assez pluvieux ici, par conséquent, ce qu'il y a de mieux à faire, et ce que je fais avec beaucoup de plaisir, c'est de travailler au tableau que j'ai commencé ici et qui me semble toujours devoir aller bien, par conséquent il ne me donne pas les agitations et les désespoirs défendus par la faculté de médecine.

» A propos de cela, vous ai-je déjà dit que je prends la véritable et pure huile de foie de morue, anders gezegd (2) l'*Olio di fegato di merluzzo*. Ik zal er zoo vet van weuren als een slakske (3), en het zal misschien mijn blaespyp (4) met den tyd ook een bitje smeeren. Da me maer een bitje meer zon kregen en wat warmte, maer we moeten nog een bitje wagten.

» Je vis donc tranquillement, entre le travail de la journée et les petites distractions du soir qui sont, ou le cabinet de lecture, ou le café, avec l'un ou l'autre, ou une visite à la famille dont je vous ai parlé dans ma lettre précédente. Peu de spectacles, car il ne sont pas assez bons, et on y joue toujours la même chose.

» Ici, il en est tout autrement que chez nous à cet égard ; ainsi chaque théâtre d'opéra (il y en a trois) ne donne que deux ou trois pièces au plus pendant la saison, soit un opéra et un ballet, soit deux opéras au plus. Cela fait qu'on ne peut entendre ici, cet hiver, que *Lucie*, *Violetta* de Verdi, *I Masnadieri* et encore un autre. Or, quand ce n'est pas très-bien rendu, vous comprendrez qu'on est vite rassasié, aussi ik maek (5) er een kruys over.

» En fait de musique, j'ai été quelquefois, le Dimanche, entendre celle qu'on fait dans les églises.

» En fait d'église, vous ai-je déjà dit qu'ici on ne bannit pas les chiens du temple ? (6) On y est très-bien reçu avec son caniche, son épagneul ou son roquet.

---

(1) Allusion au fameux air de l'opéra de *Guillaume Tell* : d'Altorf les chemins sont ouverts ! Suivez-moi....

(2) Autrement dit, l'huile de foie de morue. J'en deviendrai aussi gras qu'un limaçon (3) et mon soufflet (4) finira peut-être par être graissé. Si seulement nous avions du soleil, mais il faudra encore l'attendre un peu.

(3) Locution du pays.

(4) Mes poumons.

(5) Je fais ma croix dessus.

(6) Allusion à une inscription qui se trouve sur la porte de l'église St-Jacques, à Anvers : « Honden uyt God's tempel », ou les chiens hors du temple de Dieu. Le *suisse* des églises s'appelle en flamand *hondenslager*, schlagueur de chiens : il entre dans ses attributions de chasser les chiens de l'église.

» En effet, pendant les plus grandes cérémonies,j'en ai toujours vu plusieurs, soit tenus en laisse par leur maître, soit courant librement parmi la foule.

» Ik heb (1) zelf met Kersmis een van die beestjes zyn beentje zien oupheffen tegen de Kommunie bank van de Kappel daer ze bezig waeren van de mis te doen, en daer was geen mensch die het kwalyk nam. — en ik ook niet. — En zoo heeft elk volk zyn gewoontens en manieren. Ik heb over eenige dagen ook in de groote Kerk een schoon Kat gestreeld. Ze zat oup n'en offerblok precies of da ze t'huys zat agter de schouw t' is maer een gewoonte, maer me dunkt tog dat al die beestjes beter oup de straet als in de Kerk te pas komen. K'an mis zyn. Zoo ziet men ook hier in de Kerk, oup de zelfde bank, die langst elken kant een knielbanskske heeft, de menschen zitten knielen, den eenen met zyn aenschyn naer den hoogen altaer, den anderen met zynen rug er naer toe gedraeyt. Da komt om dat er langst elken kant een mis gebeurt (daer zyn kapellen nevens de kerkdeur) en dat ieder zich naer zynen pastoor draeyt, — en zoo voorts.

» Je vous raconte tous ces petits détails, parce que cette lettre est tout à fait entre nous et que ces petites differences d'habitudes peuvent, je crois. vous intéresser.

» Het is (2) van kerkelyke en huyselyke zaeken.

» Nu, menschen, van ons huyshouden gesproken. Veul kolen zulde deez jaer niet verstookt hebben, want ik zien in de *Indépendance* dat er waerlyk geen kouw meer by U valt. En hoe is het met de lange winter avonden, Eerweerdige (3) — word er nog altyd pluk gepierd (4) en den *Avenir* gelezen (5) leefd hy nog ?

» Is het weer om dagelyks naer de stad te lanterfanteren (6) of te marcheren, of zyn de bruggen (7) te vuyl ?

» Word er nog al eens een fakkeltjen aengesteken ten behoeve van de reyzigers oup zee (8) in het kapelleken van de Schoen Merkt (9) ? Word er nog al eens in den winkel van *Gène* of te

(1) J'ai même vu, le jour de Noël, un de ces petits animaux lever la patte contre le banc de communion de la chapelle où l'on disait la messe; personne ne s'en offusqua, moi non plus. Ainsi chaque peuple a ses us et coutumes Il y a quelques jours j'ai caressé un chat dans la cathédrale ; il était assis sur un tronc, comme s'il avait été chez lui sous la cheminée. Ce n'est qu'une habitude, mais il me semble pourtant que ces animaux seraient plus à leur place dans la rue que dans l'Eglise ; je puis me tromper.

Ainsi on voit encore dans les églises, sur le même prie-Dieu ayant de chaque côté un petit banc, des gens agenouillés, les uns, le visage tourné vers le maître autel ; les autres, lui tournant le dos.

Cela vient de ce que, des deux côtés, on dit la messe (il y a des chapelles à côté de la porte de l'église) et que chacun se tourne vers son curé, — et ainsi de suite.

(2) Il n'est question que d'affaires de l'église et de la maison.

Maintenant, bonnes gens, parlons de notre ménage. Vous n'aurez pas brûlé beaucoup de charbon cet hiver, car je vois dans l'*Indépendance* qu'il ne fait vraiment pas froid chez vous. Comment se passent donc les longues soirées d'hiver (3) vénérable (mère). Fait-on toujours de la charpie ? Lit-on encore l'*Avenir* ? vit-il toujours ?

(4) Expression locale qui signifie employer son temps, vers la tombée de la nuit,à faire toute espèce de besogne n'exigeant ni grande attention, ni beaucoup de lumière.

(5) Journal qui se publiait à cette époque à Anvers.

Fait-il du temps à aller se promener chaque jour jusqu'en ville ? Les ponts sont-ils trop sales ? Allumez-vous encore de temps en temps une chandelle à l'intention des voyageurs en mer, à la petite chapelle du Marché aux Souliers ? Allez-vous quelquefois faire la causette dans la boutique d'Eugène le pharmacien ? Et les demoiselles B., sont-elles toujours aussi florissantes et toujours aussi bien au courant des grandes nouvelles ? Fait-on beaucoup la cour, cet hiver, dans notre ville ? Nos filles, font-elles toujours de la dentelle ? Va-t-on parfois à Bruxelles voir la petite troupe ; j'espère qu'ils se portant tous comme des poissons dans l'eau.

(6) En marchant cahin-caha, s'arrêtant à tout bout de champ, comme les personnes agées.

(7) La ligne actuelle des boulevards était alors occupée par les fossés des fortifications. Pour venir en ville, de la chaussée de Malines, où demeurait la famille Lies, il fallait traverser les ponts qui aboutissaient à la rue de la Porte St-George et à l'église St-George.

(8) Habitude encore existant dans les églises catholiques du littoral.

(9) Petite chapelle dédiée à la Vierge, et bien connue des *jeunes* anversois.

apoteker gekouteneert? En de juffrouwen B.zyn zy nog in hunnen fleur en nog altyd bekend met het groot nifs en word er in onze stad dezen winter veel koer gemaaat? En de maskens, doen zy nog altyd kantje steek? (1) en word er nog al eens naer Brussel gegaen om diën kleynen troep eens gaen te bezoeken, ik hoop dat ze allemael zoo gezond zyn als goud viskens?

» Est-ce que le ménage Henri-Louise se trouve bien à Bruxelles? J'espère bien qu'oui. Comme, d'un autre côté, je vois avec un plaisir extrême que ça va toujours bien à la chaussée de Berchem, je ne souhaite qu'une chose, c'est qu'il en soit ainsi jusqu'à mon retour. En attendant, je vous embrasse de tout cœur.

» Votre dévoué,
» JOSEPH. »

P.-S. — Van myn gezondheid gesproken al dat ik er kan van zeggen, is da ge daer zoo gerust kunt over zyn als over die van het vetste ortolantje, al is het dat ik nog al is wat hoest of kroch. Ne mensch die iet heeft daer kwaet by is heeft altyd t' een of 't ander ongemak — t' zy koorts of pyn, of eet niet of slaept niet, — en ik ben ter contrarie zoo wel te pas als maer zyn kan — ik eet lyk een versken, en slaep gelyk een dasken. — Zoo ge kunt er gerust oup zyn. Krochende waegens dueren het langst, zegt het spreekwoord.

## ONZIÈME LETTRE.

*Florence*, 15 *Février* 1889.

« CHÈRE MÈRE ET PETITE ET GRANDE FAMILLE,

» Brrrrrou, qu'il fait toujours froid dans ce beau pays, aimé du soleil!

» Depuis une foule de jours, que je ne puis plus compter, nous varions agréablement notre temps, entre les pluies tristes, les vents aigus, des neiges et des froids toujours, aussi le *lollepot* (2), autrement dit *scaldino* ou *veggio*, est en ce moment, ici, dans toute la splendeur de son règne. On le voit entre les mains de tout le monde, car il doit, hélas! remplacer les feux absents presque partout. Dans les magasins, dans les maisons, dans les bureaux (à la poste, par exemple), on voit les hommes et les femmes se promener avec ce gracieux instrument, dans l'espoir d'en tirer un peu de chaleur qui, sans doute, du bout de leurs doigts se répande dans le reste de leur corps; 't is (3) armejeus. On voit qu'ici les gens ne s'attendent qu'à l'été. Quand donc viendra-t-il cet été? Quand verrai-je ce beau printemqs que j'entends tant vanter ici.

» T'is (4) ongelukkig voor de vastelavet zotten, de menschen lyen schrikkelyke kouw, car il faut vous dire que, depuis deux dimanches déjà, nous avons le carnaval. Dat (5) is te zeggen da de menschen oup den tour reyen en dat er maskaraeden loopen. On y voit de magnifiques

---

(1) Littéralement *piquer de la dentelle*, parce que, sur un coussin spécial, on pique la dentelle avec des épingles.

P.-S. — Parlons de ma santé. Tout ce que j'en puis dire, c'est que vous pouvez être à cet égard aussi tranquils que s'il s'agissait du plus gras des ortolans, quoique je tousse quelquefois un peu et que je me plaigne même. Quand on a quelque chose de ce genre, on éprouve toujours quelque désagrément, soit fièvre ou une doulenr, soit le manque d'appétit ou de sommeil. Moi, au contraire, je suis aussi dispos que possible. Je mange comme un petit cochon, et je dors comme un loir. Vous pouvez donc être tranquilles. Les charettes branlantes sont celles qui durent le plus longtemps, dit le proverbe.

(2) Chaufferette.

(3) C'est misérable.

(4) C'est malheureux pour les mascarades; on souffre horriblement du froid.

(5) C'est-à-dire que les gens suivent le tour en voiture et que les masques courent.

èquipages en grandissime gala, d'où l'on se jette des bouquets de fleurs. Quant au reste, c'est très tranquille. Rien de ces bruits, de ces cris, de ces vociférations, de ces sons d'instruments impossibles dont le carnaval est orné chez nous. En ook (1) geen een vuyl mat, of geen beslekt hemd, of geenen heerink oup de kruk, of geen brouyke byten, of geenen siroop, of geen tien mannen met hunnen kop dor de speurten van een leer; mais, au contraire, seulement des masques très proprement mis et qui, du reste, se contentent de se promener sans jouer aucun rôle. T'is zoo smerig (2) ni as by ons maar t'is tog ni heel plaisant.

» Il est vrai que ce sont seulement les carnavals de Rome et de Venise qui aient de la réputation, mais, à Rome, m'a-t-on dit, on ne pourra pas se masquer cette année, et, à Venise, ce ne sera pas bien gai.

» Vous rappelez-vous, Eerweerdige (3), qu'avant mon départ vous demandiez si, pour aller dans un pays chaud, il fallait des vêtements assez épais pour se garantir du froid? Wel, wel (5), dat ik mynen frak en kapoot van Collard niet en had ik was te beklaegen. Ze doen wat mee en blyven altyd even goed. Ze zyn met geen goud te betaelen. (Voorders is myn pasken nog altydt goed in order en heb nog niet niefs noodig).

» Comme je vous l'ai déjà dit, je prends très bien mon parti du mauvais temps. Je travaille, et alors peu m'importe qu'il pleuve ou qu'il neige; aussi mon tableau avance, il sera terminé vers la fin du mois.

» Cela me fait penser à la manière de l'envoyer en Belgique. — Louis, tu devrais me répondre à ce sujet immédiatement. Connais-tu le meilleur moyen de faire cet envoi? Cela formera une caisse d'environ 70 sur 60 centimètres et 5 ou 8 d'épaisseur. Sais-tu quelque chose des déclarations ou autres formalités en douane, etc. Autrement, je m'en informerai ici.

» A propos, et pour que je ne l'oublie pas, comme je pense toujours partir le 1er, le 2 ou le 3 mars, pour Naples, il faudra adresser, en cette ville, les lettres qui ne pourraient *être rendues ici* avant la fin du mois.

» En attendant, je continue mon même train de vie, voyant les personnes dont je vous ai parlé dans ma précédente lettre, et avec lesquelles je suis très-lié. Ils m'ont invité à aller loger chez eux, quand je passerai par Milan ; j'y ai mon appartement, m'ont-ils dit, pour aussi longtemps qu'il me plaira, ainsi que dans leur *palais ! !* à Crémone.

» Je fais aussi, de temps en temps, une visite à une autre famille que je connais ici ; ce sont des Danois : un vieux monsieur, un plus jeune, une dame et une très-jeune demoiselle — en zoo voorts (5).

» Je vois aussi quelques artistes. Hier, j'ai été dîner chez un des meilleurs sculpteurs d'ici en dan spreek ik (6) den heelen avond Italiaens met hair maer da tog goed zynen dienst doet. De taefel was goed oup gedischt en den autaer stond in zyn volle ligt.

» Je suis déjà tellement habitué à ma petite vie régulière d'ici, que la chose me paraîtra tout étrange quand de nouveau je me mettrai à faire le Juif-errant.

---

(1) Et non plus de sales nattes, ni de chemises crottées, ni de hareng pendu au bout d'un bâton, ni de petit pain à mordre, ni de sirop, ni dix hommes la tête passée entre les barreaux d'une échelle.

(2) Ce n'est pas aussi malpropre que chez nous, mais ce n'est cependant pas très amusant.

(3) Respectable (mère).

(4) Eh bien, eh bien, si je n'avais pas mon frac et mon paletot de Collard, je serais à plaindre ; ils font leur service et sont toujours aussi bons. Ils valent leur pesant d'or. (Du reste, ma garde-robe est toujours en bon état et je n'ai besoin de rien de neuf.)

(5) Etc. (ainsi de suite).

(6) Et alors je parle toute la soirée, un italien de cuisine qui fait tout de même bien son service. La table était bien servie et l'autel était en pleine lumière.

» J'ai reçu avec le plus grand plaisir votre dernière lettre du 1er courant où je vois que les amis sont contents de moi depuis que je leur ai donné signe de vie.

» Depuis, je vous ai encore fait un envoi auquel j'ai déjà reçu une réponse de De Winter, ce qui m'a été bien agréable, parce que j'y ai trouvé une foule de nouvelles artistiques et autres qui m'ont beaucoup intéressé. Dites-le lui, à l'occasion, et faites-lui mes amitiés.

» Pour que je ne l'oublie pas, je glisse ici deux mots de ma petite santé. Depuis huit jours, malgré le vent et le temps froid et détestable, je me trouve excessivement bien. C'est peut-être l'effet de mon *olio di fegato di merlazzo* (den naem (1) alleen smeert de keel).

» Je vois aussi avec plaisir, dans votre lettre, que vous approuvez mes nouveaux projets de voyage.

» J'ai écrit à Costantino pour lui faire connaître cette résolution.

» En outre, je lis, avec un grandissime bonheur, que, grâce à Dieu, dans notre ménage tout va toujours au mieux. Ik heb (2) er veul plaisier van, en hoop uyt vollen herte dat ik nooyt ander niefs zal ontvangen.

» J'ai vu, avec regret bien grand, l'accident survenu à sœur Milo ; faites-lui bien mes amitiés, et dites-lui que j'espère qu'elle est déjà entièrement remise, en dat (3) ze weer op nief eenen flikker kan slaegen. Doet ook wel myn komplimenten aen nonkel Jef en aen de kleyn koseyntjes.

» Je crois que vous avez envoyé mes lettres à Van Roeyke ; c'est parfait, mais redemandez-les, car j'aurai peut-être plus tard du plaisir à les relire.

» Sur ce, chère mère et enfants, en vous souhaitant, du meilleur de mon cœur, la continuation de votre bonne santé et de votre contentement, je vous embrasse, chaleureusement et vous dis au revoir.

» Votre tout dévoué fils, etc.
» JOSEPH. »

## DOUZIÈME LETTRE.

*Florence*, 27 *Février* 1860.

CHÈRE MÈRE ET FAMILLE,

» Je fais comme l'*Indépendance*, je commence toujours mon journal par l'état de la température.

» Hélas ! hélas ! si au moins je pouvais vous annoncer que le beau printemps est enfin venu, mais il n'en est point ainsi, et les grands jours du Carnaval ont été froids et humides comme chez nous. C'était dommage, car, si comme je vous l'ai dit, ces jours offrent bien peu d'attrait au point de vue des mascarades, ils sont, au contraire, fort intéressants par le luxe éblouissant des voitures die oup den toer reyen (4). En effet, j'avoue en toute humilité que je n'ai jamais vu, en fait d'équipages, tant de richesse et tant de bon goût. Cela m'a vraiment fait plaisir à voir C'étaient des quantités de voitures de maître, un très-grand nombre à quatre chevaux avec jockeys poudrés, à vestes de velours brodées et galonnées d'or ou d'argent ; des coureurs devant ou derrière les voitures, des chasseurs, et le tout d'une tenue parfaite. Puis, dans les voitures, la

(1) Le nom seul graisse la gorge.

(2) J'en éprouve bien du plaisir, et j'espère de tout cœur, ne recevoir jamais d'autres nouvelles.

(3) Et qu'elle pourra, de nouveau, danser légèrement. Faites-aussi mes compliments à l'oncle Joseph et aux petits cousins.

(4) Qui suivent le tour (la file).

plupart ouvertes et remplies de fleurs, les dames en resplendissante toilette, recevant et rendant les bouquets qu'on leur jetait des autres voitures (1). Tout cela traîné par des chevaux magnifiques et caparaçonnés comme pour traîner le char du soleil.

» A l'une des voitures, il y avait douze chevaux ! !

» En un mot, het was (2) schoonder as den toer van vigilantjes die by ons door de versletene beentjes van die peerdjes voor den prospul getrokken worden. Maer voorders vond ik het tog plaisanter by ons.

» Les gens sont ici très-doux et trop tranquilles pour faire beaucoup de tapage (à Florence bien entendu). Il en est de même au bal du grand théâtre où j'ai été, et où toutes les classes se trouvent réunies, tout se passe de la manière la plus propre et la plus honnête.

» Il y a beaucoup de costumes très-soignés, mais jamais rien de satyrique ; de drôle ou de piquant. Peu ou point d'intrigues ; pas beaucoup de danse.

» Ainsi a été enterré le gai carnaval.

» En den anderen dag (3) was het Kruyskens dag (4), maer de menschen droegen er geen op hun voorhooft want het scheynt da ze hier maer een snuyfke assen van veur op hun haer stroeyen, en het doet het zelfde effect. Ik heb er nie van geprofiteert want ik had me precies proper gekemd en ik dogt dat het zonder ook wel zo gaen — ge weet, hoe digter by Roomen, hoe slegter kristenen.

» En revanche, j'ai été, le soir du lundi de carnaval, à une église où depuis sept heures jusqu'à dix, on joue des oratorios à grand orchestre et à grandissime illumination — (5) Maer tusschen de *pause* (6) van 8 tot 9 lappen z' er een sermoon tusschen, en z' hadden geleyk, want het musiek was precies gelyk oup het spectakel ; elle n'avait vraiment rien de religieux, et, après tout cela, une espèce de bénédiction, après quoi tout le monde alla se coucher ou bien danser au bal.

» Le mardi de carnaval, j'ai passé la soirée dans la famille danoise dont je vous ai parlé en ma lettre précédente, et comme il a bien fallu boire là pas mal de champagne, cela m'a servi à constater que mon tube respiratoire continue toujours à aller bien, car ce liquide excitant n'a produit aucun effet désagréable sur cet organe.

» De même, hier, j'ai pu m'assurer que quand je devrais monter à la Tour de Babylone, je le ferais comme un mortel ordinaire et sans tousser le moins du monde. J'étais invité, par la famille milanaise, à l'accompagner à l'observatoire, pour aller regarder, à travers les grands télescopes de cet établissement, les montagnes de la lune, et tâcher de lier connaissance avec ses habitants.

» Il a donc fallu monter dans une espèce de tour très-haut, très-haut, car vous savez que les astronomes se nichent toujours tout près des nuages. Eh bien, tout le monde remarquait que j'ai fait ce brillant exercice sans donner le moins du monde signe de vie par les aimables accès de

(1) Les voitures vont en deux files qui se croisent. (Note de Lies).

(2) C'était plus joli que le cours des vigilantes (voitures) qui sont tirées chez nous par les fuseaux usés de chevaux d'abattoir. Sauf cela, je trouve que c'est plus amusant chez nous.

(3) Et le lendemain, c'était le jour des croix, mais les gens n'avaient pas de croix sur le front, car il paraît qu'ici on se contente de répandre une pincée de cendres sur les cheveux, et cela produit le même effet. Je n'en ai pas profité, car je venais justement de me peigner soigneusement, et je pensai que je m'en passerais très-bien. Vous savez, plus on est près de Rome, plus on est mauvais chrétien.

(4) A Anvers, le mercredi des cendres, les fidèles sont marqués au front, dans les églises catholiques, d'une petite croix faite à la brosse.

(5) Pendant la *pose*, de 8 à 9 heures, on y plaça un sermon ; on eut raison, car la musique était tout à fait comme un théâtre.

(6) A Anvers, les deux parties d'un concert sont toujours coupées par un repos ou *pause*.

tour qui m'étaient habituels en pareille circonstance Donc, de ce côté là, ça doit vous tranquilliser entièrement.

» Quant à la visite en elle-même, elle m'a été excessivement agréable ; nous avons vu une foule de choses intéressantes. Cependant je n'ai pas vu les habitants de la lune ; peut-être que, pendant le carême, ils se tiennent enfermés chez eux.

» Je vois, dans la lettre de Louis, Eerweerdige (1), dat gy de gazet gelezen had zonder den datum naer te zien, et que vous aviez découvert une foule de choses graves qui se passaient en Italie. Je dois vous dire que, même lorsqu'il s'agit des nouvelles du temps actuel, il y a toujours énormément d'exagération, parce qu'on est intéressé à décrier les gouvernements que l'on veut faire tomber. — Als (2) ge ver van ons land katholieke gazettenkens leest dan zoude somwylen gelooven dat Rogierken (3) bezig is met schrikkelyke dingen te doen et dat ons land in kort in volle revolutie zal staen. Il en est de même ici. Ne craignez rien. Ik zal (4) den wolf in zyn bakhuys niet loopen.

» Je trouve à regret, dans cette même lettre, que Louise (5) a été assez malade, mais en même temps, grâce à Dieu, qu'elle est à peu près rétablie. J'espère qu'aujourd'hui il n'est plus question de tout cela et qu'elle se promène de nouveau, dans Bruxelles, comme une grande personne. Cela vous a donné l'occasion d'avoir à la maison Georgibus (6) en het moorke — (7) Ge zult (8) met Ue kleynzeun weer naer de stad geflaneerd hebben en gezegd hebben : Ze zyn altyd zoo loucht gekleed, hy heeft weer niks aen zynen hals, en zoovoorts ».

» Comment s'est donc passé votre carnaval ?

(9) heb gy by de Juffrouwen aen de venster gezeten. Ik hoop dat gy geene fastide hebt gehad van het goeijen van de pepernoten (10. Ik geloof tog dat g'het maer koud moet gehad hebben.

» Ik heb (11) met veel plaisier Ue boterpapierkens gelezen en gezien dat ge met vele menschen, bekend en onbekend, aanspraek heb over my en myne gezondheyd. In het toeko-

---

(1) Respectable (mère), que vous aviez lu le journal, sans remarquer la date.

(2) Quand, loin du pays, on lit les petites gazettes catholiques, on serait tenté de croire que Rogier est occupé à faire des choses terrifiantes et que notre pays sera sous peu en pleine révolution.

(3) Rogier (Lies dit le petit Rogier) ministre d'alors.

(4) Je ne courrai pas (me mettre) dans la gueule du loup.

(5) Sa belle sœur, Madame Henri Lies de Bruxelles.

(6) Georges, son neveu et fils d'Henri (7). La petite fille dont le teint était foncé ; elle est devenue fort jolie M^lle^ Charlotte.

(8) Vous aurez sans doute trottiné en ville avec votre petit-fils, et vous n'aurez pas manqué de dire : « ils sont toujours si légèrement vêtus ; il n'a encore rien sur le cou »

(9) Vous êtes-vous assise à la fenêtre des jeunes filles ? J'espère que vous n'avez pas eu les ennuis des *pepernoten*. Je crois cependant què vous eu seulement froid.

(10) Les *pepernoten* sont des espèces de petit cubes durcis au four et faits de farine d'avoine que, pendant les jours du carnaval, à Anvers, on se jette au visage. Cela n'a rien qui touche à l'esprit. Les individus les plus grossiers en usent et en abusent. Dans ces dernières années, on a redoublé de licence et de malpropreté ; on jette, sur n'importe qui, des oranges, des œufs, du riz, de l'orge et même des sachets de farine. Les personnes qui bravent ces éclats de joie populaire et se promènent en voiture, dans un ordre assigné aux véhicules par l'administration municipale, se préservent des pepernoten et autres projectiles, au moyn d'une raquette en bois.

(11) J'ai lu avec plaisir vos *papiers à beurre* et vu que vous avez pas mal à causer avec beaucoup de monde connu et inconnu, à propos de moi et de ma santé. A l'avenir souhaitez leur d'être et de se tenir en aussi bonne santé que moi. Avec tout cela, vous devez avoir ample matière à conversation ; vous en profitez largement bien sûr ; eh bien, je ne puis le prendre en mauvaise part.

(12) Il se plaint, pas une plaisanterie, de l'épaisseur du papier qu'on lui envoie, il préférait des feuilles plus légères et des lettres plus longues.

mende wenscht hen van zoo gezond te zyn en blyven als ik ben. Met allemael dat moet Uedele nog al veel stof tot Conversatie hebben en er zeker goed van profiteren ; na ik kan het niet kwalyk nemen,

» (1) K' heb ook met plaisier het schreyfsel van de maskens (2) gelezen, g'heb der eer van en moogt het nog vernieuwen.

» J'ai reçu, en même temps, une lettre de mon philosophe Muller, puis de mes philosophes du vendredi ; tout cela m'est on ne peut plus agréable, aussi je vous prie d'engager les amis à me faire parvenir souvent de leurs écrits.

» Je profite encore de mon séjour à Florence pour répondre à ces derniers, car je serai bientôt de nouveau en course, ce qui rend la correspondance peu facile.

» Je pense ne pouvoir partir d'ici que vers le 7 ou le 8 du mois prochain, car je devrai travailler au tableau jusque vers le dernier jour du mois, puis il faut quelques jours pour le faire sécher avant de l'expédier.

» J'en suis content, en denk (3) wel dat er omtrent de helft van de reys zal uitkomen, mais gardez-le jusqu'à ce que je sois de retour, car je pense qu'il faudra ajouter un petit morceau audessous et peut-être y travailler un peu. Laissez-le dans sa caisse, mais exposez-le quelquefois au jour.

» Donc, mes enfants, vous ne recevrez plus de lettres que datées de Naples où je pense rester à peu près 12 ou 15 jours, puis partir pour Rome où je me trouverai pendant la semaine sainte.

» Nous partons tous à la fois d'ici : les Milanais le 3 ou le 4, les Danois le 8. Il ne me serait resté qu'une dame anglaise d'un certain âge, ma voisine de table, qui m'a donné son adresse en me faisant promettre d'aller lui faire visite en Angleterre.

» La partie financière va toujours très bien, car, quoique j'aie très-convenablement vécu ici, la dépense n'a pas été grande. En partant, j'aurai encore environ 150 francs des premiers 500 fr. que j'ai pris à Nice. Donc de ce côté je suis tranquille.

» De menschen (4) hier hebben groot speyt dat ik vertrek en doen my U hunne komplimenten doen.

» Je jette un coup d'œil du côté de ma fenêtre. Mon Dieu, pour aimer le ciel que je vois, il faudrait être marchand de parapluies ou bien le père Noë, amateur de déluges. Cela m'est du reste égal, pourvu que j'aie du soleil à Naples, car Naples sans soleil, ce serait comme des fleurs sans leurs couleurs brillantes. Espérons.

» Avant de clore cette lettre, je suis sorti pour aller à la porte, où j'ai trouvé avec plaisir la lettre de Louis. Je prendrai bonne note de ses recommandations quant à l'expédition du tableau. Pour la vente, tu verras ce que j'ai dit plus haut ; cependant si tu peux en tirer un prix fabuleux, vends-le tel quel ; je n'y vois pas d'inconvénient. Autrement, il vaudrait mieux, je pense, le garder jusqu'à mon retour. Je crois que c'est tout ce que j'ai à dire à cet égard.

» J'expédierai cette lettre, demain ou après-demain, et, comme je l'ai dit, vous ne recevrez plus que des nouvelles de Naples.

» En lisant votre lettre, je me console du temps qu'il fait ici où, au moins, on ne renverse pas de tours.

» Je n'ai pas versé une larme à l'annonce de la mort de ce cher journal l'*Ecole Belge*. A l'avenir, comme je vais dans des pays où l'on est quelquefois un peu curieux à l'égard des lettres,

---

(1) J'ai lu également avec plaisir l'écriture des filles, cela leur fait honneur; elles peuvent recommencer.

(2) Ses nièces.

(3) Et je pense bien qu'il en sortira la moitié des frais de voyage.

(4) On regrette beaucoup, ici, que je parte ; ces gens me chargent de vous faire leurs compliments.

plus rien de politique dans les correspondances. Même recommandation aux amis qui me feront le plaisir de m'écrire.

» Louis, tu pourrais peut-être bien examiner ces lettres avant de les envoyer, et, en cas de nécessité, barrer les passages inutiles. Dites aux amis d'envoyer leurs lettres à la maison, au lieu de les expédier directement.

» Après cela, je vous embrasse tous de grand cœur, chère mère et famille.

» Votre,

» JOSEPH.

» Envoyez la lettre incluse à M. Cruysmans, courtier d'assurances.

» Voici le sujet du tableau : *Après le pillage d'un château*, scène qui se passait à chaque instant, au moyen-âge, où ces demeures de petits tyrans étaient, à leur tour, souvent envahies et livrées à l'incendie et à la dévastation.

» On voit dans le fond un château qui brûle.

» Quand on avait tout détruit, on tuait ou bien on enlevait les seigneurs de ces castels, dans l'espoir d'en tirer encore quelque rançon. Ainsi, à l'avant plan du tableau, on voit un seigneur et une jeune femme qui attendent dans la douleur la fin qui leur est destinée ; de l'autre côté, est un groupe de soldats fort indifférents à ces douleurs, qui jouent aux dès leur part de butin au pillage.

» Entre ces deux groupes, un soldat plus jeune, qui est en quelque sorte la transition entre cette douleur et cette indifférence ; il se laisse un peu attendrir par la vue de la jeune femme qui est à ses pieds.

» Voilà ! Voyez et jugez.

» Bien des amitiés à ton Nayer (1).

» Je viens de m'informer, je partirai mardi prochain, 6 février.

## TREIZIÈME LETTRE

*Florence*, 7 *Mars* 1860.

» Aujourd'hui, 7 mars, je date encore, de Florence, le commencement de cette lettre dont la fin sera écrite de Naples.

» Je partirai donc aujourd'hui pour Livourne, en gardant, de cette bonne ville de Florence que je quitte, un bon et très-agréable souvenir.

» En effet, autant, comme artiste, je me rappellerai toujours avec enthousiasme les admirables choses qu'il m'a été donné de voir, de revoir et d'étudier ici ; autant, comme homme, je me souviendrai avec plaisir de l'existence tranquille et heureuse, que, pendant plus de deux mois, j'ai menée ici, grâce au travail qui remplissait agréablement mes journées, grâce aussi aux bonnes et amicales relations que j'ai eu le bonheur de former, pendant mon séjour en cette ville.

» La journée d'hier fut un véritable jour d'adieux dans l'hôtel où je dine.

» La famille milanaise partant aujourd'hui de bonne heure, nous nous sommes dit adieu en nous donnant les plus chaleureuses poignées de mains, et en nous promettant mutuellement le plaisir de nous revoir à Milan, après ma tournée dans les autres villes.

» Après celà, les poignées de mains et les bons souhaits de trois ou quatre habitués de la table, entr'autres un Français, rédacteur au *Siècle*, qui me donne sa carte et son adresse à Paris, carte que j'échange avec la mienne. Un Polonais, avec lequel je ferai peut-être le voyage jusqu'à Civitta-Vecchia ; un Espagnol bon garçon ; et enfin, ma voisine, l'Anglaise, qui me prie de

(1) M. De Nayer, patron de Louis Lies.

monter chez elle pour me donner son adresse en Angleterre, ainsi que celle de son frère, à Londres, en me faisant promettre que je ne manquerai pas d'aller lui faire visite, et en m'assurant qu'autant chez son frère que chez elle, je serai on ne peut mieux reçu.

» De même dans la maison où je demeure. J'ai déjà pu juger, par quelques larmes, que la séparation avec mes bons propriétaires sera aussi cordiale que si j'appartenais à leur famille.

» Je vous assure que tous ces témoignages d'amitié et d'affection me font le plus grand plaisir ; ils feront que mon séjour à Florence restera gravé dans ma mémoire.

» J'ai profité de ces derniers jours pour faire encore quelques excursions.

» Dimanche à Fiesole, petite ville située au faite d'une montagne d'où l'on a, sur la ravissante vallée de Florence, la vue la plus admirable.

» Cette excursion, que j'ai faite à dessein à pied m'a servi, encore une fois, à constater l'état prospère de mes soufflets pulmonaires. En effet, quand je me rappelle qu'en me promenant avec Bauer, dans le Parc de St-Cloud, j'avais peine à monter les petites inclinaisons de terrain qui s'y trouvent, et quand je vois que maintenant, j'ai pu faire, comme un grand garçon, cette promenade d'une grande lieue, sur une montagne souvent très raide, je (1) me dis qu'il deviendrait presque ridicule de parler de ma santé, si ce n'était le plaisir que vous aurez, je le sais, à recevoir l'assurance (que je commence à avoir maintenant) de me débarrasser entièrement de ma chère toux qui, jusqu'ici, m'avait été si fidèle.

» J'ai aussi été à Sienne (3 h. de ch. de fer).

» Il y dans cette ville une foule de choses intéressantes et artistiques à voir ; entre autres, et ce qui surpasse tout le reste, le *Dôme* qui m'a inspiré l'admiration la plus grande. C'est jusqu'ici, l'église dont la vue m'a le plus frappé, autant pour la beauté de son style, que pour sa richesse artistique et le mystère religieux qui y règne.

» Le pavement même est une œuvre d'art digne d'admiration. On y remarque une foule de compositions de grands maîtres, faites en mosaïques de marche ou niellées à larges contours, et représentant des batailles ou autres faits de la Bible. C'est au point qu'on regrette de voir d'aussi belles choses foulées et usées journellement par les pieds des fidèles. Dans une salle attenant à l'église, il y a des fresques de Raphael et de Pinturricchio, que je voudrais voir à Anvers, afin qu'elles puissent servir d'études.

» En un mot, j'ai eu la plus grande satisfaction à faire ce voyage qui s'accomplit à travers un pays ravissant, orné de belles collines, de champs bien cultivés, de petites villes et de villages situés drns la vallée ou sur le haut des montagnes ; enfin, de tout ce qui anime un paysage et lui donne du charme.

» Ici je cesse d'écrire, pour reprendre la plume à Naples.

P.-S. (2) Je crains bien, mes très-chers, que le retard de ma lettre vous ait donné de l'inquiétude, mais il n'y a vraiment pas de ma faute. Vous verrez, dans ma lettre, mes retards involontaires, par suite du départ des vapeurs, et à Naples, où je comptais vous écrire, dès le jour de mon arrivée, j'apprends que les lettres pour la Belgique ne partant que quatre jours plus tard.

(1) A partir de ce mot, le reste de la phrase est souligné par Louis Lies qui a écrit à la fin : *Dat is goed* : *Voilà qui est bon.*

(2) Cette note figure en tête de la présente lettre. Elle a été mise là, à l'encre bleue, par Joseph Lies, afin de faire cesser de suite toute inquiétude. Toute la lettre écrite de Florence est en encre noire très pale.

## SIXIÈME EXTRAIT DU JOURNAL DE JOSEPH LIES.

*Florence.*

PREMIER LOGEMENT : *Porto Rossa*, BON HÔTEL

» Après quelques jours, pris logement en ville, chez Mr Gustini, Place du Grand Duc 526, excellentes personnes qui me traitent comme quelqu'un de la famille.

» Dîner à l'Hôtel Suisse, bonne table.

» J'y ai toujours rencontré une excellente société, une famille avec laquelle je me suis lié plus particulièrement et que j'espère retrouver à Milan

» La vie est ici à bon marché, en général. Les théâtres 1, 2 fr. les stalles d'orchestre. Les cafés : café, chocolat, glaces 28mes ! ! etc.

---

» Le beau ciel l'Italie est, hélas! toujours gris ; il réchauffe peu. Dans les premiers jours de février, j'ai trouvé, sur le haut d'une colline, où est l'église de San Mignato, de la glace, sur les chemins, en plein soleil, à midi, et il fait, quand il ne pleut pas, un vent froid et désagréable.

---

» Le 20 encore, vent froid, pluie et neige sur les montagnes des environs.

---

» Le carnaval de Florence n'est pas d'une animation bien grande Foule compacte dans les rues du Cours. — Des masques, pas très-nombreux, mis en général avec soin mais ne jouant aucun rôle et n'ayant jamais aucun caractère satirique, ni comique, et ne faisant en rien cette agitation et ce bruit qui, ailleurs, distinguent et animent les jours de carnaval. En revanche, le Cours est intéressant par le grand nombre, la beauté et le luxe resplendissant des voitures remplies de fleurs et de jolies femmes. Un très grand nombre de ces voitures sont à quatre chevaux montés de jockeys poudrés et dorés sur toutes les coutures.

» J'ai passé la soirée du mardi de carnaval chez Monsieur Puggard et sa famille, dont j'ai fait connaissance à table d'Hôte pens : Luis. Ils sont de Copenhague.

» Fait également connaissance à l'Hôtél. de Monsieur X rédact. au *Siècle*. Rencontré souvent chez la famille D, Visite à l'observatoire ; l'astronome L.

---

» 3 *Mars*. — Promenade à Fiesole, à une lieue et 1/2 de Florence, petite ville s'étalant sur une montagne d'où l'on a, de la vallée de Florence, la vue la plus belle et la plus étendue.

» Le 5, excursion à Sienne (3 hs de chemin de fer).

» Le Dôme, que j'ai visité en premier lieu, m'a enthousiasmé. Rien de plus beau, rien de plus riche, de plus gracieux, de plus pittoresque et, en même temps, de plus sévère que le beau style de cette construction qui semble appentenir à la fois au gothique du Nord, par certaines de ses formes et le mystérieux qui règne ; au style italien, par la beauté de ses lignes ; et à l'Orient, par la richesse, le bon goût de son ornementation, par ce fouillis de fouillages et d'arabesques qui couvrent les murs et les colonnes, et qui font que ce monument, si imposant et si sévère, est, en même temps, une espèce de bijou, sculpté, émaillé et ciselé avec amour par des artistes de premier ordre.

» Le pavement seul est une véritable œuvre d'art qu'il est vraiment regrettable de voir journellement user par les pieds des fidèles. — On y trouve un grand nombre de tableaux faits en mosaïque de marbres de deux couleurs où niellés à larges contours, représentant des batailles ou autres faits de l'histoire sainte, ou bien des figures isolées sur la tombe de grands personnages. L'une de ces mosaïques de Beccafami est protégée contre l'usure par un plancher mobile.

» Dans une salle attenante à l'église (la libreria) se trouvent dix fresques admirables dessinées par Raphael, peintes par Pinturriccio. Elles sont d'une conservation parfaite et d'une couleur qui, au point de vue de la *fresque*, me semble on ne peut plus belle. L'ensemble de cette salle, dont le plafond est également peint et le pavement d'une espèce de faïence à couleurs brillantes, est splendide.

» L'église renferme en outre une chaire ravissante de Nicolas de Pise et une foule d'œuvres d'art du plus haut intérêt artistique.

» Visité encore quelques églises, entr'autres San Augustino où se trouve un Perrugin superbe et un Sodoma très-beau, etc.

» L'Académie des Beaux-Arts renferme une collection de maîtres Sionnais du XIII^e^, XIV^e^, et XV^e^ siècle, qui, au point de vue de l'art, est on ne peut plus intéressante.

» Le palais public, construction imposante et belle du XIII^e^ au XIV^e^ siècle, renferme également des œuvres d'art dignes d'attention.

» La ville dont les rues montent et descendent partout des pentes souvent assez rapides — — m'a paru d'un aspect triste. Beaucoup de palais, d'une construction importante et sévère, rappellent encore les splendeurs de son ancienne histoire.

» La route entre Florence et Sienne est ravissante. De belles et fertiles collines de la forme la plus gracieuse, des villages, de petites villes, des fermes isolées situées soit dans l'ombre de la vallée ou bien sur le fait des montagnes, de jolies rivières qui serpentent entre les arbres, et dont on perd et retrouve à chaque instant le cours capricieux ; en un mot, tout ce qui anime et donne du charme au paysage.





## CHAPITRE XXIII.

# LIVOURNE, NAPLES ET REGGIO.

SOMMAIRE : Tristesse a Livourne. — A bord du „ Sorenta ". — Naples ! — Constant Wauters ; son monument, son portrait. — Le Vésuve. — Excursion a Sorento. — Pompei. — Voyage a Reggio. — Devant Pizzo.

### QUATORZIÈME LETTRE.

« *Livourne*, 9 *Mars*.



OUS le voyez, mes très-chers, ce n'est pas encore de Naples la belle que je reprends la plume. Ainsi l'homme propose.....

» Si je vous écris quelques lignes, c'est pour mettre quelques touches d'ombre au tableau entièrement clair et brillant décrit dans les pages précédentes.

» En effet, là, tout était contentement et satisfaction, tandis que, dans ce qui va suivre, vous ne trouverez que la peinture de l'ennui, de la mauvaise humeur et de la contrariété.

» Je pourrais bien me dispenser de me mettre à causer avec vous quand je suis dans des dispositions d'esprit aussi maussades ; mais j'ai pensé que, comme je vous communique mes joies et mes contentements, je puis bien aussi vous faire part de mes ennuis, d'autant plus que je m'empresse de vous le dire d'avance, ils n'ont rien de grave. Ils serviront seulement à constater qu'en voyage les jours se suivent, mais sans être également tissés de fils d'or et de soie.

» Ainsi que je vous l'ai écrit, j'avais tout arrangé pour partir le 6, lorsque j'apprends que, par erreur, on m'a indiqué ce départ deux jours trop tôt. Enfin, le 7, au soir, j'arrive à Livourne pour partir le lendemain.

» Un des habitués de ma table m'avait recommandé un hôtel comme fort bon et convenable sous tous les rapports. Je me fais transporter à la *Locanda Genovese*. — J'arrive. — Est-ce là ? — Oui, Monsieur.

» Mon Dieu ! je ne vois qu'une misérable petite porte. Cela me paraît de mauvais augure. Cependant on est entré avec mes malles déjà. — Je suis le courant. — Dieu, quelle allée ! — Je monte un escalier de pierre, sâle comme le chapeau d'un vieux juif. — Je me tiens prudemment au milieu, dans la crainte de toucher les murs gras et luisants, comme on n'en voit que sous le ciel pur d'Italie. Tout cela, mêlé à une affreuse odeur de cuisine, me décide à m'arrêter et à crier que ça ne me convient pas, et que je veux porter ailleurs ma personne et mon bagage. — Alors

on m'assure, avec des démonstrations tellement persuasives, que je serai on ne peut mieux, que me rappelant en outre les recommandations de mon voyageur, je me laisse faire. — Finalement j'arrive dans une chambre qui, en tout autre cas, m'eut paru abominable, mais qui, comparativement à l'escalier, me fit l'effet de ces petits morceaux de porcelaine cassés qui luisent au moins encore un peu au milieu d'un tas d'ordures. — Les murs autrefois peints à fleurs, étaient déteints, sales, ruinés mais enfin ; le lit me parut passable. — Puis, ce n'était que pour une nuit.... Je descendis à la *trattoria* pour dîner — brrrrr, quelle serviette ! Quelle fourchette ! Quelle nappe ! — N'étant pas dans les dispositions tolérantes, je fis changer tout cela.

» Ce n'était que pour un jour, me disais-je encore. — Ah ! Oui, pour un jour ! ! ! — Le lendemain, au bureau des vapeurs : — « Le bâteau n'est pas arrivé, Monsieur ; on ne partira que demain soir ! ! » – Ah ! Seigneur, encore deux jours de perdus ! Encore une nuit dans mon abominable hôtel ! — Encore presque deux journées à passer dans cette insupportable ville de Livourne, où il n'y a rien à voir, pas une collection, pas une curiosité, pas un souvenir ; où il n'y a rien à faire pour l'étranger que s'ennuyer outre mesure et à bailler comme un poisson sur le sable, et où, pour comble de misère. il pleuvait à verse, le premier jour, et où aujourd'hui il neige à gros flocons. — Aussi, après avoir traîné mes pas lourds sous l'ombre de mon parapluie, à travers toutes ces rues sales et humides, j'ai considéré, comme une véritable chance, de pouvoir aller m'asseoir au milieu des bonnes femmes. dans une église, et d'écouter pendant une heure, le sermon d'un capucin, sur la paix du cœur que le pêcheur ne trouve pas, même quand il est comblé de tous les biens terrestres, mais qu'il doit chercher dans le calme de sa conscience.

» J'ai acquis, par ce sermon, une foule de maximes de la plus belle morale ; mais j'y ai attrapé aussi quelques puces (excusez) dont les morsures me sont, en ce moment-ci, on ne peut plus désagréables.

» Je ne parle pas de toutes les luttes que j'ai eu à soutenir, dans mon italien de cuisine, contre une foule de gens, tels que cochers, porteurs, etc., qui, ici, tentent toujours de vous voler de la manière la plus cynique.

» En un mot, je conserverai de Livourne, le souvenir de 48 heures de colossal ennui, et, dans l'espoir de partir enfin ce soir, je vous dis encore une fois adieu jusqu'à Naples.

## QUINZIÈME LETTRE.

» *Civitta Vecchia, à bord du vapeur* Sorente.

» Pas encore à Naples, comme vous le voyez, mais au moins à mi-chemin.

» Nous voilà à l'ancre, pour quelques heures, dans le port de Civitta Vecchia.

» Je suis assis, sur le pont de mon vapeur, me laissant pénétrer avec délices de la douce chaleur d'un bon rayon de soleil.

» Ah ! que le soleil fait du bien après le froid de Livourne !

» Ah ! Que la vue de cette mer à la couleur d'azur remplacera agréablement dans mon esprit le souvenir du triste et sale aspect des rues de cette abominable ville !

» Ah ! que j'aime mieux les mille bruits lointains qui maintenant murmurent autour de moi, que l'éloquence du capucin au sermon duquel j'ai attrapé des puces, (seul souvenir *vivant* qui me reste, hélas ! encore, de mon séjour à Livourne.

» J'ai devant moi la ville où, faute de visa (1), je ne puis descendre. Je vois, sur le quai, les gens qui se promènent. Je vois les pantalons rouges des soldats français, les navires qui chargent

(1) A cause des événements qui s'accomplissaient en Italie, on se montrait très-exigeant pour les passeports.

et déchargent, toutes les constructions du port éclairées par un beau soleil, puis l'immense étendue de la mer....

» Et je tâche de me figurer ce que vous faites en ce moment, aujourd'hui samedi, à une heure, pendant que je hume mon soleil, et que je regarde avec amour les charmantes choses qui sont autour de moi.

» Que je vous souhaiterais ici en ce moment ! Vous prendriez plaisir, avec moi, à voir ces belles choses.

» Mais voici que deux voyageurs viennent s'asseoir auprès de moi. Je m'interromps donc. Cette fois-ci, sans aucun doute, je pense vous parler de Naples.

## SEIZIÈME LETTRE.

*Naples, dimanche. (11 Mars 1860.)*

» Oui, c'est Naples ! Naples que j'ai eu le bonheur de voir pour la première fois, ornée de tout l'éclat d'un beau et pur soleil levant ; Naples qui, vue de son golfe magnifique, est certainement un des spectacles les plus splendides, les plus imposants et, à la fois, les plus gracieux qui se puissent voir au monde.

» D'un côté, le féerique panorama de cette immense ville étagée sur diverses montagnes, de la manière la plus pittoresque et la plus variée ; de l'autre, cette mer si belle, les îles si nombreuses, si ravissantes et si variées dans leur forme, et si attrayantes par leurs grands noms et les immenses souvenirs historiques qui s'y rattachent : c'est Ischia, Procida, Caprée — et puis ces côtes si belles et ces caps de Mescine et de Mana, et, plus loin, les maisons de Castellamare et de Sorento qui semblent se baigner dans la mer. Par-dessus tout cela, le contour imposant, l'aspect superbe du *Vésuve* qui est le complément de tous les paysages de Naples.

» Non vraiment, je n'ai jamais vu dans ce genre, un spectacle plus admirable, plus splendide et plus digne de l'enthousiasme que j'ai éprouvé à sa vue.

» Grâce à Dieu, je viens de le dire, j'ai été favorisé d'un beau soleil. C'est ce qui, depuis trois mois, me dit-on, peut s'appeler une véritable chance, car, depuis ce temps, pour chaque jour de beau temps, on a pu compter huit jours de pluie.

» En effet, il pleuvait le jour avant mon arrivée, et de même, il pleuvait le lendemain.

» Puissé-je être, dans la suite, plus favorisé, car les choses qu'ici je tiens, avant tout, à voir, ce sont les magnifiques spectacles de la nature.

» A cause du mauvais temps d'aujourd'hui, j'ai vu une foule de choses qu'il y a à voir en ville.

» Que n'y aurait-il pas à dire sur les grandeurs et les misères que l'on rencontre ici, sur la foule, le mouvement, l'activité incroyable et le bruit qui règne dans ces rues belles et grandes, parfois, plus loin, d'une saleté indescriptible ; sur ce peuple si étrange dans ses allures, en un mot, sur toutes les choses si nouvelles et si étonnantes qui m'entourent ici.

» Une de mes premières visites a été pour le Campo Santo, dans l'espoir de retrouver la tombe de ce pauvre Constant Wauters (1).

» Hélas ! j'ai été tristement surpris d'apprendre que, du petit souvenir qui indiquait sa tombe à ses amis, il n'existe plus rien aujourd'hui.

(1) Lies fit le portrait (médaillon) de cet artiste, pour le monument que lui élevèrent ses amis en l'église St-André d'Anvers. Dens achitecte (30 Juin 1855).

» Le capucin qui me servait de guide se rappelait encore à peu près la place, ainsi que la venue d'un peintre qui y peignit le site admirable où se trouvait cette tombe, mais aujourd'hui cela est remplacé par d'autres croix.

» Je ne sais s'il faudra dire cela à Me Wauters ; cela pourrait lui être trop pénible. Cependant elle pensera peut-être (comme je le fais du reste) que le plus beau souvenir de ceux qui ne sont plus, est dans la mémoire et dans le cœur des amis qui les ont aimés et qui pleurent sincèrement leur perte.

## SEPTIÈME EXTRAIT DU JOURNAL DE JOSEPH LIES.

» Le 7 Mars départ pour Livourne, afin de m'embarquer pour Naples. — J'apprends que le bateau ne partira que le 9, et je passe 48 heures de colossal ennui dans cette insignifiante ville de Livourne où, pour comble de contrariété, il pleut et neige sans discontinuer et où, en outre, la recommandation d'un voyageur me fait choisir un hôtel détestable.

» Enfin, le vendredi 9, je quitte Livourne, à bord du *Sorento* (bateau à hélice), par un temps assez peu favorable, cependant, dans la matinée du samedi, on entre dans le joli petit port de Civitta Vecchia.

» Le temps s'est remis au beau, le soleil luit et je me réchauffe à ses rayons sur le pont du bateau, pendant les quelques heures que nous y passons à l'ancre. Enfin, vers 3-4 heures, nous reprenons notre course et, après une nuit calme et belle, nous arrivons vers six heures du matin, aux environs de Naples.

» Les premières choses qui frappent ma vue sont les îles si bien dessinées d'Ischia et de Procida, puis, successivement, je vois passer devant moi, les côtés si belles et si variées, jusqu'à ce qu'on arrive au golfe de Naples ! !

» Non, vraiment, rien ne peut surpasser la beauté et la splendeur de ce magnifique spectacle — cette mer si belle, — le Vésuve — cette ville couchée au pied et étagée sur les plus belles montagnes, dans une position tellement variée qu'au rayonnement d'un beau soleil levant, mille effets de lumière viennent ajouter à la magie et à l'indescriptible beauté de ce tableau vraiment merveilleux.

» Plus tard, dans mes courses soit au Vésuve, soit à Sorento, au Château St-Elme, etc. etc., j'ai revu le panorama de toutes ces merveilles réunies en un petit espace, et c'est toujours avec l'admiration la plus enthousiaste que j'ai vu se déployer sous mes pieds, sous leur mille formes si variées, ces golfes, ces côtes si belles et peuplées de tant de grands souvenirs, enfin l'ensemble de cette riche et gracieuse nature du pays de Naples.

» J'ai fait l'acension du Vésuve avec M. Ch. D'Hondt, M. Hartevelt, touristes dont, le jour précédent, j'avais fait la connaissance, et cinq autres personnes allemandes et brésiliennes, connaissances faites à l'hôtel.

» Le Vésuve est, de tout de mon voyage, le spectacle qui m'a le plus vivement frappé, parce que rien de ce que j'avais pu voir précédemment n'était fait pour donner, à l'imagination, une image, même en proportions minimes, du terrible tableau qui là s'étale devant les yeux.

» En effet, rien ne peut donner, à celui qui ne l'a point vu, l'idée de cette dévastation, de cette désolation en proportions si colossales et si majestueuses. Rien n'approche de la grandeur terrible et imposante de ces vallées entièrement comblées d'une matière sombre à laquelle la coulée et le refroidissement ont donné les formes les plus étranges et les plus fantastiques, de cette matière encore chaude et fumante qui, dans ses crevasses, laisse encore entrevoir un feu incandescent et fait comprendre que, depuis bien peu de temps, la surface seule, sur laquelle on marche, est refroidie.

» Et puis le grand cratère dont l'abîme béant vomît sans cesse une fumée épaisse, — et puis surtout ces nouvelles bouches qui, depuis l'année précédente, n'ont cessé de faire couler, dans la vallée, une lave incandescente et donnent ainsi une idée approximative de ce que peut être une grande éruption.

» On approche assez près de ces nouveaux cratères, pour pouvoir prendre, avec un bâton, de la lave coulante, où il est facile d'imprimer la face d'une pièce de monnaie et de garder un souvenir de l'ascension du Vésuve.

» Le voyage se fait en voiture de Naples à Resina ; là on prend des chevaux qui, par une route à peine indiquée dans les innombrables sillons de la lave nouvelle, vous mènent, en 2 heures environ, à l'ermitage, puis, à un quart de lieue plus loin, au pied du cône qu'il s'agit de granir, à grand effort de fatigue et de courage.

» Cette ascension fatigante dure environ une heure. Ceux qui n'ont pas la force de le faire, peuvent se faire porter par des hommes qu'on trouve toujours là à cet effet. C'est, à mon grand regret, le moyen que j'ai dû choisir, après un essai que bientôt je reconnus devoir être infructueux.

» La descente se fait, au contraire, en peu de temps, et d'une manière assez peu fatigante, attendu qu'on ne fait pour ainsi dire que rouler dans la cendre ou dans la neige dont le sommet du Vésuve était alors couvert............

## DIX-SEPTIÈME LETTRE.

« Vésuve ! ! !

» Je descends à l'instant du cratère du *Vésuve*, et j'en suis encore rompu de fatigue et abasourdi de l'incroyable spectacle que j'ai vu là.

» Non, jamais je ne me serais figuré voir le désordre de la nature, le bouleversement, la destruction prendre un caractère aussi grandiose, aussi effrayant, et d'une désolation aussi imposante.

» Rien ne peut donner, à celui qui ne l'a pas vu, une idée de l'effet de ces immenses vallées entièrement remplies des formidables coulées de lave de l'éruption de l'année passée.

» Rien ne peut représenter à l'imagination l'aspect de ces immenses masses noires (assez semblables à l'asphalte) auxquelles la coulée, ainsi que le refroidissement, a donné les formes les plus diverses et les plus fantastiques ; elles ont englouti des champs, des maisons, des collines couvertes de vignes, d'arbres ou de culture.

» La vue seule peut donner une idée de la grandeur de ce puissant effort de la nature.

» Pendant deux heures, nous avons gravi à cheval, la route qu'on est parvenu à tracer sur cette lave encore fumante, dont la croûte seule est refroidie, en suivant des montées et des descentes que je ne croyais pas qu'il fut possible à un cheval de faire, et que certainement je ne pensais pas que moi, qui n'ai jamais monté à cheval de ma vie, j'étais destiné à faire. Mais aussi quels chevaux ! Enfin, nous sommes arrivés au pied du cône qu'il faut gravir à pied.

» Je ne croyais pas qu'il me serait possible de faire cet exercice, et je me suis de suite aperçu que je n'étais pas fait pour gravir de pareilles pentes. Ne voulant pas perdre le dernier fruit de mon voyage, je m'y suis fait porter, comme cela se fait ici, sur une chaise.

» Cette montée dure une heure.

» Arrivé au faîte, quel spectacle d'une sublime horreur ! ! ! Un plateau bouleversé, crevassé, dévasté : un gouffre immense d'où sort, avec force et intensité, une fumée épaisse ; puis, quand on jette les regards autour de soi, le plus beau panorama du monde : Naples, la mer immense, les îles, les villes de Resina, de Portici, etc., etc., étendues à vos pieds, dans une profondeur de plus de trois mille six cents pieds ; puis encore : les montagnes et les vallées du pays de Naples.

» Mais il faut descendre. La montée du cône, qui a coûté une heure, se fait dans le sens inverse, en huit minutes. On ne fait que rouler en quelque sorte dans la neige (maintenant) et la cendre.

» Nous sommes allés ensuite voir les nouveaux cratères d'où sont sorties les dernières laves qui coulent toujours. Il a fallu grimper sur des monceaux de lave si peu refroidie qu'on voit encore le feu dans les crevasses, à 2 ou 3 pouces de profondeur, et qu'un bàton qu'on y enfonce est immédiatement consumé.

» On arrive, après cela, à quelques pas de ces bouches d'où la lave incandescente coule sans discontinuer depuis l'année dernière, avec une lenteur vraiment imposante. On en arrive tellement près qu'on prend, au bout d'un bâton de la lave fondue pour y imprimer une pièce de monnaie. Je conserve cette empreinte.

» De tout mon voyage, c'est peut-être la chose que je regretterais le plus de n'avoir pas vue. Outre cela, l'entrée de Naples, dont je parle plus haut, et Pompeia, que j'irai, je pense, voir demain, font de cette ville (1) un magnifique but de voyage.

» J'ai fait cette excursion avec M. Ch. D'Hondt, que j'ai eu la chance de rencontrer à mon hôtel, et qui, par sa complaisance amicale, son amabilité, sa bonne humeur et, de plus, par la connaissance qu'il a déjà de Naples, est le compagnon de voyage le plus agréable.

» Notre caravane comptait encore 3 Brésiliens, 2 Allemands et un Hollandais, connaissances de l'hôtel ou de la route.

» Avec ce dernier, qui me paraît homme distingué de toute manière, je ferai probablement le voyage de Rome.

» A propos de cela, je pense partir, le 17 ou le 21; donc les lettres à Rome.

» Maintenant, mes très chers, je tombe vraiment de fatigue, après 4 heures de cheval et le reste. Après avoir, pendant tant de pages, parlé de moi, toujours de moi, je voudrais vous parler longuement de vous, mais vraiment cela ne peut se résumer que dans ce peu de mots, c'est-à-dire l'espoir d'apprendre que vous continuez à vivre tranquillement et heureusement dans notre bonne ville — l'espoir qu'aucun désagrément, aucun ennui, aucun chagrin n'est venu troubler votre quiétude, et que je n'aurai que les meilleures nouvelles à apprendre par vos chères lettres.

» S'il en est ainsi, chère mère et famille, comme je l'espère bien, je vous souhaite de tout cœur de continuer, jusqu'à l'heure de mon retour qui maintenant approche de plus en plus.

» En attendant, je vous envoie les embrassements les plus chaleureux et les plus sincères.

» Allez voir Leys et sa famille, Madame et ses chers enfants, et présentez-leur, de ma part, les choses les plus amicales (malgré que ce paresseux n'aît pas trouvé un peu de temps pour m'écrire quelques nouvelles artistiques ou concernant sa famille).

» Aux autres amis également, la plus large et la plus cordiale distribution de poignées de mains.

Votre tout dévoué,

JOSEPH.

» J'ai été à la poste où je n'ai pas trouvé de lettres. J'irai encore demain, avant d'expédier celle-ci, à moins que je ne parte de bonne heure pour Pompeia,

» Donc, encore au revoir.

(1) Naples.

## HUITIÈME EXTRAIT DU JOURNAL DE JOSEPH LIES

L'excursion à Sorento a été une promenade charmante, faite en compagnie de M. X.... Elle à été favorisée d'un beau soleil, ce qui, en cette saison, mérite d'être constaté même à Naples.

On prend le chemin de fer jusqu'à Castellamare, (1 heure environ) puis on a deux heures de voiture ouverte, par la route la plus belle et la plus variée ; elle offre les points de vue les plus inattendus, d'une nature toujours à la fois grandiose et gracieuse, côtoyant la mer, du haut des rochers qui la surplombent, descendant et serpentant dans de poétiques vallons, bordée, ici par la roche aride, plus loin par un bois d'orangers à la riche et puissante verdure, ou par une colline couverte d'oliviers aux formes fantastiques.

A Sorento, commence une ascension à dos d'âne, par une route plus tortueuse mais aussi qui offre, à chaque instant, les décorations les plus nouvelles et les plus splendides des paysages où la roche blanche, le soleil rayonnant, la mer bleue, la puissante verdure et les mille accidents de cette nature bouleversée se réunissent pour former les effets les plus admirables.

Au sommet de la montagne, on a devant soi : d'un côté, tout le golfe de Palerme, de l'autre l'indescriptible panorama du Golfe de Naples avec ses îles nombreuses, ses petites villes couchées au pied du Vésuve, et enfin Naples et les belles montagnes qui l'environnent de tout côté.

*Pompéi.* — Tout a été dit au sujet de cette ville arrachée à un sommeil de dix-huit siècles, et, ainsi qu'on l'a répété mille fois, rien ne saurait surpasser l'intérêt qu'offre au touriste cette introduction dans la vie intime d'un peuple qui s'est éteint en laissant encore, après des siècles, la trace vivante de son existence, de son travail, de ses plaisirs, de ses occupations, de ses habitudes de tous les jours, en un mot, de sa vie interrompue au moment où elle était dans toute sa force et dans toute son activité.

La situation de cette ville était admirablement choisie.

Partout, entre les colonnes colorées de tons puissants, on voit se dessiner les plus belles montagnes, ou un coin de la mer bleue, ou un ravissant paysage ; aussi n'a-t-on pas de peine à animer, en imagination, tous ces temples, toutes ces maisons, de quelque scène de la grande histoire ou plutôt encore de la vie intime qui semble encore vivante pour les yeux, surtout si l'on a d'abord visité le musée Berban, où sont réunis non seulement les objets d'art, mais encore les intéressantes choses de toute espèce, trouvées à Pompéi, et qui vous initient à tous les détails de la vie intime.

Le musée Berban, à part tous les objets divers trouvés à Pompéi, renferme une collection de tableaux dont un grand nombre sont assez insignifiants, mais dont quelques uns sont de la plus grande beauté et faits pour être de véritables sujets d'étude.

Quelques églises renferment des tableaux de quelque valeur ; d'autres se distinguent par leur richesse éblouissante, S$^{n}$ Martino, dans le château S$^{t}$ Elme, par exemple, est à l'intérieur, entièrement couverte de mosaïques du travail le plus précieux ainsi que de matières de la plus grande richesse.

## DIX-HUITIÈME LETTRE.

» *Naples*. 16 *Mars* 1860.

» CHÈRE FAMILLE,

» Voici qu'un changement inattendu se produit dans l'itinéraire de mon voyage. J'irai faire une petite visite aux parents de Costantino (1) à Reggio.

---

(1) Son beau-frère.

» Voici la cause de cette modification de mes projets. Ainsi que je vous l'ai écrit, j'ai envoyé de Florence, une lettre à Constantino, pour lui annoncer que j'avais renoncé à ma première idée d'aller passer l'hiver chez ses parents, et même que je croyais ne pas pouvoir leur faire de visite. Parmi les motifs que je fis valoir, pour expliquer ce changement, je lui dis que, par suite de mon long séjour dans le nord de l'Italie, il me fallait précipiter un peu mon voyage dans les parties méridionales, et que surtout l'état de ma caisse ne me permettait, tout au plus que de visiter Naples, un peu à la course, si je voulais me réserver le bonheur de voir bien et d'étudier les chefs-d'œuvre d'art de Rome et de Venise. Je finissais cependant par dire que si, lors de mon séjour à Naples, je croyais pouvoir me permettre d'aller plus loin, j'irais serrer la main à sa famille.

» Or, voilà qu'arrivé ici, je trouve une lettre de lui, contenant une lettre de crédit de mille francs sur M. Rothschild de Naples.

» Malheureusement le billet de lui, qui se trouve sous la même enveloppe, ne contient que ces mots :

»» CHER JOSEPH,

»» Je te confirme ma lettre d'aujourd'hui, en t'ouvrant un crédit de 1000 francs sur la maison Rothschild.

»» Soigne bien ta chère santé et donne-moi de tes nouvelles. »

» Cela serait parfait, mais jusqu'ici, je n'ai pas encore pu obtenir la lettre qu'il m'annonce avoir écrite avant celle que j'ai reçue.

» J'ai été à plusieurs reprises, à la poste ; j'ai réclamé ; on m'a fait entrer dans le bureau, puis mis, entre les mains, les paquets de lettres pouvant, en quelque façon, se rapporter à mon nom : Lies, Fies, Pies, Ties, etc., etc. Eh bien, j'ai fouillé dans tout cela sans avoir la chance de trouver, ni une lettre de *vous*, que j'espérais avoir à mon arrivée ici, ni une lettre de recommandation qui devait m'être expédiée à Florence, ni enfin celle que Constantino m'annonce par celle que j'ai reçue. L'absence de cette dernière me contrarie vivement, car là devaient se trouver les motifs pour lesquels il m'engage *probablement* à aller à Reggio.

Il me faut donc prendre cette décision comme si j'avais reçu la lettre.

Il n'y a pas là grand mal. Il m'est très agréable d'aller voir la Sicile. Cependant cette espèce d'incertitude me contrarie ; puis, je m'étais habitué à l'idée de ne plus compter Reggio dans l'itinéraire de mon voyage.

C'est égal, je partirai Lundi ou Jeudi prochain, (19 ou 22).

Combien de temps devrai-je passer là ? Je ne le sais pas encore ; cependant je vous prie, à la réception de la présente, de me répondre immédiatement à Naples, en mettant, sur l'adresse : *Viâ Marseille, vapeur direct* (je pourrais trouver la lettre en repassant par Naples à mon retour), car, sans cela, les lettres sont dirigées par terre en mettant, parait-il, infiniment de temps à me parvenir. C'est ainsi que j'espère, toujours encore, avoir une lettre de vous, car vraiment j'avais bien compté là-dessus.

T'is m'het postje hier. (1)

Me moeten zeggen dat onzen vriend Constant (2) zich lief gedraegt en dat hy my n'en breeden

(1) C'est une drôle de poste ici. — Nous devons avouer que notre ami Constant se conduit gentiment à notre égard, et qu'il nous envoie un gros denier ; c'est vraiment un brave garçon qui nous est toujours attaché. Mais je donnerais bien un centime pour savoir ce que contient sa lettre. Malheureusement, c'est demain dimanche, par conséquent pas grand chose à attendre de cette poste.

(2) Abréviatif de Costantino.

penninck toe stuert ; t'is waerlyk n'en braven jongen qui nous est toujours attaché, mor ik gaf wel ne centiem om te weten wat er in zijnen brief staet, ongelukkiglyk t'is morgen Zondag en dan is er niet veul van dezen post te verwagten.

18 *Mars*.

Ce qui précède est écrit de samedi soir. Aujourd'hui, Lundi, j'ai encore été en vain, à deux reprises, à la poste, et je ne sais vraiment pas à quoi attribuer ce retard, car il me semble que je devrais trouver une lettre de vous, puisque tant de temps déjà s'est écoulé depuis mon départ de Florence.

J'irai encore voir demain matin et, après cela, qu'il y ait quelque chose ou non, je partirai pour Reggio, car sans cela je devrais attendre un autre bateau qui ne lèvera l'ancre que dans plusieurs jours.

Je voudrais faire cette course exceptionnelle le plus tôt possible et sans y mettre trop de temps, car enfin il ne m'est pas possible de passer ma vie à parcourir le monde. Cela n'est pas désagréable... mais... Puis, j'aurais tant aimé être à Rome pendant les cérémonies de la semaine sainte ! Je ne sais si maintenant cela sera possible, car, quoique Reggio ne soit pas énormémen loin d'ici, il faut toujours deux ou trois jours de voyage, parcequ'on s'arrête dans quelques petits ports intermédiaires.

Heureusement, le temps semble s'être mis au soleil et au beau, ce qui par conséquent rendra la route pas trop désagréable.

J'espère bien que la lettre que je vous ai expédiée, il y a quelques jours, vous sera parvenue à temps, car je me figure quelles eussent été vos inquiétudes, si de nouveaux retards étaient venus s'ajouter à tous ceux qui m'avaient empêché de vous adresser ma lettre plustôt.

Je suis bien fâché de devoir partir sans avoir trouvé de vos nouvelles, mais j'ai encore un petit espoir pour demain.

En attendant, je ne perds pas mon temps ici. J'y ai plusieurs bons compagnons, avec lesquels je fais, tous les jours, des courses pour admirer les admirables choses qu'il y a à voir sous le ciel de Naples. Chaque soir, nous revenons après avoir fait retentir les échos des exclamations de notre enthousiasme.

Je n'ai vraiment pas de paroles pour décrire les splendides beautés que la nature a répandues dans ce pays, d'une main vraiment prodigue. Je ne saurais comment exprimer tout ce que j'ai éprouvé, à la vue de ces adorables paysages éclairés par les rayonnantes splendeurs de ce soleil. Ces chaînes de montagnes, cette mer d'une couleur qu'on ne peut comparer qu'à l'éclat et à la couleur des pierres fines, opales et émeraudes ; ce Vésuve, ces ciels qui ont une richesse de couleur et de forme à désespérer le peintre ; ces bois d'orangers et de citronniers dont les fruits innombrables et la puissante verdure sont encore dorés par les chauds rayons de ce soleil... Ah ! voyez-vous, tout cela est au-dessus de ce que l'imagination se figure d'avance.

D'un côté, les sublimes horreurs du Vésuve, dont je vous parle dans ma lettre précédente ; de l'autre, les indescriptibles beautés des paysages et des points de vue de Sorento, Pouzzole, Amalfi, Château d'Elme, Salfatore, etc., etc. Et par dessus tout cela, la merveilleuse curiosité de cette ville échappée à un sommeil de deux mille ans, et qu'on vient de réveiller avec ses mœurs, son caractère, ses habitudes.

Tout a été dit sur Pompeia et on n'en a pas trop dit. Je ne rouvrirai donc pas ce

chapitre, d'autant plus qu'aujourd'hui, je ne pourrai pas m'entretenir beaucoup plus longtemps avec vous, car j'ai donné rendez-vous pour mettre à profit le peu de temps qui me reste encore ici.

N'en anderen keer (1) zal ik u eens van dees stad en van dat smeerig volkske spreken, maer dan zal het niet meer op myne lofviool zyn, want het is ni om te gelooven voor ne mensch die uyt ons landje koomt.

Ce qu'ayant dit, chère mère et enfants, je vais vous quitter, en vous recommandant encore de me donner *immédiatement* quelques lignes de vos nouvelles à Naples (et ensuite à Rome) et, dans l'espoir de trouver encore quelque chose demain matin, je vous dis au revoir, en vous embrassant de tout cœur et en espérant que vous êtes heureux et contents dans notre chère Belgique.

Votre tout dévoué,
JOSEPH.

Je ne lis plus les journaux, surtout ma chère *Indépendance*, ce qui fait que je ne sais plus rien de ce qui se passe chez nous.

## NEUVIÈME EXTRAIT DU JOURNAL.

« 2 *Mars*,

» Voyage à Reggio, par le vapeur l'*Elbe*, petit navire qui fait la côte et s'arrête à Paulo et à Pizzo, petites villes situées de la manière la plus gracieuse, sur des roches qui baignent dans la mer.

» Le second jour, vers 5 1/2 heures, on entre, par un beau soleil, dans le pittoresque golfe de Messine, bordé, d'un côté, par les collines fertiles de la Calabre ; de l'autre, par les montagnes de la Sicile, dominées par le fier sommet couvert de neige de l'Etna, puis on arrive devant Messine et vis-à-vis de Reggio.

» J'y passe cinq jours au milieu de la famille Cost (2).

» La ville de Reggio serait une jolie petite ville aux rues larges et aérées, bordées de maisons bien bâties, mais malheureusement une saleté et une incurie remarquables font, de toutes ces maisons, ainsi que des monuments, même de ceux bâtis depuis une époque récente, des mines de l'aspect le moins agréable. Je n'ai pas vu *une seule* maison qui fit exception à cette règle, hélas ! trop générale.

» Reparti pour Naples par le vapeur *Archimedo* (8 ducats — 35 fr. environ) — 18 heures de voyage.

» Beau temps. Soleil, mais mer agitée et beaucoup de malades à bord. »

## DIX-NEUVIÈME LETTRE.

« *Devant Pizzo*, 22 *Mars* 1860.

» MES TRÈS-CHERS.

» Me voici à bord d'un assez mauvais petit bateau à vapeur, l'*Elba*, à l'ancre devant une toute petite ville, *Pizzo*, perchée d'une manière très-gracieuse, sur un rocher qui sort de la mer, et entourée des côtes belles et fertiles de la Calabre.

Pendant plusieurs heures, je l'ai regardée se dorant aux rayons d'un beau soleil couchant et se reflétant dans la mer tranquille.

(1) Une autre fois, je vous parlerai de cette ville et de ce sale peuple, mais alors je ne me servirai pas de mon violon à louanges, car il est impossible, à quelqu'un qui vient de notre pays, de se le figurer.

(2) Costantino.

» J'ai regardé d'une manière rêveuse le débarquement des marchandises, lequel se faisait au bruit des mille cris dont le peuple d'ici est si peu avare. Puis, arraché à ma poétique rêverie, j'ai dîné, comme un mortel ordinaire, et, après avoir encore passé quelque temps sur le pont, à regarder la mer et les étoiles, je me décide à rentrer dans la cabine où je me mets à causer un peu avec vous.

» La mer est si calme que je puis écrire, à peu près comme si j'étais dans ma chambre, et que, tantôt, je pourrai dormir comme si j'étais dans mon lit de la Chaussée de Berchem.

» Ah ! la Chaussée de Berchem, je ne m'en rapproche pas encore, au contraire ; mais, demain matin, je serai vers six heures au bout de ma course, car plus loin, il n'y a plus un pied de terre en Italie. Après cela, comme une comète qui est à l'extrémité de son ellipse, j'obéirai de nouveau à l'attraction de mon soleil, la Belgique.

» Grâce à Dieu, je commence à connaître maintenant le beau ciel et le soleil d'Italie, ainsi que sa verdure qui commence à poindre.

» Déjà, à Naples, j'ai eu quelques beaux-jours dont j'ai profité comme je vous l'ai dit dans mes lettres précédentes, de manière à me convaincre que l'enthousiasme qu'on a exprimé sous toutes les formes, et dans toutes les langues, pour les beautés que la nature a semées aux environs de Naples, n'est pas au-dessus de ce qu'elles méritent.

» Autant j'ai été enthousiaste des sublimités de l'œuvre de la nature, autant je l'ai été peu de Naples comme ville et comme peuple.

» La ville est grande, très-grande, mor (1) ge moet het zien. Uytgenomen een straet, de fameuse strada Toledo, daer veul van gesproken word, mor die heel veul onder heur reputatie blyft, uytgenomen die en eenige andere — al die andere straeten moest te zien ; 't is bekanst of dat ge twee honderd vliegsteegskens (1) aen makander had genaeyt om er een Napels van te maeken. Wel, wel, wat smeerlappery! Ge moet de winkeljes zien ; de dingen die daar in verkocht worden zijn niet te beschreyven : afgryselyke freethuizen ; Keesverkoopereyen daar ne mensch zou van sidderen ; winkeltjes dor bovennatuerlyke vuylviskens in walgelyke pekelsouzen liggen te zwemmen in tonnen die men niet voor vuyliksbakken zou gebruiken ; fabrikanten van alle soorte van smeerige olikoeken en zoo voorts, en zoo voorts : En dat staet aliemael een gedeelte in de straet, de smid en den tummerman met hun bank, hun hout en ijzerwerk, afing alle de stielen kloppen, nuyen, schaeven, vryven en doen al dat ze doen moeten buyten hun huys en versmallen dus nog de straeten die al niet te breed zijn.

» k'Heb niet (2) gesproken van d'oude kleerkoopers. Ja die zyn hier in hunnen vollen fleur,

---

(1) Mais il faut la voir ! Excepté une rue, la fameuse rue de Tolède, dont on parle beaucoup mais qui reste de beaucoup au-dessous de sa réputation, excepté cette rue et quelques autres, il faut voir le reste ; c'est à peu près comme si l'on avait cousu, l'une à l'autre, deux cents *ruelles aux Mouches* (*a*), pour en faire Naples. Mais, mais quelle saleté ! Il faut voir les petites échoppes ; les choses qu'on y vend sont indescriptibles : d'horribles charcuteries, des boutiques de fromage qui font frémir, des trous où des poissons d'une saleté surnaturelle nagent dans de dégoûtantes sauces salées, le tout dans des tonnelets dont on ne voudrait pas pour bacs à ordures ; des fabricants de toutes sortes de repoussantes couques à l'huile, etc , etc. Tout cela est étalé en partie dans la rue. Le forgeron et le menuisier avec leur établi, leur bois et leurs férailles, enfin tous les métiers battent, cousent, rabottent et frottent, et font tout ce qu'ils doivent faire en dehors de la maison ; ils rétrécissent ainsi les rues qui ne sont déjà pas trop larges.

(2) Je n'ai pas parlé des marchands de vieux habits. Oui, ceux-là sont ici en pleine floraison, car c'est incroyable quelle espèce de vêtements le peuple a sur le dos ici. Aucune langue ne saurait leur donner de nom. Vous pouvez l'appeler franges, filet de pêche ou écumoire ou encore hachis de drap ou de serge, mais il n'est certainement pas d'antiquaire capable de deviner à quelle espèce d'habillement cela a pu appartenir dans le principe. Sous ces loques,

---

(*a*) *Vliegsteeg*. La *ruelle aux Mouches* était une des impasses les plus malpropres du vieux *Quartier St.-André* (Anvers), désigné par le peuple sous le nom significatif de *Luizemarkt* (marché aux poux). Il a disparu, avec toutes les autres rues du même genre, lorsque l'administration communale actuelle fit assainir cette partie de l'ancienne ville où grouillait une population sur la propreté de laquelle ce qui précède me dispense de tout commentaire. Ces travaux ont été une grande amélioration.

want het is niet te gelooven wa soort van kleeragie da ge daer oup den rug van da volkske ziet hangen, daar kan geen taal ne naam voor vinden ; ge moet het frenie heeten of vischnet, of trizé of kappekefrut van buy of laeken ; mor daer is zeker geenen antiquaire die zou kunnen gruyen aen welke soort van kleeding dat het in het begin heeft kunnen toebehooren. En daeronder word geduerig gekrabd en gezocht naer zeker gediertens die den Heer Kets (1) in zyne Zoologie den kost niet geeft, mor die ge hier in het midden van de straet oup alle soorten van koppen ziet zueken en vreedaerdig ter dood brengen, zonder dat de menschen zich er voor generen.

» 'k Zat in voituer met ander heeren, er moest iets betaald worden aen een bureauken daer moeder en groote dogters in de zon zaten te kanteneeren, en terwyl de moeder met ons en den koetsier sprak, stond een van de dogters oup nam de moeder van agter by het hair, zogt een bitje, en... krak, krak, krak; daer laegen 9 of 10 doeyenen oup het slagveld, en dan scheede ze er uyt, of dat ze zeker was dat z'er diën dag geen een meer zou vinden.

C'est un détail peu poétique, mais il vous fera voir combien ces choses paraissent naturelles ici.

Voorders (2) al da volkske beedelt en zoekt oup alle manieren eenige ongelukkige stuyverkens uyt uwen zak te kloppen. Als g'er mor eenen beziet steekt hem zyn hand uyt ; laet uwen stok vallen, daer is eenen die hem oup raept en steekt zijn hand uyt ; heb de uwen reyszak onder den arm, ze wenschen u goede reys en steken hun hand uyt ; of ze doen een deur voor u open, of wyzen den weg daer ge niet naer vraegt, of nog duzend andere dingen, en steken altyd hun hand uyt : « *Una piccola moneta, eccellenza ; Dio t'accompagna* (3) » ; en zoo voorts tot dat g'het mueg word en t'een of t'ander laet in hun hand vallen.

En voorders is dat superstitieus oup den hoogsten graed. Dan word er ook veul gespeeld in de lotery, en ze worden er oup alle soort van manieren toe uytgelokt. Ik heb, par exempel, oup een deur zien geschreven dat n'en grooten sterrekyker had voorzegd dat er in dees maend een groot lot zou uyt komen.

Autre genre. Hier, je suis accosté dans la rue par un Monsieur à figure bénigne, bien habillé, qui me demande l'adresse d'un palais. Je lui dis que suis étranger, ce qui ne l'empêche pas de continuer à me parler pendant quelque temps, avec une volubilité extraordinaire. Enfin, je le quitte. Dix pas plus loin, un autre s'approche de moi, me dit m'avoir vu causer avec ce Monsieur, et me demande si je le connais. Sur ma réponse

---

continuellement, on gratte où l'on cherche certaine espèce d'insectes qui ne reçoivent pas la nourriture chez M. Kets au Jardin zoologique, mais que vous voyez ici, dans les rues, pourchassés sur toutes sortes de têtes et mettre cruellement à mort, sans que les gens se gènent pour cela le moins du monde.

J'étais en voiture avec d'autres Messieurs, on devait payer quelque chose à un petit bureau, où la mère et de grandes filles causaient au soleil ; pendant que la mère parlait, au cocher et à nous, l'une des filles se leva, prit par derrière la chevelure de sa mère et... crac... crac... crac... voilà 9 ou 10 morts sur le champ de bataille. Après cela, elle cessa comme si elle avait la certitude que, ce jour-là, elle n'en trouverait pas d'autres.

(1) Kets, directeur du Jardin zoologique d'Anvers, prédécesseur de M. Vekemans.

(2) Ensuite, tout ce peuple mendie et cherche, par tous les moyens, à vous faire sortir quelques sous de la poche. Quand on en regarde un, il tend la main ; laissez tomber votre canne, quelqu'un la ramasse et vous tend la main ; avez-vous votre sac de voyage sous le bras, on vous souhaite bon voyage et on tend la main ; si l'on vous ouvre une porte ou si l'on vous indique un chemin que vous n'avez pas demandé, et mille autres choses, on tend toujours la main : « *una piccola moneta, eccellenza, Dio t'accompagna* ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que, fatigué, vous finissez par laisser tomber, dans cette main tendue, une pièce de monnaie.

Au reste, superstitieux au plus haut degré. On y joue beaucoup à la loterie et l'on se trouve entraîné par toutes sortes de moyens. J'ai, par exemple, vu sur une porte une inscription disant qu'un grand astrologue avait prédit que ce mois-ci, il devait sortir un gros lot.

(3) Une petite pièce de monnaie, Excellence ; que Dieu vous accompagne !

négative, il me *confie* que c'est un prêtre romain qui a le don de *deviner* les lots qui doivent gagner et qu'il a fait ainsi la fortune de beaucoup de familles.

Ik hoorde de man af komen oup zijn olleblokken. (1)

Je fis semblant d'être étonné, et je le remerciai de son avis. Il me quitta. Dix pas plus loin, je retrouvai le premier individu qui me dit, d'une figure souriante, qu'il avait trouvé l'adresse, puis il me parla d'autres choses.

Ik (2) moest in myn eygen lachen, want ik wou hem zien afkomen. Eyndelyk il me demanda si je ne jouais pas à la loterie ; enfin, après avoir curieusement entendu quelques efforts verbaux pour arriver à son but, je le plantai là et allai ailleurs. Mor (3) wa moet men denken van een volk daer zoo een miserabel middeltjens mé kunnen gebruykt worden endie zeker daer dikkels mé lukken ?

(1) J'entendais l'homme venir en sabots. Expression populaire et ironique signifiant « je le voyais venir avec ses gros sabots » ou « venir à pas de loup. »

(2) Je riais dans ma barbe, car je voulais le laisser venir. Enfin....

(3) Mais que penser d'un peuple chez qui l'on peut employer de si misérables trucs et qui doivent probablement réussir souvent ?





## CHAPITRE XXIV.

# REGGIO, ROME, ANCÔNE, TRIESTE.

SOMMAIRE : A bord de „ l'Archimède. — Rome ; ses splendeurs. — Le jeudi saint a St-Pierre. — Il pleut ! — En diligence. — Les brigands. — Ancône. — Trieste.

« 27 *Mars.*



E voici, de nouveau, à bord d'un bateau à vapeur, et, quoique le navire ne soit pas du tout tranquille, je vais passer une partie de la soirée à vous écrire, si toutefois le mouvement ne rend pas la chose trop difficile.

» Je reviens de Reggio vers Naples, à bord d'un beau et grand vapeur, l'*Archimède*.

» Nous sommes partis, vers 4 heures, par un temps magnifique. Quand je dis magnifique, je ne parle que du ciel où rayonne un beau et chaud soleil, car la mer, sans doute à la suite d'un très-mauvais temps d'hiver, roule des vagues très-respectables.

» Il y a beaucoup de monde, aussi bien aux premières qu'aux 2es et 3es places.

» C'est vraiment toujours (quand on n'est pas malade) une chose assez curieuse à voir qu'un bateau, quand le temps n'est pas calme. Dans les premiers moments, tout va bien, et tout le monde fume, cause et plaisante. Effectivement, pendant tout le temps que nous restâmes dans le détroit de Messine, tout alla bien, mais un peu plus loin en mer, on vit certaines figures devenir mélancoliques. Pour vous prouver combien on résiste à la mer, on vit ces mêmes figures mélancoliques, siffler des airs dont la fin, hélas ! se perdait dans un mouvement convulsif et le besoin d'aller par dessus bord, confier à la mer, les *épanchements* de.... son âme. Aussi, au dîner, la moitié des places restèrent vides et, de ceux qui vinrent à table, on vit l'un disparaître à la vue du bouillon, un autre au rôti, un dernier à la salade. Finalement, je restai sur le champ de bataille avec le capitaine, le second et deux autres voyageurs. Cependant, je dois ajouter que je mangeai avec un assez pauvre appétit, et que, dans la nuit, je ne fus pas sans éprouver quelque malaise.

» Mais parlons de Reggio et de la famille Costantino.

» J'arrivai le vendredi matin, après deux nuits et un jour de très-heureux voyage.

» Je montai vers 5 1/2 heures sur le pont, au moment où, devant nous, s'ouvrait le ravissant détroit de Messine, où, d'un côté et à de très-petites distances, on admire les belles et fertiles côtes de la Calabre ; de l'autre, les montagnes de la Sicile que domine le faîte couvert de neige de l'*Etna*.

» Enfin, voilà *Messine* et, vis-à-vis, Reggio.

» Je me fis conduire dans un *bon* hôtel, mais quand je vis la porte, quand je montai l'escalier,

je fus saisi d'horreur, et, malgré les protestations de mes porteurs, je les forçai à rebrousser chemin et à me conduire dans le *premier* hôtel de la ville.

» J'arrivai enfin.

» Ja, (1) mor, wa zal ik er van zeggen, de huyzen allen van ons Krabbestraetje (2) kunnen er een gedacht van geven.

» Enfin, patience ! Je sortis bientôt pour aller à la recherche de la famille Costantino.

» J'arrivai dans une maison, à la campagne ; en présence d'un jeune homme qui, autant par ses traits que par le son de sa voix et ses allures, me rappella d'une manière frappante, Vinzenzo (3), quand il demeurait encore à Anvers.

» Quand je lui eus dit mon nom, il m'accueillit de la manière la plus cordiale et la plus chaleureuse, ainsi que toute la famille chez laquelle il me conduisit immédiatement et qui demeure en ville.

» Sans entrer dans tous les détails, je vous dirai que j'ai été, de la part de toutes ces excellentes personnes, l'objet des attentions les plus empressées et les plus amicales.

» Je me suis du reste mis de suite sur le ton de la plus grande intimité et de la plus sincère familiarité de famille, ce qui était, on ne peut plus facile avec eux qui se trouvaient dans les mêmes dispositions.

» J'ai été présenté à plusieurs cousins, cousines, beaux-frères, etc. etc., de sorte que j'ai été pendant cinq jours, embrassé comme une relique.

» On m'a promené, on m'a fait voir le pays, on a pris soin de ma santé, en recherchant tout ce qu'on croyait pouvoir m'être favorable. En un mot, je n'ai qu'à me louer au plus haut degré du séjour que j'ai fait chez eux.

» J'ai trouvé en outre, dans cette famille, ainsi que chez un très grand nombre de personnes de la ville, que l'on conservait le meilleur souvenir et les plus vifs regrets de la perte de notre Mimie (1), perte dont, me disent-ils, Vincenzo est toujours inconsolable.

» A propos de celui-ci, je vous dirai qu'à mon retour à Naples (car une grande partie de ce qui précède est écrit en cette ville où je suis rentré hier, 28 courant) ; à mon retour, dis-je, après de nouvelles protestations à la poste, et une recherche personnelle dans le bureau, j'ai enfin trouvé sa lettre qui me manquait. J'avais, de la même manière, trouvé la vôtre, la veille de mon départ pour Reggio.

» Il me dit qu'il m'envoie la lettre de crédit, dont je vous ai parlé dans ma précédente, afin d'en faire l'usage qui me semblera le plus convenable ; en outre, que si, pendant le voyage, j'avais besoin de plus, je n'aurais qu'à le lui faire savoir par voie télégraphique. Il m'engage en outre, dans la conviction que l'air de la mer me ferait du bien, à aller de Naples à Messine, de là au Pirée, à Athènes, à Constantinople, à Odessa et de revenir par le Danube. Après cela, des témoignages d'amitié dévouée.

» Je lui répondrai demain, en lui rendant, comme il le mérite, le témoignage de mes sentiments d'attachement pour lui, et en lui expliquant les motifs qui me font renoncer au voyage qu'il me propose, car, soit dit en passant, je partirai demain, vendredi, ou samedi, pour Civita-Vecchia et *Rome*, car j'ai pressé mon départ de Reggio, afin *d'y* arriver pour la semaine sainte.

» Quant à la ville de Reggio, pour un homme de nos pays, cela mérite d'être vu, non pas pour l'intérêt artistique ou archéologique dont elle est entièrement dépourvue malgré sa haute

(1) Oui, mais que vous dirai-je ? Les maisons de notre *Ruelle aux Crabes* peuvent seules en donner une idée.
(2) Une des plus misérables ruelles du vieil Anvers.
(3) Vincent Costantino, son beau-frère.
(1) Nom familier de Marie, sœur de Lies et femme de Costantino.

antiquité, mais pour lui faire voir jusqu'à quel état de dégradation la saleté et l'incurie peuvent réduire une ville qui sans cela pourrait être citée parmi les jolies petites villes. En effet, les maisons sont bien bâties et les rues larges et aérées, mais tout cela est dans un état de ruine indescriptible, et de ruine singulière, car on voit en même temps qu'elles sont de construction toute récente.

» Un nombre très grand de ces maisons, presque 2 sur 5, ont été commencées jusqu'au premier étage ou jusqu'à la moitié du second ; arrivé là, il semble qu'on ait tout à coup perdu de vue le but qu'on se proposait en commençant à construire. Après avoir placé quelques tuiles sur les balcons (ils sont très jolis et de pierre travaillée), on se met à habiter le rez-de-chaussée.

» Alors commence immédiatement, par les mille motifs d'incurie qui existent ici, le travail de destruction et de décomposition.

» J'en parlais aux personnes de la ville.

» — On continuera plus tard, me dit-on.

» — Ah ! oui, mais ce qui est là, debout, est déjà ruiné, comme si cela avait traversé les siècles, tout en montrant, par l'état de la chaux, etc. combien cela a peu d'âge.

» C'est vraiment comme si l'on voyait un enfant, ayant la goutte aux pieds et tous les autres signes d'une caducité précoce.

» Il en est de même pour les monuments construits par l'autorité communale.

» Il y a, sur le port, deux constructions qui, architecturalement, sont assez jolies. Elles sont bâties d'hier — mor (1) k'wou da ge ze zaegt ! ! wel, wel ! — De même, le peuple ici porte des vêtements d'un autre monde. J'ai appelé *vischnet* (2) ceux des mendiants de Naples — hier (3) zyn het mor een soort van slymen daer ge by man, kind en vrouw, buyk en billen langst alle kanten ziet deur scheynen.

» Le pays est toujours admirable, le ciel du plus magnifique azur et la mer de la couleur bleue la plus belle et la plus transparente.

» Ge kunt (4) het de menschen niet kwalyk nemen, want ze zyn hier geregeerd oup een afgryselyke manier en klagen ook putten in den grond en spreken van ons land gelyk n'en arme mensch van de vette tafel van eenen millionnaire.

» Ook wa dat er van komen moet weet God, en ik geloof dat me ni heel lank zullen moeten leven om het ook te weten (5).

» Maintenant, chère mère et famille, je vous quitte encore une fois, jusqu'à la prochaine lettre qui sera, je pense de Rome.

» Me voici sur le retour ; c'est dire que chaque pas me rapproche maintenant de vous, et que, vers le printemps, je pourrai juger de la beauté de notre ciel et de la chaleur de notre soleil. Alors nous reprendrons notre petit train ordinaire.

» Je veux vous faire, en trois coups de plume, le portrait de la famille X. :

---

(1) Je voudrais que vous les vissiez.

(2) Filet à pêcher le poisson.

(3) Ici, ce n'est qu'une espèce de muqueuse qui laisse passer de tous côtés, chez les hommes, les enfants et les femmes, le ventre et les cuisses.

(4) On ne peut en vouloir aux habitants, mais ils sont gouvernés d'une manière atroce, aussi se plaignent-ils comme les pierres et parlent-ils de notre pays comme un pauvre de la table bien grasse d'un millionnaire. Ce qui doit en advenir, Dieu le sait, mais je crois que nous ne devrons pas vivre bien longtemps pour le savoir aussi.

(5) Cette année-là, le royaume de Naples fut annexé à l'Italie unifiée.

» 1° la mère (1) — 't is een goed en braef mensch, mor ze gelykt zoo een bitje oup een chats van den troep. Ja, eerweerdige, het is een mensch omtrent van Ue. ouderdom, maer als ik dan denk hoe dat Ue. proper en fiks voor den beurger komt, dan doet het my waerlyk plaisier en ben ik er feer van.

» 2° voorders (2) la fille Rebecca, bonne et excellente fille, fort jolie et mise avec soin. Je crois que notre Marie a eu en elle une amie cordiale et dévouée.

3° le frère ainé — (3) hy gelykt zoo een bitje oup ne schoolmeester van een dorp, mais de ce genre de personnes qui sont bonnes et dévouées sans démonstrations extérieures, il s'occupait de mille manières de tout ce qui pouvait m'être utile et agréable.

» 4° Ensuite, un prêtre, jeune homme faible et maigrelet, qui m'a paru le plus insignifiant de la famille.

» 5° Puis celui dont j'ai parlé plus haut (4), et qu'il m'a vraiment été agréable de voir, bonne et franche figure, cœur jeune et bon, ayant en outre, avec le Vincenzo d'autrefois, ainsi que je le dis plus haut, une ressemblance frappante.

» Puis d'autres sœurs et *beaux-frères.*

» Maintenant, je ferme décidément ma lettre (5) avec l'espérance de vos bonnes nouvelles, soit ici, soit à Rome, ainsi que des lettres des amis dont je n'ai pas trop à me louer, quant à leur activité à me donner un peu de leurs nouvelles.

» Sur ce, chère mère et famille, je vous embrasse tous, de la manière la plus cordiale.

» Votre JOSEPH.

» *Vendredi.* »

## DIXIÈME EXTRAIT DU JOURNAL DE JOSEPH LIES.

» Parti de Naples, samedi 1r Avril, par Civitta Vecchia et Rome.

» Dans la nuit, un accident arrivé à la machine arrête la marche pendant plusieurs heures, ce qui fait qu'on n'arrive à Civitta Vecchia que dans l'après-midi.

» Le bateau, qui se nommait l'*Hermes*, appartient à la compagnie postale impériale française; il dépasse, pour le comfort, le service, tellement ce que dans ce genre toutes les compagnies offrent aux voyageurs, que toute comparaison même est impossible. Donc toujours prendre, si possible, les messageries impériales.

» Ah ! Rome doit être bien belle, car son approche n'est pas sans être semé de difficultés assez.... ennuyeuses. Les évolutions qu'on voit faire à son passeport et la crainte que ce petit document vous inspire pourraient être décrites avec éloquence.

» Enfin, nous arrivons dans la ville éternelle, le dimanche, par une pluie triste, et, par suite de tous les retards, il est 10 heures du soir quand nous nous présentons à l'hôtel de la Minerve pour nous entendre dire que, grâce à la semaine sainte, l'hôtel est comble. Désolation, désespoir des 8 ou 10 voyageurs qui, comme moi, avaient bien compté être enfin à domicile.

(1) C'est une bonne et brave femme, mais elle ressemble un peu à une cantinière. Oui, respectable (mère), elle a à peu près votre âge, mais quand je pense comme vous êtes toujours propre et soignée, alors cela me fait vraiment plaisir et j'en suis fier.

(2) Ensuite.

(3) Il ressemble un peu à un maître d'école de village.

(4) A son arrivée à Reggio, à la campagne.

(5) Cette lettre, à partir de la date 27 mars, est à l'encre bleue, comme les lettres datées de Naples précédemment ce qui prouve que Lies, à son retour à Naples, descendit au même hôtel.

» Enfin, faute de mieux, nous nous laissons entraîner par le propriétaire d'une maison meublée. Casa Ranucci, Piazza S[n] Luige de Francese.

» Le lendemain, de bonne heure, je me mets en course avec deux de mes compagnons d'infortune de la soirée précédente, et roulant en voiture, toute la journée, nous jetons un coup d'œil superficiel sur un grand nombre des beautés et des curiosités de Rome. Ainsi, nous voyons à la hâte (depuis j'ai vu et revu avec soin), plusieurs églises, le colysée, le colomban, les bains de Dioclétien, le forum avec toutes ses ruines imposantes, le capitole, le Temple de Vesta-cloaque, l'arc de Janus, etc etc., et enfin, pour couronner la journée, une promenade au soleil couchant sur le Pincio.

» Le lendemain, bien des églises encore et enfin S[t] Pierre ! le grand, l'immense, le majestueux temple de S[t] Pierre ! ! !

» Quel est l'effet que m'a produit cette merveille architecturale ?

» Est-ce l'étonnement, l'enthousiasme, l'admiration ! Oui.— Sinon l'enthousiasme spontané, l'impression vive et puissante, du moins l'admiration raisonnée, réfléchie que produit l'étude sérieuse des admirables proportions de cet édifice aussi bien que ce qu'il y a d'imposant dans la grandeur de ses proportions immenses.

» En effet, c'est à titre d'immense et de colossal qu'il est surtout vanté, même par ses admirateurs les plus enthousiastes. Que de fois n'ai-je pas entendu citer la mesure exacte et effrayante par sa grandeur du Dôme, des arcades, des statues et de bien d'autres choses encore ! L'église elle-même, parlant à ses admirateurs, dit, par lettres inscrites sur le pavement, sa grandeur relativement à celle des plus grands temples de l'Europe. En un mot, c'est par cette idée de mesure et de grandeur relative, que se produisent et s'expriment les sentiments d'enthousiasme que ce temple inspire.

» Il est certainement un chef-d'œuvre d'architecture, autant pas ses admirables proportions, que par la beauté et l'imposante majesté de ses lignes.

» Que dire de toutes les églises de Rome ?

» Il y en a au moins cinquante qui sont intéressantes à divers titres, soit par leur ancienneté, soit par leur richesse ou leur valeur architecturale, soit encore par les œuvres d'art qu'elles renferment ou par les souvenirs qui s'y rattachent.

» Un très grand nombre sont liées étroitement aux souvenirs de l'ancienne Rome, d'une part parce qu'elles furent construites au temps où elle existait encore,quoique à son déclin ; d'autre part, parce que ces églises chrétiennes sont élevées sur l'emplacement,et construites avec les marbres et les colonnes des temples dediés aux anciens dieux de Rome. Il est même étrange de voir comment, dans un même alignement de colonnes, on a employé, sans trop de souci de la régularité, les colonnes les plus diverses par leur grosseur, par leur style ou leur matière.

» Tous ces temples si anciens, mais ruinés tant de fois, aussi bien par le temps que par les nombreuses invasions de barbares, ont presque tous fini par être restaurés dans les XVII[e] et XVIII[e] siècles ; ils portent assez généralement, au moins à l'extérieur, le caractère du style assez peu sévère de ces époques.

» En général, on retrouve dans Rome peu d'empreintes du moyen-âge ; il n'y a que la Rome antique et la Rome toute moderne. C'est dire que nulle part on ne voit une rue, un quartier qui rappelle le moyen-âge — quoique bien souvent on soit tenté (à voir ces rues si noires, si dégradées et si sales) de croire que plusieurs siècles ont laissé leurs traces sur elles.

» Mais, dans cette ville, quand on est las de s'identifier avec le peuple antique, en admirant les ruines imposantes qui ont traversé tant de siècles, il reste encore à éprouver bien des admirations, bien des enthousiasmes, en parcourant les musées et les palais qui renferment tant de chefs-d'œuvre d'art des XV[e], XVI[e] et XVII[e] siècles.

» En premier lieu, se présente le Vatican avec ses musées, ses salles, ses chapelles où l'on trouve, dans toute leur puissance et dans toute la beauté de leur génie, les Michel-Ange, les Raphaël et tant d'autres qui illustrèrent le grand siècle de la Rome moderne.

» Nulle part, je pense, on ne peut admirer et étudier une collection plus belle et plus complète de ce que la sculpture grecque et romaine a produit de plus admirable. Là se trouvent : le Laocoon, l'Apollon, l'Antinous, et tant d'autres chefs-d'œuvre que j'ai trouvés dignes de leur renommée.

» La galerie de peinture renferme peu de tableaux, mais quelques-uns ont acquis une réputation européenne qui m'a cependant paru un peu surfaite. Ainsi, malgré toute l'admiration que m'inspire la Transfiguration (1), elle n'est pas, à mon avis, ainsi que le disent certains livres qui en traitent, le plus beau tableau du monde, dussé-je n'y trouver à redire que cet enfant aux muscles d'Hercule, et la couleur qui, à force d'efforts pour être puissante, est devenue cuivrée.

» J'aime beaucoup la vierge de F. La communion de St-Jérôme du Dominiquin est un admirable tableau. Plusieurs belles œuvres du Guide, du Guerchien, de Pinturicchio, du Perugin, de Titien, etc. etc. sont remarquables.

» Puis viennent les chambres de Raphaël, où l'on voit ce grand peintre dans tout l'éclat de son génie. — *Voyait*, devra-t-on dire bientôt, car, hélas! toutes ses peintures ont déjà à moitié disparu sous l'action dévastatrice du temps et celle non moins dévastatrice des restaurations inintelligentes. Néanmoins on peut encore juger très-bien des admirables compositions de l'Ecole d'Athènes, de l'Incendie du Bourg, de la Dispute du *St-Sacrement* (2) dont la couleur est encore puissante et belle, et de tant d'autres créations qui excitent, à juste titre, l'enthousiasme (3).

» La chapelle Sixtine (4) est remplie en grande partie par l'œuvre de Michel-Ange. Là encore le temps a fait son travail dévastateur. Bientôt toutes ces œuvres tant réputées n'existeront plus qu'à l'état de souvenir.

» A mon admiration, je pose également quelque réserve quant au fameux *Jugement dernier*. Là, comme dans bien des œuvres de Michel-Ange, j'ai trouvé l'exagération de la forme et de l'action, pour arriver à des résultats moindres que ceux où les antiques, par exemple, arrivaient par la simplicité et la production idéalisée mais vraie de la nature.

» Il serait trop long de citer toutes les œuvres remarquables qu'on trouve dans ces musées, ainsi que dans les nombreuses collections des palais de Rome. Ils possèdent tous quelques œuvres des maîtres italiens ou des autres écoles, œuvres qui, toutes, renferment quelques-unes de leurs beautés distinctives, mais, là comme ailleurs, j'ai pu me convaincre cependant que les tableaux complets, les tableaux de tout premier ordre, sont rares, et, plus que jamais, hélas ! j'ai compris les immenses difficultés de ces arts qui, même quand ils ont pour interprètes de tels génies, produisent si rarement des chefs-d'œuvre de tout premier ordre.

---

(1) La *Transfiguration* ne m'a pas fait grand plaisir. — H. REGNAULT p. 63.

(2) C'est dans la *Dispute du St-Sacrement* qu'il faut voir Raphaël — Henri Regnault p. 63.

(3) Je reviens du Vatican. Je me suis prosterné devant les peintures de la chapelle sixtine et devant les *Stanzes*. Je suis broyé. Ce géant de Michel-Ange m'a laissé à moitié mort : c'est un coup de foudre que ce plafond. Voilà qui est audessus de tout ce que peut concevoir une imagination de peintre, de sculpteur et de poéte, et qui ne doit jamais donner de désillusion. J'avoue qu'en présence de ce plafond, la merveille des merveilles, je n'ai pu regarder le *Jugement dernier*.

Comme disposition générale, comme tournure, ce plafond est monstrueux de beauté colossale ; comme ton, il est de l'aspect le plus agréable, le plus doux et le plus puissant à la fois que l'on puisse rêver ; mais c'est un vrai cauchemar. En tombant du cinquième, on ne se ferait pas plus mal ; c'est trop beau. Je n'ai pas ressenti après cette visite-là cet entrain, cette verve que vous donnent généralement les maîtres lorsqu'on a causé avec eux.

Corresp. d'H. REGNAULT, p. 54.

(4) Hier, après avoir sanctifié ma matinée à la chapelle Sixtine, devant le dieu Michel-Ange, j'ai fait une longue promenade dans Rome. — id.

» Les monuments qu'on rencontre dans Rome portent tous le style et le cachet d'une époque de décadence, de cette époque où beaucoup de science et une habileté merveilleuse remplaçaient l'inspiration et le vrai génie. Le Bernin est le chef de cette école et le grand représentant de ces artistes que j'appellerai des *décorateurs de génie*, car parfois dans tout ce dévergondage et cette exhubérence de formes et de mouvements, on rencontre un certain aspect grandiose, beaucoup d'imagination et de puissance créatrice.

» En dehors de ses monuments et de ses collections, Rome offre me semble-t-il peu de charmes à l'étranger ; elle a même une influence attristante qui se change, dit-on, après un long séjour, en un attachement puissant à la vie qu'on y mène. C'est possible.

» J'ai peu parlé de toutes ces ruines majestueuses, de tous ces souvenirs de la puissance du peuple de l'ancienne Rome, je les ai cependant examinés et admirés avec soin, c'est-à-dire que, pas à pas, et m'identifiant avec les grands faits historiques qu'ils réveillent dans l'esprit, j'ai parcouru ce forum couvert de ruines qui attestent tant d'art et de puissance — ce Colysée (1) qui rappelle tant de terribles souvenirs — ces arcs, monuments d'un triomphe, d'une conquête — ces peuples si grandioses et d'une architecture si belle et si éloquente — ces ruines imposantes d'anciens palais ; en un mot, tous ces vénérables débris qui font revivre l'ancienne Rome (2). Qu'il est regrettable que Rome, la moderne, ne comprenne pas de quel respect devraient être entourées de pareilles reliques ! Si elle le comprenait, le Forum ne serait pas un ignoble marché au bétail, et les Arcs et les Temples ne seraient pas les réceptacles des plus dégoûtantes immondices.

» Mais... je vais quitter Rome, pour me diriger vers Venise que tant je désire voir. Le 18 avril, je m'embarque dans la diligence classique pour me diriger vers Ancône. Ah ! mon Dieu, quelle terrible perspective ; j'aurai au moins 60 heures successives à passer dans cet horrible véhicule !...

## VINGT-ET-UNIÈME LETTRE.

« *Rome*, 2 *Avril* 1860.

MES TRÈS-CHERS,

» Je vais vous faire une très-courte lettre dont le but principal sera d'accompagner les documents du ministère, révêtus de ma signature.

» Il me serait impossible de faire aujourd'hui de longs discours, car je suis vraiment accablé de fatigue.

» Arrivé d'hier soir seulement, j'ai consacré, en compagnie de deux français, connaissances du bateau, toute cette journée à parcourir la ville éternelle, en tous sens, pour en prendre une vue superficielle que je compléterai après par des visites détaillées et des études minutieuses ; et quoique toutes ces courses se soient faites, en grande partie, en voiture, je n'ai pas moins la tête trop fatiguée pour faire une lettre un peu colorée.

» Qu'il me suffise de dire que jusqu'ici je suis très-satisfait de Rome.

---

(1) La seule chose qui réponde à notre besoin du colossal, c'est le colysée...
Corresp. d'H. REGNAULT, p. 59.

(2) Tu éprouveras sans doute, quand tu viendras me voir, la même impression que celle qui m'a poursuivi pendant tout le temps de ma promenade. On ne peut s'empêcher de marcher avec un respect religieux dans ces rues, dans ces places où chaque pierre raconte un triomphe ou un meurtre ; mais l'on est constamment surpris des dimensions moyennes de tous ces édifices auxquels l'imagination prêtait une grandeur en rapport avec les souvenirs qu'ils rappellent. d. p. 58.

» Je m'attendais, d'après ce qui m'a été dit souvent, à quelque chose de plus triste, de plus morne, de plus sale aussi, mais je crois que, de ce côté, le souvenir de Naples lui a fait du bien dans mon esprit.

» Vous avez reçu ma dernière lettre, donc vous connaissez l'impression que les *vlieg-steegskens* de cette dernière ville ont laissé dans ma mémoire.

» Le peuple me paraît, ici, avoir plus de caractère, tant au physique qu'au moral. A Rome, au moins, on rencontre encore des costumes ayant une physionomie locale.

» J'ai déjà jeté un premier coup d'œil sur le Colysée ! St-Pierre ! ! le Forum, le Capitole, les Arcs d'Antonin, de Septime Sévère, etc., etc., etc. Tous ces souvenirs des temps passés me semblent toutefois vous transporter moins dans la vie des peuples antiques que ne le fait Pompeï où l'on retrouve l'existence d'un peuple interrompue au milieu de toute l'activité de sa vie habituelle et de son travail ou de ses plaisirs de tous les jours.

» Mais si Rome est intéressante à voir, ce n'est pas sans peine qu'on y arrive. Le passeport seul suffit à vous donner les plus sérieuses préoccupations. On l'a dans sa poche, il va ailleurs ; on court le reprendre, on le tient à peine qu'il disparaît encore, et ainsi de suite, je ne sais combien de fois. C'est un véritable jeu de cache-cache qui est probablement très-utile mais qui cause une foule d'ennuis.

» Ce matin, j'ai reçu la lettre de Louis, du 20 Mars.

» Vous ne connaissiez pas encore mon départ pour Reggio, et vous n'aviez pas ma lettre écrite à mon retour de cette ville.

» J'ai été enchanté de voir que vous avez trouvé bien le tableau fait à Florence. J'en étais assez content, mais j'ai été heureux de voir confirmer cette opinion.

» Tu me parles, Louis, de faire faire un cadre, mais malheureusement le panneau était déjà un peu trop petit ; on te fera le cadre de manière à ce qu'il disparaisse encore une partie du tableau, peut-être un centimètre de chaque côté, tandis qu'il n'y avait vraiment rien à perdre, le cadre devrait être établi de manière à toucher à peine les bords. Enfin vous verrez.

» Vous avez peut-être lu dans les journaux ce qu'on dit de quelques troubles qui ont eu lieu il y a quelques jours. Il n'y paraît vraiment plus rien. Du reste, soyez tranquille, je ne me mettrai pas dans les embarras.

» C'est avec bonheur que je constate, toujours dans vos lettres, la bonne situation de vos santés et de tout ce qui vous regarde. Continuez donc ainsi, chère mère et grande et petite famille, et laissez-moi maintenant sans *plus* tarder (1) vous souhaiter le bonsoir car mes yeux se ferment.

» Je vous embrasse.

Votre JOSEPH.

» D'ici, j'irai à Venise ; je pense dans 10 ou 12 jours. Donc réglez vous là-dessus.

## VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

« *Rome*, 10 *Avril* 1860.

» CHÈRE FAMILLE,

« Ainsi que je vous le disais à la hâte, dans ma lettre précédente (par laquelle je vous renvoyais les documents du ministère), me voici donc à Rome, dans la ville tant célèbre et tant célébrée. M'y voici déjà depuis quelques jours, la parcourant dans tous les sens.

(1) Expression épistolaire assez commun aux Anversois.

» Par moments, j'ai encore peine à croire que d'y arriver, d'y séjourner, de s'y promener, ce soit aussi simple que cela ; que ce ne soit pas plus difficile que d'arriver, séjourner et se promener sur le pavé et dans les rues d'une ville ordinaire.

» Quoi qu'il en soit, m'y voici, et je n'y perds pas mon temps. Je parcours, examine et admire les innombrables églises ; je m'égare dans les profondeurs des temps antiques, en m'étonnant devant les importants travaux de ce colossal peuple romain (d'autrefois) qui, après tant de siècles et après l'action du temps et celle bien plus terrible de tous les barbares du moyen-âge, nous a laissé encore des ruines qui décèlent à la fois tant de beauté et tant de force.

» Je ne vais pas vous les décrire. Qui ne les connaît pas aujourd'hui, soit par la photographie, soit par les mille descriptions qui en ont été faites ?

» Le seul et véritable attrait que cela peut avoir en plus, c'est le bonheur de parcourir le tout soi-même, d'admirer de ses propres yeux et de s'y identifier avec la vie de ce terrible peuple ; en un mot, d'y éprouver les mille sensations que cette vue produit sur l'esprit de celui qui s'égare dans ces ruines majestueuses.

» Je connais mieux jusqu'ici cette Rome ancienne que la Rome des temps modernes, c'est-à-dire celle qui s'est illustrée aussi par de beaux travaux dans les arts, parceque, à cause de la semaine sainte, les musées étaient fermés et que des voiles couvraient les tableaux des églises.

» En outre, plusieurs jours ont été en quelque sorte entièrement employés à suivre les cérémonies de l'église, dans l'admirable temple de Saint-Pierre.

» Ah ! oui, mes très-chers, j'ai vu ici l'Eglise catholique dans toute sa splendeur et dans toute sa magnificence.

» J'ai vu le pape entouré de tous les grands de la terre, officiant dans la plus grande église du monde et au milieu d'une foule accourue de tous les points du globe.

» Ainsi, le jeudi saint, j'étais bien placé, aussi j'ai tout examiné avec un soin extrême.

» L'entrée fut vraiment un beau spectacle.

» On voyait, en premier lieu, les costumes si divers de toute espèce de gardes qui entourent la personne du pape. Ce sont des soldats suisses habillés à la mode du XVIe siècle avec armure, hallebarde, etc.

» D'autres suivaient, en costumes divers quoique appartenant à la même époque.

» J'ai remarqué l'immense variété de forme et de couleur des habillements des cardinaux, suivis chacun d'une foule de personnes attachées à leur service ; — des évêques, des monsignori, des abbés, et une foule d'autres gradés de l'Eglise qui sont inconnus chez nous, et dont les uns sont habillés de blanc, les autres de violet, de rouge ; d'étoffes de drap, de soie, de velours ; ayant des pages et des domestiques couverts de galons et de dorures, en un mot, de toutes les richesses et de toutes les splendeurs dont sont entourés les princes de l'église. Puis venaient les gardes nobles, les sénateurs en robe rouge et pélisse d'hermine, puis d'autres encore ; et, sur le passage de ce cortège, se trouvaient : les tribunes des dames, toutes habillées de noir, avec des voiles noirs (sans chapeau) sur la tête, puis les tribunes de tout le corps diplomatique, ambassadeurs, consuls, généraux, princes ; tout cela couvert d'or, de décorations et de costumes splendides, puis tous les assistants, tous habillés de noir et en habit de cérémonie.

» Enfin, j'ai vu arriver de loin ce pape dont l'existence, au milieu des difficultés dont il est entouré, doit être vraiment bien pénible, et j'avoue que j'attendais son passage avec les sentiments d'une curiosité bien vive.

» Il devait passer à deux pas de moi ; j'ai donc pu bien voir et sa personne et sa figure.

» Il marchait lentement et, s'arrêtant de temps en temps, il jetait de tristes regards vers le ciel, comme une personne préoccupée de pensées pénibles. Il m'a paru vieilli, même un peu

affaissé (hy is (1) een bitje dik en heeft in ver na de schoon prestantie niet van onzen buskop van Mechelen). Il y a beaucoup de bonté dans l'expression de sa figure, mais l'ensemble de sa personne ne m'a pas paru très imposant malgré la splendeur de son costume.

» Le but de la cérémonie était le lavement des pieds des apôtres.

» Sur une estrade, se trouvaient, depuis le commencement, douze prêtres au moins, choisis à cet effet et habillés d'une espèce de costume en drap blanc et chaussés de manière à pouvoir se mettre les pieds à nu facilement. Ils devaient faire les fonctions d'apôtres.

» Le pape, après s'être assis sur son trône, et après quelques prières et quelques chants, a été dépouillé de son manteau brodé et revêtu de son tablier de toile ; ensuite il s'est approché des apôtres, entouré de deux ou trois aides portant de l'eau, des serviettes et des aiguières. On versait de l'eau sur leurs pieds, puis le pape, après les avoir essuyés et avoir déposé un baiser sur chaque pied lavé, remettait, à l'apôtre, un bouquet et une médaille d'argent, si je ne me trompe.

» Plusieurs de ces apôtres, qui sont en général de pauvres prêtres des campagnes, étaient très émus, et l'un d'eux, pauvre homme à barbe grise, pleurait à chaudes larmes qu'on voyait rouler sur ses joues.

» La cérémonie terminée, la foule se précipita hors de l'église, pour aller assister à l'imposant spectacle de la bénédiction que le pape laisse tomber, du haut d'un balcon élevé sur cette innombrable population prosternée sur l'immense Place St-Pierre au milieu d'un silence indescriptible.

» Bref, le soir, musique et chant dans la Chapelle Sixtine.

» Le vendredi saint, d'autres cérémonies.

» Le dimanche de Pâques, messe solennelle et procession dans l'église.

» Toutes les splendeurs que j'ai décrites plus haut. — Le pape, assis sur une chaise papale, coiffé de la mitre, porté (gelyk (2) ons lievrouwke by ons) sur les épaules des gardes nobles (je crois) sous un dais de drap d'or, suivi de deux porteurs d'immenses éventails en plumes, et se levant, à un certain moment, pour renouveler avec une espèce d'enthousiame, la bénédiction qu'il appelle sur la ville et sur le monde entier.

» Ce moment fut vraiment d'un effet imposant et magnifique.

» Nulle part, le catholicisme ne se montre avec plus de solennité et de grandeur. K'zou (3) er veul kunnen van zeggen, mor da zulle me doen als me t'huys weer agter ons vierken zullen zitte. (4)

» Malheureusement le temps ne me favorise pas du tout à Rome. Il y pleut comme au temps du déluge, aussi, après avoir vu les ruines, les cérémonies et les collections de tableaux, je quitterai probablement cette ville, sans avoir pu visiter ce qu'on appelle les environs de Rome, c'est-à-dire Frascati, Tivoli, Albano, etc., etc. C'est dommage, car je crois que quelqu'un qui a le temps de parcourir les villages des alentours, doit vraiment (5) voir des choses étranges. En

(1) Il est un peu gros et n'a pas, à beaucoup près, la belle prestance de notre évêque de Malines.

(2) Comme notre petite vierge chez nous.

(3) Je pourrais en dire bien des choses, mais nous y songerons lorsque nous serons de nouveau chez nous *derrière* le foyer. (3)

(4) A Anvers, on se sert presque exclusivement, surtout dans le peuple et la bourgeoisie, de foyers fermés.

(5) La campagne romaine est merveilleuse ; c'est elle qui m'impressionne le plus vivement. C'est ce que j'ai jamais vu de plus écrasant. Et la chapelle Sixtine ! ! ! Pour moi, il n'y aurait pas besoin d'autre chose à Rome. La chapelle Sixtine et la campagne ! ! ! Il y a de quoi émouvoir, de quoi inspirer, de quoi élever l'âme de l'artiste, sans jamais la lasser. On resterait vingt ans ici que la vingtième année on serait encore plus passionné pour les merveilles auxquelles il ne peut exisiter nulle part rien de comparable.

Corresp. d'H. Regnault, p. 86.

effet, c'est la seule partie de l'Italie où j'aie vraiment rencontré le type italien et des costumes caractéristiques

Les compagnards que l'on voit, au marché ou bien en troupes aux cérémonies, sont habillés de ce costume que vous connaissez, mais avec les mille variétés de la nature et avec les couleurs les plus vives et cependant les plus harmonieuses.

» Je partirai, je pense, vers la fin de cette semaine, pour Venise, peut-être par Florence, Bologne, Mantoue, etc. Cependant je ne le crois pas, car je crains terriblement cette immense course en voiture laquelle serait horriblement fatigante.

» Je pense donc aller à Ancone où je prendrai un bateau pour Venise. Donc lettres à Venise.

» Je me promène maintenant avec deux anciennes connaissances, l'une de Naples, que j'ai rencontrée sur le point culminant du dôme de St.-Pierre, l'autre, de Florence, pendant les cérémonies du jeudi saint.

» Maintenant, chère mère et famille, frères, sœurs, amis, je vais de nouveau vous dire au revoir. Chaque pas me rapproche maintenant du moment où je vous reverrai de nouveau bien portants, j'espère, et où je rentrerai dans nos bonnes habitudes, notre propreté et notre modeste bien-être. Want (1) als ik hier nog wat lang bleef zou ik n'en eesten liefhebber worden in het vloeyen vangen. Het zou misschien geen slegt stieltje zijn, mor dor zijn er deftiger.

» Donc les témoignages d'amitié et de souvenir les plus vifs aux amis et de chaleureux embrassements pour vous.

» Votre dévoué,

» JOSEPH. »

## ONZIÈME EXTRAIT DU JOURNAL DE JOSEPH LIES.

» Il pleut tristement, et, par malheur, la voiture est au complet, ce qui fait que je suis enchassé dans les jambes et les bras de cinq de mes compagnons d'infortune, à peu près avec la même liberté d'allures qu'une brique dans une muraille.

» La diligence transporte quatre religieuses, un curé, un religieux, un vieux monsieur, un jeune allemand, un ancien conducteur de la diligence, qui (à part les religieuses) sont les co-infortunés de mon compartiment — puis encore un ingénieur — et encore un curé, que j'ai rencontré plusieurs fois dans mon voyage.

» Nous roulons lentemeut à travers de beaux pays ; nous côtoyons des montagnes, des rochers, des vallées fertiles ou des précipices arides.

» L'ancien employé raconte des histoires de brigands. Il dit comment, en douze ans, il a été attaqué cinq fois et comment les choses se passaient en ces circonstances. Quoiqu'il en soit, nous passons les endroits les plus dangereux et les plus renommés, sans que la moindre troupe d'assassins daigne ajouter tant de poésie à notre voyage. Nous remarquons cependant que les habitants de ces contrées ont tout à fait le physique et le costume de l'emploi.

» La première nuit arrive.

» Allons-nous dormir un peu ? Ah ! oui, dormir... Tout à coup bruit épouvantable ; la voiture est arrêtée... arrête par le mauvais état de la route. Les voyageurs sont priés de descendre. Enfin, après mille efforts, nos 13 chevaux, excités par d'impitoyables coups de bâton, et aidés par les efforts des voyageurs qui poussent au véhicule, parviennent à entraîner la machine au galop,

(1) Car, si je restais plus longtemps ici, je deviendrais un artiste numéro un en l'art d'attraper les puces. Ce ne serait peut-être pas un mauvais métier, mais il y en a de plus comme il faut.

laissant les pauvres voyageurs en pleine nuit, par une petite pluie, au milieu d'un chemin boueux, qui rend effroyablement fatigante la course que ces malheureux ont à faire (en protestant) pour reprendre la voiture là où elle s'était arrêtée.

» Avec quelques variantes, nous avons eu, la même nuit, trois reprises des mêmes tribulations.

» Toute la journée du lendemain se passe sans accidents et nous augurons bien de la nuit car la route sera fort belle.

» Mais non ; il était écrit que nos nuits ne seraient point tranquilles...

» Nous sortions du Ponte Latera, au commencement de la nuit, et nous roulions depuis quelque temps sur la grande route... Ah! mon Dieu, la voiture penche... Elle s'incline encore!!... Nous allons verser ! !... Et déjà nous étions les uns sur les autres...! Heureusement elle s'arrêta presqu'entièrement hors d'équilibre, mais tellement embourbée qu'elle s'était, grâce à Dieu, arrêtée dans sa chute, au bord d'un fossé. Si la chose s'était passée dans la journée, alors que nous côtoyions des précipices !...

» Nous parvenons à sortir de nos cases, mais que faire alors ?

» Tout le monde donne des conseils ! Enfin on va bien loin, bien loin, prendre des cordes et des bœufs... et bœufs, cheveaux et voyageurs, s'attelant et tirant en sens divers, parviennent à remettre de nouveau notre malheureuse diligence dans la voie... On murmure, on grogne, on proteste, on maudit le postillon, puis chacun prend enfin sa place dans le casier.

» La troisième journée se passe sans encombre, Le temps s'est mis au beau. On monte le plus souvent, lentement, au pas majestueux de six bœufs. On traverse ainsi les Apenins, passant par des vallées fertiles ou arides, s'arrêtant parfois, dans quelque petite ville située la haut, triste et solitaire, dans un pli des montagnes, et, enfin, vers le soir, on découvre la mer et l'on est arrivé à Ancône.

» Ancône. — Assez triste ville. On y voit quelques églises et antiquités plus au moins intéressantes. Je m'y promène avec l'ingénieur de la diligence.

» Dans l'après-dîner du surlendemain, nous nous embarquons pour Trieste, à bord du *Fiume*, vapeur du Lloyd autrichien.

» Il y avait très-bonne société à bord.

» Pendant le dîner et la soirée on cause agréablement. Je joue une partie d'échecs avec un anglais (marié à une dame française — personnes fort agréables avec lesquelles je me trouverai à Trieste et à Venise).

» Le temps est beau ; la mer est belle et tranquille, et, vers 1 heure on arrive à Trieste.

» Nous allons à l'hôtel. Une heure après, le monsieur vient m'engager à aller avec eux voir l'arsenal pour lequel il a obtenu un billet d'entrée. Lui, la dame et moi, nous faisons cette visite. Après, charmante promenade. Nous revenons dîner à l'hôtel, et, comme ils partent dans la nuit, je leur dis... peut-être au revoir !

» Je passe la journée du lendemain à visiter Trieste, ville réputée peu intéressante parmi les voyageurs. En effet, elle n'a, pour les attirer, que ses belles rues larges et bien bâties, son port, l'aspect de confortable, de bien-être et de prospérité qui règne partout, mais rien de ce qui séduit le touriste, c'est-à-dire des monuments, des collections, des souvenirs.

» J'ai cependant parcouru avec intérêt les marchés, ne fut-ce que pour admirer l'adorable costume des femmes de la campagne, costume et coiffure surtout qui me les faisaient paraître toutes jolies.

» Tout y est excessivement cher comparativement au reste de l'Italie.

» Je partis, à minuit, pour Venise, pour y arriver le lendemain matin vers 6 heures, (24-25 Avril) (1).

Ah Venise !....

## VINGT-TROISIÈME LETTRE.

*Ancône*, 21 *Avril* 1860.

« Mes très chers,

» Ainsi que je vous le disais déjà, je pense, dans une autre circonstance, les jours se suivent mais ils ne sont pas également amusants en voyage.

» Je viens d'en passer trois que j'aurais vraiment cédés, au premier offrant, à un prix fort raisonnable, même avec quelque bénéfice.

« Trois jours et deux nuits, ou 62 heures de suite en diligence !!!!! 62 heures pendant lesquelles on est roulé, cahoté, secoué au caprice de toutes les pierres d'une route détestable ! ! — 62 heures, où, perdant tout libre arbitre, on se trouve enchassé, dans les angles rentrants et sortants d'autres voyageurs, comme les briques d'un mur, ou les pièces d'un jeu de patience (et cela dans un pays où l'on a souvent besoin de se gratter). Ah ! voyez-vous, une aussi horrible situation, soufferte avec quelque résignation, est digne des louanges qu'on prodigue aux saints cités par leur calme dans la douleur et leur inépuisable patience.

» Mais ce n'est pas tout. Ecoutez comment d'aussi affreuses circonstances peuvent encore être aggravées par les caprices d'un sort contraire.

» Nous étions 13 voyageurs (chiffre de mauvaise augure, comme vous voyez) : trois dans un compartiment, un ingénieur, un curé et un autre ; six dans le mien, un curé d'Ostende, un monsieur la Marche de Liège, enrichi dans les affaires (il parlait flamand ainsi que le curé), homme assez vieux mais jeune de cœur et prenant très bien les choses ; puis une espèce de religieux, un ancien employé de notre diligence, un allemand et moi. Dans le troisième compartiment : quatre religieuses, espèces de béguines.

---

(1) *Anvers*, 19 *Avril* 1860.

Mon vieux,

J'ai lu avec infiniment de plaisir ton mémoire en 14 pages sur tes pérégrinations et sur l'état des insectes en Italie. Tu as toujours, selon ton habitude, sinon le cœur du moins le corps sensible. Au point de vue moral, tu me parais être en assez bon état, et retirer de ton exil, suffisamment de jouissances, peut-être même de profit. Continue dans cette voie, et malgré tout le plaisir que nous aurons tous à te revoir, ne te hâte pas trop de revenir dans notre humide Belgique, le pot de chambre de l'Europe, a dit un diplomate. Je te préviens que, depuis longtemps ici, et au moment même où je t'écris en soufflant dans mes doigts, nous jouissons d'un temps peu agréable, d'un vent rude et froid, pluie abondante, grêle, neige, etc. Comme si nous n'étions pas aussi près du beau mois de Marie.

Il m'est survenu un évènement très grave dans ma vie de célibataire casanier et de propriétaire de 3000 volumes : j'ai dû changer de quartier ! Oui, mon cher, j'ai dû abandonner mon Belvédère d'Apollon, du marché aux Souliers ; j'ai dû ne plus voir la tête de mon pâtissier, me séparer de mon aimable pâtissière, etc., etc.; mettre le chaos dans mes cahiers, mes médailles, mes livres.

J'ai transporté mes livres, mon serin, ma flûte, ma guitare, mon flageollet, en un mot, tous mes moyens de séduction, *rue des Tanneurs*, 17. Voilà où j'en suis.

Des lettres et des arts, peu de chose. Leys a exposé dernièrement au Cercle un grand tableau : *Lecture d'un décret de Charles-Quint*, qui a attiré une immense affluence et a eu beaucoup de succès.

Ma section de musique marche très bien et a donné plusieurs bonnes séances. Samedi nous terminons l'hiver par un souper musical de 60 couverts, dont je viens de terminer le *programme* plus ou moins facétieux : *Ouverture du Turbot arrangée à la hollandaise par Dunckler ; Tête de veau à la Litolff* ; *vins et liqueurs à la Wieniawski*, etc. etc.

Au revoir, mon cher ami, achève heureusement ton voyage et reviens en meilleure santé. Réjouis, de ton amitié.

Ton affectueux et dévoué

DU FIEF.

» Vous voyez que l'élément religieux ne manquait pas.

» Nous avions passé la journée (partis Mercredi de Rome, à 6 heures du matin) à causer. L'ancien employé avait raconté comment, pendant neuf ans de service, il avait vu la diligence dévalisée cinq fois. Il nous avait détaillé comment les choses s'etaient passées dans ces circonstances et fait remarquer en outre, qu'en ces temps-ci cela n'était pas impossible, attendu que la gendarmerie ayant été appelée à Rome et dans les grandes villes, les routes étaient peu gardées ; du reste, cela avait encore eu lieu l'année passée.... J'ajouterai que les gens du pays nous semblaient avoir tout à fait la physionomie de l'emploi et même le costume.

» Enfin, le soir était venu et nous avions atteint environ deux heures de la nuit, quand tout à coup la voiture s'arrête. On entend crier, jurer et faire un vacarme épouvantable !!!

Ce n'était pas des brigands, croyez le bien. La voiture n'était arrêtée... que par le mauvais état de la route, et cependant nous avions 13 chevaux. (Encore le chiffre fatal !)

» Les voyageurs sont priés de descendre... Et il pleuvait tristement, et la nuit était sombre et sans étoiles, et il fallut nous mettre tous à pousser les pieds dans une boue affreuse, et enfin, quand, grâce à tous ces efforts réunis, la voiture eut pris son élan, elle partit au galop, nous laissant tous là, dans l'obscurité (les quatre nonnes aussi), et il fallut, clopin clopant, rejoindre la diligence là où elle s'était arrêtée. Alors, moitié grognant, moitié riant de nos misères, nous reprîmes notre autre misère, c'est à dire nos places de pièces de jeu de patience.

» Une heure après, hélas ! nouvel arrêt ! et nouveaux efforts — et, avant le jour, une troisième fois encore.

» Enfin, le soleil se leva.

» Nous primes le café dans je ne sais quel petit endroit, puis la journée se passa à monter lentement, le plus souvent au pas majestueux de six bœufs, à monter, monter toujours, pour traverser les Apenins qui nous barraient la route.

» Tout cela, en voyant passer devant nous de beaux pays, des montagnes arides ou des vallées fertiles ; côtoyant des précipices ou de hauts rochers, traversant les rues tranquilles d'une foule de petites villes, et nous arrêtant parfois pour reprendre bientôt notre interminable course.

» Ainsi se passa la journée.

» Nous augurions bien de la nuit, car la route devait être plus facile, et nous nous promettions de bien dormir. Ah ! oui... Après être sortis de *Ponte latera*, nous galoppions gaîment sur la route... Tout à coup... Ah ! mon Dieu ! ! La voiture penche ; elle s'incline de plus en plus ! ! elle va verser ! ! — elle... Mais non, grâce à Dieu et à un miracle d'équilibre, elle s'arrêta au milieu de sa chûte. Nous étions sur le bord d'un fossé, mais les roues s'étaient tellement embourbées que, par là, notre voiture avait été empêchée de verser complètement. Enfin, nous qui étions déjà les uns sur les autres, et pêle-mêle, nous parvînmes à sortir de nos compartiments.

» Nous voilà de nouveau dans l'obscurité et dans la boue. Que faire alors ? Tout le monde donnait des conseils. Enfin on se décida à aller chercher, loin, très-loin, des cordes et des bœufs, et alors, les chevaux, les bœufs et les voyageurs, tirant à la fois et dans tous les sens à la voiture, nous parvînmes à la remettre en route.

» Ah ! mon Dieu, quelles aventures !

» Après celà, comme les fois passées, moitié grondant, moitié riant de tous nos contre temps, nous reprîmes nos places ; le restant de la nuit et le jour suivant n'ayant plus offert d'autres accidents, nous arrivâmes le vendredi soir, entre 7 et 8 heures à Ancône, après avoir traversé, à grands efforts, comme vous le voyez, l'Italie dans sa plus grande largeur.

» Mes deux compatriotes m'avaient quitté à Lorette, pour aller faire, je pense, leurs dévotions, by (1) ons lievrouwke van Loretten.

(1) à Notre-Dame de Lorette.

» Me voici à Ancône, que j'ai parcourue aujourd'hui dans tous les sens, et d'où je partirai, s'il plait à Dieu, demain dimanche, par aller à Trieste, et, de là, à Venise, car il n'y a pas de vapeur direct pour cette dernière ville.

» A Rome, j'ai encore, depuis que je vous ai écrit, employé mon temps à aller admirer les musées et les nombreux palais qui contiennent des trésors artistiques inappréciables. Mais comme il faisait presque constamment mauvais, je n'ai pu faire les excursions qu'on fait dans les environs de cette ville. Enfin, je dois prendre cela en patience ; déjà, trop souvent, j'ai eu lieu de m'apercevoir que je voyage dans la mauvaise saison.

## VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

« *Trieste, Mardi* 24 *Avril.*

» Depuis hier à midi, je me trouve à Trieste, et vraiment je serais tenté de dire que j'ai entièrement quitté l'Italie, si la langue que j'entends ici, et peut-être quelques-unes des habitudes, ne me rappelaient que cette ville, quoique de l'autre côté de l'Adriatique, est en quelque sorte considérée comme Italienne. A vrai dire, elle en a peu les allures. En eflet, rien de cette saleté, de l'inconcevable incurie, de l'air de ruine qui distinguent toutes les villes si italiennes dont j'ai eu à vous entretenir jusqu'ici. C'est, au contraire, une belle ville aux rues larges, aérées et bien entretenues, aux maisons bien bâties où règnent partout l'activité et un air de propreté que, depuis longtemps, hélas ! je n'ai plus l'habitude de voir.

En revanche, si elle est pleine de la sève et de la vie actuelle, elle n'a rien de ce que cherchent l'ami des arts et le touriste. Aucun souvenir qui rappelle les luttes ou les travaux de ceux qui nous ont précédés dans les siècles ; aucun mouvement remarquable, aucune de ces collections d'œuvres d'art qui font la richesse de Rome, de Florence et de Venise ; en un mot, c'est une ville toute moderne, qui semble née d'hier mais aussi qui a toute la beauté et la force de la jeunesse. J'ajouterai que son port est très-beau, et ravissantes les collines sur lesquelles elle est assise.

A propos de notre éternelle *Bourse* qui ne sera, je pense, jamais achevée, j'en ai vu ici une qui plait, je crois à beaucoup de nos négociants ; elle réunit toute espèce d'utilités, sans aucun souci, il est vrai, de la moindre beauté artistique. Ce sont deux espèces de *passages* vitrés qui se croisent et qui, au lieu de boutiques, ont des bureaux, des cafés, des cabinets de lecture, etc., etc.

C'est fort bon de ne s'occuper que de l'utile, mais cela n'empôche pas qu'on fait des lieues et des lieues pour voir de misérables petites villes, comme Sienne et Pise, parce qu'elles ont un ou plusieurs admirables monuments qui font leur seule richesse ; de Trieste, si grande, si belle et si agréable, au point de vue du confort moderne, on dit sur la route et dans les guides : — Oh ! n'allez pas à Trieste ; il n'y a rien à voir.

Quoi qu'il en soit, je m'y suis arrêté avec plaisir pendant un jour et j'ai même eu l'occasion d'y admirer l'adorable coiffure des femmes de la campagne. C'est une espèce de toile blanche garnie d'une sorte de dentelle, arrangée sur leur tête, d'une certaine manière qui les fait paraître toutes jolies.

J'ai pris ma place et pars ce soir, ou plutôt cette nuit, (à minuit), pour la belle Venise.

Puisse un rayon de soleil la dorer à mon arrivée, car hélas, la triste pluie me poursuit toujours !





## CHAPITRE XXV.

# VENISE.

SOMMAIRE : « Venise !... Dieu, qu'elle est belle !... » — Ravissement. — Correspondance. — Sa santé. — Descriptions. — Ses amis. — Un enterrement en gondole.

### DOUZIÈME EXTRAIT DU JOURNAL DE JOSEPH LIES.

« Ah! Venise!.... Comment décrire la vive impression que me fit, à première vue, cette ravissante ville? C'est un vrai rêve, un caprice de poéte ou d'artiste. Tout y est étrange, nouveau, imprévu.

» Rien de plus gracieux et de plus poétiquement pittoresque que ce grand canal bordé de palais à l'architecture si .... véritablement vénitienne, dont les formes si élégantes et la couleur si belle se reflètent de mille manières dans l'eau transparente de la lagune.

» Rien de plus fantastique que ces gondoles qui glissent, mystérieusement et sans bruit, dans toutes les sinuosités de cet inextricable ruban de canaux, qui longe presque toutes les maisons de la ville.

» Rien de plus fantaisiste que cette Place St-Marc avec son temple incomparable éblouissant d'or et des couleurs les plus harmonieuses —, que cette Piazzetta, avec ses colonnes, son Palais Ducal qui se dessine comme une dentelle sur la lagune.

» Et cette lagune même avec ses îles et tout ce mouvement continuel de navires et de gondoles ! Et toute cette population de pêcheurs, de marins et de gondoliers, qui vit là, sur la rive, errant, chantant, se disputant dans ce doux langage de Venise ; langage qui, même dans la bouche de ces hommes grossiers, est encore agréable à entendre.

» Tout cela fait, de Venise, une ville vraiment unique au monde, pour laquelle on éprouve toujours une admiration et un attachement différent de ceux qu'on ressent pour tout autre ville.

» Ses églises, ses collections, son musée, offrent tous des œuvres de premier ordre de ces maîtres vénitiens qui complètent si bien le genre d'émotion que fait éprouver cette ville si étrange et si colorée. En effet, quels fantaisistes et quels coloristes que tous ces hommes dont les nom sont connus dans le monde entier, pour l'éclat brillant qui rayonne de leurs œuvres !

» Tous ceux qui s'occupent un peu d'art connaissent les noms des Titien, des Paulo Véronèse, des Tintoretto, des Bellini, Palma. Mais il est des noms moins connus qui, à Venise seulement, brillent de tout leur éclat. Ce sont Carpaccio, Pani Bordene — Bonnifacio, Vivarini et bien d'autres encore qui tous brillent par des qualités de peintres et de coloristes les plus admir a

» Le musée renferme des chefs-d'œuvre de tous. Le Palais Ducal a des Paulo Vèronèse

admirables, des Tintoret et autres. Beaucoup de palais ont également d'admirables tableaux, malheureusement beaucoup de familles, ruinées par les difficultés des temps, vendent successivement toutes ces œuvres qui vont embellir les palais d'Angleterre, de France et de Russie. C'est heureux qu'on ne puise vendre de Venise, ni ses palais, ni son canal, ni ses lagunes et tous les charmes.

» Malgré la grandeur de ces pertes, Venise restera longtemps ou toujours la belle Venise.

» J'ai vu, à Venise, quelques peintres, M. M[io] Movo, M. Malmenti, professeur à l'académie, homme de beaucoup de talent. M. Schiavoni, fils du peintre de ce nom qui avait acquis de la renommée. Il habite, sur le grand canal, un de ces admirables palais gothiques, lequel, autant par sa situation que par sa construction, est la plus belle des demeures d'artiste.

» Je me suis présenté, porteur d'une lettre d'introduction, au palais Albouzzi. J'ai trouvé le palais ravissant et, plus ravissant encore, l'accueil des personnes de la famille de ce nom, qui m'ont vivement engagé à venir les revoir, si jamais je reviens faire quelque séjour à Venise.

» J'y ai fait, les premiers jours, des promenades en compagnie du monsieur anglais et de la dame française d'Ancône et de Trieste.

» M. Errera, à qui j'étais adressé, m'a préesenté au Casino du commerce où j'ai fait la connaissance d'un monsieur fort aimable que je reverrai si je reviens en cette ville.

» Logé à la *Casa Cattanneo*, ancienne maison meublée où, depuis plus de 50 ans, plusieurs générations d'artistes se sont suivis, la recommandant les uns aux autres. J'aurai été le dernier car, par suite de l'état où se trouve Venise, cette maison sera close dans le mois de mon départ.

## VINGT-CINQUIÈME LETTRE.

« *Venise*, 25 *Avril.*

» Ah ! Venise ! Dieu, qu'elle est belle ! !

» Quelle magie ! quel mystère ! quelle couleur !

» Elle est bien telle que je l'avais rêvée et bien plus belle encore. Oh ! combien me plaisent, et son architecture étrange, et ses canaux bordés de palais et de maisons de l'aspect le plus imprévu et le plus pittoresque. — Et ses gondoles noires, et la belle eau verte et transparente sur laquelle elles glissent silencieusement. — Et cette place St-Marc, et cette église d'une architecture indescriptible, tant elle ressemble à uue fantaisie, à un rêve d'artiste ; et son éblouissante couleur ! — Et puis encore cette place où se trouve le Palais des Doges, qui se découpe en partie, comme une dentelle sur la mer et les îles lointaines. — Et ces deux colonnes qui supportent le lion et le St-George, je crois.

» Tout cela est d'un ensemble tellement fantaisiste, que cela forme vraiment le plus beau et le plus imprévu des décors de théâtre.

» Ah ! je n'ai vu tout cela, jusqu'ici qu'à travers le brouillard gris d'une pluie continue, et cependant je suis dans le ravissement.

» Jusqu'ici, aucune des villes d'Italie ne m'a produit une impression aussi agréable.

» Rome, voyez-vous, je l'aime sérieusement, d'une amitié pleine d'une grande estime ; mais Venise, je le sens, celle-là, je l'aimerai d'amour.

» Aussi les idées de peinture m'y sont immédiatement venues ; il me semble qu'ici je pourrai faire un bon tableau, car tout ce qui m'entoure inspire...

» Mais cela n'est qu'une idée du premier jour, je verrai dans la suite si c'est possible.

» Ah ! que je m'aperçois maintenant que j'ai bien arrangé mon voyage : voir Naples, puis Rome, et conserver la vive et puissante impression de Venise pour la fin. C'est là l'itinéraire qu'à tous, je conseillerai de suivre.

» J'ai jeté aussi, ce matin, un coup d'œil dans un des musées. Ah ! mon Dieu, quels splendides tableaux, quels trésors d'étude ! J'en suis vraiment enthousiasmé.

» Si le bon Dieu voulait seulement m'accorder un peu de soleil ! Partout ailleurs, j'ai supporté la pluie avec assez de résignation, mais ici la continuation du mauvais temps me causerait vraiment les regrets les plus vifs, cependant je n'ose compter sur un changement. J'en serais au désespoir.

» J'ai reçu, ce matin, votre lettre (ik had me gewild dat hem wat langer had geweest). Tu as peut-être écrit une seconde lettre à Naples, ainsi que je l'avais demandé en arrivant dans cette ville, et quand je n'avais encore pu tirer aucune lettre de cette poste. En ce cas, je ne l'ai pas reçue.

» Je regrette aussi de ne jamais rien trouver des amis. Voyez-vous, quand on est loin, recevoir une lettre, de ceux auxquels on est attaché, est un des plus vifs plaisirs qu'on puisse éprouver.

» Maman va-t-elle chez mes amis ? Leur communique-t-elle mes lettres en entier ou en partie ? Savent-ils si je vis encore ?

» Ah ! si je reste un peu ici, je tâcherai de trouver le temps d'aller les réveiller moi-même, comme Winter (1). Sa lettre, où il y avait tant de détails politiques, artistiques et autres concernant le cercle dans lequel je vivais à Anvers, m'avait tant fait plaisir ! Mais ils disent peut-être que moi-même je garde le silence à leur égard, mais vraiment, c'est à peine si je trouve le temps de vous écrire, et c'est la crainte de vous donner de l'inquiétude, qui me fait être aussi exact à cet égard.

» J'ai reçu avec plaisir le petit écrit van Eerweerdige (2). Cela me prouve que sa santé est toujours excellente, en dat ze nog (3) al eens een reys doet et prend aussi un peu de distraction. Het doet (4) me waerlijk plaisier en doet my speyt dat ik al dat reysen voor my alleen moet houden.

» Louise (5) est-elle entièrement rétablie ? Comment va le petit troupeau ? Et Henri — als hy (6) eens aen het schreyven is, dat hy ook nog al eens een papierken naer hier zend. Mais, où maintenant ? me direz-vous. Ici, cela devient difficile, car vraiment je n'en sais presque rien moi-même pour le moment.

» Il faudra que j'aille à Milan. Mais après ? Sera-ce le retour par la Suisse ou l'Allemagne ? Quand ? — Als ge niet lank wagt (7), écrivez-moi encore ici.

» J'ai écrit hier ce qui précède ; aujourd'hui j'ai eu le bonheur de me promener aux beaux rayons du soleil, aussi j'en ai profité pour me faire promener en gondole sur ce grand canal et par une foule de petits canaux de la ville.

» Je ne puis assez le dire, c'est féerique, c'est une succession la plus variée possible de décors; c'est une diversité infinie de palais, de maisons, de ponts et que sais-je encore, mais qui vraiment m'enchante.

» Il faut peut-être être artiste pour y trouver tant de charme, car des personnes que j'ai retrouvées ici, après m'être promenées avec elles, à Trieste, n'ont pas tout à fait le même enthousiasme. Enfin, j'en suis satisfait et c'est le principal.

(1) L. de Winter, son ami, artiste comme lui.

(2) Respectable (mère).

(3) et qu'elle fait parfois un voyage.

(4) Cela me fait réellement plaisir et je regrette de devoir faire tous mes voyages, moi tout seul.

(5) Madame Henri Lies.

(6) Lorsqu'il est à écrire, qu'il envoie alors un peu de papier par ici aussi.

(7) Si vous ne tardez pas longtemps, écrivez-moi encore ici.

» Ici, mes très chers, mère et famille, je vais vous dire bonjour et à revoir, en vous recommandant, comme toujours, de ne pas oublier de me rappeler au souvenir de tous les amis, Leys et sa famille en tête.

» Je vous embrasse donc encore.

» Vostrississimo
» JOSEPH. »

## LETTRE DU DOCTEUR DE FORCHAUX A LIES.

« Mon bon,

» Maman est là, à mes côtés. Elle m'avait fait parvenir, pour en prendre connaissance, votre dernière missive in-4°. Il y est si peu question de votre santé que je ne puis rien lui dire. Elle me demande de vous écrire, pour connaître quelques détails de votre manière d'être. Ne croyez-vous pas qu'il serait bon, pour la récompense de sa sollicitude, de m'envoyer une petite relation sanitaire ? Voici ce que je voudrais. Etablir une comparaison entre votre situation actuelle et celle d'il y a un an, le tout en très peu de mots. Cela vous prendra juste vingt minutes. Puisque le soleil est rare, le ciel gris, que vous avez une bonne chambre et des loisirs, rien n'est plus facile.

» Ami, je souhaite que vous nous reveniez en bonne santé.

» A vous.
Dr DE FORCHAUX.

D'après ce que me dit Lamorinière, il paraît que Lies répondit à cette demande, de la façon la plus amusante, passant toute sa personne intérieure et extérieure en revue. Si quelque inquiétude le tourmentait, il se garda de le laisser voir. Il savait, le grand cœur, que sa lettre divertirait son excellent docteur et que ce dernier en répondant à la « Respectable veuve » ne pourrait s'empêcher de rire. Son but fut atteint ; ce qui le prouve, c'est cette seconde lettre du Docteur à Lies.

« 29, 5 *(Mai)* 60.

» MON CHER AMI,

» Je n'ai pu m'enpêcher de lire votre lettre à Ledellier ; il fallait voir comme il a ri de bon cœur. Le lendemain, il me la fit demander pour la faire lire à Lamorinière, qui revenait de son excursion. Par qnelles mains elle a passé depuis, je l'ignore ; toujours est-il qu'il n'est plus question que du solitaire et de ses sœurs. Vous avez eu un succès fou.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Parlons maladie. Il paraît que nous n'avons pas considérablement gagné. Si par hasard les circonstances climatériques étaient aussi peu favorables en Italie qu'ici, cela ne m'étonnerait plus. Le 27, nous avions + 23° Beau temps. Vent S.-S.-O. Aujourd'hui : + 7° Vent N.-O. Je rallume mes feux !

» Des fièvres sans fin. Je ne voudrais pas vous voir arriver par ici. Il se passe en vous quelque chose de particulier du côté des reins ; il faudrait faire voir vos u... à un homme entendu. Les particularités que vous signalez n'ont rien de commun avec la maladie essentielle. J'estime que vous en avez encore pour six semaines de villégiature. Voici ce qu'il conviendrait de faire pendant ce laps de temps, et ce sans interruption. Vous pourriez préparer les drogues vous même ; rien n'est plus simple. Il suffit d'abord de prendre une bonne poignée de lichen d'Islande, que l'on a soin de ne pas laver, on laisse bouillir jusqu'à réduction d'un litre à un 1/2 litre ; on passe au tamis ou au travers d'un linge, on remet le liquide sur le feu après y avoir ajouté 9 s. de sucre, puis on laisse évaporer jusqu'à consistance sirupeuse. Réfroidi cela représente une belle gelée non

privée de son principe amer. Vous avalez cela en deux jours par cuillerées à soupe, l'estomac étant vide.

» D'un autre côté, prenez deux litres de goudron de navire ; versez dans un pot à beurre, traitez cela par eau bouillante, un litre. Remplissez le vase avec eau froide et remuez. Tous les jours, vous avalez, de ce liquide, la valeur du contenu d'une bordelaise. Cela n'est pas très mauvais ; on s'y fait assez facilement.

» Si ces tripotages vous ennuient, faites faire cela par le premier pharmacien venu, en ayant soin de lui recommander que votre gelée de lichen ne doit pas être privée du principe amer. Avalez-en un pot de cinq onces tous les jours. J'ai la conviction que si vous vous astreignez à prendre cela avec suite, vous obtiendrez un résultat satisfaisant.

» Vous vous étonnez que votre larynge-bronchite n'ait pas plus de retentissement sur votre individu. Cela ne prouve qu'une seule chose, le peu de valeur de la lésion organique, et c'est précisément cette considération qui doit vous faire espérer un rétablissement. Je ne saurais assez vous recommander de suivre ces conseils.

» Nous voilà fin Mai, dans quatre mois la vigne aura donné ses fruits, l'hiver sera proche, et vous savez s'il est propice à Anvers pour les tousseurs. Il faut donc que vous fassiez provision de santé pour pouvoir perdre un peu dans les mauvais jours, comme le navire qui jette du lest pour lutter contre la vague.

» Tout le monde me demande de vous dire un tas de choses. Maman Lies me gronde parceque je tarde à vous écrire ; elle s'imagine, cette bonne femme, qu'avoir du temps, être un peu libre, c'est la chose du monde la plus simple. Je lui fais observer qu'elle a vingt heures à dépenser par jour et que, bien souvent, elle est forcée de remettre de la besogne au lendemain. Elle veut bien en convenir et reconnaître que l'on sonne énormément à ma porte.

» Sur ce, mon bon, patience et persévérance. Je compte bien vour revoir avec bonne mine.

» Votre tout dévoué,
» Dr G. DE FORCHAUX. »

## VINGT-SIXIÈME LETTRE.

» *Venise*, 7 *Mai* 1860.

» Mes très chères,

» Décidément, j'ai jeté mon ancre dans les lagunes de ma belle et séduisante Venise.

» J'y ai ouvert ma vitrine, j'y suis très bien installé et, depuis quelques jours déjà, je suis bravement en train de faire ou de commencer un tableau.

» Il me semblait, voyez-vous, que c'eût été un crime de voir répandues ici tant et tant de choses, si pittoresques, si magiques, si colorées, si propres enfin à la peinture, et de passer, après avoir jeté à l'air les expressions de mon enthousiasme, mais sans faire le moindre effort pour tenter de rendre, par mon langage, la peinture, un reflet des impressions que j'avais reçues.

» Aussi ma décision a été vite prise ; après avoir employé 5 ou 6 jours à parcourir la ville en tous sens, à voir ses monuments, ses collections, ses églises, j'ai été chez un peintre près duquel j'avais une lettre d'introduction. Je me suis informé des choses qui regardent la peinture ; j'ai acheté une toile et, bref, me voici en train.

» Plus heureux, cette fois-ci qu'à Florence où j'ai fait la moitié de l'autre tableau, le panneau étant posé sur une chaise, faute de chevalet, j'ai trouvé ici, dans ma maison, immédiatement, ce qu'il fallait pour me mettre à l'œuvre.

» Voici comment.

» Selon le conseil de Swerts et Guffens (1) (dites-le leur, si vous voyez l'un d'eux), je me suis rendu, dès le second jour de mon arrivée, à la *Casa Cataneo*. Or, vous saurez que cette Casa Cataneo est une maison meublée, qui, depuis près de cinquante ans, a logé, Dieu sait combien de générations successives de peintres, depuis *Léopold Robert*, le fameux, jusqu'à moi qui serai le dernier, oui le dernier de cette longue liste d'espoirs de leurs patries.

» Cette maison qui, pendant tant d'années a pu subsister de cette hospitalité.... peu écossaise, mais tout aussi bonne, doit maintenant, par suite de la dureté des temps, se fermer pour toujours. Du reste, la dame de cette maison, qui est française, a perdu récemment son mari. Tout cela fait que, ainsi qu'elle me l'annonça avant de me louer ma chambre,elle se décide, à son grand regret, à retourner en France.

» Quant à ma chambre, elle est grande, haute, bien aérée et bien meublée de meubles genre empire mais très-commodes ; en outre, bon marché. En un mot, je suis très-bien.

» J'ai un restaurant vis-à-vis, où l'on va chercher mon *beefsteak* de midi. Pour mon diner, j'ai trouvé sur la Place Saint-Marc, une fenêtre (2) où, tous les soirs, on peut me voir. vers six heures, d'une part, rongeant une cotelette ou autre chose ; d'autre part, jetant un coup d'œil sur le tableau toujours animé qui se déroule devant moi ; écoutant, trois fois par semaine, la musique militaire qui a choisi l'heure de mes repas pour l'exécution de ses morceaux. En un mot, la vie matérielle se trouve ici facilement, en goedkoop.

» Je pense que vous aprouverez en tout point ma résolution, car, d'une part, cela me vaudra un certain temps de tranquillité et de repos, et de l'autre, je parviendrai, je l'espère, à faire peut-être, sous l'impression de tous ce que j'admire ici, un bon tableau, et ce serait là une considération qui ne serait pas non plus à dédaigner,

» J'espère qu'il en sera ainsi, mais on ne peut jamais jurer de rien, surtout en peinture.

» Donc, jusqu'à nouvel ordre, adressez les lettres à Mons. J. Lies à Venise la belle.

» A propos de cela, que je vous dise que j'ai trouvé avec un vif plaisir, vos deux dernières lettres. Comme je n'en attendais pas si tôt, je n'avais pas été à la poste pendant quelques jours ; cela a donc été une surprise agréable.

» Faites mes amitiés à Dufief qui a donné le bon exemple, hélas ! trop peu suivi par les autres amis.

» Par le prochain envoi, je compte leur adresser moi-même les expressions de ma profonde indignation.

» Vous vous plaignez du temps dont vous *jouissez*.

» Ici, après plusieurs jours de pluie persistante, j'ai enfin vu apparaître les gais rayons de ce soleil après lequel je courais, sur mer et par terre, depuis une foule de mois, sans avoir pu le rencontrer bien souvent.

» Cette ville-ci en a vraiment besoin, car il y a déjà tant d'eau dans ces innombrables canaux, que quand il vous en tombe encore du ciel, oh ! alors, on comprend le déluge.

» On l'a dit souvent, et on ne saurait assez le redire, c'est vraiment une étrange et unique ville que cette Venise avec ses rues étroites où jamais on ne voit un seul cheval, un bœuf ou un âne, ni un carrosse, ni une charrette, ni même une pauvre brouette, enfin rien qui ait des roues, qui se tire, se pousse ou se roule. De sorte que un vénitien, qui ne serait jamais sorti de sa ville, ne connaîtrait pas plus tout cela qu'un habitant de la lune.

(1) Je suis content d'avoir suivi leur conseil. (Note de J. Lies).

(2) Il veut dire : une table près d'une fenêtre.

» Il ne faut pas non plus être ici bien passionné de campagne, de champs cultivés et de belle et puissante verdure, car on n'y trouve, hélas ! dans ce genre, que quelques arbres plantés, par-çi par-là dans le coin d'une cour, un petit bout de jardinet qu'à grand peine on a planté sur quelque terrasse, ou bien la grande ressource de ce qu'on nomme *les jardins publics*, c'est-à-dire un certain espace (à un bout extrême de la ville) où l'on a planté des arbres et qui effectivement peut donner quelque satisfaction ; malheureusement, c'est très loin, et il faut, pour y arriver, monter et descendre un nombre infini de ponts (1).

» Ceux qui désirent plus peuvent prendre une barque et aller à je ne sais quelle distance chercher la riante richesse des champs ou l'ombre du bocage, comme on disait autrefois dans les romances.

» Henri me dit que je ne parle jamais de ma situation sanitaire. Ja (2), wat zal ik u zeggen ?

» Il y avait à bord de mon vapeur (de Trieste), un petit nègre qu'on disait avoir été vendu pour la somme de 5000 fr. Eh bien, j'aurais beau me noircir avec le meilleur cirage anglais, que je ne me placerais plus jamais dans ces prix-là, à moins que quelqu'un n'eut besoin d'un nègre qui tousse, soit pour le tenir éveillé, soit pour son agrément, soit pour tout autre motif, car enfin, il faut l'avouer, sans que cela doive vous préoccuper beaucoup, je me livre toujours à ce bruit incommode pour mes voisins et sans beaucoup de charmes pour moi. Quant au reste, bien portant comme toujours, car je commence à dire : « cela n'est pas une maladie, « ce n'est qu'une *tare*; c'est comme un tel ou un tel « qui sont bien portants, mais qui louchent ou qui « sont cagneux ». Quoi qu'il en soit, je vais vivre ici comme un petit saint, et reprendre *régulièrement l'olio*(3) *di fegato de merluzzo* et tâcher aussi de me remettre dans la situation où je me trouvais à Florence.

» Après cela il n'y a plus beaucoup de fatigues, et je vous arriverai peut-être débarrassé de mon agrément pectoral qui a le malheur de vous déplaire. Du reste, voilà le soleil, le printemps et la chaleur qui nous arrivent. Cela pourra aussi y faire quelque chose.

» La question financière est également toujours bonne; donc, là, tranquillité.

» Puisque je parle d'affaires de ménage, je vous dirai aussi que la garde-robe est toujours en bon état. Les Collard (4) font toujours la grosse besogne et supportent admirablement leurs innombrables fatigues; daer (5) is niet als de voeyering daer ik nog eens een middeltje zal moeten voor vinden. Ces fatigues sont partagées par mes souliers de Toulouse, où, à Naples, on a mis de nouvelles semelles.

» A Naples, ça c'est leur affaire, voyez-vous. Arranger du vieux, mettre des pièces, c'est leur élément, car ainsi que je vous le disais, dans ma lettre de cette époque, on y voit porter des habits rapiécés d'une manière tellement fantastique que cela n'a plus de nom dans aucune langue.

» Ce sera seulement quand la chaleur sera décidément venue, que je me trouverai plus au dépourvu, et cependant je ne voudrais, si cela est possible, rien m'acheter avant mon retour; entre autres motifs, parce que ma malle est déjà bien pleine. Tout le reste, linge, cols, etc. etc. est toujours, je pense, en aussi bon état qu'au départ.

» Maintenant, Eerweerdige en kinderen (6) je clos cette lettre destinée, plus spécialement que les précédentes, à la revue des choses de ménage.

(1) Les ponts de Venise sont à dos d'âne très raide.

(2) Oui, que vous dirai-je ?

(3) Huile de foie de morue. Cette expresion italienne semble l'amuser.

(4) Les vêtements achetés chez Collard.

(5) Il n'y à que la doublure pour laquelle je devrai trouver un petit moyen.

(6) Respectable (mère) et enfants.

» Je ferai en sorte, au prochain envoi, d'adresser moi-même la parole aux amis.

» Je vais donc terminer en vous souhaitant la continuation des bonnes dispositions où, à mon grand plaisir, je vois que vous êtes toujours.

» Wandelt (1), Eerweerdige, zoekt diën fameuzen atelier (2) ('k zien met plaisir da g'er al me bezig zijt, maer het is geen klein affaire), et restez bien portante ainsi que vous, mes très-chers, grands et petits,

« Vostrissimo JOSEPH ».

## VINGT-SEPTIÈME LETTRE.

» *Venise*, 15 *Mai* 1860.

» MES TRÉS CHERS,

» Ja, ge zegt (3) misschien gelijk ik, (mogelijk van néen) dat de joung ertjes nauw en dan al een bitje groot beginnen te weuren. Ja t'is zoo al een veertien dagen da me d'er regulier aen zijn, ze kunnen altijd ni joung blijven.

» Et puis, décidément le soleil a pris le dessus sur les brumes et les froids qui l'ont si victorieusement combattu cet hiver. Ook (4) het is een plaisir oum te zien hoe dat de menschen uyt hunne schelpen komen, hoe da z'hier s'avonds in de volle lougt hunne *glace* zitten t'eten, terwijl dat het musiek speeld, en hoe dat de juffrouwen hunne witte gaze kleeren uyt de kas hebben gehaeld, en met hunne bloote halzen loopen. Ik ben er waerlyk jaloersch van mée menen krawat die ik geen deumken leeger mag doen, of t'is van kuch! kuch! den anderen dag. Wel, wel, da moest hier waerlyk schoon zyn in den tyd dat al die ryke menschen hier nog ni waeren weg gegaen, et où l'on voyait tant de luxe et le mouvement de toutes ces gondoles aussi bien que l'animation qu'ils devaient donner à la ville.

» Aujourd'hui, parmi les plus élégantes, il faut surtout citer les ravissantes bouquetières qui, lorsque le matin vous passez sur la Place S[t]- Marc, viennent vous mettre un petit bouquet à la boutonnière. Ce ne sont pas, comme à Florence, des espèces de filles plus ou moins bien, qui font ce charmant petit métier; ce sont ici. de fort jolies demoiselles mises avec élégance, *modestes* !! et de bon goût. Elles sont habillées de robes de soie de fantaisie, de fraîches robes d'été dont, ma foi, elles doivent être bien fournies, car j'en vois me semble-t-il d'autres tous les jours. Très-bien coiffées d'un joli chapeau.

» Les filles du peuple, qui généralement ont de beaux cheveux et vont tête nue, sont coiffées avec un soin et une propreté extrêmes.

» Je vois cela quand, le matin, je vais, après mon déjeuner et avant de me mettre à la besogne, prendre un peu d'air sur la place et donner le restant de mon pain aux pigeons, car vous savez qu'il y a ici une quantité immense de ces oiseaux qui ne sont la propriété de personne,

---

(1) Promenez-vous, Respectable (mère), cherchez ce fameux atelier (2). Je vois avec plaisir que vous vous en occupez déjà, mais ce n'est pas une petite affaire.

(2) Il était question de quitter la chaussée de Berchem pour venir demeurer en ville. On se décida plus tard à habiter une petite maison, presque en face de Leys, ce qui enchantait Joseph Lies. Tout ne fut pas joie de ce côté.

(3) Oui vous dites sans doute comme moi (peut-être pas) que les petits pois commencent à grandir peu à peu. C'est que, depuis 15 jours, nous les voyons régulièrement et ils ne peuvent rester toujours jeunes.

(4) Aussi est-ce plaisir de voir comme les gens sortent de leur coquille, comme ils prennent leur *glace*, le soir, en plein air, pendant que la musique joue et comme les demoiselles ont sorti, de l'armoire, les robes de gaze blanche et vont le cou découvert! J'en suis vraiment jaloux, avec ma cravate que je ne puis baisser d'un pouce sans que le lendemain je tousse! je tousse!. Ce devait être réellement beau ici lorsque tous ces gens riches n'avaient pas encore quitté la ville.

mais qui sont un peu entretenus par tout le monde. Une personne riche a même laissé, en mourant, une certaine somme pour que tous les jours, on leur distribue une certaine quantité de nourriture. Aussi, à deux heures, régulièrement, un homme jette par une fenêtre, la mesure journalière des fèves qui leur reviennent par héritage. Pour le reste, comme je l'ai dit, les étrangers et tout le monde se chargent de les engraisser, aussi, pour peu qu'on émiette un peu de pain, on en a de suite une cinquantaine autour de soi. Voilà.

» Comme je vous l'ai écrit, je travaille, seulement, je trouve bien peu, ici, de ressources en modèles, (costumes pas du tout) etc. etc. De modèles,il y en a peu ou point. Ja,al die schilders (1) hebben hier niks meer te doen, veul zen der van deur getrokken en d'ander doen, geloof ik. niks anders als wa kopieeren, en als ik dan moet gaen zoeken degenen artiste die ik ken et qui doit me renseigner, alors je suis obligé de faire un chemin qui ressemble aen een bobyn (2) die in de war is, dans les mille petites rues qui sont, ici, les détours les plus fantastiques, en als (3) ge naer den weg vraegt dan zegge de menschen : *sempre dritte signore* (altyd *regt deur*) en da regt deur dat is zoo regt als den steert van het agtengs weerdig beest daer de espen van komen. En zoo ben ik zes of zeven dagen lank van Herodes naer Pilatus gezonden geweest en nu eyndelyk ben ik in gang en hoop dat het wel gaen zal. Nous verrons.

» Le peintre dont je parle, et qui m'en a fait voir d'autres est Mr Marco Moro, pour qui j'ai eu, par l'entremise de Mr Dansaert, je crois, une lettre, ainsi que pour Mr Errera qui m'a introduit dans la société où je vais tous les soirs, ne fut-ce que pour lire notre *Indépendance*.

» Que Louis en remercie Mr Dansaert.

» J'ai encore d'autres lettres, mais avant de les remettre j'attends que je sois un peu en train de travailler car sans cela, je ne ferais rien du tout.

» Vous le voyez, j'écris aux amis, aussi je suis fatigué et je ne serai pas plus long, cette fois-ci avec vous.

» Den hoftyd (4), Eerweerdige, zal welhaest gaen aenkomen, de bluyeren zulle alle dagen moeten gesneden worden, om dat hy zoo verwildert niet zou zyn, maer ik zal er tog oup tyd by zyn want anders zou hy gauw zoo kael zyn als veele koppen van onze vrienden en kennissen.

» Hoe is het met matant Milo (5) ik hoop dat het mensch geheel herstelt is, doet haer myn komplimenten en aen geheel de familie, vrienden, etc. etc.

» Votre tout dévoué,

» JOSEPH. »

« *Venise*, 17 *Mai* 1860.

» Wel Eerweerdig Figuer, hier ben ik wàerlyk in een aerdige soort van stad gezeten,— een stad daer geen een peerd, geenen eenen os, geenen eenen ezel te vinden is — née, zelf

(1) En effet, les peintres n'ont plus rien à faire ici; beaucoup ont filé et les autres ne font plus, je crois, que des copies. S'il me faut aller trouver un de ces artistes que je connais et qui doit.

(2) A une bobine de fil emmélée.

(3) Et si vous demandez votre chemin, alors les gens de repondre : sempre dritte, signore (toujours tout droit, monsieur) et ce tout droit est aussi droit que la queue de la respectable bête de laquelle viennent les jambons. C'est ainsi que, depuis 6 à 7 jours, je suis renvoyé d'Hérode à Pilate. Enfin je suis en train et j'espère que maintenant ça marchera.

(4) Le temps de jardiner, Respectable mère, va bientôt revenir; les feuilles vont être coupées chaque jour, pour que ça ne paraisse pas si sauvage; mais je serai là, à temps, pour empêcher que notre jardin ne devienne aussi chauve que les têtes de beaucoup de nos amis et connaissances,

(5) Comment va tante Milo? J'espère, que la bonne femme est tout à fait rétablie. Faites-lui mes compliments ainsi qu'à toute la famille, amis, etc. etc.

geenen eenen onoozelen ezel, — ge ziet wat dat hier plaats open is voor de kiezers van Brecht, Leuven en Groot Zundert — ; nogtans, van ezels gesproken moet ik voor de waerheid zeggen dat het scheynt dat er een stuk of vyf ezelinnen in dees verblyf te vinden zyn, maer ze houwen ze in de aptekers winkels, (1) c'est pour les gens qui ont la poitrine faible et auxquels on recommande le lait d'ânesse, — en dan weuren die beestjes vor de ziekenen zyn huijs gebrogt gelyk een aptekers fleske — den eenen mensch heeft jalap pillen noodig voor te genezen, den anderen rattekruyd, den anderen ezelsmelk en da kund hier allemael vinden.

» Ik, voor my, (2) geloof da veur menschen die het een bitje in de keel zitten hebben gelyk ik; dat er geen verzogtender geneesmiddeltje zou kunnen zyn als de tael daer de menschen hier makanderen mé doen verstaen, — t'is of da ze mé zyde en satyne lappekens was aen een genaeyd.— Als ik dan ter zelver tyd al da duytsch hier hoor uytbulken, het doet me t'effekt of da 'k tegen wintertyd ne smid de verroeste buyzen van een verslete kachel hoor uyt kloppen en dat er ter zelver tyd ne scheeresliep aen zyn deur staet te slypen. 't zou ook misschien kunnen dienen als medicament maer 't zou zyn om te geurgelen.— Na dat is zoo.

Ik zé dan dat het toch een aerdige stad is.— Ja voor ne mensch die dichterlyke snaeren oup zyn ziel gespannen heeft, en die zich geeren in de groenten van de schoone natuer verlustigt, die moet hier met een kleyn kontent zyn, want in plaats van gruen kund hier bekanst anders niet zien als de gekapte spineugie die g'oup u tafel krygt, het groen van de bluykens van de vensters en de oupslaegen van het vestje van zekere deutsche soldaeten — het is niet veul, maer het is tog vleytig vor het gezigt en een vredige ziel is met een klein kontent. (3)

» Ja, figuer, zoo leert ne mensch die de weereld rond reyst veul weeten en kennen en moet veeltyds zyne wenschen en driften weten te beteugelen — en ook zyne beenen weten in een te krollen — g'hebt misschien gezien in een van men brieven hoe dat ik daer en les heb moeten van nemen in die dilligentie van 62 hueren reyzens — gelooft me, zit liever in een schup oup zee, en walvischt al uyt da ge in uw maeg heb, als in een verderfelyke dilligentie te reyzen (4) — car, et écoute ces préceptes de morale : un homme dans une diligence emploie plus de diplomatie et de perversité pour placer convenablement ses jambes, au détriment de son vis à vis, qui est son adversaire et devient bientôt son ennemi, qu'il ne lui en faudrait pour se créer une place dans le monde.

---

(1) Eh bien, respectable Figure, je suis maintenant ici dans une étrange sorte de ville — une ville où il n'y a pas à trouver un seul cheval, ni un seul bœuf ni un seul âne, — vous voyez qu'il y a ici de la place pour les électeurs de Brecht, Louvain et Groot Zundert. Cependant, à propos d'ânes, je dois à la vérité de reconnaître qu'il paraît y avoir quatre ou cinq ânesses dans ce séjour, mais on les garde dans les boutiques d'apothicaires.

Et alors on amène ces bêtes devant la porte des malades comme des bouteilles d'apothicaire. — Une personne a besoin de pilules de jalep pour guérir, l'autre de mort aux rats, l'autre de lait d'ânesse, et tout cela se trouve ici.

(2) Quant à moi, je pense que pour les gens qui sont un peu pris de la gorge, comme moi, il n'y aurait pas de remède plus recommandable que de parler la langue dont on se sert ici — c'est comme si elle était composée de bouts de soie et de satin cousus ensemble, si j'entends alors en même temps rabacher tout cet allemand, cela me fait l'effet, lorsque vient l'hiver, du poëlier secouant les tuyaux rouillés d'un poële usé, tandis qu'en même temps un gagne-petit est occupé, à sa porte, à aiguiser des couteaux. Cela pourrait peut-être servir aussi de médicament, mais ce serait comme gargarisme. — Enfin, cela est ainsi.

(3) Je disais donc que c'est tout de même une drôle de ville. Oui, pour quelqu'un qui a tendu des cordes poëtiques sur son âme, et qui aime à se délecter dans la verdure de la belle nature, celui-là doit ici être content de peu, car en fait de verdure vous ne pouvez voir ici autre chose que les épinards hachés qui vous sont servis à table, le vert des volets aux fenêtres et les revers de la petite veste de certains soldats allemands; ce n'est pas beaucoup, mais c'est cependant gai aux yeux et une âme paisible se contente de peu.

(4) Oui, Figure, ainsi un homme qui voyage de par le monde, apprend à savoir et à connaître beaucoup et doit souvent mettre un frein à ses désirs et à ses passions — et savoir aussi recroqueviller ses jambes, — tu as peut-être vu dans une de mes lettres comment j'ai dû prendre une leçon en cette diligence de 62 heures de voyage. — Crois-moi, reste dans un navire en mer, et *baleines* tout ce que tu aurais dans l'estomac, plutôt que de voyager dans une diligence corruptrice. —

» J'ai entendu, — pour te donner un exemple — un brave homme (il allait faire ses devotions à Lorette) qui était mon vis à vis et qui souffrait horriblement de ne pouvoir étendre les jambes, attendu qu'il y avait une caisse sous mon banc — j'ai entendu cet honnête homme dire d'un air patelin à un nouveau venu :« si monsiéur désirait prendre le coin je le lui céderais avec plaisir, l'autre, très-content, mais ne voulant pas trop le paraître :

— » Mais... je ne voudrais pas vous en priver. »

— » Faites, faites,... c'est pour changer un peu !

» Pour changer ! et il savait que l'autre marchait au supplice.

» Vois-tu la noire perversité ! Et voilà le degré de corruption où nous étions tous arrivés après deux nuits et trois jours de route. Vois-tu, une diligence c'est comme le monde où nous vivons — il y a à peu près place pour tous, mais nous voulons tous étendre les jambes — puis, les uns ont attrapé les bons coins et les autres sont sur l'impériale. Puis en outre quand, pendant deux nuits et trois jours, on a employé tous ses moyens à se caser convenablement, eh bien, alors il est temps de quitter la diligence — on est arrivé.... à Ancône.

» Je crois, Figure, que dans les lignes qui précèdent se trouvent renfermés quelques principes de saine morale, et tu ferais peut-être bien de les lire à tes filles; seulement il y est peut être parlé un peu trop d'étendre les jambes. Enfin tu apprécieras.

» Mais tous cela n'est pas le but principal de ma lettre, il s'agit d'aller te rappeler tes devoirs de chrétien :

» De gevangene verlossen, de ziekenen bezoeken, *aen de vreemdelingen schreyven*, enz. » (1)

» Que ferai-je à mon retour si tu ne me tiens pas (comme déjà une fois tu as *si bien fait* — ik spreek zoo vriendelyk of dak in een dilligentie zat (2) ) au courant de l'histoire contemporaine de notre chère ville.— Que ferai-je quand j'arriverai là sans aucune notion des choses artistiques, politiques et autres qui s'y sont passées — je serai comme la princesse endormie par la bonne fée et qui ne se réveilla que cent ans aprês, — à cette différence près, qu'à cette époque, en cent ans, bien peu de choses changeaient dans le monde. — Il est vrai que d'après ce que j'apprends, je pourrais bien m'endormir tout ce temps sans trouver à mon réveil beaucoup de changement à notre Bourse (3) — louable lenteur ! ! qui ne peut manquer d'être fertile.

» En outre je veux te charger d'être auprès de tous les amis, en dedans et dehors du cercle, l'interprête chaleureux de mes bons sentiments d'amitié et de souvenir.

» Zegt aen de Lamme dat hem naer hier komt met zyn tent en zyn bakske, hy zou misschien goey studies kunnen maken naer al dat gruen daer ik boven van gemeld heb — Een potie spineuzie met bruyn gebakken keustjes, en een lougtje der agter, zou misschien een zeer vriendelyk schildereyken kunnen maken — hy zy vriendelyk gegroet. En hoe is het met Judocus, word den man nog altyd vet — of is zynen tyd gekomen? Ja, de mynen is er al zoo lank en toch kunnen ze me ni weg krygen — ik geloof da wy twee stokhoude antwerpsche ratten zullen worden — t'is mor speyt da hem zoo weynig succés begint te hebben en een beetje van den tand geraekt. Ja dat is zoo ! salueert hem. (4)

(1) Délivrer les prisonniers, visiter les malades, *écrire aux étrangers*, etc.

(2) Je parle aussi amicalement que si j'étais dans une diligence.

(3) La Bourse d'Anvers est restée plusieurs années à l'état de ruine, après l'incendie qui l'avait détruite. (Note de l'auteur)

(4) Dis à Lamorinière qu'il arrive ici avec sa tente et sa boite, il pourrait sans doute faire de bonnes études d'après tout ce vert dont j'ai parlé plus haut. Une portion d'épinards aux croûtons brunis et un petit ciel à l'arrière-plan, ferait peut être un agréable petit tableau, — salue-le amicalement. Comment va *Judocus*, l'homme engraisse-t-il toujours — ou son temps est-il venu ? Oui, le mien est venu depuis si longtemps et cependant on ne peut se débarrasser de moi ; je crois que nous deviendrons tous deux de vieux rats anversois desséchés, — c'est seulement dommage qu'il commence à avoir si peu de succès et qu'il soit en train de passer de mode. Cela est ainsi ! salue-le.

» Vergeet de eerweerdige Dahliassen niet — en als ge diën buyten mensch daer tegen koomt, zegt hem dat hy weer te voet naer hier moest komen, hy zoo hier misschien voor den zelven prys in een gotiek paleys kunnen woonen — en wa da zyn pototteren, erwten en boonen aengaet, die zou hy in een bakske aen zyn venster kunnen winnen. (1)

» Maintenant. Figuer, je te recommande encore, sois mon bon interprête auprès de tout le monde, je ne nomme pas, de crainte d'en oublier. — En in UE. huysgezien doet daer u best om daer eens voor my lief te zyn en my daer vriendelyk tevertegenwoordigen. (2)

» Dit gezyt hebbende, sloten zy de deureu en deden de ligten uyt. (3)

» JUDOCUS. »

« 19 *Mai* 1860

» EERWEERDIG FIGUER,

» Wel Louis g'het er eer van, zoo n'en brief, daer hee ne mensch plaisir van — (4) Et je pourrais répondre à certaine partie, trop modeste pour qu'on le prenne un instant au sérieux : (*on n'écrit pas plus souvent parce qu'on craint de manier une arme avec laquelle on n'est pas trop familier.*)

» Je pourrais répondre, dis-je, par quelques uns de ces éloges que dans le temps tu faisais miroiter devant mes yeux pour intéresser mon amour-propre de secrétaire (en als ik ik u van verre oup u olleblokken hoorde afkomen (5) mais comme je suis très satisfait et que je n'ai pas à me venger, je te dirai simplement que j'ai eu vraiment le plus grand plaisir à te lire ; me voilà clairement au courant de la situation des choses. — Je vois maintenant toutes nos luttes politiques, artistiques et autres. Wel, wel, ce que tu me dis de la séance de la section, du discours de Vos, et de ton appostille, dat heb ik sterk gevonden.

» Ja, zen de appelen tegenwoordig al zoo ryp, dan zulle ze in het keurt van de boomen vallen. (6)

» Et les affaires van den Voorlooper (gelyk den Roskam zé) (7) et de son fameux directeur — zoo, malgré tout cela il est toujours le même homme — c'est à ne pas y croire.

» Il me fait l'effet van den duvel uyt het pouchenellekot dat ik hier dikkels zien spelen — ik zien er alle dagen mé stokken oup slaegen da de stukken er af vallen en toch den anderen dag komt hem weer agter de gordyn uyt. En hoe is het met Dewever en al die affeerens, steekt hy er tusschen of heeft hy er zynen pennink uyt gehaeld ? (8)

---

(1) N'oublies pas les respectables *Dahlias*, et si tu y rencontres l'homme des champs, dis-lui qu'il devrait revenir ici à pied, il pourrait peut-être habiter ici au même prix un palais gothique, et quant à ses patates, ses pois et ses fèves, il pourrait les récolter dans un bac sous ses fenêtres.

(2) Et dans ton ménage, fais un peu de ton mieux pour y être aimable pour moi et m'y représenter gentiment.

(3) Cela dit, ils fermèrent les portes et éteignirent les lumières.

(4) Eh bien, Louis, cela vous fait honneur, on a du plaisir d'une telle lettre.

(5) Et lorsque je vous entendais venir, de loin, sur vos sabots.

(6) Cela m'a paru fort. Oui, les pommes sont-elles actuellement si mûres que cela ? Alors elles tomberont sous u de l'arbre.

(7) du » *Avant coureur* comme disait le Roskam l'Etrille.
*N. B.* Nom que donnait au *Précurseur*, Jan Van Ryswyck, rédacteur en chef du journal flamand le, *Roskam* »

(8) Il me fait l'effet du diable du théâtre des polichinelles que je vois souvent jouer ici. Je vois tous les jours qu'on tape dessus à coups de bâton de manière à en faire tomber des morceaux et néanmoins le lendemain il ressort de derrière le rideau. Et qu'y a-t-il avec Dewever et toutes ces affaires; y est-il pincé, ou a-t-il pu tirer son épingle du jeu ?

» Tout ce que tu me dis des affaires académiques, conseils, articles de journaux pour et contre, tout cela m'a intéressé vivement. Que de discussions, conciliabules, etc. etc. il a dû y avoir. Je vois avec plaisir que l'*Union* porte toujours le bon drapeau. Cela ne m'étonne pas, elle est dirigée et faite par un homme qui a de l'énergie, du cœur et une vive intelligence; avec cela on se passionne pour les bons principes et on a le courage et le talent nécessaires pour les défendre. A l'occasion rappelle-moi à son souvenir de la manière la plus amicale.

» Comment ! l'un de mes philosophes a de nouveau été sur le tapis et n'a obtenu qu'un 5me des voix.— Et Emile P... ? mais tout cela est dans ta section seulement, quel sera le résultat final ? — Je lis ici l'Indépendance, mais j'enrage de n'avoir aucun de nos journaux ; je suis, je l'avoue, assez homme de mon clocher pour que cela m'intéresse avant tout.

» Ce que tu me dis de notre voisin de croquemitaine, et de ses frontières du Rhin ne m'étonne pas, et j'en parlais encore hier dans le même sens avec un Français que j'ai rencontré ici : me zullen er sakkernonde den eenen keer of den anderen tog aen moeten — En dan zulle ze in de kamers van England zeggen : (1) Le gouvernement a protesté de toute son énergie.... mais, l'Angleterre ne peut pas faire plus. — of te wel da zal gebeuren terwyl da ze wat anders nemen zal (2).

» Je t'écris tout ceci aujourd'hui, 19, jour de la réception de ta lettre, mais cela ne sera envoyé que dans une dizaine ou quinzaine de jours, je laisse en attendant le reste de mon papier ouvert. »

« 27 *Mai*

» Je viens de lire dans l'Indépendance la liste électorale de l'Association Libérale. Ik zien met plezier dat er veul kwaed kruyd is uyt gegoeyt, en dat er mynen avocaet (3) Haghe tusschen loopt, wel, wel, wie zou het gedogt bebben. Je vois dans ta lettre dat men eerweerdige weduwe te stryd is geloopen om da g'heuren zeun in de duysternis van geschrift hebt gelaeten. 't Mensch heeft er eer van. (4) Cependant ce que je crains le plus, c'est d'être une cause d'ennui pour les gens, — je sais comment je suis moi-même à cet égard — dans certains moments j'aimerais mieux me faire arracher une dent que d'écrire une lettre. — Zegt het aen U zelven en aen Leys, als de menschen geen goesting hebben of geenen tyd, da ze dan mor gerust blyven (5).— Je te rendrai du reste la justice que tu réclames ; tu méritais moins de reproches — et moi beaucoup plus — du reste, maintenant je serai bientôt parmi vous, et alors vous aurez la parole.

» Ce qu'ayant dit, je clos de nouveau en t'envoyant à toi ainsi qu'à ton huysgezin (6) une foule d'amitiés.

» JOS. »

---

(1) Nous serons, sacrebleu, quand même annexés un jour ou l'autre, — Et alors on dira dans les chambres d'Angleterre :

(2) ou bien cela arrivera pendant qu'elle prendra autre chose.

(3) Je vois avec plaisir qu'on a arraché beaucoup de mauvaise herbe et que mon avocat Haghe est sur la liste; mais, mais, qui aurait pensé cela !

(4) Que ma respectable veuve soit partie en guerre parce que vons avez laissé son fils dans la privation d'écriture, la bonne femme en a de l'honnenr.

(5) Dites-le à vous-même et à Leys, si les gens n'ont pas l'envie ni le temps, qu'ils soient alors seulement en paix.

(6) ménage.

## VINGT-HUITIÈME LETTRE.

« *Venise* 20 *Mai* 1860.

» CHÈRE FAMILLE,

» K'ben (1) toch curieus of da k'nog een peerd erkennen zal als ik het wer vor den eeste keer zal zien — Ja, t'is nu al zoo lank gelede — dor van gesproken, k'heb wel is gezeet dat hier niks te vinden is dat oup wielen reyt — dor moet nogtans iverans ne keurewaegel vernestelen, want ik heb er gistere e wiel van gezien — Wel is waer da ze d'oup een berrie droegen — mogelyk een vrewd wiel da kwalyk gevallen was as het gezien heet dat het hier alleen van zenspetie was — Na, da zulle me ni verder deurgronden.

» Van (2) aerdige dingen gesproken — as ne mensch by ons eygener is van en huys, dan hoort hem da naturlyk toe van het dak tot in de kelder ; hy kan het afgoeyen, oup nief bouwen en mé doen wa dat hem wilt. Wel, hier hebben ze dat anders uytgevonden, g'het par exempel het huys daer ik in woon. He wel, den benede, de eerste steugie en den derden hooren aen eenen rentenier toe; mor heel de tweede steugie die is den eygendom van n'n andere menheer — en de deur dor van die komt uyt iverans in een ander straet en ik zou hier me leve lank gewoont hebben zonder iet te weten van dien tweeden, dat ik het ni van buyten gezien had. Zoo ge ziet da ge hier geen gousting moet krygen van u huys af te goeyen, want dor is geen kwestie van. En zoo is het meest met al d'huyzen; t'is aerdig.

» Van aerdige dingen gesproken, (3) myn gekuchel is alweer veul beter ; ge ziet, dat heeft ni anders als een bitje zon noodig.

» Ik geloof (4) dat ik dat hier had oupgevist de eerste daegen as ik hier was, het was dan nog geen goed weer en onder anderen, ne zekeren dag dat ik door zekeren heer en dame daer ik mé van Ancone gekommen was en te Trieste had mede gewandelt wier uyt gelokt om naer den Lido te gaen, d'est-à-dire en gondole vers une espèce de langue de terre qui sépare la mer des lagunes — (dat een soort van ondiepe waeteren zyn).

» Or, on reste à peu près une heure sur l'eau, et malheureusement nous étions à peine partis que le soleil disparut et qu'un petit vent s'éleva. La dame y a gagné un rhume de cerveau, en ik (5) heb ik een bitje meer voorgekrocht — anders niet; c'est même ce rhume qui m'a privé, au bout de quelques jours, de la société de ces personnes, société qui m'était fort agréable.

---

(1) Je suis curieux de savoir si je reconnaîtrai encore un cheval, la première fois que j'en reverrai un, car voilà bien du temps que je n'en ai vu. A ce propos j'ai dit un jour qu'on ne trouve rien ici qui roule sur des roues. Il doit cependant y avoir, quelque part, une brouette, car hier j'en ai vu une roue. Il est vrai qu'on la portait sur une civière ; peut-être était-ce une roue étrangère tombée en syncope en se voyant seule de son espèce. Mais, nous n'approfondirons pas cela davantage.

(2) Pour parler de choses drôles : quand quelqu'un est propriétaire d'une maison chez nous, elle lui appartient naturellement de la cave au grenier ; il peut la jeter bas, la reconstruire, en faire ce que bon lui semble. Ici, l'on à trouvé autre chose. Prenez, par exemple, la maison que j'habite. Le rez-de-chaussée, le premier et le troisième étage appartiennent à un rentier, mais tout le second est la propriété d'un autre monsieur, et la porte de ce second étage est située quelque part dans une autre rue. J'aurais pu demeurer ici toute ma vie sans rien savoir de ce deuxième si je ne l'avais vu du dehors. Ainsi, vous le voyez, on ne peut concevoir l'envie d'abattre sa maison ; il ne peut en être question. Il en est ainsi de presque toutes les maisons, c'est bizarre.

(3) En fait de bizarreries, mon rhume va de nouveau beaucoup mieux ; vous voyez qu'il ne lui faut qu'un peu de soleil.

(4) Je crois l'avoir péché les premiers jours de mon arrivée ici. Le temps n'était pas encore beau et un jour qu'un monsieur et une dame avec lesquels j'étais arrivé d'Ancône, après nos promenades de Trieste, m'avaient engagé à aller au Lido, c'est-à-dire en gondole vers une espèce de langue de terre qui sépare la mer des lagunes (espèce d'eaux peu profondes).

(5) Cela m'a fait tousser un peu plus, mais c'est tout.

» La dame était française; le mari, anglais, n'en avait par l'air. Comme elle avait mal à la tête et qu'elle ne faisait que se moucher, elle accusait Venise de tout cela, trouvant la ville humide (en effet il-y-a suffisamment d'eau et, en outre, il en tombait alors en grande quantité du ciel); en un mot, elle voulut partir, à mon grand regret, car c'était une société fort agréable.

» Un Français, établi ici, dont j'ai fait la connaissance et chez qui je vais le soir, m'a conduit aujourd'hui chez un peintre (redelyke soort) (1) dont le père a eu de la réputation aussi comme peintre; il se nomme Schiavoni.

» Ah ! j'ai été jaloux de la maison qu'il habite. Quand je dis maison, je veux dire un de ces anciens palais que, sans doute, le père a acheté il y a quelque 30 ou 40 ans, alors qu'on les avait pour rien, et qui, aujourd'hui, par suite de l'engouement que les étrangers ont pour cet demeures valent beaucoup.

» Quelle magnifique demeure d'artiste ! ! Quelles salles éclairées d'immenses fenêtres gothiques, de vraies dentelles ! Des balcons donnant sur le grand canal ! ! c'est ravissant ! ! Quelle chance ! Mais il le mérite, car c'est, me dit-on, un charmant homme, et je crois qu'il en est ainsi d'après le peu de relations que j'ai eues, avec lui ».

## VINGTNEUVIÈME LETTRE.

« *Venise*, 28 *Mai* 1860.

» Nous venons d'avoir une foule de tribulations dans ma maison.

» Je crois vous avoir dit que, par suite de la mort du mari, je n'ai trouvé ici qu'une vieille dame et une demoiselle de 21 ans. Eh bien, cette jeune personne, que j'ai vue bien portante, s'est mise au lit, quelques jours après mon arrivée, et elle vient de mourir hier, d'une maladie de jeune fille qui, au bout de peu de temps, l'a tellement affaiblie que, malgré les ressources de sa jeunesse, elle n'a pu résister. Il ne reste donc plus que la vieille dame, aussi, en peu de temps maintenant, la maison sera close ; par conséquent je ne pourrais pas rester bien longtemps ici.

« Mais j'ai encore un autre motif qui me plait moins ; la peinture que je fais ici ne marche point. C'est étrange ! Je croyais faire un très bon tableau, tellement j'avais la tête montée par toutes les belles choses que je vois ici. et voilà que, pendant un mois, j'ai beau faire tous les efforts possibles, je ne produis rien de bon.

» A Florence, au contraire, où je me croyais beaucoup moins inspiré, ce tableau, du premier au dernier jour, a en quelque sorte marché comme sur des roulettes.

» T'is speyt. J'aurais eu tant de plaisir à vous annoncer l'envoi d'un bon tableau !

» Il est vrai aussi qu'en fait de modèles et autres ressources de peinture, j'ai été contrarié grandement.

» Les modèles dix fois promis ne venaient pas, ou, quand ils venaient, c'étaient des horreurs qui m'étaient au moins inutiles. Enfin, il faut en prendre son parti.

» Je resterai encore 6 ou 7 jours pour laisser sécher, puis je le roulerai et l'emporterai à la maison ; peut-être bien parviendrai-je alors à en faire quelque chose.

» Je quitterai donc Venise, je pense, vers le commencement de la semaine prochaine, pour aller à Milan, faire visite à la famille dont j'ai fait connaissance à Florence. Je ne sais pas au juste combien de jours je resterai là, car, comme j'y vais beaucoup plus tard que je ne croyais, il est possible que je ne trouve personne, attendu que, pendant l'été, ils doivent aller je ne me rappelle plus où, à la campagne.

---

(1) Espèce raisonnable.

» Après cela, me voici sur la route du retour par la Suisse. Le mieux sera donc d'adresser, à l'avenir, les lettres à Genève.

» Je pense que le temps est à peu près bon partout maintenant, car si j'en juge d'après l'Indépendance, il me semble que votre mois de mai ne doit pas être trop mauvais.

» Afin de vous arriver dans le meilleur état possible, je ne me fatiguerai point en courses de diligences extraordinaires ou en autres fatigues. Je vais maintenant entrer dans les pays des chemins de fer, et alors le voyage n'a plus les difficultés et les inconvénients dont j'ai eu à vous faire le tableau dans mes lettres précédentes.

» Je vous envoie une réponse à la lettre de De Winter qui m'a fait beaucoup de plaisir, parce qu'elle m'a parlé en détail d'une foule de nouvelles artistiques, politiques et autres lesquelles m'intéressent beaucoup.

» J'y ai vu aussi, Eerweerdige (1), que je dois cette lettre à l'ardeur avec laquelle vous avez été réveiller l'activité trop peu grande de mes amis, à me faire savoir de leurs nouvelles. G'hebt (2) er eer van, et cela m'a fait plaisir car ce m'est une preuve de votre activité ordinaire.

» C'est donc vers le milieu ou vers la fin du mois prochain qu'il faut m'attendre ; cela dépendra un peu de ma visite à Milan.

» J'espère que vous serez content de ma santé, mais j'aurais bien donné un peu de santé pour pouvoir vous apporter en même temps, un tableau dont j'aurais été fier.

» Maintenant, mes très-chers, je vous dis encore au revoir, et, en attendant le moment, de plus en plus proche de nous revoir, je vous embrasse cordialement.

» Votre JOSEPH. »

## TRENTIÈME LETTRE.

« *Venise*, 7 *Juin* 1860.

» TRÈS CHERS,

» Toujours de Venise, d'où je partirai décidément demain ou après-demain.

» Le temps y est beau comme un peu partout en ce moment, je pense.

» J'ai encore profité des jours que je suis resté ici, pour aller voir les choses dont j'avais remis la visite à la fin de mon séjour, puis à revoir le musée où je passe des heures à regarder de tous mes yeux.

» Hier, j'ai fait une rencontre qui m'a été bien agréable, celle de mon ancien ami Sano. (3)

(1) Respectacle (mère).

(2) Cela vous fait honneur.

(3) B. Emmanuel Sano a fait ses études à Anvers, comme peintre. MM. Dens et Ch. Verlat m'ont parlé de lui comme d'un ami. Vers 1850 ou en 1852, il quitta Anvers, à peu près à la même époque que le baron Wappers (m'a dit un des MM. Sano d'Anvers) pour aller s'établir à Paris comme expert en tableaux.

Par un M. Van Kuyck, de Bruxelles, établi à Paris comme marchand de tableaux, il fit la connaissance d'un M. X.... qui le présenta à Rothschild grâce à qui il entra en affaires avec le Prince Napoléon. De là, des voyages en Italie pour l'acquisition de tableaux destinés à la galerie du prince.

Ch. Verlat m'a dit que M. Sano, ayant acheté à Ferrare, une galerie d'œuvres destinées à son impérial correspondant, il s'y trouva un tableau antique, peint à l'œuf. Pour préserver l'œuvre, les italiens recouvrirent la peinture de bandes de papier amidonné. A l'arrivée des caisses, Sano voulut rendre la lumière au tableau en question, mais il s'aperçut que la couleur venait avec le papier Grand émoi. Le prince refuse le tableau. Verlat l'échange contre trois toiles de lui et à force de patience et de soins délicats, il sauve l'œuvre !

Ce tableau gothique est encore en possession de Verlat.

Sano a voyagé en Italie et en Suisse avec M. Hippolyte de Boe, représentant d'Anvers. Il était aussi lié avec A. de Boe. En 1878, il mourut à Paris.

C'est lui qui acquit les nos 46/49 et 50/53 du catalogue de Lies, le premier tableau pour une montre en or, le second pour 650 fr.

Nous fûmes tous deux bien étonnés de nous voir là, et nous passâmes une bonne soirée ensemble. Malheureusement, il devait partir le lendemain. Je pense le retrouver encore à Genève. Il était ici depuis plusieurs jours. Le hasard a fait que nous ne nous sommes pas rencontrés.

» Après cela, rien de bien nouveau et peu d'évènements, depuis que je vous ai écrit pour la dernière fois.

» Nous avons enterré cette pauvre demoiselle, et cela m'a donné l'occasion de voir comment se font les cérémonies ici.

» T' was mor aerdig. Ze wier uyt den huys gehaeld deur de priesters gelyk by ons, en vier soorte van knegtjens joungens die gekleed waeren in ne vierig rooden smerige perkallen domino. In de kerk waeren er 2 vrienden, n'en knegt van het huys en ik. Als de gebedekens daer gedaen waeren, gingen de vrienden en kennissen een gondole nemen en trokken naer het kerkhof dat in een eylandje gelegen is, en het lijk bleef staen. Onderweg kwam den bruer ook in ons gondole en als me in de lagune waeren, zé er imand « Ziet ginder var komt *het* al » en me zagen *het* effectif ook aenkomen in een bootje. Me gingen n'en tyd in de kerk, maer *het* kwam er ni in. Eindelyk ginge me de kerk uyt en de knegt die brogt ons oup een afgreyselyk verwildert kerkhof en as hem is goed had rondgezien riep hij : « ginder is *het* », en me trokken er naer toe. En effectief *het* lag daer oup den boord van een groote tranchée, zoo gelyk een biskwietje oup den boord van een taloor. De grafmaeker die stond in de tranchée te leunen oup zyn schup, en als we daer kwaemen wier er familleer over het een en t' ander geklapt. Eyndelyk nam hem *het* in zyn arme en liet *het* in zyn tranchée zakken. Voorders, al klappende, goeyde hij er nauw en dan een schuppeke jard oup. Hy zé dan ook da ze ni alleen zou liggen en hield dan ook een kleyn kistje voor den dag dat in n'en hoek van zyn tranchée stond, en dat ik genomen had voor een hamerke, een tangske, wat krammen en nageltjens in te doen. Mor ik was mis, het was een *bambino* (1) en hy schoof het oup zyn beste tegen *het* ander zeggende : « *Ecco, il putto fara compagnia alla putella* ». « Voilà, le petit garçon tiendra compagnie à la petite fille. » (2)

» Ik stond er waarlijk oup te philosopheren as ik dogt dat dat juffrouken, dat heel lief was, daer veertien dagen van voren ni zou gestaen hebben zonder parasol, en dat ik er dan zoo veul mogelyk lieve dingen en komplimenten zou moeten hebben tegen zeggen, en dat de ander menschen ook heel respectueus zouden geweest zyn, en da ze er nu nauw en dan een schup jard oup goeyden, terwyl er van wat anders gesproken wier. (3)

(1) Tout petit enfant.

(2) C'était réellement singulier. Elle fut enlevée de la maison par le clergé, comme chez nous, et quatre espèces de garçons orphelins (a), habillés d'un domino en sale percale rouge feu. A l'église se trouvaient 2 amis, le domestique de la maison et moi. Quand les prières furent terminées, les amis et connaissances allèrent prendre une gondole pour se diriger vers le cimitière situé dans une petite île, et le corps resta à l'église. En chemin, le frère entra aussi dans notre gondole, et lorsque nous fûmes dans la lagune, quelqu'un dit : « Voyez là-bas, *la* voilà qui arrive ». En effet, nous la vîmes aussi venir dans un petit bateau. Nous entrâmes un instant à l'église, mais *elle* n'y pénétra point. Enfin nous sortîmes de l'église et le clerc nous mena à un cimetière abominablement négligé ; ayant regardé de tous côtés, il nous cria : « *Elle* est là-bas », et nous allâmes dans cette direction. En effet, *elle* était déposée au bord d'une grande tranchée, comme un petit biscuit au bord d'une assiette. Le fossoyeur était dans la tranchée, appuyé sur sa bêche, et quand nous arrivâmes, on se mit à causer familièrement de choses et d'autres. Enfin, il *la* prit dans ses bras et la descendit dans la tranchée. Ensuite, tout en courant, il jeta là, de temps en temps, une pelletée de terre. Il raconta aussi qu'*elle* ne serait pas seule, et prenant une petite caisse qui était dans un coin de sa tranchée et que j'avais prise pour une boîte pouvant contenir un marteau, des tenailles, des crochets et des clous, mais je me trompais, il s'y trouvait un bambino, il le glissa le mieux possible contre *l'autre* disant : « *Ecco, il putto fara compagnia alla putella.* » Voilà, le petit garçou tiendra compagnie à la petite fille.

(3) Cela me fit vraiment philosopher. Je songeais que cette jeune demoiselle, qui était très jolie, ne se serait pas trouvée là, quinze jours auparavant, sans ombrelle, et qu'alors j'aurais dû lui dire, autant que possible, des choses charmantes et des compliments, et que les autres se seraient également montrés très respectueux ; tandis que maintenant on lui jetait, de ci de là, une pelletée de terre pendant qu'on jasait de choses indifférentes.

a Les orphelins-adultes étaient chargés d'office, à Anvers, de ces fonctions. Cet usage cruel a disparu depuis quelques années.

T'is ongelooflyk (1), mais je dois dire que jamais je n'ai vu le fait, comme ici, dans toute sa matérielle brutalité. Me zen er dan eyndelyk van deur getrokken in ons gondole en daer mé was het vertelsel uyt. (2)

» J'ai reçu hier une lettre de Louis, datée du mois de Mars et adressée à Naples. C'est une lettre que l'*excellente* administration des postes de cette ville aura trouvée dans une de ses cases, et qui, après avoir été envoyée depuis à Florence et à Rome, m'est enfin parvenue.

» K' had wel gewild da ze hem na mor gehouden hadden. K' heb er nogtans iet in gevonden dat ik anders ni zou geweten hebben, het houwelijk van Fonsje met juffrouw Flamand. Wel, wel, het manneke heeft er eer van ; ik wensch het veel geluk in zyn huyshouden. (3)

» Je vous envoie une lettre pour M. Van Soust. Il a été charmant pour moi et j'avais promis de lui écrire. Je suis content de m'être acquitté de cette dette.

» Louis, ne mets sur l'adresse que « à M. Van Soust » et porte la lettre toi-même aux bureaux du ministère, où tu l'as déjà vu, car je ne connais ni son adresse, ni ses titres.

» Il ne me reste plus de place que pour vous dire vite au revoir.

» A bientôt.

» Vostrissimo,

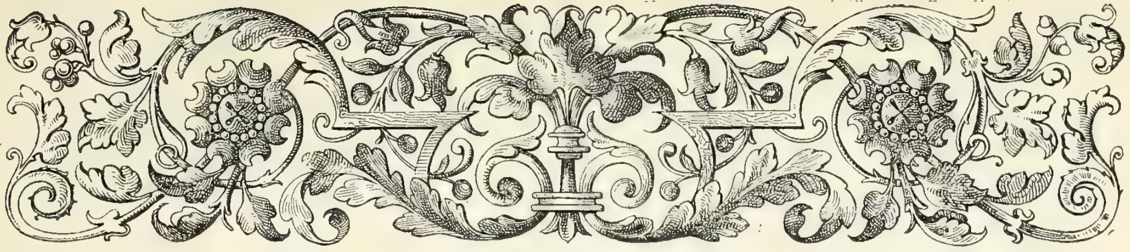
» JOSEPH. »



(1) C'est incroyable.

(2) Nous avons enfin filé dans notre gondole et ainsi finit la comédie.

(3) J'aurais préféré qu'on l'eut gardée complètement. J'y ai cependant découvert quelque chose que je n'eusse pas vu sans cela, le mariage du petit Alphonse avec Mademoiselle Flamand. Eh bien, le petit bonhomme peut s'en vanter ; je lui souhaite beaucoup de bonheur dans son ménage.



## CHAPITRE XXVI.

# DE VENISE A COLOGNE PAR LA SUISSE.

SOMMAIRE : En Lombardie. — Milan. — Dzug ! Dzug ! Dzug ! — Solferino. — Le Dôme. — Où placez-vous Bouveret ? — Lac Majeur. — Iles Borromées. — La Doveria. — Genève. — Le St. Bernard. — Lucerne. — Le Righi. — Bale.

### TREIZIÈME EXTRAIT DU JOURNAL DE JOSEPH LIES.

« Le mercredi, 6 Juin, à 10 heures du matin, je m'embarque une dernière fois dans une gondole, moi et mes malles, pour me rendre au chemin de fer et à Milan.

» Nous traversons la lagune. Je vois la lagune se changer en terre marécageuse qui se couvre bientôt de verdure et devient de plus en plus fertile, jusqu'à ce qu'on arrive à ces riches terres de la Lombardie qui offrent, à la fois, à l'œil ravi, ces magnifiques plantations de mûriers (la grande richesse du pays) la vigne, qui est suspendue en gracieux festons d'un arbre à l'autre, et, au milieu de tont cela, le blé et les mille autres productions de la terre.

» La route a, en outre, l'attrait de rappeler les luttes récentes par lesquelles elle a été illustrée d'une manière si terrible.

» En effet, nous voyons passer devant nous : Padoue, Vicence, San Martino, Verona, puis Peschiera sise au bord du lac de Garde dont un long temps d'arrêt nous permet d'admirer les belles montagnes qui s'avancent du côté du Tyrol.

» Un peu plus loin, enfin, nous voyons, de l'autre côté, la colline et la tour de Solferino, et, grâce à des explications qui me furent données, je saisis assez bien la situation des différentes armées. D'une part, au bord du lac et dans les montagnes, Garibaldi ; au milieu, les autrichiens ; puis les armées franco-sardes.

» Grâce à Dieu, je constate et on me le dit, qu'on ne découvre presque plus, dans ce riche pays, aucune trace de ces dévastations.

» Nous avançons encore, la nuit se fait et, enfin à 10 heures du soir, nous arrivons à Milan, où je descends à *l'Hôtel Reale*.

FIN DU JOURNAL DE JOSEPH LIES.

### TRENTE-ET-UNIÈME LETTRE.

« *Milano*, 10 *Juin* 1860.

» Mes très-chers,

» Me voilà enfin dans un pays libre, dans un pays où l'on peut écrire sa pensée, où l'on peut parler haut de toutes choses, sans regarder autour de soi, pour se convaincre qu'il n'y a pas, sous

le vent, quelqu'oreille dangereuse ; enfin où l'œil n'est pas continuellement importuné par la vue de ces soldats mécaniques au moyen desquels l'Autriche entretient l'amour que les Italiens ont pour elle.

» J'ai la plus grande estime pour les Allemands (1) ; je connais leurs grandes et bonnes qualités, quand ils sont chez eux et qu'ils ne portent pas leur veste blanche militaire, mais, en Italie, leur vue est incommode et insupportable, parce que, là, ils se trouvent dans une situation qui ne peut faire ressortir que leurs défauts.

» En daerby (2) die menschen zyn afgrysselyk leelyk, hunne witte vestjes, hunne lyven zonder schouders, hunne beentje in een small broek doen ze wel min of meer oup een witte meug gelyken, of misschien op meelweurmen, uytgenomen dat ik ni geloof dat er op koppen van meelweurmen zoo en kleyn leelyke met vet gesmeerde kneveltjes te vinden zyn, mor wa dat hun keurte neusen en uytstekende kaekebeenderen aengaet, dat is precies hetzelfde gelyk by ne meelweurm.

» Aussi, *(je puis le dire maintenant !)* elle est bien triste la pauvre Venise. J'y ai entendu bien des soupirs, bien des expressions de douleur, de colère et de haine, contre ce joug qui pèse sur elle ; et nulle part, dans toute cette Italie qui tend à se régénérer, il ne règne, j'en ai la conviction, une unanimité aussi complète.

» Que de fois, de la Calabre à la Lombardie, j'ai entendu envier le sort de notre libre Belgique, dont on parle toujours avec la plus grande estime ! Que de fois j'ai entendu opposer, à notre gouvernement honnête et intelligent, le mauvais vouloir, l'incurie et l'inintelligence qui, à Naples comme à Rome, et comme dans les possessions de l'Autriche, entravent tous les élans de ces peuples vers le progrès et arrêtent leurs efforts quand il s'agit des richesses dont ces beaux pays ont été doués par la nature.

» Mais les événements marchent, et qui vivra verra.

» En attendant, Garibaldi est en train de passer ici à l'état de demi-Dieu. — « *Premièrement Dieu, puis Garibaldi* » disait un homme du peuple auquel je parlais ici des choses de la guerre. Il paraît que c'est la formule admise.

» J'ai donc quitté cette inconsolable Venise mercredi matin à 10 heures.

» Je me suis embarqué avec mes malles, une dernière fois, en gondole, pour me rendre en chemin de fer, puis dzug, dzug, dzug, dzug!... (3) nous traversons la lagune ; puis cela se change en marais ; puis cela se couvre de verdure, puis cela se cultive de plus en plus ; puis enfin, on traverse toute cette riche Lombardie dont la fertilité et la culture sont vraiment admirables.

» On voit, à la fois, dans le même champs, des plantations de mûriers qui sont des mines d'or pour ce pays, la vigne qui est suspendue en gracieux festons d'un arbre à l'autre, et, au milieu de tout cela, le blé et les mille autres productions de la terre.

» Ah ! que cette riche et plantureuse verdure me réjouit la vue et me fait oublier la triste aridité qui, pendant des mois, m'a fait douter que je fusse sous le beau ciel de l'Italie !

» En outre de sa beauté, la route que je suis offre encore un grand attrait d'un autre genre. Je traverse une partie du pays si terriblement illustré par la dernière guerre : San Martino, Vérone, puis Peschiera située au bord du lac de Garde.

(1) Il veut dire Autrichien.

(2) Et avec cela, ces hommes sont affreusement laids, leurs vestes blanches, leurs corps sans épaules, leurs jambes maigres dans des culottes étroites, les font ressembler plus ou moins à des vers blancs ou mieux à des vers de farine (a) sauf qu'on ne trouverait pas sur terre, je crois, sur la tête de vers de farine ces petites et laides moustaches frottées de graisse. Quant à leur nez court et à leurs pommettes saillantes, c'est exactement la même chose que chez les vers de farine.

(3) Imitation du bruit du chemin de fer.

(a) Tenebrio molitor — tenebrio meunier.

» Comme nous nous arrêtons longtemps, je puis admirer les imposantes montagnes du Tyrol qui s'avancent vers l'autre bord du lac, et où eurent lieu les audacieuses opérations de Garibaldi.

» Nous avançons encore un peu, et l'on me montre, de l'autre côté, la colline, la tour de Solferino, puis, grâce aux explications d'un compagnon de voiture, je me fais une idée assez exacte de ces grandes luttes. De toute cette dévastation, il ne reste, m'a-t-on dit sur les lieux mêmes, bien peu de traces.

» Enfin, le soleil se couche, la nuit se fait et, vers dix heures, j'arrive à Milan.

» Le lendemain, ma première visite est pour le *Dôme*.

» Que c'est beau !! Que c'est admirable !! Que c'est grand !! Non pas de cette grandeur que tout le monde s'empresse de vous faire connaître en pieds et pouces, mais de la vraie grandeur qui résulte de la disposition heureuse, élégante et grandiose de ces lignes qui montent, montent, et semblent inviter le regard .. et l'esprit, à les suivre dans les sphères élevées.

» Et quel mystère religieux ! Quel poétique demi-jour se glisse dans cette forêt de colonnes richement éclairées par les mille rayons colorés qui traversent les verrières dont plusieurs sont admirables !

» Bref, c'est un chef-d'œuvre digne, à lui seul, d'un voyage en cette ville.

» Il se trouve, à Milan, d'autres choses encore dignes d'intérêt, tel qu'un musée avec des tableaux superbes, et une autre collection encore, mais je n'en parlerai point ici.

» Vous vous rappelez qu'un des buts principaux de mon voyage à Milan était une visite à la famille avec laquelle je m'étais lié à Florence.

» Après ma visite au Dôme, je me rendis immédiatement chez eux où le portier me dit que Monsieur était hors de ville (1) et Madame à la promenade. Je laissai ma carte, disant que je reviendrais le lendemain, mais, une heure après, étant revenu à l'hôtel, je vis arriver un domestique qui avait couru les hôtels, à ma recherche. Il venait me dire qu'on me priait de revenir le jour même à la maison. J'y allai et trouvai, là, réunie, toute cette famille qui m'accueillit avec de grands témoignages d'amitié. Malheureusement, comme me l'avait dit le portier, Monsieur qui n'est pas d'une santé bien brillante, à quitté la ville, il y a une huitaine, pour se rendre aux eaux de .... ?

» Vous comprenez qu'en l'absence de son mari, Madame ne pouvait pas m'engager à m'établir chez elle; en outre, elle ne peut aller se promener avec moi, surtout à Milan, qui est, paraît-il, une ville très-cancanière.

» En dehors de cela, on a tout fait pour m'être agréable, m'invitant à dîner tous les jours, chez la dame où chez sa mère. A ces dîners, je trouve toujours soit un artiste, soit une autre personne dont la conversation et les offres de service pourraient m'être agréable. Ainsi l'un de ces messieurs m'a mené voir des ateliers ; un autre des collections, etc., etc. En un mot, j'ai, on ne peut plus à me louer de leur amical accueil.

» Cependant l'absence de Monsieur (2) est très regrettable, parce que, s'il avait été ici, nous aurions peut-être fait des courses et des promenades qui, aujourd'hui, nous sont interdites.

» Maintenant que j'ai parcouru Milan sur toutes ses faces, je vais de nouveau diriger ma course de votre côté, en (3) nu ga g'het keurten. Wel, wel, ik ben tog curieus van weer eens terug

---

(1) Expression très usitée à Anvers. Les Français se disent *absents*.

(2) On peut remarquer que Lies ne cite généralement pas les noms propres ; c'est qu'il craint des confidences ou des bavardages inutiles.

(3) Maintenant nous approchons de la fin. Oh ! comme je voudrais me promener de nouveau dans nos rues, m'asseoir à notre propre table, jouir encore de votre présence et reprendre notre ancien train-train, et n'être plus obligé de trainer toujours, après moi, des malles (ce grand cauchemar du voyageur).

in ons straeten te wandelen en weer aen ons eyge tafel te zitten, en wederom van UE. aenscheyns te genieten en onzen ouden treyn te hernemen, en van altyd geen *malle* moeten achter my te slypen (want dat is de groote fastidie van nen ryziger).

» En ik zal het plezier hebben van u allemael zoo gezond als viskens terug te vinde (en ik ook, zulle, want het gaet heel goed)

» Verders te hooren en weten wat er allemael in onze stad en land is veurgevalle sedert dat ik verdwenen ben, mor ik geloof dat da toch ni schrikkelyk zal zyn, en ik zal zoo al iedereen vinden in zyn veurig treyntje. Nu dat is al het beste want daer zyn meer kwaey als goey veranderingen in de weereld.

» J'ai fait avant-hier une promenade sur le lac de Côme qui est près d'ici.

» C'est un magnifique lac bordé des montagnes les plus pittoresques et des villas les plus charmantes.

» J'ai parcouru les environs avec un officier d'état-major français, et sa femme, dont j'avais fait la connaissance sur le bateau.

» Je pars donc demain, mercredi, pour traverser les montagnes et aller à Genève, d'où je vous écrirai. Puis... puis...

» En attendant, je vous embrasse de tout cœur, chère mère et famille.

» Votre JOSEPH. »

## TRENTE-DEUXIÈME LETTRE.

« *Bouveret*, 16 *Juin* 1860.

» MES TRÈS-CHERS,

» Me voici, aujourd'hui samedi, 16 Juin, à Bouveret.

» Bouveret, me direz-vous ; où placez-vous Bouveret ? car enfin, il est très-permis d'ignorer les situations des quelques maisons qui composent ce... village.

» Eh bien, sachez donc que cela est très coquettement situé à l'un des bouts du lac de Genève, sur lequel je m'embarquerai demain matin pour me rendre dans la ville du même nom, où j'espère trouver de vos nouvelles.

» Mais revenons sur nos pas, car, depuis que j'ai quitté Milan, j'ai fait la route la plus belle, et vraiment dans les circonstances les plus favorables.

» Ecoutez.

» Après avoir pris congé mardi soir, de la manière la plus amicale, de mes bonnes connaissances de Milan, je partis le mercredi de bonne heure, pour me rendre au *lac majeur* qui faisait partie de la route que j'avais choisie.

» Je m'embarquai, par un temps assez triste, et, pendant les quelques heures de navigation sur ce lac, je regardai les bords avec assez peu d'enthousiasme et ne parlai à personne.

» Sur ce lac se trouvent les *Iles Borromées* qui sont des espèces de rochers qu'à force de millions un prince de ce nom est parvenu à changer en parc, parc que les uns appellent un lieu de délice et les autres l'extravagance d'un homme riche qui avait le goût d'un pâtissier. Quoiqu'il en soit (et je ne me range pas parmi les premiers) c'est une chose qu'on va voir. J'y débarquai

Et j'aurai le plaisir de vous retrouver tous frais et dispos, comme des poissons dans l'eau (moi aussi, vous savez, ça va fort bien).

Je suis curieux aussi d'apprendre ce qui est arrivé dans notre ville et au pays depuis que j'ai disparu, quoique je pense que cela se réduise à peu de chose et que je retrouverai tout le monde comme avant. Eh bien, c'est pour le mieux, car, en général, tout changement est plutôt mauvais que bon.

donc et, en même temps que moi, un Monsieur qui voyageait avec un guide et un jeune mousse. Pendant la visite du château et des jardins, nous arrivâmes assez naturellement à nous dire quelques mots; enfin, une pluie battante nous ayant surpris, je lui offris de s'abriter sous mon parapluie. Dès ce moment, notre connaissance fut faite.

» Nous prîmes le même bateau pour nous rendre à Baveno où nous comptions attraper la diligence.

» Arrivés là, nous vîmes la diligence qui semblait nous attendre, mais en même temps, se présenta à nous un cocher qui nous offrit de nous transporter, en voiture découverte, au même prix que la diligence.

» Le monsieur me regarda. J'acceptai, et, dix minutes après, nous suivions, par un beau soleil (qui avait reparu), la route la plus belle, largement, commodément assis (le guide avait été congédié) fumant *un cigare !* et causant le plus agréablement du monde pendant les quelques heures qu'il nous fallut pour arriver à *Domo d'Ossola*, petit endroit situé dans une charmante vallée.

» Là, il fallut coucher, pour prendre, le lendemain, la dilligence qui, par la célèbre route du Simplon, devait nous conduire en Suisse.

» Le voiturier ayant fait de nouvelles propositions, le monsieur me dit que, puisque nous avions voyagé si agréablement ensemble, il serait enchanté de continuer ainsi la belle route qu'il nous restait à faire ; qu'il était décidé à prendre la voiture (qui, pour cette cause revenait très-cher) si je voulais payer là ma place au même prix qu'à la diligence.

» Après quelques petits débats, sur ces conditions, la chose fut arrêtée ainsi et, grâce à ces circonstances, j'ai pu voir une des plus belles routes qui, d'Italie, mènent en Suisse, non pas voir par l'unique vitre d'une diligence et avec tous les inconvénients propres à ce genre de locomotion, mais, au contraire, largement assis dans une voiture ouverte ayant vue de toute part, nous arrêtant à notre guise. Cela avec un compagnon fort agréable. En peu de temps, nous sommes dans des termes tels qu'il semblait que nous fussions d'anciennes connaissances.

» Voici ce qu'était mon compagnon, ainsi que je l'appris successivement, le long de la route.

» C'est un anglais qui n'en avait pas trop l'air et qui parlait très-bien le français, presque sans l'accent de ses compatriotes.

» Il voyage tous les ans, pendant huit mois, sur son propre yacht, en s'arrêtant dans les principales villes d'Italie, de Grèce, etc., etc.

» Il avait laissé son petit navire à Villa Franca, et retournait, par terre, dans son pays, accompagné de son petit mousse habillé en matelot, qui lui servait de valet de chambre pendant la route.

» Agé d'environ 36 ans, homme fort instruit et très simple et distingué dans ses manières.

» Nous devions donc partir le lendemain, à 6 heures, mais, une heure avant, je reçus, dans mon lit, la proposition de retarder notre départ à cause du temps. En effet, il pleuvait de la manière la plus lugubre, et d'épais nuages me cachaient complètement les montagnes que, la veille, j'avais vues très rapprochées de ma fenêtre.

» J'acceptai avec empressement et je fis bien, car, de toute la journée, il ne cessa pas un *seul* instant de pleuvoir, de pleuvoir comme au temps du déluge.

» Le lendemain, quoique le temps fut encore un peu couvert, nous fîmes atteler vers sept heures.

» Nous voilà en route par un beau soleil qui, au bout d'une demie heure vint réjouir notre voyage. Oh! alors, pendant les douze heures que dura ce passage (dans les conditions si favorables

que je viens de noter), j'éprouvai, dans toute leur plénitude les vives jouissances que fait naître la plus beaux et des plus majestueux spectacles de la nature.

» Cette route, œuvre admirable, fut construite par ordre de Napoléon. Elle suit, en quelque sorte, tous les capricieux détours d'une impétueux torrent, la Doveria, qui coule avec une violence extrême, au milieu des immenses blocs de rochers qui sont semés en désordre dans son lit et qui entravent sa course. Aussi lui voit-on faire mille détours, retomber en cascades, se courvrir d'écume, s'étendre, ou se rétrécir entre deux roches, disparaître, reparaître cent fois, enfin se présenter à chaque instant sous des formes toujours nouvelles.

» Et le passage qui la domine, quelle variété infinie dans les aspects qui se présentent à la vue! Quelle terrible majesté! Quelle imposante et presque effrayante grandeur dans ces puissants bouleversements de la nature!!

» Parfois, la roche s'élève à pic, á une hauteur immense; elle semble même pencher avec menace, audessus de la route; plus loin, elle paraît avoir été secouée par un puissant effet souterrain et dispersée en blocs de toutes les grandeurs dans la vallée; plus loin encore, on côtoie le précipice, et l'on entend la *Doveria* mugir à une profondeur effrayante.

» Par moments, les rochers se rapprochent, et l'on passe dans une gorge sombre et resserrée, puis, tout à coup, le passage s'élargit, et la vue s'étend sur quelque chaîne de montagnes plus éloignées, couvertes de glaciers et de neige.

» Tout cela est encore animé par les sources et les cascades en grand nombre qui serpentent dans les vallées ou tombent du haut des montagnes; elles étaient largement alimentées par les pluies des journées précédentes. Parfois tombant d'immenses hauteurs à pic, on les voit se disperser en poussière; d'autres fois, de chute en chute, elles arrivent en mugissant et vont accroître la puissance de la terrible *Doveria*.

» Vers deux heures, nous arrivâmes enfin à la plus grande élévation du Simplon, c'est à dire à beaucoup plus de six mille pieds, et là où le soleil n'était pas encore parvenu à fondre toutes les neiges.

» Il s'y trouve un hospice de religieux du St.-Bernard, avec la même race de beaux chiens et tout ce qu'il faut pour secourir les voyageurs qui, pendant l'hiver, se perdent dans les neiges.

» Puis commença la descente, toujours par de magnifiques pays. Bref, le soir, entre 7 et 8 heures, nous arrivâmes à Brieg, la tête et l'esprit assez fatigués de toutes nos admirations et de tous nos enthousiasmes.

» Le lendemain, départ en diligence, pour Sion, puis, en chemin de fer, pour Montigny où mon excellent compagnon me quitta pour aller à Chamounix. Il voulait m'entraîner avec lui, mais comme il allait faire un difficile voyage, à l'aide de chevaux et mulets, par une route nouvellement tracée dans la neige, cela ne faisait nullement mon affaire, et puis...... nous nous donnâmes de cordiales poignées de mains, nous échangeâmes nos adresses, et puis..... au revoir, comme avec déjà tant d'autres! Et jamais nous reverrons-nous?

» Je continuai ma route et arrivai le soir à Bouveret d'où je date ma lettre. »

## TRENTE-TROISIÈME LETTRE.

« *Genève, Dimanche.*

» Parti ce matin, j'ai traversé tout le lac de Genève en bateau à vapeur et je suis arrivé ici à midi.

» Ma première visite fut pour la poste où j'ai eu le très-grand plaisir de trouver une foule

de lettres. Een papierken (1) van Ue, Eerweerdige, daer ik veel nifs in gevonden heb, en dat mij grootelijks plaisir verschaft heeft, en gezien heb dat alles goed gaat. Gaet zoo maer voort, ik zal het in kort zelf komen zien.

» Puis, une longue lettre de mes philosophes, une autre du docteur, puis une de Dufief; tout cela m'a causé le plus vif plaisir.

» Faites-leur bien mes amitiés, à l'occasion, car maintenant je ne trouverai plus le temps de leur écrire. Une autre lettre m'annonce l'élection de Haghe ; deux me parviennent par Venise, puis celle de Louis directement ici. Celles de Guffens et Swerts qu'on m'annonce ne me sont pas encore parvenues

» J'ai été content de ce que tu me dis de Van Soust (2).

» Je ne sais plus trop vous dire ou adresser encore des lettres. A. Francfort, j'irai encore voir à la poste.

» Je resterai un jour, deux, trois peut-être, ici, ne fut-ce que pour faire blanchir mon linge, puis..... je reprendrai ma course vers vous par quelques belles parties de la Suisse. Donc, mes très-chers, mère et famille, à bientôt.

» Préparez votre soleil. Je vais très-bien.

» Votre

» JOSEPH. »

## TRENTE-QUATRIÈME LETTRE.

« *Lungern*, 22 *Juin* 1860.

Louis, à la fin de ma lettre, je ferai en sorte de t'indiquer le jour de mon arrivée, soit à Mayence, soit à Cologne.

» MES TRÈS-CHERS,

» Vous connaissez sans doute la gravure, d'après le tableau de David (3) représentant Napoléon passant le Mont St.-Bernard. C'est imposant, n'est-ce pas ? Eh bien, sachez que je viens d'offrir au monde un spectacle tout aussi grandiose, aujourd'hui, jour qui marquera dans l'histoire. J'ai passé à cheval le Brümg, pour me rendre du lac de Bienne au lac de Lucerne !!!!! Du haut des pyramides 40 siècles me contemplent ! !

» Seulement, il faudra que le peintre qui voudra prendre cette audacieuse expédition pour sujet d'un de ses tableaux, choisisse bien le moment le plus favorable. Ainsi je doute qu'il arrive facilement au plus haut degré de la beauté idéale, s'il me saisissait, par exemple, pendant le quart d'heure où je me vois forcé de déployer mon parapluie. — De même le moment où, arrivé à environ quatre mille pieds audessus de la mer (je m'y reposai un peu), j'accepte bravement, pour descendre de cheval, le petit escalier de bois qu'on réserve pour pareille circonstance, ce moment, dis-je me paraît également peu favorable.

» Je laisse cela à l'inspiration de l'artiste.

» Quelle admirable route je viens encore de faire de cette manière si agréable !

(1) Un petit papier de vous, respectable (mère) où j'ai trouvé beaucoup de nouvelles, et qui m'a procuré bien du plaisir. J'y ai vu que tout va bien. Continuez donc ainsi, j'arriverai bientôt pour le voir moi-même.

(2) Ceci s'adresse à Louis, son frère.

(3) Le tableau de David (1748-1825) porte cette légende: LE PREMIER CONSUL GRAVISSANT LE SAINT-BERNARD, « *calme sur un cheval fougueux* ». L'excellent Lies aurait pu faire remarquer que sur les roches, au bas du tableau, le peintre avait écrit les mots : *Annibal, Charlemagne, Bonaparte;* il n'y manque donc que celui de Lies, pour que la comparaison soit parfaite.

» J'étais bien assis, sur un cheval très-doux, dont je ne m'occupais pas plus que si je n'étais pas dessus.

» J'ai la plus entière confiance en lui et je me figure qu'il doit connaître sa route. C'est à peine si, par pure fantaisie, je tiens la bride. Il n'a qu'à se tirer d'affaire, moi je ne m'en mêle pas. Je ne m'occupe d'autre chose que de regarder de tous mes yeux, autour de moi ; que d'absorber, par tous les pores, tout le bien-être que me procure la vue des mille beautés de cette admirable nature. Je ne saurais vraiment assez dire combien elle agissait puissamment sur mon esprit et combien sont vives les jouissances que j'éprouve devant ces spectacles si variés et si grandioses.

» Je partis donc de bonne heure, et bientôt j'arrivai au petit chemin étroit et encombré de blocs de pierres de toute grandeur qui devait me conduire par dessus les montagnes. Bientôt il s'élève au dessus de la vallée, et un panorama ravissant se développe devant moi. Plus loin, nous suivons un chemin creux, puis nous arrivons dans quelque vallée bien encaissée. Nous montons, nous montons toujours. Nous revenons de nouveau à la première vallée et, là pendant un quart d'heure, mon cheval prend un vrai plaisir à se promener tout au bord du précipice qui descend tout droit,à 7 ou 800 pieds au dessous de moi,et au fond duquel je vois bien loin,bien loin, couler une petite rivière et se mouvoir des hommes que j'aperçois à peine. Je le laisse faire, convaincu que le plus prudent est de le contrarier en rien.

» Nous côtoyons des rochers immenses. Plus loin encore, on entre dans un bois semé de rochers et planté d'arbres séculaires les plus fantastiques. Puis les vallons les plus gracieux et les plus mélancoliques.

» Tout cela se passe doucement devant mes yeux, sans que j'éprouve d'autre fatigue que le mouvement très-supportable de mon cheval.

» Ah ! rien ne peut donner des impressions aussi vives et aussi agréables ! !

» Par ci, par là, quelque petit village.

» De menschen (1) komen aen de venster zien, moeder was bezig met spinnen, de kinderen spelen ginder ver onder de boomen by het kerkhofke, zoo stil ! zoo stil ! En het kerkske staet open, en de koeyen komen van de wey met een bel aen den hals, en g'hoord ze nog als ze den hoek omgekeerd zijn Wel, wel, wat is het lief !

» Ainsi, j'arrivai en trois ou quatre heures à Lungern où je prendrai la diligence pour me rendre à Lucerne et où j'arriverai ce soir. »

## TRENTE CINQUIÈME LETTRE.

« *Lucerne.*

» Me voici devant le beau lac de Lucerne, qui est le plus beau de ceux que j'ai vus, et j'en ai vu une foule maintenant.

» En effet, parti de Genève, en chemin de fer, j'ai côtoyé tout le lac de Neuchatel, puis navigué sur celui de Bienne, pour arriver le soir à Berne.

» Berne, ville moins jolie que Genève, mais beaucoup plus caractéristique.

» Je partis de là pour aller voir le beau lac de Thun, sur lequel je m'embarquai pour aller à Interlaeken, mais, hélas ! la pluie qui ne cesse presque pas depuis un mois de tomber partout en Suisse, me poursuit et c'est à peine si, par quelques éclaircies des nuages, je puis m'apercevoir

---

(1) Les gens viennent voir aux fenêtres, la mère était occupée à filer, les enfants jouent là-bas, sous les arbres, près du petit cimetière si tranquille ! si tranquille ! Et la petite église est ouverte, et les vaches reviennent du paturage ayant une clochette au cou ; on les entend encore qu'elles ont déjà tourné le coin. Comme cela est gracieux !

que je suis entouré de hautes montagnes ; aussi je ne m'arrête pas. Je passe à travers le lac de Briens et me rends au Gresbach, c'est-à-dire à l'endroit où tombe l'admirable cascade de ce nom, et devant laquelle, au haut d'immenses rochers, s'est établi un bel hôtel où je dine et prends chambre pour passer la nuit, dans l'espoir d'un peu de soleil pour le lendemain.

» Je profite des temps d'arrêt de la pluie pour aller admirer cette admirable cascade qui, par une foule de chutes les plus pittoresques, tombe d'une hauteur de 1100 pieds.

» Le lendemain, je partis pour l'excursion plus haut décrite.

» Je devais avoir, pour compagnon, un parisien qui se trouvait aussi à l'hôtel, mais comme à l'heure du départ, il n'était pas encore levé, je suis parti sans lui, d'autant plus qu'il ne m'était pas entièrement sympathique. Puis j'ai eu le plus grand plaisir à faire cette route seul (avec un guide s'entend) tout à fait livré à mon admiration contemplative.

» J'ai heureusement attrapé le soleil et j'ai pu voir enfin l'admirable lac qui se trouve devant ma fenêtre, éclairé de la manière la plus resplendissante.

## TRENTE-SIXIÈME ET DERNIÈRE LETTRE.

« 23 *Juin* 1860.

» Sur le Righi (près de 6000 pieds de haut).

» J'ai été interrompu hier soir, et je reprends ma lettre dans ma chambre de l'hôtel, situé sur le haut du Righi.

» J'ai là, devant ma fenêtre, la vue la plus étendue et la plus admirable qui porte, dit-on, à 80 lieues. Aussi c'est une succession de montagnes, de vallées, puis encore d'autres montagnes, les unes couvertes d'une riche verdure, les autres montrant la roche nue et aride. Plus loin, les pics couverts de neiges éternelles, puis, encaissée entre ces montagnes, l'eau bleue,de plusieurs lacs dont l'un, le lac de Lucerne, tout au pied du Righi, les autres se perdant à l'horizon.

» C'est ma dernière ascension ; après celà, je vais prendre le chemin de fer qui, en peu de temps, me conduira au milieu de vous.

» Cette montée qui se fait à cheval et dure trois heures, je l'ai faite en compagnie de deux jeunes mariés en voyage de noces. Ils sont fort gentils et fort aimables, mais ils sont encore trop amoureux et surtout d'une tendresse démonstrative trop allemande, pourque leur société me soit complètement agréable.

» Je coucherai donc ici cette nuit, descendrai demain matin, de bonne heure, prendrai le chemin de fer, et, le soir, je serai à Bâle où je trouverai ma malle que j'y ai envoyée de Genève, bureau restant, ne gardant avec moi que le petit sac de nuit et mon manteau. Je partirai alors par Strasbourg et descendrai le Rhin jusqu'à Cologne.

» Mais ici arrive la difficulté que j'éprouve d'indiquer au juste, à Louis, quand je serai à Mayence ou à Cologne. Je vais tâcher de m'informer et de me rendre compte d'une manière exacte, car je serais enchanté de le rencontrer quelque part. Je ne mettrai la lettre à la poste que demain matin à Lucerne.

» Donc, mes très-chers, cette lettre ne me devancera plus que de deux ou trois jours.

» Je vais donc vous revoir tous et, grâce à Dieu, en bonne santé, et tels que je vous ai quittés il y a déjà huit mois.

» T'is al lank geleden. (1) Wel, wel, t'zal me waerlyk plaisier doen zoo groot als een huys. Eerweerdige en kinderen en de vrinden ook.

(1) Voilà déjà bien longtemps. Cela me fera véritablement un immense plaisir, Respectacle (mère) enfants et amis.

» En myn stadt Antwerpen ! (1) Ja die zal moeten zien da z'heur goed houd, want ze moet nu in concours komen met al diegeen die ik nu gezien heb en dat zal niet heel gemakkelyk syn.

» Donc, en attendant que je vous embrasse tous au revoir, à bientôt.

» JOSEPH. »

» Louis — Il m'a été excessivement difficile d'indiquer, aussitôt que je l'aurais voulu, mon arrivée sur le Rhin.

» Descendant hier du Righi, je n'ai plus trouvé de bateau à vapeur pour aller à Lucerne. Me voici donc à Bâle. Je ne sais si ma lettre t'arrivera à temps pour te dire que je serai, mercredi soir, à Cologne, Hôtel de Hollande.

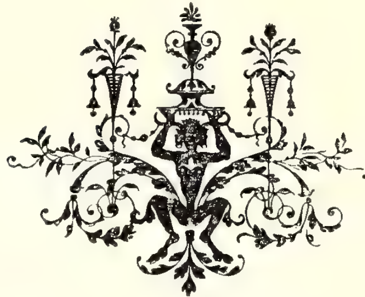
» Je partirai donc le matin, à 6 h. 1/2, par le bateau de Manheim.

(1) Et ma ville d'Anvers ! Oui, celle-là devra se bien tenir, car elle a à concourir maintenant avec toutes les villes que j'ai vues, et cela ne sera pas facile.

NOTE. Cette dernière lettre est la seule qui ne soit pas venue sous enveloppe. Elle porte l'adresse :

MONSIEUR LOUIS LIES
QUAI AUX FOINS, 25.
*Bruxelles*

et 3 cachets : 1° Basel 25 Juin, 60, 12 M. — 2° Suisse par Quivrain 25 Juin 1860. — 3° Bruxelles, 4 S. 26. — 60.





## CHAPITRE XXVII.

# DERNIÈRES CORRESPONDANCES.

SOMMAIRE : Les derniers bonheurs de Lies. — Le Comte du Bois d'Aische. — Lettre a Ed. Didron. — A Edeghem. — Progrès de la maladie. Correspondance avec les marchands de tableaux.
TABLEAUX : Les bords de l'Escaut. — Edeghem. — Portrait de Ch. Wilmotte. — Le soir (Embarquement).

Désormais Lies est fixé à Anvers ; sa vie se passe au travail. Revenu d'Italie avec des idées agrandies et de nombreux projets, il a hâte d'animer ses rêves d'artiste et de poète créateur du souffle de son génie. C'est comme un feu qui le dévore. La force morale qui en naît le trompe sur l'état réel de sa santé. Ses illusions renaissent. On le voit accomplir ses promenades quotidiennes, sur les remparts, à la Place Verte, au jardin zoologique. Sa correspondance avec le dehors devient rare ; il en explique les raisons dans une lettre à son ami Didron. Jamais son cœur n'oubliera ceux qu'il a aimés, même sur la terre d'Italie, dont le souvenir semble un rêve ensoleillé. De temps en temps, il va se faire cuire au soleil de la campine ou bien il accepte l'hospitalité du Comte du Bois. Pour Joseph, ce sont des jours heureux ; pour le châtelain d'Edeghem, des journées de bonheur. Il faut lire ce dernier. De sa correspondance intime, une de ses filles, femme de grande distinction d'esprit, me disait : « Vous y découvrirez bien des délicatesses, des rêveries, des tendresses de cœur. Sa nature pensive s'occupait en elle-même et savait, pour la moindre beauté de la nature, jouir de ces joies contenues qui ont un grand charme pour ceux qui les éprouvent et pour ceux qui les devinent. L'amitié de mon père était de cette nature. »

Cela est vrai. Chaque fois que le souvenir du comte se présente à mon esprit, je me mets à réciter des strophes de la *Tristesse d'Olympio.*

Il entendait frémir dans la forêt qu'il aime
Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en vous-même,
Y réveille l'amour,
Et, remuant le chêne ou balançant la rose,
Semble l'âme de tout qui va sur chaque chose
Se poser tour à tour !

Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire,
S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre,
Couraient dans le jardin :
Ainsi, parfois, quand l'âme est triste, nos pensées
S'envolent un moment sur leurs ailes blessées
Puis retombent soudain.

Cet excellent ami de Lies, le plus dclicat, le plus sensitif, celui dont les gouts distingués et la rêverie s'alliaient le mieux à la nature de Joseph, devait lui survivre peu de temps (1). Cette fin prématurée de deux êtres qui s'aimaient, ne la pressentaient-ils pas ? Ce doute de l'avenir les rapprocha peut-être.

Avec Didron, la correspondance de Lies était aussi d'une grande intimité.

« *Anvers*, 11 *Janvier* 1862.

» MON CHER DIDRON,

» Vous vous plaignez, à juste titre, de mon ténébreux silence. Hélas ! vous n'êtes pas le seul. Il y a peu de jours, j'écrivais encore à une charmante famille dont j'ai fait la connaissance en Italie, ce que maintenant je vous dis aussi à vous : croyez que les bons sentiments que je vous porte, pour être exprimés un peu rarement, n'en restent pas moins aussi vifs qu'au bon temps où je vous les exprimais par une poignée de mains. Mais il en est de moi comme de ces ogres qui sont enfermés dans les boîtes à surprises pour les enfants ; ils y sont toujours, avec la meilleure volonté de se montrer au public et à leurs amis, mais il faut presser un ressort pour les faire apparaître.

» Vous avez bien fait, mon ami, de venir presser le ressort ; j'étais enfermé dans ma coupable paresse, mais me voilà tel que vous m'avez connu autrefois.

» Oui, je pense à peu près de même ; toujours votre vieil ami,plus ou moins, gris pommelé (plutôt plus que moins), qui, pour tout changement, n'a ajouté aux agréments de sa personne qu'une toux chronique, fort incommode pour ses voisins, mais qui (la toux) pendant quelque temps, a eu au moins ceci de bon, qu'elle attirait sur lui la sollicitude *compassieuse* des âmes tendres et sensibles. Ces beaux temps ne sont plus, mon ami. Alors qu'on croyait que j'allais mourir, on disait : *ce pauvre jeune homme !* maintenant, qu'on est convaincu que je vivrai jusqu'à quatre-vingt-dix ans, on est tout près de m'appeler : *vieux cacochime*, et personne ne me force plus à aller chercher un meilleur climat en Italie.

» Et, à propos d'Italie (et de mon opinion que vous désirez connaître à cet égard) que puis-je vous dire ? Je devrais vous écrire des volumes, mais comme je n'écris pas de volumes, moi (pas comme vous !) je me contente de vous envoyer le sommaire de tous les chapitres qui devraient composer mes impressions de voyage : *splendide*, *superbe*, *ravissant*, *adorable*, etc. etc.

» Oui, mon ami, depuis Venise que j'aime d'amour, et qui est pour moi un véritable rêve d'artiste et de poète, jusqu'à Naples où le bon Dieu fait miroiter, pour l'agrément des voyageurs, ses plus beaux diamants, ses émeraudes et ses saphirs répandus à profusion sur toute cette belle nature ; depuis la Méditerannée aux eaux d'azur, jusqu'à la verte Adriatique, j'ai parcouru pendant huit mois, ce beau pays, sans que la triste déception soit venue refroidir mon enthousiasme.

» Et encore je ne dis rien des merveilles artistiques qui m'ont... Mais je m'arrête, car je m'aperçois que je commence mon volume et je ne suis pas littérateur (comme vous !) moi, je ne prétends pas me faire imprimer, moi, et je n'ai pas l'ambition de passer à la postérité relié et doré sur tranche, moi. Tandis que vous ! Ah ! coquin, vous êtes en aveu. Mais je vous attends au jour de la publication. Alors je fourrerai dans ma poche la plus profonde, les lunettes amicales que, pour vous, je porte toujours sur mon nez ; j'ouvrirai les grands yeux de la critique et vous verrez bien alors que je suis l'ogre de la boîte de tantôt.

» Vous demandez de nos nouvelles, vous qui les connaissez aussi bien que nous, à ce que je

(1) Le Comte du Bois est mort, presque subitement à Rome, le 22 février 1868.

vois, puisque vous êtes au courant des diverses catastrophes, qui ont frappé notre ville dans ces derniers temps. Je ne parle pas de l'entrepôt et de l'incendie de la Bourse, mais de la perte de la voix si mélodieuse de notre ami. Ah ! mon cher, désormais

Notre bocage est sans mystère
Notre rossignol est sans voix.

» Que vous avez bien fait de le présenter à temps à votre dame, comme un échantillon naturel des produits du sol belge, car désormais nous ne saurions plus rien produire d'aussi parfait, et nous devrons nous résoudre à envoyer à l'étranger des échantillons d'une qualité très-inférieure. Quant à notre ami,il supporte son malheur avec une résignation héroïque ; il est vrai qu'il lui reste la flûte qui sera la consolation de ses vieux jours et l'agrément de ses compatriotes. Si maintenant nous pouvions encore lui trouver une femme, car vous le savez, notre ami aspire à se conjoindre ; mais ne se conjoint pas qui veut, dans certaines conditions du moins, et voilà ce qui me fait craindre...

» Mais, à propos de mariage, et vous donc ? Quoi ! ce jeune premier, rêveur et poétique, que j'ai connu ici, sera d'ici peu de temps, un respectable père de famille... Cela ne se peut pas. Je refuse d'y croire, et je nommerai une commission chargé de faire sur ce sujet une enquête sévère et un prompt rapport. Comment, ce jeune flandrin serait devenu homme établi, père de famille... Mais, à ce compte, et en gardant nos distances respectives, je suis donc devenu un patriarche. Ah ! mais non, je proteste.

» A ! traitre, vous choisissez comme cela, clandestinement un joli coin du monde pour y faire votre bonheur ; vous prenez une femme charmante et vous tirez, comme vous dites, le grand lot dans cette loterie chanceuse qu'on appelle le mariage ! Tandis que notre ami fait en vain retentir, de ses désirs, les échos d'alentour, et qu'il devra se résigner, avec moi, à reporter sur l'humanité entière, tout l'amour de nos cœurs dépareillés. Eh bien, s'il en est ainsi, je demande qu'on mette un impôt sur des gens aussi heureux que cela, ne fut-ce que pour construire un hospice à l'usage des pauvres célibataires invalides.

» C'est égal, je serais heureux de pouvoir aller contempler de près ce gentil petit ménage, car enfin, puisque gros lot il y a, dans cette fameuse loterie, je remercie madame Fortune de l'avoir fait tomber à un de mes excellents amis, qui, malgré les titres de coquin et de flandrin dont j'ai dû le qualifier dans divers passages de cette lettre, n'en est pas moins un gentil garçon qui mérite qu'une femme le rende heureux parce que je suis convaincu qu'il est bien capable de le lui rendre.

» Mais voyons, il y a déjà longtemps, que je radote ; je vais clore. Mais n'ai-je plus rien à vous dire de vos amis d'ici ?...

» Chez Leys, au contraire, tout va au mieux ; les santés sont resplendissantes et la partie de l'art marche à l'unisson en se manifestant par des œuvres de plus en plus remarquables. Je lui transmettrai votre témoignage de bon souvenir.

» Pour le reste, et pris en masse, c'est à peu près comme toujours, nous travaillons et nous prenons les distractions assez peu variées que vous connaissez.

» Maintenant, mon cher ami, je vais décidément vous abandonner à votre heureux sort, en vous priant de présenter à Madame E. Didron, l'expression de mes sentiments respectueux.... et amicaux, puisque vous me dites que, sans me connaître, elle est disposée (sur vos recommandations) à me laisser reporter sur elle une partie des bons sentiments d'amitié que j'ai pour vous.

» JOSEPH LIES.

» N'oubliez pas de me rappeler au bon souvenir de Monsieur Didron (votre oncle). Je lui suis encore reconnaissant de son accueil si amical, et je garde bonne mémoire de la charmante soirée que j'ai passée chez lui. »

Du Comte du Bois.

*Edeghem, jeudi* 23 *juin* 1862. (1)

» MON CHER JOS.

» Je trouve ici votre lettre, en rentrant d'une promenade solitaire dans le bois. Depuis que je vous ai perdu tout a fui pour moi : désir de société, amour du travail, sentiment ; il me semble que vous avez tout emporté dans notre voiture, le jour de votre départ !

» Je vous ai déjà écrit une lettre qui vous est arrivée, j'espère ; je vous l'avais adressée à Berchem.

» L'autre jour, je suis allé chez vous, espérant vous trouver ; Madame votre mère m'a donné de vos nouvelles et m'a dit votre adresse. Je brûle d'aller vous voir et de vous dire mille choses. J'ai besoin de m'entretenir avec vous pour qui mon cœur est sans mystères et sans réticences, mais la fatalité, depuis quelque temps, s'est fait une joie infernale de me torturer de toutes les manières. Je dois partir pour Nevele où mon malheureux père souffre un martyre sans répit, depuis trois semaines ; il ne peut que rarement prononcer une parole et presque rien prendre. Son physique et son moral baissent rapidement ; je crains de voir bientôt se rouvrir la tombe de ma mère pour recevoir mon père, cher mais triste trésor que recevra en plus Edeghem. (2) Je ne sais pas combien de jours je resterai chez mon père ; j'espère revenir dans deux ou trois fois 24 heures, et j'irai vous voir dans le commencement de la semaine prochaine.

» Oui, j'ai été à Paris, seul et triste ; j'ai été là pour m'habituer un peu à ne vous avoir plus, mais en vain. En revenant chez moi, plein de ce que j'y ai vu et étudié consciencieusement, je vous ai cherché plus que jamais. Qui pouvait ici, (3) comme vous, comprendre ou discuter une impression, juger une réputation, soutenir une réputation, soutenir une opinion ? Aussi ai-je raconté des histoires sur Paris et le Salon, mais la partie réelle, la partie forte est restée inabordée ; je le regrette, car dans la narration de ces sortes d'impression, d'intelligentes sollicitations de la part des écoutants, font aborder mille impressions secondaires au premier point de vue, lesquelles acquièrent une grande importance étant développées et de plus se gravent mieux dans la mémoire, surtout dans une cervelle légère comme celle de notre pauvre laïque. (4)

» Je ne vous donnerai pas de description de l'Exposition ; nous causerons de cela quand je serai près de vous. Sommairement, je vous dirai qu'il n'y a rien de sérieux qui mérite l'attention.

---

(1) Cette lettre n'a pas de date, mais 1862 est l'année probable.

(2) Une petite image, que je dois à l'obligeance et à la piété filiale de Mme la Comtesse du Bois d'Aische, image pieuse comme celle que certaines familles belges distribuent encore aujourd'hui, indique que *Messire Ferdinand Philippe du Bois, baron de Nevele,* chevalier de l'ordre de Léopold, ancien sénateur, ancien conseiller provincial, mourut en son château d'Oydonck sous Bachte Maria Leerne, à l'âge de 67 ans, le 4 Septembre 1862, après de longues et pénibles souffrances.

(3) Le Comte du Bois exagère bien certainement ; ses regrets de Lies en sont cause. Il trouvait mille choses acquises dans la conversation du peintre qu'il grandissait, non sans raison, dans son esprit, mais, Lies parti, il dédaignait peut-être de continuer avec son entourage les entretiens de la veille où il appliquait tout son esprit, sa délicatesse et sa bonne volonté. Tous ceux qui fréquentaient Edeghem rendent, à la Comtesse du Bois d'Aische, un témoignage complet d'estime et d'admiration pour son tact, son dévouement aux beaux-arts qu'elle pratique elle-même fort agréablement. Le Comte, esprit quelque peu inquiet et rêveur, ne vit pas tout cela assez clairement peut être. Le sentiment qu'il exprime est assez habituel aux hommes de rêverie, d'étude ou aux artistes.

(4) Lies aimait à parler philosophie et à discuter sur des points religieux.

Histoire nulle, dessins d'illustration coloriés. Portraits sans grandeur et sans vie. Paysages conventionnels ou réalistes, sauf Knyf ou Daubignies qui sont jolis d'effet dans un ou deux de leurs tableaux. Le genre absurde. Les marines à n'en pas parler. Je dois dire que, dans tout cela, le roi c'est Troyon. Il y a aussi une très-grande quantité d'hommes d'un talent réel, mais plus manuel qu'intellectuel. Il y a, en un mot, du joli, du charmant mais pas de beau. Tous ces Français poussent tellement au clair que, dans le Salon, tous nos tableaux sont noirs et font un effet analogue en opposition à celui qui serait produit si l'on mettait un des leurs dans une salle de notre belle école. (1) Cependant l'ami Verlat commence à trouver qu'ils ont raison.

» Pêcher fait clairissime. (2) Verlat est sans courage pour le moment et ne sait trop ce qu'il veut. Mes tableaux sont abominables et mal placés, sauf un ; ils sont à contre jour et trop haut pour qu'on les regarde. A Paris, on ne regarde littéralement que la rampe.

» Comment va donc votre santé ? Vous ne m'en dites mot ; vous savez cependant qu'elle m'est aussi chère qu'à vous-même.

» Vous vous plaignez de ne pas travailler et de manquer de philosophie ; je crois bien que vous n'avez pas là le vrai bonheur, (mais ce mot est une chimère) chose relative souvent. Vous qui êtes instruit, qui avez la tête forte, du cœur, une masse innombrable d'amis réels, vous devez avoir plus de chance que d'autres de jouir de ce qu'on appelle bonheur.

» Si nous étions, comme voilà quelques semaines, assis l'un derrière l'autre dans l'atelier, et que nous commencions ce chapitre-là vers une ou deux heures, nous courrions grand risque d'entendre sonner la cloche du diner (3) avant de l'avoir terminée.

» Comment, méchant, vous avez passé au Vieux-Dieu (4), si près de moi, et vous n'êtes pas venu un instant..... Vous vous serez souvenu bien sûr de notre dernière promenade en reconduisant Leys et la jolie arrosade que nous avons reçue.

» Tout mon petit monde croit, joue et parle souvent encore de vous, et *Tote* (5) dit si bien : — « Pourquoi Monsieur Lies il est parti ? » Et alors, je l'embrasse.

» Rien de nouveau ici, sinon que, Dimanche, j'ai gagné les quatre premiers prix avec nos pigeons (de Blois) (6). Cela doit vous intéresser peu.

» Allons, mon cher ami, soignez-vous très-bien, décidément il faut que je quitte la plume pour la fourchette car on me sonne et resonne pour le déjeuner.

» Si vous avez encore l'habitude des grandes promenades matinales, laissez une direction chez le capitaine pour que je puisse vous trouver. Je pense bien venir Lundi ou Mardi si le temps le permet.

» Je vous serre la main de tout cœur.

» Comte du Bois. »

---

(1) Le Comte du Bois avait adopté une coloration foncée, même pour ses paysages. Quelques unes de ses études chaudement teintées sont agréables, énergiques et vraies. Elles sont d'un fils des Flandres.

(2) Jules Pêcher fit de la peinture avec succès avant de s'adresser à la sculpture.

(3) On dinait au château d'Edeghem à six heures.

(4) Vieux-Dieu, petit village à cinq kilomètres d'Anvers, à 2 d'Edeghem.

(5) La fillette, quand Lies devint plus malade, lui écrivit le billet suivant, marque de l'affection dont il jouissait dans cette famille. Cette acte de foi et d'espérance était tout ce que l'enfant pouvait faire ; il s'en dégage un parfum de piété tendre qui émeut.

« Monsieur. On m'a dit que vous étiez malade. J'ôte m'a petite médaille et je vous l'envoie pour vous guérir. Je vous aime bien et je vous embrasse. Tototte. »

La médaille, conservée avec les lettres de Joseph, repose comme une relique, en une petite boite, sur une mèche de ses cheveux devenus gris. C'est tout ce qui reste de lui ici bas.

(6) En Belgique, on se livre depuis longtemps à l'entrainement du pigeon voyageur ; les hommes les plus distingués s'en occupent.

La Comtesse du Bois appréciait Lies à sa valeur ; elle l'eut désiré plus conforme à ses propres idées religieuses, mais c'était souhaiter l'impossible. Voici un billet d'elle à Joseph.

« *Le 8 Juillet.*

» Vous m'avez fait espérer votre bonne visite, Monsieur, et je viens vous prier de mettre ce projet à exécution car mon pauvre mari se sent tellement découragé qu'il faut venir lui donner un coup d'épaule ; ce sera un vrai service d'ami que je ne réclamerai pas en vain de vous, n'est-ce pas ?

» Recevez d'avance mes remerciements et l'expression de mes sentiments bien distingués.

» Nous vous ferons ramener le soir.

» COMTESSE DU BOIS D'AISCHE. »

Tout retenait l'artiste à Edeghem, l'amitié, la compagnie aimable, le besoin de grand air, l'étude et l'attachement sympathique qu'il inspirait à chacun.

Ses hôtes l'y retenaient volontiers, pour eux-mêmes et pour lui que la vie de la ville accablait.

La lettre suivante adressée au docteur de Forchaux ne laisse aucun doute à cet égard.

« *Edeghem, Mercredi.*

» MON CHER DOCTEUR,

» Me voici installé à mon château d'Edeghem. J'aspire à pleins poumons le grand air de la campagne. Je marche comme le juif errant, donc il ne me reste plus qu'à connaître vos grandes prescriptions pour prendre toutes les mesures curatives qui conviennent à un pauvre infirme comme moi.

» J'attends par conséquent votre visite le plus tôt possible, seulement je vous prierai de m'envoyer un mot pour m'indiquer le jour que vous aurez choisi, car sans cela je pourrais bien me trouver à une lieu d'Edeghem au moment où vous honoreriez cet endroit de votre présence.

» En attendant votre visite, je vous salue tout amicalement.

» JOSEPH LIES.

» Mon adresse, chez M. le Comte du Bois d'Aische, au château d'Edeghem. »

La santé de Lies est loin de s'améliorer et son ami du Bois semble ne plus pouvoir se séparer de lui.

« *Lundi matin.*

» MON TRÈS-CHER AMI.

» Où êtes-vous ? Que faites vous ? Comment allez-vous ? Que de fois je pense à vous dans un jour ! Que je vous cherche et vous regrette !

» Je n'ai plus mis le pied à l'atelier et Dieu sait quand j'y rentrerai ; mon incapacité et mon dégoût augmentent d'une manière qui me font peur, d'ailleurs, depuis votre départ, je suis malade.

» Je n'ai réellement pas eu la force de vous dire un mot sur ce que j'allais souffrir par votre départ ; j'étais si bien fait à notre échange d'idées, à nos observations, à notre intimité, que j'avais oublié une partie du réalisme de ma vie. Je vous ai voué une affection profonde et vive, basée et bâtie sur les qualités essentielles que vous possédez, et ces sentiments-là ne font que se fortifier dans les épreuves, aussi, séparé, me semblent-ils plus vifs que jamais.

» J'espère que vous songerez parfois à votre rustique ami, que vous rirez de ses défauts, de

ses faiblesses, mais que vous ne douterez jamais de son cœur.

» D'ailleurs la vie n'a de vrai que le mal et les épines ; les fleurs et les plaisirs ne sont qu'artificiels. La seule vraie et sérieuse jouissance est dans le commerce moral et la science, quoiqu'ils ne soient pas sans déceptions, mais c'est une sphère où il n'est pas donné à tous de pénétrer. Là aussi, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus !

» Je tâcherai de bien me souvenir de tout ce que vous m'avez dit ; je collectionne mes souvenirs. Je vais continuer l'étude des têtes pendant longtemps.

» Au revoir, mon bien cher Jos, je vous serre les deux mains avec effusion.

» Votre tout dévoué

» COMTE DU BOIS. »

Je voudrais pouvoir publier toutes les lettres du Comte du Bois que je possède, mais elles n'ont pas ici un intérêt de premier ordre ; il est regrettable que l'autre moitié de ces échanges épistolaires n'ait pas été conservée. Les lettres de Joseph nous eussent réellement dit l'état de son esprit, ses espoirs sans cesse renaissants, ses accès de découragement, son grand désir de vivre, son attachement pour ses amis, la poésie de ses rêves et ses projets d'avenir. On ne s'expliqua pas assez de son vivant, la mobilité de sa pensée ; il vécut dans une espèce de fièvre engendrée par un immense besoin de réaction mentale. Ses mots découragés furent rares ; pour peindre sa désolation réelle, il employait des tournures de phrases qui faisaient sourire ses amis. Pour tous ceux qui voyaient clair en cela, le pauvre et désolé artiste s'en allait à la dérive sans le voir.

La force lui échappant insensiblement, la nécessité du travail le rappela seule bien souvent à son chevalet, lui, l'artiste enthousiaste :

» Que peu de temps suffit pour changer toutes choses ! (1) »

Ses dernières toiles portent toutes la trace d'une souffrance réelle.

La composition la plus complète est celle qu'il fit au bord de l'Escaut près de Burght.

## BORD DE L'ESCAUT.

Bois H. 75 L. 65.

Ceux qui ont nié l'habilité de J. Lies comme peintre paysagiste peuvent apprendre ici quel merveilleux sentiment de la nature cet artiste possédait.

Entre l'Escaut, à droite, et le ciel éclairé du fond, existe une harmonie parfaite. Sur ce ciel se détachent quelques maisons d'un village flamand, au haut de la berge, et le petit clocher de Burght.

Quelques arbres très-fins autour des maisons.

Cette partie du tableau est presque séparée de la partie principale, avant plan, par une de ces petites criques bien connues de tous ceux qui ont couru les bords de l'Escaut.

Ici, le bord est comme découpé, il forme trois replis distincts et partout le terrain, la digue, est soutenu par des pieux solidement enfoncés en terre.

Tout près de nous se trouvent : 1° une belle grande fille qui debout appuyée sur la jambe gauche, la pointe du pied droit touchant le sol, tricote et sourit. Son costume est ravissant. Le jupon est rouge brun adouci ; la jupe de la robe bleue semée de points rouge léger, a un envers bleu qui sert de transition entre les 2 surfaces dont nous venons de parler.

Au bord du fleuve, un garçon déjà grand, hêle son père, batelier à casaque rouge qui en un petit canot gagne le large.

D'autres voiles agrémentent la surface du fleuve.

(1) Victor Hugo. — *Tristesse d'Olympio.*

Parmi les herbes et les fleurs de l'avant plan, des enfants jouent. Une petite fille pose, sur la tête de son jeune frère, une couronne de fleurs, qu'elle vient d'achever.

Ce tableau est un des derniers du maître. Acheté en 1864, par M. Gambart, fr. 1700, il alla d'abord en Angleterre, puis à Nice où s'était retiré son propriétaire. Depuis, le tableau a été renvoyé à Londres d'où il est revenu enfin à Bruxelles, chez M. J. Hollender qui le vendit à Anvers où il figure aujourd'hui dans la galerie de M. Ed. Huybrechts.

Lies laisse inachevé Edeghem où sa reconnaissance pour ses amis du Bois, lui inspirait une des scènes dont il fut si souvent témoin.

## EDEGHEM

Bois haut. 0.52, long. 0.68.

appartient à M. Moretus de Bouchout.

Étude ou plutôt petit tableau laissé incomplet par Lies qui voulait en faire hommage au Comte du Bois. Achevé par Victor Lagye.

C'est la rue d'Edeghem avec l'église sur la droite. Le ciel est bleu, profond ; quelques nuages blancs. Cela est bien de Lies comme l'église, la masure en avant, les petites maisons du fond et les constructions rustiques de gauche.

Les arbres du premier plan ont été retouchés. Lies n'ornait pas les siens d'une verdure aussi crue. Le sol du premier plan n'est pas de Lies non plus.

Les personnages étaient tracés ou plutôt leur place était restée indiquée sur le fond. L'artiste se proposait-il de les faire dans son atelier ? Tout le monde l'ignore.

Tel qu'il est, ce petit paysage a sa valeur mais il est de Lies et Cie.

On y voit quelques personnes qui se rendent à l'église. Le groupe principal se compose de trois personnes de valeur sociale bien différente. Le seigneur de l'endroit et sa femme font l'aumône à une enfant. On croit que la pensée de Lies était de célébrer ainsi la bonté de cœur et les habitudes de générosité du Comte et de la Comtesse du Bois d'Aische qui l'accueillaient si amicalement.

A son retour du midi, le docteur de Forchaux, avait examiné attentivement Lies et l'avait rassuré.... pour la forme. Plus tard, dans une conversation avec un ami intime du peintre, le médecin avoua que son malade pouvait encore aller six mois. L'ami, aussi indiscret qu'imprudent, raconta la chose à l'artiste qui, deux ans plus tard, interpella son docteur d'un air crâne, disant :

— Eh bien, docteur, vous ne m'en donniez que pour six mois ! Voilà déjà deux ans de cela.

Lies avait de ces crâneries. Lorsqu'il fit son tableau *Baudouin à la Hâche*, il prit, pour modèle du seigneur condamné à mort, un grand gaillard qui aurait pu passer pour un géant.

— Pauvre diable ! dit ce modèle, d'un air de commisération en regardant le peintre qui l'entendit. Je ne voudrais pas être dans sa peau....

Cette confidence faite à un indifférent frappa-t-elle Lies ? Là n'est pas la question ; il suffit de savoir que, cinq ou six semaines après, on apprit au peintre que son modèle venait de mourir d'une fluxion de poitrine.

— Tu vois !... dit Lies à Lamorinière, Un colosse !... Oui, il faisait le dédaigneux en parlant de ma santé. Eh bien, je suis toujours ici, moi ; lui, il est .... plus bas.

Lamorinière ne peut raconter cette scène sans rire aux larmes, car le bon Lies avait pris une attitude héroi-comique des plus amusantes. Son *plus bas*, prononcé d'un air solennel, en pointant la terre du doigt, voulait être méchant, il n'était que divertissant. Lies n'avait ni colère ni rancune.

Peu à peu, il eut la perception à peu près exacte de sa situation ; de là, cette mélancolie des deux dernières années de sa vie. Il souffrait avec patience, mais certains chagrins lui étaient lourds. Un rien lui rendait la gaieté et la confiance.

A H. Leys, il avait voué une amitié qui jamais ne se démentit, mais un homme qui tousse est si désagréable !... On le lui fit entendre et, avec une délicatesse fort grande, on supprima son invitation à dîner pour le dimanche suivant L'autre dimanche, on fut absent... pour Lies. De dimanche en dimanche, Lies resta chez lui.

De la Chaussée de Berchem, l'artiste était venu s'installer dans une petite maison de la rue Leys (rue de la Station) pour être plus près de son ami.

De la fenêtre, la plus éloignée de la maison du baron Leys, il regardait. le dimanche, les invités arrivant l'un après l'autre...

Il se brisait le cœur contre ce chagrin !

Un beau jour, L. de Winter et Wilmotte, devinèrent cette tristesse et, tour à tour, ils accaparèrent son dimanche ; c'était à qui l'aurait.

Ce manège dura au moins un an.

J'ai un billet de Lies adressé à Wilmotte, qui prouve la bonne volonté et l'inaltérable amitié de ce dernier :

» Très honorable — Je viens de jeter un coup d'œil sur l'almanach et, oh ! horreur ! je m'aperçois que c'est demain le 18. Or, comme c'est un des jours où probablement je pourrais recevoir la visite de mon individu annoncé depuis si longtemps et qu'en ce cas je devrai probablement lui fournir la nourriture, je me demande comment je concilierai cela avec le faisan de l'amitié qui va être bientôt mis sur le feu. Si tu sors, viens causer un peu de cette grave circonstance, ou autrement je te préviendrai demain matin. Il y a du reste dix à parier que rien ne sera changé, car cet homme qui doit toujours venir ne vient jamais. A toi. JOSEPH. »

Malgré les souffrances de ses dernières années, Joseph Lies reprenait une gaîté charmante au milieu de ses amis. Sa nature le menait tout doucement sur le terrain de la conversation amicale et de la confidence bienveillante. Dès qu'il se mettait à tousser, son malaise moral commençait ; il souffrait pour les autres ! Il aurait inventé le mot de Madame de Sévigné disant à sa fille : « j'ai mal à votre poitrine ». Dans ces moments pénibles, c'était à qui animerait le plus la causerie ; on riait, on causait plus haut, afin de mieux oublier le pauvre malade. Cette gaîté extraordinaire résultait d'un mot d'ordre accepté par tous.

Nous avons dit comment le portrait de Ch. Wilmotte resta inachevé, car il fut bien le dernier tableau auquel Lies mit la main ; l'avant dernier fut *Le Soir* de M. Keppenne.

C'était véritablement comme le chant du cygne, la note douce de la confiance et de l'amour. Se rappelant ses succès les plus francs, il reprenait l'idée de l'*Embarquement* de 1848 et de tant de *Soirs* qu'il fit si beaux, adoptant la disposition de la *Scène d'Amour* (Pêche) de Henri Baron (1). Est-ce simple hasard ? Est-ce un hommage rendu à une œuvre admirée ?

Le tableau avançait et Lies qui sentait ses ressources diminuer (2) aurait bien voulu le livrer.

Lamorinière, qui avait engagé M. Keppenne à l'acheter, écrivit à ce dernier, mais un notaire n'est pas toujours libre. L'artiste écrivit, le 12 Décembre 1864.

---

(1) Salon de peinture 1852. Mag. Pitt. p. 145.

(2) Si Lies eut un besoin réel d'argent (ce que nous ne croyons pas) comment se fit-il qu'il ne vendit pas *Le Mauvais Riche* ? Ce devait être, aux yeux de l'artiste, une de ses meilleures productions, car quoique ce tableau appartienne à l'âge doré du peintre, il ne fut vendu qu'après la mort de Lies, en 1865. Au beau temps des jolies choses faites par lui, il aurait donné ce chef-d'œuvre pour fr. 1200. Au lendemain de son trépas, Lamorinière voulut bien, à la demande de Louis Lies, se charger du placement de cette œuvre exceptionnelle, et M. de Beys en devint l'heureux propriétaire moyennant fr. 3000 !

» MONSIEUR KEPENNE,

» Monsieur Lamorinière m'a communiqué la lettre par laquelle vous nous annoncez votre visite pour le 18 ou le 28 de ce mois.

» Je vous écris ces quelques mots afin de vous engager à choisir, autant que cela vous sera possible, la première date car il me serait agréable d'être sorti de la position indécise, où je me trouve au sujet de ce tableau, position qui ne me permet pas de donner une réponse positive à d'autres personnes avec lesquelles je suis en relation.

» Vous seriez donc bien aimable de faire l'impossible pour que nous puissions vous attendre dimanche prochain ; toutefois si vos affaires ne le permettaient absolument pas, nous patienterions jusqu'au 28 et, en attendant, je vous présente mes salutations bien empressées.

» J. LIES. »

M. Kepenne vint le 28 Décembre.

Tout fiévreux, Lies attendait son acheteur lent à venir. Enfin, Lamorinière alla chercher ce dernier à la gare. Grand émoi dans l'atelier. Le tableau est sur le chevalet, l'amateur est assis devant ; il regarde impassible. Lies, les mains à plat sur ses genoux, les jambes molles, le dos vouté, la respiration pénible, haletante ; Lies regarde, regarde, regarde... puis il écoute, écoute, écoute...

— Eh bien, Monsieur Kepenne ?... ose-t-il dire timidement. Le tableau vous va-t-il ?

— Mais oui, Monsieur Lies, très-bien. Voici 2000 fr. et je vous remercie.

C'était la manne qui tombait du ciel pour la dernière fois. Lies se redressa !....

Sept jours plus tard, il mourait et M. Kepenne possédait un tableau estimé fr. 5000 le jour même du paiement.

LE SOIR. (1)

Extrait de la *Fédération Artistique* :

« Que dire de la dernière toile de Lies, *La promenade en bâteau*, appartenant à M. le notaire Kepenne de Liége ?

» Ici le critique doit s'effacer. Il ne se trouve point, en effet, devant la libre et robuste émanation d'un esprit dégagé et d'un corps sain. La maladie et le découragement ont poursuivi leur œuvre que la mort terminera. C'est un agonisant qui se traine devant le chevalet et qui cherche à exprimer, en un suprême effort, ce qui lui reste de verve et d'espoir. Et ce mourant retrouve un instant les forces de la jeunesse et le coloris des meilleurs jours !

» La *Promenade du soir* est-elle un chef-d'œuvre ? Non, c'est bien mieux. C'est le chant du cygne d'un grand et malheureux artiste, jusqu'au dernier moment debout sur la brêche et qui tombe, sublime vaincu, enveloppé des plis de son drapeau. A quoi bon une analyse rigoureuse de ce tableau qu'on devrait renfermer dans une chasse, comme une sainte et précieuse relique ? Ce n'est point le Lies des *Maux de la guerre* et de la *Visite aux champs* que je tiens à saluer et à vénérer ici. C'est l'infatigable producteur, plus grand dans sa phase d'agonie que bien des jeunes à l'aurore de leur gloire. Montrez aux amis de l'artiste la *Promenade en bâteau* comme une œuvre ordinaire de Lies, ils regretteront peut-être certaines reminiscences, et le défaut d'harmonisation qui s'y font sentir. Désignez-la leur comme sa dernière et douloureuse production, ils seront éblouis de l'éclat projeté par cet astre au moment de sa chûte dans le néant.

» GUSTAVE LAGYE. »

(1) Encore un titre de fantaisie.

Le dessin est parfait mais la fatigue perce partout.

Dans cette composition qui semble calme, règne une agitation maladive. Elle s'efforce de sourire et la mélancolie s'étend sur tout.

L'enfant empressé amène le batelet, mais sans y mettre l'entrain que ceux de son âge ne perdent jamais.

Les parents attendent, car ils sont venus pour une promenade qu'on ne fait point sans l'avoir désirée ; pas un sourire ne soulève leur lèvre !

Ces deux amoureux qui se parlent, s'effacent dans un second plan bien marqué, cette fois. Ce n'est plus l'amour qui chante la vie ; c'est un sentiment qui se cache ou se dérobe aux yeux indiscrets....

Il se meut, dans cet ensemble, une foule d'objets, de pensées et de tons encore riches, qui semblent détachés de nombreux tableaux excellents de Lies. On dirait une vaste et complexe réminiscence des beautés de l'œuvre général de l'artiste.

Hélas !... huit jours après, il n'était plus !...

Tel est son dernier travail, le plus précieux peut-être pour un ami admirateur ; le plus curieux, sans contredit s'il cherche, à travers les œuvres manuelles, le travail et la force de l'esprit qui imagine, veut, ordonne, commence et finit...

## CORRESPONDANCE DE JOSEPH LIES AVEC DIVERS MARCHANDS DE TABLEAUX

### 1° Mr G. COUTEAUX, A BRUXELLES.

« *Bruxelles*, 12 *mars* 1855.

» MON CHER MONSIEUR LIES,

» J'ai le plaisir de vous envoyer ci-joint les fr. 1100 qui soldent le dernier tableau que vous m'avez terminé.

» Je viens aussi vous confirmer les conditions verbales que nous avons arrêtées au sujet des tableaux dont vous avez accepté la commande. Ainsi il est entendu que vous m'exécuterez, sans vous livrer à d'autres travaux, dix tableaux de 70 cent. sur 55 cent., au prix de fr. 1100 chacun, soit ensemble onze mille francs, et si je modifiais la dimension de ces tableaux, le prix en serait aussi proportionnellement modifié. Il est aussi entendu que j'ai l'option, après la livraison des œuvres qui forment cette première commande, de renouveler aux mêmes conditions une commande de la même importance.

» Il est inutile d'ajouter que vous donnerez tous vos soins, comme composition et comme exécution, aux tableaux que vous me ferez, et j'augure que nous nous entendrons toujours assez bien pour que je puisse ne pas prévoir pour le moment un terme à nos relations.

» Veuillez, dans votre accusé de réception, vous mettre, pour la bonne règle, d'accord sur le contenu de la présente, et recevez mes salutations amicales.

» Votre tout dévoué

» G. COUTEAUX. »

Le 16 mars, Joseph Lies prépare un brouillon de réponse ; on y sent combien il a à cœur de ne pas enchaîner sa liberté et de ne pas déplaire à son acheteur. La réponse définitive porte la date du 15 mars ; la voici, rien n'est plus digne :

« *Anvers*, 15 *mars* 1855.

» MON CHER MONSIEUR COUTEAUX,

» Je m'empresse de vous accuser réception de la somme de onze cents francs, prix de mon dernier tableau intitulé : *Les plaisirs de l'hiver.*

» Par votre lettre du 12 courant, vous me donnez la confirmation des conventions verbales qui ont été arrêtées entre nous lors de votre dernier séjour ici.

» J'allais me borner à copier votre formule, et vous l'envoyer avec ma signature ; mais les termes dans lesquels elle est conçue, m'ont semblé avoir quelque chose d'absolu, qui en cas d'interprétation rigoureuse pourrait donner lieu à une explication qui ne serait pas conforme à l'esprit de la convention verbale conclue entre nous. Je suis bien convaincu que je n'ai pas à m'attendre de votre part à une exécution rigoureuse qui pourrait m'être défavorable ; je sais bien en outre que les meilleures conditions et la meilleure garantie de notre contrat sont la confiance pleine et entière que j'ai en vous, ainsi que celle que vous avez bien voulu me dire avoir en moi ; mais j'ai pensé que puisque par l'échange de nos lettres nous voulons donner une espèce de consécration légale à notre convention, le mieux serait de la rendre aussi claire que possible, afin que plus tard l'ombre d'un malentendu ne puisse faire naître sur ce sujet, même une discussion entre nous. Je vous communiquerai donc avec toute franchise les observations que votre lettre a fait naître en moi.

» Voici les termes dont vous vous êtes servi ; je souligne les phrases que je désire interprêter ou rendre plus clairs ;

» Il est entendu que vous m'exécuterez *sans vous livrer à d'autres travaux, dix tableaux* » *de* 70 *cent. sur* 55 *cent. au prix de* 1100 *fr. chacun, soit ensemble* 11 000 *fr.* et si je modifiais » la dimension de ces tableaux le prix en serait aussi proportionnellement modifié.... »

» *Sans vous livrer à d'autres travaux.*

» Ici, je crois presqu'inutile de dire, que votre intention ainsi que la mienne a été de déterminer que j'exécuterai pour vous une série de dix tableaux que jusqu'à complète livraison de ceux-ci je n'en ferai pas pour d'autres personnes, mais que cependant de là il ne résulte pas que je devrais m'abstenir de tout autre genre de travaux, tels, par exemple, que les *fixés*, (1) dont, ainsi que je vous l'ai dit, je m'occupe en ce moment, portraits ou autres qui n'ont aucune importance pour le but que vous voulez atteindre en me commandant une série de tableaux.

» *Dix tableaux de* 70 *sur* 55 *cent. au prix de* 1100 *fr. chacun, soit ensemble* 11 000 *fr.*

» Ceci a besoin, je pense, de quelque explication. Il est bien vrai que la phrase qui suit peut servir de correctif mais justement pour cela la première devient inutile. En effet, je suis convaincu qu'il n'entre pas dans vos intentions de m'astreindre à cette éternelle mesure de 70 sur 55 ; une pareille entrave suffirait pour détruire toute inspiration, et serait par conséquent nuisible pour tous deux, et en outre, il entrera probablement dans votre convenance d'avoir des tableaux de toute dimension ; il est par conséquent inutile, je le répète, de stipuler le prix de 1100 fr. par tableau, ainsi que la somme totale de 11 000 fr., attendu que ces deux chiffres peuvent, ou bien n'être pas atteint ou bien être dépassés par suite de la grandeur relative des tableaux.

» Reste la clause d'après laquelle il vous est réservé, après l'exécution de la première commande, l'option de pouvoir en renouveler une nouvelle aux mêmes conditions.

» Ainsi que je vous l'ai déjà fait entrevoir, ce n'est pas sans quelque crainte que j'accepte cette partie du contrat, mais puisque je l'ai admise, lors de notre convention verbale, je vous la confirme également ici, bien convaincu qu'avec vous elle n'aura d'autre résultat que de prolonger

(1) 4 petits tableaux pour le comte de Liedekerke.

plus longtemps des relations qui, j'en suis convaincu auront été favorables pour moi et j'espère productives pour vous.

» Je me résume donc en disant : que j'accepte la commande que vous m'avez faite de dix tableaux. — Que jusqu'à l'entière livraison de ces tableaux je n'en ferai d'autres pour personne sans votre consentement. — Que le prix de chacun sera déterminé sur la base de 1100 fr. pour un tableau de 70 cent. sur 55, et en raison de leur grandeur relativement à ce dernier. — Et enfin, qu'après l'entière livraison des œuvres qui forment cette première commande, vous aurez l'option de renouveler, aux mêmes conditions, une commande de la même importance.

» J'ajoute qu'à l'exécution de tous ces tableaux je mettrai les plus grands soins sous tous les rapports ; cela est du reste trop dans mon propre intérêt pour que je croie devoir y insister plus longtemps.

» Voilà les quelques observations que j'ai cru devoir vous soumettre, j'espère du reste que la formule d'engagement qui en est la suite vous conviendra parfaitement, et plus encore qu'elle ne sera jamais qu'une vaine formalité agréablement remplacée par une confiance réciproque et le désir de nous voir mutuellement satisfaits de notre engagement.

» Agréez mes salutations tout amicales.

» Votre dévoué,

» JOSEPH LIES. »

La livraison des tableaux de Lies se fit à la complète satisfaction de l'acheteur dont nous avons deux autres lettres ; elles donneront, de ces deux hommes, l'opinion la plus exacte.

On se demande toute fois si Coûteaux comprit bien toute la valeur de Lies. Il est évident que son admiration lui était acquise, mais pour retenir l'artiste dans des marchés aussi peu rémunérateurs, le commerçant devait méconnaître jusqu'à un certain point le mérite de Joseph Lies ou bien il en profitait en véritable marchand. En effet, nous savons qu'il répondait assez facilement aux amateurs des tableaux de Leys, tableaux trouvés trop chers :

— Mais prenez du Lies ; en voici. Cela fera votre affaire ; c'est gentil et à bon marché !....

Madame Leys, qui s'occupait aussi de la vente des œuvres de son mari, renvoyait volontiers à Joseph Lies, les acheteurs qui avaient l'audace de marchander les productions de son mari.

Pauvre Lies ! il ne lui était pas réservé de connaître la valeur vénale ou marchande de ses ravissantes compositions.

« *Bruxelles, le* 17 *novembre* 1858.

» MON CHER MONSIEUR LIES,

» J'ai trouvé ravissant le petit tableau que vous venez de m'envoyer et je ne conçois vraiment pas les gens qui basent le prix sur la dimension de l'œuvre ; je préfère de beaucoup ce tableau aux *Patineurs* qui coûte une bagatelle de plus, et néanmoins l'exiguité de la dimension du dernier me sera opposée, comme elle me l'a déjà été, aux prétentions légitimes que je crois pouvoir élever en faveur de votre œuvre. Que vous en aurait-il coûté de traiter le même sujet sur un panneau un peu plus grand ? Rien.

» J'avais préparé la vente de votre tableau à un amateur, auquel j'avais vendu une toile de la dimension des tableaux que vous m'avez fournis au même prix que le dernier, mais la dimension différant trop, j'ai échoué, ce qui après tout n'est pas un grand mal.

» Je répète que je suis enchanté de votre dernier enfant, et, s'il m'était permis de faire une seule observation, je dirais qu'il y a peut-être un peu de dureté, surtout dans la figure du jeune gamin et particulièrement dans les yeux. Vous voyez que j'ai loupé (1) votre tableau qui est exac-

(1) Régardé à la loupe.

tement le pendant du dernier Lamorinière, et maintenant je vais le faire louper sans crainte par les vrais connaisseurs, persuadé qu'ils y verront comme moi, un nouveau progrès.

» Dites donc à Leys qu'il m'écrive.

» Priez Lamorinière de soigner le retour du tableau de Dehans,

» Tout à vous,

» G. COUTEAUX. »

» P.-S. — Vous aurez reçu les fr. 1000 par lettre chargée.

---

La dernière lettre de M. Coûteaux est datée de Bruxelles, 29 avril 1864.

« MON CHER LIES,

» Depuis que j'ai vu Leys, j'ai été très malade, et j'ai eu entr'autres, quatre crises assez inquiétantes. Je vous avouerai que mon état ne m'encourageait guère à songer aux arts et j'ai voulu me sentir à peu près guéri pour répondre à votre lettre.

» Je vous dirai très franchement que j'ai plusieurs de vos tableaux et qu'il ne me reste pas dans ma maison une place disponible pour en accrocher un ; qu'il me manque même de la place pour une vingtaine de tableaux que je suis obligé de reléguer dans des réduits obscurs, je me sens néanmoins très disposé à entrer en conversation avec vous au sujet de votre dernière œuvre ; mais franchement, comme je ne puis éprouver une agréable émotion que par la vue d'un tableau qui me plaît complètement, et que je n'achète plus de tableaux qui me tombent à charge quand je ne les vends pas, vous ne m'en voudrez pas si nous ne concluons rien.

» Votre tableau est-il terminé ? S'il est terminé envoyez le moi ; je ne puis aller à Anvers, médicamenté comme je dois l'être ; et, sans que personne ne le sache, je verrai votre tableau et vous communiquerai mes impressions. Si votre tableau n'est pas terminé, j'espère pouvoir aller l'admirer, car je suis persuadé que quand bien même je devrais y renoncer, il renferme assez de qualités pour être digne d'admiration. Enfin, jusqu'à ce que je l'aie vu, gardez moi l'option que vous avez bien voulu me donner.

» J'ai bonne envie de renouer nos rapports artistiques arrêtés par les circonstances peu favorables aux arts et par l'exiguité de ma bourse ; ce n'est pas le cœur qui manque, il bat toujours devant les tableaux en général et devant les productions des amis en particulier.

» Tout à vous,

» G. COUTEAUX. »

## 2° M. CH. SEDELMEYER, DE VIENNE.

« *Vienne, le* 12 *février* 1863.

» MONSIEUR,

» J'apprends avec plaisir que vous avez terminé mon tableau. Je vous prie de vouloir le faire *bien emballer* et expédier par *grande vitesse* à mon adresse à Vienne. Aussitôt que je l'aurai reçu je vous enverrai la somme de 3000 francs que je vous en dois encore. (1) Je ne doute pas que j'en serai satisfait et j'espère pouvoir vous commander d'autres tableaux.

» Je vous prie de me dire, dans votre prochaine, si vous avez commencé un tableau de *petite dimension* qui soit encore libre et dont le sujet est plus gai.

» En attendant agréez mes salutations empressées.

» CH. SEDELMEYER. »

---

(1) Il s'agit ici du tableau *Prisonniers payens et martyrs chrétiens conduits au supplice*, vendu en 1862, à M. Sedelmeyer pour 3500. L'acheteur avait demandé quelques modifications.

Le 22 février 1863, envoi de mille francs, en attendant le tableau. La lettre est aimable ; on y lit ceci :

« Vous me parlez d'un tableau que vous avez commencé, intitulée *Un botaniste et sa* » *fille*. Le sujet me conviendrait, mais avant de vous donner une réponse définitive, je » voudrais avoir une idée de la composition. Ne serait-ce pas trop de peine pour vous de » m'envoyer quelque ébauche au crayon de la composition ou une photographie du tableau » commencé ?

» Combien de figures y a-t-il ? Vous n'avez décrit que le père et la jeune fille. Le tableau » est-il en hauteur ou en largeur ?

« *Vienne, le* 2 *mars* 1863.

» MON CHER MONSIEUR,

» En réponse à votre honorée du 27 février, je déclare que je me suis décidé à prendre le tableau *Le botaniste et sa fille*, dont vous m'avez envoyé un croquis, bien que je trouve le prix de fr. 1500 un peu haut en comparaison de la grande et riche composition que vous venez de terminer pour moi. Du reste, je me confie en vous, espérant que l'exécution de ce tableau sera très belle et soignée. Je vous prie de donner aux deux figures une expression aussi intéressante que possible et de faire un paysage très gai de ton.

» Vous pouvez compter me vendre continuellement un ou deux tableaux par an, si les affaires ne marchent pas trop mal. »

» Votre tout dévoué,
» CHARLES SEDELMEYER. »

Le 13 mars, envoi de 50 Napoléon d'or. L'acheteur désire avoir promptement le *Botaniste et sa fille*.

Cette lettre a été précédée d'une autre qui est perdue. Annoncée par la lettre du 2 mars, elle contenait l'appréciation du grand tableau, mais on devine ce qu'elle devait être, puisque le 12 mars, M. Sedelmeyer parle de *la grande et riche composition* que Lies vient de terminer pour lui.

Le 14 avril, M. Sedelmeyer solde, par l'envoi de fr. 1000 l'achat du grand tableau, et il demande l'envoi du *Botaniste et sa fille*.

« *Vienne, le* 29 *avril* 1863.

» MON CHER M. LIES,

» J'ai reçu, il y a quelques jours votre nouveau tableau *Le botaniste et sa fille*, en bon état. J'en suis satisfait. Je vous remercie du travail soigneux avec lequel le tableau est exécuté.

» Je dois vous avouer que j'ai une sympathie particulière pour vous et que je suis moi-même amateur de vos œuvres. Voilà pourquoi j'ai acheté ce tableau bien que je n'aie pas l'espoir de le placer bientôt. Il en est de même pour le grand. Cela ne me touche pas et ne m'empêchera pas de vous commander encore d'autres petits tableaux quand vous m'écrirez que vous en avez commencé un qui soit disponible. Ce que je demanderai toujours, c'est un ton gai et un sujet agréable ou gracieux. Dimensions environ celles du dernier tableau.

» Vous me feriez plaisir si vous me donniez quelques croquis des tableaux que vous pensez commencer prochainement, etc. »

Suivent quelques autres lettres, toujours aimables, de l'acheteur qui solde son compte le 7 Juillet 1864, moins 500 fr.

« Je tâcherai, dit à cette époque M. Sedelmeyer, de vous payer le reste le plus tôt possible. » Il se peut que j'aille vous voir à Anvers, vers le mois de Septembre. J'espère que vous êtes bien » portant. »

C'est Louis Lies qui acheva cette correspondance, en écrivant, le 30 Janvier 1865, à M. Sedelmeyer, dont voici la réponse :

« *Vienne, le* 4 *février* 1865.

» MONSIEUR,

« La mort de votre frère M. Joseph Lies, qui était un des plus grands artistes de notre siècle, est, on ne peut plus, regrettée chez nous, par nos artistes et par nos amateurs. A moi personnellement, il était, comme homme et comme peintre, un des plus sympathiques. Hélas ! il n'est plus, mais il a immortalisé le nom de votre famille. L'auteur est mort, mais ses œuvres ne mourront jamais.

» Je vous prie d'agréer etc.

» CH. SEDELMEYER.

» *P. S.* Votre frère, n'a-t-il pas laissé des tableaux inachevés, des *études* ou des dessins ? Qu'est-ce que vous en ferez ?

« *Vienne,* 1 *mars* 1865.

» MONSIEUR LOUIS LIES,

« Je vous envoie ci-joint une lettre de change à vue de *cinq cents francs,* pour solde du tableau acheté à Monsieur votre frère Joseph Lies, et vous prie de m'en accuser réception.

» Veuillez me dire en même temps, si les études et les esquisses ont déjà été vendues.

» En attendant, veuillez etc.

» Sig. CHARLES SEDELMEYER. »

M. Ch. Sedelmeyer m'écrivait, le 19 avril 1885, de Paris, où il demeure maintenant :

« J'ai gardé un souvenir très agréable de Joseph Lies, qui fut un homme charmant, sympathique et modeste, et certainement un des meilleurs artistes que la Flandre moderne ait produits. J'ai vivement regretté sa mort prématurée. »

3° De M. P. J. Huybrechts, d'Anvers.

« *Anvers,* 2 *janvier* 1865.

» TRÈS CHER MONSIEUR LIES,

» C'est avec infiniment de plaisir que j'ai reçu, hier soir en rentrant, votre charmante lettre du premier de l'an.

» Moi aussi, mon cher ami, j'aurais été bien heureux de vous voir hier chez moi et de vous donner amicalement une poignée de mains, mais hélas ! cela ne se pouvait pas. Espérons, qu'avec un changement de temps, un temps plus doux, votre état maladif changera aussi en mieux, car j'ai été hier chez vous et vous n'étiez pas bien du tout.

» J'ai été heureux d'apprendre par l'ami Lamorinière que vous étiez mieux aujourd'hui. J'espère, mon cher ami, que ce mieux continuera, et je serai bien charmé de l'apprendre.

» Je vous remercie de tout cœur des bonnes félicitations sur ma nomination de chevalier de l'ordre de Léopold ; c'est effectivement un bon cadeau de nouvel an et j'en suis heureux, d'autant

plus qu'elle est généralement approuvée par nos amis, au nombre desquels j'ai certes le plaisir de vous compter.

» J'ai aussi été malade, j'ai gardé la chambre pendant environ un mois, par suite d'une inflammation générale de tout le corps, mais surtout de la tête. Aujourd'hui je me trouve tout à fait bien, mais je suis surchargé de besogne, et comme je suis pour le moment seul pour la signature de la maison, je ne puis plus m'absenter que le dimanche, et je suis condamné de rester toute la semaine à la maison.

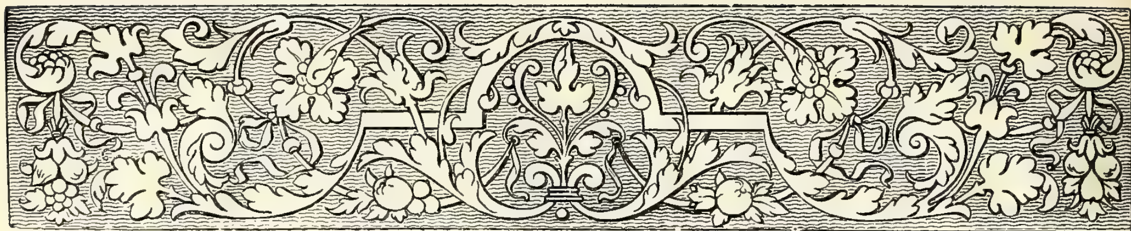
» Je saisirai cependant le premier moment pour venir chez vous et, en attendant le plaisir de vous voir, mon cher Monsieur Lies, croyez-moi de cœur et d'amitié

» Votre tout dévoué

» P. J. HUYBRECHTS. »

Le lendemain, Joseph Lies avait cessé de souffrir !





## CHAPITRE XXVIII.

# DERNIER AUTOMNE



LES jours tristes succèdent aux belles journées d'octobre encore imprégnées d'une douce chaleur et d'une poésie chère aux poètes. Joseph Lies est venu contempler, pour la dernière fois, ce domaine d'Edeghem où il goûta si souvent les joies que donne l'amitié sincère, l'amitié partagée ! Lentement, comme un ami prend congé de tout ce qui l'a charmé, il parcourt les allées du parc et les berceaux formés par la ramure des arbres du bois. Hélas ! la pluie persiste, le vent est froid et les feuilles tombent, jaunies, alourdies, de ces branches dont elles firent l'ornement. Encore quelques jours, et la première gelée dépouillera, des restes de leur splendeur, ces mystérieux bosquets où l'oiseau chanta ses amours et les bonheurs de la famille. Le tourbillon furieux a déjà essayé sa colère contre tout ce qui fut la parure du printemps ; la surface de la grande pièce d'eau est attristée, salie par les débris informes arrachés aux plates-bandes, aux pelouses, aux arbres même. Le ciel n'a plus rien qui l'égaie ; les nuages sont lourds et gris, il n'en sort qu'une lueur blafarde, attristante.

Si l'on rentre au château, c'est pour s'approcher du feu. Le vent pleure, les gouttes de pluie sonnent, sur les vitres, l'heure du départ. Tout se ferme, tout va prendre cet aspect abandonné que la fin de l'automne fait plus triste encore que les rigueurs de l'hiver.

Le comte Du Bois et sa famille regagnent Bruxelles, Lies rentre à Anvers où la boue dort si longtemps entre des pavés raboteux. Que ferait-il plus longtemps à la campagne.

Quand l'Automne, abrégeant les jours qu'elle dévore
Éteint leurs soirs de flamme et glace leur aurore. (1).

Ce retour est lamentable. Le pauvre artiste regrette tout ce qu'il vient de perdre, mais la vie est faite ainsi, il se remet au travail. On le voit peu sourire ; sa toux est presque constante. Sa respiration haletante est pénible à tous, surtout parce qu'on suppose qu'il en souffre.

— C'est long, dit-il, à Lamorinière, mais pas douloureux.

Cependant, il est devenu sensible au froid plus que jamais. Malgré tout, il sort, pour voir ses amis, pour aller au Cercle, pour faire son tour de Place Verte. Quand le temps est clair et le sol relativement sec, c'est sur les remparts qu'il se rend, promenant avec mélancolie sa vue désenchantée sur tout ce qu'il a tant aimé et admiré. Avec ses amis, il s'entretient plutôt de l'avenir que du passé, car il éloigne toutes les occasions de parler de lui ; si une quinte de toux le prend alors,

(1) « Novembre. » *Les Orientales*

le couvrant de sueur, lui arrachant quelques plaintes, il trouve encore des mots aimables pour ceux qui l'accompagnent.

Pauvre artiste ! Quel cœur il met à continuer son travail ! Son attention demeure sans cesse éveillée sur les besoins du *petit ménage* qu'il veut heureux et sans la préoccupation du lendemain.

On vient le voir, on le distrait, on l'écoute, car son passé, si beau pour les arts, n'est rien près des splendeurs artistiques qu'il rêve.

Il aime à parler philosophie ; le grand problème de la vie est un thème dont il ne peut détacher son esprit. Ferme dans les convictions si honnêtes et si larges qu'il s'est faites et qu'il doit à sa loyale nature, il prête l'oreille aux plus extrêmes contradictions.

Tous ses amis disent la sénérité du malade en face des choses qu'on lui oppose ; il s'en tient à la vérité entrevue par lui, aux espoirs qui ne l'abandonnent pas, à la lumière qui s'est faite en lui. Il est calme, résigné, il parle avec la plus exquise politesse à ceux qui l'entourent.

Sa sœur Jeanne semble ne plus vivre que pour lui ; Louis parait aussi alarmé que s'il allait perdre un père.

Joseph aime à s'entrenir avec Auguste Michiels si rapproché de lui par les convictions philosophiques.Cet ami ne mettait rien audessus de l'idée d'une divinité absolument juste ; selon lui, la morale devait finir par triompher des sectes religieuses, la paix universelle n'étant qu'à ce prix.

Lies était ennemi de toute agitation ; il croyait à l'avenir d'une révolution pacifique des esprits et espérait qu'un jour viendrait où, dans tous les temples, le voile qui cache la divinité se déchirerait du haut en bas, laissant voir, au genre humain, ravi et pacifié, le Dieu impersonnel, père de toute la création et protecteur de tous les peuples.

C'est dans ce cantique d'amour universel, chanté tant de fois par le cœur et les lèvres de Lies, que l'artiste retrempait son courage défaillant. Il ne craignait point la mort ; il la voyait venir avec mélancolie, mais sans regrets, sans faiblesse.

Nier, prouver ! A quoi bon ?

Mettez tout ce que vous lui aurez substitué. Il y a une loi éternelle et l'ordre universel annonce une intelligence parfaite. Nul ne peut le prouver, mais personne ne peut le nier.

Vous me demandez la permission de ne pas croire, laissez-moi la possibilité de croire ; votre vue et votre raison se bornent au cercle même de votre vue et de votre intelligence, qui vous dit que nous ayons le même pouvoir intellectuel, partant les mêmes motifs d'affirmation ou de négation ?

Comte admettait le cognoscible, mais il ne niait pas l'incognosible. Tous nos raisonnements aboutissent à l'impuissance de raisonner. Les unes voient Dieu partout, les autres nulle part ! Homère en parlait, Platon le raisonnait, Saphocle le devinait, Virgile le chantait, Lucrèce personnifiait ses attributs, Shakespeare le voyait, Dante aimait sa justice, Goethe le trouvait dans tout, Schiller le déclamait, Voltaire le prouvait, Biron le subissait, de Musset le craignait en sceptique, Hugo espérait en sa justice, Lamartine l'exaltait. Tous les peuples en ont eu l'idée instinctive, toutes les civilisations en ont subi la nécessité réfléchie.

Après cela, qu'un homme isolé cherche à amoindrir l'idée qui s'impose de la nécessité du bien en soi, de la justice éternelle, de la vérité pour tous, en quoi une hypothèse peut-elle nous relever de la moindre de nos obligations ?

Lies admirait sincèrement, avec enthousiasme, toujours, les merveilles entassées dans l'univers par la création. Sur le monde de la nature, de l'art, des progrès, il professait les idées les plus généreuses, les plus poétiques et les plus larges. Sans concession d'aucune sorte sur le devoir, il disait qu'il suffit à l'homme d'être libre ; sa responsabilité impliquant son mérite, c'est-à-dire son bonheur moral.

Progresser, s'élever, toujours en avant,
Est une loi d'instinct pour tout être vivant.

Ces mots de son ami Eug. Gens (1) lui entraient profondement dans le cœur.

Tout cela n'empêcha pas la calomnie de s'exercer contre Lies. Blamé par les uns, critiqué par les autres, il n'aurait pas même le mérite de la sincérité ! Ceux-ci l'accusent d'irreligion, ceux-là ne veulent pas même admettre qu'il croit en Dieu.

Quand Lies flagelle le crime de la guerre. Quand il chante le désespoir de Faust ; lorsqu'il met, dans les bras d'une mère aimante, ce bébé bien-aimé ; quand il appelle à lui tous ces petits enfants et qu'il anime la nature toujours belle, jeune, riche, adorable ; quand il parle tant à la délicatesse, à la grâce, à l'amour et au bien, vous le condamneriez aux tristesses des superstitions, imaginées par des hommes injustes ?...

Non, Lies croyait. Tout l'affirme.

Aucun vide dans son œuvre

Celui qui anime tout ce qu'il fait, ne nie ni l'esprit indestructible, ni l'amour éternel.

J'ai trop étudié et médité les œuvres de Lies pour ne pas voir, sentir et comprendre tout ce qu'il y a mis de convictions solides et élevées.

Ses plus cruelles épreuves ne furent pas celles que l'on croit, mais bien celles que lui imposa le grand problème qui se pose à tout esprit tourné vers les mystères de la vie. Plus il réfléchissait plus il devenait bon, patient, libre et indulgent aux autres. Chez lui, l'amélioration morale alla toujours grandissant.

Il croyait à tout ce qui fait la nature splendide et inépuisable ; à tout ce qui donne la lumière pure ; à tout ce qui élève l'homme, par la pensée, vers un ordre de choses que nul n'a défini.

Il faut bien le remarquer, la mort vint frapper l'artiste alors qu'il était encore en pleine possession de son intelligence. Nul n'agit sur lui. Sa faiblesse augmentant, ses amis firent le calme le plus complet autour de lui. Louis était retenu au dehors par ses occupations. Jeanne ne pouvait suffire à la tâche lourde de soigner un malade devenu bien faible et qui demandait les soins les plus intimes. Ch. Wilmotte, dont la gaieté et la belle santé ravissaient Lies, trouvait comme pas un des mots d'encouragement ; c'était l'infirmier le plus patient et le plus aimable du monde. Le malade ne pouvait faire la moindre objection, vaincu qu'il était toujours par l'attitude encourageante de son ami. L. Dewinter, Aug. Michiels et Lamorinière peuplèrent les derniers jours de solitude du grand artiste ; ils l'encouragaient dans ses derniers travaux.

C'est, je l'ai dit, avec un calme profond, calme que ses souffrances physiques troublaient seules, que Lies s'avançait vers le terme fatal où nous arrivons tous,

Quelquefois, il récitait tout haut ou tout bas, des bribes de poésie qui s'échappaient plutôt de son cœur que de ses lèvres.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre,
Le boccage était sans mystère...
Le rossignol était sans voix.

On le faisait taire, on lui reprochait de se complaire dans une tristesse qui affectait... *les autres*. Bon Lies ! ce dernier argument le persuadait toujours, mais, tout bas, il achevait une autre strophe venue à son souvenir.

---

(1) Homme de lettres, professeur à l'Athenée d'Anvers, auteur d'un poème remarquable : *Saint-Siméon*. Il adorait la campagne et les splendeurs de la nature.

Une autre fois, il s'écriait presque avec gaîté, en déclamant avec emphase, comme s'il ne ne croyait rien de ce qu'il disait :

Au banquet de la vie, infortune convive,
J'apparus un jour et je meurs ;
Je meurs et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs !

Jamais Gilbert et Millevoye ne furent plus mal traités que par les amis de Lies. — Au surplus, disaient ces derniers, tu peux t'en amuser, si ce régal te plaît ; tu nous enterreras tous.

Cependant, peu à peu, le toux devenait plus déchirante. Les forces baissaient. La fumée du tabac chassait le malade de bien des endroits.

On chercha souvent à empêcher ses sorties, par les mauvaises matinées, mais il avait ce qu'il appelait la *superstition de l'air pur* ; il allait respirer dehors, une heure, souvent moins et revenait en toussant de cette toux si connue de ses amis.

Rentré chez lui, il fallait monter l'escalier ! Grosse affaire ! Dans les derniers temps, Joseph s'asseyait sur la troisième marche, puis, se servant de ses mains placées sur la quatrième, il se soulevait, s'aidant alternativement de chaque pied. Arrivé au palier, il était tout haletant. Rentré dans son atelier, après avoir changé de paletot, le malade s'étendait sur le sopha de son atelier, ou un court sommeil venait quelquefois le trouver.

Il y rêvait au passé tout en se préoccupant de l'avenir.

Sa pensée flottait autour de son beau rêve où l'idéal se manifestait, pour lui, dans les formes qu'il avait fixées sur la toile ou sur le panneau de bois, et qu'il aurait voulues plus gracieuses encore. Il parlait de la Flandre, de ses beaux artistes. Il recommençait ses voyages à travers le monde des merveilles naturelles et artistiques ; il s'arrêtait surtout à l'Italie cette terre aimée et admirée.

Un matin, il en reçut une longue lettre longtemps attendue ; c'était le dernier voyage idéal, peut-être, au *pays du soleil.*

Trop intelligent pour se tromper sur leurs attentions, trop clairvoyant pour ne pas comprendre la tristesse de leur physionomie, il semblait leur dire comme Socrate, à son heure dernière, à ses disciples :

Quoi ! vous pleurez, amis ! vous pleurez quand mon âme
Semblable au pur encens que la prêtresse enflamme,
Affranchie à jamais du vil poids de son corps,
Va s'envoler aux dieux, et, dans de saints transports,
Saluant ce jour pur, qu'elle entrevit peut-être,
Chercher la vérité, la voir et la connaître !
Pourquoi donc vivons-nous, si ce n'est pour mourir ? (1)

Vers minuit, la respiration du malade devint plus haletante et plus faible. A un certain moment, regardant Lamorinière de ses grands yeux bistrés et pleins de douceur, il sembla l'implorer, comme si, fatigué d'une position longtemps gardée, il voulait en changer. Le prenant dans ses bras, l'enveloppant comme un enfant pour lequel on craint la moindre agitation, notre grand paysagiste essayait de correspondre au désir de son ami quand, tout d'un coup, la tête de ce dernier s'inclina.... Tout était fini !

Dès le matin, le bruit de cette mort circulait bruyamment dans la ville. Joseph Lies entrait

(1) Lamartine. La mort de Socrate.

dans l'histoire. Quel jugement porter sur lui ? Le plus bel hommage qu'on puisse lui rendre est de lui appliquer ces mots de Shakespeare : (1)

Let all the ends thow aim'st at be thy country's,
Thy God's, and truth's. (2)

Nul, plus que lui, n'aima sa patrie ; nul, plus que lui, n'eut conscience de ses devoirs ; nul ne rechercha mieux que lui, la vérité dégagée des voiles et des fables qui en cachent la beauté.

Le 7 décembre 1880, à l'enterrement de Naonobon Sameshima, ambassadeur japonais à Paris, M. Mori, ambassadeur japonais à Londres, prononça ces mots au cimetière Mont-Parnasse :

« Sameshima ! Ever since you began your uses in this world, rightiousness found you a » most faithful servant. You worked hard and well 37 years worthly spent. No more, o bright » star ! Still you live ; still you work ; still you shine in the bosom of your friend. You know » me well » (3).

Pendant les longues années de mes recherches, il m'a toujours semblé avoir Lies près de moi. Sa pensée se confond, pour mon intelligence, dans l'idée du beau et du bien, et je lui dois de longues satisfactions intellectuelles et morales. Il me connaît bien.

---

(1) Henri VIII, Acte 3, scène 2.

(2) Que le but de tous tes efforts soit ta patrie, ton Dieu et la vérité.

(3) « Sameshima ! Toujours, depuis qu'en ce monde vous avez agi, la droiture des actes a trouvé, en vous, un » serviteur absolument fidèle. Vous avez travaillé dur et bien pendant 37 années utilement employées. Plus rien, » ô astre brillant ! Cependant vous vivez, travaillant encore et brillant toujours dans le cœur de votre ami. Vous me » connaissez bien. »





## CHAPITRE XXIX.

# LE 3 JANVIER 1865.



Le bruit du trépas de Lies se répandit vite par la ville, on ne parlait que de ce triste évènement en s'abordant. Les journaux, tous les journaux indistinctement déplorèrent la perte faite par la patrie flamande.

*De Koophandel*, 4 janvier 1865.

« MORT DE LIES.

» L'année 1865 nous étrenne douloureusement par la mort de Lies qui était si favorablement apprécié et si tendrement aimé dans le monde de l'art.

» Comme artiste il se distinguait par une magnanimité très-rare. Comme citoyen il était aimé pour sa sincérité et sa fermeté de caractère.

» Sa mort attriste tous ceux qui le connaissaient et est une véritable perte pour l'art.

» La vie d'artiste, tous le savent, est semée de beaucoup d'épreuves jusqu'au jour où l'artiste obtient ces distinctions qui le placent audessus de la critique et de la jalousie déplacée. Et comme il venait d'atteindre ces hauteurs, Lies est tout à coup arraché à ses amis et à ses concitoyens.

» Nous le répétons, sa mort est une perte pour notre ville amie des arts, ainsi que pour le restant de notre patrie. »

---

Extrait du *Précurseur* du 3 janvier 1865.

« JOSEPH LIES.

» Grand par le talent autant que par le caractère, d'une irréprochable pureté dans sa vie aussi bien que dans ses œuvres, élevé par l'intelligence jusqu'à la contemplation directe de la vérité et par le cœur cependant doux et bon comme un enfant, tel a vécu Joseph Lies, tel il apparut à tous jusqu'au dernier jour, et aujourd'hui que la terre ne s'est pas refermée sur lui et qu'il repose encore de la muette sérénité de la mort, il n'est pas un homme qui saurait le regarder sans vénération et sans larmes. Ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher le garderont devant les yeux comme un exemple de toutes les vertus, ceux qui ne le connaissent que par son talent l'admireront sans doute, mais ils ignorent ce qu'il y avait de plus admirable en lui, la noblesse innée du caractère.

» Nul plus que Lies cependant ne se dépensait dans ses œuvres, et jusqu'en ses moindres

toiles on le voit revivre tout entier. La mesure constante, une délicatesse de sentiments dont rien n'approche, la distinction naturelle, la perpétuelle possession de soi, et pour animer ces grandes qualités une poésie sobre et profonde, toutes ces beautés éclatent dans chacune de ses productions, et de telles beautés formaient l'homme autant que l'artiste. On ne saurait voir l'homme et l'artiste plus intimement confondus : l'homme faisant de sa vie même l'art de réaliser le plus pur idéal, et l'artiste transportant sur les toiles le profond et triste sentiment humain, dans toutes ses aspirations et dans ses plus sombres retours. Une sorte de mélancolie sereine fait le fond même de l'œuvre de Lies. Il avait l'esprit trop lucide en effet pour ne pas voir les choses telles qu'elles sont, mais l'âme trop grande en même temps, pour ne pas les rêver telles qu'elles pourraient être. De là une grande tristesse et une immense sérénité ; toutes les sévérités pour lui-même qu'il voulait amener à l'idéal qu'il rêvait et toutes les charités pour les autres qu'il savait les victimes du hasard des choses, plutôt que de leur propre volonté. Bien souvent ses amis le reprenaient doucement de sa bonté sans limites et de son entrême confiance en autrui ; il secouait la tête sans répondre et n'écoutait point ses amis ; mais que le plus obscur des indifférents lui adressât quelqu'observation qui le touchait lui-même, aussitôt il se croyait coupable avant même d'avoir entendu.

» Mais s'il avait dans les relations ordinaires de la vie l'inquiétude perpétuelle de froisser ou de déplaire, quand on touchait à ses convictions, il restait inflexible, toujours prêt à la discussion sérieuse, mais incapable de rien céder si ce n'est à la raison. Aucun problème ne lui paraissait au-dessus de l'examen et cet artiste d'une si exquise délicatesse était en même temps un homme versé dans les sciences les plus ardues. Quand il avait pendant une journée presqu'entière épanché son cœur et son inspiration sur la toile, le soir, et pour détendre son cerveau, il prenait quelque livre de science ou veillait avec les philosophes. C'est à cet excès de travail qu'il faut attribuer sa mort prématurée et la maladie qui nous l'enlève, car il était d'une belle et forte organisation et l'équilibre parfait établi dans ses facultés s'appuyait sur une noble structure corporelle. Il suffit de l'avoir vu pour ne plus oublier cette tête touchante et calme, formée des lignes les plus pures et les plus harmonieuses avec quelque rigidité seulement à la naissance du front. La mort a respecté cette tête admirable, si ce n'est que la sérénité du marbre a remplacé la mélancolie de la souffrance. Il a beaucoup souffert en effet, mais non dans son intelligence ni dans son talent. Son esprit est resté lucide jusqu'au moment suprême ; il est mort dans son atelier et le jour même de sa mort il avait travaillé.

» Le travail était pour lui la plus pure des consolations, et la joie suprême : tout en s'y dépensant il s'y retrempait et il faut l'avoir vu à la fin d'une journée entière passée devant son chevalet pour comprendre combien le travail est un bonheur pour le véritable artiste. Cependant la production n'était pas d'abord un plaisir pour lui ; comme il voulait mettre dans chacune de ses œuvres une conception, parfois pendant de longs jours il restait en proie à la souffrance indicible des créateurs qui n'ont pas réussi à trouver leur formule, mais une fois l'idée-mère exprimée en quelques lignes maitresses, le reste était affaire d'inspiration et de joie.

» Cette admirable nature se renouvelait sans cesse, et ne savait se tenir à aucun système ni à aucun procédé. Ses œuvres sont variées comme l'était sa nature multiple ; il a traité tous les sujets mais en donnant à chacun le cachet de sa personnalité ; à chacun il imprimait ce sentiment de vague tristesse qui le possédait. De là un charme singulier et qu'aucun peintre de notre école n'a su rendre au même degré. S'il était élève de De Keyser, si l'on a pu le nommer avec raison le « Gallait de la peinture de genre », s'il avait le coloris ferme de Leys, il se distinguait cependant de ces trois maîtres par une ordination et une poésie toute à lui; il était une individualité; il pouvait dire comme Musset : « Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre. » Les grandes toiles à fracas ne le tentaient point ; sa nature était trop sobre et trop élégante pour s'y complaire mais si son verre n'était pas grand de dimension il était du plus pur cristal.

» Mort à l'âge de Musset, formé comme lui par la souffrance et par la contemplation intérieure, comme lui d'une excessive délicatesse et d'une âme « immortellement triste, » il n'est pas d'homme dont nous voudrions davantage le rapprocher, si Alfred de Musset s'était montré plus grand et plus pur par le caractère et par les vertus. Musset est le doute perpétuel, Lies était une constante affirmation, et il est merveilleux de voir combien cette organisation d'élite a pu rester intacte et lumineuse en ce temps de décrépitude et de scepticisme.

» Une telle perte est un deuil public, et devant la tombe de celui qui ne laisse pas un seul ennemi, nous nous sentons tous plus forts et plus confiants. Il serait étonné, nous ne le dissimulons pas, s'il entendait prononcer sur lui de semblables paroles ; il nous prendrait la main et nous dirait « c'est trop » car il était pur naturellement et lui-même ignorait toute sa grandeur, cependant sur notre conscience, il n'est pas dans ce qui précède un seul mot qui ne soit au-dessus de la vérité ; que ceux qui l'ont approché nous jugent.

» L'œuvre entier de Lies se compose de près de cent trente toiles, ce qui est considérable quand on sait la conscience qu'il mettait dans chacune de ses productions. Le moment n'est pas venu d'étudier un œuvre aussi vaste et aussi varié, répandu dans un nombre aussi grand de villes différentes. Mais si nous nous sentons un jour à la hauteur de la tâche nous essaierons d'accomplir cette étude. Nous nous contenterons pour aujourd'hui d'énumérer les tableaux exposés par lui et qui ont été couronnés de succès.

» Il exposa pour la première fois en 1843 à Anvers les *Deux Mariages* et dès son début il fut remarqué. Cependant mécontent comme toujours de lui-même, il exposa pour la seconde fois en 1848 seulement, à Bruxelles. Ses trois tableaux ; l'*Embarquement*, le *Corps de garde*, un *Paysage*, lui valurent la médaille. Depuis coup sur coup il donna à Anvers en 1849 le *Cristophe Colomb*, à Bruxelles en 1851 *Jeanne d'Arc* qui lui valut la médaille d'or, à Bruxelles en 1856 la *Cour de Marguerite d'Autriche*, à l'Exposition universelle de Paris les *Plaisirs de l'Hiver* et la *Promenade*, à Anvers en 1858 *Albert Dürer sur le Rhin* et un *Portrait d'enfant* couronné d'un grand succès ; à Bruxelles en 1857 *L'ennemi approche* et le portrait de M^me^ L.. ; à Anvers en 1858 les *Horreurs de la guerre*, tableau qui le fit décorer ; à Anvers en 1861 *Justice pour les faibles*, et enfin à Anvers en 1864 les *Proscrits*.

» La dernière composition qu'il a finie quelques jours avant sa mort est bien la dernière œuvre qu'un pareil artiste devait produire. Elle représente la fin d'un jour calme.

» Une jeune dame, admirablement belle, et un jeune seigneur descendent un escalier de marbre et vont entrer dans une barque que démarre un page. L'horizon est immense et le soleil couchant dore les flots. Pourquoi sont-ils si tristes les deux voyageurs qui goûteront sur un lac tranquille les douceurs du soir ? Pourquoi ce charme étrange empreint dans la personne entière de la dame, posée si légèrement que l'on dirait qu'elle va s'envoler ? C'est que les deux sont animés du dernier souffle d'un grand cœur, avide d'horizons infinis. Un jour couchant, un lac sans bornes, deux têtes réveuses amoureusement et tristement penchées l'une vers l'autre, telle est la dernière vision qui nous reste de ce merveilleux talent. »

Cet article est de M, N. Arnould, avocat, un des intimes de Joseph Lies.

---

D'un autre journal anversois sous la date du 3 janvier 1865 :

« NÉCROLOGIE.

» Nous apprenons avec une peine profonde la mort d'un de nos artistes les plus distingués. Joseph Lies, chevalier de l'ordre de Léopold, est décédé aujourd'hui à 3 heures du matin. Atteint

depuis longtemps d'une phtisie pulmonaire qui minait lentement sa belle organisation, M. Lies a conservé jusqu'à ses derniers moments un courage stoïque et une sérénité inaltérable. Le tableau qu'il a exposé au dernier salon d'Anvers et dont le succès a été si considérable, a prouvé à quelle richesse de développement étaient arrivées ses éminentes facultés d'artiste. L'école d'Anvers perd en J. Lies une de ses gloires les plus éclatantes. »

---

Le billet de faire part de la mort de Lies était ainsi conçu :

Monsieur et Madame C. H. LIES et leurs enfants, Mademoiselle JEANNE LIES, Monsieur LOUIS LIES, ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de leur Frère, Beau-Frère et Oncle respectif

MONSIEUR

# JOSEPH LIES

Peintre-Artiste, Chevalier de l'Ordre de Léopold,

décédé à Anvers, rue de la Station, 19, le 3 Janvier 1865, à l'âge de 43 ans 6 mois.

L'enterrement aura lieu le Vendredi 6 du courant, à 3 heures de relevée.

Ils le recommandent à vos pieux souvenirs.

*Anvers*, 4 *janvier* 1865.

---

Extrait du *Précurseur* du 6 janvier 1865.

## NÉCROLOGIE.

### ENTERREMENT DE M. LIES.

« Hier, à trois heures de l'après-midi, a eu lieu l'enterrement de notre regretté concitoyen le peintre Joseph Lies, mort en libre-penseur. Dès 2 1/2 heures une foule recueillie, comprenant toutes les notabilités de notre ville, encombrait la rue de la Station et une partie de la place de Meir en groupes tellement compactes que la circulation était devenue impossible. A trois heures le cercueil, recouvert d'un drap blanc et orné de la croix de l'ordre de Léopold et d'une couronne de lauriers, traversa la foule respectueuse. Les coins du poêle étaient tenus par MM. H. Leys, Van Lerius, professeur de l'Académie, Lamorinière et Van Regemorter. Bientôt le cortége se mit en marche, un cortége majestueux et simple : le cercueil suivi par des milliers d'hommes recueillis; aucune cérémonie, aucun étalage d'honneurs, la mort seule dans sa douloureuse simplicité.

» Plusieurs discours ont été prononcés sur la tombe. Nous nous bornons à reproduire le discours de M. Verhoeven, qui a parlé au nom de la section des arts plastiques du *Cercle*, et le discours de M. Louis De Winter, qui a parlé au nom des amis du défunt. Lies, ennemi de toute ostentation, avait exprimé le désir qu'aucune manifestation religieuse ou politique ne se fit sur sa tombe. Il lui suffisait d'affirmer ses principes par une vie entière de travail et de vertu. Celui qui n'a pas respecté ce vœu a prouvé par là même qu'il ne connaissait pas le défunt.

## Discours de M. Verhoeven.

« Messieurs,

» Au nom de l'Association des artistes, formant la section artistique du Cercle, je viens, devant cette tombe qui bientôt va se fermer, rendre un dernier hommage aux restes mortels d'un collègue, d'un frère, d'un ami.

» Joseph Lies naquit à Anvers le 13 juillet 1821. Dès sa tendre jeunesse il manifesta ce goût de l'art, qui plus tard devait faire de lui le grand artiste que nous pleurons ; cette vocation se développa, sous la direction de son maître, M. de Keyser, mais tel que nous le connaissons, il s'est pour ainsi dire formé lui-même, en s'inspirant des chefs-d'œuvre des anciens et du progrès incessant de l'art.

» Il obtint successivement les médailles de vermeil et d'or aux expositions de Bruxelles de 1848 et 1851. Le Roi le nomma chevalier de son ordre à l'occasion de l'Exposition d'Anvers de 1858, où figurait son beau tableau représentant les *Horreurs de la guerre*, ouvrage qui eut un légitime succès à la grande Exposition de Londres et qui d'emblée lui donna en Angleterre la réputa- d'un artiste hors ligne.

» Hélas ! le mal qui devait détruire cette riche organisation, avait déjà pris racine. Le doux climat de l'Italie lui rendit l'espérance. Malheureusement pour lui il n'en rapporta que de nouvelles qualités artistiques, lesquelles, jointes au sentiment vrai de la nature, à son coloris vigoureux et brillant, à l'élégance et à la fermeté de son dessin, lui permirent de produire des œuvres complètes, telles que nous en montrèrent les dernières expositions.

» L'école d'Anvers perd en lui un de ses meilleurs soutiens, la section un de ses membres les plus dévoués. Comme secrétaire, il prit pendant longtemps une part active à nos travaux. Dévoué à sa famille, ami sincère, simple et sans prétention, aimé et estimé par tous, il ne vécut que pour l'art et par l'art. Un courage stoïque lui fit tenir le pinceau jusqu'au dernier moment de sa vie.

» Adieu ! cher collègue. Dieu t'a appelé à lui pour te délivrer de tes souffrances, mais si quelque chose peut soulager, dans leur douleur, les amis qui te pleurent, c'est que ton existence toute dévouée à l'art et à tes semblables, leur laisse un bel exemple à suivre. Adieu ! »

---

## Discours de M. Dewinter.

« Messieurs,

» Des voix plus autorisées que la mienne vous ont rappelé les travaux et la gloire de celui dont la courte carrière a jeté un lustre si grand sur la Cité des arts. Vous pleurez l'artiste, laissez-moi, pendant un moment encore, vous parler de l'homme. Lui qui se montrait grand et pur sans espoir de récompense, qu'au moins un ami vienne en quelques mots retracer une vie pleine de sacrifices et d'abnégation.

» Depuis l'âge le plus tendre, j'ai connu Lies; j'ai eu le bonheur de recueillir jour par jour ce que cette âme admirable cachait de souffrances et de beautés, et jusqu'au dernier moment, je l'ai vu, toujours égal par la simplicité et la droiture, marcher dans une voie qu'une mort comme la sienne, pouvait seule couronner. Il est mort dans les bras de ses amis, sans une plainte et sans une larme, ne songeant qu'a ceux qui l'entouraient et s'oubliant lui même. L'oubli de sa personnalité et l'abnégation constante remplirent sa vie entière, et le dévouement à ses proches était sa plus grande

préoccupation. Et qui cependant plus que lui avait le droit de l'orgueil ? Doué de toutes les qualités et vivant par sa haute intelligence dans un monde plus grand que le nôtre, il semblait qu'il dût s'oublier dans ses rêves et dans ses œuvres et se croire au-dessus des devoirs vulgaires de la vie. Il ne pensait pas ainsi, et le strict accomplisement, non de tous les devoirs seulement, mais de tous les sacrifices était le fond de sa sérénité ; la plus large tolérance pour autrui, la sévérité pour lui-même formaient les traits saillants de son caractère.

» Vers 1857, il sentit pour la première fois les atteintes de la maladie qui devait l'emporter. Deux ans plus tard il partit pour l'Italie, espérant qu'un ciel plus clément le rendrait à lui-même. Il revint malade et sa vie ne fut plus qu'une lutte entre des forces décroissantes et un volonté qui semblait grandir à mesure que le corps dépérissait. Ses dernières œuvres sont peut-être les plus belles. Il disait que dans l'art il n'est rien de matériel, et plus le corps lui manquait, plus son intelligence vivait à l'aise, se retrempant pour ainsi dire en elle-même. Ses derniers jours furent tranquilles, et les approches de la mort l'ont trouvé calme. Le voilà maintenant qui va disparaître pour jamais ; pour nous tous un vide s'est fait que rien ne comblera, car aucun homme, aucun ami ne remplacera celui que nous quittons. Si cependant rien ne peut nous rendre celui que la mort nous enlève, son souvenir vivra jusqu'au dernier jour en chacun de nous, car celui qui s'est donné á tous revit dans tous les cœurs. Gardons-le sans cesse en nous, comme un exemple de droiture, de fermeté, de bonté. Les hommes semblables à Lies ne passent pas sans laisser une trace de lumière ; leur souvenir éclaire ceux qui restent. Adieu Joseph, adieu mon pauvre ami. »

---

Un autre journal, rendant compte des funérailles, disait :

» Une foule immense a accompagné jusqu'au cimetière la dépouille mortelle de cet homme de bien, dont l'existence vouée tout entière au travail et à la pratique des plus nobles vertus, peut être cité en exemple à nos jeunes artistes. Aussi que de regrets dans cette foule émue et recueillie, quelle tristesse sincère dans ce long cortège d'amis se remémorant les aimables qualités du défunt, son inaltérable bienveillance, l'élévation de son caractère et les luttes de ce talent viril triomphant à force d'énergie, d'un mal qui, hélas ! ne pardonne pas !

» Lies est tombé dans son atelier comme le soldat sur la brèche. La mort lui a arraché des mains le pinceau et la palette et la toile commencée ; le portrait d'un ami, est resté inachevé.

» L'empressement de la population anversoise à rendre un dernier hommage à cet esprit vaillant, prouve combien notre ville tient à ses gloires artistiques et quelles vives sympathies, ses qualités personnelles avaient conciliées à cet homme en qui se trouvaient réunis à un si haut degré les qualités du cœur et les dons de l'intelligence.

» Des milliers de personnes de toutes les classes de la société, artistes, littérateurs, négociants, représentants de la magistrature et du barreau, conseillers communaux et provinciaux ont suivi dans un respectueux recueillement la dépouille mortelle du peintre éminent dont l'école anversoise était fière. »

---

*Handelsblad.* — 6 janvier 1865.

« Aujourd'hui à 3 heures a eu lieu l'enterrement de M. J. Lies. Voici le relevé des œuvres du peintre :

» En 1843, Lies exposa pour la première fois les *Deux mariages*.

» En 1848, il exposa à Bruxelles : *L'embarquement*, la *Garde*, *Paysage*, pour lesquels il reçut la médaille.

» En 1849, *Chistophe Colomb.*

» En 1851, *Jeanne d'Arc*, qui lui valut la médaille d'or.

» En 1856, *La Cour de Marguerite d'Autriche*, (Paris, Exposition universelle), les *Plaisirs d'hiver*, la *Promenade.*

» En 1858, (Anvers), *Albert Durer sur le Rhin* et *Portrait d'enfant.*

» En 1857, (?) Bruxelles, *L'ennemi approche.*

» Il y a quelques années il exposa ici les *Horreurs de la guerre* ; pour ce tableau il fut décoré (ordre de Léopold). Plus tard : *Justice pour les faibles* et en 1864 les *Exilés.*

» La dernière œuvre de Lies se trouve encore dans son atelier, elle représente la *Fin d'un jour calme*, deux personnes s'apprêtant à entrer dans une nacelle.

» Comme peintre M. Lies occupait en Belgique l'une des plus importantes places. »

---

*De Koophandel.* — 7 Janvier 1865.

FUNÉRAILLES DE M. LIES.

« Rien est aussi pénible que devoir enterrer un homme honnête, vertueux et de talent. C'est un coup qui frappe le cœur et le fait souffrir.

» Les gens honnêtes et vertueux qui n'ont d'autre but que d'anoblir leurs sentiments et de provoquer le bien-être de leur semblable,sont si rares dans notre société,que tous ceux qui aiment et honorent la vertu sont attachés de cœur et d'âme à de tels hommes et déplorent leur mort comme une véritable perte.

» Et Lies était l'un de ces hommes.

» Et sa mort inflige à Anvers une telle perte.

» Comme artiste, il était ce penseur jeune, frais, riche et vrai qui savait si bien rendre le beau, le juste, le vrai, qu'on éprouvait,pour lui et pour ses œuvres, du respect, et qu'on se sentait irrésistiblement entraîné à l'aimer.

» Comme citoyen, Lies était un homme modèle, et ce à tel point que de son vivant chacun se plaisait à le reconnaître.

» Il était tellement au-dessus des faiblesses ordinaires, qui produisent la discorde, la basse jalousie, le dégoût et la haine, qu'il ne pouvait même concevoir que le cœur humain pouvait être accessible à de telles imperfections.

» Ni équivoque, ni fausseté, ni orgueil, ni hypocrisie ne se trouvaient chez lui ; ces maux ne déparaient pas son caractère pur. Aucune amère-pensée ne venait jamais obscurcir son bon cœur, il était toujours un homme sincèrement vertueux.

» Anvers peut donc déplorer sa perte.

» Les honnêtes Anversois pouvaient donc verser hier une larme sur sa tombe.

» Ils pouvaient montrer qu'ils aimaient un homme aussi digne, un artiste aussi grand ; oui, les milliers de citoyens qui ont accompagné ses restes mortels jusqu'à la dernière demeure, pouvaient se dire que Lies, qui avait toujours voulu la liberté, qui pensait libre, qui vivait libre et qui est mort libre, était un exemple de vertus morales et civiles.

» Et c'est ce qu'ils ont fait.

» Déjà à 2 1/2, la rue de la Station (1) était noire de monde, la foule était si compacte que la circulation était impossible ; à 3 heures,le cortège se dirigea vers le cimetière de Stuyvenberg.

» Sur le cercueil était attaché la croix de l'ordre de Léopold dont Lies était chevalier ;

» Les coins du poêle étaient tenus par MM. le Baron H. Leys, Van Lerius, Lamorinière et Van Regemorter.

» Divers discours furent prononcés sur la tombe, et c'est au milieu d'une profonde et visible émotion que la foule entendit l'éloge du regretté Lies.

» On estime à 6000 le nombre des assistants aux funérailles de Lies. Jamais on n'avait vu pareil cortège.

---

*Handelsblad.* — 7 Janvier 1865.

« Hier après-midi a eu lieu l'enterrement de M. Lies, artiste peintre, chevalier de l'ordre de Léopold.

» Depuis 3 heures, les rues avoisinantes ainsi que les Remparts (2) étaient remplis de monde.

» M. Lies comptait beaucoup d'amis, c'est vrai, mais une autre circonstance avait amené la foule. M. Lies, mort en dehors de l'Eglise catholique, devait être enterré civilement et on prétendait que la *Libre-pensée* allait faire sa première manifestation, quoique M. Lies ne fut pas membre de cette société.

» Nous pouvons affirmer que la famille avait refusé tout concours de ce côté.

» L'enterrement fut très tranquille et sans aucun signe extérieur. Le poêle était blanc bordé de franges noires et or. Sur le cercueil était posée un couronne de lauriers. Les coins du poêle étaient tenus par MM. Leys, Van Lerius, Van Regemorter et Lamorinière, artistes-peintres.

» La bière fut portée jusqu'à la chaussée et, de là, transportée par le corbillard jusqu'au cimetière.

» La régence (3) a bien fait de désigner en dehors du cimetière commun un endroit séparé pour ceux qui meurent en dehors de tout culte. On voudrait seulement que la clôture en fut mieux marquée pour la satisfaction de tous.

» Sur la tombe,divers orateurs prirent la parole :

» M. Verhoeven, peintre, au nom du Cercle artistique ; le nommé Van den Bossche, parla comme libre-penseur, ce qui déplut beaucoup aux amis et à la famille.

» Enfin, M. De Winter, artiste peintre, prononça quelques mots comme ami du défunt. »

---

Extrait de *Het Vrye Woord*, Anvers, 4 février 1865.

JOSEPH LIES.

« Joseph Lies, né à Anvers le 13 Juillet 1821, mourut le 3 Janvier 1865 agé de 44 ans. Notre ville ne perd pas seulement en lui un peintre de mérite, mais aussi un citoyen intelligent et instruit dont l'esprit était doué des connaissances les plus diverses. Nous constatons ceci parce que tel n'est que trop rarement le cas chez nos artistes.

(1) Actuellement rue Leys.
(2) L'emplacement actuel des Boulevards était occupé alors par les fossés et les remparts de l'Enceinte fortifiée d'Anvers.
(3) Catholique — Van Put, bourgmestre.

» Notre intention n'est pas d'écrire sa biographie, ni de suivre pas à pas l'évolution de son talent. Nous nous proposons uniquement d'étudier quels rapports il y avait entre son talent et les véritables conceptions de l'art flamand ; jusqu'à quel degré il était l'un des enfants de cette glorieuse école flamande qui attacha, — par un Rubeus — l'immortalité au nom d'Anvers, comme jadis un Phidias le fit pour Athènes.

» Pour faciliter cette étude,nous prenons parmi les nombreuses œuvres qu'il a laissées, celle-là qui peut être considérée à tous les points de vue comme la plus parfaite ; celle-là dans laquelle l'artiete a montré le plus complètement ce qu'il avait en lui, quelles étaient ses tendances.

» Nous parlons de l'œuvre qui doit être encore présente à la mémoire de tous, — du moins dans notre exposition triennale de 1858 elle excita l'admiration générale, — et suivant l'avis des hommes compétents elle dépassait de beaucoup certains ouvrages qui la valaient au point de vue technique. Qui ne se souvient du tableau intitulé : — les *Horreurs de la guerre* — titre aussi profond que bien choisi pour un sujet qui dépeint au spectateur les passions les plus contraires, qui éveille tous les sentiments et fait éclore un monde d'idées ?

» La matière méritait une bonne exécution. Comme protestation énergique contre la violence, cette œuvre contenait une grande vérité historique, et celle-ci donna lieu à une quantité de reflexions attristantes, qui sont hélas, encore applicables de nos jours.

» Les dernières années du règne trop glorifié de Charles-Quint furent marquées par la misère, l'épuisement et une anarchie peu commune. Les querelles incessantes que l'Empereur s'attirait avait amené l'organisation régulière d'armées permanentes. Pour leur entretien dévorant, les peuples qui étaient sous la domination de l'Empereur devaient payer des impôts trop lourds. Mais quand les caisses du trésor furent vides, et que les sujets furent tellement appauvris qu'il était devenu impossible de les imposer encore, ces troupes, composées en grande partie d'aventuriers, cherchèrent à compenser l'irrégularité du payement de leur solde, en se livrant à la rapine.

» C'est ainsi qu'en 1542 Martin Van Rossum faisait la guerre pour son propre compte. Il parcourait le Brabant et laissa, à Anvers et ailleurs, des traces nombreuses de destruction, de pillage et de déshonneur. Cette situation renfermait une richesse d'épisodes qui devaient vivement frapper un penseur comme Lies.

» Disons, sans restrictions, qu'il a réussi à les rendre d'une manière vivante, et en maître.

» La première impression que nous fait son tableau est celle de la destruction. Des gens d'armes grossiers et délabrés, dans les costumes les plus variés et les plus pittoresques traversent en désordre la grande route.

» Sans pitié ils poussent devant devant eux le malheureux vieillard, et la mère désespérée qui presse contre son sein son tendre nourisson. Deux personnages seulement, des femmes d'une apparence plus riche, ne sont pas exposées à des violences réelles. On les avait placées sur une charrette de laboureur et c'est peut-être l'espoir d'une grosse rançon qui leur a mérité cette distinction. Les attraits séduisants de la plus jeune, qui baisse les yeux par pudeur, attirent l'attention lascive des insolents cavaliers qui s'élèvent au-dessus de cette masse grouillante et désordonnée. Van Rossum, leur chef, se distingue entre tous ; il a un maintien fier sur son vigoureux coursier. Brute indifférente à la fatigue et à la souffrance de ces malheureux, il est absorbé par ses pensées, combinant peut-être de nouveaux projets de carnage.

» La route suivie par cette troupe de soldats indisciplinés est marquée par les flammes qui sortent des habitations incendiées et qui assombrissent le paysage par leurs noirs nuages de fumée.

» La grandeur d'idée et la richesse de sentiment ne sont pas les seules qualités qu'on rencontre dans ce tableau. Elles sont, il est vrai, de première nécessité, car sans elles il n'existe pas de perfection esthétique. Mais l'idée seule, si elle n'est pas exprimée par la beauté dans la forme et

l'harmonie dans la couleur, ne saurait rendre une œuvre supportable. Un tableau restera froid et ennuyeux, si le sentiment n'y trouve pas satisfaction. Les pédants peuvent peut être s'en contenter, mais le public en général n'en sera pas, — comme pour certains chefs-d'œuvre — ému ni séduit.

» C'est ce que Lies semble avoir compris cette fois, car son tableau est plein de vie et de mouvement et se distingue par la vérité et le naturel. Il renferme des qualités qui sont précieuses pour nous, Anversois, et que nous devons approuver et recommander le plus,parce qu'elles ont le cachet de notre originalité. Ce n'est qu'en les respectant que nos artistes éviteront de se laisser entraîner par la mode dans l'art.

» Sa peinture, qui est plus que jamais flamande, tient dans ce tableau le milieu entre la manière riche et plus ou moins légère de l'Ecole de Rubens, et celle plus ferme, quoique parfois un peu dure qu'on remarque dans l'école des Van Eyck.

» A celle-là, elle emprunte la largeur dans l'effet et la composition ; à celle-ci, cette fermeté de ton, unie à la simplicité et au naturel de la forme qui n'exclut pas la beauté comme certains réalistes semblent vouloir le comprendre. A toutes deux,elle emprunte la force et la richesse du coloris,que le compositeur a cependant su mettre en harmonie avec ce que le sujet a de dramatique. Voilà quant à l'ensemble.

» Plusieurs parties, tels que les chevaux, dont le brun à gauche du spectateur est surtout d'un ton vigoureux, sont traiteés avec plus de légéreté qu'il n'en mettait dans ses œuvres précédentes. Les physionomies brutales des soldats où les passions ont laissé des traces profondes, leurs habits usés et multicolores, le sol rugueux de l'avant-plan, sont rendus de main de maître. C'est ce que nous appelons le réalisme dans le vrai et le bon sens du mot tel que l'entendaient nos pères.

» Si nous nous étendons spécialement sur cette œuvre, c'est seulement parceque nous la considérons comme celle où la puissance de l'artiste s'est révélée complétement. Pour nous, c'est un chef d'œuvre, tandis que tous les tableaux qui l'ont précédé ou suivi peuvent certes avoir sous plus d'un rapport des mérites réels, mais ne possédent certes pas ce caractére de perfection générale que nous rencontrons dans celui-ci.

» Du reste, il est très naturel que l'artiste ordinaire, — nous voulons dire celui qui crée pour ainsi dire son talent par le travail et la réflexion — que cet artiste disons-nous cherche longtemps, pas pour d'autres mais pour lui-même, et ce en vain la véritable indication, la formule, que le génie trouve sans peine dès le début.

» Le mérite en est-il diminué ? Au contraire, car aucune plume ne saurait décrire les désillusions et les mécontentements qui sont le partage des artistes aussi longtemps qu'il n'a atteint le niveau espéré.

» Pour arriver à son idéal, Lies aussi avait cherché longtemps, et lutté durant deux périodes qui sont très reconnaissables aux différences de manière. Qui sait combien de fois l'incertitude dans la lutte courba son front sous le découragement ? Plus d'une fois il eut à compter avec les épreuves de l'existence.

» Sa carrière artistique débuta sous la direction du chef actuel de l'académie, M. De Keyser, à l'époque où le romantisme régnait en maître. En même temps que la révolution politique de 1830 une autre révolution, esthétique celle-là, se produisait en France et en Belgique. Comme cette dernière eut lieu sans transition, on tomba d'un extrême dans l'autre, du classique dans la fantaisie. On ne parlait plus que de cavaliers cuirassés et de belles dames habillées de velours et de satin. Il n'est pas étonnant que Lies fut entraîné par ce torrent. Les conceptions raides et mesurées de l'école de David ne pouvaient certes pas donner satisfaction à son caractère intelligent

et poétique. Les scènes qu'il rendait alors avec le plus de goût sont surtout des types de soudards du 15e et 16e siècle, dont la peau rude et les déhors négligés sont traités avec goût et habileté. Souvent il en fait ressortir d'avantage l'effet pittoresque et rude en y opposant le contraste d'une ou de plusieurs délicates figures de femme. Parmi les meilleurs tableaux de cette période, on peut citer : *Entre deux feux,— La Garde,— Paysage,— L'embarquement.* Les traits principaux qui les distinguent sont de l'esprit et un charme léger quoique l'exécution en soit tant soit peu superficielle. Le plus parfait cependant est son *Christophe Colomb* qui fut exposé à Anvers en 1849 et qui fut alors très remarqué pour ses tendances sérieuses comme idée et comme conception.

» Au lieu de continuer dans cette voie, il se laissa séduire par la mode française, *Jeanne d'Arc,* qui lui valut la médaille d'or à l'exposition de Bruxelles — 1851 — *L'enfant trouvé, — Plaisirs d'hiver,* et *La Cour de Marguerite d'Autriche* (Paris 1856) sont les principales de ses œuvres qui marquent sa seconde manière, que nous désignerons sous la qualification *d'élégante* et qui fut appréciée principalement pour le soin d'exécution. Il perdit pendant cette période — pour un certain temps — la grandeur et la profondeur d'idée qui le distinguaient et que nous retrouvons de nouveau à partir de 1857 — Bruxelles — dans son tableau *L'ennemi approche,* mais surtout dans l'œuvre que nous avons décrite *les Horreurs de la Guerre.*

» C'est d'alors que datent ses deux portraits de femme, dont la facture simple et distinguée, la ressemblance parfaite et la vérité de caractère nous ont tant plu, que nous ne pouvons que regretter qu'il n'y ait pas un plus grand nombre de ses productions en ce genre.

» Après *les Horreurs de la Guerre,* nous ne connaissons plus d'autre œuvre de Lies qui ait la même valeur.

» *Le droit du faible,* qu'il exposa en 1861, ne nous a pas séduit. Cela n'empêche pas qu'il renferme des qualités pratiques et remarquables. D'abord la toile avait des dimensions qui ne cadraient pas avec le talent de Lies ; et en second lieu il était déjà trop attaché à des principes qu'il n'aurait jamais dû connaître. De plus c'était un tableau de commande, et cela seul suffit pour tuer chez l'artiste tout génie et toute libre inspiration.

» Quand donc se décidera-t-on à le comprendre ?

» A partir de l'exposition de 1861, Lies ne confectionna plus que des tableaux de genre d'une importance restreinte.

» Signalons parmi ceux-ci: *Le triste message, Rêveries aux bords de l'Escaut,* etc ; œuvres qui se valent comme exécution, mais dont chacune se distingue par un sentiment personnel et profond. On y sent quelque chose de découragé qui émeut intimement le spectateur, et qui dévoile, — même aux inconnus — l'humeur sombre qui empoisonna les dernières années de la vie du peintre.

» La dernière œuvre qu'il soumit à l'appréciation du public fut : *Les exilés,* exposée en 1864. De même que dans ses tableaux antérieurs, nous y remarquons la richesse, la puissance et la fermeté du coloris, mais le dessin est un peu dur et trop marqué.

» Individuellement chaque figure, d'après l'âge et le sexe, exprime parfaitement l'anxiété et l'angoisse ; mais, par suite de la trop grande division dans la composition, par l'isolement systématique des personnages, peut être intentionnelle, l'ensemble fait défaut.

» Nous attribuons cette défectuosité à l'influence qu'une certaine école exerça sur son talent pendant les dernières années.

» Il est en effet notoire que depuis quelques années il existe à Anvers une tendance à réformer les vieilles et vraies traditions de la glorieuse école flamande.

» S'il y avait, dans cette tendance, de l'originalité de principes, personne ne songerait à la critiquer. Mais ses efforts n'ont d'autre but que de faire revivre l'art d'une époque éteinte, sans pou-

voir lui donner le caractère marquant, la vie, la vérité historique dans la conception des personnages et des faits. Nous reconnaissons que, pour la pratique, on a réussi à retrouver à peu près la même perfection mécanique d'exécution ; mais ce mécanisme précisément est cause qu'à côté de ses bonnes qualités on lui a emprunté aussi tous ses défauts ; mais comme on ne peut absolument pas se reporter dans la situation morale des siècles passés, un tel travail perd la simplicité naturelle, la sincérité, l'expression calme d'une activité qui n'existait qu'intérieurement dans la partie intelligente de l'humanité d'alors. Bref le défaut de ces efforts est le manque de vérité, de sentiment pur, de naïveté qui font tout le brillant mérite des œuvres de Memling, Van Eyck, Lucas de Leyde, Rogier Vander Weyden et autres peintres de cette époque.

» La façon dont certains critiques essaient de faire comprendre la valeur de cette nouvelle école est remarquable.

» Les défauts les plus criants, les exagérations les plus osées sont transformées en inappréciables beautés. Nous reprendrons plus d'une fois la plume pour faire ressortir tout le nuisible d'un tel système, et pour combattre avec modération, mais avec vigueur, les tendances pernicieuses qui doivent inévitablement conduire à la démoralisation de notre école flamande. »

E.

---

*Journal des Beaux-Arts*, (15 Janvier 1865) p. 4.

JOSEPH LIES.

« L'école belge vient de faire une douloureuse perte.

» Joseph Lies est mort à 43 ans, dans la puissance de l'âge, au moment où recueillant déjà le fruit de l'expérience, il donnait à son talent ce cachet de force et de conviction qui distingue les œuvres des artistes auxquels vient la maturité.

» Miné depuis quelques années par une maladie de poitrine dont l'issue fatale ne paraissait point douteuse à ses amis pas plus qu'à lui-même, Joseph Lies est mort en laissant dans l'histoire de l'art un nom distingué. C'est plus particulièrement comme coloriste que sa place est marquée dans la pléïade moderne. En effet, le coloris de Lies tient à la fois à la franchise, au naturel,à cette palpitation de la vie méditative que l'on trouve chez les anciens flamands et à cette accentuation grave et spontanée de quelques maîtres de la renaissance italienne et allemande (1).

» De cette union dans laquelle on retrouve le germe des sensations et des préférences de l'artiste, naquit une originalité très-caractérisée dans la forme. Quant à la pensée de l'artiste, elle est généralement portée à une mélancolie douce. Rien de violent dans ses œuvres ; tout y est calme, presque triste, même les rares sujets qu'il a traîtés et où un peu de fougue eut été nécessaire.

» Un charme inexprimable règne sur tous ses travaux qui, indépendamment de leur grande valeur comme peinture, ont, dans leur ensemble, un cachet de distinction, d'élégance, de grâce et de poésie d'une incontestable saveur.

» Elève de De Keyser et de Leys, ce fut à l'âge de 22 ans que Lies exposa pour la première fois, à Anvers, un tableau intitulé : *Les deux mariages*.

» Voici l'indication de ses principales œuvres : *Le corps de garde*, l'*Embarquement*, *Un Paysage*, *Christophe Colomb*, *Jeanne d'Arc*, *Marguerite d'Autriche*, *Albert Dürer sur le Rhin*,

(1) Un jour que je parlais à M. Ad. Siret de cette appréciation, je lui dis : — J'appelle tout cela de la philosophie. — Il me répondit — : Moi aussi.

*Portrait d'enfant*, l'*Ennemi approche*, le *Portrait de M. L..*, Une *Légende allemande*, *Les horreurs de la Guerre*, *Baudouin à la hâche* et les *Proscrits*.

» Il laisse aussi quelques œuvres inédites et mêmes inachevées, telles que les *Deux supplices* et *Promenade au soleil couchant*... Soleil couchant !... ce fut sa toute dernière œuvre.

» Joseph Lies a aussi gravé quelques eaux-fortes d'une grande rareté, entre autres *Erasme chez Holbein* qui a été publié dans l'*Album du 5 Janvier*. Citons encore de lui, en stylographie, (genre mis en lumière par E. Busschman et qui eut pendant quelque temps la vogue à Anvers) un *corps de garde*, une *tête de matelot* et une *tête de gueux* dont l'unique exemplaire, d'après ce que nous écrivait Lies lui-même, se trouve en notre possession. Ces gravures sont d'une pointe libre, légère, à traits fins, drus, serrés et d'un grand effet de coloration.

» Comme homme non moins que comme artiste, Liès laissera de profonds regrets dans le cœur de ceux qui l'ont connu. D'une intelligence rare, fine et rapide à la conception, d'un cœur tendre et dévoué, il réunissait, à des beautés morales du premier ordre, un physique d'une grande noblesse de lignes. La vie de cet excellent artiste s'est passée tout entière dans le travail et dans la méditation. »

S.





CHAPITRE XXX.

# MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DE LIES

## AU CIMETIÈRE DU STUYVENBERG.

SOMMAIRE : Formation d'un comité. — Ses dix-neuf séances. — Quel tableau de Lies acheter ? — Curieux détails. — Lettre de Madier Montjeau. — Monument confié a de Braekeleer. — Portrait de Lies par Verlat. — Etat financier de la commission. — Inauguration du monument. Discours de MM Dewinter, Ter Bruggen, Verhoeven, Vr Lynen, Mattioni.

---

*Comité pour l'érection d'un monument artistique à la mémoire de* JOSEPH LIES, *peintre-artiste Chevalier de l'ordre de Léopold, décédé à Anvers, le* 3 *janvier* 1865.

—

1re *Séance*. (Comité général) (1) du Dimanche 8 janvier 1865, à midi, chez M. Ch. Wilmotte, place de Meir, à Anvers. Sont présents : MM. Bon H. Leys, F. Lamorinière, J. Pécher, J. Van Lerius, L. Dewinter, artistes-peintres ; V. Arnould, Gressin-Dumoulin, hommes de lettres ; V. Lynen, W. Good, Aug. Michiels, négociants ; Ed. Ter Bruggen, greffier de la Justice de paix.

M. Wilmotte fait connaître à ces Messieurs, qu'en les réunissant, il a pour but de constituer un comité grâce auquel un monument rappelant le souvenir du défunt pourrait être élevé à Anvers.

Adhésion générale.

La 2e *séance* (Comité général), 10 janvier, à 8 heures du soir chez M. Wilmotte, est plus nombreuse. Nouvelles adhésions, parmi lesquelles se trouve celle du Comte du Bois d'Aische qui se déclare très sympathique à l'œuvre.

MM. Dewinter et Lamorinière se chargent d'autres démarches personnelles.

Le bureau est formé : MM. Ch. Wilmotte, trésorier, L. Dewinter, secrétaire, V. Lynen et Ter Bruggen, membres délégués.

MM. de Keyser et Leys n'ayant pas accepté la présidence, on décide que chaque séance sera présidée par un membre du Comité.

---

(1) On put lire dans le *Journal des Beaux-Arts*, les lignes suivantes :

» Le projet de monument à élever à Joseph Lies, à Anvers, est arrêté. C'est celui de M. Jacques de Braekeleer.

» On assure aussi que M. le Baron H. Leys fera, pour le musée d'Anvers, le portrait de cet artiste regretté. »

L'élément artistique aura la préséance dans la nomenclature des membres ; M. de Keyser désirant n'être pas nommé le premier, l'ordre suivant est accepté. Baron H. Leys, N. de Keyser, Comte Du Bois d'Aische. Le reste de la liste sera établi par ordre alphabétique avec mention de MM. Wilmotte, trésorier et L. Dewinter, secrétaire, à la fin.

3e *Séance.* (Comité général) 20 janvier, chez M. Ed. Ter Bruggen, rue des sœurs noires.

M. le Comte Du Bois d'Aische accepte et, le premier, il souscrit pour cent francs.

Proposition développée par M. Leys : « Il dit que Lies avait été nommé, il y a un an, membre agrégé du Corps académique, et que ce qui le flattait le plus dans cette nomination, était la certitude, légitime ambition, de savoir qu'un jour une de ses œuvres aurait figurée au musée de notre ville ; que ce qui n'avait pu se faire encore pendant sa vie, on pouvait le réaliser maintenant, et que ce serait dignement honorer sa mémoire, que d'unir nos efforts pour atteindre ce but. — En inscrivant cela en tête des listes de souscription, tout le monde pourrait y prendre part sans distinction d'opinion, car ce serait à l'artiste, que s'adresserait l'hommage. Des personnes mal intentionnées ne pourraient l'exploiter comme une manifestation en faveur du libre-penseur dont le monument, érigé au Stuivenberg, ne serait en définitive vu par personne ; ce monument devrait disparaître tôt ou tard. — Je ne suis pas opposé, ajoute-t-il à ce qu'on place sur la tombe, une simple pierre avec une inscription, mais le véritable monument doit se trouver au musée ; celui-là reste et survit à tout. »

M. Lynen demande que la solution soit réservée jusqu'à ce que la souscription ait donné un chiffre certain suivant lequel on pourrait peut être élever le monument et acheter un tableau. La question a déjà été considérée sous ces deux faces.

M. Arnould, « tout en rendant hommage aux intentions de M. Leys, ne peut admettre qu'on voie, dans le monument projeté à la mémoire de Lies, une manifestation à un libre-penseur, ni une propagande faite en faveur de ces idées. Il croit inutile de mêler cela au débat. — Lies, dit-il, est mort en libre-penseur et en homme de bien, avec une conviction profonde et honnête, et tout le monde lui doit le respect. Ensuite, si je puis me rallier à la proposition de M. Leys pour offrir, du défunt, un tableau au Musée, d'un autre côté, j'ai été péniblement affecté en lui entendant dire qu'une simple pierre sa sur tombe suffirait. Nous nous sommes constitués pour élever un monument à la mémoire du défunt, à sa mémoire comme homme et comme artiste, à Lies tel que nous l'avons connu, à son caractère noble et élevé, comme à l'artiste distingué dont nous pleurons la perte au même titre, et une simple pierre ne remplirait pas ce but. Au reste, telle a été aussi l'intention du Comité qui a inscrit en tête des listes : *Souscription pour l'érection d'un monument artistique*, voulant, par là, rendre hommage à l'homme tel qu'il était et sans vouloir le scinder. »

M. Leys repond « qu'il n'a jamais eu l'intention de séparer l'homme de l'artiste, qu'en faisant sa proposition, il a cru faire un acte tout en l'honneur de Lies, qu'il est convaincu que c'est lui rendre un hommage digne de lui et auquel il aurait été le plus sensible de son vivant, que, par une simple pierre, il a entendu un modeste monument. »

M. Gressin-Dumoulin veut un monument sur la tombe. C'est au corps académique qu'incombe le soin de placer une des œuvres de Lies au Musée, dont l'absence est une regrettable lacune.

M. Verlat demande, à la suite d'une longue discussion, si le corps académique ne fera rien.

M. Leys répond que non, que celui-ci n'a aucune mission, ni aucune initiative à prendre dans des questions de ce genre, mais il ne doute nullement de l'intervention de la Ville et même du Gouvernement, dans le cas où les fonds recueillis ne seraient pas suffisants pour l'achat d'un tableau.

On aboutit à la rédaction de cette note à envoyer à tous les journaux de la ville : « Si les res-« sources le permettent, la Commission espère acheter un tableau de M. Lies, pour le placer au « musée avec le portrait de l'artiste, en même temps que l'on élèvera au défunt un monument sur « sa tombe ».

Les membre du Comité s'inscrivent immédiatement en tête des listes, par ordre alphabétique.

4e *Séance.* (Comité général) 12 Mars 1865, à midi, chez M. Ter Bruggen.

Le comte Du Bois d'Aische remercie les membres de la Commission de l'avoir associé à leurs travaux, pour rendre hommage à la mémoire de Jos. Lies, qui fut un de ses meilleurs amis et dont la mort l'a profondément affecté.

M. le Gouverneur de la Province, voulant s'associer à l'hommage à rendre à la mémoire de Lies, a pris part à la souscription ; M. Van Put, président du Conseil communal, a cru devoir refuser.

M. Couteaux de Bruxelles a très bien accueilli la démarche de M. De Winter qu'il a autorisé à souscrire en son nom pour la somme de cent francs.

D'un extrait de lettre adressée par M. Gambard de Londres à M. Leys, il résulte que « s'associant de cœur à l'hommage à rendre à la mémoire de Jos. Lies, et appréciant les motifs du Comité, d'offrir dans ce but, une de ses œuvres, à une galerie anversoise, il croit de son devoir de mettre à sa disposition, le tableau qu'il a acquis du défunt, représentant *Les Proscrits*, exposé au dernier salon d'Anvers, qu'il consent à céder au même prix qu'il l'a payé, soit 3500 fr. plus le cadre qui a coûté fr. 237, ensemble fr. 2737 ; qu'il abandonne les frais de transport, intérêt, etc. »

M. Ter Bruggen fait ressortir que ces conditions sont favorables et engage ses collègues à les accepter séance tenante, à écrire une lettre de remerciements à M. Gambard pour son offre généreuse, avec prière de vouloir bien expédier tout de suite le tableau, etc. En ce qui le concerne, il serait heureux d'en faire l'acquisition à ce prix.

Messieurs Verhoeven, Ter Bruggen et Du Bois engagent leurs collègues à ne pas laisser s'échapper cette occasion.

Le refus de M. Van Put, de prendre part à la souscription, a soufflé froid sur l'enthousiasme de quelques membres. Peut-être pourra-t-on acquérir un Lies dans la vente de M. Couteaux qui doit se faire le 20 de ce mois.

M. Verlat voudrait qu'on se décidât tout de suite. M. Gambard ayant l'intention d'ouvrir une exposition à Londres.

Objections diverses. MM. Lamorinière et Verlat « tout en convenant que ce n'est peut-être pas sa meilleure production, pensent néanmoins qu'elle est très-digne de figurer dans un musée ; ils craignent de ne plus pouvoir obtenir d'autre tableau à des conditions aussi avantageuses. Toutefois ils préféreraient celui représentant les *Maux de la Guerre* exposé à Anvers en 1858, qu'ils croient appartenir à M. Mayer de Vienne, qui probablement ne voudra pas s'en dessaisir. »

On demandera option pendant 15 jours à M. Gambard, on fera une démarche près de M. Mayer.

5e *Séance.* (Comité général) 26 Mars 1865, chez M. Ed. Ter Bruggen.

M. Meyer de Vienne informe M. David de Gheest, qu'il consent à céder le tableau de Lies qu'il possède au prix d'achat, soit fr. 8000.

M. Gunther a pris des informations ; on donne ce tableau comme le *chef-d'œuvre de l'artiste*. Il engage ses collègues à se décider séance tenante pour l'acquisition.

Discussion à propos des deux tableaux.

M. Gunther insiste. Il dit : « D'après l'opinion des membres artistes du Comité, M. Gambard

pourrait vendre son tableau, *Les Proscrits*, de 6 à 8000 francs, mais dans ce cas, les *Maux de la Guerre* appartenant à M. Mayer, pourrait bien valoir 12.000 fr., car, de l'avis de tous les hommes compétents, ce dernier tableau est le chef-d'œuvre du défunt, peint dans sa meilleure époque, alors qu'il ne sentait pas encore les étreintes de cette cruelle maladie qui devait l'emporter ; aussi ne doit-on pas hésiter à en faire l'acquisition. Les fonds se trouveront toujours et sous ce rapport, il a toute confiance. Il propose donc de conclure définitivement avec M. Mayer et de lui écrire qu'il veuille expédier le tableau, à l'adresse d'un des membres à désigner par le Comité, contre remboursement de la somme de 8000 fr. dont il fera l'avance. Il déclare assurer sur lui toute la responsabilité et « se dit prêt à parfaire la somme entière dans le cas où les fonds recueillis par la souscription, joints aux subsides qu'on est en droit d'espérer du Gouvernement et de la Ville seraient insuffisants ».

« Cette déclaration est accueillie avec bonheur et vivement acclamée par tous les membres. »

M. Ter Bruggen dit qu'en présence d'une proposition aussi noble et aussi généreuse, la sienne n'a plus de raison d'être. Il estime à 12.500 fr. le montant de la double dépense (monument et tableau) etc.

M. Gunther répond que, pour lui aussi, l'érection d'un monument ayant été décidé en principe, son exécution ne peut en rien être entravée, qu'il accepte les chiffres cités par M. Ter Bruggen, et qu'il demande, aux membres du Comité, de vouloir bien lui permettre de faire à ses risques et périls, l'avance de l'argent nécessaire, s'engageant, dans le cas où les fonds recueillis, seraient insuffisants, à combler tout déficit résultant de l'achat de cette œuvre d'art, sans préjudice de la somme nécessaire à l'érection du monument. Il termine en demandant qu'on accepte sa proposition, et prie les membres, dans ce cas, de n'en rien laisser transpirer dans le public et de garder toute discrétion à ce sujet.

M. Lynen, « se faisant l'organe de ses collègues, remercie M. Gunther de ses sentiments si nobles et si généreux, mais il déclare ne pas s'engager à la discrétion réclamée par le préopinant. Si le Comité atteint un résultat qu'on ne pouvait guère espérer, c'est à M. Gunther qu'on le devra et c'est lui aussi qui doit en avoir toute la gloire. Des actes comme celui-là ne doivent pas rester dans l'ombre. Il faut qu'on sache à qui la Ville sera en grande partie redevable de posséder, au Musée, une des productions les plus remarquables de l'artiste qui a illustré sa cité. Il déclare ensuite que, dans le cas où les prévisions de M. Gunther ne se réaliseraient pas, il entend, comme membre du Comité, assumer sa quote-part de responsabilité, et termine en proposant un vote de remerciement à l'auteur de la proposition, avec inscription au procès-verbal. »

Cette proposition est votée par acclamation.

M. Verhoeven demande si, en faisant venir le tableau de M. Mayer, on était trompé dans son attente, et que ce ne fut pas celui intitulé les *Maux de la guerre* exposé au Salon d'Anvers de 1858, ce qu'on fera.

M. Gunther ne doute aucunement que ce soit le tableau intitulé l'*Ennemi approche*, que, d'après M. Leys, ces deux toiles se valent, quoique d'un genre tout opposé, etc.

On écrira à M. Mayer et à M. Gambard.

Deux commissions sont nommées :

1° MM. Leys, Gunther, Lynen et Dewinter feront une démarche près du ministre de l'intérieur ;

2° MM. Leys, Gunther, Du Bois, De Keyser et Van Lerius se rendront près de M. le Président du Conseil communal d'Anvers.

6e *Séance* (Comité Général) 23 avril 1865, chez M. O. Gunther.

M. Mayer a expédié le tableau à l'adresse de M. C. J. M. Dewolf, banquier à Anvers qui le livrera contre remboursement. M. Gunther retire te tableau. MM. Leys et Dewinter déclarent qu'il n'est pas celui exposé à Anvers, en 1858, sous le titre de les *Maux de la guerre*, ni celui exposé à Bruxelles, en 1857, sous le nom de l'*Ennemi approche*. M. Gunther réclame la responsabilité entière. La tableau a été déclaré très beau par des hommes compétents.

M. Michiels : « il ne conviendrait pas de laisser toute la responsabilité à un de nos membres, qui a agi d'une manière aussi loyale que désintéressée. »

M. Dewinter : « la Commission ne doit juger que la valeur intrinsèque de l'œuvre et décider si elle est assez importante pour être offerte au Musée ».

M. Leys, analysant les qualités du tableau, est d'avis que c'est une des meilleures productions de l'artiste ; il préfèrerait le voir orner notre musée, plutôt que le cabinet d'un amateur étranger. Il craint qu'on ne coure après une chimère, en voulant ou les *Maux de la guerre* ou l'*Ennemi approche*, dont, jusqu'à présent on n'a pu encore découvrir les propriétaires, et, en admettant qu'on les découvre, feront-ils ce que M. Mayer a fait par condescendance pour M. Gunther ? Voudront-ils se séparer d'un tableau, maintenant que, par la mort de l'artiste, il leur sera très difficile de le remplacer ? Puis, à quel prix pourra-t-on se procurer une de ces toiles ? — On trouve que 8000 fr. c'est beaucoup pour une œuvre d'aussi petites dimensions, mais, à la vente de M. Couteaux, la *Visite à la ferme* du même auteur s'est vendu publiquement 4500 fr. sans compter les frais de 10 %. Ce tableau n'avait certes pas l'importance de celui-ci. On ferait bien de conclure définitivement.

M. Good appuie cette proposition.

M. Gunther a trouvé M. Van Put favorable à l'acquisition d'un tableau à condition que le Conseil d'administration de l'Académie royale donne un avis dans ce sens.

La proposition de M. Leys est adoptée à l'unanimité.

La secrétaire est chargé de transmettre, à M. Mayer, les remercîments du Comité.

7e *Séance*. (Comité général) 2 juillet, chez M. Ed. Ter Bruggen. Lecture est donnée de lettres de MM. Van den Peerenboom, ministre de l'intérieur, de M. Van Put, faisant fonction de Bourgmestre de la ville d'Anvers et de M. P. Kempeneers, administrateur de l'Académie Royale. L'Etat, la Commune et l'Académie Royale des Beaux-Arts, contribueront respectivement, pour une somme de deux mille francs, à l'acquisition du tableau *Les Prisonniers*, de Joseph Lies, destiné à être offert au Musée de sa ville natale.

De nouvelles listes avec un entête nouveau seront imprimées. M. Wilmotte est autorisé à faire imprimer des quittances pour faire rentrer le produit de la souscription.

Quelques membres ayant fait ressortir l'intimité qui existait entre Jos. Lies et M. Leys, et la proposition de ce dernier d'acheter un tableau et de l'offrir avec le portrait du défunt au Musée de la ville, il est décidé qu'une commission composée de MM. Gunther, J. Pecher, Ed. Ter Bruggen, se rendra chez M. Leys, pour lui exprimer le vœu du Comité le priant de se charger du portrait de son ami.

Le tableau acquis sera exposé pendant quelque temps au local de l'Exposition permanente du Cercle.

8e *Séance*. (29 octobre 1865) chez M. Ed. Ter Bruggen.

M Leys n'assiste pas à la réunion. Il n'a pas donné de réponse définitive. M. Ter Bruggen dit qu'il a demandé à réfléchir, n'ayant pas l'habitude de faire des portraits. M. Leys a demandé une amplification photographique du portrait du défunt.

L'administration communale et celle de l'Académie ne se croient obligées à verser leur quote-part que lorsqu'elles seront mises en possession du tableau acheté.

La souscription s'élève actuellement à fr. 9,389. Elle est insuffisante, il faut faire un nouvel appel.

Sur ces entrefaites, il se passa un fait qui eut peut être de l'influence sur la réussite du monument de Jos. Lies au point de vue artistique et sous le rapport de l'enthousiasme toujours nécessaire en semblable circonstance.

M. Madier-Montjeau, proscrit de l'Empire, avait choisi Anvers comme refuge et il s'y était créé de nombreuses sympathies. Dans le monde des lettres et de la politique, comme dans les salons les plus distingués, il occupait une situation tout exceptionnel. De temps en temps il revient parmi nous et toujours il y est accueilli comme un frère.

Consulté par les amis de Lies, qu'il avait connu et estimé, il se passionna, dit la *Fédération Artistique* (1) à laquelle j'emprunte ces détails, avec sa spontanéité ordinaire, pour l'attachant objet offert à ses méditations. Le monument qu'il rêvait, et qu'il a décrit avec une si généreuse exaltation, était peut-être impossible à réaliser dans toutes ses parties, mais on peut se convaincre, en examinant sa donnée et l'œuvre due au ciseau de M. Jacques de Braekeleer, que le sculpteur n'a pas dédaigné de faire quelques emprunts au poëte philosophe.

« *Anvers,* 19 *novembre* 1865.

» MON CHER AMI,

» Puisque vous voulez bien attacher quelque prix à mon opinion sur la question dont nous nous sommes entretenus hier, et puisque vous ne pensez pas, comme un très grand nombre d'artistes, que ceux-là, seuls, peuvent avoir une pensée vraie sur l'art qui la réalisent chaque jour dans leurs œuvres, voici comment, à mon sens, devrait être conçu et exécuté, le monument que vous voulez élever à la mémoire du regretté Lies. — Je vais essayer d'en faire l'ébauche, aussi bien que me le permettra ma capacité et qu'il est permis, d'ailleurs, à la plume de l'écrivain, se substituant au pinceau du peintre ou à l'ébauchoir du statuaire.

» Toute œuvre d'art est la réalisation d'une pensée et d'un sentiment. Elle ne saisit fortement le contemplateur que si la pensée et le sentiment sont vrais. Pour arriver à cette pensée et à ce sentiment, il faut partir d'un principe vrai d'où ils découlent, comme l'œuvre découle d'eux.

» Vous voulez faire un monument funéraire. Qu'est ce qu'un tel monument ? La glorification du mort, c'est-à-dire l'exaltation au plus haut degré de ce qu'il y eut en lui de noble et de grand ; c'est l'oraison funèbre en marbre, s'adressant, par une des grandes voix de l'art, à l'intelligence et au sentiment, comme Bossuet et Fléchier par l'éloquence, dans leurs immortels discours.

» Avant donc d'entreprendre un tel éloge, il faut ;

» 1° Se rendre bien compte de ce qui caractérise essentiellement celui qui n'est plus ;

» 2° Examiner si l'on a la volonté, et quelquefois le courage, comme dans le cas actuel, de louer ce qui fit la personnalité de cet homme.

» Deux choses, si je juge bien l'œuvre artistique de Lies, par les fragments que j'en connais, et si je suis bien renseigné par ce qui m'a été dit de sa vie et de sa mort, firent de lui un homme éminent, une individualité originale et supérieure ; deux choses qui se tenaient intimement et nécessairement, car elles résultaient l'une de l'autre : le besoin de ne subir aucun servage, la croyance à la liberté humaine et à sa seule puissance, et, d'autre part, la recherche d'une voie

(1) La *Fédération Artistique*, journal hebdomadaire, Anvers, 21 janvier 1876.

artistique nouvelle, tracée par son seul génie, en dehors de celles créées par d'autres maîtres et battues par le troupeau servile des imitateurs.

Il y eut donc, dans cette voie, deux efforts simultanés constants : celui-là fait pour se débarrasser de toutes les entraves qui eussent arrêté l'essor de son talent ; celui-ci pour découvrir dans l'infini de la pensée, de l'imagination, du sentiment, une matière nouvelle à mettre en œuvre, et pour réaliser ces conceptions par des procédés nouveaux. Il y eut en lui, quoique cette division ne soit que fictive, comme je l'établirai tout-à-l'heure, le révolutionnaire démolisseur qui sortit victorieux de toutes les luttes, puisqu'il mourut calme et serein sans avoir besoin de s'humilier devant une église, puisqu'il fit accepter et applaudir ses nouveautés, le créateur qui sut trouver en lui une force suffisante pour bien vivre et bien mourir seul, et une source féconde de grandes productions artistiques.

» Sommes-nous d'accord sur ces prémices ? Est-ce bien là ce que les membres de la commission, chargée de l'érection du monument, aiment, admirent en Lies, et se sentent-ils le courage de sculpter dans la pierre leur opinion ? Voici, selon moi, quelles conséquences en résultent, et comment ces conséquences pourraient s'exprimer dans le langage de l'art.

» Le monument doit rappeler deux choses : la lutte, suivie de victoire, du libre penseur sur toutes les superstitions et sur toutes les routines ; le travail de découverte et l'élan, vers un nouveau monde, de l'artiste, travail et élan d'où sortirent de si belles pages.

» Les ressources pécuniaires dont vous disposez, l'espace, relativement restreint quoique déjà considérable, qui vous est donné dans le champ du repos, ne vous permettraient pas, quand vous le voudriez, de multiplier les statues sur la tombe de Lies, de représenter, par la réunion de plusieurs figures allégoriques, la combinaison de vos idées, de personnifier, par exemple, d'un côté la libre pensée affranchie du joug de tout dogme, de l'autre l'Art audacieux allant à la conquête de terres nouvelles.

» Mais, quand vous le pourriez, vous ne devriez pas le vouloir : Non pas seulement parce que, en multipliant ainsi les éléments de votre composition, vous la rendriez probablement confuse et inintelligible par la complication, mais parce que vous feriez une œuvre contraire à la saine philosophie et à la nature des choses, en distinguant ce qui est étroitement uni, en fractionnant ce qui doit rester un, en méconnaissant que les luttes révolutionnaires de la construction d'un nouvel édifice, quelqu'il soit, se confondent ; que victoire sur le passé et enfantement d'un monde nouveau ne sont que les produits successifs d'une même tendance ou d'une même force ; enfin, que la coexistence du Libre Penseur et du Libre Artiste, en un même homme, ne constituent pas une dualité, mais une série de conséquences et de progrès aussi peu isolés que les anneaux sans lesquels il n'y a point de chaîne.

» Une même statue devrait donc, à mon avis, exprimer les tendances philosophiques et artistiques du peintre anversois, la défaite de toutes les superstitions religieuses et artistiques par son esprit, aussi hardi qu'élevé, et l'élan qui l'entraînait à la découverte de l'avenir.

» Quelle devrait être cette statue ?... Celle de la Liberté ! Non pas de telle ou de telle liberté partielle, si je puis ainsi dire, représentant seulement l'affranchissement de telle ou telle partie de l'esprit humain ; non pas l'image de la victoire, remportée sur tel ou tel esclavage, mais la liberté universelle, sans laquelle l'existence de toutes les autres n'est qu'une fiction : non pas seulement une puissance destructive, mais une force génératrice.

» Je n'hésiterais donc pas à lui donner les attributs sous lesquels le monde se l'est figurée, depuis qu'il l'aime et la cherche, sous lesquels il l'a vue marcher à la victoire, semant des bienfaits sur tous les champs de bataille qu'elle avait engraissés du sang des tyrannies, et je lui poserais crânement, fièrement, sur la tête, ce bonnet phrygien, qui n'a rien perdu, loin de là, de sa no-

blesse et de sa beauté, en passant sur la tête des révolutionnaires de 89 et de 93, et qui, ne conservant pas dans le marbre sa vive couleur, ne devrait pas même être écarté sous ce misérable prétexte qu'il épouvanterait les badauds qu'effraie le rouge.

» Il faut, ai-je dit, que cette figure rappelle à la fois le passé vaincu et l'avenir trouvé, les superstitions, les routines délaissées, brisées et l'art aggrandi. Voici comment je lui ferais tout dire : Sous un de ses pieds, on verra tout à l'heure lequel, je placerais les symboles des tyrannies religieuses, politiques, et, je dirais, purement intellectuelles. Je choisirais ceux-ci : une des vieilles divinités de l'antique et immobile Egypte, pour figurer toute l'ère des superstitions orientales plus anciennes, plus immuables en Afrique qu'en Asie ; la foudre, l'arme du Jupiter occidental, grec et romain ; la croix, dénaturée, déshonorée par le prêtre chrétien, devenue, dans sa main, l'assommoir le plus lourd qui ait jamais frappé la liberté humaine, d'image qu'elle fut d'abord du martyre inique souffert, et de la protestation du révélateur opprimé ; la croix, que je briserais et qui représenterait le dernier despotisme religieux, le despotisme chrétien. Derrière, je placerais les emblêmes du despotisme politique et purement intellectuel, moins en évidence, parceque ceux-ci ne sont que secondaires et qu'ils ne sont que les produits de l'autre ; le sceptre, pour figurer le despotisme politique ; la férule avec un livre fermé de plusieurs sceaux, avec ce titre gravé en gros caractères *scholastiques*, qui représenterait le despotisme du pédant, celui de la vieille Sorbonne et de toutes les *Ecole*s devenues *Eglises* ; sur ces ruines entassées et foulées sous le pied de ma statue, un oiseau de nuit, affaissé sur lui-même, baisserait la tête en fermant les yeux pour ne pas être ébloui par la lumière.

» Ainsi serait racontée, dans mon œuvre, la lutte révolutionnaire de mon artiste, partout terminée par sa victoire.

» Tout le reste de la figure monumentale serait à ma disposition pour exprimer le progrès, qui suit l'affranchissement de l'esprit, la recherche de l'avenir, la marche en avant dans le champ de l'infini.

» Au dessous de la tête, qui se dégagerait énergiquement des épaules et s'exhausserait sur le cou tendu, pour regarder de plus haut et voir plus au loin, le corps, légèrement penché en avant, suivrait le mouvement de l'autre jambe et de l'autre pied, qui, sans simuler la course follement rapide, indiqueraient une marche hardie et sûre vers un but aperçu déjà.

» Ce but serait montré par la main du même côté, développée au bout d'un bras vigoureusement jeté en avant : elle serait étendue, non vers le ciel, comme serait celle d'un mystique, pour qui Dieu est la source de toute force humaine, mais vers l'horizon comme celle du navigateur indiquant au delà des mers de nouvelles terres, comme dût l'être celle de Colomb, signalant aux rois incrédules l'Amérique au delà de l'Océan ; et elle ne serait qu'à peine repliée vers le quatrième et le petit doigt, pour marquer, en donnant toutefois plus d'énergie par cette légère courbe à l'index, qu'elle suffit à peine toute entière pour faire voir un pareil but et reprendre possession de l'infini.

» L'idée mère de mon œuvre, les moyens par lesquels j'en exprimerais simultanément les deux parties vous sont connus ; mais le dessin de ma conception est encore vague. Il faut, pour que ayez une esquisse précieuse et complète, que je marque mieux la position de ma statue et que je détermine ceux de mes membres auxquels j'attribue spécialement telle ou telle fonction. Pour le faire et le faire bien, il faut que je tienne compte d'un élément de la composition que j'ai négligé à dessein, tant que je n'avais pas fixé la pensée dominante de notre monument et acquis la certitude que je pourrais l'exprimer. Cet élément, dont il est temps de parler, c'est l'image de Lies lui-même, que vous voulez tous, d'un parfait accord, élever sur la terre où reposent ses restes.

» J'approuve pleinement votre volonté. Inspiré par votre affection pour l'ami que vous avez perdu, non seulement elle ne contrarie pas mon projet, mais sa réalisation en est l'âme. Que voulons-nous, en effet ? Attester la grandeur de l'humanité par elle-même, en dehors de tout secours, de toute puissance antérieure et supérieure ; nous voulons affirmer une immortalité dont nous sommes plus certains que ne le sont, par la *Foi*, les croyants de celle de l'*Ame* ; celle de l'esprit humain vivant dans ses œuvres et dans celles qu'engendre, à leur tour, plus tard, la contemplation des premières.

» Nous ne devons pas, (et déjà sans avoir bien médité sur la portée de leurs actes, les soi-disant chrétiens font comme nous) nous ne devons pas, comme les artistes du moyen-âge, remplacer la mort sur sa tombe par les représentants d'un monde supérieur, croix, anges, que sais-je encore ; nous ne devons pas étendre sur la terre, où git son corps, son image inanimée, aussi impuissante et aussi triste que le cadavre recouvert par cette terre. Etrange glorification ! singulière résurrection ! Nous devons redresser dans le cimetière, sans attendre l'appel des trompettes de la vallée de Josaphat, cet homme qui n'a pas plus cessé de vivre dans l'humanité que dans notre souvenir ; dont la parole, si ce fut un orateur, le prolonge et vibre dans celle de ses successeurs ; dont le regard brille, s'il fut peintre, dans celui des personnages de ses tableaux et illumine la foule ; dont la statue (comme celle du jeune Bara par David) appelle de nouvelles générations à la défense de la frontière, si elle est encore attaquée ; c'est ainsi qu'on a relevé du fond de leur tombe Foy et Emmanuel sous les ombrages du père Lachaise ; c'est ainsi qu'on vient de dresser Verhaegen, dans son costume bourgeois, avec sa tête empreinte de finesse bourgeoise et d'énergie démocratique, devant le nouveau palais de l'Université libre de Bruxelles. Relevez donc Lies en face des chrétiens, dont la colère et les injures attestent suffisamment, non seulement qu'il n'est pas mort tout entier, mais que sa mort même est vivante et féconde.

» Mais ici je vois deux écueils : le premier, puisque vous ne pouvez faire qu'un buste, de jeter dans une œuvre monumentale qui doit rester grande, sans cesser, comme je le dirai tout à l'heure, d'être simple, quelque chose de relativement incomplet et tronqué, comme l'est toujours cette fraction de l'individu qu'on nomme buste ; le second, de rompre cette *unité* sans laquelle il n'y a, il n'y eût et il ne pourra jamais y avoir d'œuvre d'art ; et cela, en plaçant, à côté l'une de l'autre, deux choses séparées, l'image de votre artiste et l'allégorie qui exprimera sa valeur. Autant voudrait placer, si on avait à faire de la peinture, dans un même cadre, le portrait d'un homme et la représentation d'un trait de sa vie. Où s'arrêtera l'œil, et comment l'esprit, détourné par la réalité humaine de l'expression symbolique de votre pensée, pourra-t-il passer sans secousse de l'une à l'autre, et s'y attacher ?

» Remarquons, cependant, en ce qui touche les inconvénients du buste lui-même, qu'ils résultent plutôt de ce que vous mettez en évidence, au milieu de votre œuvre, la suppression du corps, que de l'absence même de ce corps. Dissimulez cette absence ; non seulement votre monument cessera d'en souffrir, mais il devra plus de beauté et une plus grande portée philosophique à l'art, qui, dans son œuvre, n'aura fait revivre de l'homme que ce qui est le centre et le foyer de son immortalité, le cerveau et le cœur.

» Il faudra donc trouver moyen de dissimuler, de masquer habilement cette brusque interruption de l'individu, et, à la fois, j'y parviendrai et j'obtiendrai l'unité cherchée, en unissant le buste à la statue, sans amoindrir celui-là par celle-ci, au contraire.

» Voici, pour obtenir ce double résultat, ce que je ferais, si je savais faire. En l'expliquant, je vais arriver à donner cette esquisse précise et complète de ma pensée, réalisée, dont je parlais tout-à-l'heure, et que je dois substituer au vague de ma première conception.

» A la droite de la figure symbolique, un peu au dessous d'elle, placer le buste de Lies, dont

j'indiquerai bientôt quelle doit être la physionomie et quels doivent être les ajustements accessoires. Que la partie droite du corps de la statue, quelques plis de sa tunique, rejetés à droite, par son mouvement, couvrent, en s'étendant de haut en bas, de gauche à droite, la presque totalité de la malheureuse ligne horizontale qui séparera nécessairement le buste de la pierre, du socle sur lequel il sera posé. Que son bras droit entoure le cou de l'artiste vers la nuque sans presser ce cou, de manière à le laisser libre et à le soutenir seulement dans l'effort que fera la tête de Lies, comme celle de la statue, pour s'élever et regarder au loin. Dans la main droite de celle-ci, tombant légèrement, avec l'extrémité du bras, sur le sein droit du buste, placez les attributs non pas d'un art, mais des arts principaux, le pinceau, la règle, l'ébauchoir, le diapason, pour exposer que l'âme du grand artiste n'est complète et entièrement libre que lorsqu'il peut, comme Raphaël, Léonard de Vinci, Michel-Ange, exprimer sa pensée par toutes les langues de l'art. Vous aurez, tout en caractérisant la statue par ces attributs artistiques que vous aurez mis dans sa main, résolu les deux problèmes qui vous inquiétaient et vous arrêtaient tout-à-l'heure, à savoir : dissimuler ce qu'il y avait d'incomplet dans le buste, sans l'amoindrir, et conserver l'unité du monument. En effet, la statue masquera, comme je l'ai dit, l'inévitable ligne de séparation entre le buste et son socle, et, liée à Lies par le corps et le bras, elle l'unira, non seulement à ses formes, mais à sa pensée : elle dirigera sa tête et son œil vers le but que celui-ci cherchait et qu'elle lui montrera : elle conduira le regard de l'artiste vers le point que signalera sa main gauche horizontalement étendue, et vers lequel tendent son pied et sa jambe gauche, tous membres placés du côté du cœur, ce siège du sentiment sans lequel il peut exister de puissant raisonneur mais il n'y a pas de grand artiste.

» Voilà les grandes lignes de mon ébauche classées. L'artiste intelligent n'a plus à trouver que la troisième partie de toute composition, la *forme dernière*, car, déjà, il possède l'*Invention* et la ***Disposition***, pour parler le langage de l'Ecole.

» Si j'osais essayer de l'aider dans ce dernier travail, je lui dirais :

» Soyez grand sans cesser d'être simple ; car aux charlatans du mysticisme, seuls, la *pose* théâtrale est nécessaire, tandis qu'au contraire, les efforts se révèlent par la puissance de la pensée, exprimée par la vigueur naïve de l'attitude et des traits, et la grandeur sans faste de l'humanité se manifeste par sa confiance dans le vrai et dans sa propre force. L'homme qui se sent beau et grand par lui-même, ne cherche pas à singer un *Roi* à la parade, un *Dieu* inconnu et douteux, pas plus que l'Appolon du Belvédère n'éprouve le besoin d'ajouter des échasses à sa taille suffisamment imposante. Par une conséquence de ces principes, ne cherchez pas à faire ressembler votre artiste à un Dieu antique, en le sculptant nu, et ne craignez pas de rappeler qu'il est homme, et homme de son époque, en laissant flotter négligemment, autour de son cou, un fragment du costume moderne, la chemise ouverte, ou à peine retenue par une cravate gracieusement lâchée, costume que l'artiste préfère dans son atelier à la plus somptueuse toge romaine.

» Enfin, et ce sera mon dernier mot, soyez dans toute votre œuvre, JOYEUX ; non pas de la joie bruyante, étourdie, du bal ou du banquet, exclusive, du travail de la raison, exclusive de la réflexion ; mais de cette grande joie radieuse qui suivit Copernic et Galilée quand ils sentirent, pour la première fois, la terre, jusque là immobile par décret de la Bible et par ordre de l'Eglise, tourner sous leurs pieds.

» Soyez *joyeux* de cette grande et noble force qui s'épanouit sur les traits de Colomb quand il eut entrevu, à la lumière de sa raison, et par l'effort d'une intelligence si grande qu'elle passa pour la voix d'un Dieu, le complement inconnu d'un monde, où, seul, il se trouvait à l'étroit. Soyez *joyeux* de la force de Luther, qui se communique à la moitié de l'Europe quand il eut entrevu la liberté de conscience triomphant, grâce à son génie et à son courage, sur les ruines de l'Eglise Romaine, et pour bien comprendre cette force, lisez et relisez, dans le volume de l'histoire

de France de Michelet, intitulé *La Réforme*, le récit et la description de cette joie, de cet homme et de son siècle succédant à la tristesse ténébreuse du Moyen-Age.

» Unissez dans cette joie de la victoire, de la liberté et de sa conquête, Lies et la Liberté qui l'enlace, le garde et le transporte, comme deux êtres qui n'en font qu'un, comme furent Socrate et son Génie ; et vous aurez fait, je crois, une œuvre sérieuse et digne de vos aspirations.

» Je vous serre, mon cher ami, bien cordialement la main.

» A. MADIER-MONTJEAU. »

9e *Séance*. (Comité général) 2 Déc. 1865, chez M. Ter Bruggen.

Le tableau a été remis à l'administration de l'Académie qui s'engage à ne pas le placer au musée avant un délai de huit mois. Il s'agit d'une cérémonie pour ce moment-là. 2000 fr. accompagnent la lettre de M. Kempeneers.

La Ville envoie également un bon de 2000 fr. M. Gunther encaisse ces sommes ainsi que 3600 fr. versés par M. Dewinter et provenant de la souscription. Il ne reste plus qu'une différence de 400 fr. pour parfaire la somme avancée par M. Gunther.

MM. Ducaju, Bogaerts, De Braeckeleer et Breuer, sculpteurs remettent chacun un projet de monument. Le devis de M. Bogaerts est de 2300 fr. celui de ses concurrents de 2000fr.

Le projet de M. De Braekeleer paraît mériter une rémunération plus forte ; le comte Du Bois ne voudrait pas que cet artiste s'imposât un sacrifice. Le projet est adopté.

10e *Séance*. (Comité général) 18 Février 1866 chez M. Ter Bruggen.

La Ville accorde, moyennant 550 fr. le terrain nécessaire à l'érection du monument au cimetière du Stuivenberg, mais elle ne s'engage pas à garantir, pour un terme quelconque, le maintien du monument qui « devra être enlevé par la famille, à la première demande de l'Administration communale, laquelle en cas de non exécution, y pourvoira d'office et pour compte de qui il appartiendra ».

Ces dures conditions rentrent dans la loi commune, toutefois on les discute.

Le Comité s'occupe des travaux de fondation, etc.

On décide de se rendre de nouveau chez M. Leys afin d'obtenir une réponse au sujet du portrait de Lies.

Plusieurs membres expriment le vœu antérieurement émis que M. Van Lerius, à défaut de M. Leys, se charge de ce portrait. « Celui-ci (Van Lerius) déclare ne pouvoir donner de réponse immédiate ; il espère bien que M. Leys, comme l'ami le plus intime du défunt, se rendra au désir exprimé à l'unanimité par les membres du Comité ».

11e *Séance*. (Comité général) du 29 Avril 1866, chez M. Ed. Ter Bruggen.

« M. Gunther dit que dans une visite qu'il a faite à M. Leys, celui-ci a fait entendre que l'état de sa santé ne lui permettait pas de se charger de l'exécution du portrait de Lies, et qu'il désirait beaucoup voir ce travail confié à un autre artiste ».

« M. Gunther lui ayant observé que, dans ce cas, il serait désirable que le Comité en fut informé officiellement, M. Leys a écrit une lettre au secrétaire dont celui-ci donne lecture. »

Voici cette lettre :

« *A Monsieur L. Dewinter, secrétaire de la commission pour le monument Lies.*

» MON CHER SECRÉTAIRE,

» Je regrette beaucoup que l'état de ma santé ne m'ait pas permis de commencer le portrait de Lies, dont la commission a bien voulu me charger.

» Aujourd'hui encore je ne me sens ni assez bien portant, ni dans les dispositions d'esprit nécessaires pour entreprendre la reproduction des traits de mon regretté ami, en consultant les photographies qui en existent.

» Je viens donc vous prier de vouloir bien confier ce travail à un de mes collègues et suis heureux de pouvoir vous informer en même temps que M. Verlat, dans une obligeante lettre qu'il m'a écrite, me dit qu'il s'estimerait heureux de pouvoir l'exécuter.

» Veuillez en même temps, remercier la commission pour l'honneur qu'elle m'a fait et agréez l'assurance de mes sentiments affectueux.

» H. Leys.

» *Le* 15 *Avril* 1866. »

MM. Gunther, Ter Bruggen et Dewinter sont priés de voir d'abord M. Van Lerius et d'accepter l'offre de M. Verlat, avec remercîments empressés, si M. Van Lerius décline l'offre faite. Le portrait devrait être terminé pour Juillet.

Le Ministre de l'Intérieur annonce l'envoi de fr. 2000.

12e *Séance*. (Comité général). du 26 Juillet chez M. Ed. Ter Bruggen.

On arrête les termes des inscriptions du monument. En grands caractères, sur la face de devant : Aan Josef Lies, et sur le côté opposé . *Kunst-Schilder*, *Geb. te Antwerpen* 14 *Juni* 1821, *Gest.* 3 *Januari* 1865. Toutefois on laisse le sculpteur libre de réunir ces mots.

13e *Séance*. (Comité général.) 25 Novembre 1866 chez M. Ter Bruggen.

On demande à M. Kempeneers de faire des efforts pour que la cérémonie de remise du tableau et du portrait ait seulement lieu le 3 Janvier 1867 (jour anniversaire de la mort de Lies).

M. de Braekeleer a terminé son œuvre qu'il demande à exposer au Cercle ; on décide qu'il vaut mieux remettre cette exhibition au jour même de la cérémonie.

Le comité se transporte à l'atelier du sculpteur qui est vivement félicité « sur son talent distingué et sur son désintéressement exemplaire. »

Le monument sera couvert au cimetière pendant les travaux du placement ; cent francs sont, de chef, accordés à M. de Braeckeleer, pour compensation des frais nécessaires.

14e *Séance*. (Comité général) du 16 Décembre 1866, chez M. Ter Bruggen.

M. Verlat met le portrait à la disposition de M. Kempeneers.

On règle l'heure de la cérémonie du 3 Janvier.

Une députation (MM. Gunther, Pecher, Dewinter) se rendra près du Ministre de l'Intérieur ; une autre (MM. Ter Bruggen, Michiels et Lamorinière) près du Bourgmestre de la ville, pour les inviter à assister à cette fête.

Un membre demande si, en dehors des deux discours officiels, il en sera prononcé d'autres. M. Gunther espère que non ; il désirerait même que le comité put prendre les mesures nécessaires pour s'y opposer.

M. Lamorinière ne croit pas que l'on puisse empêcher cela ; il demande, sous ce rapport, la plus grande liberté pour tout le monde, tout souscripteur devant avoir le droit de parler sur la tombe.

M. Gunther ne voit pas qu'une pareille mesure d'ordre soit attentatoire à la liberté. « Au comité, dit-il, appartient le droit de régler cette cérémonie et d'empêcher qu'elle ne dégénère en une manifestation qui n'aurait pas le caractère simple et digne qui convient en pareille circonstance. Si on a élevé un monument à la mémoire de Lies, c'était surtout à l'artiste. » Il ne veut

jamais séparer l'artiste de l'homme privé, pour lequel il a toujours professé la plus grande estime ; il ne croit pas qu'il serait convenable d'aborder, dans un pareil moment, des questions philosophiques ou religieuses, dont on a même cru devoir s'abtenir lors de son enterrement.

Le programme du comité portera qu'un seul discours, dans chacune des deux cérémonies, un seul discours sera prononcé en son nom.

MM. Arnould, Ter Bruggen et Dewinter sont désignés pour la rédaction de ces discours.

On règle le nombre des invitations officielles à faire.

La situation financière prévoit la nécessité d'un dépôt de fr. 500 pour l'entretien du monument. Il faudrait encore un millier de francs. « Grâce à l'obligeance de MM. Aug. Michiels et Florent Joostens, dont l'un a reproduit, par la photographie, le tableau de Jos Lies, destiné au musée ; l'autre, le monument placé au Stuivenberg, » (1) la difficulté parait écartée. Ces Messieurs « consentent à mettre gratuitement les clichés à la disposition du comité pour en tirer un certain nombre d'exemplaires » à vendre fr. 5 pièce ou fr. 8 les deux.

Remercîments votés à ces Messieurs.

15e *Séance.* (Comité général) 23 Décembre 1866 chez M. Ter Bruggen.

Regrets du Ministre de ne pouvoir assister à la cérémonie. Il se fera représenter par un des hauts fonctionnaires du département des Beaux-Arts.

Le Collège échevinal assure son concours « il prend tout intérêt à ce qui peut contribuer à la gloire artistique de notre ville. »

La Section des arts plastiques du Cercle se rendra en corps à la double cérémonie ; un discours sera prononcé, une couronne d'immortelles déposée.

M. Lynen croit devoir faire observer que, lors de la formation du Comité, on s'est adressé non seulement aux amis de Lies et aux admirateurs de son talent, mais aussi à des hommes qui, ne connaissant pas personnellement le défunt, professaient cependant pour son caractère la plus grande estime, qui partageaient ses convictions philosophiques et religieuses ; qu'à ce titre, il croit être, à la cérémonie, le représentant de la loge maçonnique Les *Amis du commerce et la Persévérance réunis.* Il est autorisé, au nom de celle-ci, à informer le Comité, que, dans une de ses réunions, elle a décidé de contribuer, par un don en argent, à l'érection du monument de Jos. Lies, et qu'en son nom il prendra la parole dans cette circonstance.

Un membre regrette cette manifestation. Lies, dit-il, était un homme aimant la simplicité, doux, affable et tolérant pour tout le monde, n'affichant ni ses croyances ni ses idées philosophiques, n'aimant jamais qu'on s'occupât de lui. Ce serait méconnaître son caractère et ses intentions que d'honorer en lui, en cette occasion, autre chose que l'artiste et l'homme privé.

M. Arnould donne lecture de l'éloge biographique de Joseph Lies, qui sera prononcé lors de la remise de son tableau au musée ; M. Ter Bruggen lit, à son tour, le discours à faire lors de l'inauguration du monument.

---

(1) J'ai photographié, en 1866, au cimetière du Stuivenberg, le monument de Lies, dû au ciseau de Jacques de Braekeleer.

Je viens de retrouver une vieille épreuve que je vous adresse ; peut-être vous sera-t-elle utile ?

Les épreuves d'Aug. Michiels ont dû être faites dans l'atelier du sculpteur, par conséquent le piédestal n'y était pas reproduit.

J'ai remis aussi, au Comité, des clichés qui ont servi, je pense, à la gravure du monument.

M. Michiels et moi nons avons travaillé chacun de notre côté, sans collaboration.

Florent Joostens.

*Anvers, 5 Novembre 1885.*

Le Comité décide que M. Leys sera prié de se charger du premier et, en cas d'empêchement, M. Dewinter. M. Ter Bruggen prononcera le second.

16e *Séance.* (Comité général) du 30 Décembre 1866, chez M. Ter Bruggen.

Lettre du Bourgmestre. Les membres du Conseil communal assisteront à la cérémonie.

M. Lynen, vénérable de la Loge maçonnique, remet au nom de cette dernière, 200 fr. pour sa participation à l'érection du monument.

MM. Henry et Louis Lies, frères du défunt, acceptent l'invitation qu'on leur a faite d'assister à cette manifestation, « et remercient le Comité, tant en leur nom, qu'au nom de leur sœur, » de tout ce qu'il a fait pour honorer la mémoire de leur frère. Ils expriment le désir de voir cette » cérémonie s'accomplir avec la plus grande simplicité ».

Le comte Du Bois mis, par le procès-verbal, au courant de ce qui s'est passé précédemment, « professe la plus grande tolérance pour toute idée philosophique ou religieuse. Il croit cependant qu'il serait préférable, lors de la cérémonie d'inauguration, de ne pas toucher à ces questions. Dans tous les cas, pour ne pas engager la responsabilité du Comité, aucun de ses membres ne devrait prendre la parole, en dehors de ceux auxquels cette mission incombe ».

M. Lynen ne partage pas cet avis , il esquisse son discours.

On félicite personnellement M. de Braeckeleer.

M. Ter Bruggen, adresse, au nom du Comité, quelques paroles aimables à M. Ch. Verlat, « pour le magnifique portrait qu'il a fait de Lies avec tant de désintéressement. C'est un chef-d'œuvre ».

Ici, prend place, dans les archives du Comité, le récit de la double cérémonie.

Discours de M. L. Dewinter, après lequel le monument fut découvert « aux applaudissements de la foule ».

Discours de M. Ter Bruggen.

Après la partie officielle, vinrent :

Discours de M. Verhoeven-Ball, au nom de la Section des arts plastiques du Cercle artistique, littéraire et scientifique ;

Discours de M. V. Lynen, au nom de la Loge maçonnique, les Amis du Commerce et la Persévérance réunis ,

Discours de M. Mattioni, au nom de la Société la Libre-Pensée.

Des couronnes, après chaque discours, furent déposées au pied du monument.

« Les nombreux amis du défunt, après avoir vivement félicité M. Jacques de Braeckeleer, prirent congé de ce lieu de repos, heureux de pouvoir léguer à la postérité, un monument artistique, digne hommage à la mémoire d'un grand artiste et d'un noble cœur. »

17e *Séance* (Comité Général) du 3 Mai 1867 chez M. Ter Bruggen.

M. Dewinter dit qu'un acte de vandalisme, constaté par le Commissaire de police de la 5e section a été commis. Il s'est rendu au cimetière avec MM. J. de Braeckeleer et Alp. Van Camp, rédacteur en chef du *Précurseur*. Deux agents de police étaient présents. « L'avant-bras de la Liberté a été brisé. Il se trouvait à terre à environ trois mètres du monument avec les débris de quatre doigts également brisés ».

Mesures à prendre.

M. De Braeckeleer est prié de vouloir bien réparer ce désastre.

18e *Séance* (Comité général) du 25 décembre 1868 chez M. Ter Bruggen.

M. Dewinter lit deux lettres adressées à MM. de Braeckeleer et Ch. Verlat. Les remercîments sont unanimes.

*Compte de la gestion financière.*

RECETTES :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Montant des listes de souscription. . . . . . . | | Fr. | 4.690,— |
| A déduire (divers) . . . . . . . . . . . . . | | » | 29,90 |
| | | Fr. | 4.660,10 |
| Subside du Gouvernement . . . . . . | 2.000 | | |
| » du Conseil communal . . . . . . | 2.000 | » | 6.000,— |
| » de l'Administration de l'Académie . | 2.000 | | |
| Montant des souscriptions à | | | |
| 2 planches photographiques . . . . . . | 526 | » | 881,— |
| pour un grillage au monument . . . . . | 355 | | |
| Total des recettes | | Fr. | 11.541,10 |

DÉPENSES :

| | | |
|---|---|---|
| M. Dupont, portrait photographié de Lies . . . . | Fr. | 100 — |
| Administration communale, achat de terrain . . . | » | 150,— |
| Tableau : *Les Prisonniers* . . . . . . . . . . | » | 8.000,— |
| M. J. de Braeckeleer, monument . . . . . . . | » | 2.000,— |
| » échaffaudage du monument . . | » | 100,— |
| Divers imprimés (Maison Buschmann) . . . . . | » | 47,— |
| Cadre pour le portrait de Lies, pour le Musée. . . | » | 55.— |
| Couverture du monument . . . . . . . . . . | » | 14,— |
| Voitures, le jour de l'inauguration. . . . . . . | » | 48,50 |
| Épreuves photographiques . . . . . . . . . . | » | 299,95 |
| Menues dépenses . . . . . . . . . . . . . . | » | 35,60 |
| Commissionnaire, de Janvier 1865 à ce jour . . . | » | 60,— |
| Affranchissement . . . . . . . . . . . . . . | » | 23,70 |
| Réparation du monument . . . . . . . . . . | » | 24,— |
| Grillage du monument . . . . . . . . . . . | » | 288.— |
| Total | fr. | 11.245.75 |
| Solde en caisse | fr. | 295,35 |
| Reçu d'un membre du Comité . . . . . . . . . | » | 4,65 |
| Total | fr. | 300,— |

Ces comptes sont approuvés

Le Comité s'est proposé de léguer le monument à la ville, à charge par elle, de veiller à son entretien. La ville refuse parce qu'elle ne veut pas établir un précédent de ce genre.

On propose la Loge Maçonnique dont Lies a fait partie. Discussion. On s'arrête à cette résolution.

Tous les papiers concernant cette souscription seront déposés aux archives de la Ville.

Le Comité n'a plus qu'à se dissoudre.

Des remercîments sont votés à M. Ter Bruggen « qui a bien voulu mettre ses salons à la » disposition du Comité, et qui a toujours présidé ses séances avec autant d'impartialité que de » courtoisie.

» Des remercîments sont également votés au secrétaire ».

19e *Séance* (Comité Général) du 20 juin 1869, chez M. Ter Bruggen.

La Loge les *Amis du Commerce et la Persévérance* réunis, a accepté avec empressement le legs du monument érigé au cimetière du Stuivenberg à la mémoire de Jos. Lies. Au solde en caisse de 300 fr., elle a ajouté une somme de 200 fr. afin de porter à *cinq cents francs* le fonds destiné à l'entretien du monument.

« Cette communication est accueillie avec bonheur et des remercîments sont votés à la Loge, avec prière au secrétaire de lui en donner connaissance, etc. etc.

Le Comité croyant sa mission terminée se déclare dissout.

Suivent les signatures : Ed. Ter Bruggen, Ch. Wilmotte, Aug. Michiels, Jules Pecher, F. Lamorinière, O. Günther, W. Good.

Toutes ces pièces ont été exclusivement rédigées par M. L. Dewinter dont le zèle dans ses fonctions n'eût d'égal que l'amitié vouée par lui à Joseph Lies. Touchant souvenir, bel hommage rendu à l'ami fidèle et délicat !

Le Comité Général se réunit 19 fois. Voici le tableau de présence des membres :

| | | | |
|---|---|---|---|
| MM. L. Dewinter | 19 | MM. W. Good | 9 |
| » Ed. Ter Bruggen | 19 | » Van Lerius | 9 |
| » Aug. Michiels | 17 | » V. Arnould | 8 |
| » F. Lamorinière | 16 | » Ch. Verlat | 7 |
| » J. Pecher | 16 | » Du Bois d'Aische | 6 |
| » O. Günther | 14 | » H Leys | 6 |
| » Vr Lynen | 12 | » Gressin-Dumoulin | 5 |
| » Verhoeven-Ball | 12 | » De Boe | 3 |
| » Ch. Wilmotte | 10 | » N. de Keyser | 1 |

J'aurais pu allonger l'histoire de ces travaux d'une foule de lettres intéressantes mais je crois qu'il suffit d'en donner la substance. Les curieux les trouveront dans les archives de la Ville.

Après l'inauguration du monument, on publia (1) une petite plaquette portant ce titre : *Hommage rendu à la mémoire de Joseph Lies*, le 3 janvier 1867 (anniversaire de sa mort).

Au verso du faux titre, ces mots : « Ce recueil tiré à 50 exemplaires est orné du portrait de J. Lies et de la réduction de deux planches photographiques dues à l'obligation (2) de MM. Aug. Michiels et Florent Joostens qui ont encore gracieusement offert au Comité les grands clichés, pour l'aider à former un fonds de réserve destiné à l'entretien du monument au Stuivenberg.

La petite brochure dit ceci, après avoir relaté la date de la mort de l'artiste :

« Son enterrement eût lieu, au milieu d'un concours immense, le 6 janvier. Quelques amis et admirateurs du défunt, encouragés par un désir exprimé de toutes parts, se réunirent pour faire choix d'un comité qui aurait pour but d'ériger un monument artistique à la mémoire de Joseph Lies ».

Suit une appréciation rapide des travaux du comité.

« Le 3 janvier 1867, à 10 heures du matin, le Comité se rendit dans la grande salle du Musée Royal d'Anvers, pour y faire la remise officielle, à la Régence, d'un tableau du défunt et de son portrait peint par M. Charles Verlat.

(1) Anvers, imprimerie L. Dela Montagne, rue Reynders, 23 pages.

(2) pour obligeance.

» Monsieur l'Inspecteur Général des Beaux-Arts, délégué par Monsieur le Ministre de l'Intérieur, les membres du Collège, ceux du Conseil d'Académie, les frères du défunt, les membres de la Section des arts plastiques du Cercle Artistique, une notable partie des souscripteurs et d'autres invités, s'étant groupés autour du Comité, Monsieur L. Dewinter, à ce délégué, y donna lecture du discours suivant :

« MESSIEURS,

» En venant vous remettre aujourd'hui, au nom de la Commission qui s'est chargée d'élever un monument à la mémoire de Joseph Lies, un des meilleurs tableaux et le portrait de ce remarquable peintre anversois, nous croyons accomplir un acte de reconnaissance et de justice, qui, en sauvegardant le souvenir d'un de nos compatriotes distingués servira de stimulant et d'exemple à la génération nouvelle de nos artistes. Si Joseph Lies avait été un homme ordinaire, ne cherchant dans l'art que le but mercantile ou le moyen de flatter les idées courantes et les goûts du jour ; si Lies n'avait donné à sa vie une tendance plus haute, il est certain que, malgré son talent, deux ans après sa mort, il ne se serait pas trouvé réunis ici tant d'hommes, venant au nom d'une notable partie de la ville d'Anvers consacrer sa mémoire. Mais c'est que notre regretté concitoyen ne s'est pas contenté de cultiver la partie matérielle et traditionnelle de l'art ; il a été homme en même temps, et, nourri dans les sciences et dans les idées modernes, il a conquis une position particulière qui fait de lui une figure originale et sympathique.

» Chacun de ses tableaux représentait une idée et dans tous respirait le même souffle de progrès et d'humanité. Son grand cœur se répandait dans tous avec une force égale, se servant de l'art comme de la langue la plus sublime pour réaliser les tendances généreuses et les idées supérieures de l'homme. Il suffira de parcourir la liste résumée de ses tableaux pour reconnaître le sujet de ses préoccupations constantes et le but auquel il faisait servir sa grande intelligence et ses admirables moyens d'exécution.

» En 1843, il débuta par un sujet moral, les deux Mariages. Nous avons de lui, depuis 1847 des sujets sociaux et humanitaires : Retour d'une expédition militaire, l'Embarquement, Récit du corps de garde, Erasme, Christophe Colomb 1849, Erasme et Holbein 1850, Interrogatoire de Jeanne d'Arc 1851.

» Bientôt succède une période de fantaisies poétiques caractérisant l'âge le plus heureux de cette vie dévouée à l'art et au beau : 1852, Parc avec Dames et Seigneurs, Amours ; 1853, Jardin avec Dames, Paysage avec figures, Causerie ; 1854, Le soir — Environs d'Anvers ; — La cour de Marguerite d'Autriche, 1855. Promenade, Plaisirs de l'Hiver.

» Mais l'âge vient, les idées sérieuses et fortes prennent une importance nouvelle dans cette solide et saine organisation et les inspirations premières reparaissent avec une force croissante et définitive ; 1855 donne Albert Durer sur le Rhin ; 1856 la Science rivale de l'amour , 1857 l'Ennemi approche ; 1858 les Horreurs de la guerre ; 1860 le comte de Toggenburg, scène du moyen âge, Faust et Méphistophélès. A mesure que la vie avance, l'idéal devient plus caractéristique ; 1861, Justice pour les faibles ; Rapt, pillage et incendie ; 1862, Prisonniers payens et martyrs Chrétiens conduits au supplice ; 1864 Visite aux ouvriers ; Les proscrits. Ses derniers tableaux furent de rêverie idéale : Les bords de l'Escaut ; le Soir.

» Ainsi, Messieurs, l'œuvre de Lies composé de 140 tableaux, dont nous avons mentionné les principaux, se bifurque en deux préoccupations constantes : l'idéal individuel toujours pur, toujours élevé, donnant à l'art un caractère de poésie délicate et simple ; et la conception sociale, imaginant les scènes tour à tour terribles et touchantes, où l'humanité apparaît dans les grandeurs de la science, dans les horreurs de la guerre, ou dans les délices de la fraternité.

» Après avoir ébauché les sources de l'inspiration de Lies, ce n'est pas auprès de vous, Messieurs, qu'il faut insister pour faire comprendre et admirer ses qualités techniques et les ressources supérieures qu'il recueillit de ses fortes études. Elève de notre Académie, il y prépara les premières assises de son organisation artistique, mais, des voyages en 1846 à Paris, en 1853 en Allemagne, en 1859 en Italie, lui permirent de comparer ses connaissances apprises à ces trois écoles dont il recueillit avidement toutes les qualités dominantes. Aussi, sérieux comme l'Allemagne, fin et délicat comme la France, élégant et passionné comme l'Italie, il sut donner à son œuvre un caractère supérieur où toutes ses qualités étaient confondues et appuyées à la solide et sobre école flamande dont il a su conserver les nobles traditions. Nous n'avons pas à faire autrement sa biographie. En dehors des larges idées qu'il professait ouvertement, il eut une vie modeste, consacrée toute entière à l'art et à la famille ; aussi pouvait-on dire que le meilleur de l'intelligence du cœur et du goût artistique se trouvait réuni en lui.

» Il a laissé un souvenir vivant qui désormais sera impérissable. Le Musée d'Anvers possèdera et mettra en lumière une de ses œuvres les plus remarquables et son portrait peint si admirablement par un de ses amis intimes et un peintre éminent de notre école, M. Ch. Verlat. Gardons, Messieurs, ces grands souvenirs avec joie et que chacun y voie vivre le talent et les traits de l'artiste et de l'homme que nous n'avons perdu que dans son apparence corporelle, mais dont l'âme et la figure resteront vives parmi nous.

» Au nom de la commission, j'ai l'honneur de remettre au Musée et à la ville d'Anvers le tableau de Joseph Lies représentant les Maux de la Guerre (L'ennemi approche) et son portrait peint par M. Verlat. »

Le voile qui couvrait les deux tableaux fut alors enlevé et chacun put admirer la toile de Lies à côté du portrait peint par M. Verlat avec un grand bonheur de couleur et d'expression.

Les tableaux sont parfaitement placés, dans un jour excellent, et on ne saurait que remercier M. le Directeur de l'Académie de les avoir si bien mis en lumière. Tous les deux, d'une tonalité brillante et forte, soutiennent avec succès le voisinage des maîtres qui les entourent.

La toile de Lies avec sa chaleur de coloris, est d'une finesse qui ressort mieux encore auprès d'un maître aussi fin que Quinten Metsys, car c'est ce voisinage terrible qu'elle supporte d'un côté, tandis que de l'autre elle est soutenue et harmonisée par la belle œuvre de M. Verlat.

A 11 heures, au cimetière du Stuivenberg, fut découvert le monument dû au ciseau de M. Jacq. de Braeckeleer et placé sur la tombe de Joseph Lies, après lecture par M. Ed. Ter Bruggen, au nom du comité, du discours suivant :

Messieurs,

» La paix soit aux cendres des Justes !... »

» Telle est l'inscription qui décore le fronton de ce lieu solitaire. La paix et le repos pour les uns, les larmes et les souffrances pour les autres ; voilà ce que rappelle chaque pas fait dans cette enceinte.

» Et pourtant vous y êtes venus à notre appel ; mais au lieu de la douleur, vos figures expriment une satisfaction intime, parce que vous saviez, Messieurs, qu'il s'agissait de rendre hommage et de payer eu tribut d'admiration et de reconnaissance à la mémoire d'un des illustres enfants d'Anvers.

» Joseph Lies est mort il y a deux années, et son souvenir reste vivace parmi nous.

» Tous nous voyons sa figure expressive et sympathique nous sourire et nous écouter, tous nous l'entendons, nous le voyons parler. Cette attention, quand il écoutait ; cette justesse et cette aménité dans la réplique, nous ne l'oublierons jamais !...

» Il y a deux ans, réunis autour d'une tombe ouverte, nous pleurions l'artiste consciencieux, qui sut par la constance d'un labeur souvent pénible, arracher à la nature ses plus riches secrets pour les reproduire sur la toile ; nous pleurions le penseur, tour à tour gracieux ou sévère, mais toujours sympathique et indépendant, qui nous fit pénétrer avec lui dans les diverses phases de la vie et qui nous fit partager la joie, le bonheur ou les peines de personnages qu'il mit en scène.

» Nous le pleurions, parce qu'au moyen de son art, il savait parler à nos âmes, qu'il faisait naître les douces émotions de la compassion, à côté de l'horreur du despotisme et qu'il raffermissait l'amour de la justice, de la liberté et de la patrie.

» Il y a deux ans, on écoutait avec déférence, la courte analyse d'une vie laborieuse et bien remplie. On s'associait de pensée et de cœur aux orateurs qui parlaient des qualités éminentes de l'homme privé et de l'ami. On se rappelait tout ce que cette belle organisation avait dépensé d'études et de peines pour bien faire en toutes choses et pour tout le monde.

» Fils et frère modèle et dévoué, bienveillant et indulgent envers la société, philosophe sage et équitable, sans orgueil ni prétention, on s'écria d'une voix unanime : Hélas, oui ! Joseph Lies est mort trop jeune !...

« Trop jeune, parce que son talent mûri par l'expérience et le travail, allait toujours grandissant, et que par ses œuvres il maintenait et répandait au loin le renom artistique de sa ville natale.

» Trop jeune, parce que la Société et ses concitoyens perdaient un homme qu'on ne pouvait approcher sans se sentir attiré vers le bien. Son indulgence parfois excessive envers les autres, sa sévérité envers lui-même, l'inaltérabilité de ses convictions et la loyauté avec laquelle il sut les défendre, sans exiger qu'on les partageât, avaient fait de Joseph Lies, un homme, duquel on pouvait dire : Il n'avait pas un ennemi !...

» Les parents et ceux de ses amis qui l'approchaient tous les jours étaient atterés, car avec Lies, ils perdaient une partie de leur existance. Mais il leur avait montré tant de sérénité d'âme, il avait prodigué parmi eux l'exemple de tant de qualités exceptionnelles, que leur bienfaisante influence dut se faire sentir et qu'ils y puisèrent cette consolation réparatrice qui calme la douleur et qui permet de vivre heureux par le culte du souvenir qu'on voue à l'ami absent.

» La terre avait reçu sa dépouille mortelle, la tombe était fermée et l'assistance recueillie et silencieuse revint de son pieux pélerinage. — Mais, avant de se séparer, une pensée digne et noble avait circulé de bouche en bouche, et il fut arrêté que le souvenir de Joseph Lies devait être perpétué, non pour ceux qui avaient eu le bonheur de le connaître, mais parce que la reconnaissance et l'admiration avaient besoin de s'épancher et de s'affirmer par une de ces choses durables qui apprennent à la postérité les qualités des illustres morts et les sentiments de leurs contemporains.

» Le comité chargé de l'exécution du vœu de tous, comprit que le memento devait être digne de l'homme auquel il s'adressait. La souscription publique fut écartée, parce qu'ennemi du bruit et de l'éclat, le modeste Lies ne devait recevoir, après sa mort, qu'un témoignage de sympathie de la part de ceux qui l'avaient apprécié durant sa vie, et le résultat vient prouver aujour'hui que leur concours fut nombreux et empressé au-delà de toute attente.

» Voulant répondre aux désirs de tous, le comité acquit bientôt la conviction qu'un double monument devenait indispensable, et qu'il fallait faire les parts de l'art et de l'amitié.

» Le gouvernement, la commune et l'académie d'Anvers, informés des intentions du comité, ont voulu s'associer à son entreprise. La ville et le pays avaient compris qu'il devait rester une preuve durable du talent de l'artiste dans le musée où il avait si souvent complété ses inspirations par l'étude des travaux de ses immortels dévanciers.

» Grâce à ce concours, vous venez de voir l'œuvre de Lies, placée à côté de celles des Quinten-Metsys, des Rubens et des Van Dyck.

» Son âme modeste, nous a crié : *C'est trop*. ..

» Mais ses amis et ses admirateurs ont répondu : *c'est juste !*. .

» Et un des leurs ayant sollicité d'une manière aussi gracieuse que désintéressée l'honneur de pouvoir reproduire les traits si nobles et si distingués du cher défunt, Charles Verlat enfin, unissant les charmes de son pinceau magique au talent de Joseph Lies, vous a permis d'applaudir, à la vue de deux œuvres qui rehaussent encore, l'éclat de notre école.

» Lorsque cette toile qui nous cache le monument de l'amitié, tombera à son tour, vous verrez, Messieurs, que votre initiative a été doublement comprise et que vos sentiments ont été partagés.

» Jacques De Braeckeleer aussi, inspiré par le sujet, a produit une œuvre de génie. Il a mis au service d'une belle conception, la préoccupation constante d'un labeur de plusieurs mois. La pierre s'est élevée sur la pierre, le bloc, monté sur sa base, s'est dépouillé de sa rude enveloppe, le ciseau manié par une main d'ami et d'artiste a modelé les formes, et le succès vient encore couronner le triple produit de l'art, de l'amitié dévouée, et du plus parfait désintéressement.

» Merci à vous, artistes distingués et généreux qui savez si bien comprendre la solidarité de votre belle mission. Les mânes de Lies tressaillent de bonheur sous la voûte qui les abrite.

» Les génies de l'art libre et de l'amitié qui sont figurés sur cette tombe guideront vos pas et anobliront votre carrière, comme ils ont anobli celle de l'ami dont vous venez d'immortaliser le souvenir.

» Et vous, Messieurs, qui avez par vos dons défrayé l'œuvre du comité, vous cueillez le fruit de vos désirs.

» Joseph Lies a reçu après sa mort ce que sa vie lui avait mérité. Il reste vivant parmi nous par le cœur et par le souvenir ; vous le ferez connaitre à vos enfants par les monuments édifiés, qui attireront leur attention, et qui seront pour eux une aspiration constante vers l'idéal de l'humanité, vers le beau et le bien ! »

Après ce discours de M. Ter Bruggen qui clôturait la partie officielle du programme du Comité, M. Verhoeven-Ball prit la parole au nom de la section des arts plastiques du *Cercle Artistique* d'Anvers :

« MESSIEURS,

» Qu'il me soit permis au nom de l'Association des Artistes formant la section artistique du Cercle d'Anvers, d'ajouter encore quelques mots aux admirables discours que vous venez d'entendre et qui vous ont fait connaître Joseph Lies comme homme et comme artiste.

» Ses anciens amis et les admirateurs de son beau talent, viennent par la cérémonie à laquelle vous venez d'assister, prouver, d'une manière digne d'un public éclairé et aimant les arts, que notre regretté ami jouissait de leur considération et de leur estime que relevait encore son beau talent. L'appui sympathique des autorités a confirmé le mérite de l'artiste, et le généreux concours de tous, en rendant hommage à la mémoire de notre collègue, vient d'enrichir la commune d'une de ses plus belles œuvres, et l'art, d'un monument de plus, digne de notre cité.

» Devant une manifestation pareille, MM., nous ne pouvions rester indifférents, l'amitié que nous portions à Lies, et le respect dont la famille entière des artistes vénère sa mémoire, trouve ici l'occasion de s'exprimer. C'est là le motif qui nous amène, et qu'au nom de la section artistique

du Cercle nous déposons sur sa tombe la couronne de chêne et de lauriers, emblême d'une renommée glorieuse et durable, hommage rendu à son talent.

» Nous la déposons, pour affirmer la consécration d'un monument vraiment digne de la métropole des arts, digne de l'artiste dont il doit perpétuer la mémoire. Nous la déposons, parce que sous cette pierre reposent un cœur honnête et les cendres d'un grand artiste.

» Nous la déposons encore pour prouver à sa famille, ici présente, que l'estime n'a fait place qu'à l'admiration, et que le souvenir de leur frère reste vivace dans notre mémoire.

» Enfin, Messieurs, sur ce champ de morts qui, hélas ! nous rappelle encore bien des souvenirs douloureux, cet hommage est rendu parce que l'homme qui repose ici nous a appris que la modestie dans l'art en relève la beauté, et que tel que l'humble fleur perdue, à l'ombre des broussailles, le vrai génie que la modestie couvre de son voile, ne retarde sa fleuraison que pour montrer au grand jour sa beauté parfaite.

» Oui, Lies, en contemplant les traits qu'une main habile vient de reproduire, je me découvre avec respect devant ta noble figure, exprimant le calme et la paix, et ce n'est point sans éprouver une émotion, qu'à grande peine je surmonte, qu'au nom de tes anciens collègues, à tes cendres, j'adresse un dernier adieu, comme aux restes glorieux d'un artiste, qui par ses labeurs a prouvé que, sous sa modeste apparence, se cachait l'âme d'un poëte et le cœur d'un ami de l'humanité. Adieu ! Lies, adieu ! »

A cet orateur succéda M. Victor Lynen, parlant au nom des loges *des Amis du Commerce et la Persévérance réunis* :

« MESSIEURS,

» Le sentiment du devoir a pu seul me conduire en ce lieu, où de si douloureuses émotions, toutes personnelles, devaient m'assaillir. Aucun de ceux qui me connaissent n'en doutera, je pense. Mais représentant d'une association fondée surtout sur le sentiment de la solidarité, j'aurais également manqué à cette association et à celui qui fut un de ses membres les plus glorieux et les plus aimés, si je n'étais venu rendre ici, au nom de la Loge Maçonnique d'Anvers, hommage à la mémoire de Joseph Lies dont toute la vie, et plus encore la dernière heure, furent l'affirmation de nos principes.

» D'autres, plus que moi, étaient compétents pour vous dire, au point de vue artistique, quelle fut la valeur de cet artiste, auquel il ne manquait que la consécration de la mort pour prendre rang parmi les maîtres qui sont la gloire de notre cité ; mais la place même où nous sommes rappelle que nous avons à rendre, à celui qui n'est plus, d'autres hommages que ceux dûs au talent, ou, pour dire mieux, que nous avons à louer, avant et par-dessus tout ce qui fut la source et l'essence même de ce talent, le caractère !

» C'est, en effet, à cette place où sont ensevelis ceux qui, toute leur vie, ne consentirent à relever que de leur conscience ; ceux qui, à l'heure suprême et terrible de la mort, n'eurent en face d'elle, besoin d'autre soutien que de celui qu'ils trouvaient dans cette conscience même, que Lies a été déposé par nous, il y a deux ans. Il est mort comme il avait vécu, *libre* ! — Brisé par la souffrance, épuisé par la maladie, il a tenu ce qu'il s'était promis, dans la plénitude de la santé et de la force. Rien n'a fait plier son inflexible volonté; d'autant plus admirable, héroïque, j'ose le dire, dans sa persistance, qu'elle ne fut soutenue par aucune exaltation factice, par aucun besoin d'ostentation, à ce point, que, modeste dans sa fin comme dans son existence, il souhaita, qu'aucun bruit ne fut fait autour de son cercueil, qu'aucune voix n'exaltât alors, ce qui ne semblait à sa belle âme que le simple accomplissement du devoir. — Ce vœu fut accompli !..

» Mais aujourd'hui que déjà Lies appartient à l'histoire des Arts et à l'histoire plus grande encore des hommes de cœur qui ont laissé derrière eux un exemple à l'humanité, sa mort, comme sa vie, est le bien de tous,et c'est le devoir, autant que le droit, des divers groupes qui ont apporté une pierre à ce noble et beau monument funéraire, de dire ce qu'ils ont plus particulièrement voulu retenir et honorer de cette existence trop vite éteinte.

» La grande association au nom de laquelle j'ai l'honneur de parler ici. et qui, quelle qu'ait été la participation, plus ou moins active, de Lies à ses travaux, a le droit de le revendiquer,parce qu'il suffit qu'il se soit une fois voué à elle et qu'il n'ait pas démérité pour lui appartenir toujours la Franc-Maçonnerie, à côté de la tolérance, c'est-à-dire du respect de l'opinion consciencieuse d'autrui, a gravé dans son code une loi plus fondamentale encore, le respect de soi-même qui n'existe qu'à la condition d'affirmer en toutes rencontres ce que l'on croit la vérité ; qui périt par toute faiblesse devant le préjugé ; qui impose l'obligation de combattre toujours énergiquement, (quelle que puisse être la modération de la forme) et en plein soleil, sans souci des petits intérêts et, sans peur de la lutte, ce qu'on juge mauvais et funeste à l'humanité.

» Cette guerre simple, sans faste mais énergique et continue, aux erreurs, aux abus, Lies la soutint par son pinceau, ce qui me faisait dire tout à l'heure que son talent fut le fruit de son caractère, et ce qui, sans que je rétracte rien de ce que je disais de mon incompétence pour juger ce talent au point de vue exclusivement artistique, m'autorise à en parler un instant au point de vue purement humain.

» Tandis que d'autres ne trouvent leurs inspirations que dans les régions lointaines d'un vague idéal, et croient ne pouvoir être grands qu'en se détachant de la terre, notre noble et généreux frère n'eut besoin que de regarder et de sonder autour de lui pour enfanter des œuvres d'autant plus splendides, qu'elles étaient essentiellement humaines, soit qu'il peignit les misères des petits, soit qu'il étalât sous l'œil ému les conséquences de l'oppression des grands ; soit qu'il déshonorât la guerre en en peignant les horreurs ou qu'il fit rendre au pauvre la vache volée par le bandit privilégié. *Réaliste* en cela, dans le grand sens qu'un tel artiste devait donner à ce mot, car, sans sortir du réel, du certain, il l'agrandissait de tout ce qu'il y a de grand dans l'homme et de tout ce qu'il y avait de sublime dans son propre esprit et dans son propre cœur,

» La mort est venue, quand il était encore à la fleur de son âge, faire trembler cette main dont nous attendions tant de nouveaux chefs-d'œuvre, et, ce qui nous touchait bien davantage, tant d'utiles leçons. Elle a voilé, de ses sombres nuages, ces yeux, dont le regard profond, qui vit encore dans ce beau marbre, ne s'attardait pas dans le passé, ne s'arrêtait pas sur le présent, mais dévorait sans cesse le champ infini de l'avenir, la route sans barrières du progrès.

» A ce moment solennel l'homme, plus que jamais, fut digne du grand peintre.

» Socrate eut, dit la Légende, son démon familier, son Génie ! Tout grand artiste, (peut-on l'être sans être un grand penseur ?) a le sien. Celui de Lies, dont vous voyez ici l'image debout à ses côtés, le génie, qu'il y a un moment, on appelait le *Génie des Arts*, et qu'on pouvait nommer ainsi, car il préside à tout ce qui est grand, c'était *la Liberté*. Il avait éclairé pour notre Frère des horizons immenses, inconnus au vulgaire ; il lui avait appris que le mouvement est la loi de l'univers, et que quiconque croit au progrès ne doit se laisser river à aucun point du passé ni du présent, parce que tout est sans cesse emporté par le temps et fait place sans cesse à une conception nouvelle et meilleure : écoles artistiques, institutions politiques, mœurs, *religions*.En faisant Lies indépendant de tout et de tous, il l'avait fait original et complet ; il l'avait fait bon et grand.

»A l'heure où le courage manque quelquefois aux plus vaillants, la volonté aux plus forts, il vint s'asseoir au chevet de Lies, il le pénétra de son souffle ; de sa main puissante, il écarta tout ce qui aurait pu troubler ou amoindrir cette mort. Sereine et digne, elle ne fut ni troublée par

des atteintes à la libre conscience du mourant, ni déshonorée parce qu'il y a de plus triste au monde, le désavœu de ce qu'on croit, le reniement pusillanime, par les lèvres, de ce que le cœur affirme. — C'est à ce Génie, inspirateur et protecteur de Lies, qui l'aimait comme un de ses plus nobles enfants, qui fit sa fin digne de sa vie ; c'est à ce Génie, dont la statue symbolique étreint de son bras nerveux et caressant l'image de notre Frère bien aimé, c'est à **LA LIBERTÉ**, que les Frères Maçons viennent rendre hommage, en déposant par ma main, sur la tête de celui qui s'était identifié avec elle, cette couronne d'immortelles ornée de nos emblèmes, dernier anneau de la chaîne qui nous unit à Notre Frère ! »

M. Mattioni, président de la société *la Libre-Pensée*, vint enfin déposer une couronne d'immortelles au pied du monument, en disant :

« C'est au nom de la Société la Libre Pensée que je viens déposer cette couronne d'immortelles sur la tombe libre de Joseph Lies.

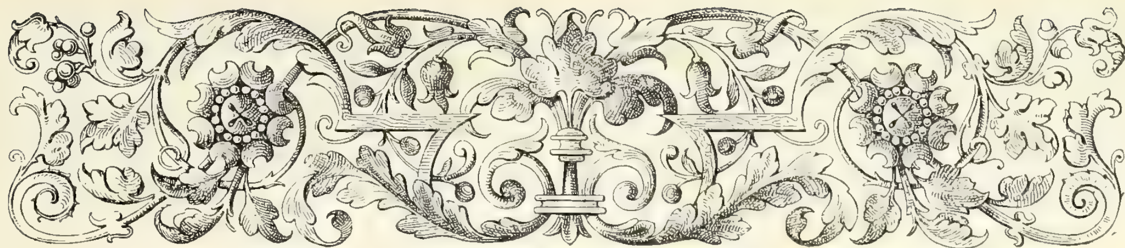
» C'est bien sur ce terrain, qu'on a voulu nous réserver ; c'est bien devant cette tombe qui nous rappelle l'homme intègre qui, après avoir protesté toute sa vie contre les chaînes imposées par les dogmes à la pensée et contre l'inégalité dans les misères humaines, a voulu mourir librement et couronner par là l'édifice d'une existence bonne parce qu'elle était utile ; c'est bien devant ce beau monument, qui d'une manière si digne représente nos aspirations et nos principes ; c'est bien ici que nous, Libres-Penseurs, pouvons élever hautement la voix, et quoique Lies ne fût pas membre inscrit de notre jeune société, c'est bien ici que nous pouvons affirmer de droit notre existence et adresser une dernière pensée à Joseph Lies notre coreligionnaire et notre ami.

» Oui, Lies a laissé un vide. Oui il est triste que des hommes comme lui nous quittent — mais c'est la loi de tout ce qui nous entoure. — Lies a dignement rempli sa carrière. Lies a fait son devoir. Mettons donc fin à l'expression de nos regrets, et n'ayons qu'une parole devant ce monument :

» *Honneur à toi, Joseph Lies, car tu as bien mérité de l'humanité.*

» O Liberté, dit en terminant M. Mattioni, seule inspiratrice de l'homme, notre seul guide, reste toujours avec nous, que tes rayons vivifiants n'abandonnent jamais notre sol, conduis-nous vers cet avenir que tu indiques, montre-nous rayonnantes de beauté tes sœurs chéries, la Vérité et la Justice, et si ta loi exige qu'on ne puisse parvenir jusqu'à elles qu'à travers les erreurs et les obstacles, fais au moins que le chemin soit court, et qu'après tant de siècles de doutes et de souffrances, l'humanté puisse enfin reposer dans leur sein. »





## CHAPITRE XXXI.

# TRANSLATION DES CENDRES DE LIES

### AU CIMETIÈRE DU KIEL.

SOMMAIRE : Le 11 Mars 1883. — Char mortuaire de la Libre-Pensée. — Cérémonie du matin au Stuyvenberg. — La place qu'occupe Lies au cimetière du Kiel. — Discours de MM. Delin et V. Lynen. — Joseph Lies, par M. Ed. Huybrechts.



'EST le 11 novembre 1883 qu'eut lieu cette triste cérémonie.

Dès le matin, avant 9 heures, les membres du comité spécial et quelques amis avaient assisté, au cimetière du Stuyvenberg à l'exhumation de ces restes sur lesquels dix-sept ans avaient passé.

Le temps était beau, mais la tristesse grande.

Quelques voitures suivant le char funèbre, arrivèrent à la grande porte du cimetière du Kiel; là, au milieu d'un reposoir orné de fleurs, on déposa ce qui avait été Jos. Lies !

Pour la première fois, on utilisait le char mortuaire de la *Libre Pensée*, construit sur les dessins de Frans Van Kuyck, un de nos meilleurs artistes. De grandes couronnes de roses, de violettes et de chrysanthèmes ornaient ce char.

A deux heures, la grande allée du cimetière du Kiel se trouve envahie par une foule nombreuse, émue.

Présents : MM. Victor Lynen, Lamorinière, Jacq. de Braekeleer, Henri Bource, Louis Dewinter, J. Delin, Jules Pecher, Jean Nauts, Edm. Huybrechts, Henri de Braekeleer, Geefs, Victor Pecher, Marcette, Verstraete, P. Verhaert, Van Genegen, Wagner, Wauwermans, Armand, Hagemans, Montgomery, Abry, Art. Goemaere du *Précurseur*, Gressin-Dumoulin de l'*Opinion*, J. Isenbaert, Mistler, etc. etc.

Parmi les notabilités officielles anversoises : MM. de Wael, bourgmestre, Cuylits et G. Gits, échevins ; Kempeneers, administrateur de l'Académie. Enfin, M. Biart, sénateur, et M. Royers, ingénieur de la ville.

Le cercueil est porté à bras vers le triste monument ! Les coins du poêle sont tenus par MM. Victor Lynen, président du *Comité Lies* ; Royers, vénérable de la *Loge Maçonnique* dont Lies fit partie ; Lamorinière, représentant la *Libre pensée* ; Delin, président de la *Section des arts plastiques du Cercle Artistique*.

La Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts, avait délégué M. Cuylits, son président.

M. le Bourgmestre de Wael représentait la ville d'Anvers.

Le deuil était conduit par M. Georges Lies, fils du frère aîné de Jos. Lies.

Le monument dû à M. Jacques de Braekeleer a été transporté du cimetière du Stuyvenberg au Kiel. Il occupe une place du rond-point, en face de l'endroit où reposent les cendres de Conscience, entre Aug. Michiels et Driessens.

La foule est silencieuse. Une profonde tristesse domine, même pendant que chacun cherche une place autour de la fosse encore béante dans laquelle a disparu le grand cercueil qui aurait tenu fort peu de place, si on lui avait donné les proportions exactes des débris recueillis le matin. Seul probablement parmi tant de monde, je me rappelais la visite de Lies au *Campo Santo* de Naples et les belles pensées que sa lettre du lendemain apportait à sa famille à propos de la recherche de la tombe de Const. Wauters. Je songeais aussi au triste enterrement de la jeune fille de Venise, car tout cela me rappelait la beauté du caractère de l'artiste et la noblesse de ses sentiments.

Je craignais qu'on ne lui rendit point encore l'hommage qu'il méritait ! Mais, M. J. Delin s'acquitta de cette tâche émouvante avec un rare bonheur. Voici son discours :

« MESSIEURS,

» Il y a dix-huit ans la section des arts plastiques du *Cercle artistique, scientifique et littéraire*, accablée par la perte qu'elle venait de faire, se réunissait autour de la tombe de son ancien secrétaire, Joseph Lies, le grand artiste, auquel aujourd'hui, à l'occasion du transfert de ses cendres, elle vient encore rendre un pieux et solennel hommage.

» Lorsqu'il mourut, son nom n'avait pas encore acquis la célébrité que la postérité lui a décernée depuis ; l'auréole qui entourait l'immense talent de son ami, Henri Leys, était si éblouissante que le mérite des artistes qui l'entouraient semblait s'en atténuer. Pour beaucoup même la personnalité de Lies se confondait dans celle de Leys.

» Cependant il n'y avait entre ces deux artistes d'autre similitude que le profond respect, l'ardente vénération qu'ils professaient pour leur art. C'était un culte.

» Ils partaient tous deux des mêmes principes, des mêmes tendances ; ils ne voulaient déroger à aucune de ces lois que nous ont laissées les grandes écoles.

» Natures absolument distinctes, ils avaient une compréhension personnelle de leur art. Lies, c'était le poëte, le rêveur, je dirais même l'illuminé ; toutes les sensations que lui faisaient éprouver les hautes manifestations de l'art, de quelque nature qu'elles fussent, se répercutaient dans son âme. Mûries par une intelligence hors ligne, elles produisirent ces œuvres si diverses et d'un caractère si différent dont nous pouvons admirer les plus belles, dans les Musées de Bruxelles et d'Anvers, où elles brillent à côté de celles des plus grands maitres de notre école.

» A Dieu ne plaise, d'avoir la fatuité de vouloir décrire ce que la plus haute éloquence ne saurait rendre.

» Lies aborda tous les genres : l'histoire, le genre historique, le portrait, le paysage. Il excellait dans tous. Jamais il n'eût abandonné un tableau sans y avoir mis toute son âme. Il ne se croyait pas le maître infaillible, et son extrême modestie lui faisait ignorer son propre talent. Dans son honnêteté et sa conscience, il pratiquait ces hautes maximes que vient encore d'émettre à la tribune de l'Académie des Beaux-Arts de France son illustre président, le grand maëstro Gounod. Il dit :

» « Si vous voulez devenir des maîtres, restez toute votre vie des disciples; ne confiez pas votre

avenir à la facilité ; à moins d'être la servante du génie et du savoir, elle amollit le plus souvent les ressorts de l'entendement et conduit, par la suffisance, au dédain et au dégoût de l'étude.

» *Or*, l'étude, c'est la charrue, c'est la fécondation du champ de l'intelligence par le labeur de la pensée sous les rayons de la vérité qui est son soleil. »

» Cette *charrue*, Lies l'a trainée jusqu'à ce qu'il ait succombé au *labeur*. — Qui de nous n'a connu son travail obstiné, ses préoccupations fièvreuses et ses désespoirs insensés ou sublimes ; car il savait que la mort était au bout ; malgré les ordres des médecins, les objurations de ses amis, les doléances de la noble famille qui l'avait accueilli, il épuisait ses dernières forces en achevant ces admirables portraits du comte et de la comtesse Du Bois d'Aische ; tant il était imprégné de ce noble orgueil de l'artiste de vouloir vivre dans la postérité.

» Va, grand artiste, les monuments qu'on t'élève ne dureront pas l'éternité de ta gloire ; les vents et les aquilons en auront beau jeu. — Le rayonnement de ton nom restera. — La gloire plane au-dessus des ruines et des tempêtes.

» Quelqu'ému que nous soyons, ce n'est pas par un cri de douleur que nous voulons nous séparer de tes restes. Lies, tes collègues saluent en toi l'un des grands maîtres de notre Ecole et, respectueux, se découvrent devant ton immortalité. »

Quel noble langage ! On ne peut assez remercier M. Delin d'avoir aussi profondément dit ce qu'il pensait si bien.

M. Victor Lynen, s'exprima ainsi :

« MESSIEURS,

» La cérémonie qui nous réunit ici n'évoque-t-elle pas dans vos esprits un frappant contraste, bien souvent relevé, toujours saisissant, celui du néant de l'homme et de sa grandeur.

» Nous sommes entourés de tombes et, en mesurant ce vaste champ du repos, il semble qu'on l'entende appeler à lui la ville vivante, pour l'étreindre et l'étouffer dans les bras glacés de la mort. D'autres ont, avant nous, répondu à cet appel ! Nous les suivrons... et sous le poids de ces sombres préoccupations, le cœur se trouble et l'esprit fléchit.

» Mais si de ces tristes pensées nous nous reportons à la cause qui nous rassemble aujourd'hui, si nous jetons tout autour de nous un regard, à cet affaissement d'un instant ne peut manquer de succéder une mâle assurance ; au sentiment de notre faiblesse, la conscience d'une force infinie.

» Que nos yeux se reportant vers le monument élevé par l'admiration et par l'amitié au grand concitoyen à qui nous venons rendre hommage ou qu'ils s'arrêtent sur la foule qui a voulu s'associer à cette grande manifestation, que voyons nous, en effet ?

» Ici, le génie et la probité, continuant la vie de l'homme qui n'est plus, dans le souvenir, dans l'affection de tous ceux qui le connurent et l'aimèrent, et dans le souvenir et l'affection des générations qui le suivent !

» Là, l'intelligence de plus en plus éclairée des masses, dépouillant peu à peu leurs préjugés, leurs passions, pour être justes envers tous.

» Quel spectacle ! Quelle joie dans ce sanctuaire de la douleur !

» Oui, la mort, que le vulgaire a faite hideuse et cruelle, que les sages de tous les temps ont considérée sans effroi et se sont efforcés de réhabiliter, a pu te prendre, cher et regretté Lies, t'arracher à tes proches, à tes amis, à la continuation de ton œuvre, sans que ni les soins dévoués, ni les vœux ardents, ni la science, ni l'énergie si grande cependant qui était en toi, aient pu te soustraire à l'arrêt de cette souveraine et te retenir parmi nous.

» Faiblesse humaine !

» Mais, après vingt ans écoulés, après que tant de bruit a été fait dans le monde, que tant de découvertes surprenantes l'ont étonné, que tant d'agitations l'ont remué, que les peuples et les princes se sont disputé sa domination, alors qu'il semble que de quiconque n'a pas tenu dans sa main et n'y tient pas encore les destinées humaines, rien ne doive rester et subsister, tu nous apparais, le front ceint d'une auréole radieuse, brillant de l'éternelle jeunesse du génie, entouré, comme autrefois, de tes nombreux amis, inconsolables de ta perte, souriant à ta résurrection.

» Grandeur et force !

» Ce sont ces amis qui ont voulu que, dans la nécropole de la cité des arts, tu eusses, au centre et comme au cœur de la ville des morts, la place que t'avait assignée dans notre grand Anvers ton admirable talent, fait de cœur et d'étude, d'inspiration géniale et de haute méditation.

» Tous, sous quelque drapeau qu'ils marchent dans la vie, ils ont voulu qu'ici au cimetière du Kiel comme naguère à celui du Stuyvenberg, tu eusses pour compagne la Liberté, qui donna à ton œuvre son caractère, à laquelle tu consacras ta vie si simple, si forte, si pure ; qui fit ta fin si ferme, si digne, si harmonique avec ton existence.

» Disons-le bien, pour leur honneur et pour le tien, ils ont senti, quelle que soit leur foi. vers quelque but qu'ils tendent, que la liberté que tu ne cessas de défendre, de revendiquer, pour toi, comme pour tous, fut l'élément essentiel de ta grandeur d'artiste, comme de ta haute dignité d'homme et ils ont voulu en toi et avec toi honorer sans réserve cette Liberté !

» Grande gloire pour toi, Maître ! Non seulement parce que ta mémoire a désarmé les dissentiments, mais parce que la beauté de ton œuvre et la noblesse de ta vie ont préparé ce rapprochement des cœurs et des intelligences.

» Et c'est dans ce rapprochement, Messieurs, que je vois cet autre témoignage de la grandeur humaine dont je parlais tout d'abord, car l'émotion de tous, près de cette tombe, les sympathies qui s'exhalent de partout, ce respect unanime contre lequel nulle protestation ne songe même plus à s'élever, cette union des cœurs dans un grand amour posthume, fruit du temps, de l'éducation, de l'épanouissement, de la justice et de la fraternité, c'est le progrès, ce développement infini de l'homme, cette autre divinité de Lies.

» Merci à tous, au nom de notre glorieux ami. Si sa bouche de marbre pouvait parler, elle vous dirait ce que je vous dis pour elle : « Merci d'avoir attesté par votre concours, par votre » présence, la réalité et la force de ce qu'il aima passionnément : le Beau, le Bien ! »

» Au revoir, cher et grand ami, cher maître ! Au revoir ! Car nous reviendrons ici, ensemble ou solitaires, demander à ton souvenir les inspirations qui te firent ce que tu fus : Grand et bon !

» Au revoir !.... »

Ici, le tour de M[r] Lamorinière vint de déposer une couronne sur la tombe de celui qu'il avait si bien connu, si attentivement veillé, si amicalement aimé. « Au nom de la loge *Les Amis du » commerce et la Persévérance réunis*, je dépose sur la tombe de notre regretté frère.... » Ici, le grand artiste s'arrête, les paroles ne peuvent sortir de ses lèvres tremblantes, ses yeux se mouillent et, nous tous, nous pleurons avec lui.

M. le Bourgmestre de Wael verse sur le cercueil la première pelletée de terre et.... chacun l'imite, ému, comme si nous venions de perdre celui qui désormais jette sur l'art flamand un si vif éclat.

---

Le *Précurseur* publia, sur cette cérémonie, un article fort bien conçu, dont l'auteur, M. Ed. Huybrechts, eut la gracieuseté de nous remettre la minute. C'est chose précieuse que nous lèguerons à la ville natale de Lies avec d'autres documents intéressants. Voici cette étude.

## JOSEPH LIES

» Nous revenions attristés et recueillis de ce cimetière où nous avions enterré il y a vingt ans ce peintre, ce poëte, dont la mort hâtive avait englouti tant d'espérances. Abandonné de la vie avant l'heure, il avait été déposé par des mains pieuses sous ce tertre, aujourd'hui abandonné à son tour, trop abandonné pour tant de gloire ; et nous allions le déposer dans un autre cimetière, sous un autre tertre, — plus vivant, — où les générations futures pourront retrouver un jour la trace de ses dernières dépouilles.

» Instinctivement nous comparions ce pélerinage d'aujourd'hui au pélerinage d'autrefois et il semblait à tous qu'à part le regret toujours le même, l'abattement de la perte alors récente avait fait place à un sentiment nouveau, plus serein, plus viril, plus décisif. Quelque chose comme une lueur, — la lueur de l'immortalité, — éclaircissait, rassérénait notre tristesse ; et nous nous disions qu'après tout, à la mort dont tout le monde doit mourir, avait succédé pour Lies la vie dont lui désirait vivre.

» Oui, Joseph Lies a grandi et a conquis dans le monde de l'art sa place définitive. Le silence, qui suit la lutte de la vie, a suffi pour dégager son nom des ombres éparses et pour le parer chaque jour davantage de cette éternelle jeunesse, qui resplendit sur le front des élus. Plus même qu'à la plupart des élus, l'éternelle jeunesse appartient à ce jeune mort et semble la marque de sa gloire. Il nous apparaît dans l'immortalité à côté de ces fils ardents de la lyre ou du pinceau, les Antoine Watteau, les André Chenier, les Alfred de Musset et bien d'autres, qui, destinés à disparaître vite, ont atteint promptement la perfection de leur art et dont l'œuvre, sans fatigue, sans lassitude, sans rides, se distingue par les dons de la vie pleine, la fraîcheur, l'émotion, la passion, l'espérance, le rêve.

» Lies appartenait à cette grande génération d'artistes qui commence à Ferdinand de Braekeleer et Wappers, dont Leys a été le plus haut sommet et dont les derniers survivants sont encore les plus glorieux champions dans l'époque actuelle. Cette génération sera saluée dans l'avenir du nom de nouvelle renaissance flamande, et appartient dès maintenant à l'histoire,certaine qu'elle est de ne pas être indigne du passé de notre grande école. Une autre génératiou, avec d'autres tendances, lui a succédé, brillant parfois d'un éclat réel, mais plus souvent aveuglée par les succès faciles et par les engouements passagers du temps. En voyant ces œuvres nouvelles à côté des œuvres précédentes, un des anciens illustres a pu prononcer le mot de décadence, qui était déjà sur toutes les lèvres. Quoiqu'il en soit, il en résulte que le temps a fait un pas, — en avant ou en arrière, — et que l'on peut dès aujourd'hui parler, comme de maîtres, de ces peintres auxquels l'exposition cinquantenaire de 1880 semble avoir servi de porte triomphale pour entrer en possession de leur gloire consacrée. Puisse l'école nouvelle offrir au monde en 1930 un non moins édifiant spectacle !

» L'œuvre de Lies se compose d'environ cent vingt-cinq tableaux. Les premiers, d'essence encore romantique ne comptent guères pour sa renommée et c'est vers 1848 qu'il faut remonter pour l'y trouver avec ses facultés diverses, capable dès lors de rendre par un pinceau sûr et flou les aspirations de son âme délicate et exquise. A partir de cette époque il est en possession de lui-même, cherchant dans chaque sujet une pensée captivante, ne perdant jamais sa distinction native, toujours naïf, solide et vrai, essentiellement flamand, mais unissant tour à tour la sève de terroir à la grâce française et à la splendeur vénitienne, penseur profond, poëte intéressant, paysagiste de premier ordre. Ses scènes de campagne, comme la Vesprée, font songer à une églogue de Virgile. Ses parties de campagne, comme le parc que possède M. Flemick de Londres, atteignent en élégance Watteau et le dépassent par la vérité du paysage et le chatoiement incomparable

de la couleur. Ses peintures d'enfants rendent les grâces de cet âge comme Hugo les chante et dans ce genre il est vraiment sans rivaux. Dans ses scènes héroïques il est peut-être moins lui-même, mais la peinture est toujours superbe, la composition toujours noble, les caractères toujours profondément fouillés, la partie pittoresque toujours supérieurement saisie et sentie. A tout ce qu'il touche il communique l'idée qui l'occupe et l'émotion qui le pénètre ; et c'est pourquoi, à mesure qu'on étudie et qu'on contemple ses œuvres, on s'y attache davantage. Pour l'expression il est décidément, dans le genre noble, un maître, au niveau de ceux qui dans ce domaine ont brillé le plus.

» Tel était ce peintre, qui reflétait en lui le grand tout, qui savait s'intéresser à toutes les manifestations de la vie et qui rendait, avec un égal bonheur et avec une égale puissance, les harmonies de la nature, la simplicité des villageois, les naïvetés de l'enfance, les élégances de la vie mondaine, les drames et les douleurs de la guerre et des grands.

» Et pourtant dans la phalange glorieuse dont nous nous occupons aujourd'hui, Lies eut longtemps, presque toujours un rang modeste. A peine mort, on le voit grandir d'année en année ; mais vivant, sa destinée fut d'être méconnu. On sait, — sans pouvoir se l'expliquer aujourd'hui, — que la grandeur de Leys empêcha Lies de grandir. — Il est des hommes fortement doués, qui ont la conscience de leur force et qui tiennent à conquérir promptement parmi leurs contemporains la place que la nature leur assigne. Il en est d'autres qui semblent s'ignorer, qui s'occupent bien moins d'eux-mêmes et de ce qu'on pense d'eux que de l'idéal qui séduit leur esprit et vers lequel ils aspirent.

» Tels semblent Leys d'une part et Lies de l'autre. La nature, qui les doua tous les deux de qualités si personnelles, quoique si dissemblables, les attacha l'un à l'autre d'un lien indissoluble, qui ne se brisa qu'avec la vie ; et le public, si souvent servile, superficiel et injuste dans ses décisions, en conclut que l'un n'était que le reflet et la création de l'autre. Erreur qui éclatait dans leur personne physique, dans leurs aspirations morales, dans leur vie, dans leurs œuvres !

» Il n'y avait qu'à voir Leys pour être convaincu que tout en faisait un chef d'école. Il était construit pour la lutte et il montrait en lui tous les symptômes de la force dans l'art. Sa tête dominatrice, qui n'acquit entièrement son mâle caractère de beauté que dans l'âge mûr, inspirait aussitôt l'étonnement et le respect. Les lignes irrégulières s'interrompaient, se heurtaient, se creusaient chez lui dans un ensemble pittoresque et donnaient à cette masse imposante une fierté d'allure exceptionnelle qui arrêtait le regard. — Lies au contraire, de complexion frêle, semblait s'effacer et se recueillir et tout, dans sa personne extérieure, révélait cette nature idéale et intime qui se complait dans la contemplation et la solitude. Le front élevé et large paraissait soutenir le poids d'une pensée intérieure et son regard profond et ferme, en même temps que fascinateur et doux, révélait tout de suite son triple caractère de peintre, de paysagiste et de poëte. Cette tête originale et étrange devait avoir possédé dans sa jeunesse un charme irrésistible, qui se changea plus tard en mélancolie résignée, quand la souffrance et la maladie eurent jeté sur ses traits leur voile mortel.

» L'un et l'autre étaient coloristes au premier chef, mais de façon différente, conforme à leur nature. Leys allait droit à la lumière et semblait la chercher pour la fixer et la vaincre Il s'en faisait un jeu et un triomphe et chacun de ses tableaux est une lutte directe avec le soleil, dont il reproduit les miroitements et les splendeurs. — Lies au contraire saisissait la lumière là où il la rencontrait et la répandait sur ses toiles comme une suprême harmonie,

» Leys se complaisait aux scènes des cités et des hommes et la nature champêtre ne l'occupait qu'en second plan ; ses fonds de tableaux sont des intérieurs pittoresques pleins de rayons éblouissants ou des quartiers de villes anciennes pleins de fourmillements de lumière. — Pour

Lies, au contraire la nature est le plus souvent l'élément rêvé et cherché ; là il se trouve dans son vrai domaine et là il trouve le cadre aux scènes qu'il veut reproduire.

» La figure humaine n'est pour Leys qu'un effet d'ensemble, devant reproduire une situation ou une époque, tandis que pour Lies c'est le centre même de sa préoccupation constante, parce que c'est le siège de tous les mouvements de l'âme. — Enfin l'un est plus exclusivement peintre ; chez l'autre, le peintre est doublé d'un poëte et là où l'un éblouit et étonne, l'autre émeut et charme. — L'un vivra aussi longtemps qu'il y aura des yeux charmés par les difficultés les plus étourdissantes de la palette, épris de voir l'argile du peintre rivaliser avec les pierres les plus précieuses ou les astres les plus miroitants ; l'autre vivra aussi longtemps qu'il y aura des âmes sensibles, ravies de voir cette même argile reproduire ce qu'il y a d'infini dans l'espace, dans la nature et dans l'homme. Ce qui veut dire qu'ils brilleront tous les deux côte à côte dans une immortalité commune, comme ils ont vécu tous les deux côte à côte au milieu de nous dans une intimité inébranlable.

» On comprend sans doute que ces deux hommes de qualités si diverses se soient attachés l'un à l'autre et se soient attirés par leurs oppositions mêmes. — Que d'un côté un homme d'une nature aussi modeste et aussi simple que Lies, toute de sentiment et de poésie, ait senti le besoin de s'abriter derrière une autre, plus fortement trempée quoique pas plus haute ; que d'autre côté celle-ci avec son jugement toujours sain, ait apprécié à sa juste valeur ce qu'il y avait dans Lies de qualités exquises et d'originalité cachée, savourant en quelque sorte la volupté de cette intimité si rare et si complète, si chère et si nécessaire à tous deux, — il n'y a là rien que de très naturel. — Mais qu'on ait pu les confondre de manière à ne faire de l'un que l'ombre du soleil de l'autre, c'est ce qui restera à jamais inexplicable, comme bien d'autres jugements, engouements et injustices pendant la vie des peintres et des poëtes. — L'histoire de Goethe et de Schiller ne présente-elle pas le même phénomène dans la littérature presque contemporaine ? Et celui qui voudrait comparer ne trouverait-il pas bien des ressemblances entre Goethe et Leys, comme entre Schiller et Lies, — les deux premiers grands, impassibles, olympiens, — les deux derniers, non moins grands peut-être, mais plus émus, plus humains ; — les deux premiers épuisant dans une vie pleine toutes les ressources de leur art, les deux derniers moissonnés dans leur fleur, — Goethe et Schiller enfin, comme Leys et Lies, liés ensemble d'une amitié sans envie, pleine de délicatesse et de justice mutuelle, — de sorte qu'après avoir admiré dans eux la grandeur de l'art on est heureux de pouvoir chez eux admirer non moins celle de l'homme ?





## CHAPITRE XXXII

# LE BUSTE DE LIES AU MUSÉE.

SOMMAIRE : Rapport de M. J. Nauts au Conseil communal d'Anvers. — Pas d'inauguration. — Je reprends mon travail abandonné. — Jos. Lies a J. Nauts. — Conclusion.



E *Précurseur* des 25 et 26 décembre 1883 (contenait les lignes suivantes :

Notre Conseil communal est saisi d'une proposition tendant à rendre à la mémoire de Joseph Lies un hommage officiel bien mérité. La commission des beaux-arts approuve hautement cette proposition dans le rapport suivant que nos abonnés liront avec intérêt et sympathie : ils auront ainsi l'éloge de Lies fait dans un document officiel à côté des appréciations qui ont à diverses reprises été publiées dans nos colonnes :

« *Anvers*, 10 *décembre* 1883.

» Messieurs,

» Un comité s'est institué il y a quelque temps à l'effet de réunir des souscriptions pour subvenir aux frais de la translation des cendres du peintre Joseph Lies, ainsi qu'à ceux de la réédification du monument élevé par ses concitoyens et transporté du cimetière du Stuivenberg à celui du Kiel.

» Le reliquat des fonds recueillis aurait servi le cas échéant, à la commande du buste de ce grand artiste, pour être placé au Musée.

» La cérémonie de la translation des cendres s'est faite il y a peu de jours en présence des autorités et d'un grand nombre d'artistes et d'admirateurs de ce beau et sympathique talent. A l'occasion de cette cérémonie, si simple et si touchante à la fois, un membre du Conseil communal a demandé que la ville d'Anvers prenne part à la souscription publique et veuille ainsi, par la sanction officielle, contribuer à la réussite de la manifestation due à l'initiative privée. Cette proposition a été renvoyée à votre Commission des beaux-arts, qui a jugé que le principe de l'intervention pécuniaire partielle de la Ville dans une manifestation de ce genre, ne pouvait être adoptée mais que, voulant honorer la mémoire de celui qui est une des gloires les plus pures de notre Ecole flamande moderne, elle se chargerait elle-même de la commande du buste de Joseph Lies, et le placerait au Musée à côté de nos autres illustrations artistiques, laissant au comité la charge de tous les autres frais occasionnés par la translation des cendres.

» C'est à cette proposition, prise à l'unanimité de nos membres, que nous venons prier le Conseil communal de donner sa sanction.

» Bien des pages ont été écrites, bien des discours ont été prononcés, énumérant les qualités du peintre et de l'homme qui fut si cruellement enlevé à la maturité de l'âge, alors que l'avenir s'ouvrait devant lui avec les perspectives les plus souriantes, les plus glorieuses.

» Le souvenir de Lies éveille une indicible tristesse, une mélancolie dont on ne peut se défendre, et où l'admiration se mêle aux plus amers regrets, à la sympathie la plus vive. Tous ceux qui ont connu cet artiste consciencieux, cette nature d'élite, ce modèle d'abnégation et de modestie, ne peuvent s'en souvenir sans une sincère émotion, et nous pouvons affirmer, sans crainte d'être taxés d'exagération, que comme peintre et comme homme. Lies laissera dans la génération actuelle d'impérissables regrets.

» Il ne se connut pas lui-même, et ce qui est cruel pour tous ceux qui l'aimèrent, son talent ne fut réellement apprécié comme il le mérite, qu'après sa mort D'autres, plus heureux que lui, ont de leur vivant joui de leurs œuvres, et cueilli eux-mêmes les palmes que la postérité est venue consacrer ; mais Lies, nous l'avons dit, était modeste jusqu'à la timidité — et alors qu'il était déjà un maître, il se croyait encore un élève. Sa méfiance de lui-même le faisait se tenir à l'écart, alors que sa place était au premier rang. Combien de fois ne l'a-t-on pas vu dans les solennités artistiques, se dérober dans la foule, et n'avancer timidement que poussé par ses camarades, pour recevoir de ses concitoyens la part d'éloges et de félicitations qui lui revenait si bien.

» Lies fut l'ami intime du grand peintre Leys. Les succès éclatants de celui-ci éclipsèrent un moment la renommée de Lies, qui dans la sérénité de son âme, ne s'en aperçut même pas.

» Le public, ce juge sans appel, impressionné alors par les productions grandioses de Leys, ne tint pas assez compte du talent si sympathique de Lies. On n'apprécia pas comme il devait l'être, tout le brillant de sa palette, qui savait si bien rendre ce que son âme avait de poétique, ce que son cœur avait de bon.

» On n'a cessé de comparer ces deux grands talents, d'une nature pourtant si différente, et dont l'un est plutôt le contraste de l'autre. Chez l'un tout est vigueur et puissance, chez l'autre, tout est caresse et poésie.

» Si Leys, par son coloris puissant, ses conceptions gigantesques, ses audaces de dessin, est le Victor Hugo de la peinture, Lies, par sa grâce, son élégance et ses charmes, n'en est-il pas le Lamartine ?

» Si Leys dans ses sujets d'histoire, étonne, éblouit, Lies, lui, charme le cœur, repose l'esprit, et ramène les organisatious les plus froides, les plus positives à l'amour de la nature et au bonheur tranquille de la vie des champs.

» Ame poétique et rêveuse, c'est chez les humbles qu'il aimait à s'inspirer. La campagne, pour lui, était fertile en études, et chacune de ses contemplations nous valut nne œuvre charmante.

» Nul peintre ne sut rendre avec plus de grâce et de naïveté les charmes de l'enfance. Ses jeux, son indifférence, ses joies si pures étaient pour Lies une source inépuisable de sujets séduisants. Déjà souffrant du mal qu'il savait devoir lui être fatal, il se disait pourtant le plus heureux des hommes, lorsque s'égarant dans la campagne, il voyait des enfants jouer dans les champs, sous les rayons d'un soleil bienfaisant, et que de scènes touchantes, que d'idylles délicieuses n'a-t-il pas laissées ainsi, toutes pleines de l'enthousiasme dont son cœur débordait ! . . . Philosophe et penseur, il ne reconnaissait que la justice et la vérité, et s'il retraça avec une virtuosité sans pareille les horreurs de la guerre, c'était pour mettre mieux en lumière toutes les douceurs de la paix.

» Chacune de ses pages est un enseignement, où sous les formes à la fois les plus vraies, les plus sentimentales, les plus distinguées, il sait vous initier sans détours à sa pensée tout entière.

» Coloriste chaud et puissant, dessinateur correct, paysagiste hors ligne, il se laissa entrainer à son retour d'un voyage en Italie à caresser ce que la splendeur vénitienne, ce que la grâce florentine ont de séduisant ; mais il ne cessa jamais d'être lai-même, c'est-à-dire une des émanations les plus pures de notre grande Ecole flamande. Son absence momentanée nous a valu quelques toiles d'un incomparable éclat, mais Lies, poète, philosophe et adorateur passionné de la nature, devait revenir promptement à son idéal, et, brisant avec l'élégance italienne, il ne reprit ses sujets de prédilection qu'avec plus de charme, de conviction et de cœur.

» L'œuvre de Lies est hélas incomplète ! Travailleur infatigable, il se fut, par l'importance et la qualité de ses productions, élevé au sommet de la gloire artistique, si, jeune encore, la mort ne l'eut impitoyablement frappé. Il lutta longtemps contre le mal qui le brisait, et ne laissa tomber le pinceau de sa main vaillante, que vaincu par les approches de l'agonie. Sa mort fut sereine comme sa vie. Il s'éteignit comme le météore, laissant sur son passage un sillon lumineux !

» La ville d'Anvers, qui sait reconnaître le mérite de ses enfants les plus dignes, a payé un premier hommage à la mémoire de Joseph Lies, en donnant son nom à l'une de ses rues. Elle saura compléter cette manifestation sympathique, en élevant le buste de celui qu'elle jugea digne de passer à la postérité.

» Nous irons au-devant de l'objection qu'on pourrait nous faire en alléguant que le buste des artistes aujourd'hui au Musée sont, ou des dons émanant de l'initiative de nos concitoyens, ou élevés par la ville à des directeurs de notre Académie des beaux-arts. — Lies, en effet, n'avait pas de position officielle, mais il fut un artiste d'un talent exceptionnel et complet. Il eut même cette incontestable et rare supériorité sur bien d'autres, c'est qu'il ne fut jamais discuté.

» Si l'on craint de poser un précédent, en votant la proposition de la Commission, nous répondrons que nous appelons de tous nos vœux les occasions d'honorer de la même manière des mérites aussi grands, des talents aussi appréciés. Ce serait pour notre Ecole flamande la perspective la plus enviable, l'avenir le plus glorieux.

» En vous proposant, Messieurs, de reproduire par le ciseau les traits de Joseph Lies pour le vestibule de notre Musée, vous vous souviendrez que les statues de bronze de Henri Leys et de notre grand écrivain populaire Henri Conscience s'élèvent sur nos places publiques, et que Lies, dont l'avenir s'annonçait immense, eut été digne des mêmes honneurs, si la mort, l'arrêtant au milieu de sa route, ne l'eut impitoyablement arraché de notre centre artistique.

*Le rapporteur* :
JEAN NAUTS.

*Le président* :
JACQ. CUYLITS.

*Les membres* :
L. DE WINTER,
A. VAN DEN NEST,
M. AUG. MICHIELS,
VICTOR LYNEN.

Le buste de Lies, accordé aux vœux de la commission, fut déposé au Musée sans la moindre solennité.

On s'était attendu à tout autre chose.

Quelques jours après la séance du Conseil communal, où il prit la parole, je félicitai M. Jean Nauts, de la vérité de son panégyrique ; il me blâma de ne pas achever l'œuvre entreprise par moi depuis si longtemps : — « Marchez ! me dit-il. Les découragements sont pour les faibles... Marchez ! le bonheur de parler de Lies suffit... Marchez ! la fin de votre travail ne peut-être que la glorification de l'artiste... »

Le soir même, je repris mes notes que je ne quittai plus, et j'écrivais ce qui suit :

« 31 *Décembre* 1883.

» A MONSIEUR JEAN NAUTS,

» Vous avez fait fleurir, autour de la froide pierre qui recouvre les restes de ce qui fut Joseph Lies, cette plante si chère du souvenir...

» Au milieu des soins qui agitent la grande cité des travailleurs anversois, vous avez su trouver quelques instants pour vous rappeler celui qui n'est plus...

» Au sein du Conseil qui préside aux destinées de la ville que j'aimais d'une affection si tendre et que j'ai quittée trop tôt, vous avez parlé de moi...

» Tout ce que je comprenais, tout ce que j'aimais; enfants naïfs, hommes distingués, femmes gracieuses, horizons des Flandres, scènes champêtres, tout cela vous l'aimez aussi.

» Cette poésie qui chantait en mes rêves, ces émotions qui m'étaient si douces, ces convictions qui me semblaient si saines, vous en avez conscience aussi.

Avec cette ardeur qui distingue la jeunesse généreuse, vous avez dit plutôt vos sentiments fraternels que les mérites d'un artiste longtemps oublié de son vivant.

» Son œuvre est modeste mais sincère. Si la vie s'y trouve, c'est que la vie lui semblait enviable, belle, grande. Vous m'avez compris ; ce m'est une douce joie.

» Anvers se souvient de moi, parce que je fus un de ses fils pieux. N'avais-je pas étudié les traditions de ses glorieux artistes ? Puissé-je être digne de ces ancêtres et de leurs œuvres !

» Je n'aspirais pas à cette gloire. Ce que de grands cœurs font pour moi, me semble un hommage rendu à l'art flamand. Son passé m'éblouit ; j'espère en son avenir.

» Ce que vous avez écrit, un autre ami a mis dix années à le démontrer, cherchant, réunissant les souvenirs et les choses encore en possession de ceux qui ne m'oublièrent point.

» Tout cela dort en des cartons ! Il espère que le jour entrevu par lui, se lèvera bientôt.... Ne se trompe t-il pas ? C'est moi qui suis là, moi et tout ce qui me rattache au monde.

» Que d'années écoulées !... Pourquoi vos paroles m'ont elles éveillé un instant ? La sympathie nous fait sortir de la tombe. Les vivants ont-ils donc besoin de se souvenir des morts ?

» Je me rendors et mon rêve va s'achever. Anvers est toujours beau et bien plus grand qu'autrefois. Ne me plaignez pas. Je ne sens plus le froid, je ne suis plus qu'une pensée pour ceux qui m'aiment.

» Les joies du monde vous environnent... soyez heureux ! Soyez juste ! Que l'amitié vous sourie ! Que la vie vous semble douce !

» Merci !... Vous avez fait fleurir, autour de la froide pierre qui recouvre les restes de ce qui fut Joseph Lies, cette plante si chère du souvenir... Adieu !

» JOSEPH LIES. »

Le temps s'écoula et je pensai que le seul monument digne de Lies serait peut-être, le livre qui retracerait sa vie si courageuse et si belle. Les découragements ne me manquèrent pas, mais, malgré la froideur de ses amis, je ne cessai de songer à l'artiste et de rechercher les choses marquées au coin de son intelligence et de sa distinction artistique. — « J'éveillerai pour toi la pitié, la justice de l'incorruptible avenir » disais-je souvent à ce frère éloigné de notre temps et toujours présent à mon cœur.

Aujourd'hui que ma tâche est accomplie, je me demande comment l'incorruptible avenir jugera mes efforts. Hélas ! Je ne sollicite rien de lui. Je n'échangerais même pas les épines de ma route parcourue contre des joies où le souvenir de Lies ne serait pas. La tristesse nous a réunis, je le sens, et nos pensées ne se quitteront plus ; en cherchant à m'identifier avec cet homme de bien, j'ai espéré me rendre digne de ce jugement de Platon : « Amitié similitude des âmes ».

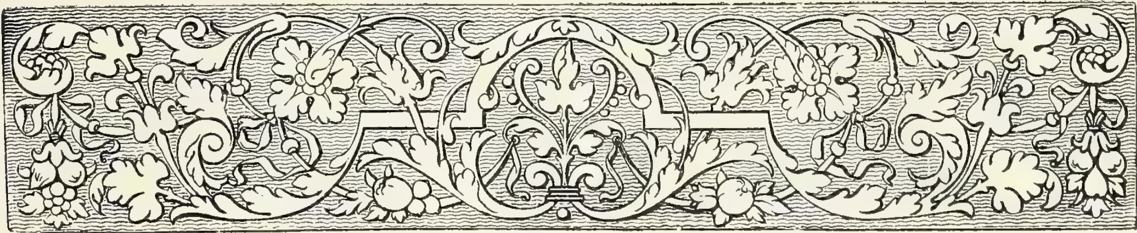
Et maintenant, je réponds à une réflexion qui me fut faite souvent : — « Que n'aurait pas fait Lies s'il avait été encouragé ! »

Je ne crois pas qu'il eut été plus grand. La douleur se nourrit de la douleur ; elle semble nécessaire à certaines âmes. Le cœur du poète est plus ouvert, plus sensible aux choses pénibles qu'au bonheur qu'il dédaigne bien souvent, car le bonheur corrompt, et le chagrin supporté avec dignité ennoblit et épure. Dans nos bonheurs, la part de la bête est souvent plus grosse que celle de l'ange, pour me servir de deux expressions de Pascal.

Les joies de l'existence auraient peut-être courbé Lies plus vite vers la terre où ses restes reposent pour toujours. La poésie et la sympathie qui se dégagent de ses œuvres marquent son talent du sceau de l'immortalité, parce qu'il s'est inspiré de tout ce qui est bon, noble, grand, enviable ici-bas. C'est la nature qu'il a chantée, l'humanité qu'il a embellie, la patrie qu'il a aimée de toutes les forces de son cœur.

L'art est divin ; il crée. Tout ce qui naît de lui, s'il est noble, semble la transfiguration d'une idée généreuse et louable. C'est pourquoi on n'atteint les sommets élevés de l'art qu'en puisant des forces dans tout ce qui fait l'homme meilleur et plus grand. On ne comprend l'art que si l'on éclaire son esprit à la flamme de la vérité la plus pure. Le beau en soi est comme le bien en soi, il se manifeste par des formes que l'on subit avant même qu'on puisse se rendre compte de leur valeur. C'est ainsi qu'il se fait en nous une espèce de révélation que certains esprits trop contents d'eux-mêmes, ont la vanité de croire instinctive, mais qui n'est autre chose que la civilisation acquise dans ce qu'elle a de plus doux, de plus noble et de plus élevé.





# CATALOGUE AUTOGRAPHE

DES ŒUVRES DE JOSEPH LIES.

Copie d'un petit cahier de papier de $0^{m}17\,^1/_2$ × largeur $0^{m}11$.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| 1. | *L'Aumône*, | M. Van Grimbergen . . . . . | Fr. | 300 |
| 2. | *Charles VI à la bataille de Rosebeke*, | » Mathyssens. . . . . . . . | » | 300 |
| 3. | *Savoyards*, | exposition permanente . . . . | » | 300 |
| 4. | *Marie Stuart* | en Angleterre . . . . . . . . | » | — |
| 5. | *Gaieté*, deux hommes, | exposition permanente . . . . | » | — |
| 6. | *Petit tableau*, | M. Verlyken . . . . . . . | » | 80 |
| 7. | *Rêverie*, | » Wouters, Bruxelles . . . . | » | — |
| 8. | *Toilette*, | » Carels . . . . . . . . . | » | — |
| 9. | *Causerie*, | » » . . . . . . . . . | » | — |
| 10. | *Deux portraits*, | » » . . . . . . . . . | » | — |
| 11. | *Menestrel*, | vendu en Angleterre, 1840. | | |
| 12 | *Double pêche*, | M. Van Grimbergen . . . . . | » | 400 |
| 13. | *Rêve indiscret*, | » Govaerts . . . . . . . . | » | 400 |
| 14. | *Jeunesse de Brouwer*, | » » . . . . . . . . | » | 120 |
| 15. | *Brouwer*, | » Geelhand . . . . . . . . | » | 400 |
| 16. | *Retour de la Promenade*, | » » . . . . . . . . | » | 400 |
| 17. | *Le billet*, deux dames, | » » . . . . . . . . | » | 900 |
| 18. | *Portrait de M. Moretus-Geelhand* | . . . . . . . . . . . . . . . | » | 400 |
| 17 (sic) | *Deux mariages*, 1843, | M. De Mulder, Amsterdam . . . | » | 850 |
| 18. | *Un antiquaire*, | » Carolus . . . . . . . . . | » | 400 |
| 19. | *Un chimiste*, | » Dewasme . . . . . . . . | » | 400 |
| 20. | *Deux petits tableaux*, | » Dewasme, (payé par dictionnaire de la conversion (1846) et . . . | fr. | 150 |
| 21. | *Antiquaire*, | vendu à Amsterdam . . . . . . | » | 1058 |
| 22. | *Brouwer et sa femme*, | » » . . . . . . | » | 150 |
| 23. | *Tableau*, | » à M. Reusens, 1846 . . | » | 200 |
| 24. 25. 26. | *Antiq.*, *Fem. endormie*, *Deux jeunes filles*, 3 petits tableaux, | M. Van Isacker . . . . . . . | » | 425 |

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| 27. | *Petit tableau*, | M. De Lang, 15 octobre 1846 . . | Fr. | 80 |
| 28. | *Baigneuses*, | vendu à Amsterdam, septembre 1846 | » | 530 |
| 29. | *Toilette*, | » » | » | 580 |
| 30. | *Visite au château*, | M. Van Walcheren, Amsterdam . | » | 630 |
| 31. | *Baigneuses*, | Amsterdam, mai 47 . . . . . | » | 680 |
| 32. | *Avant-poste*, | vendu à l'exposition de Gand, au Marquis de Douglas, de Londres | » | 400 |
| 33. | *Retour d'une expédition militaire*, | vendu à l'expos. de Stuttgard, 1847 | » | 1000 |
| 34. | *Indolence*, 1848, (femme nue), | à Amsterdam . . . . . . . | » | 500 |
| 36. | *Conversation au bord de l'eau*, | Amsterdam . . . . . . . . . | » | 580 |
| 37. | *Premier amour*, | Hollande . . . . . . . . | » | — |
| 38. | *Militaires*, | Gand. . . . . . . . . . . | » | 250 |
| 39. | *Embarquement*, | vendu à M. Verheyden, exposition de Bruxelles, 1848 . . . . | » | 800 |
| 40. | *Le récit*, corps de garde, | M. Verheyden. . . . . . . . | » | 500 |
| 41. | *Soleil couchant*, paysage, | » Godecharles . . . . . . | » | 250 |
| 42. | *Portraits*, | Famille Foulon . . . . . . | » | 800 |
| 43. | *Erasme compose l'éloge de la folie*, sur la route d'Italie. | Exposition de La Haye 1848 . . | » | 700 |
| 44. | *Christophe Colomb*, | Exp. d'Anvers, à M. Couteaux 1848 | » | 1000 |
| 45. | *Portraits*, | Famille Bauck. . . . . . . | » | 450 |
| 46. | *Sentinelle perdue*, | M. Sano, montre en or . . . . | » | — |
| 47. | *Erasme et Holbein*, | Fête artistique du 5 janvier 1850 . | » | 1000 |
| 48. | *Le Courrier du matin d'une petite maitresse* | M. d'Huyvetter . . . . . . | » | 500 |
| 49. | *Déclaration*, | » » . . . . . . | » | 500 |
| 50. | *Dames dans un jardin*, | » Sano . . . . . . . . | » | 650 |
| 51. | *Mauvaise rencontre*, | » d'Huyvetter . . . . . . | » | 500 |
| 52. | *Copie du précédent*, | » » . . . . . . | » | 250 |
| 53. | *Deux portraits*, | Mr et Mme Hase . . . . . . | » | 300 |
| 54. | *Un portrait*, | » Born . . . . . . . , . . | » | 150 |
| 55. | *Petit tableau*, | » d'Huyvetter. . . . . . . | » | 100 |
| 56. | *Toilette*, | » » . . . . . . . | » | 400 |
| 57. | *Chasse au faucon*, | » » . . . . . . . | » | 700 |
| 58. | *L'Herbier d'un alchimiste*, | » » . . . . . . . | » | 500 |
| 59. | *Une dame sur une terrasse*, | » Smart, de Londres . . . . | » | 550 |
| 60. | *Interrogatoire de Jeanne d'Arc*, | à l'exposition de Bruxelles, 1851 . | » | 1000 |
| 61. | *Partie de musique*, | M. Smart . . . . . . . . | » | 600 |
| 62. | *Militaire*, | . . . . . . . . . . . . | » | 150 |
| 63. | *L'Escalier*, | M. Van der Donck . . . . . | » | 250 |
| 64. | *Jeune ménage*. | » » . . . . . . . | » | 500 |
| 65. | *Portrait de Monsieur de Cartier d'Yves* | . . . . . . . . . . . . . | » | 500 |
| 66. | *Le premier cheveu gris*, | M. Van der Donck . . . . . | » | 400 |
| 67. | *Portrait*, | Melle Brognies . . . . . . . | » | 150 |
| 68. | *Parc, dames et seigneurs*, 1852, | M. Van der Donck . . . . . | » | 1200 |
| 69. | *Amour*, (2 fig. sur un balcon), | » » . . . . . | » | 450 |
| 70. | *Jardin avec des dames*, | » Hellot, 1853. . . . . . . . | » | 1500 |

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| 71. | *Paysage avec grandes figures,* | M. Hellot, . . . . . . . . | Fr. | 1500 |
| 72. | *Causerie,* (trois fig. dans parc), | » » . . . . . . . . | » | 1500 |
| 73. | *Parc avec figures,* Versailles, | » Nègro, de St-Pétersbourg, nov. 1853 | » | 950 |
| 74. | *Le soir,* paysage accidenté avec gr. fig. | » Ghemar, avril 1854 . . . . | » | 1200 |
| 78 (sic) | *Petit pays. env. d'Anvers,* | » Willet . . . . . . . . . | » | 500 |
| 80 (sic) | *La Cour de Marguerite d'Autriche,* | Exposition de Bruxelles, 1854. . | » | 2000 |
| 81. | *Promenade,* | M. Couteaux, 1855 . . . . . . | » | 1100 |
| 82. | *Les plaisirs de l'hiver,* | » » . . . . . . | » | 1100 |
| 83 | *Albert Durer sur le Rhin* | » » . . . . . . | » | 2200 |
| 84. | 4 *Fixés* | » le comte de Liedekerke . . . | » | 1500 |
| 85. | *Petit tableau, après déclaration,* | . . . . . . . . . . . . . . | » | 400 |
| 86. | » » » » 1855, | M. Couteaux . . . . . . . . | » | 400 |
| 87. | *Le page du château et la fille du moulin,* | » » . . . . . . . . | » | 1000 |
| 88. | *Jeux d'enfants,* | » » . . . . . . . . | » | 1100 |
| 89. | *Les loisirs,* | » » . . . . . . . . | » | 1200 |
| 90. | *La science, rivale de l'amour,* 1856, | » » . . . . . . . . | » | 900 |
| 91. | *Le soir,* paysage, | » » . . . . . . . . | » | 850 |
| 92. | *Visite à la ferme,* | » » . . . . . . . . | » | 1100 |
| 93. | *L'ennemi approche,* 1857, | » » . . . . . . . . | » | 2500 |
| 94. | *Portrait de Mme la comtesse du Bois,* 1857 | » » . . . . . . . . | » | 2500 |
| 95. | *Les horreurs de la guerre,* 1858, | » » . . . . . . . . | » | 3000 |
| 96. | *Les plaisirs de l'hiver,* | » » . . . . . . . . | » | 1100 |
| 97. | *Enfants dans la prairie,* 1858, | » » . . . . . . . . | » | 1000 |
| 98. | *Retour des champs,* | » » . . . . . . . . | » | 1000 |
| 99. | *Paysage des environs d'Anvers,* | » » . . . . . . . . | » | 800 |
| 100. | *Scène du moyen-âge* (en Italie) 1859, | » » . . . . . . . . | » | 1600 |
| 101. | *Le soir,* rêverie, | » » . . . . . . . . | » | 1200 |
| 102. | *Le comte de Toggenbourg,* | » Dansaert. . . . . . . . . | » | 1000 |
| 103. | *Au bord d'une cascade,* | » Couteaux . . . . . . . . | » | 1000 |
| 104. | *Faust et Méphistophélès, allant au sabat,* | 1860 . . . . . . . . . . . . | » | 1100 |
| 105. | *Terrible nouvelle,* | M. Bernheim . . . . . . . . | » | 2200 |
| 106. | *Justice pour les faibles, Baudouin à la Hâche* (grandeur naturelle, | Gouvernement . . . . . . . | » | 10.000 |
| 107. | *Paysage,* | M. Bernheim . . . . . . . . | » | 700 |
| 108. | *Rêverie,* Venise, | » Couteaux . . . . . . . . | » | 1000 |
| 109. | *Rapt, pillage et incendie,* | » » . . . . . . . . | » | 1800 |
| 110. | *A la campagne,* 1862, | » » . . . . . . . . | » | 1100 |
| 111. | *Les deux mariages,* | » Bernheim . . . . . . . . | » | 2000 |
| 112. | *Deux fig. dans un parc,* | » » . . . . . . | » | 2000 |
| 113. | *Prisonniers payens et martyrs chrétiens conduits au supplice,* | M. Sedelmeyer, de Vienne, 1862 . | » | 3500 |
| 114. | *Un botaniste et sa fille,* 1863. | . . . . . . . . . . . . . . | » | 1600 |
| 115. | *Effet du soir,* parc avec fig. | M. Bernheim . . . . . . . . | » | 1500 |
| 116. | *Portrait du comte du Bois,* | . . . . . . . . . . . . . . | » | 2500 |
| 117. | *Mauvaise rencontre,* | M. Gambart . . . . . . . . | » | 1600 |
| 118. | *Visite aux ouvriers,* | » Bernheim . . . . . . . . | » | 1600 |

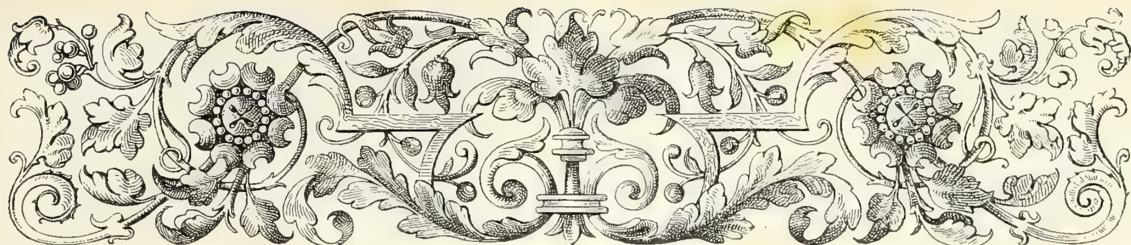
| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| 119. | *Causerie*, | M. Huybrechts. . . . . . . | Fr. | 1600 |
| 120. | *Proscrits*, | » Gambart . . . . . . . . | » | 3500 |
| 121. | *Petit tableau : Le mauvais riche.* | | | |
| 122. | *Bords de l'Escaut*, | M. Gambart . . . . . . . . | » | 1700 |
| 123. | *Le soir*, | » Kepenne . . . . . . . . | » | 2000 |
| 124. | *Willmotte*, portrait. | . . . . . . . . . . . . . . | » | 2000 |
| 125. | *Faust*, dessin, | M. le docteur de Fourchaux . . | » | 100 |

Les numéros 121 à 125 n'ont pas été indiqués ici par Joseph Lies lui-même.

---

C'est ce petit cahier, dont les dernières pages sont remplies de chiffres, de comptes de dépenses, etc., qui m'a guidé dans toutes mes recherches sur les œuvres de l'artiste. La nomenclature n'est pas complète, le peintre ayant donné beaucoup de choses.





# TABLE DES MATIÈRES









